TUFTS COLLEGE LIBRARY.
GIFT OF
JAMES D. PERKINS,
OCT. 1901.
48987

REVUE

DES

DEUX MONDES.

—

QUATRIÈME SÉRIE.

TOME V. — 1er JANVIER 1836.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, 14.

TUFTS COLLEGE LIBRARY.

REVUE

DES

DEUX MONDES.

TOME CINQUIÈME.

QUATRIÈME SÉRIE.

PARIS,

AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES,
RUE DES BEAUX-ARTS, 10.

1836.

TUFTS COLLEGE
LIBRARY.

40987

SHAKESPEARE.

Le morceau suivant, que M. de Châteaubriand a bien voulu détacher, à notre prière, des épreuves de son *Essai sur la Littérature anglaise* qu'il corrige en ce moment, fait partie d'une appréciation complète de Shakespeare; nous aurions désiré la pouvoir obtenir tout entière; mais M. de Châteaubriand revoyait encore les chapitres qui se rapportent aux drames. On s'apercevra assez, en lisant ces pages, de la grandeur du dessein, et combien une telle critique si neuve, si créatrice, s'égale doublement à l'immensité du modèle et à la majesté du peintre. M. de Châteaubriand, en nous montrant Milton qui jugeait en son temps Shakespeare, Michel Ange qui exalte et envie le destin de Dante, le Tasse qui célèbre Camoëns, nous fait saluer *cette société d'illustres égaux*, se révélant les uns aux autres dans une langue d'eux seuls connue. Lui aussi, il est de cette société; il est *l'un des sept;* il parle cette langue. René et Hamlet, face à face, ont reconnu de bonne heure les éclairs fraternels de leurs fronts. Jeune et au début, M. de Châteaubriand avait déjà écrit de la poésie anglaise et de Shakespeare; il reprend aujourd'hui, il renouvelle et agrandit son discours. Il fait ici pour sa critique ce qu'il fait pour toute sa vie et pour toutes ses œuvres dans ses admirables Mémoires; il recommence et il achève. Il ressaisit le tout dans un cadre élargi; il enserre et referme sa marche harmonieuse dans un cercle d'or.

SHAKSPEARE.

Nous arrivons à Shakespeare! parlons-en tout à notre aise, comme dit Montesquieu d'Alexandre.

Je cite seulement ici pour mémoire *Every man*, joué sous Henri VIII, l'*Aiguille de la mère Gurton*, par Stell, en 1551. Les auteurs dramatiques contemporains de Shakespeare étaient Robert Green, Heywood, Decker, Rowley, Peal, Chapman, Ben-Johnson, Beaumont, Fletcher : *jacet oratio*. Pourtant le *Fox* et l'*Alchimiste*, de Ben-Jonson, sont deux comédies encore estimées.

Spenser fut le poète célèbre sous Elisabeth. L'auteur éclipsé de *Macbeth* et de *Richard III* se montrait à peine dans les rayons du *Calendrier du Berger* et de la *Reine des fées*. Montmorency, Biron, Sully, tour à tour ambassadeurs de France auprès d'Élisabeth et de Jacques Ier, entendirent-ils jamais parler d'un baladin, acteur dans ses propres farces, et dans celles des autres? prononcèrent-ils jamais le nom, si barbare en français, de *Shakespeare?* soupçonnèrent-ils qu'il y avait là une gloire devant laquelle leurs honneurs, leurs pompes, leurs rangs, viendraient s'abîmer? Hé bien! le comédien de tréteaux, chargé du rôle du spectre dans *Hamlet*, était le grand fantôme, l'Ombre du Moyen-Age, qui se levait pour le monde, comme l'astre de la nuit, au moment où le Moyen-Age achevait de descendre parmi les morts : siècles énormes que Dante ouvrit, que ferma Shakespeare (1).

Dans le *Précis historique* de Witheloke, contemporain du chantre du *Paradis perdu*, on lit : « Un certain aveugle, nommé Milton, secrétaire du parlement pour les dépêches latines. » Molière, l'*histrion*, jouait son Pourceaugnac, de même que Shakespeare, le *batteleur*, grimaçait son Falstaff. Camarade du pauvre Mondorge, l'auteur du *Tartuffe* avait changé son illustre nom de *Poquelin* contre le nom obscur de *Molière*, pour ne pas *déshonorer* son père le tapissier.

> Avant qu'un peu de terre obtenu par prière
> Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière,

(1) Shakespeare écrit lui-même son nom *Shâkspeare;* l'autre orthographe a prévalu; on trouve aussi souvent *Shakespear*.

Mille de ses beaux traits, aujourd'hui si vantés,
Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.

Ainsi ces voyageurs voilés qui viennent de fois à autre s'asseoir à notre table, sont traités par nous en hôtes vulgaires, nous ignorons leur nature immortelle, jusqu'au jour de leur disparition. En quittant la terre, ils se transfigurent et nous disent, comme l'envoyé du ciel à Tobie : « Je suis l'un des sept qui sommes présens devant le Seigneur. »

Ces Divinités méconnues des hommes à leur passage, ne se méconnaissent point entre elles. « Qu'a besoin mon Shakespeare, dit Milton, pour ses os vénérés, de pierres entassées par le travail d'un siècle? ou faut-il que ses saintes reliques soient cachées, sous une pyramide à pointe étoilée? Fils chéri de la Mémoire, grand héritier de la Gloire, que t'importe un si faible témoignage de ton nom, toi qui t'es bâti, à notre merveilleux étonnement, un monument de longue vie?.... tu demeures enseveli dans une telle pompe, que les rois, pour avoir un pareil tombeau, souhaiteraient mourir. »

What needs my Shakespear, for his honor'd bones,
The labour of an age in piled stones?
Or that his hallow'd reliques should be hid
Under a stary pointing pyramid?
Dear son of memory, great heir of fame,
What need'st thou such veak witness of thy name?
Thou in our wonder and astonishment
Hast built thyself a live-long monument.
. . . . . .
And so sepulchr'd in such pomp dost lie,
That Kings, for such a tomb, would wish to die.

Michel-Ange, enviant le sort et le génie de Dante, s'écrie :

Pur fuss' io tal : . . . . . .
Per l'aspro esilio suo con sua virtute,
Darei del mondo il piu felice stato.

« Que n'ai-je été tel que lui!..... Pour son dur exil avec sa vertu, je donnerais toutes les félicités de la terre. »

Le Tasse célébre Camoëns encore presque ignoré, et lui sert de Renommée, en attendant la Messagère aux cent bouches :

Vasco. . . . . .
. . . . . .
. . . . . buon Luigi
Tant' oltre stende il glorioso volo,
Che i tuoi spalmati legni andar men lunge.

« Vasco. . . . . Camoëns a tant déployé son vol glorieux, que tes vaisseaux spalmés ont été moins loin. »

Est-il rien de plus admirable que cette société d'illustres égaux se révélant les uns aux autres par des signes, se saluant et s'entretenant ensemble dans une langue d'eux seuls connue?

Mais que pensait Milton des prédictions heureuses faites aux Stuarts à travers le terrible drame du *Prince de Danemarck?* L'apologiste du jugement de Charles Ier était à même de prouver à *son* Shakespeare qu'il s'était trompé; il pouvait lui dire, en se servant de ces paroles d'Hamlet : *l'Angleterre n'a pas encore usé les souliers avec lesquels elle a suivi le corps !* La prophétie a été retranchée : les Stuarts ont disparu d'Hamlet comme du monde (1).

SIÈCLE DE SHAKESPEARE (2).

Le moment de l'apparition d'un grand génie doit être remarqué, afin d'expliquer plusieurs affinités de ce génie, de montrer ce qu'il a reçu du passé, puisé dans le présent, laissé à l'avenir. L'imagination fantasmagorique de notre époque, qui pétrit des personnages avec des nuées; cette imagination maladive, dédaignant la réalité, s'est engendré un Shakespeare à sa façon : l'enfant du boucher de Stratford est un géant tombé de Pélion et d'Ossa au milieu d'une société sauvage, et dépassant cette société de cent coudées; que

(1) Des divers biographes français que j'ai consultés, M. Villemain est le seul qui ait consigné ce fait curieux dans ses excellens articles sur Shakespeare.

(2) Entre ce chapitre et le précédent se trouvent ceux relatifs aux drames de Shakespeare, aux caracteres de ses personnages, aux imitateurs de Shakespeare, aux deux écoles classique et romantique, etc., etc.

sais-je? Shakespeare est comme Dante, une comète solitaire qui traversa les constellations du vieux ciel, retourna aux pieds de Dieu, et lui dit comme le tonnerre : « Me voici. »

L'amphigouri et le roman n'ont point droit de cité dans le domaine des faits. Dante parut en un temps qu'on pourrait appeler de ténèbres : la boussole conduisait à peine le marin dans les eaux connues de la Méditerranée; ni l'Amérique ni le passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance n'étaient trouvés; la poudre à canon n'avait point encore changé les armes, et l'imprimerie le monde; la féodalité pesait de tout le poids de sa nuit sur l'Europe asservie.

Dante, venu deux siècles et demi avant Shakespeare, ne trouva rien en arrivant au monde. *La société latine*, expirée, avait laissé une langue belle, mais d'une beauté morte; langue inutile à l'usage commun, parce qu'elle n'exprimait plus le caractère, les idées, les mœurs et les besoins de la vie nouvelle. La nécessité de s'entendre avait fait naître un idiome vulgaire employé des deux côtés des Alpes du midi, et aux deux versans des Pyrénées orientales. Dante adopta ce bâtard de Rome, que les savans et les hommes du pouvoir dédaignaient de reconnaître; il le trouva vagabond dans les rues de Florence, nourri au hasard par un peuple républicain, dans toute la rudesse plébéienne et démocratique. Il communiqua au fils de son choix sa virilité, sa simplicité, son indépendance, sa noblesse, sa tristesse, sa sublimité sainte, sa grace sauvage. Dante tira du néant la parole de son esprit; il donna l'être au verbe de son génie; il fabriqua lui-même la lyre dont il devait obtenir des sons si beaux, comme ces astronomes qui inventèrent les instrumens avec lesquels ils mesurèrent les cieux. L'*italien* et la *Divina Comedia* jaillirent à la fois de son cerveau; du même coup, l'illustre exilé dota la race humaine d'une langue admirable et d'un poème immortel.

Mais lorsque la mère de Shakespeare accoucha d'un enfant obscur en 1564, déjà s'étaient écoulés les deux tiers du fameux siècle de la Renaissance et de la Réformation, de ce siècle où les principales découvertes modernes étaient accomplies, le vrai système du monde trouvé, le ciel observé, le globe exploré, les sciences étudiées, les beaux-arts arrivés à une perfection qu'ils n'ont jamais atteinte depuis. Le tragique anglais rencontra une langue non achevée, il est vrai, mais aux trois quarts faite, déjà employée par de grands

esprits et des poètes célèbres, Bacon et Thomas Morus, Surrey et Spenser. Les grandes choses et les grands hommes se pressaient de toutes parts : des familles allaient semer dans les bois de la Nouvelle-Angleterre les germes d'une indépendance fructueuse ; des provinces brisaient le joug de leurs oppresseurs, et se plaçaient au rang des nations. Sur les trônes après Charles-Quint, François Ier, Léon X, brillaient Sixte-Quint, Élisabeth, Henri IV, dom Sébastien, et ce Philippe qui n'était pas un tyran vulgaire. Parmi les guerriers, on comptait don Juan d'Autriche, le duc d'Albe, les amiraux Veniero et Jean-André Doria, le prince d'Orange, les deux Guise, Coligny, Biron, Lesdiguières, Montluc, La Noue ; parmi les magistrats, les légistes, les ministres, les politiques, L'Hôpital, Harlay, Du Moulins, Cujas, Sully, Olivanez, Cécil, d'Ossat : parmi les prélats, les sectaires, les savans, les érudits, les gens de lettres, saint Charles Borromée, saint François de Sales, Calvin, Théodore de Bèze, Buchanan, Tycho-Brahe, Galilée, Bacon, Cardan, Kepler, Ramus, Scaliger, Étienne, Manuce, Just Lipse, Vidal, Baronius, Mariana, Amyot, Montaigne, Du Haillan, Bignon, De Thou, d'Aubigné, Brantôme, Marot, Ronsard et mille autres : parmi les artistes, Titien, Paul Veronèse, Annibal Carrache, Sansovino, Jules Romain, le Dominiquin, Palladio, Vignole, Jean Goujon, le Guide, Poussin, Rubens, Van-Dyck, Velasquez : Michel-Ange avait voulu attendre, pour mourir, l'année de la naissance de Shakespeare. Loin d'être un chef de civilisation rayonnant au sein de la Barbarie, Shakespeare, dernier-né du Moyen-Age, étnit un Barbare se dressant dans les rangs de la civilisation en progrès, et la rentraînant au passé. Il ne fut point une étoile solitaire ; il marcha de concert avec des astres dignes de son firmament, Camoëns, Tasse, Ercilla, Lope de Vega, Caldéron ; trois poètes épiques et deux tragiques du premier ordre.

Shakespeare s'éleva sous la protection de cette reine qui envoyait le matelot chercher au bout du monde la richesse du laboureur. Assez de paix et de gloire florissait dans l'intérieur de l'Angleterre, pour qu'un poète chantât en sûreté, sans toutefois que la société manquât *au dedans* et *au dehors* de spectacles propres à remuer l'ame et à échauffer la pensée.

Élisabeth offrait en sa personne un caractère historique. Shakespeare avait vingt-trois ans lorsque Marie Stuart fut décapitée. Né

de parens catholiques, peut-être catholique lui-même, il ouït raconter sans doute à ses co-religionnaires qu'Élisabeth essaya de faire séduire sa captive par Rolstone, afin de la déshonorer, et que, profitant du massacre de la Saint-Barthélemi, il lui vint en pensée de livrer la reine d'Écosse au talion des Écossais protestans. Qui sait si la curiosité n'avait pas attiré le jeune William de Stratford à Fotheringay, au moment de la catastrophe? Qui sait s'il n'avait pas vu le lit, la chambre, les voûtes tendues de noir, le billot, la tête de Marie séparée du tronc, et dans laquelle un premier coup de hache mal appliqué avait enfoncé la coëffe et des cheveux blancs? Qui sait si ses regards ne s'étaient pas arrêtés sur l'élégant cadavre, objet de la curiosité et de la souillure du bourreau?

Plus tard Élisabeth jeta une autre tête aux pieds de Shakespeare: Mahomet II décapitait un icoglan, pour faire poser la Mort devant un peintre. Étrange composé d'homme et de femme, Élisabeth ne paraît avoir eu dans sa vie, enveloppée d'un mystère, qu'une passion et jamais d'amour. « La dernière maladie de cette reine, disent les mémoires du temps, procédait d'une tristesse qu'elle a toujours tenue fort secrète; elle n'a jamais voulu user de remèdes quelconques, comme si elle eût pris cette résolution de longue main de vouloir mourir, ennuyée de sa vie par quelque occasion secrète qu'on a voulu dire être la mort du comte d'Essex. »

Ce seizième siècle, printemps de la civilisation nouvelle, germait en Angleterre plus qu'ailleurs; il développait, en les éprouvant, les générations puissantes dont les entrailles portaient déjà la Liberté, Cromwell et Milton. Élisabeth dînait au son des tambours et des trompettes, tandis que son parlement faisait des lois atroces contre les papistes, et que le joug d'une sanglante oppression s'appesantissait sur la malheureuse Irlande. Les hautes œuvres de Tiburn se mêlaient aux ballets des nymphes, les austérités des puritains aux fêtes de Kenilworth, les comédies aux sermons, les libelles aux cantiques, les critiques littéraires aux discussions philosophiques et aux controverses des sectes.

Un esprit d'aventures agitait la nation comme à l'époque des guerres de la Palestine; des volontaires, Croisés protestans, s'embarquaient pour aller combattre les *idolâtres*, c'est-à-dire les *catholiques*; ils suivaient sur l'Océan sir Francis Drake, sir Walter Raleigh, ces Pierre l'hermite de mers, amis du Christ, ennemis de la

croix. Engagés dans la cause des libertés religieuses, les Anglais servaient quiconque cherchait à s'affranchir; ils versaient leur sang sous le panache blanc d'Henri IV et sous le drapeau jaune du prince d'Orange. Shakespeare assistait à ce spectacle; il entendit gronder les orages protecteurs qui jetèrent les débris des vaisseaux espagnols sur les grèves de sa patrie délivrée.

Au dehors, le tableau ne favorisait pas moins l'inspiration du poète : en Écosse, l'ambition et les vices de Murray, le meurtre de Rizzio, Darnley étranglé et son corps lancé au loin, Bothwell épousant Marie dans la forteresse de Dunbar, obligé de fuir et devenant pirate en Norwège, Morton livré au supplice.

Dans les Pays-Bas, tous les malheurs inséparables de l'émancipation d'un peuple; un cardinal de Granvelle, un duc d'Albe, la fin tragique du duc d'Egmont et du comte de Horn.

En Espagne, la mort de don Carlos, Philippe II bâtissant le sombre Escurial, multipliant les auto-da-fé, et disant à ses médecins: « Vous craignez de tirer quelques gouttes de sang à un homme qui en a fait répandre des fleuves. »

En Italie, l'histoire de la Cenci renouvelée des anciennes *aventures* de Venise, de Vérone, de Milan, de Bologne, de Florence.

En Allemagne, le commencement de Wallenstein.

En France, la plus prochaine terre de la patrie de Shakespeare, qu'y voyait-il?

Le tocsin de la Saint-Barthélemi sonna la huitième année de la vie de l'auteur de *Macbeth*; l'Angleterre retentit de ce massacre; elle en publia les détails exagérés, s'ils pouvaient l'être. On imprima à Londres et à Édimbourg, on vendit dans les villes et dans les campagnes, des relations capables d'ébranler l'imagination d'un enfant. On ne s'entretenait que de l'accueil fait par Élisabeth à l'ambassadeur de Charles IX. « Le silence de la nuit régnait dans toutes les pièces de l'appartement royal. Les dames et les courtisans étaient rangés en haie de chaque côté, tous en grand deuil, et quand l'ambassadeur passa au milieu d'eux, aucun ne jeta un regard de politesse, ni ne lui rendit son salut. » Marloe mit sur la scène *le Massacre de Paris*; Shakespeare, à son début, put s'y trouver chargé de quelque rôle.

Après le règne de Charles IX, vint celui d'Henri III, si fécond en catastrophes: Catherine de Médicis, les mignons, la journée

des barricades, l'égorgement des deux Guise à Blois, la mort d'Henri III à Saint-Cloud, les fureurs de la Ligue, l'assassinat d'Henri IV, variaient sans cesse les émotions d'un poète qui vit se dérouler cette longue chaîne d'évènemens. Les soldats d'Élisabeth, le comte d'Essex lui-même, mêlés à nos guerres civiles, combattirent au Hâvre, à Ivry, à Rouen, à Amiens : quelques vétérans de l'armée anglaise pouvaient conter au foyer de William, ce qu'ils avaient su de nos calamités et de nos champs de bataille.

C'était donc le génie même de son temps qui soufflait à Shakespeare son génie. Les drames innombrables joués autour de lui préparaient des sujets aux héritiers de son art : Charles IX, le duc de Guise, Marie Stuart, don Carlos, le comte d'Essex, devaient inspirer Schiller, Ottway, Alfieri, Campistron, Thomas Corneille, Chénier, Reynouard.

Shakespeare naquit entre la révolution religieuse, commencée sous Henri VIII, et la révolution politique prête à s'opérer sous Charles Ier. Tout était meurtre et catastrophes au-dessus de lui; tout fut meurtre et catastrophes au-dessous. Shakespeare, dans sa jeunesse, rencontra de vieux moines, chassés de leurs cloîtres, lesquels avaient vu Henri VIII, ses réformes, ses destructions de monastères, ses *fous*, ses épouses, ses maîtresses, ses bourreaux; lorsque le poète quitta la vie, Charles Ier comptait seize ans. Ainsi, d'une main, Shakespeare avait pu toucher les têtes blanchies que menaça le glaive de l'avant-dernier des Tudor; de l'autre, la tête brune du second des Stuarts, que peignit Van-Dyck, et que la hache des parlementaires devait abattre. Appuyé sur ces fronts tragiques, le grand Tragique s'enfonça dans la tombe; il remplit l'intervalle des jours où il vécut, de ses spectres, de ses rois aveugles, de ses ambitieux punis, de ses femmes infortunées, afin de joindre, par des fictions analogues, les réalités du passé aux réalités de l'avenir.

POÈTES ET ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS DE SHAKESPEARE.

Jacques Ier gouverna entre l'épée qui l'avait effrayé dans le ventre de sa mère et l'épée qui fit mourir mais ne fit pas trembler son fils. Son règne sépara l'échafaud de Fotheringay de celui de White-Hall; espace obscur où s'éteignirent Bacon et Shakespeare.

Ces deux illustres contemporains se rencontrèrent sur le même sol. Je vous ai nommé plus haut les étrangers, leurs compagnons de gloire. La France, la moins bien partagée alors dans les lettres, ne nous offre qu'Amyot, de Thou, Ronsard et Montaigne; esprits d'un moindre vol, Hardy et Garnier balbutiaient à peine les premiers accens de notre Melpomène. Toutefois la mort de Rabelais n'avait précédé que de quinze années la naissance de Shakespeare: le bouffon eût été de taille à se mesurer avec le tragique.

Celui-ci avait déjà passé trente-un ans sur la terre, quand l'infortuné Tasse et l'héroïque Ercilla la quittèrent, tous deux morts en 1595. Le poète anglais fondait le théâtre de sa nation, lorsque Lope de Vega établissait la scène espagnole; mais Lope eut un rival dans Caldéron. L'auteur du *Meilleur Alcade* était embarqué en qualité de volontaire sur l'*Invincible Armada,* au moment où l'auteur de Falstaff calmait les inquiétudes de *la belle Vestale, assise sur le trône d'Occident.*

Le dramatiste castillan rappelle cette fameuse flotte dans la *Fuerza lastimosa:* « Les vents, dit-il, détruisirent la plus belle armée navale qu'on ait jamais vue. » Lope venait l'épée au poing assaillir Shakespeare dans ses foyers, comme les Ménestrels de Guillaume-le-Conquérant attaquèrent les Scaldes d'Harrold. Lope a fait de la religion ce que Shakespeare a fait de l'histoire : les personnages du premier entonnent sur la scène le *Gloria patri* entrecoupé de romances; ceux du second chantent des ballades égayées des *lazzi* du fossoyeur.

Blessé à Lépante en 1570, esclave à Alger en 1575, racheté en 1581, Cervantes, qui commença dans une prison son inimitable comédie, n'osa la continuer que long-temps après, tant le chef-d'œuvre avait été méconnu! Cervantes mourut la même année et le même mois que Shakespeare: deux documens constatent la richesse des deux auteurs.

William Shakespeare, par son testament, lègue à sa femme le second de ses lits après le meilleur; il donne à deux de ses camarades de théâtre trente-deux shellings pour acheter une bague; il institue sa fille aînée, Suzanne, sa légataire universelle; il fait quelques petits cadeaux à sa seconde fille Judith, laquelle signait une croix au bas des actes, déclarant ne savoir écrire.

Michel Cervantes reconnaît par un billet qu'il a reçu en dot de sa

femme, Catherine Salazor y Palacios, un dévidoir, un poëlon de fer, trois broches, une pelle, une râpe, une vergète, six boisseaux de farine, cinq livres de cire, deux petits escabeaux, une table à quatre pieds, un matelas garni de sa laine, un chandelier de cuivre, deux draps de lit, deux enfans Jésus avec leurs petites robes et leurs chemises, quarante-quatre poules et poulets avec un coq. Il n'y a pas aujourd'hui si mince écrivain qui ne crie à l'injustice des hommes, à leur mépris pour les talens; s'il n'est gorgé de pensions dont la centième partie aurait fait la fortune de Cervantes et de Shakespeare : le peintre du fou du roi Lear alla donc, en 1616, chercher un monde plus sage avec le peintre de Don Quichotte, dignes compagnons de voyage.

Corneille était venu pour les remplacer dans cette famille cosmopolite de grands hommes dont les fils naissent chez tous les peuples, comme à Rome les Brutus succédaient aux Brutus, les Scipion aux Scipion. Le chantre du Cid, enfant de six ans, vit les derniers jours du chantre d'Othello, comme Michel-Ange remit sa palette, son ciseau, son équerre et sa lyre à la mort, l'année même où Shakespeare, le cothurne au pied, le masque à la main, entra dans la vie, comme le poète mourant de la Lusitanie salua les premiers soleils du poète d'Albion. Lorsque le jeune boucher de Stratford, armé du couteau, adressait, avant de les égorger, une harangue à ses victimes, les brebis et les genisses, Camoëns faisait entendre au tombeau d'Inès, sur les bords du Tage, les accens du Cygne :

« Depuis tant d'années que je vous vais chantant, ô nymphes du Tage, ô vous, Lusitaniens, la fortune me traîne errant à travers les malheurs et les périls, tantôt sur la mer, tantôt au milieu des combats . . . . . , tantôt dégradé par une honteuse indigence, sans autre asile qu'un hôpital . . . . . Poètes! vous donnez la gloire; en voilà le prix . . . . . .
. . . . . .

Vaô os annos descendô, e jà do Estio
Ha pouco que passar até o Outono. etc.

Mes années vont déclinant; avant peu j'aurai passé de l'été à l'automne. Les chagrins m'entraînent au rivage du noir repos et de l'éternel sommeil. »

Faut-il donc que, chez toutes les nations et dans tous les siècles, les plus grands génies arrivent à ces dernières paroles du Camoëns?

Milton, âgé de huit ans quand Shakespeare mourut, s'éleva à l'ombre du tombeau de ce grand homme; Milton se plaint aussi d'être venu dans *de mauvais jours*, un *siècle trop tard.* Il craint que *la froideur du climat ou des ans n'ait engourdi* ses ailes humiliées.

> . . . . . cold
> Climate, or years, damp my intended wing
> Deprest.

Il a cette frayeur au moment même où il écrit le neuvième livre du *Paradis perdu*, qui renferme la séduction d'Ève et les scènes les plus passionnées entre Ève et Adam!

Ces hommes de génie, prédécesseurs ou contemporains de Shakespeare, ont quelque chose en eux qui participe de la beauté de leur patrie: Dante était un citoyen illustre et un guerrier vaillant; le Tasse eût été bien placé dans la troupe brillante qui suivait Renaud; Lope et Caldéron portèrent les armes; Ercilla est à la fois l'Homère et l'Achille de son épopée; Cervantes et Camoëns montraient les cicatrices glorieuses de leur courage et de leur infortune. Le style de ces poètes-soldats a souvent l'élévation de leur existence. Il aurait fallu à Shakespeare une autre carrière; il est véhément et passionné dans ses compositions, rarement noble; la dignité manque trop souvent à son style, comme elle manque à sa vie.

Et quelle a été cette vie? qu'en sait-on? peu de chose. Celui qui l'a portée, l'a cachée, et ne s'est soucié ni de ses travaux, ni de ses jours.

VIE DE SHAKESPEARE. — SHAKESPEARE AU NOMBRE DE CINQ OU SIX DOMINATEURS.

Si l'on étudie les sentimens intimes de Shakespeare dans ses ouvrages, le peintre de tant de noirs tableaux semblerait avoir été un homme léger, rapportant tout à sa propre existence; il est vrai qu'il trouvait assez d'occupation dans une aussi grande vie intérieure. Le père du poète, probablement catholique, d'abord chef bailli et alderman à Stratford, était devenu marchand de laine et boucher.

William, fils aîné d'une famille de dix enfans, exerça le métier de son père. Je vous ai dit que le dépositaire du poignard de Melpomène saigna des veaux avant de tuer des tyrans, et qu'il adressait des harangues pathétiques aux spectateurs de l'injuste mort de ces innocentes bêtes. Shakespeare, dans sa jeunesse, livra, sous un pommier resté célèbre, des assauts de cruchons de bière aux trinqueurs de Bidford. A dix-huit ans il épousa la fille d'un cultivateur, Anna Hatway, plus âgée que lui de sept années. Il en eut une première fille, et puis deux jumeaux, un fils et une fille. Cette fécondité ne le fixa et ne le toucha guère ; il oublia si bien et si vite madame Anna, qu'il ne s'en souvint que pour lui laisser, par *interligne*, dans son testament, mentionné plus haut, *le second de ses lits après le meilleur.*

Une aventure de braconnier le chassa de son village. Appréhendé au corps dans le parc de sir Thomas Lucy, il comparut devant l'offensé et se vengea de lui en placardant à sa porte une ballade satirique. La rancune de Shakespeare dura, car de sir Thomas Lucy il fit le bailli Shallow, dans la *seconde partie de Henri VI,* et l'accabla des bouffonneries de Falstaff. La colère de sir Thomas ayant obligé Shakespeare de quitter Stratford, il alla chercher fortune à Londres.

La misère l'y suivit. Réduit à garder les chevaux des gentlemen à la porte des théâtres, il disciplina une troupe d'intelligens serviteurs, qui prirent le nom de *garçons de Shakespeare* (Shakespeare's boys). De la porte des théâtres se glissant dans la coulisse, il y remplit les fonctions de *call boy* (garçon appeleur). Green, son parent, acteur à Black-Friars, le poussa de la coulisse sur la scène, et d'acteur il devint auteur. On publia contre lui des critiques et des pamphlets auxquels il ne répondit pas un mot. Il remplissait le rôle de *frère Laurence* dans *Roméo et Juliette*, et jouait celui du *spectre* dans *Hamlet* d'une manière effrayante. On sait qu'il joutait d'esprit avec Ben-Jonson au club de la Sirène, fondé par sir Walter Raleigh. Le reste de sa carrière théâtrale est ignoré ; ses pas ne sont plus marqués dans cette carrière que par des chefs-d'œuvre, qui tombaient deux ou trois fois l'an de son génie, *bis pomis utilis arbos,* et dont il ne prenait aucun souci. Il n'attachait pas même son nom à ces chefs-d'œuvre, tandis qu'il laissait écrire ce grand nom au catalogue de comédiens oubliés, *entre-parleurs* (comme on disait alors), dans

des pièces encore plus oubliées. Il ne s'est donné la peine ni de recueillir ni d'imprimer ses drames; la postérité, qui ne lui vint jamais en mémoire, les exhuma des vieux répertoires, comme on déterre les débris d'une statue de Phidias parmi les obscures images des athlètes d'Olympie.

Dante se joint sans façon au groupe des grands poètes : *Vidi quattro grand ombre a noi venire;* Tasse parle de son immortalité, ainsi des autres. Shakespeare ne dit rien de sa personne, de sa famille, de sa femme, de son fils (mort à l'âge de douze ans), de ses deux filles, de son pays, de ses ouvrages, de sa gloire. Soit qu'il n'eût pas la conscience de son génie, soit qu'il en eût le dédain, il paraît n'avoir pas cru au souvenir : « Ah! ciel, s'écrie Hamlet, mort depuis deux mois, et pas encore oublié! On peut espérer alors que la mémoire d'un grand homme lui survivra six mois; mais, par Notre-Dame, il faudra pour cela qu'il ait bâti des églises; autrement qu'il se résigne à ce qu'on ne pense plus à lui. »

Shakespeare quitta brusquement le théâtre à cinquante ans, dans la plénitude de ses succès et de son génie. Sans chercher des causes extraordinaires à cette retraite, il est probable que l'insouciant acteur descendit de la scène aussitôt qu'il eut acquis une petite indépendance. On s'obstine à juger le caractère d'un homme par la nature de son talent, et réciproquement la nature de ce talent par le caractère de l'homme; mais l'homme et le talent sont quelquefois très disparates, sans cesser d'être homogènes. Quel est le véritable homme de Shakespeare le tragique, ou de Shakespeare le joyeux vivant? Tous les deux sont vrais; ils se lient ensemble au moyen des mystérieux rapports de la nature.

Lord Southampton fut l'ami de Shakespeare, et l'on ne voit pas qu'il ait rien fait de considérable pour lui. Élisabeth et Jacques Ier protégèrent l'acteur, et apparemment le méprisèrent. De retour à ses foyers, il planta le premier mûrier qu'on ait vu dans le canton de Stratford. Il mourut en 1616, à Newplace, sa maison des champs. Né le 23 avril 1564, ce même jour, 23 avril, qui l'avait amené devant les hommes, le vint chercher, en 1616, pour le conduire devant Dieu. Enterré sous une dalle de l'église de Stratford, il eut une statue, assise dans une niche comme un saint, peinte en noir et en écarlate, repeinte par le grand-père de mistriss Siddons, et rebarbouillée de plâtre par Malone. Une crevasse se forma, il y a plusieurs années,

dans le sépulcre; le marguillier, commis à la garde de ce trou, ne découvrit ni ossement ni cercueil; il aperçut de la poussière, et l'on a dit que c'était quelque chose que d'avoir vu la poussière de Shakespeare. Le poète, dans une épitaphe, défendait de toucher à ses cendres : ami du repos, du silence et de l'obscurité, il se mettait en garde contre le mouvement, le bruit et l'éclat de son avenir. Voici donc toute la vie et toute la mort de cet immortel : une maison dans un hameau, un mûrier, la lanterne avec laquelle l'auteur-acteur jouait le rôle de *frère Laurence* dans *Roméo et Juliette*, une grossière effigie villageoise, une tombe entr'ouverte.

Castrell, ministre protestant, acheta la maison de Newplace; l'ecclésiastique bourru, importuné du pèlerinage des dévots à la mémoire du grand homme, abattit l'arbre; plus tard il fit raser la maison, dont il vendit les matériaux. En 1740, des Anglaises élevèrent à Shakespeare, dans Westminster, un monument de marbre; elles honorèrent ainsi le poète qui tant aima les femmes, et qui avait dit dans *Cymbeline* : « L'Angleterre est un nid de cygnes au milieu d'un vaste étang. »

Shakespeare était-il boiteux comme lord Byron, Walter Scott et les Prières, filles de Jupiter? Les libelles publiés contre lui de son vivant ne lui reprochent pas un défaut si apparent à la scène. *Lame* se disait d'une main comme d'un pied : *lame of one hand. Lame* signifie, en général, *imparfait, défectueux*, et se prend dans le même sens au figuré. Quoi qu'il en soit, le *boy* de Stratford, loin d'être honteux de son infirmité comme Childe-Harold, ne craint pas de la rappeler à l'une de ses maîtresses :

. . . . . Lame by fortune's dearest spite.

« Boiteux par la moquerie la plus chère de la fortune. »

Shakespeare aurait eu beaucoup d'amours, si l'on en comptait une par sonnet : total, cent cinquante-quatre. Sir William Davenant se vantait d'être le fils d'une belle hôtellière, amie de Shakespeare, laquelle tenait l'auberge de *la Couronne* à Oxford. Le poète se traite assez mal dans ses petites odes, et dit des vérités désagréables aux objets de son culte. Il se reproche à lui-même quelque chose : gémit-il mystérieusement de ses mœurs, ou se plaint-il du peu d'honneur de sa vie? C'est ce qu'on ne peut démêler. « Mon nom a reçu

une flétrissure, *my name receives a brand.* Ayez pitié de moi, et souhaitez que je sois renouvelé, tandis que, comme un patient volontaire, je boirai un antidote d'Eysell contre ma forte corruption

. . . . . .

Je ne puis toujours t'avouer, de peur que ma faute déplorée ne te fasse honte. Et toi, tu ne peux m'honorer d'une faveur publique, sans ravir l'honneur à ton nom: *unless thou take that honour from thy name.* »

Des commentateurs se sont figuré que Shakespeare rendait hommage à la reine Élisabeth ou à lord Southampton, transformé symboliquement dans les sonnets en une maîtresse. Rien de plus commun au xve siècle que ce mysticisme de sentiment et cet abus de l'allégorie : Hamlet parle d'Yorick comme d'une femme, quand les fossoyeurs retrouvent sa tête. « Hélas! pauvre Yorick! je l'ai connu, Horatio : c'était un compagnon joyeux et d'une imagination exquise. . . . . Là étaient attachées ces lèvres que j'ai baisées ne sais combien de fois! » *That I have kiss'd, I know not how oft.* Au temps de Shakespeare l'usage de s'embrasser sur la joue était inconnu : Hamlet dit à Yorick ce que Marguerite d'Écosse disait à Alain Chartier.

Quoi qu'il en soit, beaucoup de sonnets sont visiblement adressés à des femmes. Des jeux d'esprit gâtent ces effusions érotiques; mais leur harmonie avait fait surnommer l'auteur *le poète à la langue de miel.*

Le créateur de Desdémone et de Juliette vieillissait sans cesser d'être amoureux. La femme inconnue à laquelle il s'adresse en vers charmans, était-elle fière et heureuse d'être l'objet des sonnets de Shakespeare? On peut en douter : la gloire est pour un vieil homme ce que sont les diamans pour une vieille femme : ils la parent, et ne peuvent l'embellir.

> That time of year thou may 'st in me behold
> When yellow leaves, or none, or few, do hang, etc.

« Tu peux voir en moi ce temps de l'année où quelques feuilles jaunies pendent aux rameaux qui tremblent à la brise; voûtes en ruine et dépouillées où naguère les petits oiseaux gazouillaient. . . . . Tu vois en moi le rayon d'un feu qui

s'éteint sur les cendres de la jeunesse, comme sur un lit de mort où il expire, consumé par ce qui le nourrissait. Ces choses que tu vois doivent rendre ton amour plus empressé d'aimer un bien que si tôt tu vas perdre.

No longer mourn for me when I am dead,
Than you shall hear the surly sullen bell, etc.

« Ne pleurez pas long-temps pour moi, quand je serai mort : vous entendrez la triste cloche, suspendue haut, annoncer au monde que j'ai fui ce monde vil, pour habiter avec les vers plus vils encore. Si vous lisez ces mots, ne vous rappelez pas la main qui les a tracés; je vous aime tant que je veux être oublié dans vos doux souvenirs, si en pensant à moi vous pouviez être malheureuse. Oh! si vous jetez un regard sur ces lignes quand peut-être je ne serai plus qu'une masse d'argile, ne redites pas même mon pauvre nom, et laissez votre amour se faner avec ma vie. »

Il y a plus de poésie, d'imagination, de mélancolie dans ces vers que de sensibilité, de passion et de profondeur. Shakespeare aime, mais il ne croyait pas plus à l'amour qu'il ne croyait à autre chose : une femme pour lui est un oiseau, une brise, une fleur; chose qui charme et passe. Par l'insouciance ou l'ignorance de sa renommée, par son état qui le jetait à l'écart de la société, en dehors des conditions où il ne pouvait atteindre, il semble avoir pris la vie comme une heure légère et désoccupée, comme un loisir rapide et doux. Les poètes aiment mieux la liberté et la muse que leur maîtresse : le pape offrit à Pétrarque de le séculariser, afin qu'il pût épouser Laure. Pétrarque répondit à l'obligeante proposition de Sa Sainteté : « J'ai encore bien des sonnets à faire. »

Shakespeare, cet esprit si tragique, tira son sérieux de sa moquerie, de son dédain de lui-même et de l'espèce humaine : il doutait de tout; *perhaps* est un mot qui lui revient sans cesse. Montaigne, de l'autre côté de la mer, répétait : « Peut-être; que sais-je? »

Pour conclure,

Shakespeare est au nombre des cinq ou six écrivains qui ont suffi aux besoins et à l'aliment de la pensée; ces génies-mères semblent avoir enfanté et allaité tous les autres. Homère a fécondé l'antiquité;

Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, Horace, Virgile, sont ses fils. Dante a engendré l'Italie moderne, depuis Pétrarque jusqu'au Tasse. Rabelais a créé les lettres françaises; Montaigne, Lafontaine, Molière, viennent de sa descendance. L'Angleterre est toute Shakespeare, et, jusque dans ces derniers temps, il a prêté sa langue à Byron, son dialogue à Walter Scott.

On renie souvent ces maîtres suprêmes; on se révolte contre eux; on compute leurs défauts; on les accuse d'ennui, de longueur, de bizarrerie, de mauvais goût, en les volant et en se parant de leurs dépouilles; mais on se débat en vain sous leur joug. Tout se teint de leurs couleurs; partout s'impriment leurs traces: ils inventent des mots et des noms qui vont grossir le vocabulaire général des peuples; leurs dires et leurs expressions deviennent proverbes; leurs personnages fictifs se changent en personnages réels, lesquels ont hoirs et lignée. Ils ouvrent des horizons d'où jaillissent des faisceaux de lumière; ils sèment des idées, germes de mille autres; ils fournissent des imaginations, des sujets, des styles à tous les arts : leurs œuvres sont les mines inépuisables ou les entrailles mêmes de l'esprit humain.

De tels génies occupent le premier rang; leur immensité, leur variété, leur fécondité, leur originalité, les font reconnaître tout d'abord pour lois, exemplaires, moules, types des diverses intelligences, comme il y a quatre ou cinq races d'hommes dont les autres ne sont que des nuances ou des rameaux. Donnons-nous garde d'insulter aux désordres dans lesquels tombent quelquefois ces êtres puissans; n'imitons pas Cham le maudit; ne rions pas si nous rencontrons nu et endormi, à l'ombre de l'arche échouée sur les montagnes d'Arménie, l'unique et solitaire nautonnier de l'abîme. Respectons ce navigateur diluvien qui recommença la création après l'épuisement des cataractes du ciel: pieux enfans bénis de notre père, couvrons-le pudiquement de notre manteau.

Shakespeare, de son vivant, n'a jamais pensé à vivre après sa vie: que lui importe aujourd'hui mon cantique d'admiration? En admettant toutes les suppositions, en raisonnant d'après les vérités ou les erreurs dont l'esprit humain est pénétré ou imbu, que fait à Shakespeare une renommée dont le bruit ne peut monter jusqu'à lui? Chrétien, au milieu des félicités éternelles, s'occupe-t-il du néant du monde? Déiste, dégagé des ombres de la lumière,

perdu dans les splendeurs de Dieu, abaisse-t-il un regard sur le grain de sable où il a passé? Athée, il dort de ce sommeil sans souffle et sans réveil qu'on appelle la mort. Rien donc de plus vain que la gloire au-delà du tombeau, à moins qu'elle n'ait fait vivre l'amitié, qu'elle n'ait été utile à la vertu, secourable au malheur, ou qu'il ne nous soit donné de jouir dans le ciel d'une idée consolante, généreuse et libératrice, laissée par nous sur la terre.

CHATEAUBRIAND.

HISTOIRE

LITTÉRAIRE

DE LA FRANCE

AVANT LE DOUZIÈME SIÈCLE.[1]

Cette année, messieurs, le programme vous l'a déjà annoncé, je dois vous présenter un *tableau de l'état intellectuel et littéraire de la France avant le* XIIe *siècle*, c'est-à-dire, avant l'époque à laquelle se rapportent les monumens français les plus anciens. J'ai d'abord à défendre mon programme et à repousser d'avance quelques objections qui pourraient m'être adressées.

Le mot France, ainsi appliqué, peut sembler étrange. L'époque dont je parle, comprend un intervalle de temps dans lequel il n'y a pas de Francs en Gaule, par conséquent pas de France; même après la conquête des Francs, on peut dire qu'il y a une

(1) M. J.-J. Ampère, dans la première leçon de son cours, a tracé une esquisse de l'histoire littéraire de la France pendant l'époque latine, antérieure au XIIe siècle. Le tableau qu'il en présentera cette année servira d'introduction à l'histoire générale de la littérature française. Nous reproduisons cette intéressante improvisation; nous espérons pouvoir donner par la suite quelques parties du cours de M. Ampère.

Gaule franque plutôt qu'une véritable France; la France ne commence à exister réellement que vers la fin de la période latine, vers l'avénement de la troisième race. J'ai cru qu'il y aurait quelque pédanterie à établir ces distinctions. L'usage a prononcé; tout le monde appelle histoire de France une histoire qui embrasse une époque à laquelle ce titre ne saurait rigoureusement convenir, une époque gauloise, une époque gallo-romaine, telle que celle que nous traverserons d'abord. Il en est de même des autres pays; il faudrait changer le titre d'une foule de livres. La Grèce ne s'est appelée ainsi que fort tard; cependant, on ne se fait aucun scrupule d'employer ce nom pour des époques auxquelles il ne s'est pas appliqué réellement. Une autre critique que je ne crois pas plus fondée, mais qui pourrait sembler plus spécieuse, c'est celle qui porterait non plus sur le nom, mais sur l'objet même du cours. Il s'agit d'une histoire de la littérature française, me dira-t-on, et vous allez nous parler d'une époque dans laquelle il n'existe, de votre aveu, aucun monument français, mais seulement des monumens latins. A cela plusieurs réponses; d'abord je pourrais alléguer des autorités imposantes. Tiraboschi, l'historien classique de la littérature italienne, a ainsi commencé avant l'époque où paraît la langue vulgaire. Les bénédictins, ont fait de même, et à tel point, vous le savez, qu'ils ont rempli douze volumes in-4° avant d'arriver aux premiers monumens français. Ne vous effrayez pas, ce ne sera pas dans la même proportion que nous procéderons; nous n'avons pas l'honneur d'être bénédictin ni les droits que donne l'érudition attachée à ce nom. Vous n'avez peut-être pas la patience des bénédictins ou de leurs lecteurs. Ainsi nous serons plus brefs, et tandis que je consacrerai dans la suite à peu près un an à chaque siècle, une seule année suffira cette fois à onze ou douze siècles.

N'importe, ajoutera-t-on; vous commencez avant le déluge. Eh bien! oui, nous commencerons avant le déluge, et ceux qui parleraient ainsi, diraient plus vrai qu'ils ne penseraient dire; nous commencerons avant ce déluge, cette inondation des barbares qui a tout noyé, excepté ce qui a surnagé sur l'abîme, ce qui a été sauvé dans l'arche miraculeuse de la civilisation moderne. Mais je ne vois pas un grand inconvénient à faire ainsi; et l'histoire du genre humain ne serait pas fachée d'avoir plus de monumens qu'elle n'en possède, antérieurs au déluge.

Nous en possédons, nous nous en servirons; nous aurons un âge antédiluvien comme les géologues; ce que nous voulons faire, ce n'est pas un catalogue des livres écrits en français rangés par ordre de date avec la biographie des auteurs: notre intention est autre; ce que nous cherchons dans la littérature, c'est ce qu'y cherchent tous ceux qui en font une étude sérieuse; nous prétendons tracer l'histoire du développement intellectuel et moral de notre nation. Que ce développement se traduise dans une langue ou dans une autre, il est impossible d'en passer sous silence une portion aussi considérable. Quand on écrit l'histoire des individus, on ne les prend pas tout formés, tout développés, on raconte les années de leur enfance, de leur jeunesse, et ce récit n'est pas souvent la partie la moins intéressante de leur biographie. Ce n'est pas ma faute, après tout, si César a conquis les Gaules; si le christianisme les a trouvées latines; si les barbares ont été forcés de dépouiller leur propre idiome pour balbutier d'une voix rude l'idiome des vaincus; si l'unique culture du pays que nous habitons jusqu'au XIIe siècle a été latine; si le moyen-âge, même après l'introduction de la littérature vulgaire, a continué en beaucoup de genres à conserver l'usage du latin; si à la Renaissance l'Europe a été encore une fois latine; si, pour ce qui nous concerne particulièrement, en France, notre XVIIe siècle, averti par son instinct profond du génie de notre langue et de notre littérature, s'est refait presque complètement latin; si enfin, à l'heure qu'il est, notre langue et notre littérature ont encore leurs racines les plus profondes, les plus intimes et les plus vraies, si je puis parler ainsi, dans le sol latin. Ce sont des faits, des faits très importans, et tous ces faits concourent à prouver la nécessité de partir d'une étude approfondie de l'époque latine; car pour en finir avec ce que j'ai à dire sur ce point capital, j'ajouterai que l'époque latine n'est pas seulement une portion comme une autre du développement de l'esprit français; mais une portion essentielle, fondamentale. Ce n'est pas seulement un antécédent de ce qui a suivi, c'est une cause. C'est là qu'est la racine, le germe, la semence. Il y a donc une utilité toute particulière, une nécessité incontestable à s'enfoncer dans cette époque préliminaire d'élaboration, de préparation, où les divers élémens qui vivront plus tard, qui s'organiseront, fermentent, se confondent, s'amalgament de mille manières. Il est indispensable pour nous de plonger

dans ces ténèbres créatrices, dans cette nuit vivante d'où sortira la lumière, dans ce chaos fécond qui enfantera un monde.

Qu'allons-nous rencontrer? D'abord les populations primitives de la Gaule, les populations ibériennes dont un débris a survécu, le peuple basque; les populations celtiques dont il existe un autre débris, la race bretonne. Vous le sentez, nous ne nous arrêterons pas long-temps à ces populations primitives dont la culture est fort peu de chose; cependant nous les mentionnerons. Nous accorderons plus d'attention à la culture grecque. Nous verrons les Phocéens aborder sur nos côtes, et une auréole de civilisation grecque resplendir sur notre littoral méditerranéen. Nous constaterons l'influence civilisatrice que les Grecs, établis sur une portion de notre sol, ont exercée sur les autres parties de la France. Nous verrons ensuite la culture latine, associée à la culture grecque dont elle dérive en partie, s'avancer progressivement du midi au nord, et s'étendre même jusqu'aux extrémités du monde romain. Ici, nous rencontrerons le plus grand évènement de l'histoire moderne, le plus grand évènement de l'histoire du monde, l'établissement du christianisme; et la Gaule n'est pas un mauvais théâtre pour étudier la lutte du christianisme qui commence avec le paganisme qui finit. Au IIIe et au IVe siècle, en effet, la Gaule est une des parties de l'empire dont la culture païenne est la plus remarquable. La nécessité d'aller au devant des Barbares y attire plusieurs empereurs romains; c'est le moment du grand développement littéraire d'Autun et de Trèves. Là nous trouverons une école qui a transporté dans ces régions nouvelles la rhétorique et la déclamation de la Grèce. A Autun, à Trèves, à Bordeaux, l'on rencontre alors des hommes chrétiens par situation, par politique, par nécessité sociale, mais païens d'affection, surtout d'imagination et d'habitude. Ausone offre un type fort piquant de ces fusions qui s'opéraient dans les croyances entre l'ancienne religion et la nouvelle. Rutilius de Poitiers, est un de ces païens retardataires qui ne s'apercevaient pas que la société avait changé autour d'eux, qui ne pouvaient croire à une révolution déjà accomplie, et qui rêvaient l'éternité du monde romain, quand le monde romain n'était déjà plus.

A cette littérature païenne, ou païenne à demi, s'opposera la littérature chrétienne, d'un genre tout différent, d'une physionomie tout autrement sérieuse. Du côté des rhéteurs et des beaux esprits,

le soin et l'artifice des mots; du côté des premiers docteurs et des premiers chrétiens, l'intérêt des choses; chez eux des convictions, des sentimens, une cause pour laquelle ils écrivent, ils combattent. De là un caractère énergique dans la littérature chrétienne, et quelque chose de futile dans la littérature païenne; celle-ci élégante et vaine, l'autre plus négligée, mais plus forte. Du côté du christianisme sont tous ces champions de la foi, qui luttent pour elle, qui repoussent successivement l'agression de diverses hérésies. C'est un beau spectacle, que celui de l'église à son berceau, combattant, non pas, comme elle l'a fait trop souvent depuis, par la persécution, par la violence, mais par le talent, par l'éloquence, par le raisonnement.

Irénée, évêque de Lyon, Asiatique d'origine, paraît le premier; et nous le trouverons aux prises avec la plus ancienne des grandes hérésies qui ont assailli l'Église naissante, avec le gnosticisme, cette invasion des doctrines orientales dans le christianisme; car nous aurons l'avantage d'assister, sans sortir des Gaules, aux principales attaques que l'Église soutient à son berceau, et nous verrons s'agiter devant nous ces grandes questions des premières hérésies qui n'ont tant remué l'Église que parce qu'elles tiennent à des questions philosophiques qui, en tout temps, ont remué et remueront la pensée humaine dans toutes ses profondeurs.

Après Irénée, nous parlerons de l'Africain Lactance, venu à Trèves; car, je compte parmi les écrivains dont je dois m'occuper, et ceux qui, nés en Gaule, ont vécu au-dehors, parce qu'ils peuvent contribuer à nous faire connaître l'influence de la Gaule sur les autres pays, et ceux qui, nés au-dehors, ont vécu et écrit en Gaule, car ils peuvent contribuer à faire connaître quelle influence la Gaule a reçue du dehors; ce qu'un pays donne compte dans l'inventaire de sa richesse; ce qu'un pays reçoit compte dans l'inventaire de sa gloire.

Ainsi, je fais entrer dans le cadre de ce cours Lactance, Africain, qui a écrit à Trèves, et saint Ambroise, né à Trèves, qui a vécu à Milan. Lactance nous fournira un type des apologistes de la religion chrétienne, grande famille dont il est un des derniers et des plus célèbres représentans; saint Ambroise nous présentera dans ses écrits un reflet brillant de l'éloquence oratoire des Pères grecs; par lui nous assisterons à la fondation du genre dans lesquels

la chaire française s'est illustrée plus qu'aucune autre : le sermon et l'oraison funèbre ; nous assisterons aussi à la fondation de l'hymnologie, de la poésie lyrique chrétienne, dont saint Ambroise est le père. A propos du *de Officiis* de saint Ambroise, dans ce livre dont l'économie rappelle à quelque égard le livre de Cicéron, nous aurons occasion d'opposer la morale chrétienne du IVe siècle à la morale païenne exprimée par son plus éloquent organe, et cette comparaison sera peut-être instructive.

De même Sulpice-Sévère, né en Gaule, tenta d'écrire une histoire universelle au point de vue chrétien ; conception que Bossuet devait trouver digne de son génie.

Saint Paulin, le tendre saint Paulin, nourri des lettres antiques, pleuré par la muse mal convertie d'Ausone, est l'élégiaque chrétien de ce temps, et il y aura peut-être quelque charme à l'écouter chantant au pied du tombeau du patron de son choix sous le ciel de *Nola*. Ici, se présentera une grande hérésie, une hérésie éternelle, si je puis parler ainsi, l'arianisme, c'est-à-dire une tendance plus ou moins avouée, plus ou moins complète, mais une tendance réelle au rationalisme, au déisme. L'arianisme avait aussi paru dans la Gaule, et il y rencontra un éloquent adversaire, saint Hilaire de Poitiers, l'Athanase de l'Occident, homme d'un caractère fougueux, prêtre d'un courage intrépide, qui lançait contre les empereurs ariens des pamphlets et des anathèmes. Puis vient le pélagianisme, autre grande hérésie qui soulève les questions les plus importantes. Il s'agit de la part à faire à la liberté de l'homme et à la volonté de Dieu ; il s'agit de concilier ensemble l'activité humaine et la providence divine. A toutes les époques, on retrouve cette discussion dans l'histoire du christianisme et dans l'histoire de la philosophie. Elle a été illustrée en France par le génie de Pascal ; la réforme l'a connue, et aujourd'hui elle partage encore les communions protestantes. Cette inévitable querelle du pélagianisme, sous une forme adoucie qui porte le nom de semi-pélagianisme, eut à la fin du IVe siècle pour théâtre brillant notre Gaule méridionale, et ce qu'il y avait de rationnel dans le dogme des semi-pélagiens fit pencher un moment vers leur croyance tout une partie qui n'était pas la moins illustre et la moins sainte du clergé des Gaules. Contre eux Prosper d'Aquitaine lança son poème, âpre manifeste d'un dis-

ciple violent de saint Augustin, qui par instant, au génie près, rappelle la sombre pensée et l'amère invective de Pascal.

Tandis que l'on discutait sur la grace et sur saint Augustin, les barbares arrivent, et, au commencement du ve siècle, ils inondent les Gaules. Un reste de culture se défend et pour ainsi dire se débat encore contre la barbarie, non dans la partie du pays romain soumise aux Francs, contre ceux-ci il n'y a pour la civilisation aucune résistance possible, mais dans les provinces envahies par d'autres populations germaniques, moins étrangères et moins funestes à la civilisation.

Chez les Goths et chez les Burgondes, Avitus de Vienne, Césaire d'Arles, maintiennent quelque tradition de culture élégante, de littérature polie. Un homme élève la voix au milieu de ce débordement des barbares, c'est Salvien, qui gourmande le monde romain, et à ce monde qui, ainsi que le dit Salvien d'une manière sublime, veut mourir en riant, il parle comme on parlerait à un pécheur endurci au pied de l'échafaud; Salvien s'élève quelquefois à la plus grande éloquence.

Chez les Francs, vient s'égarer un homme de culture latine, Fortunat, né en Italie, élevé à Ravenne, que son mauvais destin devait jeter entre Chilpéric et Frédégonde, et qui porte à la cour, si cour on peut dire, des barbares princes mérovingiens, les habitudes de son esprit classique, sa mythologie païenne et sa dévotion d'abbé chrétien.

Un personnage d'une autre trempe que Fortunat et son contemporain nous arrêtera plus que lui; c'est l'Hérodote de la barbarie, Grégoire de Tours. Dans son livre, monument unique, la barbarie vit, respire, telle qu'elle a vécu et respiré; on y contemple ce temps tel qu'il fut; la Germanie et l'église sont là debout, l'une à côté de l'autre. L'histoire de Grégoire de Tours ressemble aux vitraux de l'église de Reims, dont chacun représente une figure d'évêque et une figure de roi, toutes deux de style barbare. Aussi, dans cette rude mais bien éloquente histoire, nous verrons se dérouler la barbarie tout entière; puis la barbarie deviendra si grande qu'elle ne pourra plus se raconter elle-même, et la plume tombera des mains de Frédégaire par l'impuissance d'écrire. A cette époque si désastreuse, il ne reste qu'un seul asile à la civilisation, si l'on peut en-

core prononcer ce mot sans anachronisme. L'église elle-même, qui était jusqu'ici son refuge, depuis que la littérature païenne avait complètement cessé d'exister, l'église aussi s'est faite barbare. Il ne reste plus que les cloîtres, les cloîtres qu'une destinée vraiment merveilleuse a fait surgir au moment où la barbarie se répandait partout, pour qu'il y eût au moins un asile contre elle; cet asile est loin de défendre complètement ceux qui s'y réfugient. Les barbares y entrent aussi, mais enfin il se conserve là quelques livres; il y a là encore quelques hommes qui lisent. Là subsiste aussi quelque besoin d'imagination; et comme l'imagination est une faculté indestructible qui ne manque jamais à aucun âge de l'espèce humaine, si disgracié qu'il soit, elle survit encore à cette dispersion désastreuse de tous les élémens de la civilisation; l'imagination enfante un genre littéraire nouveau, c'est la légende. La légende existait, mais c'est depuis qu'on est devenu tout-à-fait étranger aux souvenirs classiques, depuis qu'il n'y a plus moyen pour l'ame humaine de se prendre à ce passé qu'elle ne sait plus, c'est depuis lors qu'elle s'attache à ce merveilleux nouveau, né dans les cloîtres, et qui a enfanté toute une littérature. Cette littérature légendaire peu connue et digne de l'être nous arrêtera.

Ce temps si triste, le plus triste de tous ceux que nous avons à traverser, ce temps qui comprend le VIIe et le commencement du VIIIe siècle, nous offrira un autre spectacle, fait pour nous consoler et nous soutenir un peu, c'est celui des missionnaires, des grands missionnaires de cette époque, qui portent le christianisme et en même temps la civilisation chez les peuples germaniques. Il y a là des biographies d'hommes infiniment remarquables, dont le rôle a été immense, dont le courage était aussi grand que ce rôle.

Tel est l'Irlandais Colomban, au milieu de ces princes farouches de la famille mérovingienne, luttant contre Frédégonde, et ne se laissant pas intimider par elle; tel est saint Gall, allant défricher les forêts de la Suisse, et, comme le raconte naïvement son biographe, trouvant le soir, établi dans la caverne qu'il s'était choisie pour cellule, un ours, propriétaire avant lui de ces lieux, le chassant par un mot, car le merveilleux est dans toutes ces histoires; mais à côté du merveilleux il y a un sens historique profond dans la destinée de ces hommes qui vont disputer les forêts aux animaux sauvages et qui les en chassent, qui reprennent sur eux les forêts et les rendent

à l'humanité. Ou bien c'est saint Boniface, le grand apôtre des nations germaniques, qui, après avoir passé quarante ans, je crois, à prêcher les sauvages des bords du Weser, comme les missionnaires à d'autres époques prêchaient les sauvages du Canada, sur ses vieux jours évêque honoré, ne peut se priver long-temps de sa vie de missionnaire, de sa perspective de martyre, et retourne à ses forêts, à ses sauvages, emportant avec lui sa Bible et un suaire : le suaire ne tarda pas à lui servir, et il trouva le martyre qu'il cherchait. Ces noms me reviennent en ce moment à la mémoire, mais il y en a un grand nombre d'autres qui mériteront autant que ceux-ci d'attirer votre attention.

C'est ainsi que nous arriverons à Charlemagne ; là un point d'arrêt ; là nous ferons une pose pour contempler l'homme peut-être le plus complet qui ait existé. Charlemagne est Germain, profondément Germain ; sa famille est celle qui a restauré le germanisme dans la Gaule mérovingienne. Charlemagne est fidèle à la langue, à la poésie, à l'esprit de ses pères. Il écrit une grammaire francique, il fait rassembler les chants nationaux des Germains, et en même temps ce Charlemagne si fidèle à sa race, qui en a les qualités natives, la cordialité, la simplicité, les affections de famille, comprend ce que personne n'avait compris depuis long-temps, du moins au même degré que lui, il comprend que la civilisation est dans le monde romain. Ce monde qui avait presque complètement disparu, il le regarde, il le réorganise. Le Germain Charlemagne se fait ainsi le soldat de la civilisation romaine en se faisant empereur romain. Charlemagne débute, dans son entreprise de civilisation, par deux choses : il fait apprendre à lire à tout le monde, même aux pauvres (comme je le prouverai) : c'est ce que nous cherchons à faire maintenant avec les écoles d'enseignement primaire. Que fait-il encore ? Il fait copier, et par là multiplier à l'infini, les manuscrits existans ; c'est, avec la différence des moyens, l'action de la presse. Son génie l'avertit donc des deux plus grands leviers de civilisation, l'instruction primaire et ce qui correspond, dans son siècle, à la diffusion des connaissances par la presse. Charlemagne fait tout cela, et en même temps il est au courant de toutes les connaissances de son époque. Il est législateur, voyez les Capitulaires ; il est théologien, voyez les Livres carolins ; il est, avec Alcuin, le seul théologien de son règne ; et cependant il est tolérant, il n'est pas persécu-

teur; il fait condamner Félix d'Urgel deux fois, dans un concile, c'est-à-dire le désapprouver, après une libre discussion soutenue par Alcuin; il s'arrête là, il n'y a aucune peine, nuls sévices. Charlemagne écrit à Alcuin sur l'astronomie, sur la bible. Il y a entre eux échange de questions littéraires, philosophiques, théologiques, scientifiques; Charlemagne trouve du temps pour toutes ces choses et pour trente guerres, toutes guerres de civilisation.

Ce qu'il a fait ne périt pas avec lui, comme on l'a dit trop souvent; au contraire, Charlemagne, en arrivant, ne trouve rien; il est obligé de tout créer, d'apprendre à lire à tout le monde, d'aller chercher des savans où il y en a, en Angleterre, en Italie, en Irlande. Mais quand il meurt, ce qu'il a fait porte ses fruits. Les individus qui, enfans, ont fréquenté les écoles, sont maintenant des hommes, et de là cette multitude de personnages très remarquables qui abondent dans le IXe siècle. Ce IXe siècle mérite beaucoup l'attention; c'est un temps de lutte, de guerres civiles, de détrônemens, de morcellemens. Mais pendant ces temps agités, et en raison même de ces agitations et de ces secousses, il se forme un grand nombre d'hommes qui devaient à Charlemagne la première éducation de leur esprit, et qui doivent aux orages de leur temps l'éducation de leur caractère.

A cette époque la théologie est bien tombée. Elle copie servilement les argumens des hérésies des premiers temps, ou leur réfutation; elle reproduit ces hérésies sous une forme plus grossière; mais ce qui remplace la culture théologique, c'est la politique, la diplomatie, les écrits des factions, des partis qui abondent alors dans la société civile et dans la société religieuse; car elle aussi a ses factions, ses partis, et par conséquent, elle aussi a ses pamphlets. Les évêques ont des querelles avec les monastères; les évêques ont des querelles entre eux relativement à la suprématie de certains siéges; les évêques de France ont des querelles avec l'évêque de Rome. Au milieu de toutes ces luttes, il se forme de grands caractères; tel est, par exemple, Agobard, évêque de Lyon, auquel le christianisme doit l'honneur d'avoir devancé la philosophie, en protestant contre les épreuves superstitieuses et contre le jugement de Dieu.

Tel fut surtout ce grand archevêque de Reims, Hincmar, qui se mêle à tout, au renversement des trônes, aux intrigues diplo-

matiques, aux luttes théologiques; Hincmar, tantôt en opposition avec le roi, tantôt en opposition avec le pape; Hincmar, disant un jour à Charles-le-Chauve qui avait toléré des pillages contre lesquels Hincmar s'élevait : De quel droit demandez-vous à vos sujets une part de leurs biens, si vous ne savez pas défendre l'autre? disant un autre jour au pape Adrien : Vous ne pouvez pas être roi et évêque, et vous ne commanderez pas à nous, qui sommes Francs. Caractère indomptable toutes les fois qu'il n'était pas dans l'intérêt de sa politique de fléchir; chez Hincmar et chez quelques-uns de ses contemporains, le rôle de l'homme donne un singulier relief à la physionomie de l'écrivain.

Dans ce même IXe siècle nous trouverons à la cour de Charles-le-Chauve un homme bien extraordinaire, l'Irlandais Scot Érigène, qu'on a nommé, avec raison, le dernier des platoniciens, le dernier des alexandrins; lien entre la philosophie antique et la philosophie qui allait renaître au moyen-âge.

Après les hommes que je viens de nommer, la barbarie recommence. Elle recommence en apparence aussi épaisse, aussi complète au Xe siècle qu'au VIIe; cependant l'œuvre de Charlemagne n'a pas été perdue, et sous cette barbarie, on entrevoit les commencemens d'une seconde renaissance. Si l'on demandait à quoi donc a servi cette glorieuse époque jetée par Charlemagne entre deux barbaries, je repondrais : de quoi a servi au voyageur engagé dans un désert où il manquait de nourriture et d'eau, de trouver un lieu d'abri, une oasis où il a pu se reposer? Sans l'oasis, la continuité de cette pérégrination dans le désert eût nécessairement affamé et tué ce voyageur. L'esprit humain en France et en Europe était aussi engagé dans un désert ténébreux où il serait mort d'inanition s'il n'avait rencontré sur son chemin un abri où il pût reprendre des forces, afin de continuer ensuite sa marche à travers les mêmes solitudes. Je suis convaincu que s'il y avait eu en France quatre siècles continus d'une barbarie égale à celle du VIIe siècle et à celle du Xe, la renaissance du XIe était impossible. Mais l'apparition extraordinaire d'un moment lumineux entre ces deux nuits, moment qui, au reste, a duré cent ans, a rendu possible que la seconde nuit ne fût pas la dernière, ne fût pas mortelle.

Au Xe siècle, à travers la barbarie où la société était retombée, on commence donc à entrevoir l'aurore d'un jour nouveau. D'abord

on sent l'avènement de la langue française; elle vit déjà. Les monumens en sont perdus pour nous; mais on sait qu'elle existe à cette époque, on sait que depuis plus d'un siècle on prêchait en langue vulgaire. Les témoignages vont se multiplier; et dans cet avènement de la langue vulgaire on pressent l'avènement de ce qui sera le peuple français, parlant français et arrivant dans l'histoire en même temps que sa langue arrivera dans la littérature.

Au XIe siècle, ces lueurs deviennent de plus en plus brillantes, et vers sa fin tous les symptômes d'une renaissance se manifestent. Celle-ci ne vient plus d'un homme : elle n'est pas commandée comme par un mot d'ordre; elle sort de la nature même des choses, de la lente élaboration de tous les élémens qui ont été accumulés par la période précédente, et ceci nous conduit jusqu'à l'époque où nous nous arrêterons cette année, c'est-à-dire jusqu'au commencement du XIIe siècle, moment incomparable ! Tout naît, tout éclate, tout resplendit à la fois dans le monde moderne. Chevalerie, croisades, architecture, communes, langues, littérature nouvelle, tout jaillit ensemble comme par une même explosion. C'est par là que débute l'histoire de notre littérature, de notre civilisation, comme celle des autres littératures et des autres civilisations de l'Europe. C'est là qu'il faut arriver. Un grand fait domine toute la période que nous allons traverser; ce fait c'est la transformation du monde ancien, impérial, romain, païen, qui devient le monde nouveau, féodal et chrétien. Cette transformation est un des spectacles les plus intéressans que l'historien puisse contempler. Or, cette transformation ne s'est pas accomplie en un jour; le monde moderne n'est pas venu se mettre à la place du monde ancien comme on met une statue sur un piédestal à la place d'une autre statue. Tout s'est fait, tantôt par lutte, tantôt par fusion, souvent par des oscillations et des retours, par des compromis et des amalgames; et il ne faut pas croire que l'ancien monde, remplacé par le nouveau, ne lui ait rien laissé; au contraire, les vestiges de l'ancien monde sont restées au sein de l'époque qui a suivi, et c'est ce qui lui a donné cette physionomie si diverse, cette organisation si complexe, cette apparence si bariolée, qu'on remarque dans tous les produits de la civilisation, de l'art, de la littérature au moyen-âge, et qui est inexplicable sans les antécédens qui l'ont produite. Au reste, cet aspect bizarre du moyen-âge n'a pas complétement disparu, même dans les temps

tout-à-fait modernes ; et partout où le badigeon uniforme de notre civilisation récente n'a pas passé, ces élémens hétérogènes se manifestent par de singuliers contrastes. Il y a dans le monde une ville où l'on est frappé plus que partout ailleurs du curieux résultat de cette transformation, dont on rencontre dans beaucoup de lieux la présence, mais qui n'est peut-être nulle part aussi visible qu'à Rome.

J'ai revu Rome, et je l'ai revue avec cette pensée que j'avais à faire devant vous l'histoire de l'ancien monde passant au nouveau. Sous l'empire de cette préoccupation, il m'a semblé que je trouvais écrit partout autour de moi ce que j'aurais à vous dire; il m'a semblé, en me promenant dans les rues de Rome, que chacun des détails que je rencontrais exprimait à sa manière le grand fait que je devais vous exposer ici. En effet, à Rome le sol est moderne : c'est une alluvion récente; mais si l'on creuse ce sol nouveau, si l'on enlève quelques pelletées de terre, si l'on donne quelques coups de pioche, on arrive au sol antique, à la voie romaine, à la voie sacrée.

Eh bien! C'est un symbole de la situation des peuples nés de l'empire romain au moyen-âge. Chez nous aussi, quand on déblaie ce sol moderne qui couvre le sol antique, on arrive à la voie romaine, au sol romain; et ce n'est pas seulement le sol qui à Rome est un symbole de cette idée : mille accidens qui frappent le voyageur me la rappelaient à chaque pas. Les églises chrétiennes bâties des débris des temples païens; à Sainte-Marie-Majeure, les colonnes du temple de Junon; à Saint-Pierre, les colonnes fabriquées avec le bronze enlevé aux portes du Panthéon. Et non seulement les églises, mais les murs, mais le pavé, mais les bornes au coin des rues, partout les débris antiques formant la ville moderne. J'espère que le spectacle de Rome, ainsi envisagée, n'aura pas été perdu pour moi, et qu'il m'aidera à faire mieux sentir ce grand fait, ce fait fondamental, la transformation, la transfusion du monde antique dans le monde moderne.

Quant à l'esprit général de ce cours, il sera ce qu'il a été jusqu'ici; sa devise sera toujours : indépendance et impartialité. L'indépendance est un droit, non-seulement de cette chaire, mais de l'esprit humain, droit qu'aucune considération et aucune circonstance ne peuvent faire abjurer. Sur le terrain de la science,

l'esprit humain ne reconnaît aucun supérieur, aucun égal; au-dessus de l'esprit de l'homme il n'y a que l'esprit de Dieu. Ma méthode est, vous le savez peut-être, de ne chercher aucune question, et de n'en éviter aucune. Nous en rencontrerons beaucoup, et de graves, sur notre chemin; nous les traiterons avec liberté et mesure.

L'impartialité, est une autre forme de l'indépendance; il ne nous coûtera pas beaucoup de lui rester fidèles. Ce siècle paraît désirer l'impartialité, il se lasse de l'histoire faite dans un but, employée comme moyen pour faire triompher un principe; il voudrait bien savoir comment les choses se sont réellement passées, connaître les siècles dans leur vérité, dans leur vie intime et réelle. Nous vous présenterons donc, messieurs, avec indépendance et avec impartialité, le tableau des luttes qui ont occupé et agité l'esprit moderne pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne dans les Gaules. Beaucoup de ces questions, qui alors passionnaient les intelligences, ont été depuis à peu près oubliées, et il y a quelque chose de triste dans le spectacle d'un pareil oubli; il y a quelque chose de triste à se dire que ce qui a été si puissant, ce qui a produit du dévouement, des luttes, du courage; que tout cela soit comme si cela n'avait pas été; que souvent les siècles suivans s'en moquent, et que nous, plus sérieux, nous soyons obligés de faire des efforts d'imagination et d'érudition pour comprendre l'ame de nos pères; mais en y regardant de plus près, cette pensée fait place à une pensée plus consolante; on s'aperçoit que ce qui préoccupe un siècle n'est pas aussi étranger qu'il semble d'abord à ce qui préoccupe les autres siècles; on s'aperçoit que des causes identiques se perpétuent, se reprennent sous des noms divers; la même chose s'appelle, dans un temps, christianisme, dans un autre temps, humanité, liberté. La même chose aussi s'est appelée quelquefois hérésie et quelquefois philosophie.

Nous aurons bien des exemples de cette identité des causes pour lesquelles travaille l'activité humaine, et cette considération relèvera encore, à nos yeux, le prix de l'objet de nos études. Enfin, quand ceci serait une illusion, quand il serait vrai que les causes pour lesquelles se sont passionnés, ont écrit, ont vécu, sont morts quelquefois les hommes dont nous allons parler; que ces causes, dis-je, ne tiennent en rien à celles de l'humanité, et ont passé et sont comme si elles n'avaient jamais été; quand tout cela serait,

ce qui n'est pas, il n'en demeurerait pas moins vrai que quelque chose est resté de ces efforts, qu'il est resté des monumens, des livres, ce que nous appelons une littérature, dépôt des meilleures facultés de l'homme, de son intelligence, de son activité, des sentimens désintéressés, des croyances généreuses de sa nature. Cela est resté, cela reste toujours et survit à tout. Ce sont ces livres, ces littératures, ces monumens de la meilleure portion de nous-mêmes, qui aujourd'hui nous occupent, nous rassemblent autour de cette chaire; c'est là ce que nous allons étudier ensemble, et cette dernière pensée nous rassure; elle nous montre qu'en nous attachant à ce qui a inspiré, à ce qui remplit ces monumens, c'est-à-dire en nous attachant à ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, à l'activité de sa pensée, à l'élévation de ses sentimens désintéressés, à l'emploi des facultés supérieures de sa nature; en un mot, en nous attachant à ce qui, dans tous les siècles, a été la source des produits littéraires et en est l'âme, nous n'aurons pas perdu notre temps, et nous nous serons assuré la part la meilleure, la plus certaine et la plus durable dans l'héritage de l'humanité.

J.-J. Ampère.

DE

LA POÉSIE ÉPIQUE.[1]

Les lecteurs qui se souviennent d'un ouvrage publié sous le titre d'*Ahasvérus*, reconnaîtront, malgré la différence des sujets, que le poème auquel ces lignes servent de préface, est, en quelque sorte, le complément du premier, et qu'ils concourent tous deux au même ensemble. *Ahasvérus*, dans la pensée de celui qui l'écrivit, représentait, par son sujet, la poésie du passé, de l'histoire générale, de cet homme éternel en qui s'absorbent tous les hommes et qui s'appelle humanité. Le poème qui le suit aujourd'hui appartient à la poésie du présent; il a pour sujet l'*homme* individuel,

(1) Ce travail de M. Edgar Quinet sur la poésie épique sert d'introduction au poème de *Napoléon*, attendu avec tant d'impatience. L'épopée de M. Quinet n'appartient pas à cette régulière dynastie de poèmes inaugurée par l'Énéide. Sa manière s'inspire bien plutôt des traditions populaires et de l'enthousiasme sympathique de toute une nation. C'est un ensemble de chants *faisant cycle*, dans le genre des romances du Cid, des récits des Niebelungen. Une pareille œuvre, venant d'un écrivain aussi consciencieux, ne peut manquer de soulever de graves questions dans le public. (*N. du D.*)

le héros, Napoléon. A ces deux fragmens s'ajoutera une troisième partie qui complétera le sens des précédentes. En attendant qu'elle soit achevée, l'obscur monument que l'auteur eût voulu édifier reste exposé à plusieurs attaques, dont quelques-unes peut-être, et surtout l'accusation d'une tendance irréligieuse, eussent été repoussées si le lien qui réunit ces divers fragmens se fût montré dès le commencement.

Que si l'on demande, d'abord, de quel droit un écrivain sans mission a osé toucher le sujet que j'aborde aujourd'hui, je répondrai que les plus grands sujets ne sont pas toujours les plus difficiles à traiter; que le devoir du poète est d'exprimer, non pas d'inventer la poésie; que les plus vastes objets, Dieu, la nature, le héros, sont les motifs habituels des chants des poètes les plus obscurs et les plus populaires. S'il est des sujets sacrés dans la mémoire des peuples, ceux-là ne repoussent guère les esprits qui les cultivent avec une piété sincère. Enfin, j'ajouterai qu'ayant passé les premières et les meilleures années de ma vie dans les bras des soldats et dans les camps de l'empire, je n'ai pas été tout-à-fait le maître de choisir mes souvenirs. Souvent il m'est arrivé, ainsi qu'à d'autres hommes de mon temps, de penser qu'il eût été bien de mourir dans ces saintes batailles de 1814 et de 1815, où s'agitait, en France, la question de tous, non pas la question d'un seul; mais l'âge m'ayant manqué, comme à eux, pour cela, et plusieurs des évènemens qui ont suivi ayant plutôt confirmé qu'effacé ce regret, j'ai cherché du moins à entretenir en moi-même et dans quelques autres la commémoration de tant de glorieuses morts; et si j'ai échoué ici dans mon entreprise, j'espère n'être accusé, ni par les vainqueurs ni par les vaincus, d'avoir inconsidérément profané leur mémoire.

Une raison plus spécieuse de repousser cet ouvrage sans examen reposerait sur l'idée presque universellement admise que l'esprit français est impropre à l'épopée, et que notre langue est privée du génie héroïque. Pour donner à cette opinion sa valeur précise, il n'est pas inutile de voir dans quelle époque elle s'est formée. Personne n'ignore aujourd'hui que la France du midi et du nord a produit au moyen-âge plus de monumens épiques qu'aucune autre contrée de l'Europe; le jour n'est pas loin où la publication des manuscrits du XIIe et du XIIIe siècle ne laissera plus sur

cela aucun doute. Les écrivains du siècle de Louis XIV, poussés dans d'autres voies, négligèrent presque entièrement la question de l'épopée. Cette question ne parut décidée en France qu'après l'expérience de Voltaire. On ne reconnut pas alors que les critiques provoquées par *la Henriade* accusaient l'époque où elle fut écrite, bien plus que le génie même de la langue française. Le XVIIIe siècle, prêt à délier toute tradition, était le contraire des époques épiques; et il n'était guère possible que les guerres de la régence réveillassent nulle part l'héroïsme éteint. Par un effort de génie tout individuel, Voltaire s'éleva à de brillantes imitations de la poésie alexandrine et romaine. Mais un homme a beau faire; dans ce genre de poésie, si la pensée et la volonté de tous ne font pas la moitié de son œuvre, cette œuvre est impossible.

Depuis *la Henriade* une révolution a surgi. Un bouleversement de tout le passé, des guerres colossales, le monde ébranlé, un nouveau pouvoir instituant une nouvelle époque, non-seulement le monde changé, mais l'histoire redevenue héroïque; toutes ces choses auront-elles laissé le problème le plus élevé de l'art dans les termes où il était placé? Evidemment non. Si l'histoire a pris un caractère épique, la poésie fera comme elle. Dans tous les cas il est permis, sans témérité, de tenter aujourd'hui une voie si manifestement ouverte par les évènemens. Ne serait-il pas étrange que le peuple que l'on dit être le plus héroïque dans l'action fût le seul qui manquât, dans sa littérature, du génie des choses héroïques?

Ce génie, en effet, n'est rien autre, dans une nation, que le sentiment qu'elle a d'elle-même et de son action sur le monde. Aussi n'en connaît-on aucune qui en ait été tout-à-fait dépourvue. Tous les peuples n'ont pas eu un Homère, mais tous ont eu des fragmens plus ou moins grossiers d'Iliade. Si cet élément ne se retrouve pas dans la littérature française, c'est, il semble, la preuve la plus convaincante que le développement de cette littérature n'est pas achevé, et qu'au contraire il lui reste toute une phase à parcourir.

Quoi qu'il en soit, c'est en s'appuyant sur les idées qui précèdent que l'auteur a été soutenu dans sa tâche. Il n'ignore pas que cette tâche est du nombre de celles qui ne s'accomplissent pas en entier par un seul homme. Il faut ici que beaucoup périssent pour qu'un seul survive, et le premier qui tente d'exécuter cette œuvre en est presque infailliblement victime. Combien de poètes incon-

nus avant Dante, Arioste, Camoëns! Pourtant leur œuvre, si elle a été sincère, n'a point été inutile. De même ici, si quelque chose, dans ce rude monument, mérite d'être conservé, l'avenir s'emparera de ses débris et leur imposera son sceau. Au lieu de chercher leurs sujets si loin de nous, pourquoi tant de poètes en France et hors de France ne se voueraient-ils pas à ce sujet, qui est celui de tous les peuples et de toutes les nationalités contemporaines? pourquoi ne reverrait-on pas autour de ce grand objet de l'amour et de la haine de tous une nouvelle lutte de rapsodes ou de trouvères? Après avoir si bien combattu par le glaive, il semble que ce ne serait pas aujourd'hui une moins noble émulation pour les peuples que de s'engager ainsi dans cette lutte de poésie et de souvenirs nationaux.

Pour ma part, me trouvant par hasard un des premiers qui soit entré jusqu'au bout dans cette carrière, et n'y étant soutenu par aucun modèle consacré, j'ai dû reprendre et recommencer plusieurs fois ma tâche de la veille. Dans une vie presque toujours errante, je me suis appliqué à visiter le plus de champs de bataille qu'il m'a été permis de faire; autant que je l'ai pu, je me suis informé du caractère des passions que chaque peuple a apportées dans sa lutte. Mon plus ferme désir, dans une occasion où il eût été si facile de se laisser absorber par la gloire d'un seul, a été de n'être injuste envers aucun. Ce sujet est un grand champ des morts où chacun doit reposer en paix dans son noble tombeau.

La première difficulté qui se soit présentée dans cet ouvrage a été la versification. Cette difficulté a été d'autant plus grande au commencement pour l'auteur, que n'ayant jamais écrit un seul vers depuis son enfance, il a rencontré dès l'abord des questions indécises encore dans l'art français. En effet, aucun monument n'a déterminé d'une manière irrévocable, en France, le caractère de la versification épique, ainsi que cela est arrivé pour le poème dramatique et lyrique. Corneille et Racine ont constitué le vers tragique. La stance lyrique a été fondée et réglée par Ronsard et par Malherbe. Mais il n'en est point ainsi de l'épopée. Quelle est, en français, la stance épique, et même une stance de ce genre est-elle possible? Quel est le mètre? Y en a-t-il un seul ou plusieurs? Aucune de ces choses, à véritablement parler, n'est déterminée. Dans cette ignorance, voici les fondemens sur lesquels l'auteur s'est

décidé. En remontant aux monumens épiques, qui sont, en partie, l'origine de la littérature française, on reconnaît trois formes principales : le vers de douze pieds et celui de dix pour les poèmes Carlovingiens, celui de huit pour les poèmes d'Arthur. Non-seulement les rimes y sont continues, mais on sait que la même rime se répète trente, quarante, et même cent fois. Au contraire, dans les poésies lyriques, une partie du talent des troubadours est employée à créer de nouvelles combinaisons dans le mélange et l'entrelacement des rimes. De ces faits, qui ne souffrent aucune notable exception, semble surgir en France la nécessité des rimes plates ou continues dans la versification héroïque. Il y a, en effet, dans cette répétition immédiate dont abusaient la poésie chevaleresque et arabe, un élément de tradition, un écho qui correspond parfaitement au caractère de l'épopée. Si les vers blancs étaient possibles en français, ils seraient admissibles dans tous les genres de poésie, hormis la poésie héroïque. Le caractère dont il est ici question est très bien marqué dans l'hexamètre des anciens. La chute uniforme de ces vers, le lourd spondée par lequel ils se terminent invariablement, correspond à la rime continue dans l'hexamètre moderne. Ainsi l'auteur a été conduit à n'admettre que les mètres d'origine héroïque, et à obéir partout à la loi de continuité de la rime, excepté dans les fragmens lyriques; car, si l'ode et l'élégie appellent d'elles-mêmes l'harmonie entrecoupée, on remarque qu'elle ne fait qu'énerver le vers héroïque. Le désordre des assonnances dans l'ode de Malherbe convient au trouble réel de la poésie lyrique; mais le vers épique doit avoir une toute autre constitution; il doit pouvoir atteindre à tous les effets du dithyrambe sans se permettre aucun trouble apparent; il faut qu'il ressemble à ces héros qui ne portent jamais sur leurs visages la marque des combats intérieurs. Son harmonie en sera plus rude et plus monotone, il est vrai; mais son existence est à ce prix. Ce vers devrait être le moins complexe de tous, point chargé d'accessoires, ni jamais embarrassé dans sa pourpre; il devrait être ferme et d'airain, naturellement grand, sans nécessité de se hausser à l'approche des grandes choses. Il faudrait qu'il fût à la fois populaire comme la ballade, naïf comme l'enfant, réfléchi comme le vieillard; sans cesser d'être majestueux, il faudrait qu'il fût toujours simple et orné sans ornement.

En admettant les formes principales du vers à son origine, il a paru nécessaire d'employer le petit mètre dans les commencemens du poème. Ce mètre a semblé mieux proportionné dans ses formes avec le caractère du sujet à son début. Je ne crois pas qu'il fût possible d'employer long-temps, en cet endroit, l'alexandrin, sans rencontrer l'enflure et la déclamation. Le vers de huit pieds, à la fois lyrique et épique, a été préféré pour exprimer l'époque antérieure, en quelque sorte, à l'histoire, et qui appartient plutôt à la famille qu'à la cité. En adoptant plus tard l'hexamètre, il a paru que l'on ne faisait ainsi que suivre et réfléchir, dans les inflexions du mètre, les développemens graduels du sujet.

Les détails de la versification une fois fixés, l'auteur a cherché à rendre au *chant* héroïque sa destination véritable, qui est d'être ou de pouvoir être chanté. Le sujet se décomposait de lui-même en une suite de thèmes principaux, qu'un lien indissoluble rattachait les uns aux autres. Chacun de ces momens pouvait être exprimé dans une pièce qui emportât avec soi sa mélodie notée et mesurée, comme tout vrai récitatif. L'idée du *chant* étant prise comme base, entraînait avec elle l'idée de chœurs; et par là s'offrait la possibilité de ramener l'épopée à son origine, et de la retremper par momens à sa source, dans l'ode et le poème lyrique.

Cette dernière question en amenait une foule d'autres, sur lesquelles il est nécessaire de dire ici quelques mots, bien que les développemens indispensables en de telles matières doivent être renvoyés à un ouvrage plus étendu, d'où sont extraites les lignes suivantes.

Les critiques ont long-temps fait consister la différence de l'épopée et du drame dans la différence du récit et du dialogue. Néanmoins, il est constant que ces genres de poésie échangent souvent leurs formes. La narration est aussi fréquente dans le drame que le dialogue l'est dans l'épopée. Il est donc nécessaire de chercher dans une origine plus profonde les causes véritables de leurs différences.

Toute poésie, prise en soi, est lyrique, et l'ode est le poème primitif d'où sortent tous les autres. La poésie, recueillie immédiatement à sa source, c'est-à-dire dans la religion, dans le culte, dans l'idée de Dieu, n'est ni dramatique, ni épique; elle est lyrique. Il est un moment, à l'origine des peuples, où tout poème est

hymne, dithyrambe, cantique. C'est le cantique de Moïse aux sources de l'Oreb; c'est Orphée; ce sont les eddas scandinaves; ce sont les litanies chrétiennes.

La poésie ne conserve pas immuablement cette forme sainte et sacrée; elle ne reste pas toujours sacerdotale. La contemplation du culte ne l'enchaîne pas à jamais. A mesure que la foi des peuples est moins ardente, la poésie s'occupe d'un autre objet que de Dieu; elle se sécularise, c'est-à-dire qu'elle entre dans ce monde de lutte et de division qui se rencontre dans tout ce qui n'est pas immédiatement divin. Or, de quelle manière est-elle et peut-elle être frappée du spectacle de l'univers? Tout l'art est contenu dans cette question.

Il y a deux systèmes éternels sous lesquels la poésie peut comprendre le monde. Premièrement, en présence de la foule d'objets qui le composent et de leur lutte apparente, la poésie, voisine encore de son origine, peut réfléchir l'univers sous l'idée de l'influence et de la sagesse divine. Elle peut rechercher l'harmonie du créateur et de sa création, préférablement à la discorde. Elle peut être frappée de l'enchaînement des choses et de leur ordre éternel; elle peut s'inspirer de l'idée d'harmonie et de providence sous des noms différens; elle s'appellera alors la Poésie épique.

Secondement, elle peut n'être frappée que de la discorde de l'homme et de la nature, de l'homme et de Dieu, de l'homme avec lui-même. Elle recherchera les occasions de lutte avec autant de soin que la précédente recherchait le repos; elle instituera un dialogue, ou plutôt une querelle nécessaire entre tous les objets qu'elle fera comparaître. L'idée du hasard ou de la fatalité la gouvernera, au lieu de l'idée divine. Les dieux eux-mêmes n'apparaîtront guère que vers la fin, au dénouement, pour mieux témoigner qu'ils étaient absens dans le reste de la pièce. Elle vivra de haines, de méprises; elle s'agitera dans les ténèbres du cœur de l'homme; elle s'appellera la Poésie dramatique.

Ainsi, deux aspects différens de l'univers et du Créateur, de la terre et du ciel, et deux ordres distincts de poésie qui sont réfléchis par l'histoire. Dans l'Orient primitif, l'humanité était encore, par sa pensée, trop près de son créateur, l'unité trop respectée pour que le drame pût s'y développer dans sa forme complète. La Bible est à la fois épique et lyrique. Il faut attendre la séparation

qui se fit chez les Grecs des choses divines et des choses humaines, des dieux et des titans, du temple et de la cité, pour trouver le drame sous la forme achevée de l'art.

De ces origines différentes suivent naturellement les lois spéciales de chacun de ces genres de poèmes. De là, la différence de leurs constitutions, de leur génie, de leurs beautés, et si l'on poussait cet examen plus loin, du style et des formes métriques qui leur sont propres.

La poésie épique étant, à proprement parler, la poésie de la providence ou le jugement divin de l'histoire, il ne lui suffit pas de peindre et de montrer les choses dont elle s'occupe; il faut encore qu'elle en dévoile les causes et les mystères. De là, pour elle la nécessité de l'assistance du ciel, que l'on a traduite, dans la langue des critiques, par le besoin du *merveilleux*. Cette nécessité a été tellement sentie que l'on a cru que les temps modernes sont impropres à l'épopée, sur ce fondement que le merveilleux y manque. Il est évident que l'on a confondu ici l'apparence des choses avec la réalité. L'épopée, sans doute, doit être pleine de Dieu; on ne peut y faire un pas sans y sentir la présence céleste. Mais en quoi la scolastique s'abusait, c'était de croire que cette présence réelle dût nécessairement se manifester, comme chez les anciens, par un personnage palpable, tel qu'un Mercure, un Griffon, ou une idéalité, que l'on appelait la Renommée, la Discorde, etc. On retombait ainsi dans une idolâtrie morte. Ce n'est pas l'idole, mais le dieu, dont l'épopée a besoin. Ce n'est pas la présence divine sous la forme d'une personnalité détruite, que je cherche dans votre poème désert. Ce que je demande, c'est que les faits se succèdent au sein de la pensée divine, que cette pensée soit, pour ainsi dire, le lieu des évènemens. Voilà la première et l'unique loi du merveilleux; et voilà aussi pourquoi Bossuet est épique, et pourquoi Voltaire a mis le drame à la place de l'épopée.

Une seconde conséquence qui se déduit de cette première, est celle-ci. Si les évènemens qui font le sujet de l'épopée, se passent au sein de l'intelligence divine, il en résulte que ces événemens eux-mêmes doivent être éclairés de sa lumière, c'est-à-dire que le personnage épique doit apparaître très différent du personnage dramatique. Le même personnage, conçu sous ces deux points de vue, s'exprimerait encore fort différemment, dans des circonstances

d'ailleurs semblables. Dans le drame, l'homme apparaît sous le point de vue exclusivement humain. Il est plongé dans toutes les incertitudes de la réalité terrestre ; il s'agite dans les limites étroites du temps et de l'histoire, et plus le poète se plongera dans ces obscurités, plus aussi il approchera de son but. Tout autre est le personnage épique ; il a franchi l'histoire, il appartient à une région plus haute ; c'est ce que les anciens exprimaient en l'appelant un demi-dieu. L'idée nous reste, le mot nous manque. Le héros est entré dans le domaine des choses immuables ; il a un pied sur l'Olympe ; il est sur le seuil de l'éternité. De là, le devoir du poète n'est pas seulement de le faire parler comme il a réellement et humainement parlé ; non-seulement il faut qu'il lui fasse dire les choses que sa bouche n'a pas dites et que son cœur a pensées ; il faut encore qu'il lui fasse révéler le secret de sa vie, qu'il a lui-même ignoré. En un mot, il faut qu'il fasse parler en lui la providence et l'intelligence universelle, bien plus que la voix d'une personnalité solitaire et capricieuse. Le personnage épique n'est pas seulement une personne ; c'est un type, un siècle, une époque qu'il renferme en lui, et qu'il doit exprimer. Il y en a qui représentent un peuple, d'autres une race, d'autres l'humanité entière, à un certain moment ; mais quoi qu'ils fassent, ils ne sont jamais seuls avec eux-mêmes, privés long-temps de la divinité, comme le héros du drame. S'il restait sur cela la moindre obscurité, elle disparaîtrait par la comparaison de l'Agamemnon d'Homère et de l'Agamemnon d'Eschyle, ou du Cid des romanceros et du Cid de Corneille.

Le rapport de l'épopée et de l'histoire est implicitement contenu dans ce qui précède. L'épopée ne copie pas l'histoire ; elle ne la contredit pas ; elle la transforme. Elle s'empare des souvenirs du monde, comme de choses éternellement vivantes, et elle leur prête une organisation nouvelle. Le devoir de l'historien est de se transporter dans le passé, de s'identifier avec lui ; celui du poète est d'imposer à ce qui n'est plus la figure de ce qui est, d'immortaliser le passé, le présent et l'avenir, dans un même moment qui est le moment de l'art. L'historien s'appuie sur un fait qui a été, qui ne sera plus, qui ne peut pas être autre que ce qu'il a été ; le poète s'appuie sur la tradition qui est, qui dure encore, qui se développe et s'accroît par son œuvre. Plus qu'aucune autre

forme de l'art, l'épopée concourt à l'organisme de la civilisation, parce qu'elle est elle-même la transformation continue du passé dans l'avenir, ou pour mieux dire, le spectacle de la vie même, à son principe et dans son développement. Aussi les plus grands poètes ont-ils été les plus grands instrumens de changemens, dans les idées, les formes, les souvenirs et les cultes de leur époque. Homère a transformé l'Olympe, Dante le catholicisme; Raphaël, le plus épique des modernes, a transformé tout ce qu'il a touché.

Au reste, si l'épopée émane de l'ode, il s'ensuit qu'elle est plus ou moins mêlée de poésie lyrique, selon qu'elle est plus ou moins distante de son origine. L'épopée orientale n'est pas dans le même rapport avec la poésie lyrique que l'épopée grecque, ni celle-ci que l'épopée latine. Dans la Bible, le cantique absorbe le récit. En Grèce, l'hymne et le récit sont parvenus dans Homère à un équilibre parfait. Chez les Romains, Virgile ne conserve presque plus aucune trace de l'élément sacré. La description a pris la place de la religion. Ce poète est le premier des épiques qui ait ôté à ce mot : je chante, son caractère propre et littéral. Depuis ce moment, la lyre antique a été muette. Le poète a parlé. Il a cessé de chanter.

Tout ce qui est éphémère ou artificiel dans les révolutions humaines est perdu pour l'épopée. Parmi les évènemens elle ne peut employer que ceux qui sont marqués du caractère de la nécessité et de la volonté céleste. Ceux qui flottent au caprice de la foule et qui ne sont qu'à demi, n'existent pas pour elle. De la même manière, tous les héros ne remplissent pas les conditions qu'elle exige des siens. Le poète dramatique peut accueillir les caractères changeans, contradictoires. Les incertitudes des passions humaines serviront souvent à nouer et à compliquer ses péripéties; mais voilà où le poète épique se sépare encore diamétralement de la poétique du drame. Non-seulement, pour lui, il faut que ses héros représentent un système de faits et de sympathies générales; pour entrer dans la voie d'airain de l'épopée, il est nécessaire que leur caractère soit immuable. Toute tergiversation leur est interdite. C'est pour ces personnages que le mot de colonne de granit a été inventé. On voit par là pourquoi, dans l'histoire, les personnages sont si rares qui peuvent supporter sans plier la dure épreuve de l'art épique.

D'après ce qui précède, il résulte aussi que la poésie que l'on appelle *fiction*, a souvent besoin de réalité plus encore que l'histoire. Le poète, dites-vous, donne l'immortalité; c'est-à-dire, parmi une foule d'objets, les uns périssables, les autres faits pour durer, il fait spontanément la différence de ce qui est passager et de ce qui est éternel, quand l'univers est encore plongé là-dessus dans l'incertitude.

Le monde grec a passé par trois phases qui ont présenté chacune un système de faits propres à l'épopée. La première est la guerre des Dieux et des Titans. Hésiode ne nous a conservé que le résumé ou l'argument des poèmes perdus de cette époque. La seconde suit l'établissement des races, et, pour mieux dire, la conquête de la cité grecque. Elle est marquée par la prise de Troie et par les monumens homériques. Dans sa dernière forme, la Grèce s'est faite homme; elle s'appelle Alexandre. Il n'est aucun doute que, sous ce nom, elle ne renfermât encore au plus haut degré l'élément héroïque. En effet, les poètes orientaux se sont emparés de sa dépouille, et jusque dans le moyen-âge, ils ont continué d'usurper cette dernière phase de l'histoire grecque. L'Orient reprenait alors ses droits par l'épopée, par la philosophie alexandrine, par le christianisme.

Il suffit de jeter les yeux sur Rome pour reconnaître que son histoire, considérée dans ses rapports avec la poésie, n'est point aussi complète que l'histoire grecque; d'abord, l'époque et la lutte des Dieux lui manquent, et ce n'est que par des artifices infinis que Virgile est venu à bout de déguiser cette impuissance. Les Héroïdes, signalées par Niebuhr, et qui remontent à l'époque des rois, sont tellement mêlées à leurs annales, et le ciseau de l'artiste les a si mal dégagées du bloc de l'histoire, qu'elles rentrent dans les études de l'archéologue plus que dans celles du poète. Quoi qu'il en soit, l'époque la plus riche assurément que l'histoire romaine ait présentée à l'épopée, est celle où le monde antique parvint à sa plus haute unité sous la puissance du premier des Césars. Que l'on essaie de se figurer dans la langue prophétique du vi^e livre de l'Énéide tous les intérêts du monde antique rassemblés sur la limite de l'antiquité et des temps modernes, tant de peuples encore primitifs se groupant, avec leurs cultes et leur génie, autour de la louve romaine, dans l'attente du christianisme; les Gaulois, les Bretons,

les Germains nouvellement découverts; en Orient, les Parthes, les Numides, les vieux et les nouveaux empires; et au faîte de tout cela, César, à l'œil de faucon, portant dans son génie réfléchi tout le génie des temps modernes; et que l'on dise si l'épopée ne s'est pas trouvée là. Lucain en eut le pressentiment; par malheur, il fut embarrassé par la guerre civile. La ville lui cacha le monde.

L'histoire des temps chrétiens n'a pas présenté moins souvent que l'antiquité les conditions nécessaires de l'épopée. Il suffit de rappeler ici le christianisme sous la forme du catholicisme au moyen-âge, — l'ébranlement et le renouvellement du monde par les races barbares, sous la figure de Charlemagne et des douze pairs pour le Midi, de Siegfried et des Nibelungen, pour le Nord, — le règne des Arabes en Orient, — l'opposition du Christ et de Mahomet, — la lutte des Maures et des Espagnols, — les croisades, — la prise de Jérusalem, la Troie chrétienne, — la lutte des Normands et des Anglo-Saxons, — l'Amérique découverte, — l'humanité achevant d'enserrer le globe par la découverte des Portugais, etc....

A cette série d'évènemens correspondent un grand nombre de monumens épiques : tous ces monumens n'ont pas atteint la perfection de l'art; beaucoup ont été altérés par l'imitation des anciens; d'autres, au contraire, ne franchissent pas les bornes de l'art populaire; d'ailleurs, on retrouve parmi eux les phases marquées plus haut. La période religieuse est naturellement signalée et close par la Comédie divine. — La période héroïque se compose, en Orient, de l'Antar des Arabes, du Schanameh des Persans; en Occident, de Boiardo, d'Arioste, de Camoëns, de Tasse, etc... A cette phase des héros se rattachent les sagas scandinaves, — les Nibelungen, — le livre des héros, les romanceros espagnols, les poèmes chevaleresques d'Arthur et de Charlemagne, les fragmens des chants des Bohêmes, le Marco des Serbes, le Robin Hood des Anglo-Saxons, etc... La troisième époque est l'époque philosophique. Sous cette dernière forme, ce n'est plus seulement une race, un peuple, c'est l'homme pris en général, qui fait le sujet de l'épopée. Cette période, ouverte par le Paradis perdu, plutôt indiquée que remplie par Goëthe et par Byron, est encore à son commencement.

Si l'épopée est une des conditions attachées nécessairement au

spectacle du monde, si elle n'est pas autre chose que ces évènemens eux-mêmes se développant au sein de l'intelligence universelle, il s'ensuit que l'épopée est en soi aussi impérissable que la nature et que l'histoire; mais il est arrivé fréquemment que les critiques ont confondu l'épopée elle-même avec la forme consacrée chez les anciens; et ne retrouvant plus le type qu'ils s'étaient formé dans leur esprit, ils ont nié plus d'une fois la présence des élémens épiques qui se remuaient sous leurs yeux. D'autres ont pensé que, de nos jours, l'épopée entière est refugiée dans le roman. Ici, on ne peut nier que le principe de l'individualité s'étant développé à l'excès dans les temps modernes, cette épopée rapide de la vie intérieure et cachée, que l'on nomme le roman, a dû acquérir dans l'art une importance inconnue chez les anciens; mais le poème héroïque et le roman sont deux formes de l'épopée moderne qui co-existent de la même manière que la cité et la famille; aussi est-ce une des premières lois de la poétique du roman de ne point laisser s'effacer ses héros devant les héros de l'histoire et du monde. Par-delà ses personnages, on entrevoit sans doute les empires et les peuples qui passent au loin; seulement, ni ces peuples qui passent, ni ces états qui croulent ou qui surgissent, ni ces vastes aventures du genre humain, ne peuvent devenir à lui son objet immédiat; il périrait, le jour où, cessant d'être individuel, il se ferait, à proprement parler, social et héroïque. La différence du roman et de l'épopée est celle de l'homme et de l'humanité. Ces deux formes sont marquées dans l'antiquité par l'Iliade et par l'Odyssée. Chez les modernes, Boccace n'a pas détrôné Dante. Richardson n'exclut pas Milton. Cervantes ne détruit pas Camoëns.

S'il était besoin d'ajouter une confirmation à ce qui précède, je dirais que, de nos jours même, il est des formes épiques que jamais le roman, quoi qu'il fasse, ne pourra résumer. Ces élémens sont les chants populaires. On n'ignore pas que dans l'Europe entière se reproduisent ces chants où chaque nation recueille d'une manière spontanée, et dans sa langue vulgaire, les phases de son histoire et les impressions qu'elle en reçoit. Ces chants en vers formeraient dans leur ensemble, si on les recueillait, la véritable épopée populaire des temps modernes; ils seraient, pour la société actuelle, ce qu'ont été les chants du Cid pour la société espa-

gnole du moyen-âge. Or, il est évident que le roman, sans cesser d'être, ne peut pas se faire l'écho littéral de ces voix, de ces rhythmes, et que ses préoccupations sont ailleurs. Quand même il les tournerait de ce côté, je demande encore, comment la forme populaire, cadencée, métrique, serait pleinement résumée dans sa prose? et par quel renversement d'idées il arriverait ici que la littérature non écrite se trouverait plus savante que la littérature des livres, et que le peuple aurait aujourd'hui une forme plus cultivée que le poète et que l'artiste?

De nos temps l'épopée n'est plus la propriété d'un peuple à l'exclusion d'un autre; elle n'est tout entière chez aucun; mais elle est toute en nous; elle se rencontre dans cette vie de haine ou d'amour qui les emporte ensemble vers l'unité du monde futur. De là résulte, si tous les peuples agissent et comparaissent aujourd'hui dans le poème social, que la poétique, qui règle cette œuvre d'art, n'est plus strictement enfermée dans les lois propres à aucun d'eux. L'*art poétique* qui règle l'épopée, ne peut plus être désormais pour personne, ni français, ni allemand, ni anglais, ni espagnol, ni italien. Il faut ici que l'artiste se fonde, non plus sur une législation particulière, mais sur la loi même qui ressort du monde moderne. Milton ne peut pas plus que Boileau fixer ce nouvel *art poétique*, ni Klopstock plus qu'Arioste. Cette loi ne se déduit que de l'observation complète de l'humanité contemporaine.

Or, si l'on envisage le monde social dans ses rapports avec l'art et la poésie, on trouve qu'il présente à l'artiste et au poète deux instrumens de nature très différente, parmi les populations modernes. Les unes sont placées encore, en ce qui regarde l'art, dans cette simplicité primitive qui devance les littératures formées : ce sont les Slaves avec tous leurs alliés, les Russes, les Serbes, les Hongrois, les Albanais, les Grecs modernes, puis les populations orientales, turques, circassiennes, arabes. Chez elles, l'art est encore un chant; l'épopée se rencontre là sous sa forme la plus simple et la plus élémentaire. D'autres populations, au contraire, et ce sont celles chez lesquelles se trouve l'initiative sociale, ont quitté, dans la poésie, la forme spontanée, et sont arrivées à l'époque philosophique et scientifique; c'est la France, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne. Là encore, ces deux élé-

mens de l'art réfléchi et de la poésie primitive se rencontrent quelquefois, comme il arrive dans certaines parties montagneuses de l'Italie, de l'Espagne, de l'Irlande, de l'Écosse et dans la Bretagne française.

La première conséquence à tirer de là, c'est que le poète qui cherchera à reproduire l'humanité contemporaine, sera obligé de satisfaire à ces deux ordres de faits. De la même manière que l'épopée grecque renfermait en soi les différences et les génies épars des populations ioniennes, doriennes, orientales, occidentales, le poète de nos jours devra représenter à la fois le génie spontané et le génie réfléchi, l'élément populaire et l'élément philosophique de l'humanité moderne. Le problème de son art, à lui, est de combiner, sans les détruire, les deux formes propres à ces élémens opposés, pour en produire une troisième, laquelle sera le fondement et la législation de l'avenir.

L'art, en France, a déjà revêtu trois caractères principaux, et parcouru trois époques. Il a été sacerdotal jusqu'au xe siècle, feodal jusqu'à la renaissance. Depuis la renaissance, il a été exclusivement monarchique. La phase qui lui reste à parcourir, est sa phase dans la démocratie. Sous cette forme, il sera plus spécialement, comme la France de nos temps, social et cosmopolite.

Chacune de ces périodes de l'art a eu son héros qu'elle a reconstitué à sa manière. Au sacerdoce, Arthur; à la féodalité, Charlemagne; à la monarchie, Louis XIV; à la démocratie, Napoléon.

Napoléon, de quelque façon qu'on l'envisage; ou par l'amour ou par la haine, satisfait à la première condition du personnage épique, qui est d'absorber en soi une génération tout entière. Son caractère dans l'histoire est de représenter le développement de l'individualité dans les temps modernes. Ce doit être aussi là son caractère dans la poésie. Sitôt que vous le placez dans votre poème, il y règne; il absorde tout comme dans son empire. Aussi la poétique alexandrine ou féodale ne peut-elle en aucune manière lui être appliquée. Il n'est avec ses compagnons dans aucun des rapports où Achille est avec Ajax, et Charlemagne avec les douze pairs. Dans son épopée ne se rencontrent véritablement que trois personnages, — lui, — le peuple, — le monde. — Le dialogue ne se passe qu'entre eux; tout autre héros qui interviendrait dans cette scène succomberait sous le faix. Sans doute, d'autres noms,

d'autres personnages peuvent passer et agir par accident dans ce poème ; mais aucun ne peut y demeurer et s'y fixer aux côtés du héros ; l'isolement est sa loi, jusque dans le royaume de l'imagination. La force poétique des hommes qui l'entourent réside dans les peuples ; les en séparer, c'est les détruire.

En un mot, dans le poème moderne, l'action n'est plus partagée comme chez les anciens entre plusieurs personnalités égales entre elles, mais entre une personnalité d'un côté et le monde de l'autre. Voilà l'une des premières lois que l'on rencontrera, je crois, toutes les fois que l'on réfléchira sur ce sujet.

D'une autre part, la poésie n'a pas seulement pour but de représenter Napoléon tel qu'il s'est montré aux contemporains. Autrement elle rentrerait dans l'histoire et s'abdiquerait elle-même. Entre Napoléon et nous, surgit un élément dont il est impossible de ne pas tenir compte. Cet élément, c'est le temps qui nous sépare de lui. Napoléon nous apparaît nécessairement aujourd'hui dans une tout autre perspective qu'il n'apparaissait aux contemporains. Pour nous, qui ne l'avons pas vu, nous ne pouvons pas nous replacer au lieu précis de la génération qui nous a devancés, sans que nous ne mettions l'archéologie à la place de la poésie. Les formes sous lesquelles le passé apparaît aux hommes de notre temps, voilà pour le poète la vraie réalité. D'ailleurs, chaque peuple s'est fait déjà dans la tradition son Napoléon à lui. Celui de l'Orient n'est pas celui du Nord; celui du Nord n'est pas celui du Midi ; mais c'est de ces types différens que doit sortir et se former peu à peu le type du Napoléon épique, qui ne sera pas autre chose que le Napoléon de l'histoire, vu à travers les changemens de l'espace et de la durée.

Dans l'avenir de la France, les guerres de la révolution et de l'empire formeront les âges héroïques de la démocratie ; et de la même manière que Charlemagne, à l'aurore de la féodalité, est devenu le héros de la poésie féodale, tout de même, Napoléon deviendra le héros de la poésie populaire.

Au reste, à mesure que la démocratie s'éloigne de son âge héroïque, et qu'elle entre dans la pratique de ses droits, elle a, comme tous les pouvoirs réguliers qui l'ont devancée, son art et ses artistes, mais elle n'est plus tout cela elle-même ; les peuples ont leurs poètes quand eux-mêmes ils ne sont plus poètes. Aussi les

chants populaires, dont il a été question plus haut, se perdent chaque jour, et ne se reproduisent plus; encore quelque temps, et leur souvenir même se dissipera. Dans ces circonstances, comme dans toutes celles qui leur ont ressemblé, le poète devient naturellement l'écho de ces voix qui s'éteignent. Il élève instinctivement aux formes de l'art réfléchi et de la poésie écrite cette poésie traditionnelle et orale; et sa mission est de transcrire à sa manière les chants des derniers rapsodes que la civilisation va achever de détruire.

EDGAR QUINET.

ÉCRIVAINS CRITIQUES

ET

HISTORIENS LITTÉRAIRES

DE LA FRANCE.

II.

M. VILLEMAIN.

Un sentiment qui semble naturel à la plupart des écrivains, critiques ou poètes, après le premier moment où l'on s'élançait avec union et enthousiasme dans la carrière, c'est la crainte d'être gêné dans sa libre expansion, d'être frustré dans sa part de louange par les hommes supérieurs qui continuent de nous primer, ou par les hommes distingués qui s'élèvent à côté de nous et nous pressent. Ce sentiment qui paraît être excité surtout aux époques de grande concurrence et de plénitude, au second ou au troisième âge des littératures très cultivées, sentiment utile et bon à vrai dire, en tant qu'il n'est qu'avertissement et aiguillon, devient faux s'il renferme une crainte sérieuse et une tristesse jalouse. A moins de venir à quelque époque encore brute, inégale et demi-barbare, à moins d'être un de ces hommes quasi fabuleux (Homère, Dante.... Shakspeare en est le dernier), qui obscur-

cissent, éteignent leurs contemporains, les engloutissent tous et les confisquent, pour ainsi dire, en une seule gloire; à moins d'être cela, ce qui, j'en conviens, est incomparable, il y a avantage encore, même au point de vue de la gloire, à naître à une époque peuplée de noms et de chaque coin éclairée. Voyez en effet : le nombre, le rapprochement, ont-ils jamais nui aux brillans champions de la pensée, de la poésie, ou de l'éloquence? tout au contraire; et, si l'on regarde dans le passé, combien, sans remonter plus haut que le règne de Louis XIV, cette rencontre inouie, cette émulation en tous genres de grands esprits, de talens contemporains, ne contribue-t-elle pas à la lumière distincte dont chaque front de loin nous luit? Au siècle suivant de même. Et si, à un horizon beaucoup plus rapproché, et dans des limites moindres, nous regardons derrière nous, a-t-il donc nui aux hommes qui président à cette ouverture de l'époque de la Restauration, à cette espèce de petite Renaissance, et qui composent le groupe de l'histoire, de la philosophie, de la critique et de l'éloquence littéraire, à cette génération qui nous précède immédiatement et dans laquelle nous saluons nos maîtres, leur a-t-il nui d'être plusieurs, d'être au nombre de trois, rivaux et divers dans ces chaires retentissantes, dont le souvenir forme encore la meilleure partie de leur gloire? Et ailleurs, dans la critique courante, dans la poésie, combien n'a-t-il pas servi aux esprits d'être en nombre, en groupes opposés! et comme cela aide plutôt à la figure qu'à cette courte distance ils font déjà! On est en effet, tous contemporains, amis ou rivaux, dans son époque, comme un équipage à bord d'un navire, à bord d'une aventureuse *Argo*. Plus l'équipage est nombreux, brillant dans son ensemble, composé de héros qu'on peut nommer, plus aussi la gloire de chacun y gagne, et plus il est avantageux d'en faire partie. Ce qui de près est souvent une lutte et une souffrance entre vivans, est de loin, pour la postérité, un concert. Les uns étaient à la poupe, les autres à la proue; voilà pour elle toute la différence. Si cela est vrai, comme nous le disons, des hautes époques et des *Siècles de Louis XIV*, cela ne l'est pas moins des époques plus difficiles où la grande gloire est plus rare, et qui ont surtout à se défendre contre les comparaisons onéreuses du passé et le flot grossissant de l'avenir, par la réunion des nobles efforts, par la masse, le redoublement des connaissances étendues et

choisies, et dans la diminution inévitable de ce qu'on peut appeler proprement *génies créateurs,* par le nombre des talens distingués, ingénieux, intelligens, instruits et nourris en toute matière d'art, d'étude et de pensée, séduisans à lire, éloquens à entendre, conservateurs avec goût, novateurs avec décence.

Entre les hommes de notre temps, celui dont le nom attire à lui et nous peint, nous réfléchit le mieux toutes ces louanges, est, sans contredit, M. Villemain. Par l'ordre de sa date, par le rang éminent où il s'est placé d'abord, par la vive influence qu'il a longuement exercée, par le progrès et l'accroissement où il n'a pas cessé de se tenir, en même temps qu'il reste pour nous du très petit nombre des maîtres illustres, il est de ceux dont l'autorité continue de vivre, et qu'on est certain, en avançant, de toujours et de plus en plus retrouver.

M. Abel Villemain, né à Paris vers la fin de 91 ou au commencement de 92, d'une mère que tous ceux qui ont l'honneur de la connaître savent d'humeur si spirituelle et si marquée, fit de ces bonnes et excellentes études classiques, qu'il eût en tout cas réparées avec sa rare promptitude, si elles avaient été insuffisantes, mais dont l'heureuse et précoce facilité eut une grande part dans sa tournure littéraire. Sans être trop assujetti à une discipline régulière et rigoureuse qui alors n'existait pas (car il y avait quelque chose de très libre et de paternel dans les études renaissantes), il se trouva en pension chez un maître bien connu, qui savait parfaitement le grec, M. Planche, et le jeune Villemain dut au secours qu'il rencontra, d'acquérir d'abord et sans peine ce fonds exquis, si favorable ensuite à toute culture. Vers l'âge de douze ans, il jouait la tragédie en grec à sa pension, dans les exercices de la fin de l'année; il sait encore et récite aujourd'hui à nos oreilles un peu déconcertées tout son rôle d'Ulysse, de la tragédie de *Philoctète.* Geoffroy avait été invité à l'une de ces représentations, qui ne rappelaient pas mal, dans l'université renaissante, les thèses en grec de MM. Rollin et Boivin le cadet, si fameuses dans l'ancienne université, ou mieux encore les exercices de MM. Le Pelletier fils et du jeune abbé de Louvois. Émerveillé de ce qu'il venait d'entendre, il fit, au sortir de là, un article intitulé *le Théâtre d'Athènes.* Ces libres mais fortes études prédisposaient avec bonheur l'esprit de l'enfant à ce qu'il devait être dans la suite, en lui

ouvrant facilement et pour toujours les grandes et limpides sources primitives. M. Villemain, dans ses appréciations des écrivains et des poètes, remarque souvent, et il en a le droit plus que personne, l'importance durable de ces jeunes et antiques études, de ces études qu'avaient, en se jouant, Racine et Fénelon, qui eussent si bien contenu et affermi le beau génie de Lamartine, que M. de Châteaubriand se donna à force de vouloir, mais que si peu ont le courage ou la ressource de réparer, et que doivent regretter avec larmes ceux qui en chérissent le sentiment et à qui elles ont fait faute. Racine, dans la prairie de Port-Royal, lisait et savait par cœur *Théagène* en grec, comme nous écoliers, aux heures printanières, nous lisions *Estelle* et *Numa*; mais, le livre jeté ou confisqué, il lui restait de plus le grec qu'il savait à toujours, l'accès direct et perpétuel d'Euripide et de Pindare.

Le jeune Villemain, indépendamment de ses exercices à la pension de M. Planche, suivait les cours du Lycée impérial (Louis-le-Grand); il y rencontra pour professeur de rhétorique M. Castel, et pour proviseur Luce de Lancival, deux universitaires qui passaient pour poètes, deux maîtres du moins assez fleuris et assez mondains, dégagés de la vieille rouille. Lui-même, son cours d'études étant terminé avec éclat, sans prix d'honneur pourtant, (en quoi ses camarades disaient qu'on l'avait triché), il donna des leçons au Lycée impérial, tandis que d'ailleurs il entamait le Droit avec zèle et facilité, comme toutes choses. La connaissance qu'il en prit dès-lors ne lui fut pas inutile plus tard dans les discussions de lois et d'affaires auxquelles il fut mêlé. Mais l'université et la littérature l'attirèrent bien vite et se l'approprièrent. Ayant eu occasion de voir chez M. Luce M. Dernod, et par suite de connaître M. Roger et M. de Fontanes, ce dernier lui donna une chaire de rhétorique à Charlemagne. Un petit discours, prononcé sur la tombe de Luce, fit admirer chez le naissant orateur le talent de bien dire, dont alors les moindres témoignages, dans le silence de la presse et de la tribune, étaient si curieusement relevés et sentis. Comme écrivain, il allait s'annoncer à tous. L'*Éloge de Montaigne,* écrit en huit jours par ce jeune homme de vingt ans (1812), et couronné par l'Académie dans un concours auquel prenait part le redoutable Victorin Fabre, en possession jusque-là assurée du triomphe, fut un évènement littéraire très vif. Parmi

les vaincus, outre Victorin Fabre, qui obtint dans le rapport une mention singulière, on remarque plus d'un nom connu : Droz, Biot, etc. L'ouvrage, qui ravit avec tant d'aisance un prix si disputé, est demeuré un morceau précieux et charmant, sans trace aucune de hasard ni d'inexpérience. Toutes les graces naturelles et vives du talent de M. Villemain s'y sont du premier coup rassemblées.

J'ai nommé Victorin Fabre, et cet écrivain honorable, qui s'annonçait avec tant de promesses, que tant de bons juges désignaient sans hésiter à la gloire, et qui s'est éteint tout entier oublié, mérite bien un mot de moi. Né dans le Midi, venu à Paris dans les premières années du siècle, et disciple studieux, ardent, de l'école républicaine et philosophique, de Garat, Ginguené, Chénier, il présente avec le jeune et facile rival qui, pour coup d'essai, le détrôna, des contrastes frappans, et dont tous n'étaient pas à son désavantage. Victorin Fabre est exactement sorti du XVIIIe siècle; il en a les convictions (en tant que déisme), l'inspiration politique, les habitudes d'analyse, les procédés d'écrire laborieux, fermes et raisonnés. Il a décomposé la phrase de Rousseau et de Buffon, il en a mesuré les nombres; il remonte par eux à Bossuet; il remonte à travers Condillac à Fénelon. Pareillement pour les anciens; comme Marie-Joseph Chénier, son maître, c'est à travers l'antiquité latine qu'il atteint la Grèce. Tacite et Sénèque sont plus voisins de lui que le chœur des *Troyennes;* il s'applique, il analyse; rien de vague, d'effleuré d'abord, rien dont il ne veuille scrupuleusement se rendre compte. L'*Éloge de Corneille*, par lequel il débuta en 1808 aussi brillamment que M. Villemain en 1812 par celui de Montaigne, présente ce genre de qualités et de formes, à un moindre degré pourtant que ses *Éloges de La Bruyère* et *de Montaigne*, morceaux approfondis et d'un grave caractère. Victorin Fabre subit, par malheur, tous les inconvéniens de l'école à laquelle il se voua et de la manière qu'il ne sut pas renouveler. Vaincu dans le concours de *Montaigne*, il ne tarda pas à quitter Paris et l'arène, comme fait le taureau noblement jaloux, qui cède le champ au jeune vainqueur. Retiré dans sa province méridionale où l'enchaînaient d'honorables devoirs fortement compris, où le refoulaient des douleurs patriotiques et républicaines qu'il est beau à lui d'avoir exagérées, il perdit assez vite le sentiment vrai

des choses, il fit fausse voie dans sa destinée. Des entreprises de grands ouvrages le tentèrent; à force de creuser, il tomba dans l'abstrus, il s'y obéra. Il y a, je me le suis dit souvent, un jour décisif et fatal après la première jeunesse, après les premiers triomphes; il s'agit de réaliser les espérances, de pousser sa conquête, d'asseoir sa seconde et définitive destinée. Cela est plus difficile et on y réussit souvent bien moins qu'aux premiers abords déjà si difficiles à surmonter. Au sortir donc des gorges et des rampes étroites où nous avons gravi long-temps, où nous avons fini par triompher et nous acquérir quelque nom, nous nous trouvons, grace à notre succès même, portés sur le plateau, dans la plaine; il s'agit de faire bonne figure au soleil et devant tous dans cette nouvelle position, et de tenir décemment la campagne. Ce qui semblait tout à l'heure un gros de troupes à notre suite, n'est souvent plus alors qu'une poignée. Combien de talens pleins de promesses ont succombé à l'épreuve! C'est ce jour-là qu'on distingue celui qui n'était qu'un hardi et brillant partisan, de l'homme qui va être, sinon un conquérant de génie, du moins un esprit d'étendue, d'habileté et de ressources. Victorin Fabre se trompa; les convictions enracinées, le besoin d'approfondir, toutes ces choses honorables lui devinrent funestes. Quand il revit Paris dix années après son départ, le monde avait changé, et en se rencontrant l'un l'autre, ils ne se reconnurent plus. Je l'ai visité, je l'ai entendu quelquefois alors; la science et la bienveillance respiraient en lui; mais la blessure était grande. Dans l'illusion de ses regrets, il parlait de 1811 et des concours glorieux comme d'hier. Il avait presque dîné la veille avec le cardinal Maury, et il ne faisait que quitter M. Suard. Son jeune rival, qui depuis ce temps avait beaucoup vu et entendu, et qui s'était renouvelé sur bien des points, me fait, par rapport à lui retardataire et laissé sur le chemin, le même effet que le glorieux René dépassant de mille stades Oberman immobile et oublié. J'admire, je salue la gloire, et les génies, les talens qui la justifient et la remplissent; mais je plains et j'aime aussi ces hommes dont le vœu et souvent la force étaient plus larges que la gêne du sort.

M. Villemain, à la différence de Victorin Fabre, se rattachait au XVIIIe siècle littéraire et philosophique aussi peu qu'il était possible à un jeune homme de son temps. Nourri des Grecs, des anciens, préférant en style parmi les modernes Pascal et Fénelon, il

était frappé et choqué surtout, dans les écrivains sérieux, déjà nommés, que nous avait légués le XVIIIe siècle, de certaines phrases lourdes, chargées, abstraites, et trop dénuées de l'analogie rapide et naturelle. Il ne se sentait attiré avec charme que vers cette première fleur du beau siècle de l'éloquence. La tradition des principes philosophiques et de l'enthousiasme politique par où débutèrent tant de jeunes esprits d'alors ne lui arriva point. Bien des anecdotes piquantes de Suard et de Fontanes lui offrirent, avant tout, des coins d'arrière-scène et quelque dessous de cartes, plus qu'elles ne lui inspirèrent le culte de certains hommes et de certaines idées. Ce qu'il connut bien vîte, ce qu'il goûta et saisit aisément du XVIIIe siècle, ce fut le côté mondain, la façon spirituelle, sceptique, convenable toujours, l'aperçu vif, court, net, délibéré, léger quelquefois, sensé en courant, moqueur avec grace; en un mot, M. Villemain de bonne heure entendit causer et causa. Sur ce point une part de l'héritage de Delille est en lui. Le comte Louis de Narbonne l'avait pris en grande amitié; chez lui, chez la princesse de Vaudemont, dans ce monde, le jeune *écolier* qu'on savait si docte, qu'on trouvait de propos si étourdi et si piquant, était fort goûté et n'avait qu'à recueillir des succès dus tout entiers à l'esprit. Lorsqu'il fut devenu aide-de-camp de l'empereur, M. de Narbonne voulut lui être un protecteur actif. Il alla un jour l'entendre à une des conférences de l'école normale. En 1813, l'éloge de Duroc fut commandé à M. Villemain, comme celui de Bessière à Fabre : « Puisqu'il ne veut rien, avait dit l'empereur de ce dernier, « au moins il ne me refusera pas cela. » M. Villemain, qui cédait de meilleure grace à la faveur, ne gardait pas moins sa liberté de saillie et sa capricieuse allure. Un jour M. de Narbonne lui parlait de quelques mots jetés à l'empereur sur l'éducation du roi de Rome; une autre fois il lui touchait une idée qu'avait l'empereur de réformer les auteurs classiques, semés de maximes et de principes qu'il faudrait élaguer avec art : « Dites-lui donc, répliquait le jeune homme « de goût, que César ne s'avisa jamais de donner d'édition abrégée « de Cicéron. » Et il ne fut plus reparlé de cela. A M. de Fontanes attristé en 1813 et prédisant déjà le retour de l'anarchie au bout du désastre de l'empire : « Eh bien! non, répondait-il; nous aurons la liberté anglaise. » Il aimait dès-lors et pressentait le genre d'éloquence anglaise, parlementaire, par instinct d'orateur

et par besoin d'une honnête liberté dans la parole. Fontanes reprenait : « Mais que reste-t-il de vos orateurs anglais? pas une page. » Et, lui, répondait : « Il reste l'Amérique. » Il est vrai que l'Amérique n'était pas et n'est pas encore une page bien littéraire, ce qu'appréciait le plus Fontanes.

Bref, il y a deux manières principales de débuter dans la jeunesse, par la croyance, par la passion, par l'excès, par l'assaut livré aux choses, comme les amans, les poètes, les enthousiastes et systématiques en tous genres ; ainsi, à côté de M. Villemain, débutait si puissamment M. Cousin en philosophie; ainsi, d'un âge un peu moindre, toute cette partie stoïque et puritaine de l'école normale, les Jouffroy, Dubois, etc... ; ainsi plus jeune nous-même à la suite de nos amis, avons-nous fait en notre temps. Puis cela tombe; on s'atténue, on se réduit; trop souvent, si l'on ne s'entête pas, on se rabat trop. Et il y a l'autre manière de débuter, gaie, vive, insouciante de l'impossible, d'ailleurs éveillée à tout, tournant court à temps, capricieuse sans passion, curieuse avec intelligence, un peu timide d'abord, un peu superficielle sur bien des points, mais qui, au lieu de s'atténuer, s'accroît, se fortifie chaque jour, profite des fautes mêmes et des pertes des autres, et est moins sujette ensuite au désabusement des revers. Ainsi nous avons vu, à plusieurs égards, Bayle, sauf une petite fausse pointe de quelques mois ; ainsi M. Villemain au milieu des chaleureux et systématiques de son âge; ainsi eût été parmi ses contemporains plus ardens M. Saint-Marc Girardin, s'il consentait à être davantage et tout-à-fait ce qu'il est surtout, un homme de lettres.

J'expose et mets en regard ces deux manières sans avoir la prétention de les juger ni d'assigner la préférence à l'une ou à l'autre. Ce sont les individus qui, dans le degré et la mesure où ils en jouissent, les font plus ou moins préférables et supérieures. Si dans le dernier cas, devant cette raison mobile, trempée de moquerie, chatouilleuse de bon sens et de sens malin, détachée du fond, aisément fuyante si on la presse, quelques efforts méritans, quelques nouveautés qui avaient leur prix, s'émoussent, et quelques vérités non essayées se découragent, combien aussi de fausses vues opiniâtres viennent échouer! Et quand une nouveauté valable trouve grace auprès de ce bon sens aiguisé qui la dépouille et la châtie, quand une idée véritablement neuve fait son avénement

dans un esprit éminent de cette famille, oh! alors, s'il la saisit de son propos *clair et débarrassé, élégant et court* (comme disait Vaugelas, comme faisait Voltaire); s'il l'arme de finesse, s'il la revêt de plus d'une flatteuse imagination et d'éclairs lumineux (*lumina orationis*); si surtout il la colore d'une sorte de passion sentie et la fait renaître à chaque instant avec originalité; oh! alors, l'idée, incontestable en même temps qu'attrayante, a perdu tout aspect outré, tout jargon d'école et de système; elle se multiplie, se féconde, s'illustre d'exemples en tous sens, s'étaie de comparaisons et de rapports; elle a percé enfin, elle se sécularise.

Le jeune panégyriste de Montaigne, disions-nous, débuta sans témoigner de passion dominante; je me trompe, il avait celle de la belle littérature, le culte de l'imagination, l'amour des grands écrivains et de leurs formes immortelles. Dans ses trois morceaux académiques couronnés, l'*Éloge de Montaigne,* le *Discours sur la Critique,* l'*Éloge de Montesquieu,* ce sentiment domine. Toutes les parties, même philosophique et politique, sont traitées convenablement; l'appréciation littéraire est déjà consommée et supérieure. Ces discours, par leur façon nette, leste, piquante, et leur tour d'imagination dans la louange, rappelleraient assez le genre de Champfort, n'était ce sentiment exquis d'admiration littéraire que le dix-huitième siècle n'eut jamais. La Harpe était d'un ton plus uni, moins relevé en saveur que cela.

A propos du style de Montaigne qui, parlant avec image des abeilles et de leur miel composé de mille fleurs, ajoute : « Ce n'est plus ni « thym ni marjolaine; » le panégyriste s'écrie : « Voilà tout Mon« taigne; » c'est que lui-même il est de ces esprits doués comme l'abeille; il va tout d'abord au point odorant, il extrait d'emblée la chose flatteuse. Ce n'est pas sa manière naturelle, à lui, d'entrer dans les choses par les épines; il lui faut, pour y venir, être averti, poussé du dehors. Sa pente serait plutôt celle du poli brillant, celle des routes *gazonnées et doux fleurantes.* Mais ne vous hâtez pas de juger : il se fortifie avec son siècle; il a vaincu, réparé cette disposition première contre laquelle il est en garde; il ne lui est resté que l'agrément. Cet agrément consiste, au milieu de tant d'autres qualités sérieuses, à ne pouvoir toucher la science, traverser l'érudition, la grammaire, aucun coin aride de la critique, sans l'égayer à l'instant d'un reflet animé. Si dans Ticho-Brahé qu'il

effleure, dans Leibnitz, dans Gibbon, n'importe où, à côté de lui, il y a un mot, un détail qui prête à l'imagination, à l'émotion du critique, soyez sûr qu'il ne le manque pas; il le dégage comme le point à faire saillir et à éclairer. Avec lui jamais d'ennui ni de pesanteur.

Le Discours sur la Critique montre à quel degré le jeune écrivain en avait déjà le génie pour toute la partie du style et des convenances. Il y loue, il y distingue Marmontel et La Harpe, en homme qui au début les égale en ne leur ressemblant pas, et qui doit les faire oublier. Shakspeare y est nommé avec des restrictions, mais avec une bienveillance précoce; c'est un germe déposé que plus tard, la saison aidant, il développera. Delille, qui vient de mourir, y reçoit de fines critiques s'exhalant dans des hommages, et cet habile et inexprimable mélange dénotait bien celui qui saurait, sans refuser l'admiration, maintenir la dignité et la malice délicate de la critique devant les poètes. M. Villemain, qui avait lu deux ans auparavant quelque chose de son Éloge de Montaigne à une séance de l'Académie, en présence de Delille, lut, en 1814, un morceau de son Discours sur la Critique, dans une séance à laquelle assistaient les souverains alliés. Il se ressouvint honorablement, en 1824, de cette circonstance, le jour où dans sa chaire il éleva la voix pour son éloquent collègue, alors prisonnier de la Prusse. Ainsi chez M. Villemain, même dans l'ordre des sentimens publics et nationaux, gradation par nuances avec les années, acquisition croissante sans rupture, modification en mieux sans disparate et sans oubli.

L'enthousiasme littéraire, le seul que nous remarquons d'abord en lui, cette espèce de religion du beau, qui de plus en plus, en avançant, se fondera sur l'histoire, sur la comparaison des littératures, sur l'expérience des hommes et de la politique, ce premier enthousiasme eut quelques inconvéniens, quelques superstitions comme tous les cultes. Je me hâte, comme on voit, d'entasser sur cette première période de M. Villemain toutes les critiques possibles, parce qu'en effet plus tard, bientôt, sa manière parfaite et achevée va échapper au jugement pour ne laisser que le charme. Un de ces inconvéniens, c'est, en écrivant sur les auteurs ou en touchant certaines idées religieuses, sociales, d'être trop tenté de prendre les choses ou les hommes par leur surface embellie, par

l'expression convenable et consacrée selon laquelle elles se produisent. On peut dire à certains égards qu'il y a deux littératures, comme dans les antiques écoles il y avait deux doctrines; une littérature officielle, écrite, conventionnelle, professée, cicéronienne, admirative; l'autre orale en causeries du coin du feu, anecdotique, moqueuse, irrévérente, corrigeant et souvent défaisant la première, mourant quelquefois presque en entier avec les contemporains. M. Villemain, plus que personne en ce temps, possède les deux. Dans sa première manière, il s'est gardé soigneusement de faire rien passer de l'une dans l'autre. Bayle et Voltaire n'en agissaient pas si discrètement. Bayle, il est vrai, qui, suivant la remarque de M. Villemain, exerçait sa critique sur l'érudition et sur la philosophie plus que sur le goût, n'y regardait pas de bien près en délicatesse, et Voltaire, par passion, se permettait souvent d'étranges familiarités. Toutefois, dans sa première manière, M. Villemain poussait trop loin le scrupule. L'habitude des discours académiques, qui consiste à revêtir, selon le précepte de Buffon, les choses particulières de termes généraux, se retrouve, à l'absence de certains détails, jusque dans le grand morceau sur Pascal des premiers *Mélanges*. L'anecdote de la conversation de Pascal avec M. de Saci, et celle de la roulette résolue pendant un violent mal de dents, sont indiquées par allusion et noblement, au lieu d'être expressément racontées; ce qui pourtant mordrait bien mieux sur l'esprit du lecteur. Plus tard, dans d'admirables biographies, telles que celle de Fénélon déjà, et celle de Byron enfin, dans ses cours animés d'intéressantes et nombreuses figures, dans ses deux leçons, par exemple, sur Bernardin de Saint-Pierre, M. Villemain n'a pas craint la propriété et le relief du détail; il a semblé tout concilier. Après cela, un reste de convenance traditionnelle l'emporte encore par instans et continue de masquer certains endroits. Il s'est ressouvenu ainsi plus d'une fois qu'il parlait *en Sorbonne* (comme il disait), et il s'est détourné spirituellement là où son tact pouvait tout oser. Dans sa belle et récente biographie de Byron, il a évité de sonder la corruption du cœur et s'est rejeté vite sur la licence d'imagination, quand cette corruption trop certaine, plus approfondie, eût mieux donné à connaître, ce semble, l'abîme mystérieux du génie et les alliances contradictoires de la nature humaine. Peut-être a-t-il bien fait, et son goût supérieur l'a-t-il mieux guidé, après tout, que ne l'eût fait

un amour insatiable de la réalité, lequel a aussi ses illusions et ses subtilités plus trompeuses que des explications simples. Peut-être encore est-ce devoir de ne pas tout dire sur les grands écrivains, de voiler un côté faible, petit, inutile, humain, contraire à la statue. Certes l'admiration, cette ame vivifiante de la critique et qu'il importe grandement de transmettre, y gagne; la religion du génie n'est pas violée. Souvenons-nous que c'est dans un recueil dont la moitié appartient à la corruption et aux divulgations honteuses, que l'épigramme antique a pu dire : *Hominem pagina nostra sapit.*

La première partie de la carrière littéraire de M. Villemain s'étend assez naturellement jusque vers 1823 ou 1824, époque où il reprit son cours à la Faculté des Lettres après diverses interruptions. En 1814 il avait quelque temps été suppléant de M. Guizot pour l'histoire moderne et avait professé sur le xve siècle. En 1816 il eut la chaire de littérature française et d'éloquence. Le titre de sa chaire fut tout d'abord justifié par lui; il introduisit dans la critique, la vivacité, l'imagination, la biographie, l'histoire; plus ses études s'élargirent et ses idées se fortifièrent, plus son élégante et vive parole, toujours passionnée du culte de l'esprit, grandit véritablement à l'éloquence. On n'a rien conservé des leçons de ces années. Le premier discours d'ouverture imprimé est une revue du xvie et du xviie siècle, de 1822. Engagé dans la politique avec M. Decazes, chargé en 1819 de la division des lettres au ministère de l'intérieur, et maître des requêtes, M. Villemain sortit des affaires avec son patron et donna des preuves alors de cette honorable fidélité à des amitiés politiques, qui est devenue bientôt de la fidélité à des principes. Il ne perdit pourtant sa position de maître des requêtes qu'en 1826, destitué pour cause de manifestation au sein de l'Académie touchant la loi de la presse. Nommé conseiller d'état après la chute du ministère Villèle, il donna sa démission au 8 août. Il dut à cet apprentissage précoce des affaires sous M. Decazes ce que le grand usage du monde avait commencé de lui donner, cette merveilleuse faculté de garder au milieu des distractions et des emplois divers, et à travers mille occupations graves ou épineuses, un esprit vif, alerte, détaché, toujours présent, jamais obscurci, tout au plus capricieux par momens et fugitif; c'est à lui sa seule manière d'être préoccupé et appesanti. Ainsi rompu à tous les exercices d'intelligence et se jouant sous des contentions de divers gen-

res, on le voit aujourd'hui à la Chambre des Pairs, au Conseil d'État, au Conseil de l'Université, dans l'administration du personnel qui lui est confié, à l'Académie enfin, être actif et suffire à tout, sans perdre une pointe de son agrément ni la moindre fraîcheur de sa littérature. Pour peu qu'on y pense, cette fleur gardée intacte n'est pas moins prodigieuse que la fermeté d'esprit d'un Cuvier écrivant de la science et de l'anatomie entre deux affaires. Chez les anciens, Cicéron, Sénèque et Pline le jeune nous offrent seuls des exemples comparables d'une littérature à la fois si abondante et si délicate dans de pareils empêchemens, *in frigidis negotiis,* disait Pline, *quæ simul et avocant animum et comminuunt.* Mais Pline disait cela avec regret, avec doléance; M. Villemain ne s'en plaint qu'à la légère, et sa littérature sans effort se joue de l'obstacle bien autrement que celle de Pline.

M. Villemain avait publié *Cromwell* en 1820; il fut reçu en 1821 à l'Académie, y remplaçant à vingt-neuf ans M. de Fontanes. Mais c'est au pied de sa chaire que nous avons hâte de venir. Il y avait été suppléé dans ses absences par M. Pierrot qui professait le seizième siècle avec sérieux et succès, et dont les leçons analysées ont été dans le temps recueillies. Une fois rentré dans ses fonctions d'enseignement, M. Villemain y demeura jusqu'en 1830. Des trois premières années, on n'a qu'un discours d'ouverture de 1824 imprimé, vers 1826 – 1827 d'ingénieuses et transparentes analyses dans le *Globe* par M. Patin, et des souvenirs. On a gardé celui des brillantes excursions du professeur dans la littérature italienne, dans les jardins du Tasse, et, entre autres leçons, d'un dialogue supposé entre deux Italiens dont l'un était académicien de la Crusca : M. Berryer assistait à cette plaidoirie d'un nouveau genre et applaudissait à ces rôles singulièrement animés, à ces répliques piquantes et subtiles que se donnait tour à tour la même éloquence.

Vers 1827, par le silence à peu près absolu des autres chaires et la disette de toute parole publique dont on était affamé, par la gravité des circonstances qui allaient jusqu'à menacer l'expression de la pensée littéraire, et par les développemens croissans du professeur, le cours de M. Villemain avait pris une influence immense; chacune de ses leçons était un évènement et une fête. C'est peu après qu'on se mit à les recueillir par la sténographie. On en a cinq

volumes, deux sur le moyen-âge, trois sur le dix-huitième siècle ; un sixième volume, qui complète ce siècle et en retrace le commencement, va paraître, refait de souvenir par l'auteur. Chacun dans cette lecture peut apprécier la marche du critique, le procédé savant des tableaux, la nouveauté expressive des figures, cette théorie éparse, dissimulée, qui est à la fois nulle part et partout, se retrouvant de préférence dans des faits vivans, dans des rapprochemens inattendus, et comme en action; cette lumière enfin distribuée par une multitude d'aperçus et pénétrant tout ce qu'elle touche. Mais, malgré la révision de l'auteur, combien de qualités mobiles, de composés pour ainsi dire instantanés, ont disparu, ou du moins se sont modifiés en se fixant, et dont ceux qui ont assiduement entendu le maître, peuvent seuls rendre aujourd'hui témoignage ! Il y a l'accent qui insinuait, le geste qui achevait, la saillie qui osait, qui se reprenait et s'apaisait aussitôt, qui, comme une vague échappée et prête à faire écume, rentrait tout à coup au sein du discours avec grace, et la nuance de plaisir et de pensée, et l'impression née de cet ensemble; il y a l'orateur, la merveille elle-même, comme disait moins poliment le rival vaincu du grand Athénien.

L'originalité de M. Villemain dans sa critique professée, ce qui lui constitue une grande place inconnue avant lui et impossible depuis à tout autre, c'est de n'avoir pas été un critique de détail, d'application textuelle de quatre ou cinq principes de goût à l'examen des chefs-d'œuvre, un simple praticien éclairé, comme La Harpe l'a été à merveille dans les belles parties de son Cours ; c'est de n'avoir pas été un *historien* littéraire à proprement parler, et dans ce vaste pays mal défriché, dont on ne connaissait bien alors que quelques grandes capitales et leurs alentours, de ne s'être pas choisi un sujet circonscrit, tel ou tel siècle antérieur, y suivant pied à pied ses lignes d'investigation, y élargissant laborieusement son chemin, y instituant une littérature historique, scientifique en quelque sorte, ne reculant pas devant l'appareil de la dissertation, comme fait M. Fauriel pour prendre un excellent exemple, comme doivent faire et font les jeunes et savans professeurs qui, succédant dans la carrière à M. Villemain, veulent être originaux et utiles après lui. Son procédé est autre et tout complexe. M. Dubois dans

le *Globe* (1) l'avait déjà très bien démêlé. M. Villemain, nourri de l'histoire, de l'antiquité et des littératures modernes, de plus en plus attentif à n'asseoir son jugement des œuvres que dans une étude approfondie de l'époque et de la vie de l'auteur, et en cela si différent des critiques précédens qui s'en tiennent à un portrait général au plus, et à des jugemens de goût et de diction, ne diffère pas moins des autres appliqués et ingénieux savans; sa manière est libre en effet, littéraire, oratoire, non asservie à l'investigation minutieuse et à la série des faits, plus à la merci de l'émotion et de l'éloquence. L'histoire, chez lui, prête sa lumière à l'imagination, le précepte se fond dans la peinture. Cette admirable position, qu'il a tenue pendant six années ininterrompues, était singulièrement appropriée au cadre même de la Restauration, à ces générations mixtes, brillantes, excitées en tous sens, à cette jeune croisade empressée d'érudition hâtive et renaissante, d'imagination pleine d'espoir, et de générosité trop tôt satisfaite ou déçue. M. Villemain, dans le domaine infini de la connaissance littéraire, mena à sa suite et à côté de lui cette rapide jeunesse, ouvrant pour elle dans la belle forêt trois ou quatre longues perspectives, là même où les routes royales des grands siècles manquaient; mais ces perspectives, si heureusement ouvertes par lui et qui suffisent à marquer son glorieux passage, se refermeraient derrière, si de nouveau-venus ne travaillaient à les tenir libres, à les limiter et à les paver pour ainsi dire : c'est l'heure maintenant de ne plus traverser la forêt, comme Elisabeth à Windsor, comme François Ier en chasse brillante dans celle de Fontainebleau, mais de s'y établir en ingénieurs, hélas! et presque en géomètres, d'en mesurer les côtés et toutes les lignes.

Quel art chez M. Villemain construisait à chaque moment, soutenait et rendait vivante cette composition d'enseignement toujours libre et renouvelée? comment cet assemblage indéfinissable de tant d'élémens divers et fugitifs ne faisait-il jamais faute, et, pareil aux divins trépieds, s'animait-il de lui-même? Comment se recréait-il sans cesse avec nouveauté et fraîcheur, après la sixième année comme au premier jour, aux regards émerveillés? C'est là l'incomparable talent, le génie propre de M. Villemain, son *art* et son *œuvre* dans un sens aussi vrai qu'on le peut dire des poètes.

(1) 7 mai 1828 et ailleurs.

M. Villemain, quand il écrit, gagne sans doute en perfection, en poli, en pensée plus nourrie et mieux ménagée, mais il y a quelque chose qu'il n'a plus; quand il est lui écrivain, il n'est pas lui orateur. Le dirai-je? il songe peut-être à trop de personnes en écrivant; en voulant tout concilier, il se tient lui-même en échec, il s'émousse à dessein quelquefois. Le vif et le mordant de ce rare esprit, sa liberté tout entière ne se déploie ou que dans le tête-à-tête ou que devant tous. Devant tous l'instinct l'emporte, la verve s'en mêle, le mot jaillit. Dans cette chaire où il monte avec une négligence qui, pour etre extrême, n'est pas disgracieuse, dans cette chaire où il se courbe, sur laquelle il frappe, avec un manque apparent de gravité qui donne le démenti aux préceptes de Cicéron et qui brave le *deformitas agendi* interdit à l'orateur, écoutez-le! sa voix sonore et chantante avec agrément, mélodieuse et sachant les nombres, a dès l'abord tout racheté. Il se penche, il s'avance des lèvres vers l'auditoire. Si le premier banc, légèrement reconnu, ne le préoccupe pas trop, ne le gêne point par quelques figures peu compatibles et contradictoires, sa parole se lance. Il s'inquiète encore de son auditoire sans doute, mais c'est de tous alors et non de quelques-uns. Son esprit alerte et souple donne sur tous les points à la fois de cette demi-circonférence qui ondule et frémit d'une rumeur flatteuse autour de lui. Il ne se tient pas serré au centre, ferme et *ramassé* en soi comme Bossuet l'a dit quelque part de l'abbé de Rancé; — non; — il ne ramène pas à lui impérieusement son auditoire sur un point principal, autour de la monade *moi*, comme faisait dans sa manière différemment admirable M. Cousin. Mais penché au dehors, rayonnant vers tous, cherchant, demandant alentour le point d'appui et l'aiguillon, questionnant, et, pour ainsi dire, agaçant à la fois toutes les intelligences, allant, venant, voltigeant sur les flancs et comme aux deux ailes de sa pensée; quel spectacle amusant et actif, quelle étude délicieuse que de l'entendre! Quelle révélation, pour qui sait les saisir, sur les secrets de naissance de la pensée littéraire! Et là où il faut se souvenir, sa mémoire vaste, distincte, actuelle, et qui a un certain tour d'invention, devient un nouvel étonnement. De même que son érudition classique est sans calepin, sa mémoire d'orateur porte tout avec elle; elle égale, je le parierais, celle d'Hortensius; elle n'a pas l'air, je vous assure, de se rattacher du tout aux compartimens du pla-

fond comme Quintilien le raconte de Métrodore. Si le passage de l'auteur à citer ne se trouve pas assez tôt sous la main, elle le sait tout entier et le récite; elle est inexorable aussi pour les mauvaises phrases et les citations moqueuses; dans l'entraînement de la parole, à force de présence d'esprit, elle lui a joué plus d'une malice. Car son irrésistible naturel s'échappe alors; il a ce que les anciens appelaient les jeux de l'orateur (*dicta, sales*), l'anecdote aiguisée, la sortie imprévue, que son masque expressif et spirituel accompagne; et si la saillie est trop forte, trop hardie (jamais pour le goût!), si elle a trop porté, il la ressaisit au vol, il la retire, et elle échappe encore; et c'est alors une lutte engagée de la vivacité et de la prudence, un miracle de flexibilité et de contours, et de saillies lancées, reprises, rétractées, expliquées, toujours au triomphe du sens et de la grace (1).

M. Dubois, caractérisant dans le *Globe* cette sorte d'éblouissement causé par la parole de M. Villemain, ajoutait avec sa vivacité pittoresque de critique : « Mais, lorsqu'on est aguerri au feu, si j'ose « ainsi parler, c'est alors qu'on est frappé de la fécondité, de la sa- « gacité, de l'étendue et de la justesse des vues du professeur. » Benjamin Constant, dans un charmant portrait de femme, a parlé de ces traits d'esprit, qui sont comme des coups de fusil tirés sur les idées et qui mettent la conversation en déroute. S'il fallait s'aguerrir au feu spirituel et éblouissant de M. Villemain afin de bien saisir ce qui était derrière, l'idée et le sens du discours n'en souffraient jamais. Pour le prendre au complet et embrasser à fond toute l'étendue de ses ressources dans ce genre de composition oratoire si mobile et si mélangé, notons quatre points principaux et comme quatre grands camps de réserve qu'il avait su asseoir à distances convenables et où il puisait sans cesse. Déjà maître de l'antiquité et des sources grecques si mal fréquentées en général, ayant derrière lui pour fond de scène ces cimes sacrées,

(1) M. Villemain me parait assez exactement appartenir à cette classe d'orateurs que Cicéron caractérise à divers endroits de ses œuvres de rhétorique, par ces expressions : « Tenues, acuti, omnia docentes et dilucidiora facientes, subtili quâdam « et pressâ oratione limati,... faceti, florentes etiam et leviter ornati,... in narrando « venusti. » Il a l'*acumen* plutôt que le *lenitas* ou le *vis*, ce qui, suivant Cicéron, rend surtout propre à enseigner.

il s'était fait dans l'étude des Pères un autre fond d'antiquité plus rapproché, et d'une comparaison plus neuve. Introduit pour la première fois à cette lecture à l'occasion d'un *Essai sur l'Oraison funèbre* qui complète l'*Essai sur les Éloges* de Thomas, il était tout d'abord allé, selon la nature de son esprit d'abeille, au miel contenu dans le tronc de ces vieux chênes. Il nous en a donné un extrait précieux dans d'éloquentes pages sur les Pères du Christianisme; mais en ne cessant de les relire et de les étudier, il y découvrait chaque jour davantage; et peut-être une histoire *des premières sociétés chrétiennes* en pourra plus tard sortir. Voilà déjà deux belles et puissantes positions occupées par M. Villemain, l'antiquité classique et l'antiquité chrétienne; la troisième fut l'Angleterre, Milton, Shakspeare et les orateurs anglais. Ce nouveau choix est habile. L'Allemagne convenait peu à M. Villemain, il n'a pas mal fait de l'ignorer ou du moins de ne la savoir que par oui-dire; les questions sur ce terrain mouvant sont peu commodes à aborder; on se perd dans des restes de Forêt-Noire. L'esprit net et concis du grand professeur y répugnait et avec raison. En transportant le débat en Angleterre, sur un sol circonscrit et autour de monumens irréguliers quelquefois, mais mesurables et visibles par tous les points, il pourvoyait à sa supériorité de critique, à sa sécurité de juge. Eh! quel plus beau rendez-vous de discussion, quelle plus dominante vue sur les tournois littéraires du jour que les balcons de Shakspeare! s'il n'y avait eu alors les Auger, Arnault et quelques autres, je pourrais ajouter : quel plus inviolable tour pour assister de haut et pour ne se mêler qu'à son heure au combat! Enfin, comme quatrième et essentielle position, M. Villemain se porta au cœur du moyen-âge par ses études sur Grégoire VII. La gloire historique, qui, d'après l'exemple d'Augustin Thierry, le tente noblement, et qui est en effet le seul vœu d'agrandissement légitime qu'il ait à former, lui suggéra ce sujet et ces travaux, d'où il retira incidemment tant de profit pour sa critique littéraire. On conçoit donc qu'avec ces quatre réserves ainsi ménagées sur une base étendue, M. Villemain, critique et professeur, put se procurer, à tout instant, de quoi qu'il s'agît, le secours de maintes comparaisons, de maints rapports piquans ou lumineux : sa célérité volait d'un camp à l'autre; il s'y repliait sans peine au besoin, et, pour dire un

mot qui n'est guère de sa langue choisie, il s'y ravitaillait toujours. Chez beaucoup de critiques de coup d'œil ferme d'ailleurs et pénétrant, les spécialités trop isolées ou trop ramassées ne donnent pas autant de champ et d'horizon. Si sur quelques-uns de ces points isolés, d'art principalement, M. Villemain ne nous semble ni assez prompt, ni assez formel, c'est que le parfait critique, comme Cicéron l'a dit de l'orateur, est impossible à trouver.

Dans le plein du succès de M. Villemain, un jour d'été de 1827, vers la fin du ministère Villèle, un auditeur s'était glissé dans la foule, quelques instans avant l'entrée du maître; mais il s'était mal dérobé aux regards, en s'asseyant bien vite sous la statue de Fénelon. M. de Châteaubriand entendit M. Villemain parler de Milton, de ce *Paradis perdu* qu'il traduit aujourd'hui, et qu'on attend. Une ou deux allusions bien naturelles et inévitables jaillirent du front du grand aveugle biblique sur celui du chantre des chrétiennes amours. Des applaudissemens inextinguibles solennisèrent ce moment, où tant de jeunes yeux brillaient d'étincelles et de larmes; c'était aussi un serment de liberté et d'avenir. La salle entière se leva, la statue de Fénelon dénonçait l'idole. Fontanes, de quelque endroit du plafond, regardait ses deux amis, et jouissait, mais s'étonnait de tant d'audace.

M. Villemain n'est pas poète; il a probablement fait autrefois de jolis vers latins. Je ne sais de lui que deux vers français, et encore, comme c'est un début en vers croisés, ils ne riment pas. Mais, comme tous les grands critiques, il a son poète, et ce poète c'est M. de Châteaubriand. Après l'antiquité grecque ou chrétienne, après son moyen-âge et Shakspeare, il est un lieu où M. Villemain, professeur, a toujours aimé toucher, vers la fin du discours, comme on arrivait avec joie près du temple de Delphes, sur ce terrain sacré où cessaient les guerres. Tout ce culte de l'imagination, qui est la vertu, la foi, l'éloquence du critique, il le transporte, parmi les contemporains, sur M. de Châteaubriand. M. de Lamartine seul a partagé quelquefois les honneurs de ces citations toujours certaines et applaudies. M. Villemain aime donc M. de Châteaubriand, et c'est un trait de son talent de critique. On est heureux, dit-il, de le connaître, de vivre de son temps. On comparait je ne sais plus quel style de nos jours à celui-là : « Oh! ne

« touchez pas, s'écria-t-il, aux armes de Roland. » Après quelque intervalle, quelque refroidissement peut-être, dû à la politique, à la première rencontre, en entendant de nouveau des accens de cette *prose cadencée* dont parla si bien Fontanes, tout est oublié, tout se ravive; l'admiration refleurit plus jeune. Il dirait volontiers, comme Pline : « Mais ne serait-ce pas une indignité, qu'on ne pût « admirer à son aise et tout haut un homme digne d'admiration, « parce qu'il nous arrive de le voir, de le connaître et de le « posséder? »

Je ne crois pas inutile de noter quel fut le rapport exact de M. Villemain avec les jeunes écoles dites *romantiques*, qu'il cotoya sans trop les coudoyer jamais, et en les accostant quelquefois. *Le Globe*, par M. Dubois et quelques autres, épousait tout-à-fait M. Villemain, et paraissait s'entendre avec lui sur la mesure des renouvellemens et le maintien de l'art. Mais M. Villemain se détachait nettement de ceux du *Globe*, qui parlaient avec peu de révérence de la langue *courtisanesque* de Louis XIV, qui traitaient cavalièrement le grand style de Bossuet, et faisaient bon marché de l'originalité française. Il les a réfutés plus d'une fois indirectement, et dans ses belles leçons sur le XVIIe siècle, il fut constamment préoccupé de parer à la familiarité de leurs paradoxes. Sa méthode en ces occasions était merveilleuse d'habileté et de goût. Il avançait toujours en paraissant n'être que sur la défensive. Ses bons alliés les classiques n'ont jamais fait tant de chemin en un jour que quand il tient pour eux. Mais ses adversaires n'y gagnaient pas. Sa critique avisée et flexible s'emparait, se prévalait avec tant de célérité de ce qu'il y avait d'incontestable alentour, qu'elle semblait l'avoir pensé en même temps. Sa concession se dérobait derrière une objection presque toujours évidente et qui portait coup. J'ai remarqué cela ailleurs encore, dans sa causerie, à propos surtout des discussions du romantisme poétique. Quand il vous combat, magicien habile qu'il est, par un aimant secret et invisible, il attire à lui tout l'or de votre armure; il ne vous reste, si vous n'y prenez garde, que l'étain et le cuivre. Toute la part de bonnes raisons que vous aviez, a passé chez lui, tant il est prompt à entendre, à devancer, et vous êtes réduit à l'assertion absurde. Cette école du romantisme poétique ne fut d'ailleurs

qu'à peine touchée dans son cours; il l'éluda dans sa charmante et judicieuse leçon sur André Chénier. Il l'a éludée depuis dans son article sur M. Nisard, où la question revenait se poser. Il fut d'ordinaire, à l'égard de cette tentative, non répulsif, attentif plutôt, bienveillant, légèrement douteur, ou même moqueur avec grace. S'il lui arrivait de s'écrier comme Pline dont j'aime à citer le nom près de lui : « *Magnum proventum poetarum annus hic attulit*, cette année a fourni une ample moisson de poètes », ce serait avec un sourire d'aimable raillerie, et non en homme qui se pique de faire et de réciter à son tour des hendécasyllabes. La suite n'a pas donné tort à sa justesse prudente; mais n'aurait-il pu cependant se prononcer un peu plus sans mécompte? Au reste, ce rôle de critique actuel, de *journaliste* contemporain, siérait mal à un maître illustre; il a mieux à faire qu'à s'employer à ces fatigues d'éclaireur, à ces hasards d'avant-garde. Quand il a écrit dans les journaux, soit en littérature, soit en politique, il y a moins réussi qu'en tout autre genre. Il improvise en parole, mais il n'improvise pas au courant et à la pointe de la plume. Bien que la facilité d'exécution soit un des caractères de ses pages les plus achevées, la négligence forcée, et l'audace agressive, et le diagnostic décisif et souvent scabreux de la polémique politique ou de la critique littéraire courante, ne sont pas son fait. A lui la richesse qui ne trompe pas. Son inspiration, sa gloire, c'est d'étudier, de ranimer et d'éclairer les monumens accomplis des âges.

Je lui reprocherai pourtant, dans les belles routes où il marche, et sur un exemple récent, cette inclination partiale à guider son cortége vers les génies les plus fréquentés, et son faible de consulter d'avance, et de ne jamais étonner ni redresser, dans ses jugemens sur les poètes, les sentences de la faveur populaire. En son bel article sur Byron, déjà cité, il offense, il évince presque en deux mots du rang des vrais poètes le tendre et profond Cowper, le sublime Wordsworth; il les rejette négligemment parmi les esprits *singuliers et maladifs*, êtres sans puissance sur l'imagination des autres hommes. Pour nous, aux yeux de qui Byron, si nettement saisi par M. Villemain, ne semble pas moins singulier qu'eux et moins bizarre, nous souffrons d'une dispensation si inégale de la part du critique fait pour donner la loi à ces ombres flottantes du

public des poètes, encore plus que pour la suivre. Non, l'auteur de *Michaël* ou du *Vieux Mendiant du Cumberland* (pour prendre au hasard de courts et enchanteurs poèmes), n'est pas inférieur à Byron en génie simple, en peinture naturelle et profonde, comme il l'est en gloire. Non, dans les arts, dans la poésie, non plus qu'en diverses matières humaines, le succès n'est pas la bonne mesure, et l'applaudissement soudain, décerné à bon droit à quelques-uns, ne prouve pas contre la lutte ou l'isolement prolongé de quelques autres. Les beaux-arts et la poésie, dans toute une partie essentielle, sont et doivent être des industries singulières et par un coin secrètes, des initiations, à certains égards, d'esprits merveilleux, des *savoir-faire* dédaliens, où n'atteint pas le grand nombre, mais à quoi il finit par croire, sur la foi de son impression sans doute, mais de son impression dirigée et quelquefois créée par les critiques et connaisseurs. A cela M. Villemain, entre autres raisons plausibles, aura à répondre que de telles distinctions, en les supposant quelque peu vraies, sont du cabinet et de l'atelier bien plus que de la large scène de l'enseignement, et qu'elles s'adaptent mal au point de vue de la critique distribuable à tous et de l'amphithéâtre.

J'en finis avec ces chicanes qui ne portent, on le voit, que sur des détails très secondaires dans le développement et l'œuvre si riche de M. Villemain. A qui conviendrait-il mieux d'en reconnaître l'influence et le profit, qu'à nous en particulier, qui de plus, dans notre faible rôle, l'avons rencontré toujours si ami, si indulgent? Combien de fois, au temps même de ces cours nourrissans où nous nous rafraîchissions avec toute la jeunesse, vers 1829, encore émus de sa parole que nous venions de quitter si éloquente, ne l'avons-nous pas retrouvé, esprit tout divers et inépuisable de grace dans des causeries nouvelles? J'ai souvenir de quelques promenades d'alors et de bien des discours sensés, fleuris, mélancoliques un peu, car il était triste, par ses yeux souffrans encore, par les désirs contrariés d'un bonheur qu'il a depuis trouvé dans le mariage, par les circonstances publiques enfin. Ce n'était ni verve ni saillie éblouissante, mais quelque chose de plus doux; une pensée perpétuelle sans effort, de l'animation sans fumée ni flamme, la proportion juste des idées, chaque objet saisi à son point et avec

détachement, tout le nonchaloir des loisirs. Des souvenirs bien assortis, des citations piquantes, ornaient le sérieux sans le rompre. Rencontrait-on en passant des roses odorantes, il lui échappait quelque distique de Martial sur les roses (1), et l'entretien reprenait, assez pareil, je me figure, si on avait su y donner la réplique, à ces belles formes de conversations morales, entremêlées aussi de vers, qu'affectionne Cicéron, pendant les intervalles du Forum, pendant les heures tristes de la patrie.

M. Villemain n'a pas fondé d'école à proprement parler. Ce mélange, cette construction élégante et savante d'idées, de faits nombreux, d'aperçus et de rapprochemens, n'avait d'unité qu'en lui, et s'est comme dispersée au moment où il s'est tu. Mais tous ceux qui en étaient dignes y ont participé par quelque endroit précieux, et quiconque l'a entendu est son élève. Parmi les hommes qui, presque contemporains de M. Villemain, semblent briller d'une nuance radoucie de son talent, je ne veux pourtant pas oublier ici un maître bien goûté de ceux qui l'approchent, et qui soutient une partie du difficile héritage. M. Patin, qui analysait le cours de M. Villemain dans *le Globe*, qui débuta après lui par des couronnes académiques, a porté dans la poésie latine qu'il professe un sel délicat et rare, une urbanité élégante et simple, une aménité de parole où l'art disparaît, pour ainsi dire, dans une décence naturelle. On peut apprécier par lui certaines qualités fines de M. Villemain, qui se trouvent là comme séparées. Pour se dire combien M. Villemain tranche par sa critique avec la manière et le fond de l'école philosophique du XVIIIe siècle, qu'on essaie de comparer un moment M. Patin dans sa fleur de Grèce et de Fénelon, avec les procédés et les inspirations de Victorin Fabre, dernier élève sérieux de l'autre école.

Le discours que M. Villemain a mis en tête du Dictionnaire de

(1) C'était peut-être ce passage-ci : *Ut rosa delectat, metitur quæ pollice primo* ; ou cet autre : *Sutilibus sertis omne rubebat iter*; ou peut-être enfin .

Rara juvant; raris sic major gratia pomis :
Hibernæ pretium sic meruere rosæ.

l'Académie (1), touche à une infinité de questions, les pose et les retourne sans avoir la prétention de les vider : ce n'est pas à dire pour cela qu'il les éclaire moins. Ce discours devra donc fournir matière à plus d'une discussion approfondie dont nous ne nous sentons pas ici le goût ni la force. Les uns trouveront que l'auteur a trop peu accordé aux conjonctures politiques, dans la fixation d'une langue, et trop à un certain sens intérieur, à une ame formatrice, non définie. Les autres lui contesteront la préférence décidée qu'il décerne à la prose du XVIIe siècle sur celle du XVIIIe, et en général au premier grand siècle des littératures sur le second. Il y en a qui lui reprocheront d'avoir trop médit du fonds actuel de la langue, de s'être trop méfié de ses ressources, d'avoir fait trop facile part à une dure nécessité de décadence. On pourra trouver encore qu'il s'est complu à élever un péristyle bien svelte et bien gracieux, en tête d'un dictionnaire qui, par sa nature, est plutôt un produit et un meuble volumineux d'utilité, qu'un monument. Ce qui demeure pour nous certain, c'est que si M. Villemain n'a pas fait une dissertation, mais un composé, comme l'est en général sa critique, de vues, de traits choisis, d'anecdotes significatives, d'inductions arrêtées à temps, il n'a jamais réussi mieux, et n'a nulle part plus ingénieusement combiné les connaissances de tous genres, les ménagemens intelligens, et les prévisions insinuantes. Il y a dans ce petit chef-d'œuvre, quelque chose du secret des artistes, l'arrangement qui échappe à toute décomposition, cet enchâssement créateur que les anciens comparaient volontiers au bouclier de Minerve. L'impression que je tire de cette lecture, c'est que, quand le fond de la langue est chaque jour remué, grossi, déplacé, quand la synonymie inutile y abonde, quand les disparates de tous genres et mille affluens peu limpides s'y dégorgent, qu'importe? l'exception est toujours possible, et il y a raison de plus aux esprits qui ont le sentiment éveillé, de se garantir près des sources, et de combattre, non en prêchant, mais en pratiquant. Dix justes sauvaient une ville. Un pareil nombre de bons, et, s'il se peut, d'excellens écrivains, ne suffirait-il pas à sauver une époque? Travail-

(1) Il sera prochainement parlé dans la *Revue* du Dictionnaire de l'Académie.

N. du D.

lons donc, selon notre mesure, à approcher de ceux-là, travaillons à en être, à garder l'art, le style, le bien-dire. C'est une belle tâche à remplir encore, sentant sur soi, comme on fait, le poids du passé, autour de soi la confusion et la cohue du présent, devant soi les incertitudes d'un avenir également inquiétant et redoutable, soit qu'il aille en cela à un déclin qui saura mal discerner, soit qu'il doive ressaisir une gloire nouvelle qui éteindra son aurore.

SAINTE-BEUVE.

REVUE
LITTÉRAIRE
DE L'ALLEMAGNE.

N° III.

HERBST VIOLEN (*Violettes d'automne*), contes et nouvelles, par Spindler, 2 vol. Stuttgart (1).

Il est possible que l'Allemagne se contente des nouvelles et autres récits d'imagination que ses écrivains lui donnent pour des romans : la France s'est bien trouvée satisfaite pendant deux siècles des imitations guindées qu'on lui offrait comme des odes. Je n'en suis pas moins d'avis que le ro-

(1) Tous les livres allemands qui seront déposés par MM. les éditeurs au bureau de la *Revue des Deux Mondes* prendront immédiatement place dans la *Revue Allemande*. Espérons que notre appel sera entendu, et que des relations de plus en plus suivies s'établiront entre les deux littératures. Tous les livres dont nous rendons compte se trouvent chez Heideloff, rue Vivienne.

man, tel qu'on le conçoit en France et en Angleterre, le roman, peinture animée et saisissante de la société, ce drame qui applique à la vie réelle les moyens les plus puissans de la poésie, manque tout-à-fait à l'Allemagne. La faute n'en est point aux hommes, mais à l'état social. Que cet état soit bon ou mauvais, peu importe. Le fait à constater, c'est que la société est constituée en Allemagne sur des bases fixes, solides, immuables, qu'elle est traversée de haut en bas par un ordre hiérarchique, dont l'action forte s'étend jusqu'au cœur de la famille, ordre auquel tout le monde se soumet, et que les déviations y sont presque impossibles. Or, dans une telle société, le roman ne peut trouver son élément principal; cet élément est, qu'on me passe le mot, l'esprit de révolte, la lutte contre la loi sociale. Hors de là, vous n'avez que l'idylle bientôt épuisée, ou le conte fantastique dont on doit se lasser promptement. En France, il faut bien le dire, en France où le roman, le seul véritable pour nous, date de la société de Louis XIV, personne, de quelque condition qu'il fût, personne n'a jamais eu respect complet pour la loi. Avec son esprit impatient et son sens pratique, le Français a toujours fait un rapide compromis entre le précepte et l'action. Je sais des gens qui diraient qu'il corrige par des biais et des fictions l'insuffisance et la gauche inflexibilité inhérente aux lois. Une pareille disposition engendre inévitablement des embarras, des péripéties et des expédiens, dont les combinaisons infinies, imprévues, inépuisables, sont le fonds commun des romanciers. En Angleterre, la loi est plus respectée officiellement, mais l'hypocrisie, le *cant*, vient au secours des malaises individuels qui ne sont pas assez faibles pour s'en laisser écraser. Pour être sourde, la lutte n'en est pas moins réelle. D'un autre côté, ce pays a toujours produit bon nombre de natures excentriques dont les souffrances et les mouvemens convulsifs fournissent au peintre de mœurs des sujets d'étude magnifiques et variés. La physionomie extérieure du roman en Angleterre n'est pas tout-à-fait la même qu'en France, mais on y retrouve sans peine le même principe vaste et profond.

Les gens amis de la règle et de l'ordre demanderont s'il est dès-lors bien nécessaire d'avoir des romans. Sans doute on peut dire : Heureuse la nation qui n'a pas de roman, car les élémens les plus intéressans en sont aussi tristes que ceux de l'histoire. Mais un état social étant donné, il faut en tirer tout le parti possible, sans oublier le roman bien fait, dont les fictions, même affligeantes, font diversion à de niaises réalités.

Pour quiconque connaît l'Allemagne, si bien disciplinée partout, excepté dans ses universités, il est évident que le roman de mœurs doit, pour être varié, s'y faire bientôt objet de convention. La tolérance n'y couvre pas ces désordres qui, dans des pays plus civilisés ou plus cor-

rompus, se sont classés d'un aveu presque unanime, quoique tacite, au rang des usages. Qui oserait y prendre les luttes d'un amour adultère pour sujet de peintures éloquentes, comme on ne cesse de le faire en France? Il serait convenu tout d'abord que l'auteur n'a représenté que des criminels. Faire un roman de mœurs en Allemagne, c'est copier la loi, et c'est chose peu récréative. Aussi, les auteurs qui ont quelque valeur se rejettent dans le moyen-âge, dans les passions historiques, dans les sujets étrangers, dans l'extraordinaire, dans l'imprévu, dans les coups de théâtre, et négligent grandement le naturel. Je ne parle pas de ceux qui végètent encore avec des calques de l'innocent Auguste Lafontaine.

M. Spindler est sans contredit l'un des romanciers les plus distingués de l'Allemagne, l'un de ceux surtout qui font le mieux des choses incomplètes, parce qu'ils étaient nés pour tout comprendre. Il observe et voit juste, sent finement la nature humaine, et trouve à l'occasion le comique avec bonhomie, parce qu'il n'a aucun engagement avec la sentimentalité nationale. Avec tout cela M. Spindler, résolu à l'effet à tout prix, écrit rarement de bons romans. Il commence par la simplicité et finit dans le terrible. C'est l'homme qui a le plus de prédilection pour les grands coups et les violences calculées. Il faut à chacune de ses fables une scène machinée comme un théâtre de mélodrames. C'est le plus humainement, le plus doucement du monde qu'il fait du crime atroce, c'est avec l'absence de foi la plus marquée, qu'il exploite le fantastique. Ce qu'il voit avant tout, c'est le public et le libraire qui commandent des émotions, qui veulent autre chose que cette vie réelle si uniforme et si tôt apprise. Parmi les contes qu'il a publiés sous le titre de *Violettes d'automne*, on en remarque particulièrement deux: *Maruzza* et *les Capucins*. Le premier est un tableau vraiment distingué d'un village valaque; il est fâcheux qu'il se termine par de vulgaires scènes de brigands; le second, une création originale dont la première moitié captive par des teintes douces et d'une grande finesse. La fin ne peut se faire qu'à grand renfort d'évènemens incroyables et de combinaisons sataniques. Il serait possible, en remaniant cette seconde partie, d'en refaire une jolie nouvelle. On doit regretter que M. Spindler, s'étant fait romancier, vive au milieu de modèles sans mouvement et sans couleurs variées, ce qui l'oblige à suppléer beaucoup de son propre fonds. On n'est jamais plus près de copier les autres que lorsqu'il faut toujours inventer.

DER DEUTSCHE STUDENT (*L'Etudiant allemand*, etc.), par A. de S.

La question de l'existence actuelle des universités allemandes est celle qui se discute dans ce livre, probablement à l'insu de l'auteur lui-même

qui ne la soulève guère qu'une fois ou deux, et seulement en passant. En effet, dans un temps où le sort de la civilisation est peut-être entre les mains de la jeunesse, on doit se demander, en pensant à l'organisation des universités d'Allemagne, si les modifications qu'une politique effrayée a fait subir à ces établissemens doivent porter préjudice à la science, d'une part, et de l'autre éloigner le but auquel tendent tous les esprits avancés, but qui serait, dit-on, la révolution. Les intérêts de la science! M. de S., qui regrette pourtant les temps des bonnes folies universitaires, ne nous prouve pas dans sa fable ou dans son récit, qu'on leur ait nui grandement. Nous sommes d'avis, nous, qu'on les a favorisés. En effet, suivant l'auteur, en quoi consiste la vie des dix-neuf vingtièmes des étudians allemands? à subir les lois d'une association quelconque, la *Burschenschafft* ou la *Landmannschafft*, boire, ferrailler, boire encore, user son temps dans des pratiques ridicules quand elles ne sont rien de pis, briguer avec ardeur des distinctions de camaraderie qui ne vont guère à tuer la vanité humaine, qu'on prétend fièrement regarder comme la lèpre de ces temps-ci, vivre dans la crapule et la grossièreté, mépriser souverainement les *Philistins*, n'avoir de rapport avec eux que pour les battre ou en obtenir du crédit; enfin, au lieu de sympathies généreuses, n'inspirer aux citoyens que l'idée du gain sordide qui rachète l'inconvénient d'héberger dans sa petite ville quelques centaines de mauvais sujets. Je n'exagère pas. Qu'on lise M. de S.! Tous les jours son héros et ses camarades sont ivres. Tous les matins, ils éprouvent ce que j'appellerai de son nom allemand, *Katzeniammer*, dont ils ne se délivrent que par un nouvel excès obligé. C'est le cercle vicieux à sa plus haute puissance. Et qu'on ne croie pas que cela se passe seulement ainsi chez les *Landmannschaffter* ou corporations de nations. Ceux-ci sont en effet les sensuels. Ils laissent la politique se faire toute seule ou l'attendent à sa maturité, et ne songent pour le moment qu'à jouir de tout ce que Dieu a donné à l'homme sur la terre; ils usent et abusent au-delà de toute satiété. Les *Burschenschaffter* font de même dans le fait, sauf deux exceptions; ils ne permettent pas la galanterie, et établissent le club politique au cabaret. Du reste, chaque espèce d'association a son *commerstag* régulier, diète d'ivrognerie officielle où l'on doit s'enivrer en grand, tandis qu'on ne fait chaque jour que s'enivrer en détail dans les cabarets protégés par les affiliés. Les jours de *commerstag* sont en outre signalés par des mascarades que les *Landmannschaffter* rendent assez plaisantes et surtout fort coûteuses. Les *Burschenschaffter* se distingent par la couleur sombre et mystérieuse donnée à ce divertissement; l'ivrognerie y est plus bouffie, plus sonore et plus vertueuse. Quant aux duels, c'est la moindre chose, et nous aurions mauvaise grace à en parler. Un étudiant de bonne

volonté peut-il rester en dehors d'une association? nullement, sinon on l'accuse de lâcheté, de ladrerie, c'est un *chameau*. Personne ne peut oser le défendre, tout le monde a le droit de l'insulter, et je suppose, celui de lui refuser satisfaction. Les professeurs même le méprisent, c'est M. de S. qui le dit. Et les importantes, les véritables études, comment se font-elles au milieu de ces graves occupations? En vérité, je n'en sais rien, et je prise encore plus haut la science allemande depuis que j'ai lu ce livre qui m'a dévoilé une foule de choses sur lesquelles la vue ne m'avait rien appris. On doit supposer en effet une admirable organisation à des gens qui, au milieu d'un pareil système d'études, deviennent des fanaux de la science européenne, plantes robustes et brillantes, grandies sous une couche de fumier.

Les associations, celles qui avaient un but politique, et probablement les autres, ont été abolies par des résolutions souveraines dans toute l'Allemagne. Quoi qu'on en dise, il n'y a pas grand mal à cela. Je ne vois pas, je le déclare, beaucoup d'utilité à ce qu'un étudiant s'occupe sans relâche à briguer les grades extrà-académiques de *renard*, *renard brûlé*, *renonce*, *jeune Bursch*, *vieux Bursch*, *vieille maison*, *maison moussue*, *senior*, etc., etc. Tout cela ne se gagne que par une assiduité infatigable au cabaret, à la salle d'armes et dans l'administration des affaires de cette inutile franc-maçonnerie. Ce ne sont là que des décombres du moyen-âge qui devaient gêner infailliblement la marche de la jeunesse allemande, et il est admirable que ce soient les gouvernemens eux-mêmes qui lui aient débarrassé le chemin. Il faut n'avoir pas regardé de bien près pour croire que la cause révolutionnaire ait beaucoup perdu à la suppression des associations politiques dans les universités. Une pareille agrégation, dans l'état tranché des mœurs des étudians, n'est qu'une déclaration d'isolement. On arrive bien, en sortant d'un cabaret, à se faire tuer à l'attaque d'un corps-de-garde, mais on ne fait pas une révolution. Les révolutions ne se font que d'intelligence avec les masses, et les masses sont le *Philisterium*, étranger à l'étudiant allemand, qui leur paraît à son tour un homme d'un autre pays. Jamais les conspirations d'étudians, quelque habilement tissées qu'elles fussent, n'ont menacé d'un danger réel les gouvernemens allemands. Ceux-ci ont fait semblant de le croire, ou l'ont peut-être cru, c'était leur métier. Et pourtant ils ont fait une sottise, quoiqu'ils aient agi d'instinct. En défendant à la jeunesse d'user sa force dans des pratiques ridicules, ils la lui rendent entière et disponible pour des entreprises sérieuses et mûries jusqu'au moment propice. Ils l'obligent à s'allier tôt ou tard à ces *Philistins* dont aucune loi surannée ne les sépare plus, et les *Philistins* sont les soldats des étudians qui les pourront, s'ils le veulent, pénétrer de leur souffle. Bien plus,

certains gouvernemens, pour surveiller plus facilement les jeunes gens, ont transporté dans leur capitale la principale université. Le résultat le plus net sera une action réciproque et incessante de la population sur les étudians, et de ceux-ci sur la population livrée jusqu'alors à l'unique influence des brillantes garnisons. Or, la population d'une capitale est à ménager, pour les hommes d'intelligence, tout autrement que les bourgeois des provinces. Ce ne sont plus là les Philistins des petites villes. C'est des citoyens des capitales que les étudians apprendront la vie pratique en échange d'idées que les officiers gentillâtres ne répandent pas d'ordinaire. Ce sera une inévitable initiation à la vie réelle, qui n'est pas celle des petites universités tapageuses, quoique l'auteur du *Deutsche Student*, en véritable Allemand qui se contente d'un à-peu-près sous ce rapport, oppose cette existence à la vie d'étude et de spéculation. Quand le temps d'une révolution viendra, si toutefois la révolution est nécessaire, elle aura été préparée par l'intelligence de la jeunesse; elle débordera du cœur de l'état. Ce ne sera plus une déplorable émeute de loges académiques, mais l'entraînement de ce centre de volonté et d'action qui fait tout dans les états modernes.

Quel que soit l'avenir des universités allemandes et de l'Allemagne sur laquelle ces universités ont tant influé, c'est une étude fort intéressante que celle de ces mœurs d'exception, mélange de brutalité, de politesse, de barbarie du moyen-âge et de haute civilisation, qui se sont conservées jusqu'à nos jours dans leur bizarre originalité. Je ne pense pas qu'on ait trouvé encore un guide aussi exact et aussi instruit dans cette matière que M. de S. Sa fable, très nue, est attachante à force de naturel, et pourrait bien n'être qu'un centon d'aventures véritables éprouvées par divers individus. L'auteur, quoique très ami de la licence académique, est très moral. A une époque de prospérité littéraire, les gens d'un goût délicat regarderaient peut-être ce livre comme une honnête et loyale platitude; de nos jours, où l'on n'a pas le droit d'être si dédaigneux, c'est une production amusante et surtout curieuse.

EUROPOEISCHE SITTENGESCHICHTE, etc. (*Histoire morale de l'Europe*), par Wachsmuth, tome III, première section, contenant l'histoire de la suprématie pontificale; Leipzig.

M. Wachsmuth poursuit sans grand bruit, mais avec utilité, la série de ses entreprises historiques. Il n'embrasse pas moins, dans son désir, que le faisceau immense de l'histoire universelle. Ses publications partant des antiquités helléniques, qui ont été pour lui l'objet d'un travail particulier, s'étendent, en redescendant les siècles, jusqu'aux temps modernes, sur

lesquels il a déjà anticipé par fragmens détachés. Nou remontons ici aux XIe et XIIe siècles. L'auteur n'est pas un historien original, mais les études auxquelles il s'est voué nous inspirent un tel respect, et nous paraissent tellement utiles à la société, que nous regardons comme un devoir de les signaler. M. Wachsmuth n'est pas original en ce sens qu'il n'a pas de système à lui, qu'il ne paraît pas chercher des sources encore inconnues et qu'il donne peu ou point de place à la critique des autorités scientifiques antérieures. Mais il a lu autant que doit le faire tout bon professeur allemand; et prenant des traits et des détails à tout le monde, aux étrangers comme aux nationaux, il compose un tableau ou plutôt un plan un peu sec et sans effet, où l'on reconnaît d'autre part la probité de l'exactitude. L'époque animée par l'enthousiasme religieux qui inspira les plus sévères règles monastiques et les croisades; l'époque qui rassemble les plus grandes figures du moyen-âge, les empereurs Henri IV, Frédéric Barberousse et Fréderic II, Philippe-Auguste et saint Louis, Henri II et Richard Cœur-de-Lion, Grégoire VII, Innocent III, saint Bernard, Abailard et Arnaud de Brescia, offrait une abondante moisson poétique et pittoresque. L'auteur s'est contenté d'en faire la dissection. C'est une série de faits isolés, mais ce n'est pas une histoire. Il est sans doute bien de présenter à part l'état de chaque institution pendant une époque, mais il faudrait placer d'une main vigoureuse, un milieu, un axe solide auquel se rattacheraient tous ces rayons. M. Wachsmuth a jugé cette méthode si peu nécessaire, qu'il n'a pas mis dans son livre de résumé général qui relevât l'intérêt des détails. Ce sont tous les rameaux qui feraient un arbre si le tronc n'y manquait pas. Le style est d'une impassibilité désespérante, et ce qui est pis encore, saturé d'obscurité et de pédantisme. On croit lire quelquefois le cahier d'un étudiant en philosophie. Il n'est pas rare d'y voir des phrases comme celle-ci : « L'église appelait l'infini et l'inintelligible dans le domaine du terrestre. » Plus loin l'auteur, parlant des représentations scéniques, les désigne ainsi : « L'objectivité complètement personnifiée, » (*die vollstœndig gegliederte objectivitœt*). C'est une belle invention sans doute que la subjectivité et l'objectivité; encore ne les faudrait-il pas mettre partout, comme le font les Allemands: j'affirme avoir vu récemment l'*objectivité* dans une lettre qu'un voyageur allemand écrivait à sa maîtresse.

ERINNERUNGEN, etc. (*Memorandum aux députés représentant les royaumes de Croatie et d'Esclavonie à la diète de Hongrie*), 1 volume. Carlstadt.

La lumière vient de toutes parts dans ce siècle, des lieux d'où on ne l'attendait guère, et sous le bon plaisir de gens qui sont ses ennemis. Dans

la circonstance qui nous occupe, le besoin d'encourager des divisions favorables au pouvoir a fait taire la prudence habituelle. On sait que la Croatie, la Dalmatie et l'Esclavonie n'ont d'autre représentation politique que la diète hongroise. Les fiers Magyares comprennent même dans le royaume de Hongrie tous ces pays qui n'y tiennent pourtant qu'à titre de confédérés, et prétendent depuis quelques années y faire adopter leur idiome asiatique comme langue officielle et nationale. Or, voici un Slave qui réclame avec raison la priorité pour la langue de ses pères, à titre de langue première occupante et très riche. Il en sera sans doute de toutes ces prétentions de nationalités diverses comme de tout ce qui se fait saillie et discordance dans la civilisation actuelle. Plus un monde vieillit, plus les hauteurs tendent à s'abaisser et les plaines à s'élever. Mais en attendant ce nivellement, que hâte l'ardeur fiévreuse de notre époque, le gouvernement des états autrichiens n'est pas fâché de voir faire par ses propres sujets justice de ces résolutions hongroises dont la pétulance l'incommode souvent, d'autant plus que le moyen le plus court d'accommoder les langues magyare et slave est tout naturellement d'accorder le titre d'officielle à la langue allemande. En conséquence l'*imprimatur* de la censure locale a été accordé au présent opuscule, écrit par un Croate qui ne se gêne pas trop pour y parler de tout autre grief que des velléités despotiques de la langue magyare. Par exemple, on y lit les passages suivans :

« Toutes ces injustices que vous (députés croates) vous supportez à regret, sont la suite de l'ignorance que les Magyares ont de nos priviléges, de notre histoire, et de l'idée fausse qu'ils se font de nos provinces.... Les intentions des Hongrois furent jadis bonnes et sages ; mais les circonstances et un laps de trois siècles ont changé tout cela : l'occasion perdue ne se retrouve plus. Les chefs de toutes les nations éclairées savent aujourd'hui, et l'expérience démontre que différens peuples qui, réunis sous un même sceptre, possèdent des constitutions et parlent des langues distinctes, peuvent se fondre en fédération légitime et former un état solide, pourvu que les lois générales aient vigueur dans tout l'état, mais en laissant à chaque province les institutions municipales particulières appropriées à leur indépendance. C'est là ce que demandent les idées reconnues de la politique de l'esprit du siècle, esprit plus fort que toutes les armes de la terre, armes qui finissent même avec le temps par tomber en son pouvoir.

« L'esprit du siècle demande aujourd'hui que celui-là seul commande qui réunit beaucoup d'esprit à de grandes connaissances et à une longue expérience dans sa partie.... L'état militaire seul est bien instruit dans le détail de son métier, mais dans son métier seulement.... Le peuple des

frontières diminue tous les jours; la frontière était riche, il y a cinquante ans, non en argent, mais en bétail de toute espèce et en chevaux, et pouvait se vêtir et se chausser avec les produits du sol; elle n'a plus aujourd'hui rien de tout cela, et l'habitant ne peut plus tirer de ses héritages nombreux, mais inutiles, de quoi se procurer les habits militaires prescrits, et acquitter les impôts élevés.... Suppliez notre roi en faveur de ces braves, et persuadez les Hongrois qu'ils leur doivent le repos... Le peuple est infiniment plus nombreux que vous; sans lui, vous manquent la nourriture et la vie. Montrez-lui donc l'affection convenable, afin qu'il puisse s'attacher à vous et à la constitution. Partagez avec lui les charges publiques, recommandez au roi, pour qu'il lui confère la noblesse, quiconque se distingue par son esprit et par ses actes, et insistez pour que celui qui est condamné par les tribunaux criminels, perde son rang, afin que soient réalisées les paroles de saint Étienne : « Celui-là seul est noble que ses actions ennoblissent. » L'invention de l'imprimerie a facilité l'instruction; prenez donc garde qu'aucun esprit éclairé ne vous échappe; car, s'ils se joignent à vous, vous en recueillerez du profit, tandis qu'en qualité d'adversaires, ils vous feront de la peine dans les temps difficiles. On peut dire beaucoup sur ce sujet; réfléchissez-y en vous dégageant des préjugés de nos grands-pères. Nous ne sommes donc plus au même point de vue; la fidélité, le droit et la vérité demandent à être envisagés sous un autre jour qu'au XVIIe siècle. »

Qui eût pu croire que de telles choses s'imprimaient à Carlstadt, dans un état soumis aux décisions de la chancellerie aulique autrichienne?

GOETHE IN ÆMTLICHEN VERHÆLTNISSEN (*Goëthe considéré dans ses rapports officiels*), par le docteur Vogel, in-8, Iena.

Les écrivains allemands se sont partagé toutes les faces de Goëthe, comme les écoliers peintres se groupent autour d'un célèbre modèle d'académie. Voici un nouveau tableau qui nous le montre cette fois comme homme d'affaires. Le décri jeté depuis plusieurs années sur le pouvoir étant retombé sur ceux qui l'ont servi, on a fait à Goëthe un reproche d'avoir consenti à recevoir d'un prince ce qu'il pouvait ne devoir qu'à son génie. Il est à croire qu'il était fort peu sensible sous ce rapport. La faiblesse humaine a bien pu souvent obtenir de lui un sacrifice, en lui faisant désirer l'approbation des masses; mais il savait s'en passer au besoin. On voit qu'il estimait les hommes à leur valeur, sans les mépriser plus qu'il ne faut. Il est des êtres, en petit nombre à la vérité, auxquels de tels sentimens sont permis. L'indifférence de Goëthe pour certains systèmes, et peut-être aussi pour les moyens, tenait à l'élévation de son

esprit qui lui faisait préférer le but aux instrumens, et ce but, quand il l'avait choisi, reconnu digne d'efforts, il savait qu'on pouvait l'atteindre, n'importe comment, et s'inquiétait fort peu du reste. C'est encore ainsi qu'il nous apparaît dans le livre du docteur Vogel. La fin qu'il a constamment devant les yeux est l'avancement de l'art et de la science. Ministre d'un département tout intellectuel, il ordonne, surveille et n'en croit que lui-même. Son activité est incroyable, il fait face à tout et rédige toutes les minutes de la correspondance, même la plus insignifiante en apparence. Il se sert adroitement de ses subordonnés, ménage l'amour-propre des forts, n'accueille qu'avec un mépris cruel les prétentions des faibles, et prend à cœur les intérêts de son monde, ce dont le docteur Vogel le loue beaucoup, quoiqu'on pût dire qu'il ne le faisait peut-être que comme le fermier qui nourrit bien son bétail de labour. La correspondance entre le duc de Saxe-Weimar et son ministre est souvent curieuse: Goëthe a beau répondre avec de l'altesse au tutoiement familier du souverain, on sent qu'il est le véritable maître. Il se permet parfois de contredire l'altesse, et cela en style peu bureaucratique. Un fait remarquable est que le duc de Weimar était bien plus friand de popularité que son ministre: il mit à la disposition des étudians son cabinet particulier de tableaux et les eaux-fortes des grands maîtres, qu'il fit détacher de la bibliothèque, quelques bonnes raisons que lui donnât Goëthe pour l'empêcher de le faire. Heureux les peuples, heureux les princes dans les états où l'on n'a pas assez d'argent pour batailler, où il en reste assez pour protéger dans une mesure convenable l'art et la science!

Uber die thronfolgeordnung in Grossbritannien, etc. (*De l'Ordre de succession au trône en Angleterre et en Hanovre, et des prétentions de Frédéric-Auguste et Auguste-Emma d'Este*), par Karl-Ernst Schmid, professeur de droit à Iéna.

Aujourd'hui que les questions de généalogie ne sont le plus souvent qu'accessoires dans les changemens politiques, et qu'une assemblée législative ou même un conseil de famille royale peut changer l'ordre de succession, comme nous en avons de récens exemples, on serait fort excusable d'ignorer qu'il existe deux cent trente-quatre ayant-droit à la couronne d'Angleterre. Ce nombre qu'a rendu si grand l'aptitude à succéder qu'ont, dans ce pays, les princesses de sang royal, le serait encore davantage, si les individus appartenant à la religion catholique n'étaient pas exclus par les lois du royaume-uni. Deux nouveaux individus réclament maintenant le droit de porter à deux cent trente-six le chiffre des appelés. Il est vrai que le rang auquel ils prétendent, vaut

bien une réclamation; car il s'agirait pour eux d'arriver en troisième après la princesse Victoria, en ce moment héritière présomptive du trône. Voici les faits :

Le duc Auguste-Frédéric de Sussex, cinquième fils de George III, se lia, en 1792, à Rome, avec lady Auguste Murray, fille de la comtesse de Dunmore, et l'y épousa secrètement, le 4 avril 1793. De retour en Angleterre avec celle qu'il considérait comme son épouse, il fit célébrer publiquement son mariage, mais sans avoir obtenu du chef de la famille royale le consentement exigé par la loi nationale, le *royal marriage act* de 1772. Le 13 janvier 1794, lady Murray donna le jour à un fils, l'aîné des deux enfans qui réclament aujourd'hui, lequel fut inscrit sur les registres de l'église, comme fils du prince. Alors intervint le procureur-général du roi auprès du tribunal archiépiscopal (*court of arches*), pour demander la nullité du mariage. Ce tribunal déclara, le 14 juillet 1794, que « le soi-disant mariage du prince Auguste-Frédéric et de lady Murray avait été et était nul et de nulle valeur, sous tous les rapports et dans tous les effets légaux. »

Nonobstant ce jugement, qui ne fut point réformé, le prince continua à considérer lady Auguste Murray comme son épouse, et Frédéric-Auguste d'Este et Auguste-Emma d'Este (le nom d'Este appartient à la famille de Brunswick) comme ses enfans légitimes. Il déclara dans plusieurs actes ses intentions à cet égard. Aujourd'hui les deux enfans, forts de la persistance de leur père, font réclamer leur rang par l'organe d'un jurisconsulte anglais, Joseph Dillon, et ils ont trouvé en Allemagne, pour défenseur bénévole, M. Klüber, doyen des publicistes allemands.

M. Schmid, auteur du mémoire que nous avons sous les yeux, démontre d'une manière irréfragable, selon nous, que si les réclamans ne sont point flétris par l'opinion publique du nom de bâtards, ils ne sauraient cependant prétendre au rang de princes du sang royal, rang d'où ils sont exclus par une loi politique dont la raison se trouve dans tous les états. Le chef de la famille royale, en refusant au mariage du duc de Sussex une approbation qui aurait pu introduire de nouvelles complications politiques, a usé de son droit; il a peut-être rempli un devoir. Le tribunal (*court of arches*) qui a prononcé la nullité du mariage est institué par la loi pour connaître de ces sortes d'affaires : on ne peut donc attaquer sa compétence. Quant au moyen présenté par les défenseurs des enfans, et tendant à établir que, si le *royal marriage act* de 1772 pouvait leur être opposé pour la succession à la couronne d'Angleterre, il ne saurait en être ainsi à l'égard de celles d'Écosse et d'Irlande ; M. Schmid est d'avis que les possessions anglaises forment un tout indivisible, soumis à une même législation, et qu'il n'y a d'exception que pour le Hanovre.

Ce royaume a, en effet, une législation spéciale. Les femmes n'y succèdent pas à la couronne, et, à la mort de Guillaume IV, il sera détaché de l'Angleterre, peut-être pour toujours. Ici la même raison, la nécessité du consentement du chef de l'état, peut être opposée au colonel Frédérik-Auguste d'Este. De plus, les lois écrites et le droit coutumier exigent également, dans tous les états allemands, égalité de naissance (*ebenburtigkeit*) dans le mariage des princes, et cette condition manque à l'union formée par le duc de Sussex. Les prétentions du colonel d'Este, inadmissibles dans le royaume-uni, trouvent donc un obstacle de plus sur le continent.

Ce mémoire, plein de faits curieux, traité avec la science soigneuse des publicistes allemands, est clair, concis, et jette un grand jour sur la question.

KAISERLIEDER (*Poésies impériales*), par le baron Gaudy, 1 vol. Leipzig.

Le destin réservé à la mémoire de Napoléon est peut-être le fait qui plaiderait le plus puissamment pour l'existence de lois fatales dans l'histoire de l'humanité. On ne peut nier que l'homme du siècle n'ait traité les peuples comme s'il eût été convaincu qu'ils n'admirent que celui qui les peut mépriser, et n'obéissent que lorsqu'ils craignent. L'Allemagne surtout a été foulée et remaniée par Napoléon de la manière la plus orgueilleuse. Il a travaillé pour l'avenir des nations germaniques, mais sans daigner leur confier ses vues ni ses espérances, et assurément ces nations ne le devinaient guère. Et pourtant, sans l'initiation d'une révolution populaire, sans changement dans le système des alliances européennes, l'Allemagne, qui haïssait Napoléon il y a vingt ans, est peut-être en ce moment le pays où cette haine soit expiée par l'admiration la plus naïve, admiration qui se monte à l'enthousiasme, comme tout ce qui doit durer chez les Allemands. Qui a rendu populaires au-delà du Rhin ces bustes, ces statuettes, ces images naïvement grossières, ces légendes, contes, recueils d'histoires, pour lesquels a servi un seul modèle, Napoléon? Quel entraînement pousse les Allemands à dévorer la bibliothèque entière des mémoires relatifs à Napoléon, au point que la science de la vie du héros est presque devenue chez eux une érudition spéciale, une nouvelle branche d'histoire, et que, sans les gouvernemens, on verrait probablement s'élever des chaires pour l'enseignement de cette nouvelle science, comme on le vit en Italie pour le poème de Dante? Je n'exagère point dans mes prévisions; car, dans la capitale même de la Prusse absolue, M. Gans, célèbre jurisconsulte, cédant à ce besoin occulte et général, usa de la liberté accordée aux professeurs d'université,

et sous prétexte de professer le droit international, fit un véritable cours d'histoire contemporaine, où Napoléon tenait naturellement la plus grande place. Ces lectures durèrent, si j'ai bonne mémoire, trois semestres, et furent suivies par une affluence inouie d'auditeurs, en grande partie étrangers à l'université. Le professeur eut toute l'impartialité que permettait sa position, et le gouvernement prussien ne s'avisa pas de le faire rentrer dans les limites de son programme.

Nous connaissons beaucoup et trop de vers inspirés par la mémoire de Napoléon; mais je ne sache pas que la France ait produit un recueil tout entier consacré à cette pensée, comme celui qu'un Allemand, le baron Gaudy, vient de publier à Leipzig. La vie du héros y est chantée en odes ou dithyrambes, ayant chacun pour objet un épisode de cette existence qui a rempli le monde. C'est sous ce rapport, et comme symptôme de cette réaction fatale dont j'ai parlé, que ce livre est surtout curieux. L'auteur ne paraît avoir été animé par aucune idée politique. Son point de vue unique est la gloire napoléonienne, sa seule préoccupation, cette grandeur qui domine toute grandeur depuis la chute de l'empire romain, dont elle résuma la puissance dans l'espace de quinze ans. Cette monographie poétique a le défaut inhérent aux compositions de ce genre. Quoique l'écrivain semble avoir attendu et choisi l'inspiration, la circonstance et le parti pris empêchent la poésie de s'y faire jour autant que cela eût pu être. On a beau varier les formes et les tons, rechercher les cadres étranges, l'idée unique fait toujours sentir sa présence, et non moins que le lecteur, gêne l'auteur qui appréhende l'épuisement. M. Gaudy est quelquefois poète d'une manière trop remarquable, pour qu'on ne doive pas attribuer à cette cause l'enthousiasme monotone et raisonnable qui remplit beaucoup de ses pages.

DENKNISSE EINES DEUTSCHEN, etc. (*Souvenirs d'un Allemand, ou Voyages du vieux Barbu*), par Karl Schœppach.

C'est au milieu de ce mouvement de justice historique qui anime aujourd'hui l'Allemagne à l'égard de Napoléon, de cette sorte de palingénésie de l'opinion publique, que se présente, l'ironie sur les lèvres, et l'air matamore, un vainqueur inconnu du grand homme. Ce redoutable personnage qui prépara, à l'en croire, la chute du tigre de Corse (style de 1814), nous dévoile avec une satisfaction posthume, non ses plans, mais ses petites niches politiques, vieilles de vingt-cinq ans. Je ne me rappelle pas qu'il dise avoir fait partie du *Tugendbund*, mais cela me paraîtrait beaucoup trop grave pour lui. Je me figure cet homme qui se donne, je crois, pour fils d'un ministre protestant, comme un de ces *lous-*

tics en perruque poudrée, beaux esprits incorrigibles, dont l'imitation de Versailles avait peuplé toutes les cours du continent, rieurs à la suite, plaisans pacifiques et doucereux avec les grands, vantards sonores et évaporés avec les petits.

Cet aimable homme, qui comprend si bien son époque, et qui aurait mis un quart de siècle à élaborer son in-douze, ne nous apprend pourtant rien d'intéressant, rien même qui suffise à un de ces momens d'ennui où l'on ne marchande guère sur le mérite. Dans ses trois petits contes de farces patriotiques, il a grand soin de se poser avec une rare complaisance. Jamais Figaro n'aurait employé plus d'art dans les complications les plus embrouillées, qu'il assure en avoir mis pour dérouter les familiers de la police napoléonienne. Il a la parole haute et brève, une confiance illimitée dans son imaginative, la plaisanterie prétentieuse et raide comme un cadet prussien, l'air mystérieux de quiconque fait et dit des riens; il parle argot, réhabilite les mots inconnus des dialectes provinciaux, pour éviter tous les termes nouveaux empruntés à l'odieux français, et déguise par prudence diplomatique les noms des localités. Je n'aurais jamais cru que la niaiserie servile coûtât autant de peine en Allemagne. Le tout aurait pu servir convenablement, en 1814, de parades pour égayer à l'allemande les tristes tournois de Jahn, le vertueux teutomane.

Reiseskizzen, etc. (*Esquisses de voyages en Allemagne, en Danemarck et en Suède*), par Frédéric Mayer, 1 vol. Nüremberg.

M. Frédéric Mayer voyage pour son plaisir d'abord, il faut le croire, et surtout pour se donner, entre autres satisfactions, celle d'imiter Henri Heine, dont les *Reisebilder* ont, dès leur première apparition, fait école en Allemagne et même en France. C'est donc arriver un peu tard; mais comme l'auteur est jeune et qu'il attache une grande importance à ses moindres actes, à ses impressions les plus fugitives, ses esquisses peuvent intéresser comme statistique naïve des mœurs extérieures dans l'Allemagne de 1834. M. Mayer était naguère étudiant : il se glorifie chaleureusement d'avoir assisté à l'enfantillage patriotique de Hambach. A cette époque, aucun espoir dans l'avenir de la liberté ne pouvait lui paraître exagéré. Les mécomptes dont nous avons été témoins depuis l'ont naturellement jeté dans l'excès contraire. Il s'est donc mis à être sceptique, morose et railleur de parti pris. Heureusement que les forces de la jeunesse, qui lui ont été fort utiles dans cette crise morale, le contraignent souvent à donner un démenti aux doctrines qu'il paraîtrait avoir choisies en littérature. Il s'épanouit, à la moindre occasion favorable, en

homme qui trouve que la vie est encore bonne à quelque chose sur cette terre. Il ne marchande pas sur le plaisir, de quelque part qu'il vienne, et savoure une belle vue dans le parc d'une altesse avec aussi peu de scrupule qu'il certifie la bonne grace et la simplicité populaire d'une autre altesse royale aux bains de la Baltique. Ce bon vouloir de jeunesse, qu'il est si heureux de posséder, ne lui permet d'être hostile et âcre qu'en théorie, et ce bonheur-là est une très malheureuse qualité pour un imitateur de Heine. Peut-être dira-t-il qu'il fait toujours prudemment de se rendre familiers les procédés et la pratique de l'école pour le moment où il sera désabusé, railleur et amer pour son propre compte. Il écrit déjà sans doute avec facilité et fait le vers plus facilement encore que la prose; mais je ne crois point, talent à part, qu'il arrive jamais à la hauteur de son modèle. Il mange et boit avec une sensualité trop sincère. On ferait le chiffre d'une brasserie avec toute la bière qu'il dit avoir consommée dans ce voyage.

PALÆSTINA (*la Palestine*), par Charles de Raumer, professeur à Erlangen, 1 vol. in-8°, Leipsig.

Je demanderais presque pardon d'accoler ensemble des livres de caractère si différent, si le cadre dans lequel je suis renfermé n'était ma loi et mon excuse. D'un autre côté, je regretterais de faire plaisir à certaine espèce de gens qui se réjouissent de voir scandaliser leurs frères. Heurter de front les croyances d'autres hommes est chose si facile et si vulgaire, que c'est là un succès à fuir. Et puis, personne n'y gagne en définitive, comme nous en avons fait l'expérience depuis cinquante ans. Je passe donc, sans préméditation aucune, d'un livre tout mondain à celui qui a pour objet la patrie des croyances religieuses du monde moderne.

Chez nous, où l'indifférence, pour ne pas dire plus, a relégué dans les séminaires et dans le cabinet d'un ou deux académiciens l'étude des sciences bibliques, on sourirait à la vue d'un homme qui aurait publié, en 1835, un volumineux traité sur la Palestine. En Allemagne, quelle que soit la foi des lecteurs, une pareille œuvre est toujours estimable et méritoire à titre d'œuvre de science. J'avoue, en ce qui me regarde, avoir éprouvé un plaisir d'imagination peu commun à redire avec l'auteur ces noms si doux de Carmel, Hermou, Naphtali, Ephraïm, Jesreel, dont la poétique résonnance charma jadis mes oreilles d'enfant, à parcourir de nouveau la scène des sublimes épopées hébraïques. Le livre de M. de Raumer n'est guère plus, à vrai dire, qu'un dictionnaire par ordre de matières, mais aucun article qui se rattachait de loin ou de près à la Palestine, n'a été oublié, et chaque article est un traité spécial appuyé

sur toutes les citations voulues. Le prêtre, l'historien, le géographe, le voyageur, l'artiste, peut-être même le commerçant, y peuvent trouver un secours profitable. Ce travail doit réussir beaucoup dans les universités protestantes d'outre-Rhin. Là le protestantisme est encore, sinon à l'état de combat, du moins pénétré de la nécessité d'être fort et savant vis-à-vis du catholicisme. Un pareil livre serait bien plus utile à notre clergé que beaucoup de traités qui ne sont que de vains formulaires.

FAUST, tragédie nouvelle, par B. de B.. Leipzig.

On peut admettre, pour refaire l'œuvre de Goëthe, bien des raisons excellentes dont la meilleure est que Faust appartient à l'humanité entière dont il représente la partie supérieure. Sous tous les rapports, ce pourrait être un personnage éternel à bien plus juste titre qu'Atride, dans la littérature allemande qui prétend, depuis longues années, ne vivre que de symboles. Faust, sorte de Prométhée de l'âge chrétien, est cette activité rêveuse de l'intelligence solitaire qui se dévore elle-même quand les élémens lui manquent dans le domaine du réel, et que les contradictions l'arrêtent dans le possible. Toutes les voies des mondes visibles et de l'infini étant ouvertes à ses aspirations fiévreuses, c'est l'histoire de l'humanité entière, non pas seulement en général, mais de toutes les individualités, de tous les caractères excentriques, que le poète entreprendra de rendre vraisemblables. Ce sera même l'humanité par ses côtés les plus étroits, avec ses faiblesses misérables, et le caprice maladif de Faust pourra l'y faire descendre souvent. Je ne connais, dans l'histoire de l'esprit humain, aucun symbole aussi vaste, aussi fécond, et qui puisse aussi bien servir de cadre commun aux vocations les plus diverses, aux talens les plus opposés, de champ où puissent mieux se rencontrer, avec un but différent, le philosophe, le poète et peut-être le prêtre.

Symbole pour symbole, n'était le besoin de variété, j'aimerais mieux celui-ci que tout autre. On n'y risque guère que d'être clair en même temps que vrai, ce qui est nécessaire fort souvent, et ce serait un point de départ certain d'où l'on pourrait arriver à tout un centre dont les rayons, suivis par une main artiste, éclairent toutes les questions que peut soulever l'humanité.

Le Faust de M. de B., qui commence comme tous les Faust possibles, est fatigué de l'incertitude que lui laissent les sciences et les systèmes, et le bruit public l'accuse avec raison de se livrer à la magie. La scène s'ouvre dans un cabaret, où des étudians, dignes du XIVe siècle, vengent sur le dos de bourgeois vieux chrétiens, à l'instinct grossier, mais sûr,

l'honneur de leur docteur de prédilection, du représentant du progrès. « Tout ce qu'un grand homme fait et pense pour le bien de ses frères, ne paraît en définitive que l'œuvre du démon. Fi de ces ames de Philistins, de ces naturels d'escargots, collées à leur tronc immobile, indifférentes à l'élévation comme à la chute, qui se repaissent et se gorgent de terre! Fi de ceux qui délaissent un Faust, et le laissent même mourir de faim. Oh! mes frères, ce n'est pas la haine qui suffit alors: le mépris pour cette canaille!... » Pendant que la jeunesse enthousiaste le défend de si bonne foi, Faust justifie ses détracteurs. Il a conjuré le diable, fait de longues conditions, finit par conclure le pacte dont la teneur est : *Vie pour vie.* A l'instant, les esprits infernaux établissent un sabbat resplendissant dans sa maison que viennent brûler les bourgeois, en présence du vieux père de Faust, honnête laboureur, arrivé trop tard pour embrasser son fils.

Faust a voulu surtout quitter la vie spéculative pour la vie d'action. Il veut, mais ses désirs sont encore ceux de l'homme d'imagination. Ses désirs ont une énergie, une ampleur saisissantes, rendues souvent par M. de B. avec un rare bonheur. « Déploie, dit-il à Méphistophélès, déploie les voiles de ton esprit, et cinglons sur la mer du temps. Fais que je me joue de toutes les règles, de toutes les limites de l'être mortel..... Coule pour moi des mondes entiers en forme de palais, fais-moi glisser sur le pont de l'Arc-en-Ciel... Traîne-moi la mascarade dans les murs du cimetière... Esprit infernal, c'est d'un homme que tu apprendras ce que peut être cette existence. » On le voit tout d'abord, Faust croit encore à quelque chose; il a foi à l'ivresse des sens, aux illusions de l'ame exaltée, il ne dit pas encore comme celui de Goethe :

« Il ne s'agit pas ici de plaisir, je veux m'abandonner à l'ivresse du vertige, aux jouissances les plus cuisantes, à la haine d'amour, à la peine qui soulage. »

C'est en partant de ce point de vue que Faust se rue dans la vie réelle dont il ne tarde pas à reconnaître le vide. Chemin faisant, il a enlevé Bianca, la charmante fiancée du comte Robert. Celui-ci, sans redouter le pouvoir infernal qu'il sait veiller à côté de Faust, suit intrépidement la trace du ravisseur de son bonheur et le retrouve à Paris au milieu des joies orgiaques d'une maison de jeu. Son entrée est belle; c'est la tirade la plus poétique du drame de M. de B.

« Le désespoir marche vite, mais la vengeance va plus vite encore; son vol est celui de l'éclair : sa voie obscure n'est pas frayée, mais la haine qui déborde atteint l'ennemi par un coup imprévu! Vous vous êtes enfuis sur les traînées de flamme de l'enfer; elles ont laissé leur lueur sulfureuse dans ma nuit solitaire, et m'ont guidé vers votre repaire d'infamie, mieux que ne l'eût fait la clarté du soleil commune à tous. Oh! sans

doute, j'ai couru sans haleine, la fatigue a usé ma vie, ma force est épuisée. Il me semble tomber dans le sein de la terre, tant je me sens lourd et souffrant, tant ce fardeau de douleur m'écrase. Et pourtant je ne me permets pas encore le repos. Les glaces n'arrêtent pas celui qu'embrase la haine, et que fait la fièvre à celui qui médite de sang-froid? Brisé mille fois, ma rage ne cessera de grandir tant qu'il me restera une goutte de sang. Aucun homme n'a vu encore dans ses songes pesans une infortune pareille à la mienne. Le malheur de tout un monde s'évanouit comme une vapeur devant l'amertume qui m'abreuve. Je fus frappé par un éclair tombé d'un ciel bleu et serein; après l'éclair s'abîmèrent toutes mes étoiles chéries. Au lieu de l'amour, la haine; de la foi, le repentir; de la richesse, l'indigence; de la patrie, le sol étranger. Le malheur est-il donc tellement rapide? Et tout à la fois!... j'en ai perdu l'illusion en un instant. Pourquoi un dieu n'arrêta-t-il pas les flots d'un destin ennemi, si toutefois un dieu plane sur cet océan?. ... Oh! qu'ils ont misérablement dispersé tout ce que mon cœur amassait avec ravissement! C'est l'enfer qui s'est enrichi de mon bonheur qui s'élevait dans une orgueilleuse abondance. Il m'a envoyé en échange la désolation : je suis un mendiant banni de moi-même, n'attirant aucune sympathie ici où je suis inconnu, froide sentinelle de mon propre cadavre, ne nourrissant plus qu'un seul sentiment, la vengeance. Ah! vengeance, divin sentiment arraché au ciel, vrai pressentiment de l'immortalité, tu couvres les cris furieux des douleurs. Oh! tu consoles plus vite encore que le temps qui aime à se repaître de notre souffrance, qui revêt les abîmes de fleurs hypocrites et se joue des croyances des hommes! C'est à toi, vengeance, que je me suis consacré. Victime moi-même, je cherchais une victime... Elle est trouvée..... Avant le soir je me jetterai avec ivresse sur lui. Que le bel ange de la vie pleure alors quand tout sera consommé: le soleil peut cesser de paraître, et l'être humain s'anéantir en moi!..... Et toi, Faust, dont les artifices l'ont attirée sur ton sein, tu nages dans mon bonheur; mais tu as traîné derrière toi un nuage dont l'éclair ne remontera qu'en laissant trois cadavres. »

Robert attaque en plein bal Faust, qui le blesse mortellement, mais commande à Méphistophélès de lui conserver la vie. Après quoi Méphistophélès, feignant de redouter la police, entraîne Faust hors de France, pour le soustraire à l'influence de Bianca.

Quelques années se passent entre les troisième et quatrième actes. Nous retrouvons Faust en Espagne, visitant le monastère de Saint-Just et le moine Charles-Quint. Il prendrait peut-être, lui aussi, l'habit monastique, s'il se croyait digne de cette vie calme et simple, de ces vallées silencieuses et parfumées. L'auteur a voulu peindre ici la résignation

d'une ame grande dans sa déchéance, supportant noblement son humiliation secrète, et rendant par sa patience à boire son calice de satiété et de dégoût, hommage à la justice éternelle. Il attend dans une amertume silencieuse l'heure où Dieu voudra le frapper. Au moment où il croit que la vie ne peut plus lui apporter d'émotions, il fait rencontre d'un jeune garçon qui va se jouant dans les chemins, sous les ombrages inondés de la rosée matinale. L'enfant accompagne une jeune servante qui porte à un ermite du voisinage des dons pieux envoyés par dona Benita, sa mère. Dona Benita, que la vallée ne connaît que par ses bien faits, ne vit que pour ce fils. A cette vue, Faust éprouve un trouble et un entraînement inconnus. Il suit involontairement l'enfant à l'ermitage. Cependant dona Benita, inquiète pour son fils qui s'est échappé pour aller malgré elle dans les chemins dangereux de la montagne, accourt en appelant. L'ermite sort en entendant cette voix connue, se jette sur l'enfant et se précipite avec lui dans un abîme, en invoquant l'enfer. Dona Benita n'était autre que Bianca; l'enfant, le fils de Faust, et l'ermite le comte Robert.

Bianca est morte de douleur. Faust, subissant comme une punition méritée ces douleurs inconnues, désormais seul en ces lieux où l'isolement lui paraissait naguère la seule chose désirable, a bientôt pris une dernière résolution. C'est en vain que Méphistophélès veut le tenter par l'appât d'une vie nouvelle, lui promettre l'engourdissement d'autres plaisirs; Faust rejette avec mépris ces offres et bannit loin de lui l'esprit des ténèbres. La lutte est neuve et belle. L'être mortel domine encore de toute la hauteur d'une intelligence divine le démon puissant. Vendu à l'enfer, il ne veut violer aucune des conditions du contrat, faisant dédaigneusement remise à l'esprit du mal du reste des biens promis en échange de son ame. De retour dans sa patrie, après le dernier soupir de son père, il n'y recueille que les malédictions furieuses de ses concitoyens. Revenu pour tomber à la place témoin de son crime, il semble avoir voulu compléter par l'humiliation publique le châtiment qu'il endure depuis long-temps en silence. Son fidèle *famulus* Wagner veut le cacher dans sa maison pour le soustraire aux persécutions violentes qui se préparent contre lui. Faust refuse d'exposer ce malheureux aux dangereuses conséquences de son dévouement, et s'empoisonne sur les ruines de son laboratoire. Méphistophélès s'élance pour s'emparer de son ame; l'ombre du jeune fils de Faust descend au même instant, rayonnante d'innocence et de félicité céleste, apportant une palme de pardon. Les sons d'un orgue pieux se font entendre, et l'ombre du démon s'abîme sous terre.

Ce n'est pas là un dénouement satisfaisant, défaut qui est d'ailleurs commun à d'autres ouvrages estimés. Aussi ne blâmerons-nous guère

M. de B. sur ce pardon, auquel il eût pu facilement donner une forme moins sentimentale, moins suspecte de niaiserie. On peut dire avec plus de justesse que le drame manque d'une certaine moralité nette et suffisante. On voit bien que l'auteur s'est attaché à la vieille et grande doctrine chrétienne de l'expiation; mais il l'a fait en honteux, avec un juste-milieu de prêtre-philosophe : on dirait d'une conclusion conseillée par l'abbé Châtel. C'est en vain qu'il alléguerait que le mérite du repentir secret égale ceux de la confession et de la pénitence; quand on se place au point de vue catholique, on ne peut biaiser avec des demi-doctrines.

Ceci, qu'on le remarque bien, n'est pas du dogme, mais seulement de la critique toute littéraire, qui veut une conséquence rigoureuse dans les moyens. Aussi croyons-nous que si M. de B. avait fait de la moralité religieuse le but principal de son poème, il lui eût été facile de trouver une fin plus complète. Il nous paraît donc que le sens de ce drame est la glorification de l'ame humaine dans le personnage de Faust. Cette noble intelligence, ainsi placée avec les conditions d'énergie et de puissance, reste supérieure au démon qui n'a sur elle qu'une prise, pour ainsi dire, toute matérielle. Il entrait dans le plan de Goëthe de montrer le vaste esprit de Faust petit auprès d'une puissance surhumaine; M. de B. a pris le contre-pied, et c'est là sa gloire, car il a réussi dans cette lutte. Chez Goëthe, Faust, dégoûté par tous les plaisirs qu'on lui offre, querelle misérablement Méphistophélès, et s'use, à la grande joie de celui-ci, dans l'aigreur d'un dépit impuissant. Chez M. B., Faust, après s'être condamné le premier, ordonne à son maître futur de respecter son infortune, et l'humilie en quelque sorte par l'hommage qu'il rend aux décrets du ciel. S'il ne prie pas, c'est encore par ce sentiment de haute probité qui se reprocherait d'essayer de corrompre son juge par une offrande, et s'interdit d'ailleurs toute tentative pour faire rompre un engagement sacré. Il doit être puni; il commence par anticipation son supplice volontaire, comme l'homme qui se suicide pour ne pas être déshonoré par la main du bourreau. Ici les efforts impuissans sont tous du côté de Méphistophélès, qui s'agite sans relâche pour franchir ce cercle de mépris que Faust a tracé d'une main hautaine. Cette idée, nous le répétons, fait honneur à M. de B., qui s'en est sans doute tellement préoccupé, qu'il a négligé les autres personnages et les ressorts de son drame. Méphistophélès est un triste diable qui ne sait rien imaginer pour ou contre Faust. Bianca est un peu la femme allemande, pauvre créature toute passive, soumise à toutes les influences d'un monde de crise, étoile pure bientôt éclipsée par des vapeurs fangeuses. La vie réelle est traitée aussi mal que chez la plupart des écrivains allemands, qui semblent ne se mettre en contact avec le monde pratique que par quatre points, la tabagie, le libraire, la

diligence et l'hôtel garni. Le moindre commis voyageur de France ou même de Belgique connaît des belles de table d'hôte plus séduisantes et des escrocs plus spirituels que la Dujour et les joueurs du nouveau Faust, qui sont gauches et maussades à faire peine. Nous ne saurions trop répéter à nos confrères d'outre-Rhin qu'ils n'attachent pas assez d'importance à l'étude sérieuse de la vie réelle. Goëthe, seul peut-être entre tous les écrivains germaniques, a eu ce mérite, et la popularité dont il jouit est universelle et profonde bien autrement que celle de Schiller, qui avait pourtant plus de poésie dans le cœur. Si le *Faust* de M. de B. n'était qu'un drame, ce serait une production médiocre; comme symbole souvent revêtu d'une haute poésie, c'est une œuvre qui présagerait à un auteur jeune un bel avenir.

Die Belagerung von Maestricht (*le Siége de Maestricht*), tragédie par J.-C. Hauch, professeur à l'université de Soroë.

Une ode dédicatoire où l'on trouve deux pensées poétiques m'avait donné bon espoir. Malheureusement cette œuvre est moins qu'une tragédie de professeur. Nous en faisions tous de semblables en quatrième. L'auteur ne sait ce que sont action et caractères. Le dialogue marche toujours tout droit avec un prosaïsme désespérant, sinon risible, et ne sert même pas à exposer une conviction religieuse ou politique. C'est, non pas une pièce, mais un auteur à refaire.

Tasso's Tod (*la Mort du Tasse*), tragédie par le docteur E. Raupach, Hambourg.

Si M. Raupach n'est pas plus connu en France, c'est probablement sa faute. M. Raupach est le Scribe de l'Allemagne; mais entendons-nous, un Scribe allemand. Comme son homogène, il produit beaucoup, écrit avec facilité, se joue assez volontiers de son public, traite cavalièrement certaines convenances historiques et littéraires, n'approfondit rien et s'essaie dans tous les genres. Ici cesse la ressemblance; car, si le Scribe allemand écrit des farces (*possen*), il paraît se complaire davantage dans le genre sérieux, et la tragédie fait résonner son nom plus souvent que la comédie. Si ses vaudevilles ne valent pas les vaudevilles français que l'Allemagne, atteinte de la maladie littéraire du siècle, recherche avec empressement, il a, en revanche, plus de poésie dans l'ame, et ç'aurait

été probablement un poète remarquable, s'il n'eût entrepris d'exploiter commercialement l'article théâtre. Aussi fait-il de bonnes affaires littéraires en Allemagne, mais en Allemagne seulement.

La Mort du Tasse est une de ces tragédies de commerce, traitées adroitement, mais où l'on chercherait inutilement un nœud et des caractères. L'action se passe entre quatre personnages: le Tasse, le cardinal Ludovico d'Este, la belle Léonora, et Antonio, familier du duc Alfonso. Celui-ci ne paraît pas. Au premier acte, le cardinal, qui aime beaucoup le Tasse, s'enquiert avec intérêt de son état en arrivant à Ferrare. Antonio, l'homme d'affaires, pratique et positif, lui raconte que le poète s'est montré arrogant et insolent outre mesure, et qu'on a été obligé de l'enfermer. Grande dissertation où le cardinal excuse le Tasse qu'Antonio inculpe toujours. La question est de savoir si le poète et l'artiste méritent plus de ménagemens que les autres hommes. Lodovico, en Mécène puissant et généreux, se prononce pour l'affirmative; Antonio, l'homme de dépendance et de servitude, prétend que l'artiste ne fait, en créant, qu'un acte d'égoïsme, puisqu'il se complaît à lui-même, et que le monde, loin de lui devoir de la reconnaissance, fait beaucoup pour lui, en le mettant à même d'obéir à son imagination. Il se fait, à cette occasion, une grande dépense d'esprit, de subtilités et de belles images. Deux thèses de même nature se traitent avec des moyens semblables, dans deux autres conversations que le cardinal a, d'abord avec sa sœur Léonora, puis avec le Tasse en prison. Lodovico annonce au poète qu'il est libre et qu'il va l'accompagner à Rome où les soins de l'amitié achèveront de le calmer. A Rome, Tasse, heureux de sa liberté, redevient pourtant aigre et injuste comme devant, jusqu'à ce que l'arrivée de Léonora et l'annonce de son couronnement par le pape, en l'exaltant jusqu'au délire, lui portent un coup mortel. Revenu à lui, il a recouvré toute sa raison et demande pardon à tout le monde, même à Antonio, qui se trouve être un fort honnête homme, nullement ennemi du Tasse. Pourtant cet Antonio est trop pratique pour moi qui aime bien certains hommes pratiques; je le soupçonne fort d'être attaché aujourd'hui à la rédaction de la *Preussische Staats-Zeitung*. J'oubliais de dire que le Tasse reçoit alors un aveu d'amour très mystique de la part de la princesse Léonora, et qu'il meurt divinement en écoutant cette douce confession.

Les caractères de cette tragédie sont tout de fantaisie. Les puissans de la terre y ont une générosité, un laisser-aller, des ménagemens affectueux bien rares, sinon sans exemple. Tasse est, dans sa folie, ergoteur, dur et presque ingrat. L'histoire est tellement incertaine, que cela a bien pu être ainsi; mais, en ce cas, M. Raupach est malheureux d'avoir écrit sa

pièce sous la protection du gouvernement prussien. Il n'y a d'italien que le sujet et les noms; les personnages sont d'honnêtes hommes d'esprit allemands, qui parlent avec une belle façon de salon, et font de l'analyse et de la poésie subtile en gens qui se souviennent de leurs années d'université. Antonio dit, à propos de ses anciens démêlés avec Tasse, qu'ils ne se comprenaient pas, mais qu'ils n'ont jamais été ennemis; que tout s'est donc passé pour le mieux, car la nature, cette grande artiste, a besoin de dissonnances pour faire son harmonie. Malheureusement, je crois qu'au temps de Tasse les dissonnances n'étaient guère employées par les musiciens, qui les connaissaient à peine. Tasse fait de l'homœopathie, *en rafraîchissant par le feu de l'aloès son sang brûlant, comme on étanche la soif d'amour avec la flamme des baisers.* La bonne princesse Léonora est un *bas-bleu* allemand. Elle possède au plus haut degré le don de critique philosophique, morale et littéraire, et dit sur la vocation de la femme en ce monde de belles paroles précieuses, que jamais princesse italienne ne se donnerait la peine de comprendre. Le style est celui d'un homme habile; mais la poésie seule a le privilége de rendre invraisemblable le langage du drame, et dans celui-ci l'on plaide beaucoup trop. Nous retrouverons bientôt M. Raupach à propos d'une comédie ou d'un mélodrame.

A. Sp.

Un hasard regrettable a fait sortir de nos mains, au moment où nous allions en rendre compte, *Vally la Sceptique* (die Zweiflerin), de M. Gutskow, dont les journaux annoncent les démêlés avec la diète germanique. Depuis ce moment, il nous a été impossible de nous procurer de nouveau cet ouvrage, qui paraît avoir attiré sur son auteur les rigueurs du pouvoir. M. Gutskow est un jeune homme d'un esprit fort original, et qui le serait bien plus encore, si Henri Heine ne s'était posé de bonne heure comme dictateur de cette jeune génération mécontente et frondeuse. Nous ignorons jusqu'à présent le contenu de *la Sceptique;* mais c'est, de la part des amphyctions germaniques, une imprudence toute gratuite que d'avoir donné une importance générale à un ouvrage qui ne pouvait faire scandale que chez les lettrés. On dit que l'auteur a

attaqué les institutions religieuses et civiles. De pareilles doctrines sont trop avancées pour la nation allemande. Quant à l'auteur et à ses amis, qui forment, ajoute-t-on, une école de démolisseurs, nous regretterions qu'ils se prissent sérieusement à ce jeu, car la foi, à quelque chose qu'elle se rattache, quelque erreur qu'elle puisse favoriser, est pourtant la poésie des peuples, et nous ne savons que trop ce qu'il en coûte d'exposer les peuples au froid glacial de la raison, sous prétexte de les débarrasser de vêtemens incommodes.

REVUE

MUSICALE.

On se souvient avec quelle froideur le public français accueillit d'abord la musique de Bellini. A ses premières représentations *le Pirate* échoua; ni sa grande réputation italienne, ni la voix du Rubini, ne purent le soutenir. C'est que le public du Théâtre-Italien se méfie surtout des choses nouvelles; d'ailleurs, à cette époque, Rossini suffisait encore à ses plaisirs de la semaine : aujourd'hui *Sémiramis*, demain *Otello*, puis toujours *Sémiramis* et *Otello*, avec la Malibran pour Arsace et la Sontag pour Desdémone ; car il est ainsi fait, dès qu'il adopte une œuvre, il en abuse. La partie est entre le public et l'œuvre, c'est une lutte à qui des deux sera le plus tôt terrassé. Si l'œuvre est d'airain ou d'or pur, elle résiste et sort plus éclatante et plus sonore; dans le cas contraire, il faut qu'elle succombe; ou c'est le public qui épuise l'œuvre, ou c'est l'œuvre qui épuise le public. Combien de fois les opéras de Mozart ont tenté vaillamment cette épreuve! Qu'arrive-t-il? le dégoût vient tôt ou tard. La lassitude enfante l'inconstance. Le public se souvient des partitions qu'on lui faisait entendre à certains jours de loisir, et presque malgré lui, et pour peu que cette musique ait en elle des élémens féconds et généreux, il court à l'auteur et le proclame divin. Chose étrange! il consacre ce

qu'il dédaignait; il arrache, tiède encore, la couronne, sur les tempes du maître qu'il s'était choisi, et la jette sur le front de sa nouvelle idole, qui se trouble et meurt étonnée au milieu de son triomphe. Voilà comment s'explique la gloire si prompte des compositeurs italiens, et le rapide oubli dans lequel ils tombent presque tous; pour les faire resplendir plus loin, la gloire italienne consume les noms auxquels elle s'attache, au point qu'à la fin il n'en reste plus que cendres. — Cependant des chanteurs nouveaux arrivaient pénétrés d'une mélodie élégiaque et douce, que nous seuls ne connaissions pas encore. Cette musique avait, sur celle de Rossini, l'avantage incontestable d'avoir été écrite pour eux. *La Sonnambula* réussit, les tendres cantilènes de *la Straniera* furent comprises, Rubini le voulait ainsi, et l'on sait quelle influence a la voix de Rubini dans la salle du Théâtre-Italien, et quels prodiges elle y peut faire! Ensuite vint le succès inoui des *Puritains*, et Bellini s'empara de cette scène d'où Rossini se retirait de plein gré. Certes, l'admiration excessive de l'Italie pour ce talent si gracieux et si délicat, l'enthousiasme qu'il excitait partout, avaient de quoi nous étonner, nous qui n'avions pas entendu *Norma*, car *Norma* suffit pour justifier, en partie, tout cela. Telle est la nature de cette œuvre, qu'on ne peut, sans la connaître à fond, se faire une idée juste de l'inspiration de Bellini.— L'artiste, quel qu'il soit, s'achemine pendant les belles années de sa jeunesse, vers un but glorieux : peintures ou mélodies, toutes ses tentatives sont des degrés qui le conduisent à des hauteurs sur lesquelles il doit réaliser ce que l'humanité, plus tard, appellera son chef-d'œuvre, si la chose est digne que l'humanité s'en occupe. Pour Bellini, ce sommet où tend l'artiste, c'est *Norma* : *le Pirate*, *les Capulets*, *la Straniera*, sont comme autant d'échelons harmonieux; une fois arrivé là, il a versé sans mesure dans la forme druidique tout ce qu'il possédait en son ame de tendres mélodies et de chaudes inspirations; puis, l'œuvre étant accomplie, il s'est éloigné, la regardant encore avec amour. *Les Puritains* sont le premier degré par lequel Bellini commençait à descendre des sommets de *Norma*.

Sans être épique et grandiose comme celle de *la Vestale*, la musique de *Norma* se maintient à une certaine élévation; ce qui frappe surtout, c'est l'ordonnance dramatique des principales scènes, et la profusion de la mélodie. Jamais le chantre de *la Straniera* n'a semé sur le sol d'une partition plus de ces belles fleurs mélancoliques, dont il savait seul le secret, comme Ophélie. La mélodie de *Norma*, tendre ou véhémente, selon que la scène l'exige, ne manque presque jamais de grace et de distinction; on ne la retient pas la première fois, on ne la fredonne pas en sortant, comme les ariettes vulgaires de certains opéras français; elle se contente de vous émouvoir et se cache dans les replis du cœur; puis le

lendemain, lorsque vous êtes seul, elle vous revient heureuse et souriant d'aise, comme les petits enfans de Norma, ou plaintive et belle tristement comme leur mère. Il faut que la mélodie évite d'abord toute banalité, et se garde ensuite d'être obscure ; sans cette condition, elle n'existe pas.

Je hais ces motifs effrontés qui, du premier coup, vous sautent aux oreilles, presque à l'égal de ces phrases latentes qui font tout ce qu'elles peuvent pour se dérober sous les fils inextricables d'un orchestre laborieusement travaillé, et que les élus seuls savent découvrir. Entre les chansons de M. Adam et les arides combinaisons de Spohr, il y a pourtant quelque chose, la mélodie franche et naturelle, qui se laisse deviner plutôt que voir, et qui, loin de dépouiller aux yeux tous ses vêtemens, comme une courtisane, attend, les bras croisés sur sa poitrine, que ses adorateurs s'approchent d'elle, et que des mains connues fassent tomber ses voiles un à un; la mélodie telle qu'elle existe toujours chez Cimarosa, toujours chez Beethoven et Weber, quelquefois chez Bellini.

Le chœur des druides, que Lablache dirige, ou plutôt qu'il chante à lui tout seul, est d'un beau caractère. On a dit avec raison que la phrase principale ressemblait à la cabalette du duo des *Puritains*. En effet, les deux phrases sont de la même famille, seulement l'une est inspirée et franche, l'autre imitée et commune. La romance qui suit doit tout son mérite à la voix de Rubini, qui la chante avec son admirable expression. Cependant l'aube renaît, les brouillards se dissipent, et Norma vient au milieu des prêtresses cueillir le gui sacré. Alors un chant gracieux et frais comme le matin monte ou plutôt s'exhale de l'orchestre; c'est une mélodie tout italienne, religieuse et sensuelle, empreinte, comme le visage des madones de Raphaël, d'une expression à la fois sainte et voluptueuse. A Rome, à Florence, à Naples, cet air émeut toute la salle; tant que dure l'andante, les femmes se penchent sur leurs loges la poitrine haletante. A Paris, l'effet en est le même. Il faut dire aussi que Giulia Grisi le chante à ravir. Quand on entend cette mélodie si fraîche et si pure, on ne peut s'empêcher de déplorer les négligences du travail qui l'accompagne. Quel inappréciable joyau cette perle aurait fait si Beethoven l'eût enchâssée! Le finale du premier acte passe, à juste titre, pour la plus belle partie de l'ouvrage et la plus dramatique. Adalgise vient auprès de Norma lui confier les secrets de sa passion. Norma écoute avec ravissement la *Giovinetta*, qui lui raconte ses amoureuses peines sur une mélodie naïve et simple. Cependant la prêtresse veut tout savoir, et tout à coup elle se trouble et frémit; l'amant d'Adalgise est un Romain, c'est Polloin; il entre. Quand la situation est grave et simplement posée, quand le drame donne à la musique trois passions rivales qui luttent sourdement d'abord, puis éclatent avec toute leur véhé-

mence, il est rare, ou plutôt sans exemple, que la musique demeure au-dessous de sa tâche, et ne réponde pas à ce qu'on attend d'elle. Voyez le trio de *Robert-le-Diable;* c'est là peut-être la seule bonne inspiration que M. Scribe ait eue en sa vie. Il n'a rien inventé, et certes il a bien fait. Il a pris les trois grandes figures de la statuaire catholique au moyen-âge. L'ange, l'homme et Satan, il les a donnés au musicien, le laissant se tirer d'affaire. Or, il était impossible qu'un homme du talent de M. Meyerbeer, et disposant comme lui de toutes les ressources de la voix et de l'orchestre, ne fît pas quelque chose de grandiose, ces élémens étant donnés. Ainsi de Rossini, à propos du trio de *Guillaume Tell*; de Bellini, à propos du finale de *Norma*. Dans ces trois occasions, l'auteur du livret, ou plutôt le hasard, a dignement servi le musicien. La phrase que chante Pollion, et que Norma reprend ensuite, se développe avec ampleur et solennité; et lorsque sur les dernières mesures les trois voix ennemies éclatent en imprécations furieuses, l'effet est des plus puissans et des plus magnifiques. Je n'ai rien à dire du petit duo qui ouvre le second acte. Franchement, je conçois peu les colères de certains critiques qui s'irritent au nom de l'art pur contre cette mélodie inoffensive. Je sais que c'est là un chant peu druidique, et que le vieux Irminsul n'a guère dû entendre de son temps. Mais qu'importe cela? je vous prie. Où est aujourd'hui la vérité pour que nous allions la chercher si scrupuleusement au Théâtre-Italien, où nous n'en avons que faire? Ce duo est placé là, parce que Giulia Grisi et Mlle Assandri le veulent ainsi; il y restera, parce qu'elles le chantent à ravir. Quelles raisons faut-il de plus? — Je ne connais rien de plus commun que le chœur si vanté des Gaulois: *Guerra! guerra!* Le musicien doit surtout se tenir en garde contre ces morceaux. Pour peu que sa mélodie ait en elle des élémens grossiers, elle saisit cette occasion pour devenir ignoble. La rapidité du mouvement appelle certaines tournures banales qu'il faut laisser aux tavernes.

En général, le second acte est comme tous les seconds actes des opéras italiens, de beaucoup inférieur au premier. Le finale qui le termine, malgré les rares qualités qui le distinguent, vous laisse sans vous émouvoir; et cette indifférence a sa cause dans le ton élégiaque de ce morceau qui devrait être fort. Bellini, homme d'un génie incomplet, n'a qu'une inspiration et ne chante que des émotions calmes et sereines. Déjà, dans le cours de cet ouvrage, il a dompté sa nature en s'élevant si haut; monter encore était au-dessus de ses forces. Aussi, l'auteur du livret a fait preuve d'un manque de tact inexcusable en renouvelant la situation grandiose. Rossini seul s'élève impunément à des sommets sublimes et s'y maintient. Qu'en est-il arrivé? la phrase reste langoureuse lorsqu'il la fallait épique. L'élégie remplace l'ode. En face de tous ces

prêtres assemblés, de cette femme qui supplie, du sacrificateur immobile, en face de ces anathèmes et de ces plaintes, on se souvient du chœur de la Vestale et l'on compare malgré soi. Spontini, lui aussi, a été mélancolique et doux dans l'hymne à Latone, mélodie adorable, plus pure encore et plus sacrée que *Casta diva*. Mais à présent que la tempête gronde, écoutez ces voix étranges et ce rhythme impérieux qui sort en mugissant du récitatif du grand-prêtre, comme un torrent des flancs de la montagne. Aussi, Spontini a élevé à sa propre gloire un temple de marbre et d'or, impérissable comme le Parthenon et l'*Iphigénie* de Gluck, et Bellini a fait un opéra italien.

Je le répète, ce serait folie de chercher dans *Norma* le caractère antique, chose parfaitement inconnue aux musiciens de l'Italie, et dont Rossini a seul eu la divination quelque part dans *Sémiramis*. Ce ne sont pas les orangers des jardins de Florence qui vous diront ces imposantes harmonies des vieux chênes de la Gaule. Quelle musique Weber eût écrite sur un pareil sujet! Quelles sombres révélations l'auteur de *Freyschütz* eût trouvées à l'ombre de ces forêts druidiques! Quelle mâle senteur de chênes verts se serait exhalée de son œuvre! Comme sous sa mélodie sévère on aurait entendu les frémissemens sonores des bois sacrés et les bruits mystérieux du bouclier d'Irminsul! — Le succès de Giulia Grisi dans le rôle pesant de Norma est sans contredit le triomphe le plus loyal et le plus glorieux de cette cantatrice. Giulia Grisi chantait la partie d'Adalgise en Italie, dans ces belles soirées où Mme Pasta représentait la prêtresse gauloise. C'est à cette école qu'elle a pris son expression élevée et simple, son geste harmonieux et pur. Dans les hautes situations, dans le trio du premier acte, par exemple, elle s'abandonne, sans s'inquiéter si sa voix, si douce et si flexible, répondra aux sollicitations impétueuses de son ame. Presque toujours cet enthousiasme lui réussit. Aux premières représentations, elle avait de sublimes élans qui rappelaient Henriette Sontag dans les belles scènes de *Sémiramis*. La création, en France, du rôle de Norma est pour Giulia Grisi un pas qui comptera dans sa carrière dramatique. N'allez pas croire cependant qu'elle soit une druidesse échevelée; son jeu n'a guère plus le caractère antique, que le vêtement qu'elle porte et la musique qu'elle chante. Giulia Grisi est une belle Athénienne du temps d'Alcibiade, qui met, comme la bacchante, un rameau de chêne vert dans ses cheveux noirs et luisans, et noue autour de son sein une tunique blanche comme la Vénus de Milo. Elle s'est éprise de Pollion, qui la trahit. Elle se venge et meurt. Cette passion violente et mélancolique n'a sur elle aucune empreinte du caractère farouche et sombre de la Gaule. Ce n'est pas même une Médée. De toute façon, il faut la louer d'avoir compris ce

rôle de la sorte; car rien ne s'accommoderait moins avec toute cette musique amoureuse et tendre que la passion échevelée et furieuse d'une prêtresse druidique, telle que Shakspeare ou Beethoven l'auraient conçue. Je n'ai pas vu la pièce représentée autrefois à l'Odéon; mais je soupçonne fort Mlle Georges d'avoir senti tout autrement ce rôle, et cela devait être. L'acteur cherche la vérité en dehors du caractère qu'il compose. C'est ainsi que le grand tragédien français, à force de travail et de persévérance, créait un personnage quelquefois épique, à côté des pauvretés mesquines qu'on lui donnait à débiter, et rendait supportables les platitudes des poëtes de l'empire, en clouant sur elles, avec son génie, quelques lambeaux de vérité pris çà et là dans les histoires de Tacite. Mais, au Théâtre-Italien comme à l'Opéra, toute vérité réside au fond de la musique; c'est là que le chanteur va prendre le caractère de son rôle; absurde ou raisonnable, il faut qu'il l'adopte. Pour le tragédien, il y a des musées et des bibliothèques; pour le chanteur, il n'y a qu'une partition. S'il agit autrement, il manque à son œuvre; l'orchestre n'accompagne plus ni sa voix ni son geste, et toute harmonie est dissoute. — Mlle Assandri, qui représente Adalgise, est une jeune fille de seize ans, d'une voix charmante et sonore, et qui a déjà conscience d'elle-même. Son talent rend irréprochable l'exécution de *Norma:* car le rôle de la seconde femme est plus important ici que dans les autres ouvrages du répertoire italien, et, livré à Mme Amigo, compromettrait gravement les représentations. Rubini s'est chargé de la partie de Pollion, Lablache de celle d'Orovèze. Or, Rubini ne chante qu'un trio, et Lablache conduit le chœur. En vérité, on ne trouve un tel luxe qu'au Théâtre-Italien de Paris.

L'Opéra revient à la musique. Le directeur, homme d'intelligence et de bon goût, se console avec Rossini de l'absence de ses danseuses. *Le Siége de Corinthe* vient d'être remis à la scène. Après six ans de retraite obstinée, l'illustre auteur de *Guillaume Tell* a franchi de nouveau le seuil du théâtre de ses derniers succès. Rossini a dirigé lui-même les répétitions de son œuvre, mais il s'en est tenu là prudemment. Toutefois une chose grave, et qui mérite bien d'être constatée ici, c'est la vive part que le maître a prise à son triomphe. Le croiriez-vous! cet homme impassible que vous rencontrez chaque jour sur le boulevart Italien, et qui ne vous aborde jamais sans sourire du bout des lèvres, a tressailli au bruit des applaudissemens comme il faisait autrefois quand il avait vingt ans, et qu'on représentait *Tancrède.* Rossini a retrouvé ce soir-là toutes les généreuses émotions de sa jeunesse. Qu'on dise encore maintenant qu'il est des cœurs rassasiés qui se pétrifient au point de devenir insensibles tout-à-fait à la gloire. Rossini s'est donc ému d'un triomphe de théâtre, chose puérile et

vaine qu'il semblait tant mépriser; tant il est vrai qu'il veille au fond des cœurs les plus ensevelis, sous les cendres de l'indifférence, une étincelle ardente que le moindre vent du succès attise et fait grandir au point de la rendre capable de chauffer un grand œuvre; nommez-la caprice, ambition, vanité, peu importe.

Le Siége de Corinthe passe à bon droit pour l'un des plus faibles ouvrages de Rossini. L'abondance des chœurs, le style héroïque et déclamatoire de la plupart des morceaux d'ensemble, la profusion des récits, tout cela fait de cette partition la plus monotone qui se puisse entendre. Lorsque Rossini vint pour la première fois d'Italie en France, l'administration royale lui demanda, comme c'était justice, un opéra nouveau. Rossini, tout le monde le sait, aime trop ses loisirs pour s'asseoir volontiers à l'œuvre; cependant, comme il voulait se rendre aux instances de la maison du roi, il choisit un terme moyen qui pût satisfaire aux intérêts de sa fortune et de sa renommée, sans troubler les heures si douces de son oisiveté; il chercha dans son bagage ancien s'il n'y trouverait pas d'aventure quelque chose de nouveau et de bon pour les Français. On était alors dans un moment de sympathie et d'enthousiasme pour les Grecs. On ne voyait au Musée que Souliotes terrassant des visirs; les théâtres regorgeaient de vestes brodées et de caftans, de lourds pistolets argentés, de kangiars, de tromblons évasés, et de tous les ustensiles de guerre dont M. Hugo s'est chargé de faire le catalogue dans son livre des *Orientales*. Rossini, en homme d'esprit, avisa qu'il y avait dans ses malles un certain *Maometto*, écrit pour quelque ville d'Italie, et qui pourrait bien à ce moment être de circonstance en France; et prenant sa partition, il la livra sur l'heure à deux poètes arrangeurs, qui se mirent en travail d'inventer pour cette musique le plus grotesque drame qui se puisse imaginer. *Le Siége de Corinthe* est écrit dans un style incroyable et stupéfiant pour tous ceux qui, comme nous, n'ont pas assisté aux grandes représentations des tragédies impériales. On se demande comment il est possible qu'on ait tenu ce langage sur le théâtre, et comment le public et les acteurs pouvaient se regarder alors sans éclater de rire, comme les deux aruspices latins. A tout prendre, j'aime mieux la poésie de *Gustave* que ces vers fastueux et lourds qui tombent un à un comme des lames de plomb sur la musique et l'écrasent. Au moins la langue douteuse que M. Scribe fait parler à ses héros, et qui n'est ni la langue italienne ni à coup sûr la langue française, mais qu'on nommera par la suite, il faut l'espérer, n'offense pas le rhythme et la mesure à l'égal de ces alexandrins académiques reparaissant sans cesse avec une infatigable persévérance. Il est fort question, dans *le Siége de Corinthe*, des Thermopyles, de Marathon et de Salamine. Autant aura-t-il valu donner

à Rossini *le Voyage d'Anacharsis* à mettre en musique. Il y a là un grand-prêtre fort ennuyeux, qui prophétise les destinées futures de la Grèce, ni plus ni moins que le Joad de la tragédie de Racine. Vous figurez-vous quel dut être l'étonnement de Rossini, lorsqu'il tint ce livret entre ses mains, lui qui avait fait *le Barbier de Séville* avec Beaumarchais, le troisième acte d'*Otello* avec Shakspeare; il crut sans doute que c'était là le genre national, se soumit et composa. Sa musique, quoi qu'il ait pu faire, se ressent de la monotonie du sujet, et traîne partout sur ses épaules la chappe pesante du vers. Un défaut grave de cette partition, c'est aussi d'aspirer toujours au sublime. L'homme qui avait écrit *Sémiramis* avant *le Siége de Corinthe*, et qui depuis a fait *Guillaume Tell*, sait pourtant bien que le sublime dans l'art n'est pas un état où l'on puisse prendre demeure et s'installer. On peut, dans son inspiration, s'élever aux étoiles ; mais c'est folie et présomption de croire qu'on s'y maintiendra durant tout le cours de son œuvre, et de vouloir établir ses quartiers si haut. A force d'être sublime, on devient monotone, puis ennuyeux. Regardez les merveilles du génie humain, prenez l'*Iliade* d'Homère et le *Don Juan* de Mozart, et voyez si, dans ces œuvres, le ton se soutient sans cesse à l'élévation des plaintes du roi Priam ou du désespoir de dona Anna. Il se trouve, grace à la monotonie générale du style de cet ouvrage, que Rossini a fait, avec *le Siége de Corinthe*, un grand opéra français dans toute l'acception de ce mot. *Le Siége de Corinthe* n'est pas une œuvre comme *l'Iliade* ou *Don Juan*, mais un poème lourd et monotone, que je comparerais volontiers à *la Henriade* de Voltaire, la seule épopée que nous ayons en France, comme se l'imaginent encore quelques dignes têtes qui branlent. Jamais peut-être Rossini n'a plus abusé du rhythme que dans cet opéra.

Le chœur d'introduction est solennel et beau; Donizetti en a imité la phrase principale dans le trio d'*Anna Bolena*, mais avec tant d'adresse et de bonheur, qu'il faut une attention scrupuleuse pour le reconnaître; de grandiose qu'elle est, il l'a faite mélancolique et plaintive. L'air de Mahomet manque parfaitement de distinction; il semble que Rossini, à propos de la reprise de cet ouvrage, aurait bien pu fouiller pour en prendre un autre, dans son répertoire italien si riche en cavatines brillantes. Si peu enthousiaste que l'on soit du caractère dramatique, il est impossible cependant de ne pas être frappé de l'inopportunité de ce morceau. Il n'existe pas à Venise de cabalette plus galante et plus folle, et c'est un chef barbare, vêtu d'acier, c'est Mahomet qui fredonne cela devant son peuple. Cet air pouvait passer à la rigueur du temps où les Turcs de l'Opéra portaient sur leurs épaules un manteau de soie et d'or, et sur leur front une aigrette de diamans; mais aujourd'hui

vraiment il est ridicule. Mieux vaut exclure la vérité, comme on fait au Théâtre-Italien par exemple, que de ne pas l'admettre tout entière. Pourquoi ce costume rigoureux, si la musique le dément? En revanche, une admirable composition, c'est le finale du dernier acte, la bénédiction des drapeaux. Là, point de détours ni de confusion; chaque chose va droit à son but; tout se lie et s'enchaîne avec une logique étonnante. Jamais peut-être le génie et le talent de Rossini ne se sont plus dignement révélés que dans l'invocation du vieux prêtre. Il y a dans cette prophétie toute la démence du trépied antique. C'est un morceau conçu dans de colossales dimensions, un morceau comme le finale de *Moïse*, auquel il a quelquefois le tort de ressembler, surtout dans la dernière phrase. Quelque critique qu'on en puisse faire, *le Siége de Corinthe* n'en est pas moins l'œuvre de Rossini; et, pour être cette fois plus aride que de coutume, le sol n'en a pas moins çà et là gardé l'empreinte des ongles du lion. *Le Siége de Corinthe*, avec tous ses défauts, reste à l'Opéra comme un monument de la puissance de Rossini. C'est encore là une partition comme on n'en écrit guère depuis qu'il s'est croisé les bras. L'exécution du *Siége de Corinthe* est digne en tout point de l'Académie royale de Musique. Nourrit, chargé comme autrefois du rôle de Néoclès, trouve des élans naturels et beaux. Dans l'air du troisième acte, qu'il chante avec un sentiment rare, sa voix a des vibrations d'une sonorité métallique. Quant à Pamyra, Mlle Falcon a révélé tout ce qu'il y avait d'énergie et de grace à la fois dans ce caractère. Mme Damoreau, dont le talent délicat et fin se refuse à toute inspiration grandiose, avait laissé dans l'ombre certaines parties de cette œuvre, et le public s'est étonné de découvrir tant d'énergie et de mâle puissance là où, jusqu'à présent, il n'avait vu que mignardise et coquetterie. En complétant Mme Damoreau, Mlle Falcon a produit dans son jour véritable cette création de Rossini, comme elle fit lorsqu'elle s'empara du rôle d'Alice. Elle abordait ce soir-là un des airs les plus difficiles du répertoire italien, et certes, il fallait du courage; car, si par malheur elle eût échoué dans la partie agile du rôle de Pamyra, le public ne lui aurait tenu compte ni de son jeu si vrai, ni de sa voix si belle. L'épreuve a été des plus glorieuses pour la jeune cantatrice, et quoi qu'il advienne maintenant, il est bon qu'elle ait créé ce rôle de la sorte, ne fût-ce que pour faire taire ceux qui prétendent encore aujourd'hui qu'une voix ample et magnifique doit toujours demeurer inhabile aux délicatesses du chant italien, et que la vibration exclut l'agilité, comme si le torrent qui s'épanche à larges nappes de cristal, ne pouvait pas tout aussi bien se dépenser en petites gouttes de pluie et de rosée.

J'avoue qu'après vous avoir parlé si long-temps d'une œuvre de Ros-

sini, je ne me sens guère le courage de commencer une discussion nouvelle sur le mérite de *la Grande-Duchesse*. La partition de M. Caraf a est du nombre de celles qui se dérobent à toute analyse sérieuse. La chûte de *la Grande-Duchesse* a fait le succès de *l'Éclair*. Ne croyez pas au moins que la musique de M. Halevy soit de beaucoup préférable. Vraiment, de pareilles compositions on ne sait que penser. C'est quelque chose de moins mélodieux qu'*Adolphe et Clara*, de plus laborieusement ouvragé. Le public y prend goût; voilà tout ce qu'on en peut dire. A l'heure qu'il est, l'Opéra-Comique ne donnerait pas *l'Éclair* de M. Halevy pour *le Mariage secret* de Cimarosa. Il est vrai que si dans un mois il prend fantaisie à Lablache de s'affubler de la perruque du bonhomme Geronimo, la musique du maître italien renaîtra plus jeune et plus admirable que jamais, et dans un mois que sera devenu *l'Éclair?* N'importe, l'Opéra-Comique a des succès en réserve, et bientôt, avant que la lumière de *l'Éclair* se soit éteinte, l'astre de Mme Damoreau, cet astre si doux et si charmant, se levera sur son théâtre entre ses deux satellites, MM. Auber et Scribe.

De tant de notes écloses pendant les douze mois qui viennent de s'écouler, que reste-t-il de généreux? Quelles augustes harmonies l'année qui s'enfuit emporte-t-elle sous son manteau à ses sœurs qui l'ont précédée dans le gouffre éternel? O Mozart, Beethoven, Weber, Cimarosa, vous tous qui, dans ces, jours accourez sur le seuil de l'éternité, tendant les mains à la terre, soyez heureux, car les vents de l'année accomplie vous portent encore vos pensées; tout le reste s'est dissipé comme la poussière avant d'arriver jusqu'à vous. Respirez, ombres saintes, les parfums des grands lys que vous avez semés autrefois dans le jardin de la terre, et qui seuls aujourd'hui, lorsque tout se flétrit à leur pied, demeurent debout et glorieux.

H. W.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 décembre 1835.

Quatre lignes insérées dans *le Moniteur*, deux jours avant la séance royale, contenaient le passage le plus important du discours de la couronne : « la France a accepté la médiation de l'Angleterre, proposée par lord Granville au nom du gouvernement britannique. » Nous avions déjà parlé de la proposition officieuse de lord Granville au duc de Broglie. Avant de la convertir en proposition officielle, et surtout de la divulguer, quelques doyens de la diplomatie, et M. de Talleyrand particulièrement, dit-on, pensaient qu'il était convenable que cette médiation bienveillante eût été proposée au gouvernement des États-Unis et acceptée définitivement. Que deviendrait, en effet, la proposition de l'Angleterre, si les chambres américaines s'en tenaient, comme il se peut, aux termes du traité? Certes, l'empressement de la France à accepter l'intervention d'une puissance amie ne lui sera pas compté pour un acte de lâcheté; mais ce n'est pas de l'empressement, c'est de la précipitation, que décèle cette hâtive insertion au *Moniteur*, et il est bien permis d'y voir, comme on l'a fait, un autre motif que celui d'apaiser nos différends avec le gouvernement américain.

Ne fallait-il pas ouvrir la session? Le ministère tenait à se présenter devant les chambres, à la fois en conquérant et en pacificateur! Tout le

discours de la couronne tendait à cet effet. Mais que d'efforts et de peines avait coûté chaque phrase de ce discours si simple et si peu rempli? N'a-t-il pas fallu brûler Mascara, l'abandonner en toute hâte, laisser des bagages et des munitions sur la route, afin que tout fût fini pour l'ouverture des chambres, et que l'héritier du trône, arrivé trop tard, néanmoins, pût apparaître dans l'enceinte du palais Bourbons, le front couvert de son laurier, comme Bonaparte devant le directoire? Peu importe, après cela, qu'une nouvelle expédition soit nécessaire pour assurer les avantages de cette première expédition, bâclée pour la session; peu importe que, dans quelques mois, cette triste affaire d'Amérique, reparaisse hérissée de nouvelles difficultés. Alors, comme alors! La session n'aura pas moins été vaillamment ouverte, les crédits n'auront pas moins été votés; la majorité, enivrée, satisfaite, et renvoyée dans ses champs, dans ses comptoirs et dans ses fabriques, n'aura plus rien à exiger avant un an. Or, gagner un an, c'est tout le secret du gouvernement représentatif, tel qu'on l'entend aujourd'hui; et ce serait une folie que se refuser à reconnaître combien le ministère, qui a fait toutes ces choses, est habile.

Le ministère eût bien voulu ajouter à son discours un paragraphe au sujet de la Russie; c'est une lacune qui sera remarquée en Europe, que le silence qu'il a gardé sur ses relations avec cette puissance, car pour l'Angleterre, pour l'Espagne, pour les États-Unis, pour l'Afrique, il en a été question explicitement dans le discours, et quant à la Prusse et à l'Autriche, on sait qu'aucun différend ne s'est élevé entre la France et ces états, et qu'aucune négociation n'est pendante avec ces puissances. Mais il n'en est pas ainsi de la Russie. La Russie a adressé des réclamations financières à la France; la Russie se place chaque jour plus hostilement vis-à-vis du gouvernement français; dans son fameux discours à la municipalité de Varsovie, l'empereur a familièrement nommé notre monarchie un gouvernement de la rue; une feuille plus qu'officielle, puisqu'elle est confidentielle, a attaqué avec violence et le discours et tout le système politique de l'empereur Nicolas; l'empereur a répondu par un acte dédaigneux qui s'étend plus loin qu'on n'a bien voulu le dire; c'était bien le cas, ce semble, de dire quelques mots de la Russie, quelques mots pour rassurer les esprits les plus faciles à alarmer, ou pour rassurer les susceptibilités nationales, qui s'inquiétent avec raison de l'attitude que prend la Russie vis-à-vis de la France. Ce peu de mots en eût dit plus pour la sécurité extérieure du pays que tout le reste du discours, qui va singulièrement contraster avec le message du général Jackson, où l'Amérique prendra toute l'importance que lui laisse si bénévolement la France; mais ce mot ne pouvait se dire, M. de Pahlen ne le voulait pas.

Jamais la Russie n'a marché si directement à l'accomplissement de ses projets. Déjà elle a détruit le royaume de Pologne; l'Europe, où l'on parle tant aujourd'hui des traités de 1815, ne pouvait l'empêcher, pas plus qu'un berger ne pourrait empêcher la mort d'un agneau qu'il confierait à la garde d'un loup; mais la seule réserve que les puissances européennes pouvaient faire pour leur dignité personnelle, elles n'ont pas eu le courage de la faire. L'abolition du titre du royaume de Pologne n'a pas été l'objet d'un congrès; à peine si quelques notes secrètes ont apporté à Saint-Pétersbourg de faibles et timides protestations; et pendant ce temps, M. Sébastiani annonçait à l'Europe, du haut de la tribune française, que l'ordre régnait à Varsovie. Étonnez-vous donc maintenant que l'empereur Nicolas se plaigne que vous troublez l'ordre établi, et dise que vous avez cessé d'être les défenseurs de l'ordre public en Europe, vous qui avez répété sans indignation les paroles que nous citions tout-à-l'heure, et qui vont être récompensées demain, en la personne de M. Sébastiani, par un bâton de maréchal de France! Est-ce la faute de l'empereur Nicolas, si votre marche politique s'accommode et se soutient de contradictions si flagrantes? Sa marche à lui ne change pas. L'ordre qu'il a établi dans Varsovie, à coups de sabre et à coups de canon, au temps où vous annonciez l'établissement de cet ordre, comme une bonne nouvelle, cet ordre dure encore à cette heure, et l'empereur Nicolas est aussi fermement décidé à le maintenir qu'il l'était alors. Je ne sais si les traités de 1815 lui défendent de faire ce qu'il exécute aujourd'hui à la face de l'Europe qui les a signés; mais ce que je sais, c'est que votre main complaisante avait effacé une partie de ces traités avant que sa main violente ne les eût déchirés tous; et tout bien considéré, le silence que le discours du trône a gardé sur la Russie, est d'une bonne politique. Si la Russie n'avait pu répondre que par une guerre, il eût été digne de la France de parler sans crainte; mais la Russie a une meilleure réponse à faire, et il ne serait pas prudent de s'exposer aux logiques et accablantes explications que pourrait nous donner le cabinet de Saint-Pétersbourg.

Heureusement pour la France, le ministère actuel n'est pas chargé seul de défendre la cause de l'Europe contre la hauteur asiatique de la Russie; cette cause regarde aussi l'Autriche et l'Angleterre, mais l'Angleterre surtout, à qui lord Durham a d'étranges comptes à rendre au sujet de sa mission. On a parlé d'altercations entre l'empereur et lord Durham. Tout le monde sait maintenant qu'il n'y a pas eu d'altercations; mais lord Durham demandait l'évacuation des deux principautés de Moldavie et de Valachie, et l'empereur a fait aussitôt passer quelques milliers de Russes de plus dans ces deux principautés; l'ambassadeur anglais insistait particulièrement sur l'abandon de la forteresse de Silis-

tria, l'empereur a ordonné immédiatement d'expédier un nouveau convoi d'artillerie et de munitions à la garnison de Silistria; des officiers de génie sont partis de Saint-Pétersbourg pour augmenter les fortifications de cette place. L'empereur montre plus de mansuétude, il est vrai, vis-à-vis de l'Autriche, et il accepte la médiation de commissaires, pris au sein des deux nations, pour régler la grande et difficile question des sources et de la navigation du Danube; mais l'occupation des principautés intéresse aussi l'Autriche, plus même qu'elle n'intéresse l'Angleterre, et l'affront fait à lord Durham touchera vivement M. de Metternich.

C'est un prince vigilant et actif que l'empereur Nicolas! Ses vues ne se portent pas seulement sur la Perse qu'il domine par la Turquie, sur la Turquie qu'il domine par ses principautés, sur la Pologne qu'il tient étroitement sous une de ses serres, sur l'Inde qu'il convoite, sur la mer Noire qu'il mesure de l'œil; d'un bout du monde à l'autre il tend les mains aux États-Unis d'Amérique, dont les possessions les plus reculées touchent à ses possessions par les mers aléoutiennes. S'il est vrai qu'un traité d'alliance et de commerce soit discuté en ce moment à Saint-Pétersbourg, entre l'envoyé américain et l'empereur, et que toutes les difficultés de cette transaction s'aplanissent sous l'influence de l'éloignement commun des deux parties contractantes pour la France et l'Angleterre, la Russie pourra se rire du nom de barbare que nous lui prodiguons, et certes, cette fois du moins, elle n'aura pas travaillé à le mériter, en traitant avec une république; car elle aura prouvé qu'elle sait oublier au besoin les aversions et les répugnances que lui commande sa nature politique, pour obéir à l'impulsion de ses intérêts matériels; et c'est là le comble comme la perfection de la civilisation.

L'Europe se trouverait ainsi nettement séparée par les intérêts commerciaux; car on ne peut douter que la Russie ne se rattache au système de douanes allemand, par quelques liens du moins, et qu'elle n'entraîne dans cette voie le reste du Nord. Cet habile et profond système qui fait du gouvernement prussien le comptable et l'agent fiscal de toute la confédération, est le véritable pivot tant cherché depuis Charlemagne jusqu'à Napoléon, pour former une puissance compacte au nord de l'Europe, et se trouve d'autant plus approprié à l'époque actuelle qu'il se fonde uniquement sur les intérêts matériels des peuples, ou pour vrai dire, des gouvernemens. Ce système enserre aujourd'hui l'Allemagne tout entière, et achève de donner à la Prusse cette suprématie allemande que l'Autriche perd de jour en jour depuis quarante ans. La France a longtemps combattu ce système, et ses agens diplomatiques, dans les petits états de l'Allemagne, n'avaient d'autre mission que celle de les détourner d'une accession au système de douanes prussien. Le duc de Bade y a

accédé le dernier, il y a peu de temps, après avoir résisté plusieurs années aux propositions de la Prusse; et aujourd'hui une circonstance, peu importante en elle-même, ouvre au système prussien une voie nouvelle, et semble préparer son extension dans d'autres pays que les états allemands. C'est encore le ministère actuel qui a réservé cette dernière disgrace à la France.

On sait les difficultés qui se sont élevées entre le grand royaume de France et le petit, le très petit canton, ou plutôt le demi-canton de Bâle-Campagne. Nous avons déjà dit que le ministère français a tous les torts dans cette affaire. Il s'agissait tout simplement de lire attentivement le traité passé entre le gouvernement fédéral et M. de Rayneval, notre ambassadeur en Suisse sous la restauration. Un article de ce traité dit formellement que les juifs français ont en Suisse les mêmes droits que les juifs indigènes *qui n'en ont pas*, et à qui il est interdit d'acquérir des propriétés sans le consentement des autorités spéciales. Aujourd'hui que, sur la réclamation d'un juif français, le canton de Bâle-Campagne se trouve en interdit, et frappé d'une sorte d'embargo, le vovort a jugé à propos de céder à l'invitation des gouvernemens allemands et d'envoyer à Stuttgard plusieurs commissaires chargés de s'entendre pour les *questions commerciales*, avec les commissaires de la Bavière, du Wurtemberg et du duché de Bade. On peut juger de l'esprit qu'apporteront les commissaires suisses dans ces négociations ! Le résultat est facile à prévoir, et nous ne tarderons pas à recueillir le fruit de notre raideur et de notre dureté, qui contraste singulièrement avec la douceur et la longanimité que nous avons montrée dans l'affaire d'Amérique. Il est vrai qu'envers la Suisse nous avons tort, et que nous avons raison vis-à-vis de l'Amérique !

Dans cet état de choses, pourquoi la France ne créerait-elle pas, pour le midi de l'Europe, un système de douanes français, par opposition au système prussien qui gagne chaque jour, et menace de créer une sorte de blocus continental, contre nous? Le gouvernement français pourrait, de son côté, tracer un assez vaste cercle? L'Espagne, le Portugal, la Belgique (qui nous échappera quelque jour, et se ralliera au système prussien, si nous n'y prenons pas garde), la Suisse française, l'Afrique en ce qui concerne nos possessions; tel serait le théâtre de cette vaste exploitation. Qui sait même si l'Autriche, froissée par le système prussien, n'accéderait pas quelque jour à notre alliance commerciale? Peut-être l'Angleterre s'y rattacherait-elle également par quelques transactions particulières, ainsi que la Russie se dispose à faire pour l'Allemagne. Dans ce système, la France serait comptable des autres puissances comme est la Prusse aujourd'hui; elle les rattacherait à elle par mille

liens nouveaux; à mesure que son système de douanes s'agrandirait et s'améliorerait, elle amènerait à elle d'autres états; et elle aurait au moins un système à opposer à un système; son rôle ne se bornerait pas à détourner quelques états d'une accession au système prussien, elle aurait elle-même quelques avantages à offrir, en dédommagement des sacrifices qu'elle exigerait; mais pour exécuter un semblable projet, il faudrait renoncer d'abord à gouverner la France au profit de deux ou trois monopoles, il faudrait avoir la courageuse et honorable volonté de combattre les défenseurs privilégiés de quelques prohibitions, qui dominent le ministère, ou plutôt la partie corrompue du ministère; il faudrait sacrifier quelques misérables intérêts privés à la grandeur et à la prospérité de la France, et c'est ce qu'on ne fera pas. On aimera mieux subir honteusement les résultats, désastreux pour nous, de l'habileté et des hautes vues du gouvernement prussien, et l'on verra avec apathie se détacher tour à tour tous nos alliés, petits et grands, jetés dans un ordre de choses contraire à nos intérêts, les uns par le peu d'avantages qu'offre notre amitié, les autres par notre insouciance à nous créer des amis. Puis quand on reprochera au ministère d'avoir laissé dépérir les intérêts matériels sur lesquels se fonde tout ce système de gouvernement, le ministère répondra que le gouvernement représentatif ne permet pas l'accomplissement d'entreprises aussi gigantesques. Nous aurions alors bien mauvaise grace à nous élever contre le despotisme!

Le discours du trône fait supposer que le ministère n'a pas le projet de présenter un complément à ses lois de rigueur et d'intimidation pendant cette session, à moins que des circonstances imprévues ne l'y obligent. On renonce aussi à proposer, pendant cette session, la loi de conversion des rentes. On se bornera à formuler une loi sur les attributions municipales et départementales, une loi sur les primes et les loteries, une loi sur l'instruction secondaire, une loi pour régler le mode d'exécution de la loi sur le jury, et enfin une loi sur la garde nationale.

La loi de la garde nationale sera la véritable loi d'intimidation de cette session. Elle est l'ouvrage de quelques officiers de l'état-major de la garde nationale, c'est-à-dire d'hommes qui tirent de la garde nationale tous les avantages sociaux, qui lui doivent une position brillante, une influence souvent fructueuse. Il suffira de dire que la plupart des places de finances ont été données depuis deux ans à la recommandation des personnages dont nous parlons. On nous a fait connaître quelques dispositions de la loi qu'ils élaborent. Si nous sommes bien informés, elles dépassent tout ce que la discipline prussienne ou russe a imaginé de plus despotique et de plus rigoureux. Les recensemens seraient abolis; tous les citoyens tenus de s'inscrire sur les contrôles, *proprio motu*. Quiconque s'en

dispenserait serait passible d'amendes qui s'élèveraient jusqu'à dix mille francs, payables par voie de contrainte par corps et de saisie. Les citoyens seraient tenus de justifier de leur inscription pour être admis aux emplois publics, pour se marier, *pour tester*. Ainsi, la nouvelle loi de la garde nationale frapperait même les héritiers des réfractaires, elle ne permettrait pas de légitimer ses enfans naturels par un mariage, avant que d'avoir monté la garde à la porte d'une mairie! Elle ruinerait, elle déposséderait un malheureux ouvrier qui aurait fait inexactement son service, ou qui aurait négligé de se faire inscrire! Elle demanderait plus que n'a jamais demandé la loi de la conscription sous l'empire! Elle traiterait des citoyens libres, en temps de paix, plus cruellement que Napoléon ne traitait ses sujets lorsqu'il était en guerre avec le monde entier! En vérité, on ne sait si l'on rêve en apprenant de pareilles choses. Après cela, il ne reste plus qu'à élever, sur la place Carrousel, un monument à l'auteur de cette loi. M. Jacqueminot y sera représenté sur un piédestal, avec quatre gardes nationaux enchaînés à ses pieds.

Loin d'aggraver les peines infligées à la garde nationale par une loi déjà bien rigoureuse, nous serions portés à demander qu'on donnât aux citoyens des garanties contre les jugemens arbitraires de certains conseils qui prononcent sur les absences, sur les cas de maladie, sur les exemptions légales, d'une manière tout-à-fait arbitraire, et sans daigner avoir égard aux passeports, aux certificats des médecins délégués par eux-mêmes, et aux attestations authentiques. Il est quelques quartiers de Paris où deux ou trois petits despotes, qui se font sourds aux réclamations, dominent leurs concitoyens avec une dureté sans exemple, et arrachent des décisions injustes à des conseils composés d'ailleurs d'hommes droits et bienveillans. Un grand conseil de cassation et de révision, composé non pas d'officiers de la garde nationale, mais de jurés, remédierait à ce mal, dont nous pourrions citer mille exemples.

La chambre recevra aussi, dans cette session, une réclamation signée d'un grand nombre de citoyens contre le régime effroyable des maisons de détention pour la garde nationale, et notamment contre la prison de Paris. C'est en un temps où l'on s'occupe d'améliorer le système des prisons, et d'adoucir le sort des criminels, qu'on jette pêle-mêle dans ces affreux séjours, des hommes recommandables et l'élite des habitans de Paris, et qu'on les soumet à un traitement qui doit leur faire envier le sort de Lacenaire et de Fieschi. Nous n'entrerons pas dans des détails repoussans, à moins que des dénégations ne nous forcent à le faire; nous dirons seulement que nous avons vu d'anciens soldats verser des larmes d'indignation, en subissant les humiliantes conditions qu'on impose aux détenus de la garde nationale; et nous citerons un négociant, nommé

Cartier, que la mort a frappé dans la prison même. Atteint d'une congestion causée par le manque d'air, les médecins ne purent pénétrer auprès de lui que sur un ordre de l'état-major, et quand l'ordre vint, il était trop tard! (L'état-major est au Carrousel, et la prison au Jardin-des-Plantes.) Durant les froids rigoureux que nous venons de souffrir, et tandis qu'on chauffait les salles d'asile pour les indigens, les prisonniers de la maison d'arrêt de la garde nationale passaient la nuit dans de vastes dortoirs sans feu, sur des grabats mal abrités. La prison de la garde nationale renfermait en un moment M. A. de Châteaubriand, qui en est sorti à demi mort, M. le prince G. de Montmorency-Rebecque, M. le marquis de Sennevoie, M. le duc de Lachâtre, et un de nos plus spirituels écrivains, tous condamnés durant l'été pendant leur absence. Tous souffraient sans se plaindre, quoique quelques-uns d'entr'eux eussent à subir quinze jours de prison; ils savaient qu'à l'expiration de leur peine, ils trouveraient tous les soins et tout le repos que leur situation exigera sans doute; mais de malheureux ouvriers partageaient leur sort, de pauvres gens arrachés à leur famille, à leur travail, et qui trouveront sans doute une semaine de disette et de famine, au bout de cette semaine de douleur et de captivité! Ce n'est pas là de l'égalité devant la loi, quoi qu'en disent les geôliers de ce bouge! L'égalité devant la loi consisterait à traiter chrétiennement et avec humanité tous les citoyens, princes ou ouvriers, nobles ou bourgeois; cette rigueur militaire qui arrache un citoyen à ses habitudes, à ses affaires, et à ses plaisirs aussi, est assez grande pour ne pas y joindre la rigueur du bagne ou du *carcere duro*. Ajoutons que M. Jacqueminot refusait, par exception, aux amis de M. de Montmorency la permission de le visiter. Or, comme il n'est pas juste qu'il reste un seul privilége en France aux descendans du premier baron chrétien, nous demanderons aussi une réforme de la loi sur la garde nationale, qui détruise un arbitraire révoltant, et assure l'égalité entre les Montmorency et les Jacqueminot.

DE LA SERVITUDE VOLONTAIRE, par Estienne de La Boëtie (1548), avec une préface de M. F. DE LA MENNAIS (1835) (1).

Tel fut le XVIe siècle, tel fut La Boëtie; penseur et érudit, amant de l'antiquité et novateur. Déjà dans les ames ardentes, sous l'influence des souvenirs de Rome et d'Athènes, la république, germe contenu dans la

(1) Librairie de Daubrée et Cailleux, rue du Bouloi.

réforme, se manifestait. Les protestans surtout, sous le feu des persécutions religieuses, allaient rapidement et logiquement de la négation de l'autorité en matière de foi à la négation de la royauté. Étienne de la Boëtie n'avait que seize ans, lorsque, au milieu de ses études, cette vision de la république se montra à lui. Une telle idée allait à son ame nourrie de l'antique, sérieuse, pleine de foi et de vigoureuses tendances; et, deux ans plus tard, il avait déjà écrit, *à l'honneur de la liberté contre les tyrans*, son discours *De la Servitude volontaire*, où il s'attaque ouvertement à la monarchie. Ce discours a joui, au XVIe siècle, d'une grande estime, au point que la réforme, dans ses tentatives de révolution, s'en fit un instrument. Aujourd'hui sans doute les idées de ce livre n'ont plus l'importance de la nouveauté; mais, pour être juste à son égard, il ne faut pas le déplacer de son horizon. Nous y avons senti, au travers des réminiscences de l'antiquité, une inspiration large, forte, sincère, originale, une singulière ferveur patriotique, et, dans un style ferme et noble qui se plaît aux vigoureux élans, une pensée qui n'est pas sans profondeur et qui, pour être aventureuse, n'exclut ni l'observation, ni le sentiment des réalités. Le but du livre est de démontrer que la liberté est le droit des nations, qu'elles-mêmes se font leur servitude, et que, pour en être délivrées, il leur suffirait de s'abstenir; d'où l'auteur prend occasion d'examiner comment le despotisme, ou plutôt toute monarchie, se fonde et se maintient.

Un homme qui, pour la hauteur d'ame, la fermeté de croyance et le généreux élan, n'est pas sans ressemblance avec La Boëtie, a cru que, dans le silence forcé des vivans, il pouvait être utile de ranimer la voix des morts, et il a publié une édition nouvelle du discours de La Boëtie. Dans une longue préface, écrite de ce style qu'on lui connaît, style au jarrêt nerveux, qui bondit et étreint comme un jeune lion, il montre que les observations de La Boëtie sur le despotisme n'ont rien perdu avec le temps de leur vérité; mais ce qui dans cette préface nous a le plus frappés, c'est l'intention même de la préface; c'est ce nom de La Boëtie et celui de La Mennais qui s'associent à deux siècles et demi de distance; c'est cette voix révolutionnaire du XVIe siècle, qui se répète au XIXe en s'agrandissant.

COUP D'ŒIL SUR L'ÉTAT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN FRANCE ET SUR LES DÉVELOPPEMENS QU'ELLE EXIGE, par C. P. Collard.

Cette brochure, destinée à préparer les élémens de la loi promise sur l'enseignement secondaire, présente le résultat de recherches consciencieuses et des vues pratiques exposées avec précision.

L'auteur, partant de ce principe que *l'état doit mettre à la portée de tous les citoyens l'instruction qui leur est indispensable*, divise l'enseignement en *général* ou nécessaire à chaque citoyen sans exception, et en *professionnel*, c'est-à-dire spécial aux professions diverses.

L'enseignement général est primaire ou supérieur, et, sous cette dernière dénomination, il devrait comprendre *deux sciences nécessaires à tout individu comme être vivant et comme citoyen, l'hygiène et le droit public.* On atteindrait le but de rendre cette instruction commune à tous, en attachant à chacune des écoles secondaires, conduisant aux diverses professions, une chaire d'hygiène et une de droit public.

Quant à l'enseignement professionnel, il n'existe jusqu'à ce jour que pour les professions libérales. Reste donc à le constituer pour la carrière industrielle et commerciale et pour l'agriculture.

L'enseignement professionnel libéral existant seul, tout le monde s'y porte, et il en résulte qu'*il conduit trop de jeunes gens aux professions auxquelles il aboutit; qu'il les y prépare pour la plupart incomplétement et par de mauvaises études; qu'il y attire nombre d'individus à qui elles ne conviennent, ni sous le rapport de leurs moyens de fortune, ni sous celui de leur capacité*, et qui, par cette éducation manquée, deviennent impropres à toute autre carrière.

Supposez, au contraire, les colléges communaux supprimés, et les colléges royaux portés au nombre de quatre-vingt-six, et à côté de ceux-ci quatre-vingt-six écoles industrielles ou commerciales et autant d'écoles agricoles, tout changerait. L'industrie et l'agriculture en recevraient une puissante impulsion; les capacités modestes se tourneraient vers leurs études, et le professorat de ces branches de la science offrirait à beaucoup de capacités ambitieuses un débouché aussi utile que séduisant pour l'amour-propre. Mais, jusqu'à ce jour, à peine quelques institutions de ce genre ont été fondées isolément et sur un plan qui n'est pas assez large pour devenir général. Cet enseignement naissant attend une organisation systématique, et doit relever de l'université.

Tel est le sommaire des idées de M. Collard. Nous ne pouvons le suivre ni dans les considérations ni dans les calculs statistiques dont il les appuie. Disons seulement que si elles étaient mises en pratique, la France, en augmentant les frais de l'enseignement national de deux millions et demi, ne lui consacrerait encore qu'une somme presque de moitié inférieure à celle que lui consacre la Prusse.

Cet écrit prouve combien les idées progressives envahissent irrésistiblement tous les esprits, et percent à travers les préoccupations politiques qui leur sont le plus contraires; car son auteur est plein de dévotion au juste-milieu et aux doctrinaires. Il cite l'agronome Bugeaud; il croit

toujours au philosophe Cousin. Sa foi est, au reste, une foi candide, qu'il peut être permis de conserver encore en province. Il ne paraît guère, en vérité, se douter des nécessités du système de ses héros, ni des arrière-pensées de leur profonde politique. Ainsi, il voudrait supprimer de l'instruction primaire, telle qu'ils nous l'ont arrangée, l'enseignement religieux. Les jeunes gens doivent, selon lui, s'élever librement à la foi par le développement de leur raison. Mais le catéchisme n'est là que pour occuper la place où germeraient sans lui une morale et des croyances plus élevées et plus philosophiques, dont nos gouvernans ont horreur et qu'il leur faut étouffer à tout prix. D'ailleurs, voient-ils autre chose dans la religion qu'un supplément à la police et aux gendarmes? Que l'éducation publique, ayant pour objet principal de former des citoyens, doive être dirigée souverainement par une autorité nationale, c'est très bien; mais il faut alors que cette autorité ait à enseigner une foi religieuse et sociale, qu'on ne saurait demander qu'au catéchisme ou bien aux sentimens et aux principes de la révolution. Notre publiciste n'a pas l'air de le soupçonner. C'est par le droit public qu'il prétend remplacer le catéchisme, et, convaincu qu'il n'y a rien au-delà de l'ordre de choses actuel, il ne craint pas de voir l'étude de ces matières élever les esprits à des principes d'une portée supérieure. « Que craignez-vous? dit-il aux doctrinaires; la raison et la logique sont pour vous!... » Cependant, si ces messieurs en doutent aujourd'hui, il faut, certes, que leur pédantesque fatuité ait eu de bonnes raisons pour en venir là.

Il y aurait beaucoup à discuter sur ce que dit M. Collard relativement aux bourses et à la rétribution universitaire. Il y a aussi une question qui domine toutes les autres et qu'il n'a pas abordée, celle de l'organisation de l'autorité enseignante. Tant que celle-ci ne sera pas constituée en dehors de la sphère spécialement politique, et de manière à représenter l'opinion publique compétente, les règles écrites dans les lois seront insuffisantes et stériles.

Les Neustriennes, Chroniques et Ballades, par Alph. Le Flaguais, membre des académies de Caen, Rouen, etc.

Qu'est-ce que *les Neustriennes?* D'abord, de vieilles traditions qui ont encore cours parmi les nourrices de la Normandie, à la grande joie des petits enfans, et que pour notre part nous avons entendu bien des fois raconter dans les longues soirées d'hiver. Toutefois, nous l'avouerons, le récit de notre vieille bonne était mille fois plus poétique que les vers de M. Le Flaguais. Il est vrai que la vieille fille croyait à ses légendes, tandis

que notre auteur serait désolé d'être soupçonné d'ajouter foi à ce qu'il *chante*.

A côté des légendes se trouvent des récits historiques tels que : le *Naufrage de la Blanche Nef*, où l'auteur a rimé, non les anciennes chroniques. comme l'a fait Mme Tastu dans un recueil trop peu connu, mais bien la prose des plus secs d'entre nos historiens. Puis viennent des *impressions*, des *ballades* et quelques poésies *intimes*. Dans les impressions, le poète chante ce qu'il a éprouvé à la vue des merveilles naturelles ou monumentales de la Normandie; les titres ont eu un grand charme pour nous, et nous avons couru à certaines pièces; le *Mont-Saint-Michel*, le *Château de Falaise*, la *Brèche au Diable*, lieux où nous aussi avions fait notre pélérinage. Qu'avons-nous trouvé, grand Dieu! Des lieux communs sans émotion et sans vérité, dont on n'aurait qu'à changer les noms pour les appliquer avec tout autant de justesse à une foule d'autres sites. Dans les ballades, l'auteur a cherché vainement à rappeler la malice naïve de nos anciens fabliaux; enfin, les poésies intimes sont heureusement en très petit nombre.

La dernière pièce du recueil a pour titre : *Adieu*, ou *la Sylphide*. Cette sylphide veut faire cesser les chants du poète; elle lui dit que le temps n'est pas à la poésie, mais à la science; le poète résiste; il ne veut pas *quitter la baguette magique* pour *la règle et le compas;* il ne veut pas écouter des avis dont une partie nous semble excellente à suivre :

> Étudie, analyse, interroge, mesure!.....
> Que ton luth *ingénu* dorme sous la verdure;

dit la Sylphide. Mais si le luth ingénu s'endort, ce ne sera pas pour long-temps, et l'auteur nous annonce *au moins* trois nouveaux volumes de poésies.

Nous n'avons pu saisir le but, la pensée dominante de ces poésies; toutefois ce n'est pas le désir d'une vaine gloire, car « le poète est comme le hêtre, dit M. Le Flaguais, quand il a jeté ses feuilles au vent, il ne s'inquiète plus de leur destin; le bruit qu'elles font en volant dans les sentiers et à travers les plaines ne revient jamais jusqu'à lui. » Nous pouvons donc être parfaitement tranquilles, ce faible écho n'ira pas troubler l'auteur des *Neustriennes* dans sa sublime solitude.

— D'importans travaux historiques sont commencés sur plusieurs points de la France, sous la direction et par les soins de M. Guizot. Rien de plus louable en soi; mais cet esprit de généreuse protection devrait-il se borner aux études historiques? le département de M. Guizot ne com-

prend-il pas également les sciences et l'histoire naturelle? Ces observations nous sont suggérées par un refus de M. Guizot de souscrire à l'un des ouvrages les plus importans d'un de nos premiers savans, M. Férussac, le seul homme capable aujourd'hui en Europe d'écrire l'histoire des crustacées; hommage qui lui a été rendu publiquement par l'illustre Cuvier, lequel lui a légué ses propres notes sur cette matière. Il est évident que ce refus ne peut être considéré comme définitif de la part d'un ministre comme M. Guizot.

— Notre collaborateur M. Alexandre Dumas est de retour à Paris, après un séjour de huit mois en Italie et en Sicile. Ce voyage, entrepris dans un but d'art, ne restera pas sans résultats pour la littérature. Les travaux que rapporte M. Dumas, sont nombreux, et son talent, si vigoureux, si coloré, s'est déployé dans des œuvres qui ne peuvent qu'ajouter à sa réputation. On cite, entr'autres compositions, trois drames complètement achevés; le héros de l'un d'eux est le célèbre *Paul Jones; Don Juan à Paris* est déjà en répétition; Bocage est chargé du principal rôle. Une traduction en vers de *la Divine Comédie*, destinée à populariser en France les ouvrages de Dante; de nombreuses *Impressions de voyage*, que nous espérons pouvoir bientôt communiquer à nos lecteurs.

— Le succès fait rarement défaut aux entreprises consciencieuses; malheureusement elles sont rares, et ce n'est ni les primes de librairie, ni les clichés venus de Londres pour se transformer en pittoresques et en keepsakes, qui releveront la librairie ou donneront un nouvel essort à la gravure française. M. Curmer l'a pensé ainsi; il a choisi un livre qui s'adresse à toutes les intelligences, qui n'est ni un missel, ni un manuel de philosophie, mais qui est le livre des gens du monde et des solitaires, des savans et des humbles; l'*Imitation de Jésus-Christ*, c'est le cœur humain tout entier, ce sont les entrailles de l'humanité elle-même. Ce livre, M. Curmer l'a entouré de tous les prestiges de la gravure, de toutes les somptuosités typographiques; un contemporain de Jean Gerson ne desavouerait pas les ornementations qui encadrent chaque page; jamais MM. Johannot n'ont été mieux inspirés (1). Aussi, nous le répétons, un succès qui a dépassé de beaucoup toutes les espérances de l'éditeur, est venu entourer ce magnifique ouvrage. M. Curmer prépare en ce moment une édition des *Quatre Évangélistes*, qui surpassera encore, s'il est possible, le livre de l'*Imitation*. Les frais immenses de cette

(1) La librairie de M. Curmer est rue Saint-Anne, 25. — Prix de l'*Imitation* : 15 fr.; la *Bible* : 14 fr.

publication sont déjà couverts par des souscriptions; on sait maintenant quelle garantie offre le nom de l'éditeur. M. Curmer vient d'achever également l'*Histoire de l'ancien et du nouveau Testament*, par Royaumont, en 1 vol. in-4, orné de plus de 700 gravures, et une nouvelle traduction des *Prisons de Silvio Pellico*.

— Deux nouvelles livraisons des *Suites de Buffon* viennent de paraître; l'une, comprenant *l'Histoire des Cétacés*, par M. Frédéric Cuvier, se recommande assez par le nom de son auteur; l'autre, formant le premier volume de *l'Histoire des insectes hymenoptères*, par M. le comte Lepelletier de Saint-Fargeau, traite des abeilles et des fourmis, et intéresse aussi bien l'agriculteur que le naturaliste. Cette utile collection compte déjà quatorze volumes.

— L'un des plus habiles relieurs français, celui dont la réputation est la plus ancienne peut-être, et la mieux établie, M. Simier, termine en ce moment un travail magnifique qui lui vaudra le suffrage de tous les gens de goût et de luxe qui font cas d'un livre somptueux. La reliure des sept volumes in-folio de l'*Iconographie* de Visconti que M. Simier vient de faire sur la commande du duc d'Orléans, est un chef-d'œuvre de magnificence. Les ornemens extérieurs se composent d'une riche encadrure en filets d'or avec les chiffres du prince. L'ordonnance de ce tableau est parfaite; l'œil le plus scrupuleux n'y découvrirait pas une ligne qui devie. Rien n'est gracieux comme ces arabesques sans nombre qui serpentent sur le maroquin de la page, et dans lesquelles les deux lettres princières se multiplient. Dernièrement on pouvait voir dans les ateliers de Simier les documens législatifs envoyés par la chambre des pairs à la chambre des lords. C'est dans ces travaux pénibles et sévères que l'ouvrier habile acquiert cette aptitude avec laquelle il fait ensuite comme en se jouant tous ces albums de soie et d'or, toutes ces choses de fantaisie qui suffisent aujourd'hui à rendre un homme célèbre.

F. BULOZ.

SIMON.

A MADAME LA COMTESSE DE ***.

Mystérieuse amie, soyez la patrone de ce pauvre petit conte.

Patricienne, excusez les antipathies du conteur rustique.

Madame, ne dites à personne que vous êtes sa sœur.

Cœur trois fois noble, descendez jusqu'à lui et rendez-le fier.

Comtesse, soyez pardonnée.

Etoile cachée, reconnaissez-vous à ces litanies.

I.

A quelque distance du chef-lieu de préfecture, dans un beau vallon de la Marche, on remarque, au-dessus d'un village nommé Fougères, un vieux château plus recommandable par l'ancienneté et la solidité de sa construction, que par sa forme ou son étendue. Il paraît avoir été fortifié. Sa position sur la pointe d'une colline assez escarpée à l'ouest, et les ruines d'un petit fort posé vis à vis, sur une autre colline, semblent l'attester. En 1820, on voyait encore plusieurs bastions et de larges pans de murailles former une den-

telure imposante autour du château; mais ces débris encombrant les cours de la ferme, les propriétaires en vendaient chaque année les matériaux et même les donnaient à ceux des habitans qui voulaient bien prendre la peine de les emporter. Ces propriétaires étaient de riches fermiers qui habitaient une maison blanche à un étage et couverte en tuiles, à deux portées de fusil du château; quelques portions de bâtiment, qui avaient été les communs et les écuries du châtelain, servaient désormais d'étables pour les troupeaux et de logement pour les garçons de ferme. Quant aux vastes salles du manoir féodal, elles étaient vides, délabrées, et seulement bien munies de portes et de fenêtres, car elles servaient de greniers à blé. Ce n'est pas que le pays produise beaucoup de grains, mais les cultivateurs, qui avaient acheté les terres de Fougères, comme biens nationaux, avaient amassé une assez belle fortune en s'approvisionnant, dans le Berry, de céréales qu'ils entassaient dans leur château, et revendaient dans leur province à un plus haut prix. C'est une spéculation dont le peuple se trouverait bien, si le spéculateur consentait à subir avec lui le déficit des mauvaises années. Mais alors, au contraire, sous prétexte du grand dommage que les rats et les charançons ont fait dans les greniers, il porte ses denrées à un taux exorbitant, et s'engraisse des derniers deniers que le pauvre se laisse arracher au temps de la disette.

Les frères Mathieu, propriétaires de Fougères, avaient, à tort ou à raison, encouru ce reproche de rapacité; il est certain qu'on entendit avec joie, dans le hameau, circuler la nouvelle suivante: Le comte de Fougères, émigré, que le retour des Bourbons n'avait pas encore ramené en France, écrivait d'Italie à M. Parquet, ancien procureur, maintenant avoué au chef-lieu du département, pour lui annoncer qu'ayant relevé sa fortune par des spéculations commerciales, il désirait revenir dans sa patrie, et reprendre possession du domaine de ses pères. Il chargeait donc M. Parquet d'entrer en négociation avec les acquéreurs du château et de ses dépendances, non sans lui recommander de bien cacher de quelle part venaient ces propositions.

Pourtant, le comte de Fougères, las de la profession de négociant qu'il exerçait depuis vingt ans au-delà des Alpes, et voyant la possibilité de reprendre ses honneurs et ses titres en France, ne put s'empêcher d'écrire son espoir et son impatience à ses

parens et à ses alliés, lesquels, pour leur part, ne purent s'empêcher de dire tout haut que la noblesse n'était pas tout-à-fait écrasée par la révolution, et que bientôt peut-être on verrait les armoiries de la famille refleurir au tympan des portes du château de Fougères.

Pourquoi la population reçut-elle cette nouvelle avec plaisir? La famille de Fougères n'avait laissé dans le pays que le souvenir de dîners fort honorables et d'une politesse exquise. Cela s'appelait des bienfaits, parce qu'une quantité de marmitons, de braconniers et de filles de basse-cour avaient trouvé leur compte à servir dans cette maison. Le bonheur des riches est inappréciable, puisqu'en se contentant de manger leurs revenus de quelque façon que ce soit, ils répandent l'abondance autour d'eux. Le pauvre les bénit, pourvu qu'il lui soit accordé de gagner au prix de ses sueurs un mince salaire. Le bourgeois les salue et les honore, pour peu qu'il en obtienne une marque de protection. Leurs égaux les soutiennent de leur crédit et de leur influence, pourvu qu'ils fassent un bon usage de leur argent, c'est-à-dire, pourvu qu'ils ne soient ni trop économes ni trop généreux. Ces habitudes contractées depuis le commencement de la société, n'avaient pas tendu à s'affaiblir sous l'empire. La restauration venait leur donner un nouveau sacre en rendant ou accordant à l'aristocratie des titres et des priviléges tacites, dont tout le monde feignait de ne point accepter l'injustice et le ridicule, et que tout le monde recherchait, respectait, ou enviait. Il en est, il en sera encore long-temps ainsi. Le système monarchique ne tend pas à ennoblir le cœur de l'homme.

Quelques vieux paysans patriotes déclamèrent un peu contre les bastions qu'on allait reconstruire, contre les meurtrières du haut desquelles on allait assommer le pauvre peuple. Mais on n'y crut pas. La seule logique que connaisse bien le paysan, c'est le sentiment de sa force. On ne s'effraya donc pas du retour des anciens maîtres; on en plaisanta un peu, on le désira encore davantage. Les fermiers enrichis sont de mauvais seigneurs pour la plupart; l'économie qui faisait leur vertu dans le travail, devient leur grand vice dans la jouissance. Le journalier les trouve rudes et parcimonieux : il aime mieux avoir affaire à ces hommes aux mains blanches qui ne savent pas au juste combien pèse le soc d'une charrue au bras d'un rustre, et qui paient selon les convenances plus que selon le tarif.

Et puis le maire, l'adjoint, le percepteur, le curé et toutes les autorités civiles et religieuses du canton, tressaillaient d'aise à l'idée de ces estimables dîners qui leur revenaient de droit, si la noble famille recouvrait son héritage. On a beau dire, les fonctionnaires ont un grand crédit sur l'esprit du peuple. Ils proclament, ils placardent, ils emprisonnent et ils délivrent, ils protègent et ils nuisent. Jamais des hommes qui ont à leur disposition les pancartes imprimées, les ménétriers, les gendarmes, les clés de l'hôpital et les listes de dénonciation, ne seront des personnages indifférens. Ils pourront se passer du suffrage de leurs administrés, et leurs administrés ne pourront se dispenser de leur complaire. Quand donc le curé, le maire, les adjoints, le percepteur, le juge de paix et *tutti quanti*, eurent décidé que le retour de la famille de Fougères était un bonheur inappréciable pour la commune, les vieilles femmes dirent des prières pour qu'il plût au ciel de la ramener bien vite; la jeunesse du village se réjouit à l'idée des fêtes champêtres qui auraient lieu pour célébrer son installation, et les journaliers tinrent une espèce de conseil dans lequel il fut résolu qu'on demanderait au nouveau seigneur l'augmentation d'un sou par jour dans le salaire du travail agricole.

M. de Fougères qui, en recevant de son avoué M. Parquet la promesse d'un succès, s'était rendu à Paris afin d'être plus à portée de négocier son affaire, fut informé de ces détails, et reçut même une lettre écrite par le garde-champêtre de Fougères, et revêtue, en guise de signatures, d'une vingtaine de croix, par laquelle on le suppliait d'accéder à cette demande d'augmentation dans le salaire des journées. On ajoutait que la commune faisait des vœux pour la réussite des négociations de M. Parquet, et on espérait qu'en fin de cause, pour peu que les frères Mathieu montrassent de l'obstination, sa majesté *le Roi Dix-huit* ferait finir ces difficultés et *lâcherait un ordre* de mettre dehors les *spogliateurs* de la famille de M. le comte.

M. de Fougères avait trop bien appris la vie réelle, durant son exil, pour ne pas savoir que les affaires ne se faisaient pas ainsi; mais, en véritable négociant qu'il était, il comprit le parti qu'il pouvait tirer des dispositions de ses ex-vassaux. Il chargea ses émissaires de promettre une augmentation de deux sous par jour aux journaliers; et dès-lors, ce qu'il avait prévu arriva. Il n'y eut sorte

de vexations sourdes et perfides dont les frères Mathieu ne fussent accablés. On arrachait l'épine qui bordait leurs prés, afin que toutes les brebis du pays pussent, en passant, manger et coucher l'herbe, et si un des agneaux de la ferme Mathieu venait, par la négligence du berger, à tondre la largeur de sa langue chez le voisin, on le mettait en fourrière, et le garde-champêtre, qui était à la tête de la conspiration pour cause de vengeance particulière, dressait procès-verbal et constatait un délit tel que quinze vaches n'eussent pu le faire. D'autres fois, on habituait les oies de toute la commune à chercher pâture jusque dans le jardin des Mathieu, et si une de leurs poules s'avisait de voler sur le chaume d'un toit, on lui tordait le cou sans pitié, sous prétexte qu'elle avait cherché à dégrader la maison. On poussa la dérision jusqu'à empoisonner leurs chiens, sous prétexte qu'ils avaient *eu l'intention* de mordre les enfans du village.

Mais l'artifice tourna contre son auteur; les frères Mathieu comprirent bientôt de quoi il s'agissait. Paysans eux-mêmes, et paysans Marchois, qui plus est, ils savaient les ruses de la guerre. Ils commencèrent par lâcher pied, et quittant leur habitation de Fougères, ils s'allèrent fixer dans une autre propriété qu'ils avaient près de la ville. De cette manière, les vexations eurent moins d'ardeur, ne tombant plus directement sur les objets d'animadversion qu'on voulait expulser. Les paysans continuèrent à faire un peu de pillage, dans un pur esprit de rapine, ayant pris goût à la chose. Mais les Mathieu se soucièrent mediocrement d'un déficit momentané dans leurs revenus; ce déficit dût-il durer deux ou trois ans, ils se promirent de le faire payer cher à M. le comte, et se réjouirent de voir les habitans de Fougères contracter des habitudes de filouterie qu'il ne leur serait pas facile désormais de perdre et dont leur nouveau seigneur serait la première victime.

Les négociations durèrent quatre ans, et M. de Fougères dut s'estimer heureux de payer sa terre cent mille francs au-dessus de sa valeur. L'avoué Parquet lui écrivit : « Hâtez-vous de les prendre au mot, car si vous tardez un peu, ils en demanderont le double. » Le comte se soumit, et le contrat fut rédigé.

II.

Parmi le petit nombre des vieux partisans de la liberté qui voyaient d'un mauvais œil et dans un triste silence le retour de l'ancien seigneur, il y avait un personnage remarquable, et dont, pour la première fois peut-être dans le cours de sa longue carrière, l'influence se voyait méconnue. C'était une femme âgée de soixante-dix ans, et courbée par les fatigues et les chagrins, plus encore que par la vieillesse. Malgré son existence débile, son visage avait encore une expression de vivacité intelligente, et son caractère n'avait rien perdu de la fermeté virile qui l'avait rendue respectable à tous les habitans du village. Cette femme s'appellait Jeanne Féline; elle était veuve d'un laboureur, et n'avait conservé d'une nombreuse famille qu'un fils, dernier enfant de sa vieillesse, faible de corps, mais doué comme elle d'une noble intelligence. Cette intelligence qui brille rarement sous le chaume, parce que les facultés élevées n'y trouvent point l'occasion de se développer, avait su se faire jour dans la famille Féline. Le frère de Jeanne, de simple pâtre, était devenu un prêtre, aussi estimable par ses mœurs que par ses lumières. Il avait laissé une mémoire honorable dans le pays, et le mince héritage de douze cents livres de rente à sa sœur, ce qui pour elle était une véritable fortune. Se voyant arrivée à la vieillesse, et n'ayant plus qu'un enfant peu propre par sa constitution à suivre la profession de ses pères, Jeanne lui avait fait donner une éducation aussi bonne que ses moyens l'avaient permis. L'école du village, puis le collége de la ville avaient suffi au jeune Simon pour comprendre qu'il était destiné à vivre de l'intelligence et non d'un travail manuel; mais lorsque sa mère voulut le faire entrer au séminaire, la bonne femme n'appréciant, dans sa piété, aucune vocation plus haute que l'état religieux, le jeune homme montra une invincible répugnance, et la supplia de le laisser partir pour quelque grande ville où il pût achever son éducation, et tenter une autre carrière. Ce fut une grande douleur pour Jeanne; mais elle céda aux raisons que lui donnait son fils.

— J'ai toujours reconnu, lui dit-elle, que l'esprit de sagesse était dans notre famille. Mon père fut un homme sage et craignant Dieu.

Mon frère a été un homme sage, instruit dans la science et aimant Dieu. Vous devez être sage aussi, quand les épreuves de la jeunesse seront finies. Je pense donc que votre dessein vous est inspiré par le bon ange. Peut-être aussi que la volonté divine n'est pas de laisser finir notre race. Vous en êtes le dernier rejeton; c'était peut-être un désir téméraire de ma part que celui de vous engager dans le célibat. Sans doute, les moindres familles sont aussi précieuses devant Dieu que les plus illustres, et nul homme n'a le droit de tarir dans ses veines le sang de sa lignée, s'il n'a des frères ou des sœurs pour la perpétuer. Allez donc où vous voulez, mon fils, et que la volonté d'en haut soit faite.

Ainsi parlait, ainsi pensait la mère Féline. C'était une noble créature, vraiment religieuse, et n'ayant d'une paysanne que le costume, la frugalité et les laborieuses habitudes; ou plutôt c'était une de ces paysannes, comme il a dû en exister beaucoup avant que les mœurs patriarcales eussent été remplacées par l'âge de fer de la corruption et de la servitude. Mais cet âge d'or a-t-il jamais existé lui-même?

Jeanne était née sage et droite; son frère, l'abbé Féline, l'avait perfectionnée par ses exemples et par ses discours. Il lui avait tout au plus appris à lire; mais il lui avait enseigné par toutes les actions, par toutes les pensées, par toutes les paroles de sa vie, le véritable esprit du christianisme. Cet esprit de notre religion, si effacé, si corrompu, si perverti, si souillé par ses ministres, depuis le fondateur jusqu'à nos jours, semble heureusement, de temps à autre, se réveiller, avec sa pureté sans tache et sa simplicité antique, dans quelques ames d'élite qui le font encore comprendre et goûter autour d'elles. L'abbé Féline, et par suite, sa sœur Jeanne, étaient de ces nobles ames, les seules et les vraies ames apostoliques dont l'apparition a toujours été rare, quelque nombreux que fussent les ministres et les adeptes du culte. Il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus, a dit le Christ. Beaucoup prennent le thyrse, a dit Platon, mais peu sont inspirés par le Dieu.

Malheureusement, cet enthousiasme de la foi et cette simplicité de cœur qui font l'homme pieux, sont presque impossibles à conserver dans le contact de notre civilisation investigatrice. Le jeune Simon subit la fatalité attachée à notre époque; il ne put pas éclairer son esprit sans perdre le trésor de son enfance, la conviction. Cepen-

dant il demeura aussi attaché à la foi catholique qu'il est possible de l'être à un homme de ce monde. Le souvenir des vertus de son oncle, le spectacle de la sainte vieillesse de sa mère, lui restèrent sous les yeux comme un monument sacré devant lequel il devait passer toute sa vie en s'inclinant et sans oser porter un regard d'examen profane dans le sanctuaire. Il eut donc soin de cacher à Jeanne les ravages que l'esprit de raisonnement et de scepticisme avait faits en lui. Chaque fois que les vacances lui permettaient de revenir passer l'automne auprès d'elle, il veillait attentivement à ce que rien ne trahît la situation de son esprit. Il lui fut facile d'agir ainsi sans hypocrisie et sans effort. Il trouvait chez cette vénérable femme une haute sagesse et une poétique naïveté, qui ne permettaient jamais à l'ennui ou au dédain de condamner ou de critiquer le moindre de ses actes. D'ailleurs, un profond sentiment d'amour unissait ces ames formées de la même essence, et jamais rien de ce qui remplissait l'une, ne pouvait fatiguer ni blesser l'autre.

Dans leur ignorance des besoins de la civilisation, Jeanne et Simon s'étaient crus assez riches pour vivre l'un et l'autre avec les douze cents livres de rente légués par le curé; la moitié de ce même revenu avait suffi à la première éducation du jeune homme, l'autre avait procuré une douce aisance à la sobre et rustique existence de Jeanne; mais Simon, qui désirait vivement aller étudier à Paris, et qui déjà se trouvait endetté à Poitiers, après deux ans de séjour, éprouva de grandes perplexités. Il lui était odieux de penser à abandonner son entreprise, et de retomber dans l'ignorance du paysan. Il lui était plus odieux encore de retrancher à sa mère l'humble bien-être qu'il eût voulu doubler au prix de sa vie. Il songea sérieusement à se brûler la cervelle; son caractère avait trop de force pour communiquer sa douleur; Féline l'ignora, mais elle s'effraya de voir la sombre mélancolie qui envahissait cette jeune ame, et qui, dès cette époque, y laissa les traces ineffaçables d'une rude et profonde souffrance.

Heureusement, dans cette détresse, le ciel envoya un ami à Simon. Ce fut son parrain, le voisin Parquet, un des meilleurs hommes que cette province ait possédés. Parquet était natif du village de Fougères, et bien que sa charge l'eût établi à la ville dans une maison confortable, achetée de ses deniers, il aimait à venir passer les trois jours de la semaine dont il pouvait disposer, dans la mai-

sonnette de ses ancêtres, tous procureurs de père en fils, tous bons vivans, laborieux, généreux, et s'étant, à ce qu'il semblait, fait une règle héréditaire de gagner beaucoup, afin de beaucoup dépenser sans ruiner leurs enfans. Néanmoins maître Simon Parquet, après avoir montré beaucoup de penchant à la prodigalité dans sa jeunesse, était devenu assez rangé, dans son âge mûr, pour amasser une jolie fortune. Ce miracle s'était opéré, disait-on, par l'amour qu'il portait à sa fille chérie qu'il voulait voir avantageusement établie. Le fait est que la parcimonie de sa femme lui avait fait autrefois aimer le désordre, par esprit de contradiction; mais aussitôt que la dame fut morte, Parquet goûta beaucoup moins de plaisir en mangeant le fruit qui n'était plus défendu, et trouva dans ses ressources assez de temps et d'argent pour bien profiter et pour bien user de la vie; il demeura généreux et devint sage. Sa fille était agréable sans être jolie, sensée plus que spirituelle, douce, laborieuse, pleine d'ordre pour sa maison, de soins pour son père et de bonté pour tous; elle semblait avoir pris à cœur de mériter le doux nom de *Bonne*, que son père lui avait donné par suite d'idées systématiques, analogues à celles de M. Shandy.

La maison de campagne de maître Parquet était située à l'entrée du village, au-dessus de la chaumière de Jeanne Féline, au-dessous du château de Fougères. Ces trois habitations avec leurs grandes et petites dépendances, couvraient la colline. L'ancien parc du château, converti en pâturage, descendait jusqu'aux confins du jardin symétrique de M. Parquet, et le mur crépi de ce dernier n'était séparé que par un sentier de la haie qui fermait le potager rustique de la mère Féline. Ce voisinage intime avait permis aux deux familles de se connaître et de s'apprécier. Simon Féline et Bonne Parquet étaient amis et compagnons d'enfance. L'avoué avait été uni d'une profonde estime et d'une vive amitié avec l'abbé Féline; on disait même que, dans sa jeunesse, il avait soupiré inutilement pour les yeux noirs de Jeanne. Il est certain que, dans son amitié pour cette vieille femme, il y avait un mélange de respect et de galanterie surannée qui faisait parfois sourire le grave Simon. C'était, du reste, la seule passion romanesque qui eût trouvé place dans l'existence très positive de l'ex-procureur. Des distractions fort peu exquises, et qu'il appelait assez mal à propos *les consolations d'une douce philosophie,* étaient venues à son secours, et avaient empêché,

disait-il, que sa vie ne fût livrée à un désespoir abrutissant. Depuis cette époque de *rêves enchanteurs et de larmes vaines*, il avait vu Jeanne devenir mère de douze enfans. Dans sa prospérité comme dans sa douleur, elle avait toûjours trouvé dans M. Parquet un digne voisin et un ami dévoué.

L'excellent homme était rempli de finesse et de pénétration. Il devina plutôt qu'il ne découvrit le secret de Simon. Il lui arracha enfin l'aveu de ses dettes et de son embarras pour l'avenir. Alors l'emmenant dans son cabinet, à la ville :

—Tiens, lui dit-il en lui mettant un portefeuille dans la main, voici une somme de dix mille francs que je viens de recevoir d'un riche, pour lui en avoir fait gagner autrefois quatre cent mille. C'est une aubaine sur laquelle je ne comptais plus, le client s'étant ruiné et enrichi deux ou trois fois depuis. Personne ne sait que cette somme m'est rentrée, pas même ma fille; garde-moi le secret. Il n'est pas bon qu'un jeune homme laisse dire qu'il a reçu un service. La plus noble chose du monde, c'est de l'accepter d'un véritable ami; mais le monde ne comprend rien à cela. Peut-être qu'un autre t'eût proposé de te compter une pension, ou de payer tes lettres de change. Ce dernier point est contraire à mes principes d'ordre, et quant au premier, je trouve qu'il en coûte assez à ton orgueil d'accepter une fois. Renouveler cette cérémonie, serait te condamner à un supplice périodique. Tu as du cœur, tu as de la modération; cette somme doit te suffire pour passer à Paris plusieurs années, à moins que tu ne contractes des vices. Songe à cela; c'est ton affaire. Tout ce que je te dirais à cet égard n'y changerait rien. Dieu te garde d'une jeunesse orageuse comme la mienne!

Simon, étourdi d'un service si considérable, voulut en vain le refuser en exprimant ses craintes de ne pouvoir le rendre assez vite.

—Je te donne trente ans de crédit, répondit Parquet en riant; tu paieras aux enfans de ma fille, avec les intérêts, si tu veux. Je ne cherche point à blesser ta fierté.

—Mais s'il m'arrive de mourir sans m'acquitter, comment fera ma mère?

—Aussi je ne te demande pas de billet, reprit l'avoué d'un ton brusque; ni ta mère ni mes héritiers n'en sauront rien. Allons, va-t-en, en voilà assez; sache seulement que je ne suis ni si géné-

reux, ni si imprudent que tu le penses. Simon, tu es destiné à faire ton chemin, souviens-toi de ce que je te dis; le neveu de mon pauvre Féline, le fils de Jeanne, n'est pas dévoué à l'obscurité. Avant qu'il soit vingt ans peut-être, je serai fort honoré de ta protection. Je ne ris pas. Adieu, Simon, laisse-moi déjeûner.

Simon paya mille francs de dettes qu'il avait à Poitiers, et alla travailler à Paris. Il n'aimait pas l'étude des lois, et il avait songé à y renoncer. Mais le service que Parquet venait de lui rendre, lui faisait presque un devoir de persévérer dans une profession qui, en raison des études déjà faites et de la protection assurée à ses débuts, par son vieil ami, lui offrirait plus vite que toute autre les moyens de s'acquitter. L'enfant travailla donc avec courage, avec héroïsme; il simplifia ses dépenses autant que possible, et rendit sa vie aussi solitaire que celle d'un jeune lévite. La nature ne l'avait pas fait pour cette retraite et pour ces privations; des passions ardentes fermentaient dans son sein; une énergie extraordinaire, le besoin d'une large existence, le débordaient. Il sut comprimer les élans de son ame, et rompre son caractère sous la terrible loi de la conscience. Toute cette existence de sacrifices et de mortifications fut un véritable martyre, dont pas un ami ne reçut la confidence; Dieu seul en fut témoin. Jeanne s'effraya de la maigreur et de la pâleur de son fils, lorsqu'elle le revit les années suivantes. Elle sut seulement qu'il avait la mauvaise habitude de travailler la nuit. Parquet se demanda si c'était le vice, ou la sagesse, qui avait terni déjà la fleur de la jeunesse sur ce noble visage. Il n'osa le lui demander à lui-même; car Simon n'était pas très expansif, il était dévoré de fierté, et quoiqu'il ressentît au fond du cœur une vive reconnaissance pour son ami, il ne pouvait surmonter la souffrance qu'il éprouvait auprès de lui. Il le fuyait avec douleur, et n'avait pas seulement la force de lui dire : « Je travaille et j'espère le succès de mes peines; » car il rougissait de sa honte même, il ne craignait rien tant que de se l'entendre reprocher. Le caractère de Parquet étant plus ouvert et plus hardi, il ne comprit pas les sentimens de Simon et les attribua à la honte ou au remords d'avoir mal employé son temps et son argent. Il eut la délicatesse de ne pas lui faire de question, et de ne pas sembler s'apercevoir de son embarras. Bonne, qui ne sut à quoi attribuer la conduite de son compagnon d'enfance, s'en affligea assez sérieusement pour faire craindre à son père que ce

jeune homme ne lui inspirât un sentiment plus vif que la simple amitié.

Cependant, à l'automne de 1824, Simon revint avec son diplôme d'avocat et sa thèse en latin dédiée à l'ami Parquet. Personne ne s'attendait à un succès aussi prompt. Simon ne l'avait même pas annoncé à sa mère dans ses lettres. Ce fut un grand jour de joie et d'attendrissement pour les deux vieillards. Bonne eut les larmes aux yeux en serrant la main de son jeune ami. Mais la tristesse et la pâleur de Simon ne s'animèrent pas un instant. Il sembla impatient de voir finir le dîner que Parquet donnait, pour lui faire fête, aux notables du pays et aux plus proches amis. Il s'éclipsa sur le premier prétexte qu'il put trouver, et alla se promener seul dans la montagne. Tous les jours suivans, il montra le même amour pour la solitude, le même besoin de silence et d'oubli. Parquet l'engageait avec chaleur à s'emparer de la première affaire qui serait plaidée à la fin des vacances, et à faire son début au barreau. Simon lui serrait la main et répondait : Avant tout, il faut que je me repose. Je suis accablé de fatigue.

Cela n'était que trop vrai. Mais à ce malaise venait se joindre une tristesse profonde. Simon portait au dedans de lui-même la lèpre qui consume les ames actives, lorsque leur destinée ne répond pas à leurs facultés. Il était dévoré d'une inquiétude sans cause et d'une impatience sans but qu'il eût été bien embarrassé d'expliquer et de confier à tout autre qu'à lui-même, car il comprenait à peine son mal et n'osait se l'avouer. Il était ambitieux. Il se sentait à l'étroit dans la vie, et ne savait vers quelle issue s'envoler. Ce qu'il avait souhaité d'être, ne lui semblait plus, maintenant qu'il avait mis les deux pieds sur cet échelon, qu'une conquête dérisoire hasardée sur le champ de l'infini. Simple paysan, il avait désiré une profession éclairée. Avocat, il rêvait les succès parlementaires de la politique, sans savoir encore s'il aurait assez de talent oratoire pour défendre la propriété d'une haie ou d'un sillon. Ainsi partagé entre le mépris de sa condition présente, le désir de monter au-dessus et la crainte de rester au-dessous, il était en proie à de véritables angoisses et les cachait avec soin, sachant mieux que personne que cet état tenait de la folie et qu'il fallait le surmonter par l'effort de sa propre volonté. Cette maladie de l'ame est commune aujourd'hui à tous les jeunes gens qui abandonnent la posi-

tion de leur famille pour en conquérir une plus élevée. C'est une pitié que de les en voir tous atteints, même les plus médiocres, chez qui l'ambition (déjà si répréhensible dans les grandes ames lorsqu'elle y naît trop vite) devient ridicule et insupportable, n'étant fondée sur aucune prétention légitime. Simon n'était pas de ces génies avortés qui se dévorent du regret de n'avoir pu exister. Il sentait sa force, il savait ce qu'il avait accompli, ce qu'il accomplirait encore. Mais *quand?* Toute la question était une question de temps. Il savait bien qu'à l'heure dite il reprendrait la charrue pour tracer dans le roc le pénible sillon de sa vie. Il souffrait par anticipation les douleurs de ce nouveau martyre auquel il savait bien que la mollesse et l'amour grossier de soi-même ne viendraient pas le soustraire. Il souffrait, mais non pas comme la plupart de ceux qui se lamentent de leur impuissance; il subissait en silence le mal des grandes ames. Il sentait se former en lui un géant, et sa frêle jeunesse pliait sous le poids de cet autre lui-même qui grondait dans son sein.

Il s'appliquait cette métaphore, et souvent lorsqu'au fond d'un ravin, il se jetait avec accablement sur la bruyère, il se disait en lui-même qu'il était comme une femme enceinte, fatiguée de porter le fruit de ses entrailles. Quand donc te produirai-je au jour, dragon? s'écriait-il dans son délire; quand donc te lanceraije devant moi à travers le monde pour m'y frayer une route? Seras-tu vaste comme mon aspiration, seras-tu étroit comme ma poitrine? Est-ce la cité, est-ce la souris qui va sortir de ce pénible et long enfantement?

En attendant cette heure terrible, il s'étendait sur la mousse des collines et à l'ombre des forêts de bouleaux qui serpentent sur les bords pittoresques de la Creuse; il goûtait parfois quelques heures d'un sommeil agité comme l'onde du torrent et comme le vent de l'orage. Tantôt il marchait avec rapidité pendant tout un jour, tantôt il restait assis sur un rocher, du lever au coucher du soleil. Sa santé périssait, mais son ame ne vivait qu'avec plus d'intensité, et son courage renaissait avec les douleurs physiques qui lui donnaient un aliment.

A ces maux se réunissaient les irritations bilieuses d'un sentiment politique très prononcé. A vingt-deux ans, les sentimens sont des principes, et ces principes-là sont des passions. Simon avait sucé les

idées républicaines au sein de sa mère. Son père, soldat de la république, avait été massacré par les chouans. L'abbé Féline avait compris la fraternité des hommes comme Jésus l'avait enseignée, et Jeanne, imbue de ses pensées, admettait si peu le droit divin pour les dignités temporelles, qu'à son insu, vingt fois par jour, elle était hérétique. Son fils prenait plaisir à l'entendre proférer ces saints blasphèmes. Il se gardait de les lui faire apercevoir, et s'enivrait de l'énergie de cette sauvage vertu qui répondait si bien à toutes les fibres de son être. « Ma mère, s'écriait-il quelquefois avec enthousiasme, vous étiez digne d'être une matrone romaine, aux plus beaux jours de la république. » Jeanne ne savait pas l'histoire romaine, mais elle avait réellement les vertus de l'ancienne Rome.

A cette époque, où il était sérieusement question du retour des anciens priviléges, où l'on présentait des lois sur le droit d'aînesse, où l'on votait des indemnités pour les émigrés, quoique la mère et le fils Féline n'eussent aucune prévention personnelle contre la famille de Fougères, ils virent avec regret tout l'attirail aratoire des frères Mathieu sortir du donjon féodal pour faire place à la livrée du comte. La vieille Jeanne prévoyait bien, dans son expérience, que l'amour du nouveau une fois calmé, ce maître tant désiré ne manquerait ni d'ennemis ni de défauts. Elle était blessée, surtout, d'entendre le jeune curé de Fougères parler de lui rendre des honneurs semblables à ceux qui escorteraient les reliques d'un saint, et demandait par quelles vertus cet inconnu avait mérité qu'on parlât d'aller le recevoir en procession. Néanmoins, comme elle ne s'exprimait devant ses concitoyens qu'avec douceur et mesure, malgré le grand crédit que ses vertus, sa sagesse et sa piété lui avaient acquis sur leurs esprits, ils la traitèrent un peu comme Cassandre, et n'en continuèrent pas moins d'élever des reposoirs sur la route par laquelle le comte de Fougères devait arriver.

III.

Quelques jours avant celui où le comte de Fougères était attendu dans son domaine, on vit, dès le matin, Mlle Bonne faire charger un mulet des plus beaux fruits de son jardin, fruits rares dans le pays, et que M. Parquet soignait presque aussi tendrement que sa

fille. Le digne homme était parti la veille. Bonne monta en croupe, suivant l'usage, derrière son domestique. On attacha le mulet chargé de vivres à la queue du cheval que montaient la demoiselle et son écuyer en blouse et en guêtres de toile. Dans cet équipage, la fille de l'avoué descendit au petit trot le chemin tournant qui se plonge avec rapidité dans la vallée; car quoique Fougères soit situé dans un joli vallon bien creusé en entonnoir, le sol de ce vallon est encore beaucoup plus élevé que celui de la vallée principale où l'on découvre au loin les clochers du chef-lieu, et notre hameau est caché dans ces collines rocailleuses qu'on décore du nom de montagnes dans le pays, comme un nid de milan dans le cratère éteint d'un ancien volcan.

Le soleil, encore rouge, commençait à monter sur l'horizon de bruyères qui se découpe en lignes arrondies vers tous les points de ce paysage, lorsque Simon, en débusquant d'un sentier rapide, caché dans les genêts épineux, se trouva face à face sur la route avec sa douce voisine. Pour tout autre que lui, la rencontre de cette aimable personne eût été ce que le vol d'une colombe était jadis pour les augures. Mais Simon, toujours brusque et préoccupé, ne s'aperçut point de la vive rougeur qui colora les joues de la jeune fille, et du mélange de plaisir et de peine qui passa dans son regard.

— Eh bien! mademoiselle Bonne, lui dit-il, de sa voix pleine et grave, vous voilà donc entrée en fonctions? je vous en fais mon compliment.

— Que voulez-vous dire, monsieur Simon? répondit Mlle Parquet un peu fâchée de cette apostrophe.

— Mais n'allez-vous pas à la ville pour cette grande et solennelle cérémonie de la signature du contrat? M. le comte, notre bon et illustre seigneur, veux-je dire, n'est-il pas arrivé chez vous hier soir, et ne daigne-t-il pas manger vos provisions en attendant qu'il ait la bonté de nous apporter ici sa botte à baiser? ne vous voilà-t-il pas en route pour courir à sa rencontre, lui préparer son dîner et le saluer avec tout le respect d'une humble vassale? Combien de temps allez-vous nous dérober la présence de cet astre resplendissant? Songez à l'impatience.....

— Taisez-vous, monsieur Simon, interrompit Bonne avec un peu d'humeur. Toutes ces plaisanteries-là sont fort méchantes. Croyez-vous que mon père et moi soyons les humbles serviteurs de qui que ce

soit? pensez-vous que votre monsieur le comte soit autre chose pour nous qu'un client et un hôte envers lequel nous n'avons que des devoirs de probité et de politesse à remplir?

— A Dieu ne plaise que j'en pense autrement, répondit Simon avec plus de douceur. Cependant, voisine, il me semble que votre père n'avait pas jugé convenable, ou du moins nécessaire, de vous emmener hier avec lui. D'où vient donc que vous voilà en route ce matin pour le rejoindre?

— C'est que j'ai reçu un exprès et une lettre de lui au point du jour, répondit Bonne.

— Si matin? répliqua Simon d'un air de doute.

— Tenez, monsieur le censeur! dit Bonne en tirant de son sein un billet qu'elle lui jeta.

— Oh! je vous crois, s'écria-t-il en voulant le lui rendre.

— Non pas, non pas, répartit la jeune fille, vous m'accusez de courir au-devant d'un homme malgré la défense de mon père, je veux que vous me fassiez des excuses.

— A la bonne heure, dit Simon en jetant les yeux sur le billet, qui était conçu en ces termes :

« Lève-toi vite, ma chère enfant, et viens me trouver. M. de Fougères n'est point un freluquet, ou s'il l'est, son équipage du moins ne me donne pas de crainte. En outre, il m'a amené une dame que je suis fort en peine de recevoir convenablement. J'ai besoin de ta présence au logis. Apporte des fruits, des gâteaux et des confitures.

« Ton père qui t'aime. »

— En ce cas, chère voisine, dit Simon en lui rendant le billet, je vous demande pardon et déclare que je suis un brutal.

— Est-ce là tout? répondit Bonne en lui tendant la main.

— Je déclare dit-il, en la lui baisant, que vous êtes Bonne la bien baptisée. C'est le mot de ma mère toutes les fois qu'elle vous nomme.

— Et répondez-vous toujours *amen?*

— Toujours.

— Surtout quand vous ne pensez pas à autre chose?

— Pourquoi cela? que signifie ce reproche? répondit Simon avec beaucoup d'étonnement.

Bonne rougit, et baissa les yeux avec embarras. Elle eût mieux

aimé que Simon soutînt cette petite guerre, que de ne pas comprendre l'intérêt qu'elle y mettait. Elle n'avait pas assez de vivacité dans l'esprit pour continuer sur ce ton, et pour réparer son étourderie par une plaisanterie quelconque. Elle se troubla, et lui dit adieu en frappant le flanc de son cheval avec une branche de peuplier qui lui servait de cravache. Simon la suivit des yeux quelques minutes avec surprise, puis haussant les épaules comme un homme qui s'aperçoit de l'emploi puéril de son temps et de son attention, il reprit en sifflant le cours de sa promenade solitaire. La pauvre Bonne avait eu un instant de joie et de confiance imprudente. Elle l'avait cru jaloux, en le voyant blâmer son empressement d'aller recevoir M. de Fougères; mais d'ordinaire elle s'apercevait vite, après ces lueurs d'espoir, qu'elle s'était abusée, et que Simon n'était pas même occupé d'elle.

La Marche est un pays montueux qui n'a rien de grandiose, mais dont l'aspect, à la fois calme et sauvage, m'a toujours paru propre à tenter un ermite ou un poète. Plusieurs personnes le préfèrent à l'Auvergne en ce qu'il a un caractère plus simple et plus décidé. L'Auvergne, dont le ciel me garde d'ailleurs de médire! a des beautés un peu empruntées aux Alpes, mais réduites à des dimensions trop étroites pour produire de grands effets. Le pays Marchois, son voisin, a, si je puis m'exprimer ainsi, plus de bonhomie et de naïveté dans son désordre : ses montagnes de fougères ne se hérissent pas de roches menaçantes; elles entr'ouvrent çà et là leur robe de verdure pour montrer leurs flancs arides que ronge un lichen blanchâtre. Les torrens fougueux ne s'élancent pas de leur sein, et ne grondent pas parmi les décombres; de mystérieux ruisseaux, cachés sous la mousse, filtrent goutte à goutte le long des parois granitiques et s'y creusent parfois un bassin qui suffit à désaltérer la bécassine solitaire, ou le vanneau à la voix mélancolique. Le bouleau alonge sa taille serrée dans un étui de satin blanc, et balance son léger branchage sur le versant des ravins rocailleux; là où la croupe des collines s'arrondit sous le pied des pâtres, une herbe longue et fine, bien coupée de ruisseaux et bien plantée de hêtres et de châtaigniers, nourrit de grands moutons très blancs et couverts d'une laine plate et rude, des poulains trapus et robustes, des vaches naines fécondes en lait excellent. Dans les vallées, on cultive l'orge, l'avoine et le seigle; sur les monticules, on engraisse

les troupeaux. Dans la partie plus sauvage qu'on appelle la montagne, et où le vallon de Fougères se trouve jeté comme une oasis, on trouve du gibier en abondance, et on recueille la digitale, cette belle plante sauvage que la mode des anévrismes a mise en faveur, et qui élève dans les lieux les plus arides ses hautes pyramides de cloches purpurines, tigrées de noir et de blanc. Là aussi, le buis sauvage et le houx aux feuilles d'émeraude tapissent les gorges où serpente la Creuse. La Creuse est une des plus charmantes rivières de France; c'est un torrent profond et rapide, mais silencieux et calme dans sa course, encaissé, limpide, toujours couronné de verdure, et baisant le pied de ces *monti ameni* qu'eût aimés Métastase.

Somme toute, le pays est pauvre; les gros propriétaires y mènent plus joyeuse vie que dans les provinces plus fertiles, comme il arrive toujours. Nulle part la bonne chère ne compte des dévots plus fervens. Mais le paysan économe, laborieux et frugal, habitué à la rudesse de son sort, et dédaignant de l'adoucir par de folles dépenses, vit de châtaignes et de sarrazin : il aime l'argent plus que le bien-être; la chicane est son élément, le commerce tant soit peu frauduleux est son art et son théâtre. Un marchand forain Marchois est pour les provinces voisines un personnage aussi redoutable que nécessaire; il a le talent incroyable de tromper toujours, et de ne jamais perdre son crédit. J'en ai connu plus d'un qui aurait donné des leçons de diplomatie au prince de Talleyrand. Le cultivateur du Berry est destiné, de père en fils, à être sa proie, à le maudire, à l'enrichir et à le donner au diable qui le lui renvoie chaque année plus rusé, plus prodigue de belles paroles, plus irrésistible et plus fripon.

Simon Féline était une de ces natures supérieures par leur habileté et leur puissance, qui peuvent faire beaucoup de mal ou beaucoup de bien, suivant la direction qui leur est imprimée. Dès le principe, son éducation éteignit en lui l'instinct marchois de maquignonnage, et développa d'abord le sentiment religieux. A l'âge de puberté, l'éducation philosophique vint mêler la logique à la pensée, la réflexion à l'enthousiasme; puis la passion sillonna son ame de ces grands éclairs qui peu à peu devaient la révéler à elle-même. Mais au milieu de ces ouragans, elle conserva toujours un caractère de mysticisme, et l'amour de la contemplation domina l'esprit d'examen.

A côté de sa soif d'avenir et de ses appétits de puissance, Simon conservait dans la solitude un sentiment d'extase religieuse. Il s'y plongeait pour guérir les blessures qu'il avait reçues dans un choc imaginaire avec la société; et parfois, au lieu du rôle actif qu'il avait entrevu, il se surprenait à caresser je ne sais quel rêve de perfection chrétienne et philosophique, quasi militante, quasi monacale.

Il passait souvent, comme je l'ai déjà dit, des journées entières au fond des bois, sans épuiser la vigueur de cette imagination qu'il n'osait montrer au logis. Le jour de sa rencontre avec Mlle Parquet, il fit une assez longue course pour n'être de retour que vers le soir. Avant de regagner sa chaumière, Simon voulut voir coucher le soleil au même lieu d'où il avait contemplé son lever. C'était le sommet de la dernière colline qui encadrait le vallon, et sur lequel s'élevaient les ruines du petit fort destiné jadis à répondre aux batteries du château et à garder l'entrée du vallon. De cette colline on jouissait d'une vue magnifique; on plongeait d'une part dans le vallon de Fougères, et de l'autre on embrassait la vaste et profonde arène où serpente la Creuse. Simon aimait de prédilection cette ruine qu'habitaient de grands lézards verts et des orfraies au plumage flamboyant. La seule tour qui restait debout en entier avait été aussi un but de promenade quotidienne pour l'abbé Féline. Simon avait à peine connu ce digne homme, mais il en conservait un vague souvenir, exalté par l'enthousiasme de sa mère et par la vénération des habitans. Il ne passait pas un jour sans aller saluer ces décombres sur lesquels son oncle s'était tant de fois assis dans le silence de la méditation, et dont plusieurs pierres portaient encore les initiales de son nom, creusées avec un couteau. L'abbé avait donné à cette tour le nom de *tour de la duchesse*, parce qu'un de ces grands oiseaux de nuit, remarquables par leur voix effrayante, et assez rares en tous pays, en avait fait long-temps sa demeure : ce nom s'était conservé dans les environs, et les amis superstitieux du bon curé prétendaient que la nuit anniversaire de ses funérailles, la *duchesse* revenait encore se percher sur le sommet de la tour, et jeter de longs cris de détresse jusqu'au premier coup de l'angelus du matin.

Assis sur le seuil de la tour, Simon regardait l'astre magnifique s'abaisser lentement sur les collines de Glenny, lorsqu'il entendit

une voix inconnue parler à deux pas de lui une langue étrangère, et en se retournant il vit deux personnages d'un aspect fort singulier.

Le plus rapproché était un homme d'environ cinquante ans, d'une figure assez ouverte en apparence, mais moins agréable au second coup d'œil qu'au premier. Cette physionomie, qui n'avait pourtant rien de repoussant, était singularisée par une coiffure poudrée à ailes de pigeons, tout-à-fait surannée; une large cravate tombant sur un ample jabot, des culottes courtes, des bottes à revers et un habit à basques très longues, rappelaient exactement le costume qu'on portait en France au commencement de l'empire. Ce personnage stationnaire tenait une cravache de laquelle il désignait les objets environnans à sa compagne; et au milieu du dialecte ultramontain qu'il parlait, Simon fut surpris de lui entendre prononcer purement les noms des collines et des villages qui s'étendaient sous leurs yeux.

La compagne de ce voyageur bizarre était une jeune femme d'une taille élégante que dessinait un habit d'amazone. Mais au lieu du chapeau de castor que portent chez nous les femmes avec ce costume, l'étrangère était coiffée seulement d'un grand voile de dentelle noire qui tombait sur ses épaules et se nouait sur sa poitrine. Au lieu de cravache, elle avait à la main une ombrelle, et occupée de l'autre main à dégager sa longue jupe des ronces qui l'accrochaient, elle avançait lentement, tournant souvent la tête en arrière, ou rabattant son voile et son ombrelle pour se préserver de l'éclat du soleil couchant qui dardait ses rayons du niveau de l'horizon. Tout cela fut cause que, malgré l'attention avec laquelle Simon stupéfait observait l'un et l'autre inconnus, il ne put voir que confusément les traits de la jeune dame.

IV.

Par suite de son caractère farouche, ennemi des puérilités de la conversation et de toute espèce d'oisiveté d'esprit, Simon se leva après deux ou trois minutes d'examen, et fit quelques pas pour fuir les importuns qui prenaient possession de sa solitude; mais l'homme à ailes de pigeon, courant vers lui avec une politesse empressée,

lui adressa la parole dans le patois des montagnes, pour lui faire cette question dont Simon resta stupéfait :

— Mille pardons, si je vous dérange, monsieur ; mais n'êtes-vous pas un parent de feu le digne abbé Féline ?

— Je suis son neveu, répondit Simon en français ; car le patois marchois ne lui était déjà plus familier, après quelques années de séjour au dehors.

— En ce cas, monsieur, dit l'étranger, parlant français à son tour sans le moindre accent ultramontain, permettez-moi de presser votre main avec une vive émotion. Votre figure me rappelle exactement les nobles traits d'un des hommes les plus estimables dont notre province honore la mémoire. Vous devez être le fils de..... Permettez que je recueille mes souvenirs.... Après un moment d'hésitation, il ajouta : Vous devez être un des fils de sa sœur ; elle venait de se marier, lorsque le règne de la terreur me chassa de mon pays.

— Je suis le dernier de ses fils, répondit Simon, de plus en plus étonné de la prodigieuse mémoire de celui qu'il reconnaissait devoir être le comte de Fougères, et il en était presque touché, lorsque la pensée lui vint que le comte ayant déjà pu prendre des renseignemens de M. Parquet sur les personnes du village, il pouvait bien y avoir un peu de charlatanisme dans cette affectation de tendre souvenance. Alors, ramené au sentiment d'antipathie qu'il avait pour tout objet d'adulation, et retirant sa main qu'il avait laissé prendre, il salua et tenta encore de s'éloigner.

Mais M. de Fougères ne lui en laissa pas le loisir. Il l'accabla de questions sur sa famille, sur ses voisins, sur ses études, et parut attendre ses réponses avec tant d'intérêt, que Simon ne put jamais trouver un instant pour s'échapper. Malgré ses préventions et sa méfiance, il ne put s'empêcher de remarquer dans ce bavardage une naïveté puérile qui ressemblait à de la bonhomie. Il acheva de se réconcilier avec lui, lorsque le comte lui dit qu'il était parti de la ville, à cheval, aussitôt après la signature du contrat, afin d'éviter les honneurs solennels qui l'attendaient sur son passage. — Le bon M. Parquet m'a dit, ajouta-t-il, que ces braves gens voulaient faire des folies pour nous. Je pensais qu'en arrivant plusieurs jours plus tôt qu'ils n'y comptaient, j'échapperais à cette ovation ridicule ; mais avant de serrer la main de mes anciens amis, je n'ai pu résister au

désir de contempler ce beau site et de monter jusqu'à la tour où, dans mon adolescence, je venais rêver comme vous, monsieur Féline. Oui, j'y suis venu souvent avec votre oncle, lorsqu'il n'était encore que séminariste ; nous y avons parlé plus d'une fois de l'incertitude de l'avenir et des vicissitudes de la fortune. La ruine de ma caste était assez imminente alors, pour qu'il pût me prédire les désastres qui m'attendaient. Il me prêchait le courage, le détachement, le travail.... Oui, mon cher monsieur, continua le comte en voyant que Simon l'écoutait avec intérêt, et je puis dire que ses bons conseils n'ont pas été entièrement perdus..... Je n'ai pas été de ceux qui passèrent le temps à se lamenter, ou qui oublièrent leur dignité jusqu'à tendre la main. J'ai pensé que travailler était plus noble que mendier. Et puis je suis un franc Marchois, voyez-vous. J'avais emporté d'ici l'instinct industrieux qui n'abandonne jamais le montagnard. Savez-vous ce que je fis? Je réalisai le produit de quelques diamans que j'avais réussi à sauver ainsi qu'un peu d'or ; j'achetai un petit fonds de commerce, et je me fixai dans une ville où le négoce commençait à fleurir. Les affaires de Trieste prospérèrent vite, et les miennes par conséquent. Nous étions là une colonie de transfuges de tous pays : Français, Anglais, Orientaux, Italiens. Les habitans nous accueillaient avec empressement. Les débris de la noblesse vénitienne à laquelle on avait arraché sa forme de gouvernement et jusqu'à sa nationalité, vinrent plus tard se joindre à nous, pour acquérir ou pour consommer. Oh ! maintenant, Trieste est une ville de commerce d'une grande importance. J'en revendique ma part de gloire, entendez-vous? On a dit assez de mal des émigrés, et la plupart d'entre eux l'ont mérité ; il est juste que l'on ne confonde pas les boucs avec les brebis, comme disait le bon abbé Féline ! J'ai reçu plusieurs lettres de lui, dans mon exil, et je les ai conservées ; je vous les ferai voir. Elles sont pleines d'approbation et d'encouragement. Ce sont là des titres véritables, monsieur Féline ; on peut en être fier, n'est-ce pas? — *Non è vero, Fiamma?* ajouta-t-il en se tournant, avec la vivacité inquiète et un peu triviale qui caractérisait ses manières, vers la jeune dame qui l'accompagnait, et qui depuis un instant seulement s'était rapprochée de lui.

La personne qui portait ce nom étrange, ne répondit que par un signe de tête, mais en ce moment elle releva son ombrelle, et ses yeux rencontrèrent ceux de Simon Féline.

Lorsque deux personnes d'un caractère analogue très énergique se regardent pour la première fois, sans aucun doute il se passe entre elles, avant de se reconnaître et de sympathiser, une sorte de lutte mystérieuse qui les émeut profondément. Pressées de s'adopter, mais incertaines et craintives, ces ames sœurs s'appellent et se repoussent en même temps. Elles cherchent à se saisir et craignent de se laisser étreindre. La haine et l'amour sont alors des passions également imminentes, également prêtes à jaillir comme l'éclair du choc de ces natures, qui ont la dureté du caillou, et qui, comme lui, recèlent le feu sacré dans leur sein.

Simon Féline ne put s'expliquer l'effet que cette femme produisit sur lui. Il eut besoin de toute sa force pour soutenir un regard qui en cet instant sans doute rencontrait le seul être auquel il pût faire comprendre toute sa puissance. Ce regard, qui n'avait probablement rien de surnaturel pour le vulgaire, fit tressaillir Féline comme un appel ou comme un défi ; il ne sut pas lequel des deux ; mais toute sa volonté se concentra dans son œil pour y répondre ou pour l'affronter. Le visage de la femme inconnue n'avait pourtant rien qui ressemblât à l'effronterie ; son front semblait être le siége d'une audace noble; le reste du visage, pâle, et d'une régulière beauté, exprimait un calme voisin de la froideur. Le regard seul était un mystère ; il semblait être le ministre d'une pensée scrutatrice et impénétrable. Simon était d'une organisation délicate et nerveuse ; ses sensations étaient si vives, que son trouble intérieur produisit quelque chose comme un sentiment de colère et de répulsion.

Tout cela se passa plus rapidement que la parole ne peut le raconter ; mais depuis le moment où elle leva son ombrelle, jusqu'à celui où elle la baissa lentement sur son visage, tant d'étonnement se peignit sur celui de Simon, que le comte de Fougères en fut frappé. Il attribua à la seule admiration la fixité du regard de sa nouvelle connaissance et la légère contraction de sa bouche.

— C'est ma fille, lui dit-il d'un air de vanité satisfaite, mon unique enfant ; c'est une Italienne. J'aurais voulu l'élever un peu plus à la française, mais son sexe la plaçait sous l'autorité plus immédiate de sa mère..

—Vous vous êtes marié en pays étranger? demanda Simon, qui dès cet instant affecta des manières très assurées, sans doute pour faire sentir à Mlle de Fougères qu'elle ne l'avait pas intimidé.

Le comte, qui n'aimait rien tant que de parler de lui, de sa famille et de ses affaires, satisfit la curiosité feinte ou réelle de son interlocuteur.

— J'ai épousé une Vénitienne, répondit-il, et j'ai eu le malheur de la perdre il y a quelques années; c'est ce qui m'a dégoûté de l'Italie. C'était une Falier, grande famille qui reçut une rude atteinte dans la personne de Marino, le doge décapité; vous savez cette histoire? Les descendans ont été ruinés du coup, ce qui ne les empêche pas d'être d'une illustre race... Au reste, ce sont là des vanités dont la raison de notre siècle fait justice. Ce qui fait la véritable puissance, aujourd'hui, ce n'est pas le parchemin, c'est l'argent... Eh! eh! n'est-ce pas, monsieur Féline? — *Non è vero, Fiamma?*

— *E l'onore*, prononça derrière l'ombrelle une voix à la fois mâle et douce, qui fit tressaillir Simon.

Ce timbre pectoral et grave des femmes italiennes, indice de courage et de générosité, n'avait jamais frappé son oreille. Quand une Française n'a pas une voix flûtée, elle a une voix rauque et choquante. Il n'appartient qu'aux ultramontaines d'avoir ces notes pleines et harmonieuses, qui font douter au premier instant si elles sortent d'une poitrine de femme, ou de celle d'un adolescent. Cet organe sévère, cette réponse fière et laconique, détruisirent un instant les préventions défavorables de Simon.

Le comte parut un peu confus, même un peu mécontent; mais il se hâta de parler d'autre chose. Il semblait dominé par la supériorité de sa fille; du moins, malgré le peu d'attention qu'elle accordait à la conversation, marchant toujours deux pas en arrière et ne répondant que par monosyllabes, il ne pouvait résister à l'habitude d'invoquer toujours son suffrage et de terminer toutes ses périodes par ce *non è vero, Fiamma?* qui produisait un effet magnétique sur Simon et le forçait de reporter ses regards sur la silencieuse Italienne.

Quoique le comte de Fougères eût complètement détruit l'idée que Simon s'était faite de la morgue et des prétentions ridicules d'un émigré redevenu seigneur de village, il était bien loin d'avoir gagné son cœur par ses cajoleries. Il est vrai que Simon le prenait pour un excellent homme, plein de franchise et d'abandon; néanmoins, et comme si l'esprit de contradiction se fût emparé de son jugement, il était choqué de ce je ne sais quoi de bourgeois que

le châtelain de Fougères avait contracté, sans doute, à son comptoir. Il en était à se dire qu'il valait mieux être ce que la société nous a fait, que de jouer un rôle amphibie entre la roture et le patriciat. Il trouvait ce désaccord frappant dans chaque parole du comte, et ne pouvant, d'après son extérieur expansif, l'attribuer à de la mauvaise foi, il l'attribuait à un manque total d'intelligence et de logique. Par exemple, il eut envie de sourire quand l'ex-négociant de Trieste, lui dit:

— Qu'est-ce qu'un nom? je vous le demande, est-il propriété plus chimérique ou plus inutile? Quand *j'ai monté ma boutique* à Trieste, je commençai par quitter mon nom et mon titre, et je reconstruisis ma fortune sous celui de signor Spazzetta, ce qui veut dire M. Labrosse. Eh bien! mon commerce a prospéré, mon nom est devenu estimable, et m'a ouvert le plus grand crédit. Je voudrais bien que quelqu'un vînt me prouver que le nom de Spazzetta ne vaut pas celui de Fougères!

Simon, fatigué de ce raisonnement absurde, se permit, dans sa franchise montagnarde, de le contredire, mais sans aigreur.

— Permettez-moi de croire, monsieur, lui dit-il, que vous n'êtes pas bien convaincu de ce que vous dites, ou que vous n'y avez pas bien réfléchi; car si vous estimiez beaucoup votre nom de commerce, vous le conserveriez aujourd'hui, et si vous n'aviez pas estimé infiniment votre nom de famille, vous ne l'auriez jamais quitté, et vous n'auriez pas craint de le compromettre dans le négoce. Enfin, vous devez préférer un titre seigneurial à un nom de maison d'entrepôt, puisque vous avez fait de grands sacrifices d'argent pour rentrer dans la possession de votre domaine héréditaire.

Ces réflexions parurent frapper le comte, et soulevant un œil très vif, quoique fatigué par des rides nombreuses, il examina Simon d'un air de surprise et de doute. Mais reprenant aussitôt l'aisance communicative de ses manières: — Et l'amour du pays, monsieur, le comptez-vous pour rien? reprit-il. Croyez-vous qu'on oublie les lieux qui vous ont vu naître? Ah! jeune homme! vous ne savez pas ce que c'est que l'exil.

Toute raison de sentiment imposait silence à Simon. Lors même qu'il ne l'eût pas crue bien sincère, il n'eût osé montrer ses doutes. Quelle objection la délicatesse nous permet-elle, lorsqu'on invoque des choses que nous respectons nous-mêmes? Lorsque les patri-

ciens nous vantent l'excellence de leur race ennoblie par les exploits de leurs pères, nous sommes sans réponse ; nous ne saurions dire que nous ne faisons point de cas de l'héroïsme, et nous ne pouvons pas leur dire qu'il faudrait avant tout ressembler à leurs pères.

La nuit tombait lorsque Simon, forcé de descendre le sentier de la colline avec le comte, put enfin espérer de le quitter. Pour rien au monde, après avoir si chaudement blâmé l'empressement des habitans à courir à la rencontre de leur seigneur, il n'eût voulu se rendre leur complice en lui servant d'escorte. Il prévint donc l'offre que le comte allait lui faire de l'accompagner à pied, et doubla le pas sous prétexte de faire avancer ses chevaux de selle, que tenait un domestique, sous un massif de châtaigniers, au bord de la route. Cette politesse, qui était si peu dans son caractère, facilita son évasion; mais, après avoir fait signe au jockey d'aller rejoindre ses maîtres, il ne put surmonter la curiosité de jeter un dernier regard sur la fière Italienne dont les yeux noirs l'avaient troublé un moment. Se cachant dans le massif, il vit Mlle de Fougères monter avec calme et lenteur sur le cheval de pays qu'elle avait loué à la ville. C'était une haquenée noire et échevelée, vigoureuse et peu habituée à l'obéissance. Elle semblait se croire libre d'aller à sa fantaisie sous la main d'une femme; mais la brune amazone lui fit sentir si durement le mors et l'éperon, qu'elle se câbra d'une manière furieuse à plusieurs reprises.— Finissez, Fiamma, finissez ces imprudences, pour l'amour de Dieu! s'écria le comte d'un air plus ennuyé qu'effrayé; cette affreuse bête va vous tuer!

— Non, mon père, répondit la jeune fille en italien ; elle va m'obéir.

Et en effet, Fiamma mit tranquillement sa monture au trot, sans avoir changé un seul instant de visage. Simon crut retrouver, dans cette parole, l'esprit despotique du sang patricien, et il s'éloigna en maudissant cette race incorrigible qui aspire sans cesse à traiter les hommes comme des chevaux.

V.

Pendant qu'à la faveur des ombres de la nuit, et en suivant un chemin dont le comte avait conservé le plan dans un des mille re-

coins de sa méthodique mémoire, les voyageurs longeaient le village et se glissaient incognito vers la demeure de M. Parquet, l'avoué, monté sur sa mule et portant sa fille en croupe, revenait aussi à Fougères, murmurant un peu contre l'activité inquiète de son hôte. — Après tout, disait-il à la mélancolique Mlle Bonne, j'approuve fort le bon sens qu'il a eu de se soustraire à la cérémonie grotesque qu'on lui réservait. Mais quant à moi, j'aurais voulu voir cela, ne fût-ce que pour me désopiler un tant soit peu la rate. Ce Fougères est un bon diable, pas trop ridicule, et ne manquant pas de sens à certains égards. Mais quand, après tout, il aurait essuyé les salves d'artillerie du village avec leurs fusils sans chien, quand il aurait avalé la harangue du maire, celle du curé et celle du garde-champêtre, ce n'eût pas été trop payer le bonheur qu'il a eu de ne perdre que cent mille francs sur son marché. Le pauvre comte! il était bien tranquille et bien heureux là-bas dans son pays d'Istrie, où il vendait de la belle et bonne chandelle, d'excellent amadou, du savon, du poivre... car il ne faut pas gazer, notre cher comte était épicier. Qu'on appelle ce commerce-là comme on voudra, et qu'on y gagne tout l'argent du monde, ce n'en est pas moins le même commerce que fait en petit la mère L'Oignon à Fougères.

— Comment! épicier! reprit naïvement Mlle Parquet; j'avais cru lui entendre dire qu'il était *armateur*...

— Eh! sans doute, armateur en épiceries. Eh! mon Dieu! à présent il va faire le commerce des bestiaux. Je ne sais pas lequel est moins noble du mouton ou de sa graisse, du bœuf ou de sa corne, de l'abeille ou de son miel. Cependant ces gens-là s'imaginent que la propriété d'une terre les relève, surtout quand il y a quelque vieux pan de muraille armoiriée qui croule sur le bord d'un ravin. Jolie habitation, ma foi! que celle du château de Fougères! Avant de la rendre supportable, il lui faudra encore dépenser cinquante mille francs. Je parie qu'il avait là-bas une bonne maison bien close et bien meublée, sur la vente de laquelle il aura perdu la moitié, dans son empressement de revoir ses tourelles lézardées, et ses belles salles délabrées où les rats tiennent cour plénière.

— Il m'a pourtant semblé, reprit Bonne, être un homme dégagé de tous ces vieux préjugés.

— Est-ce que tu le crois sincère? répondit vivement M. Parquet. Il se peut qu'il aime l'argent, et j'ai cru m'en apercevoir, malgré la

sottise qu'il a faite de racheter son fief... Mais sois sûr qu'il est encore plus vaniteux que cupide. Quand tu verras un noble cracher sur son blason, souviens-toi de ce que je te dis, Bonne, tu verras ton père travailler gratis pour les riches.

— Avez-vous fait attention à sa fille, mon père? dit Mlle Parquet en sortant d'une sorte de rêverie.

— Eh! eh! si j'avais seulement une trentaine d'années de moins, j'y ferais beaucoup d'attention... Ce n'est pas qu'il faille croire les mauvaises plaisanteries de nos amis, Bonne, entends-tu? J'ai toujours été un homme sage et donnant le bon exemple; mais je veux dire que Mlle de Fougères est une gaillarde bien tournée et qui a une paire d'yeux noirs... Je n'ai jamais vu d'yeux aussi beaux, si ce n'est lorsque Jeanne Féline avait vingt-cinq ans.

— Il y a long-temps de cela, mon père, interrompit Bonne en souriant.

— Eh! sans doute, il y a long-temps, répondit l'avoué. Je n'avais que quinze ans alors. Je la regardais lorsqu'elle allait à l'église; c'était un ange, belle comme Mlle de Fougères, et bonne comme toi, ma fille.

— Et croyez-vous, mon père, que Mlle de Fougères ne soit pas aussi bonne qu'elle est belle?

— Oh! cela, je n'en sais rien; si elle est bonne, c'est de trop, car elle a de l'esprit comme un diable et tout le jugement qui manque à son père.

— Elle ne me paraît pas approuver beaucoup son obstination à revoir Fougères, et le séjour de notre village paraît la tenter médiocrement, ajouta Mlle Bonne.

Tandis que le père et la fille devisaient ainsi, la mule, arrivée à la porte du logis, s'était arrêtée, et M. Parquet, en mettant pied à terre pour ouvrir cette porte, et en cherchant la clé dans ses poches, continuait la conversation sans faire attention à Simon Féline, qui était à deux pas de lui, appuyé contre la haie de son jardin.

— Sans doute, médiocrement, répétait l'ex-procureur. Une fille de cet âge-là, qu'on amène en France, doit avoir laissé sur la rive étrangère quelque damoiseau épris d'elle. Si j'avais été le galant d'une si belle créature, je ne me la serais pas laissé enlever.

— Est-ce votre avis en pareille matière, monsieur Parquet? dit Simon en souriant.

— Au diable! grommela M. Parquet. Oh! bonsoir, voisin Simon, répondit-il; vous écoutiez? Vraiment, pensa-t-il en faisant entrer dans sa cour le mulet qui portait Bonne, je ne viendrai donc jamais à bout de me persuader que je suis vieux et que ma fille est jeune! Ah! qu'il est difficile de parler convenablement à une fille dont on est le père!

Tandis que M. Parquet donnait des ordres à l'écurie, Mlle Bonne en donnait à la cuisine, et s'occupait avec activité de préparer le lit et le souper de ses hôtes. Ils arrivèrent peu d'instans après. Ce n'était pas un petit embarras pour l'avoué, que d'héberger ces illustres personnages à la ville et à la campagne. La maison du village était très petite; cependant elle était très confortable, comme tout ce qui devait contribuer à embellir l'existence de M. Parquet. M. Parquet était à la fois le plus poétique et le plus positif de tous les hommes. Quand il avait les pieds bien chauds, un fauteuil bien mollet, une table bien servie, de bon vin dans un large verre, il était capable de s'attendrir jusqu'aux larmes, et de déclamer un sonnet de Pétrarque en regardant du coin de l'œil la vieille Jeanne Féline, occupée gravement à tourner son rouet sur le seuil de sa porte. Quoiqu'il fût encore actif, alerte, bien qu'un peu gros, et préservé de toute infirmité, il prenait parfois le ton plaintif et philosophique pour célébrer en petits vers, dans le goût de La Fare et de Chaulieu, la *solennité de la tombe, qui s'entr'ouvrait pour le recevoir, et sur le bord de laquelle il voulait encore effeuiller les roses du plaisir.*

Mais le mérite de M. Parquet ne se bornait pas à l'aimable humeur d'un vieillard anacréontique. C'était un homme généreux, un ami sincère, un voisin cordial, et, qui plus est, un homme d'affaires voué, depuis le commencement de sa carrière, au culte de la plus stricte probité. Il avait trop d'esprit et de sens pour n'avoir pas su arranger sa vie de manière à contenter les autres et soi-même. Sa grande pratique, sa profonde et impitoyable connaissance des roueries de la procédure, et son activité infatigable, en avaient fait, dans la province, l'homme de sa classe le plus important et le plus recherché. A ces talens, il joignait, tant bien que mal, celui de la parole; car M. Parquet cumulait les fonctions d'avoué et celles d'avocat. Il s'exprimait en bons termes, pérorait avec abondance, et dans les affaires civiles, grace à une dialectique serrée et à une obstination

puissante, il était presque toujours sûr du succès. Il est vrai qu'au criminel il produisait des effets de moins bon aloi. Comme tout avocat de province, il aimait de passion les discours de cour d'assises; c'est l'occasion d'arrondir des périodes sonores et de lancer des métaphores chatoyantes. Les juges et le gros public en étaient émerveillés; les dames de la ville pleuraient à chaudes larmes, et pendant trois jours, maître Parquet, rouge et bouffi, conservait dans son ménage l'accent emphatique et le geste théâtral. Il faut avouer que, dans cet état d'irritation et de triomphe, il était beaucoup moins aimable que de coutume. Il s'enivrait de ses propres paroles, et tombait dans des divagations un peu trop prolongées; ou bien il se maintenait dans un état de colère factice qui faisait trembler ses chiens et ses servantes. A l'entendre alors demander son café d'une voix tonnante, ou s'emporter, à la lecture du journal, contre les abus de la tyrannie, on l'eût pris pour un Cromwell ou pour un Spartacus. Mais Mlle Bonne, qui connaissait son caractère, s'en effrayait fort peu, et ne craignait pas de l'interrompre, pour lui dire :

— Mon père, si tu parles si fort, tu seras enroué demain matin, et tu ne pourras pas plaider.

— C'est vrai, répondait l'excellent homme avec douceur. Ah! Bonne, le ciel t'a placée près de moi comme un ange gardien, pour me préserver de moi-même. Fais-moi taire et emporte les liqueurs. Que sommes-nous sans les femmes? des animaux cruels, livrés à de funestes emportemens. Mais elles! comme des divinités bienfaisantes, elles veillent sur nous et adoucissent la rudesse de nos ames! Allons, Bonne, laisse-moi m'attendrir, et verse-moi encore un peu d'anisette.

— Non, mon père, c'est assez, disait la jeune fille; vous avez déjà mal à la gorge.

— O mon enfant! reprenait l'avocat d'une voix plaintive et d'un regard suppliant, refuseras-tu les consolations du dieu de l'Inde et de la Thrace à un vieillard infortuné dont les forces s'éteignent? Vois, ma tête s'affaiblit et se penche vers la tombe, ma voix tremblante se glace dans mon gosier par l'effet de l'âge et du malheur...

Si, au milieu de ces lamentations élégiaques, un client importun venait interrompre maître Parquet, il bondissait comme un lion sur son fauteuil, et s'écriait d'une voix de stentor :

— Laissez-moi tranquille, laissez-moi jouir de la vie; je vous donne tous au diable! Je ne veux pas entendre parler d'affaires quand je dîne.

Cependant, si quelque lucrative occasion se présentait, ou s'il s'agissait de rendre service à un ami, maître Parquet revenait à la raison comme par enchantement. Toujours sage dans sa conduite et entendant bien ses intérêts, toujours bon et prêt à se dévouer pour les siens, il passait des fumées du souper aux subtilités de la chicane avec une aisance merveilleuse. Quelques-uns de ceux qui ne le connaissaient qu'à demi, le croyaient égoïste, parce qu'ils le voyaient sensuel. Ils ne saisissaient qu'un côté de cet homme richement organisé pour jouir de la vie, jaloux d'associer les autres à son bonheur, et prêt à quitter les douceurs du coin du feu, afin d'avoir la volupté d'y revenir, le cœur rempli du témoignage d'une bonne action. C'est ainsi qu'il était épicurien, disait-il gaiement. Il pratiquait en grand la doctrine.

Du reste, quand il avait affaire aux fripons ou aux ladres, c'était le plus fin matois et le plus impitoyable écorcheur qu'eût jamais enfanté son ordre. Autant il se montrait modeste et généreux envers les pauvres, autant il rançonnait les riches. A l'égard des avares, il était sardonique jusqu'à la cruauté. Il avait coutume de dire que l'argent du pauvre n'avait pour lui qu'une mauvaise odeur de cuivre, mais le cuivre même du mauvais riche avait une couleur d'or qui l'affriandait.

Ce n'était donc pas par déférence pour son rang ni par pur esprit d'hospitalité, qu'il se faisait l'homme d'affaires et l'aubergiste du comte de Fougères. Sans flatter ses travers, il avait le bon goût de ne point les choquer, et disait tout bas à sa fille que cet homme devait avoir les poches pleines de sequins de Venise, dont il ne lui serait pas désagréable de connaître l'effigie. Bonne, dont le rôle était plus désintéressé, regardait comme un point d'honneur de recevoir convenablement ses hôtes, et surtout de montrer à Mlle de Fougères qu'elle possédait à fond la science de l'économie domestique. La candide enfant s'imaginait que, dans toutes les positions de la vie, les soins du ménage sont la gloire la plus brillante de la femme. Mais, hélas! la jeune étrangère ne s'apercevait pas seulement de la manière dont le linge était blanchi et parfumé. Elle n'accordait pas la plus légère marque d'admiration à la cuisson des confitures. Elle

se contentait de dire, en prenant la main de Bonne, chaque fois qu'elle lui présentait quelque chose : C'est bon, c'est bien. On est bien chez vous; vous êtes bonne comme un ange; et la fille de l'avoué, étonnée de ce ton brusque et affectueux, ne pouvait s'empêcher d'aimer l'Italienne, bien qu'elle renversât toutes ses notions sur l'idéal de la sympathie.

M. Parquet, ayant appris, de la bouche de M. de Fougères, sa rencontre et sa connaissance avec Simon Féline, voulut, moins pour faire honneur à son hôte que pour se désennuyer d'une société qui le gênait un peu, aller chercher son voisin et le faire souper chez lui; mais il ne put y déterminer Simon. Le jeune républicain eût trop craint de paraître rechercher la faveur du puissant. — Je sais que le seigneur est affable, répondit-il aux instances de Parquet; mais je sens que j'aurais de la peine à l'être autant que lui; et n'étant pas disposé à lui accorder une dose de bienveillance égale à celle qu'il me jette à la tête, je crois qu'il est bon que nos relations en restent là.

Parquet fut obligé d'aller dire à M. de Fougères que son jeune ami, fatigué d'avoir chassé tout le jour, était déjà couché et endormi. On se mit à table; mais, malgré les soins que l'on avait pris pour cacher l'arrivée du comte, il n'était pas possible qu'un aussi grand évènement fût ignoré tout un soir, et une députation de villageois, ayant en tête le garde-champêtre, orateur fort remarquable, se présenta à la porte et frappa de manière à l'enfoncer jusqu'à ce qu'on eût pris le parti de capituler et d'écouter le compliment. Après ceux-là, arriva une seconde bande avec les violons, la cornemuse et les coups de pistolet. Puis un chœur de dindonnières qui chanta faux une ballade en quatre-vingt-dix couplets, dans le dialecte barbare du pays, et présenta des bouquets à Mlle de Fougères. Enfin, l'arrière-garde des polissons et des goujats qui s'attendaient bien à prendre la truelle pour récrépir le vieux château, ferma la marche avec des brandons, des pétards et des cris de joie à faire dresser les cheveux sur la tête. Par émulation, le sacristain courut sonner les cloches, tous les chiens du village se mirent à pousser des hurlemens affreux auxquels répondirent du fond des bois tous les loups de la montagne. Jamais, de mémoire d'homme, on n'avait entendu un pareil vacarme dans le vallon de Fougères. En vain, le comte supplia qu'on lui épargnât ces honneurs; en vain,

le procureur furieux menaça de faire jouer la pompe-arrosoir de son jardin sur les récalcitrans; en vain, les deux demoiselles se barricadèrent dans leur chambre pour échapper au bruit et à l'ennui de ces adorations. On vit dans cette mémorable soirée combien l'amour des peuples est ardent pour ses maîtres quand il ne les connaît pas. Les pétards, le désordre et les chants se prolongèrent fort avant dans la nuit. Le comte avait donné de l'argent qu'on alla boire au cabaret. Personne ne put dormir dans le village. La mère Féline en eut un peu de mécontentement, et Simon en témoigna beaucoup d'humeur.

Simon se leva au point du jour et alla chercher, dans les retraites les plus désertes des ravins, le repos et le silence que la présence des étrangers avait chassés du village. Dans ses rêves de philosophie poétique, l'état rustique lui avait toujours semblé le plus pur et le plus agréable à Dieu; lorsque, dans les villes, il avait été choqué des désordres et de la corruption des hommes civilisés, il avait aimé à reporter sa pensée sur ces paisibles habitans de la campagne, sur ce peuple de pâtres et de laboureurs qu'il voyait au travers de Virgile et de la magie des souvenirs de l'enfance. Mais à mesure qu'il avait avancé dans les réalités de la vie, de vives souffrances s'étaient fait sentir. Il voyait maintenant que là, comme ailleurs, l'homme de bien était une exception, que les turpitudes que l'on ne pouvait commettre faute de moyens d'exécution étaient effectivement les seules qu'on ne commît pas; que ces hommes grossiers n'étaient pas des hommes simples, et que cette vie de frugalité n'était pas une vie de tempérance. Il en était vivement affecté, et par instans sa douleur tournait à la colère et à la misanthropie.

C'est une crise grave, une épreuve terrible dans la destinée d'un jeune homme, que cette époque de transition entre les beaux rêves de l'adolescence contemplative et les expériences tristes de la vie d'action! Presque tous ceux qui la subissent y succombent. Il faut une ame forte et riche en générosité pour résister au découragement qui naît de la déception. Les esprits faibles, en pareille occasion, se dégradent et se corrompent. Les imaginations vives et superbes s'endurcissent et se dessèchent. Il n'appartient qu'aux hommes d'intelligence et de cœur de résister à la tentation qu'ils éprouvent de haïr ou d'imiter la foule, au besoin de se détacher de l'humanité par le mépris, ou de se laisser cheoir à son niveau par l'abrutissement. Si-

mon sentit qu'il fallait combattre de toute sa force l'amertume empoisonnée de ce calice. Son organisation ardente lui eût ouvert assez volontiers l'accès du vice. Son intelligence élevée lui eût également suggéré le dédain de ses semblables. Sa perte était imminente, car il était de ces hommes qui ne peuvent se perdre à demi. Il n'avait pas à choisir entre le rôle de la sensualité qui se vautre dans le bourbier, et celui de la raison orgueilleuse qui s'en prend à Dieu et aux hommes de sa chute. Il lui fallait jouer ces deux rôles à la fois, sans pouvoir abjurer une des deux faces de son être. Heureusement, il en possédait une troisième, la bonté du cœur, le besoin d'amour et de pitié. Celle-là l'emporta. C'est elle qui lui fit verser des larmes abondantes au fond des bois, et qui lui donna la force d'y rester pour ne pas voir la sottise et l'avilissement de ses concitoyens, pour n'être pas tenté de maudire ce qu'il ne pouvait empêcher.

Il prit le parti d'aller voir un parent qui demeurait dans la montagne. Il fit ce voyage à pied, le long des ravins, lits desséchés des torrens d'hiver. Il resta plusieurs jours absent, et quand il revint au village, M. de Fougères était parti. Depuis cette époque, jusqu'au printemps suivant, le comte habita la ville. Il y loua une maison et y reçut toute la province. Il trouva la même servilité dans toutes les classes. Il était riche, sagement honorable, et pour des dîners de province, ses dîners ne manquaient pas de mérite. Il était en outre assez bien en cour pour faire obtenir de petits emplois à des gens incapables, ou pour prévenir des destitutions méritées par l'inconduite. Les créatures servent mieux la vanité que les amis. M. de Fougères put bientôt jouir d'un grand crédit, et de ce qu'on appelle l'estime générale, c'est-à-dire l'instinct de solidarité dans les intérêts. Dès le lendemain de son arrivée à Fougères, il avait mis les ouvriers en besogne. Comme par esprit de représailles, la maison blanche des frères Mathieu avait été convertie en grange, et les greniers à blé du château redevenaient des salles de plaisance. Les grosses réparations furent peu considérables; la carcasse du vieux donjon était solide et saine. Les maçons furent employés à relever les tourelles qui pouvaient encore servir de communs autour du préau, à déblayer les ruines qui gênaient, à rétrécir et à régulariser autant que possible l'ancienne enceinte. Avec tous ces soins on réussit à faire du château un logis assez laid, fort incommode

encore, très froid, mais vaste, et meublé avec une richesse apparente. Comme on vit passer beaucoup de dorures et d'étoffes hautes en couleur, on ne manqua pas de dire d'abord que M. de Fougères déployait un luxe éblouissant. Mais un connaisseur eût facilement reconnu que, dans tous ces objets de parade, il n'y avait aucune valeur réelle. M. de Fougères tenait, dans ses choix, le milieu entre l'ostentation des anciens nobles et l'économie du marchand d'épices. Il eut pendant ce semestre une vie très agitée et qui semblait convenir exclusivement à ses habitudes de tracasserie commerciale. Il allait de Paris à Guéret, de Limoges à Fougères, avec autant de facilité que ses ancêtres eussent été de leur chambre à coucher à la tribune de leur chapelle. Il achetait, il revendait, il spéculait sur tout; il étonnait ses fournisseurs par sa finesse, sa mémoire et sa ponctualité dans les plus petites choses. On s'aperçut bientôt dans le pays qu'il n'y avait pas tant à gagner avec lui qu'on se l'était imaginé. Il était impossible de le tromper, et quand il avait supputé à un centime près la valeur d'un objet, il déclarait généreusement que le gain du marchand devait être de *tant*. Ce *tant*, tout équitable qu'il était, la plume à la main, était si peu de chose au prix de ce qu'on avait espéré arracher de sa vanité, qu'on était fort mécontent. Mais on n'osait pas le dire, car on voyait bien que le comte était encore généreux (retiré des affaires comme il l'était) de discuter tout bas les secrets du métier, et de ne pas les révéler à ses pareils. A ces vexations honnêtes, il joignait les formes d'une obséquieuse politesse contractée en Italie, le pays des révérences et des belles paroles. Les mauvais plaisans de l'endroit prétendaient que lorsqu'on allait lui rendre visite, dans la précipitation avec laquelle il offrait une chaise et sa protection, il lui arrivait souvent encore de faire à la hâte un cornet de papier pour présenter la cannelle ou la cassonade qu'il était habitué à débiter. Du reste, on le disait bon homme, serviable, incapable d'un mauvais procédé. On avait espéré trouver en lui un supérieur avec tous les avantages *y attachés*. Il fallait bien se contenter de n'avoir affaire qu'à un égal. Les ouvriers de Fougères employés à la journée étaient les plus satisfaits; ils étaient surveillés de près, à la vérité, par des agens sévères, mais ils avaient leurs deux sous d'augmentation de salaire, et chaque fois que le comte venait donner un coup d'œil aux travaux,

ils avaient copieusement pour boire. Il eût pu avoir tous les vices; on l'eût porté en triomphe s'il l'eût voulu.

Quant à Mlle de Fougères, on n'en disait absolument rien, sinon que c'était une très belle personne, ne parlant pas français. On attribuait à cette ignorance de la langue sa réserve et son absence de liaison avec les femmes du pays. Cependant quelques beaux esprits, qui prétendaient savoir l'italien, ayant essayé de lier conversation avec elle, ne l'avaient pas trouvée moins laconique dans ses réponses. M. de Fougères, qui semblait inquiet lorsqu'on parlait à sa fille, non de ce qu'on lui disait, mais de ce qu'elle allait répondre, cherchait à pallier la sécheresse de ses manières, en disant aux uns qu'elle était fort timide et craignait de faire des fautes de français; aux autres, qu'elle n'était pas habituée à parler l'italien, mais le dialecte de Venise et de Trieste.

Simon, pressé par M. Parquet de faire son début au barreau, s'en abstint pendant tout l'hiver. Ce ne fut chez lui ni l'effet de la paresse ni celui du dégoût. Le métier d'avocat lui inspirait, il est vrai, une extrême répugnance, mais il ne voulait pas se soustraire à la tâche pénible de la vie. Aux heures où les flatteries de l'ambition faisaient place au spectacle de la nécessité aride, quand cette montagne d'ennuis et de misères s'élevait entre lui et le but inconnu et chimérique peut-être de ses vagues désirs, il se raidissait contre la difficulté, et comparait sa destinée au calvaire que tout homme de bien doit gravir courageusement, sans se demander si le terme du voyage sera le ciel ou la croix, la potence ou l'immortalité.

Le retard qu'il voulait apporter à ses débuts ne fut fondé d'abord que sur le besoin de repos physique et intellectuel, puis sur la crainte de n'être pas suffisamment éclairé touchant les devoirs de sa nouvelle profession. Il avait jusque-là étudié la lettre des lois; maintenant il en voulait pénétrer l'esprit, afin de l'observer ou de le combattre, selon qu'il conviendrait à sa conscience et à sa raison de le faire. Enfermé dans sa cabane, durant les soirs d'hiver, vis à vis des livres poudreux que lui prêtait M. Parquet, il lisait quelques pages et méditait durant de longues heures. Son imagination se détournait bien souvent de la voie, et faisait de fougueux écarts dans les espaces de la pensée. Mais ces excursions ne sont jamais sans fruit pour une grande intelligence. Elle y va en écolier, elle en revient en conquérant.

Simon pensait qu'il y a bien des manières d'être orateur, et que, malgré les systèmes arrêtés de M. Parquet sur la forme et sur le fond, chaque homme doué de la parole a en soi ses moyens de conviction et ses élémens de puissance propres à lui-même. Ennemi né des discussions inutiles, il écoutait les leçons et les préceptes de son vieil ami avec le respect de la jeunesse et de l'affection, mais il notait, dans le secret de sa raison, les objections qu'il eût faites à un disciple, et renfermait le secret de sa supériorité autant par prudence que par modestie. Une seule fois il s'était laissé aller à discuter un point de droit public, et Parquet, frappé de la hardiesse de ses opinions, s'était écrié :

— Diable! mon cher ami, quand on pense ainsi, il ne faut pas le dire trop tôt. Avant de faire le législateur, il faut se résoudre à être légiste. Si un homme célèbre se permet de censurer la loi, on l'écoute; mais si un enfant comme vous s'en avise, on se moque de lui.

— Vous avez raison, répondit Simon; et il se tut aussitôt.

Cependant, décidé à ne pas suivre une routine pour laquelle il ne se sentait pas fait, il voulait se laisser mûrir autant que possible. Rien ne le pressait plus de se lancer dans la carrière, maintenant qu'il était reçu avocat, qu'il n'avait plus de dépense à faire, et qu'il était sûr de s'acquitter quand il voudrait. D'ailleurs, il travaillait à faire des extraits, des recherches et des analyses, pour aider M. Parquet dans son travail, et celui-ci s'en trouvait si bien, qu'il était obligé de faire un effort de générosité et de désintéressement pour l'engager à travailler pour son propre compte.

Durant cet hiver, qui fut assez doux pour le climat, Simon eut soin d'éviter la rencontre du comte de Fougères. Malgré les prévenances dont l'accablait ce gentilhomme, il ne sentait aucune sympathie pour lui. Il y avait dans son extérieur une absence de dignité qui le choquait plus que n'eût fait la morgue seigneuriale d'un vrai patricien. Il lui semblait toujours voir, dans les concessions libérales de son langage et dans la politesse insinuante de ses manières, la peur d'être maltraité dans une nouvelle révolution, et d'être forcé de retourner à son comptoir de Trieste.

Mlle de Fougères menait une vie assez étrange pour une jeune personne. Elle semblait aimer la solitude passionnément, ou goûter fort peu la société de la province. Du moins elle ne paraissait dans le salon de son père que le temps strictement nécessaire pour en

faire les honneurs, ce dont elle s'acquittait avec une politesse froide et silencieuse. Elle n'accompagnait pas son père dans ses fréquens voyages, et restait enfermée dans sa chambre avec des livres, ou montait à cheval, escortée d'un seul domestique. Quelquefois elle venait à Fougères, faire une visite à Mlle Parquet, ou donner un coup d'œil rapide aux travaux du château. Il lui arrivait parfois alors de sortir avec Bonne, pour faire une promenade à pied dans la montagne, ou même de s'enfoncer dans les ravins, à cheval, et entièrement seule.

Simon, qui, malgré le froid et les glaces, continuait son genre de vie errante et rêveuse, la rencontra quelquefois dans les lieux les plus déserts, tantôt galopant sur le bord du torrent avec une hardiesse téméraire, tantôt immobile sur un rocher, tandis que son cheval fumant cherchait, sous le givre, quelques brins d'herbe aux environs. Lorsqu'elle était surprise dans ses méditations, elle se levait précipitamment, appelait son cheval, qu'elle avait dressé comme un chien à venir au nom de *Sauvage,* lui ordonnait de se tendre sur les jambes afin qu'elle pût atteindre à l'étrier sans le secours de personne, et, se lançant au milieu des rochers ou sur le versant glacé des collines, elle disparaissait avec la rapidité d'une flèche. Ces rencontres avaient un caractère romanesque qui plaisait à Simon, quoiqu'il n'y attachât pas plus d'importance que ces petits incidens ne méritaient.

Cependant, malgré le sentiment d'orgueil qui l'empêchait de s'abandonner à l'attrait d'une beauté placée hors de sa sphère, et destinée sans doute à n'avoir jamais pour lui qu'un dédain insolent, s'il essayait de franchir la ligne chimérique qui les séparait, Simon ne pouvait défendre son imagination d'accueillir un peu trop obstinément l'image de cette personne fantastique. C'était une si belle créature, que tout être doué de poésie devait lui rendre hommage, au moins un hommage d'artiste, calme, désintéressé, sincère; et Simon était plus poète et plus artiste qu'il ne croyait l'être.

Peu à peu cette image devint si importune, qu'il désira s'en débarrasser, et appeler à son secours l'impression pénible qu'elle lui avait faite au premier abord. Il chercha un motif d'antipathie à lui opposer, et fit des questions sur son compte, afin d'entendre répéter qu'elle semblait hautaine et froide. En outre, on blâmait beaucoup dans le pays ses courses à cheval et son genre de vie solitaire. En

province, tout ce qui est excentrique est criminel. Cependant l'attrait de curiosité qui, chez Simon, se cachait sous ces efforts d'aversion, ne fut pas satisfait par les réponses vagues qu'il obtint. Il se résolut à presser de questions Mlle Bonne, qui seule semblait connaître un peu l'étrangère. Jusque-là, Bonne avait détourné la conversation lorsqu'il s'était agi de sa mystérieuse amie; mais, lorsque Simon insista, elle lui répondit avec un peu d'humeur :

— Cela ne vous regarde pas. Quel que soit le caractère de Mlle de Fougères, il ne lui plaît pas apparemment qu'on le juge, puisqu'elle ne le montre pas. Elle m'a prié, une fois pour toutes, de ne jamais redire à personne un mot de nos conversations, quelque puériles et indifférentes qu'elles pussent être. Il y a bien des choses dans son caractère que je ne comprends pas; elle a beaucoup plus d'esprit que moi. Qu'il vous suffise de savoir que c'est une personne que j'estime et que j'aime de toute mon ame.

Simon essaya de la faire parler en piquant son amour-propre. — Si vous voulez que je vous dise ma pensée, chère voisine, reprit-il, vous saurez que je doute fort de votre intimité avec Mlle de Fougères. Je croirais presque qu'il y a de votre part un peu de vanité, je ne dis pas à être liée avec notre future châtelaine, mais à être la seule confidente d'une personne si réservée dans sa conduite et dans ses paroles. D'abord permettez-moi de vous demander en quelle langue s'expriment ces épanchemens de vos ames, car Mlle de Fougères ne sait pas, à ce qu'on dit, assembler trois phrases de la nôtre.

Mais cet artifice ne réussit point. Bonne se prit à sourire et lu répondit : — Etes-vous bien sûr que je ne sache pas l'italien? Il fut impossible d'en obtenir autre chose.

VI.

Par une belle matinée du printemps de 1825, Simon, étant sorti avec son fusil, donna la chasse à un de ces milans de forte race, qu'on trouve dans la Marche. Cousins germains de l'aigle, presque aussi grands que lui, ils en ont le courage et l'intelligence. Les enfans qui peuvent s'en emparer dans le nid, les élèvent, et les habituent à chasser les souris de la maison. Ils deviennent très fami-

liers et très doux. J'en ai vu un qui prenait très délicatement des mouches sur le visage d'un enfant endormi, en l'effleurant de ce bec terrible dont il déchirait les lapereaux et les couleuvres.

Simon, ayant cru blesser légèrement sa proie, la vit s'éloigner et se perdre, et continua sa promenade. Au bout de quelques heures, il repassa par la même gorge, et comme il pensait à toute autre chose, il vit tout à coup Mlle de Fougères qui descendait précipitamment la colline au-dessus de lui, en lui criant : « Arrêtez-le, arrêtez-le! il est à vos pieds! » Il crut qu'elle avait laissé échapper son cheval, et se pencha sur le ravin pour le chercher; mais il n'aperçut rien, et, reportant ses regards sur Mlle de Fougères, il vit qu'elle venait à lui en courant toujours, et qu'elle avait les mains et la figure ensanglantées. Soit l'effet de la compassion qu'éprouve un noble cœur à l'aspect de la souffrance, soit la douleur de voir une si belle créature en cet état, Simon fut surpris d'une angoisse inexprimable, et pensant qu'elle venait de faire une chute de cheval, il s'élança vers elle pour la secourir; mais son visage n'exprimait point la souffrance; elle avait le teint animé d'un éclat que Simon ne lui avait pas encore vu, et riant d'un rire juvénile, elle lui montrait une touffe de bruyères vers laquelle elle se hâtait d'arriver en criant : — Il est là! courez donc dessus. — Avant que Simon eût pu comprendre de quoi il s'agissait, elle s'élança sur sa proie, et jeta dessus son écharpe de soie que l'oiseau mit en pièces en se débattant. C'était le milan royal que Simon avait démonté le matin, et qu'il avait perdu. Il se hâta de faire cesser le combat furieux qu'il livrait à la jeune amazone, et dans lequel tous deux montraient un courage et un acharnement singuliers; l'oiseau, renversé sur le dos, se défendait avec désespoir des ongles et du bec; la jeune fille, malgré les blessures qu'elle recevait, s'obstinait à le saisir, et semblait résolue à se laisser déchirer plutôt que de renoncer à sa conquête. Simon le vainquit, lui lia les pieds avec sa cravate, et, le prenant par le bec, le présenta à Mlle de Fougères. Accablée de fatigue, elle s'était jetée sur la bruyère, et son cœur palpitait si fort, que Simon en pouvait distinguer les battemens; elle était déjà redevenue pâle. Simon jeta le milan à ses pieds, et s'agenouillant près d'elle avec vivacité, lui demanda si elle était grièvement blessée.

— Je n'en sais rien, répondit-elle, je ne crois pas.

— Mais vous êtes couverte de sang?

— Bah! c'est le sang de cette bête rebelle.

— Je vous assure qu'elle vous a déchirée; vos gants sont en lambeaux.

Sans attendre sa réponse, il lui prit la main, et, lui retirant ses gants avec précaution, il vit qu'elle avait reçu des entailles profondes.

— Vous voyez que c'est bien votre sang, lui dit-il d'une voix émue et cherchant à l'étancher.

— Bon! dit-elle, je ne m'en suis pas aperçue. Je voulais l'avoir et je le tiens.

— Mais vous souffrez? vous êtes pâle.

— Non, je suis essoufflée.

— Vous êtes blessée aussi au visage.

— Oh! vraiment? le combat aurait-il été si acharné! Eh bien! c'est bon; je suis d'autant plus fière de la victoire, quoique après tout, c'est à vous que je la dois. Je l'avais saisi trois fois, trois fois il m'a échappé. Je ne sais ce qui serait arrivé si je ne vous eusse pas rencontré. Maintenant, il faut voir s'il est blessé mortellement. J'espère que non.

— Il faudrait voir d'abord si vous n'êtes pas blessée vous-même auprès de l'œil. Voulez-vous descendre jusqu'au ruisseau?

— Bah! ce n'est pas nécessaire. Je ne sens aucun mal.

— Mais ce n'est pas une raison; venez, je vous en supplie. Je vous aiderai à descendre; je porterai ce vilain animal qui mériterait bien que je lui tordisse le cou!

— Oh! ne vous avisez pas de cela, s'écria la jeune fille; j'ai payé sa conquête de mon sang : j'y tiens.

Elle se laissa emmener au bord du ruisseau. Près de son lit, un rocher à pic s'élevait de quelques pieds au-dessus du sable. Simon voulut aider la chasseresse à le franchir; mais, dédaignant de poser sa main dans la sienne, elle sauta avec l'agilité superbe d'une nymphe de Diane. Elle était si belle de courage et de gaîté, que Simon lui pardonna le reste de fierté que conservaient jusque-là ses manières. Peut-être même trouva-t-il en cet instant que c'était chez elle un attrait de plus. Son ame était trop ardente pour ne pas s'élancer tout entière vers cette noble création; il était comme hors de lui-même, et ne songeait pas seulement à s'expliquer le désordre de ses esprits. Lui, dont les émotions avaient toujours été si con-

centrées et les manières si graves, que sa mère elle-même en obtenait rarement un baiser, il se sentait prêt maintenant à entourer cette jeune fille de ses bras, et à la presser contre son cœur, non avec le trouble d'un désir amoureux (il était loin d'y songer), mais avec l'effusion d'une tendresse fraternelle pour un enfant blessé; c'était un caractère trop impétueux, un cœur trop chaste pour subir la contrainte d'une vaine timidité, ou pour accepter celle des préjugés, lorsqu'il était vivement ému. Il prit le mouchoir de Mlle de Fougères, le trempa dans l'eau, et se mit à lui laver les tempes avec tant de soin, d'affection et de simplicité, qu'elle, à son tour, sentit sa méfiance et sa rudesse habituelles céder à l'ascendant d'une irrésistible sympathie. — Dieu merci! vous n'êtes pas blessée au visage, lui dit-il avec attendrissement; c'est avec ses ailes ensanglantées que l'insensé vous aura fait ces taches; mais vos mains! laissez les tremper dans l'eau.... laissez-moi les voir.... il y a vraiment beaucoup de mal!... Et Simon, qui avait la vue courte, se baissant pour les regarder, en approcha ses lèvres avec un entraînement incroyable. Mlle de Fougères retira brusquement ses mains et fixa sur lui ce regard sévère qui l'avait choqué à la première rencontre. Mais cette fois, il trouva sa fierté légitime; ses yeux lui firent une réponse si amicale, si franche et si persuasive, qu'elle s'adoucit tout à coup; elle reprit confiance, et lui dit d'un air gai :

— Vous avez du sang sur les lèvres, et savez-vous bien quel sang?

— C'est du sang aristocratique, répondit Simon, mais c'est le vôtre.

— C'est du sang noble, monsieur, reprit l'Italienne avec hauteur; c'est du pur sang républicain. Êtes-vous digne de porter un pareil cachet sur la bouche?

— Juste ciel! s'écria Simon en se levant, si je n'en suis pas digne encore par mes actions, je le suis par mes sentimens; — mais, ajouta-t-il en retombant à genoux près d'elle, vous vous moquez de moi, vous n'êtes pas républicaine; vous ne pouvez pas l'être.

— Apprenez, répondit-elle, que je suis d'un pays où on ne peut pas cesser de l'être, à moins de se dégrader. Notre république a duré plus que celle de Rome, et ce n'est que d'hier que nous sommes esclaves; mais sachez que nous savons haïr nos tyrans, nous autres. Un Vénitien, à moins d'avoir abjuré sa patrie, ne baiserait

pas la main d'une Allemande, tandis que vous êtes à genoux près de moi, que vous croyez monarchique.

— Je sais que vous êtes belle comme un ange et brave comme un lion, et à présent que je vous sais républicaine, je baiserais vos pieds si vous me le permettiez.

— Vous êtes forts en beaux discours sur la liberté, vous autres, reprit-elle; mais nous avons un proverbe que vous devez comprendre : *Più fatti che parole*. A l'heure qu'il est, nous sommes sous le joug, et on nous croit écrasés parce que nous le portons en silence; mais on ne sait pas ce que sera notre réveil quand l'heure sera venue.

— Je crains qu'elle n'arrive pas plus tôt pour vous que pour nous, répondit Simon; si toutes les ames italiennes étaient aussi courageuses que la vôtre, si tous les cœurs français étaient aussi convaincus que le mien, nous ne subirions pas la honte des lois étrangères.

— Espérons des jours meilleurs, dit Fiamma; mais ce n'est pas le moment de parler politique. Pourquoi ne venez-vous pas chez mon père?

— Mais, dit Simon un peu embarrassé, je n'ai pas l'honneur de le connaître.

— Il vous a engagé plusieurs fois, je le sais; pourquoi avez-vous refusé?

— Vous savez combien mes opinions diffèrent des siennes, et vous me le demandez?

— Mon père n'a point d'opinions politiques, répondit brusquement Fiamma; et, à cause de cela, il serait désobligeant autant qu'inutile de discuter avec lui. C'est un homme très doux et très poli; et si les gens de bien ne s'éloignaient pas de lui à cause de ses prétendues opinions, il ne serait pas réduit à remplir son salon de cette canaille qui s'y traîne à genoux.

— Vous parlez bien durement de vos courtisans, dit Simon; si votre père les accueillait avec une franchise aussi rude, j'ai peine à croire qu'ils fussent aussi empressés à lui rendre hommage.

— Sans doute, si mon père avait assez de force pour comprendre ses véritables intérêts et sa véritable dignité, il aurait en France un beau rôle à jouer. Mais votre noblesse française est démoralisée; vous l'avez si maltraitée, qu'elle ne sait plus ce qu'elle fait. Ce n'est pas ainsi que nous agissons et que nous pensons chez nous. Le

peuple n'a qu'un ennemi : l'étranger ; ses vieux nobles sont les capitaines qu'il choisirait si le temps était venu de marcher au combat. Nous sommes familiers avec le peuple, nous autres ; nous savons qu'il nous aime, et il sait que nous ne le craignons pas. Ce n'est pas lui qui a profité de nos dépouilles ; ce n'est pas lui qui voudrait en profiter, si on pouvait nous dépouiller encore. Mais nous sommes ruinés, et nous n'en valons que mieux ; je suis convaincue qu'il n'est pas bon de faire fortune, et j'ai vu souvent perdre en mérite ce qu'on gagnait en argent. Restez donc pauvre le plus long-temps que vous pourrez, M. Féline, et ne vous pressez pas de faire servir votre intelligence à votre bien-être.

— C'est ce dont on ne manquerait pas de m'accuser si je me montrais chez votre père dans la société de ceux qui y vont, répondit Simon, et je suis malheureux de vous connnaître, à présent, car j'aurai souvent la tentation de m'exposer au blâme de ceux qui pensent bien.

— Si cela doit être, il faut résister à la tentation, reprit la jeune fille avec l'air grave et assuré qui lui était habituel ; mais dans peu de jours nous serons installés à Fougères, et je pense bien que vous pourrez nous voir sans vous compromettre. J'espère que mon père se réservera chaque semaine des jours de liberté, où les gens de cœur pourront l'aborder sans coudoyer les valets de l'administration. Du moins, j'y travaillerai de tout mon pouvoir. — Maintenant occupons-nous de ma capture ; il faut que vous lui rendiez le même service qu'à moi, et que vous examiniez ses plaies.

Simon obéit, soigna le captif blessé, et procéda sur-le-champ à l'amputation de l'aile brisée, après quoi il l'enveloppa d'un linge humide, et se chargea de le soigner, s'engageant sur l'honneur à le porter lui-même au château dès qu'il serait guéri et apprivoisé.

— Ce n'est pas tout, lui dit-elle ; vous allez m'aider à chercher mon cheval que j'ai abandonné dans le bois.

— Je cours le chercher, et je vous l'amènerai ici, répondit Simon.

— Non pas, dit Fiamma en souriant ; selon vos coutumes et vos idées françaises, je suis votre ennemie ; vous ne devez pas me servir.

— Selon mon cœur et selon ma raison, je suis votre ami le plus respectueux et le plus dévoué, répondit Simon. Dites-moi de quel côté vous avez laissé *Sauvage*.

—Vous savez son nom? dit-elle en souriant; allons-y ensemble. Il n'obéit qu'à ma voix ou à celle de mon serviteur; et puisque vous êtes mon ami...

— Je suis à la fois l'un et l'autre, reprit Simon. Voulez-vous prendre mon bras?

— Ce n'est pas la coutume de mon pays, répondit Fiamma. Chez nous, les femmes n'ont pas besoin de s'appuyer sur un défenseur. Le peuple ne les coudoie pas. Nous sortons seules et à toute heure. Personne ne nous insulte. On nous respecte parce qu'on nous aime. Ici, on ne nous distingue des hommes que pour nous opprimer ou nous railler. C'est un méchant pays que votre France. J'espère que vous valez mieux qu'elle.

— Faites une révolution en Italie, répondit Simon, et j'irai m'y faire tuer sous vos drapeaux.

Tout en parlant de liberté et de patrie, ils arrivèrent à la lisière du bois. Fiamma appela son cheval à plusieurs reprises, et bientôt il fit entendre le bruit de son sabot sur les cailloux. Comme elle avait les mains empaquetées, Simon l'aida à monter et la conduisit jusqu'à l'entrée du vallon en tenant Sauvage par la bride. Chemin faisant, ils échangèrent, en peu de paroles, les confidences de toute leur vie. C'était une histoire bien courte et bien pure de part et d'autre. Ils étaient du même âge. Fiamma avait chéri sa mère, comme Féline chérissait la sienne. Depuis qu'elle l'avait perdue, elle avait vécu à la campagne dans une villa que son père avait achetée entre les bords de l'Adriatique et le pied des Alpes. Là, Fiamma s'était habituée à une vie active, aventureuse et guerrière, tantôt chassant l'ours et le chamois dans les montagnes, tantôt bravant la tempête sur mer dans une barque, et toujours se nourrissant de l'idée romanesque qu'un jour peut-être elle pourrait faire la guerre de partisan dans ces contrées dont elle connaissait tous les sentiers. L'absence de M. de Fougères qui était venu en France pour racheter ses terres, l'avait laissée maîtresse de ses actions, et son indépendance naturelle avait pris un développement qu'il n'était plus possible de restreindre. Cependant le respect qu'elle avait pour son père, était seul capable de lui dicter des lois; elle avait obéi à ses ordres en quittant l'Italie avec une gouvernante. Après peu de mois de séjour à Paris, elle était venue s'établir à Guéret, en attendant qu'elle s'établît à Fougères.

— Il me tarde que cela soit fait, dit-elle en achevant son récit. Puisqu'il faut abandonner ma patrie, j'aime mieux vivre dans ce vallon sauvage qui me rappelle certains sites à l'entrée de mes Alpes chéries, que dans vos villes prosaïques et dans ce pandémonium sans physionomie et sans caractère que vous appelez votre capitale, et que vous devriez appeler votre peste, votre abîme et votre fléau. Maintenant, adieu; je vous prie d'appeler notre milan *Italia*, de ne pas oublier que nous en avons fait la conquête ensemble, et d'en avoir bien soin. Si quelqu'un vous parle de moi, dites que je ne sais pas deux mots de français; je ne me soucie pas de parler avec tous ces laquais de la royauté qui ont baisé le knout des Cosaques et le bâton des caporaux schlagueurs de l'Autriche.

— Laissez-moi baiser le sabot de votre cheval, dit Simon en riant; c'est une noble créature qui n'obéit qu'à vous.

— Et qui ne m'obéit que par amitié, reprit Fiamma. Mais ne touchez pas à son sabot, et donnez-moi une poignée de main : *E viva la liberta!*

Elle lui tendit sa main qui saignait encore, et entra dans le vallon au galop. Simon baisa encore ce sang généreux, et essuya ses doigts à nu sur sa poitrine. Puis il alla s'enfermer dans sa chambre, et jetant sa tête dans ses mains, il resta éveillé jusqu'au matin dans un état d'ivresse impossible à décrire.

VII.

Simon demeura plus de vingt-quatre heures sous le charme de cette aventure. Aucune réflexion fâcheuse ne pouvait trouver place au milieu de son enivrement. Les ames les plus fortes sont les plus spontanément vaincues et les plus complètement envahies par une passion digne d'elles. En elles, rien ne résiste, rien ne se défend de l'enthousiasme, parce que leur premier besoin est de chérir et d'admirer. Les conseils de la prudence et de l'intérêt personnel y sont étouffés par ce besoin d'amour et de dévouement qui les déborde.

Mais, après les élans de la joie et le sentiment de l'adoration, Simon sentit le besoin de renouveler cette pure jouissance à la source qui l'avait produite. Il lui fallait revoir Mlle de Fougères;

tout ce qui n'était pas elle n'existait plus. La tendresse que sa mère lui avait uniquement et exclusivement inspirée jusque-là, s'affaissait elle-même sous les tressaillemens convulsifs de son cœur impatient. Il s'effraya des ravages de cet incendie, sans penser d'abord à l'éteindre; mais plusieurs jours écoulés sans revoir Fiamma portèrent son désir à un tel point d'angoisse et de souffrance, qu'il sentit la nécessité de le combattre.

Simon ne s'était pas beaucoup inquiété jusque-là de ce qu'il éprouvait. Il n'avait pas encore aimé, il ne savait pas à quel ennemi il avait affaire; il s'imaginait qu'il triompherait, dès qu'il serait bien résolu à triompher, dès qu'il lui serait prouvé que les souffrances de cet amour l'emportaient sur les joies. Cet instant venu, il appela la réflexion à son secours. Il se demanda sur quelle certitude était fondée cette admiration extatique qui absorbait toutes ses pensées, quel lien durable quelques paroles échangées avec cette jeune fille pouvaient avoir cimenté. En quoi s'était-elle montrée grande, forte, magnanime, brave, sincère? qu'avait-il vu? une lutte enfantine avec un oiseau de proie, et l'ardeur romanesque d'une jeune tête pour des idées généreuses dont l'application serait peut-être au-dessus de la portée de son caractère?

Mais, hélas! toutes les réflexions de Simon manquèrent leur but, et ses armes tournèrent leur pointe contre son cœur. Plus il y songeait, plus Fiamma lui semblait digne de son enthousiasme. Ce n'était pas un enfant, la femme qui se condamnait au silence et à la feinte depuis six mois, plutôt que d'échanger ses nobles pensées avec des êtres indignes de la comprendre; et ce qu'aucune adulation n'avait pu obtenir de sa défiance stoïque, Simon l'avait conquis avec un regard. Profond comme la sagesse et hardi comme la bonne foi, celui de Fiamma avait lu en lui rapidement, et sa langue s'était déliée comme par magie. Elle lui avait dit le secret de son ame, le mystère de sa vie, et elle ne lui avait pas seulement recommandé le silence, tant elle semblait sûre de sa discrétion. Il y avait en elle quelque chose de viril qui semblait fait pour ressentir l'amitié sérieuse et l'estime tranquille. Avec quel dévouement une telle créature n'était-elle pas capable de braver la mort pour une noble cause, elle qui pour un jouet d'enfant se laissait déchirer du bec de l'aigle comme une jeune Spartiate! Enfin, les séductions d'aucune vanité n'étaient capables de l'entraîner, puisqu'elle s'était fait un genre de

vie entièrement en dehors de celui que la fortune de son père semblait lui tracer; puisqu'elle fuyait les salons pour les bois, les fades conversations pour la lecture, et les flagorneries d'une petite cour pour l'entretien ingénu de la douce Mlle Parquet. Il se demandait comment il n'avait pas compris, dès le premier jour de sa rencontre sur la colline, le feu divin caché sous le voile de cette mystérieuse Isis; comment cette voix généreuse qui avait prononcé avec un accent si ferme le mot d'*honneur* à son oreille n'avait pas éveillé, jusqu'au fond de ses entrailles, le sentiment d'une fraternité sainte; puis, il se l'expliquait en se disant qu'une femme comme elle était la réalisation d'un si beau rêve, qu'en touchant à cette réalité on n'osait pas encore y croire.

Simon ne songea plus à lutter contre son admiration, mais il résolut de s'efforcer à en modérer l'exaltation. Il sentait qu'il lui serait impossible désormais de faire attention à aucune autre femme; mais il se disait que la société ayant posé une barrière insurmontable entre celle-là et lui, il ne devait pas se nourrir d'illusions auprès d'elle. Mlle de Fougères était indépendante par son caractère et par sa position. Elle était majeure, et sa mère, disait-on, lui avait laissé de quoi vivre. Mais Simon eût rougi de rechercher la main d'une riche héritière. Il se disait qu'au premier mot d'amour d'un jeune bachelier, elle devait s'imaginer nécessairement qu'il avait des vues de séduction méprisables. L'idée seule que l'opinion publique eût pu lui attribuer ces sentimens, le faisait frémir de colère et de honte. Il prit donc la ferme résolution, au cas même où Mlle de Fougères accorderait plus d'attention à son dévouement qu'il n'était raisonnable de s'y attendre, de s'en tenir avec elle aux termes de la plus respectueuse amitié. Pour cela, il ne fallait pas être surpris par ces émotions irrésistibles qui l'avaient dominé auprès d'elle. Simon espéra en avoir la force; mais pour y parvenir, il se décida à s'éloigner pendant quelque temps des lieux qui lui retraçaient trop vivement cette scène d'enchantement. Il partit pour Nevers, où un étudiant de ses amis, récemment reçu avocat, l'appelait pour fêter son installation.

Pendant ce temps, le comte de Fougères vint prendre possession de sa nouvelle demeure. Les villageois tenaient trop à lui faire payer une sorte de *denier adieu* pour lui épargner de nouvelles fêtes et de nouveaux honneurs. Quand il vit que rien ne pouvait l'y sous-

traire, il s'exécuta noblement et paya une barrique de vin aux chers vassaux, en désirant de tout son cœur que leur vive affection se refroidît un peu à son égard. Ce n'était pas là le moyen. Il fut fêté, chanté, complimenté, aubadé encore une fois de cornemuse, bombardé encore une fois de pétards. Il se comporta en bon prince, donna une quantité exorbitante de poignées de main, leva son chapeau jusque devant les chiens du village, varia à l'infini l'arrangement des mots invariables de ses gracieuses réponses, subit les plus interminables et les plus fatigantes conversations avec une patience évangélique, baisa enfin, comme disait poétiquement M. Parquet, le bas de la robe de la déesse *Incongruité*, et s'étant fait souverain populaire autant que possible, alla se coucher brisé de fatigue, infecté de miasmes prolétaires, et supputant, dans sa cervelle administrative, de combien (en raison de ses avances de fonds en affabilité paternelle) il augmenterait le loyer de ceux-ci et diminuerait les gages de ceux-là.

Mlle de Fougères montra un caractère qui fut décidément taxé de hauteur et d'impertinence, en s'enfermant dans sa chambre durant toutes ces pasquinades sentimentales. Elle se rendit invisible, et son père ne put faire plier cette franchise sauvage devant les considérations politiques de sa situation; elle avait une manière muette et respectueuse de lui résister qui le brisait comme une paille, lui, mesquin d'idées, de sentimens et de langage. Il sentait qu'il ne pouvait régner sur cette ame de fer que par la conviction, et que précisément la puissance de conviction lui manquait. Désespérant de corriger sa fille, il prenait le parti de lui permettre de se cacher ou de se taire.

Quelques jours après ces fêtes extraordinaires, la fête patronale du village arriva. M. de Fougères était parti la veille pour une foire de bestiaux dans le Bourbonnais; car, à peine investi de la dignité de châtelain, il était redevenu commerçant. De tous les personnages qui lui avaient témoigné leur zèle, un seul croyait n'avoir pas assez plié le genou devant son nom et devant son titre. C'était le curé, jeune homme sans jugement et sans vraie piété, qui, ayant lu je ne sais quelle chartre ecclésiastique, s'imagina de ressusciter une coutume singulière à la première occasion. Le jour de la fête patronale, le sacristain fut dépêché auprès de Mlle de Fougères, pour la prier de ne pas manquer d'assister à la bénédiction du saint-sacre-

ment. Ce message étonna beaucoup la jeune Italienne. Elle trouva étrange qu'un prêtre s'arrogeât le droit de lui tracer son devoir de cette manière. Néanmoins elle ne crut pas pouvoir se dispenser d'accomplir ce devoir, que son éducation ultramontaine lui rendait sacré. Mais redoutant quelque embûche dans le genre de celles qu'elle avait su éviter jusque-là, elle ne monta pas à la tribune réservée aux anciens seigneurs de Fougères, tribune placée en évidence à la droite du chœur, et que le curé avait fait décorer à ses frais d'un tapis et de plusieurs fauteuils. Fiamma attendit que les vêpres fussent commencées, et, se glissant dans l'église sous le costume le plus simple, elle se mêla à la foule des femmes qui, dans ces campagnes, s'agenouillent sur le pavé de l'église. Elle détestait les adulations faites à une classe quelconque, mais elle pensait que devant Dieu elle ne pouvait se courber avec trop d'humilité.

C'est en vain qu'elle espérait échapper au regard investigateur du curé ou à celui du sacristain qui était chargé de la découvrir. L'église était fort petite, et l'usage du pays veut que toutes les femmes soient séparées des hommes et rassemblées dans une des nefs. Entre le *Magnificat* et le *Pange lingua*, dans l'intervalle réservé à l'officiant pour revêtir ses ornemens pontificaux, le sacristain traversa la foule féminine, et vint supplier Mlle de Fougères, de la part du curé, de prendre une place plus convenable à son rang. Sur son refus de monter à la tribune, l'opiniâtre desservant fit apporter auprès de la balustrade qui sépare les deux sexes, à l'entrée du chœur, un fauteuil et un coussin, comme il eût fait pour son évêque. Il pensait que Mlle de Fougères ne résisterait pas à cette honorable invitation, et il se décida à monter à l'autel.

Pendant ce temps, les rangs de femmes qui séparaient Mlle de Fougères du fauteuil insolent s'étaient entr'ouverts, et tous les regards la sollicitaient pour qu'elle daignât en prendre possession. La seule Jeanne Féline, un peu distraite de sa fervente prière, et profondément choquée dans son sens droit et incorruptible de ce qui se passait, abaissa son livre, releva son capulet, et fixa sur Mlle de Fougères ce regard où l'orgueil de la vertu et le feu de la jeunesse brillaient au milieu des ravages de l'âge et de la douleur. Fiamma la vit et reconnut la mère de Simon, à une lointaine analogie de traits, à une similitude frappante d'expression. Elle avait entendu Mlle Parquet vanter le mérite de cette femme, elle avait désiré ren-

contrer l'occasion de la connaître. Elle soutint donc son regard, et lui exprima par le sien qu'elle était prête à entrer en communication avec elle.

Mme Féline, hardie et ingénue comme la vérité, lui adressa aussitôt la parole pour lui dire à demi-voix : — Eh bien! mademoiselle, qu'est-ce que votre conscience vous ordonne de faire?

— Ma conscience, répondit Fiamma sans hésiter, m'ordonne de rester ici, et de vous offrir ce fauteuil comme une marque de respect qui vous est due.

Jeanne Féline s'attendait si peu à cette réponse, qu'elle resta stupéfaite.

Mlle de Fougères n'était pas une personne que l'on pût accuser, comme son père, de courtiser la popularité. On lui reprochait le défaut contraire, et Jeanne n'avait pas compris pourquoi elle était restée mêlée à la foule depuis le commencement de la cérémonie. Enfin son visage s'adoucit; et résistant à Fiamma qui voulait la conduire au fauteuil, elle lui dit :

— Non pas moi : il me siérait mal de prendre une place d'honneur devant Dieu qui connaît le fond du cœur et ses misères. Mais voyez! la doyenne du village, celle qui a vu quatre générations, et qui d'ordinaire a une chaise, est ici par terre. On l'a oubliée à cause de vous, aujourd'hui.

Mlle de Fougères suivit la direction du geste de Jeanne, et vit une femme centenaire à laquelle de jeunes filles avaient fait une sorte de coussin avec leurs capes de futaine. Elle s'approcha d'elle, et avec l'aide de Mme Féline, elle l'aida à se relever et à s'installer sur le fauteuil. La doyenne se laissa faire, ne comprenant rien à ce qui se passait, et remerciant d'un signe de sa tête tremblante. Mlle de Fougères se mit à genoux sur le pavé auprès de Jeanne, de manière à être entièrement cachée par le dossier du grand fauteuil sur lequel la doyenne, qui ne remplissait plus ses devoirs de piété que par habitude, s'assoupit doucement au bout de quelques minutes.

Cependant le curé, qui n'avait pas la vue très bonne, et qui savait d'ailleurs que le regard baissé convient à la ferveur de l'officiant, aperçut confusément une femme coiffée de blanc sur le fauteuil. Il pensa que sa négociation avait réussi, et se mit à officier tranquillement; mais lorsqu'au moment réservé à l'explosion de son vaste projet, après avoir descendu les trois marches de l'autel, et s'être

mis à genoux pour encenser le saint sacrement, il se releva, traversa le chœur, et s'avança vers le fauteuil pour rendre le même honneur à Mlle de Fongères, selon les us et coutumes de l'ancienne féodalité, il s'aperçut de sa méprise, et son bras resta suspendu entre le ciel et la terre, tandis que toute la congrégation des fidèles, l'œil ouvert et la bouche béante, se demandait la cause des honneurs insolites rendus à la mère Mathurin.

Le jeune curé ne perdit point la tête, et voyant que Mlle de Fougères avait mis un peu d'obstination et de malice dans cette aventure, il lui prouva qu'elle n'aurait pas le dernier mot; car il se retourna vivement de l'autre côté et se mit à encenser la tribune seigneuriale comme pour rendre à cette place vide les honneurs dus au titre plus qu'à la personne. Tout le village resta ébahi, et il fallut plus de six mois pour faire adopter la véritable version de cet évènement aux commentateurs exténués de recherches et de discussions. Les parens de la mère doyenne ne manquèrent pas de dire qu'elle avait été bénie en vertu d'un ancien usage qui décernait cette préférence aux centenaires, et que M. le curé avait trouvé dans les archives de la commune. Quant à elle, comme elle dormait du sommeil des justes pendant qu'on lui rendait cet honneur, et que son oreille avait le bonheur d'être fermée pour jamais à toutes les paroles humaines et à tous les bruits de la terre, elle mourut sans savoir qu'elle avait été encensée.

Depuis cette aventure, Jeanne Féline conçut une haute estime pour Mlle de Fougères, et au lieu d'éviter de parler d'elle comme elle avait fait jusqu'alors, elle questionna Mlle Bonne avec intérêt sur le caractère de sa noble amie. Bonne avait tant de respect pour la sagesse et la prudence de sa voisine, qu'elle se crut dispensée avec elle du secret que Fiamma lui avait imposé. Elle lui confia les sentimens généreux et les vertus vraiment libérales de cette jeune fille, et lui dit le désir qu'elle avait témoigné de la connaître. Malgré le plaisir que la bonne Féline ressentit de ces réponses, elle se défendit de faire connaissance avec la châtelaine. — Comment voulez-vous que cela se fasse? répondit-elle, son père trouverait mauvais sans doute au fond du cœur qu'elle vînt me voir; et quant à moi, je ne saurais aller demander à ses domestiques la permission de l'approcher. J'attendrai l'occasion; et si je la rencontre, je lui dirai ma satisfaction de sa conduite à l'église. Sans la sagesse de cet enfant, M. le curé,

qui est vraiment trop léger pour un ministre du Seigneur, eût offensé la majesté de Dieu par un véritable scandale.

Mme Féline étant dans ces dispositions, l'occasion ne se fit pas attendre. Un matin que Mlle de Fougères passait devant sa cabane, pour aller voir Mlle Parquet, elle vit Jeanne penchée sur sa petite fenêtre à hauteur d'appui, qu'encadrait le pampre rustique. La bonne dame était occupée à faire manger dans sa main le milan royal.

— Bonjonr, Italia ! dit Fiamma en passant.

Mme Féline releva la tête, et, charmée de voir la jeune fille, elle lia conversation avec elle. L'éducation et la santé de l'oiseau étaient un sujet tout trouvé.

— Comment se fait-il que vous sachiez son nom? demanda Jeanne. Je ne l'ai dit à personne, car je ne pouvais pas m'en souvenir; mais quand vous l'avez prononcé, j'ai bien reconnu celui que mon fils lui donnait; car c'est mon fils qui l'a rapporté de la montagne.

— Et qui l'a pris dans la gorge aux Hérissons, reprit Fiamma.

— Vraiment! vous le savez? s'écrie Jeanne. Vous l'avez donc rencontré à la chasse?

— Et j'ai même chassé avec lui ce jour-là, répondit Mlle de Fougères. J'ai encore sur les mains les marques de courage de monsieur, ajouta-t-elle en donnant une petite tape à l'oiseau; et c'est monsieur Simon qui nous a servi de chirurgien à tous deux.

— En vérité !.. Oh! à présent, dit Mme Féline en secouant la tête avec un sourire, je comprends l'amitié qu'il portait à ce gourmand, et pourquoi il m'a tant recommandé en partant d'en avoir soin. Allons ! maintenant j'en prendrai plus de souci encore; car si vous êtes telle que vous semblez être, je vous aime, vous !

—Vous ne pouvez pas me dire une chose plus agréable, répondit Fiamma en portant vivement à ses lèvres la main ridée que lui tendait Jeanne. Puis, comme si ce mouvement impétueux eût trahi quelque secrète pensée de son cœur, elle rougit et garda le silence. Féline ne pouvait interpréter cette émotion; elle se mit tout de suite à lui parler du curé et de la doyenne, de la république et de la monarchie, de la religion, de tout ce qui l'intéressait, et pardessus tout de son fils. Mlle de Fougères fut étonnée du sens profond et même de la grace spirituelle et naïve de cet esprit supé-

rieur, vierge de toute corruption sociale. Elle n'avait pas cru qu'il fût possible de joindre si peu de culture à tant de fonds. Ce fut pour elle un sujet d'admiration et bientôt d'enthousiasme; car autant Fiamma était indomptable dans ses antipathies, autant elle était passionnée dans ses amitiés. C'est en effet un magnifique spectacle, pour une ame tourmentée de l'amour du beau et contristée par la vue du laid, que celui d'une organisation assez riche pour se passer d'embellissement factice, et pour recevoir tout de Dieu et d'elle-même. En peu de jours, une affection profonde, une sympathie complète s'établit entre Jeanne et Fiamma. Mettant de côté l'une et l'autre les entraves de ces considérations sociales faites pour le vulgaire, elles se lièrent étroitement, et Jeanne passa autant d'heures dans la chambre et dans l'oratoire de Fiamma, que celle-ci en passa dans la cabane et dans le potager rustique de Jeanne. Mlle Parquet se joignit souvent à leurs entretiens, et sa jeune amie lui apprit à connaître Mme Féline; jusque-là Bonne n'avait respecté en elle qu'une solide vertu, une admirable bonté; elle ignorait qu'il y eût aussi à admirer une haute intelligence. Elle s'étonna d'abord de voir que Fiamma, avec toutes ses lectures et toutes ses connaissances, ne s'ennuyait pas un instant dans la compagnie d'une femme qui n'avait jamais lu que la Bible. Fiamma lui fit comprendre que la Bible était la source de toute sagesse et de toute poésie; que l'esprit de ces pages divines s'était incarné dans la personne de Jeanne, dont toutes les paroles, comme toutes les pensées, avaient la grandeur et la simplicité des saintes écritures. L'ame de Bonne fit elle-même un progrès dans le contact de ces deux ames supérieures à la sienne, non en bonté, mais en vigueur.

IX.

Un jour, au mois de mai, vers midi, l'air étant fort chaud au dehors, et la cabane de Féline remplie d'une agréable fraîcheur, ces trois femmes étaient réunies dans une douce intimité. Jeanne, enfoncée dans son vieux fauteuil, roulait un écheveau de fil de chanvre sur une noix; Italia, perchée sur le pivot du dévidoir, et conservant encore un peu d'irritabilité, poussait de temps en temps un petit cri aigre-doux, alongeait le bec pour saisir le fil, mais

sans oser toucher aux doigts de son institutrice; Mlle Parquet, assise sur le buffet, lisait tout haut le livre de Ruth dans la vieille bible de la famille Féline, dont le caractère était si fin, que Jeanne ne pouvait plus le distinguer. Quant à Mlle de Fougères, fatiguée d'une course rapide qu'elle avait faite avec Sauvage dans la matinée, elle s'était assise sur une botte de pois secs, aux pieds de Jeanne, et cédant au bien-être que lui apportaient la fraîcheur, le repos, le bruit monotone et doux de la voix qui lisait, elle s'était laissée aller au sommeil. Jeanne, semblable à la vieille Noëmi, avait attiré sur ses genoux la tête de cette fille chérie, et chassait avec tendresse les insectes dont le bourdonnement eût pu la tourmenter. Simon entra dans ce moment. Il arrivait de Nevers; on ne l'attendait pas encore. Il fit un pas et resta immobile. Le soleil glissant à travers le feuillage de la croisée, et tombant en poussière d'or sur le front humide et sur les cheveux de jais de Fiamma, lui montra d'abord le dernier objet qu'il dût s'attendre à rencontrer dans sa cabane et sur le giron de sa mère. Il venait de faire bien des efforts depuis trois mois pour chasser de son ame l'image de cette femme, et c'était là qu'il la retrouvait! Il crut rêver, resta quelques instans sans pouvoir articuler un mot; et enfin, joignant les mains, il murmura une parole que ni sa mère ni Bonne ne pouvaient comprendre. *O fatum!* Fiamma reconnut sa voix et n'ouvrit pas les yeux. Ce fut le premier artifice de sa vie.

L'amour n'est que magie et divination. Elle vit à travers ses paupières abaissées et frémissantes de curiosité, l'émotion et la joie mêlée de consternation qu'éprouvait Simon. Mme Féline, poussant un cri de joie, avait tendu ses bras à son fils. Fiamma, l'entendant s'approcher, jugea qu'il était temps de se réveiller; elle prit le parti de soulever sa tête et de se frotter les yeux pendant qu'il embrassait sa mère.— Oh! dit la bonne femme, vous voilà un peu étonné, Simon! vous me pensiez trop vieille pour avoir d'autres enfans que vous, et pourtant, voilà que je suis devenue mère de deux filles en votre absence.

— Vous êtes heureuse, ma mère, répondit-il; mais moi, me voilà humilié, car je ne suis pas digne d'être leur frère.

— Je ne sais pas si Bonne est superbe à ce point de ne vouloir pas reconnaître votre parenté, dit Mlle de Fougères en lui tendant la main, mais, quant à moi, j'avais déjà signé avec vous un pacte de

fraternité d'opinions. Simon ne put rien répondre. Il lui pressa la main avec un trouble plus indiscret que tout ce qu'il eût pu dire; et pour se donner de l'aplomb, il demanda à Bonne la permission de l'embrasser, ce dont il s'acquitta avec assurance. Cette marque d'amitié enorgueillit Bonne comme une préférence; elle ne connaissait rien aux roueries ingénues de la passion.

Mme Féline s'empressa de questionner son fils sur sa santé, sur la fatigue, sur la faim qu'il devait éprouver. Il demanda à manger afin d'avoir uue occupation et un maintien. Il ne pouvait se remettre de son désordre. Un champion qui s'est préparé long-temps à un rude combat, et qui, en arrivant, voit l'ennemi tranquille et déjà maître du champ de bataille, n'est pas plus bouleversé et embarrassé de son rôle que ne l'était Simon. Bonne courut dans tous les coins de la cabane pour aider Jeanne à rassembler quelques alimens, et à les servir sur une petite table. Voulant marquer son affection à sa manière, l'excellente fille alla cueillir des fruits au jardin, et revint toute rouge et tout empressée, sans songer que les hommes s'éprennent plus volontiers d'une chimère que d'un bien qui s'offre de lui-même.

— Il n'y a que moi, dit Mlle de Fougères à Simon, qui ne fasse rien pour vous ici. Vous êtes comme Jésus arrivant chez Marthe et Marie. Je suis celle qui se tient tranquille à écouter le Seigneur, tandis que l'autre travaille et se dévoue.

— Et cependant, répondit Simon, le Seigneur préféra Marie, et conseilla à sa sœur de ne pas prendre une peine inutile.

— Pourquoi me dites-vous cela si bas? reprit Mlle de Fougères avec sa brusquerie accoutumée. On dirait que vous craignez une méchante application de vos paroles.

— Oh! j'espère qu'il ne se prend pas pour *notre Seigneur!* répliqua Mlle Bonne en riant.

— Mais voulez-vous que je vous aide, chère amie? dit Mlle de Fougères. Ce ne sera pas pour faire ma cour à *monsignor Popolo*, je vous prie de le croire; ce sera pour vous soulager, *mia buona.*

— Oh! je n'ai pas besoin de vous, ma *dogaressa,* répondit Bonne, à qui sa compagne avait appris quelques mots italiens. Vos mains sont trop fines pour les soins du ménage.

— Croyez-vous? dit vivement Fiamma. Pourquoi traînez-vous ce seau d'eau avec tant de gaucherie, ma petite?

— Voulez-vous bien me faire le plaisir de l'enlever de terre d'un demi-pouce? répondit l'autre jeune fille d'un air de défi.

— Je vais vous montrer comment il faut vous y prendre, dit Fiamma sur le même ton; car vraiment, ma mignonne, vous n'y entendez rien, et vous me faites peine.

Alors, saisissant d'une seule main le seau rempli d'eau, elle l'enleva de terre et le posa sur la table.

— Oh! la force et le courage du lion de Venise! s'écria Simon avec chaleur.

Bonne fut un peu piquée.

— Ne vous fâchez pas, cher ange, dit Fiamma à son amie; la prudence des serpens et la douceur des colombes vous restent en partage. Mais quant à cela, ajouta-t-elle en étendant son bras blanc et ferme comme du marbre de Carrare, sachez qu'il y a autant de différence entre mes muscles et les vôtres qu'entre vos collines de la Marche et nos montagnes des Alpes, entre vos petites graines de sarrazin et nos larges épis de maïs. Allons, Bonne, c'est vous qui êtes la dogaresse; je suis la montagnarde : c'est moi qui suis Marthe à mon tour; vous êtes Marie. Le Seigneur vous bénira; je vous cède mes droits. Mais chut! voici Mme Féline, ne disons pas de légèretés sur des choses aussi saintes; elle nous gronderait et elle ferait bien.

Tandis que Simon se condamnait à déjeuner, quoiqu'il fût trop oppressé pour en avoir envie, que Bonne, assise à table entre lui et Mme Féline, feignait d'écouter la relation de son voyage avec curiosité, afin d'avoir le droit de lui verser du cidre et de lui couper du pain d'orge; tandis que Mlle de Fougères jouait avec Italia, et luttait avec elle d'attitudes impérieuses en la contrefaisant et en imitant ses cris d'impatience, M. Parquet entra dans la chaumière.

— *Bravi tutti!* s'écria-t-il en voyant cette aimable compagnie; le ciel est favorable aux braves gens.—Et après avoir embrassé tendrement son filleul, il baisa la main de Mlle de Fougères avec assez de grace pour montrer qu'il avait été faire un tour de promenade à Versailles dans sa jeunesse. Puis, jetant un coup d'œil perspicace de l'un à l'autre : — Y a-t-il long-temps que vous n'avez reçu de nouvelles de monsieur votre père, belle demoiselle? demanda-t-il à Fiamma d'un air très significatif.

Cette question fut pour Simon comme une goutte d'eau froide sur un brasier. Il était en train de se laisser aller à de nouveaux

enchantemens; le seul nom du comte réveilla en lui mille réflexions pénibles. Il examina le visage de Mlle de Fougères, pour savoir si elle avait quelque appréhension du retour de son père; mais la noble harmonie de ce visage n'était jamais troublée par des craintes légères.

— Je l'attends demain, répondit-elle tranquillement; mais il se pourrait cependant qu'il fût déjà de retour, car il est si actif en toutes choses, qu'il part et revient toujours plus tôt qu'il ne l'avait projeté.

— Et s'il était à cette heure au château? fit observer Simon, incapable de maîtriser son inquiétude.

— Il y serait sans doute occupé déjà de mille soins, répondit-elle, et plus pressé de compter avec son régisseur que de toute autre chose.

Elle resta encore une demi-heure, affectant beaucoup de calme; puis elle mit son chapeau et pria M. Parquet de lui donner le bras jusqu'au château. Dès qu'il furent sortis de la chaumière: — Pourquoi ne m'avez-vous pas appris tout franchement que mon père était arrivé? lui dit-elle. Croyez-vous que je n'aie pas lu cela sur votre figure?

— En vérité! fit l'avoué. Fin contre fin...

— Il ne s'agit pas de nous adresser des complimens réciproques, interrompit la pétulante Fiamma. Voyons, mon cher sigisbé, que signifiait votre physionomie? qu'avez-vous dans l'esprit?

— J'ai dans l'esprit, répondit Parquet d'un ton doux et paternel, que vous avez écouté un peu trop votre bon cœur, durant cette dernière absence de M. le comte. Je vous l'ai dit, Jeanne Féline est un ange de vertu; je ne vous souhaiterais pas de plus haute noblesse que d'être sa fille; Simon est un digne jeune homme qui mériterait de Dieu la faveur d'avoir une sœur telle que vous; mais votre père, qui n'entend rien aux relations de sentimens, si belles et si saintes qu'elles soient, blâmera certainement votre intimité avec cette famille de paysans. Il n'eût pas approuvé que vous vissiez Mme Féline sur le pied d'égalité, comme vous faites; à plus forte raison maintenant que voici son fils de retour. Vous savez tout ce que la malice du public peut imaginer en cette occasion. Avez-vous réfléchi à cela? ne croyez-vous pas que désormais, du moins pendant les semaines du séjour de M. de Fougères

au château, vous feriez bien de cesser vos relations avec la maison Féline?

— Je sais, mon ami, répondit Fiamma, que ce serait une conduite prudente, si tant est que l'intérêt personnel doive céder à l'absurdité, par crainte de querelles; je sais que mon père, tout en accablant M. Féline de complimens et de prévenances, le remercierait volontiers de ne pas répondre à ses invitations. Malgré sa ponctualité à saluer profondément Mme Féline et à lui demander de ses nouvelles dans la rue, il n'oserait lui offrir une chaise dans son salon, à côté de la femme du sous-préfet. Cependant il faudra bien qu'il en vienne là. Il m'en coûtera quelque peine; j'essuierai des admonestations ennuyeuses, et j'entendrai émettre des principes de morale et de bienséance qui feront bouillir mon sang dans mes veines; mais, comme à l'ordinaire, je tiendrai bon, je serai respectueuse, et ma volonté sera faite. Ne vous inquiétez donc de rien; mon père est un homme qu'il faut forcer à bien agir en le prenant au mot. Je me charge de faire dîner Mme Féline à sa table; chargez-vous d'amener M. Féline à lui rendre visite.

— Mais vous tenez donc bien à la société de ces Féline? demanda M. Parquet, qui voulait toujours savoir le fin mot de toute affaire, et ne commençait aucune démarche, si légère qu'elle fût, sans avoir confessé sa partie.

— J'y tiens comme je tiens à vous et à votre fille, répondit Fiamma avec fermeté. Si mon père croyait conforme à ses intérêts et à ses préjugés de m'éloigner de vous, pensez-vous que je ne résisterais pas de toutes mes forces à cette injustice?

— Vous avez une manière de dire, reprit maître Parquet tout attendri, qui fait qu'on vous obéit aveuglément; vous me feriez fabriquer de la fausse monnaie. Cependant, avant de vous céder, je veux, ma chère fille, pour me venger de l'ascendant que vous prenez sur moi, vous adresser quelques reproches. Vous n'avez pas assez de déférence pour votre père; vous lui faites trop sentir votre supériorité.... Écoutez-moi jusqu'au bout. Je sais que vous avez avec lui le meilleur ton, et que jamais une parole blessante n'est sortie de votre bouche; mais voyez-vous! si Bonne, avec tout votre respect extérieur, me traitait comme vous le traitez au fond de l'ame, j'aimerais mieux qu'elle m'arrachât ma perruque et

qu'elle me la jetât au visage, sauf à se rendre ensuite à mes raisons.

— Ah! monsieur Parquet, s'écria Fiamma d'un ton douloureux, pouvez-vous comparer la sympathie de cœur et la conformité des principes qui vous lient à votre fille, avec ce qui se passe entre M. de Fougères et moi? Je conviens que, dans ma conduite envers lui, je manque souvent de prudence...

— *Prudence!* interrompit M. Parquet avec un mouvement chagrin. Voilà de ces mots qui sont cruels à entendre! Je ne m'explique pas, Fiamma, que vous, si généreuse, si tendre, si dévouée pour nous, vous n'ayez pas dans le cœur le moindre sentiment d'affection pour votre père. Moi, je suis enchanté que vous ne lui ressembliez pas; je l'aime médiocrement, et vous, je vous chéris comme une seconde fille; mais enfin, cette clairvoyance, cette justice cruelle avec laquelle vous pesez les défauts de celui qui vous a donné le jour....

— Arrêtez, Parquet, s'écria Fiamma, et regardez le mal que vous me faites!

Parquet fut effrayé de l'altération de son visage et de la pâleur mortelle de ses lèvres.

— Eh bien! mon Dieu, s'écria-t-il à son tour, ne parlons plus de tout cela.

— Oh, mon ami! n'en parlons jamais, répondit la jeune fille en faisant un effort pour marcher, car vous me feriez dire ce que je ne veux pas, ce que je ne dois jamais dire à personne.

— Juste ciel! reprit Parquet, dont la curiosité s'éveilla vivement. A-t-il donc eu quelque tort exécrable à votre égard? Avez-vous contre lui des sujets de plainte assez terribles pour étouffer la voix du sang?

— Non, Parquet. Ce n'est pas cela, répondit-elle. Il y a dans ma vie un mystère que je ne peux jamais révéler, et dont je ne peux me plaindre qu'à la destinée. Ne m'interrogez pas, mais soyez indulgent pour moi et ne me jugez pas. Ma situation est si exceptionnelle, que mon caractère et ma conduite doivent être bizarres.

— Adieu, voici en effet la chaise de poste du comte dans la cour. Faites ce que je vous ai dit : *Vale et me ama.*

Pauvre enfant! pensa Parquet en retournant chez lui. Il faut qu'elle ait une ame bien orageuse, ou que ce Fougères soit un bien

méchant cuistre, avec ses ailes de pigeon! Allons! il y aura eu là quelque cas d'inclination contrariée. Ah! les jeunes filles! l'amour, c'est l'insecte rongeur qui s'attaque aux plus belles roses! Décidément, pour ma part, je renonce aux lois du trop aimable Cupidon, et je m'abandonne aux consolations d'une douce philosophie.

X.

Gouverné entièrement par la chère dogaresse (c'est ainsi qu'en raison de son caractère absolu et de ses manières impériales, l'érudit avoué avait surnommé Mlle de Fougères), M. Parquet céda à ses désirs et se contenta de lui adresser de temps en temps une tendre admonestation, à laquelle Fiamma mettait fin par des réticences mystérieuses. Au grand étonnement de l'avoué, Mme Féline et son fils reçurent au salon du château un accueil tel que, malgré l'extrême fierté de Jeanne et la méfiance ombrageuse de Simon, ils ne craignirent point d'y retourner plusieurs fois, et purent se trouver presque tous les jours avec Mlle de Fougères, soit chez eux, soit chez M. Parquet, sans craindre de voir ces précieuses relations interrompues par une intervention étrangère. L'avoué, qui seul connaissait à fond le caractère du comte, avait sujet d'être plus surpris qu'eux; car il ne l'avait jamais vu plier sous aucun ascendant, et il savait que ses formes gracieuses et son babil prévenant cachaient une opiniâtreté inflexible et beaucoup de despotisme. Sa fille était la seule personne de son ménage qu'il ne dominât point. Toutes les autres étaient réduites à une servilité qu'on eût pu prendre pour de l'amour, à voir le ton patelin dont il leur commandait en présence des étrangers, mais qui n'était rien moins que cela aux yeux de M. Parquet, initié aux mystères de l'intérieur. Il est vrai que Fiamma était un être organisé pour une résistance indomptable. Mais autant notre avoué avait jugé impossible que le père entravât les libertés de la fille, autant il lui avait semblé certain que jamais la fille n'obtiendrait un acte de complaisance paternelle. Leurs deux existences avaient marché côte à côte, s'effleurant tous les jours et ne se touchant jamais. Leurs goûts, en se montrant diamétralement opposés, semblaient consacrer irrévocablement ce divorce de deux êtres que la nature et la société

avaient condamnés à vivre sous le même toit, et que le sentiment des convenances enveloppait à cet égard d'un voile impénétrable pour le public. En voyant le comte vaincu, ou du moins entamé dans cette lutte mystérieuse, Parquet se livra à mille commentaires. Un homme qui savait le secret de toutes les familles, ne pouvait se résoudre tranquillement à ignorer celui là. Cependant Fiamma, qui connaissait tous ses faibles et qui déployait toutes les coquetteries enfantines de son esprit pour le gouverner, seule au monde sut résister à sa curiosité et la museler.

Dans les premiers temps, Simon, résolu à s'observer héroïquement, eut beaucoup à souffrir. Toutes ses joies avaient un aiguillon empoisonné. Il se croyait toujours à la veille d'une explosion dont le dénouement devait le couvrir de honte et de remords. Mais peu à peu il se rassura. La conduite et le caractère de Mlle de Fougères vinrent à son aide d'une façon merveilleuse. Soit qu'elle eût deviné le secret de Simon et qu'elle employât toute la pudeur de son ame à en refouler l'aveu trop prompt, soit qu'elle portât dans son affection pour lui le calme d'une sagesse au-dessus de son âge, elle mit dans leurs relations le charme d'une confiance réciproque. En la voyant tous les jours, Simon découvrit qu'elle possédait au plus haut point la force et la tranquillité morales qu'excluent ordinairement des facultés impétueuses et des besoins d'activité comme ceux dont elle était douée. A l'emportement d'amour qui l'avait surpris d'abord, vinrent se joindre un respect et une vénération dont la douceur se répandit sur toutes ses pensées. Pendant six mois, cette sérénité fut si saintement soutenue de part et d'autre, que ces deux jeunes gens, dont l'un était bien presque aussi homme que l'autre, se crurent destinés à se chérir toute leur vie comme deux frères. Mais un évènement important dans leur vie uniforme et paisible vint réveiller chez Simon l'intensité douloureuse de son amour.

Au retour de l'hiver, M. de Fougères reçut la visite d'un parent de sa défunte épouse, qui arrivait d'Italie, chargé pour lui de valeurs considérables, réalisation de ses derniers fonds commerciaux, qu'il voulait placer en fonds de terre, pour *arrondir* sa propriété. Le comte n'était pas homme à accueillir froidement un hôte chargé d'or, et son estime pour le marquis d'Asolo était fondée déjà sur la fortune que possédait ce jeune patricien par

lui-même. Il lui pardonnait d'être républicain, parce qu'en Vénétie l'opinion républicaine n'engage pas à d'autre dévouement à la cause populaire qu'à la haine de l'étranger et à des actes de résistance contre lui dans l'occasion. Il plaisait au noble caractère de Fiamma de poétiser cet esprit libéral de ses compatriotes; mais elle savait bien au fond que la république de Venise était aussi loin de son idéal politique, que la France constitutionnelle l'était encore de Venise esclave. Elle n'en disait rien à Simon par orgueil national; elle s'en plaignit avec son compatriote, parce qu'elle n'eût pu lui faire partager ses illusions.

Elle avait vu quelquefois le marquis en Italie, et le connaissait assez peu; mais la vue d'un compatriote et d'un co-opinionnaire fut pour elle un évènement agréable au fond de son exil. C'était un bon jeune homme, extraordinairement cultivé pour un Lombard. Quoique un peu gros, il était d'une beauté remarquable; l'expression de son visage était sereine, noble et douce; la santé, le courage et l'amour de la vie brillaient dans ses yeux d'un tel éclat, qu'on eût pu parfois s'y tromper et y voir le feu de l'intelligence. Tout en lui inspirait la confiance et l'estime. Il avait un cœur aimant et sincère, le caractère loyal et brave, l'imagination vive et toujours prête pour la grande passion, comme cela est d'usage en son pays. Il était venu en France pour s'instruire des choses et des hommes, et il avait tiré assez bon parti de son voyage. Mais au milieu de son cours de philosophie et de politique, l'amour des aventures, si naturel à vingt-cinq ans, l'avait poussé en personne à Fougères, où la présence de sa belle cousine lui faisait espérer de bâtir un roman négligé en Italie.

C'était un de ces hommes un peu corrompus, mais encore naïfs, que le monde entraîne, et qui ne sont pas fâchés d'y paraître beaucoup plus roués qu'ils ne le sont en effet. Une femme d'esprit peut les rendre aussi sérieusement amoureux qu'ils affectent d'être incapables de le devenir, surtout si, comme Fiamma, elle ne songe pas à opérer ce miracle. Asolo était fort capable d'enlever sa cousine, si sa tête eût été aussi éventée qu'elle avait passé pour l'être dans sa province d'Italie, où ses courses à cheval et sa vie indépendante avaient, comme en Marche, excité, non le blâme, mais le doute et la curiosité de ceux qui ne voyaient pas de près sa conduite irréprochable. Il avait assez d'esprit pour la jouer et la

punir, s'il l'eût trouvée habile en coquetterie; mais quand il la vit si différente de ce qu'il l'avait jugée de loin, quand il la trouva si forte, si prudente, si fière, et en même temps si bonne, si franche et si naïve, il en devint éperduement amoureux, et au bout de huit jours passés près d'elle, il lui eût offert, s'il l'eût osé déjà, son nom et sa fortune, son sang et sa vie. Cette facilité à se prendre à l'amour, est le beau côté des ames que le vice entraîne facilement. Elle est plus remarquable en Italie, où les organisations plus fécondes et plus mobiles passent du plaisir grossier à l'exaltation romanesque, comme de l'apathie politique à l'héroïsme, avec une promptitude et une bonne foi extraordinaires. Ces ames ont plusieurs caractères opposés qui vivent dans le même être en bonne intelligence, chacun régnant à son tour. Asolo avait fait assez bon marché de son républicanisme dans le beau monde de Paris. Il l'avait un peu traité comme un habit de parade qui, n'étant pas de mode à l'étranger, devait être remplacé par le costume de bon ton du pays; mais quand il vit Fiamma si ardente et si romanesque sur ce chapitre, il reprit l'habit ultramontain, et les principes républicains retrouvèrent de l'éloquence dans sa bouche, grace à cette belle langue italienne où les lieux communs ont encore de la pompe et de la grandeur.

Dans les premiers jours, il adopta ce rôle pour lui plaire; mais avant la fin de la semaine, il était aussi convaincu que déclamatoire, et sans aucun doute il eût sacrifié son marquisat de Vénétie et versé tout son sang pour un regard de son héroïne.

Fiamma, confiante et bonne pour ceux qui semblaient penser comme elle, crut le voir à son état normal, et le prit en grande amitié. Cependant elle la lui eût fait acheter par quelque malice, si elle eût connu sa conduite antérieure dans les salons parisiens.

Le comte de Fougères, enchanté de son allié, le premier jour, en rabattit beaucoup lorsque cette explosion de patriotisme eut lieu. Il craignit que cet insensé ne le discréditât complètement, d'autant plus que, pour plaire à sa cousine, le Lombard affecta de terrasser le préfet et le receveur-général dans un déjeuner orageux où le bon vin aida à son éloquence. Les vulgaires amis du pouvoir ont ce bonheur inappréciable qu'entre eux ils se craignent, se regardent comme tous également capables de dénonciation. Le comte devint pâle comme la mort. Il était porté comme candidat à la

députation, et s'il avait fait de grands sacrifices pour racheter son fief, c'était dans l'espoir d'être pair de France un jour, quand le roi daignerait élargir les mailles du filet, et donner de l'élasticité aux institutions. Il lui fallut beaucoup d'habileté pour expliquer à ces hôtes ce que c'était que la république vénitienne, et pour leur prouver que le marquis venait de parler dans le sens aristocratique.

Mais toute chose a son bon côté pour le navigateur habile, attentif au moindre souffle du vent. Le comte crut bientôt s'apercevoir d'une différence extraordinaire dans les manières de sa fille, et espérant l'accomplissement d'un miracle dans ses idées, il fit entendre au cousin qu'elle serait un jour aussi riche qu'elle était belle. Sa joie fut grande quand le marquis lui répondit clairement qu'il serait le plus heureux des hommes s'il pouvait fléchir l'obstination avec laquelle sa cousine semblait s'être vouée au célibat, et qu'il suppliait le comte de lui laisser le temps de prouver son dévouement à cette belle insensible. La permission de prolonger son séjour à Fougères lui fut accordée d'autant plus vite, qu'il écouta fort peu attentivement l'énumération des biens du beau-père, ce qui montrait le désintéressement d'un homme vraiment épris, et peu chatouilleux sur la rédaction d'un contrat.

Cependant, comme le comte se souvint de l'opiniâtreté avec laquelle Fiamma avait refusé plusieurs propositions de mariage et avec quelle sécheresse elle avait traité, à Paris, tous les jeunes gens qu'elle avait soupçonnés d'avoir des prétentions à sa main, il ne regarda pas encore la partie comme gagnée, et conseilla au marquis de ne pas brusquer sa déclaration.

Les semaines s'écoulèrent donc pour le marquis d'une manière charmante au château de Fougères. De plus en plus amoureux, il conçut beaucoup d'espoir, car Fiamma lui ayant dit, dès le principe, qu'elle ne voulait pas se marier, ne lui reparla plus de ses projets pour l'avenir, et lui témoigna désormais une affection sincère. Dans l'attente du succès, le marquis, un peu impatient, un peu dépité de voir toujours la famille Féline et la famille Parquet s'opposer à de longs tête-à-tête avec sa cousine, mais plein de franchise dans le fond de l'ame et touché de l'amitié qu'on lui témoignait, vécut, pendant ces jours rigoureux de l'hiver, d'une vie chaude et pleine qui faisait diversion à celle du monde. Fiamma lui avait présenté ses amis du village, et elle avait prié ceux-ci

d'adopter la parenté de son cousin. L'esprit enjoué, l'originalité toute italienne de Parquet, et la grace modeste de Bonne, charmèrent le marquis. Il goûta moins Simon, dont les longs regards, tournés sans cesse vers Fiamma, lui donnèrent tout de suite à penser. Mais le calme des manières de celle-ci avec le jeune légiste, et la comparaison que le brillant marquis fit de cette figure maigre, pâle et souffrante, avec l'image radieuse que lui présentait son miroir, le rassurèrent bientôt; il était fat, comme tout Italien jeune et passablement fait, mais d'une fatuité qui n'a rien d'insolent, et qui se résigne d'autant mieux à manquer un succès qu'elle est plus certaine d'en obtenir beaucoup d'autres.

Quant à la mère Féline, Asolo n'y comprit rien du tout. Il pensa que l'affection de Fiamma pour cette vieille venait de quelque habitude de dévote, de quelque association de chapelet ou d'ex-voto. Jeanne passait sa vie à jeûner pour donner son pain aux pauvres; elle soignait les malades et instruisait les orphelins dans la religion. Le marquis pensa qu'elle était le ministre des charités, la surintendante des aumônes de la châtelaine; et empressé de complaire à tout ce qui plaisait à Fiamma, il se mit à chanter des cantiques à Mme Féline. Il avait une voix magnifique, et le soir, dans le silence du parc ou du verger, tous se taisaient pour l'écouter. La bonne Jeanne était émue jusqu'aux larmes de cette pure mélodie italienne qu'elle entendait pour la première fois de sa vie, et pendant ce temps le marquis se réjouissait de faire souffrir son pâle et silencieux rival.

On prétend que les femmes seules ont le secret de ces petites rivalités d'amour-propre. J'en appelle à tout homme de bonne foi. Est-il un de nous qui n'ait eu envie de jeter par la fenêtre un rival assez heureux pour attendrir par ses chants la femme que nous aimons? Ne sommes-nous pas jaloux de sa science, de son esprit, de sa réputation, de son cheval, de son habit? Ne trouvons-nous pas fort mauvais que notre maîtresse s'aperçoive de ses avantages? Plus ces avantages sont puériles, plus nous en sommes blessés.

Simon souffrait horriblement. Cette parenté, cette familiarité, ce dialecte qu'il ne comprenait pas, cette habitation actuelle sous le même toit, tout le blessait. Dans les premiers jours, cependant, il trouvait naturel que Fiamma eût du plaisir à retrouver un parent, un compatriote, un débris de sa chère république; mais lorsqu'il

vit cette prétendue visite se prolonger indéfiniment, et ce compatriote devenir un ami, il le craignit d'abord comme tel; puis, il découvrit qu'il était amoureux, qu'il cherchait à se faire aimer, et toutes les tortures de la jalousie entrèrent dans son cœur.

Trop fier pour montrer ses angoisses, sachant d'ailleurs qu'il ne pouvait faire à Fiamma ni question, ni reproche, sans trahir le secret d'une passion qu'elle devait ignorer, craignant par-dessus tout la vanité du Lombard, il résolut de s'éloigner, sauf à en mourir de désespoir.

GEORGE SAND.

(*La seconde partie à la prochaine livraison.*)

CHANTS DE GUERRE

De la Suisse.

Aucune poésie n'a été plus long-temps méconnue, dédaignée, que cette poésie simple, traditionnelle, que nous désignons sous le nom de poésie populaire, et il n'en est aucune qui présente plus de richesse et de variété. A une époque où la littérature était toute entière livrée à l'étude du style, à la recherche des formes sévères et élégantes, lorsque Boileau en France, Pope en Angleterre, Gottsched en Allemagne, présentaient à leurs compatriotes, comme modèles poétiques, le vers correct et châtié, le vers dépouillé de toute expression triviale, le vers portant l'habit à paillettes et les hauts talons, pour s'en aller dans le grand monde; à cette époque, il ne pouvait guère être question de cette pauvre poésie populaire, si insoucieuse de la forme, si peut faite aux allures de salon. De là vient que pendant plusieurs siècles, l'histoire de notre littérature est restée incomplète, car on ne voulait tenir aucun compte de ces œuvres primitives, de ces premiers bégaiemens poétiques de la foule au début de la civilisation. Un beau jour cependant l'ancienne poésie, et la poésie populaire qui s'y trouve enclavée, sortirent de cet oubli où elles avaient été si long-temps plongées, et vinrent nous surprendre avec leur naïf langage et leurs gracieuses fictions. Il arriva alors une révolution littéraire qui dut faire trembler au fond de sa tombe, dans le cimetière de Leipzig, l'ombre de Gottsched. La poésie élégante, aristocratique, fut obligée de s'incliner devant cette pauvre plébéienne qui s'en venait, après quatre ou cinq siècles de sommeil, redemander une part de

son héritage. La majestueuse Melpomène vit s'élever devant elle l'humble tréteau des sotties et des mystères; l'épopée héroïque, ce rêve ambitieux de tous les hommes du dernier siècle, nous parut froide et guindée à côté du roman chevaleresque de Chrétien de Troyes et de Robert Wace; le vieil Olympe s'en alla avec ses dieux, ses foudres, ses flèches et ses carquois, pour faire place à un monde de fées, de sylphes, d'enchanteurs, qui produisaient de merveilleuses choses, et l'on vit des gens préférer à la trompette pindarique de J.-B. Rousseau ou de Lebrun le sifflet d'argent d'Oberon ou le cor d'ivoire de Robin-Hood.

La poésie populaire avait de nouveau fixé l'attention; on se mit à l'étudier, et plus on l'étudia, plus on y découvrit de sources fécondes, et de rameaux chargés de fleurs.

« La poésie populaire, dit le bon Montaigne qui l'avait comprise avant que les critiques s'en occupassent; la poésie populaire et purement naturelle a des naifvetez et grâces par où elle se compare à la principale beauté de la poësie parfaicte selon l'art, comme il se veoid ez villanelles de Gascoigne, et aux chansons qu'on nous rapporte des nations qui n'ont cognoissance d'aulcune science, ni mesme d'escripture (1). »

« Les chansons populaires, dit Herder, ce sont les archives du peuple, le trésor de sa science, de sa religion, de sa théogonie, de sa cosmogonie, de la vie de ses pères, des fastes de son histoire. C'est l'expression de son cœur, l'image de son intérieur, dans la joie et les larmes, auprès du lit de la fiancée, au bord du tombeau (2). »

Citerai-je encore en faveur de la poésie populaire ce témoignage d'un esprit fin et élégant et qui peut passer à bon droit pour classique?

« La ballade, dit Addison, le chant vulgaire que le peuple affectionne, ne peuvent manquer de plaire à tous ceux que l'ignorance ou l'affectation ne rendent pas incapables de comprendre une œuvre de poésie, car il est évident que les tableaux de la nature qui rendent cette ballade attrayante pour les lecteurs les plus ordinaires doivent également intéresser les lecteurs d'un goût raffiné (3). »

C'est dans la poésie populaire qu'il faut chercher non-seulement les premiers germes de la littérature, mais souvent les élémens de notre histoire Quand un peuple en est encore aux premiers degrés de civilisation, il n'écrit pas, il chante. Comme l'a dit un critique dont le nom est bien connu des lecteurs de cette *Revue* (4) :

(1) Essais de Montaigne, liv. I, chap. 54.

(2) Volkslieder. Introduction.

(3) Le Spectateur, n° 70.

(4) M. J.-J. Ampère.

« Dans les âges primitifs, l'individualité est presque nulle. Tous les membres du corps social sont au même degré de culture, ont les mêmes opinions, les mêmes sentimens, vivent de la même vie morale. L'imagination est un don à peu près universel; la poésie est partout, le poète est semblable aux autres hommes, seulement le don du chant est chez lui plus développé, et il chante ce qui est dans toutes les ames, dans tous les esprits, ce qui erre sur toutes les lèvres. »

Les premiers historiens des peuples du nord, ce sont les scaldes. C'est dans les sagas qu'il faut chercher l'histoire des guerres, et les hauts faits des héros scandinaves. Le Dieu de la Scandinavie, Odin, le Dieu suprême, ne parlait qu'en vers. Les scaldes étaient les favoris des rois, chaque chef de tribu, chaque *Jarl* d'Islande ou de Norwége, en avait toujours plusieurs à sa cour. On leur assignait une place distincte dans les batailles, afin qu'ils pussent suivre le mouvement des troupes, et chanter les exploits des guerriers. Non contens de rechercher les chants des scaldes, pendant leur vie, les rois d'Islande les écoutaient encore dans leur tombe. Un marchand faisait voile pour les côtes de Norvége. Le long du chemin, on aperçoit sur le rivage le tombeau du roi Fatnar; le marchand se lève et se met à raconter tout ce qu'il sait de la vie et des exploits de ce roi guerrier. L'équipage arrive au port, et la nuit, le marchand voit apparaître l'ombre de Fatnar lui-même, qui lui dit : « Pour te récompenser du plaisir que tu m'as fait en racontant mon histoire, je te donne tous les trésors que tu trouveras dans mon tombeau (1). »

Les bardes ont été pour les peuples celtiques ce que les scaldes étaient pour les Scandinaves, des poètes populaires, des chroniqueurs. Combien de documens précieux nous aurions, si nous pouvions retrouver ces chants des Germains mentionnés par Tacite (2)! Malheureusement ils sont perdus, malgré le soin que Charlemagne, s'il en faut en croire Éginard, avait pris de les faire recueillir.

Après les scaldes, après les bardes, vient toute cette foule de poètes, dont les vers se répandent à travers le monde; jongleurs et ménestrels, troubadours et minnesinger (3). Le chant d'amour résonne aux bords de la Ta-

(1) Histoire de Suède, par Geiier.

(2) Germani celebrant carminibus antiquis (quod unum apud illos memoriæ genus est) Tuistonem, etc.

(3) Je crois pouvoir compter une partie des œuvres des troubadours et des minnesinger comme populaires; quoique leurs vers accusent une certaine étude d'art, et quelque travail de style, ils sont encore tout populaires par la forme, par le sujet, par la naïveté d'expression. Souvent aussi ils sont astreints à une forme bien plus négligée qu'on ne le pense. C'est ainsi, par exemple, qu'en Espagne le

mise, comme sous le ciel de la Catalogne. Le *lai* (1) s'en va du pays de l'Armorique au pays de Souabe, des plaines de la Normandie aux côtes de la Provence.

Le *fidler* ambulant porte la fiction poétique de village en village; le châtelain se la fait redire dans une de ses grandes salles, et le bourgeois l'apprend dans une de ses veillées. Nulle poésie n'a cueilli plus de fleurs le long de sa route. Elle a une lyre, où vibrent toutes les passions, où toutes les idées d'amour et de guerre, de liberté et de foi, ont leur corde d'argent ou leur corde d'airain. Les fées l'ont prise à son berceau, les sylphes l'ont entourée de leurs prestiges. Toute jeune elle a été recevoir le don des Péris. Elle s'est épanouie comme une belle plante au soleil d'Orient; elle a connu le palais moresque avec ses soupirs d'amour, et les jardins de Grenade avec leurs parfums d'oranger. Toute jeune aussi, elle a rêvé ses plus beaux rêves chevaleresques; Arthur et la table ronde; Lancelot du Lac, avec sa belle Genèvre; Charlemagne et le preux Roland; le Saint-Graal et ses pieux mystères. Ouvrez-lui donc la lice; c'est une héroïne qui a été sur le champ de bataille avec Bernard del Carpio ou Cid le Campeador. Donnez-lui une

trobador ne s'occupait ni de la rime ni des syllabes longues ou brèves. Il lui suffisait de former des lignes de six, sept ou huit syllabes. Si, par hasard, la rime se trouvait au bout, tant mieux; sinon, il ne s'en inquiétait guère. Ces vers, ainsi appondus l'un après l'autre, il cherchait à en former des strophes, et si leur phrase n'était pas close à la fin d'une strophe, ils la continuaient tranquillement, en sorte, dit Encina, que tout l'art du troubadour consistait à savoir faire les pieds des vers, pour mesurer ensuite et former les strophes. G. B. Depping. Sammlung der besten alt. span. Romanzen. Introd. p. XIII.

Warton dit que les poètes provençaux écrivaient dans une langue également intelligible aux savans et au peuple. (They introduced a love of reading and diffused a general and popular taste for poetry, by writing in a langage intelligible to the ladies and the people). The H. of english poetry, tom. I, pag. 151.

Herder prétend que les minnesinger peuvent être regardés comme poètes populaires. Volkslieder, 2 vol. Introd. p. 19.

Rosenkranz et Wendt disent que notre poésie a commencé par être populaire Voy. Handbuch einer allg. Gesch. der Poesie, par Rosenkranz, tom. III, p. 1. Ueber die Hauptperioden der schœnen kunste, par Amédée Wendt, p. 158.

(1) Le *lai* a parcouru toute l'Europe. Du moins ce nom se retrouve dans la plupart des états du nord et du midi: en allemand, *lied;* en islandais, *liod;* en anglo-saxon, *leod;* en irlandais, *lai;* en dialecte suisse, *liedli*, et dans le latin barbare des premiers siècles du moyen-âge on le désignait sous le nom de *leudus*. La chronique de Limbourg rapporte qu'au XIVe siècle la société des flagellans allemands chantaient en faisant leurs pénitences publiques des chants appelés *layse*.

place à votre foyer. C'est une bonne et naïve jeune fille qui vous dira la complainte de deuil et la complainte d'amour, comment est morte la belle Rosamonde (1), et comment la femme d'Asan-Aga quitta la tente où reposaient ses beaux enfans (2).

La poésie populaire a tout embrassé : chants de guerre, chants religieux, légendes historiques, légendes fabuleuses, la mythologie des Elfes, des géans, des nains, des koboldes, les croyances mystérieuses du christianisme, les tableaux les plus touchans du monde réel, et les rêves du monde idéal. A côté de la tradition féerique de Pierre de Stauffenberg (3), elle citera la ballade mystique de la Fille du sultan (4); à côté du cri de guerre des Walkeries (5), le conte plaisant de l'épreuve du manteau (6), l'histoire d'Henri-le-Lion et le *Te Deum* de la bataille d'Agincourt; la légende maudite du juif errant (7) et la légende vénérée de sainte Cunégonde. Cette poésie est si flexible et si variée! Elle s'adapte à tous les évènemens, elle reflète dans son miroir l'esprit de toutes les époques. Aujourd'hui, elle viendra édifier ses auditeurs avec le récit d'un pélérinage périlleux en terre sainte; demain elle l'égaiera avec les chansons de l'*Outlaw* et les tableaux de sa vie joyeuse dans la *Forêt-Verte* (8). Elle vous amusera avec ses vers à énigmes (9). Puis si une circonstance grave se prépare, si des dissensions

(1) Ballades de Percy, tom. II, p. 143. C'est sur la tombe de cette belle Rosamonde, maîtresse de Henri II, qu'on écrivit ces vers :

Hic jacet in tumba, Rosa mundi, non Rosa munda;
Non redolet, sed olet, quæ redolere solet.

(2) Légende morlaque, l'une des plus belles qui existent. Elle a été traduite plusieurs fois en français.

(3) Die Volkslieder der Deutschen, tom. II, p. 562.

(4) Nederlandsche Volkszangen de Lejeune, p. 147. Cette légende mystique se retrouve aussi en Allemagne, en Suède, en Danemark.

(5) Herder. Volkslieder.

(6) Ballades de Percy, tom. III, p. 2.

(7) Ballades de Percy, tom. II, p. 295.

(8) *Green wood* est le mot qui revient à tout instant dans ces ballades.

(9) C'est une chose que l'on rencontre fréquemment dans les poésies populaires du nord, que ces vers à énigmes. Ils étaient déjà en usage en Allemagne dès le XIIIe siècle : on trouve plusieurs pièces de ce genre dans le Combat de la Wartburg. Il existe aussi quelques chants populaires, où un chevalier propose des énigmes à une jeune fille; elle les résout, et il l'épouse. Il est évident que ce genre de poésie, ainsi qu'un grand nombre de légendes du moyen-âge, est fondé sur une tradition antique, la tradition du sphinx.

civiles éclatent, la voilà qui se met en campagne et harcèle de ses flèches le camp ennemi (1). Plébéienne de naissance, elle a un instinct de popularité qui ne la trompe pas. Du milieu des châteaux où elle est appelée à comparaître, elle tourne encore ses regards vers la chaumière où elle est née. Elle a beau faire vibrer sa lyre au milieu des assemblées de princes et de chevaliers, son allure est plus libre et plus franche quand elle redescend les degrés de marbre du palais, pour chanter sous le tilleul où se réunissent les paysans. Elle se prête, pour un manteau de velours, pour une chaîne d'or, aux fêtes des grands; mais elle se donne tout entière aux larmes du peuple. Si vous la cherchez dans les temps de calme, vous la trouverez peut-être nonchalamment penchée sur le fauteuil de la châtelaine; si vous la cherchez dans les jours d'orage, vous la verrez courir à la hâte au milieu de la foule, prendre parti pour la majorité faible et opprimée, contre une minorité active et puissante, et sur cette même lyre qui n'exhalait que des sons si plaintifs et si tendres, faire vibrer tout à coup un accent mâle et énergique. Ainsi voyez : en Angleterre, elle se fait Anglo-Saxonne, et attaque, sous le nom de Robin-Hood, les shérifs normands (2); en France, elle s'en prend à toute heure aux vices des grands et aux vices du clergé; en Allemagne, elle s'élance au milieu de la guerre des paysans et soutient les idées de liberté religieuse; en Hollande, elle est du parti des gueux pour combattre le despotisme de l'Espagne; en Espagne, c'est elle qui répond aux demandes d'impôts d'Alphonse VIII : La liberté ne se vend à aucun prix.

El bien de la libertad
Por ningun precio es comprado (3).

En Suisse, c'est elle qui soutient les confédérés contre la domination de l'Autriche et les prétentions hautaines des nobles; car toute cette poésie, c'est l'image du peuple, c'est le peuple ingénieux et crédule, naïf et subtil, amoureux des idées superstitieuses, et accessible aux idées vraies; le peuple qui se soumet, tout en rêvant à son affranchissement, le peuple pélerin et guerrier, d'abord serf, puis homme libre, puis homme fort; d'abord caché derrière la tourelle du château, les murs de l'abbaye, et grandissant en silence jusqu'à ce qu'un jour il se lève et prenne la place de ses anciens comtes au château, de ses anciens prieurs à l'abbaye.

(1) Au temps de la réformation, la poésie populaire renferma souvent la polemique des divers partis.

(2) Dissertation sur le cycle populaire de Robin-Hood, par Edw. Barry. Paris, 1832.

(3) Romance d'Alphonse VIII. Depping, p. 193.

Chaque contrée a sa poésie populaire, expression fidèle du caractère de ses habitans, de leurs mœurs, de leurs préjugés et du degré de culture auquel ils sont parvenus. Elle s'altère plus vite, et s'efface chez les peuples qui ont de fréquentes communications au dehors et qui se modifient par leur contact avec les autres peuples. A mesure que les lumières se répandent à travers la société; à mesure que d'un idiome d'abord informe et confus, on voit se dégager les premiers élémens d'une langue plus correcte, la poésie populaire perd une partie de son pouvoir. Avec les progrès de la langue, arrivent les règles grammaticales; avec la syntaxe, on crée la prosodie. Ce qui n'était primitivement qu'un cri de l'ame, une émanation libre et spontanée de la pensée, devient un sujet d'études, un art établi sur des combinaisons prévues et astreint à des règles précises. Il n'y avait autrefois qu'une seule et unique poésie; dès ce moment il y en a deux : la poésie du monde lettré, la poésie écrite, que l'on accueille dans les salons, que l'on couronne dans les académies, et la poésie populaire qui devient le partage de la foule ignorante, et qui, à mesure que cette foule s'éclaire, descend de degrés en degrés les échelons de la société jusqu'à ce qu'elle tombe enfin dans l'oubli.

Il existe en Allemagne une légende où se trouve bien exprimé l'état d'abandon de cette poésie, et le respect que le peuple lui conserve encore, tout en la délaissant.

Un joueur de vielle qui a long-temps parcouru le monde et émerveillé les bourgeois de la cité et les paysans du village avec ses contes et ses chansons, se voit un jour tellement abandonné, tellement pauvre, que ne sachant plus à qui avoir recours, il entre, pieds nus, avec ses habits en lambeaux, dans une église pour y chercher un asile. Au fond d'une chapelle, il aperçoit une statue de sainte Cécile habillée magnifiquement, portant une couronne étincelante sur la tête et des souliers d'argent aux pieds. Or, comme sainte Cécile est la patrone des musiciens, le pauvre joueur de vielle ne croit pouvoir mieux faire que de s'adresser à elle. Le voilà donc qui se recueille, rappelle ses chansons les plus belles, et les chante avec ardeur et enthousiasme comme il les chantait dans sa jeunesse au milieu de la foule empressée de l'entendre. Tout à coup la statue de la sainte s'anime, elle s'incline, et prenant un de ses jolis souliers d'argent dont la piété des fidèles lui avait fait hommage, elle le donne à l'artiste. Le bon joueur de vielle le reçoit en remerciant de tout son cœur la généreuse sainte Cécile, et ne perd pas un moment pour aller le vendre à un orfèvre. Mais le soulier est reconnu, et le malheureux vieillard est arrêté, mis en prison, et condamné à mort comme voleur et sacrilége. Au moment où on le conduit au supplice, il demande comme une dernière grace la permission de s'agenouiller encore aux pieds de sainte Cécile. On la lui accorde. Arrivé devant

l'autel, il se met à chanter comme la première fois, et il chante de toute son ame, car il y allait de sa vie; le peuple l'écoute déjà avec attendrissement, et soudain, ô miracle! la statue de la sainte se meut de nouveau, détache son autre soulier et le donne au condamné. Alors on le délivre de ses fers, et on le ramène dans la ville en triomphe (1).

Je ne sais si je me trompe, mais je trouve dans cette tradition l'allégorie vivante du sentiment de vénération que le peuple conservait encore pour sa vieille poésie. La foule l'abandonne et les saints la protégent; le monde la condamne et les saints la sauvent. Il y a une touchante idée d'amour et de piété à placer ainsi sous la sauvegarde de la religion les choses qui courraient risque d'être profanées dans ce monde.

Chez les peuples enclos dans leur contrée par la mer, par les montagnes, par le désert, la poésie populaire est toujours plus riche et conserve plus long-temps son type d'originalité (2). C'est ainsi qu'en France, si nous n'admettons pas comme poésie populaire une partie de nos anciennes romances, de nos fabliaux, je ne sais où nous la trouverons, tandis qu'elle apparaît à chaque pas dans les montagnes de l'Ecosse, dans les forêts de la Scandinavie, dans les contrées sauvages habitées par les montagnes.

M. Fauriel nous a révélé dans un ouvrage plein de faits et de détails intéressans les chants héroïques des Klephtes et des Souliotes (3).

Herder, dans ses *Volkslieder*, nous a appris le chant d'amour du Lapon (4) et le chant de mort du Groënland (5), pareil au myriologue de la Grèce.

Un autre écrivain allemand, Rühs, l'auteur de l'*Histoire de Suède* et de l'*Histoire du moyen-âge*, parle de la poésie populaire de deux autres contrées, dignes d'entrer en comparaison avec le Groënland.

« Il y a peu de peuples, dit-il, aussi ignorans que les habitans du Kamtschatka. Cependant tous les voyageurs vantent la mélodie et la nature des chants dont ils se servent dans toutes les circonstances, soit pour exprimer leurs passions, soit pour manifester leur joie ou leur tristesse. Ils ont une source inépuisable de sujets poétiques. Chaque rencontre, chaque évènement leur donne occasion de chanter. Il y a dans leur poésie un arrangement technique, mais elle est fort simple, sans rimes, astreinte seulement à certaines répétitions (6). »

(1) Volkslieder d'Erlach, tom. II, pag. 375.

(2) Depping. Recueil de romances espagnoles. Introduction.

(3) Chants populaires de la Grèce moderne, 2 vol. in-8°.

(4) Volkslieder de Herder, tom. I, p. 264.

(5) Id., tom. II, p. 128.

(6) Edda, p. 61.

« Un autre peuple du nord, dit le même historien, les habitans de la Finlande, ont une poésie beaucoup plus développée. Eloignés par la nature de leur climat de toute influence étrangère, ils se sont cultivés eux-mêmes, ils ont eux-mêmes formé leur langue qui diffère évidemment de la langue slave et germanique dont elle n'a fait qu'emprunter quelques mots sans prendre leur construction.

« L'une des principales règles de leur poésie est l'allitération (1). Tous les mots, ou du moins deux mots de chaque vers doivent commencer par la même syllabe ou par la même lettre, comme par exemple dans ces deux vers :

*K*ooka *k*ulki *k*unigamme
*A*dolphe Fredrich *A*rmollinem (2).

« Ils ignorent l'usage de la rime. En vain, quelques savans qui avaient voyagé en pays étrangers, voulurent l'introduire parmi eux; elle n'obtint aucun succès.

« Les paysans de la Finlande composent eux-mêmes leurs chansons; les femmes s'occupent aussi beaucoup de poésie, surtout dans les provinces les plus éloignées de la mer, par conséquent les moins visitées par les étrangers. Ils n'ont aucune théorie poétique; l'oreille et le sentiment sont leurs seuls guides. La plupart de ceux qui composent ces chansons ne savent pas écrire; ils sont obligés de se souvenir de tous leurs vers. Cependant il en est quelques-uns qui ont essayé de se former des signes d'écriture sur le modèle des caractères d'imprimerie.

« Comme tout le monde fait des vers, il n'existe, à vrai dire, aucune classe d'hommes que l'on désigne sous le nom de poètes. S'il arrive pourtant que quelqu'un se distingue entre tous les autres, par ses compositions, on lui donne le titre honorifique de *Runonickat* (maître de chant).

« L'hiver, quand les habitans des contrées les plus reculées de la Finlande entreprennent leurs longs voyages vers les villes situées sur la côte, ils se réunissent par petites caravanes, et le soir assis autour de l'âtre, tous ceux d'entre eux qui font des vers se choisissent un ami qui les accompagne avec le *kandele* (3), et chantent l'un après l'autre leurs plus belles chansons.

(1) L'allitération se retrouve encore au XVIe siècle dans quelques ballades anglaises, notamment dans celles de *Little John Nobody*. Percy, tom. II, p. 124.

(2) Alors voyageait notre roi Clément Adolphe Frédéric.

(3) Le kandele est un instrument à cordes en forme de violon, inventé par Waïnamoïnem, dieu suprême de la Finlande. Quand le dieu apporta cet instrument sur terre, dit la tradition, aucun mortel ne savait l'art de s'en servir. Lui le

« Ils attribuent à la poésie un pouvoir magique (1). Ils ont des chants avec lesquels ils croient pouvoir éteindre le feu, guérir les blessures. Ils en ont contre les maladies, contre les morsures de serpent, contre la colère de leurs ennemis, comme ils en ont aussi pour faire un heureux voyage et obtenir une bonne chasse. »

L'Espagne est le premier peuple qui ait commencé à recueillir ses chants populaires. Son romancero était imprimé dès le XVIe siècle (2).

L'Italie n'a point de poésie populaire; elle s'est élevée trop vite à la poésie artistique. Quand une nation commence par avoir un Dante et un Pétrarque, il ne faut pas penser à la voir redescendre à la forme ignorante du chant populaire. On a cependant publié en Allemagne un recueil de poésies populaires italiennes; mais il offre bien peu de pièces qui méritent réellement ce titre (3).

En France, il y a eu, depuis une vingtaine d'années, un mouvement d'étude admirable dans le domaine de notre ancienne littérature. Rien de spécial n'a été fait pour l'histoire de la poésie populaire. Je ne connais là-dessus que deux ouvrages, et tous deux sont empruntés à une nation étrangère. Ce sont les *Chants populaires de la Grèce*, de M. Fauriel, et les *Ballades anglaises* de M. Loève-Veimars (4). Il y aurait, nous le croyons, de vrais trésors littéraires à puiser dans l'étude de nos divers idiomes de province, et des œuvres naïves qu'ils ont produites. Cette source toute nouvelle de poésie a été indiquée à différentes reprises dans les travaux de la société des antiquaires (5), dans quelques articles de la *Revue des Deux-Mondes*; mais elle n'a été qu'indiquée. Les Allemands ont voulu être plus

prit, et au moment où il en fit vibrer les cordes, les animaux de la terre, des eaux et des airs, s'approchèrent pour l'écouter, et lui-même se sentit tellement attendri, qu'il pleura, et ses larmes tombèrent comme des perles le long de sa robe. (Geschichte des Heidenthums in nordlichen Europa, von F.-J. Mone, tom. I, p. 54.)

(1) La même croyance se retrouve dans l'Edda. Snorro dit qu'Odin enseigna le chant et la magie aux Ases par les Runes et par ses poésies. Avec ces chants, il pouvait changer le vent, éteindre les flammes, apaiser l'orage, et se transporter dans les contrées lointaines.

(2) Le premier recueil de romances espagnoles est celui de Ferdinand de Castille. Il fut publié en 1510. Le *Cancionero de Romances* parut à Anvers en 1555; le *Romancero historiado* de L. Rodriguez en 1579.

(3) Egeria raccolta di poesie italiane populari, par G. Müller et O.-L.-B. Wolff.

(4) Ballades anglaises et écosaises, par M. Loève-Veimars, Paris, Raynouard, 1824.

(5) Mélanges sur les langues, dialectes et patois. Paris, 1831.

savans que nous. Ils nous ont gratifiés de deux recueils de poésies populaires qui sont bien la plus pitoyable chose que je connaisse (1). Il serait par trop triste de penser que nous n'avons point de meilleure chanson populaire que nos complaintes de village : *Malbrough s'en va-t'en guerre;* ou bien : *A boire! à boire!* etc. Herder a traduit et publié, dans ses Volkslieder, deux pièces empruntées à notre littérature, et qu'il donne comme chants populaires. La première est la romance de la comtesse de Linda (2); la seconde est cette jolie et gracieuse chanson attribuée à Henri IV :

Viens, aurore, je t'implore,
Je suis gai quand je te vois, etc.

Espérons que pour l'étude de notre littérature nous ne resterons pas en arrière des étrangers.

L'Angleterre, l'Ecosse, c'est là, comme on le sait, le pays des vieilles ballades et des fictions populaires. Nulle part peut-être, si ce n'est en Allemagne, les traditions poétiques anciennes ne se sont conservées aussi longtemps. Il n'y a pas plus de trente ans que Walter Scott se faisait encore redire ces vieilles chansons par la mère de Hoog, le poète, et c'est d'elle qu'il a appris sa belle ballade de lord Thomas et d'Anne la jolie. Aussi les poésies populaires ont-elles donné lieu à d'importans travaux en Angleterre. Le premier de tous est celui de Percy (3). C'est de tous les ouvrages du même genre celui qui a peut-être le plus contribué à propager au dehors le goût des poésies traditionnelles, en montrant combien de riches documens on pouvait y puiser pour l'histoire de l'art, et pour l'histoire d'une nation. Après sont venus les travaux de Warton (4), Ellis (5), Ritson (6), Ewan (7), Jamieson (8), et Walter Scott clot dignement cette liste d'œuvres érudites avec ses chants du *Border* (9).

La Hollande est riche aussi en chants populaires, surtout en chants religieux et mystiques et en légendes historiques. Toutes ces anciennes poésies étaient éparses dans divers recueils, connus sous le titre de *Blauwboekjies*.

(1) L'un est de M. Büsching, l'autre de M. O.-L.-B. Wolff.
(2) Recueil de romances, 1767.
(3) Reliques of ancient english poetry, 2 vol. in-8°.
(4) The history of english poetry, 4 vol.
(5) Specimens of early english metrical romances, 3 vol.
(6) Ancient english metrical romances.
(7) Old Ballads, 1 vol.
(8) Popular songs.
(9) Border's Minstrelsy.

M. W. Lejeune en a réuni les plus remarquables, et en a fait un recueil qui mérite d'être étudié (1). M. H. de Fallers-Leben, l'un des philologues les plus distingués de l'Allemagne actuelle, en a publié en autre recueil, et y a joint des notes intéressantes (2).

Mais aucune nation n'a égalé les Allemands, soit dans l'étude de leur propre poésie populaire, soit dans celle des poésies populaires étrangères. Outre leurs recueils nationaux formés par Büsching, Van der Hagen, Gœrres (3), Brentano (4), Erlach (5), ils ont encore cet excellent choix de chants populaires de toute nation, traduits et publiés par Herder; puis les chants populaires de la Russie, par Gœtze; du Danemarck, par Grimm; de la Bohême, par Hauker; de la Suède et de la Hollande, par O.-L.-B. Wolff; ceux de la France et de l'Italie que nous avons cités, et un recueil de romances espagnoles très estimé (6).

De tous ces chants, il en est peu qui présentent un ensemble aussi régulier, et autant d'intérêt, que les chants suisses, soit sous le rapport de la forme, soit sous le rapport des faits historiques qu'ils retracent.

A voir ce beau pays de la Suisse séparé des contrées qui l'environnent par des montagnes, barricadé par ses forêts et ses rochers, on le dirait bien à l'abri de toute invasion étrangère. A voir toutes ces jolies villes qui se mirent dans les lacs bleus, qui croirait qu'une telle contrée puisse être le théâtre de la guerre? Si jamais, par un beau jour d'août, vous avez visité Neuchâtel, au milieu de ses sources limpides et de ses coteaux de vigne; si vous avez, comme Byron, vogué paresseusement avec une voile pareille à une aile insoucieuse (*noiseless wing*), sur le lac Léman, ou si, vous avançant dans les cantons plus reculés, vous vous êtes mis un matin à contempler les mille reflets de cette écharpe d'or qu'on appelle la cascade du Staubbach; si vous avez pénétré dans les paisibles et mystérieuses vallées des Grisons, dans les bois de l'Oberhasli, qui de vous n'a rêvé involontairement aux idylles de Gessner? qui de vous n'a pensé que l'histoire d'une telle contrée devait être bien calme, bien régulière; et cependant cette his-

(1) Proeven van de nederlandsche Volkszangen sedert de xve eeuw, 1 vol.

(2) Horæ belgicæ. Pars secunda, 1 vol.

(3) Altdeutsche Volks und meister Lieder, 1 vol.

(4) Des Knaben Wunderhorn, 3 vol.

(5) Die Volklieder der Deutschen, par le baron d'Erlach, 4 vol. Le quatrième n'a pas encore paru.

(6) Florestas de rimas antiguas de M. Bohl de Fabre, 3 vol. On peut joindre aussi à cette énumération le recueil de M. Depping, que nous avons déja cité, publié à Leipzig, en 1817: celui de M. Grimm: Silva de romances viejos, et les chants de l'Edda: Lieder der alten Edda, 1 vol.

toire est on ne peut plus animée et dramatique. La nature a, il est vrai, mis à chaque pas dans ce pays une enceinte de rochers et de montagnes, comme pour le garantir contre toute agression. Mais au sommet de ces montagnes, sur la cime de ces rochers, jadis les oppresseurs de la Suisse avaient élevé leurs remparts. Chaque vallée avait son maître, chaque ville sa forteresse. Le despotisme se posait là-haut, les armes à la main, et le peuple gémissait à ses pieds. Il lui a fallu des siècles entiers pour renverser ces tours menaçantes qu'il avait lui-même aidé à construire.

La Suisse, restreinte dans ses limites géographiques, n'a jamais pu penser à étendre son influence au dehors, et comme elle ne songeait point à inquiéter ses voisins, elle avait le droit de penser que ses voisins ne l'inquiéteraient pas. Mais elle était placée entre de grands états qui, la voyant faible, trouvaient fort commode de se la partager. Ainsi, son histoire est toute contenue dans ses limites territoriales. Elle ne va pas chercher l'ennemi, elle le repousse. Ses champs de bataille, ce sont ses vallées, ses côteaux, c'est Sempach, c'est Morat; elle illustre elle-même par son héroïsme le pays qu'elle occupe; elle ne porte pas la guerre au-delà de ses montagnes, mais cette guerre revient à tout instant la provoquer et lui mettre les armes à la main.

Voici d'abord venir ses princes et abbés qui l'oppriment, ces puissans comtes de Toggenbourg (1), de Kybourg et de Neuchâtel qui l'accablent de corvées et d'impôts. La Suisse est patiente. Elle souffre long-temps; elle voit s'élever la forteresse de ses maîtres, et elle ne dit rien; elle passe devant le chapeau insolent de Gessler, et elle s'incline. Quand elle se sent lasse enfin de porter le joug; quand la mesure de ses maux est comblée, elle hésite encore, elle ne se lève pas en masse. Son pacte de confédération ne s'agrandit que peu à peu. Trois hommes seuls s'en vont au Rutli prêter le serment de liberté, et quand la flèche de Guillaume Tell déchire la poitrine de Gessler, Guillaume Tell est seul entre les rochers. Mais une fois la première étincelle jetée, l'incendie s'allume et court de canton en canton, de village en village. Chacun se souvient des injustices qu'il a subies et des vengeances à exercer. En vain les anciens maîtres de la Suisse se retranchent dans leurs remparts, et rassemblent leurs vassaux; le peuple ne s'effraie ni des cris de mort lancés contre lui, ni du nombre de ses adversaires. Le beffroi sonne dans la cité, et le village et la chaumière y répondent. Le

(1) C'est un de ces comtes de Toggenburg qui, trouvant un jour l'anneau de sa femme au doigt d'un de ses serviteurs, fit écarteler ce malheureux, et jeta la comtesse par la fenêtre, sans autre forme de procès. L'anneau avait été pris par un corbeau, et retrouvé par le domestique, qui se disposait à le rendre, quand le farouche comte lui fit si lestement son procès.

pâtre quitte ses troupeaux, l'artisan son atelier; tous se tendent la main; tous marchent au même but; le patriotisme leur apprend l'art de la guerre, et l'amour de la liberté en fait des héros. La Suisse a ses Léonidas, ses Cincinnatus. Les armées exercées s'enfuient devant ces soldats d'un jour. L'Autriche elle-même laisse ses drapeaux sur le champ de bataille, et le duc Léopold tombe sous le glaive d'un paysan (1).

C'est là l'un des premiers cycles de la Suisse. Ce cycle se termine par la victoire, par l'adjonction successive des autres cantons aux trois premiers cantons confédérés. Les seigneurs ont renoncé à leurs priviléges. L'Autriche a demandé la paix. L'antique Helvétie va-t-elle être tranquille? Non, car là-bas au duché de Bourgogne, un homme se lève contre elle, un homme terrible dans sa colère, inébranlable dans sa volonté. C'est le duc Charles que son époque a surnommé le téméraire, et la postérité a confirmé ce nom. Il a juré haine à la Suisse, et dans sa haine, il lui a envoyé pour gouverneur Pierre de Hagenbach. Pierre de Hagenbach est le Gessler bourguignon du xve siècle. La Suisse cherche son Guillaume Tell, et, ne le trouvant pas, elle se fait justice elle-même. Un jour, le peuple envahit le château du gouverneur; on l'arrête, on le met en prison, on le juge, et il est exécuté à Colmar, sous les yeux de huit mille spectateurs. Le duc rugit comme un lion quand il apprit la mort de son gouverneur. Il envoya d'abord Étienne de Hagenbach avec 15,000 hommes pour prendre possession du pays insurgé, puis il arriva lui-même avec une armée quatre fois plus nombreuse. Toute la confédération courut aux armes, et se jeta au-devant de l'ennemi. Ai-je besoin de raconter les détails de cette guerre? Qui de nous ne connaît les trois défaites de Charles-le-Téméraire, la sanglante journée de Grandson et l'ossuaire de Morat?

Après cette lutte contre la Bourgogne, vient la guerre de Souabe, moins terrible en apparence, mais plus longue et plus désastreuse. Puis, quand la Suisse se lève victorieuse, quand sa gloire se répand de toutes parts, quand les rois veulent avoir pour garde ses soldats, voici que la réforme arrive, et les dissensions religieuses se répandent à travers tout le pays. Le lien de la confédération se dissout. Les cantons prennent les armes, et cette fois ce n'est plus pour marcher de concert au-devant de l'ennemi, c'est pour se battre, frères contre frères, communauté contre communauté Oh! c'est une guerre horrible! une guerre qui ne laisse plus aucun sentiment de pitié dans le cœur, qui dépouille tout à coup les Suisses des nobles vertus dont ils étaient parés autrefois. Quel abîme entre le patriotisme du xive siècle et le fanatisme religieux du xvie, entre l'héroïque Winkelride s'élançant au-devant des piques ennemies pour frayer un passage à ses compagnons

(1) Bataille de Sempach, 1386.

d'armes, et Thomas Schmoucker décapitant lui-même de sang-froid son frère Lienhard, comme une victime expiatoire pour les péchés du monde!

La scission religieuse amène une désolation générale dans cette contrée naguère si unie et si forte, et les prédications, les libelles, les luttes des deux partis ne font qu'envenimer la plaie. Puis vient la guerre de trente ans, puis le soulèvement du peuple contre les familles puissantes des divers cantons, et quand le premier cri de notre révolution retentit au-delà du Jura, Lausanne, Vaud, Bâle, Fribourg, étaient déjà en insurrection.

Veut-on voir tous ces faits retracés avec enthousiasme, et cependant avec une grande vérité, il faut lire les chants de guerre de la Suisse. C'est là son histoire détaillée et complète, histoire qui suppléerait au besoin à celle de L. Meyer, de Zschokke ou de Jean de Müller..

Ces chants embrassent un espace de plus de quatre siècles, depuis le commencement du XIIIe jusqu'à la fin du XVIIe. Il en existe un très grand nombre, sur chaque circonstance grave, sur chaque bataille (1). La plupart sont encore inédits. D'autres ont paru dans divers recueils. J. de Müller en cite plusieurs dans son ouvrage, et Diebold Schilling a le premier publié ceux de son contemporain Veit-Weber (2).

Tous ces chants sont écrits dans l'ancien dialecte suisse. Les poètes allemands modernes ont voulu quelquefois les rajeunir, et n'ont fait souvent que les gâter (3). Le style de ces chants est essentiellement simple, naïf, un peu rude, un vrai style de chronique crédule et conteuse. Ce qui échauffe le cœur de ces anciens poètes, c'est le patriotisme, c'est la liberté; on voit qu'ils sont tous animés de ce sentiment que leur vieux Boner de Berne a chanté : « La liberté orne la vie; la liberté nous donne la joie et le courage. Elle ennoblit l'homme et la femme, elle enrichit le pauvre. La liberté est le trésor de l'honneur, c'est elle qui couronne la parole et l'action. »

Tous ces hommes chantent pour célébrer les combats qu'ils ont soutenus, et la victoire qu'ils ont remportée. Leur but n'est point de faire de beaux

(1) M. Wyss, professeur à Berne; auteur d'un recueil de légendes suisses très estimé, avait rassemblé ces chants populaires, et en avait déjà formé un manuscrit de quatre volumes in-folio. La mort est venu le surprendre avant que sa collection fût complètement achevée.

(2) Description des guerres avec la Bourgogne, et d'autres évènemens remarquables de la Suisse. Berne, 1743; in-folio.

(3) J'en excepterai M. E. Rochholz, qui vient de publier à Berne, sous le titre de *Eidgenossische Lieder-Chronik*, un recueil de chants populaires suisses. Il a, il est vrai, rajeuni et quelquefois abrégé ces anciens poèmes, mais toujours avec beaucoup de goût. Ce recueil est d'ailleurs très recommandable par les notes historiques et bibliographiques qui y sont jointes.

vers bien harmonieux, mais de raconter dans tous ses détails l'histoire d'une guerre, et de citer les noms de ceux qui se sont distingués. Aussi ne cherchez pas dans leurs œuvres ce travail d'esprit qui brille ailleurs dans la poésie artistique, ou ces effets puissans d'imagination qui abondent dans les chants du nord, dans les légendes d'Allemagne, et le *Kampeviser* danois. Ce sont des pâtres, des paysans qui ont quitté le soc de la charrue pour prendre la lance et l'épée, et qui se reposent de leurs fatigues de guerre, en racontant ce qu'ils ont vu. Les métaphores poétiques, les images sont rares dans leurs chants. Tout ce qu'ils osent se permettre, c'est de faire du duc Léopold un lion; de Berne, un ours indompté (1), et de représenter la Suisse sous la figure d'un taureau intrépide. Ils appellent Hagenbach, leur ennemi, un sanglier, et s'écrient qu'ils ne veulent pas lui obéir comme des animaux apprivoisés. Vous ne trouveriez, du reste, dans leurs chants ni trace d'érudition, ni souvenir mythologique. Ils ont la foi du christianisme, et ils invoquent Dieu et la Vierge Marie.

Je ne connais rien qui ressemble mieux au romancero espagnol pour la simplicité du récit et les détails de faits et de dates. Quelquefois le poète commence ainsi que nos anciens trouvères (2) par une allocution aux auditeurs ou une invocation à Dieu :

« Écoutez la nouvelle que je viens vous apprendre. »

« Écoutez l'histoire terrible que l'on raconte dans le pays. »

« Je veux vous chanter une chanson, une chanson toute nouvelle. »

« Au nom de Dieu, ainsi soit-il, au nom de Marie, je commence mon chant. »

« Je vais vous conter tout ce que j'ai appris de plus curieux. Je chante avec joie, et je prie la Vierge Marie et son fils de venir à mon secours. »

« Au nom de Dieu, je vais vous dire un chant tout nouveau; au nom de la passion du Christ qui nous a rachetés du péché, puisse le Seigneur nous protéger (3)! »

Puis le poète entonne son chant de bataille, et, comme les auteurs du romancero (4), il n'oublie pas d'indiquer la date précise :

(1) La première métaphore provient sans doute de ce que Léopold portait l'ordre du Lion; la seconde est empruntée aux armes de Berne.

(2) De la Rue, *Essais historiques sur les Bardes, les Jongleurs, les Trouvères*, tom. I.

(3) Débuts de diverses chansons des XIIIe, XIVe, XVe siècles.

(4) Andados treinta y seis annos,
Del Rey don Alfonso el casto;
En la era de acho cientos
Y cincuenta y tres hentrado. Depping, p. 21.

« C'était en l'an 1386 que la grace de Dieu se manifesta à nous d'une manière miraculeuse. Le jour de fête de saint Cyrille, il protégea les confédérés, comme je vais vous le dire et vous le chanter (1). »

Il raconte ensuite comment les armées arrivent en présence l'une de l'autre, comment l'action s'engage, et quand la victoire est décidée, il compte les morts et les mourans, tous les objets perdus par l'ennemi, comme par exemple dans ce chant de la bataille de Grandson :

« Les confédérés trouvèrent beaucoup d'or et beaucoup d'argent. Ils trouvèrent un fauteuil tout en or, et ce qui les réjouit surtout, ce fut de découvrir quatre cents bonnes carabines et des chaînes en fer.

« Le duc perdit aussi son sceau. On trouva une étoffe en soie avec des couronnes de perles; on trouva dans le sang une chasuble, une mitre d'évêque avec des ostensoirs en or. Et son épée en or, garnie de diamans, il la perdit aussi. Jamais, depuis que la Bourgogne guerroye, elle ne subit un affront plus amer. »

Dans le chant de la bataille de Morat, le poète raconte avec une joie cruelle le désastre des ennemis.

« La bataille s'étendit à deux milles à la ronde; à deux milles à la ronde, la puissance du duc fut vaincue et anéantie, et la mort de nos frères d'armes massacrés à Grandson fut vengée avec du sang à deux milles à la ronde.

« Combien d'ennemis tua-t-on? On ne sait pas au juste. Moi j'ai entendu dire que de soixante mille il en fut tué ou noyé vingt-six mille.

« Et croyez-moi sur ma parole. Nos confédérés ne perdirent pas plus de vingt hommes, ce qui montre bien que Dieu protége jour et nuit les hommes hardis et pieux (2). »

Quelquefois le poète se complaît dans l'énumération des troupes confédérées, et l'on dirait d'une page d'épopée antique transportée dans un chant suisse :

« Alors on vit venir les hommes pleins de force de Fribourg; chacun se plaisait à les voir si bien armés; car c'était une troupe brillante, et partout où ils passaient, le peuple voulait les observer.

« Alors Willingue la vieille, portant ses couleurs bleue et blanche, et Waldshut avec ses hommes noirs. Puis vint aussi Lindau avec ses couleurs verte et grise; et Bâle avec maint guerrier intrépide.

« Là, se trouvaient aussi les Souabes et beaucoup d'autres villes, telles que Meinssett et Rotwill qui s'étaient parées. Quand on jetait les yeux vers Schaffouse, on apercevait aussitôt Constance et Ravensburg.

« Puis Zurich apparaît, et Schwytz, Berne, Soleure, Francsfeld, et tous

(1) Chant de Sempach.

(2) Chant de Morat, par Veit-Weber.

ceux de Glaris, de Lucerne. Maint village, mainte ville voit passer les confédérés et ne se lasse pas de les voir (1). »

Tous ces chants suisses ne portent pas cependant le même caractère. En les examinant l'un après l'autre, on y reconnaît facilement l'empreinte d'un esprit national qui se modifie d'après les évènemens, et l'on pourrait diviser toute cette poésie populaire des états confédérés en trois époques assez distinctes. La première embrasse leurs guerres contre l'Autriche. C'est un temps de luttes patriotiques, d'efforts généreux, le temps de Stauffacher, de Walther Furst et d'Arnold de Melchtal, l'âge d'or des mœurs helvétiques. Le 1er janvier de 1308 vit poindre l'aurore de leur liberté, et la bataille de Morgazten leur donna les premières espérances d'avenir (2).

La Suisse alors commence seulement à essayer ses forces. Elle est pleine de courage, et cependant elle doute encore d'elle-même. Elle se couvre de gloire, et cette gloire ne l'enorgueillit pas. Elle n'ose encore se croire assez puissante pour s'affranchir, elle se recommande à Dieu et fait bénir ses étendards dans les églises. Toutes les poésies populaires de cette époque sont empreintes de ce sentiment de courage civique et d'humilité chrétienne. Quand Léopold vint attaquer les Suisses à Sempach, ils étaient au nombre de 1500 campés au-dessus de la colline. C'était le temps de la moisson, ils se jetèrent à genoux au milieu des blés comme les Vendéens de 1793; ils invoquèrent le secours du ciel, puis ils se relevèrent avec une mâle résolution, et marchèrent au-devant de l'ennemi. Le chant populaire de cette bataille a fidèlement conservé ce fait :

« Les Suisses religieux tombent à genoux, et prient le ciel à haute voix : « O Jésus-Christ, Dieu puissant, au nom de ta mort et passion, donne-nous ton appui à nous pauvres pécheurs. Délivre-nous de l'angoisse et du danger. Dieu bon, protége ce pays et ceux qui l'habitent. Soutiens-le, conserve-lui la liberté (3). »

Plus tard, la Suisse connaît sa force et la faiblesse de ses ennemis. Elle se pare de ses trophées de victoire, et devient fière et dédaigneuse. Dans la guerre de Bourgogne, les soldats ne se jettent plus à genoux pour implorer

(1) Chant de la bataille d'Héricourt, par Weit-Weber, 1474.

(2) En allemand *morgenstern* (étoile du matin).

(3) Ce chant de Sempach a été traduit en anglais par Walter Scott, qui l'admirait beaucoup. On le trouve dans le recueil de ses œuvres poétiques. Il commence ainsi :

' Twas when among our linden trees, etc.

L'auteur de ce chant de guerre était un cordonnier de Lucerne, nommé Albert Tschudi.

humblement le secours du ciel. Ils ont confiance en eux-mêmes, et leurs chants populaires mêlent au récit pompeux de leurs succès l'ironie amère contre leurs ennemis vaincus : « Ah ! s'écrie-t-il, les pauvres Bourguignons ! Les voilà qui, pour se sauver, grimpent sur les arbres, pareils à des oiseaux privés de nourriture. Mais on les tue comme des corbeaux. On leur donne des coups de lance, et ils tombent par terre ; car leurs ailes ne peuvent se mouvoir, et le vent ne les aide pas (1). »

Quand la tête de Pierre de Hagenbach tomba sous la hache du bourreau, une jeune fille se mit à chanter auprès du cadavre la chanson que son amant lui avait apprise, et les enfans s'en allaient dans les rues, parodiant ainsi le vieil hymne pascal de l'Allemagne (2).

« Le Christ est ressuscité. Le gouverneur est pris. Réjouissons-nous tous. Sigismont sera notre consolateur. Kyrie Eleison. »

Dans la guerre de Souabe, cette poésie populaire de la Suisse subit encore une nouvelle transformation. Elle s'asseoit au bivouac, elle se mêle à l'orgie du cabaret ; elle devient insolente et grossière. Ce ne sont plus les chants simples et chastes de Sempach, c'est le chant effronté du lansquenet. Après cela vient le pamphlet politique et religieux du XVIe siècle ; pamphlet ardent et plein de colère qui, de son souffle envenimé, flétrit le rhythme et le vers et les images qu'il emploie. Puis, la poésie populaire s'en va, peu à peu, avec les années qui se succèdent et les changemens qu'elles amènent dans la société. Le peuple devient positif et raisonneur. Il ne croit plus, il discute. Parlez-lui des merveilleuses fictions du temps passé, il secoue la tête d'un air incrédule. La poésie l'a entouré de prestiges dans son enfance. Devenu vieux, il la dédaigne. Les rêves d'or de l'imagination sont morts dans son ame. Les rêves matériels les remplacent. L'histoire de ses pères ne lui apparaît plus que comme une lueur effacée dans un vague lointain, et leurs chants héroïques s'éteignent au milieu du bruit de l'atelier, ou des discussions politiques.

La plupart des poètes qui ont légué à la Suisse tant de chants traditionnels sont restés complètement inconnus. Ils ne faisaient point de leur œuvre un objet de vanité littéraire. C'était assez pour eux de chanter les hauts faits de leurs concitoyens, et le triomphe de leur patrie (3). Quelques-uns ce-

(1) Chant de bataille de Morat, 1476.

(2) C'est cet hymne que Goëthe a reproduit avec tant de bonheur dans Faust ;

Christ ist erstanden !
Freude dem sterblichen.

(3) C'est une des particularités de tous les ouvrages de poésie vraiment populaires que les auteurs en restent d'ordinaire inconnus, ne se nommant presque ja-

pendant ont mis leur nom au bas de leur poème comme nos romanciers du moyen-âge le mettaient au bas de leur livre (1).

« Celui qui vous chante cette chanson peut maintenant se nommer. Il a été lui-même témoin de ce qu'il raconte. Il s'appelle Jean Ower, et dans le pays de Lucerne, il s'écrie avec force: O Dieu, préserve la confédération de toute injure et de toute honte (2). »

« Cette chanson, confédérés, Jean Viol la chante librement à votre honneur, à votre gloire, afin que vos louanges soient connues partout où l'on s'occupe de vous (3). »

« Celui qui nous a chanté cette nouvelle chanson s'appelle Jean Wick. Il est né à Lucerne, et bien connu à Uri. Il était à la bataille vers ce bon temps de mai qui nous donne tant de joie (4). »

D'autres fois le poète termine par en appeler à la générosité de ses auditeurs, ce qui prouve que ces chansons devaient se chanter au milieu de la foule, sur les places publiques.

« Celui qui nous chante cette petite chanson a fait maint long détour. Le bon vin est cher, et sa poche est en mauvais état. Voilà pourquoi il vous dit sa misère, et vous prie de lui accorder votre tribut (5). »

Mais celui de tous ces poètes qui mérite le plus d'être cité, celui qui les surpasse tous par la chaleur de la pensée, comme par l'énergie de l'expression, c'est Veit-Weber. Son style est âpre et rude; sa lyre n'a que des cordes d'acier, mais des cordes fortement tendues. Ni l'amour, ni les idées tendres et rêveuses ne l'ébranlent. C'est une main gantelée de fer qui la fait vibrer. Veit-Weber, c'est le Suisse des anciens temps, le montagnard qui se fait soldat, pour défendre son pays, le soldat qui se fait poète pour chanter le chant des combats. Veit-Weber, c'est le Taillefer de la Suisse (6).

mais eux-mêmes, ou parfois mentant exprès pour se déguiser. Fauriel, Chants de la Grèce. Disc. prél. p. LXXXVIIJ.

(1) Benoist de Saint-More.
L'a translaté, et faict et dit,
Et a sa main les mots écrit.
(Romance de Troye.)

(2) Bataille de Ragaz, 1446.

(3) Bataille de Morat, 1476.

(4) Bataille de Schwaderloch, 1499.

(5) Bataille de Grandson, 1476.

(6) Taillefer qui mult bien chantout,
Sor un cheval qui tost alout,
Devant le duc alout chantant

Comme lui, il marche le glaive à la main, en tête de ses concitoyens; comme lui, il célèbre les jours de bataille, et les héros morts pour leur pays.

Nous ne connaissons de lui que cinq chants de guerre; il est probable cependant qu'il en a écrit d'autres encore. Mais ces cinq chants reposent sur les évènemens les plus mémorables de la guerre de Bourgogne. Ils forment à eux seuls une Iliade complète. Il commencent à la mort de Hagenbach et finissent à la bataille de Morat, le plus beau triomphe de la Suisse. Un an après, la puissance de Charles-le-Téméraire allait s'anéantir devant Nancy. Le prince de Flandre et de Bourgogne, frappé d'un coup d'arquebuse, rendait le dernier soupir dans un marais (1).

Nous ne savons rien de la vie de Veit-Weber, sinon qu'il était de Fribourg en Brisgau comme il le dit lui-même dans un de ses chants, et qu'il vivait à l'époque où la Suisse livrait toutes ces grandes batailles. Il devait avoir fait quelques études poétiques, car ses vers, avec toute leur naïveté et leur rudesse d'expression, ne manquent pas cependant d'une certaine harmonie (2). Il y a même parfois de l'art dans la manière dont il dépeint l'air martial de ses concitoyens, et le mouvement des armées ennemies qui s'avancent l'une contre l'autre. Mais ce qui lui donne toute son inspiration, toute sa poésie, c'est le cri de guerre, c'est l'aspect du champ de bataille. Avec quelle ardeur il entraîne les Suisses au combat! avec quel noble sentiment d'orgueil il loue tour à tour, et la force de Fribourg, et la fermeté de Soleure, et l'ours indomptable de Berne. Il a peur que ses concitoyens ne se divisent, car il sait que l'ennemi profiterait de leur discorde. Quand il leur a montré le danger qui les menace, il les appelle à se réunir, il invoque à leur secours et le Christ et la Vierge Marie, et les patrons de chaque cité suisse. Puis, quand il a lui-même combattu dans leurs rangs, quand la lutte est finie et la victoire gagnée, le voilà qui entonne l'hymne de triomphe. Son œil s'enflamme, son cœur bondit. Il regarde avec une impitoyable dureté les eaux du lac rougies du sang de ses ennemis, et chante d'une voix qui nous ébranle la déroute des Bourguignons et le succès de l'Helvétie.

De Karlemagne et de Rollant,
Et d'Olivier et des vassaux
Qui morurent à Roncevaux.

(1) Comines rapporte cet évènement à l'année 1476. Le témoignage des poètes populaires suisses qui se trouvaient à la bataille de Nancy, et qui la fixent au 5 janvier 1477, me paraît être, en ce cas, plus digne de foi que le sien.

(2) Bouterwek pense que Veit-Weber avait profité des leçons de quelque maître-chanteur (meister sanger). Ce qui semblerait le prouver, c'est une de ses odes en strophes de quatorze vers, d'une forme analogue à celle de l'école de Nuremberg. (Geschichte der Poesie und Beredsamkeit, tom. IX, p. 306.)

Tous ces chants sont assez longs, et ressemblent plus par le mouvement du récit à un fragment de poème épique qu'à une ode. On voit que le poète ne les a pas pris comme un thème qu'il est pressé d'achever. Il se complaît dans le tableau des évolutions militaires, dans le détail des faits. Le chant d'Héricourt n'a pas moins de vingt-neuf strophes de six vers chacune; celui de Morat en a trente-deux, et le plus long de tous est celui de Pontarlier. C'est aussi celui de tous qui me semble le mieux empreint des diverses nuances poétiques qui caractérisent l'œuvre de Veit-Weber. Si je ne crois pas devoir le citer en entier, j'en citerai du moins la plus grande partie.

L'EXPÉDITION DE PONTARLIER (1).

L'hiver a duré bien long-temps. Il a attristé les petits oiseaux qui chantent maintenant avec joie, et dont on entend le chant résonner à travers les rameaux verts de la forêt.

A peine la branche d'arbre s'est-elle couverte de quelques feuilles, que l'on attendait si impatiemment; à peine la haie a-t-elle reverdi, soudain maint homme brave est sorti de sa demeure.

Les uns montaient; les autres descendaient. Leur marche guerrière était terrible à voir, et l'on a fait au duc de Bourgogne un affront dont il n'a pas dû rire.

On est entré dans son duché, dans la ville de Pontarlier. Là, le combat a commencé, et l'on a vu bien des pauvres femmes prendre tout à coup l'habit de deuil, l'habit de veuve.

Dès que les Welsches (2) apprennent cette nouvelle, ils arrivent à pied et à cheval, au nombre de douze mille. Ils voulaient reconquérir la ville, mais il leur en coûta cher.

Les confédérés les attaquent, les pressent, les font tomber sous leurs coups, et leur enlèvent sur les murailles de la cité deux grandes bannières.

L'ours de Berne apprend ce qui se passe; soudain il fait aiguiser ses griffes, il prend avec lui quatre mille hommes, et on les entend joyeusement siffler.

La nouvelle troupe arrive à Pontarlier sur la place pour braver les Welsches qui étaient plus de douze mille, et quand les Welsches aperçoivent l'ours, la peur les saisit.

Ils le voient s'avancer contre eux, ils étaient en grand nombre, et croyaient

(1) Die sache wegen Pontarlin.

(2) Les mots Wall, Wallh, Walscher, qui se retrouvent fréquemment dans les anciennes poésies allemandes, désignent un étranger qui parle une langue inconnue. C'est ainsi que, dans la chronique de *Gest. Franc.*, le mot *peregrinus* est rendu par *wallus*.

pouvoir lui résister; mais l'ours les salue avec ses arquebuses chargées de pierres, et ils s'enfuient au loin.

Les Welsches le virent revenir une seconde fois. Les confédérés se rangèrent en bon ordre, à la voix de leurs chefs.

L'ours était en colère, les Welsches voulurent combattre; mais quoiqu'ils se trouvassent quatre contre un, ils furent obligés de fuir.

L'ours continuait à rugir, et tous les confédérés disaient: Que les Welsches arrivent, nous nous battrons avec eux tout le jour!

Voilà pourquoi je loue les gens de Berne, de Fribourg, de Bienne, de Soleure, et des autres villes de la confédération, car ils ont valeureusement combattu.

Les hommes de Lucerne cependant ne veulent pas rester en arrière. Quoiqu'on leur eût écrit de ne pas venir, ils refusent de rester chez eux et se joignent aux soldats de Berne.

Quand ceux de Bâle apprennent que l'ours est sorti de sa tanière, ils lui envoient des renforts, des hommes à pied et à cheval avec de bonnes armes.

Les nouveaux venus se réunissent aux troupes de Berne et partent ensemble pour Grandson. Alors on entend jour et nuit retentir les coups d'arquebuse jusqu'à ce que Grandson soit gagné.

Un dimanche matin, les confédérés se précipitent joyeusement à l'assaut, ils s'emparent des portes, et deviennent maîtres de la ville, sans éprouver aucun échec.

. . . . . .

Ils mettent une garnison sûre dans le château et se dirigent avec une nouvelle ardeur du côté de Berne. Il y avait là aussi un très bon château bien fortifié.

Ils s'élancent sur les remparts, sans s'inquiéter des pierres qu'on leur jette ni des coups d'arquebuse. Ils parviennent à faire une brèche dans la muraille, et plus d'un homme brave entre par là sans crainte d'y laisser sa vie.

Les Bernois s'avancent les premiers, et puis viennent ceux de Bâle; ils arrivent, et bientôt on voit au-dessus de la forteresse flotter l'étendard bleu et blanc de Lucerne.

Berne y place ensuite le sien, et celui de Bâle ne se fait pas attendre. Toutes les villes agirent de leur mieux, je dois leur donner cette louange.

Quand les Welsches, qui étaient au château, virent qu'ils étaient pris, ils jetèrent les armes bas, et demandèrent grace au nom de Dieu et de la Vierge.

S'ils se fussent rendus plus tôt, on leur eût accordé la vie. Mais on repousse leur prière, et ils prennent la résolution de se défendre.

Ils se retranchent dans une tour où il est très difficile d'arriver. Ils sont

en grand nombre, et combattent long-temps; mais aucun d'eux ne peut s'échapper.

Cependant on pénètre dans la tour, et jamais homme ne se trouva dans une pareille angoisse. On les jette morts ou vivans par-dessus les remparts.

Plus de cent hommes y laissent leur vie, je ne veux pas mentir, et les Suisses leur apprennent à voler sans ailes au-delà des murailles.

Ceux qui occupent le château d'Échallens apprennent qu'ils seront bientôt assiégés. Ils envoient dire aux soldats de Berne qu'ils se rendront volontiers.

Reste encore un château fort, le château fort de Jougne. Les confédérés arrivent dans la ville et parviennent de suite au-dessus des remparts, car tous les Welsches étaient partis pour retourner dans leur contrée.

Jougne est une bonne forteresse; entre les cinq que nous avons nommées, c'est la meilleure. Elle sert de sauvegarde au pays de Savoie. Les Bernois y entrent et en prennent possession.

Sans le secours de Dieu, comment eussent-ils pu prendre en aussi peu de jours tant de villes et tant de châteaux? Mais remercions aussi les gens de Berne et les braves soldats des autres villes.

L'ours était sorti de sa caverne. Après avoir remporté une telle victoire, il y rentre de nouveau Que Dieu lui donne joie et bonheur. Voilà ce qu'a chanté Veit-Weber. Amen.

Tel est ce chant guerrier que les paysans suisses entendaient autrefois chanter avec enthousiasme. Je ne prétends certes pas le donner comme un modèle de goût, mais comme un monument traditionnel de poésie naïve et spontanée. Je n'ai pas prétendu non plus développer dans un espace aussi restreint toutes les richesses du chant populaire; je n'ai fait que rappeler ces sources d'eaux limpides, ces sources oubliées, où l'arbre de l'art et de la science actuels a jeté ses premières racines, où nous pourrions aller peut-être retremper avec fruit notre cœur et notre imagination.

X. Marmier.

DES

GRANDES ÉPIDÉMIES.

Parmi les maladies, il en est qui sont aussi individuelles que les plaies et les fractures, et qui se remarquent dans tous les temps et dans tous les lieux; il en est d'autres qui sont spéciales à certaines contrées, sans qu'il soit possible d'expliquer par quel concours de circonstances locales elles naissent dans un tel district, et pourquoi elles n'en sortent pas. Tel est le *bouton* d'Alep, qui attaque seulement les habitans de cette ville et les étrangers qui viennent y séjourner.

Enfin, une troisième classe de maladies a pour caractère d'envahir une immense étendue de pays; et, ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'elles n'ont pas une durée indéfinie; je veux dire qu'elles ne sont pas aussi anciennes que les races humaines, que nos histoires en connaissent l'origine, que les unes sont déjà éteintes et ne sont pas arrivées jusqu'à nous, et que les autres, qui les remplacent, n'ont pas affligé nos aïeux et sont peut-être destinées à cesser à leur tour. Ce sont de grands et singuliers phénomènes. On voit parfois, lorsque les cités sont calmes et joyeuses, le sol s'ébranler tout à coup, et les édifices s'écrouler sur la tête des habitans; de même il arrive qu'une influence mortelle sort soudainement de profondeurs inconnues et couche d'un souffle infatigable les

populations humaines, comme les épis dans leurs sillons. Les causes sont ignorées, les effets terribles, le développement immense. Rien n'épouvante plus les hommes; rien ne jette de si vives alarmes dans le cœur des nations; rien n'excite dans le vulgaire de plus noirs soupçons. Il semble, quand la mortalité a pris ce courant rapide, que les ravages n'auront plus de terme, et que l'incendie, une fois allumé, ne s'éteindra désormais que faute d'alimens. Il n'en est pas ainsi; les traits de l'invisible archer s'épuisent; ces vastes épidémies restent toujours dans de certaines limites; l'intensité n'en va jamais jusqu'à menacer d'une destruction universelle la race humaine. J'ai dit jamais, j'aurais dû dire dans l'intervalle des quatre ou cinq mille ans qui font toute notre histoire; car qui peut répondre de ce que renferme l'avenir? Des races d'animaux ont disparu du globe; les découvertes de Cuvier sur les fossiles l'ont prouvé sans réplique. Sont-ce des épidémies plus puissantes qui, à des époques reculées, ont balayé notre planète, et qui, chassant les anciennes existences, ont fait place à de nouvelles?

Les maladies universelles ont tout l'intérêt des grands évènemens; le médecin en étudie les symptômes et les rapports avec d'autres maladies, et cherche en même temps à entrevoir la place qu'elles occupent dans l'enchaînement des choses du monde, et le lien par lequel les existences humaines et la planète qui les porte semblent tenir ensemble.

Dans le cadre des influences considérables qui ont agi sur les destins des sociétés, il faut faire entrer, quelque étrange que cela puisse paraître au premier coup d'œil, la pathologie, ou pour mieux dire, cette portion de la pathologie qui traite des vastes et universelles épidémies. Que sont vingt batailles, que sont vingt ans de la guerre la plus acharnée, à côté des ravages que causent ces immenses fléaux? Le choléra a fait périr en peu d'années autant d'hommes que toutes les guerres de la révolution; on compte que la peste noire du XIVe siècle enleva à l'Europe seule vingt-cinq millions d'individus; la maladie qui dévasta le monde, sous le règne de Justinien, fut encore plus meurtrière. En outre, nulle guerre n'a l'universalité d'une épidémie. Que comparer, pour prendre un exemple bien connu de nous, au choléra qui, né dans l'Inde, a passé à l'est jusqu'en Chine, s'est porté à l'ouest jusqu'en Europe, l'a parcourue dans presque toutes ses parties, et est allé jusqu'en Amérique?

La première grande maladie dont l'histoire fasse mention, est celle que l'on connaît sous le nom de *peste d'Athènes*, et dont Thucydide a donné une description célèbre. On se trompe grandement, lorsque l'on pense que la maladie fut bornée à la capitale même de l'Attique, et causée par l'encombrement des habitans qui s'y étaient réfugiés pendant l'invasion de l'armée lacédémonienne. Ce fléau venait de l'Orient.

Thucydide dit qu'il était parti de l'Éthiopie et qu'il avait parcouru l'Égypte et la Perse; les lettres d'Hippocrate, bien que supposées, attestent néanmoins les ravages qu'il exerça dans l'empire du grand-roi. Il s'étendit dans le reste de la Grèce, et les historiens en signalent l'apparition dans des troupes occupées à faire le siége de quelques villes de la Thrace. S'il est impossible de le suivre en Italie ou dans les Gaules; c'est que, à une époque aussi reculée que l'est celle de la guerre du Péloponèse, les écrivains manquent partout ailleurs que dans la Grèce. On n'avait pas conservé le souvenir d'une pareille destruction d'hommes; les médecins ne suffisaient pas à soigner les malades, et d'ailleurs, ils furent surtout atteints par l'épidémie. Le mal se déclara d'abord dans le Pirée, et les habitans commencèrent par dire que les Péloponésiens avaient empoisonné les fontaines; c'est ainsi que les Parisiens dirent, en 1832, que des misérables empoisonnaient la viande chez les bouchers et l'eau dans les fontaines. Puis l'épidémie gagna la ville avec un redoublement de fureur. L'invasion était subite; d'abord la tête était prise d'une chaleur ardente, les yeux rougissaient et s'enflammaient, la langue et la gorge devenaient sanglantes; il survenait des éternuemens et de l'enrouement; bientôt après l'affection gagnait la poitrine et produisait une toux violente; puis, lorsqu'elle était fixée sur l'estomac, il en résultait des vomissemens, avec des angoisses extrêmes, des hoquets fréquens et de violens spasmes; la peau n'était, au toucher, ni très chaude, ni jaune; elle était légèrement rouge, livide et couverte de petits boutons vésiculeux et d'ulcérations. Mais la chaleur interne était si grande, que les malades ne pouvaient supporter aucun vêtement; ils voulaient rester nus, et plusieurs, tourmentés par une soif inextinguible, allaient se précipiter dans des puits. La mort survenait vers le septième ou le neuvième jour; plusieurs perdaient les mains ou les pieds par la gangrène; d'autres, les yeux; quelques autres éprouvaient une abolition complète de mémoire, et ne se connaissaient plus ni eux ni leurs proches.

Dans ce tableau, et quand on en examine attentivement les détails et l'ensemble, il est impossible de retrouver aucune des maladies qui nous affligent maintenant. La *peste d'Athènes* est une des affections aujourd'hui éteintes.

Mais cette grande fièvre épidémique ne se montra pas une première fois, pour ne plus jamais reparaître; on la retrouve dans les siècles postérieurs avec les mêmes caractères d'universalité et de gravité, qui avaient épouvanté la Grèce. Le règne de Marc-Aurèle, entre autres, fut signalé par un des retours de cette meurtrière maladie. Cette fois les relations historiques en indiquent le développement sur presque tous les points de l'empire romain. L'Orient encore fut le point de départ. C'est

au siége de Séleucie qu'elle commença à infecter l'armée romaine; partout où se porta le cortége de Lucius Verus, frère de l'empereur Marc-Aurèle, elle se déclara avec une nouvelle violence, et quand les deux frères entrèrent en triomphateurs dans la ville de Rome, le mal s'y développa avec une telle intensité, qu'il fallut renoncer aux enterremens habituels, et emporter les corps par charretées. En peu de temps la fièvre épidémique était arrivée des bords du Tigre jusqu'aux Alpes, et de là, franchissant ces montagnes, elle pénétra dans les Gaules et même au-delà du Rhin. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans une explication purement médicale des symptômes que présentait la *peste d'Athènes*, reproduite si souvent dans les siècles qui suivirent; je me contenterai de faire observer que cette fièvre était une fièvre éruptive, c'est-à-dire qu'elle se manifestait au dehors, comme la variole ou la rougeole, par une éruption caractéristique.

On trouve, dans les anciens auteurs, la description d'une maladie particulière, qu'ils désignent sous le nom de *maladie cardiaque* (*morbus cardiacus*). On la nommait aussi *diaphorèse*, à cause de l'excessive sueur qui l'accompagnait. Les écrits d'Hippocrate n'en présentent aucune trace. Après Galien, le souvenir s'en efface de plus en plus, de sorte que cette maladie a dû naître sous les successeurs d'Alexandre, et cesser vers le second siècle de l'ère chrétienne.

Elle commençait par un sentiment de froid et de stupeur dans les membres et parfois dans tout le corps; le pouls, prenant aussitôt le plus mauvais caractère, devenait petit, faible, vide, fréquent, plus tard, inégal et tremblottant, et il disparaissait même entièrement; en même temps, les sens des malades se troublaient, une insomnie invincible les dominait, ils désespéraient de leur guérison, et, dans la plupart des cas, le corps tout entier ruisselait soudainement d'une sueur qui coulait par torrens dans le lit, de sorte que les malades semblaient se fondre; la respiration était courte et pressée jusqu'à la syncope; à chaque instant, ils craignaient d'étouffer; dans leur anxiété, ils se jetaient çà et là, et d'une voix très faible et tremblante, ils prononçaient quelques mots entrecoupés; ils éprouvaient continuellement, du côté gauche ou même dans toute la poitrine, une intolérable oppression; et, dans les accès qui commençaient par une syncope ou qui en étaient suivis, le cœur palpitait violemment, le visage prenait la pâleur de la mort, les yeux s'enfonçaient dans les orbites, et, si la terminaison devait être fatale, la vue des malades s'obscurcissait de plus en plus, les mains et les pieds se coloraient en bleu, le cœur, malgré le refroidissement de tout le corps, continuait à palpiter violemment; la plupart conservaient leur raison jusqu'au bout, peu seulement en perdaient l'usage avant la mort. Enfin,

les mains restaient froides, les ongles se courbaient, la peau se ridait et les malades expiraient sans aucun relâchement dans leur souffrance. On reconnaît, dans ce tableau, beaucoup d'analogies avec la suette anglaise, qui a régné dans les XVe et XVIe siècles, et dont je parlerai plus loin.

Je n'ai pas la prétention de faire un tableau complet de tout ce que l'antiquité nous a laissé sur plusieurs autres maladies qui ont eu jadis un tout autre développement que de nos jours; j'ai voulu seulement prendre deux exemples saillans d'affections considérables, mais éteintes; et en rappelant la *peste d'Athènes* et la *maladie cardiaque*, qui sont sans analogues parmi nous, j'ai voulu inculquer cette vérité que les maladies changent avec les siècles, qu'une loi inconnue préside à la succession de pareils phénomènes dans la vie de l'humanité, et qu'ils sont dignes de toute l'attention, aussi bien du médecin que du philosophe et de l'historien. Mais on se tromperait, si l'on pensait que cette extinction d'un fléau épidémique est, si je puis m'exprimer ainsi, un don gratuit de la nature. Les races humaines, en laissant derrière elles une forme de maladies, ne tardent pas à en rencontrer une nouvelle sur leur chemin.

Au moment où ce typhus qui avait désolé l'antiquité quittait les hommes par une cause ignorée, un nouveau fléau vint le remplacer: la peste d'Orient, celle qui règne encore de nos jours en Égypte, et qui est caractérisée par l'éruption de bubons, a été ignorée des anciens peuples. Les historiens ni les médecins n'en font aucune mention, et c'est sous le règne de Justinien que ce nouveau mal se développa pour la première fois. Rien ne fut plus épouvantable que les ravages qu'il causa dans le monde.

Comme toujours, il vint d'Orient et se répandit vers l'Occident avec une extrême rapidité; partout il dépeupla les villes et les campagnes, et certains historiens ont estimé à cent millions le nombre des hommes qu'il enleva. Cette maladie était signalée par des bubons pestilentiels, tels que ceux qu'on observe en Orient; et depuis le temps de Justinien, la peste n'a cessé de se montrer d'intervalles en intervalles dans différens pays. Durant une certaine époque, elle fut aussi commune en Europe, qu'elle l'est aujourd'hui en Égypte. Paris ou Londres en étaient alors aussi souvent ravagés que l'est aujourd'hui Constantinople ou le Caire; mais depuis assez long-temps elle a cessé de se montrer parmi nous. La peste de Marseille est le dernier exemple pour la France. Moscou et une grande partie de la Russie en ont horriblement souffert vers le milieu du siècle dernier, et aujourd'hui l'Autriche défend contre elle les villages croates qui sont limitrophes de l'empire ottoman.

De grands renseignemens sur cette affreuse épidémie sont donnés par

l'historien Procope. J'aime mieux réunir ici quelques détails moins connus sur les malheurs qu'elle causa dans notre Occident.

Dès l'an 540 après Jésus-Christ, la peste était arrivée à Paris. On lit dans le *Livre des miracles de saint Jean* : « Tandis que la peste ravageait les peuples et notre patrie, je sentis, à mon départ de Paris, où elle régnait alors, que la contagion du mal me gagna. Nul n'ignore, je pense, quelle épouvantable maladie dévasta à cette époque notre pays. »

Les historiens occidentaux du temps font souvent mention de cette maladie. Marseille en fut infecté violemment en 588. Un navire arriva de la côte d'Espagne avec des marchandises. Plusieurs citoyens ayant fait des achats, une famille, composée de huit membres, périt subitement. Le mal ne se propagea pas tout d'abord dans le reste de la ville; mais il se passa un certain intervalle comme quand le feu couve quelque temps dans une moisson; puis tout à coup l'incendie s'étendit sur Marseille tout entier. L'évêque Théodore se tint pendant tout le temps de l'épidémie dans l'enceinte de la basilique de Saint-Victor, se livrant aux veilles et aux prières et implorant la miséricorde divine. La peste ayant enfin cessé en deux mois, le peuple, plein de sécurité, revint dans la ville; mais il y eut une recrudescence, et ceux qui étaient revenus périrent. Depuis ce temps, la peste fit plusieurs apparitions à Marseille.

Dans ce tableau tracé par Grégoire de Tours, on croirait lire une description moderne d'une invasion de la peste à Alexandrie ou à Smyrne.

A peu près vers la même date, la peste ravageait Rome; le pape Pélage en fut la première victime, et un témoin oculaire rapporta à Grégoire de Tours avoir vu tomber, durant une supplication publique, en une heure de temps, quatre-vingts personnes qui expirèrent immédiatement.

A Clermont, en 571, le même auteur vit, un certain dimanche, dans la seule basilique de Saint-Pierre, trois cents corps de personnes mortes de la peste. Il se formait dans les aines ou dans les aisselles une plaie, et les malades succombaient en deux ou trois jours.

A peu près à l'époque où la peste d'Orient faisait sa première apparition dans l'Europe, on y vit aussi se développer une maladie non moins terrible et qui dure encore, quoique singulièrement affaiblie par les découvertes de la médecine moderne : je veux parler de la variole ou petite vérole.

Déjà nommée par Marius, évêque d'Avenches, dans la chronique de l'année 570, elle est décrite d'une manière très distincte par Grégoire de Tours, sous le nom de *maladie dysentérique* (morbus dysentericus), de *peste valétudinaire* (lues valetudinaria). Dans la description suivante qu'il en donne, liv. IV, à l'année 580, aucun médecin ne méconnaîtra la petite

vérole : « La *maladie dysentérique* envahit presque toutes les Gaules. Ceux qu'elle attaquait étaient pris d'une forte fièvre avec des vomissemens, d'une douleur excessive dans les reins, et de pesanteur de tête; puis survenaient des pustules. Des ventouses appliquées aux épaules ou aux cuisses, procurant l'écoulement d'une grande quantité d'humeur, avec le développement et l'éruption des boutons, sauvèrent beaucoup de malades; de même, les herbes qui servent de contrepoison, prises en boisson, rendirent de grands services. Cette maladie, commencée au mois d'août, attaqua surtout les jeunes enfans. Le roi Chilperic en fut atteint, et bientôt après le plus jeune de ses fils, qui venait d'être baptisé, la contracta; enfin, le frère aîné de celui-là, nommé Chlodobert, la gagna à son tour. » Frédégonde fut plongée dans la douleur à la vue de ses enfans malades, et, accusant de leur danger les vexations qu'avaient souffertes les peuples sous son gouvernement et sous celui de son mari, elle jeta dans le feu les registres de nouvelles taxes qui venaient d'être imposées. Ce qui n'empêcha pas ses enfans de mourir peu de temps après.

C'est donc tout-à-fait à tort qu'on rapporte ordinairement l'invasion de la petite vérole à l'irruption des Arabes dans l'Occident. Cette maladie s'établit dans nos contrées vers la fin du VIe siècle de l'ère chrétienne; elle est à peu près contemporaine de la peste d'Orient.

Le moyen-âge fut plus qu'aucune autre époque en proie à des calamités de ce genre. Certaines maladies, déjà connues de l'antiquité, prirent un effroyable développement. Tel fut l'éléphantiasis, connu vulgairement sous le nom de lèpre, et qui fit, pendant plusieurs siècles, le désespoir de nos populations occidentales. Sans entrer dans le détail de toutes les souffrances corporelles de nos aïeux, je vais en rappeler quelques-unes aux souvenirs du lecteur.

Le *mal des ardens* se présente d'abord avec des caractères effrayans, et qui ne sont pas en contraste avec la sombre et rude époque où il se développa. Le plus ancien monument qui en fasse mention, est la chronique de Frodoart pour l'année 945.

« Quantité de monde, tant à Paris qu'en province, périt d'une maladie appelée le *feu sacré* ou *les ardens*. Ce mal les brûlait petit à petit, et enfin les consumait sans qu'on y pût remédier. Pour éviter ce mal ou en guérir, ceux de Paris quittaient la ville pour prendre l'air des champs, et ceux de la campagne se réfugiaient dans Paris. Hugues-le-Grand fit alors éclater sa charité, en nourrissant tous les pauvres malades, quoique parfois il s'en trouvât plus de six cents. Comme tous les remèdes ne servaient de rien, on eut recours à la Vierge, dans l'église Notre-Dame, qui, dans cette occasion, servit long-temps d'hôpital. »

Les auteurs ne font d'ailleurs mention d'aucune circonstance particulière relative aux alimens, à l'air ou aux eaux. On sait seulement que cela arriva dans le temps que ce Hugues, comte de Paris, faisait la guerre à Louis d'Outremer, et après les courses des Normands, qui avaient plusieurs fois pillé et saccagé le territoire de Paris.

C'est à la même époque que Félibien rapporte une ancienne charte de l'église de Notre-Dame de Paris, par laquelle on établit qu'on allumerait six lampes toutes les nuits devant l'autel de la Vierge, en mémoire de cet évènement.

Rodolphe dit (dans son livre des Incendies) qu'en 993 il régnait une mortalité parmi les hommes. C'était, dit-il, un feu caché, qui, dès qu'il avait atteint quelque membre, le détachait du corps après l'avoir brûlé. Plusieurs éprouvèrent l'effet de ce feu dans l'espace d'une nuit.

Depuis la fin du XIe siècle, c'est-à-dire depuis 1090 jusqu'au commencement du XIIe, on observa en France les plus fortes attaques de cette maladie. On sait que c'était le temps de la plus grande ferveur pour les croisades; qu'on abandonnait tout pour aller se signaler dans la Terre-Sainte; que les guerres civiles continuelles et les courses des ducs de Normandie rendaient la partie septentrionale et la partie moyenne de la France le théâtre d'une infinité de misères de toute espèce, parmi lesquelles le mal dont il est question était peut-être un des moindres. La France se dépeuplait sensiblement; les champs, l'agriculture, étaient abandonnés. Presque toute la France, le Dauphiné principalement, se ressentit de la maladie dont on parle : c'est ce qui détermina le pape Urbain II à fonder l'ordre religieux de Saint-Antoine, dans la vue de secourir ceux qui en étaient atteints, et à choisir Vienne en Dauphiné pour le chef-lieu de cet ordre. Cette fondation eut lieu l'an 1093. Vingt-cinq ans avant, le corps du saint de ce nom avait été transporté de Constantinople en Dauphiné, par Josselin, seigneur de La Mothe-Saint-Didier.

On croyait généralement, dans le XIe et le XIIe siècle, que les malades qu'on conduisait à l'abbaye Saint-Antoine, où reposent les cendres de ce saint, étaient guéris dans l'espace de sept ou neuf jours. Ce bruit, généralement répandu en Europe, attirait à Vienne un grand nombre de malades, dont la plupart y laissaient quelque membre. On trouve dans l'histoire des ordres monastiques qu'en 1702 on voyait encore dans cette abbaye des membres desséchés et noirs, qu'on conservait depuis ce temps.

L'auteur de la vie d'Hugues, évêque de Lincoln, dit qu'il vit de son temps, au Mont-Saint-Antoine, en Dauphiné, plusieurs personnes de l'un et de l'autre sexe, des jeunes et des vieux, guéris du feu sacré, et qui

paraissaient jouir de la meilleure santé, quoique leurs chairs eussent été, en partie, brûlées et leurs os consumés; qu'il accourait de toutes parts en cet endroit des malades de cette espèce, qui se trouvaient tous guéris dans l'espace de sept jours; que, si au bout de ce temps ils ne l'étaient pas, ils mouraient; que la peau, la chair et les os des membres qui avaient été atteints de ce mal ne se rétablissaient jamais, mais que les parties qui en avaient été épargnées restaient parfaitement saines, avec des cicatrices si bien consolidées, qu'on voyait des gens de tout âge et de tout sexe, les uns privés de l'avant-bras jusqu'au coude, d'autres de tout le bras jusqu'à l'épaule, enfin d'autres privés d'une jambe ou de la jambe et de la cuisse jusqu'à l'aine, jouir de la santé et de la gaieté de ceux qui se portent le mieux.

Quand on voit survenir ainsi de temps en temps des maladies nouvelles, il semble que les peuples, dans le mouvement et le progrès de leur vie, soulèvent, sans s'en douter, des agens hostiles et funestes, qui leur apportent la mort et la désolation. Les peuples, dans leur sourd et aveugle travail, dans cette voie qu'ils creusent sur la terre, sans en connaître le commencement et sans en apercevoir la fin, sont comme les mineurs qui poursuivent le filon qu'ils sont chargés d'exploiter, tantôt déchaînant les eaux souterraines qui les noient, tantôt ouvrant un passage aux gaz méphytiques qui les asphyxient ou les brûlent, et tantôt enfin provoquant les éboulemens de terrain qui les ensevelissent sous leurs décombres.

Une épidémie dont l'universalité et les caractères rappelèrent celle qui avait ravagé le monde sous Justinien, épouvanta le XIVe siècle et laissa un long souvenir parmi les hommes. Cette maladie fut une véritable peste, dans le sens médical du mot, c'est-à-dire une affection signalée par des tumeurs gangréneuses dans les aisselles et dans les aines. On lui donna dans le temps le nom de *peste noire*, parce qu'elle couvrait le corps de taches livides; en Italie celui de *mortalité grande* (*mortalega grande*) à cause des ravages inouis qu'elle exerça partout où elle se montra. L'historien impérial Cantacuzène, dont le fils Andronique succomba à cette maladie, décrit littéralement ces tumeurs propres à la peste; il en signale de plus petites qui apparaissaient sur les bras, le visage et d'autres parties. Chez plusieurs, il se développait, sur tout le corps, des taches noires qui restaient isolées ou qui se réunissaient et devenaient confluentes. Ces accidens ne se trouvaient pas rassemblés sur tous; chez quelques-uns, un seul suffisait pour produire la mort; quelques-uns, atteints de tous ces symptômes, guérissaient contre tout espoir. Les accidens cérébraux étaient fréquens; plusieurs malades tombaient dans la stupeur et un sommeil profond; ils perdaient aussi la parole; d'autres étaient en proie à l'insomnie et à une extrême anxiété. La langue et la gorge de-

venaient noires et comme teintes de sang; aucune boisson n'étanchait la soif, et les souffrances duraient ainsi sans adoucissement jusqu'à la mort, que plusieurs hâtaient dans leur désespoir. La contagion était manifeste; car ceux qui soignaient leurs parens et leurs amis tombaient malades; et plusieurs maisons dans la capitale de l'empire grec, perdirent tous leurs habitans jusqu'au dernier.

Jusque-là, nous ne voyons que les accidens de la peste ordinaire, mais dans cette peste du XIVe siècle, il se joignit un symptôme particulier; ce fut l'inflammation gangréneuse des organes de la respiration; une violente douleur saisissait les malades dans la poitrine; ils crachaient du sang, et leur haleine répandait une odeur empestée.

Quelque inconnue que soit la cause qui produise dans les organisations humaines des désordres aussi multipliés et aussi profonds, ils ont quelque chose de matériel et de physique qui prouve que le corps est particulièrement attaqué par le mal. Mais il est aussi des affections moins grossières, si je puis m'exprimer ainsi, dont l'action se porte sur l'intelligence et engendre épidémiquement les altérations mentales les plus singulières. Le moyen-âge a été remarquable par plusieurs affections de ce genre; les unes propagées surtout par l'imitation, les autres développées sous l'influence des idées qui prédominaient parmi les hommes. J'emprunte à M. Hecker les détails sur la maladie qu'il a appelée la *chorée* ou *danse de saint Guy* épidémique, et qui était caractérisée par un besoin irrésistible de se livrer à des sauts et à des mouvemens désordonnés.

Ces phénomènes laissent pénétrer profondément le regard dans le domaine moral de la société humaine; ils appartiennent à l'histoire, et ne se reproduiront jamais tels qu'ils furent; mais ils révèlent un endroit vulnérable de l'homme, le penchant à l'imitation, et tiennent par conséquent de très près à la vie sociale. De telles maladies se propagent avec la rapidité de la pensée, et elles sont placées entre les pestes qui, d'une origine plus grossière, attaquent plus le corps que l'ame, et les passions qui, flottant sur les limites de la maladie, sont toujours près de les franchir.

Voici ce qu'était la danse de saint Guy : des bandes d'hommes et de femmes, réunis par un égarement commun, se répandaient dans les rues et les églises, où ils donnaient un spectacle singulier. Ils formaient des cercles en se tenant par la main; et en apparence hors d'eux-mêmes, ils dansaient avec fureur, sans honte, devant les assistans, jusqu'à ce qu'ils tombassent épuisés. Alors ils se plaignaient d'une grande angoisse, et ne cessaient de gémir que lorsqu'on leur serrait fortement le ventre avec des linges; ils revenaient à eux et restaient tranquilles

jusqu'à un nouvel accès. Cette constriction de l'abdomen avait pour but de prévenir le gonflement, qui se développait après ces terribles convulsions; on obtenait aussi parfois le même résultat à l'aide de coups de pied et coups de poing. Pendant la danse convulsive, ils ne voyaient pas, n'entendaient pas; les uns avaient des apparitions de démons, les autres apercevaient des anges et l'empyrée; quand la maladie était complètement développée, elle commençait souvent par des convulsions épileptiques; les malades tombaient sans connaissance et écumans, puis ils se relevaient et commençaient leur danse forcenée. La couleur rouge avait la propriété de les irriter et d'augmenter la violence de leurs accès. Il en était de même des sons d'une musique bruyante, avec laquelle on les accompagnait dans plusieurs villes, et qui paraît avoir plusieurs fois provoqué l'explosion de la maladie chez des spectateurs. Un moyen qu'on employait souvent pour abréger leur accès, était de placer devant eux des bancs et des siéges, qui les obligeaient à faire des bonds prodigieux, et ils tombaient promptement épuisés de fatigue.

Cette maladie singulière a fait son apparition en Allemagne vers 1374, lorsqu'à peine avaient cessé les dernières atteintes de la peste noire; et il ne faut pas croire qu'elle n'attaquât que quelques individus. Elle frappait du même vertige des masses considérables, et il se formait des bandes de plusieurs centaines, quelquefois de plusieurs milliers de convulsionnaires qui allaient de ville en ville, étalant le spectacle de leur danse désordonnée. Leur apparition répandait le mal, qui se propageait ainsi de proche en proche.

Le tarantisme est une maladie analogue qui a régné en Italie pendant plusieurs siècles, et qui, comme la danse épidémique de saint Guy, a disparu, au moins dans sa forme primitive. C'est dans la Pouille qu'elle a pris naissance; mais de là elle s'est propagée sur presque toute la péninsule. Dans ce pays, on l'attribua à la morsure d'une araignée appelée tarantule; mais la morsure venimeuse d'une araignée, et surtout les terreurs qui s'ensuivaient, n'étaient que la cause occasionnelle d'une maladie nerveuse, qui apparaissait aussi en Allemagne avec des symptômes peu différens, et qui avait une cause profonde dans la condition des peuples.

Les personnes qui avaient été ou qui se croyaient mordues par la tarantule, tombaient dans la tristesse, et, saisies de stupeur, elles n'étaient plus en possession de leur intelligence; la flûte ou la guitare pouvait seule les secourir. Alors elles s'éveillaient comme d'un enchantement, leurs yeux s'ouvraient, et leurs mouvemens, qui suivaient lentement la musique, s'animaient bientôt et devenaient une danse passionnée. C'était une chose fâcheuse que d'interrompre la musique; les malades retom-

baient dans leur stupeur; il fallait la continuer jusqu'à ce qu'ils fussent complètement épuisés de fatigue. Un phénomène remarquable chez les malades, c'était leur désir de la mer; ils demandaient qu'on les portât sur ses rivages, ou au moins qu'on les entourât de l'image de l'eau; grande opposition avec cette autre redoutable maladie nerveuse : la rage.

On trouve dans plusieurs médecins grecs, et entre autres dans Marcellus de Sida, qui vivait sous Adrien et Antonin, la description d'une singulière maladie nerveuse. Voici le tableau qu'en trace Oribase, médecin de l'empereur Julien : « Ceux qui sont atteints de ce mal, sortent de chez eux pendant les heures de nuit; ils imitent les allures du loup en toute chose et errent jusqu'au lever du soleil autour des tombeaux. Il est facile de les connaître; ils sont pâles, ils ont les yeux ternes, secs et enfoncés dans les orbites; la langue est très sèche; ils n'ont point de salive dans la bouche, et la soif les dévore; leurs jambes, attendu qu'ils font de fréquentes chûtes pendant la nuit, sont couvertes d'ulcères incurables. » Les médecins grecs appelèrent ces malades *Lycantrophes*, et le vulgaire, dans nos contrées, les désigna sous le nom de *Loupgarous*. Ils pullulèrent, en effet, dans le moyen-âge, et ces individus qu'une étrange perversion des facultés intellectuelles portait à fuir dans les lieux déserts, à errer la nuit, souvent à marcher à quatre pattes, et même à se livrer à d'horribles appétits; ces individus qu'une superstition non moins étrange plaçait sous l'influence des démons, ont été nombreux à certaines époques. Il est des temps où il s'établit une réaction entre les opinions régnantes et certaines altérations mentales, et où celles-ci se multiplient d'autant plus qu'on les croit plus communes. Les hommes qui étaient sous l'influence de mauvaises dispositions et d'un dérangement prochain, et qui n'entendaient parler autour d'eux que de ces transformations d'êtres humains en bêtes sauvages, tombaient soudainement atteints du mal qui régnait, et allaient grossir la foule de ces malheureux fous qui se croyaient réellement changés en loups. Ce Léger de Versailles, qui tout récemment s'est enfui dans les bois, y a vécu plusieurs mois solitaire et a fini par y assassiner une petite fille et la dévorer en partie, était atteint d'une aliénation toute semblable, et aurait passé jadis pour un loupgarou.

On rangera dans la même catégorie les sorciers qui ont tant occupé les hommes, il y a quelques siècles. La plupart n'étaient ni des scélérats en communication avec le diable, comme le pensaient les juges stupides qui les condamnaient, ni des imposteurs qui essayaient de tromper le vulgaire, comme on est de nos jours porté à le croire; c'étaient des fous que l'on nomme, en langage technique, *hallucinés*. Ils croyaient voir le diable, lui parler, être transportés au sabbat, danser

sur la bruyère avec les démons et les sorcières. Toutes ces choses, ils les racontaient de la meilleure foi du monde, ils les soutenaient au milieu des tortures et des supplices; ils assuraient, quoique chargés de fers et renfermés dans des prisons d'où ils ne pouvaient sortir, être allés chaque nuit à leurs rendez-nous nocturnes. Tout cela était faux; ils l'affirmaient cependant et mouraient en l'affirmant. C'est qu'en effet ces visions avaient pour eux toute la réalité que les visions ont pour les fous. La sorcellerie fut une véritable et longue hallucination qui, pendant plusieurs siècles, affligea l'humanité; et l'on peut dire qu'elle fut doublement une source de maux, d'abord en pervertissant les facultés intellectuelles d'un grand nombre d'hommes, et secondement en provoquant, de la part de la société contemporaine, les plus atroces persécutions contre des malheureux qui avaient besoin d'un traitement médical, et qu'on livrait partout aux tortures et aux bûchers.

Il faut encore faire mention d'une maladie singulière qui s'empara de quelques enfans en 1458. Elle appartient bien plus, par son caractère, à la grande époque des croisades, qu'à la dernière moitié du xve siècle. En cette année, les enfans sur plusieurs points de l'Allemagne furent saisis d'un tel désir d'aller en pélerinage et en troupe au mont Saint-Michel de Normandie, que ceux à qui on refusait la permission d'accomplir ce voyage, mouraient infailliblement de dépit et de douleur. On n'empêcha pas, en conséquence, ces *enfants de Saint-Michel*, comme on les appelait, de suivre l'irrésistible penchant qui les entraînait vers un rocher lointain, et l'on s'occupa de leur procurer les moyens de faire la route. D'Ellwangen, de Schwabisch-Hall et d'autres lieux, il en partit plusieurs centaines. A Hall, on leur donna un pédagogue et un âne pour porter les malades. La bande alla jusqu'aux rivages de la mer, où elle attendit le temps du reflux pour arriver de pied sec au lieu désiré. Ces malheureux pélerins ne trouvèrent pas, en France, des sentimens analogues à ceux qui les avaient conduits si loin, et ils essuyèrent toutes sortes de malheurs. Une vieille chronique allemande dit, dans son langage simple et naïf: « Plusieurs moururent de faim, plusieurs moururent de froid; quelques-uns furent pris en France et vendus; aucun n'est jamais revenu. »

Il est difficile de ne pas reconnaître dans ces maladies nerveuses une influence des idées religieuses qui prédominaient à cette époque. Les esprits, entretenus dans des croyances mystiques, entourés de visions, de prodiges, de saints et de sorciers, s'ébranlaient facilement, et la moindre circonstance tournait vers la maladie des cerveaux déjà enclins aux émotions surnaturelles. Les hommes, à en juger par leur conduite depuis les croisades jusqu'aux pélerinages des enfans, se livraient, dans la sim-

plicité de leurs besoins, de leurs connaissances et de leurs ressources, à leurs impulsions tout autrement que nous, et ils essayaient leurs forces, encore mal réglées par la civilisation, d'une façon si différente de la nôtre, que ces manifestations paraissent étranges à l'âge actuel. Les convulsionnaires du siècle dernier étaient atteints d'une maladie nerveuse incontestable, et les *Camp-meetings* des Américains, assemblées où l'on se livre à mille extravagances religieuses, sont sur cette étroite limite où la raison est bien voisine de la folie. Mais le siècle actuel favorise peu par ses opinions le développement d'affections qui restent bien plus isolées que dans des siècles plus crédules.

Entre les grandes maladies qui déciment de temps en temps les peuples, il est une importante distinction à faire. C'est celle qui sépare les maladies que l'on peut produire artificiellement, de celles qui naissent par les seules forces de la nature, et que nulle combinaison des circonstances à notre disposition ne peut engendrer. Je m'explique : le scorbut, par exemple, est une maladie que l'on peut produire à volonté. Que l'on enferme un équipage nombreux dans un bâtiment malpropre, humide, où toutes les précautions d'hygiène soient négligées, avec des vivres insuffisans et malsains; qu'on lance un tel vaisseau et un tel équipage dans une lointaine expédition, et le scorbut ne tardera pas à s'y développer. Cette maladie a été jadis l'effroi des navigateurs; on ne pouvait entreprendre un long voyage, on ne pouvait réunir une flotte pour une grande expédition, sans que cette cruelle maladie vînt à se développer parmi les équipages. Aujourd'hui elle ne se montre plus que rarement, et seulement dans les occasions où des circonstances fâcheuses ont soumis les marins à des privations et à des souffrances inaccoutumées.

Le typhus des camps est peut-être aussi dans le même cas. Supposez un hôpital encombré de malades et de blessés, l'air stagnant dans des salles trop étroites, l'humidité répandue partout, le linge ne suffisant pas aux besoins, la malpropreté et les immondices dans les lits, sur les murs et sur les planchers, le découragement, la crainte, l'ennui, maîtrisant les esprits de tous les malheureux renfermés dans un pareil asile, et bientôt vous verrez des fièvres du plus mauvais caractère naître dans cette enceinte; et si un semblable état de choses existe dans les innombrables hôpitaux qui appartiennent à des armées aussi nombreuses que le furent celles de Napoléon et de la coalition en 1813, si ces armées occupent une vaste étendue de pays et se meuvent avec rapidité, alors le typhus, se développant sur une grande échelle, passera de ville en ville, comme la flamme d'un incendie, et ressemblera aux grandes épidémies spontanées; cependant il sera né de toutes pièces au milieu de circonstances dont on peut provoquer la réunion quand on veut.

Il en est tout autrement des maladies que la nature seule développe. Celles-là, nulle combinaison humaine ne peut les enfanter: quoi qu'on fasse, on ne déterminera jamais une petite-vérole sur un individu. La peste ni le choléra n'ont pas leur origine dans des circonstances que l'art des hommes puisse préparer. Là, tout est invisible, mystérieux; là, tout est produit par des puissances dont les effets seuls se révèlent.

Autre point à distinguer : parmi les maladies épidémiques, les unes occupent le monde et en désolent presque toutes les parties, les autres sont limitées à des espaces plus ou moins étendus. Les premières peuvent, par une hypothèse assez plausible, être rattachées à des modifications intestines de la terre elle-même, considérées comme des causes dont les races humaines sont les seuls réactifs; les autres ont un théâtre trop restreint pour qu'il soit permis d'admettre une explication aussi générale pour des faits aussi particuliers. Alors l'origine doit en être cherchée, soit dans des circonstances locales d'humidité, de marécages, de matières animales ou végétales en décomposition, ou bien dans des changemens que le genre de vie des hommes éprouve. L'antiquité usait de beaucoup de mets qui sont tombés en désuétude; nous, de notre côté, nous avons des alimens que nos aïeux ne connaissaient pas. L'uniformité dans ces maladies tient, pour une grande part, à l'uniformité dans le vivre. Il n'est pas indifférent d'avoir une bonne ou une mauvaise nourriture, de se vêtir bien ou de se vêtir mal, d'habiter des villes bien aérées et bien nettoyées, ou des rues étroites, humides et sales. Or, comme tout cela change de pays à pays, et pour un même lieu, de siècle à siècle, il n'est pas étonnant qu'il survienne des changemens dans la santé des hommes.

Un des exemples les plus remarquables de ces maladies locales, dues à des influences locales et néanmoins souvent ignorées, est la maladie *des pieds et des mains* qui a régné à Paris en 1828, et qui a reçu en médecine le nom grec d'*acrodynie*. Ce fut une chose singulière de voir affluer dans les hôpitaux une foule de personnes saisies de douleurs plus ou moins vives aux mains et surtout aux pieds. Ces parties prenaient une coloration rougeâtre; les malades n'en pouvaient faire aucun usage, et dans quelques cas la mort même a été la suite de cette affection. Plusieurs casernes, entre autres, comptèrent un grand nombre de malades. Ce mal, inconnu jusqu'alors, et qui ne ressemblait à rien de ce que les médecins voyaient journellement ou de ce que les auteurs avaient décrit, disparut subitement comme il était venu, et depuis il n'en a plus été question. Un médecin qui s'est occupé avec une grande distinction des maladies de la peau, M. Rayer, l'a rapproché avec sagacité de la *pellagre*, autre affection singulière dont je ne puis me dispenser de dire un mot ici.

La *pellagre* est une maladie propre à l'Italie septentrionale. Elle attaque presque uniquement les gens de la campagne ; commençant par une maladie de peau, elle finit par porter atteinte aux organes les plus importans, particulièrement au cerveau et aux viscères qui servent à la digestion; l'on conçoit que quand elle a atteint ce degré, elle devient une affection excessivement grave; elle cause en effet souvent la mort des individus qui en sont atteints. Cette maladie ne sort pas de la haute Italie, et elle paraît essentiellement tenir à certaines conditions d'insalubrité qui se remarquent dans cette partie de la Péninsule.

Il y a dans ces maladies des transformations, et pour ainsi dire, des jeux qui ne permettent de faire nulle part aucune classification précise. Quelques-unes, par exemple, après avoir eu un caractère très long-temps local, acquièrent soudainement une puissance bien plus grande et débordent à l'improviste sur les pays environnans. La suette anglaise est dans ce cas; d'abord exclusivement bornée à l'Angleterre, elle fit lors de sa dernière apparition une invasion sur le continent et désola tout le nord de l'Europe. Cette maladie est si étonnante, qu'elle mérite une mention détaillée. Je l'emprunte à M. Hecker.

La suette anglaise était une affection excessivement aiguë, qui se jugeait en vingt-quatre heures au plus. Dans cette marche si rapide, elle présentait des degrés et des formes différentes; et les observateurs en ont signalé une où le signe caractéristique, la sueur, manquait, et où la vie, succombant sous un coup trop violent, s'éteignait en peu d'heures.

Le mal arrivait sans que rien l'annonçât. Chez la plupart, la suette, comme presque toutes les fièvres, commençait par un court frisson et un tremblement qui, dans les cas mauvais, se transformait en convulsions; chez d'autres, le début était une chaleur modérée, mais toujours croissante, qui les surprenait, sans cause connue, au milieu du travail, souvent le matin au lever du soleil, même au milieu du sommeil, de sorte qu'ils se réveillaient tout en sueur.

Alors le cerveau devenait rapidement le siége de dangereux phénomènes. Plusieurs tombaient dans un délire furieux, et ceux-là mouraient pour la plupart. Tous se plaignaient d'un sourd mal de tête, et au bout de très peu de temps survenait le terrible sommeil, qui se terminait le plus souvent par la mort. Une angoisse horrible tourmentait les malades, tant qu'ils conservaient l'usage de leurs sens. Chez plusieurs, la face devenait bleue et se tuméfiait, ou du moins les lèvres et le cercle des yeux prenaient une teinte bleue. Les malades respiraient avec une extrême difficulté; en outre, le cœur était saisi de tremblement et de battement continuels; et cet accident était accompagné d'un sentiment

incommode de chaleur interne, qui, dans les cas funestes, montait vers la tête et déterminait un délire mortel.

Après quelques délais, et chez beaucoup de prime d'abord, une sueur se manifestait sur tous les points du corps et coulait avec une grande abondance, apportant le salut ou la mort, suivant que la vie résistait à une aussi furieuse attaque.

La suette anglaise n'a pas été une maladie signalée par une seule invasion, et passant comme un ouragan sur les populations; elle a eu cinq irruptions, séparées les unes des autres par d'assez longs intervalles, et variables par l'étendue des pays ravagés.

La suette, au moment où elle parut, était une maladie complètement nouvelle pour les hommes parmi lesquels elle sévissait. C'est aux premiers jours d'août de l'an 1485 que l'on fixe son apparition sur le sol de l'Angleterre. Le même mois, elle éclata à Oxford, et tel fut l'effroi qu'elle répandit dans cette université, que les maîtres et les élèves s'enfuirent, et que cette école célèbre resta déserte pendant six semaines. Londres fut envahi par la maladie dans le mois de septembre, et perdit un grand nombre de ses habitans; mais cette rapide et redoutable maladie ne devait pas avoir une longue durée : elle cessa subitement dans les premiers jours de janvier 1486, après s'être strictement renfermée dans les limites de l'Angleterre.

Après cette première attaque, la suette s'est montrée quatre autres fois en Angleterre, respectant toujours l'Écosse et l'Irlande, n'infectant de la France que Calais, alors occupé par les Anglais, et n'ayant pénétré qu'une fois en Allemagne et dans le nord de l'Europe.

Depuis lors la suette n'a plus reparu en Angleterre; elle y est aujourd'hui aussi inconnue qu'elle l'était avant le mois d'août 1485. On remarquera néanmoins qu'elle offre de grandes ressemblances avec la *maladie cardiaque* de l'antiquité, caractérisée aussi par un flux de sueur abondant.

Les sociétés, dans le cours du temps et par le progrès de la civilisation, éprouvent, dans leurs mœurs, dans leurs habitudes, dans leur genre de vie, des changemens considérables qui ne peuvent manquer d'exercer leur part d'influence dans l'hygiène publique.

Hippocrate fait la remarque que de son temps les femmes n'étaient pas sujettes à la goutte; et Senèque, que cette observation avait frappé, signale la fréquence de cette maladie chez les dames, accusant de cette différence les mœurs dissolues de Rome. Les voyageurs qui ont parcouru les premiers les divers archipels de l'Océan Pacifique, assurent que les catarrhes n'existaient pas chez ces peuples avant l'arrivée des Européens. Platon dit la même chose des Grecs avant Solon.

C'est une question curieuse, mais difficile à examiner, que de savoir si, à mesure que la civilisation avance et se perfectionne, les maladies se multiplient et se compliquent. Bien des points sont à distinguer avant que l'on puisse répondre directement.

D'abord, quand on jette les regards sur l'origine des sociétés, les plus anciens monumens nous les montrent établies, avec une civilisation très avancée, dans l'Égypte et dans l'Inde; c'est de ces deux sources que sont sortis tous les ruisseaux qui, allant tantôt en se retrécissant, tantôt en s'augmentant, présentent cependant de nos jours un flot de civilisation plus considérable qu'aux premiers temps où, pour nous, l'histoire commence. Il serait impossible de refaire l'histoire médicale de ces anciennes sociétés de l'Égypte et de l'Inde; d'ailleurs, une culture très perfectionnée les rendait en beaucoup de points fort semblables à nous. C'est autre part qu'il faut prendre nos termes de comparaison.

Il s'agit de considérer dans l'antiquité les Germains, les Gaulois, les peuplades scythes répandues en Europe et en Asie, et, de nos jours, les sauvages de l'Amérique, des archipels de l'Océan Pacifique et de l'Australie. Ces peuples furent ou sont encore plus près que nous de ce que l'on appelle l'état de nature, s'il est vrai que l'état de nature soit cette condition chétive et errante de l'homme sans industrie, sans art et sans science.

Or, pour formuler en peu de mots l'état hygiénique de ces peuples par comparaison avec le nôtre, il faut reconnaître, en laissant de côté le calcul exact du nombre des malades, impossible à établir, qu'ils ont non-seulement moins de ressources contre les maux qui assaillent l'espèce humaine, mais aussi moins de force de résistance en eux-mêmes contre les influences morbifiques, quand ils viennent à y être exposés.

Toute l'antiquité a reconnu que le Germain et le Gaulois, pleins d'impétuosité et d'ardeur, ne savaient résister ni à la fatigue, ni au travail, ni à la chaleur, tandis que le soldat romain l'emportait notablement, par ces qualités physiques, sur l'homme grand et blond de la Gaule et de la Germanie. De nos jours, la même chose a été constatée d'une manière différente; c'est que la force musculaire des hommes civilisés, estimée par le dynamomètre, est notablement supérieure à celle des sauvages de l'Amérique. Volney avait été frappé de voir beaucoup de sauvages des États-Unis en proie au rhumatisme; et Hippocrate, qui avait étendu ses voyages dans la Scythie, fait les mêmes remarques touchant ces hordes qui, de son temps, vivaient à cheval et dans des charriots. Le père de la médecine a fondé à ce sujet la doctrine de l'influence des climats sur le naturel des hommes, doctrine qui paraît d'autant plus plausible qu'on se rapproche davantage de l'origine des

nations. L'action du sol et de l'atmosphère est plus sensible et plus réelle sur des peuplades peu habillées, sans habitations fixes, toujours en contact avec l'air, les eaux et la terre, que sur les peuples modernes, où les sciences et l'industrie ont donné à l'homme tant de moyens de se défendre contre les agens extérieurs. Hippocrate eut certainement une vue grande et profonde des choses; et Montesquieu, qui l'a adoptée et reproduite, aurait dû y faire quelques restrictions, devenues nécessaires par le progrès des ans et de la puissance de l'humanité.

On ne peut se refuser à croire que les modifications que la vie des hommes reçoit de tout ce qui constitue la civilisation, ne prennent une part dans la production de certaines maladies et dans les altérations pathologiques que nous voyons amenées par le cours des siècles. Mais je crois qu'il est impossible d'attribuer à cette cause unique toutes les grandes épidémies que signale l'histoire, et qu'il faut chercher une influence plus générale survenue dans des conditions encore inconnues du globe lui-même, de son atmosphère et de ses fluides impondérables.

L'influence des vastes épidémies est évidente sur les mœurs; mais elle n'est pas favorable. La vie paraît alors si précaire, qu'on s'empresse de jouir de ces heures qui vont peut-être cesser bientôt. Les grandes calamités ont pour effet, en général, de laisser prédominer l'égoïsme et l'instinct de conservation à un point qui efface tout autre sentiment et change l'homme et une espèce de bête malfaisante. Rappelons-nous les naufrages, les famines, les désastres comme la retraite de Moscou; alors une seule idée préoccupe, c'est celle du salut; et pour se conserver, on commet les actions les plus cruelles. Dans les épidémies, le même instinct se fait sentir, le même égoïsme se manifeste, et d'une part il conduit à l'abandon des attachemens les plus chers et de l'autre à une jouissance précipitée de tous les plaisirs; négligence de nos devoirs envers les autres et recherche désordonnée de nos plaisirs, tels sont en effet les caractères de l'égoïsme, en tout temps, mais qui deviennent plus frappans en temps de peste. Ce spectacle fut donné par Athènes, quatre siècles avant J.-C. Il le fut encore davantage dans la peste noire du XIVe siècle; à cette dernière époque on vit d'une part un esprit de pénitence s'emparer des populations, et de l'autre, les plus effroyables cruautés être exercées, à l'occasion d'absurdes soupçons. Ce mélange singulier vaut la peine d'être raconté; j'en emprunte les principaux traits au livre de M. Hecker, sur la peste noire.

Le malheur est superstitieux; aussi les imaginations des hommes du moyen-âge s'ébranlèrent-elles à l'aspect des désastres que la peste noire leur apporta. Les flagellans, qui s'étaient montrés déjà dans le courant du siècle précédent, reparurent d'abord en Hongrie, et puis bientôt

dans toute l'Allemagne. Ces bandes, peu nombreuses dans le commencement, finirent par s'augmenter, et l'on vit de toutes parts s'avancer, à travers les villes et les campagnes, de longues processions d'hommes qui chantaient des hymnes pleins de pénitence, et qui essayaient d'apaiser par leurs mortifications la colère du ciel. On les accueillait partout avec transport; et souvent le même vertige enlevait soudainement à une ville une partie de ses habitans, qui commençaient le pélerinage et ses rudes dévotions. Ce fut comme une monomanie de pénitence et de deuil qui saisit un grand nombre d'esprits en Europe; effet combiné des vieilles superstitions et de l'épouvante nouvelle.

Mais à ces folles dévotions ne se bornèrent pas les effets de la peste sur l'esprit des peuples. Un vertige de sanglante cruauté accompagna le vertige de la superstition. Nous savons par expérience comment le vulgaire cherche à s'expliquer ces morts soudaines, mystérieuses, inévitables des épidémies. Comme le XIXe siècle, le XIVe crut aux empoisonnemens. On ferma les portes des villes, on mit des gardes aux fontaines et aux puits, et l'on accusa les juifs de l'effroyable mortalité. Alors, l'Europe tout entière offrit un des plus affreux spectales qui se puissent concevoir. Tandis que la peste invisible dépeuplait les villes et les villages et rendait les cimetières trop étroits pour la foule des morts, des passions infernales déchaînées ajoutaient de nouvelles souffrances aux souffrances universelles, et toutes les fureurs de l'homme aux fureurs de la nature. Ce fut en Suisse que le massacre des juifs commença. On les accusa de correspondre avec les Maures d'Espagne et de s'entendre avec eux pour empoisonner les chrétiens. Mis à la torture, quelques-uns avouèrent, et l'on a encore les procès verbaux de ces prétendus jugemens. Condamnés, on les brûla; mais la rage populaire n'attendit presque nulle part ces assassinats juridiques. Là on enferma les juifs dans leurs synagogues, et on y mit le feu. Ailleurs, plusieurs milliers de ces malheureux, hommes, femmes, enfans, sont entassés dans de vastes bûchers. A Mayence, ils essaient de résister; vaincus, ils s'enferment dans leurs quartiers, et s'y brûlent. On veut les convertir, leur fanatisme s'en irrite, et l'on voit les mères jeter leurs enfans dans les flammes pour les arracher aux chrétiens, et s'y précipiter après eux. Ces massacres sont partout un moyen de payer les dettes contractées envers ces étrangers riches et industrieux; puis l'on va fouiller dans leurs demeures incendiées, et on y recueille l'or et l'argent que le feu a épargnés. C'est toute l'Europe qui donne ce spectacle atroce; les campagnes ne se trouvent pas plus sûres pour eux que les villes : les paysans traquent de toutes parts les fugitifs, la populace les massacre, les magistrats les livrent à la torture, les princes et les nobles à leurs hommes d'armes; et les juifs, poursuivis sans pitié,

ne trouvent de refuge que dans la lointaine Lithuanie, où le roi Casimir-le-Grand les reçoit sous sa protection. C'est pour cette raison qu'ils sont encore aujourd'hui en si grand nombre dans toute la Pologne.

Au milieu de tant de calamités et d'horreurs, tous les liens sociaux s'étaient rompus; les magistrats étaient sans autorité; les attachemens de famille avaient cessé; les malades mouraient dans l'isolement, sans que leur lit fût entouré de leurs proches; les morts étaient portés dans les cimetières, sans cortége d'amis ni de voisins, sans cierge, sans prière. La contagion avait écarté le prêtre comme le parent. Guy de Chauliac, médecin d'Avignon, dont la conduite faisait une honorable exception, dit dans son latin simple et énergique : « On mourait sans serviteur; on était enseveli sans prêtres; le père ne visitait pas son fils, ni le fils son père; la charité était morte, l'espérance anéantie. »

On peut dire qu'il y a, de notre temps, amélioration dans les mœurs publiques. Nous aussi, nous avons été les témoins d'une épidémie meurtrière qui a semé, dans nos campagnes et dans nos cités, l'épouvante et le deuil; nous avons vu les morts s'amonceler avec une rapidité si effrayante qu'on a été un moment embarrassé sur les moyens de les ensevelir; nous avons vu les tristes tombereaux parcourir lentement les rues de notre capitale, et recueillir de porte en porte les victimes de la journée. Quelques années auparavant, le typhus, aussi fatal que les batailles, avait décimé nos armées et nos hôpitaux, de sorte que l'on peut parler de ce qu'a été le siècle actuel au milieu des grands fléaux du monde. Or, les médecins n'ont nulle part déserté leurs postes; loin de là, ils ont redoublé de courage et de zèle avec le redoublement du mal; les administrateurs n'ont pas fui davantage les lieux ravagés par l'épidémie; quelques hommes des classes ignorantes se sont livrés à des égaremens funestes; mais ceux qui avaient des devoirs, les ont remplis. Nos médecins en ont encore donné un mémorable exemple dans la peste qui vient de désoler l'Égypte. Quelque dangereuse que parût la contagion, ils ont bravé le mal avec un courage qui a étonné Ibrahim lui-même; et si l'on veut chercher les causes de ces différences qui sont en faveur de notre époque, on les trouvera et dans une instruction plus répandue et dans ce sentiment de l'honneur, qui oblige chaque homme à faire au moins bonne contenance dans le poste où le hasard l'a jeté. Je ne dis pas qu'il ne puisse survenir de telles calamités qu'elles triomphent de ce sentiment même; j'avouerai que la peste du XIVe siècle a dépassé tout ce que nous avons vu dans le typhus ou le choléra; mais il n'est pas sûr que la peste d'Athènes ait été plus meurtrière que le choléra à Paris, et les épreuves par lesquelles nous avons passé ont été assez rudes pour justifier ce qui vient d'être dit.

La faculté de médecine de Paris, la plus célèbre du XIVe siècle, fut chargée de donner son avis sur les causes de la peste noire et le régime qu'il fallait suivre. Cet avis est d'une bizarre absurdité. En voici le commencement :

« Nous, les membres du collége des médecins à Paris, après de mûres réflexions sur la mortalité actuelle, avons pris conseil auprès de nos anciens maîtres de l'art, et nous voulons exposer les causes de cette peste plus clairement qu'on ne pourrait le faire d'après les règles et les principes de l'astrologie. En conséquence, nous exposons qu'il est connu que, dans l'Inde, dans la région de la grande mer, les astres qui combattent les rayons du soleil et la chaleur du feu céleste, ont exercé leur puissance contre cette mer et combattu violemment avec ses flots. En conséquence, il naît souvent des vapeurs qui cachent le soleil et qui changent la lumière en ténèbres. Ces vapeurs répètent leur ascension et leur descente, pendant vingt-huit jours de suite; mais à la fin le soleil et le feu ont agi si violemment sur la mer, qu'ils en ont attiré vers eux une grande partie, et que l'eau de mer s'éleva sous la forme de vapeur. Par là, dans quelques contrées, les eaux ont été tellement altérées, que les poissons y sont morts. Mais cette eau corrompue ne pouvait consumer la chaleur solaire, et il n'était pas non plus possible qu'il sortît une autre eau saine, de la grêle ou de la neige. Bien plus, cette vapeur se répandit par l'air en plusieurs parties du monde et les couvrit d'un nuage. C'est ce qui arriva dans toute l'Arabie, dans une portion de l'Inde, dans la Crète, dans les plaines et les vallées de la Macédoine, dans la Hongrie, l'Albanie et la Sicile. S'il parvient jusqu'en Sardaigne, aucun homme n'y restera en vie, et il en sera de même des îles et des pays circonvoisins, où ce vent corrompu de l'Inde arrivera ou est déjà arrivé, aussi longtemps que le soleil est dans le signe du Lion. Si les habitans de ces régions n'emploient pas le régime suivant ou un autre analogue, nous leur annonçons une mort inévitable, à moins que la grâce du Christ ne leur conserve la vie. »

Suivent les règles tracées par la docte faculté, et que je supprime, car ce document fait peu d'honneur au corps médical qui les rédigea au XIVe siècle. On se tromperait cependant, si on voulait juger la raison de ce siècle par un tel échantillon de fausse science et de bavardage pédantesque. En dehors des corps constitués, se trouvèrent quelques hommes qui méritent à plus juste titre d'être consultés, et qui ont déposé dans leurs écrits les fruits de leur expérience et de leurs méditations.

Je viens d'exposer des faits qui n'entrent pas ordinairement dans l'histoire de l'humanité. Tout cela forme un sombre tableau. D'immenses épidémies, dévastant le monde, se manifestent par les phénomènes les plus di-

vers; quelques-unes disparaissent, et il semble que le temps ne doive plus les ramener; d'autres surviennent et les remplacent; l'homme lutte, meurt ou quelquefois triomphe, comme dans la petite vérole où il se protége par la vaccine, ou dans la peste où il se préserve par la séquestration. C'est le déchaînement de certaines grandes forces dont les effets seuls se montrent, de tempêtes qui troublent l'harmonie des choses qui font vivre, de venins mortels dont le génie humain est, pour ainsi dire, l'unique réactif. Mais ces phénomènes ont-ils des lois? dans quel sens et vers quel but marchent-ils? Je ne sais si la science pourra jamais répondre à ces questions. La nature ne se montre jamais à l'observateur dans la plénitude de ses apparitions; elle ne lui présente que des faits isolés, et son action totale ne se développe que dans le cours des siècles.

Les maladies universelles sont tellement distinctes dans leurs formes que l'on pourrait partager médicalement l'histoire de l'humanité en périodes qui caractériseraient la destinée des mortels d'après leurs souffrances corporelles.

La première époque est occupée par la *peste antique* qui a une origine obscure, mais qui est désignée, pour la première fois, dans la guerre du Péloponèse, et qui désola souvent les peuples jusqu'au IVe siècle de l'ère chrétienne. Depuis lors, après avoir ainsi duré long-temps, elle a disparu de la terre avec son éruption de boutons, son délire furieux, son inflammation des yeux et des voies aériennes, avec sa gangrène des membres, qui mutila tant de victimes.

Lorsqu'à la fin du Ve siècle, les hordes sauvages du nord et de l'Asie se précipitèrent sur l'empire romain et mirent, par le glaive, un terme à l'ancienne organisation sociale, il apparut une nouvelle maladie, la peste d'Orient dont la première invasion fut peut-être plus meurtrière que tout ce qu'on avait vu jusqu'alors et tout ce qu'on a vu depuis. La variole paraît être aussi sa contemporaine. La fièvre jaune marque une autre phase dans l'histoire pathologique. Enfin le choléra, né de nos jours, montre les souffrances de l'humanité sous une nouvelle face.

Notre planète, qui occupe une place déterminée dans le système du monde, qui reçoit la lumière et une portion de sa chaleur du soleil, et qui n'est qu'une petite portion d'un grand ensemble, est animée par des forces puissantes qui la rendent pesante et magnétique. Mais la plus merveilleuse de ces forces est sans doute la vie, qui s'y déploie à la surface sous mille formes diverses. De même que l'électricité, suivant la théorie des physiciens, occupe toujours l'extérieur des corps électrisés et ne demeure jamais dans leur intérieur, de même la vie est répandue sur toute la superficie du globe terrestre et s'y manifeste par la végétation et l'animalité. C'est un riche et brillant spectacle qu'elle déploie à profusion;

cependant toutes ces décorations sont produites, si je puis m'exprimer ainsi, à peu de frais; elle ne combine que quelques couleurs pour enfanter tant de nuances; elle ne jette dans son creuset que de l'oxigène, de l'hydrogène, de l'azote, et quelques substances terreuses, pour engendrer l'infinie variété d'êtres qui viennent un moment jouir des rayons du soleil, et puis rendent leurs élémens à l'éternelle chimie.

Les combinaisons élémentaires sont tellement voisines, qu'on ne distingue entre une substance végétale et une substance animale que des différences de proportions; et la nature se joue si facilement dans tous ces arrangemens que, par la plus légère et la plus simple modification, elle transforme la patte d'un quadrupède en aile ou en nageoire, de telle sorte que l'œil reconnaît sur-le-champ la complète similitude entre des organisations en apparence si différentes. Ce n'est pas tout; la vie, à des époques dont nulle race humaine n'a conservé la mémoire (car elles sont antérieures à toute race humaine), avait jeté sur la face de la terre, alors bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui, des végétaux et des animaux qui n'ont pas conservé de représentans parmi les espèces vivantes. Tous ces êtres ont disparu par des causes plus ou moins générales, qui prouvent l'intime liaison existant entre les conditions de la terre et la persistance des organisations vivantes.

Entre toutes les existences répandues avec tant de profusion sur la planète, la vie humaine ou l'humanité occupe le premier rang, tant par le nombre que par l'importance. Cette fourmilière s'est étendue sous tous les climats, et elle a imprimé à la superficie du sol des modifications qui sont déjà importantes, mais qui surtout le deviendront encore davantage. Il n'est donc pas étonnant qu'elle ressente de temps en temps quelque grande commotion qui lui rappelle tous ses liens de communauté avec la terre qui la porte, et dont les élémens sont les siens. C'est un point de vue sous lequel on peut considérer l'origine des maladies générales; et plusieurs médecins allemands se sont complu à développer cette thèse, en l'appuyant de toute sorte de recherches, pour prouver que de grandes perturbations atmosphériques, des éruptions de volcans et des tremblemens avaient toujours précédé et accompagné l'apparition de ces épidémies; comme si une sorte d'état fébrile de la terre avait été la source des fléaux qui devaient frapper notre espèce; comme si la nature, ne se contentant plus de la succession ordinaire de la vie et de la mort, empruntait soudainement des moyens plus prompts de destruction.

E. Littré.

LA

NUIT DE NOEL.[1]

« Ouvre, c'est moi, Joseph! — Quoi! si tard en voyage!
N'as-tu pas rencontré les chiens près du village?
Bon Dieu! seul et si tard dans le creux des chemins!
A ce feu de Noël viens réchauffer tes mains.
Noël, t'en souvient-il? quand, pour bâtir la crèche,
Les prêtres nous menaient cueillir la mousse fraîche?
— Ne ris pas! c'est Noël qui chez toi me conduit:
Je viens entendre encor la Messe de Minuit.
— Nous irons avec toi toute la maisonnée!
Ma jeune femme aussi; car depuis une année
J'ai pris femme, au moment d'être soldat du roi.
A ton tour, mon ami, près du feu conte-moi

(1) Cette pièce de vers est détachée de la nouvelle édition de *Marie*, qui paraîtra prochainement à la librairie de Paulin et de Renduel; l'auteur a ajouté plusieurs pièces nouvelles à cette édition, qui précédera de quelque temps encore la publication de son nouveau poème : *Les Bretons*.

(*N. du D.*)

Les pays dont tu viens... C'est du vieux cidre : approche;
Mével, appelez-nous au premier son de cloche. »

Soyez béni, mon Dieu! Dans les biens d'ici-bas,
Ceux qu'on poursuit le plus je ne les aurai pas;
Il en est quelques-uns, hélas! que je regrette;
Mais il en est aussi que la foule rejette,
Et votre juste main me les donna, mon Dieu!
Des biens que je n'ai pas ceux-ci me tiennent lieu.
Dans cette humble maison, près de ce chêne en flamme,
Ce soir, je vous bénis, et du fond de mon ame!

Par un gai carillon bientôt fut annoncé
L'office de minuit. « — Le chemin est glacé,
Disait Joseph Daniel, en traversant la lande;
Chaque pas retentit. Comme la lune est grande!
Entends tu, dans le pré, des voix derrière nous?
— Oui, j'entends des pasteurs, des chrétiens comme vous!
Ils ont vu cette nuit la légion des anges
Passer et du Très-Haut entonner les louanges :
Gloire à Dieu! gloire à Dieu dans son immensité!
Paix sur la terre aux cœurs de bonne volonté!
Et tous vont adorer Jésus, l'enfant aimable,
Le roi des pauvres gens, le Dieu né dans l'étable. »

O vivans souvenirs! la nuit, par ce beau ciel,
Tandis que nous marchions en célébrant Noël,
Les arbres, les buissons, du bourg au presbytère,
Dans la brune vapeur passaient avec mystère.

Toute l'église est pleine, et, sur les pavés nus,
Les pieux assistans chantent l'enfant Jésus.
Chaque femme en sa main porte un morceau de cierge;
On a placé la crèche à l'autel de la Vierge;
Je reconnais les saints, la lampe, les deux croix;
Enfin tout dans l'église était comme autrefois;
Moi seul je n'étais plus debout, près du pupitre,
Chantant à l'Évangile et chantant à l'Épître;

Mais, oublié des gens qui m'avaient bien connu,
Et s'informaient entre eux de ce nouveau venu,
Je restais, comme une ombre, immobile à ma place,
Muet, ou pour pleurer les deux mains sur ma face.

A la communion quand le prêtre arriva,
Offrant le corps du Christ, mon front se releva.
Les hommes, les enfans et les femmes ensuite
Marchèrent lentement vers la table bénite;
Et, comme en un festin où beaucoup sont priés,
Les mets sont tour à tour servis aux conviés,
Dès qu'un communiant avait reçu l'hostie,
Du ciboire sortait la blanche Eucharistie.
Seul encor je n'eus point ma part de ce repas:
Mais quand, les yeux baissés et murmurant tout bas,
Les femmes s'avançaient vers la douce victime,
J'essayai de revoir (Seigneur, était-ce un crime?)
Celle qui près de moi, dans notre âge innocent,
Mangea de votre chair et but de votre sang.
Je ne la nomme plus! Mes yeux avec tristesse
La cherchèrent en vain cette nuit à la messe;
Dans la paroisse en vain je la cherchai depuis,
Elle a quitté sa ferme et quitté le pays!
Mais son sort, quel qu'il soit, m'entraînera moi-même,
Car, les deux bras ouverts, je poursuis ce que j'aime.

Terminons, il le faut, ce récit du passé,
Que je reprends toujours après l'avoir laissé.
Enfin la messe dite, et, vers la troisième heure,
Lorsque les assistans regagnaient leur demeure,
Mon hôte m'appela: « Quelque chose au retour
Nous attend, disait-il, sur la pierre du four.
— Hâtons-nous! hâtons-nous! disait la jeune femme. »
Or, tant d'émotions fermentaient dans mon ame,
Qu'au détour d'un sentier, soudain quittant Daniel,
Par la lande j'allai tout droit vers Ker-rohel;
Et de ces hauts rochers où brillait la gelée,
A mes pieds regardant le Skorf et sa vallée,

Je laissai de mon cœur sortir un chant d'amour
Que rien n'interrompit jusqu'au lever du jour.
Il semblait à longs flots rouler vers la rivière,
Ou suivre le vent triste et froid de la bruyère.
Et c'était un appel à la Divinité,
Pour toute nation un vœu de liberté;
C'étaient, ô mon pays! des noms de bourgs, de villes,
D'épouvantables mers et de sauvages îles,
Noms plaintifs et pareils aux cris d'un homme fort
Luttant contre la main qui le traîne à la mort!
Oui! nous sommes encor les hommes d'Armorique!
La race courageuse et pourtant pacifique!
La race sur le dos portant de longs cheveux,
Que rien ne peut dompter quand elle a dit : Je veux!
Nous avons un cœur franc pour détester les traîtres!
Nous adorons Jésus, le Dieu de nos ancêtres!
Les chansons d'autrefois toujours nous les chantons :
Oh! nous ne sommes pas les derniers des Bretons!
Le vieux sang de tes fils coule encor dans nos veines,
O terre de granit, recouverte de chênes!

L'Auteur de Marie.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 janvier 1836.

L'adresse votée par la chambre des députés, ne doit laisser aucun doute sur la session qui va s'ouvrir. La chambre sera ce qu'elle a été jusqu'à ce jour, et le parti qui y domine ne verra pas diminuer son influence. Le ministère qui s'appuie sur cette immense majorité, est consolidé pour long-temps.

Il y aura toujours deux partis dans le ministère: la politique de M. Duvergier n'est pas la politique de tout le ministère; mais les antipathies, les petites aversions, les retours d'amour-propre, cèderont à propos devant l'intérêt commun; et M. Thiers lui-même est aujourd'hui presque sincèrement rallié à ses collègues.

M. Duvergier, esprit inquiet et violent, et qui cache sous des formes grêles une énergie haineuse assez rare en ce temps, M. Duvergier s'est fait la Cassandre du ministère; il lui marque les écueils et les dangers qui l'attendent dans sa nouvelle situation; car M. Duvergier de Hauranne voit la France, c'est-à-dire le ministère, en péril, chaque fois qu'il fait une concession aux hommes qui ne sont pas de la coterie doctrinaire, dans la plus rigoureuse acception du mot. Dans tous les temps, les partis se sont formés en nuances diverses qui s'excluent mutuellement: l'émi-

gration, le royalisme, le jésuitisme, nous ont offert tour à tour ce spectacle curieux. Il en est ainsi des doctrinaires, qui ne pouvaient échapper à la loi commune à toutes les agrégations politiques. Depuis M. de Rémuzat, dont la spirituelle insouciance et l'esprit de raillerie déconcertent les plus fortes têtes du parti, jusqu'à M. Duvergier de Hauranne, le Bothwel de ce camp, le parti doctrinaire compte un nombre infini de degrés bien distincts où se sont placés les adeptes, selon leur caractère et leurs passions; sorte d'échelle de Jacob où, au lieu d'anges, l'on compte des roués. M. Royer-Collard était jadis au faîte de cette échelle; mais depuis long-temps il en est descendu; et ce qu'il y a d'étrange, c'est que cette place a été prise, non par M. Guizot, non par M. de Broglie, mais par M. Duvergier de Hauranne, qui s'est fait la sentinelle avancée et l'éclaireur du parti. M. Duvergier de Hauranne est plus doctrinaire que la doctrine elle-même, comme on a pu le voir dans son dernier discours. Sa parole rappelle les sorties des plus fougueux royalistes de 1815, qui ne voulaient pactiser avec aucun parti, et réduisaient la France à vingt personnes. Le discours de M. Duvergier s'adresse moins à la chambre, moins au pays, qu'à sa coterie, ou plutôt qu'à lui-même. Il gourmande M. Guizot, qui a la faiblesse de croire qu'un ministre ne doit pas borner ses relations politiques au petit nombre d'intimes qui l'entouraient quand il professait l'histoire, et qui s'est aperçu, récemment il est vrai, qu'il pouvait bien se trouver en France quelques hommes de sens et de talent autres que les anciens rédacteurs du *Globe;* ce discours morigène aussi M. de Broglie, dont les accointances politiques s'élargissent trop au gré du puritanisme doctrinaire de M. Duvergier; M. Duchâtel, qui oublie quelquefois quelles mains ont marqué son front innocent de la dignité ministérielle; M. de Rémuzat, qui rit de tout ce qui fait pleurer M. Duvergier; en un mot, les cinq ou six députés ou ministres, ses amis, qui tiennent, depuis quatre ans, la France sous leur manteau, et qui en relèvent imprudemment un pan sous lequel pourrait bien se glisser la lumière. M. Duvergier veut qu'on veille sans cesse, il se défie de tout; dès qu'un homme, qui n'est pas de la chair et des os du ministère, comme dirait M. Mahul, se rapproche du ministère et semble désirer l'affermissement de ce régime, cet homme lui devient suspect. Un membre de l'opposition parle ou écrit en faveur de la paix, lisez et entendez qu'il veut la guerre, et prenez garde qu'il ne mette l'Europe en feu; un autre vous tend la main, retirez la vôtre si vous ne voulez périr, car il vous frapperait; M. Duvergier veut que la politique du pouvoir soit *ferme;* mais il repousse obstinément la politique *généreuse et conciliatrice;* la faible main de M. Duvergier, qui peut à peine tenir une plume, voudrait tout écraser; cette voix, qui arrive à peine de la

tribune aux bancs de la chambre, ne s'est jamais élevée que pour demander des rigueurs et des proscriptions; et cependant les amis de M. Duvergier vantent sa douceur et sa bonté. Saint-Just était aussi un bon et charmant jeune homme; son fanatisme mielleux et sa cruauté polie et attique n'ont pas fait moins de mal à la France et au parti qu'il servait, que la froide insensibilité de Robespierre et l'humeur sanguinaire de Marat!

Nous donnons ces explications, afin qu'on n'accorde pas plus d'importance qu'ils ne méritent aux discours de M. Duvergier de Hauranne, et qu'on ne pense pas qu'il soit le régulateur de la politique ministérielle. C'est une justice que nous devons rendre au ministère. M. Duvergier ne représente pas plus la pensée de M. de Broglie et celle de M. Guizot, que M. Fulchiron ne représente la pensée de M. Thiers, si toutefois M. Thiers a une pensée. Il est vrai que MM. de Broglie et Guizot sont exclusifs et peu concilians; mais ils le sont infiniment moins que M. Duvergier de Hauranne, comme aussi, M. Thiers, tout matériel, tout égoïste qu'il soit, l'est beaucoup moins que M. Fulchiron, son protecteur à la chambre. M. Duvergier et M. Fulchiron sont, en quelque sorte, la caricature, le carnaval du ministère, sa représentation assez fidèle, mais grossière et outrée. Malheureusement, dans les momens critiques, c'est cette *queue* du ministère qui domine et qui entraîne la tête avec elle; et, en ce sens, le discours de M. Duvergier, ainsi que la conversation parlementaire de M. Fulchiron, expriment peut-être plus la pensée du ministère que nous ne l'avons pensé d'abord.

La chambre a répondu par un paragraphe fort net, en faveur de la Pologne, au *manifeste* de l'empereur Nicolas, adressé à la municipalité de Varsovie. La chambre a agi honorablement dans cette circonstance, et on peut approuver sa phrase en toute sûreté de conscience, car cette phrase ne mettra pas l'Europe en feu et ne changera rien à la politique du ministère. Cette phrase est une simple protestation contre ce qui se fait à Varsovie, une réserve pour l'avenir. Or, en diplomatie, il est d'usage de ne pas se laisser troubler par de pareils actes. L'Angleterre a protesté, sous la restauration, contre l'expédition de la France en Espagne, et cette protestation n'a pas détruit la bonne intelligence qui existait entre les deux nations. La Russie est trop forte pour n'être pas calme. Sans doute, elle laissera passer en silence la *courageuse* protestation de la chambre des députés; mais que répondraient la chambre et le ministère au gouvernement russe, s'il prétendait, à son tour, par son organe officiel, la *Gazette de Saint-Pétersbourg*, que l'équilibre européen a été rompu aussi par la séparation des deux royaumes des Pays-Bas et de Hollande, formellement réunis par les traités de 1815, et si l'empereur

proposait de rétablir la nationalité polonaise, sous la condition que le gendre du roi Louis-Philippe serait renvoyé en Angleterre, et le royaume de Belgique rendu au roi Guillaume? Loin de nous la pensée de légitimer l'odieuse oppression qui pèse sur la Pologne; mais enfin l'équilibre établi par le congrès de Vienne, se trouve rompu sur l'Escaut comme sur la Vistule, et si on veut le rétablir, on doit y travailler sur ces deux points. Ce qu'il faut conclure de tout ceci, c'est que ce n'est pas au nom des traités oppressifs de 1815, au nom de l'invasion de la France, au nom d'un congrès qui nous a dépouillés et ruinés, qui a élevé contre nous trois lignes de forteresses, qu'un gouvernement tel que le gouvernement de juillet doit exiger la délivrance des peuples. Et puisqu'on demande le rétablissement de la nationalité polonaise sans espoir de l'obtenir (on l'a dit hautement), autant valait le demander au nom des vieux traités qui unirent de tout temps la France à la Pologne, au nom du sang versé par la Pologne pour la France, et au nom de ces droits de peuple à peuple et de prince à prince, qui ont permis à l'empereur Alexandre, et qui permettent encore chaque jour à l'empereur Nicolas de s'immiscer dans notre politique intérieure. Cette démarche eût été plus haute, plus franche, plus digne d'une grande nation, et nous osons dire qu'elle eût produit plus d'impression sur l'esprit de l'empereur Nicolas.

Nous avons annoncé, il y a quelque temps, que M. de Broglie se disposait à refuser l'émission de la troisième série de l'emprunt grec garanti par la France. Depuis, ce refus a été connu publiquement. C'est un acte de dignité bien entendue qu'il faut louer sans réserve. D'après les documens reçus d'Athènes, le gouvernement grec a dévoré, en deux années et demie, des subsides qui, joints à ses revenus, devaient le défrayer pendant dix ans. Une partie de cet emprunt a été employée à solder des troupes bavaroises, l'autre à entretenir la cour bavaroise du roi Othon, et à transporter en Bavière les monumens de la Grèce. La France, qui sert le gouvernement grec de son crédit, n'a pas même été consultée par le gouvernement grec, et aujourd'hui le roi de Bavière, à peine débarqué au Pirée, insulte publiquement l'ambassadeur d'une puissance alliée de la France! A la vue du corps diplomatique où figurait le ministre espagnol, le roi s'est écrié, dit-on : *Mais il me semble que la Bavière n'a pas reconnu l'Espagne?* Sentez-vous bien toute l'étendue de cette humiliation pour l'Espagne! L'Espagne, cette grande monarchie composée de treize royaumes dont le moindre couvrirait tout le pauvre pays de Bavière, l'Espagne qui touche d'un côté à la France et de l'autre à l'Afrique, l'Espagne de Charles-Quint, de Philippe V, ces maîtres d'un état où le soleil ne se couchait jamais; l'Es-

pagne des grands rois de Castille et d'Aragon; l'Espagne des enfans de Louis XIV, que le descendant de la maison de Wittelsbach, que le roi de la Bavière refuse de reconnaître! Un roi qui est forcé d'aller s'embarquer à Ancône sur une frégate anglaise, un roi sans port, sans marine, sans pavillon; un roi qui ne vit que par la grace de la Prusse et de la France, ses redoutables voisines, refuser son salut de roi à la patrie du Cid et de Christophe Colomb! Ce serait déjà une dérision assez grande si ce roi était dans son pays, à deux pas de son petit trône; mais en Grèce, à l'ombre d'une couronne dont la France, l'alliée de l'Espagne, a payé de sa main généreuse tous les joyaux, que lui doit encore le fils du roi de Bavière; sur un sol encore marqué du pied de nos soldats, qui sont venus achever sa délivrance, le roi Louis insulte la reine d'Espagne dans la personne de son ambassadeur! C'en est trop vraiment, et la suspension de l'emprunt n'est que la bien faible punition d'une si ridicule jactance.

Le ministre des affaires étrangères, que le message du président Jackson délivre de ses inquiétudes au sujet de l'Amérique, fera bien de réserver pour cet incident grec toute l'énergie qu'il usait bien inutilement contre l'imperceptible canton de Bâle-Campagne, dont les différends avec la France sont aplanis. La France a été pleine de courage en cette circonstance : elle a cédé. Pourquoi pas? La France avait tort, ou plutôt M. de Broglie avait tort, car M. de Broglie n'est pas tout-à-fait la France. M. de Broglie n'avait pas lu les traités qui étaient formels, nous l'avons dit, et qui condamnaient toutes ses prétentions. Le gouvernement fédéral en a appelé à M. de Broglie mieux informé, et M. de Broglie a reconnu son erreur, que nous avions signalée dès l'apparition de son manifeste. Il est vrai que nous ne sommes pas ministre des affaires étrangères, et que nous avons tout le loisir de lire les traités. Une difficulté va toutefois s'élever au sujet de cette erreur du ministre. Le canton de Bâle-Campagne a été frappé d'interdit pendant plusieurs mois; des sujets suisses ont été expulsés, des marchandises arrêtées et repoussées à la frontière d'Alsace; qui paiera ces dommages? Est-ce la Suisse qui avait raison ou la France (lisez M. de Broglie) qui avait tort, et qui reconnaît son tort aujourd'hui? C'est une question que nous soumettons à M. de Broglie.

Il est établi en principe que les ministres ne paient pas les dommages qu'ils causent. C'est sans doute en vertu de ce principe, que M. Thiers s'apprête à demander à la chambre un crédit énorme pour élever une nouvelle Bibliothèque royale sur la rive gauche de la Seine, près de la rue de Belle-Chasse, et y transporter la bibliothèque de la rue Richelieu. Le terrain a déjà été marqué par M. Thiers, et les experts lui ont déclaré

que cet emplacement ne donnerait, pour tout surcroît d'étendue, que *trois toises* de terrain. Pour gagner ces trois toises, on dépensera trente millions! M. Thiers l'a résolu, il en sera ainsi. Dans la visite que fit M. Thiers à la Bibliothèque royale, les conservateurs des livres et des imprimés eurent beau lui objecter qu'il faudrait dix ans avant que le public fût admis de nouveau à se servir des livres et des manuscrits, que ce seraient dix années perdues pour les études, pour les sciences, pour les lettres ; M. Thiers ne se rendit pas. On lui parla de la difficulté de transporter les livres, de la longueur de cette opération; il répondit *qu'il avait inventé* un chariot qui les enlèverait avec la plus grande facilité. On lui montra des manuscrits précieux, si anciens et si maculés, qu'on osait à peine les toucher, de peur de les détruire; il se mit à rire, et répondit qu'il ne se laisserait pas arrêter par quelques vieilleries. On lui montra les belles et rares peintures de Romanelli, qui décorent les plafonds de la galerie des manuscrits; il se mit encore à rire et haussa les épaules en disant que les plus pauvres antichambres de Rome sont mieux décorées. Grace à ce moyen de lever les objections, M. Thiers déplacera la Bibliothèque royale, de sa propre volonté, bien que les bibliothèques soient dans les attributions de M. Guizot, qui n'est pas de cet avis, nous croyons pouvoir le dire; déplacement inutile qui n'est commandé ni par la crainte d'un incendie, depuis l'éloignement de l'Opéra et du Trésor, ni par le défaut d'espace, depuis les constructions nouvelles votées par les chambres; déplacement qui chassera tous les savans étrangers venus à Paris pour étudier, qui privera nos écrivains de leurs ressources les plus utiles, qui occasionnera à la bibliothèque des pertes immenses, inévitables dans une telle opération; déplacement dispendieux, absurde et fou, mais qui aura lieu, non parce que M. Thiers tient à remuer des livres, mais parce que ses alentours, ses créatures et ses amis tiennent à le voir remuer des millions et à adjuger des travaux dont ils profitent.

On parle d'un cartel adressé par M. le baron Dudon à M. Thiers au sujet de la lettre sur le ministre, publiée dans une des dernières livraisons de ce recueil. Voulant montrer tout ce que l'opposition de M. Thiers avait jadis de personnel et d'acrimonieux, l'auteur de cette lettre mentionnait un article du *National*, où une grave injure avait été adressée à M. Dudon. M. Dudon n'avait pas eu autrefois connaissance de l'article de M. Thiers; sur cette mention récente, il lui demanda par écrit une rétractation exigée en termes assez durs, auxquels M. Thiers répondit en se retranchant dans sa qualité de ministre; singulière réponse, quand on songe que M. Thiers était simple journaliste lorsqu'il injuria M. Dudon, tandis que ce dernier, sans être ministre, remplissait des

fonctions éminentes dans le gouvernement. Heureusement un député influent du tiers-parti s'interposa dans cette affaire, que nous ne pouvions prévoir, et que nous eussions déplorée, si elle ne s'était terminée d'une manière satisfaisante — pour M. Dudon.

On parle beaucoup, dans les salons de Paris, de quelques femmes qui ont prolongé les plaisirs du bal jusqu'au jour, afin de pouvoir assister à l'exécution d'Avril et de Lacenaire. Nous nous garderons de les nommer. On dit cependant que l'une d'elles, Mme de G..., n'en fait pas mystère. L'heure et le jour de l'exécution des deux criminels avaient été cachés avec soin; on ne connaissait, la veille, les dispositions qui devaient se faire dans la nuit, qu'à l'hôtel-de-ville, à la préfecture de police, et dans le cabinet du ministère de l'intérieur. On peut deviner maintenant le nom des dames qui étaient si bien informées.

Parmi les nombreuses fêtes qui ont eu lieu, et parmi celles qui se préparent, il faut citer le bal des Tuileries, le premier bal de Mme la comtesse Appony, le bal d'un riche Américain, M. Thorn, et les concerts ainsi que le bal que prépare Mme la duchesse de Broglie, qui se dispose à marier sa fille à M. le marquis de Crussol. Mais une des plus brillantes maisons de Paris sera fermée pendant cet hiver; Mme de Flahault vient de perdre sa fille, une belle et noble enfant de quinze ans qui faisait l'orgueil de sa famille. L'hôtel de M. de Pahlen reste également obscur et silencieux, mais par d'autres motifs.

La nomination de M. Molé à l'Académie française paraît certaine. On pense qu'un petit nombre de voix se prononceront en faveur de M. Hugo. Un académicien distingué à qui on objectait que le nom de M. Molé n'est pas un nom littéraire, répondait qu'il ne s'agit pas de remplacer Corneille ou Racine, mais M. Lainé, homme politique, qui occupait un des fauteuils décernés par le cardinal de Richelieu lui-même aux hommes du monde; nous ne disons pas aux grands seigneurs, car nous ne connaissons pas de grands seigneurs aujourd'hui. L'académicien que nous citons, ajoutait que la littérature a plus que jamais besoin du contact de la société, et qu'elle n'a qu'à gagner à ce mélange des hommes de lettres, dont l'étude a élevé la pensée, il est vrai, mais l'a faussée bien souvent, et des hommes rompus au train du monde et des affaires, mêlés aux grandes guerres et aux grandes transactions de l'empire, comme est M. Molé. Nous n'ajouterons rien sur le caractère personnel de M. Molé; nous nous contenterons de dire que, puisqu'il n'est pas question de faire entrer un littérateur à l'Académie, mais bien de prendre le nouvel académicien parmi les hommes de goût et de tact, parmi les orateurs dis-

tingués et les esprits polis, on ne saurait faire un meilleur choix que celui de M. Molé. — Si l'académie voulait un candidat littéraire, nul doute qu'elle ne choisît M. Victor Hugo.

— *La Confession d'un enfant du siècle*, par M. Alfred de Musset, paraîtra le 25 janvier. Ce nouvel ouvrage du jeune poète, sous la forme animée d'un récit, promet de joindre des considérations graves et une sorte de maturité morale à l'éclat et à la verve bien connus de son talent.

— Le poème de *Napoléon*, par M. Edgar Quinet, paraîtra lundi prochain, chez Ambroise Dupont, rue Vivienne, 7.

— La première édition du dernier ouvrage de M. Alfred de Vigny, *Servitude et Grandeur militaires*, s'est promptement épuisée, quoique tirée à grand nombre. La seconde édition est sous presse. L'auteur nous promet en même temps la *seconde consultation du Docteur noir* qu'il achève en ce moment.

— Des Mémoires d'un genre tout-à-fait nouveau vont paraître prochainement; ce sont les *Souvenirs* de la comtesse Merlin, livre où des révélations pleines de charme et de grace sont recouvertes du vernis le plus élégant, où l'intérêt est rehaussé par l'exquise délicatesse du style.

—La troisième livraison de *Richelieu, Mazarin, la Fronde et le Régne de Louis XIV*, par M. Capefigue, paraîtra prochainement. Cette livraison contient les derniers temps de Richelieu, le procès de Montmorency, de Cinq-Mars, et l'histoire municipale de la fronde.

— Le premier volume complet de l'*Histoire de la Marine française*, par M. Eugène Sue, sera mis en vente le 22 janvier. Ce volume est orné de dix belles gravures sur acier, d'une carte, et de nombreux *fac simile*. Le succès de cet ouvrage est depuis long-temps assuré.

— On annonce pour les derniers jours de ce mois une vente qui ne peut manquer d'exciter au plus haut degré l'intérêt de tous les gens curieux de meubles gothiques, de verroteries vénitiennes, de faïences rares, et de toutes ces choses du moyen-âge qu'on recherche aujourd'hui avec tant d'avidité. Le cabinet dont il s'agit a été rassemblé à grands frais par M. le comte de Schomberg, homme de goût et de persévérance, comme le sont presque tous les antiquaires. Aussi c'est merveille

comme tout y est artistement choisi. Vous n'y trouveriez pas un meuble douteux, pas un vase dont l'origine puisse être mise en cause, pas une figure dont le nom soit contestable. C'est tout simplement le cabinet d'un homme de bon goût qu'on vous expose pour le vendre. Nous avons admiré, sur toutes choses, trois vases de Sèvres, envoyés au prince de Welbruck, évêque de Liége, par M. le comte d'Artois, en retour de quatre chevaux blancs de pur sang. Ces vases, de belle forme antique, et dont la porcelaine est d'une simplicité miraculeuse, se feront remarquer par tous les antiquaires. Après ces joyaux inappréciables viennent des poteries sans nombre de Luca della Rosia, que Bernard Palissy a si bien imitées, et des meubles de toutes les époques et de toutes les modes, depuis la chambre secrète de Louis XI jusqu'aux fauteuils soyeux des boudoirs de Louis XV.

ERRATA. — Dans l'article de M. Sainte-Beuve sur M. Ville ain, inséré dans notre précédent numéro, page 59, au lieu de: « il y (*au* *cée* « *impérial*) rencontra pour professeur de rhétorique M. Castel, et our « proviseur Luce de Lancival, deux universitaires, etc., etc. » lisez il « y rencontra, pour professeur de rhétorique latine, M. Castel, et de rhé- « torique française, Luce de Lancival, deux universitaires, etc., etc. » Quelques lignes plus bas, au lieu de : *M. Dernod,* lisez : *M. Desrenaudes.*

F. BULOZ.

SIMON.

DEUXIÈME PARTIE.

XI.

Un matin, Fiamma, profitant d'un de ces rayons de soleil si précieux dans les montagnes en hiver, était montée à cheval avec son parent, et le hasard les avait conduits à la gorge aux Hérissons, non loin de l'endroit où l'aventure du milan était arrivée. Fiamma tomba dans la rêverie, et Ruggier Asolo, surpris de cette mélancolie subite, la pressa de questions. Elle voulut d'abord les éluder; mais comme il insista et qu'elle avait de l'amitié pour lui, elle chercha quelque sujet de chagrin sans importance, qu'elle pût lui donner comme une confidence pour le satisfaire. Elle ne trouva rien de mieux à lui dire si ce n'est que l'aspect de ces montagnes lui rappelait sa patrie et la remplissait de tristesse.

— Juste ciel! s'écria le marquis, et qui vous empêche d'y retourner?

— Mon père a vendu ses dernières propriétés et jusqu'à la maison de campagne que j'aimais. C'est là que ma mère m'avait élevée, et, pour ainsi dire, cachée, afin de me soustraire aux tracasseries odieuses de cette vie de lucre et de parcimonie, qu'on appelle une honnête industrie. C'est là qu'après la mort de cette *malheureuse bien-aimée*, j'aurais voulu passer le reste de mes jours dans l'étude, le silence et la prière; mais la destinée qui me condamnait à être riche, en dépit de mon mépris pour toutes les jouissances du luxe, m'a poursuivie jusque-là. Elle a vendu et rasé mon ermitage; elle m'a jeté dans ce pays glacé, loin des souvenirs qui m'étaient chers et chez une nation que je méprise. Voilà pourquoi je suis triste quelquefois, car je suis plus heureuse que je ne croyais possible de l'être à une fille qui a perdu sa mère. Je me suis soumise aux habitudes et au climat de cette contrée; la rigueur de ce ciel mélancolique convient d'ailleurs aux soucis de mon cœur. J'ai rencontré dans ce village un bonheur inespéré. Ce vallon renfermait des êtres qui devaient s'emparer de ma destinée, la fixer, l'asservir et la consoler! Chose étrange que les desseins cachés de la Providence! qui m'eût prédit cela, alors que je gravissais les rives escarpées de la Piave, et les forêts terribles de Feltre, si chères au vieux Titien?

— *Anima mia*, répondit le marquis avec sa tendresse d'expressions italiennes, vous ne pouvez pas vivre dans ce nid de corbeaux, parmi ces bonnes gens qui ne vous vont pas à la cheville, quelque effort que vous fassiez pour les élever jusqu'à vous. Que le cher comte, votre père, ait trouvé à satisfaire ses vues d'intérêt et d'ambition en revenant ici, c'est fort bien, et il a eu le droit de vous y traîner à sa suite; mais la nature et la société, la voix de Dieu et celle du peuple, vous rappellent dans notre belle patrie. Avec vos talens, votre caractère viril et magnanime, votre courage héroïque, vous êtes appelée à y jouer un rôle actif...

— Croyez-vous? s'écria Fiamma, dont les yeux brillaient d'un feu sauvage. Ah! s'il y avait quelque chose à faire pour la liberté! Si les seigneurs de nos campagnes, si les paysans de nos vallons, si le peuple de nos villes, pouvaient se réveiller! Si seulement ces généreux bandits de nos Alpes qui se retranchèrent dans les gorges des torrens pour fermer le passage aux soldats étrangers, et qui moururent tous jusqu'au dernier, comme les hommes des Thermopyles, plutôt

que de subir un joug infame, si ces bandes héroïques de contrebandiers et de pâtres, auxquelles il n'a manqué que des chefs à la fois puissans et fidèles, pouvaient se ranimer et sortir de leurs cendres éparses sous nos bruyères!... Mais quelles folies disons-nous? parlons d'autre chose, cousin; cela me donne la fièvre.

— Eh bien! ayons la fièvre, et parlons-en, ma Fiamma. Songe, noble sœur, qu'à force de parler de son mal, on s'indigne contre sa faiblesse, on se lève et on marche. Sache que chaque jour, dans notre Italie, un patriote, à force de se plaindre comme nous, s'éveille et se tient prêt à nous suivre. Les paysans sont prêts, je te le dis, cousine. Les hommes des Alpes n'ont pas changé; leur courage n'a pas plus faibli sous la verge autrichienne, que les cimes de nos glaciers n'ont fondu au soleil. Il ne leur manque que des chefs qui s'entendent. Sait-on où s'arrêterait l'avalanche qu'une poignée d'hommes pourrait détacher! Toi et moi, et cinq ou six de nos amis qui sont résolus à me suivre et à m'obéir aveuglément, c'en serait assez pour entraîner la première masse.

— O Ruggier! s'écria Fiamma en crispant la main qui tenait les rênes et en faisant cabrer son cheval, si vous disiez vrai, s'il y avait seulement une lueur d'espoir... mais, hélas! tout cela est un cauchemar. Il vous est permis de tenter de le réaliser; mais moi, misérable! ce détestable accoutrement de femme, qui me comprime le cœur, me force à rester là immobile, à faire de stériles vœux, et à me déchirer les entrailles de colère!

— Tu seras parmi nous, Fiamma! s'écria le marquis, profitant de sa fantaisie et entraîné par son amour à la partager. Tu serais, à notre tête, la Jeanne d'Arc de l'Italie, belle et sainte comme elle, comme elle brave et inspirée! Crois-tu que cette héroïne ait eu plus de force et de cœur que toi? Crois-tu qu'elle ait aimé sa patrie avec plus d'ardeur? Vois! Dieu semble t'avoir formée exprès pour un rôle extraordinaire. Dès le premier jour où je t'ai vue, j'ai pressenti ta grandeur future, j'ai vu sur ton visage le sceau d'une mission divine. Vois ta beauté, vois ton intelligence, vois ta santé robuste qui s'accommode de tous les climats, de toutes les privations; vois ta hardiesse si contraire à l'esprit de ton sexe; vois jusqu'à ta force musculaire, jusqu'à cette petite main qui est de fer pour dompter un cheval, et qui porterait un mousquet aussi bien que Carpaccio!...

Fiamma tressaillit, comme si une flèche l'eût touchée. — Qu'avez-vous donc? lui dit son cousin en voyant une vive rougeur couvrir aussitôt son visage; chère enfant, si le brave bandit Carpaccio n'avait pas été pendu à deux pas de mon domaine d'Asolo, peu d'années après votre naissance, je croirais qu'une aventure de roman vous a rendu ce souvenir terrible.

— Parlons d'autre chose, je vous prie, répondit Fiamma; je me sens mal; vous flattez trop mon penchant à l'exaltation. Toutes ces chimères sont bonnes à forger sur le versant des Alpes, quand on n'a qu'un pas à faire pour être hors de la portée de ce monde railleur et sceptique qui paralyse toutes les idées grandes en les traitant de folles. Ici, au milieu du cloaque, on est ridicule rien que de se promener sur un cheval pour prendre l'air. Rentrons, cousin; le froid me gagne.

Ruggier Asolo tourna son cheval dans la direction que lui imposait Fiamma du bout de sa cravache; mais il avait fait vibrer une corde dont il espérait tirer tous les tons de sa mélopée. Ramenant sa cousine, malgré elle, à l'idée romanesque d'une guerre de partisans, il la ramenait au désir de revoir l'Italie et de le suivre. Fiamma était tellement absorbée par la partie poétique de cette idée, qu'elle ne songeait seulement pas aux conséquences positives que son cousin cherchait à déduire comme moyens d'exécution. La voyant enflammée d'une ardeur guerrière, il commençait à faire entendre clairement l'offre de son amour et de sa main, lorsqu'il s'aperçut que Fiamma ne l'écoutait plus. Elle avait poussé son cheval jusqu'au bord du ravin, et de là elle contemplait un objet éloigné, dans la vallée de la Creuse.

— Dites-moi, mon bon Ruggier, dit-elle en l'interrompant, ce voyageur à cheval, là-bas, sur le chemin de Guéret, n'est-ce pas Simon Féline?

— Oui, c'est lui, répondit Ruggier, autant que je puis reconnaître cette taille voûtée et ce chapeau à la mode il y a trois ans. Votre ami Simon est vraiment taillé, chère cousine, pour faire un curé de village. J'espère que vous le ferez entrer au séminaire, et qu'il confessera dans quelques années vos jolis petits péchés.

— Dites-moi, cousin, reprit Fiamma sans entendre qu'il lui parlait, la tête de son cheval n'est-elle pas tournée du côté de la ville, et n'a-t-il pas un porte-manteau derrière lui?

— Exactement comme vous dites, ma cousine, vous avez une vue excellente pour discerner tout l'attirail presbytérien de M. Féline. Je crois que pour vous plaire, nous serons obligés de l'emmener avec nous. Il pourra servir d'aumônier à notre petite armée.

— Ne plaisantez pas sur Simon Féline, cousin Ruggier, répondit Fiamma d'un ton ferme et grave. C'est un homme qui vaudrait à lui seul plus que nous tous ensemble, et s'il avait un rôle de prêtre à jouer parmi nous, sachez qu'il aurait plus d'ame, plus de génie et plus d'éloquence que saint Bernard, pour prêcher les nouvelles croisades contre la tyrannie et pour en montrer le chemin. Mais pourquoi s'en va-t-il, et sans nous avoir prévenus? ajouta-t-elle avec beaucoup de préoccupation, et comme se parlant à elle-même.

Elle tomba dans une rêverie profonde, et son cheval qu'elle faisait bondir comme un chevreuil quelques instans auparavant, obéissant à l'impulsion de son bras calme et détendu, se mit à suivre au pas le sentier. Ruggier étonné la vit se pencher devant une roche que baignait l'eau du torrent. C'est là qu'elle s'était assise avec Simon, lorsqu'il avait lavé lui-même le sang de son visage, alors que le torrent, desséché par l'été, n'était qu'un paisible ruisseau. A la vive exaltation qu'elle venait d'éprouver, succédèrent des pensées d'un autre genre, et des larmes qu'elle ne put retenir mouillèrent sa paupière. Alors elle laissa tomber tout-à-fait de ses mains la bride de Sauvage, et le docile animal, obéissant à toutes ses impressions, s'arrêta.

— Adieu, Italie! dit-elle d'une voix étouffée. C'en est fait! tu viens de recevoir le dernier élan de mon cœur, la dernière étreinte de mon amoureuse ambition. Montagnes sublimes, patrie bien-aimée, terre poétique, nous ne nous reverrons plus; c'est ici que je suis enchaînée; ce rocher abritera mes os.

— Ne vous désespérez pas ainsi, ma vie, mon bien! s'écria le marquis avec feu, vous me déchirez l'ame. Eh quoi! le courage vous manque-t-il au moment d'accomplir le vœu de toute votre vie? ne suis-je pas à vos pieds? ne comprenez-vous pas que mon ame tout entière.....

— C'est vous qui ne me comprenez pas, ami Ruggier, interrompit Fiamma, et puisque vous avez surpris le secret de mes pensées, puisque vous avez vu quelle puissance une ambition enthousiaste et

folle exerce sur moi, je veux lever tout-à-fait le voile qui me couvre à vos yeux et vous montrer le fond de mon cœur. J'ai dans le sang une ardeur martiale qui m'égare souvent, et me jette dans un monde imaginaire, où nulle affection humaine ne semble pouvoir me suivre. Vous devez croire que la guerre et les aventures sont les seules passions que je connaisse. Eh bien! sachez que ce n'est là qu'une face de mon être. J'ai cru long-temps n'en avoir pas d'autre, mais j'ai reconnu depuis peu que c'était une maladie de mon ame oisive, et qu'une passion plus vraie, plus douce, plus conforme à la destinée que le ciel marque aux femmes, dominait et calmait dans mon cœur ces agitations fébriles, ces désirs presque féroces de vengeance politique. Cette passion, c'est l'amour. Vous êtes mon parent, soyez mon confident et mon ami. Nous allons nous quitter bientôt, sans doute. Vous allez revoir l'Italie où je ne retournerai plus. Peut-être ne presserai-je plus jamais votre main loyale. Souvenez-vous, quand nous serons de nouveau séparés par les Alpes, que ne pouvant rien vous offrir pour marque d'amitié, et vous laisser comme gage de souvenir, je vous ai donné le secret de mon cœur et l'ai mis dans le vôtre. J'aime Simon Féline.

Le marquis fut tellement bouleversé de cette naïve confidence, qu'il eut un véritable mouvement de fureur et de désespoir. Tournant un regard inexprimable vers le ciel, puis sur sa cousine, il eut envie de jurer, de pleurer et de rire en même temps; mais comme chez les hommes de sa trempe, l'affection et la vanité ne se détrônent jamais complètement l'une l'autre, le sentiment de l'orgueil blessé et la crainte d'être ridicule emportèrent son amour, comme le vent balaie la neige nouvellement tombée. Un sang-froid sublime rendit à ses manières la politesse, la grace et le bon goût, avec lesquels doit s'exprimer le plus parfait dédain.

— Ce que vous me dites m'étonne peu, chère cousine, répondit-il. Dans l'isolement où vous vivez, il est naturel que le seul homme que vous connaissiez, soit celui dont vous vous énamouriez....

Il allait débiter avec une admirable douceur une longue suite de riens charmans dont l'ironie eût semblé l'effet de la maladresse et de l'indifférence; mais Fiamma, dont l'humeur était peu endurante, se sentit blessée de cette première remarque et l'interrompit en lui disant :

— Vous vous trompez d'une unité, mon cher cousin, en disant

que Simon Féline est le seul homme que j'aie pu choisir. Vous êtes deux ici, et vous avez certes d'assez grandes qualités pour lutter avec lui dans mon estime; en outre, personne ne peut nier que vous ne soyez plus grand, plus beau, plus riche et mieux habillé que Simon le presbytérien; il y avait donc bien des raisons pour que je me prisse pour vous d'une passion romanesque, de préférence à ce pauvre paysan que j'ai vu tout à l'heure passer là-bas sur la route, et dont le départ m'a fait plus de peine que la réalisation de tous mes châteaux en Espagne ne me ferait de plaisir. — Eh bien! cependant, je vous jure que je n'ai pas plus songé à m'énamourer de vous, que vous de moi. Continuez vos observations, cousin, je vous écoute.

Le marquis, voyant qu'il n'aurait pas beau jeu avec Fiamma Faliero, prit le parti d'abjurer toute amertune, et de parler sérieusement et de bonne amitié avec elle. Il discuta avec beaucoup de calme et de bonne foi les chances d'un mariage entre elle et Simon.

— Je n'en vois aucune d'admissible, lui répondit Fiamma, je n'ai jamais compté là-dessus; je ne sais même pas si je l'ai jamais souhaité. Cette amitié fraternelle, exclusive de tout autre amour et de toute autre union, satisfait le besoin de mon ame et n'ébranle pas l'aversion que j'ai pour le mariage.

Ils rentrèrent fort bons amis. Le marquis témoigna beaucoup de reconnaissance de la marque de confiance qu'il venait de recevoir; mais dès qu il fut rentré, il commanda à son valet de chambre de recharger sa voiture et de demander des chevaux de poste. Il exprima au comte, dans des termes laconiques, sa douleur d'avoir été repoussé, et son impatience ne se calma qu'en voyant les chevaux entrer dans la cour. Alors un reste d'amour fit passer un vif attendrissement dans son ame. L'air de regret sincère avec lequel Fiamma, après avoir écouté le mensonge accoutumé d'une *lettre imprévue* et d'une *affaire importante*, lui serra cordialement la main, amena sur ses lèvres quelques paroles entrecoupées et dans ses yeux quelques larmes passionnées. Il sentit que cet épisode laisserait un souvenir tendre dans sa vie. On peut croire cependant qu'il n'en mourut pas de douleur, et qu'il reparut trois jours après, en parfaite santé, au balcon de l'Opéra italien.

XII.

Le plus grand désir du comte de Fougères, depuis qu'il avait sa fille auprès de lui, c'était de s'en débarrasser. Il semblait que la destinée capricieuse, jalouse d'opérer dans cette famille le contraste le plus complet, eût imposé à la fille la haine du mariage en raison inverse de l'impatience que le père éprouvait de la voir établie. Outre les raisons mystérieuses que M. Parquet cherchait à déduire de cette manie réciproque, il en existait de bien palpables, et qui, prenant leur source dans le caractère de l'un et de l'autre, suffisaient presque pour l'expliquer. M. de Fougères était de la véritable race des avares. Son intelligence n'était développée que sous la face de l'habileté et de l'activité en affaires; et la seule vanité qu'il eût, c'était celle d'être riche. Il n'appliquait pas trop cette vanité aux menus détails de la vie, et l'économie se faisait remarquer dans toutes ses habitudes. Son point d'honneur était d'avoir toujours à sa disposition des sommes considérables pour tenter des coups de fortune, et de savoir doubler à point son enjeu dans les calculs de la finance. C'est ainsi qu'il n'avait pas hésité à abjurer son patriciat lorsque les chances de la destinée lui avaient fait entrevoir le succès dans le négoce; c'est ainsi qu'il venait d'abjurer le négoce pour reprendre le patriciat en voyant la fortune sourire de nouveau à cette classe disgraciée. Il avait compté qu'un titre et un château le mettraient à même de briguer toutes les faveurs de la nouvelle cour de France. Ensuite il calcula qu'une belle fille étant un fonds de commerce, c'était bien long-temps le laisser dormir, et qu'un gendre influent par sa naissance pourrait l'aider dans son ambition. C'était dans ces idées qu'il s'était souvenu de sa fille, à peu près oubliée en Italie, et que, rendant grace au caprice qui lui avait fait aimer le célibat jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, il l'avait rappelée auprès de lui, et l'avait produite à Paris dans les salons du faubourg Saint-Germain. Mais quand il vit que ce caprice était insurmontable, il éprouva beaucoup de regret d'avoir sur les bras une personne qu'il connaissait à peine, et dont le caractère inflexible et les idées absolues lui étaient un continuel sujet de malaise et de contrariété. Les opinions républicaines de cette enfant enthousiaste

avaient achevé de le désespérer; il craignait à chaque instant qu'elle ne le compromît; il rougissait d'elle, et ne la comprenant nullement, il la regardait sincèrement comme une folle du genre sérieux et spleenétique.

Alors il n'avait plus désiré que de s'en défaire à tout prix, pourvu toutefois que son gendre futur eût assez de fortune ou assez d'amour pour ne pas lui demander une dot considérable, et pourvu surtout que sa naissance fût assez élevée pour ne porter aucune atteinte au blason de Fougères. Le comte faisait en réalité très peu de cas de la noblesse; il ne comprenait nullement le parti poétique et chevaleresque que la vanité peut en tirer. Mais comme à cette époque c'était le premier point pour parvenir, comme d'ailleurs le comte n'avait pas d'autre titre à la faveur royale que sa naissance et sa qualité d'émigré, il eût mieux aimé garder sa fille toute sa vie auprès de lui que de la donner à un roturier.

Malheureusement cette fille était majeure, et avec les singularités de son humeur et l'audace tranquille de ses résolutions, il était à craindre qu'elle ne fît un choix étrange. Son père avait frémi de la voir liée si étroitement à la famille Féline. Il avait eu avec elle à ce sujet une seule explication, à la suite de laquelle il s'était résigné, comme par miracle, à la laisser maîtresse de ses actions, et même à faire un accueil obligeant à ses nouveaux amis. Mais depuis, cette intimité lui avait donné de nouvelles inquiétudes, et le bon accueil que Fiamma avait fait à son cousin l'avait soulagé à temps d'une grande anxiété. Soit que le marquis d'Asolo, abjurant ses opinions, se fixât en France et se rattachât aux principes de la cour, soit qu'il retournât faire de la république en Italie et reconquérir les priviléges de la seigneurie vénitienne, c'était un beau parti pour l'ambition, et de plus un prompt moyen de se délivrer de celle qu'en public le comte appelait sa fille chérie, affectant de la consulter sur tout, et de rechercher sans cesse son approbation, quoique en réalité tous les sacrifices de sa tendresse paternelle se fussent bornés à contracter l'innocente habitude de finir toutes ses dissertations par ces trois mots : *Non è vero, Fiamma?*

Lorsqu'il vit le marquis d'Asolo si brusquement éconduit, il entra dans un de ces accès de violence dont les gens du dehors ne l'eussent jamais cru capable, mais devant lesquels sa maison avait souvent l'occasion de trembler. Il appela sa fille au moment où le cousin s'é-

loignait de Fougères dans sa chaise de poste, tandis que Fiamma prenait naturellement le chemin de la maison Féline; alors, la priant de remonter dans sa chambre, il l'y suivit, et en ferma les fenêtres et les portes pour que l'explosion de sa colère ne se fît pas entendre au loin.

Fiamma avait prévu cette éruption volcanique. Elle la contempla avec une insensibilité apparente, quoique une fureur profonde embrasât les secrets replis de son ame orgueilleuse. Quand le comte eut frappé sur la table (sans pourtant s'oublier lui-même jusqu'à la briser); quand il eut lancé autour de lui les éclairs de ses petits yeux bridés, et qu'il lui eut intimé, dans les termes les plus blessans qu'il pût trouver, l'ordre d'entrer dans un couvent, ou de cesser toute relation avec la famille Féline, elle le pria avec un sang-froid cruel de modérer son emportement, dans la crainte, lui dit-elle, d'un de ces accès de toux nerveuse auxquels il était sujet; puis, s'asseyant de manière à ne pas friper sa robe et à conserver dans leur liberté tous les mouvemens de son corps, elle lui répondit ainsi dans le plus pur toscan, avec cette gesticulation noble et avec cet accent sonore et un peu ampoulé des Vénitiens, lorsqu'ils quittent leur dialecte rapide et serré:

— Il me semble que l'objet de cette décision a déjà été discuté entre nous au printemps dernier, et que nous avons pris des conclusions à cet égard. *Votre seigneurie* les aurait-elles oubliées, ou bien me serais-je écartée des conventions que notre mutuelle parole d'honneur avait rendues sacrées?

— Oui certes, mademoiselle! vous avez violé ces conventions et vos promesses. J'ai été bien sot, pour ma part, de me fier aux singeries majestueuses d'une petite comédienne qui passe sa vie à essayer de m'en imposer par ses poses tragiques et ses réponses solennelles; vous avez beaucoup trop suivi le théâtre de la Fenice, signora, et je dois m'estimer heureux que vous n'ayez pas pris la fantaisie de monter sur les planches.

— Vous devriez savoir, monsieur, qu'il n'y a aucune fantaisie folle et désespérée dont il soit prudent de défier une fille dans ma position. — Cependant vous avez raison d'être sûr que vous me défieriez en vain de faire une chose qui ne fût pas conforme à mon orgueil et à ma réserve habituelle.

— En vérité, c'est bien de la bonté de votre part! reprit le comte

avec aigreur. Et en quoi, s'il vous plaît, votre position est-elle si malheureuse?

— Je ne me suis pas servie de cette expression, monsieur, répondit Fiamma. Je ne me suis jamais permis de qualifier en aucune façon la position que vous m'avez faite....

— Laissez cette ironie, répondit brusquement le comte; je sais de reste ce que valent vos simulacres de respect et de politesse. Allons, répondez franchement. D'où vient votre inconcevable ardeur à me désespérer, et votre obstination surhumaine à prendre toujours le parti diamétralement contraire à celui qui pourrait satisfaire la raison et ma sollicitude pour un enfant ingrat?

Les tentatives de déclamation sentimentale étaient ordinairement le second point des remontrances du comte. C'était le moment où Fiamma voyait clairement faiblir son adversaire sous le sentiment d'une honte intérieure. — Un sourire d'une amère éloquence effleura ses lèvres pâles. Puis, après un instant de silence, que le comte oppressé n'eut pas la force de rompre, elle lui dit avec une douceur d'intonation qui cherchait à pallier la rudesse de son raisonnement :

— Pourquoi, mon père, chercher vainement à raviver en vous-même un sentiment qui n'a jamais habité vos entrailles? Je ne me suis jamais plainte, et mon intention n'est pas de rompre l'éternel silence que le devoir m'impose. Si je comprends bien le sujet de votre colère, vous me faites un crime de n'avoir point écouté les propositions du marquis d'Asolo, et vous craignez que je ne songe à contracter une union disproportionnée selon vous avec Simon Féline. J'ai l'honneur de vous rappeler que vous avez reçu de moi une parole sacrée de négation à cet égard. Mon intention, aujourd'hui comme alors est de ne point me marier; et quoique vous ne connaissiez point mon caractère, vous avez pu examiner assez ma conduite pour savoir que je ne suis point capable de me livrer à un sentiment contraire à mes devoirs et à ma fierté. Vouée au célibat par mes goûts et par mes convictions, j'ai l'honneur de vous renouveler l'engagement formel que j'ai pris de ne jamais disposer de moi sans votre approbation, tant que vous continuerez à me traiter avec la justice et la modération que j'implore et que je réclame de votre sagesse et de votre prudence.

— Oui, sans doute ! répliqua le comte en faisant des efforts pour

redevenir plus calme, tandis qu'un profond dépit succédait à sa violence irréfléchie. Vous voudrez bien ne pas vous aller joindre à quelque troupe de Bohémiens dans vos Alpes, ou ne pas vous marier à un paysan de ce village, tant que je consentirai à vous laisser vivre de la façon la plus étrange et la plus indécente qu'une jeune personne puisse rêver; tant que je vous verrai tranquillement courir les bois à cheval avec je ne sais qui; tant que je fermerai les yeux sur je ne sais quelle intrigue sentimentale dont moi seul peut-être ici suis la dupe.....

Le feu de la colère monta au visage de Mlle de Fougères. Elle se leva, et regarda son père en face avec une telle expression de reproche et une telle fierté d'innocence, qu'il fut obligé un instant de baisser les yeux. Jamais elle n'avait mieux mérité le nom symbolique que sa mère lui avait choisi.

— Monsieur, dit-elle en prenant sa voix de contralto, trois notes plus bas qu'à l'ordinaire, il y a vingt-deux ans que je suis au monde, déshéritée de votre tendresse et même de votre attention. J'ai accepté cette indifférence sans surprise et sans dépit, comme une chose juste et naturelle....

Le comte se leva à son tour en frémissant, et ses petits yeux sortirent de sa tête

— Que voulez-vous dire, Fiamma? s'écria-t-il avec un accent de fureur et d'angoisse.

— Rien qui doive vous irriter à ce point, répondit Fiamma tranquillement. Je veux dire (et j'ai le droit de le dire) que vos intérêts commerciaux et l'importance de vos affaires ne vous ont jamais permis de vous occuper de moi, et que j'ai compris combien mon éducation et mes goûts me rendaient étrangère aux sujets de votre sollicitude.

— Est-ce là tout ce que vous vouliez dire? reprit le comte toujours debout et tremblant.

— Quelle autre chose pourrais-je avoir à vous dire? répondit Fiamma avec une froideur dont l'autorité le força de se rasseoir.

— Continuez votre discours à grand effet, dit-il en levant les épaules et en se tournant de côté sur son fauteuil avec impatience; puisqu'il faut que j'avale votre récitatif, allez, que j'arrive au moins au *finale* le plus tôt possible.

— Je dis, monsieur, reprit Fiamma, insensible en apparence

à une raillerie qui lui déchirait les entrailles, car rien n'est plus amer à une personne grave et de bonne foi, que le reproche de charlatanisme; je dis, monsieur, qu'il y a vingt-deux ans que j'existe, et que vous ne vous occupez pas de moi. Il y en a six *aujourd'hui* (je vous prie de remarquer cet anniversaire), que je vis absolument seule, privée d'une mère adorable, sans conseil, sans appui, entièrement livrée à moi-même. Quoique vivant loin de moi depuis le jour de ma naissance, quoique séparé de moi par les Alpes durant cinq de ces dernières années, vous avez pu prendre sur moi assez d'informations pour savoir que jamais le soupçon d'une faute n'a effleuré ma vie; que jamais l'ombre d'un homme n'a passé sur le mur du parc où vous m'avez laissée à la garde d'une servante infirme et débonnaire; et depuis que je suis sous vos yeux, si vous avez daigné les jeter sur mes démarches, vous avez pu savoir que je n'ai eu que deux tête-à-tête en ma vie avec un homme: le premier fut amené avec M. Féline par l'effet d'un hasard que je vous ai raconté; le second, avec le marquis d'Asolo, fut amené par l'effet de votre désir et de votre volonté.

— Est-il vrai que cela soit ainsi? dit le comte, embarrassé de son rôle et craignant d'avoir à demander pardon.

— Vous m'avez fait l'honneur jusqu'ici, répondit Fiamma, de croire à ma parole et de ne pas la récuser.

— Et c'est peut-être une folie que j'ai faite, répliqua-t-il avec une aménité mêlée d'humeur. Vous êtes toujours là prête à vous emporter comme un cheval ombrageux, ou à vous défendre comme un lion blessé! Que sais-je, après tout, moi, de votre vie passée? Je n'y étais pas....

— Puisque *vous n'y étiez pas*, monsieur, reprit Fiamma avec force, vous supposiez sans doute que vous n'aviez rien à craindre pour moi des dangers de la jeunesse et de l'isolement, ou bien....

— Sans doute! sans doute! certainement! interrompit le comte, honteux, terrassé et pressé d'échapper à cette logique rigoureuse. Eh bien, voyons! à quoi nous arrêtons-nous? vous n'aimez pas votre cousin, et vous ne voulez pas vous marier? vous ne voulez pas non plus de M. Féline; mais vous voulez le voir, me contraindre à le recevoir ici pour empêcher qu'on en jase, et passer votre vie chez la vieille femme à dire des *oremus* et à faire de la politique de village. Tout cela me serait fort égal, s'il était possible qu'on con-

nût l'inflexibilité de vos principes et la régularité de vos mœurs; mais vous n'avez pas daigné vous laisser connaître, et l'on fait déjà sur vous, dans le pays, des commentaires de toute sorte. Il faut donc que ces relations inconvenantes et cette intimité déplacée cessent absolument, ou bien je vous exhorterai à suivre la première intention que vous eûtes en arrivant en France, qui était de vous retirer dans un couvent, et à laquelle je m'opposai, espérant que vous prendriez le parti de vous établir plus avantageusement.

— Vous avez trop de bonté pour moi maintenant, monsieur, répondit Fiamma; mais je vous ferai observer qu'aucune loi ne condamne plus les filles à entrer au couvent malgré elles, et que, d'ailleurs, je suis majeure, par conséquent libre de fixer mon domicile où il me plaira. Le sentiment des convenances et la crainte du scandale m'ont engagée jusqu'ici à vous imposer le déplaisir de ma présence; mais si votre désir est de m'eloigner des lieux que vous habitez, je vous prierai de me laisser choisir ma retraite et vivre avec les 1500 livres de rente que ma mère m'a léguées et qui ont suffi jusqu'ici, même dans l'intérieur de votre riche maison, à toutes mes dépenses. Votre seigneurie le sait!...

Elle appuya sur ces derniers mots avec affectation.

— En vérité, Fiamma, vous me rendrez fou, s'écria le comte en mettant ses deux mains sur ses tempes. Vous joignez à votre amertume de caractère des singularités inouies. Vous vous obstinez à vivre misérablement au sein du luxe, pour faire croire apparemment que je suis avare envers vous.

— J'espère, monsieur, répondit-elle, que vous ne me supposez pas de si lâches pensées, et que vous voudrez bien attribuer à mes goûts seulement la modestie de mes habitudes.

— Enfin, vous dites, reprit le comte impatienté, que vous voulez vivre ici à votre guise, en dépit du déshonneur qui peut rejaillir sur moi, ou me couvrir d'une autre sorte de déshonneur en allant vivre seule et loin de moi? Il faut que je passe pour un lâche Cassandre ou pour un tyran domestique: charmante alternative, en vérité!

— Non, monsieur, répondit Fiamma, je ne veux point vous mettre dans cette alternative. S'il est vrai que mes relations avec la famille Féline soient un objet de scandale, vous avez le droit de m'en avertir, et je suis prête à les faire cesser, s'il est nécessaire.

Mais le hasard s'est chargé à point de remédier au mal. M. Féline est parti ce matin du village, pour se fixer à Guéret, où il va exercer sa profession, et où vous savez que je ne vais jamais. Nos entrevues ici deviendront donc assez rares et assez courtes pour n'attirer l'attention de personne.

— A la bonne heure, dit le comte de Fougères, heureux d'en être quitte à si bon marché. Maintenant restons tranquilles, Fiamma, et n'ayons plus de querelles, car cela me fait un mal affreux, et voilà que je commence à tousser.

— Il me semble, monsieur, que ce n'est pas moi qui les provoque, répliqua-t-elle.

Le comte affecta d'être suffoqué par son asthme, afin de terminer une discussion où, comme de coutume, il avait été forcé de battre en retraite. Il sortit en se maudissant de n'avoir pas su résister à un mouvement de colère, et en se promettant bien de ne plus s'occuper de long-temps de la conduite et de l'avenir de sa fille.

XIII.

Fiamma, non moins impatiente que le comte de voir arriver la fin d'une discussion où elle avait parlé cependant avec lenteur et gravité, courut chez la mère Féline. Elle la trouva triste et malade; elle lui dit qu'elle avait aperçu de loin Simon sur la route de Guéret, et demanda s'il reviendrait le soir, quoique, à voir son attirail, elle eût bien observé qu'il allait faire une longue absence. Le ton dont Mme Féline lui répondit qu'il ne reviendrait pas même le lendemain, lui fit comprendre qu'elle ne s'était pas trompée dans ses conjectures. Fiamma depuis plusieurs jours avait compris la douleur de Simon, et n'avait cherché qu'une occasion pour la faire cesser. Cette impatience d'avoir une explication avec le marquis avait été remarquée et interprétée en sens contraire par l'infortuné Simon. Il était parti une heure trop tôt. Le cœur de Fiamma se brisait en songeant aux tortures qu'il avait dû éprouver et qu'il éprouvait sans doute encore; mais d'un autre côte, ce départ étant devenu une chose nécessaire, elle devait maintenir son jeune ami dans sa résolution courageuse. Il lui restait à chercher un moyen de lui donner des consolations sans affaiblir ce courage; elle y son-

gea un instant; c'était une position délicate que la sienne vis-à-vis de Jeanne. Il était facile de voir dans les traits et dans les manières de la vieille femme qu'elle avait deviné récemment le secret de son fils, et qu'elle croyait ses douleurs sans remède.

— C'est le jour des départs, lui dit tout d'un coup Fiamma, sans paraître comprendre l'importance de celui de Simon. Mon cousin vient de partir tout à l'heure!

— De partir! sainte Vierge! s'écria la vieille femme avec la vivacité de l'amour maternel, votre cousin est parti, chère demoiselle? chère enfant! et comment donc si vite?

— C'est un petit secret que je ne veux confier qu'à vous, ma chère vieille mère, répondit Fiamma; et approchant son escabeau de la chaise de Jeanne, elle lui parla ainsi en baissant la voix d'un petit air mystérieux. — Vous saurez que le cher cousin s'était mis en tête de m'épouser.

— Je le savais bien, interrompit Jeanne, nous en parlions avec Simon tous les soirs....

— Vous en parliez? qu'en disait-il?

— Il me demandait s'il ne me semblait pas que ce jeune homme fût amoureux de vous, et s'il était possible que, la chose étant, vous ne vous en aperçussiez pas..... je vous demande pardon de nos réflexions, ma petite, cela ne nous regardait pas; mais moi je vous aime tant que je ne puis me lasser de parler de vous et d'y penser.

— Eh bien! mère Féline, vous ne vous trompiez pas, si vous supposiez que je m'en étais aperçue. Il y avait huit jours que je savais le beau secret de mon cousin et que je m'attendais à une déclaration, lorsque j'ai trouvé l'occasion de prévenir ses frais d'éloquence et de lui déclarer, moi, que je ne voulais me soumettre ni à l'amour, ni au mariage.

— Il paraît que vous avez parlé clairement et prononcé sans appel, puisqu'il est parti tout de suite?

— Une heure après! voyez comme l'amour est chose facile à guérir! A l'heure qu'il est, je suis sûre qu'il est à l'auberge de Guéret et qu'il se regarde dans un beau miroir de poche pour s'assurer que l'air de nos montagnes n'a pas altéré la fraîcheur de ses lèvres et la rondeur de ses joues. — Mais pourquoi secouez-vous la la tête, mère? On dirait que, dans votre jugement, l'amour est une chose plus sérieuse que cela?

— Quant à moi, je n'ai pas connu ses douleurs dans ma jeunesse, répondit Jeanne. J'aimai Pierre Féline, mon cousin, et je l'épousai. Nous étions pauvres tous deux; j'étais une paysanne comme lui, il n'y eut ni obstacles, ni retards. Quand il est mort, j'étais vieille déjà; alors j'étais habituée au malheur; j'avais enterré successivement onze enfans, et sans mon Simon, je n'avais plus qu'à mourir. La douleur est le fait de la vieillesse; je ne me révoltai pas d'être éprouvée après avoir été heureuse. Cependant, si j'étais appelée aujourd'hui à voir périr mon Simon, mon dernier bonheur, ma seule consolation!... ah! Dieu me préserve seulement d'y songer!

— Et pourquoi auriez-vous cette affreuse pensée? Simon est d'une bonne santé.

— Hélas! pas trop!

— Mais il a la force d'ame qui commande au corps de vivre.

— Il n'a bien que trop de force d'ame comme cela! elle le ronge! Mais parlons de vous, Fiamma.

— Non, parlons de lui, mère Jeanne. Moi, je suis forte, bien portante, tranquille, délivrée de mon cousin; occupons-nous de Simon. Il est parti triste, j'ai vu cela ces jours-ci. Je ne vous demande pas ce qu'il avait; je m'en doute.

— Vous vous en doutez? s'écria Jeanne en relevant sa tête inclinée par l'âge, et en fixant ses yeux encore vifs et beaux sur Fiamma.

— Sans doute, répondit la jeune hypocrite, je sais combien sa profession lui est antipathique, et je sais pourtant qu'il n'y a plus à reculer. Il m'a confié ses dégoûts, ses ennuis, ses craintes pour l'avenir...

— En effet, c'est là ce qui le tourmente, répondit Jeanne, et je suis fâchée qu'il ne vous ait pas parlé avant de partir; mais il avait tant de chagrin de nous quitter, qu'il a craint de manquer de force s'il nous faisait des adieux.

— Je comprends tout cela, reprit Fiamma; cependant je trouve qu'il est parti un peu brusquement; je lui aurais donné du courage s'il m'eût consultée.

— Oui, certes, dit Jeanne, s'il vous eût vue aujourd'hui, il serait parti moins malheureux.

— Il faudra qu'il revienne causer avec nous, dit Fiamma, mais pas avant quelques jours, afin de ne pas perdre le fruit de ce grand effort. En attendant, ne pourriez-vous lui écrire, mère Féline?

— Hélas! je ne lui écris jamais, et pour cause.

— Oh bien! sainte femme, vous ne savez pas écrire; je pose les deux genoux devant vous, illettrée sublime!

— Qu'est-ce que vous dites là, mon enfant? vous vous moquez de moi!

— Je baise le bas de ta robe, sainte Geneviève-des-Prés, paysanne sur la terre, reine dans les cieux! — Mais voyons, je vais écrire à Simon sous votre dictée....

— Eh bien! oui, mais non; j'ai bien des petits secrets à lui dire, dans lesquels vous êtes de trop, mignonne.

— En vérité? eh bien! je vais lui écrire de ma part et vous lui porterez ma lettre.

— Bonté divine! que lui écrirez-vous donc?

— Rien d'important ni d'efficace pour le consoler, malheureusement. L'avenir seul peut apporter le remède à ses maux; mais je lui parlerai de mon amitié, de celle de son parrain, de celle de Bonne... je lui dirai qu'il se doit à nous tous, à vous surtout, sa mère chérie... qu'il faut espérer, prendre courage, soigner sa santé, surmonter ses peines; vivre enfin, et nous aimer comme nous l'aimons.

— Écrivez donc tout cela, cher ange, et je le porterai moi-même; car j'ai quelque chose en outre à lui dire.

— Quoi donc? dit la malicieuse Fiamma.

— Rien qui vous concerne, dit la vieille femme.

— Oh! je le crois! reprit l'enfant avec un sourire.

Elle se plaça dans un coin pour écrire, et la vieille se prépara au départ; elle mit son jupon rayé, sa cape de molton blanc, et ses mitons de laine tricotée.

— Mais, comment irai-je? s'écria-t-elle tout d'un coup; il a emprunté le cheval de M. Parquet pour s'en aller, et la mule de Mlle Bonne est en campagne?

— Je vous prêterai Sauvage.

— Oh! oh! non pas, je ne suis pas lasse de vivre, tant que j'aurai mon Simon!

— Comment donc faire? dit Fiamma; chercher un cheval dans le village? Cela va nous retarder. Il est déjà quatre heures. — Et si nous n'en trouvons pas, il faudra que Simon passe cette soirée dans la tristesse!

— Et cette nuit, dit Jeanne, oh! c'est cette nuit que je redoute pour lui; la dernière a été si terrible!

— Pauvre Simon! dit Fiamma; allons, mère Féline, il n'y a qu'un moyen. Vous monterez sur Sauvage; il est doux comme un mouton quand je suis avec lui. Je le tiendrai par la bride, et je vous conduirai à pied jusqu'à la ville.

— Il y a trois lieues! Je ne le souffrirai jamais. Prenez-moi en croupe.

— Sauvage n'est pas habitué à cela; il pourrait nous jeter toutes deux par terre; d'ailleurs il est si petit, que nous serions fort mal à l'aise sur son dos. Allons, je cours le chercher, êtes-vous prête?

— Je ne me laisserai jamais conduire ainsi par vous.

— Il le faut pourtant bien, ce sera charmant, nous aurons l'air de la *Fuite en Égypte*.

— Mais que va-t-on dire? il ne faut pas nous montrer ainsi dans le village.

— Traversez-le à pied, et attendez-moi au grand buis, à l'entrée de la montagne; nous irons par la Coursière, nous ne rencontrerons personne. Allons, partez, j'y serai aussitôt que vous.

Un quart d'heure après, ces deux femmes cheminaient sur le sentier sinueux de la montagne, Jeanne assise sur le petit cheval et enveloppée dans sa cape. Fiamma marchait devant elle, un petit manteau espagnol jeté sur l'épaule, la bride passée au bras, et de temps en temps parlant à Sauvage pour le calmer, car il était fort ennuyé d'aller ainsi au pas et de n'être pas sollicité à caracoler de temps en temps. Cependant, le sentier devenant de plus en plus difficile et escarpé, la nuit commençant à tomber, l'instinct de la prudence le rendit calme et attentif à tous ses pas. Quoique Fiamma marchât comme un Basque, franchissant les roches et se débarrassant des broussailles avec plus de légèreté que Sauvage lui-même, il était sept heures du soir lorsqu'elle aperçut les lumières de la ville. Elle engagea sa vieille amie à mettre pied à terre pour descendre le versant rapide de la dernière colline; et tandis que Sauvage les suivait de lui-même comme un chien, elle soutint Jeanne de son bras robuste et la conduisit jusqu'aux premières maisons. Là, elle lui remit sa lettre pour Simon, et après l'avoir embrassée, elle remonta sur son cheval.

— Bon Dieu! dit Jeanne, si je ne craignais pas les mauvaises langues, je vous emmènerais avec moi coucher à la ville. Voilà le vent qui se lève; il fait noir comme dans l'enfer, et si la neige venait à tomber! Hélas! je suis effrayée de vous voir partir ainsi, seule, à cette heure, par ce froid mortel.

— Allons, bonne mère, ne craignez rien, donnez-moi votre bénédiction, elle me préservera de tout danger. Je vous salue, je vous aime, et comme une véritable héroïne de roman, *je m'élance à cheval dans la nuit orageuse.*

Jeanne, transie de froid, resta pourtant immobile à l'entrée de la rue jusqu'à ce qu'elle eût cessé d'entendre le galop de Sauvage sur la terre durcie par la gelée. O neige! ne tombe pas, murmura la vieille femme en se signant; lune blanche, lève-toi vite, et vous, sainte Vierge, veillez sur elle!

Lorsqu'elle arriva au domicile de maître Parquet, elle fut enchantée d'apprendre de la servante que l'avoué était au café, et que Simon était seul dans l'étude. Elle entra, et le vit appuyé contre le poêle, la tête dans ses mains. Le bruit des petits sabots plats de sa mère le fit tressaillir. Avant qu'elle eût parlé, il avait reconnu son pas encore égal et ferme. Il s'élança dans ses bras, et pour la première fois de sa vie, il s'abandonna au besoin de se laisser consoler par la tendresse maternelle. Un torrent de larmes coula de ses yeux sur le sein de la vieille Jeanne.

— Vous avez fui votre mère, et votre mère court après vous, lui dit-elle avec l'accent grondeur de la tendresse. Autrefois vous n'eussiez pas agi ainsi, votre mère était votre seul amour; à présent j'ai une rivale, un ange que j'aime aussi, mais que j'aime moins que vous. Pourquoi l'aimez-vous plus que moi?

— Oh! ma bonne vieille, ma sainte mère! ne me faites pas de reproches, répondit Simon; je suis trop malheureux. N'empoisonnez pas cet instant où la seule vue de vos cheveux blancs suffit à me donner de la joie au milieu de mon désespoir. Ne croyez pas que je vous aime moins que par le passé. Tant que je vous aurai, je pourrai tout supporter; quand vous mourrez, je mourrai.

— Tais-toi, enfant. Il y a quelqu'un qui saura bien te consoler!... Tais-toi, écoute. Le cousin est parti; on ne l'aime pas, on ne veut pas de lui; il ne reviendra pas.

— Grand Dieu! ma mère, ne me trompez-vous pas pour me consoler? s'écria Simon.

Et il se fit raconter les moindres détails de l'entrevue de Fiamma avec sa mère. Il était si ému, si oppressé, qu'il écoutait à peine la réponse à ses mille questions, tant il avait hâte d'en faire de nouvelles. Il ne comprenait pas la plupart du temps, et se faisait répéter cent fois la même chose. Ce ne fut qu'au bout d'une heure de conversation qu'il comprit la manière dont Fiamma avait accompagné sa mère, et alors seulement Jeanne, rassurée sur le désespoir de son fils, sentit se réveiller ses inquiétudes pour Fiamma, et laissa échapper ces mots :

— Oh! mon Dieu! je ne m'effraie pour elle ni de la nuit, ni de la solitude; elle a un bon cheval, elle est brave et forte comme lui; mais s'il venait à tomber de la neige avant qu'elle fût rentrée? c'est si dangereux dans nos montagnes!

Simon pâlit et fit signe à Jeanne d'écouter. Le vent sifflait avec violence autour de cette maison bien close et bien chauffée. Simon pensa au froid qui devait glacer les membres de Fiamma durant cette nuit rigoureuse; l'angoisse passa dans son cœur, il courut ouvrir la fenêtre : des flocons de neige, amoncelés sur la vitre, tombèrent à ses pieds. Un cri sympathique partit de son sein et de celui de sa mère; puis, ils restèrent immobiles et pâles à se regarder en silence.

Simon courut seller le cheval de M. Parquet, et bientôt il fut sur le sentier de la montagne, courant à toute bride sur les traces de Sauvage. Hélas! la neige les avait couvertes. Jeanne n'avait pas dit un mot pour l'empêcher de partir. Mais quand elle se trouva seule, le poids d'une double inquiétude tombant sur son cœur, elle leva les bras vers le ciel, et lui demanda de ne pas voir lever le jour, si son fils ne devait pas revenir. Cependant elle se rassura peu à peu en voyant que la neige n'épaississait pas. Simon rentra à deux heures du matin. Il avait été loin, sans atteindre la trace de Fiamma. Elle avait été rapide comme le vent et les nuages. Mais la neige ayant cessé de tomber et la lune s'étant levée dans tout son éclat, il avait reconnu la piste de Sauvage, et un peu en arrière, celle de plusieurs loups qui avaient dû le suivre assez long-temps; car il avait remarqué ces traces jusqu'à l'entrée du village de Fougères. Là les sabots du cheval s'étaient montrés délivrés de leur

sinistre cortége, et il avait espéré atteindre la brave amazone. Mais en vain. Il avait conduit sa monture à la cabane pour la faire reposer un instant, et pendant ce temps il s'était glissé dans les cours du château. Il avait vu, à la lueur des flambeaux, Sauvage fumant de sueur, entre deux palefreniers empressés à le frotter et à l'envelopper de couvertures. Il avait même entendu dire à un de de ces laquais : « Diable! voilà une drôle de promenade. Heureusement que M. le comte est couché. Sa toux nerveuse l'occupe plus que sa fille. » L'autre avait répondu : « C'est bon! cela ne nous regarde pas. Mademoiselle n'est pas ce qu'elle paraît, ni monsieur non plus. Mademoiselle est bonne, il ne faut pas parler d'elle. Monsieur a le diable au corps, il faut avoir soin d'en dire du bien. »

Simon était revenu à Guéret par la grande route. C'était le plus long, mais il y avait moins de dangers et de difficultés. En attendant, M. Parquet s'était fait raconter toute l'histoire, et quoique Mme Féline eût caché le secret de Simon, il avait tout compris et tout deviné d'avance. Ils soupèrent tous trois ensemble, et tout en buvant la presque totalité du vin chaud qu'il avait fait préparer pour son filleul, M. Parquet parla ainsi :

— Enfant, tu es amoureux de Mlle de Fougères, et tu ne lui déplais pas. Elle a fait vœu de célibat, tu as fait vœu de ne lui parler jamais de ton amour. M. de Fougères ne consentira jamais à te la donner. Voilà trois obstacles à ton mariage. Cependant ces trois-là ne pèsent pas une once si tu viens à bout de lever le quatrième, et celui-là, c'est ta misère et ton obscurité. Il faut sortir d'incertitude; il faut plaider d'aujourd'hui en huit. Si tu n'as pas de talent, il faut en acquérir; si tu en as, il n'y a plus qu'un peu de patience à prendre, un peu d'argent à gagner, et Mlle de Fougères est à toi.

Simon, dont le cœur frémissait durant ce discours, supplia son cher parrain de ne point le leurrer de ces chimères. Mais M. Parquet était un optimiste absolu après boire.

— Cela sera comme je te dis, s'écria-t-il avec colère; tu as du talent, j'en suis sûr. Quand j'avance une chose pareille, on doit me croire. Tu seras un jour célèbre, et par conséquent riche et puissant. C'est assez reculer, il faut sauter; il faut jeter ton anneau ducal dans l'Adriatique; il faut être le doge de notre dogaresse. Tu as tout ce qu'il faut dans ta cervelle et dans ta poitrine, dans

ton ame et dans tes poumons pour être orateur. Dans huit jours la question sera résolue, ou bien il faudra poser une nouvelle question sans se rebuter.

Simon, craignant que le vin chaud et les divagations décevantes de son parrain ne vinssent à lui porter à la tête, alla se coucher. En se déshabillant, il trouva dans son gilet la lettre que sa mère lui avait remise de la part de Fiamma, et que, dans son effroi à l'aspect de la neige, et dans les agitations qui en avaient été la suite, il n'avait pas pu lire. A ce surcroît de bonheur, il baisa la lettre avec effusion; il l'ouvrit d'une main tremblante. Il croyait y trouver une amicale semonce; il n'y trouva que ces mots :

« Simon, travaillez. Je vous aime. »

Pendant que, brisé de fatigue, mais heureux comme il ne l'avait jamais été de sa vie, il s'endormait dans un bon lit, sa mère, conduite galamment par l'avoué jusqu'à la porte de la meilleure chambre de la maison, lui adressait quelques reproches.

— Vous échauffez trop la tête de mon pauvre enfant, lui disait-elle. Vous lui promettez comme certaines des choses presque impossibles. Au premier obstacle, vous le verrez perdre courage pour s'être trop vite flatté, et ce sera votre faute, voisin.

— Ne craignez donc rien, répondit M. Parquet; il lui faut un aiguillon. L'ambition s'est endormie; il faut se servir de l'amour pour l'aider à poser hardiment les fondemens de sa destinée. Il importe peu qu'il épouse sa belle, pourvu qu'il épouse sa profession.

XIV.

Simon débuta. Parquet lui avait réservé une belle affaire; il la lui avait gardée avec amour. C'était un beau crime à grand effet, avec passion, scènes tragiques, mystères, tout ce qui rend le spectacle de la cour d'assises si émouvant pour le peuple. Tout le monde s'étonna de voir que Parquet cédait le monopole de cette matière à succès à un enfant dont on n'espérait pas grand'chose, attendu son extérieur débile et ses manières réservées. La plupart des dilettanti de déclamation faillirent se retirer avec humeur. Simon fit un effort inoui sur le dégoût qu'il éprouvait à se mettre en évidence et sur la timidité naturelle à l'homme consciencieux.

Il articula les premiers mots avec une angoisse inexprimable. Ses genoux se dérobaient sous lui; un nuage flottait autour de sa tête. Plusieurs fois il hésita à se rasseoir ou à s'enfuir. Il avait écrit sur une feuille volante de ses pièces, au moment de se lever : « Cet instant va décider de ma vie. S'il y a une lueur d'espoir, je vais la rallumer ou l'éteindre à jamais. » C'était à Fiamma qu'il pensait. La crise était arrivée; il allait faire un pas vers elle, ou voir un abîme s'ouvrir entre eux. L'importance du succès n'était pas en rapport avec le tort irréparable de la défaite. Avec du talent, il avait une chance pour posséder cette femme; sans talent, il les avait toutes pour la perdre. Que de motifs de terreur et d'éblouissement!

Mais il avait mis sur son cœur le billet de Fiamma, les trois seuls mots qu'il possédait de son écriture. Il eut confiance en cette relique, et continua, quoique sa parole fût confuse et entrecoupée. Le bon Parquet, assis à ses côtés, était plus à plaindre encore que lui; il rougissait et pâlissait tour à tour. Il portait alternativement un regard d'anxiété sur Simon, comme pour le supplier d'avoir courage; puis, comme s'il eût craint d'avoir été aperçu, il reportait son regard terrible et menaçant sur les juges, pour défendre à leurs visages cette expression de pitié ou d'ironie qui condamne et décourage. Enfin, il se tournait de temps en temps vers le public, pour faire taire ses chuchotemens et ses murmures, d'un air à la fois imposant et paternel, qui semblait dire : « Prenez patience, vous allez être satisfaits; c'est moi qui vous en réponds. »

Cette agonie ne fut pas longue. Simon eut bientôt pris le dessus. Sa taille se redressa et grandit peu à peu. Sa voix pure et grave prit de la force, sans perdre un reste d'émotion qui lui donnait plus de puissance encore. Son visage resta pâle et mélancolique; mais ses grands yeux noirs lancèrent des éclairs, et une majesté sublime entoura son front d'une invisible auréole. D'abord, on s'étonna de la simplicité de ses paroles et de la sobriété de ses gestes, et on disait encore : *Pas mal*, lorsque Parquet murmurait déjà entre ses lèvres : *Bien, bien!* Mais bientôt la conviction passa dans tous les cœurs, et l'orateur s'empara de son auditoire au point que l'esprit s'abstint de le juger. Les fibres furent émues, les ames subirent la loi d'obéissance sympathique qu'il est donné aux ames supérieures de leur imposer. Ceux qui aimaient le plus

la métaphore ampoulée pleurèrent comme les autres, et ne s'aperçurent pas que la métaphore manquait à son discours. Parquet, plus habitué à l'analyse, s'en aperçut, et ne s'étonna pas qu'on pût être grand par d'autres moyens que ceux qu'il avait estimés jusqu'alors. Il avait trop de sens pour ne pas le savoir depuis long-temps; mais il n'eût pas cru qu'un auditoire grossier pût se passer d'un peu de ce qu'il appelait la *poudre aux yeux*. De ce moment, il se sentit supplanté, et la faiblesse de la nature lui fit éprouver un mouvement de chagrin. Mais ce chagrin ne dura pas plus de temps qu'il n'en fallut pour prendre une large prise de tabac en fronçant un peu le sourcil. En secouant sur son rabat l'excédant de ce copieux chargement, le digne homme secoua les légers grains de misère humaine qui eussent pu obscurcir la sincérité de sa joie. Il fondit en larmes, en embrassant son filleul à la fin de l'audience, et en lui disant : « C'est fini, je ne plaide plus, et désormais c'est par toi que je triomphe. »

Ils avaient fait trois pas dans la rue, lorsque Parquet, s'arrêtant pour regarder une paysanne qui passait aussi vite que la foule pouvait le permettre, se dit comme à lui-même :

— Ouais! voilà une montagnarde qui a la main bien blanche!

Simon se retourna précipitamment; il ne vit qu'une femme enveloppée d'une cape qui cachait entièrement son visage, parce que d'une main elle la tenait abaissée comme pour défendre une vue faible de l'éclat du soleil. Cette main était si belle et cette démarche si alerte, que Simon ne put s'y tromper. C'était Fiamma. Il eut bien de la peine à s'empêcher de courir après elle.

— Gardez-vous-en bien, lui dit Parquet, ce serait une indiscrétion. Puisqu'on se déguise, c'est qu'on ne veut pas que vous sachiez qu'on était là. D'ailleurs, peut-être nous sommes-nous trompés!

— Ce n'est pas moi qu'elle peut tromper en se déguisant, dit Simon. N'ai-je pas reconnu ces deux raies bleues au poignet, reste des cruautés du bec d'Italia?..

— Oh! l'œil de l'amant! dit Parquet. Eh bien! Simon, qu'est-ce que je te disais? on t'aime, et tu as du talent, et un jour...

— Et un jour je me brûlerai la cervelle, répondit Simon en lui pressant vivement le bras, si je me laisse prendre à vos belles pa-

roles. Mon ami, épargnez-moi, dans ce moment surtout, où je n'aï pas bien ma tête, et où je ne me soutiens plus qu'avec peine.

— Appuie-toi sur moi, lui dit Parquet, tâchons de rejoindre ta mère dans cette foule, et viens avec moi boire du bishoff à la maison. Je n'y manque jamais après avoir plaidé, et je m'en trouve bien; d'ailleurs, je ne serai pas fâché d'en boire moi-même, j'ai sué, tremblé et brûlé plus que toi, en t'écoutant.

Simon, n'osant aller encore à Fougères, écrivit à Fiamma pour la remercier des encouragemens qu'elle lui avait donnés et auxquels il devait le bonheur de son début. — Il était bien résolu à ne pas violer son vœu; mais néanmoins il lui échappa malgré lui des paroles passionnées et l'expression d'une vague espérance.

Fiamma le comprit, et lui répondit une lettre fort affectueuse, mais plus réservée qu'il ne s'y était attendu. Elle semblait rétracter avec une extrême adresse le sens passionné que Simon eût pu donner aux trois mots de son premier billet, et lui faire entendre qu'il y aurait folie de sa part à prendre pour une déclaration d'amour cette parole écrite, ou plutôt criée du fond d'une ame fraternelle, en un moment de sainte sollicitude. En parlant succinctement du départ de son cousin, elle ne perdait pas l'occasion de parler de son aversion pour le mariage et de l'incapacité de son ame pour tout autre sentiment que l'amitié et le dévouement politique. Elle finissait en engageant Simon à lui écrire souvent, à lui rendre compte de toutes les actions et de toutes les émotions de sa vie, comme il avait coutume de le faire à Fougères; elle se liait par une promesse réciproque.

Simon ne fut pas aussi reconnaissant de cette lettre qu'il eût dû l'être; il eût accusé Mlle de Fougères d'un mouvement de hauteur, s'il n'eût rapporté au mystère de sa conduite relativement au vœu de célibat, toutes les démarches qu'il ne comprenait pas bien; mais cette excuse ne lui était que plus cruelle, car ce mystère le tourmentait étrangement. Il avait entendu Parquet faire mille suppositions, dont la plus constante était celle d'un engagement pris en Italie, en raison d'un amour contrarié. Cependant, comme Mlle de Fougères ne parlait jamais de retourner dans son pays, quoique elle fût majeure et libre de quitter son père, ou de lui arracher son consentement, il était probable qu'il n'y avait plus pour elle aucun

espoir de ce côté-là. C'était peut-être à un mort qu'elle conservait cette noble fidélité que M. Parquet ne regardait cependant pas comme inviolable. Il encourageait donc Simon à garder l'espérance, et le pauvre enfant, quoique rongé par cette espérance dévorante, la conservait malgré lui, tout en niant qu'il l'eût jamais conçue.

Cependant les mois et les années s'écoulèrent sans apporter aucun changement dans leur situation respective, et l'espoir de Simon s'évanouit. Mlle de Fougères se montra constamment la même : aussi bonne, aussi dévouée, aussi exclusivement occupée de lui; mais jamais il n'y eut plus dans ses lettres une parole équivoque, jamais dans ses manières une contradition, si légère qu'elle fût, avec ses paroles. Sa vie fut toujours aussi solitaire, aussi calme au dehors, aussi orageuse au dedans. Lorsque le feu de la jeunesse tourmentait cette tête ardente, le grand air, le vent des montagnes, la chaleur du soleil, suffisaient à la rafraîchir ou à l'éteindre par la fatigue. Quelquefois elle se levait avant le jour, allait brider elle-même son cheval, et disparaissait avec lui jusqu'au soir. Jamais on ne la rencontra en aucune compagnie que ce fût. Deux pistolets d'arçon dont elle se fût fort bien servie au besoin, et un grand chien loup horriblement hargneux, qu'elle s'adjoignit pour garde-du-corps, la mettaient à l'abri des hommes et des bêtes.

D'ailleurs, au bout d'un certain temps, elle avait inspiré assez d'estime et de respect pour être sûre de ne rencontrer nulle part d'hostilité insolente, ou de trouver partout des défenseurs empressés. L'opinion qui s'abuse souvent, mais qui s'éclaire toujours, redevint peu à peu équitable envers elle. Quoiqu'elle fît des libéralités fort strictes eu égard à l'argent qu'on lui supposait disponible, quoique son maintien semblât toujours altier et son caractère incapable d'aucune concession à la force populaire, le peuple du village et des environs, émerveillé de la pureté de ses mœurs avec une vie si indépendante et une beauté si remarquable, la prit, sinon en grande amitié, du moins en grande considération. On lui demandait plus souvent des conseils que des aumônes, et on se laissait volontiers guider par elle dans les affaires délicates. M. Parquet prétendait qu'elle lui enlevait beaucoup de clientelle, à force de concilier des inimitiés et d'apaiser des ressentimens. La sagesse

et l'équité semblaient être la base de son caractère, et en exclure un peu la tendresse et l'enthousiasme.

Simon le pensait ainsi; Parquet, devant qui elle s'observait moins, en jugeait autrement. Souvent, lorsqu'ils parlaient d'elle ensemble, le jeune homme opinait que l'amour était une passion inconnue à Fiamma; Parquet secouait la tête.

— Qu'elle n'en ait pas pour toi, lui disait-il, je n'en répondrais pas. Je ne sais plus à quoi m'en tenir à cet égard; mais qu'elle n'en ait jamais eu pour personne ou qu'elle ne soit jamais capable d'en avoir, c'est ce qu'on ne me persuadera pas aisément. Tu plaides mieux que moi, Féline, mais tu ne connais pas mieux le cœur humain. Sois sûr que j'ai surpris chez elle bien des contradictions; par exemple, un jour elle nous fit un grand discours pour nous prouver qu'il valait mieux soulager peu à peu le pauvre, et l'aider à sortir lui-même de sa misère, que de lui donner tout à coup le bien-être dont il ne ferait qu'abuser. — Cela pouvait être fort juste; mais deux heures après, je vis que cette modération n'était guère dans son caractère, car en passant devant la maison du pauvre Mion, et en le voyant entrer avec ses enfans sous sa misérable hutte, où l'on ne peut se tenir debout, elle s'écria avec chaleur : O ciel! avec mille francs on donnerait à cette famille un logement sain, et cependant elle reste courbée sous ce hangar, à la porte d'un château!... — Je lui fis observer qu'elle pouvait bien disposer d'un billet de mille francs pour des malheureux; M. de Fougères m'avait encore dit la veille : Engagez donc Fiamma à me demander tout ce qu'elle désire et j'y souscrirai. Je ne me plains que de son excessive économie. — Fiamma alors changea de visage, et me répondit d'un air étrange : Parquet, vous devriez être habitué à cette vérité aussi ancienne que le monde : — Ne vous fiez pas à l'apparence. — Va, Simon, ajoutait Parquet, sois sûr qu'il y a là *un mystère d'iniquité* de la part de M. de Fougères. Simon lui renvoyait en riant cette phrase de cour d'assises, et trouvait la supposition folle. Il était bien prouvé désormais pour tout le monde que M. de Fougères était un hypocrite de bonté, mais non de probité, un homme dur, égoïste, étroit d'idées et de sentimens, peureux et avare; mais il était impossible de trouver en lui assez d'étoffe pour en habiller le personnage du plus maigre scélérat.

Cependant, comme les gens heureux et faits pour l'être se lassent vite des investigations actives, et s'accommodent de tout ce qui s'accommode à eux, M. Parquet finit par accepter Mlle de Fougères pour ce qu'elle voulait être, et il en vint même à conseiller à Simon de la regarder comme sa sœur, et de ne plus songer à devenir son amant ou son époux. Simon s'efforça de s'habituer à cette conviction; mais il avait beau faire, la force de son amour l'écartait à chaque instant avec impatience. Trop fier pour vouloir être plaint, depuis long-temps il avait cessé d'avouer sa passion, et il la cachait désormais non-seulement à son ami, mais encore à sa mère. Jeanne n'en était pas dupe; on ne trompe pas une mère comme elle. Mais elle respectait son courage; et seule peut-être, contre tous, elle ne désespérait pas de le voir récompensé.

Plusieurs partis se présentèrent inutilement pour Mlle de Fougères. Il en fut ainsi pour Mlle Parquet. Cette jeune personne montra, il est vrai, un peu d'hésitation chaque fois, et ne se prononça jamais, comme son amie, contre le mariage; mais au fond du cœur, plus elle voyait ou croyait voir Simon renoncer à son amour pour Fiamma, plus elle se flattait qu'il reconnaîtrait combien elle était elle-même un parti sortable, et offrant (à lui spécialement) toutes les garanties du bonheur et du bien-être. Elle garda aussi son secret, même avec Fiamma, ayant un peu de honte d'aimer un homme qui se montrait si peu empressé à l'obtenir, et craignant, en prenant un arbitre, de perdre la faible espérance qu'elle conservait encore.

L'amour ayant pris dans le cœur de Simon un caractère grave, constant, mélancolique, il continua ses débuts avec le plus grand succès. Il fut aidé à se faire connaître par l'abandon que lui fit M. Parquet de sa toque d'avocat. Se réservant les tracas lucratifs de l'étude, il lui fit plaider toutes les causes qu'il eût plaidées lui-même. Depuis long-temps il avait caressé cette espérance de se retirer du barreau en y laissant un successeur digne de lui et créé par lui. Il avait mis là tout son orgueil, et il triomphait de ne pas laisser l'héritage de sa clientelle aux rivaux qui avaient osé lutter contre lui durant sa vie parlementaire. Il se sentait trop vieux pour parler avec les mêmes avantages qu'autrefois. Ses dents l'abandonnaient, et il disait souvent qu'il avait bien fait d'imiter les grands comédiens, qui se retirent avant d'avoir perdu la faveur du public idolâtre. Simon s'acquitta, envers lui et malgré lui, des avances gé-

néreuses qu'il en avait reçues; mais après avoir satisfait à ce devoir, il montra assez peu d'empressement à profiter de sa réputation et de sa force. Appelé au loin, il s'y traînait nonchalamment, et plaidait en artiste plutôt qu'en praticien, c'est-à-dire selon que l'occasion lui semblait belle pour faire un grand acte de justice ou de talent, sans s'occuper beaucoup de ses profits personnels. Parquet le louait de sa générosité, mais il s'attachait à lui prouver qu'elle pouvait s'accommoder d'une volonté active et soutenue de faire fortune. Simon se voyait forcé de lui avouer que l'ambition était morte dans son cœur, qu'il n'aimait son métier que sous la face de l'art, et que peu lui importait l'avenir. Ses opinions politiques étaient pourtant toujours aussi prononcées et sa foi aussi ardente; mais il semblait ne plus s'attribuer la force de lui faire faire de grands progrès. Fiamma, qui l'étudiait attentivement dans les rares entrevues qu'elle avait avec lui, et dans les nombreuses lettres qu'elle en recevait, comprit que l'amour était devenu chez lui un mal plutôt qu'un bien, et qu'il était nécessaire d'opérer en lui une révolution.

XV.

Elle alla un jour frapper à la porte de M. de Fougères et pria son valet de chambre de lui dire qu'elle désirait lui parler, s'il en avait le temps, et qu'elle l'attendait dans son appartement, car elle n'entrait jamais dans celui de M. de Fougères; et comme leurs occupations n'avaient rien de commun, ils passaient quelquefois plusieurs jours sous le même toit sans se voir. Un instant après qu'elle fut rentrée chez elle, M. de Fougères se présenta. Il avait dans les manières une aménité charmante depuis quelque temps, et comme il conservait cette bonne disposition avec elle, jusque dans le tête-à-tête, s'empressant à lui complaire, et recherchant son approbation sur les choses les plus frivoles, elle avait lieu de penser qu'il avait quelque concession de principes à lui demander.

— Me voici, ma chère Fiamma, lui dit-il, et je suis d'autant plus content d'avoir été appelé par vous, que j'avais moi-même à vous parler d'une affaire importante.

— Écouterai-je, monsieur, les ordres que vous avez à me donner, ou commencerai-je par vous présenter ma supplique?

— Pourquoi ne m'appelez-vous pas votre père, Fiamma? Je suis affligé de la froideur de vos manières avec moi. Nous avons été long-temps sans nous connaître, mais aujourd'hui que nous avons lieu de nous estimer réciproquement, un peu d'affection ne viendra-t-elle pas de vous à moi?

— Je vous appellerai mon père, si vous le désirez, répondit Fiamma assez froidement; car à voir le patelinage de ce préambule, elle craignait une tentative d'empiétement sur son indépendance, et ne se livrait nullement à la flatterie. Elle entra tout de suite en matière et demanda non la *permission*, mais *l'approbation* de se retirer dans un couvent. Fiamma avait alors vingt-cinq ans, et il était difficile de lui imposer d'autres lois que celles des convenances, celles de l'affection n'existant pas.

M. de Fougères montra un peu de malaise.— Certainement, ma chère fille, dit-il, je ne puis ni ne veux m'opposer à aucune de vos volontés; mais si par tendresse et par raison, je puis obtenir de vous que vous n'exécutiez pas ce dessein, dans les circonstances où nous nous trouvons vis-à-vis l'un l'autre..... Il s'arrêta avec embarras.

— Je vous avoue, monsieur, dit-elle, que j'ignore absolument ce qu'ont d'extraordinaire ces circonstances, et par conséquent ce qu'elles ont de commun avec le désir que je manifeste.

— En vérité, Fiamma? vous l'ignorez, et ce n'est pas en raison de ces circonstances que vous désirez vous éloigner de moi?

— Je vous le jure, monsieur.

— En ce cas, ma fille, que votre volonté soit faite. Seulement vous ne refuserez pas de sanctionner par votre présence l'acte qui va changer mon existence.... Ici le comte entra dans une apologie tourmentée et fatigante de sa conduite, durant laquelle il répéta plus de vingt fois, *non è vero, Fiamma?* pour arriver au résultat difficile qui lui tenait à la gorge. Enfin il avoua, avec beaucoup de trouble et d'appréhension, qu'il était à la veille de se remarier.

— En vérité! s'écria Fiamma en tressaillant sur sa chaise. Eh bien! mon père, je vous approuve et même je vous remercie; vous ne pouviez m'apprendre une plus heureuse nouvelle, et la joie que j'en ressens est si vive, que je ne sais comment l'exprimer.

Le comte la regarda en face attentivement, et voyant en effet la satisfaction briller sur son visage, il devint rêveur et lui dit en oubliant tout-à-fait son rôle :

— Mais pourquoi donc êtes-vous si réjouie, Fiamma? Je suis obligé de vous faire observer que les conséquences de ce mariage peuvent diminuer votre fortune considérablement, et que toute autre personne, dans votre position, m'en ferait peut-être un reproche. Il y a dans toutes vos pensées quelque chose d'inexplicable pour moi....

Fiamma sourit. — Vous êtes habitué, monsieur, lui dit-elle, à mettre la richesse en tête des causes du bonheur. Je crois que vous avez raison, vivant de la vie d'action et de réalité. Quant à moi, habituée à me nourrir de rêveries et de contemplations, je ne fais aucun cas, *votre seigneurie le sait*, des biens temporels. (*Ella lo sa* était une locution habituelle de Fiamma avec son père, équivalente au *non è vero?* de celui-ci.) Destinée au célibat, continua-t-elle, j'ai toujours pensé avec regret que ces richesses si précieuses et si nécessaires aux hommes, acquises par vous avec tant de peines et de soucis, deviendraient stériles entre mes mains, et qu'il était bien regrettable que vous n'eussiez pas d'autres enfans que moi pour perpétuer votre nom et utiliser votre fortune.

— Dites-vous ce que vous pensez, Fiamma? s'écria le comte en l'observant toujours attentivement.

— Votre seigneurie le sait.

— Pourquoi dites-vous que je le sais?

— *Ella lo sa*, reprit Fiamma, que 1500 livres de rente me suffisent pour être à l'aise, que je n'ai point le goût du luxe, que mes vêtemens sont d'une excessive simplicité, que je n'ai point de domestique particulier, que je me sers moi-même, que je ne sors jamais qu'avec mon cheval, lequel dans le pays a coûté 50 écus.

— Je sais tout cela, Fiamma, et je m'en étonne; maintenant j'espère que, loin de vous regarder comme ruinée et forcée à cette économie, vous vous souviendrez que la moitié, et même le quart de votre héritage est encore assez considérable pour vous faire riche, et que s'il vous plaît de vous marier....

— Votre seigneurie sait que je ne le veux pas. Maintenant veut-elle me permettre d'entrer au couvent le plus tôt possible?

Ce n'était pas l'avis du comte. Il était d'une insigne poltron-

nerie devant l'opinion publique; et comme tous les gens sans vertus, toute l'affaire de sa vie après l'argent (et peut-être à cause de la considération dont il avait besoin pour s'enrichir), était de passer pour les avoir toutes. Il craignait beaucoup qu'on ne blâmât son mariage, et il sentait qu'il était facile à sa fille, soit par ses plaintes, soit par une affectation de silence et de retraite monastique, de se donner pour une victime de cette fantaisie. Il la supplia de venir à Paris avec lui, afin d'assister à son mariage et d'y fixer ensuite sa résidence dans le couvent qu'il lui plairait de choisir, mais non d'une manière absolue, car il désirait qu'elle reparût avec lui momentanément dans la province, afin qu'on ne les crût pas brouillés ensemble.

Tout cet arrangement se conciliait assez avec les projets de Fiamma. Elle consentit à tout, et son père la quitta enchanté d'elle, bénissant cette fois sa bizarrerie et lui baisant la main avec une grace tout italienne.

La nouvelle du mariage de M. de Fougères avec une riche veuve encore jeune se répandit bientôt. Le comte avait coupé ses ailes de pigeon, supprimé la poudre, les culottes courtes, et s'était, en un mot, adonisé. On s'aperçut alors qu'il n'était pas si vieux qu'on l'avait cru. Ses cheveux étaient encore bruns, sa tournure alerte, et l'on pouvait craindre pour sa fille l'arrivée de plusieurs héritiers dans la famille. Fiamma s'en réjouissait sincèrement. Parquet, tout en connaissant son indifférence pour la richesse, trouvait encore dans cette joie excessive quelque chose d'extraordinaire.

Quant à Simon, une grande douleur était entrée dans son ame, et mille pressentimens sinistres lui rendirent effrayant ce départ de Fiamma; elle annonçait cependant son retour pour le printemps suivant avec sa future belle-mère.

Mais peu à peu Simon comprit, à ses lettres, que le bonheur de sa présence était perdu pour lui. Quand il sut qu'elle était entrée dans un couvent, son désespoir augmenta. Il craignit, avec quelque apparence de raison, qu'elle ne s'y enfermât pour toujours; elle avait passé l'âge où le grand air et l'exercice sont indispensables, et le couvent n'apporta guère d'autre modification à son genre de vie. Depuis long-temps il la voyait rarement et n'avait que des communications épistolaires avec elle. Mais les précieuses entrevues, et surtout ces longues lettres si bonnes, si philosophiques, si

sages, si pures de morale et de sentiment, ces lettres qui l'eussent empêché de se corrompre s'il eût été disposé à le faire, et qui l'eussent fait grand s'il ne l'eût été par lui-même, allaient peut-être lui manquer pour jamais.

Peu à peu, en effet, les lettres devinrent rares et laconiques, et la probabilité que Fiamma rétablît sa résidence habituelle à Fougères devint précaire. Il écrivit d'autant plus qu'on lui écrivait moins, et témoigna sa douleur très vivement. On lui répondit avec bonté, mais de manière à lui prouver la nécessité de se soumettre.

Alors Simon perdit tout-à-fait l'espoir qu'il avait gardé mystérieusement caché au fond de son cœur. Il pleura avec amertume, s'irrita contre la destinée, accusa Fiamma d'avoir un cœur de fer, et songea à se brûler la cervelle. Peut-être l'eût-il fait s'il n'eût pas eu de mère.

Alors ce que Fiamma avait prévu arriva. Il abandonna les rêves de l'amour, et conservant l'amertume du regret au fond de ses entrailles comme un cadavre qui reste enseveli sous les eaux, il se jeta tout-à-fait dans la vie active. L'ambition se ralluma, car il fallait à Simon Féline le repos de la tombe ou la vie des passions. Il se rendit aux conseils de M. Parquet, et s'occupa exclusivement de son état. Sa renommée grandit, et son crédit devint tel en peu de temps, qu'il put compter à coup sûr sur une fortune considérable pour l'avenir et sur une haute carrière politique.

Au milieu des fatigues et des ennuis de cette existence laborieuse, la crainte de perdre bientôt sa mère et d'être livré seul et sans affection exclusive au caprice de la destinée se fit vivement sentir. Jeanne faiblissait, non de caractère, mais de santé. Elle avait quelquefois des absences de mémoire, et semblait vivre dans une sorte de somnambulisme. Quand elle retrouvait la plénitude de ses facultés, c'était avec une intensité qui ressemblait à la fièvre et faisait craindre la fin prochaine d'une vie qui avait perdu la régularité de son cours.

Simon Féline avait de si grandes obligations à l'excellent M. Parquet, qu'il était avide de trouver un moyen de s'acquitter. Ces raisons, réunies à un peu de dépit contre celle qui s'était emparée si long-temps de lui exclusivement pour l'abandonner tout d'un coup sans motif, lui firent songer à rechercher Bonne Parquet en mariage. Il en parla à son père.

— Doucement, doucement! répondit l'avoué. Ce serait le vœu le plus cher de mon cœur, et tu te souviens que ce l'était avant que nous eussions pensé à faire de toi un grand personnage; je n'y ai renoncé qu'en te voyant amoureux de notre pauvre dogaresse, que voici, hélas! bien loin de nous, et peut-être pour toujours. Maintenant, si tu veux épouser Bonne, et que Bonne veuille t'épouser, c'est bien. Mais prenons garde....

— Craignez-vous que je ne sois pas bien guéri de mon amour insensé? dit Simon; il y a plus de quatre ans que je ne me flatte plus; c'est une assez longue épreuve.

— Il n'y a pas si long-temps que cela! dit Parquet en hochant la tête. Enfin, réfléchis.... Tu es un gros bonnet à présent, maître Simon; et cependant j'aimerais mieux que ma fille n'eût pas l'honneur de porter ton nom que de la voir manquer du bonheur domestique, si nécessaire aux femmes, vu que rien ne le remplace pour elles. Ma pauvre Bonne n'est pas une princesse de roman comme notre chère dogaresse qui l'a supplantée, et que je voudrais voir ici, dût-elle la supplanter encore! Dans tous les cas, garde-toi de parler de tes intentions avant d'être bien sûr de toi.

Simon, sans faire part à Bonne de ses projets, se montra plus occupé d'elle que par le passé. Il l'examina avec attention, et remarqua dans cette jeune fille les plus belles qualités du cœur. Bonne, plus jeune de plusieurs années que ses amis Simon et Fiamma, avait acquis des agrémens, au lieu d'en perdre; elle était assez bien faite, sans être précisément belle. En outre, elle s'était parée d'un petit défaut dont l'absurdité des hommes démontre la puissance, lorsqu'au contraire il devrait ôter du prix à la femme qui l'acquiert. A force de voir soupirer autour d'elle d'honorables adorateurs, elle était devenue un peu coquette. Sa naïveté timide s'était laissée corrompre ou s'était embellie (comme il vous plaira) de mille petites ruses demi-élégantes, demi-villageoises. Depuis que son amie Fiamma était partie, elle s'était approprié quelques-unes de ses belles manières, et quelquefois elle se surprenait à faire la dogaresse, tout en faisant manger ses poules ou en préparant le bishoff de son père.

Simon, qui avait été long-temps sans la voir, s'étonna de ce changement, et se laissa prendre à un piége bien simple et bien connu, mais qui ne manque jamais son effet. Il se trouva en con-

currence avec un rival, et il désira, ne fût-ce que par orgueil, le faire renvoyer. Il avait dans le caractère un peu l'amour de la domination. C'est le mal des ames qui se sentent fortes, et souvent cette preuve de leur force est la source de leurs faiblesses. Bonne s'aperçut de la surprise qu'il éprouvait de ne pas supplanter son concurrent aussi vite qu'il se l'était imaginé; elle changea cette surprise en dépit, avec un peu de ruse. Le concurrent était un jeune médecin d'une belle et bonne figure, ne manqnant pas de talent, et assez capable, non de lutter avec Simon, mais de faire oublier une ingratitude. Bonne, en petite rusée, l'accueillit d'autant mieux qu'elle vit Simon plus assidu. M. Parquet s'aperçut de ce manége, et ne reconnaissant pas là la droiture accoutumée de sa chère enfant, il la gronda un peu.

— Écoutez, cher papa, lui dit-elle; M. Simon est un capricieux qui m'a fait assez souffrir. Je l'ai attendu long-temps, croyant ce que tout le monde croyait, qu'il finirait par se prononcer. Il ne l'a pas fait dans le temps où je ne souffrais aucun galant près de moi, pour ne pas le décourager. A présent, il daigne s'apercevoir que j'existe, que je ne suis pas tout-à-fait aussi bête qu'il se l'était imaginé, et il trouve fort mauvais, sans doute, que je ne tombe pas à genoux devant lui. Moi je vous dirai que je suis un peu revenue de mes idées romanesques, et que je ne mourrai pas de chagrin s'il m'abandonne de nouveau. En raison de cela je me tiens prête. D'ailleurs tout n'est pas fini d'un certain côté, et j'ai écrit une lettre dont j'attends l'effet.

M. Parquet l'interrogea vivement pour savoir quel était le sujet de cette lettre. Il sut seulement d'abord qu'elle était adressée à Fiamma; enfin, comme il était extrêmement curieux et passablement absolu, il obtint que sa fille lui en montrât le brouillon, l'original étant parti.

« Ma noble amie, votre père va, dit-on, arriver ici à la fin du mois. Vous nous aviez fait espérer d'abord que vous l'accompagneriez, et maintenant vos domestiques disent qu'ils ne vous attendent pas. Je vous supplie, ma bien-aimée, de faire votre possible pour venir. Je touche à une épreuve difficile de ma vie. Je suis exposée à de grands dangers, parmi lesquels vous seule pouvez me guider et me protéger. Si vous avez jamais eu de l'amitié pour moi, venez au

nom du ciel. Je compte sur votre cœur généreux que ni la piété fervente à laquelle vous vous livrez, ni le bonheur dont vous semblez jouir dans la solitude, n'ont pu refroidir à mon égard. Adieu, ma dogaresse chérie. Je vous attends. »

— Et quelle est votre intention, mademoiselle Diplomatie? dit M. Parquet, en achevant ce billet.

— Oh! mon père! je n'en sais trop rien, répondit Bonne; mais il est certain que de ma vie je ne ferai la moindre démarche importante et ne me permettrai la moindre pensée trop vive, sans consulter Fiamma.

Parquet, ne comprenant rien à ces mystères de jeunes filles, pria Simon de ne pas être trop assidu auprès de Bonne. — N'allez pas chasser encore cet amoureux qu'elle a aujourd'hui, lui dit-il, et qui n'est pas à mépriser, car on ne sait pas ce qui peut arriver, et ma fille est d'âge à se marier.

Ces choses se passaient à la ville, où la famille Parquet vivait désormais habituellement. A l'époque où le comte de Fougères dut revenir, Bonne retourna au village pour attendre son amie. Fiamma n'avait pas répondu, mais elle arriva, et courut embrasser Mlle Parquet, qui eut, ce jour-là et les jours suivans, de longues conférences avec elle.

(*La troisième partie à la prochaine livraison.*)

GEORGE SAND.

L'ESPAGNE

DEPUIS 1830.

SECONDE PARTIE.

M. Martinez de la Rosa ouvre l'année 1834; son avénement au ministère est du mois de janvier. Voyons, avant de reprendre le fil des évènemens, quel était ce nouveau pilote de la monarchie espagnole, par quels éminens services, par quel passé glorieux, il avait conquis la confiance de son parti et les faveurs du trône.

M. Martinez de la Rosa est né à Grenade, vers 1788, et il a des Andalous ses compatriotes la phrase fleurie et l'abondante élocution. M. Martinez débuta par l'étude du droit; ses instincts l'entraînèrent, dès sa première jeunesse, dans la carrière de l'éloquence; la parole était sa vocation; il remplit de très bonne heure, comme suppléant, une chaire publique. C'est là que le trouva l'invasion de 1808. Grenade ayant été occupée militairement l'année suivante, le jeune professeur se réfugia à Cadix, dernier et inviolable sanctuaire de l'indépendance espagnole; il y mit sa plume au service de la plus sainte des causes.

Il n'entra cependant dans le mouvement des affaires publiques qu'en 1813, époque où il fut nommé par sa ville natale procurateur aux Cortès. Réunie d'abord à Cadix, l'assemblée nationale se transféra à Madrid, après la retraite de l'armée française, et continua quelque temps ses travaux. M. Martinez défendit jusqu'au dernier jour les principes constitutionnels du temps; sa parole avait eu de l'éclat. Après le retour de Ferdinand, il fut, comme il devait l'être, l'une des premières victimes offertes en sacrifice au royal parjure. Après avoir langui en prison deux longues années, il fut déporté, sans jugement et par simple lettre de cachet, au préside africain de Penon de Velez, roc insalubre, destiné d'ordinaire à de moins nobles expiations. Il végéta quatre ans dans cet infect Botany-Bay; la péripétie de 1820 l'en tira. Un bâtiment de l'état vint briser sa chaîne, et le ramena en triomphe dans sa patrie.

Réélu par la ville de Grenade, il reparut aux cortès. Sa politique se dessina plus nettement cette fois que la première; il prit place dans les rangs des plus modérés, et il inspira assez de confiance au pouvoir pour que Ferdinand remît les rênes de la monarchie dans ces mêmes mains qu'il avait naguère chargées de fers. M. Martinez fut appelé aux affaires étrangères et chargé de la composition du cabinet. Il remplit sa commission, mais sans succès. Il sortit du ministère cinq mois après y être entré (juillet 1822). Une démission devenue indispensable le rejeta dans la vie privée.

Un trait de désintéressement bien rare, et qui, par sa rareté même, fit sensation, lui acquit dès-lors une réputation d'intégrité, qui depuis ne s'est pas manquée à elle-même. A sa sortie du ministère, la gazette officielle publia qu'il avait refusé les émolumens de sa place et qu'il les avait abandonnés au profit du trésor.

Un autre incident eut du retentissement dans les journaux étrangers. On accusa M. Martinez d'avoir, d'accord avec Ferdinand, médité un coup d'état contre la constitution de 1812, qu'il trouvait trop populaire, et qu'il voulait dès-lors remplacer par une charte à deux chambres. Le projet eut même un commencement d'exécution. La garde royale se souleva, mais elle fut battue par la garde nationale. La retraite de M. Martinez suivit de près cet évènement. Ainsi, dès 1822, ses inclinations étaient peu révolutionnaires; il était déjà fort tiède aux idées démocratiques.

C'était un libéral à la façon des libéraux français d'alors; l'avenir a montré ce qu'il en était de nos Brutus parlementaires. En les jetant au pouvoir, tous ces héros de tribune, il a réduit à leurs véritables termes leurs indomptables fougues de dévouement, leurs inextinguibles ardeurs de liberté. M. Martinez cependant, et il est juste de le rappeler, a sur nos honorables des fameux quinze ans cette supériorité notable que lui, du moins, avait payé de sa personne, et qu'il s'était livré lui-même en ôtage. Combien des autres en ont fait autant?

La seconde restauration fut plus clémente pour lui que n'avait été la première; il ne fut pas même exilé. Il passa volontairement en Italie, et de là à Paris, où il se donna tout entier aux lettres. Ce n'est pas ici le lieu de nous occuper de ses travaux d'art. L'homme d'état ajourne l'homme littéraire; quand nous aurons fini avec l'un, peut-être irons-nous à l'autre.

Ce n'est pas qu'à Paris l'homme littéraire n'ait éclipsé l'homme d'état : M. Martinez de la Rosa passe pour être resté tout-à-fait en dehors des préoccupations politiques de ses compatriotes pendant tout le cours de son volontaire exil. Il ne prit aucune part à l'expédition de 1830, et, n'étant pas réellement proscrit, il fut l'un des premiers à rentrer en grace et à retourner à ses foyers.

Tels sont les antécédens du ministre que la force des choses amenait dans les conseils de la reine Christine. C'était, nous l'avions dit, nous venons de le prouver, un grand pas de fait; c'était la réhabilitation publique et complète de jours marqués en noir jusque-là dans les fastes de la monarchie, d'hommes long-temps persécutés; c'est en ce sens que le ministère Martinez était un progrès sur le ministère Zéa. Mais à peine la révolution naissante lui fut-elle remise en tutelle, que le précepteur de ce nouvel Hercule parut plus propre, plus disposé peut-être à garotter, à énerver dans ses maillots le vigoureux nourrisson, qu'à développer sa force et sa foi; trop souvent même on put se rappeler, en le voyant à l'œuvre, le dragon mythologique envoyé par la jalousie pour étouffer au berceau le futur vainqueur de l'hydre aux cent têtes.

Nous reprenons maintenant le cours des évènemens où nous les avons laissés, mais nous allons presser le pas, car les faits qui nous restent à récapituler sont trop récens pour n'être pas présens

à toutes les mémoires; une vue d'ensemble peut seule offrir quelque intérêt.

M. Zéa était tombé pour s'être refusé au rappel des cortès; M. Martinez de la Rosa ne prenait sa place que sous la condition expresse de les convoquer. Quels que fussent ses penchans secrets, il ne lui était donc pas loisible de le faire ou de ne le faire pas; l'idée de convocation préexistait à lui, il ne venait là que pour la convertir en loi et en fait; il n'était que l'instrument d'une nécessité. Mais par quelle voie allait-il procéder? sous quel mode allait-il restaurer l'antique droit national? C'était la question.

Homme de temporisation et de demi-mesures, M. Martinez ne pouvait procéder que par compromis, et c'est par compromis qu'il procéda. Il professait, dès ses débuts politiques, si peu d'affection pour la charte démocratique de 1812, qu'il fut accusé, nous l'avons vu, d'avoir formé contre elle de mauvais desseins; ce n'était donc point cette charte deux fois morte qu'il allait tirer du tombeau et ressusciter une seconde fois; il la laissa dans sa bière, où elle est encore. D'autre part, on ne pouvait pas plus songer à rétablir les cortès selon l'ancienne forme qu'il n'eût été possible à Louis XVIII de rappeler en 1814 les états-généraux. Quoique le corps social espagnol n'ait point passé par les convulsions qui ont bouleversé la France depuis 89, et qu'il y ait encore à cette heure dans la Péninsule une noblesse, un clergé indépendant, des priviléges de castes et des inégalités légales, cependant bien des intérêts ont été déplacés, des prérogatives entamées, bien des idées surtout modifiées et des préjugés battus en brèche. L'ancienne forme des trois ordres n'était donc plus praticable; elle n'aurait satisfait ni les intérêts, ni les idées, ni les passions; on dut écarter d'emblée cette combinaison surannée; j'imagine qu'on n'y songea même pas.

Le public attendait la solution du problème; il l'attendit trois mois. Pendant trois mois le cabinet Martinez travailla à son grand œuvre politique. Pareil aux antiques prêtres de l'Égypte, le sanhédrin ministériel se recueillit dans le fond du sanctuaire, il s'entoura de silence et de solitude, refusant d'admettre aucuns profanes à l'initiation des mystères, avant le jour marqué par sa pensée; enfin ce grand jour arriva; un beau matin du mois d'avril, le mont Sinaï sonna ses trompettes, et le nouveau décalogue tomba d'en haut sur la tête d'Israël. Ce décalogue a nom *Statut Royal.*

Puisque nous nous sommes permis de faire intervenir dans cette affaire le mont Sinaï, nous pouvons bien sans inconvéniens poursuivre la métaphore, et dire que jamais le vieil apologue de la montagne en travail n'eut une plus solennelle application : le statut royal, nous en demandons bien pardon à ses auteurs, est le véritable *ridiculus mus*. Il ne valait certainement pas la peine de se poser si haut, ni d'affecter tous ces grands airs, pour mettre au jour une création si pauvre. Il n'est pas de si mince expéditionnaire qui n'en fît autant en vingt-quatre heures. Le statut n'est, comme chacun sait, qu'une assez méchante copie de la charte sacramentelle des Anglais; c'est la fameuse machine aux trois rouages, ni plus ni moins.

Nous nous trompons, il y a de plus une hérésie énorme dans la composition de la chambre haute, et de moins beaucoup de choses et des meilleures. L'hérésie est celle-ci : les pairs ou *proceres* sont divisés en deux classes, les pairs par droit de naissance qui sont héréditaires, les pairs élus par la couronne, qui sont à vie; l'anomalie est frappante : on veut un corps qui ait de l'unité, de l'harmonie, et on le compose de deux élémens rivaux et tout-à-fait hétérogènes; on crée dans son sein deux intérêts contraires, c'est-à-dire qu'on y institue une anarchie permanente. Une autre hérésie bien autrement exorbitante, est celle qui frustre les deux chambres du droit de faire elles-mêmes leur réglement intérieur; c'est la couronne qui le leur impose. Bien plus, comme l'initiative législative réside entièrement dans le pouvoir royal, les cortès ne sont guère en droit qu'une manière de conseil d'état, un corps consultant.

Il y aurait bien d'autres imperfections à signaler dans l'enfant politique du ministère Martinez; mais ce serait peine perdue, car il n'est pas né viable; au premier pas un peu ferme que fera la révolution, il tombera en poussière sous ses pieds.

Quant aux formes électorales, il serait encore plus inutile de les discuter, car elles sont à la veille de subir une refonte totale; nous voulons seulement relever en passant une méprise dans laquelle on est tombé; on a regardé en France comme très libérale la disposition qui remet aux mains du pouvoir municipal une large part de l'élection; on ignore qu'aujourd'hui en Espagne le pouvoir municipal émane presque entièrement du roi, et que dans les rares localités où il s'est conservé libre, il constitue un corps privilégié,

en quelques lieux même héréditaire (1). Ainsi, cette disposition trop louée est bien plus favorable à l'intérêt du trône qu'à l'intérêt de la démocratie. En décomposant une à une toutes les parties du statut de l'octroi royal, on en démontrerait de même l'inanité et la déception.

Telle n'est point l'opinion de M. Martinez de la Rosa; il se complaît, il s'exalte dans la contemplation de son œuvre; le statut est pour lui une des conceptions gigantesques et définitives qui font époque dans l'histoire des nations, et après lesquelles l'humanité n'a plus qu'à se croiser les bras et à s'endormir dans son repos. C'est la pierre philosophale de la science du gouvernement, et il s'étonne que, possédant un si précieux trésor, l'Espagne ose aspirer à quelque chose de mieux. Il ne doute point d'avoir pris rang du coup parmi les grands législateurs de l'antiquité; Lycurgue et Charondas, dieux déchus, s'inclinent devant lui; il ne leur reste plus qu'à se voiler la face.

Encore faut-il tout dire : M. Martinez commet une usurpation en s'attribuant à lui tout seul la gloire du statut royal; la gloire, s'il y en a, revient autant à ses collègues qu'à lui. Le projet fut discuté au conseil des ministres pendant plus de trente séances, et l'opinion du président ne triompha pas toujours. Quand on fut d'accord sur tous les points, il fut chargé de la rédaction; son travail même fut modifié et soumis à trois ou quatre lectures préliminaires. Ainsi son rôle s'est presque borné à celui d'un simple commis-rédacteur. Seulement, comme M. Martinez de la Rosa a baptisé de son nom le ministère dont il était le chef, les actes de ce ministère retombent, et le statut royal avec tous les autres, sous sa responsabilité politique.

Tel qu'il est, et quoiqu' inférieur en tous points à la constitution de 1812, qui était loin pourtant d'être parfaite, le statut royal n'en a pas moins eu l'honneur de rompre le long silence imposé à l'Espagne par la tyrannie du parjure et de la violence. Une tribune s'est élevée; des voix long-temps étouffées s'y sont fait entendre; la car-

(1) Une loi provisoire, portée par M. de Toreno dans les derniers jours de son administration, fixe l'organisation des municipalités et abolit les charges héréditaires; mais cette loi est postérieure de dix-huit mois à la promulgation du statut royal.

rière des débats politiques s'est rouverte; des journaux ont pris part du dehors aux discussions parlementaires; l'opinion publique a pu refaire un apprentissage. Tout cela n'est encore sans doute qu'à l'état rudimentaire; mais tout cela existe, et il faut accepter ces premières et timides conquêtes comme le prélude et le présage de conquêtes plus audacieuses, plus décisives. C'est donc comme mesure transitoire et relative que le statut a quelque valeur; considéré en lui-même, il n'en peut avoir aucune, car il ne relève d'aucun principe et n'en proclame aucun. Nous ne nous y arrêterons pas plus long-temps.

Avant de passer outre, rappelons, ne fût-ce que comme éphémérides, que le mois de mars avait été marqué par deux évènemens graves : d'abord une troisième amnistie avait été publiée, mais pas encore absolue; le tour de Mina et de ses compagnons de 1830 ne vint qu'au mois de mai suivant. Le second fait est la création de la milice urbaine; une insurrection carliste avait éclaté le 4 à Madrid; quoique réprimée sans peine, elle fit sentir la nécessité d'armer la portion libérale de la population, afin de l'opposer à l'autre aux jours de crise. L'enrôlement d'abord était volontaire, on le rendit obligatoire par une loi calquée sur la loi française. Mais à peine formée, cette milice nationale devint un objet d'épouvante pour M. Martinez; et durant le cours de son ministère, il s'étudia à l'entraver dans tous ses mouvemens.

Le même mois qui vit naître le statut royal, vit éclore aussi l'œuf si long-temps couvé de la quadruple alliance; le dernier échange de signatures est du 22 avril. A cette époque, la France et l'Angleterre étaient seules représentées à Madrid, parce que, seules des grandes puissances, elles avaient reconnu la petite reine Isabelle. L'Autriche, la Russie, la Prusse, Naples même, malgré les liens du sang, avaient rappelé dès l'année précédente leurs ministres et leurs ambassadeurs. Ces quatre cours n'avaient et n'ont encore que des chargés de la correspondance; quelques-uns de ces agens avaient eu la prétention, pour le moins inconvenante, de se faire centre de sottes intrigues carlistes, et en cela ils avaient été cordialement assistés par leurs confrères de La Haye et de Turin, dont les sympathies ne pouvaient manquer d'être acquises à la cause du prétendant. C'était mal user du privilége d'inviolabilité que le droit des

gens leur confère; le seul rôle que puisse se permettre en ce cas l'hostilité officielle est la neutralité du silence. Les correspondans diplomatiques de Madrid l'ont senti, ou bien on le leur a fait sentir; depuis ils se sont tenus tranquilles; ils se contentent de bouder à l'écart. La cour de Rome n'avait plus d'agent accrédité près de sa majesté catholique; l'évêque de Nicée, l'ancien nonce, vivait à Madrid en simple particulier.

Quant au Portugal, la roue avait tourné; on avait eu deux ans auparavant des velléités d'intervention en faveur de don Miguel; maintenant, dona Maria était reconnue, et c'est pour soutenir ses droits que le général Rodil avait passé la frontière. Les deux cours semblaient avoir oublié leurs vieilles haines; elles vivaient, officiellement du moins, dans les rapports d'une étroite amitié.

Sa campagne terminée, Rodil passa à l'armée du nord et prit le commandement des provinces insurgées; mais il en fut de lui comme de ses prédécesseurs; il ne fit que paraître et disparaître. Il céda sa place à Mina. La guerre de Navarre n'avait pas à l'origine l'importance qu'elle a prise depuis; avec de la prudence, de la résolution, il eût été possible de pacifier cette Vendée naissante; il fallait à tout prix prévenir la jonction des deux intérêts qui se sont unis plus tard : l'intérêt absolutiste et l'intérêt municipal; on le pouvait en attachant les provinces basques au nouvel ordre de succession; on les eût ainsi du même coup détachées de la cause du prétendant; on eût rendu impossible tout rapprochement ultérieur.

Au lieu de cela, on a voulu les violenter; on l'a pris avec elles sur un ton qui les a blessées dans leur fierté nationale. Je veux les mettre à mes pieds, disait M. Martinez, après quoi nous verrons à traiter. Ces grands airs étaient d'autant plus déplacés qu'on n'était pas en mesure de les soutenir. Qu'est-il arrivé? M. Martinez voulait humilier les Basques, et ce sont les Basques qui l'ont humilié en décimant ses troupes, en condamnant l'un après l'autre tous ses généraux à l'ignominie de l'inaction et à la retraite. Une fois à ces termes, la querelle ne pouvait que s'envenimer de jour en jour davantage; et quoique si distincts en eux-mêmes, les deux intérêts sont unis aujourd'hui si étroitement, qu'ils se sont confondus en un seul. La confusion est devenue inextricable.

C'est l'incurie, c'est l'inexpérience de M. Martinez comme homme d'action qui a amené la lutte au point où elle est; c'est lui qui a,

sinon creusé, du moins laissé creuser sous ses yeux ce gouffre insatiable où l'Espagne voit s'engloutir ses trésors, ses armées, son avenir.

Un évènement tout-à-fait imprévu vint encore compliquer les choses; don Carlos, qui avait paru quelque temps sur la frontière de Portugal, avait quitté l'Espagne. On ne doutait pas à Madrid qu'il n'eût abandonné la partie, qu'il ne se fût enfin résigné à l'exil du trône; on le croyait tranquille au fond de l'Angleterre; on s'applaudissait d'une victoire si peu espérée, tout à coup il reparut comme par un enchantement au cœur de la Navarre. Ce coup de théâtre ouvre le mois de juillet. C'est là encore une de ces péripéties moitié sérieuses, moitié plaisantes, dont l'histoire contemporaine de la Péninsule est si riche, et qui lui donnent parfois une physionomie si dramatique. La présence du prétendant sur le sol espagnol donna à la guerre du prestige et de l'éclat. Elle prit dès-lors un caractère imposant; l'Europe n'a plus cessé d'avoir les yeux sur elle.

Cependant nous allons, nous, en détourner les nôtres, afin de les reporter sur Madrid. Un nouveau personnage vient d'y entrer en scène. Son nom n'a pas figuré jusqu'ici; mais il s'en vengera bien; il figurera souvent dans la suite. Ce nouvel acteur est le comte de Toreno.

Né dans les Asturies, la terre des publicistes et des hommes d'état, la patrie des Jovellanos et des Campomanès, le comte de Toreno parut destiné à poursuivre à plusieurs égards la tradition de ses illustres compatriotes. Il est du même âge que M. Martinez de la Rosa; leurs antécédens sont à peu près les mêmes. Comme le poète de Grenade, le gentilhomme asturien fit partie des cortès de 1812; les réactions l'exilèrent, la révolution de 1820 le rappela. Il reprit alors sa place dans l'assemblée nationale, et y acquit bientôt une grande influence, surtout sous le ministère Argüelles. Cependant il fut accusé de tiédeur. On ne retrouva pas, à Madrid, le député jeune et ardent de l'île de Léon. Il se peut qu'il ait prévu dès l'abord la catastrophe qui allait si tôt clore ce rapide intermède, et ce sentiment de provisoire fut peut-être ce qui lui glaça la langue et le cœur. Il n'en fut pas moins exilé une seconde fois. Il se retira à Paris, où nous n'avons pas à le suivre.

Il rentra en Espagne vers la fin de 1833. C'était pour M. Marti-

nez un rival redoutable, car l'opinion le désignait comme le chef du gouvernement ou de l'opposition. M. Martinez n'était pas de force à lutter long-temps avec avantage contre un si fin jouteur; force donc était de se faire un ami de celui que l'on craignait comme ennemi. Le ministère ouvrit ses rangs pour faire place au nouveau-venu; le portefeuille des finances lui fut offert; il l'accepta.

Peut-être cette position délicate et compromettante n'était-elle pas celle qui convenait le mieux à M. de Toreno. Il eût été certainement plus politique de lui donner le *Fomento* (intérieur), laissé vacant dès le mois d'avril par la retraite de M. Burgos, qui avait été comme le trait d'union entre le ministère Zéa et le ministère Martinez. M. Burgos peut à bon droit revendiquer sa part, et une part considérable, dans l'élaboration et l'enfantement du statut royal; l'Espagne lui doit plusieurs lois d'organisation intérieure. Son expulsion de la chambre des procérès, où son ancien collègue l'avait déporté, fut une violence tout-à-fait arbitraire, un coup d'état ridicule. Les illustres l'ont senti eux-mêmes, et M. Burgos vient d'être réhabilité.

Il fallait, dès le mois de janvier, appeler franchement M. de Toreno dans le cabinet. C'est ce que M. Martinez ne sut pas faire. Il voulait se réserver pour lui tout seul la gloire de baptiser le statut royal; il en était si jaloux, qu'il tremblait d'en voir la moindre étincelle rejaillir sur un autre. Cette petite jalousie d'homme de lettres explique ses opiniâtres résistances et ses mauvais vouloirs, lorsque le nouveau candidat, appuyé par la France, lui fut présenté la première fois par l'opinion publique. Il le blessa même grièvement, en lui préférant une espèce de nullité titrée, qui lui plaisait parce qu'il ne la craignait pas; et s'il consentit enfin à faire place à son rival, ce fut au dernier moment, quand les cortès allaient s'ouvrir et l'opposition s'organiser. Le danger devenait pressant, et le sentiment de sa propre conservation l'emporta sur les calculs et les appréhensions de sa vanité.

L'ouverture des cortès, convoquées en vertu du statut royal, eut lieu le 24 juillet. Le 17 avait été ensanglanté par le massacre des moines. L'apparition du choléra, qui avait déjà ravagé l'Espagne l'année précédente, fut la cause ou le prétexte de cet affreux carnage, et là encore on eut une occasion nouvelle de déplorer

l'inaptitude gouvernementale de M. Martinez de la Rosa. Il ne sut ni prévenir ni réprimer le désordre, et la vengeance qu'on en tira fut une barbarie et une criante iniquité. La victime expiatoire de ce grand attentat fut un malheureux jeune homme de dix-huit ans, dont tout le crime était d'avoir été surpris avec quelques vieilles hardes de moines et des images de saints. L'accusation n'articulait aucun autre fait à sa charge; l'infortuné Joaquin Haro, c'était le nom de la victime, n'en fut pas moins étranglé sur la place de la Cebada, cinq mois après l'évènement, c'est-à-dire lorsqu'il était tout-à-fait oublié, et que l'exemple perdait par conséquent toute son efficacité présumée.

Quant au massacre, ce ne fut pas plus une affaire politique que les excès du même genre qui, à Paris, avaient signalé l'invasion du fléau. Les deux tragédies sont identiques; l'une n'est pour ainsi dire que la reprise de l'autre; celle de Madrid seulement fut plus meurtrière; elle renferme de plus un enseignement profond et inattendu : c'est que les soupçons du peuple espagnol et ses coups soient tombés précisément sur les moines, que les moines aient été pour lui des empoisonneurs.

Ce fait, l'un des plus importans dont la Péninsule eût été de long-temps le théâtre, a jeté une lumière toute nouvelle sur l'état des croyances populaires au-delà des Pyrénées; et quoique la question des cloîtres soit distincte de la question religieuse, en ce sens que le moine est investi du double attribut de la propriété temporelle et du sacerdoce spirituel, il n'en demeure pas moins constant que l'antique prestige a cessé dans la catholique Espagne comme ailleurs. Que si on objectait que c'est le propriétaire qui a succombé dans le prêtre, on pourrait répondre que le prêtre n'en a pas moins succombé dans le propriétaire; c'est là qu'est la leçon.

Enfin, les cortès s'ouvrirent. Elles ont mis en lumière peu d'hommes nouveaux, elles n'en ont produit aucun qui ait éclipsé les anciens rois de la tribune espagnole; le sceptre de l'éloquence est resté dans leurs mains; personne ne le leur a enlevé; à peine leur a-t-il été disputé. Et pourtant ces vieux champions de la parole ont reparu sur le champ de bataille, moins en soldats valides qu'en vétérans usés et fatigués des anciennes campagnes. Mais les combattans jeunes ont manqué. Le vide s'est fait sentir. On eût aimé quelques

conscrits au milieu de tous ces tacticiens du passé; on eût souhaité plus de spontanéité, plus de fraîcheur. Rien d'imprévu n'est venu animer les luttes nouvelles; on aurait pu tout aussi bien se croire en l'année 1820; et nous ne disons pas 1808, car les patriotiques ardeurs de ces jours de gloire et d'épreuve étaient depuis longtemps éteintes. A peine put-on voir encore, à de longs intervalles, jaillir de ces cendres mortes quelques rares étincelles.

Les temps sans doute avaient changé et les circonstances avec les temps; la déshonorante invasion ne pesait pas alors sur l'Espagne; l'étranger ne régnait pas dans les villes, le sol natal était libre; il n'y avait donc plus lieu à ces vigoureux transports de la résistance, à ces explosions du droit, à ces indignations, à ces révoltes saintes de la dignité humaine insultée, de la bonne foi foulée aux pieds. Mais ce qu'on avait lieu d'attendre de la nouvelle assemblée, c'eût été un sentiment plus vif du progrès, des instincts plus démocratiques, une intelligence plus nette des doctrines sociales, une connaissance moins superficielle, une appréciation plus juste des infirmités de la monarchie et des remèdes à lui appliquer.

Tranchons le mot, quoiqu'il soit dur, l'assemblée a manqué de lumières et de patriotisme; elle ne s'est pas trouvée douée à un degré suffisant du sens révolutionnaire; elle n'a pas compris sa mission. Les quatre cinquièmes d'une interminable session, — elle a duré près de dix mois, — ont été perdus en débats oiseux, en chicanes souvent puériles. Nous nous sommes demandé maintes fois, à l'ouïe de ces paroles sonores, comme tout ce qui est creux, si c'était bien là la question. Nous avions peine à nous persuader que tout cela fût sérieux. L'Espagne était là comme Job, étalant aux yeux du monde ses mille plaies vives et saignantes, et les médecins d'office dissertaient à l'envi sur Hippocrate et sur Galien. Le souvenir du malade ne revenait de loin en loin que comme épisode.

Ç'a été pour nous un assez triste mécompte, et nous reportant, par la pensée, de ces pâles cortès à notre constituante d'illustre mémoire, nous nous surprenions à faire des comparaisons fâcheuses. Plusieurs même des classiques oracles de la Péninsule constitutionnelle nous ont peu touché; leur renommée est plus grande qu'eux; et, pour n'en citer qu'un, cet Argüelles à qui l'admiration un peu hyperbolique de ses compatriotes a décerné l'épithète de divin, nous avons eu l'irrévérence de trouver sa parole peu divine. Elle

le fut sans doute aux murs de Cadix; l'âge, l'exil, la persécution, les désenchantemens, lui ont ravi sa divinité. L'autorité d'une vie pure, le prestige d'une renommée sans tâche, n'ont pu lui rendre l'Olympe; exilée du ciel, elle n'a plus, hélas! que des accens bien terrestres. Apollon trouvait-il au milieu des pâtres de Thessalie les mêmes chants qu'à la table des Dieux?

Nous ne voudrions pas qu'on nous accusât d'une sévérité outrée pour un homme qui, lui aussi, a donné des ôtages à la liberté, et dont les présides d'Afrique ont puni la gloire. Certes, il y aurait une rigueur injuste à exiger de ces hommes d'un autre âge les idées du nôtre et ses passions. Ils ont eu leurs jours; ils ont fait leurs preuves dans d'autres mêlées. Pouvait-on espérer que des vieillards allaient monter à la brèche une troisième fois avec l'audace et l'ardeur de leurs jeunes années? Cela n'est pas dans la nature humaine. L'épée se rouille à rester long-temps au fourreau, et si les coups cette fois ont été moins assurés, si la lame est moins brillante, il faut savoir gré peut-être aux vieux soldats de 1808 d'avoir su la tirer encore.

La Constituante était formée d'hommes nouveaux, pleins de foi dans un avenir inconnu; les cortès de 1834 diffèrent d'elle en beaucoup de points, mais surtout en celui-là; on lit la triste expérience, le doute, le découragement, au front des hommes qui les composent. Les vieilles générations sont là en majorité; l'élément jeune ne s'y est pas produit. Serait-ce qu'il n'existe pas en Espagne? Nous n'acceptons point cette défaite, et nous disons qu'il n'a pas été convoqué. Le ministre du statut royal, loin de le rechercher, l'a écarté, parce qu'il a redouté sa présence. Le Fils de l'homme disait qu'on ne coud pas des morceaux neufs à de vieux vêtemens, et qu'on ne met pas du vin nouveau dans des vases vermoulus. M. Martinez s'est rendu justice; il a senti que sa charte d'hier était vieille et usée; il a craint que l'air vif du matin ne la fit voler en pièces.

Nous ne reprendrons pas en sous-œuvre les travaux parlementaires de 1834, cela n'en finirait pas; d'ailleurs, ils n'avaient dans le temps qu'un intérêt médiocre, aujourd'hui ils n'en auraient aucun. La seule question éclatante et européenne de la session a été la question financière. La discussion de la dette a mis à nu la ruine de la monarchie; on n'en doutait pas, mais on a touché du doigt la plaie. Ç'a été de plus une rude leçon de moralité donnée

aux prêteurs. Fasse le ciel qu'elle leur profite! Quant à la question financière en elle-même, elle a été posée, elle n'a pas été résolue; elle ne le sera pas de long-temps; elle suivra les vicissitudes de la guerre civile, mais elle lui survivra. Le temps ne manquera pas pour la traiter; elle ne saurait l'être en passant; la matière est ardue, elle exige une étude spéciale et un examen approfondi. Tout l'avenir de M. Mendizabal est là. Empêchera-t-il ou non la banqueroute? L'Europe attend sa réponse.

Mais n'anticipons pas. Nous n'en sommes encore qu'à M. Martinez de la Rosa.

Le résultat le plus clair et le plus net de la session a été de donner à sa retraite, reconnue bientôt comme indispensable, tous les caractères d'une nécessité, et en effet, elle a suivi de près la clôture. Il a eu cependant encore de beaux momens à la tribune; son éloquence a remporté des victoires, mais des victoires de détail; elle a perdu sa grande bataille.

M. Martinez, nous ne saurions trop le répéter, est un homme de parole, et son erreur radicale et permanente, celle qui lui a fait croire qu'il était homme d'état, c'est qu'il a toujours pris le discours pour l'action. Il n'a jamais su établir la distinction ni faire les deux parts. Cette erreur même prouve à quel point les passions et les instincts de l'orateur l'emportent chez lui sur tous les autres. Une harangue est à ses yeux un fait matériel, et de même que l'homme d'état véritable surveille, durant l'exécution, tous les détails d'une opération gouvernementale; ainsi, il pousse, lui, le soin de sa parole jusqu'à la minutie; cette sollicitude ne se borne point aux évolutions de la tribune, elle va plus loin; on l'a vu, ce premier ministre d'une monarchie en révolution, s'enfermer des heures entières dans son cabinet, savez-vous pourquoi? Pour corriger les épreuves de ses discours. Il n'eût pas souffert que la gazette officielle les publiât avec une virgule de moins ou une virgule de plus. Pendant ce temps, les grandes affaires restaient en souffrance, mais l'orateur était satisfait; le ministre n'en demandait pas davantage.

Le caractère de son éloquence est la pompe; il a besoin, pour se développer, de l'excitation de la tribune; dans un salon, il n'a pas de conversation, dans le cabinet pas davantage. La dé-

fiance qui fait le fonds de son caractère semble alors paralyser sa langue; il devient évasif, il élude, il louvoie, il s'arme du monosyllable aigu comme le porc-épic de ses javelots. Cette disposition naturelle à son tempérament et à son caractère hérisse de difficultés son commerce politique; la négociation la plus simple devient avec lui un labeur rebutant. Il est de plus difficultueux et quelque peu jésuite. Les ambassadeurs en savent quelque chose. Ajoutez à cela qu'il n'a pas de mémoire et qu'il est entêté, deux circonstances qui contribuent peu à faciliter les affaires.

M. Martinez est un grand travailleur, mais ce n'est pas un bon travailleur; il travaille beaucoup, mais il travaille mal. Par suite de sa défiance invétérée et aussi par orgueil, il perdait un temps précieux à des occupations subalternes qu'il aurait dû laisser à ses commis. Il est à craindre qu'il ne se célât souvent pour cacheter ses lettres et tailler ses plumes. Son infirmité originelle a toujours été de se noyer dans les détails; il manque de cette vue d'ensemble qui groupe et procède par masses, vertu aussi indispensable à l'homme d'état qu'à l'homme de guerre. Ne se plaçant jamais assez haut pour dominer la position, c'est la position qui le domine; au lieu de conduire les évènemens, ce sont les évènemens qui le conduisent; et, comme ministre, il vivait au jour le jour, sans aucune idée d'avenir. Avec cela son optimisme était imperturbable et quelquefois comique à force de naïveté. Il tenait en réserve des dithyrambes pour toutes les vicissitudes de sa fortune ministérielle, des apothéoses pour toutes ses défaites.

En fait de réformes, il avait une façon d'argumenter vraiment curieuse : « Un abus établi, disait-il, a des inconvéniens, c'est vrai, mais ces inconvéniens sont connus, tandis que la réforme en peut entraîner qui ne le sont point, et qu'on ne saurait tous prévoir : or, le connu a moins de périls que l'inconnu, donc l'abus vaut mieux que la réforme. » Voilà un théorème pour le moins bizarre; les corollaires peuvent mener loin. Le ministre qui raisonne ainsi est jugé; il peut être, nous n'en doutons pas, un fort galant homme, un orateur élégant, un poète distingué; mais il est déplacé à la tête d'une révolution. Où en serions-nous, bon Dieu! si nos constituans avaient admis ce système d'argumentation? Mais ils s'en donnèrent bien de garde; c'est que les constituans étaient

d'autres hommes; nous souhaiterions à l'Espagne une demi-douzaine de ces têtes-là, ne fût-ce que pour lui poser les problèmes.

Malgré tant d'infériorités, M. Martinez reprenait ses avantages à la tribune. Il entraînait souvent, même ses adversaires, il avait des mouvemens nobles et chaleureux. Nous nous rappelons une séance où un sifflet lancé du public lui coupa la parole; loin de perdre contenance, il redressa fièrement la tête, et, se tournant vers le lieu d'où partait l'outrage, il y répondit par une apostrophe pleine d'une dignité froide, d'un dédain superbe. Son maintien, sa voix, son geste, tout en lui respirait alors le grand orateur; dans ce moment-là, il fut beau.

L'assemblée fut émue; amis et ennemis, tout le monde battit des mains; les tribunes se mêlèrent à ce concert unanime d'applaudissemens, et nous-même nous fûmes saisi d'une involontaire émotion, nous cédâmes à l'entraînement universel. Au sortir de là et le charme rompu, nous essayâmes de nous rendre compte de l'impression; nous récapitulâmes le discours du ministre; il ne soutenait pas l'examen; c'était une suite de lieux-communs assez vulgaires; mais tout cela s'était transfiguré en passant par la bouche d'or de l'orateur. Ce ne serait pas l'unique surprise de ce genre que nous aurions à confesser, tant cette parole andalouse a l'art de dorer les rêves de la vanité et les sophismes de l'impuissance.

M. Martinez de la Rosa avait son contraire à la chambre dans un de ses compatriotes, M. Alcalà Galiano; nous disons son contraire en éloquence, car, quoique M. Galiano se fût assis au banc de l'opposition, nous ne pensons pas que leurs principes fondamentaux différassent essentiellement; leur position seulement n'était pas la même. M. Galiano est de Cadix; membre des précédentes cortès, il passa ses jours d'exil en Angleterre, de là son anglomanie avouée et son antipathie pour la France. Revenu sur le théâtre de ses premières gloires, il prit le rôle de tribun.

C'est l'homme d'Espagne qui parle le plus, et, quand on l'entend, on voudrait qu'il parlât davantage encore; pourtant ce serait difficile. Son abondance est intarissable; il va, il va, c'est un fleuve qui coule; on ne voit pas comment il s'arrêterait. M. Galiano n'a pas besoin, comme M. Martinez de la Rosa, de l'enivrement de la tribune; il est toujours prêt; partout il parle, au coin

du feu comme à la chambre; la parole est son milieu, c'est l'atmosphère nécessaire à sa vie; privez-l'en, il meurt.

On sent que la noblesse ne peut être le caractère dominant d'une éloquence aussi impérieusement continue; c'est en ce sens que l'orateur gaditan est le contraire du grenadin. M. Galiano est de la famille de MM. Thiers et Dupin, et il rappelle un peu, ce nous semble, ce que l'on dit des beaux jours de M. Villemain; sa manière est familière, quelquefois même un peu trop; il se met à son aise; il est sans gêne, mais ses dards n'en sont que plus acérés. Quand il prend un homme, il le tourne et retourne en tous sens, il ne lâche prise qu'après l'avoir lardé, comme on dit, de la tête aux pieds. Il ne donne pas de coup de massue, mais mille millions de piqûres qui mettraient aux abois un géant, comme l'ours de la fable assailli par les abeilles. Nous n'avons jamais vu M. Galiano hésiter ni chercher sa phrase, quoiqu'il improvise toujours; sa facilité, sa souplesse, égalent son abondance.

Tel est M. Alcalà Galiano; c'est le parleur le plus populaire de l'Espagne, mais ce n'est que cela; il n'est pas du tout un homme de gouvernement; le ministère, auquel il aspire, lui prépare des mécomptes et des chutes.

L'orateur opposant, dont la manière se rapproche le plus de M. Martinez, c'est celui dont nous avons déjà parlé, M. Augustin Argüelles. Il est noble comme lui, sévère et contenu; mais le scepticisme et l'irrésolution lui ont enlevé toute son ancienne puissance. C'est l'homme des restrictions; il ne conclut jamais, et chez lui il est rare que le second corps de phrase ne détruise pas le premier; nul orateur, en Europe, ne fait une aussi abondante consommation des prudens adverbes: *cependant..... toutefois..... mais pourtant....* C'est le doctrinaire par excellence; aussi a-t-il perdu le privilége d'agir sur l'assemblée, même sur les hommes de son parti. Si nous voulions nous permettre de la personnalité, nous pourrions lui trouver plus d'un terme de comparaison sur les bancs de notre gauche parlementaire. M. Argüelles est Asturien; il est anglomane comme M. Galiano et par les mêmes causes.

Quant à M. le comte de Las Navas, dont le nom a fait quelque bruit ces temps passés, il est Andalous et procurateur de Cordoue. On ne peut pas dire que ce soit un orateur; il n'en a ni la parole, ni la

tenue; mais il est doué d'un imperturbable aplomb et d'un esprit de censure infatigable. Il est le type complet de l'opposition systématique; il en fait sur tout, à tout propos; il est chicaneur, il est taquin, il est tourmentant; il ferait perdre patience à la patience même, et si des anges s'asseyaient jamais sur la sellette des ministres constitutionnels, ils compromettraient leur salut à discuter avec lui. M. de Las Navas s'attachait de préférence à M. de Toreno; c'était son adversaire de prédilection, et jamais il ne manquait de se mettre en colère. En les voyant aux prises, nous pensions souvent, sauf les différences, à la fable de la mouche et du lion.

Malgré ce donquichottisme d'opposition, parfois un peu outré, M. de Las Navas joue à la chambre un rôle fort utile. Il faut des hommes comme lui; il faut de ces yeux de page qui furètent partout, de ces voix indiscrètes qui disent tout sans ménagement. On s'expose, il est vrai, à quelques erreurs de detail, voire même à quelques petits mensonges; mais le bénéfice général compense ces légers périls. On peut penser ce qu'on veut du comte de Las Navas, on en peut médire à son aise hors de la chambre; mais dedans on l'écoute, car il n'est jamais ennuyeux, et souvent il amuse; il a des saillies piquantes et tombe à tout instant sur des mots heureux. Comme il est l'antipode du style académique, et qu'il dit, sans sourciller, tout ce qui lui vient aux lèvres, son improvisation a tout l'intérêt de la nouveauté et tout le sel de l'imprévu. Nous l'avons vu occuper la tribune des séances entières sans qu'on l'interrompît, et sans que son auditoire donnât le moindre signe d'impatience ou de lassitude.

Nous aimerions à mettre en relief le peu d'hommes nouveaux qui ont forcé la consigne du statut royal, et pénétré dans la chambre; nous leur décernerions volontiers le brevet d'orateur; mais en conscience cela est impraticable : notre bonne volonté échoue contre l'impossible; la palme, nous l'avons dit, est restée aux anciens. Un seul des débutans, l'avocat Lopez, procurateur d'Alicante, s'était annoncé avec assez d'éclat; c'était un feu de paille, il s'est éteint. Un autre, poète et romancier, M. Telesforo Trueba, procurateur de Santander, avait donné quelques espérances; elles ne se sont pas réalisées. Quant à MM. Gonzalez et Caballero, dont les noms ont été quelquefois cités, ils peuvent avoir des

prétentions au patriotisme, nous ne supposons pas qu'ils en aient à l'éloquence.

Plusieurs hommes parmi ceux qui se taisaient ou ne brillaient pas à la tribune, passaient pour avoir des connaissances spéciales; du nombre est le vieux Florez Estrada; qui a écrit sur l'économie politique; tel est encore M. Rivaherrera et le marquis de Montevirgen, qui ont, dit-on, des idées, le premier en administration, le second en finances. Quant au président actuel, M. Isturiz, il se posa, dès l'abord, comme radical; sa parole accuse de l'énergie, et on lui accorde de la capacité. C'est ce que nous allons bien voir; l'heure de l'action a sonné pour lui.

Nous ne prolongerons pas davantage cette galerie parlementaire, car, bien que plus d'un portrait y pût figurer encore avec avantage, nous finirions par tomber dans le monde des infiniment petits. Quand à l'estamento des procérès, cette aristocratie mixte qui commence au duc de Médinaceli et finit au poète Quintana, il nous suffira de dire qu'à l'exception de deux membres, trois peut-être, l'illustre corps exécutait, dans un solennel silence et avec une religieuse ponctualité, chacun des mouvemens qu'il plaisait au ministre de lui commander. Mannequin docile, il ne déviait pas de la ligne et marchait au pas. La chambre des pairs espagnole n'a pas d'existence qui lui soit propre, et son autorité est nulle. C'est une création tout-à-fait avortée, un rouage inutile; si la machine s'arrêtait, elle n'a pas en elle la puissance de la faire aller, et, la machine allant, il lui serait tout aussi impossible de l'arrêter si la fantaisie lui en prenait un jour.

Malgré sa grandesse, ses droits héréditaires, ses majorats, l'Espagne est une terre éminemment démocratique; le dogme de l'égalité chrétienne y a passé de l'église dans les mœurs. Une fois là, il est bien près d'entrer dans les lois. S'il avait été dans les destinées de la famille aristocratique des procérès de conquérir une importance politique, ce n'aurait été qu'à l'aide et en vertu des illustrations plébéiennes dont l'adoption lui fut imposée; mais cela même n'a pu avoir lieu: la mesure a été sans efficacité comme sans logique. La vie n'est pas de ce côté. Pas un orateur n'a surgi du sein de ces sépulcres blanchis; pas une voix n'a troublé leur silence monumental. Laissons les dormir en paix.

Avant de clore la session, donnons un coup d'œil au dehors et voyons s'il ne s'y est rien passé qui soit digne d'attention. Nous trouverons peu d'évènemens; les cortès convoquées, toute la vie politique avait reflué dans leur sein et s'y était concentrée. Le premier fait extra-parlementaire qui mérite les honneurs d'une mention, c'est l'arrestation du vieux Palafox, l'énergique et valeureux défenseur de Saragosse. La session n'était pas encore ouverte qu'une conspiration radicale, dont le mot d'ordre et le signe de ralliement étaient la constitution de 1812, avait déjà protesté du dehors contre l'œuvre du statut royal; Palafox fut accusé d'avoir adhéré à la protestation séditieuse et trempé dans le complot; mais l'accusation ne put se soutenir, et le patriarche de l'indépendance espagnole fut élargi.

Le complot n'éclata point. On douta même de son existence. Toutefois nous pouvons affirmer qu'il avait un fondement réel; seulement les choses en restèrent à l'état latent; c'était un vœu plus qu'une révolte, et l'évènement n'a de valeur que comme manifestation d'un mécontentement sourd et comme précurseur de prochains orages; il prouve que, dès l'entrée de sa campagne parlementaire, M. Martinez se trouvait pris déjà entre deux feux. La conspiration devait éclater et fut découverte le 24 juillet, le jour même de l'ouverture des cortès.

L'année 1835 s'ouvrit par une insurrection militaire; cet épisode fut sanglant; il coûta la vie au général Canterac, qui venait de prendre le commandement de Madrid; il coûta à Llauder le portefeuille de la guerre, dont il s'était mis en possession deux mois auparavant. Llauder fit preuve, en cette occasion, d'une incapacité qu'on ne croirait pas si on n'en avait été témoin. Armé de toutes les forces réunies de la garnison et de la milice urbaine, il ne sut pas se rendre maître d'une poignée de soldats révoltés; retranchés dans l'hôtel des postes, comme dans une forteresse, ils tiraient de là sur les rues adjacentes, et ils gardèrent impunément leur position toute la journée. Sur le soir, les vivres et les munitions leur manquant, ils consentirent à capituler, c'est-à-dire que c'est le gouvernement qui capitula, car les vaillans coupables traversèrent Madrid en triomphe, tambours en tête et la baïonnette au bout du fusil. Ils allaient rejoindre l'armée de Navarre; c'était la seule peine infligée à leur insubordination. Le peuple, qui partout sympathise au cou-

rage, — et les rebelles en avaient fait preuve, — leur fit la conduite en masse; il les accompagna hors de la porte de Foncarral, et les proclama les héros de la journée.

Plus tard, M. Martinez de la Rosa les punit de leur triomphe par un parjure. A peine le bataillon révolté était-il arrivé à sa destination, que, malgré la foi jurée, il fut dispersé dans d'autres corps; l'adjudant Cardero, qui le commandait, fut exilé à Mayorque. Un fait qui rend la perfidie plus criante, c'est que les insurgés ne s'étaient soumis qu'après avoir exigé et obtenu la parole d'honneur de M. Martinez; ils croyaient moins, disaient-ils, à la loyauté des autres membres du cabinet, ils avaient foi dans la sienne et pensaient n'avoir rien à craindre sous cette égide. Voilà ce qu'est devenu, après trois siècles de despotisme, l'antique honneur castillan.

Quant au général Llauder, cette journée l'annula. Appelé à la barre de la chambre pour se justifier, il fut d'une faiblesse à embarrasser ses ennemis eux-mêmes. Certes on peut être un fort mauvais orateur et un fort bon militaire; mais de ce qu'on parle mal il ne résulte pas non plus que l'on se batte bien : Llauder l'a prouvé. Convaincu de double impuissance, il fut abandonné de tout le monde, et se réfugia couvert de confusion dans son gouvernement de Catalogne. Il avait eu la précaution de se le réserver, tout ministre de la guerre qu'il était, car il n'est pas homme, lui, à brûler ses vaisseaux. La junte se chargea plus tard du soin de les lui brûler.

Son successeur au ministère de la guerre fut le général Valdès, homme intègre et brave qui avait fait avec gloire les guerres d'Amérique, qui en était revenu pauvre, gloire encore plus rare, et dont l'Espagne vénère les vertus simples et vraiment antiques. Mais son honnêteté trop crédule était un écueil où il échoua. Son administration fut probe, mais impuissante. Appelé après Mina au commandement en chef de l'armée du Nord, il alla se perdre dans ce gouffre béant où tant d'autres s'étaient perdus avant lui. Combien s'y perdront encore?

Disons, pour en finir avec l'insurrection du 18 janvier, que le sens politique n'en fut pas saisi; c'est resté un mystère. Il y avait certainement quelque conjuration derrière les soldats; mais il paraît qu'à l'heure de l'action le cœur faillit aux conspirateurs, et

les soldats furent abandonnés et livrés à eux-mêmes. Le pas était difficile; ils s'en tirèrent avec honneur.

Deux mois plus tard, il y eut à Malaga un mouvement plus sérieux. La milice urbaine chassa les troupes et resta maîtresse de la ville; mais le mouvement ne se liait à rien, la victoire fut inutile, elle se tourna même bientôt en défaite; un instant repoussée, l'autorité militaire reprit la ligne. Ce n'étaient là que les premiers symptômes, et comme les avant-coureurs de la grande insurrection nationale, régularisée plus tard par les juntes.

Une conspiration radicale avait signalé l'ouverture des cortès; elles se fermèrent au bruit d'une conspiration dans le sens contraire. Jusque-là les carlistes d'Andalousie s'étaient tenus assez tranquilles; l'idée leur vint de se produire, et d'avoir, eux aussi, leur armée. Ils voulurent, comme on dit en Espagne, monter une faction. L'entreprise n'eut aucun succès. Surprise dans un moulin près de Séville, la faction naissante périt du coup. Le chef de la bande était un brigadier, nommé Malavila; il fut arrêté et fusillé avec quelques-uns des siens.

Mais sortons enfin de tous ces chemins de traverse, sentiers tortueux et parfois sanglans, qui ne font que nous éloigner du but, et revenons sur la grande route pour ne la plus quitter.

Les cortès furent closes; la vérité force à dire que la session mourut de langueur; l'intérêt n'y était plus, et il serait permis de croire que M. Martinez ne la prolongea si long-temps que pour prolonger sa propre existence. Il sentait bien que descendre de la tribune, c'était descendre du ministère; et, en effet, les deux évènemens se suivirent de près : la clôture des chambres est de la fin de mai, et le 9 juin M. Martinez n'était plus au ministère. Il avait cédé la place à M. de Toreno.

Le ministère Martinez se résume tout entier dans le statut royal; il a vécu seize mois sur ce fonds. Nous n'avons pas à y revenir. Le statut concédé, son auteur crut avoir tout fait; ce fut là son erreur fondamentale. A peine en route, il voulut enrayer tout court. C'était s'y prendre un peu tôt, et l'entreprise était téméraire; il n'avait pas la main assez puissante pour tenir long-temps; la pente était plus forte que lui, il est tombé comme cela devait être. M. Martinez aurait fait, en temps calme, un assez bon ministre des beaux-arts;

mais ce n'est pas un homme taillé pour les jours d'orage. Ce n'est pas même un homme d'affaires, et son administration a été vicieuse de tous points.

L'Espagne est criblée d'abus civils, judiciaires, bureaucratiques, d'abus de toutes sortes. Il y en a de si patens, qu'ils aveuglent à force d'évidence. Quant à lui, il n'a pas su les voir, ou s'il les a vus, il n'a pas voulu y porter la cognée. Pas un seul n'a été réformé; l'intention de le faire un jour n'a pas même été exprimée. Il ne s'agit là cependant ni de théories sociales ni de principes abstraits; il s'agit de simples réformes administratives. Mais M. Martinez avait érigé en système l'immobilité, et il ne touchait à rien, de peur d'être amené à toucher à tout. Il ne voulait pas se créer de périlleux antécédens. Il est vrai que la position était difficile, et que deux questions terribles, la guerre civile et la banqueroute, dominaient toutes les autres. Mais ce n'était pas en proclamant à la face d'une révolution entravée, et en poussant jusqu'au fanatisme ces étranges doctrines d'immobilité et d'optimisme universel, que l'on pouvait espérer de remuer l'opinion publique et d'opérer ces miracles qu'elle seule enfante aux jours du désespoir. Aussi le règne de M. Martinez n'a-t-il eu d'autre résultat que d'amener la monarchie à l'extrême bord du précipice.

L'homme chargé de la retenir dans sa chute vint trop tard, c'est-à-dire que la première faute de M. de Toreno fut de n'avoir pas arraché plus tôt des mains de son rival les rênes de l'état. Il le pouvait, il le devait. Mais sa faute, selon nous, remonte plus haut. A son retour aux affaires, deux rôles s'offraient à lui; il pouvait être chef de l'opposition, il préféra être ministre; il tira évidemment la mauvaise carte. Il prit, dès l'abord, une situation fausse; entrer dans un ministère qui était déjà formé, et dont la direction suprême ne lui était pas abandonnée, c'était compromettre doublement sa responsabilité, puisque d'une part il acceptait un passé dont il n'était pas l'auteur, et que de l'autre il s'associait à un avenir qu'il n'était pas maître de diriger selon ses vues. N'était-ce pas à beaucoup d'égards s'infliger à soi-même le supplice de Mézence?

M. de Toreno le comprit sans doute, car il affectait souvent de se renfermer exclusivement dans sa spécialité; mais c'était là une

tactique impossible : les questions générales étaient trop flagrantes, elles l'amenaient trop souvent sur la brèche au secours de son rival, devenu son confrère.

Malgré ces embarras d'une position ambiguë, il conserva long-temps du prestige; long-temps il fut considéré bien moins comme le collègue de M. Martinez que comme son successeur désigné. Il eut un moment unique peut-être dans la vie d'un homme d'état. Quoique ministre et ministre des finances, il avait, pour ainsi dire, conservé un pied à terre dans l'opposition; il était de plus l'homme de la cour, l'homme de la chambre, l'homme de la presse; le pays n'avait qu'une voix pour exalter son habileté pratique et sa capacité. C'est alors qu'il devait exécuter son 18 brumaire. L'occasion était belle, il n'en sut pas profiter; enfant gâté de la fortune, il se montra dédaigneux de ses faveurs, elle l'en punit en les lui retirant.

Lorsqu'au mois de juin il prit la direction des affaires, l'Espagne ne vit là qu'un changement de nom, pas un changement de système. Son instinct ne la trompait pas. Champion du statut royal, M. de Toreno s'était fait trop long-temps le complice de la politique immobile de son prédécesseur, il avait trempé trop long-temps dans ses actes pour n'inspirer pas de légitimes défiances; le prestige était détruit, il venait trop tard.

Les journaux de Paris ont parlé d'un manifeste par lui publié à son avénement à la présidence; ce manifeste n'a jamais existé; ce fut là même un oubli ou une erreur du nouveau cabinet; il devait rompre d'une manière éclatante avec l'ancien; il négligea de le faire, son silence parut suspect. M. de Toreno ne fut plus que le continuateur de M. Martinez de la Rosa.

Son embarras était visible. Obligé de composer un ministère, il accoupla des noms sans analogie, depuis le marquis de Las Amarillas, l'homme le plus aristocratique et le plus impopulaire des Espagnes, jusqu'à M. Mendizabal. Quelle disparate! On peut dire que jamais le système de bascule n'avait été gradué sur une plus grande échelle. Ces hymens forcés étaient trop mal assortis pour donner des fruits; ils demeurèrent stériles.

Cependant avant de tourner le dos à son favori, la fortune lui donna une dernière preuve de sa tendresse; à peine le nouveau ministère était-il intronisé que Zumalacarreguy mourut (25 juin).

Ce coup de dé semblait ruiner de fond en comble les affaires du prétendant, car Zumalacarreguy était son plus fort joueur; ne voyant personne qui fût digne de prendre la place laissée vide par sa mort, on put croire la partie perdue. Elle ne l'était pas, elle devait se disputer long-temps encore.

L'échec n'en fut pas moins rude et la perte sentie. Zumalacarreguy était tout-à-fait l'homme de la faction; elle s'était incarnée en lui. Il jouait alors en Navarre le même rôle que Mina y avait joué pendant la guerre de l'indépendance. Navarrais, comme lui, il connaissait le sol et l'habitant. Doué de cet esprit d'aventure qui fait les partisans, il se multipliait par une infatigable activité; agile comme un enfant des montagnes, il était partout à la fois, et déconcertait l'ennemi par la rapidité de ses marches et l'audace de ses coups de main. Mais ce n'était pas seulement un homme d'inspiration, l'étude avait réglé ses instincts guerriers sans leur ôter rien de leur fougue ni de leur spontanéité. Avant qu'il eût passé du service de la reine, où il était colonel, dans le camp de don Carlos, on le tenait déjà pour un des bons officiers de l'armée espagnole.

Son humeur était dure; mais son inflexible sévérité tourna au profit de la cause qu'il avait embrassée; il établit et sut maintenir dans ses guerrillas indépendantes et vagabondes, une discipline qu'elles n'avaient jamais connue. Il en fit presque une armée. On lui reproche, il est vrai, des actes d'une férocité peu commune; mais la férocité est le caractère de toute guerre civile, et sur ce sanglant terrain, les deux partis ont fait assaut; ils n'ont rien à se reprocher l'un à l'autre.

Il est à remarquer que Zumalacarreguy est le seul homme qui se soit fait un nom européen dans la crise actuelle de la Péninsule; il est dommage qu'il se le soit fait de l'autre côté. Au fond, c'était un condottier plus qu'un homme de principes; il avait mis son épée au service du prétendant, comme Carmagnola avait mis la sienne au service de Venise. A quatre siècles de distance ce sont les mêmes mœurs. Il passa à don Carlos pour satisfaire une vengeance personnelle; on raconte qu'étant en instance auprès du ministère de la guerre pour je ne sais quelle affaire, il y mettait de la suite et de la ténacité; le ministre, qui était, je pense, M. Zarco del Valle, s'impatienta; on lui fit sentir dans les bureaux qu'il était importun. — « Je vais l'être bien davantage, » — répondit-il d'un

air menaçant, et il partit pour la Navarre. Le colonel repoussé devint le généralissime des armées de Charles V.

La demande d'intervention renouvelée (1) par le comte de Toreno, et le refus du gouvernement français, avaient précédé la mort de Zumalacarreguy. Ce n'est pas le lieu de traiter cette question si longtemps débattue, et, disons-le aussi, si mal posée; le travail préliminaire auquel nous nous livrons ici n'est destiné qu'à la récapitulation des faits consommés, nullement à la discussion des cas en litige et des causes pendantes. C'est ainsi que nous n'avons parlé qu'à la volée du problème financier et de la guerre civile, parce que ce sont là deux faits actuels et non accomplis. Ces graves questions veulent être traitées à part. Il en est de même de l'intervention; nous n'avons à la considérer ici que dans ses rapports avec le ministère Toreno.

L'intervention était l'ancre de salut de ce vaisseau en détresse; l'ancre cassant, le vaisseau fit naufrage. M. de Toreno a trop de coup d'œil pour n'avoir pas vu le premier la fausseté de sa position; il ne l'avait acceptée que dans l'espoir d'une assistance qu'il regardait comme nécessaire, sur laquelle il avait cru pouvoir compter, et dont le déni l'irrita d'autant plus qu'il rendait son ministère impossible. L'intervention refusée, il perdit courage, et ne songea plus qu'à se ménager une chute honorable. Comme les gladiateurs du cirque romain, il se drapa pour bien tomber.

Nous allons dire toute notre pensée. M. de Toreno fût-il revenu d'exil en tribun, eût-il rompu à temps avec M. Martinez de la Rosa, et pris la direction des affaires plus tôt, et en vertu, non d'un compromis équivoque et périlleux, mais d'une opposition ouverte; M. de Toreno enfin eût-il obtenu l'intervention, son règne, pour être plus long, n'en aurait pas moins été transitoire; M. de Toreno n'est pas un homme de révolution : il est sceptique, et n'est pas ambitieux. Privé de ces convictions fortes qui font les vertus civiques, il ne prend point assez à cœur les principes, ni la chose publique au sérieux. Les instincts de l'homme du monde ont chez lui trop d'exigence, ils sont impérieux; rebelles aux sacrifices, ils disputent pouce à pouce à l'homme politique le terrain de

(1) M. Martinez de la Rosa l'avait déjà faite pour son compte quelques jours avant sa chute.

l'action; ils sont sybarites; ils aiment leurs aises; il leur faut des loisirs, et ces loisirs, on les paie souvent cher.

Et puis, nous le disons, M. de Toreno n'est pas ambitieux. Il n'aspire pas au pouvoir; il ne l'aime pas; or, l'ambition est une passion nécessaire aux hommes d'état, c'est presque une vertu dans les hautes positions sociales; c'est elle qui fait les grands ministres; c'est elle qui triomphe des lenteurs, des dégoûts; c'est par elle qu'on grave son nom sur le rocher des siècles et qu'on imprime une secousse au monde; sans elle pas de conceptions durables, pas de dévouemens tenaces; adieu la patience des longs desseins! adieu l'exécution forte et puissante!

Pourtant il faut s'entendre. Nous ne parlons point de cette ambition vulgaire qui brûle le temple d'Éphèse. L'amour du bruit n'est qu'un appétit inférieur. L'ambition, c'est autre chose : c'est Jules César qui a une pensée et qui la poursuit; au jour venu, il brise aux champs de Pharsale le patriciat romain; c'est Richelieu qui a un but et qui y marche : il meurt, mais l'aristocratie française expire avec lui; il laisse le trône et le peuple tête à tête; c'est Napoléon, enfin, qui met le peuple sur le trône, et inocule à l'Europe entière la démocratie.

Voilà l'ambition; et c'est d'un rayon de cet ardent foyer de vie que nous aurions voulu voir M. de Toreno pénétré et échauffé. Nous voudrions que la régénération de l'Espagne devînt son idée fixe, qu'il s'y dévouât, qu'il se jurât à lui-même de l'accomplir à tout prix. Mais il n'a pas en lui l'étincelle; il n'est pas jaloux de se faire un grand nom en faisant une grande œuvre; l'amour de la gloire ne le possède pas. De même qu'il n'aime pas assez l'empire, il n'aime pas assez l'Espagne. Formé, par les voyages de l'exil, aux mœurs européennes, son pays lui semble barbare et si en arrière des autres, qu'il en a plus d'une fois désespéré; le soin de son éducation lui paraît un labeur ingrat. Il a poussé si loin l'insouciance, que nous l'avons vu perdre des votes, uniquement parce qu'il ne voulait pas prendre la peine de discipliner les cortès et de les mener, ce qui alors lui était facile.

Tels sont les défauts de M. de Toreno; ils sont inhérens à sa nature comme on voit, et l'on aurait mauvaise grace de venir reprocher à un homme son tempérament. Aussi ne faisons-nous point de reproches, nous constatons un fait, et nous maintenons que,

supérieur à M. Martinez de la Rosa en tant que capacité administrative et tête politique, M. de Toreno n'est pas plus que lui un ministre de révolution. Tel qu'il est, il n'en est pas moins un des hommes les plus remarquables d'Espagne; c'est une justice que nous nous plaisons à lui rendre. Il a l'esprit net et le sens des affaires, et, ce qui est plus rare au-delà des Pyrénées, il a de l'ordre et de la méthode. C'est, de tous les ministres, celui avec lequel les ambassadeurs aimaient le mieux à traiter, comme il est, de tous les Espagnols, celui que les étrangers fréquentent le plus volontiers.

On lui a reproché de n'avoir pas eu dans le choix des fonctionnaires la main plus heureuse que son prédécesseur, qui ne l'eut guère; il serait difficile d'absoudre entièrement M. de Toreno de cette accusation; mais, s'il a péché, ce n'est point par calculs, c'est encore par insouciance, par un laisser-aller trop mondain.

Ses opérations financières ont excité de grandes clameurs; il passe, par exemple, pour avoir adjugé l'emprunt à des conditions onéreuses pour l'état; à cela nous répondrons que la nécessité lui a forcé la main; personne en Europe n'a voulu prêter à de meilleures conditions; celles de M. Ardoin étaient les moins dures de toutes celles qui furent proposées.

M. de Toreno est un des premiers orateurs de la chambre; sa manière n'est ni celle de M. Martinez, ni celle de M. Galiano; il est plutôt dialecticien qu'éloquent dans l'acception rigoureuse du mot; il discute plus qu'il ne persuade; il convainc plus qu'il n'entraîne. Il ne surprend pas, il prouve. Le mot propre lui vient toujours; sa parole est élégante et concise, spirituelle et facile; il se possède, il ne dit que ce qu'il veut dire. Si on le fâche, il devient ironique et acerbe; poussé à bout, sa langue a des coups de poignard. Si nous avions à nous résumer dans un mot, nous dirions qu'il est l'orateur gouvernemental de l'Espagne.

Mais toutes ces qualités, tous ces talens divers ne suffisent pas au premier ministre d'une révolution; ils pouvaient retarder tout au plus d'un jour la chute de M. de Toreno, ils ne pouvaient l'empêcher. Voici que nous touchons au dénouement. Le signal partit de Saragosse le 6 juillet; il y eut une émeute populaire dirigée contre les couvens; des moines furent massacrés; la milice urbaine intervint, non pour comprimer le mouvement, mais pour s'en em-

parer. Afin de le régulariser et de lui donner un caractère tout politique, on fusilla sur place plusieurs pillards. Les couvens abandonnés furent placés sous la sauvegarde publique; on écrivit sur la porte : *Propriété nationale.*

Après cette première explosion, il y eut un temps d'arrêt, mais le feu était à la mine; elle filait silencieusement, elle gagnait de proche en proche, elle alla sauter en Catalogne. Le premier massacre eut lieu à Reuss; Tarragone suivit; Barcelone vint après. Ces manifestations sanglantes sont affreuses, mais elles s'expliquent. D'abord, il faut faire la part et une large part à la violence des mœurs indigènes et aux excitations d'une lutte longue et acharnée; ensuite, il ne faut pas oublier que dans toute l'Espagne, les couvens sont regardés comme les foyers naturels de la guerre civile, et les moines comme ses banquiers. Or, la guerre civile est la plaie saignante de la Péninsule; celle-là est sentie par tout le monde; tout le monde la voit; de là le déchaînement général de l'opinion contre les cloîtres et leurs habitans; c'est don Carlos, c'est la faction qu'on frappe en eux, et si c'est par eux que l'on commence, c'est que le péril est là, et que la société court au plus pressé.

C'est là sans doute, nous le répétons, un affreux syllogisme, et pour être conséquentes les conclusions n'en sont pas moins sanguinaires. Mais enfin, n'y a-t-il pas une consolation à reconnaître en allant au fond des choses, qu'au lieu d'être, ainsi qu'on l'a dit, le résultat de féroces caprices et d'instincts aveugles et désordonnés, ces scènes meurtrières ne sont en dernière analyse que la conséquence outrée du droit de défense qu'a toute société attaquée, et que l'exagération du sentiment de conservation que l'individu apporte en naissant?

Ici commence le rôle des juntes; elles s'instituèrent en vertu du même droit de défense, du même sentiment de conservation. « Vous ne savez pas nous protéger, dirent-elles au gouvernement, nous vous retirons notre mandat, et nous allons nous protéger nous-mêmes. Les factieux inondent nos campagnes, ils descendent jusqu'à la porte de nos villes, nous allons pourvoir nous-mêmes à notre sûreté. » Puis vinrent les récriminations et la longue énumération des griefs passés; ces griefs, nous les avons exposés nous-même assez longuement, et ils s'adressaient bien plus à l'administration de M. Martinez de la Rosa qu'à celle de M. de Toreno, qui ne faisait

que de prendre les rênes de l'état. Mais pourquoi M. de Toreno s'était-il porté solidaire des fautes de son prédécesseur? Pourquoi avait-il accepté sans réserve sa dangereuse succession? Il avait engagé lui-même sa responsabilité, il ne pouvait se plaindre si maintenant on le prenait pour victime expiatoire. Toutes les juntes, sans exception, demandaient son renvoi.

Cet épisode des juntes de 1835 est unique dans les fastes modernes; l'histoire en sera curieuse à faire quelque jour. Mais il est deux faits qu'elles ont mis en lumière, et qu'il importe de signaler dès aujourd'hui. Jamais à aucun instant de leur dictature, et alors même que l'irritation était au comble, elles n'ont manifesté l'intention de rompre avec la capitale ni de se constituer indépendantes dans leurs provinces, d'où l'on doit conclure que l'unité gouvernementale est définitive en Espagne, et que le fédéralisme politique n'y est pas à craindre.

Le second fait à signaler est celui-ci : ce grand mouvement national n'a produit aucun nouveau nom, pas un homme n'a surgi du sein de ces anonymes tourmentes pour les baptiser. Faut-il pour cela désespérer de la révolution espagnole? Au contraire, car cela prouve qu'elle n'est le patrimoine de personne, c'est-à-dire qu'elle est le patrimoine de tout le monde. On ne peut la tuer dans un homme. Elle n'est encore qu'à l'état d'instinct; c'est la première phase de toute réformation sociale; on a le sentiment des abus bien long-temps avant de les combattre; puis la lutte commence, mais sourde, éparse, sans plan, sans système; il y a des milliers de soldats obscurs avant qu'un général s'élance sur le pavois, et les domine tous.

La révolution espagnole n'en est guère, selon nous, qu'à cette première phase; elle est dans l'air, pour ainsi dire, on la respire, on la sent; mais elle est vague encore, elle n'affecte pas de forme déterminée; elle en poursuit une qui lui soit propre; c'est une ame qui cherche un corps; elle ne l'a pas trouvé. Les hommes du statut royal, ceux de l'opposition comme ceux du pouvoir, n'en sont qu'une personnification imparfaite; elle aspire à s'individualiser d'une manière plus décisive et plus puissante. On ne saurait dès aujourd'hui prévoir toutes les vicissitudes par lesquelles elle passera dans l'avenir, ni les transformations qu'elle est destinée à subir; mais on peut la tenir désormais pour invincible. Toutes

ses temporisations, toutes ses lenteurs sont des signes de force et de vitalité. Pourquoi donc s'en alarmer? Il faut bien plutôt s'en applaudir. Les légendes mythologiques parlent d'une mère dont la délivrance dura vingt jours et vingt nuits, mais le fruit qui naquit de ce long enfantement était un dieu; il avait devant lui plus de siècles de vie que sa naissance n'avait duré d'heures; il avait l'éternité.

Les juntes employèrent tout le mois d'août à se constituer; une fois constituées, elles restèrent en permanence. M. de Toreno essaya de faire tête à l'orage plutôt sans doute par bienséance qu'avec l'espoir de le dompter. Un petit avantage remporté à Madrid prolongea de quelques jours sa factice existence. La cour et le gouvernement étaient à Saint-Ildefonse; la milice urbaine de la capitale voulut, elle aussi, faire sa partie et introniser sa junte. Elle se rendit maîtresse de la ville sans coup férir; mais sa victoire l'étonna, elle ne sut qu'en faire; elle eut peur, le courage lui manqua, elle lâcha pied.

Cette défaite partielle ne changea rien à la situation générale; les provinces tenaient résolument la campagne. Ce n'était plus seulement Saragosse et la Catalogne qui avaient leurs juntes, c'était le royaume de Valence, le royaume de Murcie, Grenade, l'Andalousie, l'Estramadure, la Galice, la Péninsule tout entière; la chaîne était nouée de la Corogne à Carthagène, de Cadix à Barcelone; partout retentissaient les mêmes réclamations, les mêmes plaintes. Toutes les autorités qui avaient refusé de s'associer au mouvement avaient été congédiées, et la monarchie ainsi démembrée en était réellement réduite alors à Madrid qui encore avait pensé lui échapper, et à la Vieille-Castille septentrionale que la présence des troupes contenait dans l'obéissance. Lors du soulèvement de la capitale, la cour avait été saisie d'une telle panique, qu'il avait été un moment question de déserter à Burgos avec armes et bagages.

M. de Toreno répondit à ce vaste concert d'hostilités et de menaces par un manifeste qu'on peut admirer comme un beau monument littéraire, mais qui, au point de vue politique, n'est pas sérieux; ce n'est qu'une feuille de papier. Il déclarait les juntes rebelles et leur ordonnait de se dissoudre. C'est ce dont elles se donnèrent bien de garde; elles répliquèrent, les unes avec mesure, les autres avec violence, toutes avec fermeté, que, loin de

céder, elles étaient résolues à persister jusqu'au bout, et à pousser, s'il le fallait, les choses aux dernières extrémités.

La Péninsule en était à ce feu croisé de manifestes et de contre-manifestes, lorsque M. Mendizabal arriva à Madrid. C'était dans les premiers jours de septembre. Le 14, M. de Toreno abdiqua dans ses mains la présidence du conseil. Son règne n'avait pas duré cent jours.

Nous nous arrêtons; la tâche que nous nous étions proposée est remplie; ce n'est ici, nous le répétons de peur qu'on ne nous demande plus que nous n'avions promis, qu'un simple travail d'exposition, et comme une introduction à l'histoire encore en germe du ministère actuel. Tout ce que nous avons voulu faire, ç'a été de poser quelques pierres de reconnaissance sur la route déjà bien longue, quoique si vite parcourue, qui sépare le ministère Calomarde du ministère Mendizabal; guidé par elles, on arrivera plus facilement peut-être, au moins c'est notre espoir, à l'intelligence du présent. Quant à la question en elle-même, nous ne l'avons pas traitée, nous ne l'avons pas posée; nous n'avons prétendu à la solution d'aucun problème; à l'exemple des maçons, nous avons déblayé le sol avant de bâtir.

Et si nous avons donné quelque étendue à de simples prolégomènes, c'est qu'ils sont riches en leçons salutaires; ce sont des prémisses qui renferment en elles leurs conséquences. Nous avons plus parlé des hommes que des évènemens, car les évènemens sont consommés, tandis que les hommes sont encore en scène; plusieurs de ceux qui y ont déjà paru y reparaîtront sans doute encore; la connaissance de leurs antécédens et de leur caractère fera mieux comprendre leurs actes dans les nouveaux rôles qui les attendent.

Avant de clore, résumons-nous; nous le ferons avec brièveté. Nos conclusions portent un tel cachet d'évidence, que nous pourrions les réduire en aphorismes. Vico a dit que l'humanité procède par loi de succession, jamais par saccades. C'est ainsi qu'a procédé, depuis 1830, la révolution espagnole, et remarquons qu'en dépit des mauvais vouloirs et des obstacles, malgré l'impéritie des chefs et leurs fautes, elle n'a pas fait, depuis qu'elle est en route, un seul pas rétrograde; elle a toujours été en avant; elle s'est dépliée avec méthode; nous avons vu se dérouler la trame; nous avons vu les ministères s'engendrer l'un l'autre et s'enter l'un sur

l'autre, avec un ordre merveilleux et une logique inflexible. Pas un anneau de la chaîne n'a été brisé; il n'y a pas eu rupture, il y a eu continuité. C'est ainsi que M. Zéa, ancien collègue de Calomarde, se poursuit par M. Burgos dans le ministère Martinez, et que M. Mendizabal en sort en ligne droite par M. de Toreno, dont il fut le collègue aussi avant d'être l'héritier.

La science politique a aussi sa loi de génération continue; cette loi s'appelle le progrès. Un principe est un germe; une fois semé, il éclot infailliblement et se développe au souffle de la Providence; c'est là l'histoire.

On peut dresser l'arbre généalogique des révolutions comme celui des maisons princières; la famille démocratique n'est pas une famille d'enfans perdus, elle a un passé, des traditions, des ancêtres. Il n'y a plus qu'un bon gentilhomme en Europe, c'est elle. Dépossédée de son patrimoine, elle le réclame; on lui conteste ses titres, elle les discute, elle les justifie; elle oppose aux arguties de l'usurpation l'éloquence du droit; on fait de la violence, elle fait de la raison; ils ont l'épée, elle a l'idée.

Non, l'issue d'une cause si juste et si bien plaidée ne saurait être douteuse, pas plus au-delà qu'en-deçà des Pyrénées. Les débats ne peuvent durer bien long-temps encore; le triomphe de la vérité n'est pas loin. Le trône usurpé tombe pièce à pièce; le plomb vil va se rechanger en or pur; la Jérusalem nouvelle du poète va sortir, brillante de clartés, du fond des déserts. On peut dès aujourd'hui entonner le cantique de delivrance et s'écrier avec le grand-prêtre, non plus à l'ombre des tabernacles, mais à la face du monde:

Lève, Jérusalem, lève ta tête altière!
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés;
Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière:
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux qui, pour Sion, d'une sainte ferveur
Sentira son ame embrasée!
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son sauveur!

CHARLES DIDIER.

ÉTUDES
DE L'ANTIQUITÉ.

V.

HÉRODOTE.

L'Asie mineure a été le théâtre où la Grèce et l'Orient ont lutté pour la première fois. C'est dans cette presqu'île, dont la Lydie, la Mysie et la Carie étaient les régions opulentes, où la Phrygie et la Cappadoce prêtaient à l'empire des Perses une entière obéissance, où la Lycie et la Cilicie cherchaient à se protéger par leurs montagnes, où la Bythinie, la Paphlagonie et le Pont étaient tour à tour affranchies et tributaires de la domination persane, que se fit le premier choc entre le génie grec et l'esprit asiatique. Or, voici un Carien qui, assistant à ce spectacle, décrète de le raconter : Hérodote d'Halycarnasse déclare ne pas vouloir que les choses qui proviennent des hommes restent sans souvenir, que les grandes actions des Grecs et des Barbares demeurent sans gloire et sans

monument; il a dessein d'expliquer pourquoi les Grecs et les Barbares se combattirent.

Il n'y a point de hasard dans la naissance et la venue des hommes nécessaires au genre humain. Or, rien n'était plus indispensable au monde que de commencer à se connaître au moment où il redoublait la vivacité de son action, et il fut naturel que l'Asie mineure fournît non-seulement le théâtre, mais encore le témoin intelligent de la lutte qui s'engageait.

Hérodote eut la passion de savoir et de raconter. On s'accorde à placer sa naissance à Halycarnasse en Carie, l'an 484 avant notre ère. Il eut pour oncle Panyasis, poète célèbre, qui fut victime des violences de Lygdamis, tyran de la Carie. Quelles que soient les circonstances qui aient déterminé Hérodote à quitter pour la première fois Halycarnasse, la première cause de ses voyages fut son génie, sa volonté. Un invincible instinct le poussait à parcourir la terre, et il s'en fera le conquérant par la pensée, entre Cyrus et Alexandre.

Il serait puéril de vouloir tracer avec exactitude l'itinéraire d'Hérodote; il suffit d'énumérer les principaux pays qu'il explora. Il vit l'Égypte; il causa avec les prêtres de Vulcain à Memphis, il visita Héliopolis et Thèbes. Il alla chercher à Tyr le temple d'un autre Hercule, plus ancien que l'Hercule grec; il visita la Palestine, la ville de Cyrène. A-t-il été à Babylone? On aimerait à le croire, pour rendre plus complètes les excursions du célèbre Ionien (1).

Quant à la Grèce, il la vit à fond; il parcourut l'Épire, la Macédoine, la Thrace, et de la Thrace, il est probable qu'il passa chez les Scythes, au-delà de l'Ister et du Borysthène.

On dit que de retour dans sa patrie, il y trouva le pouvoir suprême usurpé par Lygdamis, et qu'alors il chercha dans Samos un asile et une retraite. On dit encore que le désir de rendre la liberté à Halycarnasse l'y ramena, que son entreprise fut heureuse, mais qu'un régime olygarchique ayant remplacé la tyrannie, Hérodote devint odieux et impuissant entre les nobles et le peuple. Alors il abandonna sa patrie pour n'y plus revenir; et paraissant aux jeux olympiques, il y lut plusieurs fragmens de son histoire.

(1) Voyez le président Bouhier. *Recherches et dissertation sur Hérodote.*

La Grèce tressaillit, et Thucydide pleura. Douze ans après, Hérodote lut encore à Athènes, à la fête des Panathénées, d'autres morceaux de son livre; enfin il alla terminer son œuvre et sa vie à Thurium, et cet homme, qui avait séjourné dans Memphis, fit de l'Italie son dernier séjour et son tombeau.

On ignore quand Hérodote conçut l'idée et le plan de son histoire. Est-ce avant de voyager qu'il résolut d'écrire? et ne parcourut-il la terre que parce qu'il avait l'intention de la raconter? Ou bien est-ce au milieu de ses courses et de sa pérégrination aventureuse que la pensée lui vint de dire aux hommes ce qu'il voyait? Est-ce auprès de la statue d'Isis, dont la bouche est scellée, et qui tient dans ses mains une clé comme pour fermer à l'homme la science et la nature, qu'il prit le parti de divulguer les choses humaines? Ne serait-ce pas plutôt dans Tyr, au milieu du commerce du monde, à côté de l'ivoire, des perles et des tissus de pourpre, qu'il voulut élever un monument à l'activité humaine? ou bien le cri de la liberté grecque n'a-t-il pas excité ce contemporain de Thémistocle à ne pas laisser périr dans la mémoire des hommes le triomphe de l'intelligence athénienne contre l'avalanche des masses orientales?

Au surplus, quel que soit le moment où Hérodote ait résolu d'écrire, il n'a dû commencer l'exécution de son dessein qu'après avoir maîtrisé par une longue réflexion les matériaux infinis dont il avait à disposer. Son plan est simple, sa marche ferme, son but évident. L'unité dramatique de son sujet n'est point un obstacle aux choses immenses qu'il doit raconter : elle leur donne au contraire une forme heureuse et une splendeur héroïque. La guerre des Perses contre les Grecs, voilà l'unité d'Hérodote. Il prend pour guide, dans les commencemens de son histoire, l'épée de Cyrus, et il marche à la suite de ce conquérant. C'est au milieu des prospérités de Crésus et de la monarchie lydienne qu'il fait intervenir violemment le père de Cambyse. Une fois Cyrus entré en scène avec éclat, nous apprenons son histoire et celle de ses Perses. Nous connaissons alors les Mèdes, la royauté de Dejocès, la construction d'Ecbatane; Dejocès a pour successeurs Phraorte, Cyaxare, Astyage, père de Cyrus, et nous voilà ramenés au conquérant. Il devient maître de toute l'Asie supérieure sur laquelle les Mèdes avaient régné cent vingt-huit ans. Hérodote raconte les institutions

et les lois des Perses. Cependant les Ioniens et les Æoliens, apprenant les victoires des Perses sur les Lydiens, offrent à Cyrus de se soumettre. Histoire de la ligue ionienne; premiers rapports des Lacédémoniens avec l'Asie. Cyrus, après avoir asservi l'Asie mineure par ses généraux, songe à la conquête de l'Assyrie; nous voilà dans Babylone. Maître de cette magnifique cité, dont l'historien nous donne une minutieuse description, le Perse s'engage dans une expédition contre les Massagètes : il y périt. Après sa mort, le fil ne se rompt pas dans les mains de l'historien, car Cambyse, fils de Cyrus, le conduit en Égypte. Voilà pour la première fois l'Égypte divulguée par un Grec, et il en trace une histoire qu'admire le guerrier comme le savant, Napoléon et Cuvier. Après l'Égypte, toujours à la suite de Cambyse, nous trouvons l'Arabie avec ses parfums, son encens et sa myrrhe, l'Éthiopie avec sa métropole Meroë, dont les ruines ont été visitées de nos jours par un voyageur français, le courageux Caillaud. L'Inde est indiquée par Hérodote.

Nous ne quittons pas les Perses; ils ont mission de nous conduire à travers l'histoire. Darius, fils d'Hystape, après avoir partagé son empire en vingt satrapies, attaque les Scythes. L'historien se trouve ici dans un monde nouveau qu'il explore avec une curiosité infinie. Il énumère les différentes peuplades scythes, les pays qu'elles habitent; il trouve l'occasion de faire une description de la terre; il est fort explicite sur les mœurs et les usages des Scythes. Cependant, Darius, après avoir failli périr dans son expédition, repasse en Thrace sur le pont qu'Histiée l'Ionien avait empêché de détruire. A ce propos nous recueillons quelques indications précieuses sur la constitution politique des Ioniens.

Une autre expédition des Perses nous mène en Libye; nous savons l'origine du royaume de Cyrène, et l'originalité des différens peuples qui habitent la Libye. Mégabaze, général de Darius, nous mène de son côté en Thrace; il arrive en Macédoine pour demander à Amyntas, au nom de son maître, le feu et l'eau : plus tard Philippe et Alexandre répondront à un autre Darius. Nous approchons du moment où nous entrerons enfin dans les affaires grecques. Aristagoras, qu'Histiée avait préposé gouverneur de Milet pendant son absence, soulève l'Ionie contre les Perses; il affranchit les Ioniens, il établit la démocratie dans la plupart des villes, et il se rend à Sparte pour demander appui : refus de Sparte; il se rend à

Athènes. Digression éclatante sur l'histoire d'Athènes. Aristagoras obtient un secours de vingt vaisseaux, et voilà l'origine de la guerre entre les Grecs et les Barbares.

Les Athéniens brûlent Sardes; manière de se faire connaître à Darius. La guerre devient générale entre les Perses et les Ioniens, qui finissent par succomber. Darius alors envoie demander la terre et l'eau dans la Grèce. Égine fait acte de soumission. Athènes accuse Égine à Lacédémone. Hérodote entre ici dans de longs détails sur les rois de Sparte, sur leurs droits pendant la paix, pendant la guerre, sur les institutions des Lacédémoniens. Cependant Dates et Artapherne cinglent vers la Grèce avec une flotte nombreuse; ils arrivent en Eubée, s'emparent de Caryste et d'Eretrie : affaire de Marathon.

Xercès, successeur de Darius, emploie quatre années à préparer une immense expédition contre les Grecs. Hérodote énumère toutes les nations qui fournissent des soldats à l'infanterie et à la cavalerie de l'armée, des vaisseaux et des hommes à la flotte. Ce morceau peut être comparé au dénombrement d'Homère dans l'Iliade. Xercès marche vers la Grèce et réunit à son armée des troupes tirées de tous les pays qu'il traverse. Les Grecs, de leur côté, songent à se défendre; les Athéniens, à l'instigation de Thémistocle, décident de se réfugier sur la mer. Lacédémone et Athènes envoient demander des secours à Gélon, tyran de Syracuse, qui prétend au commandement sur terre ou sur mer. Les Athéniens répondirent qu'ils ne pouvaient céder la prééminence qu'aux Lacédémoniens, et la Sicile ne vint pas en aide à la Grèce. Le défilé des Thermopyles et le détroit d'Artémisium furent choisis par les députés de la ligue grecque, comme les deux points les plus aisés à défendre. Hérodote raconte de la manière la plus détaillée et la plus naïve l'héroïsme si tranquille et si simple des Lacédémoniens aux Thermopyles.

Le huitième livre de l'historien, vulgairement appelé *Uranie*, est occupé par le récit de la bataille de Salamine. L'intelligence de Thémistocle et d'Athènes éclate ici toute entière. Xercès se retire sur l'Hellespont, et laisse en Grèce Mardonius avec une armée de trois cent mille hommes. Mardonius prend Athènes une seconde fois; de l'Attique, il se retire en Béotie. Les Grecs viennent prendre position aux Erythres, en face des Barbares. Après la description

de la bataille de Platée, Hérodote décrit la victoire de Mycale, remportée le même jour : puis, par une amère ironie, il raconte une anecdote de cour sur les amours de Xercès; enfin, avec la prise de Sestos par les Athéniens, sa grande histoire est à son terme.

La marche suivie par Hérodote est simple et directe; il prend les Perses à leur origine; il les suit et les pousse jusqu'à leur rencontre avec les Grecs; avec leurs conquêtes, il embrasse le monde; avec leurs conquêtes, il rehausse la gloire de leurs vainqueurs. Eschyle n'a pas trouvé de moyen plus dramatique de flatter les Athéniens que de leur montrer les larmes et les douleurs des Perses; Hérodote ne pouvait mieux instruire et célébrer la Grèce qu'en donnant pour introduction à son histoire, l'histoire de l'Asie.

Que de choses il entraîne dans son récit! On sent que, pour la première fois, les choses humaines sont dignement écrites, et que celui qui les rédige ne peut se résoudre à rien omettre de curieux et d'essentiel. Aussi l'historien enveloppe tout dans la trame de sa narration : description des lieux et des phénomènes de la nature, peintures des mœurs, tableaux des traditions, des coutumes et des lois, rien n'est laissé en arrière; on dirait un général habile obligé de conduire une vaste armée, et réussissant, sans rien perdre dans sa route, à tout amener au but final. Il est inoui combien de faits Hérodote a réunis dans une histoire qui ne dépasse pas les proportions modernes de deux volumes ordinaires. En vérité, il mérite tout-à-fait cette louange que lui décerne Scaliger, et que reproduit avec tant de plaisir le président Bouhier : *Herodotus, vetustissimus omnium solutæ orationis scriptorum, qui hodie extant, scrinium originum græcarum et barbararum, auctor est à doctis nunquam deponendus, à semidoctis, et pædagogis et simiolis nunquam tractandus.* « Hérodote, le plus ancien de tous les prosateurs, trésor des origines grecques et barbares, auteur que ne doivent jamais se lasser de lire les savans, et auquel ne doivent jamais toucher les demi-savans, les pédans et les méchans imitateurs. » Scaliger a déposé dans cet éloge la justesse et l'ardeur de son érudition passionnée.

Depuis long-temps on a remarqué combien l'histoire naturelle et la géographie avaient reçu d'Hérodote d'indications précieuses. L'histoire des lois et des institutions sociales n'a pas moins d'obligations à l'écrivain de Carie; ainsi, nous trouvons dans ses neuf livres, pour ne parler que des sujets principaux :

Les mœurs et les lois des Perses,
Les mœurs et les lois des Babyloniens,
Quelques usages des Massagètes,
Les lois de l'Égypte, dont l'histoire substantielle est admirablement concentrée dans un court espace;
Quelques détails sur les Indiens,
Les mœurs et usages des Scythes,
Les mœurs et lois des Libyens,
Les coutumes des Thraces,
L'histoire des révolutions démocratiques d'Athènes et des institutions de Clysthène,
Des renseignemens sur Sparte, ses rois et ses institutions.

Il serait difficile d'expliquer le silence qu'Hérodote a gardé sur Carthage. Quand, dans le septième livre, il nous raconte l'ambassade des Athéniens vers Gelon pour réclamer des secours contre l'ennemi commun, il trouve les Carthaginois sur sa route, car il rapporte cette opinion des Siciliens que Gélon eût secouru la Grèce, si, au même moment, le Carthaginois Amilcar n'eût menacé la Sicile avec une armée de trois cent mille hommes, composée de Phéniciens, d'Ibériens, de Libyens et de Ligyens. Voilà, ce semble, une de ces occasions, comme les aime Hérodote, de dire en passant les origines et les destinées d'un grand peuple. Néanmoins il reste silencieux sur Carthage. Peut-être, parvenu à l'instant où le Perse et le Grec allaient s'étreindre, il n'a pas voulu qu'une nouvelle digression vînt embarrasser son récit et suspendre l'intérêt des grandes scènes qui allaient enfin s'ouvrir.

Si l'on veut être convaincu plus encore de toute l'estime que mérite l'historien d'Halycarnasse, il faut le comparer à ce qui vint après lui. Ctesias est admirable pour grandir Hérodote. Ctesias, né à Cnides, où il est probable qu'il termina ses jours, se trouva à l'expédition du jeune Cyrus contre son frère Artaxercès Mnémon. Fait prisonnier, il dut la faveur d'Ataxercès à sa science médicale; on dit qu'il vécut dix-sept ans à la cour du roi des Perses. Il écrivit une histoire de Perse en vingt-trois livres, et une histoire de l'Inde en un livre.

Ce dernier ouvrage, que nous ne connaissons que par un extrait de Photius dans sa *Bibliothèque*, est un amas de folles imaginations

et de ridicules chimères. On y voit une fontaine qui s'emplit tous les ans d'un or liquide; on y puise avec des cruches de terre, parce que l'or venant à se durcir, il est nécessaire de les briser pour l'en tirer. On y trouve un monstre, la Mastichore, qui a la face de l'homme, la grandeur du lion et la peau rouge comme le cinabre. Enfin voici une bien merveilleuse histoire : Dans les montagnes de l'Inde, où croissent les roseaux, il y a une nation d'environ trente mille ames, dont les femmes n'enfantent qu'une fois en leur vie. Leurs enfans naissent avec de très belles dents dans les deux mâchoires. Les mâles et les femelles ont dès leur naissance les cheveux blancs, ainsi que les sourcils. Jusqu'à l'âge de trente ans, ils ont le poil blanc par tout le corps; mais à cet âge ils commencent à noircir, et lorsque ces hommes sont parvenus à soixante ans, leurs cheveux sont entièrement noirs. Les mêmes ont, hommes et femmes, huit doigts à chaque main et autant à chaque pied. Ils sont très belliqueux, et il y en a toujours cinq mille, tant archers que lanceurs de javelots, qui accompagnent le roi des Indiens dans ses expéditions militaires. Ils ont les oreilles si longues, qu'elles se touchent l'une l'autre, et qu'ils s'en enveloppent le dos et les bras jusqu'aux coudes.

Ctesias est imperturbable en débitant ses fables; il assure avoir vu lui-même plusieurs des faits qu'il raconte : et s'il a omis, dit-il, beaucoup d'autres histoires encore plus merveilleuses, c'est pour ne pas avoir la réputation d'écrire des choses incroyables.

Il était moins facile de travestir aussi ridiculement l'histoire des Perses dont, non-seulement les destinées politiques, mais même la vie intérieure, devenaient de plus en plus familières aux Grecs. Au rapport de Photius, dans un second extrait, l'histoire de Perse de Ctesias contenait vingt-trois livres. Les six premiers traitaient de l'histoire d'Assyrie et de tout ce qui avait précédé l'empire des Perses. Ctesias commençait au septième à raconter l'histoire même de ce peuple. Dans ce livre, dans les huitième, neuvième, dizième, onzième, douzième et treizième livres, il parcourait l'histoire de Cyrus, de Cambyses, du Mage, de Darius et de Xercès; puis il poursuivait au-delà du règne de ces princes jusqu'aux évènemens dont il fut lui-même contemporain; il se montrait arrivant à Cnides sa patrie, de là passant à Lacédémone, de cette ville à Rhodes, partant d'Éphèse pour Bactres, enfin se rendant dans l'Inde. Cte-

sias terminait son livre par le catalogue des rois, depuis Ninus et Sémiramis jusqu'à Artaxercès.

Le médecin de Cnides n'a négligé aucune occasion, non-seulement de contredire Hérodote, mais de l'injurier. Cette affectation est risible dans un homme si enclin à prêter aux plus grandes extravagances sa plume et sa crédulité. Quel abîme entre Ctesias et Hérodote ! Ctesias, venu le second, est resté dans les formes de la chronique primitive. Pour sa manière d'écrire et de raconter, il ressemble tout-à-fait aux plus anciens écrivains, à Hécatée de Milet, à Phérécide de Leros, à Charon de Lampsaque, à ces chroniqueurs antiques dont Denys d'Halycarnasse caractérise ainsi la manière (1) : les uns racontaient les histoires des Grecs, les autres celles des Barbares, sans les mettre ensemble; au contraire, ils les séparaient par villes et par nations. Leur unique but était de faire connaître les écrits ou monumens conservés en chaque pays, soit dans les temples, soit dans les autres lieux publics, tels qu'ils les y trouvaient. Ils n'ajoutaient ni ne retranchaient rien à ces monumens qui renfermaient des fables accréditées depuis long-temps, et des catastrophes qu'aujourd'hui nous estimerions puériles. Quoique nous n'attachions pas grande confiance à la critique de Denys d'Halycarnasse, nous pouvons ajouter foi à cette description des anciennes chroniques; et nous pouvons d'autant mieux croire le rhéteur grec, qu'il est confirmé sur ce point par Cicéron qui, comparant les premiers historiens grecs à Caton, Fabius Pictor et Pison, dit que, dans les deux nations, les premiers écrivains se contentèrent de consigner les époques, les noms des personnages et des lieux, la suite des faits, sans aucun ornement (2).

L'art historique n'existait donc pas pour les Grecs avant Hérodote, et le premier il passa de la chronique à l'histoire. Écrire l'histoire, c'est faire intervenir dans les choses humaines la pensée avec son discernement, sa méthode, sa puissance. Hérodote, le premier, imprima aux faits extérieurs la forme de l'art. Nous ne croyons pas, comme on l'a dit, qu'il se soit proposé l'imitation d'Homère; non, mais il a senti vivement que la réalité pouvait, comme la tradition poétique, être soumise aux lois de l'esprit. Voilà ce qui a donné à son récit tant

(1) D. d'Halycarnasse, Jugement sur Thucydide.

(2) De Oratore, lib. II, c. 12.

de force et de continuité; il s'est jeté audacieusement au milieu des choses humaines, et sans s'y perdre, il est arrivé au dénouement, comme dans un port heureux.

Pour la première fois la Grèce connut avec Hérodote, non les faits, mais l'art de l'histoire, et elle éprouva, non-seulement l'émotion, mais la surprise du beau. Elle applaudit aux *Muses* d'Hérodote, comme la France applaudit au *Cid*. L'autorité du beau est éternelle, mais sa puissance est encore plus vive quand elle excite dans une société les premiers transports de l'enthousiasme.

Si l'art est déjà parfait dans Hérodote, le fonds est immense et toujours sain. A ce propos nous ne pouvons nous abstenir de relever Plutarque et de le gourmander. L'écrivain de Chéronnée a écrit un traité de la *Malignité d'Hérodote*. Il commence par établir quelques règles générales: l'historien ne doit pas affecter de raconter des faits qui ne sauraient jamais figurer dans l'histoire; il ne doit pas vouloir faire passer le blâme et la médisance à l'aide de la louange et du silence; il ne doit pas présenter les choses sous le mauvais côté; il doit s'abstenir de prêter des intentions malignes et d'assigner les causes les plus défavorables; il aurait tort d'exagérer les avantages personnels qui ont déterminé à une entreprise, ou d'en diminuer les difficultés; enfin, il sera coupable s'il cache le fiel de la méchanceté sous les dehors de l'amitié. Plutarque applique ces règles à la manière dont Hérodote écrit l'histoire. Nous ne le suivrons pas dans les reproches frivoles et injustes qu'il lui adresse. Dans le dernier siècle, Hérodote a été défendu en détail par un membre de l'Académie des inscriptions (1). Voici seulement la conclusion de Plutarque: « Qu'en faut-il donc penser et dire (d'Hérodote)? Que c'est un homme qui peint bien au vif, que son langage est beau et doux, qu'il y a de la grace, de l'artifice et de la beauté en sa narration; mais comme un poète musicien, quand il récite doucement, élégamment et délicatement une fable, non pas comme bien l'entendant et au vrai la sachant, cela délecte et réjouit tous ceux qui l'écoutent; mais il se faut garder, comme d'une mouche cantharide entre les roses, de sa médisance, de sa bassesse, de faire grand cas de peu de chose, qui se glissent par-dessous ces bien po-

(1) Mémoires de l'Académie des belles-lettres, vol. XIXe. Défense d'Hérodote contre les accusations de Plutarque, par l'abbé Geinoz.

lies, lissées et unies façons de parler, afin que, sans y prendre garde, nous ne mettions en notre teste de fausses, étranges et absurdes opinions et persuasions des meilleurs et plus nobles hommes et villes de la Grèce (1). »

Il est singulier qu'Herodote et Thucydide aient eu tous les deux le malheur d'être mal compris et d'être attaqués hors de toute raison. Denys d'Halycarnasse a fait de Thucydide les critiques les plus insensées; il lui reproche son sujet même, et le blâme d'avoir écrit l'histoire d'une grande catastrophe. On s'étonne davantage de rencontrer si futile et si inique dans ses agressions Plutarque dont l'esprit est d'ordinaire si étendu et si juste. Il semble qu'il y ait une époque dans l'histoire de l'antiquité où les meilleurs génies ne pouvaient échapper à la pente du sophisme. Sénèque, pas plus que Plutarque, ne sauve sa vaste pensée de la contagion de la sophistique et de la rhétorique.

Que ne puis-je imiter Hérodote! s'écrie Lucien : je ne dis pas en tout, ce serait trop désirer; mais que ne m'est-il permis d'atteindre à quelques-unes de ses perfections! Que n'ai-je en partage la grace de son style, l'harmonie et la douceur particulière de son dialecte ionien, la richesse de ses pensées, et mille autres beautés que cet écrivain a su réunir, et qui feront à jamais le désespoir de ceux qui voudraient le prendre pour modèle (2). Voilà une louange éclatante; voilà comment s'honore la critique. L'écrivain de Samosate porte toujours, dans ses jugemens comme dans ses railleries, une exquise justesse; et nous voyons, par la manière dont il a parlé de Thucydide, de Démosthène et d'Hérodote, qu'il eut autant d'enthousiasme pour le génie que d'enjouement cruel contre le ridicule.

Mais on n'a pas assez remarqué combien, outre la beauté de la forme, Hérodote, pour le fonds même de son histoire, grandit, quand on le rapproche de ceux qui vinrent long-temps après lui. Dira-t-on, par exemple, que Diodore de Sicile et Denys d'Halycarnasse ont l'esprit plus juste et le jugement plus sain? Trouvera-t-on dans Diodore quelque chose qui puisse ressembler à ce que nous appelons la critique historique? Il raconte souvent les mêmes faits

(1) Traduction d'Amyot.

(2) Hérodote, ou Aétion.

qu'Hérodote; comme lui, il expose les origines des sociétés, leurs traditions, et toujours Hérodote a sur lui l'avantage du bon sens et de la pénétration. Denys d'Halycarnasse a-t-il le moins du monde l'intelligence de ce qui est primitif? et ne faut-il pas toujours dégager les faits qu'il nous transmet d'une enveloppe qui les altère?

Veut-on un autre exemple? Voici un autre historien, né à Chio, élève d'Isocrate, qui entreprend d'être le continuateur de Thucydide, et d'écrire l'histoire contemporaine dont il trouve le héros dans Philippe de Macédoine. Cet écrivain ne manquait ni de renseignemens précieux ni du talent d'écrire; il est souvent cité par les auteurs qui lui succédèrent; mais les jugemens de Théopompe étaient toujours passionnés, et l'on ne pouvait prêter créance aux appréciations qu'il faisait des hommes et des choses. Polybe, après avoir cité le portrait qu'il trace de Philippe de Macédoine, lui reproche d'avoir commencé son histoire par le pompeux éloge de ce prince, et d'avoir changé cet éloge dans le cours de son récit dans la plus calomnieuse peinture. « Je doute, ajoute Polybe, que l'on approuve davantage le dessein général de Théopompe. Il entreprend d'écrire l'histoire de la Grèce en la prenant où Thucydide l'a laissée, et quand on s'attend à lui voir décrire la bataille de Leuctres et les plus brillantes actions des Grecs, il laisse là la Grèce et se jette sur les exploits de Philippe. Or, il aurait été, ce me semble, bien plus raisonnable d'insérer l'histoire de Philippe dans celle de la Grèce, que d'envelopper l'histoire de la Grèce dans celle de Philippe. Quelque ébloui que l'on fût de la dignité et de la puissance royale, on ne saurait pas mauvais gré à un historien qui, en parlant d'un roi, passerait par occasion aux affaires de la Grèce; mais jamais historien sensé, après avoir commencé par l'histoire de la Grèce, et l'avoir un peu avancée, ne l'interrompra pour faire celle d'un roi (1). » Ainsi, Théopompe échouait dans la difficulté de raconter dignement les rapports nouveaux de la Macédoine et de la Grèce, tandis qu'Hérodote avait trouvé le secret d'enfermer la lutte de la Grèce et de l'Asie dans une unité pleine de grandeur et de simplicité. Hérodote dans son récit est impartial, et néanmoins il est Grec; de plus il est Athénien; on lui sent pour

(1) Exemples de vertus et de vices. — Théopompe.

le génie de Thémistocle et d'Athènes une affectueuse partialité, mais son cœur est toujours juste, son esprit toujours infini, et il persévère dans la force de tout embrasser et de tout comprendre.

Un des plus grands charmes qu'on éprouve dans la lecture des neufs *Muses*, est dans la variété des faits qui passent sous nos yeux. Hérodote n'est pas un historien politique comme Thucydide, pragmatique comme Polybe ; il embrasse tout, la nature comme les sociétés : il décrit les fleuves aussi bien que les peuples ; et dans son œuvre, toutes les puissances naturelles servent à l'homme de cortége. On ne pouvait, avec plus de convenance, ouvrir la série des grandes histoires de l'humanité ; la première devait naturellement être universelle et tout contenir. Et cette universalité primitive répond avec bonheur aux dispositions de notre siècle qui, à l'autre extrémité du temps, travaille à douer le monde de la conscience complète de lui-même.

Que de fois il nous est arrivé de recommencer par notre pensée les courses et les voyages d'Hérodote ! Que de fois nous l'avons suivi dans Thèbes, dans Memphis, dans Babylone et dans Athènes, dévoré d'une curiosité que l'illustre conteur ne rassasiait pas ! En se replongeant dans le passé, on agrandit la vie, et l'on contracte la force de mieux s'élancer vers l'avenir. Il nous semblait qu'en nous asseyant avec l'historien sur les degrés du temple de la théocratie, notre œil discernerait mieux l'enchaînement des progrès de la sociabilité humaine. Nous terminerons ici, avec le père de l'histoire, ces *études* que nous avions entreprises. Nous avions eu le dessein de travailler à la divulgation des choses du passé, tant par la biographie que par l'histoire, de nous arrêter à peindre plusieurs grands hommes, à part, dans leur figure et leurs qualités individuelles. Mais le temps manque, ou plutôt il nous emporte. L'homme dans cette vie est obligé de jeter à la mer la plus grande partie de ses projets pour sauver le reste, et il n'a que le choix des sacrifices. Nous abandonnerons donc à regret ce culte particulier que nous avions voué aux grands hommes, et ces autels solitaires que nous leur avions obscurément élevés. Notre consolation est l'espérance de les retrouver un jour, de les saluer et de les peindre en passant dans la grande arène du genre humain.

L'histoire est admirable pour attester à la fois la liberté humaine et la nécessité divine. Doutez-vous que l'homme soit libre, regar-

dez le mouvement des sociétés, leurs pratiques, leurs agitations; voyez comment l'activité se développe, et même comment les fantaisies se satisfont. Les nations se montrent capricieuses comme les hommes, inégales comme eux; elles ont leurs jours d'abattement et d'enthousiasme; elles se découragent; elles se relèvent.

Mais ce ne sont encore là que les signes extérieurs de la liberté. Un peuple, comme un homme, pour être vraiment libre, doit développer son intelligence, si loin qu'il pourra. Le mot de Spinosa ne perd pas de sa justesse pour être appliqué aux nations: *voluntas et intellectus unum et idem sunt.*

L'intelligence est l'essence même de la liberté humaine et de la volonté sociale. Hommes et peuples, si nous ne comprenons pas suffisamment les choses, nous pouvons avoir des fantaisies, mais point de liberté véritable. Mais si nous voyons clairement un but, une loi, une idée, notre volonté, non plus notre caprice, est pénétrée intimement; elle se meut, elle marche, elle se dirige, et elle agit d'autant plus puissamment qu'elle est éclairée davantage.

Voilà l'union et non pas la contradiction de la liberté humaine et de la nécessité divine, c'est-à-dire des lois générales qui modèrent le monde. Ni les hommes ni les peuples ne perdent leur liberté, parce qu'ils reconnaissent des lois dont ils sont eux-mêmes les juges et les créateurs. Ils emploient au contraire cette liberté pour accomplir avec vigueur le but et la loi reconnue; voilà la grande face de la liberté humaine.

Mais que d'actions, tant dans la vie individuelle que dans la vie sociale, échappent à l'empire des lois générales qui mènent l'humanité. Un homme ne nous semblerait-il pas fort ridicule s'il voulait imprimer à tous ses actes, aux actes indifférens comme aux actes essentiels, l'uniformité de la même loi? N'y a-t-il pas un laisser-aller qui dans la vie est inévitable, et fait même le charme de la sociabilité? L'histoire des nations nous offre la même variété et le même abandon : les peuples ont des accidens et des fantaisies, des caprices et des aventures qui ne relèvent point des lois générales du monde : voilà la face variable et souvent divertissante de la liberté humaine; voilà l'aliment ordinaire des *mémoires*, des révélations indiscrètes, des chroniques, des journaux, des correspondances. Là, l'histoire est souvent plaisante, comique, imprévue, et il n'y

a pas de raison de nous refuser ces spectacles; car s'ils peuvent nous distraire, ils ne sauraient obscurcir l'éternelle vérité.

Que l'historien ne fasse donc pas intervenir hors de propos les lois générales; ce sont de grandes dames dont il doit ne pas prodiguer l'auguste présence. Elles ont assez de la direction suprême des choses, et ne sauraient descendre aux petits détails de la maison et du ménage.

Il ne faut donc pas craindre de voir aborder l'histoire par des esprits vraiment philosophiques; car si leur idéalisme est sincère, il doit s'accommoder à l'intelligence des choses humaines. Malheur au système dont l'étendue n'est pas égale à la réalité! Chez l'historien, l'observation la plus exacte peut donc s'allier à un enthousiasme sévère et persévérant : l'écrivain peut associer l'élément comique à l'intuition idéale; de cette façon, il présentera aux hommes une histoire complète d'eux-mêmes.

L'humanité, qui accueille tous les rapports qu'on lui fait sur son propre compte, sait fort bien réduire les choses à leur valeur exacte, à leur expression simple; elle analyse, elle abstrait, elle choisit, elle met en oubli, après s'en être amusée quelque temps, le récit des faiblesses, des ridicules et des misères humaines; elle garde la grandeur; elle retient les résultats; elle s'attache au triomphe de ses propres idées; elle conserve le nom de ceux qui les ont servies, et les appelle illustres parce qu'elle les a trouvés utiles. Alors, dans sa large justice, elle laisse emporter les petites choses par le poids des grandes; elle ne s'informe plus si Alexandre aimait le vin et les voluptés, mais comment il a changé le monde, si Richelieu en pantalon vert et avec des castagnettes a dansé un pas devant la reine, mais comment il a poussé le génie et la fortune de la France. Pour elle, alors, tous les commérages sont sans force et sans crédit. En vain Théopompe écrira cinquante-huit livres contre Philippe de Macédoine, le père d'Alexandre se rit à côté de son fils des impuissans efforts du rhéteur; en vain Tallemant-des-Réaux est venu par des révélations posthumes tenter la dépréciation du siècle et des contemporains de Descartes et de Molière; nous avons ri peut-être, mais nous n'avons ni retiré notre suffrage, ni rétracté notre admiration.

L'humanité est exigeante et sévère; mais une fois qu'elle a pro-

noncé, elle ne se dédit plus. Elle ne flatte qui que ce soit, mais elle ne déshérite jamais personne de la gloire qu'elle a mûrement délibérée.

Et ce point est essentiel, car il sert de fondement aux hommes et aux peuples qui vivent dans le présent. L'histoire n'est plus alors un amusemént stérile, une dispense d'agir, mais un exemple, un aiguillon.

LERMINIER.

NAPOLÉON,

Poème,

PAR M. EDGAR QUINET.[1]

Depuis six ans environ, il s'est fait un assez bon nombre de tentatives poétiques pour sortir du genre qu'on pourrait appeler élégiaque, lyrique, individuel, du genre de l'art pour l'art, de ces deux cercles voisins l'un de l'autre, et où se dessinent hautement Goëthe et Byron. Il y a eu nombre de tentatives épiques, napoléoniennes, sociales, saint-simoniennes, palingénésiques, humanitaires (tous ces mots ont été employés). Le public, qui ne lit pas ces ébauches plus ou moins téméraires et malheureuses, ne sait pas ce qu'il en coûte pour arriver jusqu'à lui, et, dans ces marches forcées de l'intelligence, pour un qui atteint au but ou qui obtient du moins d'être nommé et discuté, combien d'autres tombent obscurément le long du chemin, sans une mention, sans un regard. Les critiques, à qui toutes ces productions hasardées arrivent régulièrement, se taisent le plus souvent, par embarras, par prudence, par certitude de mécontenter tout le monde, s'ils parlent, et de paraître à la fois trop indulgens aux yeux des indifferens, trop sévères au gré des nobles et orgueilleux blessés. J'ai eu entre les mains, sous le titre de *Première Babylone*, un poème tout-à-fait bizarre, par un homme de cœur, M. Desjardins. Plus récemment, j'ai hésité à parler de *la Cité des*

(1) Ambroise Dupont, rue Vivienne, 7.

Hommes (1), poème incomplet, par un homme de talent, M. Adolphe Dumas. Ce dernier poème, qui est précédé d'une préface philosophique très remarquable, dans laquelle l'auteur se porte comme le disciple libre et le continuateur à sa manière des Vico, Condorcet, Bonnet, Fabre d'Olivet, Ballanche, Saint-Simon, etc., ce poème auquel on ne peut refuser élévation et imagination, réunit en lui toutes les difficultés conjurées de l'idée, de la langue et du rhythme, tous les mélanges de l'individuel et du social, du réel, du mythique et du prophétique; c'est comme une cuve ardente où bouillonnent, coupés par morceaux, tous les membres d'Éson. L'auteur, qui a plus d'un rapport de ressemblance avec M. Quinet dont nous parlerons tout à l'heure, appartient, comme lui, à cette génération infatigable et généreuse, pure, avide d'espérance, insatiable de beaux désirs, de laquelle lui-même il a dit en un endroit :

Toute une nation puissante qui s'éprend
Pour le bien, pour le bon, pour le beau, pour le grand;
Et toute une jeunesse ardente et sérieuse,
Qui pâlit de travail, et, les larmes aux yeux,
Cherchant son avenir, au plus profond des cieux
Suit l'étoile mystérieuse.

On hésite à faire l'aumône d'une louange restreinte, mais sentie, et d'un regret compatissant (lorsqu'elles échouent), à ces vastes ambitions poétiques qui demandent du premier coup un monde tout entier nouveau, qui voudraient doter de leur poésie, comme d'une religion, l'univers, et à qui le rameau de Dante semblerait parfois trop léger. Qu'offrir, en retour de leurs labeurs et de leurs vœux, à ceux qui vous disent, comme M. Adolphe Dumas :

Quand on s'est mis en tête une idée éternelle,
Qu'on y tient, à son flanc, comme on tient à son aile,
Cela n'est plus possible! — Un moi mystérieux
Nous pousse; alors on prend la vie au sérieux :
Plus de jeux dans les prés, plus de frais sous le saule;
Le soir plus de momens perdus en doux propos;
Il faut douze combats, et puis, pour le repos,
La peau de lion sur l'épaule!

(1) Henri Dupuy, rue de la Monnaie, 11.

Le monde ne sait pas les sublimes ennuis
Des rêves éveillés qu'on fait toutes les nuits ;
Il ne sait pas, tandis qu'il voue une génisse,
Ce qu'un vers sibyllin coûte à la pythonisse ;
Tandis que le tribun parle et qu'on bat des mains
Au forum, et qu'on lève et le poing et la chaîne,
Elle écrit de son sang, sur ses feuilles de chêne,
Vos grandes annales, Romains!

Si M. Adolphe Dumas avait écrit toujours ainsi, son poème serait classé autrement qu'il l'est. Jeune, au reste, et non découragé, qu'il se venge par de nouveaux et meilleurs efforts! Ce qui fait, selon moi, la différence entre l'excellent artiste et l'artiste qui manque son coup, est souvent peu de chose au fond, quoique ce soit capital pour le résultat et pour l'effet. Dans les deux vases, le liquide semble le même; c'est presque le même poids, la même quantité et la même nature de sels; à quoi tient-il qu'ici le cristal devienne parfait et de diamant, que là au contraire la cristallisation soit confuse? Cette comparaison doit donner de la modestie aux poètes qui réussissent, à l'égard de leurs généreux frères qui échouent; mais elle doit donner aussi à penser à ces derniers; dans les arts, dans la poésie, rien ne dure, rien n'est véritablement beau, sans la qualité de *finesse*.

Ahasverus, que M. Magnin a si bien analysé autrefois dans ce recueil, et que dernièrement M. Enfantin, dans sa lettre à M. Heine, n'a pas mal caractérisé d'un mot en disant que ce n'était qu'*un grand espoir*, *Ahasverus* me semble appartenir à l'espèce de ces poèmes confus dont je parle; il les résume suffisamment, il en dispense presque, il est le seul qui ait réussi et que le public connaisse. A l'aide de cette courante et fantastiqne tradition, M. Quinet qui, jusque là, voyageur panthéiste et rêveur, s'était un peu abîmé en présence de la nature, transporta dans la vue des temps et de l'histoire sa pensée amie des interprétations et des symboles. En abordant aujourd'hui Napoléon, c'est-à-dire le plus grand des individus de ce temps-ci, il cherche, par une éclatante et courageuse épreuve, à confirmer et à continuer l'idée métaphysique qu'il a conçue du développement historique de l'humanité. Nous nous bornerons à examiner le *Napoléon* comme poème, comme épopée littéraire.

Napoléon est-il un personnage d'épopée? Première question

importante, que l'auteur discute dans sa préface, et qu'on peut discuter avec lui, avant de voir comment il l'a résolue dans son poème. Tous les grands conquérans, les illustres guerriers fondateurs d'empire, ont été dans tous les temps matière à épopée, c'est-à-dire à des récits plus ou moins merveilleux, lesquels, accueillis, grossis par la bouche des peuples, colportés par des chanteurs toujours écoutés :

Pugnas et exactos tyrannos
Densum humeris bibit ore vulgus,

se sont quelquefois résumés et fixés en œuvre durable sous la main d'un poète de génie. Achille, Alexandre dans l'antiquité; dans le moyen-âge Attila, Charlemagne, sont dans ce cas. César à Rome, Louis XIV chez nous(1), ont échappé à cette légende épique qui tend à se former, comme un nuage, autour du front des grands dominateurs ou conquérans, pour les hausser encore. La raison en est manifeste: ces grands individus, venus à des époques très éclairées, se sont trouvés de toutes parts entourés et suivis de récits exacts, circonstanciés, de mémoires, de commentaires. Or, Napoléon, parmi nous, n'est-il pas précisément dans cette situation de Louis XIV et de César? M. Quinet, il est vrai, dit à merveille dans sa préface : « L'époque la plus riche assurément que l'histoire romaine ait pré« sentée à l'épopée est celle où le monde antique parvint à sa plus « haute unité sous la puissance du premier des Césars. Que l'on « essaie de se figurer, dans la langue prophétique du 6e livre de « l'Énéide, tous les intérêts du monde antique rassemblés sur la « limite de l'antiquité et des temps modernes, tant de peuples en« core primitifs se groupant, avec leurs cultes et leur génie, autour « de la louve romaine, dans l'attente du christianisme; les Gau« lois, les Bretons, les Germains nouvellement découverts; en « Orient, les Parthes, les Numides, les vieux et nouveaux empires; « et au faîte de tout cela, César, à l'œil de faucon, portant dans « son génie réfléchi tout le génie des temps modernes; et que l'on « dise si l'épopée ne s'est pas trouvée là. Lucain en eut le pressen« timent; par malheur, il fut embarrassé par la guerre civile. La

(1) J'omets Henri IV, dont le renom populaire tenait surtout du jovial, du galant, et prêtait plus à la chanson ou à la comédie qu'à l'épopée.

« ville lui cacha le monde. » Observons, en passant, qu'un autre inconvénient, tout opposé à celui où se heurta Lucain, serait que l'univers cachât trop l'individu. Quoi qu'il en soit, quand on ne veut pas faire une épopée historique et classique dans le genre de Lucain, mais une épopée qui ait en soi du sacré, du merveilleux et du populaire, essayons de voir quel parti on peut tirer de Napoléon. Il faut avouer d'abord que le tour des imaginations est plus favorable en ce qui concerne Napoléon qu'il ne l'a jamais été par rapport à César et à Louis XIV. Le génie des Romains, comme celui des Français au XVIIe et au XVIIIe siècle, avait un caractère positif qui se prêtait mieux à la politique, à l'histoire, à la philosophie, qu'à la poésie lyrique ou épique. Mais la France, depuis les ébranlemens de la révolution et de l'empire, a semblé acquérir, du côté de l'imagination et du penchant au merveilleux, une faculté nouvelle. Déjà, en ce qui touche Napoléon, l'admiration fertile des générations survenantes surpasse les bornes de ce qu'on aurait cru possible. Le merveilleux se forme très vite et à vue d'œil, pour ainsi dire, autour de cette statue posée d'hier. La légende de toutes parts semble déjà commencer et prendre. Les Arabes du désert le saluent sous le nom de Bounaberdi, et en font, dit-on, une espèce d'apparition mystérieuse qui se détache pour eux dans la grande ombre de leur prophète. Un voyageur, qui est allé récemment aux confins de la Norwége la plus reculée, rapporte que, pour ces bons paysans, *France* et *Napoléon* ne font qu'un; ils demandent à tout Français, quel que soit son âge, s'il a servi sous Napoléon; s'il est vrai que les Anglais l'ont tenu prisonnier dans des souterrains et des cavernes assez pareilles à celles dont il est question dans l'Edda; s'il est vrai enfin que tous ses lieutenans eussent rang de roi. Voilà la *saga* qui commence. En France même, plus d'un vieux matelot ou d'une vieille paysanne a là-dessus son récit que les jeunes écoutent et croient. On cite un matelot de Dunkerque qui, étant sorti pour la pêche en juillet 1830, et revenant après quelques jours, s'écria à la première vue du pavillon tricolore qui avait remplacé le blanc : « Eh! bien, Jean, je te l'avais bien dit qu'*il* n'était pas mort. » *Il* c'était Napoléon, le Napoléon populaire, celui de la grand'mère champenoise dont il est parlé dans Béranger. On saisit très bien, dans ces faits qu'on pourrait aisément rendre plus nombreux, des indications et comme des vestiges de ce qui se serait formé en

d'autres temps, où *le Moniteur*, les mémoires, l'histoire, n'auraient pas été là pour rogner les ailes chaque matin à la légende populaire. On voit par là comment les pélerins du moyen-âge ont cru et fait croire au voyage de Charlemagne à Jérusalem, comment un chanoine espagnol a fabriqué naïvement la chronique dite de Turpin, et un moine du Midi le livre appelé *Philomela*. Mais mon objection est celle-ci : pour Napoléon, de pareils essais d'imagination populaire ne doivent-ils pas toujours rester à l'état d'indications, comme de simples vestiges d'une disposition romanesque qui tend à se reproduire, mais qui n'aboutira plus. Il y a des organes développés chez l'enfant qui ne laissent plus qu'une trace légère, curieuse à discerner, mais stérile, dans l'organisation de l'homme. Compter sur cette disposition, la croire féconde, s'y fonder pour développer hâtivement là-dessus une épopée populaire, qui peut-être (quoique j'en doute fort) se composera lentement d'elle-même avec le temps, n'est-ce pas vouloir faire croître en deux ans toute une forêt de chênes? n'est-ce pas faire un peu comme le saint-simonisme qui voulut opérer en une ou deux années une transformation religieuse, laquelle, dans tous les cas, demanderait des demi-siècles?

Il y a, dans cette portion populaire et légendaire de la gloire de Napoléon, de quoi défrayer au plus quelques chansons merveilleuses, comme l'a fait Béranger dans ses *Souvenirs du Peuple*, comme il se dispose, dit-on, à le tenter encore dans un cadre habilement choisi. J'attends cette épopée en chansons, et je me fie, pour tempérer le conte et l'exagération populaire, à l'auteur du *Roi d'Yvetot*, à celui qui a vu le conquérant à son midi et qui ne s'est pas soucié de servir sa gloire désastreuse.

Pourtant, je conçois une épopée sur Napoléon, du genre de celle que M. Quinet a si bien indiquée dans sa préface à propos de César. Napoléon aurait toujours ce désavantage, en comparaison de César, d'avoir violé, méconnu, brutalisé l'intelligence. Du reste, dans cette épopée, la partie d'imagination populaire serait remise à sa place; elle pourrait se faire jour par endroits, ou circuler dans le tout avec art, mais sans masquer jamais les évènemens réels et les situations historiques. Il faudrait en un mot que le Napoléon de M. de Talleyrand y trouvât son compte aussi bien que le Napoléon de la chaumière champenoise. Ce mélange d'imagination et d'histoire, d'enthousiasme et de sévérité, de récit idéal et de prophétie

sensée, de personnification symbolique en Napoléon et de réalité vivante, de carnage des camps, de ruse dans les conseils et d'équité démocratique, demanderait, pour être réduit en œuvre et conduit à bien, la vie entière d'un Virgile, d'un Dante ou d'un Milton.

Une telle épopée, on le sent, aurait le caractère des épopées dans les sociétés et les littératures civilisées, c'est-à-dire qu'elle serait d'un homme et non de tous, qu'elle ne se prêterait pas à être remaniée, fondue dans quelque rédaction postérieure. « Pourquoi, dit M. Quinet en sa préface, ne reverrait-on pas autour de « ce grand objet de l'amour et de la haine de tous une nouvelle « lutte de rapsodes ou de trouvères? » Cette concurrence, qui fait peut-être le prix des thèmes et poésies populaires, est médiocrement favorable, nous le croyons, aux monumens des génies individuels, vastes et consommés; dans tous les cas, elle cesse du moment qu'un de ces génies a pris possession de l'œuvre et l'a consacrée de son sceau. Mais le temps n'est pas venu évidemment pour qu'une œuvre définitive de ce genre ait pu surgir. La quantité de préludes que nous entendons, la riche matière poétique qu'on broie à l'envi sur ce sujet, au lieu de préparer l'œuvre finale, ne la rendent-ils pas plus difficile?

Placé entre l'épopée à la Lucain, qu'il ne voulait pas recommencer, et ces indications un peu confuses d'épopée chevaleresque, carlovingienne, vers laquelle il penche par ses études et le tour de son talent, M. Quinet a donné carrière à ses sympathies de moyen-âge, en les relevant et les rachetant par ses vues philosophiques sur l'avenir du monde, sur la guerre dont il voit en Napoléon le dernier grand représentant, et sur la démocratie dont il le considère également comme le héros : « La poésie, dit-il, n'a pas seulement pour « but de représenter Napoléon tel qu'il s'est montré aux contem- « porains. Autrement elle rentrerait dans l'histoire et s'abdiquerait « elle-même. Entre Napoléon et nous surgit un élément dont il est « impossible de ne pas tenir compte. Cet élément, c'est le temps « qui nous sépare de lui. Napoléon nous apparaît nécessairement « aujourd'hui dans une tout autre perspective qu'il n'apparaissait « aux contemporains. Pour nous, qui ne l'avons pas vu, nous ne « pouvons pas nous replacer au lieu précis de la génération qui « nous a devancés, sans que nous mettions l'archéologie à la place

« de la poésie. Les formes sous lesquelles le passé apparaît aux « hommes de notre temps, voilà pour le poète la vraie réalité. » Il semblerait, d'après ce passage, que nous soyons autre chose que les très proches contemporains de Napoléon. Quoi? il s'est écoulé depuis sa mort quelque chose comme une douzaine ou une quinzaine d'années! on a beau dire que ces années sont des siècles: nous tous, gens de trente ans, nous l'avons vu. Or, est-il possible, à une si courte distance, d'idéaliser déjà si absolument sa figure? est-il possible de dire (et ce n'est pas seulement ici à M. Quinet, mais à toute une classe d'esprits élevés que je m'adresse), est-il donc permis de s'écrier : *à Napoléon la démocratie*; Napoléon, c'est le peuple! A-t-on droit de transfigurer ainsi à bout portant les hommes historiques en symbole? Comme ces empereurs romains que la mort incontinent faisait dieux, suffit-il à nos personnages historiques de mourir pour être faits tout aussitôt *idées?*

Je discute avec M. Quinet quelques-unes des théories sur lesquelles il s'est fondé dans la composition de son poème, avant d'en venir aux beautés réelles et d'un ordre supérieur que j'aurai à signaler en plus d'un point de l'exécution. Dans ses remarques sur la versification et le rhythme, l'auteur explique comment il a cherché à approprier graduellement les vers de diverses sortes aux diverses parties du poème, mesurant la familiarité ou la solennité du chant à celle du sujet. Ses réflexions sur cette matière technique, et qui lui était tout-à-fait étrangère avant l'ouvrage actuel, sont pleines de finesse et d'intention d'artiste. Je n'y contredirai qu'un endroit : « L'harmonie entrecoupée qu'appellent d'elles-mêmes l'ode et l'é- « légie ne feraient, dit-il, qu'énerver le vers héroïque. Le désordre « des assonances dans l'ode de Malherbe convient au trouble réel « de la poésie lyrique; mais le vers épique doit avoir une tout autre « constitution; il doit pouvoir atteindre à tous les effets du dithy- « rambe sans se permettre aucun trouble apparent; il faut qu'il « ressemble à ces héros qui ne portent jamais sur leurs visages la « marque des combats intérieurs. » La distinction est bien ingénieusement exprimée; mais il m'est impossible de voir dans l'ode de Malherbe autre chose qu'un ordre majestueux et harmonieux, un concours d'avance réglé de justes consonances. Quoi qu'il en soit, l'auteur dans ses vers a très vite trouvé son rhythme, son allure, et, en quelque sorte, le trot ou le galop qui conviennent à sa rapide

pensée. Il y a des passages (toute la ballade de *la Bohémienne*) d'une mélodie simple, naïve, monotone, chantante; mais le plus souvent c'est une rapidité fougueuse, infatigable, effrénée, comme une course des chevaux de l'Ukraine. Le poète n'a pas inventé, comme on l'a dit, des rhythmes nouveaux; il n'a imprimé à la versification française aucune modification technique, comme l'ont fait Ronsard, Malherbe, et de nos jours M. Hugo; mais dans son poème, au milieu de nombreux hasards et de quelque inexpérience, il a mainte fois monté avec bonheur le char ailé qui se formait de lui-même sous lui.

Des deux grands poètes qui ont jusqu'ici chanté Napoléon, à savoir Béranger et Victor Hugo, si M. Quinet n'a pas, à beaucoup près, atteint le premier dans le sentiment discret, et justement saisi, de la renommée populaire de son héros, il n'a pas non plus égalé le profil si net, si ferme, si vivement taillé en ivoire ou en airain, qu'en a souvent tracé le second. Il est vrai qu'il faut lui tenir compte, en le comparant avec l'un, du souffle et de l'ampleur continue qu'il déploie; et en le comparant avec l'autre, de la pensée et de la moralité idéale, qui, bien que parfois nuageuse, tend toujours à racheter ces imperfections de forme. Le Napoléon de M. Quinet a plus d'un beau mouvement cornélien, comme quand il dit :

Deux mondes sont ici qu'en tout je vois paraître;
Ou Brutus, ou César, lequel vaut-il mieux être?
C'est là tout le débat. Brutus, homme de bien;
César, ame du monde : il en est le lien.
César n'a point d'égal; Brutus n'a point de vices.
Qu'en penses-tu, mon ame? Il faut que tu choisisses.

Brutus est la victime et meurt avec sa foi;
César est le tyran et fait vivre sa loi.
Brutus est la vertu; César est la puissance.
Mon ame, achève donc, et quitte la balance.
Brutus est le mortel qui survit par hasard;
César le dieu sur terre.... Ah! je serai César.

Mais, malgré ces simples et graves momens, le Napoléon de M. Quinet est un peu nuageux de profil; il a quelque chose des héros d'Ossian, ou encore d'un héros de l'Orient nous arrivant par les Niebelungen. On ne sait pas bien *physiquement* où il se termine, où

l'homme, l'individu existe véritablement, et à partir de quel endroit le tourbillon d'idées environnantes imite et continue l'image. Je sais qu'on peut dire la même chose de la Béatrix de Dante; on ne sait trop où la personne, l'amante bien-aimée finit en elle, et où la Théologie commence. Mais pourtant, avec quelle précision italienne, avec quelle netteté lumineuse elle est peinte! Et puis Napoléon était plus positif que Béatrix; et tout en fondant savamment les vues accessoires et idéales avec la réalité, il aurait fallu que le principal du dessin portât sur celle-ci. Or, d'une part, ce Napoléon a beaucoup du héros féodal; la multitude d'images de chevalerie qui parsèment la peinture, les termes de fauconnerie qui escortent son aigle impérial, nous figurent plutôt un baron, un conquérant du moyen-âge. D'une autre part, il se dore à l'excès des lueurs fantastiques de l'Orient et se brode à cet endroit d'arabesques sans nombre. Et puis l'idée sociale, prophétique, l'apothéose future de la démocratie en sa personne, se met à percer et à s'étendre. Entre ces trois reflets comme entre trois arcs-en-ciel radieux et pluvieux, entre Charlemagne ou Siegfrid, Bounaberdi et le peuple fait-homme, le Napoléon réel, vivant, qu'on a vu, qu'ont connu et admiré ceux de l'Institut d'Égypte, ceux du conseil d'État et de l'état-major, ce Napoléon-là disparaît trop. L'application détaillée qu'on pourrait faire de ces critiques, en analysant le poème, se conçoit aisément sans que nous nous y livrions.

Ce qui constitue le mérite, la vie de ce poème, ce qui place M. Quinet tout d'abord au plus honorable rang parmi les poètes en vers de nos jours, c'est, après la grandeur de l'entreprise et la longueur de la carrière dont il faut tenir compte, une poésie générale, mouvante, puissante, qui circule dans tout cela, comme l'air sur de vastes plateaux élevés, ou comme l'esprit sur les eaux. C'est de plus un certain nombre de morceaux très beaux qui semblent lui assurer une manière. M. Quinet est de tous les hommes celui chez lequel le système que nous avons en partie critiqué, nous apparaît le plus identifié avec la nature intime, avec la vie habituelle, avec le tour de la pensée et de l'imagination. Une individualité qui se peint dans ce poème, peut-être à l'égal de celle de Napoléon, ne serait-elle pas celle même du poète: poète généreux, ingénu, au front éclairé et noyé de nobles lueurs, à la poitrine palpitante, à l'imagination inépuisable? Je vois en lui un neveu errant et quelque peu sauvage

de Corneille et de Schiller, de ce dernier surtout, un élève lyrique de Gœrres, qui, pour nous Français, a sans doute trop vécu sur le Rhin, sous les balcons de Heidelberg, et qui n'a pas assez cuvé parmi nous cette première ébriété poétique, laquelle vaut mieux pourtant qu'une clarification trop glacée. *La coupe de ma victoire, le vin de mon combat*, ces fumeuses images reviennent souvent dans ses vers et accusent précisément l'excès de chaleur de cette poésie généreuse, de cette *muse inculte et brave*, dit quelque part André Chénier. — Vers 1813, en Prusse et bientôt par toute l'Allemagne, la jeunesse teutonique confédérée eut ses poètes patriotes, ses Tyrtées. La pensée la plus fixe, la douleur de M. Quinet, c'est qu'en 1814 et en 1815, la France n'ait pas eu ainsi sa levée, ses soldats-poètes. Il a rendu à merveille son patriotique regret dans le beau chant d'invective appelé *Aiguillon*. Une idée dominante chez le poète, et celle peut-être qui l'inspire le mieux dans son poème, est donc le ressentiment de l'invasion, de la double plaie de 1814 et de 1815. Ce mal de faiblesse, d'indifférence, parfois de lâcheté, dans le caractère politique, dont semble travaillé le pays; ce mal, dont 1814 et 1815 ne furent qu'une des circonstances les plus aggravantes, et dont les causes profondes remontent à des crises bien antérieures, et jusqu'en 91, en 93, au 18 fructidor, au 18 brumaire, etc., etc.; ce mal-là se concentre tout entier pour M. Quinet dans la double invasion du territoire; une telle violation lui paraît infamante, presque irréparable. Or, le poète guerrier que la France n'a pas eu alors, ce *teutonique* gaulois à opposer aux Uhland et aux Kœrner, c'est M. Quinet; il se révèle aujourd'hui, et Napoléon est son chant. Ses vers me semblent une levée en masse, indisciplinée, orageuse, ardente; même lorsqu'il triomphe, c'est par le nombre et l'impétuosité, par la bravoure du talent plutôt que par l'art, à la manière d'une invasion d'Arabes quand il est brillant, d'une invasion de Huns ou de Hulans quand il est sombre : ce ne sont pas des victoires romaines.

Trois morceaux me semblent, entre autres, très beaux dans ce poème, où il serait aisé de relever un grand nombre de traits éclatans et de noter aussi des défauts de bien des sortes. *La Bohémienne* est une véritable ballade, comme nous en avons très peu en notre langue, comme il n'en faudrait pas faire beaucoup, mais franche, naturelle, fortement composée de dessin, et sachant être

noble, touchante et grandiose, sur le ton de la complainte. Le second morceau, très beau à mon sens, est le *Te Deum* des morts après Marengo, dans cet intervalle des deux siècles et après la signature de cette courte paix. Rien de mieux imaginé et de mieux senti qu'un tel chant pacifique, miséricordieux et pieux, dans la bouche des morts, tandis que les vivans ignorent ces choses, ne croient à rien, et vont de nouveau s'entredéchirer :

« Seigneur, fais que ton nom jusqu'à nous retentisse!
Sous les pas des chevaux que l'herbe reverdisse!
Relève les épis foulés.
Donne, donne aux vivans ce que les morts possèdent!
De frères nouveau-nés qui l'un l'autre s'entr'aident
Remplis les états dépeuplés.

Fais, désormais, grand Dieu, les nations jumelles.
Que leur joug soit léger à leurs têtes rebelles
Comme nos couronnes de fleurs!
Et nous, dans notre nuit, grand Dieu, Dieu des armées,
Nous bénirons ton sceau sur nos lèvres fermées,
Et ta blessure dans nos cœurs. »

Enfin, comme autre exemple heureux et large de la poésie de M. Quinet, j'indiquerai l'*Incendie de Moscow*. La peinture de cette barbarie demi-orientale, en proie aux flammes et aux hurlemens, ces minarets croulans qui, la veille, sous leurs turbans de neige, rêvaient au Bosphore, la grande tour de Saint-Ivan qui, en brûlant et fondant, se tord comme une sorcière penchée sur la chaudière immense, ce sont là de reconnaissables images, des marques solennelles qui sacrent au front le poète.

Toutefois, Français de la tradition grecque et latine rajeunie, mais non brisée, ami surtout de la culture polie, studieuse, élaborée et perfectionnée, de la poésie des siècles d'Auguste, et, à leur défaut, des époques de Renaissance, le lendemain matin qui suit le jour de cette lecture, je reprends (tombant dans l'excès contraire sans doute) une ode latine en vers saphiques de Gray à son ami West, une dissertation d'Andrieux sur quelques points de la diction de Corneille, voire même les remarques grammaticales de D'Olivet sur Racine; et aussi je me mets à goûter à loisir, et à retourner en tous sens, au plus pur rayon de l'aurore, le plus cristallin des sonnets de Pétrarque. SAINTE-BEUVE.

DU

SYSTÈME ÉLECTORAL

EN ANGLETERRE.[1]

A l'époque où se débattait, dans le parlement anglais, la grande question de la réforme électorale, nous avions en France, tant dans les questions qui se discutaient au sein de nos chambres, que dans celles qui se posaient au dehors, assez de sujets de préoccupation pour paraître excusables, si nous eussions prêté peu d'attention à ce qui se passait chez nos voisins. Mais depuis quelques années, les deux peuples avaient compris que, marchant dans une même direction, leurs intérêts devaient se

(1) *Examen du système électoral anglais, depuis l'acte de réforme, comparé au système electoral français;* par Jollivet, 1 vol. in-8°.

confondre sur une foule de points, et désormais rien de ce qui importait à l'un ne pouvait rester étranger à l'autre. On avait eu déjà une preuve non équivoque de cette communauté de sentimens, dans la vive sympathie qui, en 1830, se manifesta sur tous les points de l'empire britannique, à l'occasion de notre révolution; on en eut plus tard une autre de la part de la France, dans l'empressement qu'elle mit, au milieu des circonstances critiques où elle se trouvait, à suivre les progrès de la réforme électorale.

Il devait être fort difficile pour la plupart des lecteurs français de prendre à ce sujet quelques notions un peu précises dans les maigres extraits des débats parlementaires que donnaient les feuilles quotidiennes. Chargé à cette époque d'analyser pour un de nos journaux les séances de la chambre des communes, je vis bientôt que, lors même qu'ont eût pu reproduire les discussions avec toute l'étendue qu'elles avaient dans les journaux anglais, il aurait été à peu près impossible, à ceux qui ne connaissaient pas d'avance l'ancien ordre de choses, de se faire une idée de l'importance des changemens demandés. Comme, depuis quelques années, beaucoup de nos jeunes publicistes avaient fait une sérieuse étude de la constitution anglaise, je ne doutais pas qu'ils ne s'empressassent de nous aider de leurs lumières, et je supposais seulement qu'ils attendaient, pour le faire, la clôture des débats, ou la sanction de l'acte; toute ma crainte était que le désir d'arriver des premiers ne les fît courir un peu légèrement sur la matière. Mon inquiétude était bien peu fondée; la plupart de ces hommes avaient, depuis deux ans, quitté la partie spéculative pour la partie active de la politique; l'un était préfet, l'autre conseiller d'état, aucun d'eux ne songeait à écrire. Bref, l'acte de réforme date du mois de juin 1832, et c'est seulement en 1836 que nous avons vû paraître en France un ouvrage dans lequel l'ancien et le nouveau système électoral anglais se trouvent mis en présence. L'auteur est M. Jollivet, membre de la chambre des députés, avocat à la cour royale de Paris.

C'est toujours, pour un auteur, une circonstance défavorable que d'écrire sur un sujet auquel beaucoup de gens ont songé d'avance. Chaque lecteur a son plan fait et est disposé à traiter sévèrement tout ce qui s'en écarte, soit en plus soit en moins. Quoique j'aie eu souvent occation de blâmer chez les autres cette injustice, je reconnais qu'il est très difficile de s'en garantir; afin de n'y pas tomber à mon tour, je ne chercherai point si l'ouvrage de M. Jollivet aurait pu être conçu autrement: je me contenterai de l'examiner tel qu'il est; et d'abord je dirai quelle est la division qu'il a adoptée.

La première partie du livre est relative au système électoral tel qu'il

était avant l'acte de réforme; la seconde a rapport aux principales dispositions de cet acte, aux diverses classes d'électeurs qu'il a conservées ou créées. Dans la troisième, l'auteur traite des influences illicites dans les élections; dans la quatrième, des dépenses des candidats et des restrictions que les usages apportent aux conditions d'éligibilité; dans une cinquième enfin, il compare le système électoral anglais au système français.

Ces cinq parties forment, avec les notes, les pièces justificatives, et le tableau des élections de Southwark et de Preston, un volume de moins de quatre cents pages. Pour tout comprendre dans un espace aussi resserré, l'auteur a dû s'interdire tout développement qui n'était pas rigoureusement nécessaire; mais les points sur lesquels il s'arrête, les faits qu'il rapporte, les fragmens qu'il cite étant en général bien choisis, on trouve réellement dans son livre tout ce dont on a besoin pour comprendre en quoi consiste cette réforme, objet de tant d'espérance pour les uns, de tant de terreur réelle ou supposée pour les autres.

Bien des gens, je l'imagine, après avoir lu l'ouvrage d'un bout à l'autre, trouveront que ces changemens ne répondent guère à l'idée qu'ils s'en étaient formée, et que l'importance des résultats n'est pas en proportion avec la peine qu'on s'est donnée pour les obtenir. Ils verront que les nouvelles classes d'électeurs créées par la loi sont en général bien loin de jouir, dans leur vote, d'une complète indépendance; que les influences illicites, par voie de corruption ou d'intimidation, s'exercent encore avec la plus grande publicité, quoique à un moindre degré qu'autrefois, et que le parti réformateur lui-même, en repoussant l'idée du vote par bulletin secret, semble avoir voulu la continuation de ces abus, dont au besoin il ne se fait pas scrupule de profiter. Ils seront forcés de reconnaître que le système électoral anglais donne de fait, à l'aristocratie et à la richesse, une beaucoup plus large part dans la composition de la chambre des communes, que ne l'a fait la plus aristocratique des lois électorales qui se sont succédé en France depuis 1814. Mais d'autre part, quand ils verront comment fonctionne cette machine, en apparence si mal organisée, ils concevront que c'est bien moins aux dispositions particulières de l'institution qu'à l'influence des mœurs nationales qu'il faut attribuer la bonté des résultats, et ils ne seront plus portés à supposer que, si la composition de la chambre des communes a été, même avant l'acte de réforme, plus populaire que ne l'était alors chez nous celle de la chambre des députés, cela tient uniquement à ce qu'une plus large portion du peuple concourait à sa nomination.

Il faudra plusieurs années avant qu'on puisse bien apprécier l'étendue des effets dus à l'acte de réforme et en séparer ceux qui ne dépendent que d'un changement progressif dans l'opinion; jusqu'à présent, cet

acte doit être considéré, ce me semble, plutôt comme le *signe* du triomphe du parti populaire que comme le *fruit* de sa victoire.

La réforme n'a rien changé au nombre total des membres dont se compose la chambre des communes, mais elle l'a réparti d'une manière un peu différente entre les trois royaumes. Dans l'ancien ordre de choses, sur les 658 membres, l'Angleterre seule (y compris le pays de Galles) en nommait 513, l'Irlande 100, l'Écosse 45; aujourd'hui, l'Angleterre nomme 500 députés, l'Irlande 105, l'Écosse 53. Si on cherche le rapport de ces nombres à ceux de la population, dans les trois pays, on voit que l'Angleterre a un représentant pour 28,000 ames environ, l'Écosse 1 pour 38,000, l'Irlande 1 pour 76,000.

Considérés dans leur ensemble, des changemens qui laissent exister une pareille disproportion semblent bien loin de ce qu'on avait droit d'attendre; mais si l'on entre dans les détails d'exécution, on voit qu'il était difficile de faire plus, sans s'exposer à tout bouleverser. Chaque pays considérait le droit, dont il avait joui jusque-là, de nommer un nombre déterminé de députés, comme une sorte de propriété qu'on pouvait, à la vérité, faire régir par quelques nouvelles conditions, mais dont on ne pouvait rien retrancher, à moins d'une urgente nécessité. D'ailleurs, le principe auquel il semble que la majorité aurait voulu se conformer, s'il lui avait été possible de tailler en plein drap, était de proportionner la représentation de chaque pays, bien moins au nombre total de ses habitans, qu'à son importance agricole, commerciale et industrielle; cela est du moins évident pour la répartition entre les différens *bourgs*. En effet, quoique, dans le projet présenté en mars 1831, la population totale fût prise pour base des *désaffranchissemens* à opérer, dans le bill tel qu'il a passé, on a pris en considération, d'une part, le nombre des maisons de 10 livres sterling de revenu annuel, de l'autre, le montant des contributions directes. C'est sur cette double donnée que se basent les dispositions qui privent certains bourgs du droit dont ils jouissaient jusque-là, d'envoyer des membres au parlement, qui restreignent le nombre des députés que d'autres nommaient, et qui enfin accordent ce droit à de grandes villes manufacturières et commerciales et à d'autres localités populeuses qui n'en avaient pas joui jusque-là.

Le droit de voter dans les comtés d'Angleterre et du pays de Galles appartenait exclusivement aux propriétaires ou usufruitiers d'un *freehold* de 40 shillings au moins de revenu; le *copy hold*, qui était une autre sorte de propriété, n'y donnait aucun droit, quelle que fût sa valeur, et il en était de même du *lease hold*, sorte de possession dont les conditions varient suivant les lieux, mais qui tient le milieu entre la propriété et la simple location.

Dans les bourgs, les conditions exigées pour voter variaient beaucoup. Dans le plus grand nombre, tous les *freemen*, c'est-à-dire les citoyens admis aux franchises de la ville, étaient électeurs; dans d'autres, il n'y avait au contraire à jouir du droit de voter que les membres du corps municipal et ce qu'on nommait les principaux bourgeois (*capital burgesses*). Dans quelques-uns les *burgage tenants* (propriétaires ou usufruitiers de tenures dépendantes du bourg), les *lease holders*, les *scot and lot voters* (habitans paysant contribution), et même les *pot-wallopers*, c'est-à-dire ceux qui avaient de quoi faire *bouillir le pot* sans recourir aux secours de la paroisse, étaient admis à voter.

Dans les diverses parties d'une même ville, les systèmes électoraux pouvaient être différens : ainsi à *Londres*, dans la *Cité*, le droit électoral n'appartenait pas à tous les *freemen*, comme dans la plupart des bourgs; mais seulement aux *livery men*, c'est-à-dire à ceux des *freemen* qui étaient officiers d'une corporation; à *Westminster* et à *Southwark*, autres quartiers de la même ville, les *scot and lot voters* prenaient part à l'élection.

Les élections dans les *comtés d'Irlande* s'étaient faites jusqu'en 1829, comme dans les comtés d'Angleterre, par les *freeholders* de 40 shillings; depuis 1829 par les *freeholders* de 10 livres sterling. Dans les *bourgs* irlandais, les systèmes électoraux offraient la même variété que dans les bourgs anglais.

En *Écosse*, les héritiers ou représentans des anciens *tenanciers de la couronne* étaient les seuls électeurs des *comtés*. Quant aux *bourgs*, ils ne jouissaient pas du droit d'élection directe, ils nommaient seulement un certain nombre d'électeurs, en tout quatre-vingt-dix-neuf.

Voilà en gros ce qu'était, avant l'acte de réforme, le système électoral dans la Grande-Bretagne; mais pour se faire idée de tout ce qu'il avait de bizarre, il est nécessaire de descendre aux détails. Avant d'en venir là cependant, il convient de donner le sens précis de quelques expressions déjà employées ou qui se présenteront plus tard, ce qui nous fournira en même temps l'occasion d'indiquer l'origine de plusieurs des bizarreries que la nouvelle loi a eu pour objet de réformer.

Nous avons dit qu'une espèce de propriété, le *freehold*, quand le revenu annuel n'était pas au-dessous de 40 shillings, donnait aux possesseurs les droits électoraux, tandis qu'une autre espèce, le *copy hold*, ne les donnait point, quelle que fût sa valeur. Pour concevoir la cause de cette différence, il est nécessaire de se reporter à l'origine de ces deux sortes de biens, et d'abord il faut se rappeler qu'en Angleterre la loi ne reconnaît point cette propriété qu'on désignait autrefois dans notre législation sous le nom de *franc-aleu* (un bien qu'on possède de son chef et qui ne re-

connaît aucun seigneur), mais seulement des *francs fiefs* ou *francs tenements*, et des *tenements* en *roture* ou en *villainage*.

Lorsque Guillaume-le-Conquérant se fut rendu maître de l'Angleterre, il ne partagea pas, comme on l'a dit quelquefois, tout le pays entre ses compagnons; mais il trouva dans les biens des chefs qui périrent à la bataille d'Hastings sans laisser d'héritiers directs, et dans ceux qu'il confisqua à la suite des révoltes qui éclatèrent dans le cours de son règne, de quoi doter amplement la plupart de ceux qui l'avaient suivi. Il est probable que ces terres leur furent données avec les conditions ordinaires du système féodal alors en vigueur dans la Normandie, c'est-à-dire sous la prestation de l'hommage et avec l'obligation de service militaire.

L'ancienne organisation militaire saxonne avait, comme de raison, cessé par le fait de la conquête; l'intérêt du nouveau roi était évidemment de rompre les liens qui unissaient les diverses classes du peuple vaincu, et pouvaient donner à ses opérations, quand l'esprit national venait à se réveiller, un ensemble dangereux. Mais cet état de dissolution sociale avait aussi ses inconvéniens que le prince finit par sentir. En effet, dans la dix-huitième année de son règne, on eut quelque raison de craindre une invasion des Danois, et on s'aperçut alors que le royaume était absolument sans défense. Il fallut faire venir en grande hâte de Normandie et de Bretagne des troupes qu'on répartit sur les terres à la charge des propriétaires, qui en eurent beaucoup à souffrir; le remède était presque pire que le mal, et les Saxons, qui avaient eu sans doute plus que leur part à porter dans ces nouvelles charges, furent tout aussi empressés que les Normands de voir prendre des mesures qui prévinssent le retour de ces incommodes garnisaires.

On convoqua donc un grand conseil pour délibérer sur l'état de la nation, et c'est là que fut résolue la rédaction d'un cadastre général, comme mesure préparatoire à la répartition des charges et du service militaire. Cette opération étant achevée l'année suivante, une seconde assemblée eut lieu, et les propriétaires, conformément à la résolution qu'ils avaient prise librement, remirent leurs terres au roi pour les tenir désormais de lui comme fiefs assujétis aux conditions de foi et hommage, service militaire, etc. Les seigneurs normands qui avaient eu une portion de terre équivalente à ce qui aurait constitué sur le continent une baronnie, devinrent vassaux immédiats de la couronne; ceux qui ne possédaient que l'équivalent d'une chevalerie furent considérés comme relevant d'une des baronnies voisines. Pour la partie des terres qui était restée entre les mains des anciens propriétaires, ce fut à peu près le même mode de distribution; les seigneurs saxons qui étaient encore possesseurs de *manoirs*, devinrent aussi vassaux immédiats. Les *manoirs* et

les *baronnies* furent donc ainsi assimilés à bien des égards: aussi, dans les temps qui suivirent la conquête, ils étaient souvent désignés indistinctement par le premier nom, comme ils l'ont été depuis par le second. La subdivision de ces propriétés régie dans le principe d'un côté par les coutumes normandes, de l'autre par les usages saxons, finit bientôt par prendre une certaine uniformité, et les modifications, il faut le dire, furent en général avantageuses aux classes inférieures.

Les terres dépendantes des *manoirs* étaient réparties entre plusieurs classes de tenanciers, dont les uns en jouissaient en vertu d'un titre écrit, d'autres seulement sous le bon plaisir du maître. Parmi ces derniers, beaucoup étaient des serfs attachés à la glèbe et soumis à toutes les exigences, à tous les caprices du seigneur. Les nouveaux barons normands disposèrent, en général, de leurs terres de la même manière; ils en donnèrent une portion à des hommes nobles ou vivant noblement, pour en jouir, eux et leurs héritiers, sous certaines conditions, qui emportaient quelquefois une redevance en argent, mais quelquefois aussi seulement l'obligation du service militaire et celle de faire partie de la cour ou du tribunal de la baronnie; l'autre portion fut donnée à des gens de moindre état qui pouvaient en être privés par la seule volonté du seigneur.

Comme la loi normande ne reconnaissait point le servage, les possesseurs saxons des manoirs ne purent conserver ce genre de droits sur les tenanciers de leurs terres qui y étaient originairement soumis; ils purent encore les expulser à volonté, mais non plus les vendre avec la terre. Cette amélioration dans le sort d'une classe considérable du peuple fut une compensation aux malheurs de la conquête, et contribua peut-être plus qu'on ne pense à la rendre durable.

Quoi qu'il en soit, il n'y avait, dans le principe, à jouir de moyens d'existence assurés, à être réellement indépendans, que les possesseurs de francs tenements (*freeholds*), et il n'y a pas à s'étonner qu'ils aient été seuls, entre tous les occupans de biens ruraux, appelés à se choisir des représentans pour le grand conseil national. Cependant un *freehold* n'assurait réellement l'indépendance à son possesseur qu'autant qu'il était suffisant pour le faire vivre; aussi, quand on régla les conditions électorales, on n'admit à voter que les *freeholders* jouissant d'un revenu de 40 shillings, ce revenu étant alors suffisant pour nourrir son homme. Certaines charges, certaines rentes transmissibles de père en fils, rendant de même l'usufruitier indépendant, furent aussi considérées comme des *freeholds*, et donnèrent également droit de prendre part aux élections.

Les tenanciers de la seconde classe occupaient, à des conditions plus ou moins avantageuses, la portion de terre qui leur était accordée. Quel-

ques-uns ne pouvaient la conserver qu'en s'acquittant de toutes les corvées qu'il plaisait au seigneur de leur imposer; pour d'autres, la nature des services était déterminée, et pour ceux-ci même il y avait une distinction établie suivant que les services exigés supposaient ou non la condition de vilain. Toutes ces tenures, comme il a été dit, étaient dans le principe révocables à volonté; mais dans le plus grand nombre de cas les enfans occupèrent les terres que leurs pères avaient occupées avant eux, les améliorèrent, et finirent par les considérer comme leur propriété; aussi, lorsqu'il arriva qu'un seigneur voulut les expulser, ils portèrent leurs plaintes à des tribunaux supérieurs, et les décisions leur furent en général favorables. Bientôt il passa en principe que lorsqu'un tenancier pourrait prouver par les registres de la baronnie que sa famille occupait depuis long-temps la terre sur laquelle il était établi, on n'aurait pas droit de l'en priver tant qu'il se conformerait aux *coutumes du manoir*, c'est-à-dire tant qu'il s'acquitterait des services ou des redevances auxquelles ses prédécesseurs avaient été soumis.

L'extrait (*copy*) des registres baronniaux constituant ainsi un titre pour ces propriétés acquises par prescription, le possesseur fut dit *copy holder*. Ce qu'il y a de bizarre, c'est que dans cet extrait qui assurait au tenancier et à ses héritiers le droit d'occuper la terre, même contre la volonté du seigneur, il était dit expressément qu'ils n'en jouissaient que sous son bon plaisir.

Les changemens dans les mœurs amenèrent l'abolition des corvées qui n'avaient pas été déjà rachetées; les servitudes qui tenaient de près ou de loin aux usages féodaux tombèrent en oubli; alors vinrent des statuts qui consacrèrent et établirent en droit ce qui existait de fait. Bref, près de deux siècles avant l'acte de réforme, il n'y avait guère, entre les *copy holds* et les *freeholds*, d'autre distinction que celle qui était relative aux fonctions électorales.

Il faut cependant remarquer que toutes les tenances en roture n'avaient pas subi la transformation dont il vient d'être parlé. Certains seigneurs, ou plus prévoyans ou plus avides, avaient eu bon soin de ne pas laisser périmer leurs droits, et c'était presque toujours en les restreignant qu'ils avaient trouvé le moyen d'en assurer la durée. Ainsi, ils convinrent, les uns de laisser au tenancier et à ses successeurs la possession de la terre pendant un espace de temps limité, mais qui était toujours de moins d'un siècle; les autres, de l'en laisser en possession sa vie durante, et sans que cela emportât aucun droit pour ses enfans; d'autres, enfin, voulurent que la durée des engagemens fût celle de la vie du seigneur. Quelles qu'eussent été au reste les conditions, le bail n'était jamais renouvelé sans que le tenancier n'eût à payer une sorte de bien-venue,

et c'était là une clause dont les *landlords* oubliaient bien moins de maintenir l'exécution, que s'il s'était agi d'une reconnaissance pure et simple de leurs droits. Quand la durée du bail était très longue, les tenanciers (*lease-holders*) étaient, ou plutôt devinrent, moins de simples locataires que des propriétaires à terme.

Ces transformations dans la propriété sont relatives presque exclusivement aux bien ruraux, et par conséquent c'est aux élections des *comtés* que se rapportent les irrégularités qu'elles ont produites; quant à celles que présente le système électoral des *bourgs*, elles tiennent en général à d'autres causes, qu'il serait trop long d'examiner ici, mais dont nous aurons peut-être occasion d'indiquer en passant quelques-unes. Au reste, on peut dire d'avance que ce qui résulterait d'un examen approfondi, c'est que le mode de répartition des franchises électorales n'avait dans l'origine rien de trop choquant, et que les plus grandes bizarreries qu'on y remarque viennent de ce qu'il était resté à peu près immobile, pendant que les intérêts s'étaient chaque jour déplacés.

Je ne doute point, et personne ne doutera, je le suppose, que la chambre des communes ne représente aujourd'hui les intérêts du peuple beaucoup mieux qu'elle ne le faisait dans le principe; mais je ne crains pas d'avancer que si l'on s'en tient seulement aux formes, l'ancien mode de répartition avait, lorsqu'il a été arrêté, quelque chose de plus rationnel que celui qui est maintenant en vigueur. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur le tableau de répartition des 513 réprésentans d'Angleterre et du pays de Galles avant l'acte de réforme.

Les 40 *comtés* d'Angleterre envoyaient 92 membres (*knights*), quelques-uns ayant eu, dès le principe, en raison de leur étendue ou de leur importance, un nombre de députés supérieur à celui des autres; — 25 *cités* envoyaient chacune 2 *citadins* (depuis long-temps cependant l'une de ces cités, Ely, avait perdu sa franchise électorale, et Londres envoyait 4 députés au lieu de 2); — les 167 *bourgs* alors les plus importans envoyaient également chacun deux membres, deux *bourgeois;* 5 *bourgs* moindres en envoyaient chacun 1. Les 12 *bourgs* de Galles en envoyaient 12; mais il y avait eu là aussi un changement; Merioneth avait cessé d'en nommer, et Pembroke en envoyait deux. Les *universités* d'Oxford et de Cambridge en nommaient chacune 2; enfin le district des *Cinque Ports* en nommait 8. Ce district comprenait 5 ports situés sur la partie de la côte d'Angleterre la plus voisine de la France, ports qui, étant plus exposés aux invasions, avaient dû être mis sous une juridiction spéciale, afin de pouvoir offrir une résistance plus prompte et plus efficace. Deux autres ports y avaient été plus tard adjoints sans que pour cela on changeât le nom, qui d'ailleurs n'avait plus de signification dans le langage vulgaire depuis qu'on avait cessé de parler français.

Les députés des *comtés* étaient nommés chevaliers (*knights*), ce qui n'indiquait pas que les éligibles appartinssent à une autre classe que les électeurs, puisque dans le principe, les francs-tenemens (*freeholds*) étaient assimilés aux tenures en chevalerie. Les *freeholders*, comme on l'a vu, étaient dans le principe les seuls propriétaires de biens ruraux; ainsi les *chevaliers* des *comtés* étaient les représentans de la propriété territoriale. Les *citadins* et *bourgeois* qu'envoyaient au parlement les *cités* et les *bourgs* étaient élus, soit par le peuple en masse, soit par les hommes qu'il avait déjà choisis pour régler ses intérêts les plus immédiats, par les officiers municipaux et les prudhommes des corps de métiers (1); ils représentaient les intérêts de l'industrie et du commerce. Enfin les deux *universités* nommaient aussi leurs députés, et à cette élection participaient non-seulement les dignitaires du corps, mais tous ceux qui avaient pris le grade de docteur et même celui de maîtres-ès-arts, de manière que les *capacités*, comme on dit aujourd'hui, étaient représentées tout aussi bien que l'étaient les intérêts matériels; cela n'était pas trop barbare, il en faut convenir. Une autre disposition qui ne sentait nullement non plus la barbarie, est celle dont je vais parler maintenant, puisque j'ai oublié de le faire à l'occasion de l'établissement des *freeholds*. J'ai dit qu'une des obligations du *freeholder* était d'assister à la cour ou tribunal de la baronnie, pour y remplir, le cas échéant, les fonctions de juré. Or, il faut savoir que ce tribunal faisait partie si essentielle de la baronnie, que s'il devenait impossible de le former, faute de trouver trois *freeholders* au moins, aptes à remplir les fonctions de jurés, la baronnie par cela seul cessait d'exister. Ainsi, le signe de la décrépitude pour ces seigneuries était qu'elles fussent devenues incapables, non pas de fournir au seigneur par amont, un nombre déterminé d'hommes d'armes, mais de composer un tribunal pour l'administration de la justice, un tribunal où chaque homme fût jugé par ses pairs. Un pareil fait n'a pas besoin de commentaires.

Par le peu que j'ai dit du mode de répartition des députés entre les comtés et les bourgs de l'Angleterre, on a dû voir que cette répartition était dans le principe assez conforme aux besoins; il faut maintenant montrer jusqu'à quel point était venu le désaccord entre des intérêts qui avaient changé et une institution restée immuable; les disproportions étaient parfois au-delà de tout ce qu'on pourrait imaginer.

(1) Ces officiers des corporations, ayant droit de porter dans les cérémonies publiques un vêtement distinctif, *livery gown*, étaient souvent désignés sous le nom de *livery men*, gens portant livrée, nom auquel s'attachait l'idée, non d'une servitude, comme semblerait l'indiquer la valeur qu'a aujourd'hui le mot dans notre langue, mais celle d'un insigne honorifique.

Il y avait en Angleterre 25 bourgs, dans lesquels le nombre des électeurs était moins de 100, mais plus de 50; il y en avait 47 pour lesquels il était au-dessous de 50; parmi ces derniers, deux en comptaient 13, deux 11, deux autres 8 seulement; enfin les bourgs de *Gatton* et *Old Sarum* n'avaient réellement chacun qu'un électeur.

25 villes d'Angleterre n'avaient pour électeurs que leur maire, leurs aldermen et leurs principaux bourgeois, qui souvent n'étaient qu'au nombre de 12, quelquefois même au nombre de 6. En *Irlande*, 14 villes, nommant 15 membres, n'avaient en tout que 180 électeurs. En *Écosse*, les représentans des anciens *tenanciers de la couronne*, seuls électeurs des 33 *comtés*, étaient, en 1820, au nombre de 2405, et il y avait tel comté qui n'en présentait que 6, tel autre que 12. Pour les *bourgs*, ils n'offraient pas moins d'inégalité dans la répartition des électeurs et de variété dans le mode d'élection. Édimbourg, ville de plus de cent mille ames, n'avait qu'un député, qui était nommé par 33 électeurs; les 14 autres bourgs ne jouissaient point du droit d'élection directe; chacun d'eux se composait de 4 à 5 localités qui avaient leurs délégués pris dans le corps municipal; ces délégués (65 en tout) nommaient 14 membres de la chambre des communes. 1221 habitans participaient à la nomination des délégués; or, quand on mettrait ces 1221 électeurs indirects sur la même ligne que les autres, cela n'en ferait encore, pour l'Écosse entière, que 3659. En résumé on trouverait :

En Angletere	144	membres	nommés	par	2912	électeurs.
En Irlande	15	—	—	—	180	—
En Écosse	45	—	—	—	3659	—
Total.	204	membres	nommés	par	6751	électeurs.

Lord Grey, par une autre supputation, était arrivé à ce résultat, que la majorité de la chambre (330 membres) était nommée par moins de 15,000 électeurs. On comprend quelle devait être l'influence des grands propriétaires et de la couronne sur ce petit nombre d'électeurs, et cette influence était si patente, que lord John Russel put dire en pleine chambre en 1831, sans que personne se levât pour le contredire, que 7 pairs faisaient nommer 63 membres.

C'était surtout au moyen des *bourgs* réduits à un nombre minime d'habitans, au moyen des *bourgs-pourris*, comme on les appelle communément, que les pairs et les grands propriétaires jouissaient de cette immense influence sur les élections.

La constitution électorale des bourgs-pourris présentait, comme celle des autres bourgs, une grande diversité. Dans les uns, le droit de voter

était attaché aux franchises de la ville, et tout homme qui en jouissait, tout *freeman*, était électeur; dans d'autres, il était attaché à la maison, l'occupant principal, *house-holder*, propriétaire ou locataire, prenait part à l'élection; dans le plus grand nombre, il était donné par la propriété ou l'usufruit de terres appartenant originairement à la commune, mais qui étaient souvent devenues, par prescription, des propriétés privées, de même que les *copy-holds* dont il a été parlé plus haut.

Comme, dans les temps où s'établit le système électoral, les bourgs et les villes se composaient en grande partie d'industriels qu'un besoin de protection mutuelle avait réunis, les terres d'origine communale n'étaient pas habituellement, comme les terres tenues en *freehold* dans les comtés, l'unique moyen de subsistance du possesseur; et l'indépendance de son vote se trouvant ainsi assurée par un autre moyen, l'usufruitier d'une tenure bourgeoise, *burgage-tenure*, était, dans la plupart des bourgs, appelé à être électeur, même quand le revenu de la tenure était au-dessous de 40 shillings. On verra bientôt à quels abus conduisit cette absence d'une limite inférieure.

Les *freemen*, les *house-holders*, les *burgage-tenants* des *bourgs pourris* étaient pour la plupart dans la dépendance absolue du patron du bourg, de qui ils n'obtenaient les terres ou les maisons qu'ils occupaient que sous la condition tacite de voter conformément à ses désirs, condition à laquelle la publicité du vote ne leur permettait pas de se soustraire impunément. S'ils manquaient à cet engagement, le patron avait toujours le pouvoir et souvent la volonté de les en faire sur-le-champ repentir. Un fait, qui date du commencement de ce siècle, montrera jusqu'à quel point sa vengeance pouvait être portée. A Ilchester, dans le comté de Sommerset, les *house-holders* étaient électeurs, et les maisons qui leur conféraient ce droit, au nombre de 300 environ, appartenaient presque toutes à *sir Williams Manners*. Aux élections générales de 1802, les électeurs furent *achetés* à 750 francs par tête et votèrent contre le candidat de *sir Williams*. Celui-ci, pour s'en venger et pour réduire le nombre des électeurs, fit abattre 240 maisons, et construire, pour les gens qu'il délogeait si brutalement, une sorte d'hospice où ils demeurèrent depuis 1803 jusqu'en 1818.

D'autres propriétaires, qui peut-être auraient reculé devant l'exécution, ont du moins eu recours à des moyens d'intimidation de même nature ainsi la *Revue d'Édimbourg* cite les faits suivans : « Un propriétaire, aux approches d'une élection, avait eu la précaution de n'affermer qu'à la semaine, pour que ses locataires pussent, à la première désobéissance, être promptement congédiés. Un autre, plus prévoyant encore, avait eu le soin de faire signifier les congés sept jours avant l'élection, afin de pou-

voir chasser ses locataires le jour même, s'ils ne votaient pas pour son candidat. »

Les *burgage-tenants* ou *freeholders* des bourgs étaient au moins aussi dépendans du patron que les *house-holders ;* le plus souvent, en effet, la concession qui leur donnait le droit de voter n'était que fictive; elle se faisait peu de temps avant l'élection, et était résolue immédiatement après. Si parmi les habitans du lieu on ne trouvait pas toute la complaisance nécessaire, il y avait souvent des moyens de se passer de leur secours. Dans le bourg d'*Haslemere*, le droit de voter résidait dans 64 *freeholds ;* en 1820, le propriétaire du plus grand nombre de ces *freeholds*, ne jugeant pas prudent de les concéder aux habitans du bourg, fit venir des ouvriers qu'il employait dans ses mines situées dans le nord de l'Angleterre, leur fit bâtir des chaumières, et leur paya à chacun une demi-guinée par semaine; le temps des élections étant venu, il leur conféra les *freeholds* dont il disposait; puis, quand ils eurent voté pour ses deux candidats, il les renvoya à leurs travaux ordinaires.

Dans les *burgage-tenures* proprement dites, comme il n'y avait point, ainsi que nous l'avons dit, de limite inférieure pour le cens électoral, la commune pouvait fractionner presque à l'infini les petites portions de terre que la prescription ne lui avait pas enlevées, et créer ainsi, dans un cas d'urgence, des électeurs en nombre suffisant pour ses desseins. A *Wareham*, la place du marché fut une fois divisée en tant de portions, que tout le papier timbré du comté n'y suffit pas, et qu'il fallut en faire venir de Londres une provision supplémentaire. A *Weymouth*, un électeur vota à raison d'un *freehold* n'équivalant pas à un millième de franc.

De même qu'on créait quelquefois des *freeholders* ou des *burgage-tenants*, on pouvait aussi, en certains cas, créer des *freemen*, quand, cette qualité emportant celle d'électeur, il y avait intérêt à en augmenter le nombre. On devient en effet *freemen* de plusieurs manières : 1° par naissance, lorsqu'on est fils d'un *freemen* (dans quelques localités il suffit d'en être le gendre); 2° par service, lorsqu'on a été sept ans comme *apprenti* dans le bourg chez un *maître* du bourg; 3° par concession, les corporations ayant eu dès le principe le droit de s'adjoindre de nouveaux membres, quand elles le jugeraient opportun. On supposait que l'intérêt des maîtres contiendrait ces droits dans des limites assez étroites, mais les corporations en ont usé quelquefois sans réserve dans des vues électorales; ainsi celle de *Durham* créa dans une nuit 200 *freemen*, pour assurer l'élection, vivement contestée, de M. R. *Gowland;* et celle de *Carlisle*, humblement soumise aux volontés du comte de *Lonsdale*, créa en une seule fois 1400 *freemen*, presque tous ouvriers dans les mines du comte, et écarta ainsi le candidat porté par les électeurs indépendans.

Comme de toutes les classes d'électeurs, celle des *freemen* est évidemment la moins indépendante, la plus accessible à la corruption, c'est aussi celle pour laquelle les adversaires de la réforme ont témoigné la plus vive sollicitude. C'est ainsi qu'en France le suffrage universel a été réclamé par les mêmes hommes qui avaient été quelques années auparavant chauds partisans du double vote.

La plupart des bourgs pourris étaient tellement inféodés à leurs patrons, que l'on pourrait en citer 40, pour l'Angleterre seule, où, de mémoire d'homme, il n'y avait pas eu d'élection contestée; il y en avait au moins 25 en Irlande qui étaient dans le même cas. Les propriétaires de ces bourgs les vendaient, les donnaient, les transmettaient à leurs héritiers. *William Henrick* avait hérité du bourg de *Bletchingly*, acheté par son père 250,000 francs; il le revendit en 1820 pour la somme de 1,500,000 francs, mais, avant de s'en défaire ainsi, il avait usé de l'influence que cette possession lui donnait pour obtenir diverses places pour lui-même et pour ses proches.

Le bourg de *Gatton* fut acheté en 1795 au prix de 2,750,000 francs. Dans ce bourg il y avait six maisons, et le droit électoral n'appartenait qu'aux *propriétaires* des maisons qui les occupaient *eux-mêmes*. Le patron du bourg en louait *cinq*, s'en réservait *une*, et se trouvait ainsi *seul et unique électeur*.

Il y a quelques années, pour faire ressortir tout le ridicule d'une pareille élection, un particulier, nommé *Jennings*, se fit porter comme candidat à Gatton, et le scrutin fut demandé. Le résultat de ce scrutin fut :

M. Mark Wood, fils du propriétaire, unique électeur, *sir Mark Wood*	1 voix.
M. Jennings	0
Majorité en faveur de *M. March Wood*	1 voix.

A Gatton au moins il y avait encore le simulacre d'un bourg, mais à *Old Sarum*, il n'y avait plus ni maisons ni habitans; on n'y voyait que les vestiges de l'ancien château. Au jour de l'élection, le propriétaire du bourg conférait 7 *freeholds* à 7 personnes sûres qui nommaient ses deux candidats. Je dis à des personnes sûres, car pour ce cas, comme pour tous ceux où avaient lieu des concessions fictives, si les gens qu'on créait ainsi pour un jour propriétaires avaient voulu le demeurer tout de bon, ils le pouvaient, la loi ne reconnaissant point les contre-lettres. Mais il faut le dire, il ne s'est pas encore présenté de cas où l'on ait profité ainsi du bénéfice de la loi.

Dans les bourgs qui n'étaient pas propriété privée, on achetait les électeurs. Il a été prouvé, dans des enquêtes parlementaires, qu'à *Shore-*

ham, 70 électeurs sur 120 avaient été achetés; à *Criklade*, 123 sur 240

A *Camelford* où il n'y avait qu'un très petit nombre d'électeurs, on a offert, de l'aveu des agens qui ont fait les offres, jusqu'à 17,000 francs par vote. Dans les bourgs où les électeurs étaient très nombreux, on ne pouvait pas évidemment les acheter aussi cher. Ainsi, à *Liverpool*, aux élections de 1830, le prix du vote variait de 125 à 2,500 francs (1). 2681 *freemen* furent ainsi achetés par les différens candidats. Ce fait a été prouvé devant un comité de la chambre.

Dans les bourgs même où les votes ne s'achetaient pas, les candidats avaient à supporter des dépenses considérables, dont la principale avait pour objet d'obtenir le vote des électeurs non domiciliés. Lorsqu'une élection était fortement contestée, chaque candidat s'efforçait de faire venir les électeurs qu'il supposait lui être favorables, à quelque distance qu'ils pussent être en ce moment du lieu où devait se faire l'élection. Il en venait des points les plus reculés de la Grande-Bretagne, souvent même du continent, et les frais de voyage, comme ceux de séjour, étaient à la charge du candidat.

Une pratique très commune encore était d'attirer les électeurs indifférens par l'appât d'un bon dîner, non que le candidat ordonnât lui-même le festin : il ne traitait que les gens *comme il faut* (*respectable men*); quant aux autres, il se contentait de leur faire distribuer (à ceux qui devaient voter pour lui, bien entendu) des *billets de dîner*. Or, ces billets étaient une sorte de *papier-monnaie*, qui avait cours dans toutes les boutiques de la ville, et pour lequel on donnait en retour, au choix de l'électeur, du calicot, de la toile, du thé, du sucre, de la viande, etc.

Ces abus et bien d'autres, qu'on trouvera exposés dans le livre de M. Jollivet, rencontrèrent presque tous des défenseurs parmi les adversaires de la réforme, qui, à défaut de meilleures raisons, ne craignaient pas d'invoquer en leur faveur le droit de prescription. Il y eut même des gens qui représentèrent comme une nouveauté pernicieuse la mesure relative à la formation authentique des listes électorales. L'ancienne loi, en effet, n'avait rien prescrit à cet égard, ce qui permettait souvent de glisser parmi les électeurs des gens qui n'avaient nul droit de voter.

(1) La différence dans les prix s'explique non-seulement par les prétentions plus ou moins élevées de l'électeur acheté, mais encore par le plus ou moins de marchandise qu'il vend. Chaque électeur, en effet, a autant de votes qu'il y a de membres à nommer, et s'il les porte tous sur un même candidat, s'il donne le *paquet* (*plumper*), il est payé en conséquence.

On a pu voir, par tout ce qui vient d'être dit, combien était petite la proportion des électeurs vraiment indépendans, et l'on trouvera sans doute que lord Durham n'a pas été au-delà du vrai, lorsqu'il a ainsi analysé la composition de la chambre nommée sous un pareil régime :

« Une portion de la chambre des communes, disait-il en avril 1832, est nommée par les pairs, une deuxième par de grands propriétaires, une troisième par des agens d'affaires, qui ont acheté et revendent les bourgs à l'enchère; une quatrième doit son élection à de honteux moyens de corruption; et quant à la cinquième, qui est nommée par des électeurs indépendans et non corrompus, elle est nécessairement choisie dans des classes riches, les dépenses exorbitantes des élections ne permettant pas aux personnes qui n'ont qu'une fortune modeste de se présenter comme candidats. »

Malgré l'acte de réforme, ce n'est encore qu'aux personnes très riches qu'il est permis d'aspirer à un siége dans la chambre des communes; malgré la réforme, la *corruption* a été presque aussi générale et aussi publique que par le passé; malgré la réforme, l'*intimidation* a encore produit ses effets, seulement la proportion des électeurs sur lesquels elle pouvait agir a notablement diminué.

Les principales dispositions de l'acte de réforme sont relatives : 1° aux bourgs privés en totalité ou en partie de la franchise électorale; 2° aux bourgs à qui cette franchise est conférée; 3° aux classes d'électeurs créées ou conservées; 4° à la formation des listes électorales et au mode à suivre dans les élections.

L'acte de réforme enlève à 56 bourgs la nomination de deux membres, et réduit à un le nombre des membres de 30 autres bourgs, nombre qui jusque-là était de deux. Ces bourgs, tous situés en Angleterre, sont ceux qui depuis long-temps avaient perdu leur importance; dans quelques-uns de ceux qu'on a complètement désaffranchis, il n'y avait que 13, 11, 9, 8, 7 et 6 électeurs, ou plutôt il n'y en avait qu'un, le patron du bourg.

Les 142 membres enlevés à ces 86 bourgs ont été répartis entre les comtés ou les bourgs existans, ou donnés à des villes populeuses qui jusque-là n'en nommaient point. 66 ont été attribués à des *comtés*, et 63 à des *bourgs* d'Angleterre, 8 à des *bourgs* d'Écosse, 5 à des *bourgs* d'Irlande.

Quant aux classes d'électeurs, elles offrent quelques différences dans les trois royaumes, notamment en Irlande, où un acte antérieur avait opéré de grands changemens dans le système électoral. Ici nous nous bornerons à parler des électeurs d'Angleterre.

Lorsque, au milieu du xve siècle, on avait fixé à 40 shillings de revenu

la limite inférieure des *freeholds*, qui donnaient à leur possesseur le droit de voter, cette somme, comme il a été dit, suffisait alors pour faire vivre son homme et devenait en quelque sorte une garantie d'indépendance; mais depuis bien long-temps cette garantie était devenue illusoire. C'est ce qu'on sut très bien faire valoir, quand il s'agit de réformer le système électoral d'Irlande, et la limite inférieure portée à 10 livres sterling. Pour Angleterre, il en a été autrement, et soit par respect pour les *droits acquis*, soit pour d'autres raisons, que je ne veux point ici examiner, les partisans de la ré orme eux-mêmes se sont en majorité prononcés pour que les droits électoraux restassent attachés à la possession d'un *freehold* de 40 shillings.

Les *copy-holds*, propriétés qui, comme nous l'avons vu, ne diffèrent des *freeholds* que par l'origine, sont, par la nouvelle loi, assimilés à ceux-ci, en ce sens qu'ils donnent au possesseur le droit de voter; mais la limite inférieure du taux électoral est différente : elle est fixée à 10 livres sterling.

Les *lease holders* acquièrent aussi la capacité électorale, lorsque la propriété qu'ils tiennent à bail paie un revenu de 10 livres sterling, si le bail est de soixante ans ou au-dessus. Lorsque le revenu est de 50 livres, on n'exige pour le bail qu'une durée de 20 ans, et même, si le locataire qui paie un tel revenu, occupe lui-même la propriété, il est électeur, quelle que soit la durée de son bail.

Une disposition qui ne se trouvait point dans le bill primitif a été introduite par amendement, et a passé après une assez vive opposition : c'est que les fermiers, même sans bail, seront admis à voter, si la rente qu'ils paient est de 50 livres. Cette clause, comme on le voit, conserve aux grands propriétaires une influence marquée sur leurs fermiers.

Tout ceci est principalement relatif aux élections des *comtés;* quant à celles des *bourgs*, l'acte de réforme y a supprimé certaines classes d'électeurs tout-à-fait dépendantes, mais il en a créé d'autres qui ne le sont guère moins. Les *house-holders*, qui, dans certains bourgs seulement, jouissaient du droit de voter, en jouissent maintenant dans tous, pourvu que la maison qu'ils occupent, en qualité de propriétaire ou de locataire principal, soit d'un revenu annuel de 10 livres sterling au moins. Le nombre des maisons qui ne se louent pas davantage est très considérable; or, parmi les hommes qui ne paient que 250 francs leur logement, il y a sans doute beaucoup d'électeurs inaccessibles à la corruption, mais ce n'est pas l'aisance à coup sûr qui les rend indépendans; autant eût valu n'en rien exiger. La preuve que, considérée dans son ensemble, cette classe d'électeurs est très dépendante, c'est que certains grands propriétaires s'occupent déjà de l'augmenter, pour recouvrer par ce moyen

une partie de l'influence qui leur a été enlevée par d'autres mesures. Dans la séance du 26 mars 1834, *sir H. Verney* a présenté une pétition dans laquelle le bourg de *Buckingham* se plaint « de ce qu'un noble propriétaire (le *duc de Buckingham*) a fait construire un grand nombre de petites maisons d'un loyer de 10 livres, afin de pouvoir opposer le vote d'électeurs entièrement soumis à ses volontés au vote des électeurs indépendans. »

Les *burgage-tenants*, les *freemen*, les *scot and lot voters*, les *pot wallopers* perdent le droit électoral, s'ils ne l'ont pas à quelque autre titre; toutefois ceux qui en jouissaient déjà, continueront à l'exercer, leur vie durante, et même cette faveur a été étendue à tous ceux qui, nés avant la loi, avaient un *commencement de droit* à devenir un jour électeurs. Il faut remarquer, d'ailleurs, que le plus grand nombre des habitans, à qui cet article enlève la faculté de voter, la recouvrent, grace à celui qui rend électeurs les *locataires* à 250 fr.

Les diverses classes d'électeurs, créées ou modifiées par la nouvelle loi, offrent si peu de garanties, que *M. Grote*, député de Londres, n'a pu s'empêcher d'en faire l'aveu :

« Jetez les yeux, disait-il dans la séance du 23 avril 1833, jetez les yeux sur votre corps électoral, tel que l'a fait l'acte de réforme, et vous apercevrez qu'une quantité notable de vos électeurs, je puis sans exagération dire la moitié, seraient mal fondés à prétendre que leurs votes sont indépendans. »

ROULIN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 janvier 1836.

Depuis quinze jours que M. Humann a jeté au milieu de la chambre des députés l'ardente question de la réduction des rentes, le ministère s'est senti fortement ébranlé et a eu peine à respirer un moment. On ne peut se dissimuler, et le ministère lui-même ne se dissimule pas que la retraite de M. Humann a laissé dans le cabinet un vide qui est loin d'être comblé par M. d'Argout. M. d'Argout a beau prendre au sérieux sa nomination improvisée au ministère des finances; au château, à la chambre, dans les bureaux, on ne la prend pas ainsi. M. d'Argout ne peut rester au ministère des finances dans un moment de crise ministérielle, pas plus qu'il n'eût été possible de le laisser au poste de ministre de la marine, au moment d'une guerre maritime; ceci sans attaquer en rien le mérite personnel de M. d'Argout.

Le ministère se sent donc incomplet; mais il n'ose bouger et chercher à se compléter par l'adjonction de quelque capacité spéciale, de peur de s'écrouler et de tomber en poussière sous cet effort. Au moment de l'explosion de cette grosse question des rentes, soulevée d'une manière si inattendue, on s'est compté, on s'est examiné réciproquement, avec plus d'attention que jamais, dans le ministère, et le résultat de cet examen a fait branler les têtes les plus sages. M. de Broglie, qui s'est

hâté si imprudemment et si loyalement à la fois, de se dessiner à la tribune contre la proposition de M. Humann, qui a déclaré avec tant de franchise que le cabinet qu'il préside est formellement opposé à la mesure et décidé à ne pas prendre d'engagement à cet égard pour l'avenir, qui a rendu toute transaction impossible, et qui, non content d'avoir parlé à cœur ouvert et sans restriction, a terminé par ce mot qui restera : *Est-ce clair?* M. de Broglie s'est déjà vu plusieurs fois sur le point de signer sa démission. De son côté, M. Guizot, qui n'a rien dit, qui semble même avoir posé quelques réserves dans le *Moniteur du Commerce*, où la réduction des rentes a été approuvée chaleureusement, M. Guizot ne survivrait pas cependant au suicide politique de M. de Broglie. L'adoption de la proposition de M. Gouin entraînerait toute cette partie du cabinet, c'est-à-dire le cabinet tout entier, dont M. de Broglie et M. Guizot sont le gouvernail et la pensée. Ce serait à la fois la réduction de la rente et la réduction du ministère que la défection et la retraite de M. Humann auraient entraînées.

Dans cet état de choses, le ministère resterait à M. Thiers, qui le recomposerait à son gré, et qui arriverait ainsi, plus tôt qu'il ne le pensait lui-même, à la réalisation de ses plus chers projets. M. Thiers serait président du conseil, ou chef du cabinet sous une présidence factice. Il deviendrait véritablement ministre, ce qu'il n'est pas aujourd'hui. Du fond du ministère de l'intérieur où ses collègues actuels se plaisent à le voir occupé de bahuts et de tableaux, ou absorbé par quelques grandes combinaisons industrielles, encore fort ténébreuses, M. Thiers, débarrassé une bonne fois de ses deux pédagogues, affranchi de la tutelle politique sous laquelle il se cabre chaque jour, gouvernerait enfin à sa guise. Et dans quel moment viendrait cette divine et bienheureuse toute-puissance à M. Thiers, et à ses industrieux et habiles amis? Au début d'une ère nouvelle d'agiotage et d'un immense mouvement de fonds créé par la nouvelle loi des rentes, lorsque cette révolution financière se trouvera encore activée par l'effet du mouvement imprimé au crédit, grace à la réalisation de tous les projets de chemins de fer, dont les études ont été alimentées par les 500,000 francs de crédit accordés, il y a trois ans, à M. Thiers, à cet effet. Il ne s'agit plus ici de quelques misérables constructions de bois et de toile peinte, d'un vaisseau de juillet, de barraques, et d'arcs de triomphe provisoires; on peut voir déjà toute cette foule d'agioteurs et d'entrepreneurs de toute espèce, qui assistent au lever du ministre de l'intérieur, et dont la présence a été révélée publiquement par maint scandale judiciaire, se presser plus étroitement que jamais autour du maître futur du cabinet, et dévorer de l'œil toutes ces gigantesques affaires, tous ces larges gains

qui leur apparaissent sous les coupons de l'emprunt et les innombrables actions des chemins de fer.

On n'a peut-être pas oublié la pensée qui présida à la formation du ministère tel qu'il est aujourd'hui. Les scandales dont nous parlions tout-à-l'heure, et quelques actes plus graves encore, avaient fait sentir, en haut lieu, la nécessité de la retraite du maréchal Soult, et une sorte de revirement dans le cabinet. Le maréchal Gérard y fut appelé pour effacer, par l'éclat et la pureté de son renom, quelques-unes de ces taches qu'on avait cru devoir faire disparaître; et depuis on s'attacha surtout à mettre à la tête du conseil des hommes qui le couvraient d'une haute réputation de délicatesse et d'intégrité. Ce fut la grande qualité du malheureux duc de Trévise, et son titre à la présidence; M. de Broglie, qui lui a succédé, est l'expression bien manifeste d'une semblable pensée.

Personne ne l'a nié, des désordres de tous genres avaient eu lieu dans plusieurs ministères. Le renvoi de quelques employés, et une enquête faite dans les bureaux, par ordre du maréchal Gérard, ailleurs un procès fâcheux, ont suffisamment attiré l'attention sur ces faits. L'opinion publique se tint pour avertie. Elle fut écoutée, et on lui fit droit en cette circonstance. Nous ne disons pas qu'il y eût au ministère de l'intérieur autre chose que de l'incurie et un défaut de surveillance, coupable néanmoins; mais il n'est pas moins vrai que cette incurie, cette insouciance, de quelque nom que vous vouliez l'appeler, nécessita l'appel successif de deux ou trois noms propres à couvrir cette avarie, et que cette nécessité, commandée jusqu'à trois fois, fit sortir M. de Broglie de sa retraite et l'amena dans le conseil.

Bien que nous vivions, Dieu merci, dans le pays de l'oubli, cette nécessité présiderait encore, il faut l'espérer, à la formation d'un nouveau cabinet, s'il y avait lieu à reconstituer le ministère. Ce n'est pas, il faut le croire, au moment où la surveillance, où l'ordre, et l'esprit de désintéressement le plus élevé, où le besoin de ne compter autour des ministres que des hommes sûrs, éprouvés, à l'abri du soupçon d'agiotage et de spéculation, s raient plus nécessaires que jamais, qu'on mettrait la direction du cabinet sous des influences qu'on s'est vu forcé de circonscrire ou d'écarter. Aussi ne croyons-nous pas aux bruits de reconstitution ministérielle, bien vagues, il est vrai, qu'on a fait courir cette semaine.

La position nouvelle que M. Thiers a prise dans le ministère, a sans doute occasionné ces bruits. M. Thiers a blâmé hautement M. Humann de sa conduite. Cette manifestation de l'opinion particulière d'un ministre, faite à la tribune, et en opposition directe avec les sentimens de la majorité du conseil, lui semblait avec raison choquer tous les principes

du gouvernement constitutionnel. M. Thiers blâmait donc M. Humann; il le blâmait surtout en présence de ses collègues, et ne trouvait pas de termes assez forts pour qualifier un procédé si inoui. Mais dans les conversations de la chambre, au milieu des députés partisans de la mesure, et dans son salon, le ministre approuvait fort la mesure en elle-même; il s'en déclarait le partisan le plus dévoué, et il semblait n'aspirer qu'à l'honneur de la proposer. Sans doute, en ce moment, M. Thiers ne songeait pas que c'était soupirer pour l'éloignement de ses collègues de l'instruction publique et des affaires étrangères.

La position que M. le ministre de l'intérieur a prise est, ce nous semble, une position assez forte. Que la proposition de M. Gouin succombe ou soit ajournée, M. Thiers, qui n'a pas imité M. Humann, et qui s'est rangé officiellement à l'avis du cabinet, restera tranquillement ministre, et tous ses soins, ainsi que ceux de ses amis, se concentreront sur les chemins de fer, jusqu'à de meilleurs jours. Que l'opinion de M. Humann l'emporte au contraire, que la chambre s'enflamme pour les économies promises par la réduction projetée, M. Thiers, qui est l'homme des économies, le partisan de la réduction, l'ennemi des gros intérêts et du taux élevé de l'argent, M. Thiers prend la place qui lui convient dans le nouveau ministère, il y fait valoir sa spécialité financière, qui date de ses essais sur Law, comme il ferait valoir, au besoin, sa spécialité militaire, qui date de ses récits stratégiques des guerres d'Allemagne et d'Italie. Qui sait? M. Thiers, qui a certainement tous les titres du monde à diriger un cabinet, sera peut-être ministre des finances et président du conseil, à moins que le portefeuille du ministère de l'intérieur ne lui semble bon à garder en ce moment. Mais la présidence lui échoierait infailliblement, et, dans l'un ou l'autre cas, nous aurions en lui ou M. de Villèle ou Casimir Périer.

Mais il est à craindre que M. Thiers reste tout simplement M. Thiers, car la chambre commence à s'attiédir et à voir avec un peu plus de circonspection les avantages prétendus de la conversion des rentes. La chambre d'abord ne songe pas à renverser le ministère; les plus ardens partisans de la conversion voudraient la concilier avec le maintien du cabinet, et ils ont vu avec effroi que la prise en considération de la proposition forme déjà un noyau d'opposition prise dans toutes les nuances de la chambre. Ainsi M. Laffitte se trouve, par ce fait, rapproché de M. Giraud, et M. Thiers, qui est aussi partisan de la mesure que qui que ce soit, se trouverait naturellement amené à prendre sa place dans un ministère de *conversion*, où figurerait M. Laffitte. De leur côté, les journaux de l'opposition, qui s'étaient si habilement ralliés au maréchal Gérard quand il entra dans le cabinet, s'introduisent de nouveau dans la

place, par cette brèche de la conversion. Ils poussent M. Humann en avant bien malgré lui, le digne homme; ils lui crient qu'il ne tient plus à lui de reculer, qu'il a proposé la mesure et qu'il la soutiendra, et ils semblent vouloir le faire ministre à toute force, à peu près comme on fit Sganarelle médecin. M. Humann lui-même est presque effrayé de sa position, et se demande d'où lui viennent tant d'amis si obligeans et si inattendus.

La question elle-même, dégagée de tous les bouleversemens politiques qu'elle entraîne, offre déjà moins de séductions à la chambre, depuis qu'un commencement de discussion l'a montrée sous son véritable jour.

Il ne s'agit pas de savoir si l'état a droit ou non de rembourser, si n'ayant pas à sa disposition les trois milliards de capital qu'il faudrait pour faire face au remboursement des cinq pour cent, il peut dire aux rentiers : Vous subirez une loi qui vous force à reprendre votre argent, que je ne pourrais vous restituer, si vous vouliez le reprendre réellement. — La question de droit a peu d'influence en pareil cas; chaque fois que l'intérêt de l'état l'a commandé, on a foulé aux pieds bien d'autres droits; mais l'intérêt de l'état veut-il cette mesure? Il y a huit jours encore, la chambre n'en doutait pas. Aujourd'hui elle hésite à le croire, et demain peut-être elle ne le pensera pas. Nous ne parlons pas de quelques banquiers et de quelques agioteurs qui ne sont pas la chambre.

Il est évident, pour ceux qui réfléchissent, que le résultat de la réduction de l'intérêt de la rente sera un emprunt. L'état empruntera pour rembourser les rentiers. Au lieu de trente mille rentiers qui affectionnaient un ordre de choses où leurs créances étaient respectées, et leurs revenus fidèlement conservés, l'état aura pour créanciers dix banquiers qui réaliseront les bénéfices de l'emprunt, sous forme de commission, d'escompte et de frais de toute sorte. Trente mille fortunes auront été atteintes et ébranlées pour augmenter quelques fortunes qui sont déjà assez belles. Les trente-huit millions épargnés sur l'intérêt de cinq pour cent, iront dans d'autres coffres que dans ceux de l'état, et le gouvernement, qui a aujourd'hui sur les bras la grosse question du monopole, se trouvera moins que jamais en état de la résoudre, au profit des masses qu'il a tant d'intérêt à ménager, car les banquiers, les agioteurs auront conquis une nouvelle force et une nouvelle puissance.

Une de ces questions importantes qui mûrissent chaque jour, c'est la législation actuelle sur les sucres. Les délégués des colonies françaises qui se voient menacées par les principes de la métropole, et à la veille de subir la suppression de l'esclavage, se sont habilement jetés sur les prohibitions et les droits excessifs dont on frappe les denrées des colons. Cette

question ne laisse pas que d'être embarrassante pour un gouvernement qui se pique de principes philantropiques et libéraux.

—Vous vous élevez contre l'esclavage! nous disent les colonies; vous voulez établir partout l'égalité devant la loi, reconnaître les droits de tous; rien de mieux. Bien que nos intérêts souffrent de ces principes, que notre sécurité même soit en péril, si on se hâte de les mettre à exécution, nous baisserons la tête quand ce principe qui gouverne la métropole nous commandera d'obéir. Mais vous-mêmes, ne comptez-vous pas subir ce principe dans toute son étendue? Sommes-nous donc aussi inférieurs à vous que les nègres semblent inférieurs aux colons, que vous ayez pour nous une législation commerciale et un tarif exceptionnels? D'où vient que nos sucres sont frappés d'un droit que ne supportent pas les vôtres? Eh quoi! vos sucres indigènes n'ont pas seulement l'avantage de ne pas nécessiter les frais d'un long transport maritime, ils sont encore exempts des droits que nous payons pour les nôtres dans vos ports? Sommes-nous donc des étrangers pour vous, que vous nous traitiez ainsi? Sommes-nous des nègres, et non pas des Français comme vous? Frappez-vous d'un droit exorbitant les marchandises que les Français du Hâvre adressent aux Français de Bordeaux? Frappez vos sucres d'un droit égal, ou affranchissez les nôtres!

Voilà ce que disent les colonies par l'organe de leurs délégués, dans une lettre officielle adressée à la fois aux ministres des finances, du commerce et de la marine. Elles ajoutent que, si cette demande leur est refusée, elles sommeront la métropole de leur accorder la liberté du commerce avec le monde entier, et le droit de libre exportation de leurs produits. Ces questions sont embarrassantes, sans doute, si on veut les résoudre par la justice et le droit; les colons, attaqués sur leur côté faible, ont répondu par une attaque habile; ils ne demandent pas à la France de renoncer à ses principes de libéralisme en leur faveur, mais ils exigent qu'elle ne se départisse pas de ses principes en ce qui concerne les colonies. Que fera le ministère? Ces considérations, élevées par les délégués des colonies, méritent bien qu'on y songe avec quelque attention.

La question des chemins de fer mériterait bien aussi un examen sérieux; nous ne parlons pas des études et des plans des ingénieurs, mais de la constitution des sociétés, qui paraît éprouver de grandes difficultés. Aujourd'hui on annonce que la société du chemin de fer de Paris à Bruxelles vient de renoncer à son projet qui était très avancé. On parle de conditions exorbitantes que les actionnaires n'auraient pas voulu supporter. Il ne nous convient pas d'aller au fond de ces motifs qu'on ne tardera sans doute pas à connaître d'une manière plus formelle.

On nous adresse une question. M. d'Argout est à la fois gouverneur de

la banque et ministre des finances. Si la banque, comme il est arrivé fréquemment, se trouvait en contestation avec le ministère des finances, qui serait juge de la question? Le métier de Maître-Jacques a ses inconvéniens.

M. Dosne, beau-père de M. Thiers, a été enfin élu régent de la banque, comme nous l'avions annoncé.

C'était une soirée charmante, samedi dernier, à l'Opéra-Comique. A voir le public élégant et choisi, on se serait cru aux Bouffons, et vraiment l'illusion aurait pu se prolonger, non sans quelque raison et ne pas être seulement pour les yeux, car on allait entendre Mme Damoreau, une vraie Italienne pour la coquetterie et l'art merveilleux de chanter; Mme Damoreau, qui débutait dans un rôle de son goût, dans un rôle selon la voix et la mesure de son talent; c'est dire assez que la partition nouvelle était de M. Auber.

J'ignore si *Actéon* servira beaucoup à la gloire de M. Auber; mais ce que l'on peut dire, c'est que toute cette musique est vive, pétulante, spirituelle, qu'elle bondit, sautille, danse et court d'un pied si léger, qu'elle finit par disparaître sans laisser la moindre trace de son passage. N'importe, elle atteint son but, car elle amuse et réjouit fort les gens distraits qui l'écoutent. M. Auber affectionne surtout les petits airs, les petites chansons, et toutes ces choses délicates et gracieuses de la musique : aussi dans ses œuvres les plus charmantes, dans *Actéon* par exemple, il n'y a ni ouverture, ni introduction, ni duos, ni quatuors, mais de petits motifs légers et pétulans que l'on chante à deux ou trois ou quatre voix, selon qu'il convient mieux. Vous trouvez à chaque instant des phrases presque imperceptibles qui s'inquiètent fort peu du sentiment et de la situation, et seraient fort embarrassées de vous dire pourquoi elles tiennent cette place plutôt que telle autre, tant elles sont insouciantes et semées au hasard. M. Auber est un homme d'une facilité prodigieuse; reste à savoir s'il faut l'en complimenter, ou lui en faire un tort. Là s'élève une grave question que l'avenir décidera, ou plutôt qui pourra bien demeurer éternellement incertaine, car je doute fort que l'avenir s'en occupe. L'imagination de l'auteur du *Philtre* et de *la Bayadère* est une source intarissable de motifs ingénieux et jolis. Sitôt que M. Auber s'assied à son clavier, la musique se répand et déborde. Certes, on ne peut guère lui faire un crime de son inspiration. La seule chose qui soit à lui reprocher, c'est de prendre tout sans trier, et de jeter l'or et la paille dans le creuset de sa partition. Aussi, quand on vient me dire que

M. Auber a écrit une œuvre en dix-huit jours, ce qui m'étonne, c'est qu'il ait mis tant de temps à la faire. Lorsqu'il s'agit d'une facilité semblable, toute chose paraît possible; je croirais volontiers quelqu'un qui m'affirmerait que M. Auber a composé un opéra en dormant et l'a trouvé tout écrit à son réveil; mais, par exemple, j'avoue que je n'accueillerais pas avec autant de confiance un homme qui me conterait une pareille histoire de Beethoven. Quoi qu'il en soit, cette facilité dont M. Auber a tant de fois abusé d'une déplorable façon, donne souvent à sa musique cette apparence mélodieuse qui en fait la fortune. Si M. Auber n'avait d'autre mérite que celui d'écrire une partition en quinze jours, et de combiner laborieusement les ressources instrumentales selon les règles de la scolastique qui s'apprend au Conservatoire, M. Auber passerait à juste titre pour un musicien vulgaire, et certes il s'en faut de beaucoup que cela soit. L'auteur du troisièmeacte de *la Muette* n'est pas un homme à confondre avec les imitateurs ordinaires de l'école italienne. Les compositions de M. Auber, écrites avec simplicité, mais toujours avec élégance et correction, portent en elles quelque chose d'ingénieux, de vif, de pétulant et de français, qui les rehausse et les distingue de tout ce qui les entoure; et cette originalité d'afféterie (car c'en est une) appartient en propre à M. Auber. Nulle part ces qualités dont je parle n'abondent plus que dans cette petite pièce d'*Actéon*.

La Muse de *M*. Auber n'aime ni les bois druidiques ni les grands horizons, ni les solitudes profondes; elle se perdrait dans les palais de marbre de Babylone ou de Venise; il lui faut un petit jardin entouré d'une haie de rosiers, une petite chambre bien close; plus le sujet s'amoindrit, plus elle devient heureuse. Aussi c'est merveille comme elle se trouve à son aise dans *Actéon*, qui est un vrai bijou d'opéra comique. Il faut voir Mme Damoreau jouer cela avec une gentillesse extrême; il faut entendre cette voix si flexible s'épuiser en gazouillemens inouis, en folles cadences, en trilles merveilleux, et dépenser des richesses sans nombre, avec une insouciance qui épouvante les chanteuses ordinaires de l'endroit; pour comprendre combien ces deux talens sont étroitement liés l'un à l'autre, combien la voix de Mme Damoreau est sœur de la musique de M. Auber, et combien elles doivent toutes les deux s'aimer et s'appeler sans cesse. — *Actéon* était destiné d'abord à l'Académie royale de Musique; les anciens directeurs, homme de tant de goût, en avaient deviné le succès et l'auraient représenté immédiatement après le grand ouvrage de M. Meyerbeer, dont les répétitions vont se prolongeant toujours; par malheur les évènemens en ont autrement disposé; je dis par malheur, car, en passant de la rue Lepelletier au théâtre de la Bourse, l'opéra de M. Auber a dû renoncer à ses plus charmans effets de mise

en scène. Les belles filles de l'Opéra, avec leur taille haute et svelte et leur jarret si souple, auraient fait meilleure contenance sans doute que ces pauvres figurantes qui semblent tout étonnées de se voir si nues et grelottent de froid et de pudeur sous la peau de tigre des nymphes de Diane. Mais, après tout, qu'importe? l'ouvrage de M. Auber devait suivre la fortune de sa cantatrice, et pour peu que l'on veuille y réfléchir, on verra que ce qu'il a perdu est chose bien chétive auprès de ce qu'il pouvait perdre.

Je le répète, ce qui fera le succès d'*Actéon*, c'est Mme Damoreau.

Mme Damoreau est à l'Opéra-Comique comme la prima donna dans les théâtres d'Italie; tant qu'elle parle ou chante, on écoute, on applaudit, on se passionne; sitôt qu'elle se retire et laisse la place au ténor, toutes les têtes rentrent dans les loges, les causeries reprennent leur cours, et l'on oublie *Actéon* pour les bals de lord Granville, et les soirées de M. le duc de Fitz-James. Ce sera une nouvelle gloire à Mme Damoreau d'avoir introduit en France cette manière italienne, la seule d'entendre la musique.

Ce qu'il y a de remarquable dans la carrière musicale de Mme Damoreau, c'est qu'au rebours des autres cantatrices, à mesure que son talent grandit, et que sa réputation augmente, elle descend à plaisir d'un degré l'échelle dramatique. Ainsi, quand elle n'était encore qu'une petite fille ignorée et tremblante, Mme Damoreau chantait au premier théâtre de Paris, au Théâtre-Italien; plus tard sa voix se développa, son talent se forma à la fréquentation de Mozart et de Paisiëllo, de Paër et de Rossini, et de ce faîte où l'écolière s'était maintenue, non sans honneur, l'artiste descendit à l'Opéra; aujourd'hui que sa renommée est au comble, comme son talent, qu'elle n'a qu'à se montrer pour que tous les bouquets d'une salle tombent à ses pieds, voilà qu'il lui prend fantaisie de se réfugier à l'Opéra-Comique, le troisième théâtre dans la hiérarchie, si toutefois il y a une hiérarchie pour les théâtres. Qui sait? c'est peut-être là une coquetterie de Mme Damoreau; quoi qu'il en soit, sa présence ouvre des temps nouveaux pour l'Opéra-Comique; ce vieux sol portera des fruits, pourvu qu'on le déblaie avec persévérance. Renvoyez en province, où vous avez été les prendre, vos chanteurs et vos chanteuses d'autrefois; qu'ils emportent dans leurs bagages autant d'ariettes que Philidor et Marsollier ont pu en écrire; engagez à prix d'or une basse comme Lablache, un ténor comme Dupré; commandez des opéras à Meyerbeer, à Donizetti, à Auber, à Rossini, s'il daigne vous en faire, et le grand monde fréquentera votre maison, et Mme Damoreau se croira toujours sur le premier théâtre de Paris.

— M. Scribe a été inauguré dans son fauteuil d'académicien par une éloquente réponse de M. Villemain. Jamais M. Scribe n'avait été aussi finement critiqué, aussi spirituellement loué. M. Scribe est accoutumé aux succès; mais celui-là doit compter assurément parmi les plus flatteurs. M. Scribe a été sévère pour la presse; la presse aurait bien voulu répondre, mais elle rit encore des charmantes épigrammes de M. Scribe.

— La confédération germanique vient de rendre un décret qui oblige tous les gouvernemens allemands à intenter des poursuites contre les auteurs et éditeurs de l'association dite *la jeune Allemagne*, à laquelle appartient, selon la diète, M. Henri Heine. Ce brillant écrivain a réclamé contre cette décision par une lettre pleine de convenance, insérée dans le *Journal des Débats*. M. Henri Heine se défend, dans cette lettre, des tendances dont on l'accuse, et demande à la diète la faculté de se défendre par la presse allemande. Malheureusement, la devise de M. Dupin, *libre défense des accusés*, n'est pas en honneur auprès de la diète.

— Nous apprenons avec surprise qu'un article inséré dans la *Revue* du 15 janvier 1835, sous le titre des *Indiens de la Pampa*. a donné lieu à une réfutation à peu près officielle de la part du gouvernement de Buénos-Ayres. Les expressions injurieuses ne sont pas ménagées. Nous étions loin de penser qu'un article, écrit avec aussi peu de prétention que de partialité, dût exciter tant de colère. En admettant que des erreurs involontaires s'y fussent glissées, au moins ne peut-on pas s'empêcher d'y reconnaître l'absence la plus complète de haine ou de mauvaise foi.

Plusieurs phrases de l'article ont été mal interprétées; on a affecté, par exemple, de donner un sens général et absolu à ce qui était tout-à-fait particulier; on a pris certains mots dans une acception entièrement fausse; ainsi, la réfutation s'irrite de ce qu'on a osé dire que le pays n'est pas *cultivé;* or, d'après nos idées européennes, appelle-t-on *cultivé* un pays consacré à l'éducation des bestiaux, mais dans lequel on ne trouve plus de charrues ni de champs ensemencés, hors des limites toujours fort circonscrites des banlieues respectives de chaque ville.

Mais le malentendu porte spécialement sur ce que l'armée de Buénos-Ayres, sous le commandement du général Rosas, aurait rendu d'immenses services à la république. Alors il faut en conclure que les affaires ont changé de face depuis l'époque dont il est question dans l'article, époque suffisamment déterminée par des faits exacts que la réfutation n'attaque pas. Il est dit dans l'article incriminé que les trois divisions ne se réunirent point, et que le but de l'expédition fut manqué. Si l'une des trois armées, isolée, séparée des deux autres, est parvenue à faire à elle seule ce qu'il était difficile d'espérer de leurs forces réunies, ce dut

être à une époque ultérieure, impossible à prévoir; qu'on veuille donc bien se rappeler qu'il y eut un moment de démoralisation et de crainte, lorsque deux des divisions revinrent dans leurs quartiers, l'une rappelée par une révolution, l'autre par des motifs qui nous sont restés étrangers.

Si, en effet, les Indiens sont refoulés dans leurs déserts, on doit une grande reconnaissance aux généraux dévoués qui se chargèrent de ces expéditions difficiles et dangereuses, et nous serons les premiers à les en féliciter; mais encore une fois, ce but n'était pas encore atteint en septembre 1833; et les choses rapportées dans l'article ne vont pas au-delà. Dans ce cas d'ailleurs, la plus grande gloire reviendrait à la seule armée de Buénos-Ayres, et non à l'expédition; et c'est de celle-ci seulement qu'il était question.

— Sous le titre de *Trésor de la Poésie Française* (1), MM. Danton et Cantan ont récemment publié un choix de morceaux classiques avec notes et commentaires. Si les *Arts poétiques* et les *Rhétoriques* peuvent souvent servir à constater l'état des partis et des opinions en littérature, ce petit livre n'est pas sans intérêt, comme exprimant et renouvelant la doctrine classique des écrivains de *la Décade*, en poésie, dans son extrême rectitude. Les jugemens de Ginguené, de Garat, de Fontanes, y sont cités et discutés, comme d'hier; les moindres nuances sont précieusement gardées. On y retrouve des morceaux peu connus de poètes qui brillèrent au commencement de ce siècle, particulièrement des fables, des fragmens de discours en vers ou de description, par Victorin Fabre. Cela fait regretter que ces pièces, en partie inédites ou dispersées, pièces remarquables par l'étude, souvent par l'éclat, et surtout par l'élévation, n'aient pas été recueillies dans leur ensemble. Nous avons appris du moins avec plaisir, depuis qu'il a été parlé, dans la *Revue*, de ce regrettable écrivain, que le grand ouvrage politique auquel furent consacrées ses dernières années, n'est pas aussi inachevé que nous l'avions craint, et que des circonstances plus favorables en pourront amener une publication que nous voudrions annoncer comme prochaine.

— La quatrième édition de l'ouvrage de M. de Tocqueville, *de la Démocratie en Amérique*, vient de paraître (2). Le succès de ce beau livre va toujours croissant, et on nous assure qu'il a produit chez nos voisins d'outre-mer, une vive sensation. Voici le jugement qu'en porte, dans son dernier numéro, la *Revue de Londres*, recueil nouvellement fondé par quelques-uns des hommes les plus notables du parlement.

(1) Mathiot, rue de l'Hirondelle.

(2) Librairie de Gosselin, rue Saint-Germain-des-Prés, 9.

« Le livre dont nous venons d'esquisser le plan a été exécuté d'une manière digne d'un si noble sujet. Déjà il a pris place parmi les plus remarquables productions de notre temps. C'est un livre que doivent approfondir, tant pour les faits qu'il constate que pour les spéculations qu'il présente, tous ceux qui ont le désir ou la mission d'exercer quelque influence sur leur époque; il contribuera à donner un caractère nouveau aux débats qui s'agitent parmi nous. Jusqu'à ce jour, l'aristocratie et la démocratie ont été jugées tout d'une pièce, exaltées comme excellentes ou repoussées comme détestables dans leur ensemble. Le temps est venu de les examiner de plus près, et de porter sur elles un jugement plus impartial. Parmi les partisans de la démocratie, M. de Tocqueville a été le premier qui l'ait analysée, qui ait distingué les uns des autres ses traits particuliers, qui ait montré celles de ses tendances qui en elles-mêmes sont bonnes ou mauvaises, et la liaison plus ou moins nécessaire de chacune d'elles avec toutes les autres; qui enfin ait dit jusqu'à quel point ses impulsions peuvent être arrêtées ou affaiblies, soit par le hasard, soit par de sages prévisions. Afin de fournir sa course, il a pris pour terrain une grande nation; ce terrain, il l'a d'abord examiné avec un soin extrême, faisant, avec un discernement dont nous n'avions jamais eu d'exemple, le choix des faits fondamentaux, puis portant sur ces faits la lumière de ses observations, qui attestent une grande expérience et une profonde maturité. Nous n'admettons pas toutes ses conclusions, mais nous les croyons toutes dignes d'être sérieusement méditées, parce qu'elles ont toujours au moins un grand fonds de vérité. Le génie de l'auteur nous paraît ressembler, surtout parmi les écrivains français, à celui de Montesquieu. Le livre *de la Démocratie en Amérique* est tel que l'eût écrit Montesquieu, si, avec son génie, il eût eu les lumières qui sont nées d'une période dont on peut dire qu'en cinquante années on a vécu des siècles. » (Voyez *London Review*, n° 3, pag. 91.)

— Le nouvel ouvrage de M. Alfred de Musset, *la Confession d'un Enfant du siècle*, paraît aujourd'hui, 1er février.

F. BULOZ.

SIMON.

TROISIÈME PARTIE[1].

XVI.

Cinq ans après l'époque où Simon était entré un matin dans sa chaumière, en revenant d'un voyage entrepris avec l'intention d'oublier Fiamma, et où il l'avait trouvée endormie sur le sein de sa mère, il entra dans cette même maisonnette toujours pauvre, toujours fraîche et propre, toujours entourée de feuillage. Mme Féline n'avait voulu rien changer à sa manière de vivre, et c'est tout au plus si son fils avait pu lui faire accepter de legers dons. Comme alors, Simon ne s'attendait point à revoir Fiamma, Bonne ne lui avait pas fait confidence de sa démarche, et la famille de Fougères était arrivée la veille seulement. Il retrouva le groupe de ces trois femmes à peu près tel qu'il l'avait vu jadis, lorsqu'il s'écria, *o fatum!* Seulement Jeanne tournait moins vite son fil autour de son peloton et le laissait souvent tomber, et Italia, devenu excessivement chauve et déguenillé, reposait dans une attitude mélancoli-

(1) Voyez les livraisons du 15 janvier et 1er février.

que, sur le seuil de la maison. Fiamma ne dormait pas, elle attendait Simon, elle n'était pas à beaucoup près aussi calme et aussi gaie que la première fois. Elle se leva dès qu'il parut, et marcha à sa rencontre. Simon ne l'avait pas vue depuis deux ans. Il croyait bien être guéri de ce que cette affection avait eu de violent et d'exclusif; mais à peine l'eut-il aperçue, qu'il devint pâle comme la mort, et s'appuyant contre le mur de la cabane, il s'écria dans une sorte d'égarement : « Oui, c'est ma destinée! »

Fiamma lui prit la main avec tendresse.

— Allons, embrassez-le donc! lui dit Bonne en la poussant avec un peu de brusquerie dans les bras de Féline. C'est à présent un plus grand personnage que vous, madame la dogaresse.

— Pourquoi êtes-vous changée, Fiamma? dit vivement Féline en regardant son amie, mon Dieu! qu'y a-t-il? Je ne vous ai jamais vue ainsi! Vous est-il arrivé malheur? J'ai cru que cela n'était pas fait pour vous!

— Allons, donc! s'écria Bonne avec une familiarité qu'elle n'avait jamais eue avec Simon, vous voyez bien que c'est la joie de vous revoir. Et vous, faut-il que je vous apporte une glace, pour vous montrer la belle figure que vous faites?

— Mon amie, dit-elle à Fiamma, une demi-heure après, en traversant le verger de la mère Féline, vous voyez que je ne me suis pas trompée. Croyez-vous que je puisse épouser un homme qui se trouve mal en vous voyant? et pensez-vous qu'à l'heure qu'il est, il se souvienne de m'avoir priée avant-hier d'être sa femme?

— Pourquoi non? et qu'importe?...

— Taisez-vous, taisez-vous, fourbe! s'écria Bonne, vous savez bien qu'il vous aime et qu'il n'en guérira jamais. Mais rassurez-vous, mon amie, je ne comptais pas sur un pareil miracle, et j'ai dit hier à mon jeune médecin qu'il pouvait revenir ce soir, que je lui donnerais mon dernier mot. Vous pouvez imaginer quel il sera, et voyez! je n'en meurs pas de désespoir! Ai-je maigri depuis une demi-heure? Mes cheveux n'ont pas blanchi, que je sache? Ne m'est-il pas tombé quelque dent? C'est inexplicable, mais depuis que Simon s'est trouvé mal, je me sens tout-à-fait bien; il ne me reste pas la plus petite incertitude ni le moindre regret. Allez, ma Fiamma, vous êtes la seule femme que cet homme-là puisse aimer, de même qu'il est le seul homme....

— Ne dites pas cela, vous ne le savez pas, Bonne, interrompit Fiamma d'un ton si grave, que Bonne n'osa pas répliquer.

M. Parquet eut le soir un long entretien avec sa fille, à la suite duquel il l'embrassa en fondant en larmes, et en lui disant : — Bonne, les noms symboliques ont toujours porté bonheur, tu es ce que je connais de meilleur et de plus estimable au monde. Il est minuit, mais c'est égal, il faut que j'aille trouver la dogaresse; elle se couche tard, et d'ailleurs elle peut bien recevoir en robe de chambre un vieux sigisbé comme moi... Il fut un temps... Mais la douce philosophie....

En murmurant ses réflexions favorites, M. Parquet prit sa canne, son chapeau, et alla, par les jardins du château, frapper à la porte vitrée de l'appartement de Fiamma. Elle était en prières et paraissait fort agitée. Elle tressaillit en entendant un bruit de pas sous sa fenêtre, mais en reconnaissant la voix de son sigisbé, elle se rassura et courut lui ouvrir.

Après un assez long exorde. — Il faut en finir, lui dit-il, Simon vous aime à la folie; ce qui le prouve, c'est qu'il m'a demandé ma fille avant-hier, et qu'aujourd'hui il ne s'en souvient pas plus que de la première pomme qu'il a cueillie. Ma fille vient de lui écrire à ce sujet. Tenez, voyez quelle lettre! et sachez comme on vous aime ici.

« Mon bon Simon, quoique vous m'ayez reproché l'autre jour d'être une coquette de village, je vous dirai qu'une vraie coquette vous écrirait aujourd'hui, d'un petit ton sec, qu'elle ne vous aime pas et qu'elle dédaigne vos propositions; mais à Dieu ne plaise que je renie l'amitié sainte que j'ai pour vous depuis que j'existe! Si je vous écris, ce n'est pas pour sauver mon orgueil humilié, c'est pour vous épargner l'embarras de me retirer votre demande. Non, mon bon Simon, vous vous êtes trompé, vous ne m'aimez pas. Vous aimez celle que j'aime aussi de toute mon ame. Nous allons réunir nos efforts, mon père et moi, pour qu'elle renonce au couvent. Tout le desir de mon cœur serait de vivre entre vous deux, à condition que vous reporteriez une partie de votre amitié pour moi sur le mari que j'ai choisi et à qui je commanderai de vous chérir et de vous estimer. *Ella lo sa*, comme dit *quelqu'un*. Adieu, Simon.

« Votre sœur, BONNE. »

— Laissez-moi baiser cette lettre, dit Fiamma, non à cause de ce qu'elle croit produire, mais à cause de la sainteté du cœur de celle qui l'a écrite. Ah! Parquet, c'est bien là votre fille!... Mais ne vous abusez pas, mon ami, je ne peux pas épouser Simon. Il n'y faut pas songer.

— Oh! cette fois, je n'y renoncerai pas aisément, répliqua Parquet, car c'est la dernière tentative que je ferai. Si je ne réussis pas, vous dis-je, c'est une affaire manquée. Mais je vous avertis, Fiamma, que je ne sortirai pas d'ici sans vous avoir confessée, et que vous me direz votre secret, ou je l'irai demander à votre père, à votre belle-mère, à vos deux petits frères, à l'univers entier.

— Taisez-vous, mon sigisbé, ne parlez pas si haut. Vous n'aurez mon secret qu'avec ma vie, et cependant ma vie est aussi pure devant Dieu et devant les hommes que celle de votre fille chérie. En outre, sachez que mon secret importe peu maintenant à mes projets de solitude. Mon père a levé tous mes scrupules par son mariage et la naissance de ses deux jumeaux, qui, Dieu merci! se portent bien et seront peut-être suivis de beaucoup d'autres. Maintenant si je ne me marie pas, je vais vous le dire : c'est que jusqu'ici je n'ai pu épouser Simon Féline, et que maintenant je ne peux pas en épouser d'autre.

— Il faut parler catégoriquement. Pourquoi ne pouviez-vous pas épouser Féline?

— Parce qu'il n'avait rien.

— Singulière réponse dans votre bouche! et maintenant, pourquoi ne pouvez-vous pas en épouser un autre?

— Parce que je le préfère à tout autre.

— Bon, ceci est mieux. Eh bien! pourquoi ne pouvez-vous pas l'épouser maintenant?

— Parce qu'il est riche.

— Oh! ma foi, je m'y perds! Je ne suis pas le sphynx, et cependant je vais me casser la tête contre les murs si vous ne parlez autrement.

— Eh bien! je vais m'expliquer mieux. Sachez que par une raison qu'il m'est impossible de vous dire, j'ai renoncé volontairement à jamais rien recevoir de mon père tant qu'il vivra, et j'aurais beaucoup hésité, même après sa mort, à accepter son héritage, si au-

jourd'hui je ne voyais cet héritage reporté en majeure partie sur une famille de son choix.

— Quelle chose étrange! et pourquoi cela?

— C'est là ce que je ne vous dirai pas; mon père ignorait cette résolution, et j'ai des raisons pour la lui cacher.

— En vérité?

— En vérité; il ignore encore que j'ai fait vœu de pauvreté en entrant dans l'âge de raison.

— Bon Dieu! c'est donc une affaire de dévotion? un vœu de pauvreté, de chasteté..... ah! pour le vœu d'humilité, dogaresse, vous y avez manqué souvent!

— C'est possible, répondit Fiamma en souriant, mais écoutez-moi? — Conduite par lui dans le monde, destinée à faire un mariage d'argent ou de convenance, il fallait, ou apporter de l'argent, et je n'en voulais pas recevoir de mon père; ou en trouver, et je n'en voulais pas recevoir de mon mari. Je ne me souciais, vous le concevrez aisément, ni d'un jeune homme qui m'eût prise à la condition d'une fortune que je ne pouvais accepter, ni d'un vieillard qui eût daigné me donner la sienne en apprenant que je n'avais rien.... et puis pour refuser cette dot, il eût fallu laisser deviner mes motifs à mon père, et c'est là ce que je craignais plus que la mort.

— Hum! dit Parquet, pensez-vous bien qu'un renard aussi madré ait pu vivre auprès d'un secret où son argent jouait un rôle sans le découvrir?

— J'espère que oui; mais quand même je saurais qu'il en est informé, j'aimerais mieux mourir que de m'en expliquer avec lui. Il est certaines choses qu'il ne dirait pas devant moi sans que.... mais ne divaguons pas, Parquet; réfléchissez en outre que je ne pouvais pas m'assurer d'un mari qui respecterait mes scrupules, et qui n'accepterait pas tout d'abord la dot que mon père eut offerte.

— Sans doute, mais Simon Féline pourtant....

— Simon Féline était le seul homme de la terre qui m'eût inspiré cette confiance, mais outre les difficultés que mon père eût faites et ferait encore pour accepter l'alliance d'un fils de laboureur, Féline n'ayant rien, ne pouvait se charger d'une famille avant d'avoir un état bien assuré.

— Et cet état une fois bien assuré, ne songeâtes-vous pas qu'il serait possible de lever les autres difficultés? votre père n'eût il pas dérogé un peu devant la considération de ne point vous donner de dot?

— Je ne le pense pas. Il était préoccupé alors de la fantaisie d'avoir des places et des honneurs, et rien de ce qui eût pu lui faire perdre les faveurs de la cour, ne lui eût semblé admissible.

— Mais que diable! une fille majeure....

— Parquet, je dois plus de respect extérieur à la volonté de M. de Fougères que si j'étais avec lui dans des termes ordinaires. Je suis dépositaire d'un secret plus sacré que mon bonheur et que ma vie, et tout ce qui pourrait amener un éclat entre lui et moi m'est plus défendu et plus impossible que si toutes les lois de la terre s'y opposaient.

— Étrange, étrange! dit M. Parquet en se frappant le front; mais lorsque votre père se maria, il avait renoncé à son ambition administrative, car il ne prit une femme qu'en désespoir de cause, nous le savons, quoi qu'il en dise. Il eût pu entendre raison pour votre mariage avec Simon, si vous m'eussiez chargé de cela. Simon était déjà à flot, moins qu'aujourd'hui, il est vrai, mais assez pour voguer avec vous.

— Non, mon ami, vous vous trompez. J'ai mieux compris que vous la position de Simon. Je l'ai examinée avec plus d'attention et de sollicitude, quoique vous n'en ayez pas manqué; j'ai vu que Simon n'était pas seulement un homme de talent, j'ai vu qu'il était un homme de génie, et qu'il avait le champ précieux de son avenir à cultiver avec soin. Sa tendresse pour moi, les soins du ménage, l'inquiétude de manger qui paralyse les plus belles facultés, eussent gêné son essor...

— Non, vous vous trompez, Fiamma, je vous jure, tout cela pour vous, et avec vous, l eût fait marcher plus vite.

— Je ne le pensai pas et je n'en juge pas encore ainsi. Ma présence lui devenait funeste; je m'éloignai. Ajoutez à toutes ces raisons que revenir en sa faveur sur une résolution tellement annoncée depuis long-temps, arracher de force un époux aux entraves que les dispositions fortuites de la société plaçaient en dehors de ma sphère, quereller mon père, risquer mon secret, faire du scandale, remplir la province de mon nom, sans etre assurée du succès, suf-

fisait pour m'empêcher de le tenter, moi fière au point de ne pas souffrir seulement qu'on me connaisse assez pour savoir quelle langue je parle.

— Mais maintenant, qu'allons-nous faire?

— Maintenant nous resterons comme nous sommes. Simon est riche, et bientôt Simon sera puissant, avec la révolution qui se prépare en France. Moi, je n'ai rien, je ne peux plus vouloir d'un époux qui m'enrichirait du fruit de son travail, quand moi, par un caprice inexplicable, je renoncerais à ma dot.

— Oh! si c'est là tout, c'est peu de chose. 1° Simon Féline se soucie fort peu de votre dot. Je crois qu'il sera charmé de ne pas avoir à compter avec votre père. 2° Quant à vos scrupules de fierté, j'espère qu'il saura bien les lever. 3° Je sais une chose que vous ne savez pas, et qui va singulièrement amener à vous M. le comte. Je ne répondrais pas qu'avant deux jours je n'en fisse un agneau.

— Que voulez-vous dire?

— Eh! cela c'est mon secret à moi aussi; et je le garde. Maintenant je me retire, et vous me permettez d'emporter quelque espoir?

— Oh! surtout gardez-vous de mettre de nouvelles chimères dans l'esprit de ce jeune homme.

— Vous ne l'aimez donc pas?

— Vous me faites une question à laquelle je ne répondrais pas affirmativement, quand même j'aurais dans le cœur la plus belle passion de roman qui ait jamais été inventée.

— Je ne vous demande pas de me dire si vous l'aimez. Seulement, si vous ne l'aimez pas, dites-le, afin que je ne prenne pas une peine inutile.... Allons, parlez; dites que vous ne l'aimez pas!...

De nouveaux coups se firent entendre à la porte vitrée, et Bonne parut, toute tremblante.

— Mon père! ma Fiamma! s'écria-t-elle, Simon a disparu. Mme Féline est gravement indisposée; elle a le délire. Je ne sais que faire pour la calmer; elle demande son fils, elle demande sa fille Fiamma. Venez là voir, et m'aider à la soigner.

Les trois amis se précipitèrent vers la demeure de Féline. La

vieille femme était assise sur son lit et parlait toute seule avec force.

— Oh! mon Dieu! voilà comme était ma mère mourante, dit Fiamma d'une voix étouffée en pressant le bras de Parquet. Je n'aurai pas la force de voir cela. Le délire me gagne. Oh! le secret,... l'heure fatale,... la nuit,... la mort!... Laissez-moi m'enfuir, mes amis!

— Au nom du ciel! prenez courage, mon enfant, dit M. Parquet. Voici Mme Féline qui vous a reconnue. Elle se calme, elle avance les bras vers vous pour vous saisir. Approchez, surmontez l'horreur de vos souvenirs.

— Oui, vous avez raison, dit Fiamma; manquer de force ici serait un crime.

Elle s'approcha du lit, et couvrit de baisers la main de Jeanne.

— Oh! mon enfant, lui dit la vieille femme, pourquoi avez-vous pris cette terrible nuit pour vous marier? C'est l'anniversaire des funérailles de mon frère le curé, un ange qui est retourné au ciel, et dont il eût fallu respecter la mémoire. C'est un jour de deuil et non pas un jour de fête. Mais Simon était si pressé d'aller à l'église! Jamais je n'ai pu l'en empêcher; je l'ai appelé par toute la maison. Il est parti sans moi, sans sa vieille mère, pour une cérémonie comme celle-là! Vous le rendez fou, ma mignonne. Dites-moi, le curé vous a-t-il encensée? Vous en êtes digne autant que fille d'Ève peut l'être. Ma Fiamma, ma Ruth bien-aimée, mais où est mon fils? Il est donc resté à l'église? Oh! n'entends-je pas le cri de la *Duchesse?* Elle chante les funérailles de mon pauvre frère. Vous les avez oubliées, vous autres; vous avez fait sonner les cloches de la joie, et moi, je pleure.....

Elle fondit en larmes comme un enfant; puis, elle s'endormit au milieu des caresses de Bonne et de Fiamma. Le jeune médecin, amoureux de Bonne, et qu'elle avait fait appeler, arriva, et lui trouva un simple mouvement de fièvre, qui se calmait de moment en moment. Seulement, elle se réveillait parfois pour dire à l'oreille de Fiamma : — Simon est allé à l'église. Pourquoi Simon ne revient-il pas?

Ces paroles frappèrent Fiamma. Elle commença à concevoir de l'inquiétude pour son jeune ami, et ne partageant pas l'opinion où l'on était que Simon fût retourné à Guéret la veille au soir, elle

s'esquiva pour monter dans sa chambre. Tout y était dans le plus grand désordre, le lit défait, les vêtemens épars : cette nuit avait dû être terrible pour Simon. Alors, laissant ses amis auprès de Jeanne, et poussée machinalement par les paroles qu'elle lui avait entendu répéter dans son délire, elle courut à l'église. Elle la trouva fermée, déserte aux alentours; seulement, un chien qui hurlait à la lune, devant le porche reblanchi, lui causa une impression de terreur superstitieuse. En cherchant au hasard où elle dirigerait ses pas, le sentier qui menait à la tour de la Duchesse s'offrit à elle, et elle s'y jeta en courant, appelée par une sorte de divination. L'horloge sonna trois heures du matin, lorsque Fiamma, au milieu de la rosée, et à la lueur de la lune qui s'abaissait vers l'horizon, tandis que le crépuscule commençait à paraître, atteignit les ruines du petit fort. Elle appela Simon. Un cri étouffé lui répondit, et aussitôt la figure pâle de son amant sortit du milieu des ruines. Il avait l'air si sombre, que Fiamma en eut peur, elle qui n'avait peur de rien au monde.

— C'est vous! s'écria-t-il; que venez-vous faire ici? Que voulez-vous de moi? N'êtes-vous pas lasse de me tuer? Faut-il que je vous aide? Avez-vous apporté le fer ou le poison? Êtes-vous un spectre ou une femme? Pourquoi vous êtes-vous emparée de toute ma vie? Pourquoi m'ôtez-vous le présent et l'avenir? Pourquoi êtes-vous revenue? J'allais guérir peut-être, et maintenant je suis perdu.

— Simon, vous êtes dans le délire, répondit-elle en voulant lui prendre la main.

— Laissez-moi, s'écria-t-il en la repoussant; ne me touchez pas, je suis capable de vous tuer!.. Vous êtes ma damnation, vous êtes l'enfer qui me consume! Savez-vous ce que vous faites de moi? un fou et un lâche!.. Allez demander à Bonne Parquet ce que je lui ai dit avant-hier, et demandez-moi ce que je vais lui dire aujourd'hui. Tout mon sang ne pourra laver l'insulte faite aux cheveux blancs de son père; son père! mon plus ancien ami, mon bienfaiteur, mon père aussi à moi, car je lui dois tout. Sans lui, je serais retourné à la charrue, et j'y serais resté. Oh! il est vrai que je ne vous aurais pas connue, ou que je n'eusse jamais songé à vous aimer. Et ce vénérable prêtre qui m'a béni le jour de ma naissance, en me disant : « Suis la noble profession de tes pères; ouvre de ton bras un sillon pénible; connais la misère et avec elle la résignation! » ce frère de ma mère dont la cloche va sonner la commémoration funéraire

au lever du jour; il ne serait pas là, autour de moi, depuis le lever de la lune pour me reprocher ma faute, pour me dire : Tu vas faire une infamie; et cependant j'aimerais mieux souffrir mille morts et me laisser enterrer sous la boue que de remettre les pieds dans la maison où est la fille que j'ai outragée. Dis-moi, Fiamma, connais-tu un moyen pour faire une trahison sans se déshonorer?

— Simon, calmez-vous, répondit-elle en lui prenant les mains de force, rappelez-vous qui vous êtes et à qui vous parlez. Regardez-moi, — moi! — vous dis-je; ne me reconnaissez-vous pas?

— Oh! je te reconnais! dit Simon en tombant à genoux avec une autre expression d'égarement dans les yeux; tu es l'étoile du matin, toujours blanche, l'étoile des mers, dont aucun nuage ne peut ternir l'éclat! Tu es tout ce que j'aime, tout ce que j'aimerai sur la terre!

— Simon! au nom du ciel, revenez à la raison, lui dit-elle. Vos douleurs ne sont pas fondées; vous n'avez pas outragé vos amis. J'ai là une lettre de Bonne pour vous; je ne devrais peut-être pas me charger de vous la remettre, mais je vous vois si agité?....

— Quelle lettre? que peut-elle m'écrire? Charge-t-elle son amant de me tuer? Oh! à la bonne heure, si je pouvais lui donner ma vie, au lieu de mon cœur qui ne m'appartient pas?

— Bonne vous rend votre promesse, et s'engage ailleurs; elle vous aime toujours; vous êtes toujours, après elle, ce que son père aime le mieux au monde. M'entendez-vous, me comprenez-vous, Simon?

— Je vous entends, et je ne sais pas si c'est un rêve. Où sommes-nous? Comment êtes-vous venue ici? Oh! certainement je rêve.

Il mit ses deux mains sur son visage et resta abîmé dans une rêverie profonde. Fiamma, ne sachant comment le ramener à la raison et l'arracher à cet état violent qui lui déchirait l'ame, oubliant dans cet état d'agitation toute la réserve de son caractère, et subissant l'effet du délire qu'elle venait de contempler deux fois dans quelques heures, jeta ses bras autour du cou de Simon et fondit en larmes.

— Oh! mon Dieu! que vous ai-je fait? s'écria-t-elle, et pourquoi ne me connaissez-vous plus? Pourquoi ne m'aimez-vous plus? Pourquoi m'avez-vous maudite? Est-ce que vous allez mourir comme ma mère, en m'éloignant de vous, en me criant: Ote-toi de

là, ma honte! ôte-toi de là, mon crime? Hélas! je n'ai jamais fait de mal à personne, et tout ce que j'aime me repousse, tout ce que j'aime meurt dans les convulsions, en me disant que c'est moi qui suis le péché et la mort!

En parlant ainsi, elle se laissa tomber des bras de Simon sur la pierre couverte de mousse; et, cachant son visage sous les tresses éparses de ses cheveux noirs, elle éclata en sanglots. Pleurer était une chose aussi rare que violente pour Fiamma.

Simon sortit comme d'un profond sommeil, en entendant les accens de douleur de cette voix chérie; sans comprendre ce qu'elle disait, il l'écouta; il la vit par terre, abîmée dans ses larmes, couverte de la pluie glacée du matin. Il jeta un cri de surprise, et, la saisissant dans ses bras, il la pressa contre son cœur, en l'appelant des plus doux noms, et en réchauffant de baisers sa belle chevelure et ses mains humides. Peu à peu ils se reconnurent, et, revenus à eux-mêmes, ils n'eurent pas la force de détacher leurs bras enlacés et leurs lèvres unies; ils se dirent tout ce que, depuis cinq ans, ils renfermaient dans leur ame avec l'héroïsme de la vertu. Fiamma savait bien tout ce que Simon avait souffert; mais tout ce qu'elle lui apprit était si nouveau pour lui, qu'il faillit mourir de joie.

— Comment n'en étais-tu pas sûr? lui dit-elle; comment n'as-tu pas vu dans toute ma conduite que, malgré le peu d'espoir que je m'étais permis, tous mes désirs, tous mes efforts, ont tendu à t'élever jusqu'à moi, et à me conserver pour toi? Hélas! qu'est-ce que je fais aujourd'hui qu'il y a encore tant d'obstacles, et pourquoi ai-je la confiance de te dévoiler les secrets de mon ame, moi pour qui les épanchemens ont toujours été des crimes, et qui en commets sans doute un à l'heure qu'il est, en te donnant des espérances que je ne pourrai peut-être pas réaliser!

— O ma sœur! ô ma femme! s'écria Simon, ne parle pas d'obstacles. Dis-moi que tu m'aimes, dis-moi que c'est de l'amour que tu as pour moi depuis cinq ans.... Non, ne dis pas cela, je ne le mérite pas; dis que c'est de l'amour que tu as maintenant. C'est encore un bonheur et une gloire à rendre le ciel jaloux. Dis-moi que tu savais que je t'aimais et que tu le voulais, et que tu ne m'as ni oublié, ni déshérité de ta tendresse, et laisse-moi faire le reste. Quoi que ce soit au monde, je lèverai cet obstacle comme une paille. Est-il quelque chose d'impossible à un amour pareil au mien,

à une joie comme celle que j'éprouve? Laisse-moi me mettre à genoux devant toi, et baiser l'herbe que foule ton pied. O Fiamma! c'est ici que je t'ai vue pour la première fois. Le soleil se couchait dans toute sa magnificence; il t'embrasait de sa beauté, il t'inondait de ses reflets ardens. Tu étais si belle que tu me fis peur. Je ne croyais point aux anges; je te pris pour un démon. J'étais si troublé que je te vis à peine. Un nuage t'enveloppait, et tes yeux seuls t'illuminaient de leurs éclairs. Il me sembla ensuite que je ne te voyais pas pour la première fois, que je t'avais déjà vue quelque part, dans mes rêves peut-être. Souvenir de la tombe, ou révélation de l'autre vie, tu étais ma sœur. J'avais ce type de grandeur et de beauté devant les yeux depuis que je songeais à la beauté et à la grandeur. Et cependant tu m'épouvantais par l'air d'autorité surhumaine avec lequel tu semblais me dire : Je suis ton maître et ton Dieu; mets-toi à genoux et comme ce à m'adorer, car c'est ta destinée. Mais quand je te rencontrai ensuite couverte de ce sang que j'ai encore sur les lèvres, je tombai à tes pieds, je te rendis hommage sans hesiter, sans comprendre ce que je faisais. O Fiamma! si tu savais quel amour furieux cette goutte de ton sang m'a inoculé!

Ils auraient oublié la marche des heures, sans un incident que le hasard, toujours poétique en faveur des amans, fit naître au milieu de leur entretien passionné. L'oiseau de nuit qui faisait sa ronde autour des ruines, apercevant les premières clartés du soleil, s'envola épouvanté vers la tour qui lui servait de retraite. Ses yeux myopes, déjà troublés par l'éclat du jour, ne distinguèrent pas le couple assis au pied de sa demeure, et il effleura leurs fronts de son aile, en poussant un long cri d'alarme.

— C'est la *Duchesse!* dit Simon en se levant, c'est son dernier cri du matin; c'est l'heure et le jour où l'abbé Féline, le vénérable frère de ma mère, a rendu son ame au Seigneur. Fiamma, tous les hommes ont coutume de se glorifier du mérite de leurs ancêtres ou de leurs parens. Ce n'est pas là un préjugé, je le sens à la force morale et aux sentimens religieux que j'ai tirés toute ma vie du souvenir de ce bon prêtre. C'est là l'humble gloire de mon humble famille. Je l'ai invoquée toutes les fois que mes maux ont ébranlé mon courage, et que j'ai craint d'offenser son ombre sacrée, toujours debout entre moi et l'attrait du mal. Jamais je n'ai laissé écouler cette heure solennelle sans me prosterner chaque année,

ou dans le secret de ma cellule quand j'étais loin d'ici, ou devant le modeste autel qui recevait autrefois les ferventes prières de mon oncle. Viens avec moi, ma bien-aimée; viens t'agenouiller dans cette petite église dont il fut le lévite assidu, et où jamais il n'entra sans avoir le cœur et les mains pures. Ce n'est pas pour lui qu'il faut prier, c'est pour nous-mêmes, afin que les impérissables sympathies de son ame immortelle descendent sur nous, afin que l'émulation de ses vertus nous rende semblables à lui, afin aussi que Dieu, qui lui accorda de bonne heure le ciel, son seul amour, bénisse notre amour qui, pour nous, est le ciel.

Les deux amans descendirent le sentier appuyés l'un sur l'autre, et se rendirent à l'église du village où ils prièrent avec enthousiasme. Simon avait un profond sentiment de la perfection de la Divinité et de l'immortalité de l'ame. Fiamma, Italienne et femme, était franchement catholique. Pour n'être point remarqués par le grand nombre de villageoises et de vieillards des deux sexes qui venaient régulièrement dire, ce jour-là, les prières des morts pour l'abbé Féline, ils avaient traversé les ombrages du cimetière et ils montèrent à la travée par la petite porte de la sacristie. Cette fois, Fiamma prit place dans la tribune seigneuriale, Simon était à ses côtés. Un rideau rouge les cachait à tout autre regard que celui des anges-gardiens du saint lieu. Par une fente de ce rideau, Simon vit l'autel étinceler aux rayons empourprés du matin. Tout était prêt pour le service funèbre qui devait être célébré à midi. La piété de Bonne s'était occupée la veille de ces saints devoirs en remplacement de Jeanne, qui, pour la première fois, n'en avait pas eu la force. Le drap mortuaire avec sa grande croix d'argent était étendu sur le cénotaphe et semé de violettes printanières. Des lis sans tache mêlés à des branches de cyprès fraîchement coupées embaumaient le chœur. Les oiseaux chantaient et voltigeaient autour des fenêtres entr'ouvertes, devant lesquelles on voyait se balancer les branches des arbres émus par la brise matinale. A l'intérieur régnait un religieux silence, interrompu seulement de temps à autre par les pas inégaux d'un vieillard qui entrait avec précaution, ou par le cri d'un enfant que sa mère allaitait en priant.

— O mon amie! dit Simon à l'oreille de sa fiancée, quel charme indicible votre présence répand sur cette heure ordinairement

si mélancolique dans ma vie! Quelle promesse de bonheur m'apporte-t-elle donc, pour que l'aspect d'un cercueil et le souvenir d'un mort fassent naître en moi des idées si suaves et un calme si délicieux!

— Tout est beau et serein dans la mort du juste, lui répondit Fiamma; son départ cause des larmes, mais son souvenir laisse l'espérance et la consolation sur la terre.

XVII.

Fiamma sortit la première de l'église; elle n'avait point osé dire à Simon l'indisposition de sa mère, et elle voulait avoir de ses nouvelles par elle-même avant de rentrer au château. Elle la trouva dormant d'un sommeil paisible. Ne se sentant pas la force d'aller à l'église, Jeanne avait fait mettre son livre de prières et son crucifix sur son lit. Le psautier était ouvert au *de profundis*, et le rosaire était enlacé aux mains jointes de la vieille femme, qui s'était doucement assoupie en s'entretenant avec l'ame de son frère. Bonne travaillait auprès d'elle. Fiamma baisa le front ridé de Jeanne sans l'éveiller, et pressa Bonne contre son cœur. Celle-ci vit bien, à l'émotion de son amie, qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire. Elle voulut la suivre sur le seuil de la chaumière et l'interroger. Mais il n'y a rien de si pudique que le sentiment de l'amour. Fiamma s'enfuit, en mettant son doigt sur sa bouche, comme si le sommeil de Mme Féline eût été la seule cause de sa réserve.

Bientôt Simon rentra. Il s'inquiétait de ne pas voir arriver à l'église sa mère, toujours si matinale et si exacte surtout pour cette commémoration. Il s'effraya encore plus en la voyant couchée; mais Bonne le rassura, et ils se mirent à causer à voix basse. Bonne était curieuse, non des sottes puérilités de la vie, mais de tout ce qui intéressait son cœur aimant. Sa noble conduite réclamait toute la confiance de Simon. Il lui ouvrit son ame, lui avoua sa joie et ses espérances, et lui dit que c'était à elle qu'il devrait son bonheur. Cette dernière parole acheva de consoler Bonne de son sacrifice, et dès qu'elle fut bien assurée que l'amour de Simon était payé de retour, elle sentit dans son cœur le même calme

et le même désintéressement qu'elle aurait eus si Féline eût toujours été son frère.

Dans l'après-midi, Simon alla trouver M. Parquet au sortir de l'office. Jusqu'au dernier coup de la cloche, le bon avoué s'était livré au sommeil, et sans le pieux devoir qu'il avait à remplir envers son défunt ami, il déclarait qu'après une nuit si remplie d'émotions, il ne se fût pas arraché aux *caresses de Morphée avant le coucher de Phébus.*

— Mon ami, lui dit son filleul, je viens vous déclarer qu'il faut que vous arrangiez à tout prix mon mariage.

— Oh! oh! décidément? dit M. Parquet, qui n'avait pas revu sa fille dans la journée. Il y a pourtant des réflexions à vous soumettre encore. J'ai parlé de vous à Mlle de Fougères.

— Et moi aussi, mon ami, je lui ai parlé.

— Ah! et elle vous a ôté tout espoir? Alors je désespère moi-même...

— Non, mon cher Parquet, ne désespérez pas, elle m'aime.

— Elle vous l'a dit? Je le savais, moi, mais je ne croyais pas qu'elle vous épouserait. Du moment qu'elle vous l'a dit, elle consent à vous épouser, car c'est une fille qui ne se laisse pas entraîner par la passion. Tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait, est le résultat d'une volonté arrêtée. Ainsi, ce n'est pas Bonne que vous venez me demander, c'est Fiamma?

— Oui, mon père.

— Tu as raison de m'appeler ainsi : je ne cesserai jamais de te regarder comme mon fils. Attends-moi donc ici, je vais et je reviens.

— Mais où donc courez-vous si vite?

— Chez M. de Fougères.

— C'est vous presser beaucoup. Avez-vous réfléchi à cette première demarche? Avez-vous consulté Fiamma sur le moyen d'obtenir le consentement de son père, sans blesser la prudence, et sans ajouter de nouveaux obstacles à ceux qui existent déjà?

— Et quels sont-ils, ces obstacles?

— Je les ignore; mais je présume que c'est la vanité nobiliaire du comte.

— Si c'est là tout, j'ai ton affaire dans ma poche.

— Comment?

— Il suffit. Fiamma t'a-t-elle dit son grand secret?

— Non, en vérité.

— Alors je ne sais ce que je fais, ni où je marche. Cette fille a une tête de fer, et nous ne la tenons pas encore. Voyons, que t'a-t-elle promis?

— Rien. Mais elle m'aime.

— Eh bien! alors il faut agir sans elle. Il y a dans son ame quelque scrupule, quelque terreur, qu'il faut vaincre. Elle ne veut pas de dot, et tu es riche : voilà, je crois, son objection.

— Et moi, si elle a une dot, je ne veux pas d'elle. Voici la mienne.

— Bon! dit l'avoué, c'est ainsi que je l'entends. Allons, ma canne, où l'ai-je posée? et mon chapeau?

— Où allez-vous donc de ce pas, mon père? dit Bonne, qui rentrait en cet instant.

— Au château.

— Alors, remettez donc votre habit neuf que vous venez de quitter.

— Non pas, ce serait faire trop d'honneur à cet *avaricieux*.

— Comment! vous allez au château avec cet habit troué qui ne vous sert qu'au jardinage?

— Sans nul doute, et avec mes sabots encore! Crois-tu pas que je vais m'atiffer pour un Fougères?

— Mais sa femme? on doit des égards aux dames.

— Sa femme? Elle me trouvera encore trop bien.

— Je vous assure, mon père, que vous avez tort. J'ai trouvé hier M. le comte bien froid pour vous. Vous perdrez sa clientelle, vous verrez cela; et puis, en vous voyant si malpropre, cette dame va penser que je suis une paresseuse, une fille sans cœur, qui ne songe qu'à sa toilette, et qui ne soigne pas celle de son père.

— Je ne perdrai la clientelle de personne, répondit l'avoué d'un ton superbe, et personne ne se permettra de faire ses réflexions devant moi.

En parlant ainsi, il prit le chemin du château. Il y entra d'un air rogue, sans essuyer ses sabots à la porte, à la grande indignation des laquais. Il demanda le comte à voix haute, pénétra dans le salon tout d'une pièce, sans être annoncé, faisant craquer les parquets, crachant sur les tapis, et couvrant les meubles de tabac.

Ces manières bourrues, chez un homme aussi fin et aussi prudent que maître Parquet, pénétrèrent de terreur la jeune comtesse de Fougères, qui travaillait dans l'embrasure d'une fenêtre. Au lieu d'essayer de lui faire baisser le ton, ce à quoi elle n'eût pas manqué en toute autre occasion, elle l'accabla de politesses, et alla elle-même chercher son mari, afin que Parquet ne s'avisât pas de dire, comme le grand roi : *J'ai failli attendre.* La nouvelle comtesse de Fougères était une veuve de province, entendant ses intérêts tout aussi bien que le comte, et tout-à-fait digne d'être sa moitié. Mais depuis quelque temps elle avait un tort grave aux yeux de M. de Fougères. Une grande partie de ses biens était mise en échec par un procès dont l'issue donnait des craintes assez fondées.

— Je vous demande un million de pardons, s'écria le comte de Fougères en entrant et en se tenant courbé, afin d'avoir un air excessivement poli, sans faire trop de révérences affectées; je vous ai fait attendre bien malgré moi. J'ai voulu rester jusqu'à la fin de l'office, et aller même jeter à mon tour de l'eau bénite sur la tombe de ce digne abbé Féline.

— Vous avez pris trop de peine, monsieur le comte, répondit Parquet brusquement; l'abbé Féline est au ciel depuis long-temps, et nous n'y sommes pas encore, nous autres.

— Hélas! sans doute, répliqua le comte d'un ton patelin, qui peut se croire digne d'y entrer?

— Ceux-là seuls qui méprisent les biens de la terre, reprit l'avoué. Mais voyons, monsieur le comte, je ne suis pas venu ici pour un entretien mystique; je viens vous dire que je ne puis souscrire à votre demande.

— En vérité! s'écria le comte, affectant un air consterné et une grande surprise, afin de ramener, s'il était possible, quelque remords dans l'ame de Parquet.

— En vérité, monsieur le comte. Vous m'avez fait là une demande injuste, et dont je ne pouvais pas être l'interprète, sans inconvenance et sans folie.

— Vous n'avez donc pas rempli ma commission auprès de M. Féline?

— Des choses de cette importance, monsieur le comte, ne se traitent pas ordinairement par ambassade, mais de puissance à

puissance. Ah! il se peut que le mot vous paraisse fort, mais il en est ainsi. Simon Féline, mon filleul, le fils de la mère Jeanne, est à cette heure une grande puissance devant laquelle les titres et les fortunes baissent pavillon; car il n'y a ni fortune, ni rang, sans le droit, et l'avocat en est l'organe, l'interprète et le défenseur....

Précisément Fiamma avait prêté, quelques jours auparavant, à M. Parquet, la comédie de *l'Avocat vénitien*, par Goldoni; l'avoué en avait été si ravi, qu'il en avait traduit sur-le-champ toutes les déclamations, et il en récita plusieurs à M. de Fougères avec une mémoire impitoyable, à titre d'improvisation.

— Et juste ciel! répondit le comte, tout étourdi de son éloquence et des éclats de cette voix qui n'avait pas perdu les inflexions du prétoire; personne plus que moi, mon cher monsieur Parquet, n'admire le talent et ne le salue plus profondément en toute occasion. M. Simon Féline en particulier est l'homme dont j'admire le plus le noble caractère et les hautes facultés; ne le lui avez-vous pas dit de ma part?

— Je lui ai dit tout ce qu'il convenait de lui dire.

— Lui avez-vous dit combien cette affaire a d'importance pour moi, pour ma femme? Songe-t-il qu'en se chargeant des intérêts de la partie adverse, il se pose l'antagoniste d'une famille honorable, et en particulier d'un homme qui l'a comblé des égards dus à son mérite, d'un ancien ami de sa famille et de son digne oncle surtout; d'un homme enfin qui, s'élevant au-dessus des préjugés de sa caste et devinant le brillant avenir du jeune avocat, l'a reçu avec distinction, alors que sa position dans le monde était encore précaire?

— La position de Simon n'a jamais été précaire, permettez-moi de vous le dire, monsieur le comte: Simon est né homme de génie; avec cela et le moindre secours d'un ami on arrive à tout. Ce secours ne lui a pas manqué, et si j'y eusse fait défaut, vingt autres eussent acquitté leur dette de reconnaissance envers cette noble famille; oui *noble*, monsieur le comte: la noblesse est dans les sentimens de l'ame, et non pas dans le sang des artères.

Ici, monsieur Parquet plaça à propos une nouvelle déclamation qui ne fit pas moins d'effet que la première.

— Hélas! monsieur Parquet, dit le comte, qui devenait plus poli à mesure que son dépit secret et sa mortelle impatience aug-

mentaient; vous prêchez un converti! En quoi ai-je pu blesser M. Féline, et lui faire croire que je ne rendais pas justice à son mérite? M'a-t-on prêté quelque propos inconvenant? ai-je manqué d'égards directement ou indirectement à sa famille? ma fille aurait-elle oublié, en arrivant, d'aller s'informer de la santé de Mme Féline? Elles étaient fort liées ensemble autrefois, et je voyais avec plaisir des relations aussi édifiantes. Ne les ai-je pas encouragées, loin de les contrarier?....

— Et pour quelle raison les eussiez-vous contrariées? C'eût été une folie, une lâcheté indigne d'un homme aussi éclairé et aussi délicat que vous l'êtes, monsieur le comte.

— Vous savez donc bien à quel point je dédaigne l'importance que mes pareils mettent à ces vaines distinctions? Comment M. Féline a-t-il pu s'imaginer que j'étais arrêté, dans mon désir de lui demander l'appui de son talent, par d'aussi sottes considérations?

— M. Féline ne s'imagine rien du tout, monsieur le comte; c'est moi qui me suis imaginé une chose que je vais vous dire franchement, et qui n'est pas dépourvue de raison. Écoutez-moi bien. De père en fils les Parquet ont placé les Fougères en tête de leur clientelle; c'est bien. Vous avez eu une affaire, vous en avez eu deux, vous en avez eu trois; maître Simon Parquet a remué les dossiers de M. le comte Foulon de Fougères; il a plaidé ses causes au barreau, et, soit la bonté des causes, soit le zèle de l'avocat, soit l'aptitude de l'avoué, M. de Fougères a gagné trois procès....

— Je n'attribue mes victoires qu'à votre talent et à votre zèle, mon cher monsieur Parquet.

— Laissez-moi dire. J'arrive à la péripétie, au quatrième acte (M. Parquet avait toujours le rôle d'Alberto Casaboni dans la tête), je veux dire au quatrième procès. M. de Fougères épouse une dame de bonne maison et passablement riche, qui lui donne deux héritiers d'un coup et qui lui en fait espérer d'autres. C'est le cas, sinon d'augmenter sa fortune, du moins de ne pas la laisser péricliter. Or, il se trouve qu'une difficulté inattendue se présente, et que Mme de Fougères, selon toute apparence, va perdre cinq cent mille francs, peut-être plus, légués à ladite dame par testament d'un sien oncle, *dicat testator et erit lex*. Mais ledit testament ne

paraît pas avoir été rédigé dans l'exercice d'une pleine liberté d'esprit.....

— Vous savez bien, monsieur Parquet, que le bon droit est du côté....

— Je ne me prononce pas, monsieur le comte, j'expose l'affaire. M. le comte de Fougères se trouve donc dans la nécessité de s'en remettre une quatrième fois au zèle et à la loyauté de maître Simon Parquet.

Le comte étouffa un soupir d'angoisse; M. Parquet passa à un effet d'éloquence et dit avec un accent pathétique :

— Mais Me Simon Parquet n'est plus ce robuste athlète, ce lutteur antique qui, semblable au discobole, lançait dans l'arène avec la rapidité de la foudre un argument à deux tranchans; sa gloire a pâli, ses tempes se sont dégarnies, ses dents se sont éclaircies, sa faible voix (M. Parquet prononça ces mots d'une voix de stentor) ne porte plus, dans l'ame de ses adversaires et de ses juges, le frisson de la crainte ou les émotions de la conviction. Assis sur son siége, comme il convient à un sage vieillard, à un jurisconsulte expérimenté, il ne se mêle plus aux luttes judiciaires; il éclaire, il dirige l'avocat, mais il lui laisse savourer les vaines fumées du triomphe et recueillir les décevantes acclamations de la foule. En un mot, il a cédé à son filleul, à son ami, à son disciple, à son fils adoptif, le célèbre avocat Simon Féline, le sceptre de la parole.

M. de Fougères prit le parti d'accepter une prise de tabac d'Espagne, que lui offrit Me Parquet en terminant cette période; celui-ci respira et reprit sur un ton de discussion sophistique :

— Il était simple, il était juste, il était naturel, il était vraisemblable, il était, dis-je, en quelque sorte certain que M. le comte de Fougères, confiant à Me Parquet la direction de ce nouveau procès, le chargerait de demander au premier avocat de la province et à un des premiers de la France, à Me Simon Féline, s'il lui était agréable de se charger de plaider sa cause. Jamais aucun des cliens de Me Parquet n'avait encore manqué à cette marque d'estime envers le disciple bien-aimé du vieux patron, envers le trop honoré patron de l'illustre disciple; M. le comte de Fougères y a cependant manqué, et certes, ici ce n'est ni l'exacte connaissance des formes du monde, ni le sentiment exquis des convenances sociales, qui ont manqué à l'accusé...., je veux dire à M. le comte de Fougères; ce

n'est pas non plus la malice, le déchaînement, la haine, la jalousie, le mépris; ce n'est aucune de ces passions violentes qui ont induit M. de Fougères à faire un aussi sanglant affront à Me Simon Parquet et à mon client..., je veux dire à Me Simon Féline. Non, messieurs, M. de Fougères est un homme recommandable à tous égards, exempt de passions mauvaises, incapable de méchans procédés....

— Allons, mon bon monsieur Parquet, dit le comte d'un ton caressant, espérant faire abandonner à son terrible antagoniste ce plaidoyer impitoyable, dans lequel il se trouvait, par une étrange inadvertance de l'orateur, jouer à la fois le rôle du tribunal et celui de l'accusé. Au fait! mon cher ami, que me reprochez-vous donc? Quelles méfiances me prêtez-vous? Pourquoi n'avez-vous pas compris que le hasard, l'eloignement, des considerations particulières envers un avocat respectable, ancien ami de la famille de ma femme, le desir de ma femme elle-même, tout cela réuni, et rien autre chose que cela pourtant, m'a inspiré la malheureuse idée de charger M. *** de plaider pour moi?

— Ah! ma heureuse est l'idée, certainement! s'écria M. Parquet en se barbouillant la face de tabac. Trois fois malheureuse est l'idée qui vous a conduit à cette démarche! C'est un impasse, monsieur le le comte, il faut y rester, et attendre que la muraille tombe! M. *** plaidant contre Simon Féline, voyez-vous, c'est la tentative la plus étrange, la plus folle, la plus déplorable, la plus désespérée, que la démence ou la fatalité puisse inspirer. Où diable aviez-vous l'esprit? Pardon, si je jure! l'intérêt que je porte au succès d'une affaire qui m'est confiée me fait regarder avec douleur l'avenir et le dénouement de celle-ci.

— Eh! mon Dieu! M. Féline plaide donc décidément contre moi? On l'en a donc prié? il y a donc consenti? il s'y est donc engagé? c'est donc irrévocable? Ah! monsieur Parquet, il n'eût tenu qu'à vous, il ne tiendrait peut-être qu'à vous encore, de l'empêcher de prendre part à cette lutte. Sur mon honneur, je vous jure que, s'il en était temps encore, si je ne craignais de faire un outrage à l'avocat distingué que j'ai eu l'imprudence, la maladresse de lui préférer, j'irais supplier M. Féline d'être mon défenseur. Ne le pouvant pas, ne puis-je espérer du moins qu'en raison de toutes les considérations que j'ai fait valoir tout-à-l'heure, il ne prendra pas parti contre

moi? M. Féline est-il à cela près? Avec son immense réputation, ses larges profits, ses occupations multipliées, les mille occasions de faire sa fortune et de déployer son talent qui se présentent à lui sans cesse...

— Tous les jours, à toute heure, il n'est occupé qu'à remercier des cliens et à renvoyer des pièces.

— Eh bien! comment ne peut-il pas faire le sacrifice d'une seule affaire, lorsqu'il y va d'intérêts aussi graves pour *un ami?*

— *Hum!* pensa M. Parquet, M. le comte a lâché un mot bien fort, il tombe dans la nasse. Pour *un ami*, reprit-il, c'est beaucoup dire. Simon se moque de trois, de six, de douze affaires de plus ou de moins; mais il n'est pas insensible à une méfiance injuste, à des soupçons injurieux.

— Au nom du ciel, expliquez-vous enfin, s'écria le comte avec vivacité, qu'ai-je fait? qu'ai-je dit? que me reproche-t-il?

— Il faut donc vous le dire?

— Je vous le demande en grace, à mains jointes.

— Eh bien! je le dirai. Il y a de la politique en dessous de ces cartes-là, monsieur le comte.

Parquet vit aussitôt qu'il approchait du joint, car malgré toute son adresse, le comte se troubla.

— Il y a de la politique, reprit Parquet avec fermeté et abandonnant toute son emphase ironique. Vos adversaires sont des plébéiens, des ennemis particuliers et assez en vue de la puissance ministérielle. Qui a droit? nul ne le sait encore, ni vous, ni moi, ni vos adversaires. A chance égale, Simon aurait eu beaucoup de sympathie pour la cause des plébéiens, fort peu pour la vôtre: Simon n'aime pas les patriciens, et son opinion républicaine vous a fait peur. Simon n'eût peut-être pas entrepris votre cause, c'est possible, je l'ignore. Ce qu'il y a de certain, ce dont je réponds sur ma tête, c'est qu'au cas où il l'eût acceptée, il l'eût défendue avec loyauté, avec force, et, j'ose le dire, il l'eût gagnée. Mais vous avez craint un refus, ce qui est une faiblesse d'amour-propre; ou bien vous avez craint quelque chose de pire, une trahison... Dites, l'avez-vous craint, oui ou non?

— Jamais, monsieur Parquet, jamais; je vous en donne...

— Ne jurez pas, monsieur le comte, vous l'avez dit à quelqu'un, et voici vos paroles : « Ces gens-là s'entendent tous entre eux;

comment voulez-vous qu'on se fonde sur le sérieux d'un débat judiciaire, entre des gens qui vont le soir fraterniser au cabaret, ou, ce qu'il y a de pire, se prêter mutuellement des sermens épouvantables dans un club carbonaro? »

— Je n'ai jamais dit cela, monsieur Parquet, s'écria le comte au désespoir. Je suis le plus malheureux des hommes; on m'a indignement calomnié.

Sa détresse fit pitié à M. Parquet, en même temps qu'il lui donna envie de rire, car mieux que personne il savait l'innocence de M. de Fougères quant à ce propos. L'amplification était éclose dans le cerveau de M. Parquet. Le comte avait confié son affaire à un autre que Simon, par méfiance de son habileté et par crainte aussi de sa trop grande délicatesse. L'affaire était mauvaise; il le savait. Ce n'était pas un orateur éloquent et chaleureux qu'il lui fallait, c'était un ergoteur intrépide, un sophiste spécieux. Il pouvait triompher avec l'homme qu'il avait choisi, mais non pas triompher de Simon, qui plaidait pour ses coopinionnaires, et qui, dans une position tout-à-fait favorable au développement de son caractère, devait là, plus qu'en aucune autre occasion, déployer cette puissance, cette bravoure et cette rudesse d'honnêteté qui faisaient sa plus grande force. D'un mot il devait culbuter toutes les controverses, d'autant plus que c'était un homme à tout oser en matière politique, et à tout dire sans le moindre ménagement.

Il est vrai aussi que les adversaires du comte n'avaient pas encore choisi Simon pour leur défenseur, que Simon n'avait pas songé à leur en servir, qu'il ignorait même le prétendu affront fait par M. de Fougères à son intégrité; en un mot, que toute cette indignation et toutes ces menaces étaient le savant artifice que depuis la veille maître Parquet tenait en réserve avec le plus grand mystère, sachant bien que Simon ne s'y prêterait pas volontiers.

L'artifice, il faut aussi le dire, n'eût pas été loin sans la timidité d'esprit du comte; mais sous le caractère le plus obstiné, cet homme cachait la tête la plus faible. Toujours habitué à louvoyer, à tout oser sous le voile d'une hypocrite politesse, dès qu'on l'attaquait en face, il était perdu. Cela était difficile; il inspirait trop de dégoût aux ames fortes; il leurrait de trop de promesses et de protestations les esprits faibles, pour qu'on daignât ou pour qu'on osât lui faire des reproches; et certes, M. Parquet ne s'en fût jamais donné

la peine, sans l'espoir et la volonté de tirer parti de sa confusion pour son grand dessein.

Ce qu'il avait prévu arriva. Le comte se retrancha, pour sa justification, dans des sermens d'estime, de confiance, de dévouement, d'affection pour la cause plébéienne et pour Simon Féline spécialement. Il fit bon marché de la noblesse, de la parenté, de la monarchie, de toutes les hiérarchies sociales, à condition qu'on lui laisserait gagner son procès. Depuis long-temps il s'était réservé tant de portes ouvertes, qu'il était difficile de le saisir. M. Parquet le poussa et l'égara dans son propre labyrinthe; il le força de s'enferrer jusqu'au bout.

— Allons, lui dit-il, il ne faut pas tant vous échauffer contre ceux qui ont répété vos paroles. Ce n'est pas un grand mal, après tout, dans votre position; vous avez été forcé d'émigrer. La révolution vous a dépouillé, banni. Il est simple que vous ayez des préventions contre nous, et que vous nous confondiez tous dans vos ressentimens.

— Je n'ai point de ressentimens, s'écria le comte, je n'ai aucune espèce de prévention. Je n'en veux à personne; je n'accuse que la noblesse de ses propres revers. Je sais que tous les hommes sont égaux devant Dieu, comme devant la loi; devant toute opinion saine, comme devant tout droit social. Enfin, j'estime maître Parquet, honnête homme, habile, généreux, instruit, cent fois plus qu'un gentilhomme ignorant, égoïste, borné.

— C'est fort bon, je le crois jusqu'à un certain point, répondit M. Parquet; mais cependant je vais vous mettre à une épreuve. Si j'avais vingt-cinq ans, une jolie aisance et une certaine réputation, et que je fusse amoureux de votre fille, me la donneriez-vous en mariage?

— Pourquoi non? dit le comte, qui ne se méfiait guère des vues de M. Parquet sur Fiamma.

— A moi, Parquet? vous consentiriez à être mon beau-père, à entendre appeler votre fille Mme Parquet? à avoir pour gendre un procureur? vous ne dites pas ce que vous pensez, monsieur le comte.

— Je ne pense pas, dit le comte en riant, qu'à votre âge vous me demandiez la main de ma fille; mais si vous aviez vingt-cinq ans, et que vous me tendissiez un piége innocent, je vous dirais : Allez à l'appartement de Fiamma, mon cher Parquet, et si

elle vous accorde son cœur, je vous accorde sa main. Je serai flatté et honoré de l'alliance d'un homme tel que vous.

— Eh bien! vous êtes un brave homme! touchez là! s'écria M. Parquet avec des yeux pétillans d'une malice que M. de Fougères prit pour l'expression de l'amour-propre satisfait. Je vais chercher Simon, je vous l'amène...

— Allez, mon ami, allez vite, mon bon Parquet, dit le comte en lui pressant les mains, je vous en aurai une éternelle reconnaissance.

— Et vous lui donnerez votre fille en mariage, reprit Parquet; moyennant quoi, il refusera de plaider contre vous, et s'engagera, pour l'avenir, à plaider gratis tous les procès que vous pourrez avoir jusqu'à la concurrence de deux cents...

— Ma fille en mariage!... dit M. de Fougères en reculant de trois pas et en pâlissant de colère. Est-ce la condition? M. Féline veut épouser Fiamma?

— Eh bien! pourquoi pas?... reprit M. Parquet d'un air assuré, le trouvez-vous trop vieux celui-là? Il est juste de l'âge de Fiamma; il est beau comme un ange, il s'est fait un plus grand nom que celui que vos pères vous ont laissé. Il appartient à la plus honnête famille du pays. Il gagne de 25 à 30,000 francs par an. Il a toutes les supériorités, toutes les vertus, toutes les graces? Il vous demande votre fille, et vous hésitez?

— Ma fille ne veut pas se marier, répondit sèchement le comte.

— Est-ce là l'unique cause de votre refus, monsieur le comte?

— Oui, monsieur Parquet, l'unique; mais vous savez qu'elle est invincible.

— Je ne sais rien du tout, monsieur le comte, que ce qu'il vous plaira de me dire franchement. M'autorisez-vous à faire ce que vous venez d'imaginer vous-même, de monter à l'appartement de Fiamma et de lui demander son cœur et sa main, non pour moi, vieux barbon, mais pour Simon Féline, et si j'obtiens cette promesse, la ratifierez-vous sur-le-champ?

— Sur-le-champ, monsieur Parquet, répondit le comte, à qui la réflexion venait de rendre le calme de l'hypocrisie; seulement permettez-moi de vous dire que cette manière de procéder, imaginée par moi, dans la chaleur de l'entretien, et dans la gaieté d'une

supposition, est contraire dans l'application à toutes les convenances. Nous arriverons au même but sans blesser la pudeur de Fiamma.

— Fiamma n'a pas besoin de pudeur avec moi, je vous assure, monsieur le comte. Je pourrais être votre père, à plus forte raison le sien; laissez-moi donc aller lui parler, et je vous réponds qu'elle ne se gênera pas pour me dire ce qu'elle pense.

— Je ne puis permettre que cela se passe ainsi, reprit le comte; ma femme sert de mère à Fiamma; c'est à elle qu'il faudrait s'adresser d'abord, elle en causerait avec ma fille...

— Votre femme est de l'âge de Fiamma et ne peut jouer sérieusement le rôle de sa mère; ensuite, je doute qu'elle ait beaucoup d'influence sur son esprit : ainsi on peut s'éviter la peine de chercher ce prétexte.

— Ce prétexte? Pensez-vous que je me serve de prétexte? dit le comte blessé; croyez-vous que je ne sois pas assez franc et assez maître de mes actions pour refuser ou pour accorder la main de ma fille?

— C'est précisément là l'objet de la question, répondit hardiment Parquet, à qui il n'était pas facile d'en imposer; mais voici Fiamma elle-même, et c'est devant vous qu'elle va me répondre.

— Qu'il n'en soit pas question en cet instant, ni de cette manière, je vous en prie, dit le comte en s'efforçant de faire sentir son autorité à M. Parquet; mais Parquet était déterminé à tout braver. Mlle de Fougères entrait en cet instant. Il marcha au-devant d'elle, et la prit par le bras, comme s'il eût craint qu'on ne la lui arrachât avant qu'il eût parlé. — Fiamma, dit-il, en l'amenant vers son père, répondez à une question très concise; voulez-vous épouser Simon Féline? — Fiamma tressaillit, puis elle se remit aussitôt, regarda le visage impassible de son père, et vit, à la blancheur de ses lèvres, qu'il était dévoré de ressentiment. Elle répondit sans hésiter : J'y consens, si mon père le permet.

— Une fille bien née ne répond jamais ainsi, dit le comte en se levant; avant de déclarer aussi librement ses désirs, elle demande conseil à ses parens. Il y a une espèce d'effronterie à procéder de la sorte. Il est évident que je ne puis vous refuser mon consentement; je ne le puis, ni ne le veux, car j'estime infiniment le choix que vous avez fait. Seulement je trouve dans le mystère de ce choix,

et dans la manière dont on a surpris ma franchise, tout ce qu'il y a de plus opposé à la décence de la femme, à la loyauté de l'ami, et au respect dû au père.

Ayant ainsi parlé avec cette apparence de dignité, que les vieux aristocrates possèdent au plus haut degré, et qu'ils savent ressaisir dans les occasions même où leurs actions manquent le plus de la véritable dignité, il repoussa du pied le fauteuil qui était derrière lui, et sortit brusquement de la chambre.

— Ce consentement équivaut à un refus, dit Fiamma à son ami; Parquet, nous avons été trop vite.

— La balle est lancée, dit Parquet, il ne faut plus la laisser retomber.

— Je me charge de plier mon père comme un roseau, si M. Féline consent à refuser ma dot.

— Il n'y consent pas, répondit Parquet; il exige qu'il en soit ainsi.

— Si mon père ne cède pas à cette séduction, il n'y a plus d'espérance, reprit Fiamma, car une explication serait inévitable entre lui et moi, et j'aime mieux me faire religieuse que d'épouser Simon au prix de cette explication.

— Toujours le secret! dit Parquet avec humeur en se retirant. Comment faire marcher une affaire dont les pièces ne sont pas au dossier?

XVIII.

Fiamma, prévoyant bien que la colère de son père aurait une prochaine explosion, s'était sauvée au fond du parc, espérant éviter sa vue pendant les premières heures. Mais le destin voulut qu'ils se rencontrassent dans l'endroit le plus retiré de l'enclos. M. de Fougères allait precisément là, cacher et étouffer son dépit; en voyant l'objet de sa fureur, il oublia la résolution qu'il avait prise de se modérer; ses petits yeux grossirent et gonflèrent ses paupières ridées; il fut forcé de se jeter sur un banc pour ne pas étouffer.

C'était en effet une grande contrariété pour le comte que cette ouverture inattendue de M. Parquet et l'adhésion subite qu'y avait donnée sa fille. En voyant Fiamma se retirer au couvent, et ne

plus faire chez lui que des apparitions de stricte bienséance, il s'était flatté, pendant deux ans, d'en être tout-à fait débarrassé. Sa joie avait été au comble, lorsque Fiamma lui avait dit, huit jours auparavant, que son intention était de prendre le voile, et qu'elle allait l'accompagner à Fougères pour faire ses adieux à ses amis du village, et leur donner l'assurance de la liberté d'esprit et de la satisfaction véritable avec lesquelles elle embrassait l'état monastique. Ce voyage avait paru d'autant plus convenable et d'autant plus avantageux à M. de Fougères vis-à-vis de l'opinion publique, qu'il se croyait plus assuré de la résolution inébranlable de sa fille. La crainte d'une inclination de sa part pour Féline n'avait jamais été sérieuse en lui, et s il l'avait eue, depuis long-temps elle s'était dissipée. Il ignorait leur correspondance, et lors même qu'il en eût été le confident, il eût pu croire que Simon était guéri de son amour, et que Fiamma ne l'avait jamais partagé.

La scène qui venait d'avoir lieu avait donc été pour lui un coup de foudre. Ce n'est pas qu'une alliance avec Féline fût désormais aussi disproportionnée à ses yeux qu'elle l'eût été deux ou trois ans auparavant. Depuis la veille surtout, M. de Fougères commençait à apprécier les avantages de la position et l'importance des talens de Simon. Il avait vu en arrivant les sommités aristocratiques de la province. Il avait dîné à la préfecture, et là, tous les convives avaient déploré les opinions de M. Feline avec une chaleur qui prouvait le cas qu'on faisait de sa force, ou la crainte qu'elle inspirait. On s'était surtout étonné de l'imprudence qu'avait commise M. de Fougères en ne le choisissant pas pour avocat, ou en ne s'assurant pas d'avance de sa neutralité. Le séjour de Paris rend essentiellement dédaigneux pour les talens de la province; on s'imagine que la capitale absorbe toutes les supériorités et en deshérite le reste du sol. Cela était arrivé à M. de Fougères; il s'éveilla péniblement de cette erreur dès les premières opinions qu'il entendit émettre *à ses pairs* sur la puissance de Féline. Cette jeune renommée avait pris subitement tant d'éclat, que la surprise et l'inquiétude du plaideur furent extrêmes. Il courut aussitôt se confier à M. Parquet. C'est pour cela que Bonne, prenant son embarras pour de la froideur, était revenue au village la veille dans la soirée, pénétrée de l'idée que le comte avait découvert les projets de son père à l'égard de Fiamma, et qu'il en était offensé.

Cependant M. de Fougères s'était flatté que Simon n'oserait pas résister à la crainte de se faire un ennemi d'un homme tel que lui, et il avait pris le parti de le flagorner dans la personne de M. Parquet, n'imaginant guère qu'il allait tomber dans un piége. Il y était tombé avec une simplicité qui le couvrait de honte à ses propres yeux, et qui poussait à l'exaspération l'aversion profonde qu'il avait pour la caste plébéienne. En raison de ses adulations et de ses platitudes devant cette caste, M. de Fougères lui portait, dans le secret de son cœur, la haine héréditaire dont les nobles ne guériront jamais, et que ressentent avec le plus d'amertume ceux d'entre eux qui ont la lâcheté de mendier son appui, et de la tromper par couardise.

Ayant depuis deux ans concentré toutes ses affections (si toutefois les avares ont des affections) sur sa nouvelle famille, il mettait son orgueil et sa joie à ménager une grande fortune à ses héritiers. Il avait regardé Fiamma comme morte, et il avait eu la politesse de lui offrir une vingtaine de mille francs de dot pour épouser le Seigneur, à peu près comme il eût réservé cette somme à des obsèques dignes du rang de sa famille. Mais Fiamma avait refusé jusqu'à ce don en alléguant que le petit héritage de sa mère lui suffirait pour entrer au couvent, et pour s'y ensevelir.

Maintenant, au lieu de cette heureuse conclusion à l'importune existence de sa *fille chérie* (il l'appellait ainsi surtout depuis qu'elle approchait de la tombe où il eût voulu la clouer vivante), il prévoyait qu'il faudrait s'exécuter et lui donner une dot convenable. Il supposait que Féline avait des dettes, ou de l'ambition; il regardait cette race d'avocats et de procureurs comme une armée ennemie, qui le couvrirait de blâme dans le pays, s'il ne faisait pas honorablement les choses, et en fin de cause, il savait que sa fille pouvait se passer de son consentement. Son cœur était donc dévoré de toutes les chenilles de l'avarice, et il ne voyait aucune issue à son embarras; car la seule chose qui l'eût rassuré, la résolution de Fiamma contre le mariage, venait d'être subitement révoquée d'une manière laconique et absolue, dont il ne connaissait que trop la valeur. Il n'avait donc qu'un moyen de se soulager, c'était de se mettre en colère; et il faut que cette envie soit bien irrésistible, puisqu'elle aggravait tout le mal, et qu'il s'y abandonna néanmoins.

Il éclata donc en reproches amers sur la trahison de M. Parquet,

dont Fiamma s'était rendue complice en le traitant comme un père de comédie. Il qualifia ce projet de sourde et méprisable intrigue, et la conduite de Fiamma d'hypocrisie consommée. — C'était donc là où devaient vous conduire cette dévotion austère, lui dit-il, et cet amour insatiable de la retraite? J'en ferai compliment aux nonnes qui en ont été dupes ou complices. J'admire beaucoup aussi le prétexte que vous m'avez donné, pour venir me demander, sous le manteau de la prudence, la main de M. Feline, car c'est vous qui faites ici le rôle de l'homme. Ce n'est pas lui qui veut m'arracher mon consentement, c'est vous-même. C'est vous sans doute qui viendrez, à la tête des notaires, me présenter une de ces sommations qu'on appelle *respectueuses* par ironie sans doute pour l'autorité paternelle?

— Monsieur, répondit Fiamma avec le même calme qu'elle avait toujours apporté dans ces pénibles relations, j'espère que je n'aurai pas recours à de semblables moyens, et qu'après avoir mûri l'idée de ce mariage dans votre sagesse, vous l'approuverez avec bonté. Si vous étiez plus calme, je vous prierais de m'expliquer sur quoi vous fondez vos répugnances; mais vous ne m'entendez pas dans ce moment ci. Je me bornerai à vous dire que vous n'avez pas été trompé, que cela du moins a toujours été éloigné de ma pensée et de mon intention; que je suis absolument étrangère à la forme que M. Parquet a pu donner aux propositions de M. Féline; que j'ai été de bonne foi dans tout ce que j'ai fait jusqu'ici, et qu'avant-hier encore ma résolution de prendre le voile me semblait inébranlable. Je suis venue ici, croyant assister au mariage de M. Féline avec Bonne Parquet, et lorsque je vous donnai autrefois ma parole d'honneur de ne jamais laisser concevoir à M. Féline des espérances contraires à la raison ou à l'honneur.....

— Alors vous mentiez comme aujourd'hui! s'écria M. de Fougères. Il fallait que vous fussiez bien éprise déjà de cet homme, pour qu'un seul jour passé ici, après une aussi longue séparation, vous ait mis aussi bien d'accord. Allons, je ne suis pas un Géronte. Quoique vous soyez une intrigante habile, vous ne me ferez pas croire que le temps de votre retraite au couvent ait été très saintement employé. Après une vie comme celle que vous meniez ici, après des jours et des nuits passés on ne sait où, je ne serais pas étonné que des raisons majeures ne vous eussent tout d'un coup

forcée à vous cacher, et je présume que M. Féline, ayant fait fortune, est saisi aujourd'hui d'un remords de conscience; car vous êtes tous fort pieux, lui, sa mère, vous, et la confidente, Mlle Parquet...

— Monsieur, dit Fiamma avec énergie, vous m'outragez, et je ne le souffrirai pas, car vous n'en avez pas le droit. Dieu sait que vous n'avez aucun droit sur moi.

— J'en ai que vous ignorez, mademoiselle, et qu'il est temps de vous faire savoir, s'écria le comte hors de lui. J'ai le droit du bienfaiteur sur l'obligé, de celui qui donne sur celui qui reçoit; j'ai le droit qu'un homme acquiert en subissant dans sa maison la présence d'un étranger, et en l'y élevant par compassion. Ce droit, signora Carpaccio, le comte de Fougères l'a acquis en daignant nourrir la fille d'un bandit et d'une.....

— Et d'une femme parfaite, indignement sacrifiée à un misérable tel que vous, répondit Fiamma d'un air et d'un ton qui forcèrent le comte à se rasseoir. Puisque vous savez tout, monsieur le comte, sachez bien que, de mon côté, je n'ignore rien, et je vais vous le prouver. Restez ici; ne bougez pas, ne m'interrompez pas, je vous le défends! La mémoire de ma mère est sacrée pour moi. N'espérez pas la flétrir à mes yeux, ni me faire rougir de devoir le jour à un chef de partisans, à un héros, qui est mort pour sa patrie, et dont je suis plus fière que de vos ancêtres, dont une loi absurde et impie me force de porter le nom. Bianca Faliero, de la race ducale de Venise, et Dionigi Carpaccio, paysan des Alpes, défenseur et martyr de la liberté, c'était une noble alliance, et il n'y a qu'une grande ame comme celle de ma mère qui dût savoir préférer la protection généreuse du brave partisan à l'avilissante faveur du comte de Stagenbracht.

— Que voulez-vous dire? s'écria le comte en essayant de se lever et en bondissant sur son siége avec égarement; quel nom avez-vous prononcé? à quelle impure source de calomnie avez-vous puisé l'ingratitude et l'outrage dont vous payez ma miséricorde envers vous?

— La voici cette source impure! dit Fiamma en tirant de son sein un paquet de lettres; c'est celle de votre fortune, signor Spazetta. Voici les preuves de votre infamie, écrites et signées de votre propre main; voici les pièces du marché que vous avez

conclu avec un seigneur autrichien pour lui vendre votre femme; voici votre première espérance de racheter le fief de Fougères, monsieur le comte, car voici la quittance de l'à-compte que vous avez reçu sur l'espoir du déshonneur de ma mère. Mais elle n'a pas voulu le consommer pour vous ni l'accepter pour elle-même; voici la concession de cette maison de campagne où vous aviez consigné ma mère, pour la soustraire, disiez-vous, aux fatigues du commerce et rétablir sa santé délicate, mais, en effet, pour la placer sous la main du comte à trois pas de sa villa.... Mais vous aviez compté sans le secours du chevaleresque Carpaccio, monsieur le comte. Malheureusement il rôdait autour du château de M. de Stagenbracht, lorsque les cris de ma mère, qu'on enlevait par son ordre et par votre permission, parvinrent jusqu'à lui. C'est alors que, par une tentative désespérée, trois contre dix, il la délivra et fit ce que vous auriez dû faire, en tuant de sa propre main le ravisseur. Si la reconnaissance de ma mère pour ce libérateur, et son admiration pour un courage intrépide, lui ont fait fouler aux pieds le préjugé du rang et manquer à des devoirs que vous aviez indignement souillés le premier, c'est à Dieu seul qu'appartiennent la remontrance et le pardon. Quant à vous, monsieur le comte, au lieu d'insulter les cendres de cette femme infortunée, c'est à vous qu'il appartient de baisser la tête et de vous taire, car vous voyez que je suis bien informée.

Le comte resta, en effet, immobile, silencieux, atteré.

— Je vous ai dit, continua Fiamma, ce que je devais vous dire pour l'honneur de ma mère; quant au mien, monsieur, il me reste à vous rappeler que vous avez encore moins le droit d'y porter atteinte, car vous êtes un étranger pour moi, et non-seulement il n'y a aucun lien de famille entre nous, mais encore j'ai été élevée loin de vos yeux, sans que vous ayez jamais rien fait pour moi.... Ne m'interrompez pas. Je sais fort bien que la crainte de voir ébruiter votre crime vous a disposé envers ma mère à une indulgence qu'un honnête homme n'eût puisée que dans sa propre générosité. Je sens que vous avez daigné ne point la priver du nécessaire, d'autant plus qu'elle tenait de sa famille les faibles ressources que je possède aujourd'hui. Je sais que vous ne l'avez point maltraitée et que vous vous êtes contenté de l'insulter et de la menacer. Je sais enfin que vous l'avez laissée mourir sans l'attrister de votre présence. Voilà

votre clémence envers elle. Voici vos bontés pour moi : vous m'avez laissée vivre avec mon modeste héritage jusqu'au moment où, pensant acquérir des protections par mon établissement, vous m'avez arrachée à ma retraite et au tombeau de ma mère, pour me jeter dans un monde où je n'ai pas voulu servir d'échelon à votre fortune. Je savais de quoi vous étiez capable, monsieur le comte; mais ce qui me rassurait, c'est qu'un contrat de vente illégitime eût été plus nuisible que favorable à vos nouveaux intérêts. Il ne s'agissait plus pour vous de payer un fonds de commerce d'épicerie, vous vouliez désormais jeter de l'éclat sur votre maison. Je ne me serais jamais rapprochée de vous, sans le secret inviolable que je devais aux malheurs de ma mère, sans la prudence extrême avec laquelle je voulais, par une apparence de déférence à vos volontés, éloigner ici, comme en Italie, tout soupçon sur la légitimité de ma naissance. Croyez bien que c'est pour elle, pour elle seule, pour le repos de son ame inquiète, pour le respect dû à ses cendres abandonnées, que je me suis résignée pendant plusieurs années à vivre près de vous et à vous disputer pas à pas mon indépendance sans vous pousser à bout. Un ami imprudent a allumé aujourd'hui votre fureur contre moi, au point qu'elle a rompu toutes les digues. Cette explication, la première que nous avons ensemble sur un tel sujet, et la dernière que nous aurons, je m'en flatte, a été amenée par un concours de circonstances étrangères à ma volonté; mais puisqu'il en est ainsi, je m'épargnerai les pieux mensonges que je voulais vous faire sur mon vœu de pauvreté, je vous dirai franchement ce que je vous aurais dit à travers un voile. Vous pouvez donner ma main à Simon Feline, sans craindre que je fasse valoir sur votre fortune des droits que j'ai aux termes de la loi, mais que ma conscience et ma fierté repoussent. La seule condition à laquelle j'ai accordé la promesse de ma main, est celle-ci. Pour sauver les apparences et mettre vos enfans légitimes à couvert de toute réclamation de la part des miens (si Dieu permet que le sang de Carpaccio ne soit pas maudit), M. Féline vous signera une quittance de tous les biens présens et futurs, que votre respect pour les convenances et mes droits d'héritage m'eussent assurés....

— M. Féline sait-il donc le secret de votre naissance? dit M. de Fougères avec anxiété.

— Ni celui-là, ni le *vôtre*, monsieur, répondit Fiamma : ces deux

secrets sont inséparables, vous devez le comprendre; et si en divulguant l'un, on flétrissait la mémoire de ma mère, je serais forcée de divulguer l'autre pour la justifier. Ainsi, soyez tranquille, ces papiers que j'ai trouvés sur elle après sa mort ne seront jamais produits au jour, si vous ne m'y contraignez par un acte de folie, et ils seront anéantis avec moi, sans que mon époux lui-même en soupçonne l'existence.

Depuis le moment où M. de Fougères avait aperçu les papiers dans la main de Fiamma, jusqu'à celui où elle les remit dans son sein, il avait été partagé entre le trouble de la consternation et la tentation de s'élancer sur elle pour les lui arracher. S'il n'avait pas réalisé cette dernière pensée, c'est qu'il savait Fiamma forte de corps et intrépide de caractère, capable de se laisser arracher la vie plutôt que de livrer le dépôt qu'elle possédait; d'ailleurs il avait espéré l'obtenir de bonne grace. Il balbutia donc quelques mots, pour faire entendre que son consentement au mariage était attaché à l'anéantissement de ces terribles preuves. Fiamma ne lui répondit que par un sourire qui exprimait un refus inflexible, et, le saluant sans daigner lui demander une promesse qu'il ne pouvait pas refuser, elle s'éloigna en silence. Alors le comte se leva et fit deux pas sur ses traces, vivement tenté de la saisir par surprise et d'employer la violence pour arracher sa sentence d'infamie. Mais, au même instant, la pâle et calme figure de Simon Feline parut de l'autre côté de la haie, dans le jardin du voisin Parquet.

Le comte le salua profondément, tourna sur ses talons, et disparut.

Le mariage de Simon Féline et de Fiamma Faliero fut célébré à la fin du printemps, dans la petite eglise où ils avaient dit une si fervente prière le jour de leurs mutuels aveux. A côte de ce beau couple, on vit l'aimable Bonne s'engager dans les mêmes liens avec le jeune médecin qui l'aimait et qu'elle ne haïssait pas, c'était son expression. Le comte de Fougères assista au mariage avec une exquise amenité. Jamais on ne l'avait vu si empressé de plaire à tout le monde. Heureusement pour lui, cette noce se passait en famille, au village, et sans éclat, dans la maison Parquet. Aucun de ses *pairs*, et sa nouvelle épouse elle-même, qui fut très à propos malade ce jour-là, ne put être temoin des détails de cette fete, qui consomma sa mésalliance. La bonne mère Feline se trouva assez bien rétablie

pour en recevoir tous les honneurs. Tout se passa avec calme, avec douceur, avec simplicité, avec cette dignité si rare dans la célébration de l'hyménée. Aucun propos obscène ne ternit la blancheur du front des deux charmantes épousées. Le seul maître Parquet ne put s'empêcher de glisser quelques madrigaux semi-anacréontiques, qu'on lui pardonna, vu qu'il avait bu un peu plus que de raison. Cependant ni lui ni aucun des convives ne dépassa les bornes d'un *aimable abandon et d'une douce philosophie*. Le curé prit part au repas, après avoir promis à Jeanne de ne plus s'aviser d'encenser personne. Le seul évènement fâcheux qui résulta de ces modestes réjouissances, ce fut la mort d'Italia, que l'on trouva le lendemain matin étendu sur les débris du festin et victime de son intempérance.

En vertu d'un arrangement que conseilla et que décida M. Parquet, M. de Fougères renonça aux principaux avantages du testament fait en faveur de sa femme, afin de ne pas perdre le tout, et l'honneur de sa famille par-dessus le marché.

Cet échec, que ne compensait pas en entier la renonciation de Féline à toute dot ou héritage, l'affligea bien, et il quitta précipitamment le pays, heureux du moins de se débarrasser du voisinage et de l'intimité, non de la famille Feline qui ne l'importunait guère de ses empressemens, mais de M. Parquet, qui, affectant de le prendre désormais au mot et de le traiter d'égal à égal, s'amusait à le faire cruellement souffrir.

Il est vraisemblable que les relations du village avec le château eussent été de plus en plus rares et froides, sans un évènement qui vint tout à coup plier jusqu'à terre l'epine dorsale du comte de Fougères : la chute d'une dynastie et l'établissement d'une autre. Le règne du tiers-état sembla effacer tous les vestiges d'orgueil nobiliaire que M. de Fougères n'avait pas laissés dans la boutique de M. Spazetta. Tant que la royauté bourgeoise n'eut pas pris décidement le dessus sur les resistances sincères, le comte, espérant tout, ou plutôt craignant tout de l'influence des avocats et de la puissance des grandes ames, se fit l'adulateur de son gendre, et par conséquent de M. Parquet. Simon avait peine à dissimuler son dégoût pour cette conduite, et M. Parquet y trouvait un inépuisable sujet de moquerie et de divertissement. — Mais quand la puissance régnante eut absorbé ou paralysé l'opposition; quand,

n'ayant plus peur du parti républicain, elle se tourna vers l'aristocratie et chercha à la conquérir, M. de Fougères suivit l'exemple de la mauvaise race de courtisans qui ne peut pas perdre l'habitude de servir; et cessant de faire de l'indignation au fond de son château avec le sardonique M. Parquet, il se brouilla avec lui et avec Simon sur le premier prétexte venu; puis il revint à Paris faire sa cour à quiconque lui donna l'espoir de le pousser à la pairie, chimérique espoir qu'il avait caressé sous le règne précédent.

GEORGE SAND.

PHILOSOPHIE.

DU BONHEUR.[1]

Connais-toi toi-même.
SOCRATE.

§ I. — LE BONHEUR ABSOLU N'EXISTE PAS.

Depuis Job jusqu'aux poètes de notre temps, que d'avis solennels sur la tristesse de la condition de l'homme! Salomon, après avoir éprouvé toutes les félicités, conclut que tout est vanité et mensonge : *Risum reputavi errorem, et gaudio dixi: Quid frustra deciperis?* Pindare appelle la vie de l'homme le rêve d'une ombre; et Shakspeare a dit : Le bonheur, c'est de n'être pas né.

(1) Ce morceau philosophique a été écrit par M. Pierre Leroux pour la nouvelle *Encyclopédie* que lui et M. Jean Reynaud dirigent avec une pensée si élevée. Les développemens qu'a pris le travail de M. Leroux font de cette belle dissertation un ensemble complet et systématique. Nous sommes heureux de l'offrir dès aujourd'hui à nos lecteurs dans toute son étendue. Nous profitons de cette circonstance pour annoncer que l'*Encyclopédie*, en vue de laquelle il a été conçu, et qu'un article de M. Lerminier a déjà fait connaître dans cette *Revue*, va recevoir une publicité plus régulière et plus rapide. Elle paraîtra désormais, sous le nom d'*Encyclopédie nouvelle*, à la librairie de M. Charles Gosselin. (*N. du D.*)

S'il nous plaisait de faire ici un long recensement des témoignages du passé, nous verrions les philosophes et les poètes tous d'accord en cette vérité, que le bonheur est une chimère; nous les ferions tous apparaître, et tous, le front triste, confesseraient que le bonheur n'est, à le bien prendre, qu'une apparence trompeuse, et, s'il est permis de parler ainsi, un mirage moral qui égarera toujours ceux qui penseront y rencontrer de la réalité. Parmi les philosophes, Epicure lui-même soutenait que nos plus grands contentemens ont leur siége dans la mémoire, et qu'ils dépendent uniquement du souvenir des choses passées. Quant aux poètes, les plus heureux en apparence, les plus charmés du séjour de la terre ont, au milieu de leurs joies, des accens d'une profonde mélancolie qui trahissent le secret de leur ame. Anacréon trouve la cigale plus heureuse que l'homme; et Horace répète sur tous les tons que la vie est courte et fugitive :

Linquenda tellus, et domus, et uxor.

Ce même Horace commence ses Satires par reprocher aux hommes qu'aucun d'eux n'est content de son sort :

Qui fit, Mæcenas, ut nemo quam sibi sortem
Seu ratio dederit, seu fors objecerit, illa
Contentus vivat, laudet diversa sequentes.

Ainsi, suivant lui, nul n'est heureux; car si d'un côté le vulgaire se rend inévitablement malheureux par sa faute, d'un autre côté le sage est condamné à avoir continuellement les yeux sur la fragilité de toute chose, et à savourer, pour ainsi dire, la mort, afin d'apprendre à goûter et à tolérer la vie.

Nous retrouvons chez les modernes, comme chez les anciens, le même consentement pour attester que le bonheur n'est qu'une idée sans réalité. Combien de fois Voltaire n'a-t-il pas écrit, sous toutes les formes : « Bonheur, chimère. Si on donne le nom de bonheur à « quelques plaisirs répandus dans cette vie, il y a du bonheur en « effet; mais si par là on entend autre chose, le bonheur n'est pas « fait pour ce globe terraqué : cherchez ailleurs (1). » Cette question et tous les problèmes qui s'y rapportent venaient le troubler au mi-

(1) Dictionnaire philosophique.

lieu de ses attaques contre le christianisme. Il avait beau faire, le malheur de la condition humaine se retrouvait toujours devant lui. « Il serait bien plus important, s'écrie-t-il, de découvrir un remède « à nos maux; mais il n'y en a point, et nous sommes réduits à re- « chercher tristement leur origine. » Bolingbroke et Pope avaient prétendu échapper à la théologie, en établissant que l'ordre de la Nature est parfait en lui-même, que la condition de l'homme est ce qu'elle doit être, qu'il jouit de la seule mesure de bonheur dont son être soit susceptible. Voltaire ne put se tenir à ce système; il écrivit Candide, il écrivit son Poème sur Lisbonne, il écrivit vingt autres ouvrages contre l'axiome que *tout est bien :*

O malheureux mortels, ô terre déplorable!
O de tous les fléaux assemblage effroyable!
D'inutiles douleurs éternel entretien! etc. (1).

Les maux de l'humanité (et ceci est peut-être sa plus grande gloire) le frappaient et le désolaient à tel point, qu'il aimait mieux parfois être inconséquent et paraître retourner à la révélation, que de les nier. « Il avoue, dit-il, avec toute la terre, qu'il y a du mal « sur la terre; il avoue qu'aucun philosophe n'a pu jamais expli- « quer l'origine du mal; il avoue que Bayle, le plus grand dialec- « ticien qui ait jamais écrit, n'a fait qu'apprendre à douter, et qu'il « se combat lui-même; il avoue qu'il y a autant de faiblesses dans « les lumières de l'homme que de misères dans sa vie. Il dit que la « révélation seule peut dénouer ce grand nœud, que tous les phi- « losophes ont embrouillé; il dit que l'espérance d'un developpe- « ment de notre être dans un nouvel ordre de choses peut seule « consoler des malheurs présens, et que la bonté de la Providence « est le seul asile auquel l'homme puisse recourir dans les ténèbres « de sa raison et dans les calamités de sa nature faible et mor- « telle (2). »

Avant Voltaire, Fontenelle, à l'entrée du dix-huitième siècle, avait discouru sur le bonheur. Lui aussi, comme Bolingbroke et tous les purs déistes, ne connaît pas autre chose que la Nature et son ordre immuable. Le présent, voilà tout son horizon; sa philo-

(1) Poème sur Lisbonne.

(2) Préface du Poème sur Lisbonne.

sophie est dénuée d'idéal. Son art d'être heureux consiste à s'arranger le moins mal possible au milieu des calamités innombrables qui nous entourent. « Apprenons, dit-il, combien il est dangereux « d'être homme, et comptons tous les malheurs dont nous sommes « exempts pour autant de périls dont nous sommes échappés. » Il déclare d'avance que c'est à un petit nombre d'esprits d'élite que ses leçons pourront convenir. Ses leçons, il faut bien le dire, sont des leçons d'égoïsme; mais ce n'est pas ce qui nous importe ici. Ce que nous voulons constater, c'est qu'en se bornant au bonheur même le plus mesquin, Fontenelle trouve encore le bonheur presque impossible, et refusé à la presque totalité du genre humain. « C'est l'état, dit-il, qui fait le bonheur; mais ceci est très fâcheux « pour le genre humain. Une infinité d'hommes sont dans des états « qu'ils ont raison de ne pas aimer; un nombre presque aussi grand « sont incapables de se contenter d'aucun état : les voilà donc pres- « que tous exclus du bonheur, et il ne leur reste pour ressources « que des plaisirs, c'est-à-dire des momens semés çà et là sur un « fond triste qui en sera un peu égayé. Les hommes dans ces mo- « mens reprennent les forces nécessaires à leur malheureuse situa- « tion, et se remontent pour souffrir. Celui qui voudrait fixer son « état, non par la crainte d'être pis, mais parce qu'il serait content, « mériterait le nom d'heureux; on le reconnaîtrait entre tous les « autres hommes à une espèce d'immobilité dans sa situation; il « n'agirait que pour s'y conserver, et non pas pour en sortir. Mais « cet homme là a-t-il paru en quelque endroit de la terre (1)?»

Si un philosophe aussi sec que Fontenelle trouve le bonheur si difficile et son existence si problématique, faut-il nous étonner des cris de désespoir que des hommes plus passionnés que lui, et moins heureusement doués pour ce bonheur négatif dont il se contentait, ont poussés depuis trois siècles, depuis que le christianisme n'a plus été là pour leur montrer le Ciel? Est-il étonnant que Shakspeare, sous l'habit d'Hamlet, repousse si durement l'amour de sa maîtresse? Est-il étrange que la croyance au paradis étant tombée et nous trouvant, sans Ciel, en présence de cette terre où germe si difficilement le bonheur, nous ayons entendu toutes ces lamentations qui depuis vingt années retentissent à nos oreilles comme un

(1) OEuvres, tome III.

chant de l'enfer? Ce que Byron et tant d'autres avec lui nous ont révélé de douleurs était implicitement renfermé dans les aveux de Fontenelle et de Voltaire. Il était évident que la réalité étant si triste, et la Nature nous ayant laissés à la merci de tant de maux, une fois que nous ne croirions plus qu'à la réalité présente et à la Nature, nous serions désespérés.

Confessons donc franchement que le bonheur nous est refusé, du moins dans notre vie actuelle. Et comment en effet pourrions-nous le rencontrer en cette vie, et, comme on dit, sur cette terre, où habite avec nous la douleur et la mort? Tout ce que nous aimons étant périssable, nous nous trouvons ainsi, par notre amour, continuellement exposés à souffrir. Il faudrait donc ne rien aimer pour ne pas souffrir. Mais ne rien aimer est la mort de notre ame, la mort la plus affreuse, la véritable mort. Ainsi, soit que nous sortions de nous-mêmes pour nous attacher à quelque objet extérieur, soit que nous nous détachions de tous les objets que le monde nous offre à aimer, nous sommes assurés de souffrir. Mais ce n'est pas seulement parce que tous les objets du monde sont changeans et périssables que nous souffrons; c'est encore parce qu'ils sont si misérablement imparfaits, qu'ils ne sauraient remplir notre soif de bonheur. Et ce n'est pas encore leur fragilité et leur imperfection seules qui font notre souffrance : le même ver qui les dévore nous dévore nous-mêmes; nous souffrons parce que nous sommes nous-mêmes horriblement imparfaits, parce que tout en nous est changeant et périssable. Comme des coursiers qui manqueraient tout à coup sous leurs cavaliers, les vagues de nos passions qui nous portent s'affaissent continuellement, et, après nous avoir élevés, se retirent, et, en nous brisant, nous abandonnent sur des fonds desséchés. Le bonheur le plus ardemment désiré, quand il est obtenu, effraie l'ame de son insuffisance. Notre cœur est semblable au tonneau des Danaïdes que rien ne pouvait remplir.

En nous, donc, autour de nous, tout est combat, tout est lutte. Si nous considérons le monde, nous y voyons tout en guerre : les espèces se dévorent, les élémens luttent ensemble; la société humaine est à bien des égards une lutte continuelle et une guerre. Combien de philosophes ont trouvé que le plus cruel ennemi de l'homme était l'homme : *Homo homini lupus!*

Le monde que nous habitons n'est formé que de ruines, et nous

ne pouvons y faire un pas sans détruire. Que nous le prenions, ce monde, dans le temps ou dans l'espace, sous ses deux dimensions c'est un réseau de mal, de destruction, et de carnage, si bien tissé et si plein, que cela ressemble à ce tableau de Salvator, où tout tue et est tué en même temps, où hommes, chevaux, et jusqu'à un oiseau qui passe sur le champ de bataille, tout est frappé, tout meurt, sous un ciel pâle, dans un affreux ravin, tandis que le soleil s'éteint tristement à l'horizon. Admirable tableau, sublime expression de la mélancolie que le mal moral et le mal physique répandus dans le monde peuvent jeter dans notre ame!

Saint Paul, le grand poète, le grand théologien, a résumé d'un mot cette douleur universelle de la nature quand il a dit : *Omnis creatura ingemiscit.*

Et la théologie chrétienne n'est pas la seule qui ait constaté ce gémissement de toute créature. Toutes les antiques religions ont eu des mythes pour exprimer cette idée; et nous venons de voir que les siècles dits de lumières et de philosophie, les siècles d'incrédulité, rendent également témoignage de la vanité de ce mot *bonheur*. Pourtant le mépris qu'on faisait du Ciel à ces époques aurait dû tourner au profit de la félicité terrestre. On voulait détrôner des religions vieillies, il fallait donc exalter la réalité aux dépens de leur idéal; on n'avait que la terre, il fallait donc en jouir; on ne croyait qu'au présent, il fallait donc en profiter. Comme le *sage* Fontenelle, on a pris la vie pour une trouvaille, et on s'est montré peu difficile avec elle; on s'est fait peu exigeant à l'égard de la Nature, cette mère aveugle qui remplaçait la Providence; on a donné le moins de gages qu'on a pu à la fortune; on a concentré toute son attention et rassemblé toute sa prudence sur soi-même, on a mis tout son génie à être égoïste avec art; on a appelé cela sagesse, raison, philosophie : et, en fin de compte, on a été forcé d'avouer que le bonheur n'était pas fait pour l'homme.

§ II. — Le mal est nécessaire.

Voilà donc un premier point bien constaté : c'est que le bonheur n'est, comme nous l'avons dit en commençant, qu'une sorte de mirage moral qui nous égarerait incontestablement, et nous ferait marcher de déception en déception, si nous ne prenions notre parti

de ne pas y croire. Si le bonheur n'existe pas, le commencement de toute sagesse est de ne pas croire au bonheur.

Un second pas dans la sagesse, ce serait, ce nous semble de faire ce sacrifice avec courage et résolution. Et c'est à quoi la réflexion nous conduit; car il est facile de se convaincre que le mal est nécessaire, et que, dans l'état actuel de nos manifestations, le mal est la condition même de notre personnalité et de notre existence.

En effet, nous ne pouvons être qu'à la condition d'être en rapport soit avec le monde extérieur, soit avec les idées internes que nous nous sommes faites à nous-mêmes, et qui d'ailleurs ont leur source dans nos précédens rapports avec ce monde.

Prenons d'abord le premier mode d'existence. Lorsque le rapport avec le monde extérieur nous est agréable, nous l'appelons plaisir: mais cet état passager n'est pas le bonheur. Nous entendons par bonheur un état qui serait tel que nous en désirassions la durée sans changement. Or voyons ce qui arriverait si un tel état était possible. Pour qu'il le fût absolument, il faudrait que le monde extérieur s'arrêtât et s'immobilisât. Mais alors nous n'aurions plus de désir, puisque nous n'aurions plus aucune raison pour modifier le monde, dont le repos nous satisferait et nous remplirait. Nous n'aurions plus par conséquent ni activité, ni personnalité. Ce serait donc le repos, l'inertie, la mort, pour nous, comme pour le monde.

Resterait donc que le monde extérieur, qui change sans cesse, changeât de telle façon que jamais il ne vînt nous causer aucune peine, ou plutôt que tous ses changemens fussent pour nous une source de plaisir. Mais dans cette hypothèse encore, pas de désir; conséquemment aucune raison d'intervenir dans le monde, aucune activité, aucune personnalité. Qui modifierait donc le monde? qui le ferait mouvoir?

Prenons maintenant notre second mode d'existence, et nous arriverons au même résultat. N'est-il pas évident en effet que si nous étions toujours en rapport avec les mêmes idées internes accumulées en nous, avec les mêmes passions, avec les mêmes désirs, nous serions de pures machines, nous agirions par instinct comme font les animaux, nous serions fatalement dirigés et déterminés? Donc, relativement au monde extérieur, sa muabilité est nécessaire pour nous faire sentir notre existence; et relativement à notre

monde intérieur, c'est-à-dire à nos idées et à nos passions, leur muabilité est également nécessaire pour créer notre liberté et notre personnalité. Donc le fait même de la vie, telle qu'il nous est donné à nous hommes de la sentir, entraîne l'existence du mal. Refuser le mal, c'est refuser l'existence. Vouloir vivre, c'est accepter le mal. Vous imaginez le bonheur absolu possible, c'est le néant que vous désirez.

O homme! s'il est vrai que tu aies commencé par le bonheur, comme le dit un mythe célèbre, tu n'étais encore qu'un appendice de ton créateur, tu vivais encore dans son sein. Tu pouvais être en effet dans l'innocence, comme le dit ce mythe; mais cette innocence n'était même pas sentie de toi. Non, tu n'existais pas.

Si ce mythe était vrai, nous ne serions pas même *déchus*, comme on le prétend : car nous aurions échangé le bonheur pour l'activité, pour la personnalité, pour le mérite, pour la vertu, c'est-à-dire pour la véritable vie.

§ III. — Le malheur absolu est aussi chimérique que le bonheur absolu.

La théologie chrétienne, abusant de la nécessité du mal, a dit anathème à la terre, c'est-à-dire non-seulement à la nature tout entière, mais encore à la vie telle qu'il nous est possible de la comprendre. De même que dans un opéra où trois décorations successives changeraient le lieu de la scène, elle a imaginé trois mondes, si différens que de l'un à l'autre on ne passe que par un abîme et un miracle : l'Eden primitif, la terre, le Paradis; le bonheur et l'innocence, la faute et le malheur, la réparation et la béatitude.

Il a été providentiel que l'humanité se fixât pendant plusieurs siècles à cette croyance; mais cette croyance n'est qu'un mythe, qui, comme tous les mythes, cache une vérité. Le mal, comme nous venons de le dire, est nécessaire; c'est lui, pour ainsi dire, qui nous a créés; c'est lui qui a fait notre personnalité; sans lui notre conscience n'existerait pas. Mais la conclusion est aussi que le mal devient de moins en moins nécessaire, si nous savons créer en nous une force vive qui nous permette d'agir et de perfectionner la vie humaine et le monde sans avoir besoin de l'aiguillon du mal. L'erreur, donc, n'est pas dans cette suite qui nous montre, après une

vie inconsciente, une vie active et douloureuse, puis une vie active sans douleur; elle est dans la caractérisation de chacun de ces trois termes. C'est le terme du milieu, qui, caractérisé d'une certaine manière, a forcé de caractériser les deux autres comme on l'a fait. Là est l'erreur. La terre, c'est-à-dire la vie telle que nous la connaissons, a été incomplètement appréciée, et de là est venu et l'Eden chimérique et le Paradis chimérique. Les grands théologiens saint Paul et saint Augustin ont beau médire de la Nature, la Nature n'est pas aussi corrompue qu'ils le disent. La vie présente n'est pas uniquement dévouée au malheur. Aussi qu'est-il arrivé? C'est que la Nature a toujours conservé ses partisans; c'est que la vie présente s'est moquée de l'anathème jeté sur elle, et qu'on a fini, depuis trois siècles, par ne plus croire ni à l'Eden ni au Paradis.

Assurément la vie présente n'est qu'un prodrome à la vie future. Mais entre la vie présente et la vie future y a-t-il, sous le rapport du bien et du mal, l'abîme que les chrétiens avaient imaginé? Comme les filles de Pélias, qui égorgèrent leur père voulant le rajeunir, les chrétiens ont jeté la vie, telle qu'il nous est donné de la comprendre, dans les flammes du jugement dernier. Puis devait venir un monde inaltérable, incorruptible, et définitif. Ce monde n'est pas venu. Leur empressement d'immortalité a nui dans la suite à l'idée même de l'immortalité de notre être, en sorte qu'on pourrait appliquer à cette hâte de bonheur sans mélange le beau vers de Juvénal :

Et, propter vitam, vivendi perdere causas.

Apprécions donc sainement la vie présente, sans craindre de nuire par là à notre soif d'immortalité.

Dans ce que nous allons dire, il ne s'agit pas de l'œuvre de Dieu en général, de cette œuvre que les chrétiens ont supposée maudite avec nous et à cause de nous, tandis que tant de philosophes l'ont jugée parfaite de tout point. Il est assez clair qu'en prenant la question par rapport au tout, nous aurions plutôt raison de soutenir qu'il n'y a pas de mal dans le monde. Car de quelque côté qu'on se tourne, on rencontre non pas seulement la nécessité, mais l'ordre; non-seulement tout est arrangé, tout est ordonné suivant les lois d'une géométrie irréfragable, mais continuellement, après un effet que nous serions tentés d'appeler le mal, nous voyons se produire un autre effet que nous appelons le bien. Donc, à un spectateur placé

à un autre point de vue, ce premier effet que nous appelons un mal pourrait paraître un bien. L'argument de Leibnitz, que si le premier effet a été nécessaire pour produire le second, il est par là même justifié, n'est donc même pas assez fort : car il suppose trop le mal dans l'ensemble, mal dont nous ne pouvons avoir aucune certitude. Mais encore une fois je ne traite pas ici cette question. C'est de l'homme, c'est de l'humanité qu'il s'agit ici. Ce n'est pas de l'ensemble, de l'œuvre générale de Dieu ; c'est de la vie particulière des créatures.

Or si saint Paul a dit que toute créature gémit, on pourrait dire avec autant de raison que toute créature sourit, et que le plaisir brille dans le monde comme la douleur.

Non, même pour nous, Dieu n'a pas maudit ni délaissé ce monde; car si nous y rencontrons partout la douleur et la mort, partout aussi nous y rencontrons le plaisir et la vie.

Les poètes et les peintres nous ont montré les Heures dansant en rond : ainsi se succèdent tour à tour le bien et le mal dans la vie de chaque être.

Tous les argumens que nous rassemblions tout à l'heure contre la vanité du bonheur absolu se retournent contre la prétention du malheur absolu sur la terre.

Cette imperfection même que nous avons pour le plaisir, nous l'avons aussi pour la douleur. Qu'il s'agisse de douleur physique ou de douleur morale, nous ne sentons plus au-delà d'un certain degré. A un certain point la faculté de souffrir nous manque; vient alors l'affaissement, le repos, le sommeil ; puis la vie reparaît.

Qui est-ce qui ignore l'empire du temps sur les plus profondes douleurs?

Les poètes n'ont-ils pas toujours chanté le charme de la mélancolie?

Qui ne sait pas que nos douleurs se transforment, après plus ou moins de temps, en souvenirs agréables : *Et hæc meminisse juvabit?*

Ainsi, lors même que nous ne serions pas préservés par la nature d'un malheur continu et sans relâche, nous le serions par la faculté qui nous a été donnée de nous souvenir. Le souvenir d'une douleur passée est accompagné de satisfaction, de même que le souvenir d'un plaisir passé emporte ordinairement avec lui le regret. Nous

avons donc en nous naturellement un remède au malheur, dans cette puissance de la vie qui transforme en bien le mal, à mesure qu'il nous arrive.

Mais cette faculté ne se borne pas à la mémoire. Il s'opère continuellement en nous, par d'autres voies, le même phénomène de transformation du mal en bien qui a lieu dans le monde. La foudre, qui écrase, rend la terre féconde; les poisons les plus funestes, combinés d'une certaine façon, deviennent salutaires : de même, en nous, par un profond mystère, la douleur amène des développemens de passions qui luttent contre elle, lui résistent, lui font équilibre, ou même la font disparaître.

Concluons donc que le malheur absolu est aussi impossible que le bonheur absolu. Nous en sommes garantis par cette instabilité même de toutes choses qui règne dans le monde. Nous en sommes garantis par notre mémoire, qui, amassant en nous nos douleurs, les transforme et en tire des joies. Nous en sommes garantis par nos passions mêmes, qui, se succédant les unes aux autres, nous font échapper au sentiment de leurs chutes, en nous relevant pour nous emporter à d'autres combats et à d'autres revers.

Donc, indépendamment des ressources que nous pouvons tirer de la vertu, et sans entrer dans l'ordre religieux, mais en restant dans l'ordre de la nature, il est certain que la vie humaine est un mélange de bien et de mal, et qu'elle ne peut jamais devenir d'une manière absolue heureuse ou malheureuse.

§ IV. — Du système des compensations.

Est-ce à dire qu'il nous faille adopter cet optimisme, aussi faux que pernicieux et contraire à tout perfectionnement, ce système des compensations naturelles dans les destinées humaines, si répandu aujourd'hui et si trivial? L'épicuréisme a abusé des ressources que la nature nous a laissées contre le malheur, de même que le christianisme avait abusé du mal qui entre nécessairement dans la composition de notre vie.

De ce que le malheur absolu est impossible, les philosophes ennemis du christianisme ont conclu que nous avions tort de nous plaindre de la Nature, et ils ont prétendu réhabiliter complètement cette Nature que le christianisme avait maudite.

Ce point de vue a surgi et devait surgir à la suite du protestantisme; car le protestantisme était déjà jusqu'à un certain point un retour à la Nature. Aussi après le protestantisme est venue la controverse de Bayle, puis l'optimisme religieux de Leibnitz, puis l'optimisme épicurien dont nous parlons.

Ce furent, il faut bien le remarquer, des grands seigneurs, tels que le comte de La Rochefoucauld et milord Bolingbroke, qui répandirent les premiers ces maximes, que la Nature est une bonne mère, qui a fait pour nous tout ce qu'elle a pu, et qui a distribué également entre nous ses faveurs. « Quelque différence qui paraisse « entre les fortunes, dit La Rochefoucaud, il y a une certaine com- « pensation de biens et de maux qui les rend égales. » Fontenelle était à peu près du même sentiment : « A mesurer, dit-il, le bonheur « des hommes seulement par le nombre et la vivacité des plaisirs « qu'ils ont dans le cours de leur vie, peut-être y a-t-il un assez « grand nombre de conditions assez égales, quoique fort différentes. « Celui qui a moins de plaisirs les sent plus vivement; il en sent une « infinité que les autres ne sentent plus, ou n'ont jamais sentis; et « à cet égard la Nature fait assez son devoir de mère commune. » Mais lorsque Pope eut chanté le système du *tout est bien* que lui avait formulé Bolingbroke, et lorsque Voltaire eut importé ce système en France, l'épicuréisme se trouva avoir toute une théologie à opposer à la théologie chrétienne.

Le premier point de cette philosophie est que le bonheur est non-seulement la loi, mais la fin et la règle unique de tous les êtres :

> Dieu m'a dit : Sois heureux; il m'en a dit assez (1).

Le second point, c'est que, dans la destinée de chaque homme, le bien et le mal se compensent :

> Le malheur est partout, mais le bonheur aussi (2).

Le troisième point, c'est que toutes les destinées sont par conséquent également partagées en bien et en mal :

> Le ciel en nous formant mélangea notre vie
> De désirs, de dégoûts, de raison, de folie,

(1) Voltaire, *Discours en vers.*
(2) *Ibid.*

De momens de plaisir et de jours de tourmens.
De notre être imparfait voilà les élémens.
Ils composent tout l'homme, ils forment son essence;
Et Dieu nous pesa tous dans la même balance (1).

La conclusion de ce système est l'immobilité; car si toutes les conditions sont égales, s'il y a dans toutes les professions la même mesure de biens et de maux, et si la seule loi et la seule fin de notre être est le bonheur de la façon qu'on l'entend dans ce système, il est évident que tout est justifié, et que ce serait folie que de vouloir changer la situation du monde.

Voilà cependant la base que l'épicuréisme du dix-huitième siècle a opposée au christianisme : l'égalité du bonheur dans tous les hommes et dans toutes les conditions! Honneur à Jean-Jacques, qui, sans avoir de philosophie complète à mettre en parallèle avec celle-là, éleva sa voix puissante pour réclamer contre une telle doctrine, et, soutenant l'existence du mal, en demanda la guérison. « Au moins, « s'écria-t-il, doit-on mettre une grande différence entre les maux « des dernières classes de la société et ceux qui affligent les pre- « mières; car les maux du peuple sont l'effet de la mauvaise con- « stitution de la société, les grands au contraire ne sont malheureux « que par leur faute. »

Mais ce n'est pas seulement par sentiment qu'il faut repousser ce système. Tous ses prétendus axiomes sont des erreurs capitales.

Pour commencer par le dernier, non, toutes les conditions ne sont pas égales. Il est bien vrai, comme nous l'avons dit, que la Nature a mis des limites au malheur; mais la Nature ou la Providence a deux manières de compenser le mal : elle peut compenser nos douleurs en nous donnant, et en nous ôtant. Quand une douleur physique devient excessive, nous tombons en syncope; quand nos maux se repètent, nous devenons insensibles; quand ils deviennent trop grands pour nos forces, nous mourons. Le sommeil, l'insensibilité, la mort, sont donc des compensations que nous a ménagées la Nature. Les optimistes épicuriens du dix-huitième siècle auraient dû compter ces compensations *en moins*, si je puis ainsi parler, parmi celles qui leur faisaient paraître si supportable la condition de tous les parias de la terre. Oui, il est vrai que dans la nature, suivant

(1) Voltaire, *Discours en vers.*

l'axiome d'Hippocrate, tout concourt, tout conspire, et tout consent. De quelque façon, donc, que la société soit organisée, quels que soient les maux qui pèsent sur certains hommes, la Nature saura trouver, non pas des remèdes, mais, si je puis parler ainsi, des calus à leurs douleurs. Quand un homme perd sa liberté, dit Homère, Jupiter lui enleve la moitié de son ame. Ce mot d'Homère est d'une verité sublime. Telle est en effet la bonté de la Providence; elle nous ôte dans nos douleurs les facultés qui nous les rendraient intolérables.

Vous accablez un homme de maux : qu'arrive-t-il? La Nature l'endurcit. Si quelque chose a été donné et laissé à cet homme, il deviendra peut-être un méchant plein d'énergie, comme il pourra devenir en certains cas grand, héroïque, sublime, Spartacus ou Epictète. Mais si son génie est naturellement faible, ou si le mal que vous lui faites est plus fort que lui, il deviendra imbécile, stupide; il perdra, suivant le mot d'Homère, la moitié de son ame. Voilà la *compensation* que la Nature trouvera à ses maux. Cependant, comme vous n'avez pas combattu en lui la condition animale qui est en nous tous, il aura des brutes leur instinct, leurs appetits, leurs plaisirs, et, n'étant pas homme par l'intelligence, ces instincts l'occuperont tout entier. Vous le vanterez alors comme un homme heureux, et Voltaire chantera ses jouissances; et, voyant qu'un tel homme a des joies sur la terre, il conclura que

Dieu nous a tous pesés dans la même balance!

Voilà une amère dérision!

Prenons maintenant les compensations de la Nature quand elle nous donne au lieu de nous ôter. Il est vrai que la Nature donne au paria certaines ressources pour lutter contre ses maux; elle ne se borne pas toujours à le préserver de l'excès du mal en le tronquant et en le défigurant : mais ces présens de la Nature, pour être des dons positifs, sont-ils une veritable indemnité, ou seulement une espèce de prime d'assurance contre un nouveau surcroît de douleur? Les Scythes crevaient, dit-on, les yeux à leurs esclaves : il est certain que le sens de l'ouïe devait en devenir plus vif et plus subtil. Mais cette compensation tournait-elle au profit des esclaves, excepté qu'elle les rendait plus propres aux travaux dont il plaisait à leurs maîtres de les accabler, et qu'elle les garantissait ainsi d'un

excès de mauvais traitemens ou de douleurs, excès contre lequel d'ailleurs la Nature aurait encore eu au besoin une dernière compensation dans la mort?

Voilà donc à quel prix on peut soutenir ce système de l'égalité des conditions : c'est en soutenant que toutes les altérations du type humain n'en sont pas; c'est en soutenant qu'un être grossièrement ébauché est l'égal d'un être dont toutes les facultés seraient développées; c'est en soutenant que l'idiot ou l'insensé est l'égal d'un homme raisonnable.

Pourtant on arrive incontestablement à cette théorie quand on considère le bonheur uniquement sous le rapport de la *quantité* de bien et de mal qui nous est départie.

Si à une quantité donnée vous ajoutez des quantités égales en plus et en moins, vous ne changerez rien au résultat, disent les géomètres. De même, ont dit les partisans du système des compensations, si à un homme de facultés et de condition ordinaires nous ajoutons soit le génie, soit la puissance et la fortune, il va en résulter pour lui en même temps de grands plaisirs et de grandes douleurs : sa condition essentielle n'en sera donc pas changée. Puis si nous ôtons à cet homme au lieu de lui donner, le résultat sera toujours le même : il pourra descendre dans l'échelle humaine, sans rien perdre de son bonheur; il aura moins de jouissances, mais il aura moins de revers; ou bien il n'aura pas les mêmes jouissances, mais il en aura d'autres. Il y aura toujours compensation, équilibre. La vie humaine est une équation dont les termes, chargés de coefficiens différens, sont au fond identiques.

La chose est probable, en effet, si on admet la méthode, c'est-à-dire si on admet que le bonheur réside dans la quantité de bien et de mal, de jouissances et de douleurs, et que les jouissances et les douleurs peuvent se compenser comme des quantités arithmétiques se compensent entre elles. Dans un cas, les facultés de l'homme sont développées; dans un autre, elles sont atrophiées : mais si le but, la fin de l'homme est la quantité de momens doux ou douloureux qu'il éprouve toute compensation faite, qu'importe l'un ou l'autre sort? Compensation faite, cette quantité est peut-être la même.

Voilà ce qui a rendu ce système si séduisant, si commun, si vulgaire. Il règne aujourd'hui partout; il est si généralement admis, que personne n'ose le combattre, et pourtant, en le considérant en

face, il paraît si absurde, que personne n'y croit sérieusement. On le redit des lèvres, et dans le fond du cœur on le repousse.

Cela nous conduit à nous demander si la base même de ce système ne serait pas une absurdité, si en effet le but et la fin de l'homme sont le bonheur entendu comme il l'est dans ce système, et si cette prétendue compensation du bien et du mal ne serait pas, par hasard, une méthode fort grossière et une erreur fondamentale.

§ V. — Suite.

Vous avez devant vous, je suppose, une belle statue, l'Apollon ou la Vénus : vous lui rendez le nez camus ; sera-ce une compensation que de lui alonger l'oreille? De l'Apollon vous pourriez faire ainsi un Midas, de l homme un singe, du singe un animal plus stupide encore, et en continuant vous arriveriez à un bloc de matière. Cependant vous auriez toujours la même quantité de matière, divisée dans le même espace.

Il en est ainsi de l'homme. L'homme est un assemblage harmonieux de facultés diverses. Il est impossible de retrancher les unes sans nuire aux autres, et sans défigurer l'ensemble. Il ne s'agit pas de savoir si le développement de l'une de ces facultés compense l'absence ou l'atrophie des autres. Trouveriez-vous un homme heureux si, ayant faim et soif, il avait seulement de quoi satisfaire sa faim ou sa soif? Si c'était sa faim, il pourrait mourir de soif; si c'était sa soif, il pourrait mourir de faim.

Il ne faut donc pas dire, par exemple : Voilà un homme qui est dépourvu d'intelligence, mais qui jouit de la vie matérielle; il est heureux. Non, il n'est pas heureux, puisqu'il est dépourvu d'intelligence. Mais, direz-vous, il n'en sent pas le besoin; donc, sous ce rapport, il n'est pas malheureux. Et moi, je vous réponds qu'étant homme, il sent ce besoin : qu'importe qu'il n'en ait pas conscience? Ce besoin est en lui; ce besoin non satisfait fausse toutes ses facultés, rend toutes ses autres jouissances différentes de ce qu'elles devraient être. Il assouvit sa faim ou sa soif comme une brute : donc il n'a pas sous ce rapport le bonheur d'un homme qui satisfait sa faim ou sa soif.

Donc le système qui consisterait à mettre en parallèle le bonheur matériel que cet homme éprouve avec les jouissances analogues qui

conviennent à l'homme véritable, à l'homme doué d'intelligence, aurait d'abord tout en cela.

Mais ce système aurait encore bien plus tort, s'il voulait présenter ces jouissances matérielles d'un homme dénué d'intelligence comme la compensation des plaisirs d'intelligence qui lui manquent. Ce serait comme si l'on voulait soutenir que nous pouvons recevoir par un sens les idées qui nous sont communiquées par un autre. Un animal pourrait manger et boire avec plaisir une journée entière, sans que la jouissance qu'il en ressentirait, quelque grande qu'on voulût la supposer, pût être mise en compensation avec le moindre plaisir intellectuel.

Et réciproquement les jouissances intellectuelles ne sont pas une compensation à des souffrances d'un autre ordre.

Il y a en nous, pour ainsi dire, plusieurs vies différentes qui s'unissent sans se mêler et se confondre.

Pascal souffrant d'une douleur de dents résolut un problème difficile. Psychologiquement, l'attention qu'il portait à son problème l'empêchait-elle de souffrir? Non.

Voltaire suppose Archimède, trompé par sa maîtresse, et forcé de rester dans la rue exposé au froid, à la pluie, à la grêle, pendant que son rival est admis chez la belle; Archimède, pour passer le temps, s'occupe de géométrie, et découvre la proportion du cylindre à la sphère : Voltaire demande s'il n'éprouve pas un plaisir cent fois au-dessus de celui qu'éprouve son rival.

Non. Entre ces deux plaisirs il n'y a aucun terme de comparaison. Aussi Archimède pourrait être à la fois très malheureux de la trahison de sa maîtresse et très ravi des beautés de la géométrie.

Combien de philosophes, combien d'artistes ont été dans ce cas, pour ainsi dire, toute leur vie! Est-ce que jamais le génie a guéri les plaies du cœur? Demandez-le au Tasse, comme à Molière et à tant d'autres.

Donc cette arithmétique qui consiste à compenser nos facultés les unes par les autres, à opposer nos joies et nos douleurs comme si elles étaient toutes de même nature et parfaitement commensurables entre elles, est une fausse arithmétique. Raisonner ainsi, c'est ressembler à un géomètre qui additionnerait ensemble des portions de cercle avec des portions de lignes d'un ordre différent.

§ VI. — De la vraie notion de la vie.

Je le répète, on a peine à comprendre comment le dix-huitième siècle, ce siècle novateur, ce siècle qui a produit la doctrine de la perfectibilité, ce siècle terminé par la révolution française, a pu en même temps donner naissance à ce système de l'égalité des conditions. Si, comme le dit ce système, la loi unique des créatures est le bonheur, et si le bonheur est toujours compensé, il n'y a pas de raison pour faire un effort quelconque en faveur du perfectionnement du monde. Autant vaut être fou que sage, méchant que bon. La civilisation n'a rien de supérieur à la barbarie. Fénelon ou Voltaire est l'égal d'un sauvage de la Nouvelle-Hollande; et l'on arrive finalement à cette conclusion, que le plus heureux des êtres organisés est peut-être le plus simple, une huître ou un corail.

Il suffit qu'une ligne droite s'inflechisse d'une certaine façon pour que ce ne soit plus une ligne droite, et qu'il n'y ait plus entre ces deux choses différentes de commune mesure; nous regardons même comme des fous ceux qui s'obstinent à chercher la quadrature du cercle : et on a pu supposer qu'il y a une commune mesure de bonheur entre tous les êtres, comme si ces êtres étaient tous de la même nature!

Combien il est plus sage de croire que chaque être a sa destinée propre et spéciale!

Cependant, si le premier axiome de la philosophie que nous combattons était vrai, si le bonheur était non seulement la loi, mais la règle et la fin de tous les êtres, il faudrait en effet que cette sorte de compensation par voie de plus et de moins, d'addition et de soustraction, fût possible, et que son résultat fût le même pour toutes les créatures; ou bien Dieu nous paraîtrait le plus cruel et le plus absurde des tyrans.

Donc, si cette balance n'est pas vraie, s'il est absurde de prétendre que le sort d'une huître est identiquement égal à celui d'un homme, c'est que le principe même du système est absurde; c'est que le bonheur, entendu comme il l'est dans ce système, n'est pas la fin des créatures.

Cela nous conduit à réfléchir sérieusement sur la vraie notion de la vie.

Non, la fin de toute créature n'est pas le bonheur entendu comme il l'est dans le premier axiome de Voltaire. Les créatures n'ont pas été faites pour être heureuses, mais pour vivre et se développer en marchant vers un certain type de perfection.

Nous avons de cela une image bien sensible dans l'enfant. Dites-moi quel est le but de la nature dans un enfant? je parle à la fois de son corps et de son esprit. Tout en lui n'a qu'un but, une fin : c'est d'arriver à l'état d'homme. Il n'en a pas moins pour cela sa vie d'enfant. On peut même soutenir, comme Jean-Jacques dans l'*Émile*, que la meilleure éducation qu'on puisse lui donner peut s'accorder avec cette vie d'enfant, de telle sorte que s'il vient à mourir avant d'être un homme, il ait été aussi heureux que le comporte son état d'enfance. Mais enfin cet état n'est évidemment pas son but, sa fin ; il n'est pas enfant pour rester enfant, il est enfant pour devenir homme.

De même que la vie de l'enfant est une aspiration vers la vie de l'homme, notre vie actuelle ne serait-elle pas une simple aspiration à un état futur? En ce cas, la question serait bien changée; car il ne s'agirait pas d'être heureux, mais de vivre de cette vie pour vivre ensuite d'une autre vie.

Cet horizon immense vous répugne-t-il, et voulez-vous vous rabattre à la vie présente? Vous aurez beau faire, vous retrouverez toujours au fond de vous-même cette nécessité de marcher et de vous avancer sans cesse de changement en changement.

Le grand lyrique Pindare a dit admirablement : « La vie est la trace d'un char ; » mais c'est de la vie écoulée, de la vie morte, pour ainsi dire, qu'il a voulu parler. Quant à la vie vivante, si je puis m'exprimer ainsi, nous pouvons bien nous en faire une idée, mais elle est indéfinissable. C'est la roue en mouvement : mais qu'est-ce que la roue en mouvement? Si la roue s'arrête, ce n'est plus la roue en mouvement ; et, de même, si la vie s'arrête, ce n'est plus la vie, c'est la mort. La roue en mouvement n'est jamais fixée; elle n'est plus ici, car elle est déjà là ; elle n'est pas là, car elle est encore ici ; elle n'est pas entre les deux points, car elle serait arrêtée; et pourtant elle parcourt successivement tous les points. Ainsi de la vie : nous ne sommes jamais ni dans une idée, ni dans un plaisir, ni dans une souffrance, mais toujours nous sortons d'une idée, d'une jouissance ou d'une douleur, pour entrer dans une autre; nous ne sommes

plus dans celle-là, nous ne sommes pas encore dans celle-ci, et déjà celle-ci est passée :

Le moment où je parle est déjà loin de moi.

Notre vie n'est donc pas même un point entre deux abîmes, comme dit Pascal, à moins d'entendre par ce point un point mathématique, un point sans dimension.

Ce qui *est* donc véritablement en nous, ce n'est pas l'être modifié par le plaisir ou la douleur, c'est l'être qui sort de cette modification. Émersion d'un état antérieur, et immersion dans un état futur, voilà notre vie. L'état permanent de notre etre est donc l'aspiration.

Or la multitude des hommes, qui n'a pas réfléchi à cela, accomplit ses phases de changement et de transformation sans en avoir conscience. Elle cherche le bonheur sans jamais le rencontrer; mais, en cherchant le bonheur, elle remplit sa fin, qui est, non pas d'être heureuse, mais d'avancer. Elle croit toujours qu'elle va se fixer, et toujours la rive fuit devant elle. Nous rêvons le repos dans le monde, où il n'y a que mouvement et jamais repos; et de même nous rêvons le bonheur dans la vie, où, par une nécessité absolue, il n'y a que changement continuel et jamais durée sans changement.

Fontenelle, dont les partisans du bonheur sur la terre ne récuseront pas le témoignage, dit de *presque tous les hommes* : « Incapables « de discernement et de choix, poussés par une impétuosité aveugle, « attirés par des objets qu'ils ne voient qu'au travers de mille nuages, « entraînés les uns par les autres sans savoir où ils vont, ils compo- « sent une multitude confuse et tumultueuse, qui semble n'avoir « d'autre dessein que de s'agiter sans cesse. Si, dans tout ce dés- « ordre, des rencontres favorables peuvent en rendre quelques-uns « heureux pour quelques momens, à la bonne heure : mais il est « bien sûr qu'ils ne sauront ni prévenir, ni modérer le choc de tout « ce qui peut les rendre malheureux. Ils sont absolument à la merci « du hasard. »

Nous ne dirons pas, comme Fontenelle, qu'ils sont abandonnés au hasard; mais nous dirons qu'ils marchent, sans le savoir, vers un état futur.

C'est ainsi que la question du bonheur nous conduit nécessairement à la philosophie et à la religion.

§ VII. — Des opinions sur le bonheur.

Doctrine de Platon, Épicuréisme, Stoïcisme, Christianisme.

A un point de vue élevé, les poètes sont ceux qui, d'époque en époque, signalent les maux de l'humanité, de même que les philosophes sont ceux qui s'occupent de sa guérison et de son salut.

Puisque le monde est en partie livré au mal, il est évident que les hommes ont dû se préoccuper de tout temps des moyens d'échapper à ce mal, et que la question du bonheur a dû être le fond de la philosophie.

C'est ce qui a eu lieu, en effet. La question du bonheur a toujours été le fond de la philosophie comme elle est aussi le fond de la religion : car la philosophie et la religion sont identiques.

Nous ne remonterons pas dans cet article aux philosophies et aux religions de l'Orient. Il nous suffira de suivre rapidement la filiation des idées depuis la Grèce jusqu'à nous.

Il est si vrai que cette question du bonheur est le fond même de la philosophie, que c'était sur ce terrain que disputaient entre elles toutes les sectes de la Grèce. « Dès qu'on ne s'accorde pas sur le « souverain bien, dit Cicéron, on disconvient sur tout le fond de la « philosophie : *Qui de summo bono dissentit, de tota philosophiæ ra-* « *tione disputat* (1).

C'est parce que Socrate mit tous les esprits à la recherche de la solution du bonheur qu'il fut déclaré par l'oracle de Delphes le plus sage des hommes. Sa célèbre devise se rapporte au bonheur : *Connais-toi*, afin de te conduire et d'être heureux. L'initiative glorieuse quon lui reconnaît, et qui a fait dire que les écoles philosophiques sortirent de Socrate, n'a pas d'autre origine.

Varron prétend que de la question du bonheur naquirent, en Grèce, deux cent quatre-vingts sectes. Il est probable que c'est là, comme dit Bayle, un jeu d'esprit de Varron. Mais, en tout cas, il est évident que toutes ces sectes, quelque nombreuses qu'on veuille les supposer, durent se rapporter essentiellement à trois : la secte de Platon, la secte de Zénon, la secte d'Épicure.

Le duel principal fut et ne pouvait être qu'entre ces trois philo-

(1) De Fin. boni et mali, c. 5.

sophies. En effet, ou vous êtes satisfaits de la Nature, et vous vous y conformez; ou bien vous réprouvez la Nature, et vous cherchez ailleurs une autre règle de conduite; ou enfin vous l'acceptez sans en être pourtant satisfaits, et vous prétendez la corriger et la perfectionner suivant un type supérieur que vous avez en vous ou que vous démêlez en elle. Le duel est donc, 1° entre ceux qui sont satisfaits de la nature, ou qui, sans en être satisfaits, l'acceptent comme un maître, un arbitre, un juge souverain, dont il n'est pas possible d'appeler (*Épicure*); 2° ceux qui, mécontens de la Nature, en appellent à eux-mêmes (*Zénon*); et 3° ceux qui regardent cette Nature comme un état imparfait, mais transitoire, dont il est possible de corriger les défauts en se conformant à un certain idéal (*Platon*).

Platon, Épicure, et Zénon, voilà les trois solutions tranchées du problème que Socrate avait posé.

Platon précéda d'un siècle Épicure et Zénon; mais ces deux derniers naquirent en même temps, pour s'opposer l'un à l'autre, et faire à eux deux une sublime antithèse.

Au surplus ces deux solutions contraires du stoïcisme et de l'épicuréisme sont tellement la conséquence du double aspect de notre vie, du mélange de bien et de mal qui s'y trouvent, que cent ans avant Platon, deux siècles avant Épicure et Zénon, Démocrite et Héraclite avaient présenté en regard le même contraste. Épicure et Zénon ne firent, pour ainsi dire, que reproduire avec plus de lumière et d'éclat ces deux figures, cachées dans le voile d'une antiquité déjà profonde, et devenues les deux types de l'homme content de la Nature et de l'homme mécontent de son sort. On sait qu'Épicure emprunta à Démocrite les principaux points de son système, de même que les stoïciens puisèrent beaucoup de leurs idées dans la vieille école ionienne.

Acceptation de la Nature telle qu'elle est, voilà le fond du système d'Épicure.

Réprobation de la Nature et substitution complète d'une vie différente appelée Vertu, voilà le fond du système de Zénon.

Platon ne réprouve absolument ni n'accepte absolument la Nature. Et cependant, imbu des idées théologiques de l'Orient, il importe en Grèce les germes confus de la doctrine de la chute et de la rédemption.

Le système d'Épicure est le plus simple; et cela devait être.

Épicure repousse le passé antérieur à cette vie, comme l'avenir qui peut la suivre; il part du présent, et s'y tient. Pour lui encore plus que pour tout autre, la philosophie se réduit donc à la question du bonheur; c'est uniquement l'art de conduire l'homme au bonheur par le moyen de sa raison. Il s'agit du présent, de la réalité actuelle; qu'est-il besoin de métaphysique et de théologie? Ouvrir les yeux et voir ce qui est, sans trop se soucier de la genèse des choses; puis se conduire en conformité de ce qui est; s'affranchir des maux corporels et des troubles de l'ame; se procurer ainsi, s'il est possible, un état exempt de peine, par la satisfaction réglée des besoins, appétits et désirs que nous a donnés la Nature: voilà le bonheur et la philosophie. Vous voulez percer plus loin dans les secrets du monde; vous vous demandez ce que c'est que cette Nature dont vous faites partie et qui vous enserre: Épicure satisfait cette curiosité avec les atomes. Mais encore une fois l'éthique est la seule chose qu'il considère comme importante; la physique et la métaphysique qui se rapportent à son système n'en sont que des accessoires.

Tout ce qu'au dix-huitième siècle et au commencement du nôtre ont érigé d'idées philosophiques les partisans de la Nature, le déisme de Bolingbroke, de Pope et de Voltaire, l'égoïsme de La Rochefoucauld, le sensualisme de Condillac, l'intérêt bien entendu d'Helvétius, le matérialisme atomistique de nos savans, l'utilitairisme de Bentham, tout cela était dans Épicure. Ses livres, perdus, ont pour ainsi dire été retrouvés au dix-huitième siècle. Des dieux tranquilles et impassibles hors du monde; nul rapport entre l'homme et la divinité, ce qui revient au même que la négation de toute divinité; le monde conduit par le hasard, ou par les causes secondes; les atomes s'accrochant ensemble suivant toutes les combinaisons possibles; l'homme jeté au milieu de ces forces contraires, sans pouvoir aspirer à savoir pourquoi, et obligé de mettre sa raison à s'accommoder avec elles; l'intérêt de chacun mobile unique et légitime de toutes nos actions; l'utilité base de toute législation; puis la partie noble du système, la vertu unie au plaisir, l'intérêt bien entendu conduisant à la morale et au bonheur; Épicure avait, dès le quatrième siècle avant notre ère, concentré dans son œuvre tous les traits divers de cette philosophie, dont nous avons vu si près de nous une reproduction complète.

Nous n'entrons pas ici dans la controverse qui s'est élevée sur la doctrine et la vie de ce grand homme. Nous sommes disposés à le considérer avec vénération sous le jour respectable où nous l'ont représenté, dans l'antiquité comme dans les temps modernes, ses nombreux apologistes. Nous avouons ne pas connaître de génie plus imposant que celui qui s'est agrégé Horace et Lucrèce, et dont l'influence a régné presque sans partage sur des siècles tout entiers. Escorté de tant de disciples, Épicure s'avance dans l'humanité aussi grand que le plus grand des sages. Par un curieux symbole de sa destinée, il fut dans son enfance ce que les Grecs appelaient un *chasseur de spectres*. Il allait, avec la pauvre femme qui lui donna le jour, de maison en maison, faire des lustrations saintes pour mettre en fuite les mauvais génies. Il a fait et il fera toujours le même office pour l'humanité. Il a été et il sera toujours le *chasseur de spectres*, celui qui nous sauve de la superstition. Et cette influence sera toujours utile. Il sera toujours utile et souvent nécessaire de ramener les hommes au point de vue de la terre. Ce qu'Épicure a eu de plus que la plupart de ses imitateurs anciens et modernes, c'est la sainteté avec laquelle il a fait cette œuvre, s'efforçant d'instaurer ce contentement de la terre d'une façon toute religieuse. C'est le législateur pur, intègre, des époques intermédiaires entre une religion qui tombe et une religion nouvelle. Au rapport de tous les anciens, ce fut sa secte qui comparativement se forma le plus vite, qui se maintint la plus nombreuse, et qui dura le plus long-temps; il la vit florissante autour de lui dans son Jardin, et elle subsistait encore dans une grande harmonie six cents ans plus tard, au second siècle de notre ère, lorsque le christianisme allait bientôt tout envahir. Cela devait être: l'epicuréisme devait fleurir à la chute du paganisme, comme il devait renaître à la chute du christianisme. Et par là je n'entends point la nécessité absolue où l'humanité se trouve de détruire par le doute des religions vieillies qui arrêtent sa marche; ce n'est pas cette face de l'épicuréisme que je considère: je veux parler de la légitimité de son règne à certaines époques. Quand les religions sont tombées, que reste-t-il à faire? L'homme est bien forcé d'accepter la vie présente telle qu'elle est: le sage cherche à la passer avec le moindre tourment possible; l'insense la gaspille et la dévore. Alors viennent ces époques, si marquées dans l'histoire, de passions raffinées, de volupté frénetique et de melancolie profonde,

d'incrédulité et de superstition. Alors aussi vient Épicure, sous ce nom ou sous d'autres noms, qui calme l'ardeur insatiable de bonheur dont les hommes sont enfiévrés, qui les console, qui les sauve de la folie, et qui les éloigne autant qu'il peut, par la volupté même, de la fausse volupté. C'est une retraite pour l'humanité que cette doctrine; mais enfin c'est une retraite qui empêche une complète déroute. Cependant l'humanité, s'étant ralliée, et ayant pris confiance en elle-même, à l'abri de cette sagesse qu'elle respecte comme une science et comme une religion, s'aperçoit bientôt que son sort n'est pas de fuir ni de s'arrêter, et marche en avant à de nouveaux combats. Tel est le double rôle de l'épicuréisme : en tout temps, une influence utile à certains égards, et transitoirement, à certaines époques, un emploi dont la légitimité nous paraît incontestable.

Cependant une telle doctrine ne peut jamais être véritablement comprise et adoptée que d'un petit nombre, choisi parmi ceux qui ont à leur disposition une portion suffisante des jouissances de la terre. Si Épicure avait été esclave comme Épictète, qu'aurait-il dit de son système?

Vient donc nécessairement aussi la secte qui réprouve et rejette la Nature. Quelqu'un parmi ceux qui ont étudié le stoïcisme sera peut-être surpris de nous entendre le caractériser de cette façon. Nous savons en effet que les stoïciens affectaient, dans les bases de leur philosophie, d'obéir au principe de l'empirisme, et que leur maxime fondamentale était : « Suivre la nature. » Nous savons que la formule morale de Cléanthe et d'autres stoïciens était : « Vivre « conformément à la nature? » Mais cette contradiction n'est qu'apparente. Car qu'entendaient les stoïciens par vivre conformément à la nature? Ils entendaient vivre conformément à la nature humaine. Or, en quoi consistait précisément la nature de l'homme suivant eux : uniquement dans sa liberté. Vivre conformément à la nature, c'était donc uniquement se conserver libre. C'était donc ne s'attacher à rien de ce qui n'est pas complètement en notre puissance. C'était donc se séparer essentiellement du monde, et, par cette analyse et cette séparation, reprendre sa vraie nature. Toute la participation du stoïcien à la vie consistait donc uniquement à obéir volontairement au destin, c'est-à-dire à faire volontairement

le rôle que le destin lui avait donné, mais sans s'y intéresser ; car en s'y intéressant, il cessait d'être libre, il devenait esclave. Encore était-il supérieur s'il refusait même ce rôle. « Souviens-toi, dit « Épictète, qu'il faut que tu te gouvernes partout comme dans un « banquet. Si les plats viennent à toi, étends la main, et prends « modestement. Si celui qui porte le plat passe, ne l'arrête pas; « s'il n'est pas encore arrivé à toi, ne t'avance pas pour y atteindre, « mais attends qu'il arrive à toi. C'est ainsi que tu dois faire pour « les enfans, pour une femme, pour une magistrature, pour les « richesses; et tu seras digne d'un banquet céleste. Mais si tu ne « prends pas les choses qui te seraient présentées, et si tu les mépri- « ses, tu ne seras pas seulement digne d'un banquet céleste, mais tu « seras encore d'un degré plus haut. Car quand Héraclite, Diogène, « et autres semblables, ont fait ainsi, ils ont été à bon droit appelés « divins, et ils l'étaient en effet. »

Mépriser complètement la vie, la laisser couler, comme ils disaient, en se réfugiant en soi-même ; se regarder relativement à cette vie comme un spectateur, ou tout au plus comme un acteur dans une comédie; laisser au destin la responsabilité de son œuvre; ne pas songer à tempérer ses passions, mais les déraciner; se créer sans passions, faire de soi une intelligence libre, une liberté; telle fut, comme chacun le sait, la morale des stoïciens. Ils avaient pour cette vie un tel dédain, qu'ils s'attachèrent à démontrer que l'ame humaine était périssable, et que nous n'avions pas à craindre que la vie s'étendît au-delà de ce monde. Ils avaient pour ce monde un tel dégoût, qu'ils donnèrent à leur sage le droit de s'ôter la vie, comme une suite de sa liberté et une récompense de sa vertu.

Platon, avons-nous dit, n'avait ni reprouvé absolument ni accepté absolument la Nature. Son œuvre est un mélange de l'inspiration socratique et de solutions orientales. Ce double caractère d'un Grec qui avait conversé huit années avec Socrate, et qui ensuite s'était fait le disciple des pythagoriciens et des prêtres d'Égypte, se retrouve partout dans ses ouvrages. La direction donnée par Socrate consistait, comme nous l'avons vu, à tourner toutes les investigations vers la question de la morale et du bonheur. Platon accepte complètement cette direction; mais il résout le problème avec une théologie puisée en Égypte et chez les pythagoriciens de la Grande-

Grèce, qui eux-mêmes n'étaient qu'un rameau de la philosophie orientale. Il dit avec Socrate (1) que toutes nos recherches doivent avoir pour but la découverte de ce qui est *le bien*, et que nous n'avons pour y parvenir d'autre moyen que l'étude de l'homme, la connaissance de nous-mêmes : *Nihil aliud homini esse investigandum nisi quod potissimum sit et optimum* (τὸ ἄριστον καὶ τὸ βέλτιστον), *idque vero ex ipso homine, ex cognitione suî ipsius, ducendum.* Puis, quand il s'agit de savoir ce qui est *le bien* et *le mieux*, au lieu de le déduire directement de l'etude de l'homme, Platon laisse échapper partout de sa main quasi sacerdotale les antiques solutions religieuses qu'il a recueillies dans ses voyages. Ce n'est plus un Grec, ce n'est plus le disciple de Socrate cherchant, sans le secours d'aucune tradition, la règle de la vie et du bonheur ; c'est un prêtre de Memphis qui parle.

L'ame est une force active par elle-même ; mais, déchue et unie à la matière, elle vit maintenant dans une sorte d'exil et d'emprisonnement. De cette union résultent en nous deux principes différens ; notre ame se compose de deux parties : la partie raisonnable, et la partie déraisonnable ou animale. Mais la première peut retourner à la vie bienheureuse des esprits.

Comment peut-elle opérer ce retour ? En reprenant conscience de toutes les *Idées*, eternels types et modèles des choses. Ces *Idées* existent en Dieu, et percent à travers le monde ; car Dieu a formé les objets sur le modèle des *Idées*.

Mais comment l'ame est-elle incitée à reprendre conscience des *Idées*, et à se débarrasser de la matière pour s'elever à Dieu ?

Par l'Amour. L'Amour est l'aile que Dieu donne à l'ame pour remonter à lui.

Y a-t-il rien de plus naturel aux hommes que l'Amour ? Ils aiment naturellement tout ce qui est beau, parce que leur ame descend de la source même de la beaute. Mais tout ce qui ressemble en quelque chose à cette beauté primitive les émeut plus ou moins, selon que leur ame est plus ou moins attachée au corps. Ceux dont l'ame est plus dégagée adorent dans la beauté des objets de la terre cette beauté souveraine dont ils ont conservé le souvenir et pour laquelle ils sont nés ; et cette adoration produit en eux la Vertu. Mais ceux

(1) *Phédon.*

qui sont enfoncés et embourbés dans la matière, ne conservant plus aucune idée de la souveraine beauté, courent avec fureur après les beautés imparfaites et passagères, et se plongent, sans respect pour eux-mêmes, dans toutes sortes d'impuretés.

Le bonheur, donc, suivant Platon, n'existe nullement dans le rapport direct que nous pouvons avoir avec les différens objets qui s'offrent à nous dans le monde; mais, par ces objets, nous nous mettons en rapport avec les idées de beauté qui sont cachées derrière eux comme derrière un voile. C'est là la seule route de bonheur que nous puissions suivre.

Or ces *Idées* ayant une existence réelle en Dieu, il s'ensuit que Dieu seul est le véritable bien. Notre bonheur à nous consiste à nous rendre aussi semblables à Dieu que nous le pouvons.

Ainsi, en définitive, deux guides nous sont donnés pour nous conduire vers Dieu, c'est-à-dire vers le bonheur : la Raison, et l'Amour. La Raison enseigne le bon chemin, et empêche qu'on ne s'égare. L'Amour nous incite à marcher, il fait qu'on ne trouve rien de difficile, il adoucit les travaux et les peines inséparables de ce combat.

Appelez l'Amour la Grace; explicitez davantage l'existence réelle et objective des *Idées*, lien mystérieux entre Dieu et le monde, où votre pensée rencontre la pensée divine; réalisez complètement ce Νοῦς, ce Λόγος, ce Verbe, cette Sagesse, que Platon distingue encore en Dieu, pensée créatrice de Dieu en puissance, de même que les *Idées* sont sa pensée créatrice déjà effectuée; enfin trouvez à ce Verbe un homme pour l'incarner; faites-lui une histoire, une tradition; et tous les termes de cette chaîne mystérieuse qui unit l'homme à Dieu s'illumineront à vos yeux, et vous donneront le Christianisme.

Comment donc cette théologie n'a-t-elle pas fait de Platon un moine chrétien? C'est que Platon, en s'y confiant, avait pour but, non de réprouver la nature et la vie, mais de les améliorer et de les transformer. Ici revient l'inspiration socratique, ici se retrouve le génie grec. Pourquoi Platon avait-il été chercher cette doctrine en Orient? Pour accomplir l'œuvre proposée par Socrate; pour perfectionner la vie humaine. S'en étant pénétré, il devait donc l'appliquer à ce but. Aussi toute cette doctrine tourne-t-elle chez lui à la vie active, à la vie pratique. C'est une explication du monde et de

notre destinée qu'il enseigne; ce n'est pas le renversement de la nature et de la vie. Il y a donc dans Platon, préludant au Christianisme, une sorte d'acceptation de la nature et de la vie, qui n'existera pas chez ses successeurs les Pères du christianisme, quand les trois termes divins de la série qui joint le ciel à la terre auront pris une telle consistance pour leur foi, et auront à leurs yeux une réalité si anthropomorphique, que cette lumière céleste ne leur laissera plus voir la terre que comme un obscur cachot d'où ils auront hâte de sortir, surtout lorsque, joignant le Stoïcisme au Platonisme, ils auront adopté des stoïciens l'idée de la prochaine fin du monde.

Platon, je le répète, tourne au contraire toute cette théologie au perfectionnement de la nature et de la vie. Est-ce chez lui une contradiction? Nous ne le croyons pas; car, malgré les nuages que nous laissent sur ce point ses écrits, il est certain qu'il admettait en même temps l'opinion pythagoricienne de la métempsychose et des existences successives? Conséquemment sa théologie ne le conduisait en aucune façon à ce renversement du monde où se précipitèrent les stoïciens et les chrétiens.

Quoi qu'il en soit, il suffit de jeter les yeux sur ses ouvrages pour voir que sa doctrine est toujours pour lui une sorte d'introduction à la vie pratique. A ses yeux le souverain bien est quelque chose d'inaccessible pour la raison humaine; nous y tendons, nous devons y tendre, nous ne tendons même qu'à cela au milieu de nos plus grandes erreurs : mais nous ne pouvons y tendre et nous ne devons y tendre qu'à travers le monde. C'est dans le monde que se reflètent les rayons épars de cette Beauté que nous cherchons en vertu de la constitution même de notre être, qui est essentiellement et uniquement une aspiration. C'est là, c'est dans les objets terrestres, que l'Amour, émission céleste de la Beauté céleste, nous saisit, nous enflamme, et nous incite à vivre, c'est-à-dire à nous avancer, d'aspiration en aspiration, vers le souverain bien, vers Dieu. Qui nous dit que ce pelerinage puisse être subitement terminé? Qui peut penser que nous puissions franchir d'un seul saut la distance infinie qui nous sépare de notre but? Ne pouvant pas saisir le bien dans l'unité, nous devons donc le chercher dans la diversité et la contingence. Toutes les manifestations finies du souverain bien ont de l'analogie avec lui, sans être le bien même. Ces manifestations, ce sont les idées du bien que nous recueillons à l'occasion des objets;

ce sont les rayons de beauté que, par une sorte de chimie, nous dégageons de ces objets pour notre avancement. Nous devons donc nous attacher à ce que nous pouvons découvrir du bien véritable, et en faire notre profit : mais vouloir immédiatement l'atteindre, ce serait une folie et un suicide.

C'est par là que Platon nous apparaît, dans l'antiquité, comme le plus grand maître de sociabilité. Il part du dogme et de la chute, il est vrai; mais il semble plutôt le partisan d'un perfectionnement successif que d'un salut instantané. Il ne rejette pas le monde, puisqu'il y cherche sans relâche la beauté divine. Il veut munir l'homme, pour son voyage vers le but qui l'attire, de vertus pour l'escorter et le soutenir : mais quelles sont ces vertus, dont il compose la Vertu? C'est l'esprit de science et l'intelligence (σοφία, φρόνησις), le courage et la constance (ἀνδρεία), la tempérance (σωφροσύνη), et la probité ou la justice (δικαιοσύνη). Nos sciences sont donc à ses yeux infiniment respectables, puisque ce sont des émanations de la beauté divine, et que nous ne pouvons sans elles marcher vers le souverain bien. La vie sociale est donc une des voies de notre perfection, puisque sous un rapport nous ne pouvons nous élever au souverain bien que par la justice. C'est ainsi que la science, l'art et la politique puisent, suivant Platon, leur raison d'être dans l'idée même du souverain bien, qui est leur but. Quant à l'art, l'identification qu'il fait toujours entre le *beau* et le *bon* est trop connue, pour que nous insistions sur ce point; et quant à la politique, la vie morale de chaque homme était tellement liée, pour lui, à la vie civile, qu'il dit (1) que celui qui, à l'aide de la philosophie, s'est maintenu pur de l'injustice et de l'impiété, n'est cependant pas arrivé au plus haut degré, s'il n'a pu vivre dans un état bien constitué.

Quand le Platonisme, l'Epicuréisme et le Stoïcisme, ces trois grandes solutions de la question posée par Socrate, eurent été largement développés, l'œuvre de la Grèce fut accomplie (2).

(1) *République*, liv. VI.

(2) Nous laissons ici de côté, et pour cause, les travaux d'Aristote et de ses disciples Quelque grand que soit Aristote, son rôle est tout autre que celui de Platon, d'Épicure, et de Zénon. Aristote n'a pas eu une opinion particulière et fondamentale sur la question fondamentale de la philosophie. Aristote est par excellence le faiseur d'instrumens de la philosophie, si l'on peut s'exprimer ainsi; il a perfec-

Alors le Christianisme vint. Il fit un mélange du Platonisme et du Stoïcisme. Il adopta la métaphysique de Platon et l'éthique de Zénon. Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer comment se fit ce mélange, comment cette alliance fut nécessaire, utile, providentielle : il nous suffit que le fait soit incontestable.

Comme les stoïciens, les chrétiens repoussèrent la nature et la vie; comme eux, ils se crurent jetés dans le monde pour *supporter et s'abstenir*. Mais tandis que les stoïciens trouvaient leur refuge en eux-mêmes, les chrétiens ayant réalisé ce Verbe dont Platon avait cherché dans la nature les rayons disséminés, s'inclinèrent devant ce Verbe divinisé. Alors non-seulement la nature, mais l'homme disparut; la Grace se substitua partout. Les stoïciens avaient déjà substitué la vertu humaine à la nature; les chrétiens substituèrent l'action divine à la vertu de l'homme. Ainsi la Nature fut complètement abolie, abolie devant l'homme, abolie dans l'homme.

Mais vainement l'ancienne civilisation, vainement les Barbares consentirent à ce sacrifice complet de la nature. L'anathème porté contre elle par le christianisme était exagéré et faux : la sentence n'a pas tenu. La nature et la vie ont périmé l'arrêt du christianisme, et alors on a vu reparaître la doctrine d'Épicure.

Aujourd'hui le combat est entre l'Épicuréisme, qui tantôt se revêt du nom de déisme, tantôt se déclare athée et matérialiste, et un Christianisme dégénéré, qui n'ose plus réprouver la nature et la vie, et cherche honteusement à s'arranger de la terre.

§ VIII. — Du souverain bien.

Nous venons de voir que toute la Philosophie grecque et le Christianisme à sa suite furent une déduction de la question du bonheur, ou, comme disaient les anciens, du bien suprême, du *souverain bien*.

Voltaire, qui vint au monde pour critiquer toute la tradition antérieure du genre humain, ne comprit rien à cette denomination de

tionné la dialectique, il a organisé la logique, il a ouvert largement toutes les routes de la science; il a été aussi grandement créateur qu'il est donné à un homme de l'être. Mais sur la question qui nous occupe, il n'a pris aucune attitude décisive. Quoi qu'on ait pu dire, Aristote, ne s'étant pas séparé de son maître Platon sur le point essentiel, a pu avec raison être rattaché à Platon par les platoniciens.

souverain bien, qui pourtant équivaut à la question même de la philosophie. Il crut que les anciens entendaient par là un état de félicité parfaite; il crut que les stoïciens, par exemple, se vantaient d'être insensibles et invulnérables; il ne comprit pas qu'on pût faire intervenir les ressources de la vertu dans une question de sensations agréables ou douloureuses. En un mot tout dans cette grande tentative des diverses philosophies grecques lui parut complètement *absurde*. « Le bien-être est rare, dit-il; le souverain bien en ce « monde ne pourrait-il pas être regardé comme souverainement « chimérique? Les philosophes grecs discutèrent longuement, à « leur ordinaire, cette question. Ne vous imaginez-vous pas, mon « cher lecteur, voir des mendians qui raisonnent sur la pierre phi- « losophale? Le souverain bien! quel mot! Autant aurait-il valu « demander ce que c'est que le souverain bleu, ou le souverain « ragoût, le souverain marcher, le souverain lire, etc. Chacun met « son bien où il peut, et en a autant qu'il peut, à sa façon, et à « bien petite mesure (1). »

Il faut convenir que jamais Voltaire ne se montra plus superficiel. Quelle est notre condition dans cette vie? De quel œil devons-nous considérer les biens et les maux qui s'y rencontrent? De la réponse que nous nous faisons à cette question naît en nous une certaine conviction philosophique ou religieuse, qui nous constitue en présence de ces biens et de ces maux, ne nous abandonne plus ensuite, et nous sert à supporter les uns et à jouir convenablement des autres. Sans cette conviction, nous ne sommes que des enfans déraisonnables; nous sommes, comme dit Fontenelle, abandonnés au hasard, ou à l'action de la Providence. Avec cette conviction, au contraire, nous sommes des hommes; nous avons en nous un principe d'action, un point d'appui, autre que nos passions, pour réagir sur nos passions et sur le monde extérieur. Voilà la différence d'un homme qui a une religion ou une philosophie, ce qui est la même chose, à un homme qui en est destitué. Est-il étonnant que tout le travail de l'humanité ait consisté dans l'edification des diverses doctrines sur le souverain bien?

Laissons donc de côté les badinages de Voltaire, et résumons en quelques traits la tradition du genre humain.

(1) Dictionnaire philosophique.

Sur cette question : Quelle est notre condition dans cette vie? et comment devons-nous nous y comporter par rapport aux biens et aux maux qui s'y rencontrent?

Platon répond : Il faut vivre de cette vie, s'intéresser à cette vie, mais pour renaître.

Épicure : Vivre, accepter la vie, sans penser à renaître.

Zénon : Ne pas s'intéresser à cette vie, en quelque sorte ne pas vivre ; mais être dès cette vie une force libre, une liberté, se faire Dieu, puissance absolue, vaincre complètement le Destin, s'émanciper, s'affranchir, bien certain qu'après cette vie l'enchaînement au monde est à jamais rompu.

Saint Paul, développé par saint Augustin : Ne pas s'intéresser à cette vie, ne pas vivre ; penser, comme Platon, que c'est un état contraire à la nature originelle de l'homme, et comme Zénon, que cette chaîne ne durera pas long-temps et ne se reproduira plus ; mais tandis que Zénon cherche son Sauveur en lui-même, ne le chercher qu'en Dieu, c'est-à-dire dans cette Sagesse dont parle Platon et qu'il reconnaît comme ayant en Dieu son existence réelle, dans ce Verbe dont ce même Platon a si souvent parlé, et qui s'est véritablement incarné en Jésus.

Les moyens indiqués par ces diverses philosophies sont conformes aux buts divers qu'elles nous assignent.

Platon nous dit : Aime, en cherchant Dieu dans ton amour.

Épicure : Aime-toi.

Zénon : Abstiens-toi.

Saint Paul : N'aime que Dieu.

« Soit que vous mangiez, ou que vous buviez, ou quelque autre « chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu (1). »

Aimer, voilà donc le moyen également indiqué par le Platonisme, l'Épicuréisme et le Christianisme. En effet notre vie n'étant, comme nous l'avons vu, qu'une aspiration, force nous est bien d'aimer et de nous attacher à quelque chose. Le Stoïcisme, ne s'attachant à rien, devait disparaître. Il fallait, si l'on ne voulait pas aimer le monde et les créatures, aimer Dieu ; et c'est ce que le Christianisme a fait, en se tournant exclusivement à cette Beauté divine que Platon avait représentee comme le but vers lequel nous tendons, même

(1) Épître aux Corinthiens, chap. x, v. 31.

sans le savoir, dans toutes nos poursuites de bonheur, et comme la source éternelle de l'Amour.

Montesquieu plaçait la destruction du Stoïcisme au nombre des malheurs du genre humain (1). Il croyait les stoïciens *nés pour la société*. « Il n'y a jamais eu, dit-il, de doctrine dont les principes « fussent plus dignes de l'homme, et plus propres à former des « gens de bien. Elle n'outrait que les choses dans lesquelles il a « de la grandeur, le mépris des plaisirs et de la douleur. Elle seule « savait faire les citoyens, elle seule faisait les grands hommes, elle « seule faisait les grands empereurs. » Montesquieu a jugé du Stoïcisme par quelques stoïciens. Vrai au début, le Stoïcisme devient bientôt une erreur. Son principe, que nous devons aspirer à être une force libre, est vrai; mais sa prétention, que nous devons être une force entièrement libre, détruit à l'instant même toute la bonté de son principe. L'erreur fondamentale du Stoïcisme est d'avoir exagéré l'effort que nous devons faire, de telle sorte que, croyant n'avoir rien fait tant que nous ne sommes pas parvenus à une complète émancipation, nous détruisons par là même tout lien avec la vie et le monde. Être stoïcien et prendre un intérêt réel au monde, c'était une inconséquence. Quelques grands hommes, sans doute, commirent cette heureuse inconsequence, et, s'étant efforcés de se faire Dieux, regardèrent, ainsi que dit Montesquieu, cet Esprit sacré qu'ils croyaient être en eux-mêmes comme une espèce de Providence favorable qui devait veiller sur le genre humain. Mais, encore une fois, c'était une inconséquence, que les théoriciens de la secte ne commirent jamais. Cette doctrine n'enseignait rien comme but de notre amour; elle n'avait donc aucune solution de la vie. Pourquoi être une force, une liberté, un Dieu? Est-ce pour agir sur le monde? Mais vous ne pouvez être cela qu'en vous détachant complètement du monde. Donc point de solution. Pourquoi donc vivre? pourquoi respirer? pourquoi ce monde continue-t-il à exister, ce monde, mauvaise plaisanterie du Destin? Aussi le Stoïcisme enseigna-t-il le dédain de la société, le mépris de la vie, le suicide, et la fin du monde.

La solution épicurienne pouvait se prendre de deux manières. Épicure nous dit de nous aimer nous-mêmes, et d'accepter les lois

(1) *Esprit des Lois*, liv. XXIV.

de la Nature. Mais comment nous aimerons-nous? Est-ce en recherchant les sensations agréables, ou en évitant les sensations douloureuses? La première manière fut celle de l'école cyrénaïque, la seconde fut plus particulièrement celle d'Épicure. Aristippe, cent ans avant Épicure, avait enseigné et pratiqué cet épicuréisme grossier, qui consiste à chercher la volupté partout où on croit la rencontrer. Mais il est évident que cela n'est pas une philosophie. Avoir pour unique principe de rechercher le plaisir, c'est se replonger non-seulement dans la foule des hommes qui agissent ainsi, n'ayant pas conscience de ce que c'est veritablement que la vie, mais même dans la foule des animaux qui obeissent entièrement aux prescriptions de la Nature. Vous cherchez la volupté, dites-vous; mais si vous êtes philosophe assez pour avoir refléchi que la vie n'est qu'une continuelle aspiration et que le présent, pour ainsi dire, n'existe pas, vous devez être bien sûr de ne jamais la rencontrer; vous serez toujours à la désirer et à la regretter. Vous voulez exploiter les créatures au profit de votre égoïsme: mais, si vous êtes parfaitement égoïste, vous n'aurez aucun plaisir dans cette exploitation; et si vous n'êtes pas égoïste, il arrivera, dans ce rapport, que ce seront les créatures qui vous possèderont et qui vous feront souffrir. Le fat Aristippe a beau dire : « Je possède Laïs, sans qu'elle me possède, » on peut affirmer que c'est un mensonge, et qu'elle le possède ou qu'il ne la possède pas.

Épicure était bien loin de cette manière de chercher le bonheur. Il méprisait profondément Aristippe et son école. Il définissait le bien *fuir le mal*. Dans un passage que cite Plutarque, il dit que « la « nature du bien s'engendre de la fuite du mal et de la mémoire « que nous en conservons; que le bien gît à se souvenir que l'on a « été tel et que tel cas est advenu; que ce qui donne une joie inesti- « mable et incomparable, c'est de savoir que l'on a echappé à un « grand mal. C'est en cela, dit-il, que consiste veritablement le « bonheur; c'est donc là qu'il faut viser; c'est à cela qu'il faut s'ar- « reter, sans vaguer en vain de côté et d'autre (1). » Loin donc de regarder le monde comme une coupe de volupté où il n'y avait qu'à s'enivrer sans relache, Épicure et ses vrais disciples avaient plutôt pour principe que notre vie ne devait consister qu'à nous

(1) Plut., Traité *que l'on ne saurait vivre joyeusement selon la doctrine d'Épicure.*

guérir de la douleur. Le plaisir pour eux n'était pas le plaisir, mais un remède; et l'un d'eux, Métrodore, disait que les accidens fâcheux remplissaient tellement toute la trame de la nature et de la vie, que la nature ne saurait où mettre le bien et la joie si auparavant elle ne délogeait pas la douleur. Aussi la vraie secte d'Épicure faisait-elle consister la sagesse à savoir trouver un profond repos à couvert de tous les vents et de toutes les vagues du monde. C'est ce que Lucrèce a si admirablement exprimé, lorsqu'il parle de ce retour sur nous-mêmes et de ce plaisir égoïste que nous éprouvons quand du haut d'un rocher nous considérons la mer en furie et des vaisseaux près de s'engloutir :

Suave, mari magno, turbantibus æquora ventis,
E terra magnum alterius spectare laborem :
Non quia vexari quemquam est jucunda voluptas,
Sed quibus ipse malis careas quia cernere suave est.
Suave etiam belli certamina magna tueri
Per campos instructa, tua sine parte pericli.
Sed nihil dulcius est bene quam munita tenere
Edita doctrina sapientum templa serena,
Despicere unde queas alios, passimque videre
Errare, atque viam palantes quærere vitæ,
Certare ingenio, contendere nobilitate,
Noctes atque dies niti præstante labore,
Ad summas emergere opes, rerumque potiri.
O miseras hominum mentes! ô pectora cæca!
Qualibus in tenebris vitæ, quantisque periclis
Degitur hoc ævi, quodcunque est! Nonne videre
Nil aliud sibi Naturam latrare nisi ut cum
Corpore sejunctus dolor absit, mente fruatur
Jucundo sensu, cura semota metuque (1).

(1) « Il est doux de contempler du rivage les flots soulevés par la tempête et le « péril d'un malheureux qu'ils vont engloutir. Non pas qu'on prenne plaisir à l'in- « fortune d'autrui; mais parce que la vue des maux qu'on n'éprouve point est con- « solante. Il est doux encore, à l'abri du péril, de promener ses regards sur deux « grandes armées rangées dans la plaine. Mais de tous les spectacles le plus agréable « est de considérer, du faîte de la philosophie, du haut de cette forteresse élevée « par la raison des sages, les mortels épars s'égarer à la poursuite du bonheur, se « disputer la palme du génie ou la chimère de la naissance, et se soumettre nuit et « jour aux plus pénibles travaux, pour s'élever à la fortune ou à la grandeur. Mal-

On se représente ordinairement l'Épicuréisme comme la doctrine du plaisir : rien n'est plus faux, quant à Épicure. La vraie doctrine d'Épicure était, au contraire, fort triste. On y cherchait le contentement, il est vrai, mais un contentement tout-à-fait négatif, si je puis m'exprimer ainsi. Il s'agissait de n'être pas malheureux, de fuir l'agitation, les soucis, les inquiétudes, toutes les occasions de souffrance. *Cache ta vie* était le proverbe des épicuriens. Leur maxime était de ne pas s'entremettre d'affaires publiques. La volupté des sens était considérée par eux comme une nécessité, et comme la suite des besoins que nous donne la nature. Mais bien loin d'entretenir ses passions par l'idée que cette volupté fût en elle-même un bien, le sage ne devait tendre qu'à diminuer cette nécessité, et à vivre de plus en plus en repos, à l'abri des passions comme à l'abri du monde. Le calme avec un certain contentement, fondé sur la conscience de ne pas souffrir et d'avoir échappé à des périls sans nombre, voilà donc, en définitive, le souverain bien d'Épicure. Aussi Plutarque s'écrie : « O la grande félicité et la grande volupté « dont jouissent ces gens-là, s'esjouissant de ce qu'ils n'endurent « pas de mal, qu'ils ne sentent aucun souci, ni ne souffrent dou- « leur quelconque ! » et il tâche de leur remontrer que cette espèce de calme plat où ils se fixent n'est pas chose bien desirable : « Pla- « ton, dit-il, ne vouloit pas qu'on estimât la délivrance de tris- « tesse et d'ennui volupté, mais qu'on la regardât seulement « comme la première ébauche des gros traits d'une peinture, une « sorte de mélange du blanc et du noir où rien de dessiné ne paroî- « troit encore. Mais il y a des gens qui, montant du bas au milieu, « faute de bien savoir ce que c'est que le bas et ce que c'est que « le milieu, estiment que le milieu soit la cime et le bout, comme « font Épicure et Métrodore, qui définissent la nature et substance « du bien-être fuite et délivrance du mal, et s'esjouissent d'une « joie d'esclaves ou de captifs prisonniers, que l'on a tirés des « prisons et déferrés, qui tiennent pour un grand bien que l'on les « lave et les huile après qu'ils ont été bien fouettés et déchirés

« heureux humains ! cœurs aveugles ! au milieu de quelles ténèbres, et à quels pé- « rils vous exposez ce peu d'instans de votre vie ! Écoutez le cri de la Nature. « Qu'exige-t-elle de vous ? Un corps exempt de douleur ; une ame libre de terreurs « et d'inquiétude. » (Traduction de Lagrange.)

« d'escorgées, et qui au demeurant n'essayèrent ni ne surent jamais « ce que c'est qu'une pure, nette et libérale joie, non point cica- « trisée; car si la gale, la démangeaison de la chair et la chassie des « yeux sont choses mauvaises et fâcheuses que refuit la nature, il « ne s'ensuit pas pourtant que le gratter sa peau et frotter ses « yeux soient choses bonnes et heureuses; ni, si superstitieusement « craindre les dieux et toujours être en angoisse et en frayeur de « ce que l'on raconte des enfers est mauvais, il ne faut pas inférer « que, pour en être exempt et délivre, on soit incontinent bien- « heureux ni bien joyeux. » Cette critique du véritable Épicuréisme est d'une admirable justesse. La quiétude où Épicure prétendait placer l'homme était en effet, je le répète, toute négative. Aussi l'Épicuréisme n'a-t-il jamais pu s'y tenir; et cela est tellement vrai que ce que l'on entend vulgairement par ce mot est plutôt la doctrine d'Aristippe et de l'école cyrénaïque, que celle d'Épicure. Horace lui-même, qui a si profondément compris la doctrine philosophique de son maître, ne l'a rendue poétique qu'en la teignant d'aristippisme et de volupté. Le *carpe diem* revient sans cesse sous sa plume. Il ne s'agit pas seulement pour lui de satisfaire aux prescriptions de la nature, mais de les appeler et de les savourer par des désirs toujours renaissans. Épicure voulait rester en place : il ne voulait pas remonter le torrent comme Zénon, il ne voulait pas s'y livrer aveuglément comme Aristippe; il ne croyait pas, comme Platon, que ce torrent, aidé de nos efforts, pût nous mener au terme d'un voyage. Non, il voulait rester immobile, recevoir chaque vague et la laisser passer; puis venait la mort, qui terminait l'exercice du sage. Mais son sage qui joue ainsi avec la vague, qui ne prétend avoir que de l'adresse, qui ne veut ni résister ni se diriger, est, pour peu que le torrent soit fort, entraîné à son insu par la vague. Dépourvu d'idéal avec Épicure, on s'habitue insensiblement à regarder la volupté comme un bien, et non comme une guérison du mal; on ne l'attend plus, on la cherche; on n'obéit plus à la nature par raison, on se livre avidement à ses penchans, on les désire, et on s'y abandonne. La pente est inévitable. La cause profonde de cela est que notre vie est une continuelle aspiration, et que nous ne pouvons par conséquent résister, sans point d'appui, à la force qui nous entraîne. L'Épicuréisme devait donc tourner soit à un égoïsme étroit, soit au sensualisme; la maxime d'Épicure *Aime-*

toi devait se transformer, pour tout homme naturellement froid, en prudence égoïste pleine de vide et d'ennui, et, pour tout homme naturellement passionné, en amour déréglé des créatures. C'est ce qui est arrivé, et c'est ce qui arrivera toujours.

Le Platonisme ouvrait également deux routes différentes. *Aime Dieu*, dit Platon, aime la Beauté, la Bonté céleste, dont tu es sorti et où tu retournes. Si tu n'aimes pas ce but, tu chercheras vainement ton bonheur dans les créatures : tu ne trouveras jamais la subsistance de ton ame; car ton ame ne peut se nourrir que du beau. On pouvait entendre ce précepte de deux façons : ou comme le navigateur, qui suit sa route avec les étoiles et contemple le ciel pour se diriger, ou comme l'astronome, qui ne regarde que le ciel et ne songe pas à la terre. On pouvait, ainsi que Platon l'indique assez positivement, chercher le beau à travers le monde, par le moyen du monde, dans le monde, l'extraire du monde, et le renvoyer au monde. On pouvait aussi ne considérer que l'objet, Dieu, la Beauté infinie, croire qu'on pouvait se mettre immédiatement en rapport avec elle indépendamment du monde, et l'appeler si passionnément, que tout disparût devant cet élan. C'est ce qu'a fait le Christianisme.

La maxime de Platon était : « Fais effort pour devenir semblable « à Dieu *autant que cela est en ton pouvoir* : » ὅμοιος θεῷ κατὰ τὸ δυνατόν. Les chrétiens ont retranché cette condition restrictive qui conservait la nature et la vie. Ils ont voulu comme les stoïciens un Salut prompt, rapide, instantané. Ils ont dit au monde, comme le sage de Sénèque : *Non placet. Liceat eo reverti unde venio* (1).

En cela, suivant nous, le Christianisme s'est profondément éloigné du Platonisme.

Il s'en est encore profondément éloigné sur un autre point, et cette déviation était la conséquence de la première. Platon avait dit : Nous avons deux moyens pour remonter à Dieu, la Raison et l'Amour. Les chrétiens, se séparant du monde, ont dû négliger le libre arbitre, et ne reconnaître que la Grace. C'est la doctrine de saint Paul et de saint Augustin; et, quelque effort qu'on ait fait pour conserver le principe de la Raison libre, c'est la vraie doctrine du Christianisme.

(1) Ép. LXX.

Socrate, Platon, Zénon, Épicure, et les deux grands docteurs du christianisme, saint Paul et saint Augustin, sont donc, en résumé, les termes successifs du développement de la question du bonheur. C'est un raisonnement suivi. Socrate commence pour notre Occident l'antiquité philosophique, que saint Augustin termine en ouvrant la religion du moyen-âge. Ce sublime dialogue a duré dix siècles, et pourtant l'on pourrait ainsi le formuler en quelques paroles:

SOCRATE (450 ans avant Jésus-Christ).

Que les sophistes se taisent. Que les savans cessent de s'enorgueillir, et d'entasser de folles hypothèses pour expliquer le monde. Que les artistes sachent que l'art sans but n'est qu'une puérilité, si ce n'est pas un poison. La seule connaissance digne de l'homme, celle qui donnera à la science et à l'art une destination véritable, c'est la connaissance de ce qui est *le bien* et *le mieux*, et cette connaissance ne peut s'acquérir que par l'étude de nous-mêmes. Γνῶθι σεαυτὸν.

PLATON.

De l'étude de nous-mêmes il résulte que l'homme est une force originairement libre, mais actuellement unie à la matière, laquelle paraît être coéternelle à Dieu. Nous tendons à retourner à notre source par l'effet naturel de la vie, qui est une aspiration, un amour continuel et sans fin; mais nous ne pouvons y retourner véritablement qu'en nous attachant aux rayons de Beauté divine perceptibles pour nous. C'est donc vers Dieu que doit tendre et la science, et l'art, et toute la vie humaine.

O Grecs, vous êtes des enfans. J'ai voyagé chez ceux qui vous ont donné tout ce que vous possédez de savoir, et voilà ce que vos maîtres m'ont appris.

ZÉNON.

Si, comme le dit Platon, l'homme est originairement une force libre, pourquoi ne s'affranchirait-il pas à l'instant même, et ne reprendrait-il pas sa vraie nature, en se séparant rationnellement du monde?

ÉPICURE.

Vous êtes des rêveurs. Je serai le premier des sages (1). Ne

(1) « Épicure, le seul homme qui ait osé se dire sage. » (Cicéron, *De Finib. boni*

voyez-vous pas que vous êtes sous le joug de la Nature, qui vous a créés dans une de ses infinies combinaisons? Donc toute la sagesse consiste à obéir à la Nature dans ses prescriptions inévitables, et à se mettre à l'abri de ses coups, comme on ferait avec un animal fougueux, si on voulait s'en servir.

SAINT PAUL.

Je me sens libre et esclave à la fois. Je suis charnel, vendu au péché. Je ne fais pas le bien que j'aime, mais le mal que je hais. Misérable que je suis! qui me délivrera du corps de cette mort?

Ce sera la grace de Dieu, par Jésus-Christ Notre Seigneur (1).

PÉLAGE.

Au moins restons-nous libres en quelque chose; et si nous devons tendre uniquement vers Dieu, au moins est-ce en vertu d'une force qui est en nous, en vertu de notre liberté et par notre propre mérite?

SAINT AUGUSTIN.

Non. Le péché a tout envahi, et ne nous a rien laissé. L'Amour qui nous sauve n'est pas de nous; nous n'en avons par nous-mêmes aucune trace, aucun vestige; il nous est donné par Dieu, quand il lui plaît, et comme il lui plaît. Nous ne sommes libres en rien.

O mon Dieu! tu me commandes que je t'aime : donne-moi ce que tu me commandes, et commande-moi ce que tu veux (2).

§ IX. — Du progrès de l'humanité par rapport au bonheur.

Je ne connais rien de plus profond dans la poésie de notre temps que quelques pages d'Edgar Quinet dans son *Ahasvérus*. C'est à la IIIe journée, intitulée *la Mort*. La scène se passe dans la cathédrale de Strasbourg; les morts sortent de leurs tombes pour se plaindre de ne pas voir arriver ce Paradis où ils avaient mis si fer-

et mali, lib. II). Lucrèce parle d'Épicure absolument comme on a parlé des révélateurs:

Qui genus humanum ingenio superavit, et omnes
Præstinxit stellas, exortus uti ætherius sol.

(1) Ép. aux Romains, chap. VII.

(2) *Confessions*.

mement leur espoir de bonheur. Puisque je viens de faire parler, en me servant de leurs propres formules, les cinq ou six hommes dont la controverse, continuée d'écho en écho à travers dix siècles, a enfanté la religion du moyen-âge, je ne saurais m'empêcher de mettre fidèlement en contraste cette plainte que le poète prête à l'humanité, accusant de déception la théorie de Platon transformée par le christianisme :

CHŒUR DES ROIS MORTS.

« O Christ! ô Christ! pourquoi nous as-tu trompés? O Christ! « pourquoi nous as-tu menti? Depuis mille ans, nous nous roulons « dans nos caveaux, sous nos dalles ciselées, pour chercher la porte « de ton ciel. Nous ne trouvons que la toile que l'araignée tend sur « nos têtes. Où sont donc les sons des violes de tes anges? Nous « n'entendons que la scie aiguë du ver qui ronge nos tombeaux. « Où est le pain qui devait nous nourrir? Nous n'avons à boire que « nos larmes. Où est la maison de ton père? où est son dais étoilé? « Est-ce la source tarie que nous creusons de nos ongles? est-ce la « dalle polie que nos frappons de nos têtes, jour et nuit? Où est la « fleur de ta vigne, qui devait guérir la plaie de nos cœurs? Nous « n'avons trouvé que des vipères qui rampent sur nos dalles; nous « n'avons vu que des couleuvres qui vomissent leur venin sur nos « lèvres. O Christ! pourquoi nous as-tu trompés?

CHŒUR DES FEMMES.

« O Vierge Marie! pourquoi nous avez-vous trompées? En nous « réveillant, nous avons cherché à nos côtés nos enfans, nos petits- « enfans, et nos bien-aimés, qui devaient nous sourire au matin dans « des niches d'azur. Nous n'avons trouvé que des ronces, des « mauves passées, et des orties qui enfonçaient leurs racines sur « nos têtes.

CHŒUR DES ENFANS.

« Ah! qu'il fait noir dans mon berceau de pierre! Ah! que mon « berceau est dur! Où est ma mère pour me lever? où est mon père « pour me bercer? où sont les anges pour me donner ma robe, ma « belle robe de lumière? Mon père, ma mère, où êtes-vous? J'ai « peur, j'ai peur dans mon berceau de pierre...

L'EMPEREUR CHARLEMAGNE.

« ... Christ! Christ! puisque vous m'avez trompé, rendez-moi

« mes cent monastères cachés dans les Ardennes; rendez-moi mes « cloches dorées, baptisées de mon nom, mes châsses et mes cha- « pelles, mes bannières filées par le rouet de Berthe, mes ciboires « de vermeil, et mes peuples agenouillés de Roncevaux jusqu'à la « forêt Noire...

CHŒUR DES FEMMES.

« Rendez-nous, à nous, nos soupirs et nos larmes.

CHŒUR DES ENFANS.

« Rendez-nous, à nous, nos couronnes de fleurs; rendez-nous nos « corbeilles de roses que nous avons jetées à la Fête-Dieu sur le « chemin des prêtres!...

LE PAPE GRÉGOIRE.

« Et moi, qu'ai-je à faire à présent de ma double croix et de ma « triple couronne? Les morts s'assemblent autour de moi pour que « je donne à chacun la portion de néant qui lui revient. Malheur! « le paradis, l'enfer, le purgatoire, n'étaient que dans mon ame; la « poignée et la lame de l'épée des archanges ne flamboyaient que « dans mon sein; il n'y avait de cieux infinis que ceux que mon « génie pliait et dépliait lui-même pour s'abriter dans son désert. « Mais peut-être l'heure va-t-elle sonner où la porte du Christ rou- « lera sur ses gonds. Non, non! Grégoire de Soana, tu as assez « attendu! Tes pieds se sont séchés à frapper les dalles; tes yeux « se sont fondus dans leurs orbites à regarder dans la poussière de « ton caveau; ta langue s'est usée dans ta bouche à appeler: Christ! « Christ! et tes mains sont restées vides; oui, elles sont encore « vides, toujours vides comme tout à l'heure! Regardez, regardez, « mes bons seigneurs; c'est la vérité: voyez que tous les morts me- « cachent leur blessure, que tous les martyrs mettent leur plaie « dans l'ombre. Je n'en peux guérir aucune. J'apporte en retour « une toile filée par l'araignée à ceux qui ont donné leur couronne « au Christ; j'apporte, dans le creux de ma main, une pincée de « cendre à ceux qui attendaient un royaume d'étoiles dans l'océan « du firmament. »

Jean-Paul, le poète allemand, avait déjà eu la même idée. Dans une sorte de rêve sublime, il vit Jésus descendre la nuit sur la terre, et éveiller les morts dans leurs tombeaux pour leur dire:

« J'ai été trompé, pardonnez-moi ; je suis allé vers mon Père, et ne l'ai pas trouvé. Il n'y a pas de Ciel comme je le croyais, et le Paradis que je vous ai prêché n'existe pas. » Quinet a mieux aimé mettre dans la bouche des hommes eux-mêmes la plainte et la révolte. Cette plainte, je le répète, est magnifique autant que douloureuse. Mais ce que nous aimerions encore mieux entendre, ce serait un chant de justification pour répondre à cette plainte. Qu'il serait beau de voir le poète, apparaissant *vivant* au milieu de ces morts, leur expliquer leur mythe qu'ils n'ont point compris, et s'écrier, comme Démosthènes aux Grecs de Chéronée : Non, vous n'avez pas failli ; votre foi n'a pas été trompée, votre espérance de bonheur n'a pas été et ne sera pas vaine !... Mais, hélas ! quand le poète théologique de notre époque viendra-t-il ? Nous en sommes encore à la plainte.

Faut-il donc, comme Voltaire, dire que, philosophes ou chrétiens, disciples d'Épicure ou de Zénon, de Platon ou de saint Paul, tous ceux qui ont cherché le *souverain bien* ont cherché vainement la pierre philosophale ?

En cherchant la pierre philosophale, on a découvert la chimie ; en cherchant le souverain bien, l'humanité s'est perfectionnée.

Tout homme qui a cherché le souverain bien, soit avec Platon, soit avec Épicure (j'entends le véritable Épicure), soit avec Zénon, soit avec le Christianisme, a été, à des degrés divers, dans la voie du perfectionnement de la nature humaine. Tout homme qui n'a pas cherché le souverain bien, en suivant l'une ou l'autre de ces directions, a été dans la voie de la dégradation de la nature humaine.

Les chrétiens disaient : « Hors de l'Église point de salut. » Il est certain que hors de la voie du perfectionnement philosophique et religieux, l'homme abandonne sa nature d'homme et sa destinée, pour se livrer au hasard et rétrograder vers la condition des animaux.

Aussi voyez ; la société tout entière et toutes les vertus sont sorties de cette recherche du souverain bien ; toutes les règles de la morale en dérivent, et ne dérivent que de là, tellement que, ce point négligé, je défie de me citer soit une vertu, soit une règle de morale, qui subsiste.

Des quatre solutions que nous venons d'indiquer, l'Épicuréisme, le Stoïcisme, le Platonisme, et le Christianisme, la moins féconde en

vertus et en règles de morale est, à nos yeux, l'Épicuréisme : et pourtant combien de vertus elle enseigne déjà !

Encore une fois, je parle de l'Épicuréisme d'Épicure, de ce système de prudence et de prévoyance, reproduit en partie au dix-huitième siècle et de nos jours par la portion vraiment respectable de l'Épicuréisme moderne. Je ne parle pas des prédications de volupté et d'abandon irréfléchi à toutes les chances de la vie, sans autre guide que la sensation ; ceci, je le redis encore, est un délire, et non pas une philosophie.

L'Épicuréisme, en nous enseignant à nous aimer nous-mêmes, nous conduit à nous respecter nous-mêmes. Il nous apprend à limiter nos désirs. Il s'efforce de nous montrer les conséquences de nos actions, et par là nous empêche de nous livrer à la fatalité. C'est une philosophie bien triste sans doute que de restreindre la vie au présent sans passé et sans avenir, comme un accident entre deux sommeils infinis. Mais quand on voit que ceux qui ont le plus profondément creusé la condition humaine sous ce point de vue sont arrivés à enseigner une morale pure, on ne peut s'empêcher de reconnaître que cette philosophie a été une des grandes voies du perfectionnement général de l'humanité.

Les biens qui sont véritablement sortis de l'Épicuréisme se rapportent plus particulièrement au perfectionnement de notre vie matérielle. Le fond de ce système est le choix, αἵρησις comme disait Épicure, ce qu'on appelle aujourd'hui la prévoyance. De là est résulté directement un certain aménagement des plaisirs qui nous sont communs avec les animaux. En sanctifiant, pour ainsi dire, le soin de la vie matérielle, l'Epicuréisme a été indirectement cause de cette multitude de perfectionnemens que l'intelligence humaine a trouvés dans les propriétés de la matière. Si la vie qui nous est commune avec les animaux n'avait pas rencontré une justification raisonnable et pour ainsi dire religieuse, l'intelligence humaine se serait précipitée encore plus qu'elle ne l'a fait dans la route purement contemplative où le Christianisme s'est plongé avec tant d'ardeur. Il est évident que toutes les sciences d'expérimentation qui consistent à découvrir les volontés de la Nature, pour en détourner les mauvais effets et en recueillir les bons, ont au fond une certaine affinité avec l'Épicuréisme; aussi ont-elles toujours cherché en lui la justification de leurs efforts. Et qu'on ne dise pas que sans cette philosophie,

nous aurions bien su faire toutes ces découvertes, par cela seul qu'elles nous étaient utiles. S'il n'y avait pas eu une doctrine qui présentât l'utilité sous un aspect moral, l'humanité eût condamné absolument ces recherches; car la loi de l'humanité est d'être morale.

Effort sublime vers la liberté, le Stoïcisme a enfanté pour l'humanité des biens d'un autre genre. Avec Épicure, il s'agissait d'éviter les maux, en obeissant à la nature en esclave intelligent; avec Zénon, il fallait être libre. Or, enchaîné par la nature, enchaîné par la société, l'homme ne pouvait alors être libre qu'en se réfugiant dans une sublime indifférence. Vingt siècles se sont écoulés; voyez si les révolutions du monde n'ont pas amené un progrès de liberté dans notre condition naturelle et sociale, et si cette aspiration à être libres, source du Stoïcisme, n'a pas eu sa réalisation. L'homme s'est affranchi de l'homme et de la nature. Il s'affranchira de plus en plus de l'homme et de la nature. L'homme deviendra de plus en plus l'égal de l'homme, et la nature obéira de plus en plus à l'homme. Nous sommes aujourd'hui presque aussi puissans sur la nature que le Jupiter tout-puissant de l'Olympe des Grecs; et le temps approche où Epictète ne sera plus en aucune façon l'esclave des autres hommes.

Mais de ces diverses solutions celle qui a eu le plus d'influence sur le monde, c'est incontestablement l'Idéalisme de Platon. Ce fut vraiment l'étincelle de vie qui anima notre Occident. Comme la statue de Pygmalion où tout est en marbre jusqu'au moment du contact de l'amour divin, l'Occident resta sans lumière morale jusqu'à la révélation de Platon. C'est Platon, si long-temps surnommé *le Divin*, qui, heureux interprète de la philosophie antérieure, fit le premier descendre sur nous le feu qui nous fait vivre.

Quand il eut enseigné que le propre de l'homme n'était pas la satisfaction des sens à la manière des animaux, mais que le propre de l'homme était la satisfaction d'un besoin inné de beauté et de bonté, la moralité humaine eut conscience d'elle-même. Ce fut alors vraiment pour la première fois que l'homme dans notre Occident eut la face tournée vers le ciel : *Os homini sublime dedit*. Car la révélation de cet attrait vers le beau fut la révélation de ce que l'on a appelé le Ciel.

Platon n'excluait pas la science, avons-nous dit. Au contraire les

sciences étaient pour lui la réalisation incomplète, mais accessible à l'homme, de l'idéal humain. Les sciences connues reçurent donc un nouvel élan de l'Idéalisme. Des sciences presque inconnues jusque-là naquirent. Dans le sein de Platon se forma Aristote, aussi fortement tourné vers la Vertu que son maître. Aristote engendra Alexandre, ce missionnaire de la philosophie, si pénétré d'idéal, que la terre ne pouvait ni le satisfaire, ni le contenir. Alexandre transporta la Grèce en Égypte, à son berceau. Puis d'Alexandrie le foyer vint à Rome, et tous ces Romains commencèrent à se demander vers quelle étoile marchait l'humanité.

L'Idéalisme, réalisé anthropomorphiquement par des Juifs, produisit le Christianisme. Alors tout l'Occident se tourna avec tant d'empressement vers l'idéal, que non-seulement la vie qui nous est commune avec les animaux fut méprisée, mais que l'on crut pouvoir immédiatement, et sans l'intermédiaire de cette vie, se réunir à la Beauté divine. De là le Monachisme et le Christianisme du moyen-âge.

Quand on découvre un continent nouveau, il faut l'explorer et le défricher; on voit s'élancer, avec une sorte de frénésie sublime, des espèces de conquérans qui se fraient une route au sein de la nature sauvage, des pionniers qui mènent une vie inculte là où par eux doit regner un jour la civilisation. A combien plus forte raison, quand le monde spirituel commença à être entrevu, ne devait-on pas se précipiter avidement à sa recherche, et se frayer son chemin la hache à la main! Ce fut le rôle des Antoine, des Basile, des Benoît, ces praticiens sublimes du Platonisme interprété par saint Paul, saint Athanase, et saint Augustin.

Mais lancé dans cette voie, il fallait à l'homme la fin du monde; on y croyait, on l'attendait : l'Evangile même l'avait prédite pour une ou deux générations. La fin du monde ne vint pas. D'ailleurs l'idéal n'avait pas ravi tous les hommes au meme degré; l'abstinence ne les avait pas tous séduits; la virginité, le celibat, n'avaient pas tout envahi. De là deux mondes et deux Christianismes : d'un côté les laïques, et de l'autre les prêtres et les moines; d'une part la doctrine absolue de saint Paul et de saint Augustin menant au détachement complet du monde, et de l'autre cette même doctrine modifiée pour s'accommoder avec la vie. Saint Paul, comme nous l'avons vu, avait dit : « Soit que vous mangiez, ou que vous buviez,

« ou quelque autre chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire « de Dieu. » L'Eglise adopta ce suprême précepte de l'Amour, elle l'admit dans toute sa rigueur, et pourtant elle en repoussa la rigueur; elle eut deux solutions. Le grand docteur du moyen-âge, saint Thomas, n'a-t-il pas soigneusement expliqué qu'il suffisait d'avoir *virtuellement* Dieu pour objet dans notre amour des créatures (1).

Quand saint Thomas, au treizième siècle, expliqua ainsi le précepte de saint Paul, c'est que la période ascendante du Stoïcisme idéaliste était terminée.

C'était déjà en effet un retour vers la Nature, un amendement pour revenir à une autre interprétation du Platonisme que cette explication. Aussi, au treizième siècle, en même temps que ce mot est prononcé, voyons-nous revenir les sciences avec Aristote, les arts avec les croisades; et, comme si Platon devait présider à cette phase nouvelle aussi bien qu'à la première, le Platonisme ancien vient de nouveau se poser en Italie, comme un rival, en face du Christianisme. Voilà l'ère de la Renaissance. On sort de la phase du Christianisme absolu, qui n'a et ne veut avoir que Dieu pour objet. On admet toujours cette doctrine, et pourtant on suit une autre route. On est façonné à l'Idealisme, et pourtant on ne rejette pas la terre. On a la religion, et on admet la science. On a l'Évangile et les Pères, et on introduit le péripatétisme dans la scolastique. On a l'espoir du Paradis, et, en attendant, la peinture cherche à réaliser sur la terre des figures divines. On croit encore à la Jérusalem céleste, quand Léon X élève ses temples et ses palais vers les cieux. Ce fut à cette époque que la doctrine de l'idéal produisit à pleines mains ses fruits. La science et l'art avaient reçu l'illumination du baptême.

Ainsi Platon embrasse tout le monde moderne par deux liens universels, la charité et l'art. Notre corps est un réseau d'artères et de veines qui s'enlacent; les unes portent le sang à tous nos membres, les autres le ramènent au cœur. Ainsi la charité et l'art : la charité, c'est le cœur et les artères, où réside le principe de la vie; l'art, ce sont les veines, qui rapportent au cœur un sang noir et souvent altéré, que le cœur vivifie.

(1) Q. disp. de Charit. a. XI.

Que d'artistes sont sortis de l'Idéalisme! Si Lucrèce et Horace sont fils d'Épicure, combien plus nombreuse est la postérité de Platon! Dans sa *Divine comédie*, Dante raconte qu'il eut Virgile pour introducteur dans le ciel. C'est qu'en effet Virgile est un reflet de Platon, et un reflet qui annonce le Christianisme. Mais depuis Virgile jusqu'à nous, quel monument un peu sublime de l'art n'est pas empreint d'Idéalisme?

Aujourd'hui la doctrine qui repoussait la nature et la vie est renversée. Les vérités qui lui avaient donné l'existence sortent de l'enveloppe brisée du mythe, comme la chrysalide du cocon où elle s'était enveloppée. Plus de prêtres : nous sommes aujourd'hui les laïques restés seuls, mais les laïques élevés à la condition d'hommes qui doivent avoir compris que le propre de l'homme est d'aimer le beau et le bon, et d'en nourrir son ame. La leçon de Platon doit avoir profité, cette leçon que Jésus répéta lorsqu'il dit : *L'homme ne se nourrit pas seulement de pain.*

Donc, par l'Épicuréisme, par le Stoïcisme, par le Platonisme, et par le Christianisme, nous nous sommes éloignés profondément de la condition des animaux. Mais, sans la philosophie, en quoi notre vie, je le demande, différerait-elle de la vie des animaux?

Le Platonisme a été le plus grand mobile du perfectionnement moral de l'homme, et l'instrument le plus actif de la sociabilité.

Le Stoïcisme a surtout été le ressort intérieur et énergique des révolutions du monde.

L'Épicuréisme a présidé surtout au perfectionnement industriel de l'humanité.

Le premier a surtout considéré nos rapport avec nos semblables et avec Dieu.

Le second a voulu surtout nous perfectionner nous-mêmes.

Le troisième s'est plus directement occupé de la nature extérieure.

Le perfectionnement réel et général n'a cependant eu lieu par aucun de ces systèmes exclusivement, mais par tous. Le résultat général a été le perfectionnement de nous-mêmes par l'idéalité et par la puissance sur la nature extérieure; ce qui comprend les formules incomplètes de ces trois systèmes.

Il a fallu l'alliance du Stoïcisme et du Platonisme dans le Christianisme, c'est-à-dire un suprême mépris de la terre, uni à la cha-

rité, pour émanciper les femmes et les esclaves, et pour civiliser les Barbares. C'est en s'élevant vers la chasteté absolue, la pureté absolue, l'indépendance absolue, l'isolement absolu de l'humanité; c'est par la renonciation au monde, le célibat, et les couvens, que le type humain s'est d'abord perfectionné. Mais que cette considération ne nous fasse par oublier que l'Épicuréisme a été le contrepoids à l'excès du Stoïcisme platonicien. C'est lui qui a dit à l'orgueilleux Idéalisme, qui menaçait de détruire la base terrestre de notre existence : Tu n'iras pas plus loin. C'est lui qui a sanctifié cette espèce de dévotion aux lois naturelles, source sainte de tant de découvertes, et d'où est résulte la puissance industrielle, laquelle doit un jour servir en esclave soumis l'idéalité platonicienne. Déjà c'est l'alliance de cette puissance sur la nature, avec les sentimens de sociabilité issus du Platonisme, qui fait qu'aujourd'hui nous voyons des nations de trente millions d'hommes vivant dans une certaine égalité, tandis que les nations antiques ne connurent jamais que le régime des castes.

Inclinons-nous donc devant la Philosophie; car nous avons tout reçu d'elle.

§ X. — Conclusion.

Concluons.

C'est de l'homme qu'il s'agit et de l'espèce de bonheur qui lui convient; ce n'est pas de la vie des animaux que nous avons à nous occuper. Or qu'est-ce que l'homme?

Nous avons vu (§ VI) que l'état permanent de notre être est l'aspiration. Emersion d'un état antérieur et immersion dans un état futur, voilà notre vie, depuis notre naissance jusqu'à notre mort. Ce qui *est* réellement en nous, ce n'est pas l'être modifié par le plaisir ou la douleur, c'est l'être qui sort de cette modification et qui en appelle une autre. Nous ne sommes, pour ainsi dire, jamais dans le fait de la modification par le plaisir ou la douleur; nous sommes toujours en-deçà et au-delà. C'est pour cela que le présent, comme on dit, n'existe pas, et que nous semblons ne connaître que le passé et le futur.

Donc tout notre bonheur consiste essentiellement et uniquement dans l'*état* avec lequel nous aspirons.

C'est ce que j'appellerais volontiers le ton de notre vie.

Que les sensations successivement éprouvées influent sur ce ton de notre ame, je ne le nie pas; mais ce que je nie, c'est qu'elles constituent notre *moi*, notre personnalité, notre vie.

Notre *moi*, notre personnalité, notre vie véritable consiste essentiellement et uniquement, je le répète, dans notre mode d'existence en passant d'une situation à une autre, d'un point à un autre.

Quand un mobile parcourt une distance, il passe successivement de point en point, et ces points nous servent à mesurer sa vitesse. Mais sa vitesse est autre chose que ce qui sert à la mesurer. Le milieu où il passe peut influer sur cette vitesse en la ralentissant. Mais tant qu'il restera de la force au mobile, cette force fera sa vitesse. De même, notre être est ce qui dure après la sensation, et non pas ce qui est dans la sensation.

C'est cet *état* d'aspiration qui constitue proprement l'homme : c'est donc cet état qu'il faudrait nous attacher à perfectionner. Nous rendre heureux n'est donc pas directement amasser autour de nous ce que nous croyons le bien, et en éloigner ce que nous croyons le mal; mais c'est, avant tout, faire que notre état fondamental, ce que j'appelais tout à l'heure le ton de notre être, soit de plus en plus heureux.

Voilà ce que nous devrions considérer directement. Les plaisirs et les biens de tout genre ne sont tout au plus qu'un moyen de perfectionner indirectement cette situation fondamentale de notre ame.

Cet état dans l'aspiration est réellement ce qui distingue les hommes entre eux, ce qui les sépare par des barrières infranchissables, ce qui les fait différens, ce qui constitue le *moi*, la personnalité des êtres.

Rien donc, à notre avis, n'est plus puéril que de comparer la condition des hommes sous le rapport du bonheur en prenant, pour peser leurs diverses destinées, les plaisirs et les douleurs, les biens et les maux qui leur arrivent. Tout gît dans la nature de leur ame. Les plaisirs et les douleurs, les biens et les maux n'ont aucune valeur absolue et constante.

Par la même raison, il est puéril de se demander si l'homme du dix-neuvième siècle est plus heureux que celui du dix-huitième, ou que celui du moyen-âge, ou que celui qui a vecu dans l'antiquité; ou bien si les habitans de l'Asie sont plus heureux que les habitans de l'Europe.

Enfin, par la même raison, il est absurde de chercher, sous le rapport du bonheur, des termes de comparaison entre l'existence des animaux et celle des hommes.

D'un être à l'autre, le *moi*, la personnalité est différente.

Quand, dans la géométrie, vous cherchez le rapport entre des lignes d'ordre différent, vous arrivez à l'incommensurable; si vous allez plus loin et que vous imaginiez de chercher, par exemple, le rapport entre des lignes et des surfaces, ou entre des surfaces et des solides, vous arrivez à des racines imaginaires.

Un premier point, donc, c'est que nous devons rejeter l'habitude aujourd'hui régnante de raisonner sur le sujet du bonheur en déduction du faux système des compensations. Rien de plus capable de nous affaiblir l'ame et de nous abrutir, que d'avoir toujours devant les yeux que la Providence nous doit à tous la même somme de biens et de maux, et que si notre part nous semble inférieure, nous avons le droit de nous plaindre; rien de plus misérable que de faire ainsi dépendre uniquement notre être des choses extérieures; rien de plus propre à nous rendre envieux et égoïstes; rien de plus propre par conséquent à faire notre malheur. Cette prétendue philosophie du dix-huitième siècle ne ferait de nous que des lâches et des enfans.

Que le vulgaire considère ainsi le bonheur, comme dépendant uniquement des choses extérieures qui nous arrivent, cela se conçoit; mais que des philosophes aient légitimé de leur autorité ce préjugé du vulgaire, cela est inconcevable : c'est comme si des savans venaient se ranger, sans aucune raison, à l'opinion du vulgaire sur les faits astronomiques.

Cette doctrine des compensations conduisait nécessairement à l'abandon de toute vertu. Car, le bonheur ainsi confondu avec la sensation, que restait-il à perfectionner en nous? rien. Tout dépendait uniquement du Destin et des deux tonneaux de Jupiter.

Au contraire, en ressaisissant la vérité, nous reconquérons la vertu. En effet, puisque notre être, au lieu de consister dans les sensations, est ce qui les traverse et leur survit sans cesse, notre bonheur ne dépend donc pas uniquement des choses extérieures. La Philosophie revient, et avec elle la Vertu, qui est la suite de ses leçons.

Mais, s'il nous faut délaisser la doctrine de la sensation et des

compensations, certes ce ne sera pas pour retomber dans les creuses chimères de la psychologie actuelle.

La petite réaction qu'on a faite contre le dix-huitième siècle il y a quinze ans, au nom de la psychologie, était malheureusement fort insuffisante. Nous venons, ce me semble, de saisir ce que l'on comprend si difficilement avec les psychologues, la notion du *moi*. Nous l'avons déduite du sentiment même de la vie. Les psychologues la font, dès l'origine, partir de la volonté, ce qui est une erreur. S'ils avaient plus profondément étudié la vie, ils auraient eux-mêmes mieux compris le *moi*, cet arcane de toute leur science, et ils se seraient fait comprendre. On les a écoutés, on ne savait que leur répondre, et pourtant on s'est beaucoup moqué de leur *moi*. Il n'y a point de volonté dans les animaux; en quoi donc consiste le *moi* des animaux? Quand nous n'exerçons pas notre volonté, quand nous nous abandonnons à la sensation, quand nous tombons dans le sommeil, que devient notre *moi?* Les psychologues ont donné lieu de penser que ce *moi* dont ils parlaient tant n'était qu'une chimère, opposée à la sensation prêchée par le dix-huitième siècle.

Ce n'est pas de ce *moi* chimérique des psychologues que nous nous armons, je le répète, contre la doctrine de la sensation. C'est à la vie que nous en appelons, c'est la vie que nous étudions. Notre argument n'est fondé que sur la permanence de notre être après la sensation, et en dehors de la sensation.

Mais que faire de cette force permanente en nous, de cette force qui aspire, et qui aspire toujours? Le vulgaire, qui n'a pas conscience de ce que c'est que la vie, n'en est pas embarrassé. A la manière des animaux il obéit à cette force, en passant de sensation en sensation, de désirs en regrets, de déceptions en déceptions. Seulement il suit également à son insu, comme des prescriptions supérieures, ce qu'ont enseigné quelques-uns des hommes qui, à toutes les époques, se sont fait la question qu'il ne se fait pas; et de là résulte ce qu'il y a de moralité dans ses actions. Mais le sage se fait incessamment cette question.

Que ferons-nous, donc, je le répète, de cette force qui est en nous, et dont le propre est d'aspirer sans cesse? Avec Platon, tournerons-nous cette force vers Dieu? et dans cette voie, nous arrêterons-nous, avec les platoniciens, à des manifestations imparfaites du beau absolu? ou bien, avec les chrétiens, nous préci-

piterons-nous plus immédiatement dans le sein même de Dieu? Avec Épicure, au contraire, nous attacherons-nous à la Nature? comme Épicure lui-même, nous efforcerons-nous de calmer, de restreindre, d'endormir cette force qui aspire en nous, et tâcherons-nous de nous procurer artificiellement un sommeil accompagné d'un certain sentiment tranquille de l'existence? ou bien, comme ses faux disciples, nous livrerons-nous, de propos délibéré, à une volupté qui, nous le savons, nous faira sans cesse?

Chose singulière! on a beaucoup parlé dans ces derniers siècles de l'attraction; on a voulu en faire la loi unique du monde de la matière. On a été plus loin, et on a prétendu introduire cette loi dans le monde moral, comme si le monde moral, une fois soumis à l'attraction, devait prendre cette assiette fixe et immobile que, par un préjugé absurde, on attribue à la nature physique. Il est vrai que ceux qui ont parlé de généraliser dans la société humaine ce qu'ils nomment la découverte de Newton n'ont jamais compris du monde moral que les apparences, et c'est encore une sorte d'attraction matérielle qu'ils ont voulu introduire dans le monde moral. Mais en réalité, ce système de l'attraction dans le monde spirituel existe depuis bien des siècles. Bien long-temps avant qu'on imaginât que les parties de la matière gravitaient les unes vers les autres, que les sphères du ciel étaient des centres d'attraction les unes pour les autres, et que les groupes de soleils gravitaient eux-mêmes vers des centres inconnus; bien long-temps avant que le monde matériel se révélât à nous sous cet aspect, le monde spirituel nous était ainsi révélé. Qu'est-ce que cet attrait dont parle Platon, sous le nom d'Amour, et qui, suivant lui, nous ramène vers Dieu? Saint Augustin n'a-t-il pas appelé l'Amour *le poids des natures spirituelles* (1)? Tous les immenses travaux du Christianisme sur la perfection n'ont pas été autre chose qu'une application de ce principe de l'attraction vers Dieu.

Mais dans les derniers siècles le retour à la Nature a amené la renaissance des sciences physiques, dont le point culminant a été la découverte de l'attraction des corps. Cette vérité a tellement ébloui nos regards, que le monde spirituel, qui avait seul occupé pendant tant de siècles les générations précédentes, s'est éclipsé pour nous,

(1) Confessions, liv. XIII, ch. 9.

et nous sommes tombés subitement dans les ténèbres du matérialisme. L'homme ne supportera-t-il jamais deux vérités à la fois?

Nous sommes donc aujourd'hui entre deux sortes de révélations : d'un côté le système de l'attraction spirituelle, qui nous dit que nous sommes une ame qui ne doit tendre que vers Dieu ; et de l'autre le système de l'attraction matérielle, qui nous dit que nous sommes un corps qui ne doit tendre que vers la matière.

Pour sortir de cet immense embarras, de cette contradiction infinie qui nous déchire et nous divise, il n'y a, ce nous semble, qu'un moyen. C'est de recourir encore à l'axiome de Socrate, et de nous étudier nous-mêmes.

Rousseau, plein d'inconséquences, a dit un jour : *L'homme qui pense est un animal dépravé.* Il suffisait, pour faire justice de son paradoxe, de lui demander si, par la même raison, l'animal qui sent ne serait pas un végétal dépravé. Il est certain que nous retrouvons le minéral dans la plante, la plante dans l'animal, l'animal dans l'homme. A quelques égards, l'animal nous paraît un être surajouté au végétal et au minéral, qui tous deux sont en lui. L'homme aussi nous paraît un être surajouté à l'animal, qui est à la racine de son existence. Mais en réalité y a-t-il en nous une sorte d'être purement matériel, une sorte d'être végétatif, une sorte d'être sensible, et un quatrième être raisonnable? Non, non, assurément. Il n'y a qu'un seul être, l'homme.

Quand je considère un animal, je puis bien, par un effort de ma pensée, séparer en lui les facultés de l'animal des facultés purement végétatives que je lui trouve communes avec d'autres êtres que j'appelle *plantes*. Mais c'est une abstraction de mon esprit ; et en réalité ces deux ordres de facultés sont tellement unies dans l'animal, que je serais fort embarrassé pour en faire la démarcation : ou plutôt la séparation est impossible, car toutes les facultés de la plante se sont pour ainsi dire transformées dans l'animal. Ce qui est une propriété végétale dans le végétal est devenu propriété animale dans l'animal. L'animal, si je puis parler ainsi, est une plante animalisée, une plante métamorphosée en animal. Vous retrouverez par la pensée dans l'animal tout ce qui constituait la vie du végétal, mais transformé. Seulement, par-dessus toutes les propriétés du végétal une faculté nouvelle apparaît, la faculté de sentir. Et aussitôt, cette faculté se liant et se mêlant à toutes les

facultés végétales, il en résulte un être essentiellement différent du végétal, et dans lequel toutes les fonctions du végétal sont métamorphosées. Irez-vous, avec le scalpel de votre analyse, séparer cette nouvelle faculté de toutes les autres; et, parce qu'elle ne préside pas, en première ligne, à toute l'organisation et à toutes les fonctions, quoiqu'elle s'y mêle, direz-vous: Voilà l'animal, tout le reste est plante? Ce serait absurde. L'animal est un être nouveau, dans lequel la vie végétative s'est transformée; mais il consiste aussi bien dans cette vie végétative transformée, quoiqu'il n'en ait pas conscience en tant que sensible, que dans la sensibilité même. Je dis qu'il n'en a pas conscience en tant que sensible, mais j'affirme qu'il en a conscience en tant que vivant. Et, en effet, modifiez par la maladie, par le fer ou le poison, cette vie végétative qui est en lui, et aussitôt vous verrez apparaître chez lui des sensations : donc, dans l'ordre régulier et normal, sa faculté même de sentir était non-seulement liée à cette vie végétative, mais fondée sur elle et consciente d'elle d'une certaine façon mystérieuse.

Il en est de même de l'homme. L'homme aujourd'hui est peut-être plus loin de l'animal, que l'animal ne l'est du végétal. Mais l'homme n'est pas un animal sur lequel serait surajouté je ne sais quel être mystérieux qu'on appelle ame. L'homme est une ame assurément; mais il est en totalité une ame unie à un corps, comme dit Bossuet (1), c'est-à-dire qu'en lui toutes les facultés animales se sont transformées en facultés humaines.

La plante vivait immobile par ses racines; c'était une de ses propriétés. L'animal se meut pour chercher sa subsistance; c'est en cela que consiste en partie son être, c'est à cela qu'est en partie consacrée sa vie. La plante respirait par ses feuilles, et sa respiration était assujétie à deux grandes alternatives, le jour et la nuit. L'animal le plus perfectionné, le plus compliqué à nos yeux dans son organisation, reproduit encore ce phénomène: sa vie, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, se révèle par une continuelle systole et diastole du cœur, et par une continuelle insufflation et expiration de l'air dans ses poumons. La respiration et la circulation du sang se mêlent chez lui à la sensibilité, pour lui donner un certain sentiment de l'existence. Sa vie, sous ce rapport, est donc encore la

(1) *De la Connaissance de Dieu et de soi-même.*

transformation d'une propriété de la plante ; mais, dans le passage, cette propriété, de végétale qu'elle était, est devenue animale. Il en est de même du besoin de la reproduction. La plante, immobile, se parait de fleurs par un secret besoin d'amour : l'oiseau construit un nid par le même besoin. En un mot, je défie qu'on me cite soit un acte, soit une propriété, soit un mode quelconque d'existence de l'animal, dont l'analogue ne se retrouve pas chez le végétal. La sensibilité même, cette propriété caractéristique de l'animal, se montre très apparente chez quelques végétaux, et il est probable qu'elle existe à un degré de plus en plus affaibli chez tous. Mais lors même qu'on voudrait la considérer comme propre et spéciale aux animaux, il ne s'ensuivrait pas qu'elle seule constituât réellement leur vie ; car elle est indissolublement unie chez eux à toutes les propriétés qu'ils ont de communes avec les végétaux. De sorte que leur vie est, si l'on veut, une combinaison de sensibilité et de vie végétale, mais combinaison dans laquelle un des élémens est aussi indispensable que l'autre. Si vous prétendiez, par l'analyse, dépouiller l'idée *animal* de tout ce qu'elle a de commun analogiquement avec l'idée *végétal*, vous détruiriez complètement cette idée ; de même que si vous prétendiez conserver dans l'idée *animal* une seule des propriétés du *végétal* intacte et sans métamorphose, vous n'auriez réellement pas un animal, mais un être absurde et impossible, parce qu'il serait contradictoire.

Hé bien! cette métamorphose, qui fait que la vie de l'animal est à la fois si analogue et si essentiellement étrangère à la vie du végétal, se reproduit dans le passage de l'animal à l'homme. L'homme a la raison par-dessus l'animal, comme l'animal avait la sensibilité par-dessus les plantes. L'animal est pour ainsi dire un végétal sensible; l'homme est pour ainsi dire un animal raisonnable. Mais, par l'effet de la sensibilité organisée dans des appareils particuliers appelés *sens*, l'animal est entièrement différent du végétal ; et de même, par l'effet de la raison, l'homme est un être essentiellement différent de l'animal. Chez l'animal toutes les fonctions et toutes les facultés du végétal se retrouvaient, et cependant n'existaient plus, c'est-à-dire qu'elles étaient transformées. De même, chez l'homme toutes les fonctions de l'animal se retrouvent, mais transformées. L'antique définition, répétée de siècle en siècle : *L'homme est un animal raisonnable*, ne doit donc pas être entendue comme si l'on disait que

l'homme est un animal plus la raison, mais en ce sens que l'homme est un animal transformé par la raison.

Nous avons déjà eu occasion ailleurs (1) de démontrer que tous les métaphysiciens étaient arrivés, même sous l'empire des préjugés chrétiens, à reconnaître cette unité de notre nature. Nous avons cité ces admirables paroles de Bossuet : « Le corps n'est pas un « simple instrument appliqué par le dehors, ni un vaisseau que l'ame « gouverne à la manière d'un pilote. L'ame et le corps ne font en- « semble qu'*un tout* naturel. Aussi trouve-t-on dans toutes nos opé- « rations quelque chose de l'ame et quelque chose du corps; de « sorte que, pour se connaître soi-même, il ne faut pas seulement « savoir distinguer, dans chaque acte, ce qui appartient à l'une « d'avec ce qui appartient à l'autre, mais encore remarquer tout « ensemble comment deux parties de si différente nature s'entr'ai- « dent mutuellement. Sans doute l'entendement n'est pas attaché à « un organe corporel dont il suive le mouvement; mais il faut pour- « tant reconnaître qu'on n'entend point sans imaginer ni sans sentir; « car il est vrai que, par un certain accord entre toutes les parties « qui composent l'homme, l'ame n'agit point sans le corps, ni la « partie intellectuelle sans la partie sensitive, etc. (2). » Nous avons aussi mentionné en cet endroit la définition que le même Bossuet donne de l'ame : *Substance intelligente née pour vivre dans un corps et lui être intimement unie*; sur quoi il ajoute : « L'homme tout entier « est compris dans cette définition, qui commence par ce qu'il a de « meilleur sans oublier ce qu'il a de moindre, et fait voir l'union de « l'un et de l'autre. » Nous avons également montré combien cette définition de Bossuet est préférable à celle d'un spiritualisme aveugle et outré, à celle de M. de Bonald, par exemple : *L'homme est une intelligence servie par des organes.* Autant la première est complète, autant la seconde est incomplète, et peut par conséquent prêter à l'erreur. L'une est d'un sage qui connaît à fond la nature humaine, la relation et le jeu nécessaire des deux substances qu'il se croit en droit d'y distinguer, et qui, tout en donnant la prédominance à la plus grande, ne sacrifie pas la moindre; l'autre est d'un fanfaron, qui sera d'autant plus embarrassé de la passivité de notre nature, qu'il

(1) *Revue Encyclopédique*, juin 1833.

(2) *De la Connaissance de Dieu et de soi-même.*

aura plus dédaigné le corps et exalté la souveraine puissance de l'ame. Enfin nous avons prouvé, dans les articles que nous rappelons ici, le vide et l'absurdité des nouveaux psychologues qui, abstrayant de l'être complexe *esprit-corps* ce qu'ils appellent le *moi*, et donnant, par une inconcevable petition de principes, à ce *moi* ainsi abstrait toutes les proprietes qui n'appartiennent qu'à l'être complexe *esprit-corps*, raisonnent ensuite tout à leur aise, sans jamais s'apercevoir qu'ils ont pris pour une base solide le point de départ le plus chimérique et le plus faux.

Descartes, dans une réponse qu'il avait faite à Gassendi, l'avait appelé *chair*. Gassendi termina sa réplique par ces paroles remarquables : « En m'appelant *chair*, vous ne m'ôtez pas l'*esprit*. Vous « vous appelez *esprit*, mais vous ne quittez pas votre *corps*. Il faut « donc vous permettre de parler selon votre génie. Il suffit qu'avec « l'aide de Dieu je ne sois pas tellement *chair* que je ne sois encore « *esprit*, et que vous ne soyez pas tellement *esprit* que vous ne soyez « aussi *chair*. De sorte que ni vous ni moi nous ne sommes ni au- « dessus ni au-dessous de la nature humaine. Si vous rougissez de « l'humanité, je n'en rougis pas. »

Esprit-corps, non pas un *esprit* et un *corps*, telle est en effet la nature humaine. « L'homme, dit Pascal, n'est ni ange ni bête. »

Chose étrange! ce mot de Pascal n'a pas encore été compris. Nous distinguons trois règnes, le règne minéral, le règne vegetal, et le règne animal; et nous comprenons l'homme dans le règne animal. Puis, changeant tout à coup de point de vue, nous reconnaissons la nature spirituelle de l'homme, nous lui donnons un nom, nous l'appelons *ame;* et voilà un autre monde. L'homme alors nous apparaît tantôt comme un animal, tantôt comme une ame. L'animal a ses partisans exclusifs, l'ame a aussi les siens. Les uns, considérant l'homme comme un animal, le ravalent par leurs préceptes à la condition des animaux; les autres, le considerant comme une espèce d'ange, lui enseignent une vie impossible et contraire à sa nature. De là deux morales également absurdes aujourd'hui et également pernicieuses.

N'est-il pas bientôt temps qu'on s'accorde là-dessus en quelque vérité? car voila vingt-deux siecles qu'on se divise : d'un côte seize siècles, depuis Platon jusqu'à la fin du moyen-âge, dont la tendance

générale est spiritualiste, et en opposition les six siècles de l'ère moderne, dont la tendance générale est materialiste.

Cette immense controverse a été nécessaire sans doute; mais n'est-il pas temps de conclure? Le spiritualisme et le matérialisme ont également vaincu et été vaincus; tous deux ont raison, et tous deux ont tort.

Les matérialistes ont beau dire : *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu.* On peut toujours leur répondre avec Leibnitz : *Nisi ipse intellectus.*

Les spiritualistes ont beau préconiser l'intelligence et la raison; on leur montrera toujours que cette intelligence et cette raison sont liées au corps, unies au corps, formees et nourries de sensations et de besoins corporels, assujetties à la santé du corps, à la vie du corps, à la nature, à la terre.

L'homme n'est ni une ame, ni un animal. L'homme est un animal transformé par la raison et uni à l'humanité.

Uni à l'humanité : ce second point de notre définition demanderait des développemens dont ce n'est pas ici le lieu. Contentons-nous de dire que, de même que l'animal ne saurait exister sans le milieu où s'exerce sa sensibilité, de même l'homme, être raisonnable, vit dans un certain milieu qui est la société, et dont le nom plus général est l'humanité. La morale, la politique, les sciences, les arts, sont les divers aspects que ce milieu présente à la raison et à la sensibilité humaine; et c'est l'homme lui-même qui, par le développement successif de sa nature, a créé ce milieu.

Voilà ce qu'on n'a guère compris jusqu'ici, et ce qui a toujours trompé les raisonneurs, et les a conduits soit à l'abîme du spiritualisme, soit à l'abîme du matérialisme. Ne comprenant pas que l'homme est un être nécessairement uni à l'humanité, ils ont considéré l'homme en lui-même, sans se demander s'il y avait un milieu auquel cet homme fût indissolublement uni et dont il fût inséparable; et alors, suivant leur tendance, ils n'ont vu en lui qu'un animal ou qu'un ange.

L'homme n'est ni bête ni ange, comme dit Pascal; et il n'est pas seulement non plus un être complexe *esprit-corps*, il est de plus uni à l'humanité.

Ce qui était petit, ce qui existait à peine chez l'animal, la société,

devient immense chez l'homme. C'est le milieu nouveau, le milieu véritable, le seul milieu où se développe l'existence de cet être nouveau sorti de la condition animale, et qui s'appelle l'homme.

Donc, pour nous résumer, en considérant que notre être est une force qui sans cesse aspire, et que cette aspiration accompagne la sensation et lui survit, nous échappons fondamentalement à la doctrine de la sensation. En considérant l'unité de notre être, qui est ame et corps à la fois, nous échappons fondamentalement à l'ascétisme chrétien. Enfin, en comprenant que la vie de l'homme est unie à l'humanité, nous découvrons la route où nous devons marcher, la route où les deux tendances qui ont divisé la philosophie viennent se rejoindre; car, par l'humanité, nous pouvons satisfaire notre soif spirituelle de bonté et de beauté, sans sortir de la nature et de la vie. Nous voilà hors des deux écueils, hors du matérialisme et hors du spiritualisme mal entendu. Le *Connais-toi toi-même* de Socrate nous suffit pour être dans notre condition d'hommes et pour y rester, pour atteindre par la pensée à la dignité de notre nature et ne pas la dédaigner.

Oui, Platon dit vrai; nous gravitons vers Dieu, attirés à lui, qui est la souveraine beauté, par l'instinct de notre nature, aimante et raisonnable. Mais de même que les corps placés à la surface de la terre ne gravitent vers le soleil que tous ensemble, et que l'attraction de la terre n'est, pour ainsi dire, que le centre de leur mutuelle attraction, de même nous gravitons spirituellement vers Dieu par l'intermédiaire de l'Humanité.

Voici donc notre dernière conclusion.

Entend-on par *bonheur* un état non défini de sensations et de sentimens agréables, indépendamment d'une conception philosophique de notre nature et de notre destinée, la Philosophie n'a rien à voir là. Allez, suivez votre fantaisie, courez après les sensations, abandonnez-vous à vos passions; livrez-vous à la fatalité; conduisez-vous à la manière des animaux et des enfans! Vous vivrez d'une certaine façon, vous aurez un certain bonheur; si, oubliant que vous êtes raison, vous vous faites corps, vous aurez le bonheur des corps; si vous vous transformez en pourceaux sous la baguette de Circé, vous aurez la joie des pourceaux; si, oubliant que vous êtes uni à l'humanité, vous vous faites égoïste, vous aurez les plaisirs solitaires d'un homme seul, c'est-à-dire d'un

homme horriblement incomplet et qui n'a pas le milieu nécessaire à son existence véritable; vous serez un etre imparfait, une sorte de monstre. En un mot vous aurez le plaisir et la douleur analogues aux passions que vous réaliserez en vous et auxquelles vous livrerez votre nature. Mais en même temps la loi du monde, qui est de changer sans cesse, vous fera toujours trouver partout le vide et le néant; et tôt ou tard le moment viendra pour vous où vous vous réveillerez de cette confuse ivresse, et où, quelque dégradé que vous soyez, vous aurez le sentiment de la nature raisonnable de votre être.

Entend-on au contraire par *bonheur* un état conscient de nous-mêmes; alors c'est à la Philosophie seule qu'il est donné de nous le procurer. La question change : il ne s'agit plus réellement d'être heureux dans le sens vulgaire qu'on donne au mot *bonheur*, il s'agit de vivre conformément à notre nature d'hommes.

C'est la Philosophie qui nous apprend à connaître notre nature, et la pratique de ses leçons s'appelle la Vertu.

La Philosophie a eu ses phases, comme l'humanité. Avec Platon, elle nous a indiqué notre route en nous donnant pour but Dieu, pour guides la Raison et l'Amour. Avec Aristote, elle a perfectionné les instrumens de notre Raison. Avec les Chrétiens, elle a perfectionné notre Amour. Épicure a servi à empêcher que notre élan vers Dieu ne fût un suicide. Le Stoïcisme a été notre soutien durant cette route difficile à travers tant de siècles. Aujourd'hui la Philosophie nous apprend que le souverain bien consiste à aimer religieusement le monde et la vie. Elle doit nous apprendre comment nous pouvons aimer religieusement le monde et la vie, comment, tout en restant dans la nature et dans la vie, nous pouvons nous élever vers notre centre spirituel. Les Chrétiens, pendant dix-huit siècles, ont marché vers la vie future *au nom du Père, du Fils,* et *du Saint-Esprit.* La Philosophie, expliquant leur formule, nous apprendra à marcher vers l'avenir *au nom de la réalité, de l'idéal, et de l'amour.*

PIERRE LEROUX.

LA CONFESSION

D'UN

ENFANT DU SIÈCLE,

PAR M. ALFRED DE MUSSET.[1]

De tous les jeunes poètes qui sont en train de croître, de s'améliorer avec éclat, de se débarrasser avec franchise de l'accoutrement quelque peu bizarre ou scandaleux des débuts, il n'en est aucun de qui on ait droit de plus attendre que de M. Alfred de Musset. Depuis trois ans qu'il nous a donné la première partie de son *Spectacle dans un Fauteuil*, de nombreux et vifs témoignages nous l'ont montré toujours en progrès, toujours en action sur lui-même. Son joli essai de fantaisie dramatique, *A quoi rêvent les Jeunes Filles*, s'est continué et diversifié heureusement dans *les Caprices de Marianne*, dans *On ne badine pas avec l'Amour*, dans *la Quenouille de Barberine*, et tout récemment dans *le Chandelier*. Le *Comme il vous plaira*

(1) Felix Bonnaire, 10, rue des Beaux-Arts; Victor Magen, 21, quai des Augustins.

de Shakspeare, cueilli au tronc de ce grand chêne, est devenu, aux mains de M. de Musset, la tige gracieuse et féconde de tout un petit genre de proverbes dramatiques, mêlés d'observation et de folie, de mélancolie et de sourire, d'imagination et d'*humeur*; nous avons eu par lui un aimable essaim de jeunes sœurs françaises de Rosalinde. Dans les tentatives plus fortes qu'il a faites, comme *André del Sarto* et *Lorenzaccio*, M. de Musset a moins réussi que dans ces courtes et spirituelles esquisses, si brillantes, si vivement enlevées, dont les hasards et le décousu même conviennent de prime-abord aux caprices, et, en quelque sorte, aux brisures de son talent. Mais jusque dans ces ouvrages de moindre réussite, on pouvait admirer la sève, bien des jets d'une superbe vigueur, de riches promesses, et dire enfin comme, dans son *Lorenzaccio*, Valori dit au jeune peintre Tebaldeo : « Sans compliment, cela est beau; non pas du « premier mérite, il est vrai : pourquoi flatterai-je un homme qui « ne se flatte pas lui-même? Mais votre barbe n'est pas poussée, « jeune homme. » M. de Musset avait aussi le mérite de ne pas trop se flatter; le ton sincèrement modeste de ses dernières préfaces contrastait d'une manière frappante avec la façon cavalière et presque arrogante de ses débuts, et cette modestie si rare, qui accueillait la critique, s'accordait bien avec le dégagement de moins en moins contestable de son talent. Quelques lettres éloquentes *d'un Voyageur*, lettres signées d'un nom qui a le pouvoir déjà de répandre de la célébrité sur tout ce qui s'y associe, avaient ajouté à l'intérêt qui s'attache naturellement aux productions de M. de Musset. De beaux vers, *la Nuit de Mai*, où la plainte est comme étouffée, *la Nuit de Décembre*, où elle éclate, et de laquelle je ne voudrais retrancher que le dernier paragraphe (*Ami, je suis la Solitude*), avaient entretenu cet intérêt à la fois littéraire et romanesque, que *la Confession d'un Enfant du Siècle*, fort vivement attendue, semble devoir combler.

Le sujet de cette confession est celui-ci : Un jeune homme qui a dix-neuf ans au commencement du récit et vingt et un ans à la fin, Octave, né vers 1810, de cette génération venue trop tard pour l'empire, trop tard (malgré sa précocité) pour la restauration, et qui achève, en ce moment, son apprentissage dans le conflit de toutes les idées et sur les débris de toutes les croyances, Octave est amoureux; il l'est avec naïveté, confiance, adoration, et jus-

que-là, il ressemble aux amoureux de tous les temps; mais au plus beau de son rêve, un soir à souper, étant en face de sa maîtresse, sa fourchette tombe par hasard. il se baisse pour la ramasser, et voit..... quoi? le pied de sa maîtresse qui s'appuie sur le pied de son ami intime. Le reveil est affreux et soudain : Octave prend à l'instant même la maladie du siècle, comme on prenait autrefois la petite-vérole après un brusque saisissement. Il quitte sa maîtresse, se bat avec son ami et est blessé; guéri, il se jette dans la débauche, dans l'orgie, jusqu'à ce que la mort de son père l'en tire. Confiné alors aux champs, il y voit une personne simple, douce, plus âgée que lui, mais belle encore, un peu dévote, assez mystérieuse, Mme Pierson; il en vient à l'aimer, à être aimé d'elle; ici mille détails simples, enchanteurs, des promenades dans les bois, avec chasteté, puis avec ivresse. On le croirait guéri, heureux, fixé. Mais la vieille plaie du libertin se rouvre, elle saigne au sein de ce bonheur et le corrompt. La manière bizarre, capricieuse, cruelle, dont il défait à plaisir son illusion et la félicité de son amie, est admirablement décrite; cela sent son amère réalité. Après bien des scènes pénibles, lorsqu'une réconciliation semble à jamais scellée, lorsque Brigitte Pierson consent à tout oublier, à tout fuir du passé, à voyager bien loin et pour long-temps avec lui, survient un tiers jusque-là inaperçu, l'honnête Smith qui aime involontairement Brigitte et se fait aimer d'elle. Octave s'en aperçoit, les interroge, découvre la souffrance de Brigitte, reconnaît que tant de coups qu'il lui a portés ont tué en elle cet amour où elle ne voit plus qu'un devoir. Il hésite, il est près de la frapper d'un poignard, mais le bon sentiment triomphe. Il se retire, il s'efface avec abnégation, il se rabat à une amitié sacrée. Smith et Brigitte partent ensemble en chaise de poste pour l'Italie. Cette conclusion, on le voit, nous ramène à une situation dont les *Lettres d'un Voyageur* nous avaient déjà donné l'idée.

Y a-t-il dans ce livre un dessin, une composition? y a-t-il une intention morale et un but? On ne peut méconnaître, dès le premier chapitre, que l'auteur n'ait voulu faire sortir de sa confession une moralité utile et sévère. Il a voulu, ce semble, montrer la plaie hideuse, profonde, long-temps incurable, que laissent au fond du cœur, et sous l'apparence de guérison, la débauche et la connaissance affreuse qu'elle donne de toute chose, et les instincts insatiables et dé-

pravés qu'elle inocule. D'autres ont essayé de peindre tous les maux affaiblissans et le relâchement de la volonté, produits par un abandon tortueux et secret : lui, il s'est attaché à peindre le mal orgueilleux, ambitieux, d'une curiosité insatiable, impie, le mal du Don Juan renouvelé : « Il y a, dit-il, de l'assassinat dans le coin des « bornes et dans l'attente de la nuit, au lieu que dans le coureur des « orgies bruyantes on croirait presque à un guerrier : c'est quelque « chose qui sent le combat, une apparence de lutte superbe : « Tout « le monde le fait, et s'en cache ; fais-le, et ne t'en cache pas. » « Ainsi parle l'orgueil, et une fois cette cuirasse endossée, voilà le « soleil qui y reluit. » Trois endroits, sans parler de celui auquel cette citation appartient, expriment et ramènent à merveille le sujet, le but du livre, qui disparaît et s'évanouit presque dans une trop grande partie du récit. Ce sont, le discours nocturne de Desgenais à son ami, la réponse éloquente d'Octave à quelques mois de là, et, au second volume, certaines pages sur la curiosité furieuse, dépravée, de certains hommes pour ces hideuses verités qui ressemblent à des noyes livides. Ces trois endroits, d'une effrayante vigueur, accusent dans l'écrivain de vingt-six ans une observation désespérément profonde; malgré la crudité de l'exposition, les aveux y sont si réels et si sérieux que je n'y blâmerai pas le cynisme, comme en d'autres passages où l'auteur ne l'a pas évité. Il y est tombé tout d'abord, ce me semble, dans ce premier chapitre, où le technique des expressions chirurgicales repousse et trompe même le lecteur : le reste de l'ouvrage, en effet, ne répond pas exactement à cette préface. Si l'auteur avait écrit le premier chapitre (comme il convient aux préfaces) en dernier lieu et après son livre achevé, nul doute qu'il ne l'eût écrit tout différemment. L'auteur, en avançant dans son récit, a fait maintes fois autre chose que ce qu'il avait projeté d'abord; la débauche y tient moins de place que dans le projet primitif, j'imagine. Le second volume, particulièrement, en est tout-à-fait purgé. Mais ceci tient à un défaut de composition et à quelque chose de *successif* dans la manière de faire de M. de Musset, sur quoi je reviendrai.

Pour en finir avec mon premier reproche, je regrette de trouver en un certain nombre d'endroits, surtout du premier volume, les noms de Providence, de Dieu, d'ange, etc., inconsidérément mêlés à des images que le pantheisme de l'antique et monstrueux

Orient y a seul osé associer. A la page 152 du premier volume, pourquoi cette phrase qui doit choquer même l'incrédule, au moins comme une grave inconvenance? D'où vient cette soif dévorante de métaphores qui ne s'arrête pas au calice sacré? M. de Musset a l'imagination si naturellement riche et pleine de fleurs, qu'il est plus impardonnable qu'un autre dans ces excès.

Là où M. de Musset excelle, et là où nous le retrouvons avec tout son charme et son avantage, c'est dans le récit légèrement dramatique, coupé avec art, svelte d'allure, brillant de couleurs et animé de passion. La troisième partie de *la Confession*, qui contient les amours naissantes et les premiers épanchemens d'Octave et de Mme Pierson, est d'une fraîcheur d'adolescence, d'une grace delicate et amoureuse, qui montre à nu toutes les ressources du jeune talent de M. de Musset, et combien il lui sied d'ensevelir une certaine experience corrompue. Ce quart de *la Confession*, qui commence à l'arrivee d'Octave à la campagne, aussitôt après la mort de son père, et qui se termine dans un hymne de volupté et d'amour, à l'instant de la possession, compose un épisode distinct qui, si on l'imprimait séparément, si on l'isolait des autres parties bien profondes parfois, mais souvent gatées, aurait son rang à côté des idylles amoureuses les plus choisies, de celles même dont *Daphnis et Chloé* nous offre l'antique modèle. Ici, rien ne choque; tout ce qui sortait du domaine de l'art littéraire, pour entrer, à proprement parler, dans le domaine de l'art médical, a disparu; nulle altération organique maladive, nulle odeur impure : « Bientôt, dit Octave, je « fus connu des pauvres; le dirai-je? oui je le dirai hardiment : là « où le cœur est bon, la douleur est saine. » Un jour, s'il vient à parler trop gravement à Mme Pierson de son expérience prématurée, elle l'interrompt, et comme ils etaient au sommet d'une petite colline qui descend dans la vallée, cette femme aimable l'entraîne; ils se mettent a courir jusqu'au bas de la pente, sans se quitter le bras : « Voyez, dit-elle alors, j'étais fatiguée tout-à-l'heure, maintenant je « ne le suis plus. Et voulez-vous m'en croire? ajouta-t-elle d'un ton « charmant, traitez un peu votre expérience comme je traite ma « fatigue; nous avons fait une bonne course, et nous souperons de « meilleur appétit. » M. de Musset se donne ici à lui-même les indications attrayantes et sensées suivant lesquelles il aurait pu, selon moi, mener à bien son livre et guérir véritablement son héros.

Mme Pierson, durant toute cette première situation attachante, est une personne à part, à la fois campagnarde et dame, qui a été rosière et qui sait le piano, un peu sœur de charité et dévote, un peu sensible et tendre autant que Mlle de Liron ou que Caliste : « Elle « était allée l'hiver à Paris; de temps en temps elle effleurait le « monde; ce qu'elle en voyait servait de thème, et le reste était de- « viné. » Ou encore : « Je ne sais quoi vous disait que la douce sé- « rénité de son front n'était pas venue de ce monde, mais qu'elle « l'avait reçue de Dieu et qu'elle la lui rapporterait fidèlement, « malgré les hommes, sans en rien perdre; et il y avait des mo- « mens où l'on se rappelait la ménagère qui, lorsque le vent souffle, « met la main devant son flambeau (1). »

Pour bien apprécier et connaître cette charmante Mme Pierson, il faudrait, après avoir lu la veille les deux premières parties de *la Confession*, s'arrêter là exactement, et le lendemain matin, au réveil, commencer à la troisième partie, et s'y arrêter juste sans entamer la quatrième. On aurait ainsi une image bien nuancée et distincte dans sa fraîche légèreté. Plus tard, il y a un moment où tout d'un coup, à propos d'une promenade nocturne, nous découvrons que Mme Pierson, pour ces longues courses, prend une blouse bleue et des habits d'homme. Le trait est jeté au passage, comme négligemment; mais l'œil délicat le relève, et toute illusion a disparu. Car l'auteur a beau dissimuler et ne faire semblant de rien; la nouvelle Mme Pierson, fort charmante à son tour, n'est plus la meme que la première; celle qui a la blouse bleue n'est plus celle qui, un peu dévote et très charitable, parcourait à toute heure, en voile blanc; ces campagnes qui l'avaient vu couronner rosière. Il y a eu là une substitution subtile, qui rentre dans le défaut de continuité dont j'ai parlé; le cœur ému du lecteur ne s'y prête pas.

La résistance de Mme Pierson, la tristesse résignée d'Octave, les sons de la voix aimée qui n'éveillent plus en lui ces transports de joie pareils à *des sanglots pleins d'espérance*, sa pâleur, qui réveille au contraire en elle cet instinct compatissant de sœur de charité;

(1) Comme une lampe d'or dont une vierge sainte
Protége avec la main, en traversant l'enceinte,
La tremblante clarté.

(LAMARTINE.)

C'est la différence dans une même image de la poésie lyrique au roman réel.

puis, au premier baiser, l'évanouissement, suivi d'un si bel effroi, cette *chère maîtresse* éplorée, les mains irritées et tremblantes, les joues couvertes de rougeur et toutes brillantes de pourpre et de perles; ce sont là des traits de naturelle peinture qui permettraient sans doute de trouver en cet épisode la matière d'une comparaison, souvent heureuse, avec *Manon Lescaut* ou *Adolphe*, si une idée simple et un goût harmonieux avaient ici ménagé l'ensemble, comme dans ces deux chefs-d'œuvre. L'avant-dernier chapitre de cette troisième partie, *si j'étais joaillier*, etc., est d'une exquise et irréprochable volupté; le dernier a quelques mots mystiques que je voudrais retrancher; on peut le comparer à un chapitre d'*Adolphe*, qui est aussi tout en exclamations passionnées, et à d'enivrantes pages d'*Oberman*. Cette fin replonge et retrempe l'ame dans les plus fraîches émotions de la jeunesse; vous avez senti par une tiède brise de mai la première bouffée de lilas.

Je me figure que si le livre de M. de Musset s'arrêtait à cet endroit, si sa *Confession* expirait, en quelque sorte, en s'exhalant dans cet hymne triomphal et tendre, il aurait bien plus fait pour le but qu'il semble s'être proposé que par tout ce qu'il a mis ensuite. Que peut-il vouloir en effet? faire toucher du doigt à d'autres jeunes gens la plaie du libertinage, leur en indiquer aussi la guérison. Or, à vingt et un ans, l'austérité d'une fin purement religieuse étant écartée, il n'y a de guérison à ce vice que dans l'amour. Si l'amour appelé vertueux, l'amour dans l'ordre et le mariage lui paraissait peu favorable à son cadre de roman, s'il voulait l'amour libre et sans engagemens consacrés, eh! bien, c'était une conclusion encore satisfaisante et noble, encore digne d'être proposée de nos jours, non-seulement sans scandale, mais même avec fruit, au commun de la jeunesse; du moins l'art, moins scrupuleux que la morale exacte, y trouvait un but idéal, une terminaison harmonieuse. Qu'a-t-il fait au contraire? il nous a montré, à partir de là, son héros défaisant à plaisir cet amour, par des jalousies, des soupçons, de bizarres inquiétudes, des procédés violens; il a dit: Voilà ce que c'est que d'avoir été debauché; celui qui été débauché gâte, souille par ses souvenirs, même l'amour pur. La manière dont Octave effeuille dans l'ame de Brigitte et dans la sienne cette fleur tout-à-l'heure si belle, son art cruel d'en offenser chaque tendre racine, est à merveille exprimé. Mais si la

façon particulière appartient à Octave, cette défaite successive de l'amour, après le triomphe enivrant, n'est-elle pas à peu près l'histoire de tous les cœurs? *Adolphe* n'a-t-il pas été écrit pour représenter en détail cette pénible situation? Faut-il avoir été libertin, pour se lasser après avoir aimé, après avoir possédé? Et n'y a-t-il pas, au contraire, des exemples de jeunes cœurs, qui après une première corruption non invétérée, se sont sauvés et rachetés par l'amour? L'exemple d'Octave me semble donc un cas particulier qui ne fait pas loi, et ce qu'il a de plus général dans la dernière partie, ne se rattache pas à ce qu'Octave a été libertin, mais à ce qu'il est homme, impatient, excessif, se lassant vite, triste et ennuyé dans le plaisir, habile à exprimer l'amertume du sein des délices : or, cela était vrai du temps de Lucrèce, du temps d'Hippocrate, comme du temps d'*Adolphe* et du nôtre.

Dans les dernières scènes entre Octave et Brigitte, après l'arrivée à Paris; dans ce conflit pénible, fatigué, tantôt sourd et tantôt convulsif, d'une jalousie fantasque et d'un amour épuisé, j'ai été frappé d'un inconvénient. Ces pages sont vraies en ce sens qu'elles rendent des scènes qui ont pu se passer entre deux personnages pareils, et qu'elles trahissent la confusion des pensées qui ont pu s'agiter dans leur cerveau. Mais l'art qui choisit, qui dispose, qui cherche un sommet et un fondement à ce qu'il retrace, avait-il affaire de s'engager dans cette région variable d'accidens et de caprices, où rien n'aboutit? Avec des êtres arrivés à un certain degré d'expérience, de versatilité, de sophisme à la fois et d'imagination dans la passion, on est sur les sables mouvans. Il n'y a pas plus de raison pour qu'un résultat sorte plutôt que l'autre, pas de base où asseoir un intérêt moral, une conclusion à l'usage de tous. Pourquoi Octave ne poignarde-t-il pas Brigitte? Pourquoi le petit crucifix d'ébène aperçu l'arrête-t-il au moment de frapper? Accident, pur accident! Le vent souffle d'un côté ou de l'autre; le tourbillon de sable mouvant se met à courir dans ce sens, il aurait couru tout aussi aisément dans le sens contraire. Je le répète, on est dans la région des phénomènes, où l'art, cet ennemi de tout chaos, ne doit pas rester. On n'est pas en face d'une peinture, mais d'un mirage. Qu'a donc de commun le développement, l'analyse morale d'une passion, d'une situation, avec ce quelque chose de fatigué et d'exalté, de factice et de physique? « Tu ne t'entends pas trop mal, se dit Octave à lui-même en se

« rendant justice, à exalter une pauvre tête, et tu pérores assez « chaudement dans tes délires amoureux. » Le dernier chapitre, ce dîner en tête-à-tête de Brigitte et d'Octave *aux Frères Provençaux*, a du charme. La résolution d'Octave part d'un noble cœur, il s'immole, il renonce à Brigitte, il l'accorde à Smith, et malgré l'étrangeté du procédé, on n'y sent pas le manque de delicatesse. Mais pour qu'on pût jouir un peu de cette situation nouvelle et plus reposée, pour qu'on y crût et qu'elle fût définitive aux yeux du lecteur, il faudrait des garanties dans ce qui précède. C'est le lendemain même des fantaisies d'Octave, que ce charmant dîner a lieu, et que le départ de Smith et de Brigitte pour l'Italie se décide. Qui nous répond que, l'autre lendemain, tout ne sera pas bouleversé encore, qu'Octave ne prendra pas des chevaux pour courir après les deux amans fiancés par lui, que Brigitte elle-même ne raccourra pas à Octave? Il est clair qu'on ne laisse aucun des personnages ayant pied sur un sol stable; on n'a, en fermant le livre, la clé finale de la destinée d'aucun. C'est un défaut essentiel dans toute œuvre d'art. J'insiste sur cet article de la contexture, parce que les trois quarts des gens jugent un livre d'après une page, sur une beauté ou un défaut, sur une impression isolée, et non par une idée recueillie de l'ensemble. Les très jeunes gens surtout n'y regardent pas si long-temps, et sans marchander sur leurs impressions, comme les taureaux ardens qui n'aperçoivent que le voile de pourpre, ils s'y précipitent. Or, voir une chose en se souvenant d'une autre, soutenir, au sein de sa pensée, des rapports multiples et presque contraires en les dominant, c'est l'opposé du taureau ardent, c'est le propre du jugement humain par excellence; et dans l'exécution des œuvres, c'est la gloire de l'art. M. de Musset, qui a tant de couleur et de fraîcheur dans l'imagination, tant de nerf dans le trait, tant de mordantes observations amassées, doit désormais viser à la composition d'un ensemble. *La Confession* montre qu'il aurait l'haleine; mais il ne s'y est pas assez donné le temps de la confection.

Si j'ai dit et redit de tant de manières le défaut qui me semble fondamental, j'ai trop peu loué le charme fréquent, la grace, le pittoresque ou la profondeur des détails. M. de Musset est, de nos jeunes auteurs modernes, celui duquel on tirerait peut-être le plus grand nombre de vives et saillantes épigraphes, c'est-à-dire de

pensées concises, colorées et comme inscrites sur un caillou blanc. A ne prendre que les observations et maximes morales qui abondent dans ce livre, on ferait un petit recueil de pensées isolées, sans transition, un chapitre à la façon de La Rochefoucauld, qui classerait ce romancier de vingt-six ans parmi les moralistes les plus scrutateurs.

Le style de M. de Musset, dans *la Confession,* est, comme en général, vif, net, court, transparent; le tour aisé et concis, surtout dans les récits du second volume, se ressent de la prédilection que l'auteur affiche pour *Candide* et *Manon Lescaut*. Bien des paillettes pourtant, placées çà et là, annoncent le cousinage de Crébillon fils, de même que des métaphores un peu franches, qui se dressent tout à coup, attestent le culte enflammé du grand Shakespeare. L'auteur, dont la plume devient plus sûre de jour en jour, a quelque chose à faire pour l'entière harmonie de tous ces élémens divers, et volontiers disparates. S'il n'a nulle part atteint à une élévation plus soutenue et plus énergique que dans le discours de Desgenais, il n'a nulle part non plus faussé sa manière plus évidemment que dans le chap. II de la première partie, où l'histoire et la métaphysique se déguisent sous un incroyable abus de métaphores. L'auteur en commençant, et n'étant pas encore sûr de son effet, a voulu faire, on le sent, un déploiement inaccoutumé; plus tard, à mesure qu'il avançait, sentant que les vraies beautés ne lui manquaient pas, il a osé être simple. J'ai noté, dans ce chapitre II, page 8, une phrase sur Napoléon, sur son arc, sur la fibre humaine qui en est la corde, et sur les flèches que lance ce Nemrod, et qui vont tomber je ne sais où; une pareille phrase, si on la lisait dans la traduction du *Titan* de Jean-Paul, ferait dire : « Cela doit être beau dans l'original, » et ce demi-éloge de la pensée serait, à mes yeux, la plus sensible critique du style et de l'expression.

Avant de laisser le brillant et nouveau témoignage de force et de talent donné par M. de Musset, aux limites et presque en dehors de la critique littéraire sur laquelle nous avons trop insisté peut-être, que l'auteur, que l'ami nous permette un vœu encore. La confession de l'enfant est faite; l'endroit malade est retranché, Octave l'a dit, je le crois; il le faut. L'auteur de l'épisode de Mme Pierson (je m'obstine à isoler et à appeler ainsi la troisième partie), est guéri enfin. Quand il parlera donc de son mal désormais, que ce soit de loin,

sans les crudités qui sentent leur objet, que ce soit en homme tout-à-fait guéri. Laissons au fond des eaux ou du moins n'étalons pas le noyé livide; la nature épure et blanchit les ossemens. Une expérience secrète qu'on ménage, qu'on dissimule parfois, est plus profonde et plus vraie encore : quand elle s'échappe à distance, par momens, elle impose davantage, et elle se fait croire. A cet âge de sève restante et de jeunesse retrouvée, ce serait puissance et génie de la savoir à propos ensevelir, et d'imiter, Poète, la nature tant aimée, qui recommence ses printemps sur des ruines et qui revêt chaque année les tombeaux.

SAINTE-BEUVE.

LETTRES

SUR

LA SICILE.

II.

SÉLINONTE.

Avant de voir Sélinonte, nous désirions visiter les carrières d'où l'on a tiré les pierres de construction de la ville antique. Au sortir de Castel Veterano, nous traversâmes un plateau assez élevé et dépouillé d'arbres; la légère couche de terre qui le couvre laisse percer le roc, la culture y est chétive et mal soignée; la vue porte sur la plaine, située plus bas, et où les trésors de la végétation de nos climats s'unissent à quelques cyprès pyramidaux et à des palmiers élevés, dont les longues feuilles se balancent avec élégance sur le fond violet des montagnes. Dans le lointain et près de la plage, on aperçoit une gigantesque colonne, dernier débris du grand temple de Sélinonte; vue à cette distance, on la prendrait pour une tour ruinée. Les gens du pays l'appellent le *Pilier des Géans*. Nous passâmes à Campo Bello, bourgade entourée de vergers, de figuiers et d'amandiers, qui s'étendent jusqu'aux carrières de Selinonte.

Ces carrières, appelées aujourd'hui *Rocca di Cusa*, se composent de diverses ravines d'une roche calcaire grisâtre, couvertes de cactus, d'aloës et de palmettes, et du haut desquelles on découvre à la fois la plaine entière de Castel Veterano et une vaste étendue de mer.

Les latomies, semblables, sous ce rapport, à celles de Syène en Égypte, abondent en fûts de colonnes et en chapitaux ébauchés, en tambours et frises à moitié détachés de la masse d'où on les tirait.

D'autres portions de colonnes gisent sur le sol, et étaient prêtes à être employées à la construction des temples. Ces tronçons ont au moins trente pieds de circonférence sur six à sept d'élévation, ils portent intérieurement des trous carrés de trois pouces environ en tous sens. Ces entailles servaient à placer des morceaux de bois dur peu pénétrable à l'humidité, et à fixer ainsi, avec une extrême exactitude, et sans ciment, les différentes pièces d'une colonne les unes sur les autres.

Des gens de Campo Bello nous avaient accompagnés; ignorans et crédules comme les Nubiens d'Abousambol, ils me racontaient que dans l'antiquité les femmes de Sélinonte portaient les colonnes des carrières à la ville, sur leurs têtes, en filant le lin; c'était une race bien plus grande que la nôtre, ajoutaient-ils; autrement auraient-ils eu besoin de ces immenses maisons? Le conte des fileuses de Sélinonte n'est pas la seule superstition adoptée dans le pays relativement à Rocca di Cusa. On y remarque une citerne profonde; suivant une tradition populaire, elle sert de demeure à un roi sarrasin, couvert d'or de la tête aux pieds, et chargé de la garde d'un trésor immense. Les paysans des environs croient à l'existence du prince sarrasin commme à un article de foi, et ils ont souvent entrepris des fouilles considérables pour découvrir le trésor. L'année dernière encore, une femme de Castel Veterano rêva qu'elle l'avait vu, et dès le point du jour elle courut aux latomies, accompagnée de son mari et de son fils, armés de pelles et de pioches.

Ils bouleversèrent le sol autour de la citerne; tout à coup la femme s'écria qu'elle apercevait le roi: le travail se poursuivit avec une ardeur nouvelle, et fut interrompu lorsqu'enfin les piocheurs restèrent convaincus, par les cris de la malheureuse visionnaire, que la tête lui avait tourné. On fut obligé de l'enfermer dans un hospice où elle persiste encore à voir *il re giallo*.

Après avoir quitté les carrières, nous suivîmes les débris d'une route antique conduisant à la ville, et tracée sur le sommet d'une colline nue et calcaire; puis nous descendîmes dans la plaine, qui aboutit, du côté de la mer, à une grève sablonneuse sur laquelle les vagues viennent se déployer mollement. Nous nous y engageâmes, et bientôt nous mîmes pied à terre auprès de quelques coteaux assez

élevés, emplacement de l'antique Sélinonte; ils portent maintenant le nom de *Terra dei Pulci*, et sont entourés par les rivières de Madione et d'Hypsa, dont les bords incultes sont couverts de roseaux.

J'étais impatient de voir les lieux où, suivant une obscure tradition, les Phéniciens avaient formé un de leurs premiers établissemens en Sicile, et où plus tard les Mégariens, conduits par Pammilius, construisirent la cité puissante qui devait être la rivale de Ségeste et d'Héraclée. Ma mémoire me retraçait les destinées terribles de cette ville, à laquelle se rattachent les noms redoutables d'Annibal et du farouche Alcamah; qui, trois fois bâtie et trois fois détruite de fond en comble, vit ses habitans égorgés ou vendus comme esclaves, tour à tour par les Carthaginois, par les Romains et les Sarrasins, et qu'enfin les Normands firent rentrer dans le néant.

Au premier coup d'œil Sélinonte est loin de répondre à ces grands souvenirs, elle présente une vaste étendue de terrain couverte de débris de murs, de fragmens de colonnes, de corniches et d'architraves, au milieu desquels s'élèvent une grosse tour et deux ou trois misérables huttes servant de demeure au Guarda Costa et à sa famille.

En examinant les ruines avec plus d'attention, on y trouve les vestiges de la magnificence de Sélinonte. Le mur d'enceinte de la ville est bien conservé en plusieurs parties; on voit les restes des deux portes du nord et du couchant. Cinq temples existaient dans l'intérieur de la cité, il y en avait trois placés hors de murs.

Deux des temples de l'intérieur sont petits et ont quelque ressemblance avec les monumens de Pompéï, sans doute ils datent du temps de la domination romaine; les trois autres sont vastes et dans de nobles proportions. Placés sur la partie la plus élevée du col, comme pour servir de symbole à la protection des dieux réclamée par les Sélinontains pour leur ville, ils regardent l'Orient et sont symétriquement rangés les uns à côté des autres. Ils sont d'ancien ordre dorique, et leur architecture, grande dans son type, l'était également dans son exécution; elle élevait ses monumens, non pas avec des pierres, mais avec des quartiers de rochers, dont la vue explique la superstition des Siciliens, qui attribuent la construction de ces édifices à une race de géans.

Le peuple qui savait imprimer aux temples de ses dieux un cachet aussi sublime devait être un peuple à idées nobles et généreuses.

Il fallait qu'il fût susceptible de s'enthousiasmer pour une grande pensée, capable de comprendre ce que le génie proposait, et disposé à des sacrifices pour l'exécuter. Souvent un grand monument est l'expression d'une grande qualité nationale, et de même que les églises gothiques du moyen-âge prouvent la foi de l'époque qui les a élevées, de même les temples de Selinonte rappellent à la mémoire l'immense développement moral donné par la civilisation antique aux peuples d'origine grecque.

Les édifices sacrés de Sélinonte se sont écroulés sur leurs dieux, mais leurs débris jonchent le sol, et l'on y voit des files de gigantesques colonnes tombées sans se briser, et couvrant la terre au rang et à la place qu'elles occupaient debout. Sans doute, elles ont été renversées par un affreux tremblement de terre, dont on ignore l'époque. Peut-être ce désastre a-t-il frappé la ville aux temps de sa plus grande prospérité. La nature mobile du terrain léger et sablonneux sur lequel s'élevait Sélinonte, a dû contribuer également à la ruine de ses temples. On découvre çà et là à fleur de terre les fondations de maisons avec des seuils formés d'énormes quartiers de pierre, et donnant sur des rues dont on reconnaît les traces. Les grands édifices paraissent avoir eu, dans le moyen-âge, le même sort que le temple de Ségeste; on y reconnaît des débris de briques qui ne peuvent provenir des temples : ils ont sans doute appartenu à des foyers éphémères, relevés un moment sur les ruines par une population grossière. L'ensemble des restes de Sélinonte forme un tableau triste et mélancolique; leurs tons clairs les feraient prendre pour des matériaux destinés à une construction, si on ne les voyait entassés pêle-mêle et couverts de lianes, d'arbousiers, d'aloës et de petites palmettes à éventail, qui y croissent en prodigieuse quantité, et d'après lesquelles Virgile donnait à Sélinonte l'épithète *Palmosa* (1). Du reste, point d'arbres, une végétation très basse, mais touffue, ayant une immense variété de tons tranchans, une atmosphère brûlante et parfaitement calme, un ciel bleu foncé, une mer plus azurée même que celle de Naples, des terrains et des roches calcinées couleur d'ocre, et sur lesquels on voit glisser légèrement des milliers de lézards d'un vert

(1) Le nom même de Sélinonte dérive d'une plante, le persil, qui y est très abondante, et qu'on appelle, en grec, σέλινον.

d'émeraude; tout cela fait de Sélinonte une magnifique scène de désolation, le tombeau d'un passé éclatant qui jette encore quelques reflets sur le présent. Et combien encore ces lieux doivent-ils être plus tristes durant les quatre mois de *malaria*, lorsque tous les êtres vivans, sauf le seul Guarda Costa, fuient ce canton empesté! C'est alors le domaine de la mort, et l'homme s'éloigne d'un lieu où le danger se montre à lui, s'insinue sous la forme d'impressions tristes, mais douces et agréables. Ce séjour, où domine l'*aria cattiva*, semble paisible et riant, l'air y est diaphane et parfumé, aucun signe extérieur ne manifeste sa terrible influence.

Le mauvais air, résultat des marais nommés jadis *Gonusa*, avait déjà causé des maladies contagieuses à Sélinonte. Empédocle mit un terme à ce fléau au moyen de deux canaux. Les Sélinontains reconnaissans rendirent des honneurs divins à ce philosophe (1).

En sortant de Sélinonte par la porte du nord, on aperçoit des restes presque enfouis qu'on croit avoir été un temple et un théâtre, dont la scène était tournée vers les murs de la ville. De ce côté sont également des debris de sépultures antiques, dernières traces d'une nation belliqueuse et puissante.

Traversant alors un vallon de prés et de champs arrosés par un petit ruisseau, et remontant la côte opposée, on arrive aux trois temples extérieurs. Ils sont à un mille de la cité sur une colline de sable qui descend en pente douce vers la mer. Leurs façades sont tournées vers l'orient. Ces magnifiques édifices sont détruits comme ceux de la ville. Ils étaient de dimensions colossales, plus encore dans leurs détails que dans leur ensemble; les fragmens de corniches et de colonnes dont le sol est jonché, semblent des quartiers de rochers.

Le premier temple, le plus grand des trois, est d'ordre dorique, à colonnes lisses; celles des angles seules étaient cannelées; il en avait un double rang autour de la cella, dont huit de face et seize de profondeur. Les fûts reposaient immédiatement, et sans bases séparées, sur le cinquième et dernier gradin. Un seul est resté debout; on le dirait l'ouvrage des Titans; il se détache en jaune clair sur la mer et les sables du rivage. Sans doute ce temple était celui de Jupiter, divinité dont le culte se célébrait avec grande pompe à Sélinonte. Ce fut peut-être sur ses parvis sacrés que se réfugièrent les mal-

(1) Diogène Laertius, liv. VIII.

heureux Sélinontains qu'Annibal fit enlever, pour les égorger ou les vendre comme esclaves, lorsqu'il fit aux Syracusains, qui intercédaient en leur faveur, cette célèbre et cruelle réponse: «Ceux qui ne savent pas défendre leur indépendance, méritent d'être traités en esclaves, et les dieux, irrités contre les habitans de Sélinonte, se sont éloignés d'eux (1). »

Le second temple, dans lequel on a voulu voir une espèce de forum destiné aux assemblées publiques, est parallèle au précédent. Il en est à quarante pas, et était entouré d'un portique de trente-six colonnes cannelées d'une seule pièce. Derrière le péristyle, quatre autres colonnes indiquaient l'entrée de la cella; trois degrés formaient la base du monument. Il était le plus moderne et le plus élégant de ceux situés hors de l'enceinte de la ville.

Le dernier temple extérieur est le plus voisin de la mer. Son portique se composait de trente-huit colonnes doriques cannelées; il avait, devant et derrière la cella, quatre colonnes et deux pilastres; on monte au pérystile par neufs gradins. L'espace occupé par ces trois édifices, qui actuellement ne s'élèvent plus guère au-dessus du niveau du sol, est encombré de pierres, de plantes et d'arbustes. Des chèvres, debout sur ces pompeux débris pour brouter les ronces, et un pâtre armé d'une longue carabine, animaient seuls le paysage; mais cet abandon complet a un charme inexprimable. Le passé rappelle en ces lieux trop de souvenirs pour ne pas suffire à l'ame du spectateur; tout bruit ne serait là qu'une pénible dissonance.

En quittant les temples, je me dirigeai vers la plage; le rivage forme, au pied de la colline de Sélinonte, une petite anse actuellement très ensablée; dans l'antiquité, elle servait de port à la ville; on y reconnaît les murs de la jetée et diverses traces d'escaliers.

Un rapprochement entre le passé et les temps modernes se présente à l'imagination de celui qui parcourt ces lieux. Tout a changé sur ces bords; la mer seule est restée la même; elle baigne aujourd'hui les débris de cette ville oubliée dont elle a vu la splendeur. Son calme majestueux, son mouvement régulier semblent se rire des passions humaines, dont ce rivage a jadis été le théâtre; maintenant plus d'activité, plus de fêtes pompeuses, plus de guerres sanglantes; au bruit

(1) Diodore, liv. XIII, p. 587.

du peuple assemblé ont succédé une tranquillité profonde, un abandon complet; des paysans, quelques chevriers, tels sont les hôtes actuels de la ville de Pammilius. C'est au clair de lune qu'il faut contempler ces ruines et voir un rayon argenté se glisser sur le feuillage de l'arbousier agité par le vent; on dirait alors un dernier sourire de la nature sur une scène de deuil; et l'esprit absorbé croit apercevoir le fantôme d'une époque engloutie depuis long-temps dans l'éternité.

Désirant passer encore une journée à Sélinonte, sans retourner à Castel Veterano, nos domestiques établirent notre demeure dans une tour carrée à moitié écroulée, ancien poste destiné à défendre le pays contre les Barbaresques, et situé dans l'enceinte de la ville sur le sommet d'un rocher, dont la base est baignée par la mer; les vagues venaient s'y briser; elles se succédaient lentement et à intervalles égaux. Je restai long-temps sur le rivage, avec mon frère, sans proférer une parole. Nous suivions des yeux une petite barque qui glissait sur les ondes, et que dirigeaient des pêcheurs en chantant un hymne du soir, dont la melodie touchante était en accord avec la nature d'alentour, et suivait le rhythme indiqué par les flots.

Nous allâmes souper dans la barraque habitée par le Guarda Costa et sa famille. C'est une ancienne chapelle sans fenêtres ni cheminée, divisée en plusieurs petites chambres, au moyen de nattes; le plafond est fait en joncs; l'autel, condamné à un usage plus vulgaire, sert actuellement de foyer. Salvador y prépara notre maigre repas; la fumée qui s'en élevait remplit en un instant la maison entière; puis elle s'échappa en tourbillonnant par la porte. Saisissant, après notre souper, une petite lampe, nous gagnâmes la tour en passant à travers les ruines. On parvient à l'étage supérieur, que nous devions habiter, au moyen d'une échelle, et au risque de se rompre le cou. Nous y montâmes cependant, et trouvâmes un vieux galetas percé d'une seule fenêtre, garnie de gros barreaux rongés par la rouille.

Nous n'avions pu obtenir de paille pour nous coucher; il fallut nous contenter de nos manteaux et d'une pierre pour oreiller. Cependant, en dépit du sourd murmure des vagues et des cris lugubres des oiseaux de mer, la fatigue de la journée nous procura bientôt un sommeil profond et paisible.

THÉODORE DE BUSSIÈRES.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 février 1836.

Il est des jours où le talent, l'esprit et l'adresse ne suffisent pas. M. Thiers a dû être frappé de cette vérité le jour où il a prononcé à la chambre son dernier discours contre la réduction de la rente. Avec quelque peu de conviction, M. Thiers eût entraîné la chambre; mais la chambre entière savait que M. Thiers attachait peu d'importance à l'ajournement et à la prise en considération de la proposition de M. Gouin, et que toutes les questions du monde se trouvaient, pour M. Thiers, dans cette affaire, hormis la véritable question. M. de Broglie et M. Guizot, dont la prépondérance et l'influence n'étaient pas encore contestées, avaient fait de la réduction de la rente une question de cabinet; et M. Thiers, qui désirait ardemment se débarrasser de la tutelle de ses deux collègues, mais qui le désirait en homme prudent et habile, M. Thiers n'osait pas trop se lancer dans cette question, de peur d'être entraîné par elle. On peut dire que ce fut une des circonstances les plus critiques de la vie, si souvent hasardeuse, de M. Thiers. Tout en vantant sans cesse sa loyauté et sa fidélité à ses engagemens politiques, tout en parlant de l'inaltérable amitié et de l'aveugle confiance qui les unissaient à M. Thiers, M. de Broglie et M. Guizot le surveillaient avec une constante sollicitude. On savait aux

ministères des affaires étrangères et de l'instruction publique quel langage tenait dans son salon, et au milieu de ses intimes, le ministre de l'intérieur, quand cette question de la rente s'agitait; non pas que M. Thiers fût un partisan très chaud de la réduction, mais il trouvait que c'était risquer son existence ministérielle sur un terrain bien mouvant, et il cherchait à se ménager un refuge, dans le cas où ses collègues succomberaient. C'est alors que M. Guizot et M. de Broglie s'adressèrent à l'éloquence et à la faconde de M. Thiers, passé maître en finances, d'ailleurs, grace à ses essais sur Law et aux onctions qu'il remplissait sous le ministère de M. Laffitte. La défection de M. Humann ne laissait plus au cabinet que M. Thiers qui pût parler, avec quelque autorité, en matière de finances. Il fallut bien s'exécuter et prendre la parole à la chambre; mais le discours du ministre se ressentit de l'embarras qu'il éprouvait, et ses chiffres, groupés d'ordinaire avec tant d'adresse et de décision, pouvaient aisément servir à rétorquer le discours ministériel. Le discours, tout entier, n'était qu'une longue équivoque; M. Thiers semblait avoir choisi les plus faibles argumens; sa parole, son geste, tout semblait dire à la chambre le peu de cas qu'il faisait d'elle, de ses collègues, de la question qu'il traitait, et de sa propre pensée. On sait ce qui advint. Une majorité de cent voix répondit, par un vote aussi oudroyant qu'inattendu, à ce discours; et tout le banc des ministres fut emporté par la tempête; tous ont été engloutis, c'est à peine si M. Thiers, cet habile nageur, pourra trouver entre deux eaux une planche de salut.

Cet évènement eut lieu le 5. Ce jour-là, on lut la note suivante dans le journal ministériel du soir : « Au sortir de la séance de la chambre des députés, tous les ministres se sont rendus aux Tuileries, où ils ont déposé leur démission entre les mains de S. M. » — Ce jour-là aussi, on vit venir chez le roi M. le duc Decazes, M. de Montalivet, M. Dupin et M. Humann. Dès le lendemain, M. le duc de Broglie donna l'ordre de déménager, et annonça l'intention de coucher le soir même à son hôtel. M. Guizot fit quelques dispositions, régla quelques affaires, se mit à jour, en un mot; mais M. Thiers ne bougea pas; il continua sa vie ministérielle comme par le passé, c'est-à-dire qu'il ne donna pas une minute aux affaires de son département.

Cependant le 6, on faisait déjà circuler une liste ministérielle. Sur cette liste, le maréchal Gérard figurait comme président du conseil et ministre de la guerre. M. Dupin, choisi par le roi pour composer un ministère, en avait offert la direction au maréchal Gérard, disait-on. Depuis, chaque jour, de nouvelles listes se succédèrent. Elles n'étaient pas exactes sans doute, et elles partaient même d'un principe faux, car le roi avait si peu chargé M. Dupin de lui choisir des ministres, que le spi-

rituel président de la chambre disait avec sa vivacité ordinaire : « Je ne sais comment je ne suis pas ministre, tout le monde me propose le ministère; il n'y a que le roi qui ne me l'offre pas. » Cependant ces listes reproduisaient assez fidèlement le mouvement de l'opinion. L'une d'elles fut même mise en circulation par les trois députés appelés par le roi, qui cherchaient par-là à connaître l'état des esprits; et toutes avaient été rédigées d'après quelques démarches faites officieusement par les chefs de la majorité ou par le château. Aussi n'est-il pas sans intérêt de les reproduire.

LISTE DU 6.

Président du conseil, ministre de la Guerre,	M. le maréchal Gérard.
Ministre des Affaires étrangères,	M. Molé.
— *Intérieur,*	M. Sauzet.
— *Finances,*	M. Humann.
— *Instruction publique,*	M. Villemain.
— *Justice et Cultes,*	M. Teste.
— *Commerce,*	M. Passy.
— *Marine,*	M. l'amiral Duperré.

LISTE DU 7.

Président du conseil, ministre de la Justice,	M. Dupin.
Ministre des Finances,	M. Gouin.
— *Affaires étrangères,*	M. Bresson.
— *Instruction publique,*	M. Sauzet.
— *Commerce,*	M. Passy.
— *Intérieur,*	M. Gasparin.
— *Guerre,*	M. le maréchal Soult.
— *Justice et Cultes,*	M. Dupin.
— *Marine,*	M. Duperré.

LISTE DU 8.

Président du conseil, ministre des Affaires étrangères,	M. Thiers.
Ministre de la Justice,	M. Dupin.
— *Intérieur,*	M. de Montalivet.

—	*Finances,*	M. Humann.
—	*Guerre,*	Le maréchal Molitor.
—	*Commerce,*	M. Passy.
—	*Instruction publique,*	M. Sauzet.
—	*Marine,*	M. Duperré.

LISTE DU 9.

Présidence et Guerre,		Le maréchal Gérard.
Ministre de la Justice,		M. Dupin.
—	*Intérieur,*	M. de Montalivet.
—	*Finances,*	M. Passy.
—	*Commerce,*	M. Sauzet.
—	*Instruction publique,*	M. Villemain.
—	*Affaires étrangères,*	M. Bresson.
—	*Marine,*	M. Duperré.

LISTE DU 10.

Présidence et Justice,		M. Dupin.
Ministre de la Guerre,		Le maréchal Molitor.
—	*Finances,*	M. Gauthier.
—	*Intérieur,*	M. de Montalivet.
—	*Affaires étrangères,*	M. de Flahaut.
—	*Commerce,*	M. Passy.
—	*Instruction publique,*	M. Sauzet.
—	*Marine,*	Le vice-amiral Rosamel.

Le 11, M. Dupin, M. Passy et M. Sauzet, mandés chez le roi pour former un ministère, se refusaient à cette mission, en alléguant les refus de MM. Gérard, Molé et de Montalivet.

Le 12, M. Molé, mandé chez le roi, cherchait à former un ministère, composé de MM. Thiers, Humann, Passy, Sauzet, Montalivet et de lui-même. Ce jour-là on colporta la combinaison suivante.

Présidence et Affaires étrangères,		M. Thiers.
Ministre de l'Intérieur,		M. de Montalivet.
—	*Justice,*	M. Dupin.
—	*Finances,*	M. Duchâtel.
—	*Instruction publique,*	M. Sauzet.

— *Commerce,*	M. Passy.
— *Marine,*	M. Duperré.
Président de la chambre des députés,	M. Guizot.
Ambassadeur à Londres,	M. de Broglie.
Ambassadeur à Naples et maréchal de France,	M. Sébastiani.

M. Persil devait être nommé *pair de France* et *procureur-général près la cour des pairs.*

Ces listes offrent toute l'histoire de la crise ministérielle, et une histoire instructive, en vérité. La première de ces listes présente le nom de M. Humann, et il était naturel, en effet, que la prise en considération de la proposition de M. Gouin, qui n'est que le développement de la pensée de M. Humann, amenât ce dernier au ministère. Mais M. Humann, qui a eu le courage d'abandonner ses collègues, et qui a causé la chute de l'édifice ministériel, déjà lézardé de tous côtés, il est vrai, n'a pas eu l'énergie d'accepter toutes les conséquences de sa conduite. M. Humann a voté pour l'ajournement, et il a refusé de faire partie d'un ministère de réduction. Où sont donc les convictions qui entraînaient si fort M. Humann, qu'il s'est cru obligé d'abandonner à la tribune la majorité du conseil dont il faisait partie? Cependant, après avoir épuisé contre M. Humann, tour à tour dans la chambre et dans le ministère, tous les termes du mécontentement, voilà qu'on revient à M. Humann, lequel acceptera peut-être le ministère avec M. Thiers, qui, le 8, disait au roi, en réponse à une offre semblable : « Sire, si vous me proposiez de faire une chose périlleuse, je l'accomplirais à l'instant; mais vous m'offrez de faire une chose qui me déshonorerait, et je me vois dans la douloureuse nécessité de refuser votre majesté.» Aujourd'hui on parle de la rentrée au ministère de M. Thiers, qui trouve sans doute fort honorable de faire maintenant ce qu'il trouvait déshonorant le 8. Il est vrai que nous sommes arrivés au 15. Huit jours de fidélité à ses opinions et à ses amis, n'est-ce pas un bien long veuvage pour M. Thiers?

M. Thiers parlait ainsi le 8. Il est vrai que la chambre ne songeait pas à lui, et que la bienveillance du roi n'était pas appuyée d'un autre suffrage. Le 9, M. Dupin, M. Passy et M. Sauzet furent mandés, comme on sait, au château, où la conversation s'engagea sur un ton d'aménité et de bonne humeur, qui éloignait les démonstrations sérieuses. M. Sauzet seul aborda la question. Interrogé sur le système politique qui serait à suivre, il répondit que pour lui, qui avait été rapporteur des lois de septembre, il ne pouvait que vouloir leur exécution et le système qui s'y rattache. Ceci fut approuvé; mais il n'y eut pas de proposition

formelle. En se reportant aux listes que nous avons citées, on verra que cette conversation, très vague, donna l'idée d'un ministère où figuraient le maréchal Gérard, M. de Montalivet et M. Villemain, ainsi que M. Bresson, notre ambassadeur à Berlin, qui se trouve à Paris en ce moment. Une visite du matin, faite par M. Dupin au maréchal Gérard, qui refusa de parler de *politique* avec lui, fit sans doute prononcer le nom de ce dernier. De son côté, M. Villemain, causant avec quelques-uns de ses collègues de la chambre, qui lui parlaient du bruit du jour, répondait qu'il n'entrerait pas dans un ministère sans quelques membres de la chambre des pairs, et M. de Montalivet résistait avec une opiniâtreté nerveuse aux deux cents personnes qui l'assiégeaient, dans son hôtel, dès sept heures du matin. Ce même jour, M. Thiers et M. Dupin dînèrent chez M. de Montalivet, et firent quelques tentatives pour le décider à entrer au ministère de l'intérieur. Quelle était la pensée de M. Thiers? on l'ignore. Toujours est-il que M. de Montalivet refusa.

Toutefois le 10, on désignait encore M. de Montalivet comme ministre de l'intérieur. On nommait M. de Flahaut comme successeur de M. de Broglie; et M. de Talleyrand prit la peine de venir apporter lui-même cette nouvelle à M. de Broglie, qui n'avait pas quitté le ministère des affaires étrangères où il est encore, et qui recevait, le soir, tranquillement, dans le salon de la duchesse. Le 11 fut une grande journée pour tous ceux qui aspirent, soit à entrer dans le ministère, soit à y rester. Le matin, M. Dupin fut mandé chez le roi avec ses deux amis. Le message du président Jackson avait jeté quelque consternation dans la chambre. Le roi proposa à M. Dupin de former un cabinet. Ce fut la première proposition de ce genre qui lui fut faite par le roi. Jusque-là tout s'était passé en conversation, d'une part très respectueuse, et de l'autre très civile. M. Dupin, qui avait connaissance des dispositions du maréchal Gérard, de M. Molé et de M. de Montalivet, répondit qu'il ne pouvait accepter cette mission, mais qu'il apportait, avec ses deux collègues, le contingent de la chambre des députés, et que c'était à la chambre des pairs à fournir le sien. Le roi, releva, dit-on, en deux mots, l'inexactitude de cette théorie. Il ne s'agissait pas de former un ministère mi-parti de pairs et mi-parti de députés, mais de charger M. Dupin seul de composer un cabinet. M. Dupin refusa. Pareille offre fut faite alternativement à M. Sauzet et à M. Passy; tous deux refusèrent également. On assure que quelques propos de ville furent relevés dans cette entrevue, et qu'il fut question de mander le baron Fain pour écrire la conversation qui avait lieu, afin que le compte qu'on en rendrait fût fidèle; mais nous n'accueillerons pas ce bruit. Une pareille défiance eût été un triste début pour un ministère, et il eût été même inutile de con-

férer après un tel préambule. D'un autre côté, M. Dupin semblait croire que le refus des trois pairs que nous avons désignés, tenait à une sorte de coalition et d'intrigue secrète; il paraissait tirer quelque induction de l'absence de M. Molé, qui s'était dispensé d'assister à un dîner diplomatique donné le 9 par M. Dupin et où s'était rendu M. de Broglie; mais l'honorable président de la chambre était, à coup sûr, mal informé, et ses défiances, bien légitimes en certains cas, étaient poussées trop loin dans celui-ci.

Le soir, il y eut réception à l'hôtel de la présidence de la chambre des députés. Les grands salons du palais Bourbon, encombrés de députés et de fonctionnaires, offraient un aspect animé. M. de Montalivet, qui se présenta dans cette réunion, y parla avec véhémence aux députés qui l'invitaient à accepter le ministère de l'intérieur, et à donner à ses collègues de la chambre des pairs l'exemple d'une bonne résolution. Il répondit qu'il n'était pas assez assuré de la majorité, et se tournant vers quelques journalistes qui se trouvaient là, il ajouta que la presse ne l'avait pas traité avec assez de faveur, pour qu'il vînt bénévolement s'offrir à ses attaques. Nous devons signaler cette sorte de déférence craintive de M. de Montalivet, qui veut bien compter pour quelque chose cette presse pour laquelle M. Thiers professe tant de mépris. Pour M. Dupin, il avait renoncé à s'occuper désormais d'un ministère, et il exprimait hautement le désir de conserver la présidence de la chambre, d'où il eût consenti à descendre, disait-il, si la nécessité de se rendre utile au pays, lui eût commandé de prendre un portefeuille dans une nouvelle combinaison.

M. Molé, qui semble n'avoir pas décliné la mission de finir tous ces embarras, en reviendra peut-être à son idée favorite, qui est de former un cabinet dont il ne ferait pas partie. Le maréchal Soult, qu'on attend de jour en jour, sera-t-il le pivot de cette combinaison? c'est ce que nous ne saurions dire. Il se peut que les offres de M. Molé, jointes aux instances du roi, finissent par entraîner M. de Montalivet. M. Passy et M. Sauzet, que M. Dupin a déliés de tout engagement avec lui, consentiraient sans doute à faire partie de ce ministère, où l'on ne désespère pas de placer M. Humann. M. Humann revient de bien loin.

Quant à M. Thiers, qui s'était déjà mis en rivalité avec M. Guizot pour la présidence de la chambre, à laquelle ils aspiraient tous les deux, il y a lieu de croire qu'on parviendra facilement à vaincre ses répugnances, et qu'il ne se regardera ni comme déshonoré ni comme en péril en acceptant le ministère des affaires étrangères, où le porte M. de Talleyrand. Personne n'est meilleur juge que M. de Talleyrand de la capacité d'un ministre des affaires étrangères, et nous consentons volontiers à reconnaître l'aptitude de M. Thiers en ceci; mais nous ne pouvons nous em-

pêcher de remarquer que M. Thiers semble toujours merveilleusement propre à remplir les postes qu'il n'a pas occupés. Tout le monde semble d'accord pour l'éloigner du ministère de l'intérieur; c'est comme un besoin général de lui retirer la manutention des fonds secrets, l'administration des communes, la direction des beaux-arts; députés, préfets, artistes, chacun, en ce qui le concerne, se réjouit à l'idée de voir M. Thiers passer aux négociations diplomatiques et à la direction de la politique extérieure. Qu'en diront les ambassadeurs, la diplomatie française et les puissances? Nous l'ignorons; mais peut-être M. Thiers passera-t-il bientôt aux affaires étrangères pour un excellent ministre de la marine et de la guerre.

Quant à la difficulté de trouver des ministres universels et propres à toutes les combinaisons, tel qu'est M. Thiers, nous ne nous en plaindrons pas. Ce peu d'empressement à s'emparer des ministères, ces longues réflexions que font les hommes que l'opinion publique tire de la foule et désigne comme des nécessités du moment, ce coup d'œil inquiet qu'ils jettent autour d'eux, le soin avec lequel ils choisissent leurs collègues, toutes ces précautions et ces craintes, ne sont pas les signes d'une décadence politique, au contraire. Il est évident, d'après ces symptômes, que le gouvernement représentatif jette de plus profondes racines, et qu il triomphe peu à peu des obstacles qu'on lui suscite. Sans doute, la nécessité de compter une majorité dans les chambres, est pour beaucoup dans les irrésolutions des candidats-ministres; mais enfin, ces irrésolutions prouvent que les majorités ne sont pas au premier venu, qu'il ne suffit pas d'être ministre pour les conquérir et les captiver, et que si la corruption est un agent bien actif et un grand mobile, ce n'est pas tout encore, et nous nous en réjouissons. M. Thiers n'hésiterait-il que huit jours avant de s'asseoir sur le banc ministériel, à la place encore chaude de ses amis de la semaine dernière, que ce serait huit jours donnés à la morale et au respect humain. Prenons toujours ces huit journées, en attendant mieux. Quel que soit le ministère qui se forme, il apportera avec lui un nouvel exemple de la rapidité avec laquelle s'écroule un cabinet, et de la longueur des difficultés qu'on éprouve à le reconstruire. Peut-être aussi les nouveaux ministres en concluront-ils qu'il faut un autre lien que l'ambition, pour fonder une association qui puisse, non pas durer, mais produire de grandes choses; car le dernier cabinet, en fait de choses de langue durée, n'a produit que lui-même, à moins qu'on ne lui compte les lois d'intimidation, que ses propres violences avaient rendues nécessaires.

Tout autre intérêt s'efface devant la formation du nouveau cabinet, et nous remettons à un autre temps l'exposé des affaires politiques qui attendent des ministres pour les diriger.

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE, considérée comme science et comme art, dans ses progrès et son exercice, depuis son origine jusqu'au XIXe siècle, par L. F. GASTÉ.

Il fallait l'érudition et la patience germanique des Sprengel, père et fils, pour entreprendre et terminer leur *Histoire de la Médecine*. Cet immense recueil des erreurs et des découvertes de trente ou quarante siècles a été traduit en notre langue par M. Jourdan. Il se compose de neuf volumes, que bien peu d'élèves et même bien peu de praticiens ont entièrement parcourus. Et cependant, s'il est une science dont l'histoire soit importante à connaître pour ceux qui osent la pratiquer, c'est la médecine. Hippocrate, comme on sait, commence ses aphorismes par celui-ci : « La vie est courte, l'art long à acquérir, l'occasion glissante, la pratique dangereuse, le jugement difficile. » Que devraient donc faire tous les médecins ? Ajouter sans cesse à ce qu'ils peuvent avoir appris dans les écoles et avoir observé par eux-mêmes les réflexions et les observations de leurs prédécesseurs. C'est le seul moyen d'alonger cette vie dont la brièveté effrayait Hippocrate, quand il considérait l'immense difficulté d'un tel art. Sans doute il est pour le médecin des qualités essentielles et toutes spéciales, que rien ne peut suppléer ; nous ne voulons pas dire que l'érudition puisse suffire à le former : mais l'érudition devrait être la nourriture habituelle de son génie, son inspiratrice, son appui et son guide. Malheureusement pour nous, jamais peut-être, à aucune époque, les médecins n'ont été aussi peu soucieux d'érudition que de notre temps; aussi que de vieux systèmes on leur a donnés pour du neuf ! Ils ne se doutent pas même que leur profonde ignorance de l'histoire de la médecine est tout aussi ridicule que la pédanterie savante des médecins tant ridiculisés par Molière. Remercions donc M. le docteur Gasté d'avoir songé à abréger l'ouvrage des Sprengel; son travail pourra donner aux jeunes médecins le goût d'une instruction plus étendue et plus complète.

L'ouvrage de M. Gasté est divisé en six parties.

La première comprend les recherches historiques sur la médecine des plus anciens peuples et sur les doctrines médicales des Grecs et des Romains. Les principes d'Hippocrate y sont exposés avec quelque étendue, ainsi que les principales théories dogmatiques qui lui succédèrent.

La deuxième partie embrasse l'histoire de la médecine depuis Asclépiade de Bithynie jusqu'à l'école de Salerne. C'est l'époque du moyen-âge, des écoles arabes, de la scolastique, de l'astrologie, et de l'exercice de la médecine par les moines.

La troisième partie contient l'histoire de la médecine du XVIe siècle. On y fait remarquer la tendance au rétablissement des écoles hippocratiques, l'influence de la révolte de Ramus contre la scolastique, l'éclat de la théorie mystique de Paracelse, et en même temps les découvertes anatomiques si importantes qui précédèrent et suivirent celle de la circulation par Harvey, au commencement du XVIIe siècle.

La quatrième partie est consacrée à l'exposition des doctrines chimiques et iatromathématiques du XVIIe siècle, et à celle des écoles dynamiques du siècle suivant. Le système d'Hoffmann et celui de l'irritabilité

hallérienne sont reproduits avec des détails proportionnés à la vogue qu'ils ont eue. Les écoles empiriques de cette période, l'histoire de l'inoculation, et l'invasion de la médecine des thaumaturges à la suite de Mesmer, terminent cette section.

La cinquième partie est remplie tout entière par les dix dernières années du XVIIIe siècle. Cette époque, si célèbre pour l'histoire politique de l'Europe et de la France en particulier, ne l'est pas moins dans les fastes de l'art de guérir. L'auteur s'est attaché à présenter le résumé des principaux ouvrages qui parurent alors, en anatomie, en physiologie, en pathologie, en thérapeutique, et en matière médicale. La découverte de la vaccine termine dignement ce siècle si fécond en évènemens extraordinaires.

Enfin, la sixième et dernière partie, sorte d'appendice séparé du reste de l'ouvrage, est une exposition des phases principales de la médecine opératoire, depuis son origine jusqu'au XIXe siècle. L'auteur a cru devoir placer ce résumé à part, pour ceux qui attachent de l'importance à séparer la médecine de la chirurgie.

Cette indication des matières suffit pour montrer l'utilité de cet ouvrage.

La préface que M. Gasté a mise en tête de son livre nous a paru importante à d'autres égards. C'est un tableau des malheurs de tout genre qui résultent pour le peuple, comme pour les médecins eux-mêmes, de l'absence de toute organisation dans la pratique de la médecine. Le médecin a bien plus souvent affaire aux pauvres qu'aux riches. A Paris, le tiers de la population meurt dans les hôpitaux. Sur deux cent soixante-un mille trois cent soixante personnes décédées dans cette ville de 1821 à 1830, il y en a deux cent treize mille cinq cent trois (83 sur 100) qui sont mortes, soit dans les hôpitaux, soit dans les maisons particulières, sans laisser de quoi se faire enterrer, c'est-à-dire sans laisser quinze francs de réserve. La même misère s'observe, dans une proportion à peu près égale, dans toutes les grandes villes. Quant au peuple des campagnes, payer un salaire au médecin lui paraît odieux. Tout ce qui est manouvrier et prolétaire regarde les secours de la médecine, s'ils ne lui sont pas donnés gratuitement, comme au-dessus de ses ressources. De là, des maux de tout genre: des maladies légères deviennent graves et mortelles; une maladie, avec la cessation de travail qu'elle entraîne et la dépense qu'elle occasione, est pour le pauvre une cause de ruine et de malheurs irréparables. Quant aux enfans, M. Gasté remarque avec raison que la médecine n'existe pas pour eux; que l'immense majorité de ceux qui périssent meurent sans avoir reçu les soins d'un médecin. Mais si le peuple, c'est-à-dire la presque totalité de la nation, ne peut, faute d'économie, faute de richesse, user à temps et convenablement de la médecine, ne voit-on pas clairement quel doit être le sort des médecins? Ce sont des producteurs dont les produits n'ont pas cours; on ne veut pas de leurs services, ou, si l'on en veut, on ne peut les payer convenablement. En vain le peuple en a besoin, en vain la mort menace et frappe, en vain les calamités se succèdent; le médecin, qui pourrait être si utile,

reste oisif, ou est forcé de donner ses soins sans récompense. D'un bout de la France à l'autre, la misère des médecins est notoire. Quelques exceptions ne changent rien au fait général. Que Dupuytren ait gagné trois ou cinq millions à soigner des princes et des banquiers, cela n'empêche pas la foule des médecins de vivre dans la détresse. Combien de médecins, et des plus distingués, meurent comme leurs cliens, les gens du peuple, sans laisser de quoi se faire enterrer, sans laisser quinze francs de réserve!

De là aussi tant d'abus monstrueux dans la pratique de cet art. Comme un métier que dévore la concurrence, l'art médical est livré à toutes les ruses, à toutes les fourberies qu'emploient les marchands pour falsifier et vendre leurs marchandises. La probité est inutile, le savoir inutile, là où l'intrigue et le hasard font tout. Plus la difficulté de retirer un salaire convenable de cette profession est grande, plus ceux qui l'exercent s'ingénient à se donner un faux éclat, une fausse réputation, par toutes les voies, par tous les moyens, *per fas et nefas*. De là tant de mensonges qui souillent et tachent la réputation de médecins même considérables et estimables à divers égards. Mais lorsqu'on voit de véritables médecins se livrer ainsi, par nécessité ou par cupidité, à un triste charlatanisme, comment le charlatanisme dénué de toute science ne songerait-il pas à faire ses affaires dans ce champ si bien préparé pour lui? Tout l'y convie et l'y invite. Lorsque des hommes qui ont du mérite peuvent être sans injure traités de charlatans, les charlatans, qui ne sont pas hommes de mérite, ont droit de se montrer et de tendre à leur aise leurs filets. On arrive ainsi aux dernières infamies. On arrive à ces spéculateurs qui font des fortunes avec des remèdes insignifians ou nuisibles, vantés, à tant la ligne, dans les journaux, et qui trouvent des hommes de lettres pour rédiger sous leur nom des ouvrages de médecine ou des voyages qu'ils n'ont pas faits!

Vraiment, quand on considère cette triste situation de la plus noble des professions, on n'est pas étonné des réclamations presque universelles qu'elle a fait naître depuis quelques années. Le mal, heureusement, est aujourd'hui avoué et bien connu : des médecins isolés, des réunions de médecins, le corps entier représenté par l'Académie de médecine, l'ont tour à tour signalé. Au surplus, ce mal est celui d'une foule d'autres professions, c'est celui de toutes les industries livrées à la concurrence, à l'individualisme.

Le problème à résoudre est de trouver des remèdes qui respectent la liberté. Parce que cette liberté, accompagnée d'une complète imprévoyance, nous a engendré beaucoup de maux, n'allons pas nous en prendre à elle de nos souffrances et nous tourner contre elle comme des insensés. Ce n'est pas la liberté qui est un mal, c'est l'imprévoyance que nous avons mise à côté d'elle. Il s'agit d'organiser la liberté et non de la détruire. Nous avons détruit les anciennes corporations, il serait absurde de les reconstruire purement et simplement. L'œuvre de la civilisation n'est pas une toile de Pénélope.

M. Gasté n'a pas prétendu traiter sous tous les rapports cette question

de l'organisation de la profession médicale; mais il apporte sur ce point le tribut de son expérience. Il propose d'étendre à toute la France l'institution des *médecins cantonnaux*, introduite en 1826 dans le département du Haut-Rhin, et qui existait déjà bien antérieurement dans le Bas-Rhin. M. Gasté, ayant été lui-même médecin cantonnal, a pu apprécier tous les avantages de cette institution, et ce qui résulterait de son extension, soit pour la condition hygiénique du peuple en général, soit pour la moralité et le bonheur des médecins. Nous engageons ceux de nos lecteurs qui s'intéressent à ce point d'administration sociale à lire les faits que cite M. Gasté, et les détails d'organisation qu'il propose.

— La première édition de *la Confession d'un enfant du siècle*, par M. Alfred de Musset, a été presque épuisée en quelques jours. C'est un des plus beaux succès qui se soient vus depuis long-temps.

— Le nouveau poème de M. de Lamartine, *Jocelin*, paraîtra dans quelques jours (1). Nous qui connaissons en partie ce poème, nous pouvons assurer que c'est une des plus belles productions de l'auteur.

(1) A la librairie de Ch. Gosselin; 2 vol. in-8°.

F. BULOZ.

GUELFES

ET

GIBELINS.

Ce fut en 1076, vers le même temps où le Cid, ce héros des Espagnes, soumettait à Alphonse VI Tolède et toute la Castille-Nouvelle, qu'éclatèrent les démêlés entre l'empereur Henri IV et le souverain pontife Grégoire VII : voici à quelle occasion.

L'esprit de liberté avait soufflé sur l'Italie ; les marins aventureux qui bordent les côtes en avaient respiré les premières haleines; Venise, Gênes, Pise, Gaète, Naples, Amalfi, s'étaient constituées en républiques, tandis que l'intérieur des terres continuait d'obéir à Henri IV d'Allemagne. L'héritage de saint Pierre lui-même, sans être directement soumis à l'empire, reconnaissait encore son inféodation, en permettant que la nomination des papes fût confirmée par les empereurs; — mais déjà le Milanais Alexandre II avait refusé de déposer sa tiare pour recevoir le baptême de la féodalité, lorsque le moine Hildebrand fut appelé en 1073 au pontificat sous le nom de Grégoire VII.

Non-seulement le nouveau pape, dans lequel devait se personni-

fier la démocratie du moyen-âge, suivit l'exemple d'Alexandre; mais encore trois ans à peine s'étaient écoulés depuis son exaltation, que, jetant les yeux sur l'Europe, et voyant le peuple poindre partout comme les blés en avril, il avait compris que c'était à lui, successeur de saint Pierre, de recueillir cette moisson de liberté qu'avait semée la parole du Christ. Dès 1076, il publia une décrétale qui défendait à ses successeurs de soumettre leur nomination à la puissance temporelle; — dès-lors la chaire pontificale se trouva placée au même étage que le trône de l'empereur, et le peuple eut son César.

Cependant Henri IV n'était pas plus de caractère à renoncer à ses droits que Grégoire VII n'était d'esprit à s'y soumettre. Il répondit à la décrétale par un rescrit; son ambassadeur vint en son nom à Rome ordonner au souverain pontife de déposer la tiare, et aux cardinaux de se rendre à sa cour, afin de désigner un autre pape; la lance avait rencontré le bouclier, le fer avait repoussé le fer.

Grégoire VII répondit en excommuniant l'empereur.

A la nouvelle de cette mesure, les princes allemands se rassemblèrent à Terbourg, et comme l'empereur, emporté par la colère, avait dépassé ses droits, qui s'étendaient à l'investiture et non à la nomination, ils le menacèrent de le déposer, en vertu du même pouvoir qui l'avait élu, si, dans le terme d'une année, il ne s'était pas réconcilié avec le saint-siége.

Henri fut forcé de céder; il apparut en suppliant au sommet de ces Alpes qu'il avait menacé de franchir en vainqueur, et, par un hiver rigoureux, il traversa l'Italie pour aller à genoux et pieds nus demander au pape l'absolution de sa faute. Asti, Milan, Pavie, Crémone et Lodi le virent ainsi passer, et fortes de sa faiblesse, elles saisirent le prétexte de son excommunication pour se délier de leur serment. De son côté, Henri IV, craignant d'irriter le pape, ne tenta même point de les faire rentrer sous son obéissance et ratifia leur liberté; ratification dont elles auraient, à la rigueur, pu se passer, comme le pape de l'investiture; ce fut de cette division entre le saint-siége et l'empereur, entre le peuple et la féodalité, que se formèrent les factions guelfe et gibeline.

Pendant ce temps, et comme pour préparer la liberté de Florence, Godefroy de Lorraine, marquis de Toscane, et Béatrix, sa femme,

mouraient, l'un en 1070, et l'autre en 1076, laissant la comtesse Matilde héritière et souveraine du plus grand fief qui ait jamais existé en Italie; — mariée deux fois, la première avec Godefroy-le-Jeune, la deuxième avec Guelfe de Bavière, elle se sépara successivement de ses deux époux, et mourut léguant ses biens à la chaire de saint Pierre.

Cette mort laissa Florence à peu près libre d'imiter les autres villes d'Italie; elle s'érigea donc en république, donnant à son tour l'exemple qu'elle avait reçu, à Sienne, Pistoie et Arezzo, qui s'empressèrent de le suivre.

Cependant, la noblesse florentine, sans rester indifférente à la grande querelle qui divisait l'Italie, n'y était point entrée avec la même ardeur; elle s'était divisée, il est vrai, mais en deux partis et non en deux camps. Chacun de ces partis s'observait avec plus de défiance que de haine; et si ce n'était plus la paix, ce n'était du moins pas encore la guerre.

Parmi les familles guelfes, une des plus nobles, des plus puissantes et des plus riches, était celle des Buondelmonti : l'aîné de cette famille était fiancé avec une jeune fille de la famille des Amadei, dont la maison était alliée aux Uberti, et connue pour ses opinions gibelines. — Buondelmonte des Buondelmonti était seigneur de Monte-Buono dans le val d'Arno supérieur, et habitait un superbe palais situé sur la place de la Trinité.

Un jour que, selon sa coutume, il traversait à cheval, et magnifiquement vêtu, les rues de Florence, une fenêtre s'ouvrit sur son passage, et il s'entendit appeler par son nom.

Buondelmonte se retourna; mais, voyant que celle qui l'appelait était voilée, il continua son chemin.

La dame l'appela une seconde fois et leva son voile. Alors Buondelmonte la reconnut pour être de la maison des Donati, et arrêtant son cheval, il lui demanda avec courtoisie ce qu'elle avait à lui dire.

— Je n'ai qu'à te féliciter sur ton prochain mariage, Buondelmonte, reprit la dame d'un ton railleur; je ne veux qu'admirer ton dévouement qui te fait allier à une maison si au-dessous de la tienne. Sans doute un ancêtre des Amadei aura rendu quelque grand service à un des tiens, et tu acquittes aujourd'hui une dette de famille.

— Vous vous trompez, noble dame, répondit Buondelmonte. Si quelque distance existe entre nos deux maisons, ce n'est point la

reconnaissance qui l'efface, mais bien l'amour. J'aime Lucrecia Amadei, ma fiancée, et je l'épouse parce que je l'aime.

— Pardon, seigneur comte, continua la Gualdrada; mais il me semblait que le plus noble devait épouser la plus riche, la plus riche le plus noble, et le plus beau la plus belle.

— Mais jusqu'à présent, reprit Buondelmonte, il n'y a que le miroir que je lui ai rapporté de Venise, qui m'ait montré une figure comparable à celle de Lucrecia.

— Vous avez mal cherché, monseigneur, ou vous vous êtes lassé trop vite. Florence perdrait bientôt son nom de ville des fleurs, si elle ne comptait pas dans son parterre de plus belle rose que celle que vous allez cueillir.

— Florence a peu de jardins que je n'aie visités, peu de fleurs dont je n'aie admiré les couleurs ou respiré le parfum, et il n'y a guère que les marguerites et les violettes qui aient pu échapper à mes yeux, en se cachant sous l'herbe.

— Il y a encore le lis qui pousse au bord des fontaines et grandit au pied des saules, qui baigne ses pieds dans le ruisseau pour conserver sa fraîcheur, et qui cache sa tête dans l'ombre pour garder sa pureté.

— La signora Gualdrada aurait-elle dans le jardin de ce palais quelque chose de pareil à me faire voir?

— Peut-être, si le seigneur Buondelmonte daignait me faire l'honneur de le visiter.

Buondelmonte jeta la bride aux mains de son page, et s'élança dans le palais Donati.

La Gualdrada l'attendait au haut de l'escalier; elle le guida par des corridors obscurs jusqu'à une chambre retirée; elle ouvrit la porte, souleva la tapisserie, et Buondelmonte aperçut une jeune fille endormie.

Buondelmonte demeura saisi d'admiration; rien d'aussi beau, d'aussi frais et d'aussi pur, ne s'était encore offert à sa vue. C'était une de ces têtes blondes, si rares en Italie, que Raphaël les a prises pour type de ses vierges; c'était un teint si blanc, qu'on aurait dit qu'il s'était épanoui au pâle soleil du nord; c'était une taille si aérienne, que Buondelmonte craignait de respirer de peur que cet ange ne se réveillât et ne remontât au ciel.

La Gualdrada laissa retomber le rideau; Buondelmonte fit un mouvement pour le retenir, elle lui arrêta la main.

— Voici la fiancée que je t'avais gardée solitaire et pure, lui dit-elle; mais tu t'es hâté, Buondelmonte; tu as offert ta main à une autre. C'est bien; va, et sois heureux.

Buondelmonte interdit gardait le silence.

— Eh bien! continua la Gualdrada, oublies-tu que la belle Lucrecia t'attend?

— Écoute, dit Buondelmonte en lui prenant la main; si je renonçais à cette alliance, si je rompais les engagemens pris, si j'offrais d'épouser ta fille, me la donnerais-tu?

— Et quelle serait la mère assez vaine ou assez insensée pour refuser l'alliance du seigneur de Monte-Buono?....

Alors Buondelmonte leva la portière, s'agenouilla près du lit de la belle jeune fille, dont il prit la main; et comme la dormeuse entr'ouvrait les yeux : — Réveillez-vous, ma belle fiancée, lui dit-il; et vous, ma mère, envoyez chercher le prêtre, tandis que j'attacherai au front de votre fille la couronne d'oranger.

Le même jour Buondelmonte épousa Luisa Gualdrada, de la maison des Donati.

Le lendemain le bruit de ce mariage se répandit. Les Amadei doutèrent quelque temps de l'outrage qui leur avait été fait; mais un moment vint où ils n'en purent plus douter. Alors ils convoquèrent leurs parens, les Uberti, les Fifanti, les Lamberti et les Guadalandi, et leur exposèrent la cause de cette réunion. Mosca, au récit de l'insulte commune, s'écria avec l'énergie et la concision de la vengeance : *Cosa fatt' capo ha* (1). Tous ceux qui étaient présens répétèrent ce cri, et la mort de Buondelmonte fut unanimement résolue.

Le matin de Pâques, Buondelmonte venait de traverser le vieux pont et descendait Longo l'Arno; plusieurs hommes, à cheval comme lui, débouchèrent de la rue de la Trinité, et marchèrent à sa rencontre. Arrivés à une certaine distance, ils se séparèrent en deux troupes, afin de l'attaquer des deux côtés. Buondelmonte les reconnut; mais, soit confiance dans leur loyauté, ou dans son courage, il continua son chemin sans donner aucune marque

(1) Tout commencement emporte sa fin.

de défiance; loin de là, en arrivant près d'eux, il les salua avec courtoisie. Alors Schazetto des Uberti sortit de dessous son manteau son bras armé d'une masse d'armes, et d'un seul coup il renversa Buondelmonte de cheval; au même moment Addo Arrighi, mettant pied à terre, lui ouvrit les veines avec son couteau. Buondelmonte se traîna jusqu'au pied de Mars, protecteur païen de Florence, dont la statue était encore debout, et expira. Le bruit de ce meurtre ne tarda point à retentir dans la ville. Tous les parens de Buondelmonte se rassemblèrent dans la maison mortuaire, firent atteler un char et y placèrent, dans une bière découverte, le corps de la victime. Sa jeune femme s'assit sur le bord du cercueil, appuya la tête fracassée de son époux sur sa poitrine, les plus proches parens l'entourèrent, et le cortége se mit en marche, précédé du vieux père de Buondelmonte, qui de temps en temps criait d'une voix sourde: — Vengeance! vengeance! vengeance!

A l'aspect de ce cadavre ensanglanté, à la vue de cette belle veuve pleurante et les cheveux épars, aux cris de ce père qui précédait le cercueil de l'enfant qui aurait dû suivre le sien, les esprits s'exaltèrent, et chaque maison noble prit parti selon son opinion, son alliance ou sa parenté. Quarante-deux familles du premier rang se firent guelfes, et se rangèrent au parti des Buondelmonti; vingt-quatre se déclarèrent gibelines, et reconnurent les Uberti pour leurs chefs. Chacun rassembla ses serviteurs, fortifia ses palais, éleva des tours, et pendant trente-trois ans la guerre civile, se renfermant dans les murs de Florence, courut échevelée par ses rues et par ses places publiques.

Cependant les Gibelins, désespérant de vaincre s'ils restaient réduits à leurs propres forces, s'adressèrent à l'empereur, qui leur envoya seize cents cavaliers allemands. Cette troupe s'introduisit furtivement dans la ville par une des portes appartenantes aux Gibelins, et la nuit de la Chandeleur 1248 le parti guelfe vaincu fut forcé d'abandonner Florence.

Alors les vainqueurs, maîtres de la ville, se livrèrent à ces excès qui éternisent les guerres civiles. Trente-six palais furent démolis et leurs tours abattues; celle des Toringhi, qui dominait la place du Vieux-Marché, et qui s'élevait toute couverte de marbre à la hauteur de cent vingt brasses, minée par sa base, croula comme un géant foudroyé. Le parti de l'empereur triompha donc en Toscane,

et les Guelfes restèrent exilés jusqu'en 1251, époque de la mort de Frédéric II.

Cette mort produisit une réaction. Les Guelfes furent rappelés, et le peuple reprit une partie de l'influence qu'il avait perdue. Un de ses premiers règlemens fut l'ordre de détruire les forteresses, derrière lesquelles les gentilshommes bravaient les lois. Un rescrit enjoignit aux nobles d'abaisser les tours de leurs palais à la hauteur de cinquante brasses, et les matériaux résultant de cette démolition servirent à élever des remparts à la ville, qui n'était point fortifiée du côté de l'Arno. Enfin en 1252, le peuple, pour consacrer le retour de la liberté à Florence, frappa, avec l'or le plus pur, cette monnaie que l'on appelle florin, du nom de la ville, et qui depuis sept cents ans est restée à la même effigie, au même poids et au même titre, sans qu'aucune des révolutions qui suivirent celle à laquelle il devait naissance, ait osé changer son empreinte populaire, ou altérer son or républicain.

Cependant les Guelfes, plus généreux ou plus confians que leurs ennemis, avaient permis aux Gibelins de rester dans la ville. Ceux-ci profitèrent de cette liberté pour ourdir une conspiration, qui fut découverte. Les magistrats leur firent porter l'ordre de venir rendre compte de leur conduite; mais ils repoussèrent les archers du podestat à coups de pierres et de flèches. Tout le peuple se souleva aussitôt; on vint attaquer les ennemis dans leurs maisons, on fit le siége des palais et des forteresses; en deux jours tout fut fini. Schazetto des Uberti mourut les armes à la main. Un autre Uberti et un Infangati eurent la tête tranchée sur la place du Vieux-Marché; et ceux qui échappèrent au massacre ou à la justice, guidés par Farinata des Uberti, sortirent de la ville, et allèrent demander à Sienne un asile qu'elle leur accorda.

Farinata des Uberti était un de ces hommes de la famille du baron des Adrets, du connétable de Bourbon et des Lesdiguières, qui naissent avec un bras de fer et un cœur de bronze, dont les yeux s'ouvrent dans une ville assiégée et se ferment sur un champ de bataille; — plantes arrosées de sang, et qui portent des fleurs et des fruits sanglans.

La mort de l'empereur lui ôtait la ressource ordinaire aux Gibelins, qui était de s'adresser à l'empereur. Il envoya alors des députés à Manfred, roi de Sicile. Ces députés demandaient une

armée. Manfred offrit cent hommes. Les ambassadeurs étaient sur le point de refuser cette offre, qu'ils regardaient comme dérisoire; mais Farinata leur écrivit : « Acceptez toujours; l'important est d'avoir le drapeau de Manfred parmi les nôtres, et quand nous l'aurons, j'irai le planter en tel lieu, qu'il faudra bien qu'il nous envoie un renfort pour l'aller reprendre. »

Cependant l'armée guelfe poursuivit les Gibelins, et vint établir son camp devant la porte de Camoglia, dont la poussière était si douce à Alfieri (1). Après quelques escarmouches sans conséquence, Farinata ordonna une sortie, fit distribuer aux soldats allemands que lui avait envoyés Manfred (2) les meilleurs vins de la Toscane, et lorsqu'il vit le combat engagé entre les Guelfes et les Gibelins, sous le prétexte de dégager une partie des siens, il se mit à la tête de ces auxiliaires, et leur fit faire une charge tellement profonde, que lui et ses cent hommes se trouvèrent enveloppés par toute l'armée ennemie. Les Allemands se battirent en désespérés; mais la partie était trop inégale pour que le courage y pût quelque chose. Tous tombèrent; Farinata seul et par miracle s'ouvrit un chemin, et regagna les siens, couvert du sang de ses ennemis, las de tuer, mais sans blessure.

Son but était atteint. Les cadavres des soldats de Manfred criaient vengeance par toutes leurs blessures; l'étendard royal envoyé à Florence avait été traîné dans la boue et mis en pièces par la populace. Il y avait affront à la maison de Souabe et tache à l'écusson impérial. Une victoire seule pouvait venger l'un et effacer l'autre. Farinata des Uberti écrivit au roi de Sicile le récit de la bataille; Manfred lui répondit en lui envoyant deux mille hommes.

Alors le lion se fit renard. Pour attirer les Florentins dans une mauvaise position, Farinata feignit d'avoir à se plaindre des Gibelins. Il écrivit aux Anziani pour leur indiquer un rendez-vous à un quart de lieue de la ville. Douze hommes l'y attendirent; lui s'y rendit seul. Il leur offrit, s'ils voulaient faire marcher une armée puissante contre Sienne, de leur livrer la porte de San-Vito, dont il avait la garde. Les chefs guelfes ne pouvaient rien décider sans

(1) A Camoglia mi godo il polverone. *Sonnet* CXII.

(2) Manfred était de la maison de Souabe.

l'avis du peuple. Ils retournèrent vers lui et assemblèrent le conseil. Farinata rentra dans la ville.

L'assemblée fut tumultueuse; la masse était d'avis d'accepter, mais quelques-uns, plus clairvoyans, craignaient une trahison. Les Anziani, qui avaient entamé la négociation, et qui devaient en tirer honneur, l'appuyaient de tout leur pouvoir, et le peuple appuyait les Anziani. Le comte Guido Guerra et Tegghiaio Aldobrandini essayèrent en vain de s'opposer à la majorité : le peuple ne voulut pas les écouter. Alors Cece des Guerardini, connu par sa sagesse et son dévouement à la patrie, se leva et essaya de se faire entendre; mais les Anziani lui ordonnèrent de se taire. Il n'en continua pas moins son discours, et les magistrats le condamnèrent à cent florins d'amende. Il consentit à les payer si à ce prix il obtenait la parole. L'amende fut doublée. Guerardini accepta cette nouvelle punition en disant qu'on ne pouvait acheter trop cher le bonheur de donner un bon avis à la république. Enfin on porta l'amende jusqu'à la somme de quatre cents florins, sans qu'on pût lui imposer silence. Ce dévouement, qu'on prit pour de l'obstination, exalta les esprits. La peine de mort fut proposée et adoptée contre celui qui osait ainsi s'opposer à la volonté du peuple. La sentence fut signifiée à Guerardini. Il l'écouta tranquillement; puis, se levant une dernière fois : « Faites dresser l'échafaud, dit-il, et laissez-moi parler pendant qu'on le dressera. » Mais les Florentins étaient décidés à ne rien écouter. Au lieu de tomber aux pieds de cet homme, ils l'arrêtèrent; et comme il était le seul opposant, une fois hors de l'assemblée, la proposition passa. Florence envoya demander du secours à ses alliés. Lucques, Bologne, Pistoie, le Prato, San-Miniato et Volterra répondirent à son appel. Au bout de deux mois, les Guelfes avaient rassemblé trois mille cavaliers et trente mille fantassins.

Le lundi 3 septembre 1260, cette armée sortit nuitamment des murs de Florence, et marcha vers Sienne. Au milieu d'une garde choisie parmi les plus braves roulait pesamment le carroccio : c'était un char doré attelé de huit bœufs, couverts de caparaçons rouges, et au milieu duquel s'élevait une antenne surmontée d'un globe doré ; au-dessus de ce globe et entre deux voiles blanches flottait l'étendard de Florence, qui, au moment du combat, était remis aux mains de celui qu'on estimait le plus brave. Au-dessous, un Christ

en croix semblait bénir l'armée de ses bras étendus. Une cloche, suspendue près de lui, rappelait vers un centre commun ceux que la mêlée dispersait, et le pesant attelage, ôtant au carroccio tout moyen de fuir, forçait l'armée soit à l'abandonner avec honte, soit à le défendre avec acharnement. C'était une invention d'Eribert, archevêque de Milan, qui, voulant relever l'importance de l'infanterie des communes, afin de l'opposer à la cavalerie des gentilshommes, en avait fait usage pour la première fois dans la guerre contre Conrad-le-Salique; aussi était-ce au milieu de l'infanterie, dont le pas se réglait sur celui des bœufs, que roulait cette lourde machine. Celui qui la conduisait cette fois était un vieillard de soixante-dix ans, nommé Jean Tornaquinci; et sur la plate-forme du carroccio, réservée aux plus vaillans, étaient ses sept fils, auxquels il avait fait jurer de mourir tous, avant qu'un seul ennemi touchât cette arche d'honneur du moyen-âge. Quant à la cloche, elle avait été bénite, disait-on, par le pape Martin, et s'appelait Martinella.

Le 4 septembre, au point du jour, l'armée se trouva sur le Monte-Aperto, monticule situé à cinq milles de Sienne, vers la partie orientale de la ville; elle découvrit alors dans toute son étendue la cité qu'elle espérait surprendre. Aussitôt un évêque presque aveugle monta sur la plateforme du carroccio, et dit la messe, que toute l'armée écouta solennellement à genoux et la tête découverte; puis, le saint sacrifice achevé, il détacha l'étendard de Florence, le remit aux mains de Jacopo del Vacca, de la famille des Pazzi, et, revêtant lui-même une armure, il alla se placer dans les rangs de la cavalerie. Il y était à peine, que la porte de San-Vito s'ouvrit, suivant la promesse faite. La cavalerie allemande en sortit la première; derrière elle venait celle des émigrés florentins, commandée par Farinata; ensuite parurent les citoyens de Sienne avec leurs vassaux formant l'infanterie, en tout 15,000 hommes. Les Florentins virent qu'ils étaient trahis, mais ils comparèrent aussitôt leur armée à celle qui se développait sous leurs yeux, et poussèrent de grands cris de provocation et d'insulte, en songeant qu'ils étaient trois contre un, et firent face à l'ennemi.

En ce moment, l'évêque qui avait dit la messe, et qui, comme tous les hommes privés d'un sens, avait exercé les autres à le remplacer, entendit du bruit derrière lui, se retourna, et ses

yeux, tout affaiblis qu'ils étaient, crurent apercevoir entre lui et l'horizon, une ligne qui un instant auparavant n'existait pas. Il frappa sur l'épaule de son voisin, et lui demanda si ce qu'il apercevait était une muraille ou un brouillard. « Ce n'est ni l'un ni l'autre, répondit le soldat; ce sont les boucliers des ennemis. » En effet, un corps de cavalerie allemande avait tourné le Monte-Aperto, passé l'Arbia à gué, et attaquait les derrières de l'armée florentine, tandis que le reste des Siennois lui présentait le combat en face.

Alors Jacopo del Vacca, pensant que l'heure était venue d'engager la bataille, éleva au-dessus de toutes les têtes l'étendard de Florence, qui représentait un lion, et cria : en avant ! Mais au même instant Bocca Degli Abbati, qui était Gibelin dans l'ame, tira son épée du fourreau, et abattit d'un seul coup la main et l'étendard. Puis s'écriant : à moi les Gibelins ! il se sépara avec trois cents nobles du même parti, de l'armée guelfe, pour aller rejoindre la cavalerie allemande.

Cependant la confusion était grande parmi les Florentins : Jacopo del Vacca élevait son poignet mutilé et sanglant en criant : trahison ! Nul ne pensait à ramasser l'étendard foulé aux pieds des chevaux, et chacun, en se voyant chargé par celui qu'un instant auparavant il croyait son frère, au lieu de s'appuyer sur son voisin, s'éloignait de lui, craignant plus encore l'épée qui le devait défendre que celle qui le devait attaquer. Alors le cri de trahison, proféré par Jacopo del Vacca, passa de bouche en bouche, et chaque cavalier, oubliant le salut de la patrie pour ne penser qu'au sien, tira du côté qui lui sembla le moins dangereux, confiant sa vie à la vitesse de sa monture, et laissant son honneur expirer à sa place sur le champ de bataille; si bien que de ces trois mille hommes qui étaient tous de la noblesse, trente-cinq vaillans restèrent seuls, qui ne voulurent pas fuir, et qui moururent.

L'infanterie, qui était composée du peuple de Florence et de gens venus des villes alliées, fit meilleure contenance, et se serra autour du carroccio. Ce fut donc sur ce point que se concentra *le combat et le grand carnage qui teignit l'Arbia en rouge* (1).

(1) . . . . . lo strazio e'l grande scempio
Che fece l'Arbia colorata in rosso.
Inf. x, 85.

Mais, privés de leur cavalerie, les Guelfes ne pouvaient tenir, puisque tous ceux qui étaient restés sur le champ de bataille étaient, comme nous l'avons dit, des gens du peuple qui, armés au hasard de fourches et de hallebardes, n'avaient à opposer à la longue lance et à l'épée à deux mains des cavaliers, que des boucliers de bois, des cuirasses de buffle, ou des justaucorps matelassés. Les hommes et les chevaux bardés de fer entraient donc facilement dans ces masses, et y faisaient des trouées profondes; et cependant, animés par le bruit de Martinella qui ne cessait de sonner, trois fois ces masses se refermèrent, repoussant de leur sein la cavalerie allemande, qui en ressortit trois fois sanglante et ébréchée, comme un fer d'une blessure.

Enfin, à l'aide de la diversion que fit Farinata à la tête des émigrés florentins et du peuple de Sienne, les cavaliers arrivèrent jusqu'au carroccio. Alors se passa à la vue des deux armées une action merveilleuse : ce fut celle de ce vieillard auquel nous avons dit que la garde du carroccio était confiée, et qui avait fait jurer à ses sept fils de mourir au poste où il les avait placés.

Pendant tout le combat, les sept jeunes gens étaient restés sur la plateforme du carroccio, d'où ils dominaient l'armée; trois fois ils avaient vu l'ennemi près d'arriver jusqu'à eux, et trois fois ils avaient tourné les yeux impatiemment sur leur père. Mais d'un signe, le vieillard les avait retenus; enfin l'heure était arrivée où il fallait mourir; le vieillard cria à ses fils : *allons!*

Les jeunes gens sautèrent à bas du carroccio, à l'exception d'un seul que son père retint par le bras : c'était le plus jeune, et par conséquent le plus aimé; il avait dix-sept ans à peine, et s'appelait Arnolfo.

Les six frères étaient armés comme des chevaliers; ils reçurent vigoureusement le choc des Gibelins. Pendant ce temps, le père, de la main dont il ne retenait pas son fils, sonnait la cloche de ralliement : les Guelfes reprirent courage, et les cavaliers allemands furent une quatrième fois repoussés. Le vieillard vit revenir à lui quatre de ses fils; deux s'étaient couchés déjà pour ne plus se relever.

Au même instant, mais du côté opposé, on entendit de grands cris, et l'on vit la foule s'ouvrir. C'était Farinata des Uberti à la tête des émigrés florentins. Il avait poursuivi la cavalerie guelfe jusqu'à ce qu'il se fût assuré qu'elle ne reviendrait plus au combat,

comme un loup qui écarte les chiens avant de se jeter sur les moutons.

Le vieillard, qui dominait la mêlée, le reconnut à son panache, à ses armes, et encore plus, à ses coups; l'homme et le cheval paraissaient ne faire qu'un, et semblaient un monstre couvert des mêmes écailles. Ce qui tombait sous les coups de l'un, était foulé à l'instant sous les pieds de l'autre; tout s'ouvrait devant eux. Le vieillard fit un signe à ses quatre fils, et Farinata vint se heurter contre une muraille de fer. Aussitôt les masses se serrèrent autour d'eux, et le combat se rétablit.

Farinata était seul parmi ces gens de pied qu'il dominait de toute la hauteur de son cheval, car il avait laissé les autres cavaliers gibelins bien loin derrière lui. Le vieillard pouvait suivre son épée flamboyante, qui se levait et s'abaissait avec la régularité d'un marteau de forgeron; il pouvait entendre le cri de mort qui suivait chaque coup porté; deux fois, il crut reconnaître la voix de ses fils; cependant il ne cessa point de sonner la cloche; seulement de l'autre main, il serrait avec plus de force le bras d'Arnolfo.

Farinata recula enfin, mais comme recule un lion, déchirant et rugissant; il dirigea sa retraite vers les cavaliers florentins qui chargeaient pour le secourir; pendant le moment qui s'écoula avant qu'il les rejoignît, le vieillard vit revenir deux de ses fils; pas une larme ne sortit de ses yeux, pas une plainte ne s'échappa de son cœur; seulement il serra Anolfo contre sa poitrine.

Mais Farinata, les émigrés florentins, et les cavaliers allemands s'étaient réunis, et tandis que toutes les troupes siennoises chargeaient de leur côté, infanterie contre infanterie, ils se préparèrent à charger du leur.

La dernière attaque fut terrible; trois mille hommes, à cheval et couverts de fer, s'enfoncèrent au milieu de dix ou douze mille fantassins qui restaient encore autour du carroccio. Ils entrèrent dans cette masse, la sillonnant tel qu'un immense serpent dont l'épée de Farinata était le dard; le vieillard vit le monstre s'avancer en roulant ses anneaux gigantesques; il fit signe à ses deux fils, ils s'élancèrent au-devant de l'ennemi avec toute la réserve. Arnolfo pleurait de honte de ne pas suivre ses frères.

Le vieillard les vit tomber l'un après l'autre; alors il remit la

corde de la cloche aux mains d'Arnolfo, et sauta au bas de la plateforme; le pauvre père n'avait pas eu le courage de voir mourir son septième enfant.

Farinata passa sur le corps du père comme il avait passé sur celui des fils; le carroccio fut pris, et comme Arnolfo continuait de sonner la cloche, malgré les injonctions contraires qu'il recevait, Della Presa monta sur la plateforme et lui brisa la tête d'un coup de masse d'armes.

Du moment où les Florentins n'entendirent plus la voix de Martinella, ils n'essayèrent même plus de se rallier. Chacun s'enfuit de son côté, quelques-uns se réfugièrent dans le château de Monte-Aperto où ils furent pris le lendemain; les autres moururent; dix mille hommes, dit-on, restèrent sur la place du combat.

La perte de la bataille de Monte-Aperto est restée pour Florence un de ces grands désastres, dont le souvenir se perpétue à travers les âges. Après cinq siècles et demi, le Florentin montre encore aux étrangers le lieu du combat avec tristesse, et cherche dans les eaux de l'Arbia cette teinte rougeâtre que leur a donnée, dit-on, le sang de ses ancêtres; de leur côté, les Siennois s'enorgueillissent encore aujourd'hui de leur victoire. Les antennes du carroccio qui vit tant d'hommes tomber autour de lui dans cette fatale journée, sont précieusement conservées dans la basilique, comme Gênes conserve, à la porte de la Darsena, les chaînes du port de Pise; comme Perouse garde à la fenêtre du palais gouvernemental le lion de Florence : pauvres villes à qui il ne reste de leur antique liberté que les trophées qu'elles se sont enlevés les unes aux autres; pauvres esclaves à qui leurs maîtres ont, par dérision sans doute, cloué au front leur couronne de reine.

Le 27 septembre l'armée gibeline se présenta devant Florence, dont elle trouva toutes les femmes en deuil; car, dit Villani, il n'en était pas une seule qui n'eût perdu un fils, un frère ou un mari. Les portes en étaient ouvertes, et nulle opposition ne fut faite : dès le lendemain, toutes les lois guelfes furent abolies, et le peuple, cessant d'avoir part aux conseils, rentra sous la domination de la noblesse.

Alors une diète des cités gibelines de la Toscane fut convoquée à Empoli; les ambassadeurs de Pise et de Sienne déclarèrent qu'ils ne voyaient d'autre moyen d'éteindre la guerre civile qu'en dé-

truisant complètement Florence, véritable capitale des Guelfes, qui ne cesserait de favoriser ce parti; les comtes Guidi et Alberti, les Santafior et les Ubaldini, appuyèrent cette proposition. Chacun y applaudit, soit par ambition, soit par haine, soit par crainte. La motion allait passer lorsque Farinata des Uberti se leva.

Ce fut un discours sublime que celui que prononça ce Florentin pour Florence, ce fils plaidant en faveur de sa mère, ce victorieux demandant grace pour les vaincus, offrant de mourir pour que la patrie vécût, commençant comme Coriolan et finissant comme Camille (1).

La parole de Farinata l'emporta au conseil, comme son épée à la bataille. Florence fut sauvée, et les Gibelins y établirent le siége de leur gouvernement qui dura six ans.

Ce fut la cinquième année de cette réaction impériale que naquit à Florence un enfant qui reçut de ses parens le nom d'Alighieri, et du ciel celui de Dante.

DANTE ALIGHIERI.

C'était le rejeton d'une noble famille, dont lui-même prendra soin de nous tracer la généalogie (2). La racine de cet arbre, dont il fut le rameau d'or, était Caccia Guida Elisei, qui, ayant pris pour femme une jeune fille de Ferrare de la famille des Alighieri, ajouta à son nom et à ses armes le nom et les armes de son épouse, et mourut en terre sainte, chevalier dans la milice de l'empereur Conrad.

Jeune encore, il perdit son père. Élevé par sa mère, que l'on appelait Bella, son éducation fut celle d'un chrétien et d'un gentilhomme. Brunetto Latini lui apprit les lettres latines et grecques. Quant au nom de son maître en chevalerie, il s'est perdu, quoique la bataille de Campoldino ait prouvé qu'il en avait reçu de nobles leçons.

(1) . . . . fu'io, sol, colà dove sofferto
Fu per ciascun di torre via Fiorenza
Colui che la difesi a viso aperto.
Inf. Cant. x.

(2) Paradis, chant xv.

Adolescent, il étudia la philosophie à Florence, Bologne et Padoue; homme, il vint à Paris, et y apprit la théologie; puis il retourna dans sa belle Florence, et la trouva en proie aux guerres civiles. Son alliance avec une femme de la famille des Donati le jeta dans le parti guelfe. Dante était un de ces hommes qui se donnent corps et ame lorsqu'ils se donnent. Aussi le voyons-nous, à la bataille de Campoldino, charger à cheval les Gibelins d'Arezzo, et, dans la guerre contre les Pisans, monter le premier à l'escalade du château de Caprona.

Après cette victoire, il obtint les premières dignités de la république. Nommé quatorze fois ambassadeur, quatorze fois il mena à bien la mission qui lui avait été confiée. Ce fut au moment de partir pour l'une de ces ambassades (1) que, mesurant du regard les évènemens et les hommes, et que trouvant les uns gigantesques et les autres petits, il laissa tomber ces paroles dédaigneuses : — Si je reste, qui ira? si je vais, qui restera?... Une terre labourée par les discordes civiles est prompte à faire germer une pareille semence; sa plante est l'envie et son fruit l'exil.

Accusé de concussion, Dante fut condamné, le 27 janvier 1302, par sentence du comte Gabriel Gubbio, podestat de Florence, à huit mille livres d'amende et deux ans de proscription, et dans le cas de non-paiement de cette amende, à la confiscation et dévastation de ses biens et à un exil éternel.

Dante ne voulut pas reconnaître le crime en reconnaissant l'arrêt. Il abandonna ses emplois, ses terres, ses maisons, et sortit de Florence, emportant pour toute richesse l'épée avec laquelle il avait combattu à Campoldino, et la plume qui avait déjà écrit les sept premiers chants de l'Enfer.

Alors ses biens furent confisqués et vendus au profit de l'état; on passa la charrue à la place où avait été sa maison, et l'on y sema du sel. Enfin, condamné à mort par contumace, il fut brûlé en effigie sur la même place où deux siècles plus tard Savonarole devait l'être en réalité.

L'amour de la patrie, le courage dans le combat, l'ardeur de la gloire, avaient fait de Dante un brave guerrier; l'habileté dans l'intrigue, la persévérance dans la politique, la justesse dans la

(1) Près du pape Boniface VIII.

vérité, avaient fait de Dante un grand politique; le malheur, le dédain et la vengeance firent de lui un sublime poète. Privé de cette activité terrestre, dont elle avait besoin, son ame se jeta dans la contemplation des choses divines; et tandis que son corps demeurait enchaîné sur la terre, son esprit visitait le triple royaume des morts, et peuplait l'enfer de ses haines, et le paradis de ses amours. La *Divine Comédie* est l'œuvre de la vengeance; Dante taille sa plume avec son épée.

Le premier asile qui s'offrit au fugitif, fut le château du seigneur della Scala; et dès le premier chant de son Enfer, le poète s'empresse d'acquitter la dette de sa reconnaissance (1), qu'il exprimera encore dans le XVIIe chant du Paradis (2).

Il trouva la cour de cet Auguste du moyen-âge peuplée de proscrits. L'un d'eux, Sagacius Mucius Gazata, historien de Reggio, nous a laissé des détails précieux sur la manière dont le seigneur della Scalla exerçait sa royale hospitalité envers ceux qui venaient demander un asile à son château féodal. « Ils avaient différens appartemens selon leurs diverses conditions, et à chacun le magnifique seigneur avait donné des valets et une table splendide. Les diverses chambres étaient indiquées par des devises et des symboles divers. La victoire pour les guerriers, l'espérance pour les proscrits, les Muses pour les poètes, Mercure pour les peintres, le paradis pour les gens d'église, et pendant les repas, des musiciens, des bouffons et des joueurs de gobelets parcouraient ces appartemens. Les salles étaient peintes par Giotto, et les sujets qu'il avait traités avaient rapport aux vicissitudes de la fortune humaine. De temps en temps le seigneur châtelain appelait à sa propre table quelques-uns de ses hôtes, surtout Guido de Castello de Reggio, qu'à cause de sa

(1) . . . . infin che 'l veltro
Verrà, che la farà morir di doglia,
Questi non ciberà terra nè peltro;
Ma sapienza, e amore, e virtute,
E sua nazion sarà tra feltro e feltro.
Inf. Cant. I^o.

(2) Lo primo tuo rifugio e 'l primo ostello
Sarà la cortesia del gran Lombardo,
Che 'n su la Scala porta il santo uccello.
Parad, Cant. XVII.

franchise on appelait le simple Lombard, et Dante Alighieri, homme alors très illustre, et qu'il vénérait à cause de son génie.

Mais tout honoré qu'il était, le proscrit ne pouvait plier sa fierté à cette vie, et des plaintes profondes sortent à plusieurs reprises de sa poitrine. Tantôt c'est Farinata qui de sa voix altière lui dit : « La reine de ces lieux n'aura pas rallumé cinquante fois son visage nocturne, que tu apprendras par toi-même combien est difficile l'art de rentrer dans sa patrie. » Tantôt c'est son aïeul Caccia Guida qui, compatissant aux peines à venir de son fils, s'écrie : « Ainsi qu'Hippolyte sortit d'Athènes, chassé par une marâtre perfide et impie, ainsi il te faudra quitter les choses les plus chères, et ce sera la première flèche qui partira de l'arc de l'exil. Alors tu comprendras ce que renferme d'amertume le pain de l'étranger, et combien l'escalier d'autrui est dur à monter et à descendre. Mais le poids le plus lourd à tes épaules sera cette société mauvaise et divisée avec laquelle tu tomberas dans l'abîme. » Ces vers, on le voit, sont écrits avec les larmes des yeux et le sang du cœur.

Cependant, quelque douleur amère qu'il souffrît, le poète refusa de rentrer dans sa patrie, parce qu'il n'y rentrait point par le chemin de l'honneur. En 1315, une loi rappela les proscrits à la condition qu'ils paieraient une certaine amende. Dante, dont les biens avaient été vendus et la maison démolie, ne put réaliser la somme nécessaire. On lui offrit alors de l'en exempter, mais à la condition qu'il se constituerait prisonnier, et qu'il irait recevoir son pardon à la porte de la cathédrale, les pieds nus, vêtu de la robe de pénitent, et les reins ceints d'une corde. Cette proposition lui fut transmise par un religieux de ses amis. Voici la réponse de Dante :

« J'ai reçu avec honneur et avec plaisir votre lettre, et après en avoir pesé chaque parole, j'ai compris avec reconnaissance combien vous désirez du fond du cœur mon retour dans la patrie. Cette preuve de votre souvenir me lie d'autant plus étroitement à vous, qu'il est plus rare aux exilés de trouver des amis. Donc, si ma réponse n'était point telle que le souhaiterait peut-être la pusillanimité de quelques-uns, je la remets affectueusement à l'examen de votre prudence. Voilà ce que j'ai appris par une lettre de votre neveu, qui est le mien, et de quelques-uns de mes amis. D'après une loi, récemment publiée à Florence, sur le rappel des bannis, il paraît

que, si je veux donner une somme d'argent ou faire amende honorable, je pourrais être absous et retourner à Florence. Dans cette loi, ô mon père! il faut l'avouer, il y a deux choses ridicules et mal conseillées; je dis mal conseillées par ceux qui ont fait la loi, car votre lettre, plus discrètement et plus sagement conçue, ne contenait rien de ces choses.

«Voilà donc la glorieuse manière dont Dante Alighieri doit rentrer dans sa patrie après l'ennui d'un exil de quinze ans. Voilà la réparation accordée à une innocence manifeste à tout le monde. Mes larges sueurs, mes longues fatigues m'auront rapporté ce salaire! Loin d'un philosophe cette bassesse digne d'un cœur de boue. Merci du spectacle où je serais offert au peuple comme le serait quelque misérable demi-savant sans cœur et sans renommée! Que moi, exilé d'honneur, j'aille me faire tributaire de ceux qui m'offensent, comme s'ils avaient bien mérité de moi! Ce n'est point là le chemin de la patrie, ô père! Mais s'il en est quelque autre qui me soit ouvert par vous, et qui n'ôte point la renommée à Dante, je l'accepte, indiquez-le-moi, et alors mes pas ne seront pas lents. Dès que l'on ne rentre pas à Florence par la rue de l'honneur, mieux vaut n'y pas rentrer. Le soleil et les étoiles se voient par toute la terre, et par toute la terre on peut méditer les vérités du ciel (1). »

Dante, proscrit par les Guelfes, s'était fait Gibelin, et devint aussi ardent dans sa nouvelle religion qu'il avait été loyal dans l'ancienne : sans doute, il croyait que l'unité impériale était le seul moyen de grandeur pour l'Italie, et cependant Pise avait bâti sous ses yeux son Campo-Santo, son dôme et sa tour penchée. Arnolfo de Lapo avait jeté sur la grande place de Florence les fondemens de Sainte-Marie-des-Fleurs; Sienne avait élevé sa cathédrale au clocher rouge et noir, et y avait renfermé comme un bijou dans son écrin la chaire sculptée par Nicolas de Pise. Peut-être aussi le caractère aventureux des chevaliers et des seigneurs allemands lui semblait-il plus poétique que l'habileté commerçante de la noblesse génoise ou vénitienne; et la fin de l'empereur Albert lui plaisait-elle plus que la mort de Boniface VIII (2).

(1) Cette lettre, conservée dans la bibliothèque de Florence, n'est point de la main de Dante. Dante, comme Molière, n'a laissé aucun manuscrit autographe.

(2) L'empereur Albert fut tué à Kœnigfelden par son neveu Jean de Souabe, au

Lassé de la vie qu'il menait chez Can della Scala, où l'amitié du maître ne le protégeait pas toujours contre l'insolence de ses courtisans et les facéties de son bouffon, le poète reprit sa vie errante. Il avait achevé son poème de *l'Enfer* à Vérone; il écrivit *le Purgatoire* à Gargagnano, et termina son œuvre au château de Tolmino en Frioul par *le Paradis*. De là il vint à Padoue, où il passa quelque temps chez Giotto, son ami, à qui par reconnaissance il donna la couronne de Cimabuë. Enfin il alla à Ravenne; c'est dans cette ville qu'il publia son poème tout entier. Deux mille copies en furent faites à la plume et envoyées par toute l'Italie; chacun leva ses yeux étonnés vers ce nouvel astre qui venait de s'allumer au ciel. On douta qu'un homme vivant encore eût pu écrire de telles choses, et plus d'une fois il arriva, lorsque Dante se promenait lent et sévère dans les rues de Vérone avec sa longue robe rouge et sa couronne de laurier sur sa tête, que la mère saintement effrayée le montra du doigt à son enfant, en lui disant : « Vois-tu cet homme? il est descendu dans l'enfer. »

Dante mourut à Ravenne le 14 septembre 1321, à l'âge de 56 ans. Guido de Poleta, qui lui avait offert un asile, le fit ensevelir dans l'église des frères mineurs en grande pompe et en habit de poète. Ses ossemens y restèrent jusqu'en 1481, époque à laquelle Bernard Bembo, podestat de Ravenne pour la république de Venise, lui fit élever un mausolée d'après les dessins de Pierre Lombardo. A la voûte de la coupole sont quatre médaillons, représentant Virgile, son guide, Brunetto Latini, son maître, Can Grande, son protecteur, et Guido Cavalcante, son ami.

Florence, injuste pour le vivant, fut pieuse envers le mort, et tenta de ravoir les restes de celui qu'elle avait proscrit. Dès 1396, elle lui décrète un monument public; en 1429, elle renouvelle ses instances près des magistrats de Ravenne; enfin, en 1519, elle adresse une demande à Léon X, et parmi les signatures on lit cette apostille : *Moi, Michel-Ange, sculpteur, je supplie Votre Sainteté, pour la*

moment où il marchait contre les Suisses. Boniface VIII, furieux d'avoir été souffleté par Colonna, fut saisi d'une fièvre frénétique, et se brisa la tête contre les murs de sa chambre, après s'être dévoré une main. Le peuple lui fit cette épitaphe: Ci gît qui entra au pontificat comme un renard, y régna comme un lion, et y mourut comme un chien.

même cause, m'offrant de faire au divin poète une sépulture convenable, et dans un lieu honorable de cette ville. Léon X refusa. C'eût été cependant une grande et belle chose que le tombeau de Dante, par Michel-Ange.

Dante était de moyenne stature et bien pris dans ses membres; il avait le visage long, les yeux larges et perçans, le nez aquilin, les mâchoires fortes, la lèvre inférieure avancée et plus grosse que l'autre, la peau brune, et la barbe et les cheveux crépus. Il marchait ordinairement grave et doux, vêtu d'habits simples, parlant rarement, et attendant presque toujours qu'on l'interrogeât pour répondre; alors sa réponse était juste et concise, car il prenait le temps de la peser dans sa sagesse. Sans avoir une élocution facile, il devenait éloquent dans les grandes circonstances. A mesure qu'il vieillissait, il se félicitait d'être solitaire et éloigné du monde; l'habitude de la contemplation lui fit contracter un maintien austère, quoiqu'il fût toujours homme de premier mouvement et d'excellent cœur. Il en donna une preuve lorsque, pour sauver un enfant qui était tombé dans l'un de ces petits puits où l'on plongeait les nouveau-nés, il brisa le baptistaire de Saint-Jean, se souciant peu qu'on l'accusât d'impiété (1).

Dante avait eu, à l'âge de neuf ans, l'un de ces jeunes amours qui étendent leur enchantement sur toute la vie. Béatrix de Folto Portinari, en qui, chaque fois qu'il la revoyait, il trouvait une beauté nouvelle (2), passa devant cet enfant au cœur de poète, qui l'immortalisa lorsqu'il fut devenu homme. A l'âge de 26 ans, cet ange prêté à la terre alla reprendre au ciel ses ailes et son auréole, et Dante la retrouva à la porte du Paradis, où ne pouvait l'accompagner Virgile.

(1) Non mi parén meno ampi, nè maggiori
Che quei che son nel mio bel san Giovanni
Fatti, per luogo de' battezzatori;
L'uno de' gli quali, ancor non è molt' anni,
Rupp' io per un che dentro v'anneggava:
E questo sia suggel ch' ogni uomo sganni.
Inf. c. XIX.

(2) Io non la vidi tante volte ancora
Ch'io non trovassi in lei nuova bellezza.

LA DIVINA COMMEDIA.

Si l'on veut jeter un coup-d'œil sur l'Europe du XIIIe siècle, et voir depuis cent ans quels évènemens s'y accomplissaient, on sentira que l'on touche à cette époque où la féodalité, préparée par une genèse de huit siècles, commence le laborieux enfantement de la civilisation. Le monde païen et impérial d'Auguste s'était écroulé avec Charlemagne en Occident, et avec Alexis l'Ange en Orient : le monde chrétien et féodal de Hugues Capet lui avait succédé, et le moyen-âge religieux et politique, personnifié déjà dans Grégoire VII et dans Louis IX, n'attendait plus pour se compléter que son représentant littéraire.

Il y a de ces momens où des idées vagues, cherchant un corps pour se faire homme, flottent au-dessus des sociétés comme un brouillard à la surface de la terre : tant que le vent le pousse sur le miroir des lacs ou sur le tapis des plaines, ce n'est qu'une vapeur sans forme, sans consistance et sans couleur; mais s'il rencontre un grand mont, il s'attache à sa cime, la vapeur devient nuée, la nuée orage, et tandis que le front de la montagne ceint son auréole d'éclairs, l'eau qui filtre mystérieusement, s'amasse dans ses cavités profondes, et sort à ses pieds, source de quelque fleuve immense, qui traverse, en s'élargissant toujours, la terre ou la société, et qui s'appelle le Nil ou l'Iliade, le Pô ou la Divine Comédie.

Dante, comme Homère, eut le bonheur d'arriver à l'une de ces époques où une société vierge cherche un génie qui formule ses premières pensées : il apparut au seuil du monde au moment où saint Louis frappait à la porte du ciel. Derrière lui tout était ruines, devant lui tout était avenir; mais le présent n'avait encore que des espérances.

L'Angleterre, envahie depuis deux siècles par les Normands, opérait sa transformation politique. Depuis long-temps il n'y avait plus de combats réels entre les vainqueurs et les vaincus; mais il y avait toujours lutte sourde entre les intérêts du peuple conquis et ceux du peuple conquérant. Dans cette période de deux siècles, tout ce que l'Angleterre avait eu de grands hommes, était né une épée à la main, et si quelque vieux barde portait encore une harpe pendue à son épaule, ce n'était qu'à l'abri des châteaux saxons, dans un langage

inconnu aux vainqueurs et presque oublié des vaincus, qu'il osait célébrer les bienfaits du bon roi Alfred ou les exploits de Harold, fils de Sigurd. C'est que, des relations forcées qui s'étaient établies entre les indigènes et les étrangers, il commençait à naître une langue nouvelle, qui n'était ni le normand ni le saxon, mais un composé informe et bâtard de tous deux, que cent quatre-vingts ans plus tard seulement, Thomas Morus, Steel et Spenser devaient régulariser pour Shakspeare.

L'Espagne, fille de la Phénicie, sœur de Carthage esclave de Rome, conquise par les Goths, livrée aux Arabes par le comte Julien, annexée au trône de Damas par Tarik, puis séparée du califat d'Orient par Abdalrahman, de la tribu des Omniades; l'Espagne, mahométane du détroit de Gibraltar aux Pyrénées, avait hérité de la civilisation transportée par Constantin de Rome à Byzance. Le phare éteint d'un côté s'était rallumé de l'autre, et tandis que s'écroulaient à la rive gauche de la Méditerranée le Parthénon et le Colysée, on voyait s'élever, à la rive droite, Cordoue avec ses six mille mosquées, ses neuf cents bains publics, ses deux cent mille maisons, et son palais de Zehra, dont les murs et les escaliers, incrustés d'acier et d'or, étaient soutenus par mille colonnes des plus beaux marbres de Grèce, d'Afrique et d'Italie.

Cependant, tandis que tant de sang étranger et infidèle s'injectait dans ses veines, l'Espagne n'avait point cessé de sentir battre dans les Asturies son cœur national et chrétien; Pélage, qui n'eut d'abord pour empire qu'une montagne, pour palais qu'une caverne, et pour sceptre qu'une épée, avait jeté au milieu du califat d'Abdalrahman les fondemens du royaume de Charles-Quint. La lutte commencée en 717 s'était continuée pendant cinq cents ans, et lorsqu'au commencement du XIIIe siècle, Ferdinand réunit sur sa tête les deux couronnes de Léon et de Castille, c'étaient les Musulmans à leur tour qui ne possédaient plus en Espagne que le royaume de Grenade, une partie de l'Andalousie et les provinces de Valence et de Murcie.

Ce fut en 1236 que Ferdinand fit son entrée dans Cordoue, et qu'après avoir purifié la principale mosquée, le roi de Castille et de Léon alla se reposer de ses victoires dans le magnifique palais qu'Abdalrahman III avait fait bâtir pour sa favorite. Entre autres merveilles, il trouva dans la capitale du califat une bibliothèque qui

contenait six cent mille volumes : ce que devint ce trésor de l'esprit humain, nul ne le sait. Origine, religion, mœurs, tout était différent entre les vainqueurs et les vaincus ; ils ne parlaient pas la même langue. Les Musulmans emportèrent avec eux la clé qui ouvrait la porte des palais enchantés, et l'arbre de la poésie arabe, arraché de la terre d'Espagne, ne fleurit plus que dans les jardins du Généralif et de l'Alhambra.

Quant à la poésie nationale, dont le premier chant devait être la louange du Cid, elle n'était pas encore née.

La France, toute germanique sous les deux premières races, s'était nationalisée sous la troisième. Le système féodal de Hugues Capet avait succédé à l'empire unitaire de Charlemagne. La langue que devaient écrire Corneille et parler Bossuet, mélange de celtique, de latin, de teuton et d'arabe, s'était définitivement séparée en deux idiomes et fixée aux deux côtés de la Loire ; mais, comme les productions du sol, elle avait éprouvé l'influence bienfaisante et active du soleil méridional, et la langue des troubadours était déjà arrivée à sa perfection, lorsque celle des trouvères, comme les fruits de leur terre du nord, avait encore besoin de cinq siècles pour parvenir à sa maturité. Aussi la poésie jouait-elle un grand rôle au sud de la Loire ; pas une haine, pas un amour, pas une paix, pas une guerre, pas une soumission, pas une révolte qui ne fût chantée en vers ; bourgeois ou soldat, vilain ou baron, noble ou roi, tout le monde parlait et entendait cette douce langue, et l'un de ceux qui lui prêtait ses plus tendres et ses plus mâles accens, était ce Bertrand de Born, que Dante rencontra dans les fosses maudites, portant sa tête à sa main, et qui lui parla avec cette tête (1).

La poésie provençale était donc arrivée à son apogée, lorsque Charles d'Anjou, à son retour d'Égypte où il avait accompagné son frère Louis IX, s'empara, avec l'aide d'Alphonse, comte de Toulouse et de Poitiers, d'Avignon, d'Arles et de Marseille. Cette conquête réunit au royaume de France toutes les provinces de l'ancienne Gaule, situées à la droite et à la gauche du Rhône ; la vieille civilisation romaine, ravivée au IXe siècle par la conquête arabe, fut

(1) Sappi ch'i' son Bertram dal Bornio, quelli
Che diedi al re Giovanni i ma' conforti.
Inf. c. XXVIII.

frappée au cœur; car elle se trouvait réunie à la barbarie septentrionale qui devait l'étouffer entre ses bras de fer. Cet homme que, dans leur orgueil, les Provençaux avaient l'habitude d'appeler le roi de Paris, à son tour les nomma, dans son mépris, ses sujets de la langue d'*oc*, pour les distinguer des anciens Français d'outre-Loire, qui parlaient la langue d'*oui*. Dès-lors l'idiome poétique du midi s'éteignit en Languedoc, en Poitou, en Limousin, en Auvergne et en Provence, et la dernière tentative qui fut faite pour lui rendre la vie, est l'institution des jeux floraux établis à Toulouse en 1323.

Avec elle périrent toutes les œuvres produites depuis le xe jusqu'au XIIIe siècle, et le champ qu'avaient moissonné Arnault et Bertrand de Born, resta en friche jusqu'au moment où Clément Marot et Clotilde de Surville y répandirent à pleines mains la semence de la poésie moderne.

L'Allemagne, dont l'influence politique s'étendait sur l'Europe presqu'à l'égal de l'influence religieuse de Rome, toute préoccupée de ses grands débats entre le pape et l'empereur, laissait sa littérature se modeler insoucieusement sur celle des peuples environnans. Chez elle, toute la vitalité artistique s'était réfugiée dans ces cathédrales merveilleuses qui datent du XIe et du XIIe siècle. Le monastère de Bonn, l'église d'Andernach et la cathédrale de Cologne s'élevaient en même temps que le dôme de Sienne, le Campo-Santo, et Sainte-Réparata de Florence. Le commencement du XIIIe siècle avait bien vu naître les Niebelungen et mourir Albert-le-Grand; mais les poèmes de chevalerie les plus à la mode étaient imités du provençal ou du français, et les minnesingers étaient les élèves plutôt que les rivaux des trouvères et des troubadours. Frédéric lui-même, ce poète impérial, renonçant, quoique fils de l'Allemagne, à formuler ses pensées dans la langue maternelle, avait adopté la langue italienne, comme plus douce et plus pure, et prenait rang avec Pierre d'Alle Vigne, son secrétaire, au nombre des poètes les plus gracieux du XIIIe siècle.

Quant à l'Italie, elle avait vu, du ve au xe siècle, s'accomplir sa genèse politique. Les Goths, les Lombards et les Francs s'étaient tour à tour mêlés aux indigènes, et avaient injecté le jeune sang de la barbarie dans le corps usé de la civilisation; chaque ville avait reçu, dans cette grande refonte des peuples, un principe vital, qui sommeilla dans son sein pendant trois cents ans avant de voir le

jour, sous le nom de liberté. Enfin, au XIe siècle, Gênes, Pise, Florence, Milan, Pavie, Asti, Crémone, Lodi, Sienne, Gaëte, Naples et Amalfi avaient suivi l'exemple donné par Venise, et s'étaient constituées en républiques.

Ce fut au milieu de ce mouvement populaire que Dante naquit au sein d'une famille qui avait embrassé le parti démocratique. Nous avons dit comment, Guelfe par naissance, il devint Gibelin par proscription et poète par vengeance. Lorsqu'il eut arrêté dans son esprit l'œuvre de haine, il chercha dans quel idiome il la formulerait pour la rendre éternelle : il comprit que le latin était une langue morte comme la société qui lui avait donné naissance ; le provençal une langue mourante, qui ne survivrait pas à la nationalité du midi ; tandis que l'italien, bâtard vivace et populaire, né de la civilisation et allaité par la barbarie, n'avait besoin que d'être reconnu par un roi pour porter un jour la couronne : dès-lors son choix fut arrêté, et s'éloignant des traces de son maître Brunetto Latini, qui avait écrit son trésor en latin, il se mit, architecte sublime, à tailler lui-même les pierres dont il voulait bâtir le monument gigantesque auquel il força le ciel et la terre de mettre la main (1).

C'est qu'effectivement la Divine Comédie embrasse tout ; c'est le résumé des sciences découvertes et les rêves des choses inconnues. Lorsque la terre manque aux pieds de l'homme, les ailes du poète l'enlèvent au ciel, et l'on ne sait, en lisant ce merveilleux poème, qu'admirer davantage, de ce que sait l'esprit ou de ce que l'imagination devine.

Dante est le moyen-âge fait homme avec ses croyances superstitieuses, sa poésie théologique et son républicanisme féodal. On ne peut pas comprendre l'Italie du XIVe siècle sans Dante, comme on ne peut pas comprendre la France du XIXe sans Napoléon : la Divine Comédie est comme la colonne, l'œuvre nécessaire de son époque.

(1) Nous ne voulons pas dire cependant que Dante soit le premier auteur qui ait écrit en italien. Dix volumes de Rimes antiques (*Rime antiche*) seraient là pour nous démentir, si nous commettions une telle erreur. Mais, comme presque toutes ces *canzone* sont érotiques, beaucoup de mots d'art, de politique, de science et de guerre manquaient encore à la poésie italienne ; ce sont ces mots que Dante trouva, façonna au rhythme et assouplit à la rime.

Maintenant, notre admiration pour Dante nous soutiendra-t-elle dans la tâche que nous avons entreprise? aurons-nous le courage de le suivre dans son triple voyage, comme lui-même suivit Virgile? de descendre avec lui aux enfers et de monter avec lui au ciel? je ne sais : une pareille œuvre, c'est une vie; et en supposant que Dieu nous ait donné la force, nous prêtera-t-il le temps? Ni le désir ni la volonté ne nous manqueront certes, mais cependant nous ne nous engageons à rien; car l'on ne doit promettre que ce que l'on peut tenir; et c'est devant une pareille entreprise qu'il faut reconnaître sa faiblesse, et se contenter de dire : Je ferai le plus et le mieux que je pourrai.

CHANT PREMIER.

Le poète s'égare dans une forêt; épouvanté de son aspect sauvage, il cherche à en sortir. Enfin, arrivé à sa lisière, il se trouve au pied d'une montagne qu'il tente de gravir; mais il en est empêché par trois bêtes féroces qui lui barrent le chemin. En ce moment Virgile lui apparaît et lui annonce qu'il n'y a pas d'autre route pour sortir de cette forêt que celle de l'enfer. Dante consent au périlleux voyage, et se met en chemin.

J'atteignais la moitié du chemin de la vie (1),
Lorsque je m'aperçus que la route suivie
Me menait au travers d'une sombre forêt (2),
Où plus loin des sentiers chaque pas m'égarait :
Et maintenant pour moi c'est chose encor si dure
De me la rappeler, sauvage, triste, obscure,
Qu'à ce seul souvenir je reprends ma terreur,
Et qu'à peine la mort me fait pareille horreur.
Mais, avant de parler de la céleste joie,
Disons quels incidens surgirent sur ma voie.

(1) Dante avait effectivement trente-cinq ans, âge que l'on peut calculer comme étant à peu près la moitié de la vie humaine, lorsqu'il commença son poème dont les six ou sept premiers chants furent écrits à Florence pendant la dernière année du XIIIe siècle et dans les deux premières du XIVe.

(2) Par cette forêt, les commentateurs de Dante prétendent qu'il a voulu désigner l'erreur humaine, et ils s'appuient sur ce que Dante, dans son Banquet (*nel Convito*), appelle l'erreur, *la forêt trompeuse de cette vie.*

Comment je me trouvai dans cette âpre forêt,
C'est ce que ma mémoire avec peine dirait
Tant mon œil était clos par des ombres funèbres (1)
Quand je perdis ma route au milieu des ténèbres.
Hors du bois qui m'avait si fort épouvanté (2),
Au pied d'une montagne enfin je m'arrêtai,
Et, regardant, je vis que le phare sublime
Qui nous guide ici-bas s'allumait à sa cime,
Et, tandis qu'à ses flancs la nuit luttait encor,
Aux épaules du mont jetait son manteau d'or.
Alors s'évanouit cette crainte profonde
Qui du lac de mon cœur avait tourmenté l'onde,
La nuit que je passai dans un effroi si grand;
Et pareil au nageur, à peine respirant,
Qui sort des flots, s'arrête, et regarde en démence
La mer que l'ouragan bat de son aile immense;
Ainsi se retournant dans sa fuite, mon cœur
Regardait en arrière; et, timide vainqueur,
Mesurait d'un regard stupide d'épouvante
Ce pas dont ne sortit jamais ame vivante (3).
Ayant donc pris haleine, et me sentant moins las,
M'affermissant toujours sur le pied le plus bas,
Je me mis à gravir la côte inhabitée;
Mais, à peine j'étais au tiers de la montée,
Qu'une panthère, au poil de noir tout moucheté (4),

(1) Par ces ombres funèbres qui pressaient sa paupière, le poète veut peindre la véhémence des passions et l'enivrement des plaisirs, auxquels ses ennemis l'ont accusé de céder avec la facilité d'un homme d'imagination. Il est à remarquer pourtant que ce sont les deux premiers poètes de cette Italie toute sensuelle, qui nous ont laissé les deux types les plus purs de l'amour de l'ame, Béatrix et Laure.

(2) Sorti enfin du sommeil de l'erreur et du délire des passions, Dante aperçoit la montagne à la cime de laquelle est situé le palais de la Sagesse, et qui lui apparaît éclairée des rayons du soleil qui représente Dieu sur la terre.

(3) C'est-à dire cet âge des passions, qui laisse si rarement l'ame venue du ciel retourner pure au ciel.

(4) Il est probable que les trois animaux que le poète rencontre, symbolisent les passions qui ferment à l'homme la voie du ciel. S'il faut en croire les commentateurs, la panthère, avec sa peau brillante et ses mouvemens lascifs, représenterait la

Brillante de souplesse et de légèreté
Parut; et, sans vouloir s'éloigner davantage,
Commença de fermer tellement mon passage
Que je me retournai près de fuir...
Le soleil
Commençait de paraître à l'horizon vermeil
Et montait escorté de ces mêmes étoiles
Qui déjà le suivaient, quand déchirant les voiles
Où les choses dormaient en attendant le jour,
L'univers fut créé par le divin amour.
Cette douce saison, cette heure matinale,
Ces parfums secoués par l'aube orientale,
Et jusqu'à cette peau, dont le dessin joyeux
De son éclat fantasque éblouissait mes yeux,
Tout rendait quelque espoir à mon ame plus ferme :
Mais comme si ma peur devait être sans terme,
Alors il me parut, nouvelle vision,
Qu'à l'encontre de moi descendait un lion
Avec la tête haute et la gueule affamée,
Si prompt que l'air tremblait à sa course animée.
Puis voilà qu'une louve accourut à son tour,
Ardente de maigreur, de désirs et d'amour!...
Sa faim avait de deuil vêtu plus d'une veuve;
Je ne pus supporter cette nouvelle épreuve,
Et, troublé par la peur qui sortait de ses yeux,
Je perdis tout espoir d'atteindre les hauts lieux.
Et comme celui-là qui volontiers amasse,
Et qui voit, en un jour, son bien se perdre en masse,
Triste, sent ses pensers tout gonflés de sanglots;
Ainsi faisait pour moi la bête sans repos,
Qui, petit à petit, venant à ma rencontre,

luxure; le lion, ce roi des animaux, représenterait l'ambition, cette reine des passions; et la louve à l'appétit dévorant, que rien ne repaît, l'envie qui ne se lasse jamais de persécutions, et chez laquelle la vengeance satisfaite appelle incessamment d'autres vengeances. Par la panthère et le lion, le poète fait allusion à ses propres vices, et par la louve, à ceux de ses ennemis qui l'exilèrent par envie et le persécutèrent par haine politique.

Me chassait de l'espace où le soleil se montre (1).
Comme vers les bas lieux je fuyais au hasard,
Un homme tout à coup s'offrit à mon regard,
Qui paraissait avoir, dans ce désert immense,
Désappris de parler à force de silence.
Lorsque je l'aperçus, j'étais en tel émoi,
Que je criai vers lui : Prenez pitié de moi !
Quiconque vous soyez, chair d'homme ou bien fantôme;
Mais lui me répondit : Je ne suis point un homme.
Je le fus, et naquis fils d'un couple lombard
Mantouan (2), vers la fin de Julius César.
J'étais à Rome au temps des faux dieux et d'Auguste,
Je me sentis poète, et je chantai ce juste,
Fils d'Anchise, qui vint de Troie au Latium,
Après que fut brûlé le superbe Ilium (3).
Mais toi, pourquoi reprendre une si triste voie,
Quand tu n'as, pour atteindre aux sources de la joie
Que tout homme poursuit d'un cœur ambitieux,
Qu'à gravir jusqu'en haut ce mont délicieux?...
— N'as-tu pas nom Virgile et n'es-tu pas ce fleuve
D'antique poésie, où le monde s'abreuve?
Répondis-je, le front de honte rougissant (4).
O des poètes ! toi, — monarque tout-puissant;
Toi que mon grand amour pour ton divin poème,
S'est toujours imposé comme un guide suprême;
Toi chez lequel j'ai pris, mon maître ! mon seigneur !
Ce beau style dont j'ai retiré tant d'honneur.
Puisque tu fus mon dieu, réponds à ma prière.
Vois ce monstre, qui fait que je tourne en arrière;

(1) Le poète, en proie de nouveau aux passions de son âge, indique qu'il allait retomber, peut-être, dans ses premières erreurs, lorsque la poésie personnifiée par Virgile vient à son secours et arrache l'ame aux tentations du corps, en occupant l'ame par la pensée, et en l'isolant par l'étude.

(2) Virgile n'était point précisément de Mantoue, mais de Piétola, l'ancienne Andès, située sur le territoire mantouan.

(3) Ceciditque superbum Ilium.

(4) Dante n'était encore connu que par sa *Vita nuova*, par ses sonnets et par ses chansons.

C'est lui, c'est son aspect subit et menaçant,
Qui dans ma veine ainsi fait frissonner mon sang.
Aide-moi contre lui. — C'est un autre voyage (1)
Qu'il te convient de faire, et de ce lieu sauvage
Il te faut éloigner, car ce monstre qu'en vain,
Tes cris voudraient chasser, jamais dans son chemin
Ne laisse passer l'homme, et sa défense est telle,
Qu'à celui qui la brave, elle devient mortelle.
Il est d'un naturel dans le mal si puissant,
Que ses mauvais désirs vont toujours s'accroissant;
Que rien ne le repaît, et que sa faim étrange,
Au lieu de s'assouvir, s'accroît de ce qu'il mange;
A beaucoup d'animaux il s'accouple (2), et beaucoup
S'accoupleront encor à lui; mais tout à coup,
Pour sa perte, accourra le lévrier austère (3)
Dont le cœur dédaigneux et d'argent et de terre,
Se nourrit de vertu, de sagesse et d'amour,
Entre Feltre et Feltro ses yeux verront le jour (4);
C'est de là qu'il viendra sauver l'humble Italie (5)
Pour laquelle frappés, dans leur sainte folie,
Moururent autrefois, Euriale et Nisus,
Et la vierge Camille, et le guerrier Turnus.
Par lui dans nos cités, la bête poursuivie,
Regagnera l'enfer dont la tira l'envie :

(1) L'homme ne pouvant arriver à la vérité que par la connaissance de l'erreur, et l'erreur étant une chose abstraite, qui ne peut matériellement se distinguer avec les yeux, Virgile propose à Dante de lui montrer les effets, ne pouvant lui montrer la cause.

(2) Les animaux auxquels s'accouple cette louve, symbole de l'envie, sont les autres vices avec lesquels elle se combine pour nuire, c'est-à-dire la trahison, l'injustice, la fraude, le vol, etc.

(3) Can Grande della Scala, seigneur de Vérone, qui, ayant adopté le parti des blancs Gibelins, avait donné un asile à Dante, et guerroyait avec les Guelfes noirs de Florence.

(4) Vérone est située entre Feltro, ville de la Marche Trévisane, et le mont Feltro qui s'élève en Romagne.

(5) Virgile s'était servi, avant Dante, de la même épithète pour désigner le même pays : *Humilemque vidimus Italiam.*

Mais jusque-là, pour toi je pense, et te dirai
Qu'il te vaut mieux me suivre où je te guiderai ;
Je te ferai passer par l'éternel abîme
Où les anciens esprits, tristes, pleurent leur crime,
Et tu les trouveras atteints d'un tel remord,
Que chacun d'eux appelle une seconde mort.
Après eux, tu verras ceux dont le saint courage
Se soutient dans le feu, qu'ils savent un passage
Par lequel l'ame monte au séjour des heureux.
Tu pourras voir aussi ces derniers si tu veux (1) !
Mais je te quitterai, puis pour guide à ma place,
Une ame s'offrira digne de cette grace ;
Car l'empereur jaloux, qui là-haut fait la loi,
Repousse loin de lui tout rebelle à sa foi.
Il faut, pour le fléchir, qu'on l'adore et le craigne ;
Il commande partout, mais c'est au ciel qu'il règne,
C'est au ciel qu'est sa ville et son trône élevé,
Et quatre fois heureux celui qu'il a sauvé !...
Et moi je répondis : Poète, je te prie,
Par ce Dieu méconnu de ton idolâtrie,
Conduis-moi sans tarder au lieu que tu m'as dit,
Car j'ai hâte de fuir de cet endroit maudit.
Fais-moi voir de mes yeux la porte de saint Pierre,
Et ceux dont tant de pleurs ont brûlé la paupière.
Partout, où tu voudras me guider je te suis...

Lors il marcha devant, et moi je le suivis.

ALEX. DUMAS.

(1) C'est effectivement la marche adoptée par Dante pour son poème, puisqu'il visite d'abord l'enfer, ensuite le purgatoire, puis enfin le paradis.

L'idée commune que Dante est inintelligible nous force de multiplier les notes. Qu'on pardonne donc à l'aridité de ce second travail dans lequel le style et l'intérêt ne peuvent se glisser qu'à grande peine, mais grace auquel, d'un autre côté, le lecteur peut suivre le poète dans les ténèbres de l'esprit théologique, si à la mode au XIIIe et au XIVe siècle, dans le labyrinthe historique dont une connaissance parfaite de ce pays peut seul donner le fil, et à travers cette Italie féodale que le proscrit a parcourue, le cœur brisé, les yeux en larmes, et le bâton de l'exil à la main.

HOMMES ILLUSTRES

DE

LA RENAISSANCE.[1]

II.

THOMAS MORUS.

I.

Le Couronnement de Henry VIII.

1509.

Henry VII venait de mourir, laissant un royaume tranquille et respecté, une administration ferme, et les coffres de l'état pleins. On était fatigué de son long règne, et on ne le regretta point, parce

(1) Cette étude historique est la seconde d'une série d'articles que M. Nisard publiera successivement sous ce titre. Par la conformité dans le genre des recherches, dans le choix des détails et dans la manière de les mettre en œuvre, ces travaux formeront un pendant naturel aux *Études de mœurs et de critique sur les poètes de la décadence*. Ces deux grands faits de l'histoire de l'esprit, la décadence latine et la renaissance des lettres en Europe, auront été ainsi étudiés et analysés par M. Nisard dans la vie et les livres des hommes illustres qui y ont eu les premiers rôles.

(*N. du D.*)

que tous ces biens venaient de sources impopulaires : la tranquillité du royaume d'une politique extérieure sans gloire; la fermeté de l'administration d'un despotisme cruel; le bon état des finances de trente ans d'avarice et d'extorsions. La nation anglaise avait pour ce prince le sentiment d'un héritier pour un parent qui ne lui a laissé son or que faute de pouvoir l'emporter dans la tombe. Sur la fin de sa vie, Henry n'amassait plus que pour conserver ses angelots d'or dans ses coffres. Les Anglais savaient d'ailleurs, dès ce temps-là, que les peuples qui enrichissent les rois avares, n'en sont jamais les seuls héritiers, et qu'il y a toujours entre eux et l'héritage un légataire universel qui prend la part du lion. Toutefois les vieillards ne se souvenaient pas d'avoir vu un roi plus beau, plus brillant, auquel les biens terrestres convinssent mieux, que le jeune prince appelé pour la première fois depuis tant d'années, par la loi naturelle d'hérédité, à monter sur le trône de l'Angleterre. Un héritage de dix-huit cent mille livres sterling, de la jeunesse, de l'éclat, une certaine instruction, et la fatigue qu'on avait du mort, si favorable au survivant, faisaient de Henry VIII le prince le plus riche, le plus redoutable, le plus populaire de toute la chrétienté. Les fêtes de son couronnement furent célébrées avec une allégresse sincère. Les richesses osaient se montrer enfin, délivrées de la crainte des collecteurs du dernier roi, lequel avait répandu sur tout le royaume un air d'avarice et de pauvreté qui étonnait l'étranger. Les ceintures et les colliers d'or reparaissaient à la taille et sur le cou des dames, depuis qu'on n'avait plus peur que le trésorier du roi ne les prît comme redevances des pères ou des maris. Henry VIII et Catherine d'Aragon, sa femme, si comprimés eux-mêmes sous le feu roi, donnaient l'exemple et le ton à toute la noblesse de Londres, et paraissaient jouir naïvement de la splendeur de leurs habits royaux. Les diamans brillaient sur tous les bonnets; la cour, que Henry VII, ami des petits, comme Louis XI, mais non point jusqu'à partager avec eux les dépouilles des grands, avait réduite, par ses lois somptuaires, à un état seulement décent, reluisait et scintillait au soleil. Le peuple battait des mains à tout ce luxe, car les nations aiment mieux dans les princes les défauts brillans que les qualités vulgaires, et le roi qui dépense que celui qui thésaurise; préférence très judicieuse, après tout, car comme ce sont elles qui font les frais des deux espèces de caractères, et qu'il s'agit toujours

de payer dans les deux cas, elles doivent mieux aimer celui qui rend une partie de ce qu'il prend que celui qui garde le tout.

Le mariage de Henry VIII avec Catherine d'Aragon, veuve de son frère le prince Arthur, avait été l'objet de discussions dans le conseil du nouveau roi. Le règne commençait par un genre d'affaire qui devait en ensanglanter la seconde moitié, par une affaire de mariage. Henry aimait sa belle-sœur; il trouva des conseillers pour approuver son union avec elle, des casuistes pour la déclarer légitime selon les lois divines, et un pape qui n'avait rien à refuser à la maison d'Espagne, d'où sortait Catherine, pour donner la dispense exigée par l'église. La virginité de la jeune reine fut solennellement vérifiée et jurée par des matrones. On la maria avec les cérémonies en usage aux noces des vierges, en longue robe blanche et les cheveux épars (1). Sur tout le chemin, de Westminster au palais du roi, les acclamations populaires accueillirent ces deux amans couronnés qui allaient être heureux comme de simples mortels, car Henry avait pour Catherine un penchant partagé; il lui avait souvent promis de l'épouser dès le temps du feu roi (2). Ce fut en juin 1509 que se célébrèrent les fêtes du mariage; elles durèrent jusqu'à la fin de l'année.

Les lettres renaissantes payèrent leur tribut aux deux jeunes époux. Henry VII les avait peu encouragées. Pauvres à toutes les époques, elles l'étaient surtout dans ces temps d'ignorance universelle, et elles n'y pouvaient vivre que des miettes des tables royales; mais le feu roi, qui faisait des morceaux avec des miettes mises ensemble, n'avait pas voulu de leurs louanges pour n'avoir pas à payer leurs travaux. Elles attendaient beaucoup de Henry VIII, lequel avait paru leur vouloir du bien avant son avénement, et, quoique fort retirées des affaires politiques, elles avaient pu entendre parler de son riche héritage. Il fut donc loué en grec et en latin, les deux seules langues littéraires d'alors, dans l'Europe occidentale. Sa figure, sa bonne mine, sa grace, la douceur de ses traits, et ce qu'on supposait de courage militaire à un prince jeune, sain, beau cavalier, fournirent matière à des poésies où l'on promettait à la nation des perfections morales en harmonie avec toutes les qualités physiques du roi. La mythologie, qui inspirait alors sérieusement

(1) Doct. Lingard, Henry VIII.

(2) Le cardinal Pole.

les poètes, prêta toutes les beautés de ses dieux à Henry VIII. Il eut la majesté de Jupiter, la sagesse de Minerve, la valeur de Mars, invariables flatteries, ou invariables satires de tous les rois nouveaux arrivans dans l'Europe, pendant plus de deux siècles que régna la mythologie.

La plus curieuse de toutes ces pièces est celle dont je vais traduire quelques passages (1). On y trouve une critique assez énergique du règne précédent; un esprit honnête, sérieux, indépendant, s'y cache sous les banalités d'usage, et le conseil y suit de près la flatterie. En lisant, ou en se faisant lire ces vers, Henry VIII dut rougir pour son père. Sous ce rapport, cette pièce manquait trop de convenance pour n'être pas d'un auteur honnête homme. Un flatteur ordinaire eût trouvé moyen de louer le fils sans attaquer le père; l'auteur de cette pièce n'attaquait peut-être le père que pour donner une leçon au fils.

Après un début commun sur la félicité de l'Angleterre, le poète oppose au tableau de la joie du peuple le constraste des misères du règne précédent.

« La noblesse, depuis long-temps exposée aux injures de la populace, relève aujourd'hui la tête, et triomphe sous un tel roi; et elle en a sujet! Le marchand, effrayé naguère par la multitude des taxes, lance de nouveau ses navires sur les mers dont ils avaient désappris les chemins. . . . . Tous les citoyens se réjouissent, tous comptent sur les biens à venir pour se dédommager des pertes passées. Les richesses que la peur avait enfouies dans d'obscures cachettes, chacun se plaît à les montrer au grand jour, et ose être riche. . . . . La crainte ne murmure pas tout bas à l'oreille des mots mystérieux; personne n'a sujet de se taire ni de rien dire tout bas. Il y a plaisir à mépriser les flatteurs, et nul ne craint la délation, s'il n'a pas été lui-même délateur. . . . . »

Suit une peinture de l'empressement universel, des rues encombrées de peuple, des fenêtres et des toits garnis de spectateurs, des curieux qui vont attendre le cortége à différens endroits pour voir encore le roi qu'ils ont déjà vu (2); puis un portrait du roi, « le plus aimable objet qui soit sorti des mains de la nature. Il sur-

(1) Cette pièce est en distiques latins; elle a environ deux cents vers.

(2) Nec semel est vidisse satis; loca plurima mutant,
Si quâ rursus eum parte videre queant.

passe ses mille compagnons par la hauteur de sa taille, et semble avoir une force digne de son auguste corps. Ce prince n'est pas moins agile de la main que courageux du cœur, soit qu'il s'agisse de combattre à l'épée, soit qu'il faille courir avidement contre la lance tendue en avant ou faire voler une flèche contre un but. Le feu brille dans ses regards, Vénus se montre sur son visage, ses joues sont colorées de l'incarnat des roses. Cette figure, où la force le dispute à la grace, tient de la jeune fille et de l'homme fait. Tel était Achille lorsqu'il se cacha sous les vêtemens d'une nymphe; tel lorsqu'il traîna derrière son char le cadavre d'Hector. »

Tout cela était rigoureusement vrai. La beauté de Henry VIII était célèbre en Europe. Les ambassadeurs en parlaient dans leurs dépêches. Dix ans après, on mettait encore Henry VIII, alors âgé de vingt-neuf ans, fort au-dessus de François Ier, comme roi de belle mine, quoique François Ier eût de plus que Henry VIII, alors écrivain en société de livres de théologie, un remarquable instinct du mouvement littéraire de son époque, et des batailles gagnées, non dans les tournois, mais dans les plaines d'Italie. Le poète ne flattait donc pas le portrait des qualités physiques de Henry VIII; peut-être, avec des yeux plus exercés ou plus défians, eût-il remarqué avec quelque inquiétude cet œil à la fois impérieux et flatteur, et surtout ce bas de visage si lourd, si épais, si brutal, que lui prêtent les portraits d'Holbein, et qui font haïr sa figure comme le miroir le plus exact de tous les vices hypocrites de ce prince. Mais ce n'est pas dans les jours d'espérance qu'on songe à regarder les rois de si près; outre que la *physiognomonie* n'était ni une science ni une mode en 1519.

Le portrait moral de Henry VIII était moins facile à faire. Comme homme de gouvernement, il avait été trop effacé sous le feu roi, pour mériter plus que des espérances. Comme homme de guerre, toutes ses campagnes avaient été des lances brisées dans les tournois ou des flèches envoyées au but. Cependant il fallait le louer par le côté moral. On va voir combien les règnes démentent les illusions des avénemens.

« Quelle maturité de prudence, s'écrie-t-il; quel calme dans cette ame paisible! De quel cœur il supportera tout à la fois et modérera l'une et l'autre fortune! *Quel soin de sa chasteté! quel trésor de clémence il garde dans son tranquille cœur!* Quel éloignement pour le

faste! tous ces signes, qu'on ne saurait feindre, éclatent sur le visage de notre prince. Ce qui se voit sur nos visages à nous, ce qui se manifeste par les biens dont nous jouissons, c'est sa justice, c'est son art de gouverner, c'est sa bonté royale pour son peuple. La licence des mœurs a coutume d'énerver les meilleures ames, les plus grands esprits. Henry, quoique pieux avant d'être roi, a apporté sur le trône des mœurs dignes du trône. Il nous a donné dès le premier jour ces biens qu'on n'attend que de la tardive vieillesse de quelques princes. L'ordre des grands, long-temps méprisé, est rentré dans ses droits; les magistratures et les charges, jadis vendues aux méchans, sont données aux gens de bien; le docte reçoit le prix de l'ignorant; les lois redeviennent fortes et honorées. . . »

Henry VII avait été le Louis XI de l'Angleterre. Comme Louis XI, il avait frappé la féodalité dans les hauts barons; mais la destinée de l'Angleterre n'était pas, comme celle de la France, d'arriver à la liberté en passant par la monarchie absolue. Dès-lors les louanges du poète sur le rétablissement de la noblesse étaient d'un bon Anglais et d'un esprit prévoyant.

Après le portrait du roi, il fait celui de la reine. C'est cette princesse qui l'emporte en vertus « sur les anciennes Sabines, en majesté sur les saintes; égale à Alceste par ses chastes amours, à Tanaquil par la promptitude de son conseil; Cornélie lui céderait en éloquence, Pénélope en foi conjugale. » La pièce se termine par les vœux d'usage. « Puissent les dieux favoriser, comme ils l'ont fait jusqu'ici, cet hymen! et puisse le diadème, long-temps porté par Henry et Catherine, l'être un jour par leurs enfans, et les enfans de leurs enfans, et les petits-enfans de leurs petits-enfans! »

Pendant la marche du cortége, une pluie soudaine arrosa, comme dit le poète, toute la pompe. « Cependant le soleil ne disparut point, et le nuage qui avait crevé sur la ville ne fit que passer. Cette pluie était tombée à point pour calmer la chaleur, et soit qu'on regarde la chose en elle-même, soit qu'on y veuille voir un présage, rien ne pouvait arriver plus à propos. Phœbus par ses rayons, et Junon par sa pluie, promettent à nos princes des années d'abondance. »

Il y eut, à l'occasion du couronnement, des tournois où, chose rare! on n'eut à regretter ni tués ni blessés. Le poète en fit l'objet d'une félicitation spéciale, en vers iambiques, au roi Henry : « D'ordinaire quelque malheur rend fameux les spectacles de che-

valerie. Tantôt c'est un combattant traversé par une lance, et souillant l'arène de son sang; tantôt c'est quelque malheureux, dans la foule, écrasé sous les pieds des chevaux, ou une tribune qui tombe sur les spectateurs. Mais les spectacles que tu nous as donnés, ô roi! ne sont marqués que par l'absence d'accidens, innocuité digne de ton caractère. »

Enfin, dans une petite pièce qui pourrait servir d'annexe à la grande pièce, le poète, commentant une pensée de Platon sur les retours périodiques des choses, disait à Henry : « Platon a dit que tout ce qui se passait dans une époque donnée, ou avait eu lieu autrefois, ou aurait lieu quelque jour. De même que le printemps s'enfuit et revient tour à tour, poussé par l'année rapide; de même que l'hiver sévit toujours dans le même temps; de même, dit Platon, après les longues révolutions du ciel, toutes les choses passées recommencent par d'innombrables vicissitudes. L'âge d'or fut le premier; puis vint l'âge d'argent; puis l'âge de fer, et enfin l'âge d'airain. L'âge d'or est revenu sous ton règne, ô prince! Puisse Platon n'être prophète que jusque-là! »

Ce dernier vœu pouvait n'être pas une phrase de rhétorique. L'homme qui faisait ces vers, quoique jeune encore, ne l'était plus assez pour laisser échapper légèrement l'exclamation triste par laquelle il terminait son long épithalame. En tout cas il en aurait eu sujet; car cet homme, c'était Thomas Morus!

II.

Les Années chrétiennes

Thomas Morus, — je lui conserve son nom d'écrivain de la renaissance, — naquit à Londres, en 1480, de sir John More, chevalier, l'un des juges du banc du roi, et de mistress Handcombe de Holiewel, du comte de Bedfort. Sa mère mourut en le mettant au monde. Comme il arrive pour tous les hommes illustres après leur mort, la piété de sa famille entoura sa naissance de mystérieux horoscopes et de prodiges. La nuit même de ses noces, mistress More avait eu un songe dans lequel il lui sembla voir gravé sur son anneau nuptial le nombre des enfans dont elle devait être mère et les particularités de chacun d'eux. L'un de ces enfans avait les traits si

sombres et si vagues, qu'elle put à peine les distinguer; la figure de l'autre brillait d'un éclat extraordinaire. Et en effet le premier n'arriva même pas à terme; le second fut Thomas Morus (1).

Peu de temps après sa naissance, comme sa nourrice traversait à cheval une petite rivière, portant l'enfant dans ses bras, l'animal fit tout à coup un écart, entra dans une eau profonde, et mit en péril de mort la femme et son nourrisson. Celle-ci, voulant sauver au moins l'enfant, le lança dans un champ voisin, par-dessus des haies qui bordaient la rivière, non sans l'avoir recommandé à Dieu. Le cheval sortit en nageant du trou, et mit la nourrice saine et sauve sur le bord. La pauvre femme courut bien vite à l'enfant, et, l'ayant relevé (2), elle le trouva sans blessure, souriant doucement à sa nourrice.

Il reçut sa première éducation au collége Saint-Antoine, à Londres, où il se fit distinguer par sa facilité et son goût pour le travail. Le bruit en vint jusqu'aux oreilles du cardinal Morton, archevêque de Cantorbery et chancelier d'Angleterre, lequel demanda l'enfant à son père, lui donna des maîtres et le prit en amitié. Il n'était pas rare, à cette époque, que les ecclésiastiques d'un rang élevé se chargeassent ainsi de l'éducation de quelque enfant pauvre et heureusement né; mais d'ordinaire, c'était pour en faire un homme d'église. Thomas Morus se développa rapidement dans la maison du cardinal. Aux fêtes de Noël, le prélat donnait un grand repas, à la suite duquel on jouait de petites pièces en latin; les meilleures étaient toujours de la composition de Thomas Morus, à la fois auteur et acteur. Morton faisait à ses amis les honneurs de l'esprit de son protégé. Il n'épargnait pas les prédictions, disant qu'un enfant si précoce ne manquerait pas d'aller loin. Il l'envoya bientôt faire ses humanités à Oxford, au collége de Cantorbery. Morus avait alors environ quinze ans.

A Oxford, il fit successivement sa rhétorique, sa logique et sa philosophie, avec un succès prodigieux. On remarquait son application, son ardeur pour l'étude, son éloignement pour tous les amusemens, quoiqu'il y fût porté par un enjouement naturel, et par une chose qui, d'ordinaire, fait aimer la société, je veux dire l'esprit de saillie.

(1) Life of Thom. More, by his grandson.

(2) Life of. Th. More, by his grandson.

Une circonstance d'ailleurs lui aurait fait un devoir de raison de se tenir à l'écart, s'il n'y avait été déjà porté par son ardeur pour l'étude. La plupart des amusemens des écoliers d'Oxford étaient coûteux; or sir John More, outre qu'il avait trop de probité pour être riche, n'était pas exempt d'un grain d'avarice. Il ne paraît pas que le cardinal, de son côté, pourvût aux menus plaisirs de son protégé. Le jeune homme travaillait donc par nécessité autant que par goût. Son esprit se mûrissait à la dure école de l'inégalité et de la pauvreté. A dix-huit ans Morus était connu des érudits de l'Europe; à dix-huit ans il avait déjà des ennemis littéraires. C'était un plus sûr horoscope que le songe de sa mère. Les ennemis sont les premiers qui devinent le talent.

Il faisait des vers en anglais et en latin. La plupart de ces vers sont médiocres. Mais les sujets, sinon la forme, y sont intéressans en ce qu'ils réfléchissent déjà le caractère de Thomas Morus, caractère à la fois enjoué et grave, également porté à la plaisanterie mondaine et à l'austérité ascétique. Dans les pièces anglaises, à côté de vers à Cupidon, de plaisanteries sur un soldat qui veut jouer le moine, il y a des vers sur l'éternité, sur la fragilité des biens de ce monde; un poème sur la fortune, ses faveurs et ses revers (1). Dans les pièces latines, qui ne sont guère que des épigrammes, les unes imitées du grec, les autres originales, ou des espèces de sonnets sous la forme de distiques, on lit, à côté de petites satires des ridicules de tous les temps, des vers empreints d'une tristesse chrétienne, et, si je ne me trompe, d'une certaine crainte vague de l'avenir. *Brièveté de la Vie; la Vie est une course vers la Mort; les Vicissitudes de la Fortune*; tels sont les titres de quelques-unes de ces pièces. On les dirait d'un homme qui aurait déjà beaucoup souffert ou beaucoup vu souffrir autour de lui. Morus faisait sans le savoir l'histoire de sa vie. « Quand on possède les plus grands biens, dit-il dans une de ces pièces, les plus grands maux sont tout près; et réciproquement, le souverain bien est tout près du souverain mal (2). » N'était-ce pas là le chancelier tombé de la plus haute fortune dans un cachot de la Tour? N'était-ce pas là le prisonnier

(1) English Works of sir Thomas More, knight; in-f°, 1557. Biblioth. Sainte-Geneviève.

(2) Thomæ Mori Opera latina; in-f°, 1556. Biblioth. de la ville.

chrétien, malade, dénué de tout, obsédé, qui aspirait à la mort comme à une délivrance et à une réparation éternelle? « Je suppose que tu sois réservé à la longue vieillesse de Nestor, dit-il ailleurs, les longues années sont grosses d'une infinité de maux. Nous jouons avec la vie, pensant que la mort est bien loin de nous; mais la mort est cachée dans notre sein. Dès la première heure de notre naissance, la mort et la vie cheminent ensemble du même pas. Nous mourons lentement; pendant que nous parlons, nous mourons (1).»

Voilà de tristes et hautes pensées chrétiennes. Thomas Morus devait commencer et finir par là.

Dès l'âge de dix-huit ans il avait pris pour son héros Pic de la Mirandole, dont il écrivit en anglais la vie si pieuse et si savante, et dont il mit en vers *les douze Règles pour exciter et diriger un homme dans la bataille spirituelle* (2), poème singulier où tous les préceptes sont donnés par douzaine, et où l'on remarque, outre les douze règles, *douze propriétés ou conditions d'un amant*, au sens spirituel, et les douze épées qui doivent servir à l'homme dans cette bataille mystique (3). Le jeune Morus rêvait une vie comme celle de Pic de la Mirandole, tout abîmée dans la science et dans Dieu. Il cherchait dans l'étude et dans la méditation le secret de ce grand savoir et de cette grande piété qui n'ont fait de Pic de la Mirandole ni un savant ni un saint.

Les debuts littéraires de Thomas Morus causèrent quelque sensation dans l'Europe savante. On en parlait à Louvain, à Londres, à Paris; Érasme, Budé, Beatus Rhenanus, les connaissaient et s'en écrivaient. On trouvait l'auteur naïf, ingénieux, bon latiniste (4). Ses épigrammes surtout étaient fort goûtées et fort répandues: elles n'avaient pas été imprimées, mais on les copiait et on les colportait.

(1) OEuvres latines.

(2) OEuvres latines. — English Works, p. 21.

(3) Ces douze épées sont: — 1° Peu de plaisir et court plaisir; 2° les suivans sont peine et tristesse; 3° la perte de la meilleure chose; 4° cette vie n'est qu'un rêve et une ombre; 5° la mort est sous notre main et imprévue; 6° la crainte de partir dans l'impénitence; 7° éternelle joie, éternelle peine; 8° la nature et la dignité de l'homme; 9° la paix d'une bonne ame; 10° les grands bienfaits de Dieu; 11° la croix douloureuse du Christ; 12° le témoignage des martyrs et les exemples des saints.

(4) Candidus est, argutus, latinus. (Lettre de Beatus Rhenanus.)

Déjà, d'un commun accord, Thomas Morus avait été agrégé à cette république littéraire et chrétienne dont Érasme et Budé se disputaient la royauté, mais dont Érasme demeura le chef consenti. C'était, dans l'Europe guerrière et barbare de cette époque, comme une nation delicate et choisie qui vivait et commerçait par l'esprit au milieu du tumulte des armes et des mouvemens politiques dont ils ne comprenaient ni ne cherchaient le sens. Le jeune Morus avait été déclaré membre de cette nation. Érasme, qui le vit à son premier voyage en Angleterre, le reçut pretre des muses et des lettres sacrées, comme on disait alors. Il ne paraît pas qu'il en fût très vain : la religion avait alors toutes ses pensées.

A vingt ans, les sens commencèrent à parler. Malgré ses habitudes austères, sa pauvreté, son ardeur pour le travail, l'écolier d'Oxford était agité de désirs inconnus : le corps se révoltait contre l'esprit. Morus essaya d'éteindre les sens par toute sorte de mortifications. Il portait un cilice sur la peau, habitude qu'il n'abandonna jamais entièrement, même quand les affaires eurent attiédi l'ardeur religieuse, mais qu'il reprit sur la fin de sa vie, pour ne plus la quitter. On se moquait de lui ; on le plaisantait sur la chaleur que devait lui causer le cilice en été. C'était une de ses mortifications de supporter les railleries et de ne pas quitter son cilice par respect humain. En outre, il se donnait la discipline tous les vendredis et les jours de jeûne, « afin de châtier, dit son petit-fils, la sédition de son corps, et de ne pas laisser la servante Sensualité prendre le dessus sur la maîtresse Raison (1). » Il jeûnait et veillait souvent, dormait sur la dure pendant quatre ou cinq heures au plus, et la tête sur une bûche en guise d'oreiller, « traitant son corps, dit encore le naïf biographe, comme un âne, avec des coups et de la mauvaise nourriture, afin d'eviter les excitations de la bonne chère (2). »

De telles austérités n'étaient guère compatibles avec la vie de famille, et exposaient trop souvent Morus à ces tentations de la raillerie et du respect humain, si dangereuses pour un jeune homme qui avait déjà à lutter contre l'orgueil des sens. Il le sentit et vint se loger près du chapitre des religieux carthusiens, prenant part à

(1) Life of sir Th. More, by his grandson John More, p. 20.

(2) *Ibid.*

leurs exercices spirituels, sans faire de vœux toutefois. Il vécut ainsi quatre ans. Il eut dans l'intervalle le désir d'entrer dans les franciscains; mais, en y regardant de près, sa conscience fut blessée du relâchement de cette institution, et généralement de la corruption qui avait gagné tous les ordres religieux. Il changea donc d'avis et demeura libre comme auparavant, mais avec un besoin toujours croissant de direction et de frein, et souffrant toutes les angoisses du lent martyre de la chasteté. Vers ce temps-là, le docteur Colet (1) prêchait à Londres avec beaucoup de doctrine et d'onction. Le jeune Morus le prit pour son confesseur, et lui demanda tous les secours de sa science et de sa piété pour l'assister dans cette lutte qui le consumait sans l'apaiser.

Tont le temps que le docteur était à Londres, Morus se sentait calmé. Il allait entendre prêcher son directeur, et le soir il l'écoutait, soit en tête-à-tête, soit au milieu de quelques amis que le docteur édifiait par ses commentaires sur quelque lecture de piété. Colet était doyen de Saint-Paul, et, en cette qualité, il avait à tenir table ouverte pour les étrangers et pour les ecclésiastiques de son collége. Sous son prédécesseur, on vantait la table du doyen de Saint-Paul pour sa magnificence et pour la longueur des repas, qui duraient jusque dans la nuit; Colet, par des habitudes de frugalité et un peu par cette tendresse pour l'argent que lui reproche discrètement Érasme, avait réduit la table de doyen au nécessaire, et abrégé la longueur des repas. Il avait remplacé les plats superflus par des lectures, et les libations prolongées par des causeries pieuses. Morus était quelquefois du festin et toujours des entretiens qui le suivaient. Sitôt que les convives s'étaient mis à table, un des gens du doyen lisait d'une voix haute et claire quelque chapitre des Épîtres de saint Paul ou des Proverbes de Salomon (2). Colet faisait choix d'un texte particulier, et après avoir interrogé les assistans sur le sens de ce texte et recueilli tous les avis, il donnait lui-même sa propre interprétation avec une gravité de langage et une douceur de controverse qui édifiaient tout le monde. Le repas fini, et les graces dites, l'entretien continuait; si

(1) C'est le même docteur Colet qui répondait aux demandes d'argent d'Erasme par des vœux pour que Dieu l'assistât, et par des complimens sur sa gloire.

(2) Lettres d'Erasme, 455-457.

les interlocuteurs n'étaient pas du goût de Colet, on faisait une lecture que chacun écoutait en silence, et qui dispensait le doyen de parler. Du reste, très tolérant pour les opinions, il l'était moins pour les fautes de langage, et on le choquait presque plus par des solécismes que par des hérésies. Morus était le convive et l'interlocuteur de prédilection de Colet, parce que sur le double point de la doctrine et du langage, il partageait toutes ses croyances de chrétien et tous ses scrupules de latiniste.

Mais le doyen de Saint-Paul faisait de fréquentes absences : il avait, à quelques milles de Londres, une maison de campagne où il s'allait reposer des fatigues de son décanat. Tant que durait cette séparation, Morus était ressaisi par toutes ses tentations, et recommençait la terrible lutte de l'esprit et de la chair. « Jusqu'ici, écrivait-il à son maître alors absent, en suivant vos pas je me suis échappé de la gueule du lion. Aujourd'hui, comme une autre Eurydice, — mais avec cette différence qu'Eurydice resta dans le Tartare, parce qu'Orphée avait tourné la tête pour la voir, tandis que moi je suis dans le même danger, parce que vous ne tournez pas la tête pour me regarder, — je retombe, poussé par une force et une nécessité irrésistibles, dans la sombre obscurité d'où vous m'avez tiré. Car, je vous prie, qu'y a-t-il dans cette ville qui porte un homme à bien vivre, mais, tout au contraire, qui ne le fasse reculer, et qui ne précipite dans toutes sortes de vices celui qui serait disposé à gravir, avec mille efforts, la montagne escarpée de la vertu ? Que rencontre-t-il sur son chemin, si ce n'est l'amour hypocrite et le mielleux poison de la flatterie : ici la haine cruelle, là des querelles et des plaidoiries, çà et là des tavernes, des bouchers, des cuisiniers, des marchands de poisson, de volailles et de pâtisserie, qui ne pensent qu'à remplir nos ventres et à servir le prince de ce monde, qui est le diable ?

« Oui, les maisons elles-mêmes nous privent d'une partie de la lumière du ciel, en réduisant le cercle de notre horizon à la hauteur de leurs toits. C'est pour cela que je vous pardonne de grand cœur votre séjour à la campagne; vous y trouvez du moins une société de bonnes gens, purs de tout l'artifice des habitans des villes. Partout où vos yeux se reposent, la terre vous offre des aspects agréables; la douce température de l'air rafraîchit vos sens; et la libre vue du beau ciel vous enchante : vous ne voyez que les

magnifiques dons de la nature et les symboles sacrés de l'innocence (1). »

On peut apprécier, par ce touchant récit des combats intérieurs de Morus, quelle force avaient alors les idées religieuses, et ce qu'elles pouvaient obtenir d'un homme tourmenté par ses sens, pour qui tout était tentation, piége, occasion de chute. Changez les temps, retirez les idées religieuses, le sentiment chrétien du devoir envers soi-même et envers Dieu, jetez l'homme au milieu des mêmes tentations sans autre frein qu'une morale à sa convenance, n'êtes-vous pas effrayé, par la comparaison de la contrainte et des luttes du jeune Morus, de ce que va être la liberté de l'homme émancipé de la religion? Si les choses ne se refont pas, on peut du moins les regretter et soupirer après une loi nouvelle qui remplace les lois détruites.

Cependant le jeune homme allait être vaincu. Deux manières de finir s'offraient toujours à lui, le couvent et le mariage. Le couvent répugnait à sa conscience; il y aurait été dégoûté ou peut-être tenté par le mauvais exemple. Le mariage lui souriait, quoiqu'il eût fait des épigrammes contre les femmes; il se sauva du libertinage dans une sainte union. Cette union même fut un acte de délicatesse chrétienne. Sir Colt, gentleman d'Essex, avait deux filles; Morus, qui s'était d'abord épris de la cadette, pensa que ce serait une peine amère et une sorte de déshonneur pour l'aînée de se voir préférer sa sœur; il reporta toute son affection sur elle, et l'épousa (2).

Le mariage l'avait enlevé à la vie contemplative. Il fallut enfin prendre un état. Le jeune ménage n'était pas riche, et les enfans allaient venir. Morus, par le conseil de son père, dont il faisait toutes les volontés depuis son enfance, étudia le droit, et se destina au barreau. Quatre années se passèrent dans de fortes études mêlées de pratique. Quoique marié, et tous les ans père d'un nouvel enfant, Morus avait gardé dans l'intérieur de sa maison les habitudes de chrétien austère : il était sobre, se contentait d'un plat à ses repas, buvait de la bière au lieu de vin, et poussait la négligence dans ses vêtemens jusqu'à sortir dans la rue avec des chaussures

(1) Life of sir Th. More, by his grandson, p. 21.

(2) Life of sir Th. Morus knight, by his grandson.

trouées, comme le lui fit remarquer un jour son secrétaire Harris. La jeune femme mourut en mettant au monde son quatrième enfant. Le celibat ne convenait plus à Morus, père de quatre enfans en bas âge, et déjà chargé d'affaires. Au bout de deux ans, il se remaria, non par concupiscence, dit Érasme, car la femme qu'il prit était veuve, laide et déjà d'âge, mais pour donner à ses enfans une mère de famille active et vigilante. Ce fut mistress Alice Middleton, femme un peu mondaine, qui se moquait de la piété de son mari, « qui était avare d'un bout de chandelle, dit Morus, et gâtait en une fois la plus belle robe de velours, » qui fa sait la guerre à son désintéressement d'avocat, et lui voulait donner de l'ambition pour ses enfans; en somme, femme de cœur, dévouée, qu'il aima aussi solidement, sinon aussi tendrement, que Jeanne Colt, qui était charmante, s'il en faut croire Erasme (1). Morus traita toujours mistress Alice avec bonté, quoiqu'il y ait sujet de croire que ce fut elle qui lui inspira sa comparaison, si plaisante et si connue, du mariage à un sac rempli de serpens, parmi lesquels se trouve une anguille. Alice Middleton ne lui donna pas d'enfans.

Sa réputation d'avocat, et son crédit dans le corps des marchands, où il avait acquis une grande autorité par son intelligence des contentions commerciales, le firent nommer membre de la chambre des communes. Il résista en plein parlement au roi Henri VII, qui demandait un cadeau de noces pour sa fille. Déjà une première fois, pour un simple scrupule religieux, appelé subitement par le prince au moment où il assistait à la messe, il avait refusé de se rendre au palais, disant que le service de Dieu devait passer avant le service du roi. Cette indépendance de l'*imberbe enfant*, comme l'appelait le chambellan du roi, M. Tiler (2), l'avait mis mal en cour. Menacé dans sa liberté, frappé dans la personne de son père, que le roi fit incarcerer à la Tour, pour un prétendu déni de justice, puis rançonner, ce qui était la cause et la fin de tous les démêlés des sujets avec le roi, Morus, pressé par ses amis, s'embarqua pour la France. Il attendit là quelque temps que l'orage fût passé, apprenant la langue française, l'arithmétique, la géométrie; quelquefois se désennuyant de l'exil à jouer de la viole,

(1) Suavissima illius conjux. L. 238 A.

(2) Life of Morus, by his grandson.

qui était son instrument favori, et qu'il avait fait apprendre à ses enfans, et même à la vieille Alice Middleton, laquelle jouait en outre du luth, du monochorde, de la lyre, et tous les jours étudiait un morceau pour son mari, très sévère et très exigeant sur ce point (1).

La mort subite de Henry VII le ramena en Angleterré. Il y revenait avec la faveur d'un exilé du règne précédent et d'un opposant au régime d'exaction et d'avarice, dont le prince de Galles, devenu roi, avait souffert tout le premier. Outre ce titre, sa double réputation d'avocat et de lettré, l'amitié d'Erasme, que l'on comptait dès-lors à un homme comme un mérite, enfin les distiques latins en l'honneur du couronnement du roi et de la reine, toutes ces illustrations le recommandaient à Henry VIII. Ce prince voulut savoir qui avait fait cette pièce. On lui dit que c'était l'avocat Morus, fils de l'un des juges du banc du roi, le membre des communes récalcitrant sous le roi son père, l'ami du docte Érasme. Il le fit appeler, le trouva à son gré, et le marqua de sa funeste faveur. C'était la fatalité sous laquelle Thomas Morus devait se débattre vingt-cinq ans et mourir.

III.

Les Années littéraires.

Thomas Morus avait cette espèce d'ambition d'un homme qui tente les honneurs par sa réputation, ses talens, plutôt qu'il ne les cherche et ne va au-devant. Il n'était pas ambitieux à la manière du courtisan de tous les temps, qui poursuit sa fortune à travers toutes les servitudes et tous les dégoûts, qui ne se relâche pas un moment, qui ne manque jamais l'occasion, qui n'a que des scrupules d'homme habile, jamais d'honnête homme; qui compose avec les vices des princes, et se sert de leurs qualités comme de leurs défauts pour pousser ses affaires, qui arrache ce qu'on croit lui donner, et qui pour avoir une chose ne regarde jamais au prix. Morus fut saisi par la fortune presque malgré lui, et jeté au milieu de la cour avec des mœurs, de la probité, plus de force de principes que de caractère, ce qui fit qu'il ne céda jamais tout-à-fait, quoique cédant tou-

(1) Lettr. d'Erasme, 475. EF.

jours beaucoup trop ; ses principes arrêtaient son caractère, mais, comme il arrive, toujours trop tard. C'était une ambition molle, incertaine, prenant mal son temps, se laissant faire, n'étant jamais de moitié dans ses succès, et par conséquent paraissant les devoir tout entiers à la bonté du prince, lequel exigeait de la reconnaissance en proportion. Morus ne sut ni se défendre de la cour ni s'y mettre tout-à-fait. Là où il avait cru dans sa conscience ne prendre qu'un joug, on lui demandait le remerciement d'une faveur; là où il n'avait fait que se laisser porter par faiblesse, on le traitait comme s'y étant poussé de toutes ses forces, et comme ayant, en quelque manière, usurpé le bien d'autrui. Un tel homme devait être déshonoré ou tué par un tyran du caractère de Henry VIII; déshonoré s'il cédait jusqu'au bout, tué à quelque point qu'il s'arrêtât. La fortune lui réserva le dernier sort. Sa mort fut le seul acte libre et volontaire de sa vie, le seul où son caractère et ses principes furent d'accord.

Ce fut Wolsey, parti de bien plus bas que Morus, qui présenta le jeune avocat au roi. Wolsey avait une supériorité rare dans un favori, celle de ne pas voir un rival et un successeur dans tout homme qui attirait l'attention de son maître. Morus, recommandé par lui, fut employé dans diverses ambassades, auprès de Charles-Quint et de François Ier. Ces places l'appauvrissaient et n'allaient pas à ses goûts : il s'y était laissé jeter comme plus tard, dans d'autres fonctions plus élevées, par cette ambition, ou plutôt cette disponibilité qui ne sait ni résister, ni choisir, et qui reçoit une corvée comme un avancement. « La place d'envoyé, écrivait-il à Erasme au retour de l'ambassade de Flandre (1), ne m'a jamais beaucoup souri. Elle nous convient moins à nous laïques et gens mariés, qu'à vous autres prêtres, qui n'avez chez vous ni femmes ni enfans, ou qui en trouvez partout où vous allez. Quant à nous, à peine absens depuis quelques jours, nous sommes rappelés au logis par le regret de nos femmes et de nos enfans. En outre, un prêtre peut emmener partout avec lui toute sa maison, et nourrir aux frais du roi ceux qu'il aurait nourris chez lui aux siens. Mais moi, j'ai deux maisons à soutenir, l'une à Londres et l'autre à l'étranger. Le roi s'est montré assez généreux pour ceux que

(1) Collect. des lettres d'Erasme et à Erasme, 221-222.

j'ai emmenés avec moi; mais il n'a point songé à ceux que j'ai laissés à la maison. Or, je n'ai pu obtenir de ceux-ci, tout bon mari que tu me saches, père indulgent, maître facile, que, par amour pour moi, ils jeunassent jusqu'à mon retour. Enfin, il est facile aux princes de récompenser, sans bourse délier, les ambassadeurs ecclésiastiques par le don de quelque abbaye. Mais, nous autres laïques, on ne nous rémunère ni si facilement ni si généreusement. Je dois dire pourtant, en ce qui me touche, que le roi a bien voulu, à mon retour, m'offrir une pension annuelle qui n'était nullement méprisable, soit pour l'honneur soit pour le profit, mais je l'ai refusée jusqu'à aujourd'hui, et je suis porté à la refuser toujours, parce qu'en l'acceptant, il me faudrait soit abandonner ma position actuelle dans cette ville, position que je préfère même à une meilleure, soit, ce que je ne veux à aucun prix, la retenir au risque de déplaire à mes concitoyens; car, s'il arrivait qu'une question de privilèges réciproques s'engageât entre eux et le roi, ils me croiraient moins sincère et moins dévoué à leurs intérêts, me voyant lié par les récompenses du prince. » Morus avait depuis quelques années, dans la Cité de Londres, une charge qui répond à celle de syndic du corps des marchands, charge importante qui l'appelait inévitablement à la chambre des communes, toutes les fois qu'il plaisait au roi de tenir parlement.

Les affaires de cette charge, outre ses fonctions de sous-shériff, espèce de magistrature secondaire, ne lui laissaient guère de loisir pour les lettres. Toujours en plaidoiries ou en consultations, avocat, arbitre ou juge, accablé de cliens, « il n'avait rien à donner à lui-même, c'est-à-dire aux lettres, » comme il écrit à Egidius (1). Rentré chez lui, il fallait bien causer avec sa femme, babiller avec ses enfans, communiquer avec les gens de la maison. C'étaient encore des affaires de devoir pour lui, « car, disait-il, il faut bien faire toutes ces choses, si l'on ne veut pas être un étranger dans sa propre maison. Il faut bien se montrer agréable à ceux que la nature, le hasard ou le choix, vous ont donnés pour compagnons de votre vie, non pas pourtant jusqu'à les gâter par trop d'abandon, ni jusqu'à faire des domestiques vos maîtres. » Les heures, les jours, les années, s'en allaient ainsi dans les occupations du de-

(1) Voir au commencement des œuvres latines, en tête de l'Utopie.

hors et dans les délassemens de la famille. Morus ne parlait pas de deux autres distractions qui lui prenaient beaucoup de temps; c'étaient les animaux domestiques, oiseaux ou quadrupèdes, qui occupaient tout un corps de logis dans sa maison, et dont il aimait à observer les mœurs; c'était sa guenon favorite, venue des Grandes-Indes, ou bien des animaux du pays, un beau renard, un furet, une belette, souvent achetés à grand prix; c'était encore son cabinet de choses précieuses, où étaient rassemblées des curiosités, soit du pays, soit exotiques, des minéraux, de grands coquillages des mers de l'Inde, des coraux, toutes choses dont il s'amusait beaucoup, et dont il faisait les honneurs à l'étranger que lui adressait quelque membre accrédité de la république littéraire et chrétienne. Là surtout les heures s'écoulaient à faire l'histoire de chaque pièce, et à s'amuser de l'étonnement ou du plaisir qu'elles causaient à ses hôtes (1).

Cependant Morus sentait le besoin de prendre un rang parmi les lettrés de l'Europe. Ses amis lui rappelaient ses débuts, et le pressaient de réaliser les espérances qu'il avait données. Après le temps consacré aux affaires et à la famille, aux gens et aux bêtes, à recevoir les hôtes et à leur demander des nouvelles de Budé, d'Érasme, de Petrus Egidius, il ne lui restait de libre que l'heure des repas et le temps du sommeil. Les repas, que son extrême sobriété avait déjà rendus si courts, il les réduisit encore (2). Ils consistaient en un morceau de viande salée, des œufs, quelques fruits, et de l'eau bue dans un gobelet d'étain. Pour le menu il n'y avait guère à en retrancher : il en ôta encore les doux entretiens de table avec la famille, lesquels donnent du charme au plus maigre dîner. Quant au sommeil, et quoique ses fatigues le lui rendissent nécessaire, il l'abrégea de quelques heures qu'il employait aux lectures dans sa bibliothèque, et à la composition lente et fréquemment interrompue du livre qui allait faire sa gloire et marquer sa place dans le grand travail de la renaissance des lettres. Ce livre, c'était l'*Utopie*.

Morus avait alors trente-cinq ans. L'*Utopie*, terminée en 1517, ne fut publiée qu'en 1518. Ces années-là, quoique fort accablées, avaient été des années heureuses. A l'étranger, en Flandre, en

(1) Lettr. d'Erasme, 474. EF.

(2) OEuvres latines.

France, Morus s'était rencontré avec des amis de la république des lettres; il avait joui de leurs entretiens, il s'était plongé dans leurs livres. Revenu à Londres, il retrouvait la considération, les affections de famille, à la cour une faveur modérée qui n'était point encore exigeante, et qui laissait un vaste champ aux espérances. C'est dans cette disposition d'un esprit libre et heureux, dont les ennuis étaient presque de trop de bonheur, que Morus écrivit l'*Utopie*. L'idée de ce livre avait d'ailleurs un autre à-propos que celui d'une convenance intime avec sa situation et ses études. Elle allait à tous les goûts de l'époque, à ce vague et général désir d'une république universelle, au moins chrétienne et littéraire, à tous les vœux de réforme religieuse, au mouvement d'érudition et d'imitation de l'époque, à cette soif de la paix redemandée de toutes parts, au nom des lettres renaissantes, au nom de la chrétienté épuisée par les dernières guerres d'Italie.

Par une rencontre particulière, on commençait à parler de l'apparition prochaine de l'*Utopie*, en même temps que le bruit se répandait d'une guerre nouvelle avec le Turc, « nouvelle comédie, disait Érasme, que les princes et le pape veulent jouer sous le prétexte d'une guerre sacrée (1). » Sélim, empereur des Turcs, après avoir conquis l'Égypte et la Syrie, venait de réunir une nombreuse armée, et menaçait hautement l'Europe de la destruction du nom chrétien. Léon X publia une bulle guerrière qui obligeait tous les hommes mariés, de vingt-six à cinquante ans, à prendre les armes. La bulle ordonnait aux femmes dont les maris étaient en guerre de ne prendre aucun plaisir (2) dans leurs maisons, de s'abstenir de toute toilette recherchée, de toute chose pouvant faire illusion, de ne point boire de vin, de jeûner de deux jours l'un, « afin, disait la bulle, que Dieu protégeât leurs maris dans une guerre si sanglante. » La même prescription s'étendait aux femmes dont les maris avaient été exemptés du service militaire pour des affaires incompatibles avec les armes. Elles devaient dormir dans la même chambre que leurs époux, mais à part, et ne donner ni recevoir aucune caresse jusqu'à l'heureuse issue de la guerre. Une utopie qui vantait les douceurs de la paix, qui ne ma-

(1) L. 1672. EF.

(2) Voluptuari, *Ibid.*

riait que les amans, et qui promettait respect et liberté aux ménages, ne pouvait guère venir plus à point.

Morus, avant de faire imprimer son livre, l'avait montré à ses amis, à Tunstall, à Petrus Egidius, à Budé, à Deloine, à Érasme, à ce dernier avant tous les autres. Il était sincère en leur demandant des avis et non des éloges; il ne l'était pas moins en priant Érasme de faire les honneurs de son manuscrit à Tunstall, « afin, disait-il, que la chose lui parût plus élégante, expliquée par la bouche d'Érasme (1). » Naïve inconséquence de l'honnête homme et de l'homme de lettres, dont l'un voulait la vérité, et dont l'autre la craignait. Par une autre inconséquence de ce genre, en même temps qu'il faisait modestement passer son *Utopie* par la critique de ses amis, il avait de ces hauts dédains d'un auteur superbe contre le pauvre public, lequel porte la faute de tous les succès manqués, et qu'on récuse toujours avant de demander ses suffrages et son argent. « Les goûts des mortels, écrivait-il à Egidius, sont si divers, les esprits de la plupart si difficiles, leurs jugemens si absurdes, qu'on ne réussit pas mieux auprès d'eux à se livrer à toute la facilité et à toute la négligence de son génie, qu'à s'accabler de soucis pour faire quelque chose qui puisse être utile ou agréable à ces palais dégoûtés ou grossiers. Le barbare rejette comme dur ce qui n'est pas tout-à-fait barbare. Le demi-savant accuse de trivialité tout ce qui ne fourmille pas de mots vieillis. L'un est si austère, qu'il ne permet pas la plaisanterie; l'autre si fade, qu'il ne sent rien aux pointes; tels sont si mobiles que ce qu'ils aiment debout, ils le critiquent assis. Puis viennent les beaux esprits de la taverne qui jugent les auteurs au bruit de leurs verres, et les esprits sans gratitude qui, tout en aimant ce livre, n'en sont pas moins ennemis de l'écrivain, pareils à ces hôtes grossiers qui, après avoir été reçus à une table abondante, s'en vont dès qu'ils sont saouls, sans remercier les gens qui les ont invités (2). » Tout cela est juste et bien dit; mais la vraie gloire consiste à mettre tous ces goûts d'accord, soit en plaisant par mille endroits à ceux qu'on pourrait blesser par un point, soit en forçant les contradicteurs à se taire devant l'applaudissement universel.

(1) Corresp. d'Érasme, Supplém. 1664. CD.

(2) Voir au commencement des œuvres latines.

L'*Utopie* avait réussi dans cette première épreuve; Budé en voulut faire la préface; Érasme se chargea d'en surveiller l'impression chez son ami Froben. L'*Utopie* allait avoir pour parrains, outre un libraire qui recommandait ses publications, les deux plus grands noms littéraires de l'époque. Les amis de moindre marque suivaient l'opinion des maîtres. Morus ne recevait que félicitations et caresses. On mettait sa république fort au-dessus des républiques de Rome, de Sparte et d'Athènes. On disait *le divin génie* de Thomas Morus. Pour lui, il sentait la plus vive et la plus noble de toutes les jouissances, celle de l'homme de lettres honnête homme, quand il a fait une œuvre raisonnable et appréciée. Ce furent des jours d'or et de soie, comme on disait dans son temps, dans cette vie dont la fin devait être si sombre. Ce fut un beau soleil entre les brumes de sa jeunesse laborieuse et gênée, et les orages de son âge mûr. Il avait la gloire, cette ivresse qui doit être si douce à l'homme dont le cœur est pur, et à qui les lettres n'ont pas ôté sa candeur. « Que je meure, écrivait-il à Érasme, ô le plus doux de mes amis! si l'approbation que Tunstall a bien voulu donner à ma république, ne m'a pas rendu plus heureux que ne l'eût fait un talent de l'Attique. Tu ne sais pas combien je me réjouis, combien je me sens grandi à mes propres yeux, combien je porte ma tête plus haut! Il me semble que mes Utopiens vont me nommer à perpétuité leur roi : je me vois marchant à leur tête, couronné de la gerbe d'épis, insigne de la royauté dans Utopie, beau dans mon vêtement de franciscain, et, dans cette pompe si simple, allant au-devant des ambassadeurs et des princes étrangers, malheureux qui s'enorgueillissent de porter des ornemens et des parures de femmes, des chaînes de cet or que nous méprisons tous dans Utopie, de la pourpre, des perles, et autres colifichets qui les rendent si ridicules. Je ne veux cependant pas que toi ni Tunstall, vous me jugiez par l'exemple des autres hommes, dont la fortune change les mœurs. Et, quoiqu'il ait plu aux dieux d'élever mon humilité à cette grandeur suprême, à ce rang auquel nul monarque ne peut comparer le sien, vous ne me verrez jamais oublier la vieille amitié qui m'unissait à vous quand j'étais simple particulier. Que si vous ne craignez pas de faire un peu de chemin pour me venir voir en Utopie, je ferai en sorte que tous les mortels soumis à mon empire vous rendent les honneurs dus à ceux qu'ils savent être les plus chers amis de leur roi. —

J'allais prolonger encore ce doux rêve, mais le lever de l'aurore a dissipé mes songes et m'a chassé de ma royauté pour me replonger dans ce pétrin qu'on appelle le barreau (1)..... » Cela pourra paraître plus enjoué que fin, et plus naïf que délicat, à cause de cette diversité des palais dont parle Morus, si grande dans les hommes d'une même époque, si changeante d'une époque à l'autre; mais il n'est personne qui ne doive être touché du ton aimable et bon de ces confidences, et qui ne reconnaisse le cœur de l'homme de bien sous les joies de l'homme de lettres applaudi.

L'*Utopie* parut en 1518. Le public confirma le suffrage particulier des amis de Morus. Ce fut une rumeur d'admiration dans toute l'Europe occidentale. Les savans, les politiques, les magistrats, les princes, lurent ce livre. Ni les *Colloques* d'Érasme, ni l'*Éloge de la Folie*, n'avaient eu plus de débit. Les érudits lisent encore les *Colloques* d'Érasme et l'*Éloge de la Folie*; mais personne ne lit l'*Utopie*; grande leçon pour les livres à succès. Toutefois il y a une gloire pour les livres qui ont été utiles; même quand on ne les lit plus, on les nomme avec respect. Ceux qui n'ont été écrits que pour le plaisir, et qui n'ont parlé qu'à l'imagination des contemporains, ne sont ni lus ni nommés.

IV.

L'Utopie.

Notre siècle a lu, sans le savoir, bien des contrefaçons de l'*Utopie*, quoiqu'assurément les auteurs de ces contrefaçons, je leur rends justice, ne connussent pas l'ouvrage original. Les doctrines de Saint-Simon et de Fourrier sont dans l'*Utopie*; les attaques contre le droit de propriété sont dans l'*Utopie*; la défense de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre est dans l'*Utopie*. L'*Utopie*, c'est la phalange de Charles Fourrier; l'Utopie, c'est la communauté de biens de Saint-Simon. Quelques idées applicables brillent au milieu de ces rêveries, d'ailleurs si nobles et si ingénieuses. Il y a des maximes que Beccaria semble avoir transportées tout entières, avec leurs développemens, du livre de l'*Utopie*, dans le livre des *Délits et des peines*. L'*Utopie*, c'est ce thème de bien absolu que remanient

(1) Corresp. d'Érasme, Suppl. 1663-1664.

à toutes les époques certains esprits honnêtes ou impatiens, pour se consoler de ne pas voir même le bien relatif dans le monde où ils vivent. Voici l'analyse sommaire de ce singulier livre.

Morus suppose qu'étant à Anvers, adjoint à Cuthbert Tunstall, dans une ambassade auprès de Charles V, il rencontrait souvent chez un ami un certain Raphaël Hythlodæus (1), autrefois compagnon d'Améric Vespuce, qui avait beaucoup voyagé et beaucoup vu. Les conversations roulaient sur des points de philosophie, sur les malheurs qui affligent l'humanité, sur les moyens de rendre les hommes meilleurs, les gouvernemens plus équitables, les vols moins communs. Cette question du vol fut l'objet d'un entretien spécial. Hythlodæus en indique deux causes principales qui peignent le temps. La première, c'est la quantité de soldats blessés qui ne peuvent ni travailler à la terre, ni exercer les professions mécaniques, et qui sont réduits à voler pour vivre; la seconde, c'est la quantité de valets ayant appartenu à des nobles, « guêpes qui vivent dans la fainéantise sans produire une goutte de miel. » Dès que le maître est mort, cette nuée de valets congédiés tombe dans la misère, et fait la guerre aux passans pour manger. Après l'examen de ces causes, Hythlodæus discute les châtimens. L'Angleterre d'aujourd'hui pourrait encore s'appliquer ces sages paroles : « Personne ne devrait ignorer combien il est absurde de punir le vol de la même peine que l'homicide. Si le voleur sait qu'il ne court pas un moindre risque en se bornant à voler qu'en ajoutant le meurtre au vol, il égorgera le malheureux qu'il se serait contenté de dépouiller; car, outre que le danger pour lui n'est pas plus grand, il a une chance de plus d'impunité, en faisant disparaître le témoin de son crime. » A la peine de mort pour le vol, Hythlodæus substitue un système de châtimens qui a beaucoup d'analogie avec les travaux forcés. Il parle d'un certain pays tributaire de la Perse où on leur coupe une oreille. — Si c'est là le système de Morus, son humanité est encore bien timide.

Hythlodæus conclut par dire que la société ne sera jamais bien gouvernée tant que subsistera le droit de propriété. Les interlocuteurs de cet entretien imaginaire se récrient, et Morus, qui s'y est donné un rôle, réfute l'idée d'Hythlodæus, surtout comme imprati-

(1) Ὕθλος, babil, enfantillage; δέομαι, avoir besoin de.

cable. Hythlodæus répond qu'il en a vu dans ses voyages une application qui a parfaitement réussi. — Où donc? demandent les interlocuteurs. — En Utopie. — On presse le voyageur de raconter tout ce qu'il a vu dans cette contrée merveilleuse. Hythlodæus commence son récit, et c'est de cette sorte que Morus amène sa description de l'Utopie. Ces préliminaires occupent tout le premier livre, dans un ouvrage qui n'en a que deux.

L'île d'Utopie est située au-delà de l'Océan atlantique. Elle tire son nom d'Utopus, roi d'un pays voisin qui l'a conquise, et lui a donné les lois qui la gouvernent encore. La capitale d'Utopie, la première des cinquante-quatre grandes villes du pays, s'appelle Amaurote (1).

La forme du gouvernement est républicaine. Tout s'y fait par élection, même le roi qui n'est qu'un simple magistrat. La seule chose qui le distingue des autres Utopiens, c'est qu'il porte une gerbe de blé à la main, en guise de sceptre. Le pontife, qui est le premier personnage de l'île après le roi, se fait précéder d'un homme tenant un cierge allumé.

L'organisation civile est fondée sur la famille. Chaque famille se compose de quarante personnes tant hommes que femmes, plus deux esclaves, car il y a des esclaves en Utopie. Pour trente familles, il y a un magistrat appelé *philarque* dont l'autorité s'étend sur les chefs de ces familles, et pour dix philarques, il y a un magistrat supérieur nommé *protophilarque*. Ces protophilarques, au nombre de deux cents, et élus pour un an, choisissent, en cas de vacance du trône, le prince entre deux candidats nommés par le peuple, et forment le conseil du roi qui est en charge. Ce conseil s'assemble tous les trois jours. En cas d'affaires importantes on consulte la nation. Chaque philarque assemble ses trente familles, recueille leur avis et va le porter au sénat. Cent soixante-deux citoyens, c'est-à-dire trois par chaque ville, forment ce sénat qui s'assemble tous les ans dans la capitale. On les choisit parmi les vieillards. Toutes les fonctions, soit législatives, soit exécutives, sont annuelles, hormis celle du roi qui est nommé à vie.

Tout appartient à tous, sauf les femmes. Quiconque a besoin d'une charrue, d'un habit, d'un outil de travail, va le demander au

(1) Ἀμαυρὸς, sombre, obscur, et, sans doute par analogie, inconnu.

magistrat qui le lui donne. Les voyages, pour lesquels il faut demander la permission des magistrats et le consentement du père et de la femme, se font sans argent et sans viatique, tous les biens étant communs. L'étranger reçoit partout l'hospitalité, mais à la condition de la payer par quelque travail. Le temps du voyage est limité.

L'agriculture est une sorte de conscription à laquelle personne n'échappe. Chaque ville envoie tous les ans à la campagne vingt jeunes gens qui doivent apprendre à cultiver la terre. Il est vrai que ceux qui n'y ont pas de goût sont libres de revenir; on les remplace par d'autres.

Outre l'agriculture, tous les citoyens sont obligés de savoir un métier. Il faut être ou tisserand, ou maçon, ou charpentier, ou menuisier. Toutefois ceux qui marquent des dispositions particulières pour les sciences sont dispensés de ces travaux; mais si les résultats ne répondent pas aux espérances qu'ils ont données, on les fait rentrer dans la classe des artisans. Le prince est choisi parmi ceux des artisans qui, par de grandes facultes, ont pris rang parmi les savans.

Le travail est modéré. La journée de l'Utopien se divise en trois parties : six heures pour travailler, dix heures pour se reposer ou faire ce qui lui plaît, huit heures pour dormir. Des cours publics sont ouverts aux heures de récréation, pour ceux qui veulent cultiver les lettres et les sciences. Le soir, en été, on travaille au jardin, car chaque famille a le sien; en hiver, on se réunit dans de grandes salles où l'on joue, non à des jeux de hasard, mais à un jeu moral, en manière d'échecs, où l'on fait combattre en ordre de guerre les vices et les vertus representés par des pièces de bois. C'est la seule guerre connue en Utopie. En cas d'attaque étrangère, ils opposent à l'ennemi une armée de mercenaires, les Suisses d'Utopie. On entretient cette armée avec l'argent amassé dans les coffres, et provenant des blés qu'ils exportent. C'est là tout l'emploi qu'ils donnent à l'argent, métal qu'ils méprisent pour eux-mêmes, comme la principale source des maux de l'espèce humaine, et dont ils font leurs vases de nuit. Les chaînes des galériens, — car il y a des galeriens dans Utopie, — sont en or. Tout individu qui a commis quelque grave delit est condamné à porter des boucles d'oreilles d'or.

On dîne en commun dans de grandes salles où tiennent trente familles de quarante membres, c'est-à-dire douze cents convives, présidés par leur philarque. On ne soupe jamais sans musique dans cette île bien heureuse. Il y a au dessert toutes sortes de confitures et de friandises. Les parfums, les cassolettes, les eaux de senteur, embaument la salle du festin. Les Utopiens ont pour principe que toute volupté dont les suites ne sont pas fâcheuses doit être permise. Ils sont extrêmement sensuels. Ils disent que tous les plaisirs ont été donnés à l'homme pour en jouir sans en abuser. Ils croient, en s'y livrant, suivre la voix de la nature et la volonté de Dieu. Les Utopiens sont fourriéristes.

Quand une maladie mortelle vient les frapper au milieu de cette vie de plaisirs sans abus, de travail sans fatigue, de bien-être sans luxe, de liberté sans fainéantise, les prêtres et le philarque viennent exhorter le malade à prendre quelque potion calmante qui l'envoie sans douleur de cette vie dans l'autre. Mieux vaut mourir que souffrir est un des points de leur philosophie. Cependant le malade est libre d'attendre le moment où il plaira à Dieu de l'appeler à lui. On n'impose la potion calmante à personne; c'est un avis paternel et non une loi. Le suicide, honoré dans ce cas, est flétri publiquement dans tous les autres. Tout Utopien qui se tue par dégoût de la vie est privé de sépulture et jeté à la voirie.

Le mariage n'a lieu, entre fiancés, qu'après vérification réciproque de leur état physique. Cette vérification se fait en présence de deux experts, d'une matrone et d'une sorte de médecin *ad hoc*, lesquels font subir aux deux jeunes gens une visite du genre de celle que passent nos conscrits devant les conseils de révision. Quand les futurs se sont ainsi vus face à face et sans voile, et ont déclaré se trouver satisfaits l'un de l'autre, on les marie. Si, — ce qui ne se voit guère sur le corps, — il y a incompabilité d'humeur, le divorce est permis par consentement mutuel. L'adultère est puni d'esclavage pour la première fois, de mort pour la récidive. C'est le seul crime qui emporte la perte de la vie.

Toutes les religions sont tolérées en Utopie, même celle du Christ, que les Utopiens ne connaissent que par Hythlodæus et trois de ses compagnons. « L'un des nouveaux convertis, raconte le voyageur, s'était mis, malgré nos conseils, à disserter du Christ et de son culte avec plus de zèle que de prudence; il criait que notre religion

était supérieure à toutes les autres, et la seule vraie; que tout autre culte n'était qu'une profanation, et ses sectateurs que des sacriléges et des impies dignes du feu éternel. Comme il remplissait la place publique de ces clameurs, on le saisit, non comme coupable de mépris pour les religions d'Utopie, mais comme agitateur du peuple, et on l'exila. Ce fut un des premiers soins d'Utopus, en prenant possession de l'île, d'ordonner que chacun serait libre dans ses croyances, et qu'on ne pourrait y amener les autres que par les voies de la douceur et de la persuasion. Il pensa que c'était un acte absurde et insolent d'imposer à tout le monde, par la force et les menaces, la croyance d'un seul, alors même que cette croyance serait la seule vraie, et toutes les autres vaines et mensongères. Mais il prévit que, pourvu que les choses se fissent par la raison et la modération, la force de la vérité finirait quelque jour par l'emporter. C'est pourquoi il laissa chacun libre de croire à ce qu'il voudrait (1). »

Telles sont les principales idées de ce livre, si goûté à l'époque où il parut, si oublié maintenant. Était-ce une critique exacte des gouvernemens, de la société, des mœurs, de l'ardeur religieuse de cette époque? Chacune des félicités que Morus prête à l'île fortunée d'Utopie est-elle une contre-vérité eu égard à ses contemporains? Non. L'*Utopie* est comme tous les livres de ce genre, comme la république de Platon, comme la Salente de Télémaque, une création où il y a plus de fantaisie que d'intention critique. On pourrait, à l'aide d'une analyse ingénieuse, quoique fort conjecturale, faire deux parts dans ces républiques en l'air, celle des allusions satiriques aux choses contemporaines, et celle des développemens de pure fantaisie. Mais vouloir donner à tout un sens ironique et profond, et trouver à toute force un mécontentement amer sous chaque détail fantastique, un vœu de réforme sous chaque peinture d'un bien impossible, et la préméditation de la raison sous toutes les rêveries de l'imagination, ce serait une

(1) J'ai cité ce passage, parce que les idées de tolérance qu'on y remarque, et que sans doute Thomas Morus ne prêtait pas à son héros imaginaire sans en être pénétré lui-même, ont été opposées, comme une contradiction déplorable, à la conduite de Morus devenu chancelier. Nous verrons plus tard ce que ce grand homme garda de ces idées, et ce qu'il en abandonna.

puérilité. Sauf quelques passages énergiques, qui s'attaquent plutôt aux mœurs qu'aux institutions, et où l'intention satirique est évidente, sauf surtout la vive et piquante discussion sur l'énorme disproportion de la peine aux délits dans la question du vol, où Morus se montre criminaliste éclairé, quoique subtil, l'*Utopie* offre à peine quelques traces de ces préoccupations contemporaines que les critiques prêtent gratuitement à tous les faiseurs d'Utopie. Mais ce qu'on y trouve à chaque page, sans effort de subtilité et de conjectures, c'est un souvenir naturel de ces habitudes journalières d'avocat, de légiste, de magistrat discutant ou appliquant les lois pénales, et chargé souvent de concilier la justice instituée avec l'équité naturelle; c'est surtout un reflet doux et aimable des années où son esprit fut le plus libre, le plus désintéressé, le plus ouvert à toute sorte d'idées, même à celles qui s'accordaient le moins avec l'exaltation religieuse de sa première jeunesse, et avec l'âpreté dogmatique de la fin de sa vie.

Dans cet intervalle de moins de dix ans, le jeune ascétique qui avait fait une si rude guerre à son corps, le chrétien qui n'avait pas trouvé le cloître assez austère pour y enfermer sa jeunesse révoltée, le polémiste qui allait défendre si ardemment la cause du catholicisme de Rome, avait senti ce relâchement des opinions et cette détente générale de l'esprit par lesquels nous passons tous vers cet âge-là, et qui nous rendent tolérans dans les matières religieuses, intelligens et modérés dans la critique de toutes choses, réformateurs sans haine, réservés dans la négation comme dans l'affirmation; état qui exclut les grandes vertus comme les grandes fautes, non le plus digne de l'homme peut-être, mais assurément le meilleur et le seul où il s'appartienne tout-à-fait. Morus, en proclamant en Utopie la liberté des religions, et en ne regardant comme obligatoire que la croyance à l'ame et à Dieu (1), Morus était plus près du doute philosophique que de la foi romaine. Son ame s'était amollie, sans se corrompre, par la pratique des affaires, la connaissance des intérêts humains, et un peu de cette gloire des lettres qui fond les ames les plus dures; il voyait toute chose d'un œil plus sain, et par cela même d'un esprit plus bienveillant. Sa tolérance n'était qu'une juste vue des choses, une philosophie douce sur un fond

(1) L'*Utopie*, l. 2, p. 16.

d'humanité chrétienne, également éloigné de la passion et de l'indifférence.

Quand on vient de faire une étude longue et tendre de cet homme, comme je crois pouvoir dire que je l'ai faite, et qu'on a parcouru tous les actes de sa passion, on se plaît peut-être, au-delà de la discrétion historique, à se représenter Morus, dans ces dix années si courtes, heureux de tout le bonheur qu'il est donné à l'homme d'avoir, libre, expansif, occupé avec plaisir, et de choses de son choix, quoi qu'il en dise; enjoué, non de cet enjouement un peu forcé et convulsif qu'il montra jusque dans les momens les plus douloureux de son martyre, et qui semble comme une nargue apprêtée du chrétien à la mort, mais avec delicatesse et je ne sais quel sourire facile, naturel, auquel on s'attend, parce que, dans cette vie tempérée, le passage est insensible de la gravité à la gaieté. Plus tard, il rira, il fera des pointes jusque sous la hache de l'exécuteur, mais le rire grimacera sur cette figure amaigrie et profondément douloureuse; les pointes choqueront comme une bravade stoïcienne. Au point où nous en sommes de son histoire, ce n'est encore qu'une forme particulière donnée à des sentimens moyens, et l'épanouissement d'un esprit libre plutôt que le défi du martyr chrétien aux bêtes qui vont le dévorer et aux hommes qui vont le voir mourir!

V.

La Querelle de Morus et de Brixius.

C'est pendant cette période trop courte de la vie de Morus que sa liaison avec Érasme fut le plus étroite, et leur correspondance le plus suivie et le plus amicale. C'est à ce moment que ces deux hommes illustres eurent l'un à l'égard de l'autre le plus grand nombre de ces convenances qui font les amitiés tendres, et qu'ils se comprirent et s'aimèrent le plus. Leurs lettres sont pleines de confiance et d'abandon. Il n'y est point parlé de religion, mais des amis communs, des lettres, des quartiers de pensions qu'Érasme prie Morus de réclamer pour lui, du compte que Morus rend à Érasme de la vente de ses livres en Angleterre, de la vie intérieure, des travaux, de l'emploi du temps, des ennemis littéraires, ce grand sujet de condoléances heureuses et de chagrins agréables

pour les gens de lettres. Ces deux hommes se touchent et se conviennent par tous les points. La prudence d'Érasme prend aux yeux de Morus la couleur de sa propre tolérance à lui. Son scepticisme, qui d'ailleurs ne va jamais jusqu'à la négation, ne rencontre en Morus qu'une foi assoupie, qui ne sera réveillée que par les paroles retentissantes de Luther. C'est lorsque cet homme aura jeté dans le monde chrétien ces paroles qui deviendront des glaives, que Morus et Érasme, jusque-là si tendrement unis, s'aimeront peut-être moins, comme il arrive aux amis qui se trouvent tout à coup enrôlés dans des partis opposés, et dont les opinions ont refroidi les sentimens. Érasme dira de Morus, que si, dans les matières religieuses, il incline vers une chose, c'est plutôt vers la superstition que vers la religion (1). Morus pensera d'Érasme que, s'il refuse la controverse active et quotidienne avec Luther, c'est qu'il penche secrètement vers l'hérésie, et que c'est faute de résolution qu'il a laissé à un autre le triste honneur d'en lever l'étendard. Érasme trouvera que Morus manque d'étendue d'esprit; Morus, qu'Érasme manque de décision et de courage. Ils ne se brouilleront pas, ils continueront même à s'écrire de loin en loin, mais avec réserve, et sans se dire les vrais motifs de leurs actions publiques. Morus, par exemple, devenu chancelier, et, deux ans après, se démettant de sa charge, ne donnera guère à Érasme que des raisons banales de son élévation, et lui cachera les vraies causes de sa retraite, comme on ferait à un étranger dont on aurait quelque sujet de suspecter la discrétion. La confiance aura cessé entre les deux amis, et le trop prudent Érasme, dans le récit éloquent qu'il fera, sous un nom supposé, de la mort de son ancien ami, aura conservé l'esprit assez libre pour blâmer d'un manque de prudence et de souplesse le chrétien inflexible, mort martyr de sa conscience.

On sait qu'Érasme avait fait l'*Éloge de la Folie* pour Morus, et en jouant sur son nom (2). La scolastique, les universités, les grammairiens, y étaient tournés en ridicule. Martin Dorpion, de Louvain, théologien et grammairien, attaqua le livre d'Érasme. Morus, qui avait quelque liaison avec Dorpion, intervint, et lui écrivit une lettre sévère, dans laquelle il défendit la personne et

(1) Corresp. d'Erasme, passim.

(2) Μωρίας Ἐγκώμιον.

les plaisanteries d'Érasme. Il renchérit sur ces plaisanteries par des pointes et des anecdotes, élargissant les blessures faites à Dorpion, et se montrant assez l'ami des deux adversaires, pour dire la vérité à l'un et défendre chaudement l'autre. Érasme eût voulu rendre la pareille à Morus ; mais outre que les occasions manquaient de le faire avec éclat, c'était un champion plus tiède que son ami. Il le prouva, un peu à sa honte, dans la querelle de celui-ci avec Brixius, lettré allemand, qui était avec Érasme dans des rapports plus intimes que Dorpion avec Morus. Cette querelle peint les mœurs littéraires de l'époque, et fait le plus grand honneur au caractère de Morus.

Ce Brixius avait fait un poème en l'honneur d'un vaisseau français dont le capitaine, Hervé, s'était fait sauter avec tout son équipage, plutôt que de se rendre aux Anglais. Le poème avait paru pendant les dernières guerres entre la France et l'Angleterre. Les vers en étaient assez corrects, mais emphatiques, et mêlés de centons, ce que je dois dire par respect pour la vérité, quoique Brixius s'y montrât Français de cœur. Le plus grand crime de Brixius aux yeux de Morus, bon Anglais d'abord, et auprès de qui l'on était mal venu à parler trop bien de la France, c'est que ce poème renfermait quelques traits malins contre lui et contre ses épigrammes. Morus répondit aux allusions satiriques de Brixius par une bordée de huit épigrammes, qui mirent les rieurs de son côté, dans un temps où l'on riait de peu, et où le latin donnait de l'esprit aux vers qui en manquaient. Brixius avait prêté au capitaine Hervé des traits de courage à la manière de Lucain, des morts entassés les uns sur les autres, des coups d'épée pourfendant cinq à six hommes à la fois, des *traits*, — c'était pousser un peu loin la liberté du centon, car les traits ne faisaient plus alors partie des armes offensives, — clouant les guerriers dos à dos, et autres exploits d'érudit qui n'a jamais vu la guerre. Morus, dans ses épigrammes, lui demandait si son héros avait cinq mains. Brixius avait comparé Hervé aux Décius. « Oui, disait Morus, mais il y a une légère différence, c'est que ceux-ci mouraient volontairement, et que celui-là n'est mort que faute d'avoir pu fuir (1). »

(1) Sed tamen hoc distant, illi quod sponte peribant,
Hic periit, quoniam non potuit fugere.
OEuvres latines, p. 28.

Brixius fut d'abord accablé de la riposte. Plusieurs années se passèrent sans attaque de part ni d'autre. Mais le succès de l'*Utopie* irrita Brixius; il fit l'*Anti-Morus*, où, reprenant la querelle des épigrammes, — tant les haines littéraires sont vieilles! — il éplucha tout le petit recueil de Morus, notant les fautes de quantité et d'euphonie échappées à l'enfant de dix ans ou à l'adolescent de moins de vingt. Il dénonça le fameux épithalame à Henry VIII, le héros de cette pièce, comme injurieux à la mémoire de son père; méchanceté sérieuse, car c'était en 1520, à l'époque où quelques-unes des critiques faites au père pouvaient être déjà des reproches pour le fils. Puis venaient les aménités en usage alors. Brixius, faisant une pointe sur le nom de Morus, remplaçait l'omicron par l'oméga, Morus par Mωrus, qui veut dire fou (μωρὸς), ce qui ne devait laisser aucun doute sur l'état des facultés de son adversaire aux gens déjà mal disposés pour lui.

Il paraît que la faute d'Érasme fut qu'ayant appris à temps que Brixius préparait un livre contre son ami, il n'usa pas assez tôt de son crédit sur lui pour le détourner de le publier, et ce qui paraîtra moins grave à ceux qui connaissent la tendresse d'un auteur pour ses livres, que l'*Anti-Morus* ayant paru, il ne put obtenir que Brixius rachetât les exemplaires vendus et les détruisît. Toutefois, le mal étant fait aux trois quarts, Érasme écrivit à Brixius de sévères reproches. « Personne ne lit votre livre, disait-il; je ne l'ai entendu louer de personne, pas même de vos Français. J'ai conseillé à Morus de n'y pas répondre; mais ce n'est pas pour sa réputation, c'est pour son repos. C'est parce que je pense qu'il importe à la dignité publique, comme à l'intérêt des études, que ceux qui sont initiés aux lettres ne se fassent pas la guerre, et que les Graces ne soient pas séparées des Muses, surtout lorsque tant de haines conspirent contre l'ordre des lettrés. » Érasme avait en effet conseillé à Morus de mépriser cette querelle, et de ne pas donner de l'importance à l'attaque par l'éclat d'une réponse. C'était un arbitrage qu'il prenait de lui-même, au nom des lettres sacrées et profanes, entre les gens d'église et les gens de lettres, et loin que personne le lui contestât, tout le monde le lui déférait comme au plus illustre.

Morus était digne de son conseil. L'histoire des lettres offre peu d'exemples plus nobles que ce fragment de sa réponse à Érasme, où, malgré quelques duretés pour Brixius, bien pardonnables même à

un auteur sincèrement modeste, Morus se montre sous des traits si nobles comme homme et comme ami (1). « Pour moi, cher Érasme, afin que tu voies combien je suis plus disposé à t'obeir que Brixius, — encore que ta lettre me soit arrivée, non pas quand mon livre n'était que sous presse, mais quand il était imprimé tout entier (comme tu pourras t'en assurer toi-même, puisque ce livre te parviendra très certainement avant ma réponse), encore que tant d'amis m'y poussassent, — au reçu de ta lettre, de cette lettre d'un homme dont le sentiment passe à mes yeux avant tous les calculs, je n'ai point imité mon adversaire Brixius, lui qui se vante d'obéir à tes moindres signes de tête, et qui dit avoir la bourse si bien garnie. Il a fait tant de cas de tes avertissemens qu'il n'a pas pu se résigner à racheter ses exemplaires et à les jeter au feu; il n'a pas voulu soustraire à tous les regards ces inepties qui doivent déshonorer ce nom de Brixius qu'il veut, jusqu'à en faire pitié, rendre celèbre. Quant à moi, cher Érasme, sauf deux exemplaires partis d'ici avant l'arrivée de ta lettre, l'un pour toi, l'autre pour Petrus Égidius, et sauf cinq autres qu'avait déjà vendus le libraire, — car ta lettre m'a été remise comme on venait de mettre l'ouvrage en vente, et quand déjà on le demandait avidement, — j'ai racheté toute l'édition et je la tiens sous clé, attendant que tu décides ce que j'en dois faire (2). »

Mais ce n'était encore que la moitié du sacrifice, et Morus ne la faisait pas sans quelque résistance. Tout en s'en remettant à la décision d'Érasme, il ne négligeait pas les insinuations afin de le faire pencher pour le parti de la publication. L'auteur de l'*Utopie* n'avait pas à craindre de ne pas triompher assez de Brixius. Il fallait donc renoncer non-seulement à un livre terminé, mis en vente, déjà dans les mains de cinq lecteurs, qui allaient en donner l'envie à tant d'au-

(1) Il faut qu'on me permette de conserver à la phrase de Morus, sa longueur, son enchevêtrement et sa diffusion. Ce serait une difficulté insurmontable, et peut-être un manque de vérité chronologique, si cela peut se dire, que de couper cette phrase ponr lui donner une vivacité qu'elle n'a pas, et un tour qui serait un contresens, vu l'homme et l'époque. De tous les gens de lettres de ce temps-là, Érasme est à peu près le seul dont la pensée fût dégagée et dont la phrase fût courte. Il était aussi supérieur à son siècle par ses idées que par sa diction.

(2) Corresp. d'Erasme, 571. CD.

tres, mais encore à un succès certain. « Quelque grave rôle que ton amitié m'impose, ô Érasme, écrivait-il à son arbitre et à son juge (1), puisque je suis encore parmi les mortels et non point parmi les saints, je ne craindrais pas que le lecteur ne me pardonnât pas d'avoir cédé à l'une de ces faiblesses de la nature humaine qu'aucun homme ne peut secouer tout-à-fait. » Malgré cette réserve des auteurs, lesquels ne s'accusent que pour s'absoudre, et se font les casuistes de leur amour-propre, Morus ne céda point à cette faiblesse. Soit qu'Érasme eût sagement insisté pour la suppression du livre, soit que le temps et la réflexion eussent adouci l'injure et rendu facile à Morus le sacrifice tout entier, la réponse à Brixius ne parut point.

Ainsi se passèrent ces dix années que j'ai appelées littéraires parce que les lettres y furent la principale pensée de Morus. Sa réputation était si grande alors, et son nom si célèbre en Europe, où, dès ce temps-là, la dignité morale de l'homme privé ne nuisait pas à la gloire de l'homme de lettres, qu'on demandait de toutes parts à Érasme des portraits de son illustre ami. Il en traçait un en 1519, qui est plein de traits charmans. C'est à la fois un portrait et un caractère (2). Morus pouvait alors faire envie par son bonheur. Il approchait de quarante ans. Sa taille était au-dessus de la moyenne, ses membres bien proportionnés, son allure noble, si ce n'est que, par une habitude de pencher sa tête à gauche, une épaule paraissait un peu plus élevée que l'autre. Il avait le visage blanc et légèrement coloré, les cheveux de couleur châtain foncé, les yeux bleus et tachetés, ce qui passait alors pour un signe d'un génie heureux; un air de bonté et d'enjouement sur sa figure, tel que je le retrouve dans une très belle gravure anglaise de 1726 (3), mais déjà avec je ne sais quoi de triste et de souffrant dans le sourire : Morus était alors chancelier d'Angleterre. A la date du portrait qu'en fait Érasme, le sourire était une habitude de l'ame; quand Holbein le peignit, ce n'était plus guère qu'une habitude des traits.

Érasme raconte qu'il avait les mains rudes et négligées, plus que de l'abandon dans sa toilette, nulle délicatesse dans sa manière de

(1) Corresp. d'Érasme, 571. EF.

(2) Lett. d'Érasme à Ulric Hutten, 471.

(3) Cette gravure est de George Vertue, d'après un portrait d'Holbein.

vivre, ni soie ni pourpre sur lui, ni chaîne d'or, si ce n'est quand sa charge l'y obligeait, et qu'il y aurait eu inconvenance à n'en pas mettre; une voix douce, pénétrante, peu accentuée; une manière de parler ni trop lente ni trop rapide; que ses manières étaient aimables, attirantes, dégagées de toutes ces habitudes d'étiquette particulières à son pays et à son époque, et qu'il estimait affaires de femmes; qu'il aimait passionnément le repos et la liberté, mais, quand les affaires le demandaient, qu'il se montrait un modèle d'activité, de zèle et de patience; qu'il semblait né pour l'amitié, tant il était facile dans ses choix, d'un commerce commode et peu exigeant, constant à retenir ses amis, sacrifiant ses affaires aux leurs, en ayant beaucoup, dit Érasme, malgré le mot d'Hésiode; et, s'il s'en trouvait un qui cessât d'être digne de lui, le quittant comme par occasion, et décousant l'amitié plutôt que la rompant avec éclat. Du reste haïssant les jeux, soit de hasard, soit d'adresse, la paume, les dés, les cartes, mais y préférant les entretiens avec ses amis, dont il égayait le plus triste par ses plaisanteries, la tournure d'idées qu'il prenait le plus naturellement. Il l'aimait jusqu'à la trouver bonne même contre lui, et, pourvu qu'on le raillât avec esprit, on lui plaisait plus qu'à le louer. Il s'amusait de toutes sortes de discours, de ceux des sots comme de ceux des doctes, ne parlant guère sérieusement aux femmes, pas même à la sienne, car les femmes n'étaient pas encore, à cette époque, les égales de l'homme, même dans l'*Utopie,* et prenant plaisir aux propos du peuple qu'il allait écouter dans les marchés, s'amusant du tumulte des vendeurs et des acheteurs, et y apprenant cet anglais familier et bouffon qui devait populariser plus tard ses écrits de polémique religieuse.

Toutes ces qualités mêmes devaient être ses plus grands ennemis. Sa réputation d'activité, de vigilance, d'aptitude aux affaires, ses talens de lettré, l'appelaient au gouvernement; son enjouement, ses saillies, le rendaient agréable et allaient le rendre nécessaire à Henry VIII, prince lourd, pesant, plus sérieux par humeur que par réflexion, et qui, quoique auteur, avait plus les prétentions que l'application d'un faiseur de livres. Aussi Morus devint-il en peu d'années, de conseiller du conseil privé, trésorier de la couronne, puis trésorier et peu après chancelier de Lancastre, avancemens successifs qui faisaient dire à Érasme cette parole si profonde, moins peut-être par le sens qu'il y attachait réellement, que par ce-

lui qu'allait y donner l'avenir : « Comme je le vois, écrivait-il à Richard Pacœus, la cour lui réussit si bien que j'en ai pitié pour lui (1) ! »

VI.

L'Amitié du roi Henry VIII.

Henry VIII s'éprenait pour un homme comme pour une maîtresse, et le dégoût venant, il se débarrassait d'une maîtresse comme d'un favori, par le meurtre judiciaire, moyen toujours odieux quand la victime est un homme, le plus odieux et le plus infâme de tous quand la victime est une femme. Je hais presque moins Néron tuant, dans un accès de colère sauvage, sa concubine Poppée d'un coup de pied dans le ventre, que Henry VIII renouvelant tous les trois ans son lit impudique par des meurtres judiciaires : il eut envie de Morus, comme il aurait eu envie d'un bouffon, sur la réputation de ses saillies. Wolsey eut ordre d'amener bon gré mal gré Morus à la cour. Il avait échoué une première fois contre son désir sincère d'obscurité et de vie paisible; mais il réussit à cette seconde attaque, et amena la victime aux pieds du roi, lequel lui donna à baiser la main qui devait signer son arrêt de mort.

Par une fatalité étrange, le premier à qui Morus fit part de son entrée à la cour, ce fut Joseph Fischer, l'évêque de Rochester, son ami, l'homme qui devait mourir sur le même échafaud que lui, frappé par la même main et pour la même cause. « Je suis arrivé à la cour, lui écrit Morus, tout-à-fait contre ma volonté (*extremely against my will*), comme tout le monde le sait, et comme le roi lui-même me le reproche en plaisantant. Je m'y tiens aussi gauchement qu'un apprenti cavalier sur la selle. Mais notre roi est si affable et si courtois pour tout le monde, que chacun peut se croire l'objet de sa bienveillance particulière, quelque mince opinion qu'il ait d'ailleurs de lui-même. C'est comme ces bonnes bourgeoises de Londres qui s'imaginent que la sainte Vierge de la Tour leur sourit du fond de sa niche, toutes les fois qu'elles lui font une prière. Pour moi, je ne suis pas assez heureux pour me faire l'illusion que j'ai mérité

(1) Lett. d'Érasme, 646. BC. Pacœus était un lettré, ami commun d'Érasme et de Morus.

en quoi que ce soit son affection, et pour croire que je l'aie déjà. Toutefois, si grandes sont ses vertus, que je commence à trouver de moins en moins fastidieuse la vie de courtisan (1). » On s'attriste en voyant le peu qui séparait ces confidences si pleines d'incertitude de l'effort de résolution qu'il eût fallu faire pour échapper à la cour. Hélas! ce faible intervalle, c'était la distance d'une vie paisible et honorée à la mort sur l'échafaud!

L'amitié de Henry VIII pour son malheureux favori avait toute la vivacité d'un goût exclusif, toute l'importunité d'une tyrannie. Tous les jours de fête, — ils étaient nombreux alors, — après avoir fait ses dévotions, il l'envoyait quérir, et s'enfermait avec lui dans son cabinet; il le faisait causer sur les sciences, la théologie, les lettres, et quelquefois sur l'administration de Wolsey, qu'il aimait à entendre critiquer, comme tous les rois qui ne peuvent se passer ni se débarrasser d'un principal ministre. D'autres fois, quand les nuits étaient belles, ils se promenaient sur les plombs du palais, et là, ils discouraient ensemble d'astronomie, des mouvemens et des révolutions des planètes, science que Morus avait apprise dans sa jeunesse, et qui faisait partie à cette époque d'une éducation complète. La reine partageait le goût de son mari pour Morus. Il leur arrivait souvent de le faire appeler à leur souper, et de lui donner place à la table royale. Morus les amusait par ses bons mots et par cette conversation semée de saillies qui rompait si agréablement un tête-à-tête conjugal dont Henry VIII commençait à être las. Le plus honnête homme de l'Angleterre faisait ainsi le métier de fou du roi. Ce qu'on aimait de lui, ce n'était pas sa vertu dont on se servit quelquefois, tout en en supportant mal les scrupules; c'était son côté le plus frivole et le moins estimable. Cela est si vrai, qu'il n'eut pas d'autre moyen pour échapper à l'obsession croissante de cette amitié, que d'être plus sobre de bons mots et d'affecter une sorte de stérilité d'esprit, que, du reste, sa vie, devenue plus sombre, ne devait lui rendre que trop facile.

En remontant la Tamise, à deux milles de Londres, est le village de Chelsea, dont l'église, bâtie sur le bord de la rivière, est visitée pour la chapelle qu'y fit construire Morus, dans l'aile méridionale, en 1520, et où fut enterré son corps séparé de la tête. C'est

(1) Life of Morus, by his grandson.

dans ce village qu'il avait une jolie maison avec un jardin ouvrant sur la rivière, une belle bibliothèque, et cette ménagerie, si négligée depuis qu'il était devenu courtisan. Sa femme et ses enfans y demeuraient pendant toute l'année, et son seul plaisir, après les affaires de ses différentes charges, et les servitudes de son emploi à la cour, était d'aller passer une journée à Chelsea, au milieu de sa famille, de ses livres et de ses bêtes. Dans le commencement, ces voyages étaient fréquens. Plusieurs fois dans la semaine, la barge de Morus, menée par quatre rameurs à la livrée du chancelier de Lancastre, venait le prendre au pont de Londres, et le transportait à Chelsea. Mais la faveur royale augmentant, Morus avait fini par vivre plus dans le ménage du roi que dans le sien. Ses voyages à Chelsea étaient très rares. Il n'osait plus s'éloigner de Londres, attendant à chaque minute le messager de la cour, lequel arrivait à toute heure et à tout caprice, comme si Morus eût été le seul médecin de cet ennui que commençait à sentir Henry VIII, partagé dès-lors entre des dégoûts croissans et le scrupule d'y échapper par une rupture. Morus ne pouvant pas s'en plaindre, ni intéresser à ses privations de mari et de père un roi qui pensait déjà à répudier sa femme et à déshonorer sa fille, prit le parti de ruser avec cette amitié tyrannique; il se montra grave les jours où l'on avait le plus besoin de saillies, ne voulant ni n'osant rompre, — comme on se souvient que c'était sa pratique dans les amitiés ordinaires, — mais tâchant de découdre cette fatale liaison. Le stratagème réussit. On l'appela moins souvent à la cour. Il est vrai que le roi faisait maison séparée d'avec la reine, et que les repas en tête-à-tête ayant cessé, il n'avait plus besoin d'un grave bouffon pour en égayer l'ennui. Morus était devenu moins nécessaire à Henry VIII, qui le lui compta comme un grief. Toutefois le roi revint de temps en temps à l'ancien favori. Il le reprenait à peu près comme fait un enfant d'un jouet long-temps laissé de côté, et il lui venait redemander ses bons mots en attendant qu'il eût besoin de sa conscience.

L'occasion s'en présenta en l'année 1523. Le trésor était épuisé. La politique de Wolsey avait prodigué les traitemens et les présens aux princes étrangers et à leurs favoris. Pour avoir de l'argent, on prétexta des griefs contre la France, et la nécessité de se mettre en mesure par des armemens considérables. Le parlement, qu'on n'avait convoqué depuis le commencement du règne

que pour lui faire voter des subsides, se rassembla aux Black-friars. La somme à demander ne s'élevait pas à moins de huit cent mille livres, réalisables par un impôt de vingt pour cent. Thomas Morus était membre du parlement. On voulut le faire nommer président afin d'enlever le vote par son influence. Morus n'approuvait pas la demande de subsides; il résista. Wolsey, qui le savait probe et consciencieux, mais trop bien avec le roi et peut-être trop timide pour oser ne pas servir la cour, s'il était mis dans l'alternative de soutenir sa demande ou de se brouiller avec éclat, Wolsey le fit nommer malgré lui. La partie de la chambre attachée à la cour et au premier ministre, augmentée d'un bon nombre de membres dont Morus était l'homme de confiance, formèrent la majorité qui le choisit pour *speaker*. Le roi confirma l'élection.

Morus essaya vainement de faire revenir le roi sur sa nomination. Henry VIII tenait trop à son subside, pour vouloir se passer de la probité de Morus, laquelle en couvrait la cause secrète, et en pouvait assurer le vote. Il maintint donc son premier choix. Morus voulut du moins faire ses réserves, et écrivit à son maître une lettre en forme de supplique, où, tout en donnant son acceptation, il osait prendre la liberté d'y mettre deux conditions, l'une pour lui, l'autre pour l'assemblée qu'il allait présider : la première, c'est que, s'il lui arrivait de faillir involontairement dans sa commission, soit par maladresse, soit par défaut d'exactitude, en transmettant au roi la delibération des communes, Sa Grace voulût bien pardonner à sa simplicité, et lui permettre de retourner à l'assemblée pour recevoir des instructions plus pleines et plus précises. La seconde, c'est qu'il plût « à l'inestimable bonté du roi » qu'aucun mal n'arrivât à aucun membre de l'assemblée pour avoir exprimé librement son opinion, mais que toute parole prononcée dans le parlement, dût la forme n'en être pas parfaitement convenable, fût interprétée par le roi comme une preuve de zèle pour le bien du royaume et pour l'honneur de sa personne royale (1).

Wolsey annonça qu'il viendrait lui-même aux communes soutenir le bill et proposer les moyens d'exécution. Un peu avant son arrivée, la chambre délibéra s'il serait reçu avec une suite de quelques seigneurs seulement, comme ce semblait être l'opinion de la majorité,

(1) Life of sir Th. Morus, by his grandson.

ou si on lui permettrait d'entrer avec tout son train. « Messieurs, dit Morus, milord cardinal ayant mis récemment à votre charge la légèreté de vos langues pour toutes les choses qui transpireraient de cette chambre dans le public, je pense qu'il n'y a aucun inconvénient à le recevoir avec toute sa pompe, ses massiers, ses hallebardiers et porte-haches, sa croix, son chapeau rouge, et même avec le grand sceau, car s'il trouve quelque sujet de se plaindre de notre discrétion, nous ferons retomber le blâme sur ceux que Sa Grace aura amenés avec elle (1). » Wolsey prononça un discours solennel, long et subtil, pour prouver la nécessité du subside. Le chiffre de la demande était si exorbitant, que l'assemblée ne lui répondit que par un silence universel. Irrité de cette froideur, il interpella quelques membres, et nommément un M. Murrey, l'un des chefs de l'opposition, lui demandant d'un ton de menace ce qu'il pensait faire. Celui-ci dit que c'était au président de répondre. Morus, se mettant à genoux, donna pour excuse au silence des communes leur stupéfaction à la vue d'un si haut personnage, capable d'intimider les plus sages et les plus instruits du royaume. Puis, venant au point vif de l'affaire, il prouva par d'abondantes raisons que cette manière de procéder n'était ni utile, ni conforme aux anciennes libertés des communes. Quant à lui, conclut-il, à moins qu'on ne prétendît qu'il avait tous les esprits de ses collègues dans sa tête, il était incapable, en matière si grave, de donner à lui seul satisfaction à Sa Grace. Wolsey se leva subitement et sortit. Quelque temps après, rencontrant Morus dans la galerie de Whitehall : « Par Dieu, lui dit-il, que n'étiez vous à Rome, quand je vous ai fait *orateur !* — Je l'aurais voulu comme vous, milord, me le pardonne Votre Grace, car c'est une ville que j'ai depuis long-temps désiré de voir. » Le cardinal ayant fait quelques pas sans ajouter un mot : « Voilà une belle galerie, dit Morus; je la préfère à celle d'Hampton-Court. » Wolsey ne répondit rien. Ils se séparèrent mécontens l'un de l'autre, Wolsey avec le projet de se débarrasser de Morus à la première occasion. En effet, peu de temps après, les affaires ayant nécessité l'envoi d'une ambassade en Espagne, Wolsey persuada au roi d'en charger Morus. Mais celui-ci déjoua l'intrigue, et obtint de Henry de rester à Londres.

Il alléguait au roi, pour motifs de sa répugnance à quitter l'An-

(1) Roper's life of sir Th. More.

gleterre, sa santé qui était plus délicate que forte, et que la sobriété seule avait soutenue contre les fatigues du travail, et ses enfans qu'il voyait déjà si peu, qu'il ne verrait plus du tout. Toutes ses pensées s'étaient tournées depuis long-temps au soin de leur éducation. De ses trois filles, deux étaient déjà mariées, et les gendres demeuraient à Chelsea, avec toute la famille. Tous prenaient part à l'éducation commune, laquelle se composait de bien plus de choses que l'éducation moderne, et se prolongeait bien au-delà du temps qu'on y consacre. Quand Morus était à Chelsea, il dirigeait lui-même les travaux et aidait les maîtres particuliers qu'il avait donnés à ses enfans. Quand ses affaires le retenaient à Londres, il se faisait envoyer de Chelsea les *devoirs*, écrire des lettres sur des sujets littéraires, et il y répondait par des jugemens détaillés, quelquefois par des critiques, plus souvent par des encouragemens et des louanges. Il félicite quelque part ses enfans, les élèves de maître Nicolas, savant en astronomie, de connaître non seulement l'étoile polaire et l'étoile caniculaire, et toutes les autres constellations du ciel, mais, « ce qui prouve un astronome accompli, de savoir distinguer le soleil de la lune; » puis tirant de l'époque où il écrit sa lettre une occasion d'exhortations pieuses: « Ne manquez pas, leur dit-il, quand vos yeux s'élèvent vers les étoiles, de vous ressouvenir du saint temps de Pâques, et de chanter cet hymne pieux où Boëce nous enseigne qu'il faut pénétrer dans les cieux par notre esprit, de peur que, tandis que le corps s'élève en haut, l'ame ne se ravale à terre avec les brutes. »

Ailleurs il s'agit de travaux purement littéraires, de la composition de leurs lettres: il leur conseille d'examiner avec grand soin ce qu'ils viennent d'écrire, avant de le mettre au net, de lire la phrase dans son ensemble, puis chacun de ses membres à part; — l'avis était bon à une époque où les phrases avaient la longueur de pages; — de corriger les fautes, de recopier la lettre et après, l'avoir recopiée, de la relire encore; car les fautes qu'on a effacées sur le brouillon se glissent quelquefois dans la copie. « Par votre application, leur dit-il, vous gagnerez cet avantage que des riens finiront par vous paraître des choses très graves; car comme il n'y a rien de si charmant qui ne puisse devenir déplaisant par le bavardage, de même il n'y a rien de si déplaisant de sa nature à quoi le travail ne puisse donner de la grace et de l'agrément. »

Une autre fois il loue ses filles de leurs *éloquentes* lettres, mais il regrette qu'on ne lui parle pas assez des entretiens qu'elles on avec leur frère, de leurs lectures, des *thèmes* qu'elles font, de l'emploi de leurs journées, « au milieu des doux fruits de la science. » Une autre fois, c'est Jean, le plus jeune de la famille et son seul fils, qu'il félicite de sa dernière lettre, parce qu'elle est plus longue et plus soignée que celle de ses sœurs. Non-seulement Jean traite son sujet avec goût et élégance, mais il sait plaisanter avec son père discrètement et d'une façon à la fois piquante et respectueuse, lui rendant bons mots pour bons mots, mais sans sortir de la retenue, et sans jamais oublier avec qui il fait assaut d'esprit.

Mais l'enfant de prédilection de Morus, l'enfant de son cœur, c'était sa fille aînée, Marguerite, mariée à Roper, et déjà mère de plusieurs enfans. Marguerite pouvait passer pour un savant; elle écrivait également bien en anglais et en latin, et traduisait elle-même ses propres ouvrages de l'anglais en latin, ou du latin en anglais. Elle répondit à la déclamation de Quintilien, où l'on voit un pauvre accuser un riche d'avoir empoisonné ses abeilles par les fleurs vénéneuses de son jardin, et elle plaida la cause du riche. Elle traduisit Eusèbe du grec en latin. Habile commentateur, dans le sacré comme dans le profane, elle expliqua un passage de saint Cyprien qui avait mis à la torture tous les savans de son temps : au lieu de *nisi vos sinceritatis*, elle lut *nervos sinceritatis*. Elle s'occupait beaucoup d'astronomie, car son père la plaint de passer tant de nuits froides pour contempler les merveilles « du tout-puissant et éternel ouvrier. » Toute cette science ne l'empêchait pas d'être bonne femme de ménage, mère soigneuse, épouse dévouée.

Dans ce temps-là, la vie était bien remplie. Des occupations qui aujourd'hui s'excluent, se conciliaient à merveille alors, parce qu'on faisait tenir deux fois plus de choses dans le même espace de temps, et qu'il y avait peu d'heures oisives. La contemplation même avait un but d'activité. Une femme trouvait le temps d'être à son mari, à ses enfans, à son père, à ses frères et à ses sœurs, et d'étudier l'astronomie, de déchiffrer les Pères, de refuter Quintilien, de traduire les livres grecs; d'être savante sans être précieuse, occupée des choses de l'esprit sans avoir de distractions, auteur sans cesser d'être femme. C'est que l'instruction chez les femmes n'était ni une mode, ni une rareté, ni une profession;

il s'y mêlait une idée de devoir chrétien, d'obligation religieuse envers soi et envers Dieu. La religion préservait les femmes de la corruption de la science.

Aux conseils littéraires, Morus ajoutait le plus souvent des exhortations à l'humilité chrétienne. Il faisait la guerre à toutes les petites vanités, soit des gendres, soit de leurs femmes, soit de Mme Alice, soit de son fils Jean ; il raillait les vêtemens trop serrés, les prétentions à une taille fine, « les cheveux relevés en l'air pour se donner un grand front, » ridicule qui ne date pas d'aujourd'hui, les chaussures étroites pour faire ressortir la petitesse du pied ; et il disait que Dieu leur ferait injustice s'il ne les envoyait pas en enfer, car ils mettaient bien plus de soins à plaire au monde et au diable, que les personnes vraiment pieuses n'en mettent à se rendre agréables à Dieu. Craignant que sa haute position dans l'état, ses places, ses honneurs, n'étourdissent ses enfans, il leur prêchait sans cesse le mépris de l'or et de l'argent, et de ne pas se croire meilleurs que ceux qui en avaient moins qu'eux, ni moins bons que ceux qui en avaient plus; « d'éviter tous les gouffres et tous les abîmes de l'orgueil, mais de passer par les douces prairies de la modestie, » et de regarder la vertu comme le principal bonheur.

La maison était réglée sur ce pied. La religion se mêlait à tous les travaux et à tous les plaisirs. Après le souper, pendant lequel on faisait une lecture édifiante, et avant qu'on se mît à la musique, qui était l'amusement de la veillée, il parlait aux siens de choses de piété, et leur recommandait le soin de leurs ames. Dans la journée, chacun était occupé d'une façon ou de l'autre, mais toujours d'une façon utile. Jamais on ne jouait, contre la coutume de l'époque. Pour les maîtres comme pour les domestiques, séparation des hommes et des femmes. On ne se mêlait qu'aux heures des repas, pour la prière, pour la lecture de piété, sous l'œil du chef de famille, les jours qu'il était à Chelsea. La maison de Morus avait pris peu à peu l'air d'un couvent. A mesure qu'il s'élevait dans les honneurs, son esprit reculait vers la religion austère de sa jeunesse. L'humilité augmentait à chaque degré de plus, comme un correctif de la fortune. Sa prospérité lui faisait peur; les faveurs l'épouvantaient comme autant de tentations et de piéges, et il n'engageait dans les affaires que ses talens, réservant sa conscience à Dieu. Soit

qu'il doutât de sa santé, soit qu'il eût vu sa mort dans le regard sec et câlin de Henry VIII, de jour en jour il s'accablait de nouveaux scrupules, multipliait et exagérait ses devoirs, redoublait d'austérités, comme s'il se fût cru à la veille de combattre le dernier combat. Et pourtant le ciel était encore serein et rien n'annonçait l'orage. Mais pour le chrétien l'orage est dans le ciel le plus pur, et la disgrace au fond de toutes les faveurs. Morus se tenait donc prêt à tout évènement (1). Il s'arrangeait pour que les habitudes ne devinssent pas des besoins, et pour que, la fortune changeant, les pertes ne fussent pas des privations. Il savait par l'histoire de son pays, qu'il avait étudiée dès sa jeunesse (2), comment les rois reprennent ce qu'ils ont donné, et il gardait au sein de la richesse les mœurs de la pauvreté, afin que, dans les mauvais jours, n'y ayant d'ôté que l'appareil de sa vie, le fond en demeurât le même.

D'ailleurs, ainsi que je l'ai dit, les écrits de Luther avaient réveillé sa foi distraite par les affaires, attiédie par la tolérance, et quelque peu inclinée vers le déisme de l'Utopie. Il fut secoué profondément par cette parole qui remuait toute la chrétienté, et contre laquelle les empereurs provoquaient des assemblées, et les papes lançaient des bulles. Une circonstance l'engagea de sa personne dans la lutte. On sait que Luther compta parmi ses antagonistes Henry VIII, à qui Wolsey laissait tout le temps de joûter contre les hérétiques. Luther répondit à Henry VIII comme il répondait au pape, en le traitant d'ignare, d'âne couronné, de blasphémateur, de bavard. Henry VIII, après avoir, au préalable, demandé à l'électeur qui protégeait Luther de fermer la bouche à son antagoniste, riposta par un écrit sévère, dit le docteur Lingard, mais plein de dignité. On en attribuait les meilleures parties à Wolsey et à Fisher, évêque de Rochester. Morus, non plus, n'y était pas étranger. Quoi qu'il en soit, il se crut atteint en particulier par les injures lancées au roi, et tandis que Fisher, dans un écrit plein de doctrine, entreprenait la défense du livre de Henry, Morus, sous le nom supposé de William Ross, fit une réponse très déve-

(1) *Ego animum mihi in omnem eventum composui.* Lett. à Erasme. Corresp. d'Erasme, 570, A.

(2) On a de lui une assez faible histoire de Richard III, en latin.

loppée à Luther, où d'abondantes injures servent de sel grossier à une polémique qui sent plus le barreau que l'église. Le docteur Lingard a tort, à mon sens, de réduire l'intention et le fond du livre de Morus à un parti pris de s'amuser à contrefaire le style injurieux du réformateur (1). Ce livre est méthodique; toutes les objections de Luther y sont réfutées; toute la doctrine des sept sacremens, dont Henry VIII s'était fait le champion, y est établie avec un grand appareil de preuves. Mais la raillerie et un persiflage d'une espèce très lourde y dominent. Les pointes, les jeux de mots, les injures y discréditent et n'y égaient pas les opinions orthodoxes et les croyances ranimées du catholique. Morus se propose « de souffler sur ces paroles qui ont pu faire illusion aux lecteurs et de dissiper ces pailles stériles que le réformateur ose donner pour du froment. » Il montrera « que les insipides facéties du bouffon de Wittemberg » ne tombent que sur lui. Morus *se constitue le débiteur de ses lecteurs,* pour tous les points où le libelle du réformateur exige une réponse, sous peine, *s'il ne paie pas ses œufs,* de ne pas trouver mauvais que Luther dise de lui comme Horace du poète au début ronflant : « Que nous donnera ce prometteur qui réponde à un tel fracas de voix (2)? »

Voici un curieux passage de l'écrit de Morus, d'après lequel on a bien pu se méprendre sur l'intention de l'écrit tout entier. C'est un récit burlesque de la manière dont Luther est supposé s'y être pris pour répondre au livre de Henry VIII (3).

« Quand Luther eut reçu le livre du roi, et qu'il l'eut goûté, ce mets salutaire parut amer à son palais corrompu. Ne pouvant le digérer, et voulant faire passer son amertume en buvant, il convoqua son sénat de compagnons de bouteilles. Là, bien qu'il eût mieux aimé que le livre restât enseveli dans d'éternelles ténèbres, après avoir affermi son esprit par de fréquentes libations, il se résigna à le produire aux yeux de l'assemblée. La lecture des premières pages commença à mordre toutes ces oreilles d'âne. Ils le ferment, le rouvrent, puis ils l'épluchent pour y chercher quelque passage à reprendre. Rien ne s'y montrait qui prêtât à la calomnie.

(1) Hist. d'Anglet. Henry VIII, p. 164.

(2) Œuvres latines, p. 61.

(3) *Ibid.* 61 *bis.*

Comme dans tous les cas difficiles, on alla aux opinions. Le sénat devint sombre, et déjà Luther pensait à s'aller pendre, lorsque Brixius le consola par cet adroit discours :

« Que leur importait ce qu'avait écrit le roi d'Angleterre, et ce « qu'il fallait croire de la religion, à eux qui n'avaient d'autre but « que de provoquer des séditions et des tumultes, et d'y rendre « leurs noms célèbres? Que voulaient-ils, sinon tirer de l'argent « des simples et prendre plaisir à lire des hommes plus instruits « qu'ils avaient poussés dans la querelle? En quoi pouvait leur « nuire la vérité des paroles du roi et la réfutation de leur propre « hérésie? Que Luther réponde seulement à sa manière accoutu- « mée, c'est-à-dire avec force injures et railleries. Qu'il ne se dé- « courage pas; surtout qu'il ne s'imagine pas qu'il faille combattre « avec la raison. Des invectives, des outrages à toutes les pages, « plus pressées que la neige, voilà les raisons qu'il faut donner; et « Luther n'en manquera pas de reste, lui qui en a en lui une source « inépuisable. Ce sont là des armes dont il frappera sûrement son « ennemi, et qu'on ne retournera pas contre lui. Qui donc pourrait « lutter contre Luther, lui qui tiendrait tête à dix des plus bavar- « des et des plus impertinentes commères? Les amis d'ailleurs ne « lui manquent pas; qu'il prenne donc la plume, la victoire est « à lui. »

« Cet avis rendit du cœur à Luther qui déjà s'était échappé par la porte de derrière. Mais comme il vit qu'il fallait encore plus d'injures que sa pratique habituelle ne lui en fournissait, il exhorta ses compagnons à aller chacun de leur côté, partout où ils pourraient faire provision de bouffonneries et de gros mots, et à lui rapporter tout ce qu'ils auraient ramassé en ce genre. C'est de cette farine qu'il voulait composer sa réponse. Ces ordres donnés, il congédie l'assemblée. Tous s'en vont l'un d'un côté, l'autre de l'autre, là où chacun est porté par ses goûts. Ils hantent les voitures, les bateaux, les bains, les maisons de jeu, les boutiques de barbier, les tavernes, les moulins, les maisons de prostitution. Là ils observent de tous leurs yeux, écoutent de toutes leurs oreilles, et consignent sur leurs tablettes tout ce qu'ils ont entendu dire de grossier aux cochers, d'insolent aux domestiques, de médisant aux portiers, de bouffon aux parasites, d'immonde à la courtisane, d'infâme aux

baigneurs (1); et, après quelques mois d'une recherche assidue, tout ce qu'ils avaient ramassé de tous côtés, d'injures, de mauvaises chicanes, de propos de saltimbanques, d'indécences, de cynisme, de boue, de fange, ils en chargent l'impur cloaque qu'on appelle l'esprit de Luther. » Ici la traduction devient impossible (2).

Ces saletés, si elles avaient été écrites en manière de plaisanteries, et, comme dit le docteur Lingard, par amusement, souilleraient le caractère de Morus. Mais l'emportement du catholique en inspira les plus fortes, et c'est à cause de la passion sérieuse qui se cache sous ce misérable langage qu'on peut dire que l'esprit de Morus en a été seul souillé. Du reste, il y avait déjà dans cette ame un peu de la foi impitoyable qui relevait les bûchers en Allemagne et en France. Morus répandait contre Luther les premières amertumes de sa vie. Il avait laissé les livres profanes pour les livres de polémique religieuse, pour les Pères, qu'il lisait en avocat encore plus qu'en théologien, et pour y trouver des argumens contre la partie adverse, plutôt que pour y nourrir sa propre doctrine. A ses convictions de catholique fervent se mêlaient des convictions de plaidoirie et de barreau, reste de ses mœurs d'avocat, et je ne sais quelle subtilité malveillante, à laquelle n'échappent pas les hommes les plus honnêtes d'une profession dont les habitudes obscurcissent la conscience. L'auteur de la lettre à Martin Dorpion, en faveur d'Érasme et contre les ridicules des théologiens et des disputeurs, était descendu lui-même dans l'arène, pour y lutter de subtilité avec les plus subtils, de violence avec les plus violens. L'homme qui avait chassé d'Utopie les prédicans, les métaphysiciens, et toutes les mœurs de l'école universitaire (3), se faisait métaphysicien et thomiste intolérant, ergoteur non plus sur des mots qui amenaient tout au plus des mêlée des coups de poings dans les écoles, mais sur des dogmes qui ôtaient la vie à des hommes. Ce retour vers l'intolérance attriste, mais n'indigne pas. Ne dirait-on pas que Morus ne défendît la foi romaine que comme le garant des espérances célestes qui allaient

(1) Aut cacator obscœnè loquutus sit.

(2) Quum colluviem totam, in libellum istum convitiatorium per os illud impurum, velut comesam merdam, revomuit. C. 2.

(3) *Utopie*, p. 10 *bis*. C. 2.

être son dernier bien, le seul que devait lui laisser le dialecticien royal Henry VIII, raisonneur qui concluait par l'échafaud?

Cette sorte de fraternité d'armes dans la grande querelle religieuse qui troublait toute l'Europe, avait ranimé tous les sentimens du roi pour Morus. Par un raffinement d'amitié, au lieu de l'envoyer chercher, c'est lui qui l'allait voir, soit dans sa maison de Londres, soit à Chelsea, venant souvent dîner sans être attendu, et s'exposant de bonne grace à la fortune d'un modeste repas de famille. Après le dîner, Morus et son royal hôte faisaient de longues promenades dans le jardin. Henry, le bras appuyé sur l'épaule de son favori, avait avec lui des entretiens longs et animés qui faisaient faire mille conjectures à Mme Alice et aux enfans, collés aux fenêtres pour voir et écouter les gestes des deux promeneurs. Ce fut après une de ces promenades, où le roi, qui avait dîné le même jour à Chelsea, s'était entretenu pendant une demi-heure avec Morus, le bras familièrement passé autour de son cou, que Roper, le mari de Marguerite, félicitant son beau-père d'une marque d'amitié que le roi n'accordait à personne, pas même à Wolsey, Morus lui dit tristement : « Je trouve en effet, mon fils, que le roi est bien bon pour moi, et qu'il me témoigne plus de faveur qu'à aucun autre de ses sujets. Mais je puis bien vous le dire, à vous, il n'y a guère lieu de nous en vanter; car si ma tête pouvait lui faire gagner un seul château en France, il n'hésiterait pas à la faire tomber. » C'était la première fois que Morus laissait voir sa pensée secrète sur cette amitié mortelle, dans laquelle il s'engageait de plus en plus par les efforts mêmes qu'il faisait pour y échapper. Il était sous l'empire de cette fascination qu'on attribue au regard du serpent. Il n'avait ni la volonté de reculer, ni le pouvoir de ne pas avancer. Le chrétien ardent devenait aussi nécessaire à Henry que le diseur de bons mots; mais c'était pour un autre office qu'on allait avoir besoin de lui.

Quelque temps après la scène de Chelsea, Morus fut nommé lord chancelier d'Angleterre. C'était un pas de plus vers la gueule du serpent.

NISARD.

(La suite au prochain numéro.)

LETTRE

A M. DE LAMARTINE.

Lorsque le grand Byron allait quitter Ravenne,
Et chercher sur les mers quelque plage lointaine
Où finir en héros son immortel ennui;
Comme il était assis aux pieds de sa maîtresse,
Pâle, et déjà tourné du côté de la Grèce,
Celle qu'il appelait alors sa Guiccioli
Ouvrit un soir un livre où l'on parlait de lui.

Avez-vous de ce temps conservé la mémoire,
Lamartine, et ces vers au prince des proscrits,
Vous souvient-il encor qui les avait écrits?
Vous étiez jeune alors, vous, notre chère gloire.
Vous veniez d'essayer pour la première fois
Ce beau luth éploré qui vibre sous vos doigts.
La muse que le ciel vous avait fiancée,
Sur votre front rêveur cherchait votre pensée,
Vierge craintive encore, amante des lauriers.
Vous ne connaissiez pas, noble fils de la France,

Vous ne connaissiez pas, sinon par sa souffrance,
Ce sublime orgueilleux à qui vous écriviez.
De quel droit osiez-vous l'aborder et le plaindre?
Quel aigle, Ganimède, à ce dieu vous portait?
Pressentiez-vous qu'un jour vous le pourriez atteindre,
Celui qui de si haut alors vous écoutait?
Non, vous aviez vingt ans, et le cœur vous battait.
Vous aviez lu Lara, Manfred et le Corsaire,
Et vous aviez écrit sans essuyer vos pleurs;
Le souffle de Byron vous soulevait de terre,
Et vous alliez à lui, porté par ses douleurs.
Vous appeliez de loin cette ame désolée;
Pour grand qu'il vous parût, vous le sentiez ami,
Et comme le torrent dans la verte vallée,
L'écho de son génie en vous avait gémi.

Et lui — lui dont l'Europe, encore toute armée,
Écoutait en tremblant les sauvages concerts;
Lui qui depuis dix ans fuyait sa renommée,
Et de sa solitude emplissait l'univers;
Lui, le grand inspiré de la Mélancolie,
Qui, las d'être envié, se changeait en martyr;
Lui, le dernier amant de la pauvre Italie,
Pour son dernier exil s'apprêtant à partir;
Lui qui, rassasié de la grandeur humaine,
Comme un cygne, à son chant, sentant sa mort prochaine,
Sur terre autour de lui cherchait pour qui mourir....
Il écouta ces vers que lisait sa maîtresse,
Ce doux salut lointain d'un jeune homme inconnu.
Je ne sais si du style il comprit la richesse;
Il laissa dans ses yeux sourire sa tristesse;
Ce qui venait du cœur lui fut le bien-venu.

Poète, maintenant que ta muse fidèle,
Par ton pudique amour sûre d'être immortelle,
De la verveine en fleurs t'a couronné le front,
A ton tour reçois-moi comme le grand Byron.
De t'égaler jamais je n'ai pas l'espérance;

Ce que tu tiens du ciel, nul ne me l'a promis ;
Mais de ton sort au mien plus grande est la distance,
Meilleur en sera Dieu qui peut nous rendre amis.
Je ne t'adresse pas d'inutiles louanges,
Et je ne songe point que tu me répondras ;
Pour être proposés, ces illustres échanges
Veulent être signés d'un nom que je n'ai pas.
J'ai cru pendant long-temps que j'étais las du monde ;
J'ai dit que je niais, croyant avoir douté ;
Et j'ai pris devant moi pour une nuit profonde
Mon ombre qui passait, pleine de vanité.
Poète, je t'écris pour te dire que j'aime,
Qu'un rayon du soleil est tombé jusqu'à moi,
Et qu'en un jour de deuil et de douleur suprême,
Les pleurs que je versais m'ont fait penser à toi.

Qui de nous, Lamartine, et de notre jeunesse,
Ne sait par cœur ce chant, des amans adoré,
Qu'un soir, au bord d'un lac, tu nous as soupiré ?
Qui n'a lu mille fois, qui ne relit sans cesse,
Ces vers mystérieux où parle ta maîtresse,
Et qui n'a sangloté sur ces divins sanglots,
Profonds comme le ciel, et purs comme les flots ?
Hélas ! ces longs regrets des amours mensongères,
Ces ruines du temps qu'on trouve à chaque pas,
Ces sillons infinis de lueurs éphémères,
Qui peut se dire un homme, et ne les connaît pas ?
Quiconque aima jamais porte une cicatrice ;
Chacun l'a dans le sein, toujours prête à s'ouvrir ;
Chacun la garde en lui, cher et secret supplice,
Et mieux il est frappé, moins il en veut guérir.
Te le dirai-je, à toi, chantre de la souffrance,
Que ton glorieux mal, je l'ai souffert aussi ?
Qu'un instant, comme toi, devant ce ciel immense,
J'ai serré dans mes bras la vie et l'espérance,
Et qu'ainsi que le tien mon rêve s'est enfui ?
Te dirai-je qu'un soir, dans la brise embaumée,
Endormi, comme toi, dans la paix du bonheur,

Aux célestes accens d'une voix bien-aimée,
J'ai cru sentir le temps s'arrêter dans mon cœur?
Te dirai-je qu'un soir, resté seul sur la terre,
Dévoré, comme toi, d'un affreux souvenir,
Je me suis étonné de ma propre misère,
Et de ce qu'un enfant peut souffrir sans mourir?
Ah! ce que j'ai senti dans cet instant terrible,
Oserai-je m'en plaindre et te le raconter?
Comment exprimerai-je une peine indicible?
Après toi, devant toi, puis-je encor le tenter?
Oui, de ce jour fatal, plein d'horreur et de charmes,
Je veux fidèlement te faire le récit;
Ce ne sont pas des chants, ce ne sont que des larmes,
Et je ne te dirai que ce que Dieu m'a dit.

Lorsque le laboureur, regagnant sa chaumière,
Trouve le soir son champ rasé par le tonnerre,
Il croit d'abord qu'un rêve a fasciné ses yeux,
Et, doutant de lui-même, interroge les cieux.
Partout la nuit est sombre, et la terre enflammée.
Il cherche autour de lui la place accoutumée
Où sa femme l'attend sur le seuil entr'ouvert;
Il voit un peu de cendre au milieu d'un désert.
Ses enfans demi-nus sortent de la bruyère,
Et viennent lui conter comme leur pauvre mère
Est morte sous le chaume avec des cris affreux;
Mais maintenant au loin tout est silencieux;
Le misérable écoute, et comprend sa ruine.
Il serre, désolé, ses fils sur sa poitrine;
Il ne lui reste plus, s'il ne tend pas la main,
Que la faim pour ce soir, et la mort pour demain.
Pas un sanglot ne sort de sa gorge oppressée;
Muet et chancelant, sans force et sans pensée,
Il s'asseoit à l'écart, les yeux sur l'horizon,
Et regardant s'enfuir sa moisson consumée,
Dans les noirs tourbillons de l'épaisse fumée
L'ivresse du malheur emporte sa raison.

Tel, lorsqu'abandonné d'une infidèle amante
Pour la première fois j'ai connu la douleur,
Transpercé tout à coup d'une flèche sanglante,
Seul, je me suis assis, dans la nuit de mon cœur.
Ce n'était pas au bord d'un lac au flot limpide,
Ni sur l'herbe fleurie au penchant des coteaux;
Mes yeux noyés de pleurs ne voyaient que le vide,
Mes sanglots étouffés n'éveillaient point d'échos.
C'était dans une rue obscure et tortueuse
De cet immense égout qu'on appelle Paris.
Autour de moi criait cette foule railleuse
Qui des infortunés n'entend jamais les cris.
Sur le pavé noirci, les blafardes lanternes
Versaient un jour douteux plus triste que la nuit,
Et suivant au hasard ces feux vagues et ternes,
L'homme passait dans l'ombre, allant où va le bruit.
Partout retentissait comme une joie étrange;
C'était en février, au temps du carnaval.
Les masques avinés, se croisant dans la fange,
S'accostaient d'une injure ou d'un refrain banal.
Dans un carrosse ouvert une troupe entassée
Paraissait par moment sous le ciel pluvieux,
Puis se perdait au loin dans la ville insensée,
Hurlant un hymne impur sous la résine en feux.
Cependant des vieillards, des enfans et des femmes
Se barbouillaient de lie au fond des cabarets,
Tandis que de la nuit les prêtresses infâmes
Promenaient çà et là leurs spectres inquiets.
On eût dit un portrait de la débauche antique,
Un de ces soirs fameux, chers au peuple romain,
Où, des temples secrets, la Vénus impudique
Sortait échevelée, une torche à la main.
Dieu juste! pleurer seul par une nuit pareille!
O mon unique amour, que vous avais-je fait?
Vous m'aviez pu quitter, vous qui juriez la veille
Que vous étiez ma vie, et que Dieu le savait!
Ah! toi, le savais-tu, froide et cruelle amie,
Qu'à travers cette honte et cette obscurité,

J'étais là, regardant de ta lampe chérie,
Comme une étoile au ciel, la tremblante clarté?
Non, tu n'en savais rien, je n'ai pas vu ton ombre;
Ta main n'est pas venue entr'ouvrir ton rideau.
Tu n'as pas regardé si le ciel était sombre;
Tu ne m'as pas cherché dans cet affreux tombeau!

Lamartine, c'est là, dans cette rue obscure,
Assis sur une borne au fond d'un carrefour,
Les deux mains sur mon cœur, et serrant ma blessure,
Et sentant y saigner un invincible amour;
C'est là, dans cette nuit d'horreur et de détresse,
Au milieu des transports d'un peuple furieux
Qui semblait en passant crier à ma jeunesse :
« Toi qui pleures ce soir, n'as-tu pas ri comme eux? »
C'est là, devant ce mur où j'ai frappé ma tête,
Où j'ai posé deux fois le fer sur mon sein nu;
C'est là, le croiras-tu, chaste et noble poète,
Que de tes chants divins je me suis souvenu.

O toi qui sais aimer, réponds, amant d'Elvire,
Comprends-tu que l'on parte et qu'on se dise adieu?
Comprends-tu que ce mot, la main puisse l'écrire,
Et le cœur le signer, et les lèvres le dire,
Les lèvres, qu'un baiser vient d'unir devant Dieu!
Comprends-tu qu'un lien qui, dans l'ame immortelle,
Chaque jour plus profond, se forme à notre insu;
Qui déracine en nous la volonté rebelle,
Et nous attache au cœur son merveilleux tissu;
Qu'un lien tout puissant dont les nœuds et la trame
Sont plus durs que la roche et que les diamans;
Qui ne craint ni le temps, ni le fer, ni la flamme,
Ni la mort elle-même, et qui fait des amans
Jusque dans le tombeau s'aimer les ossemens;
Comprends-tu que dix ans ce lien nous enlace,
Qu'il ne fasse dix ans qu'un seul être de deux,
Puis tout à coup se brise, et, perdu dans l'espace,
Nous laisse épouvantés d'avoir cru vivre heureux!

O poète, il est dur que la nature humaine
Qui marche à pas comptés vers une fin certaine,
Doive encor s'y traîner en portant une croix,
Et qu'il faille ici-bas mourir plus d'une fois.
Car de quel autre nom peut s'appeler sur terre
Cette nécessité de changer de misère,
Qui nous fait, jour et nuit, tout prendre et tout quitter,
Si bien que notre temps se passe à convoiter?
Ne sont-ce pas des morts, et des morts effroyables,
Que tant de changemens d'êtres si variables,
Qui se disent toujours fatigués d'espérer,
Et qui sont toujours prêts à se transfigurer?
Quel tombeau que le cœur, et quelle solitude!
Comment la passion devient-elle habitude,
Et comment se fait-il que, sans y trébucher,
Sur ses propres débris l'homme puisse marcher!
Il y marche pourtant; c'est Dieu qui l'y convie.
Il va semant partout et prodiguant sa vie;
Désir, crainte, colère, inquiétude, ennui,
Tout passe et disparaît, tout est fantôme en lui.
Son misérable cœur est fait de telle sorte,
Qu'il faut incessamment qu'une ruine en sorte;
Que la mort soit son terme, il ne l'ignore pas,
Et, marchant à la mort, il meurt à chaque pas.
Il meurt dans ses amis, dans son fils, dans son père;
Il meurt dans ce qu'il pleure et dans ce qu'il espère;
Et sans parler des corps qu'il faut ensevelir,
Qu'est-ce donc qu'oublier, si ce n'est pas mourir?
Ah! c'est plus que mourir; c'est survivre à soi-même.
L'ame remonte au ciel, quand on perd ce qu'on aime.
Il ne reste de nous qu'un cadavre vivant;
Le désespoir l'habite, et le néant l'attend.

Eh bien! bon ou mauvais, inflexible ou fragile,
Humble ou fier, triste ou gai, mais toujours gémissant,
Cet homme, tel qu'il est, cet être fait d'argile,
Tu l'as vu, Lamartine, et son sang est ton sang.
Son bonheur est le tien; sa douleur est la tienne;

Et des maux qu'ici-bas il lui faut endurer,
Pas un qui ne te touche et qui ne t'appartienne;
Puisque tu sais chanter, ami, tu sais pleurer.
Dis-moi, qu'en penses-tu dans tes jours de tristesse?
Que t'a dit le malheur, quand tu l'as consulté?
Trompé par tes amis, trahi par ta maîtresse,
Du ciel et de toi-même as-tu jamais douté?
Non, Alphonse, jamais. La triste expérience
Nous apporte la cendre, et n'éteint pas le feu.
Tu respectes le mal fait par la Providence,
Tu le laisses passer, et tu crois à ton Dieu.
Quel qu'il soit, c'est le mien; il n'est pas deux croyances.
Je ne sais pas son nom, j'ai regardé les cieux.
Je sais qu'ils sont à lui, je sais qu'ils sont immenses,
Et que l'immensité ne peut pas être à deux.
J'ai connu, jeune encor, de sévères souffrances;
J'ai vu verdir les bois, et j'ai tenté d'aimer.
Je sais ce que la terre engloutit d'espérances,
Et, pour y recueillir, ce qu'il y faut semer.
Mais, ce que j'ai senti, ce que je veux t'écrire,
C'est ce que m'ont appris les anges de douleur;
Je le sais mieux encore et puis mieux te le dire,
Car leur glaive, en entrant, l'a gravé dans mon cœur :

Créature d'un jour qui t'agites une heure,
De quoi viens-tu te plaindre et qui te fait gémir?
Ton ame t'inquiète, et tu crois qu'elle pleure;
Ton ame est immortelle, et tes pleurs vont tarir.

Tu te sens le cœur pris d'un caprice de femme,
Et tu dis qu'il se brise à force de souffrir.
Tu demandes à Dieu de soulager ton ame;
Ton ame est immortelle, et ton cœur va guérir.

Le regret d'un instant te trouble et te dévore;
Tu dis que le passé te voile l'avenir.
Ne te plains pas d'hier; laisse venir l'aurore.
Ton ame est immortelle, et le temps va s'enfuir.

Ton corps est abattu du mal de ta pensée.
Tu sens on front peser et tes genoux fléchir;
Tombe, agenouille-toi, créature insensée;
Ton ame est immortelle, et la mort va venir.

Tes os dans le cercueil vont tomber en poussière;
Ta mémoire, ton nom, ta gloire, vont périr;
Mais non pas ton amour, si ton amour t'est chère;
Ton ame est immortelle, et va s'en souvenir.

ALFRED DE MUSSET.

JOCELYN,

PAR M. DE LAMARTINE.[1]

Bien des talens poétiques, des demi-talens, après les premiers succès et un éclat passager d'espérances, ne survivent pas à la jeunesse; ou même une première et seule production heureuse les épuise, comme ces beautés fragiles qu'un premier enfant détruit. Les vraies beautés ne sont pas ainsi, les vrais talens encore moins : ils se renouvellent, s'augmentent long-temps, se soutiennent et varient avec les âges. Pour ne prendre que les génies lyriques, c'est-à-dire ceux qui excellent à revêtir toutes les émotions de leur ame par l'image et par le nombre, leur faculté n'est jamais plus grande, plus au complet qu'après la jeunesse et durant le milieu de la vie. D'ordinaire ils ont debuté par chanter l'amour; tout autre intérêt, tout autre charme se perdait dans celui-là : mais à mesure que ce ravissement intérieur a cessé, leur ame s'est élargie vers plus d'objets. L'œuvre ne s'est plus reproduite peut-être aussi saillante

(1) Librairie de Gosselin et Furne, 2 vol. in-8°.

aux yeux du public qu'au début; mais la faculté qui se manifeste dans les œuvres successives a grandi. L'ame du vrai poète lyrique, après qu'y pâlit l'amour, est comme un Bosphore où le feu grégeois n'illumine plus la nuit, et qui éclaire moins ses rivages, mais qui les réfléchit mieux. Tout poète-amant dit plus ou moins à son amie :

Aimons-nous, ô ma bien-aimée,
Et rions des soucis qui bercent les mortels!

Quand la sublime illusion cesse, quand l'amour a revolé aux cieux, tout le monde d'alentour reparaît, dans une ombre d'abord, mais bientôt tout s'éclaire comme d'une aube croissante; l'humanité reprend sa place dans l'univers. Le sentiment unique, qui avait tout laissé désert en s'enfuyant, se retrouve successivement en beaucoup d'autres sentimens dont chacun est moindre, mais dont l'ensemble anime et reflète à un point de vue vrai la création. Que fera le poète lyrique alors, sous l'empire de cette faculté immense, plus calme, mais qui déborde en s'amoncelant, plus désintéressée, plus froide en apparence, mais si prompte à s'ébranler au moindre souffle et à rouvrir ses profondeurs émues? Oh! que de sons inépuisables, renaissans, perpétuels, on entendrait, on noterait, près de lui, si on l'écoutait dans ses solitudes aux automnes ou aux printemps! Que de fleurs les brises commençantes vous apporteraient sous son ombre; que de feuilles demi-mortes, les premiers aquilons! Car tout lui parle; si l'unique et brillante pensée ne tient plus son cœur, il n'est non plus indifférent à rien. L'oiseau qui passe, la voile qui blanchit, la mouche heureuse qui scintille dans le soleil, se peignent plus distincts que jamais dans ce lac de l'ame, uni à la surface, et dont les grandes douleurs ont creusé et abîmé le fond. Le chant du pâtre, les voix de la famille assise un moment dans le sillon, tout ce qui a le son de la vie, répond en lui à des places secrètes, et le provoque à dire les joies ou les douleurs des mortels. Tant de flambeaux chéris, qui pour lui ont disparu de la terre, éclairent par derrière au loin, en mille endroits indéterminés, la scène; à chaque reflet passager, partout où il entend un bruit, un soupir, où il voit une beauté, une grace, il dit : *C'est là.* Le grand poète lyrique, à cet âge de calme et de mélancolique puissance, s'il se

dérobe un instant aux obsessions des affaires et du monde pour remettre le pied dans ses solitudes, sent donc aussitôt et à chaque pas déborder en lui des chants involontaires; il les livre comme la nature fait ses germes, il ne les compte plus. Et pourtant l'art est quelque chose; la gloire a ses droits; elle parle aussi à son heure, même aux plus négligentes de ces divines natures. Le besoin de recueillir dans une œuvre définitive tant de force féconde et tant de richesses nées du cœur, se fait sentir et devient le rêve qui, comme l'ombre, s'accroît avec les années. On se dit que le chant tout seul n'est peut-être pas un monument suffisant dans la mémoire des hommes, de ceux qui n'auront pas, jeunes eux-mêmes, entendu la jeune voix du poète; on se dit qu'une harpe éolienne n'éternise pas d'assez loin un tombeau. Heureux le poète lyrique, le frère harmonieux des Coleridge et des Wordsworth, qui peut à temps, et mieux qu'eux, se ménager une œuvre d'ensemble, une œuvre (s'il est possible) qu'une lente perfection accomplisse; où ne sera pas plus de génie assurément que dans ces feuilles sibyllines éparses, ame sacrée du poète, mais une œuvre plus commode à comprendre et à saisir des générations survenantes, — espèce d'urne portative que la Caravane humaine, en ses marches forcées, ne laisse pas derrière, et dans laquelle elle conserve à jamais une gloire!

Si les années en se déployant ne nuisent pas au cours d'inspiration du vrai poète lyrique, les évènemens, les révolutions qui déconcertent et ruinent les talens de courte haleine, le servent aussi. Il a été utile à M. de Lamartine, comme au petit nombre de talens éminens qui s'étaient liés à la cause de la restauration, que celle-ci tombât. Les barrières du champ-clos n'existant plus, ces talens ont pu, sans infidélité, aller à leur tour dans tous les champs de l'avenir, qui déjà, de bien des côtés, s'ensemençaient sans eux; ils ont pu arriver à temps, et là, en perspectives sociales, en espérances, en images sublimes, prélever, par droit de génie, toutes les dîmes glorieuses, qu'ils ajoutent chaque jour à leurs vieilles moissons. Les génies abondans et forts sont comme ces villes populeuses qui croissent vite et qui reculent tous les dix ans leur enceinte. Hors de l'enceinte première, au pied du rempart qu'ils semblaient s'être tracé, des essais de culture nouvelle et d'art plus libre s'étendent, d'industrieux faubourgs naissent au hasard et bientôt prennent consistance. Mais à ce moment, le génie qui observe, noblement ja-

loux, se sent à l'étroit; sourcilleux vers l'avenir, il dirait presque au pouvoir suzerain duquel il a reçu trop tôt sa limite, comme certains amans héroïques dans Corneille : *Oh! que vous me gênez!* Aussi, dès qu'une occasion s'offre, il brise sa muraille, il envahit, il possède, il hâte et décore tout ce développement nouveau, il cherche à tout enserrer dans une muraille nouvelle qui soit encore marquée à sa devise et à son nom. La révolution de juillet a été une de ces occasions d'agrandissement légitime que n'ont pas laissée passer deux ou trois génies ou talens éminens; eux du moins, ils ont secoué à leur manière leurs traités de 1815, et ils ont bien fait.

M. de Lamartine est un de ces génies. En politique, en pensées *sociales*, comme il dit, en religion, en poésie même à proprement parler, il a vu évidemment avec ardeur son horizon s'agrandir, et son œil a joué plus à l'aise, tout cadre factice étant tombé. Ses derniers écrits, discours ou chants, attestent cette *aspiration* nouvelle, quoique ses *Harmonies*, publiées avant juillet 1830, en puissent également offrir bien des témoignages, et quoique ce développement semble chez lui, comme tout ce qui émane de sa nature heureuse, une inspiration facile, immédiate, une expansion sans secousse, plutôt qu'un effort impatient et une conquête.

La grande épopée qu'il prépare, et dont nous possédons déjà mieux que des promesses, ne peut que gagner à ces mouvemens d'un si noble esprit. Désormais, on le voit, ce n'est plus par le côté des perspectives, ni par aucune restriction de coup-d'œil, qu'elle aurait chance de manquer. Le mot même d'épopée *humanitaire* a été prononcé dans sa préface récente par le poète. C'est à lui, doué plus qu'aucun du don divin, de savoir et de vouloir enclore dans la forme durable ces grandes idées dégagées, de faire qu'elles vivent aux yeux, et qu'elles se terminent par des contours, et qu'elles se composent dans des ensembles, qu'avoue l'éternelle Beauté. Mais tenons-nous-en au gage le plus sûr, tenons-nous à ce que nous possédons.

On n'a à s'inquiéter en rien de la manière dont *Jocelyn* se rattache, comme épisode, au grand poème annoncé. Le prologue et l'épilogue font une bordure qui découpe l'épisode dans le tout, et nous l'offre en tableau complet; c'est comme tel que nous le jugerons. — Jocelyn est un enfant des champs et du hameau; malgré ce nom breton de rare et fine race, je ne le crois pas né en Bretagne;

il serait plutôt de Touraine, de quelqu'un de ces jolis hameaux voisins de la Loire, dans lesquels Goldsmith nous dit qu'il a fait danser bien des fois l'innocente jeunesse au son de sa flûte, et qui ont dû lui fournir plusieurs traits dont il a peint son délicieux Auburn. Jocelyn a seize ans au 1er mai 1786, et il se met depuis lors à se raconter à lui-même en chants naïfs ses pensées adolescentes. Il est allé à la danse du village, il y a vu Anne, Blanche, Lucie, toutes à la fois, toutes à l'envi si belles. Il rêve donc son rêve de seize ans, vaguement ému, le long de la charmille du jardin, en lisant *Paul et Virginie*. Jocelyn, c'est Paul lui-même, c'est Lamartine à cet âge, c'est notre adolescence à tous dans sa fleur d'alors développée, épanouie. Rien de bizarre, rien d'extraordinaire ni de farouche; rien chez Jocelyn de ce que d'admirables poètes ont su rendre dans des types maladifs, bien qu'immortels. Nous avons déjà eu plus d'une fois l'occasion de le remarquer, ce qui est particulier à Lamartine consiste dans un certain tour naturel de sentimens communs à tous. Il ne débute jamais par rien d'exceptionnel, soit en idée, soit en sentiment; mais dans ce qui lui est commun avec tous, il s'élève, il idéalise. Il arrive ainsi qu'on le suit aisément si haut qu'il aille, et que le moindre cœur tendre monte sans fatigue avec lui (1).

Jocelyn est donc l'enfant pieux de toutes les familles heureuses, le frère de toutes les jeunes filles. Il a vu sa sœur souffrir et pâlir au retour du bal du hameau; il a entendu, caché derrière le feuillage,

(1) « Comment M. de Lamartine est-il si populaire en même temps qu'il est si élevé? » me demandait un jour un homme que ce problème intéresse à bon droit, parce que la popularité du succès n'a point jusqu'ici répondu pour lui à l'élévation de la pensée et du talent. — « C'est que M. de Lamartine, lui dis-je, part toujours d'un sentiment commun, moral, et d'une morale dont tous ont le germe au cœur, et presque l'expression sur les lèvres. D'autres s'élèvent aussi haut, mais ne le font pas dans la même ligne d'idées, et de sentimens communs à tous! Il est comme un cygne s'enlevant du milieu de la foule qui l'a vu et aimé pendant qu'il marchait et nageait à côté d'elle; elle le suit jusque dans le ciel où il plane, comme l'un des siens, ayant seulement de plus le don du chant et des ailes; tandis que d'autres sont plutôt des cignes sauvages, des aigles inabordables, qui prennent leur essor aussi sublime du haut des forêts désertes et des cimes infréquentées; la foule les voit de loin, mais sans trop comprendre d'où ils sont partis, et ne les suit pas avec le même intérêt sympathique, intelligent. »

les timides aveux de Julie au sein de sa mère. Mais Julie est pauvre; Ernest, qu'elle aime, a des parens exigeans. Jocelyn a tout compris, et il se décide au sacrifice. S'il entre dans l'Église, s'il renonce pour Julie à sa part du modique héritage, elle pourra épouser Ernest. Il déclare donc sa vocation à sa famille, et le cœur brisé, mais en triomphant de son trouble, mais heureux du bonheur d'Ernest et de Julie, il quitte le toit natal pour le petit séminaire.

Ce qui est vrai des sentimens de Lamartine ne l'est pas moins des aventures qu'ici il invente. Rien de bien cherché, rien de compliqué au premier abord. Dans les scènes qui vont suivre, on retrouvera des situations, la plupart connues, toujours faciles à combiner, et par ces moyens simples il obtiendra une attache croissante, il finira par atteindre au pathétique déchirant.

Là même où les situations deviendront extraordinaires, elles seront de celles que l'imagination accepte aisément parce qu'elle est disposée, depuis d'Urfé, depuis Théocrite et bien avant, à les inventer ainsi dans ses rêves. Cette invraisemblance se trouve de la sorte plus facile à accepter pour tout lecteur naïf, que ne le serait souvent une réalité plus serrée de près et plus motivée. Par cette continuité du naturel même dans l'invraisemblable, *Jocelyn* me semble parfois un roman de l'abbé Prévost, écrit par un poète disciple de Fénelon.

Quelques livres heureux, qui commencent à s'user, ont eu le doux honneur d'une longue popularité dans la famille : *Télémaque, Robinson, Paul et Virginie.* Dans les derniers temps, Walter Scott a pris quelque part de cet héritage domestique si enviable. Ses romans, comme Lamartine l'a remarqué dans l'Épître adressée à l'illustre enchanteur, se lisent volontiers autour de la table du soir, sans que la pudeur ait à s'embarrasser. Pourquoi *Jocelyn* ne serait-il pas à son tour un de ces livres populaires dans la famille? Pourquoi, pénétrant rapidement dans la classe moyenne de la société nouvelle, n'aurait-il pas pour lot d'initier, les femmes surtout, au sentiment poétique qui doit tempérer des habitudes de plus en plus positives? Pourquoi n'aiderait-il pas, dans l'absence de croyance véritablement régnante, à maintenir ces sentimens de christianisme moral, sans prétention dogmatique, de christianisme qui n'a plus la prière du soir en commun, mais qui (en attendant ce que réserve l'avenir)

peut se nourrir encore par de touchans exemples et des effusions affectueuses? Le christianisme de *Jocelyn*, qui n'a rien d'offensif pour l'orthodoxie sévère, n'a rien de répulsif non plus pour toute philosophie qui admet Dieu. Ce poème doux et élevé ne conviendrait-il pas exactement à cette situation mixte où se trouve la famille par rapport à la religion et à la morale? N'aurait-il pas pour effet possible de lui offrir l'idéal permanent des sentimens de fils, de frère, d'amant, de prêtre évangélique, comme toute belle ame non tourmentée les conçoit encore? Une des moralités qui transpirent de ce noble ouvrage, n'est-ce pas une conciliation insinuante de l'idée chrétienne, c'est-à-dire de l'esprit de sacrifice, avec les idées de travail et de liberté? La portion de progrès, telle qu'elle s'offre par M. de Lamartine, n'a rien d'âcre ni de blessant; jamais de bile ni au bord ni au fond; on a beau presser, il est impossible qu'aucun sentiment équivoque sorte de là. Aussi, par beaucoup de raisons, quoique ces sortes de succès soient de ceux qu'on puisse le moins prédire et provoquer, je ne sais me dérober à l'idée que *Jocelyn* en mérite un semblable et y atteindra. Les endroits quelque peu vifs de passion et de tendre amorce sont dominés, traversés et comme assainis, par des courans d'une chasteté purifiante; un sentiment d'ineffable beauté plane toujours et pacifie l'ame pudique qui lit. Les familles n'ont plus aujourd'hui de filles destinées au cloître, et elles n'ont guère de fils destinés à l'autel; le mot d'amour n'est donc pas en lui-même nécessairement alarmant, et il n'a effarouché d'ailleurs ni dans *Paul et Virginie* ni dans *Télémaque*. Les objections au genre de succès que nous appelons de tous nos vœux, et qui nous semble désirable pour l'honneur moral d'une nation chez qui la classe moyenne adopterait *Jocelyn*, autant que pour la fortune de *Jocelyn* lui-même; ces objections se tireraient plutôt, selon nous, des longueurs du livre et de certaines abondances descriptives; car on peut dire plus que jamais de Lamartine en ce poème, comme il dit de certains arbres des Alpes au printemps :

> La sève débordant d'abondance et de force
> Coulait en gommes d'or aux fentes de l'écorce.

Mais pour un livre déjà lu, dans lequel (comme je le suppose) on reprend, on relit sans cesse; dans lequel le frère, déjà étudiant,

ou la sœur aînée choisit les morceaux à lire à haute voix, le soir, autour de la table à ouvrage, cette abondance, cette richesse extrême, qui laisse au choix tant de liberté heureuse, et qui rassemble en chaque endroit tant de genres de beautés, a bien aussi ses avantages. Des critiques ont remarqué qu'il n'est pas dans Homère une seule beauté mémorable que le divin vieillard ne répète, ne varie en trois ou quatre endroits, au risque souvent de l'affaiblir; je ne sais s'ils ont conclu de là pour ou contre l'existence d'un Homère. Chez Lamartine, chez celui que je voudrais saluer aujourd'hui comme l'Homère d'un genre domestique, d'une épopée de classe moyenne et de famille, de cette épopée dont le bon Voss a donné l'idée aux Allemands par *Louise*, que le grand Goëthe s'est appropriée avec perfection dans *Hermann et Dorothée*, et dont Beattie, Gray, Collins, Goldsmith, Baggesen, parmi nous l'auteur de *Marie*, sont des rapsodes soigneux et charmans, d'inégale haleine; — chez Lamartine, le plus abondant de tous, on pourrait noter quelque chose de l'habitude homérique dans la reprise fréquente des mêmes beautés, des mêmes images, et quelquefois presque des mêmes vers (1). Ce ne sont pas là des obstacles. Il y en aurait plutôt dans certaines incorrections grammaticales, dans quelques-unes de ces négligences de rime et de langue, que le poète (a dit autrefois Nodier) semble jeter de son char à la foule en expiation de son génie, et qu'en prenant une plus pastorale image, je comparerais volontiers à ces nombreux épis que le moissonneur opulent, au fort de sa chaleur, laisse tomber de quelque gerbe mal liée, pour que l'indigence ait à glaner derrière lui et à se consoler encore. Mais il ne faut pas cela. Il ne faut pas qu'au milieu d'une émouvante lecture

(1) Dans *Jocelyn* (3me époque), ces vers :

L'heure ainsi s'en allait l'une à l'autre semblable,
L'ombre tournait autour des troncs noueux d'érable,

rappellent ces beaux vers de la pièce au marquis de La Maisonfort :

Nonchalamment couché près du lit des fontaines,
Je suis l'ombre qui tourne autour du tronc des chênes.

En un endroit de *Jocelyn*, il est dit :

Ses cheveux que d'un an le fer n'a retranchés ;

et dans un autre, en parlant de l'évêque :

Sa barbe que d'un an le fer n'a retranchée.

en cercle, un auditeur peu disposé, comme il s'en trouve, un jaloux consolé ait droit de faire entendre une remarque discordante, et de susciter une discussion sèche; il ne faut pas que l'oncle, venu là par hasard, l'oncle qui a fait autrefois de bonnes études sous l'Empire, mais qui depuis..... a été dans la banque, puisse lancer sa protestation, au nom de la règle violée, à travers cette admiration affectueuse de l'aimable jeunesse; qu'il ait lieu de jeter, pour ainsi dire, sa poignée de poussière dans cet essaim d'abeilles égayées qui se doraient au plus beau rayon. Aussi, quand, à une seconde édition prochaine, le poète aura corrigé une douzaine d'incorrections, de concessions trop largement faites à la rime et à la mesure, au détriment de la règle ou de l'analogie (1), il aura fourni une chance de plus à ce succès croissant, pacifique, établi, tout de cœur et non de lutte, que nous voulons à *Jocelyn*.

Mais, au milieu de notre propre discussion mêlée à nos conjectures et à nos désirs sur la destinée du poème, nous oublions Jocelyn en personne, qui est entré au petit séminaire, et qui a dû, il est vrai, y rester six longues années. Nous le retrouvons en 93. L'orage grondant vient battre les murs de la sainte maison dans laquelle il prolongeait sa vie de prière, et parfois de rêverie. Bientôt l'assaut commence; l'injure et tout-à-l'heure la mort sont aux portes. Sa mère, sa sœur, toute sa famille, sont en fuite déjà, et vont chercher quelque abri au-delà des mers; lui-même, avec douze louis d'or qu'on lui fait secrètement remettre, il n'a que le temps de s'échapper. Comme petit détail exact, j'aimerais mieux que Jocelyn sortît du séminaire avant 93, avant la mort du roi, et dès 92, ce qui abrégerait d'autant l'année 94, trop longue dans le poème! Jocelyn s'échappe donc en changeant d'habit; il gagne le Dauphiné, Grenoble, et arrive aux Alpes. Un pâtre le recueille, et lui indique,

(1) Ainsi, à des fins de vers, *débri*, *chamoi*, *à l'envie;* ainsi *eux-même*; et des singuliers là où le pluriel est impliqué forcément dans l'idée et n'est autre que l'idée:

Combien de chose éteinte en mon cœur il réveille.

Il est aussi, par rapport à l'oreille, un petit nombre de vers brusqués et, en quelque sorte, *provisoires*, que je signalerai à la retouche de l'auteur pour cette seconde édition : tome 1er, le 15e de la page 124; le 6e de la page 264; le 13e de la page 314, etc.

comme plus sûre et tout-à-fait inviolable, une grotte, une vallée close, inconnue de tous, et dans laquelle on ne parvient que le long de rampes étroites et par un périlleux sentier. Après les horreurs des massacres, après les angoisses de la fuite, et celles même d'une route si escarpée, au moment où Jocelyn met le pied, par-delà le précipice, dans la haute et douce vallée dont il s'empare, oh! en ce moment, comme il s'écrie vers le ciel, comme il foule délicieusement la mousse! comme il s'ébat tour-à-tour et s'agenouille! Il faut l'entendre, poète, triompher dans sa solitude, et en des chants inextinguibles bénir la nature et Dieu. Jocelyn, seul, dans la Grotte des Aigles, rentre dans une situation qu'ont rêvée une fois tous les cœurs sensibles épris de la nature au printemps. Sa Grotte des Aigles, c'est son île Saint-Pierre plus inaccessible, une île de Robinson grandiose et poétique, une Otaïti déserte et aussi fortunée. Il me rappelle Chactas ou René dans les savanes, Oberman à Fontainebleau ou à Charrières. Ou plutôt il ignore tout cela; il ne songe qu'à se plonger dans l'ivresse sereine de ces hauts lieux, à remercier l'Auteur, à bénir sur la montagne pendant le bouleversement de la terre, sur la montagne où sa vallée est pendue au rocher comme un nid, et offerte au soleil comme une corbeille. Jocelyn recommence naïvement Éden, sans rien de creusé ni de sauvage! heureuse simplicité naissante! l'élévation libre et facile compense en lui la profondeur. Mais la nature ne suffit pas toujours; l'ennui va venir à l'homme solitaire, et la langueur. Jocelyn, sans être prêtre, était déjà près de l'autel; il ne pourrait désirer sans honte une Ève inconnue; il s'est enfui un jour, tout effrayé de lui-même, pour avoir trop complaisamment regardé, à travers les châtaigniers, l'adorable sourire satisfait d'un jeune pâtre et de sa compagne; mais il voudrait un cœur d'ami, un compagnon du moins de son exil et de cette félicité que ne troublent que par instans les orages et les crimes d'en-bas. Ne vous étonnez pas de cette promptitude à la félicité : c'est ainsi qu'est faite naturellement la jeunesse.

Pourtant le compagnon désiré arrive : un jour que Jocelyn s'est hasardé hors de l'enceinte et par-delà le périlleux sentier, il rencontre dans la montagne un proscrit, accompagné de son fils, que poursuivent deux soldats. Une lutte s'engage au bord du sentier; les soldats y glissent et roulent, broyés, dans l'abîme; mais le proscrit blessé et mourant n'a que le temps de confier à Jocelyn Laurence,

C'est le nom de l'enfant; Laurence, nom douteux, enfant charmant, virgilien, qui tient d'Euryale et de Camille, qui a quinze ans : *penè puella puer!* Jocelyn nous dit, qu'en le regardant, son œil hésite entre l'enfant et l'ange.

Au premier printemps, Laurence est devenu plus beau, il étonne, il éblouit son ami; il éclaire la grotte alentour; c'est bien pour le jeune lévite, en effet, comme l'ange des proses d'*Alleluia* : *In albis sedens Angelus.* Le plus sublime moment de la situation, après l'hymne exhalé vers l'idéale et chaste beauté, vers la beauté sans sexe encore, est cette vaste éclosion du printemps qui éclate, en quelque sorte, un matin, dans la haute vallée : du sein de cette nature soudainement attiédie et ruisselante, s'élève le chant en chœur des deux enfans qui s'ignorent l'un l'autre et qui se regardent avec larmes. On trouverait dans les printemps de Finlande et de Russie, touchés par Bernardin de Saint-Pierre, dans ceux du nord de l'Amérique décrits par M. de Châteaubriand, des traits heureux de comparaison avec ce printemps de la vallée des Aigles (1). Si l'on a deviné que Laurence, l'angelique enfant, n'est qu'une femme, on sera reporté aussi à des scènes du pélerinage de *Paul et Virginie* dans la Montagne Noire. Toute cette partie du poème de M. de Lamartine, depuis l'entrée de Laurence dans la vallée, est véritablement une grande idylle, à prendre le sens exact du mot. Le caractère propre de l'idylle consiste à représenter l'homme dans un état de calme champêtre, d'innocence et de simplicité, où il jouisse librement de tout le bonheur naturel. Celui qui, dans *les Préludes*, nous avait chanté d'une voix attendrie : *Je suis né parmi les pasteurs*, réalise et déploie en ce tableau son premier vœu. Tous les rêves bucoliques des Florian, des Gessner, des Haller, sont élevés ici à la hardiesse et à la grandeur, dans ce cadre majestueux des Alpes, et 94 au fond. Abel était heureux à la face de ses parens inconsolés, le lendemain de la chute du monde. Tandis que le sang d'André Chenier, de Marie-Antoinette et de Mme Roland arrosait l'échafaud, l'hymne de ces deux enfans planait et montait au ciel dans le printemps d'avant Thermidor, de dessus leur piédestal embaumé. Double triomphe, admirablement senti, perpétuellement vrai, de

(1) Il ne faudrait pas oublier, dans la comparaison de ces printemps, de commencer par celui du second livre des Géorgiques: *Vere tument terræ.*

la jeunesse et de la nature, en face du désastre ardent de la société! C'est bien là le poète qui déjà s'était écrié, indiquant à l'ame blessée l'immortel dictame des forêts :

> Mais la nature est là, qui t'invite et qui t'aime;
> Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours!
> Quand tout change pour toi, la nature est la même,
> Et le même soleil se lève sur tes jours.

C'est bien de celui qui avait chanté par la bouche de Childe-Harold déclinant :

> Triomphe, disait-il, immortelle nature! etc., etc.

Mais la société reprend ses droits, le devoir parle, l'idylle n'a eu qu'un jour. Jocelyn apprend que son vieil évêque est dans les cachots de Grenoble, à la veille de l'échafaud, et qu'il réclame un de ses enfans. Jocelyn a decouvert d'ailleurs que Laurence n'est qu'une jeune fille, que son père avait deguisée ainsi pour la commodité de la fuite, et que plus tard un confus sentiment de pudeur avait retenue. Il s'échappe donc une nuit, pendant le sommeil de Laurence, de la vallée périlleuse et troublée; il accourt à Grenoble, il se glisse dans le cachot, et là, aux pieds du saint évêque qu'il trouve implorant tour à tour, menaçant et ordonnant, s'agite en lui la lutte pathétique dans laquelle il ne se relève que prêtre et à jamais consacré. Jocelyn debout reçoit la confession de l'évêque, l'absout et le prépare, mais lui-même le devoir accompli, dans l'épuisement de son effort surnaturel, il retombe saisi d'une maladie qui le jette jusqu'aux portes de la mort. Quand ses idées lui reviennent distinctes, il se trouve dans un hospice, entouré de sœurs charitables; Thermidor est passé, l'on respire. Sa première pensée est qu'il est prêtre et que Laurence vit. La sœur de l'évêque va elle-même chercher à la Grotte des Aigles la pauvre agenouillée, qui attend depuis la fatale nuit, et qui ne veut pas croire à une séparation éternelle. Bref, cette séparation consommée, Jocelyn, qui a passé deux ans de convalescence morale et d'épreuve dans une maison de retraite ecclésiastique, reçoit la cure de Valneige, petit village situé tout au haut des Alpes; et c'est de là que, vers 98,

il écrit à sa sœur, revenue avec sa mère de l'exil, les détails que tout le monde a lus, de son pauvre presbytère, de ses laborieuses journées, de ses nuits troublées encore.

Cette poésie de curé de campagne est neuve en France, et M. de Lamartine méritait bien de l'y introduire et de l'y naturaliser. Elle existe depuis long-temps en Allemagne, en Angleterre surtout; on ferait une douce et piquante histoire de tous les pasteurs, recteurs, curés ou vicaires, qui ont été poètes ou que les poètes ont chantés. La Louise de Voss est fille du vénérable pasteur de Grunau, et son amant Valter est lui-même pasteur d'un village voisin. Goldsmith, dans son délicieux poème du *Village abandonné*, a peint l'idéal de tous ces curés modestes, de ces vicaires bienfaisans, dont il a reproduit ensuite le portrait avec plus de réalité, mais non moins de charme, dans son *Vicaire de Wakefield*. Fielding, dans *Joseph Andrews*, a également son bon curé, et la Paméla de Richardson, à défaut du jeune lord, ne doit-elle pas épouser quelque vicaire? Mais, pour nous en tenir au curé, au vicaire de campagne, poétique ou poète, c'est à celui du *Village abandonné* qu'il faut revenir comme type aimable :

> A man he was to all the country dear,
> And passing rich with forty pounds a year.

Delille, dans *l'Homme des Champs*, en imitant ce fin et doux tableau, nous l'a tout-à-fait défiguré par le vague et la banalité des traits :

> Voyez-vous ce modeste et pieux presbytère?
> Là vit l'homme de Dieu dont le saint ministère
> Du peuple réuni présente au ciel les vœux,
> Ouvre sur le hameau tous les trésors des cieux,
> Soulage le malheur, consacre l'hyménée, etc.

et plus loin :

> Honorez ses travaux! Que son logis antique,
> Par vous rendu décent et non pas magnifique, etc.

Et cela au lieu du frais taillis et du jardin *souriant* de l'aimable curé

d'Auburn! Qu'on mette aussi en regard l'intérieur de Jocelyn à Valneige :

> Le jardin, le verger, quelques arpens de prés,
> Les châtaignes, les noix, de petits coins de terre,
> Que je bêche moi-même autour du presbytère;
> . . . . . .
> Tout abonde; le pain y cuit pour l'indigent,
> Et Marthe dans l'armoire a même un peu d'argent.

En Angleterre, avant ces derniers temps, avant les réformes qui menacent, la situation de curé de campagne, dans un joli pays, entouré d'une tendre famille, avec de grandes roses de mer au seuil du logis et à la fenêtre, était un rêve d'idylle tout trouvé. Thompson, fils d'un ministre, avait gardé sans doute pour ses fraîches peintures bien des réminiscences gracieuses d'enfance. Le tendre William Cowper était le sixième fils d'un Révérend, car les Révérends, d'ordinaire, avaient six ou dix enfans. Avec ces nombreuses familles, ou même sans cela, la réalité était parfois pour eux moins fleurie que le rêve du poète. Penrose, s'il m'en souvient, s'est plaint de cette vie si pauvre, si condamnée à une fatigue que la dîme toujours ne nourrissait pas. Hervey, le chantre méditatif, souffrait de la gêne. Mais celui qui a le mieux exprimé cette autre face du tableau, et qui a pris en main avec génie la cause du vrai et de la vie non convenue, dans la peinture des curés et des vicaires, c'est Crabbe. Après une jeunesse pleine de misère, étant entré lui-même dans cette humble condition de recteur de village ou de bourg, il en a retracé les alentours, les accidens de ridicule, de sujétion ou de souffrance, avec une vigueur sagace et mordante. Son premier poème, *le Village*, qui accuse, en dépit des Tityres et des Corydons, les mœurs grossières et la pauvreté hideuse d'une population voisine des côtes, ne nous montre guère le prêtre du lieu que comme trop affairé pour présider au convoi du pauvre, et remettant la prière funèbre jusqu'au prochain dimanche. Il poursuit la même idée de peinture réelle avec plus de détail dans son *Registre de Paroisse;* c'est une réaction formelle et déclarée contre l'idéal des Thompson et des Goldsmith. Toutes ces félicités embellies de presbytère ou de chaumière, il ne les a trouvées nulle part : mais partout des vices,

partout des douleurs : depuis le déluge, dit-il, *Auburn ni Eden n'existent plus*. Dans son poème du *Bourg*, les deux portraits du ministre (*vicar*) et du vicaire ou second (*curate*) sont des morceaux achevés de précision, de grace malicieuse, de relief personnel et domestique ; la figure fade, douce, souriante toujours, inoffensive et circonspecte, du bon ministre, atteste dans le peintre un moraliste rival des Johnson et des Swift ; jamais l'insignifiance d'un visage n'a pris autant de consistance aux yeux. Ce bon ministre, chez qui la peur est l'unique passion dirigeante, deviendrait, en des temps orageux, le pendant exact du curé Abbondio des *Fiancés* de Manzoni. Quant au vicaire (*curate*), il est admirable et touchant de vérité naïve : sa science dans les classiques grecs, sa pauvreté, la maladie de sa femme, ses quatre filles si belles et pieuses, ses cinq fils qui s'affligent avec lui ; ce mémoire de marchand, entre deux feuillets, qui le vient troubler au milieu du livre grec qu'il commentait dans l'oubli de ses maux ; sa joie simple, triomphante, un matin qu'il a lu au réveil et qu'il annonce à sa famille qu'une société littéraire (il le tient de bonne source) se fonde enfin, pour publier les livres des auteurs pauvres ; tous ces petites scènes successives composent un ensemble fini qui ne peut être que de Wilkie ou de Crabbe.

M. de Châteaubriand, dans ses Mémoires, a raconté, de son ancienne et pauvre vie en Angleterre, une attendrissante aventure, qui a pour objet une divine Charlotte, fille d'un ministre de campagne, d'un Révérend très fort aussi en grec, comme ils le sont tous : le presbytère anglais encadré de ses fleurs, et avec toute sa précieuse netteté, y reluit dans une belle page. A travers des vallées où paissent des vaches, *de jolis petits chemins sablés* nous y conduisent. La vie de nos curés de campagne en France n'a rien qui ait favorisé un genre pareil d'inspiration et de poésie. S'il avait pu naître quelque part, c'eût été en Bretagne, où les pauvres *clercs*, après quelques années de séminaire dans les Côtes-du-Nord, retombent d'ordinaire à quelque hameau voisin du lieu natal. M. Souvestre nous a récemment indiqué cette veine naïve de poésie semi-ecclésiastique dans ses études des *Bretons*. M. Brizeux nous a introduits parmi ce joyeux essaim d'écoliers qui bourdonnait et gazouillait autour des haies du presbytère chez son curé d'Arzano. Quelques pages enfin des *Paroles d'un Croyant*, quelques-unes des images touchantes et non politiques, pourraient se rapporter à cette poésie

de curé de campagne en Bretagne. Mais la difficulté d'une double langue en ce pays et aussi la sévérité des habitudes catholiques, dans lesquelles l'amour humain chez le prêtre n'a point d'expression permise, n'ont pas laissé naître et grandir jusqu'à l'état de littérature ces instincts poétiques étouffés des pauvres clercs. Jocelyn est notre premier curé de campagne qui ait chanté.

Jocelyn, remarquons-le bien, chante, tant qu'il n'est pas tout-à-fait guéri encore; il chante, tant que l'image de Laurence le trouble et continue de partager son cœur. Ce qu'il nous raconte, ou plutôt ce qu'il raconte à sa sœur et ce qu'il se rappelle à lui-même, ce n'est pas vieux et apaisé qu'il y revient; depuis cette dernière maladie à laquelle il manque de succomber, peu après la mort de Laurence, le manuscrit cesse. Jocelyn guéri a vécu de longues années encore, et il s'est tu, ou du moins il n'a plus repassé ses douleurs. L'amitié du Botaniste a pu les ignorer jusqu'au moment où Marthe l'a aidé à retrouver ces papiers anciens qui n'étaient point destinés à survivre. La vraisemblance catholique du poème est ainsi sauvée. Si dans le Jocelyn que nous possédons, on aperçoit jusqu'à la fin quelque trait d'amour trop tendre, ce reste de faiblesse a dû être corrigé durant les longues années suivantes, par cette vie toute pratique, de laquelle le Botaniste nous a dit :

La douleur qu'elle roule était tombée au fond;
Je ne soupçonnais pas même un lit si profond;
Nul signe de fatigue ou d'une ame blessée
Ne trahissait en lui la mort de la pensée;
Son front, quoiqu'un peu grave, était toujours serein,
On n'y pouvait rêver la trace d'un chagrin
Qu'au pli que la douleur laisse dans le sourire,
A la compassion plus tendre qu'il respire,
Au timbre de sa voix ferme dans sa langueur....

A la fin des lettres de Jocelyn à sa sœur, après tous ces détails journaliers de prière, de travail, de charité, le curé de Valneige se représente, la nuit, veillant, agité encore, lisant tantôt *l'Imitation*, tantôt les poètes :

Dans mes veilles sans fin, je ressemble, ô ma sœur,
A ce *Faust* enivré des philtres de l'école, etc., etc.

« Je ne voudrais pas ce *Faust*, me disait une belle ame bien éclai-
« rée dans la pratique chrétienne : quand on travaille et qu'on fait
« son devoir de curé le jour, on dort la nuit. »—Oui; mais ce Jocelyn du commencement n'est pas arrivé et fixé encore; il n'a pas encore trouvé son calme, ni peut-être toute sa foi; il n'a pas enseveli Laurence. Plus tard, quand Jocelyn a triomphé de cette maladie à laquelle se termine le manuscrit de ses confidences, quand il est tel que le Botaniste l'a connu, ses nuits sont calmes; toute fièvre de passion ou d'incertitude a cessé. Il ne reste plus de lui que le ministre de charité, l'homme des admirables paraboles qu'il débite à son troupeau; et s'il ne maudit pas le juif, si on sent qu'il n'aurait d'anathème, ni contre le vicaire savoyard, ni contre un confrère vaudois de l'autre côté des Alpes, ce n'est pas doute ni tiédeur de foi, c'est qu'il est de ce christianisme assurément fort justifiable, de ce christianisme, clément, comme Jésus, au bon Samaritain.

La mère de Jocelyn, affaiblie par la fatigue et la souffrance, a désiré revoir le village natal, dans lequel sa maison ancienne ne lui appartient plus; elle a désiré y embrasser un moment, encore une fois, son fils, qui abandonne pour quelque temps Valneige. Jocelyn, lorsqu'il s'était informé de la santé de cette mère bien-aimée auprès de sa sœur lors de leur retour, avait dit avec cette beauté de cœur qui n'est qu'à lui :

Mais, dis-moi, rien n'a-t-il changé dans ses beaux traits?
. . . . . .
Son œil a-t-il toujours ce tendre et chaud rayon,
Dont nos fronts ressentaient la tiède impression?
Sur sa lèvre attendrie et pâle, a-t-elle encore
Ce sourire toujours mourant ou près d'éclore?
Son front a-t-il gardé ce petit pli rêveur
Que nous baisions tous deux pour l'effacer, ma sœur,
Quand son ame, le soir, au jardin recueillie,
Nous regardait jouer avec mélancolie?

Mais quand il la revoit si changée, quelle douleur est la sienne, mêlée de funèbre pressentiment! La mère de Jocelyn veut parcourir une dernière fois la maison natale dans l'absence du nouveau possesseur. C'est une scène analogue à celle d'Amélie et de René

revoyant le manoir paternel; plus loin, lorsque Jocelyn doit ensevelir Laurence à la Grotte des Aigles, il pourra rappeler Chactas ensevelissant Atala; car ce n'est pas, je l'ai déjà dit, par le point de départ singulier des situations que ce poème se distingue, mais par leur naturel, par leur développement, leur fraîcheur et leur jet de source à chaque pas; par l'inspiration et l'émanation qui s'élève du tout: là vraiment se déploie l'originalité, le génie. Si vous avez perdu une mère, si, nourri aux affections de famille, vous avez éprouvé quelqu'une de ces grandes et saintes douleurs qui devraient rendre bon pour toute la vie, lisez, relisez, pour retrouver vos émotions les meilleures, la visite à la maison natale, l'évanouissement de la mère de Jocelyn, la rentrée folâtre des enfans du nouveau possesseur, courant de haie en haie, tandis qu'Elle, on l'emporte par l'autre porte sans connaissance; et après cette mort, les larmes du fils pieux, sa foi soulageante, ses retours vers les jours passés de tendres leçons et d'enfance heureuse,

Quand le bord de sa robe était mon horizon!

Lisez pour vous, lisez aux autres; baignez-vous, baignez-les dans ces salutaires et abondantes douleurs!

Après un court voyage à Paris (vers 1800), où il retrouve, sans lui parler, Laurence en proie aux dissipations du monde, et après avoir aussi conçu une rapide et profonde idée de la renaissance du siècle, Jocelyn s'enfuit à la hâte vers ses montagnes et se replonge en cet air âpre et vivifiant dont il a besoin pour ne pas défaillir. C'est à cette partie de sa vie que se rapportent les admirables enseignemens, si appropriés à l'esprit de son troupeau, la parabole du *Nil*, des *Deux Frères*, la leçon d'astronomie aux enfans du village, terminée par le dialogue *de l'Aigle et du Soleil*. On peut rapprocher moralement et littérairement ce genre familier au curé de Valneige de quelques belles paraboles des *Paroles d'un Croyant* et de celles de Krummacher, pasteur à Brême (1). L'histoire du *Tisse-*

(1) M. l'abbé Bautain en a traduit la première partie, et M. Marmier a publié la suite. Krummacher est pasteur à Brême, comme Hebel, cité plus bas, était prélat protestant à Carlsruhe, comme Tegner le poète suédois, qui a fait entr'autres poésies ecclésiastiques une espèce d'idylle sur *la Première Communion* et une pièce sur

rand appartient au registre de paroisse d'un Crabbe attendri et compatissant. Mais rien ne se peut comparer pour l'abondance rurale et le sacré de l'inspiration au morceau des *Laboureurs*. Ces antiques et éternelles géorgiques (*ascræum carmen*), reprises par une voix chrétienne, ont une douceur nouvelle et plus pénétrante; *la sainte sueur humaine*, mêlée à la sueur fumante de la terre, est bénie; le respect, la religion du travail vous gagne, et à l'heure du midi, quand la famille épuisée s'arrête et va boire un moment à la source, on s'écrie humainement avec le poète :

Oh ! qu'ils boivent dans cette goutte
L'oubli des pas qu'il faut marcher;
Seigneur, que chacun sur sa route
Trouve son eau dans le rocher !
Que ta grace les désaltère;
Tous ceux qui marchent sur la terre
Ont soif à quelque heure du jour.
Fais à leur lèvre desséchée,
Jaillir de ta source cachée
La goutte de paix et d'amour !

et tout l'hymne qui suit.

Jocelyn nous offre beaucoup plus de particularités dans le détail, de curiosité pittoresque, domestique, locale, que les précédens poèmes de Lamartine, et marque en ce sens chez lui une nouvelle manière. Pourtant, ce qui continue de distinguer expressément le poète, c'est encore la grandeur, l'élévation à laquelle il revient, vers laquelle il s'échappe toujours par quelque côté. Son paysage, si détaillé qu'il veuille le faire, ne représente jamais dans tous les sens de l'horizon ces autres paysages vraiment locaux et déterminés de Goldsmith, du hollandais Pott, de Burns, de Hebel; toujours quelque ouverture de ciel se fait sur un point, par où il monte à l'instant et plane; et alors, à ces hauteurs, le vaste paysage on-

la Consécration du Prêtre, est fils de pasteur et lui-même évêque de Vexio en Suède. On me parle aussi de Théremin, pasteur en Prusse, qui a fait des vers sur les cimetières et sur la mort. C'est, on le voit, une série toute pareille à celle des curés-poètes d'Angleterre.

doyant recommence. La nature des hautes montagnes est surtout familière à Lamartine et à Jocelyn; après qu'il a discerné quelque temps de son œil perçant et doux les détails qui sont à ses pieds, les bœufs qu'on attelle, les rejets de frêne qu'on leur effeuille, les rameaux ombrageux qu'on leur plante sur la tête, et les mouches que les enfans chassent à leurs flancs, le voilà en un clin d'œil, qui revole à l'autre bout de l'horizon, ou qui repart sur une nuée. C'est en cela que son paysage, jusque dans ses acquisitions nouvelles, diffère toujours de ces paysages plus exactement clos, et comme entre deux haies, de Grunau, d'Auburn, et de certaines peintures des rives de l'Yarrow en Écosse, du Scorff en Bretagne, dans lesquelles les perspectives du ciel elles-mêmes nous apparaissent plus encadrées. S'il y perd quelque chose en confection, en fini, il y gagne en aisance, en largeur d'ensemble, et le petit détail, même quand il s'y livre, n'a jamais chez lui le *prenez-y garde* de la miniature.

Wordsworth et Coleridge, deux grands poètes pittoresques et méditatifs, n'y ont pas échappé : il y a chez eux de la miniature, qui s'associe pourtant avec une très haute élévation. Ce serait une assez neuve et utile manière de caractériser Lamartine, et de renouveler l'étude tant de fois faite de sa poésie, que de le comparer d'un peu près avec ces deux grands lakistes, qu'il connaît fort légèrement sans doute, et desquels il se rapproche et diffère par de frappans endroits. Coleridge, dans sa jeunessse, a fait d'admirables *Poèmes méditatifs*, dans lesquels la nature anglaise, domestique, si verte, si fleurie, si lustrée, décore à ravir, et avec une inépuisable richesse, des sentimens d'effusion religieuse, conjugale ou fraternelle; soit que le soir dans son verger, entre le jasmin et le myrte, proche du champ de fèves en fleur, il montre à sa Sara l'étoile du soir, et se perde, un moment, au son de la harpe éolienne, en des élans métaphysiques et mystiques, qu'il humilie bientôt au pied de la foi; soit qu'il abandonne ensuite ce doux *cottage*, de nouveau décrit, mais trop délicieux, trop embaumé à son gré pendant que ses frères souffrent (vers l'année 93), et qu'il se replonge vaillamment dans le monde pour combattre le grand combat non sanglant de la science, de la liberté et de la vérité en Christ; soit qu'envoyant à son frère, le révérend George Coleridge, un volume de ses œuvres, il y touche ses excentricités, ses erreurs, et le félicite d'être

rentré de bonne heure au nid natal ; soit qu'un matin, visité par de chers amis, dans un *cottage* encore, et s'étant foulé, je crois, le pied, sans pouvoir sortir avec eux, du fond de son bosquet de tilleul où il est retenu prisonnier, il fasse en idée l'excursion champêtre, accompagne de ses rêves aimables Charles surtout, l'ami préféré, et se félicite devant Dieu d'être ainsi privé d'un bien promis, puisque l'ame y gagne à s'élever et qu'elle contemple ; soit enfin que, dans son verger toujours, une nuit d'avril, entre un ami et une femme qu'il appelle *notre sœur*, il écoute le rossignol et le proclame le plus gai chanteur, et raconte comme quoi il sait près d'un château inhabité un bosquet sauvage tout peuplé de rossignols chantant à volée, en chœur, et entrevus dans le feuillage sous la lune, au milieu des vers luisans : Oh ! quand son enfant sera d'age, nous dit-il en finissant, son cher petit bégayant encore, et qui sait déjà reconnaître l'étoile du soir, comme il le réjouira avec de tels sons ! comme il l'habituera à associer l'idée de joie à l'image de la nuit ! comme il veut lui donner en toutes choses, pour compagne de jeux, la nature ! On voit, par ces traits imparfaits, quelles doivent être chez Coleridge la curiosité brillante, l'étincelle perpétuelle du détail, et en même temps l'élévation et la spiritualité des sentimens. Il y a en lui une irrésistible sympathie par tous les points avec la Vie universelle, et il cherche ensuite à réprimer cette expansion, à la ramener dans un ordre régulier de foi ; il y a en lui, si je l'ose dire, du boudhiste qui tâche d'être méthodiste. Cette lutte et ce contraste ont un grand charme ; et le petit nombre de *Poèmes méditatifs* dont je parle n'ont pas été assez distingués et loués comme des exemples excellens, selon moi, d'un genre si précieux de poésie. Dans le *Jocelyn* de Lamartine, l'admirable apostrophe :

> O mon chien ! Dieu sait seul la distance entre nous,
> Seul il sait quel degré de l'échelle de l'être
> Sépare ton instinct de l'instinct de ton maître, etc., etc.,

rentre, à quelques égards, dans l'universalisme idéaliste de Coleridge. Mais là encore, comme partout, Lamartine n'a pas de détour, de retour compliqué, de subtilité métaphysique ou de res-

triction méthodiste. En parlant de son chien avec effusion, avec charité, il est toujours dans cette large voie humaine, au bout de laquelle du plusloin on aperçoit près de leurs maîtres les chiens d'Ulysse et de Tobie. M. Ampère, parlant d'après Cassien des solitaires de la Thébaïde et de leurs rapports souvent merveilleux avec les lions et les divers animaux, a suivi ingénieusement dans le christianisme jusqu'à saint François d'Assise cette tendresse particulière de quelques moines pour les bêtes de Dieu. Mais ce genre de sentimens exceptionnels dans le christianisme et dans l'humanité sent déjà la secte. Au contraire, les belles apostrophes de Lamartine à Fido, loin de paraître singulières à personne, ne feront que rendre la pensée de bien des cœurs.

Mais c'est avec Wordsworth que les rapports de Lamartine, en ressemblance et en différence, me paraissent plus nombreux et plus sensibles. Wordsworth pense avec Akenside, dont il prend le mot pour devise, « que le poète est sur terre pour revêtir par le lan-« gage et par le nombre tout ce que l'ame aime et admire; » et Lamartine nous dit quelque part en son *Voyage d'Orient* : « Je ne « veux voir que ce que Dieu et l'homme ont fait beau; la beauté « présente, réelle, palpable, parlant à l'œil et à l'ame, et non la « beauté de lieu et d'époque. Aux savans la beauté historique ou « critique; à nous, poètes, la beauté évidente et sensible, etc. » Mais ces deux poètes, fidèles également à la beauté naturelle, d'une ame aussi largement ouverte à la réfléchir, se distinguent dans la manière dont ils s'élèvent et par laquelle ils arrivent à l'embrasser, à la dominer. Lamartine y va toujours par le plus droit chemin, d'un seul essor, en vue de tous. S'il est curieux de détail en un endroit, c'est comme par accident; il s'élance de là ensuite d'un plein vol, et ne cherche pas à lier le petit au grand par une subtilité symbolisante, heureuse peut-être, mais détournée. Ainsi, quand ses deux personnages, Jocelyn et Laurence, du sein de leur montagne, chantent le printemps, c'est tout ce qu'il y a de plus direct en naissance de sentimens, de plus trouvé d'abord, quoique bientôt aussi élevé que possible. Wordsworth, lui, ne procède pas de cette sorte. Pour arriver à des hauteurs égales, il se dérobe par des circuits nombreux, compliqués. Je prends presque au hasard, dans le dernier recueil qu'il a publié (*Yarrow revisited*), deux ou trois termes de

comparaison. S'il monte au sommet d'un mont, et qu'il veuille en s'asseyant bénir Dieu au bout du pélerinage, il fera, par exemple, le sonnet suivant auquel il donnera pour titre :

REPOSEZ-VOUS ET REMERCIEZ

AU SOMMET DE GLENCROE.

Ayant monté long-temps d'un pas lourd et pesant
Les rampes, au sommet désiré du voyage,
Près du chemin gravi, bordé de fin herbage,
Oh ! qui n'aime à tomber d'un cœur reconnaissant ?

Qui ne s'y coucherait, délassé, se berçant
Aux propos entre amis, ou seul, au cri sauvage
Du faucon, près de là perdu dans le nuage,
— Nuage du matin, et qui bientôt descend ?

Mais, le corps étendu, n'oublions pas que l'ame,
De même que l'oiseau monte sans agiter
Son aile, ou qu'au torrent, sans fatiguer sa rame,

Le poisson sait tout droit en flèche remonter,
— L'ame (la foi l'aidant et les graces propices),
Peut monter son air pur, ses torrens, ses délices !

Lamartine, très probablement, ayant fait le même pélerinage, eût entonné son hymne d'actions de grace, au sommet, sans s'arrêter à cette comparaison, fort belle d'ailleurs, mais cherchée, de l'oiseau et du poisson, avec le corps étendu immobile, tandis que l'ame monte. S'il arrivait devant la hutte d'un *Highlander*, avec une femme, une dame, pour compagne de voyage, qui marquerait quelque répugnance à entrer dans cette hutte enfumée, il la lui décrirait avec détail, avec grace, comme il fait pour Valneige, et se complairait bientôt magnifiquement à la bénédiction de Dieu sur les cœurs simples qui y sont cachés, mais sans trop s'arrêter et sans plus revenir à l'hésitation de sa compagne. Or, Wordsworth nous parle ainsi de *la Cabane du Highlander* :

Elle est bâtie en terre, et la sauvage fleur
Orne un faîte croulant ; toiture mal fermée,

Il en sort, le matin, une lente fumée,
(Voyez) belle au soleil, blanche et torse en vapeur!

Le clair ruisseau des monts coule auprès; n'ayez peur
D'approcher comme lui; quand l'ame est bien formée,
On est humble, on se sait, pauvre race, semée
Aux rocs, aux durs sentiers, partout où vit un cœur!

Sous ce toit affaissé de terre et de verdure,
Par ce chemin rampant jusqu'à la porte obscure,
Venez; plus naturel, le pauvre a ses trésors:

Un cœur doux, patient, bénissant sur sa route,
Qui, s'il supportait moins, bénirait moins sans doute...
Ne restez plus ainsi, ne restez pas dehors!

Si Lamartine se souvient d'une scène, d'un paysage qu'il ne peut revoir, il le reproduit, il le décrit avec abondance et limpidité, avec tendresse: ainsi *Milly*, ainsi son *Lac*, ainsi les souvenirs de Jocelyn. Je prendrai encore dans le recueil de *Yarrow revisited* un endroit. C'est un souvenir qu'a le poète d'un site de la Clyde, qu'il a visité autrefois, et que quelque circonstance, dans son second voyage, l'empêche de revoir. Wordsworth analyse son regret; il est près de s'affliger d'abord, puis il se dit, comme Coleridge retenu dans son bosquet de tilleul, qu'il y a moyen d'éluder le regret, de le racheter par la mémoire, par la pensée. C'est un véritable sonnet psychologique, fait pour plaire à Reid, à Stewart, à M. Jouffroy. Nous essaierons de le rendre:

LE CHATEAU DE BOTHWELL.

Dans les tours de Bothwell, prisonnier autrefois,
Plus d'un brave oubliait (tant cette Clyde est belle)
De pleurer son malheur et sa cause fidèle.
Moi-même, en d'autres temps, je vins là; — je vous vois

Dans ma pensée encor, flots courans, sous vos bois!
Mais, quoique revenu près des bords que j'appelle,
Je ne puis rendre aux lieux de visite nouvelle.
— Regret! — Passé léger, m'allez-vous être un poids?...

Mieux vaut remercier une ancienne journée
Pour la joie au soleil librement couronnée,
Que d'aigrir son désir contre un présent jaloux.

Le Sommeil t'a donné son pouvoir sur les songes,
Mémoire; tu les fais vivans et les prolonges;
Ce que tu sais aimer, est-il donc loin de nous?

Lamartine réfléchit volontiers les objets en sa poésie, comme une belle eau de lac, parfois ébranlée à la surface, réfléchit les hautes cimes du rivage; Wordsworth est plus difficile à suivre à travers les divers miroirs par lesquels il nous donne à regarder sa pensée. Aussi l'un est populaire, relativement à l'autre qui a eu peine à se faire accepter, à se faire lire. Jocelyn, parlant aux enfans du village, ou à ses paysans, trouve de faciles et saisissables paraboles; le poète de Rydal-Mount a plutôt le don des symboles : voilà en deux mots la différence (1). Dans son dernier recueil, Wordsworth, comme Lamartine, se montre accessible aux progrès futurs de l'humanité; et à son âge, et poète comme il est de la poésie des bois, des lacs, de la poésie volontiers solitaire, son mérite d'acceptation est grand. Il a fait un majestueux sonnet à propos des *paquebots à vapeur, canaux et chemins de fer*, tous ces *Mouvemens* et ces *Moyens*, comme il les appelle, qui, en tachant passagèrement les graces aimables de la Nature, sont pourtant avoués d'elle, et reconnus sous leur fumee comme des enfans légitimes, gages de l'art et de la pensée de l'Homme; et le Temps, le Temps saturnien, toujours jaloux, joyeux de leur triomphe croissant sur son frère l'Espace, accepte de leurs mains hardies le sceptre d'espérance qu'ils lui tendent, et leur sourit d'un grave et sublime sourire. On sent dans ce magnifique sonnet ce qu'il en coûte à la noble muse druidique des bois, à la muse des contemplations et des superstitions solitaires, pour saluer ainsi ce qui ravage déjà son empire et la doit en partie détrôner; c'est presque une abdication auguste : je m'en attendris comme quand Moïse a sacré Josué et salue le nouvel élu du Tout-Puissant, comme quand Énée, par ordre du Destin, s'arrache à la Didon aimée, pour fonder la ville inconnue. Il obéit, il se hate, mais il pleure, *lacrymæ volvuntur inanes*. Ces pleurs, amère et vaine rosée, à la face du héros

(1) Un de nos amis qui vit en Bretagne, et qui a voué au poète anglais un culte singulier, M. Morvonnais, a fait sur ses œuvres un travail d'analyses, de traductions en vers et de considérations philosophiques, dont la publication nous semble fort à désirer pour une plus ample divulgation parmi nous de cette rare et haute poésie.

ou du poète, répondent à merveille à ce qui vient d'être dit de l'austère sourire du Temps,

... And smiles on you with cheer sublime.

Lamartine en son nom, ou par la bouche de Jocelyn, a moins de peine à se résigner. Non seulement il accepte, mais il célèbre, mais il se réjouit, mais il marche l'un des premiers, et l'étoile au front. La parabole de *la Caravane*, qui terminera heureusement cette comparaison avec Wordsworth, va nous offrir trente vers qui ne me semblent pouvoir être surpassés, pour l'expression et pour l'idée, en aucune poésie :

La caravane humaine un jour était campée
Dans des forêts bordant une rive escarpée,
Et ne pouvant pousser sa route plus avant,
Les chênes l'abritaient du soleil et du vent;
Les tentes, aux rameaux enlaçant leurs cordages,
Formaient autour des troncs des cités, des villages,
Et les hommes épars sur des gazons épais
Mangeaient leur pain à l'ombre et conversaient en paix.
Tout à coup, comme atteints d'une rage insensée,
Ces hommes se levant à la même pensée,
Portant la hache aux troncs, font crouler à leurs pieds
Ces dômes où les nids s'étaient multipliés;
Et les brutes des bois sortant de leurs repaires,
Et les oiseaux fuyant les cimes séculaires,
Contemplaient la ruine avec un œil d'horreur,
Ne comprenaient pas l'œuvre et maudissaient du cœur
Cette race stupide acharnée à sa perte,
Qui détruit jusqu'au ciel l'ombre qui l'a couverte !
Or, pendant qu'en leur nuit les brutes des forêts
Avaient pitié de l'homme et séchaient de regrets,
L'homme continuant son ravage sublime
Avait jeté les troncs en arche sur l'abîme;
Sur l'arbre de ses bords gisant et renversé
Le fleuve était partout couvert et traversé,
Et poursuivant en paix son éternel voyage
La caravane avait conquis l'autre rivage.
C'est ainsi que le temps, par Dieu même conduit,
Passe pour avancer sur ce qu'il a détruit;
Esprit saint ! conduis-les comme un autre Moïse
Par des chemins de paix à la terre promise ! ! !...

Lamartine ou Jocelyn, comme on le voudra, a un optimisme serein et supérieur, qui, dans la réalité de tous les jours, pourrait ne pas se vérifier aisément, mais qui reprend son courant général de vraisemblance à mesure que la sphère s'épure et que l'horizon s'élargit. Dans la région où Jocelyn habite, à la hauteur de Valneige, le mal cesse par degrés; les miasmes des villes expirent et se dissipent dans cet air vif des sapins et des mélèzes. Il y a de la douleur toujours (car l'homme la traîne partout), mais moins de vices; et tandis qu'en bas, dans les foules, nos pas se heurtent, tournent souvent sur eux-mêmes, et finalement se découragent, de loin, d'en haut, aux yeux du pasteur et du poète, s'aperçoit mieux peut-être la marche constante de l'humanité sous le Seigneur.

Il y aurait pour nous de quoi discourir sur *Jocelyn*-poème longuement encore. Nous n'avons pas touché les détails du voyage à Paris, et plus tard ceux de la maladie, de la confession, de la mort et de l'ensevelissement de Laurence. Et dans les intervalles, que d'endroits engageans, que de sources murmurantes à chaque pas, au bord desquelles nous pourrions, comme à ce sommet de Glencroe, *tomber d'un cœur reconnaissant!* mais les propos entre amis doivent eux-mêmes prendre fin, si doux qu'ils soient. Un dernier trait seulement. Pour ceux qui aiment l'homme dans Lamartine (et le nombre en est grand), Jocelyn doit avoir une valeur biographique ou du moins psychologique bien précieuse. Le bon et tendre curé a existé sans doute, je le crois; mais ce qui est sûr, c'est que le poète a fait mainte fois confusion de son ame et de sa propre destinée avec lui. Jocelyn n'est bien souvent que Lamartine à peine dépaysé, ayant légèrement *romancé* et poétisé ses souvenirs, ayant reporté de quelques années en arrière son berceau, comme cela plaît tant à l'imagination et au cœur; car l'enfance d'ordinaire est si belle, si fraîche en nous de souvenirs, qu'on s'arrangerait volontiers pour avoir vécu homme durant ce temps. J'ai comparé autrefois (1) Lamartine enfant à l'Edwin de Beattie; mais qu'avons-nous besoin d'analogies et de conjectures? Nous avons Jocelyn aujourd'hui; nous avons une révélation presque directe sur l'une des plus divines organisations de poète qui aient été accordées au monde, sur une des plus nobles créatures.

SAINTE-BEUVE.

(1) Article biographique sur Lamartine, *Revue des Deux Mondes*, octobre 1832.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

29 février 1836.

L'élévation de M. Thiers au poste éminent de président du conseil et de ministre des affaires étrangères est la conséquence forcée des actes de sa vie entière. M. de Broglie et M. Guizot sont allés rejoindre dans le gouffre tous les amis de M. Thiers qui ont été successivement sacrifiés depuis dix ans à sa dévorante ambition. Maintenant, M. Thiers se trouve seul au faîte. La France assiste à ce spectacle curieux avec une sorte de nonchalance et de désœuvrement, qui atteste le peu d'intérêt qu'elle prend à ce singulier revirement politique.

Personne, et M. Guizot ainsi que M. de Broglie moins que personne, n'a dû s'étonner de la nouvelle défection de M. Thiers. Nous croyons qu'en lui-même, M. Guizot ne bâtissait pas de grands projets d'avenir sur la fidélité politique de M. Thiers; il sait aussi bien que qui que ce soit, que M. Thiers ne tient pas plus aux hommes qu'aux principes, et il n'ignorait pas, que d'un jour à l'autre, M. Thiers devait se séparer de lui. Peut-être la séparation lui a-t-elle paru un peu brusque, mais c'est que le jour était venu sans doute où ceux qu'on nomme doctrinaires ne pouvaient plus être utiles à son crédit. Ce jour-là M. Thiers les a traités comme il traite, dans son histoire, les puissances tombées, et il a passé à celle qui s'élève.

Au milieu de son triomphe, M. Thiers n'est pas toutefois sans quelques embarras. Depuis qu'il est à la tête d'un ministère formé de sa main, il est occupé à chercher, avec tout le discernement qui lui est propre, les forts et les puissans, pour accommoder ses principes aux leurs et pour leur apporter quelques convictions à leur usage; mais cette puissance que M. Thiers cherche avec tant de soin, semble s'effacer et se cacher malignement, comme pour lui faire pièce. Où donc est la majorité? demande partout M. Thiers; à droite, à gauche, au nord, au couchant? Ou est-elle? que je la serve et que je l'adore. Mais la majorité est sourde, elle ne se montre nulle part, ou plutôt elle est partout, et M. Thiers ne sait plus à qui entendre. Sera-t-il homme de juillet, comme en 1830? Passera-t-il au tiers-parti, dont il a déjà écrémé la surface pour nuancer son ministère? ou bien se fera-t-il de nouveau doctrinaire? Peu lui importe. Il a des discours et des professions de foi au service de tout le monde. Mais, au nom du ciel, ne le laissez pas dans cette incertitude, et ne le placez pas plus long-temps, comme il l'est aujourd'hui, entre le centre gauche et le centre droit, une main sur la large épaule de M. Arago, et l'autre dans la main fidèle de M. Berryer, dont l'étreinte ressemble à un coup de grace. Cette position ne peut se supporter; M. Thiers demande qu'on le délivre et qu'on le fasse passer de l'un ou de l'autre côté, n'importe de quel côté!

En jetant un coup-d'œil sur cette chambre vraiment renouvelée par la manière inattendue dont elle se groupe, M. Thiers a cru voir quelques têtes de plus du côté de la gauche, et déjà il insiste moins sur la nécessité de continuer le ministère du 13 mars et celui du 11 octobre. M. Thiers a pris le parti d'être en ce moment un ennemi de l'aristocratie et des priviléges, et *le Constitutionnel* s'est chargé de le présenter comme un homme de juillet, qui sort enfin le front levé de sa longue captivité doctrinaire, durant laquelle il a été forcé de sacrifier aux faux dieux, et de voter, le cœur déchiré, les lois de septembre, l'état de siège, et toutes les mesures de rigueur qui ont marqué cette fatale époque, mais qui vient maintenant, le rameau d'olivier à la main, tout réparer tout apaiser, et qui brûle d'embrasser ses frères dont il a été séparé si long-temps. *Le Constitutionnel* en verse des larmes d'attendrissement.

Permis à M. Thiers d'attendrir *le Constitutionnel* et ses sensibles abonnés, et de se présenter à eux sous la face qu'il lui convient le mieux de prendre à cette heure; mais n'est-ce pas dépasser un peu le but, et dépenser trop d'habileté en un jour que de faire représenter M. Guizot et M. de Broglie, ses deux collègues d'hier, comme des aristocrates furieux et ne rêvant que le rétablissement de la monarchie de Louis XIV?

M. Thiers n'aurait-il vécu six années dans l'intimité de M. de Broglie et de M. Guizot, que pour les connaître si mal? En vérité, il y a quelques dupes ici, et nous craignons que ce ne soient les nouveaux alliés de M. Thiers.

M. Guizot est, en effet, un homme de la restauration, c'est-à-dire qu'il a rempli sous la restauration, et à différentes époques, des fonctions publiques, comme ont fait tant d'autres soutiens actuels et sincères de la révolution de juillet; comme eût fait M. Thiers, s'il eût été, en ce temps-là, un personnage connu, considéré, considérable, ou apprécié, si vous aimez mieux. M. de Broglie est aussi, en effet, un homme de la restauration, c'est-à-dire qu'il a figuré, pendant toute la restauration, dans les rangs de l'opposition de la chambre des pairs; c'est-à-dire que ses discours et ses écrits avaient déjà rendu son nom célèbre, et qu'il a fait partie de toutes les associations philanthropiques qui tendaient à l'élévation graduelle de la classe moyenne et à l'amélioration du sort des classes inférieures. Voilà ce qu'a été M. de Broglie et ce qu'il est encore. Il se peut qu'il ne manie pas la parole avec cette flexibilité qui distingue M. Thiers à la tribune, et que l'âcreté de ses principes donne quelquefois une rudesse choquante à ses pensées; peut-être n'entend-il pas l'art de demander des crédits au nom de l'économie, des fonds secrets et des surcroîts de pouvoir au nom de la révolution et de la liberté; mais une haute probité politique le distingue, et ses professions de foi publiques sont l'expression sincère de ses sentimens. Or, M. de Broglie n'a jamais manqué l'occasion d'exprimer son éloignement pour les actes de tous les ministères de la restauration, qu'il a combattus d'ailleurs avec une ténacité qui a quelque mérite, en un rang où il pouvait se livrer à tous les projets d'ambition que M. Thiers n'eût pas manqué de réaliser à sa place.

Pour M. Guizot, il apparaissait, sous la restauration, ainsi que l'homme des communes. On l'accusait d'être un bourgeois de l'essence la plus factieuse, un de ces quarteniers têtus et hardis, qui combattaient l'aristocratie du temps de Louis-le-Gros, qui relevèrent leur caste à force de gravité et de bonnes mœurs, qui s'affranchirent à force de droiture, d'habileté, d'obstination et de courage. Les écrits de M. Guizot sont tous en faveur de la classe bourgeoise; toujours il défend ses droits, toujours il l'admoneste de ne pas se constituer en aristocratie, mais en démocratie forte et vigilante, maintenant l'ordre dans l'état contre l'esprit d'envahissement des grands, et contre l'esprit de désordre de ceux qui ne possèdent pas encore. Pour la classe vraiment inférieure, M. Guizot veut son bien; mais il a, selon nous, un sens faux à son égard. Ses lumières s'effraient trop de ses ténèbres; il ne la regarde pas comme un élément assez actif de la société.

Mais il y a loin de cette erreur à l'esprit de la restauration, et jamais M. Thiers, qui avait tant de moyens d'action dans le ministère de l'intérieur, n'a daigné s'occuper de cette classe de la société, pour laquelle M. Guizot a tant fait par l'organisation des écoles primaires.

Il est vrai que M. Guizot a été l'un des promoteurs les plus violens de l'état de siége, et l'un des auteurs les plus actifs des lois de septembre sur la presse; mais le nouveau ministère accepte tous ces titres d'honneur, et ceux qui adresseraient des reproches à M. Guizot, à cet égard, frapperaient aussi directement sur M. Thiers. Quant à nous, qui n'avons pas ménagé, à ces deux époques, les plus rudes interpellations à M. Guizot, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître que ces deux fautes politiques, dont il s'énorgueillit aujourd'hui sans doute, ainsi que M. Thiers, sont des taches qui affaiblissent, à nos yeux, l'intérêt que sa chûte pourrait nous inspirer.

Mais en réalité, nous cherchons inutilement comment M. Guizot se trouve être aujourd'hui l'homme de la restauration, et M. Thiers l'homme de la révolution de juillet, après un ministère dont nous n'entendons pas approuver les actes, où ils figuraient tous les deux, et où, marchant l'un et l'autre vers la réaction, M. Guizot se trouve avoir toujours été dépassé par M. Thiers.

En 1830, le choix des préfets les plus libéraux fut l'ouvrage de M. Guizot. Les deux ou trois préfets, sortis de l'extrême gauche, qui figurent encore dans l'administration, ont été placés par M. Guizot, pris parmi les anciens amis de M. Thiers, que M. Thiers repoussait déjà, et qui ont eu beaucoup de peine à se maintenir en place sous son administration. Quel a été le dernier choix de M. Thiers? M. Mahul. Et qu'on ne vienne pas nous dire que c'est en faveur de M. Guizot que cette nomination a été faite, elle est tout-à-fait du choix de M. Thiers, de M. Thiers seul, qui n'accordait rien en ce genre à ses deux collègues, de peur qu'on ne le crût dominé par eux. Cette pensée occupait si fort M. Thiers, que, il y a peu de temps, il refusa obstinément de nommer à la sous-préfecture de Sancerre un jeune homme distingué et d'une capacité réelle, estimé de M. Thiers lui-même, et qu'il repoussait uniquement parce qu'il avait le malheur d'entretenir des relations intimes avec M. Guizot.

Qui de M. Thiers ou de M. Guizot voulait l'intervention en Espagne? Qui s'écriait sans cesse dans le conseil qu'il fallait aller, à la tête de cent mille hommes, étouffer la démocratie qui levait la tête en Espagne, et menaçait de pénétrer en France, à travers les Pyrénées? Qui opposa une froide raison et une insurmontable force d'inertie à ces projets de croisade anti-démocratique formés par M. Thiers, si ce n'est M. Gui-

zot? Qui s'opposa, dans la discussion des lois de septembre, à la modification de l'institution constitutionnelle du jury, si ce ne furent MM. de Broglie et Guizot? Et qui l'emporta dans le sens opposé, si ce n'est M. Thiers? Quel autre que M. Thiers a parlé sept heures à la tribune, en faveur de l'hérédité de la pairie? Quel est celui d'entre les membres du cabinet de la dernière quinzaine qui a prononcé le dernier discours, et le discours le plus explicite, contre la conversion des rentes? Quel a été, dans ce même cabinet, l'adversaire le plus acharné de l'amnistie? Lequel traitait le tiers-parti et la gauche avec le plus de dédain? Lequel se refusait à accorder la moindre capacité, le moindre esprit d'affaires aux membres qui siégent de ce côté? M. Thiers dira peut-être que c'est M. Guizot; mais tout le cabinet se lèvera et dira que c'est M. Thiers; et M. Guizot seul le dirait, qu'on en croirait M. Guizot, tout homme de la restauration et tout ministre déchu qu'il soit à cette heure.

Quel aristocrate, bon Dieu! que M. Guizot, qui a traversé toute la restauration, et qui, après avoir rempli plusieurs fois d'éminentes fonctions, est arrivé aux jours de juillet sans avoir accepté ni une sinécure, ni une distinction, ni un titre de noblesse, et qui s'est contenté d'une chaire de professeur, dont il a été destitué à cause de son indépendance! Quand M. Thiers, riche, chamarré de rubans et doté de quelque ambassade, aura quitté le ministère, sa voiture éclaboussera l'aristocrate Guizot, qui, depuis huit jours, va de nouveau à pied dans les rues, pour se rendre de la Chambre à sa modeste petite maison, noble propriété dont l'immense revenu (3000 francs) compose à peu près toute sa fortune. Il est vrai que M. Guizot pourra se consoler en lisant cette page tirée de ses propres écrits, qu'il a oubliée sans doute, et que nous livrons à ses méditations : «Quel homme, en prenant part aux affaires publiques, n'a été amené plus d'une fois à considérer avec tristesse cette fluctuation des sentimens, des existences, des relations, des liens hasardés sur cette mer orageuse? Vainement, le cours du monde nous en offre chaque jour le pénible spectacle, quand une nouvelle épreuve de ce peu de solidité des choses les plus sérieuses vient saisir l'ame, et la pousse à se replier sur elle-même, elle n'est plus tentée d'abord que de s'affliger et de déplorer, avec Bossuet, *ces volontés changeantes*, et cette *illusion des amitiés de la terre qui s'en vont avec les années et les intérêts*. Cependant, lorsqu'elle échappe à ce premier trouble et se relève de son propre mal; lorsqu'elle reporte sa vue sur les causes innombrables de nos maux et la faiblesse de notre nature, tant de convictions opposées et suivies, tant de conduites pures et ennemies, tant d'hommes engagés par l'arrêt du sort ou sur la foi d'une idée, à s'ignorer mutuellement, à se combattre, à se détruire; et au milieu de ces naufrages individuels, dans cette éternelle mobilité

pleine d'une éternelle incertitude, la droiture des cœurs conservant seule, mais conservant toujours ses droits à l'estime.... Alors, si elle ne se console, l'ame se rassure; elle reconnaît notre condition, apprend la justice sans abandonner ses croyances, et se décide à poursuivre dans l'obéissance à ce qu'elle juge la vérité, acceptant avec résignation tous les mécomptes, même toutes les luttes qu'il plaît à la Providence d'imposer à la bonne foi. » (*Du Gouvernement de la France.* Septembre 1820.)

Nous ne tarderons pas à savoir sans doute comment M. Thiers prétend se montrer l'homme de la révolution de juillet, et gagner les votes de la gauche qui lui a fait crédit jusqu'à présent dans de petites questions, mais qui ne lui donnera pas ses voix, sans conditions, dans une circonstance importante, comme serait, par exemple, une demande de crédits et de fonds secrets. Cette demande ne manquera pas de se produire prochainement, car M. Thiers a laissé la caisse du ministère de l'intérieur exactement vide, et même obérée par des engagemens. M. Thiers disait gaiement à M. de Montalivet qui lui remontrait l'état de détresse dans lequel le nouveau président du conseil lui livrait les finances de l'intérieur. — Arrangez-vous comme vous voudrez! — Or, M. de Montalivet n'a qu'une manière de s'arranger, c'est de demander de nouveaux crédits à la chambre. Ces crédits consolideront pour quelque temps le ministère; mais la gauche les livrera-t-elle sans prendre quelques garanties? Se contentera-t-elle de l'assurance donnée par M. Thiers qu'il ne veut rien changer au système suivi jusqu'à ce jour? C'est ce dont il est permis de douter. Et alors que deviendront les déclarations de M. Thiers?

Quant au système extérieur, si l'on veut former quelques conjectures plausibles, il faut bien jeter un coup-d'œil sur la formation et l'origine de ce ministère, et s'arrêter même aux plus minces détails qui ne sont pas sans importance, quand il s'agit d'un ministère formé par M. Thiers.

Le 21, M. Thiers espérait encore faire entrer M. Duchâtel dans le cabinet. Il avait demandé formellement, à M. Guizot, cette *garantie*, c'est le terme dont se servit M. Thiers. — Dans le conseil de ce jour, M. Thiers avait déclaré nettement et sans ambages, que les doctrinaires avaient perdu la majorité dans la chambre, et qu'il était temps de se séparer d'eux. Chargé par le roi de former un nouveau cabinet, il ne pouvait accepter cette mission, si importante et si urgente en même temps, si MM. de Broglie et Guizot ne le déliaient de l'engagement qu'il avait contracté avec eux, et s'ils ne lui promettaient de ne pas le combattre dans la chambre. L'engagement de M. Thiers lui fut remis, non sans un sourire ironique, et on lui promit de ne pas le combattre, s'il suivait, ainsi qu'il l'annonçait, le système de gouvernement adopté depuis le 11 octobre. Ce fut alors que M. Thiers demanda une garantie, un ôtage, et cet ôtage, c'était M. Du-

châtel. Toute liberté fut laissée à celui-ci par ses collègues, mais il refusa d'accepter le ministère des finances ou tout autre ministère dans la nouvelle combinaison. M. Thiers comprit toute la valeur de ce fait, et il se tourna ailleurs; nous ne saurions dire où.

Il semble que ce soit vers la gauche; mais si sa démarche était franche, M. Thiers trouverait au-dessus de lui des obstacles à cette conversion. D'abord, la gauche accepterait-elle une alliance avec la Russie, compliquée des chances d'une rupture avec l'Angleterre, dans le cas d'une guerre d'Orient; l'alliance russe avec tout ce qui s'y rattache, l'abandon absolu, même moral, de la Pologne, la sainte-alliance, la compression violente de tous les principes qui pourraient l'inquiéter, tout 1815 enfin avec son cortége de frayeurs et d'humiliations? Le moyen, s'il vous plait, de rattacher cette alliance aux principes de l'homme d'état de juillet! C'est là cependant la base du ministère de M. Thiers; c'est la pensée qui l'a porté au ministère des affaires étrangères, et qui a causé tant de démarches, tant de pas et de visites à Mme la princesse de Lieven et à Mme la duchesse de Dino; car le ministère *populaire* de M. Thiers a été édifié par les mains blanches et aristocratiques de ces deux nobles dames. Il y a deux mois environ, une entrevue eut lieu pour la première fois entre Mme la princesse de Lieven et M. Thiers à un dîner donné tout exprès par M. de Werther, ambassadeur de Prusse. La princesse et l'ambassadeur firent valoir avec beaucoup de sens et d'esprit à M. Thiers la force qu'il tirerait, pour ses vues, de leur alliance, les appuis qu'elle lui donnerait en Europe, le pas de géant qu'il ferait dans l'aristocratie, la facilité qu'il aurait à s'emparer du ministère des affaires étrangères, qui le séduisait tant; on s'appuya de l'autorité de M. de Talleyrand, qui, depuis son retour de Londres, a cessé d'être enthousiaste de l'alliance anglaise, et qui garde d'ailleurs une rancune profonde au cabinet anglais actuel. On ne parla pas sans doute de la joie qu'éprouverait M. de Talleyrand à marier, non pas seulement l'Autriche et la Russie avec la France, mais la fille de Mme de Dino avec le prince Esterhazy. Peu de jours après, la princesse dîna pour la première fois chez M. Thiers. Ce dîner fut une affaire; on avait tant parlé de Mme de Lieven, on avait tant remarqué son absence aux soirées du ministère de l'intérieur! Ce fut un triomphe. L'appétit prodigieux de Mme la princesse de Lieven, qui a passé en proverbe en Angleterre et en Russie, fut admiré comme un excès de bonnes manières qu'on s'efforça d'imiter; et depuis ce temps, M. Thiers eut des relations suivies avec ce diplomate célèbre. Au bal de M. Dupin, on a remarqué que Mme de Lieven s'était emparée de Mme Thiers, tandis que M. de Pahlen escortait le nouveau président du conseil. Ce sont là de vulgaires détails, mais ils servent à caractériser les faits.

L'alliance avec la Russie est un système comme un autre. C'est à la chambre à savoir si elle veut abandonner le système de la triple alliance pour adopter celui-ci. Avant peu, on verra que le ministère actuel se base, à l'extérieur, sur cette pensée. Nous ne disons pas que cette pensée s'exprimera nettement et qu'elle sera formelle. Nullement. M. Thiers se trouve entre le roi, qui a créé le vaste projet d'une coalition constitutionnelle pour balancer la puissance des états despotiques, et M. de Talleyrand, qui, soit par un motif, soit par un autre, se montre aujourd'hui dégoûté de l'alliance anglaise, qui a été le rêve de toute sa vie. M. Thiers agira en cette circonstance comme il agit dans la chambre, où il dit à la gauche qu'il est le représentant de la révolution, et au centre qu'il est l'homme du 11 octobre. Ailleurs il dira : « J'ai toujours été contre l'alliance anglaise. Tandis que vous y poussiez dans la chambre des pairs, sous la restauration, j'écrivais que la Méditerranée est un lac français, comme l'a dit Napoléon, et qu'il ne faut pas y souffrir la domination de l'Angleterre. » Et en plus haut lieu : « Ne suis-je pas pour l'Angleterre? N'ai-je pas travaillé avec M. de Broglie à consolider cette alliance indispensable à la prospérité de la France? » Tout ceci nous présage, dans les chambres et hors des chambres, un grand accord de vues de la part du nouveau ministère!

Quant à l'union intérieure des ministres, elle nous semble plus difficile encore. Déjà M. Thiers a mandé les chefs de division de deux ou trois ministères, et leur a intimé ses ordres souverains, au mépris de toutes les idées reçues en matière de hiérarchie. Nous doutons que M. de Montalivet soit homme à supporter de pareilles prétentions. M. Thiers se rappelle sans doute que Casimir Périer faisait attendre dans son antichambre le président de la chambre des députés. Il est vrai que ce n'était pas M. Dupin.

Le nouvel opéra de Meyerbeer, *les Huguenots*, a été représenté hier. Il est impossible, à une première audition, de juger une partition de cette importance, qui a été écoutée religieusement, et dont nous rendrons compte dans le plus grand détail. Les deux derniers actes nous ont semblé surtout dignes de l'auteur de *Robert le Diable*. Pour ce qui est de la mise en scène de cette grande composition, nous devons dire qu'elle est

mesquine. Nous avions blâmé, dans le temps, les retards de *la Juive*, causés par les lenteurs des forgerons et des armuriers qu'employait avec profusion M. Duponchel, alors simple directeur des costumes de l'opéra, qu'il faisait dessiner par de jeunes et habiles peintres. M. Duponchel est devenu plus modéré dans ses goûts depuis qu'il puise dans sa propre bourse. Ainsi, nous avons reconnu, au premier acte (et nous défions qu'on nous démente), la décoration du premier acte de *Gustave*, déguisée par quelques écussons, et au quatrième acte, un bal intérieur du ballet de *l'Orgie*, que M. Duponchel a aussi fait déguiser par quelques ornemens de mauvais goût. De compte fait, sur cinq décors, M. Duponchel en a créé trois nouveaux, et quant aux costumes, nous en avons remarqué un grand nombre repris du troisième acte de *la Tentation* et d'autres opéras. Est-ce pour agir ainsi que M. Duponchel reçoit une subvention de 630 mille francs ?

VOYAGE SUR LE DANUBE DE PEST A ROUTCHOUK PAR NAVIRE A VAPEUR, ET NOTICES DE LA HONGRIE, DE LA VALACHIE, DE LA SERVIE, DE LA TURQUIE ET DE LA GRÈCE, par M. J. Quin, traduit de l'anglais par J.-B. Eyriès (1).

Ce livre fort modeste et fort curieux a obtenu un grand succès en Angleterre. L'auteur se met si peu en scène, qu'il n'a même point fait connaître les motifs de son voyage. Il présente sur la Turquie et la Grèce plusieurs observations politiques, qui dénotent un esprit judicieux et élevé. M. Quin s'embarqua à Pest, ville toute moderne, bien bâtie, et de fait capitale de la Hongrie, tandis que Presbourg en est la capitale nominale. Aucun fleuve n'est plus sinueux que le Danube. Il abonde en portions de rives saillantes, qui, vues d'une certaine distance, ressemblent à des promontoires, et sont d'un effet très pittoresque. Les eaux du fleuve trois étaient alors tellement basses, que le bateau à vapeur toucha deux ou fois le fond naturel du fleuve. Au-dessous de Koubin, plusieurs groupes d'îles diminuent le caractère majestueux que le Danube conserverait sans cela depuis Semendria jusqu'aux frontières de Valaquie. Ces îles sont très bien boisées en osiers et en arbrisseaux toujours verts, offrant

(1) Librairie d'Arthus Bertrand, rue Hautefeuille.

un asile sûr à des oiseaux aquatiques de toutes sortes. — Quelquefois un aigle solitaire traversait la voûte azurée en gagnant les montagnes, qui se montraient comme une ligne blanche à l'horizon. La surface unie du Danube réfléchissait toute la voûte du ciel; l'image du soleil, prêt à nous quitter, se plongeait sur les eaux, où elle paraissait comme une colonne perpendiculaire de lumière. —

Voici maintenant le portrait d'une femme valaque, que le voyageur rencontra près de Moldava. « Elle portait un court mantelet de laine blanche, sous lequel était une robe de calicot imprimé, dont on n'apercevait que la partie qui dépassait le bas du mantelet par derrière; une chemise très propre en toile de lin était plissée sur son sein, au-dessous duquel étaient attachés un joli tablier de basin et un jupon de toile. Nulle espèce de chaussure ne cachait ses pieds, qui auraient pu servir de modèle à Phidias. Les femmes bulgares portent leurs cheveux d'un brun foncé, tombant en tresses sur leurs épaules, et ornés de petites pièces d'argent. Elles sont vêtues de tuniques de laine fine, marquées d'une croix rouge sur la poitrine gauche, pour faire voir qu'elles sont chrétiennes, et par conséquent non sujettes à l'obligation d'être enveloppées d'un voile. »

Le second volume s'occupe de Constantinople, de la Grèce et de l'Italie.

La traduction est claire, facile et exacte. M. Eyriès est, avec M. de la Renaudière et M. Walckenaër, un des hommes qui s'occupent aujourd'hui le plus sérieusement d'études géographiques. Ce nouveau produit de son activité de traducteur suffirait au besoin pour le prouver.

— Nous nous fesons un plaisir d'annoncer la publication des deux premiers numéros de l'*Université catholique*, qui avaient été devancés et annoncés dignement par un discours préliminaire de M. l'abbé Gerbet, où se retrouvaient, dans un cadre savant, toutes les qualités philosophiques, ingénieuses et affectueuses, de cet écrivain. Indépendamment des articles de littérature et d'histoire ecclésiastique, l'*Université catholique*, fidèle à son titre, a commencé sa série de travaux scientifiques : M. Margerin a débuté par des considérations sur la géologie. M. de Villeneuve-Bargemont a abordé la question à la fois économique et chrétienne du paupérisme. Parmi des écrivains dont la collaboration ne nous est pas jusqu'ici ou ne nous restera pas, nous l'espérons, étrangère, M. de Cazalès a donné une introduction du cours de littérature qu'il professe à Louvain; et M. de Montalembert a communiqué l'introduction d'une histoire de sainte Élisabeth de Hongrie qu'il prépare depuis long-temps. Ce morceau étendu,

qui remplit la plus grande partie du second numéro de l'*Université catholique*, offre un tableau savant, animé, du XIIIe siècle; la foi du catholique, appuyée d'un savoir neuf et profond, et servie d'une noble éloquence d'écrivain, colore cette peinture; c'est un préambule d'un beau présage pour l'ensemble de la publication que M. de Montalembert se décidera, nous le désirons bien, à ne plus différer.

— Mme Desbordes-Valmore vient de publier, sous le titre de: *le Salon de lady Betty* (1), de charmantes esquisses de la vie anglaise, une suite de récits variés et dramatiques.

(1) Librairie de Charpentier, rue de Seine; 2 vol. in-8°.

F. BULOZ.

HOMMES ILLUSTRES

DE

LA RENAISSANCE.

II.

THOMAS MORUS.[1]

VII.

Thomas Morus chancelier d'Angleterre.

26 décembre 1529. — 2 mai 1533.

Les évènemens de l'histoire générale de l'Angleterre, auxquels se rattache la vie publique de Thomas Morus, n'étant pas de mon sujet, je n'ai point à retracer la disgrace de Wolsey, ni les circonstances, assez compliquées, qui l'accompagnèrent. Il suffira de dire que l'administration qui remplaça le cardinal fut l'ouvrage d'Anne de Boleyn, laquelle y fit entrer son père, et que ce fut proprement le ministère du divorce et du nouveau mariage. Wolsey, d'abord opposé à l'un et à l'autre, puis, par amour de sa place, et par la crainte du danger qu'il courait en la perdant, réconcilié faiblement avec cette double intrigue, Wolsey avait succombé pour ne l'avoir

(1) Voyez la livraison du 1er mars.

pas toujours voulu et pour n'y avoir pas réussi après s'y être entremis. On cherchait qui pouvait le remplacer dans le titre et les fonctions de chancelier, le seul poste dont le roi n'eût pas disposé dès l'abord en formant la nouvelle administration. On ne voulait plus d'un homme d'église; Wolsey avait dégoûté de ces sujets de deux maîtres, qui presque toujours vendaient l'un à l'autre. « Je crois bien, disait l'évêque de Bayonne, ambassadeur de France à Londres, que les prêtres ne toucheront plus aux sceaux. » Henry en était las; outre qu'un haut dignitaire ecclésiastique eût été déplacé dans une administration nommée contre le pape, et dont le chef réel, dit malignement le même évêque, « était par-dessus tout mademoiselle Anne. » Le roi jeta les yeux sur Thomas Morus, qui fit la faute d'accepter, en homme habitué à se laisser pousser où on avait besoin de lui, et à recevoir son ambition même de la main d'autrui. On le choisit à deux fins, d'abord pour conjurer le parlement, avec qui l'on allait avoir de grands demêlés, ensuite pour attaquer sa conscience par sa reconnaissance. Il entra dans le ministère, avec une opinion arrêtée contre le divorce qui devait en être l'unique affaire, espérant peut-être que le roi serait guéri de sa fatale passion par l'impossibilité d'y convertir son royaume. Aussi bien, une première fois, Henry avait cessé un moment de voir Anne de Boleyn, et témoigné le désir de revenir à la reine.

Morus apportait aux affaires un esprit fatigué et une ame profondément triste. Au dehors, les guerres entre la France et l'Empire, les progrès de la réforme, les déchiremens de l'Allemagne; au dedans, cette malheureuse question du divorce, le remplissaient de soucis et de pressentimens. Un jour qu'étant à Chelsea il se promenait avec Roper sur les bords de la Tamise, il prit tout à coup le bras de son gendre, et lui montrant le fleuve : — « Il y a trois choses que je voudrais voir arriver, fils Roper, dussé-je à ce prix être mis dans un sac et jeté dans cette rivière. — Quelles sont donc ces choses, dit Roper, pour lesquelles vous donneriez votre vie? — Écoutez-moi, fils : en premier lieu, je voudrais qu'au lieu de la guerre qui divise en ce moment tous les princes chrétiens, nous eussions la paix universelle; en second lieu, que l'église du Christ, en ce moment déchirée par les hérésies, rentrât dans l'unité de la foi catholique; en troisième lieu, que le mariage du roi, qui cause tant de discussions, fût, pour la gloire de Dieu et la tranquillité de tout le monde, mené

à bonne fin (1). » Sur cette question du divorce et du mariage il s'était toujours abstenu de donner une opinion formelle, encore plus par charité chrétienne que par prudence; mais comme il avait une conscience où chacun pouvait lire et entendre sans qu'il parlât, Roper comprit bien ce que signifiait ce vœu discret d'une *bonne fin*.

C'était la première fois qu'on voyait les sceaux d'Angleterre donnés à un homme qui n'était ni noble ni prélat. Il fallut justifier cette nouveauté. Ce fut le duc de Norfolk, chef nominal du nouveau conseil, et chargé en cette qualité d'installer Morus, qui se chargea de montrer par combien de vertus et de savoir le nouveau chancelier compensait le desavantage de son peu de naissance et de son état de laïc. Il fit cette remarque, qui n'était pas sans habileté, dans un parlement où le mariage de Henry comptait de nombreux opposans, que le monarque avait voulu, par le choix de Morus, témoigner à la chambre des communes qu'il savait bien trouver sur ses bancs à qui confier des fonctions réservées jusque-là aux évêques et à la noblesse. Morus répondit par d'humbles remerciemens. « Il avait été forcé, comme sa majesté se plaisait à l'avouer, d'entrer à son service et de devenir courtisan. De toutes les dignités dont on l'avait comblé, la dernière et la plus haute de toutes était celle qu'il avait le moins désirée et qu'il acceptait avec le plus de répugnance. Mais telle était la bonté du roi qu'il tenait compte du dévouement du moindre de ses sujets, et qu'il récompensait avec magnificence, non-seulement ceux qui en étaient dignes, mais ceux même qui n'avaient pour tout mérite que le désir d'en être dignes. » Ces paroles, semblables en apparence à celles de tous les ambitieux qui semblent se résigner à ce qu'ils ont le plus envié, ces paroles étaient sincères et nobles dans la bouche de Morus, et peut-être y avait-il dans cette phrase, où il prenait le roi en témoignagne de sa résistance à sa propre fortune, une vague prière de ne pas trop lui demander pour des fonctions acceptées surtout par obéissance.

Son langage fut sublime de convenance et de courage, lorsque, se retournant vers le siége où il allait s'asseoir, et d'où Wolsey était tombé, il dit avec une émotion qui passa dans toute l'assemblée :

« Mais quand je regarde ce siége, et que je considère quels grands personnages s'y sont assis avant moi; quand surtout je me

(1) Life of sir Th. Morus, by his grandson.

rappelle l'homme qui l'a occupé le dernier, son étonnante sagacité, son expérience consommée, quelle fut sa haute fortune pendant quelques années, et comment il finit par une chute si triste, mourant sans honneur et sans gloire, j'ai quelque raison de regarder les dignités humaines comme choses de peu de durée, et la place de chancelier comme beaucoup moins désirable que ne le pensent ceux qui m'en voient honoré, car c'est une tâche si difficile de suivre un tel homme pas à pas, et de mériter les éloges qu'on a donnés à son esprit, à sa prudence, à l'éclat de ses talens, que je dois paraître, eu égard à lui, comme la lumière d'une chandelle quand le soleil est couché. Et de plus, la chute soudaine et inattendue d'un tel homme me montre, par une leçon terrible, qu'un tel honneur ne doit guère me flatter, et que l'éclat de ce siége est peu propre à m'éblouir les yeux. C'est pour cela que j'y vais monter comme dans une place pleine de travail et de dangers, dépourvue de tout honneur véritable et solide, et dont il faut d'autant plus craindre de tomber que l'on tomberait de plus haut. Et en vérité, je trébucherais dès le premier pas si je n'étais soutenu par la bonté du roi et rassuré par les marques d'estime que je reçois de vous. Sans cela ce siége ne me sourirait pas plus qu'à Damoclès l'épée suspendue sur sa tête par un crin de cheval, lorsque assis sur le trône de Denys, tyran de Syracuse, il s'oubliait dans la bonne chère d'un festin royal. Au reste, j'aurai toujours devant les yeux, d'une part, que ce siége sera pour moi honorable, glorieux, si je remplis mes devoirs avec zèle, diligence et fidélité; d'autre part, qu'il peut arriver que la jouissance en soit courte et incertaine : or, mon travail et ma bonne volonté devront m'assurer la première chose; l'exemple de mon prédécesseur m'édifiera sur la seconde. Qu'on juge maintenant combien doivent me plaire et la dignité de chancelier et les éloges du noble duc (1). »

Ce fut un spectacle touchant de voir, dans le palais de Westminster, les deux plus grandes chambres du royaume, celle de la justice du banc du roi, et celle des lords, présidées, l'une par le père, et l'autre par le fils. Le père de Morus était alors âgé de quatre-vingt-dix ans. Tous les jours, avant d'aller remplir sa charge, le chancelier demandait à genoux la bénédiction du vieillard, lequel eut le bonheur de mourir, son fils étant encore en charge, et sans que

(1) Life of sir Thomas Morus, by his grandson.

ses derniers momens fussent troublés par la crainte de cette chute à laquelle le successeur de Wolsey se tenait prêt.

A peine Morus fut-il en possession de sa charge que le roi vint lui en demander le prix. Ce prix, c'était de se prononcer pour le divorce. Henry usa d'adresse. Au lieu d'exiger une adhésion immédiate, il se contenta de recommander la matière à ses méditations, comme s'il se fût agi, non pas d'ouvrir à la maîtresse le lit de la femme légitime, mais de mettre d'accord le Lévitique avec saint Paul. Morus, qui comprit où en voulait venir le roi, se jetant à ses genoux, le pria de lui continuer ses bonnes graces d'autrefois, ajoutant que rien au monde n'avait été si sensible à son cœur que de ne rien trouver dans cette affaire où sa conscience lui permît de satisfaire sa majesté. Il lui rappela le serment qu'il lui avait fait tenir, en le prenant à son service, de penser d'abord à Dieu, et, après Dieu, au roi, ce qu'il avait toujours fait et ferait toujours. Henry, déconcerté, le releva, et, cachant son dépit sous des paroles de bienveillance, il lui répondit très gracieusement que, s'il ne pouvait pas, en conscience, le contenter sur cela, ses services lui seraient toujours agréables en toute autre chose; il ajouta que tout en prenant, sur cette question, les avis de ceux de ses conseillers dont les consciences pouvaient s'accorder avec son sentiment, il lui garderait sa faveur accoutumée, et ne le troublerait plus de ce sujet. Morus, un moment délivré, se concentra dans les devoirs judiciaires de sa charge. Il n'assistait jamais aux conseils où s'agitait la redoutable question du divorce, et ne prenait aucune part à la direction générale des affaires, abaissant cette haute position de chancelier que Wolsey avait élevée au niveau du trône, se mettant à l'ombre, dérobant derrière le magistrat affairé le catholique austère de qui l'Angleterre attendait une opinion, s'effaçant, s'annulant, comme s'il eût senti qu'il s'était laissé placer trop haut pour que la neutralité lui fût permise dans une question qui agitait toute l'Europe. Mais Morus était un de ces hommes qui ne peuvent pas se cacher, et dont la conscience, ayant long-temps réglé celle du public, ne peut se taire dans les momens graves sans être interpellée de toutes parts. Il allait être trahi par l'estime de toute l'Angleterre, et, quoiqu'il n'eût laissé rien voir de sa pensée, il était à croire que l'opinion publique, habituée à y lire, ne permettrait pas au roi de ne pas s'inquiéter de son silence. Tel était le malheur de sa

position que ce silence même, loin de diminuer la responsabilité morale de Henry, comme c'était le charitable désir de Morus, bon chrétien et sujet fidèle, fut plus nuisible au roi qu'une opposition déclarée, par toutes les interprétations sévères qu'en donnait le public. La faute de la position devint le crime de l'homme.

Le soin presque exclusif que Morus donna aux affaires purement judiciaires de la chancellerie rendit à la justice publique l'activité qu'elle avait perdue sous Wolsey, lequel n'était ni un juriste, ni un homme de détail. Les procédures qui s'éternisaient sous son administration, plus brillante que solide, furent reprises et menées avec vigueur par Morus. Le nouveau chancelier mit à flot toutes les affaires laissées en suspens, et donna une impulsion forte et utile à tous les corps de la judicature, lesquels s'étaient relâchés, faute d'un contrôle supérieur. Comme magistrat, nul ne porta plus loin que lui les vertus de sa profession, probité, intégrité, vigilance. Dans des temps réguliers, où la promptitude et la sûreté des jugemens auraient été comptées comme l'un des plus grands biens dans un vaste état, l'administration de Morus eût été assez utile et assez glorieuse pour qu'on lui reconnût le droit d'être neutre sur toute autre chose. Mais, dans l'état des esprits et de la civilisation d'alors, son application aux affaires spéciales de sa place ne fut pas appréciée, et nul ne lui en tint compte, si ce n'est peut-être quelques clients qui languissaient après une décision, et qu'il retira des mains de la justice subalterne. La nation, qui l'attendait ailleurs, ne le crut pas dispensé du plus parce qu'il faisait le moins, et, comme il arrive, on ne lui sut pas gré d'avoir rendu des services qu'on ne lui demandait pas.

Dans les cas où la loi et le bon sens étaient d'accord, Morus montrait la seule qualité qu'on exige du magistrat : à savoir la promptitude. Dans ceux où le bon sens était blessé par la loi, il tempérait l'une par l'autre. Dans les cas imprévus, il avait une sorte d'équité ingénieuse, à la manière de Salomon, plus piquante qu'élevée, et marquée, si cela peut se dire, d'un peu de sauvagerie. On en citait des traits qui reportent l'esprit aux temps antiques. Un joli chien, volé à une pauvre femme, avait été vendu à lady Morus. La véritable maîtresse de l'animal, ayant su où il était, se présenta devant le chancelier, alors en pleine audience, et se plaignit de ce que lady Morus retenait son chien. Le chancelier fit aussitôt appeler sa

femme. Il prit le chien dans ses mains, et faisant placer lady Morus au haut bout de la salle, à cause de son rang, et la pauvre femme au bas bout, il leur dit à toutes deux d'appeler le chien. L'animal, entendant la voix de sa première maîtresse, courut aussitôt à elle; alors Morus dit à sa femme qu'elle s'en consolât, car le chien ne lui appartenait pas. Mais comme celle-ci réclamait contre ce jugement, le chancelier acheta le chien à la pauvre femme trois fois sa valeur, ce qui mit tout le monde d'accord.

N'étant encore que sous-sherif de la Cité de Londres, il avait remarqué, en assistant aux sessions de Newgate, un vieux juge qui grondait toujours les pauvres gens dont on avait coupé la bourse, disant que c'était leur faute si l'on voyait tant de voleurs aux assises. Morus envoya chercher un des plus habiles coupeurs de bourse de la prison de Newgate, et lui promit de parler pour lui s'il voulait enlever la bourse du vieux juge, à l'audience du lendemain. Le voleur consentit à tout. Le lendemain, au commencement de la séance, son affaire est appelée. Il dit qu'il est sûr de prouver son innocence, si on lui permet de parler en particulier à l'un des juges. On lui demande lequel. Il désigne le vieux censeur des gens volés. A cette époque, on portait sa bourse suspendue à la ceinture. Pendant que penché à l'oreille du juge, il l'amusait par des aveux, il lui coupe habilement sa bourse, et revient à sa place avec beaucoup de solennité. Morus, prenant alors la parole, demande aux juges de vouloir bien faire l'aumône à un pauvre diable qui était là, accusé sans doute de vagabondage. Lui-même donne l'exemple. Tous les juges mettent la main à leur bourse. Le bonhomme, ne trouvant pas la sienne, s'écrie qu'on la lui a volée, qu'il l'avait sur lui quand il s'est mis à son banc. — « Eh quoi! dit plaisamment Morus, est-ce que vous accuseriez quelqu'un d'entre nous de vous avoir volé? » — Le bonhomme commençant à se fâcher, Morus fait appeler le filou, lui reprend la bourse, et la rendant au vieux juge : « Je puis vous conseiller, dit-il, d'être moins sévère pour les pauvres gens qui se laissent couper leur bourse, puisque vous-même vous ne savez pas garder la vôtre en pleine audience (1). »

Outre ses devoirs judiciaires, Morus continuait en son nom la polémique religieuse qu'il avait engagée sous un nom supposé avec

(1) Life of sir Th. Morus, by his grandson, p. 37 et 177.

Luther. Divers ouvrages de doctrine l'avaient signalé depuis ce débat au ressentiment des réformés. Avant son élévation au poste de chancelier, il avait publié une réponse ingénieuse et pleine de verve à un ouvrage contre les moines, qui avait pour titre la *Requête des pauvres*. Ceux-ci se plaignaient dans ce livre que les charités qui leur devaient revenir fussent dévorées par les moines fainéans. Ils opposaient les besoins des vrais pauvres à la grasse oisiveté de ces pauvres de nom, et, poussant l'attaque jusqu'au saint-siége, ils prétendaient que les papes étaient condamnables, puisqu'en n'ouvrant le purgatoire qu'à ceux qui faisaient des dons, ils en excluaient les ames des pauvres tant affectionnés du Christ. La réponse de Morus était une sorte de contre-requête *des ames du purgatoire*. Il y décrivait les souffrances de ces ames, et le bien que leur faisaient les messes des moines. Il défendait avec beaucoup de preuves la croyance au purgatoire que la *Requête des pauvres* mettait en doute. Il importait à l'avocat des moines de sauver le purgatoire, dans l'institution duquel ceux-ci jouaient le rôle d'intermédiaires entre les ames rachetables et Dieu. Morus fut réfuté. Il riposta. La prose anglaise y gagnait, à défaut d'autre résultat solide. Morus la manie dans ces écrits avec fermeté, vivacité, quelquefois avec éclat, et, sous ce tissu de phrases longues, chargées d'incidentes, manquant de proportion et de grace, on voit se former cet idiome anglais dont la liberté fera une des plus belles langues politiques qu'aient parlées les hommes.

Depuis cette première querelle, la dispute était devenue plus générale. Des réformés anglais, retirés à Anvers pour échapper à la justice sévère dont les conciles armaient les évêques, inondaient l'Angleterre de livres et de pamphlets où tout le catholicisme romain était bouleversé. L'un des plus hardis, Tyndall, avait fait grand bruit par un ouvrage qui touchait avec scandale à tous les points de la foi. Morus, alors chancelier d'Angleterre, entama avec lui une polémique qui ferait la matière de six volumes. Une moitié seulement parut pendant qu'il était chancelier; l'autre ne fut écrite et publiée qu'après sa sortie de charge. Les questions y étaient traitées avec plus de doctrine, de profondeur et de sévérité, que dans la *Requête des ames du Purgatoire*, ouvrage qui sent plus la plaidoirie que la théologie. Quoiqu'on retrouve dans la réfutation du livre de Tyndall ce sel grossier, cette ironie plus vive que délicate, et ces

inévitables bons mots dont Morus farcit tous ses ouvrages, une certaine colère s'y fait sentir, sourde et cachée; et, pour parler comme Érasme, la superstition s'y montre déjà plus que la foi. C'en est fait, Morus n'est plus libre. Il commençait à se passionner plus contre les hommes que pour la cause, ce qui n'était qu'un signe trop certain que cette belle et noble intelligence allait glisser de la foi dans le fanatisme. Morus était arrivé à cette limite suprême du raisonnement, où l'idée de contraindre ses adversaires par la force se mêle à l'idée de les convertir par la raison, et où il semble que la main qui tient la plume soit impatiente de prendre la hache. Il était chancelier d'Angleterre et l'homme le plus puissant du royaume après le roi : allait-il être tenté de déployer la force? allait-il se souiller par des meurtres? L'humilité de plus en plus croissante du chrétien n'allait-elle être pour Morus, comme pour tant d'orthodoxes impitoyables, qu'un leurre de la conscience qui cache à l'homme l'orgueil de son esprit? La postérité devait-elle dire de Morus, assassiné juridiquement par Henry VIII, que, comme il avait tiré l'épée, il devait périr par l'épée? Mais ne précipitons pas le récit.

C'est dans les courts instans de relâche que lui laissait sa place de chancelier, accrue à dessein, comme je l'ai remarqué, de mille devoirs inconnus à ses prédécesseurs; c'est la nuit, dans le temps pris sur son sommeil, que Morus écrivait ses réponses à Tyndal. Elles étaient fort lues et fort goûtées. Morus s'y dédommageait-il secrètement, par d'ardentes professions d'orthodoxie catholique, du silence qu'il gardait sur la légalité religieuse du divorce, et n'était-il pas bien aise qu'on devinât, par l'intégrité de sa foi sur tous les autres points, ce qu'il devait penser sur le seul point particulier où il se tût? Ou bien voulait-il, en se renfermant dans les choses de pur dogme, se faire libérer de toute compétence en une matière mêlée de politique, et, par ses immenses travaux, comme magistrat et comme antagoniste des protestans, faire croire à l'Angleterre qu'il ne pouvait pas avoir un avis dans une affaire qu'il n'avait pas le temps d'étudier? Quoi qu'il en soit, l'impression générale qui resta de ses écrits, fut que l'homme qui savait si bien lire au fond des choses sacrées, était le seul capable de résoudre les contradictions des textes, dans la question du divorce. Plus Morus faisait d'efforts pour échapper à la compétence que lui défé-

rait l'Angleterre, plus l'Angleterre lui trouvait de titres à l'avoir, et de droits à s'en emparer. Placé entre deux tyrans impitoyables, le roi et l'opinion, l'un qui voulait sa honte, l'autre qui lui imposait une désobéissance glorieuse, Morus ne dut-il pas penser pour la première fois à s'en délivrer par le martyre?

Sa place de chancelier, la plus riche de tout le royaume, entre les mains d'un homme qui en eût accepté tous les petits profits détournés et illicites, comme présens et épices de cliens, cette place, volontairement réduite par Morus au traitement qu'il recevait du roi, l'avait laissé pauvre comme auparavant. Les évêques d'Angleterre, pour la plupart ardens catholiques, et dont quelques-uns même avaient usé contre les hérétiques des lois portées par les conciles, se cotisèrent pour offrir à Morus une somme de huit mille livres (1). C'était, disaient les prélats, une faible récompense des services qu'il rendait à l'église et des longues veilles qu'il dépensait à ses ouvrages. Morus reçut la députation des évêques avec de grands témoignages de reconnaissance; mais il ne voulut pas de leur argent. « Ce n'était pas, leur dit-il, une petite consolation pour lui que des hommes si savans et si sages voulussent bien être satisfaits de ses *pauvres mérites,* mérites dont il n'acceptait de récompense que de Dieu seul, à qui tout d'abord il en fallait rendre graces. Il remerciait leurs seigneuries d'une si grande marque de bonté et d'amitié; mais il les priait de ne pas s'offenser, s'il n'acceptait pas leurs présens. » Les évêques voulurent offrir quelque chose à lady Morus et aux enfans. « N'en faites rien, milords, s'écria le chancelier; j'aimerais mieux voir jeter tout cet argent dans la Tamise, que moi ou quelqu'un des miens nous en prissions un sou. Votre offre me fait le plus grand honneur, milords; mais j'estime si fort mon plaisir et si peu mon intérêt, que, pour beaucoup plus d'argent que vous ne m'offrez, je ne voudrais pas avoir perdu le repos de tant de nuits passées dans ces travaux. Et pourtant, ajouta-t-il avec tristesse, je voudrais voir tous mes ouvrages brûlés et tout ce travail jeté au vent, si je pouvais obtenir à ce prix-là que toutes les hérésies eussent disparu. »

Henry VIII, autrefois le frère d'armes de Morus dans la défense de la papauté, ne pouvait guère lui savoir gré de son zèle catholique

(1) Life of sir Th. Morus, by his grandson, p. 174.

depuis qu'il s'était tourné contre le pape. Les choses n'en étaient pas encore venues au point où elles en vinrent plus tard, quand on vit saint Thomas de Cantorbéry accusé de lèse-majesté, et ses os, célèbres par trois siècles de miracles, enlevés de leur châsse, et brûlés en place publique; mais c'était déjà hautement déplaire au roi, que de soutenir l'orthodoxie catholique dans un moment où le chef de cette orthodoxie était brouillé avec lui. La place n'allait plus être tenable pour Morus. Ne pouvant le faire parler, Henry voulait du moins le compromettre par son silence, en amenant une épreuve où ce silence ne pût être qu'une révolte ouverte ou qu'un acte de lâcheté. Il convoqua le parlement pour lui demander le subside de noces. Mais, avant d'obtenir l'argent, il fallait d'abord détruire l'effet d'un bref du pape, publié récemment en Flandres, et par lequel il était défendu à tous les archevêques, évêques, cours ou tribunaux, de rendre aucun jugement dans l'affaire du divorce. Il fallait répondre au bref par la lecture des consentemens extorqués aux universités de Cambridge et d'Oxford sur la légalité du divorce, et vanter le zèle d'hommes pour la plupart intimidés ou corrompus. C'était là l'épreuve où l'on attendait Morus. Il fut forcé, comme président de la chambre des lords, d'aller aux communes, avec un cortége de nobles et d'évêques, lire ces adhésions arrachées ou vendues, et en faire l'éloge comme d'opinions spontanées. Il s'acquitta de sa charge froidement, avec solennité, mais sans rien laisser pénétrer de sa pensée. Ce n'était ni de la révolte ni de la soumission, et Morus avait tiré sa conscience du piége que lui tendait Henry. Toutefois, ce rôle était trop équivoque pour un homme de tant de droiture, et cette épreuve trop menaçante pour que Morus la regardât comme la dernière. Il songea donc à se démettre des sceaux.

Il s'en ouvrit au duc de Norfolk, qui était de ses amis jusqu'à ce qu'il fût de ses juges, et il le pria de communiquer sa résolution au roi, alléguant quelques infirmités qui le rendaient incapable des fatigues de son office. Le duc, pensant qu'il y avait plus de péril à sortir qu'à rester, essaya de le faire changer d'avis. Il lui parlait en ami, car il n'y allait pas encore de sa sûreté à se tourner contre lui, et il voulait sincèrement le voir rentrer dans les bonnes graces du roi. Morus fut inflexible. Toutefois, pour éviter jusqu'au bout l'apparence d'une guerre, il pria le duc d'obtenir du roi qu'il lui fût

permis de venir remettre les sceaux entre les mains de sa majesté, voulant ainsi se montrer obéissant et fidèle jusque dans un acte que la cour allait qualifier de désertion.

Henry reçut les sceaux avec grace, et fit à Morus beaucoup d'éloges et de remercîmens pour tous ses bons services. Il ajouta qu'en considération de ces services et de *ceux qu'il pouvait encore attendre de lui*, Morus ne manquerait pas de trouver dans le roi, soit en ce qui toucherait son honneur, soit en ce qui toucherait sa fortune, un bon et gracieux maître; promesses assez semblables à celles qu'il fit à sa maîtresse Anne, en la prenant pour femme, quelques mois après la démission du chancelier! Le même sort attendait ceux qui avaient la faveur de cet homme et ceux qui avaient sa disgrace, et c'est sur l'échafaud qu'il mettait d'accord les rivaux qui s'étaient disputé la première. Anne avait été la plus ardente ennemie de Morus; elle porta sa tête sur le même billot.

Morus, après avoir obtenu du roi une sorte de pardon pour l'acte le plus honnête et le plus ferme de sa vie, se sentit si soulagé et si libre d'esprit, qu'il reprit tout à coup sa gaieté et cette humeur particulière par laquelle il tirait des sujets de plaisanterie des choses les plus sérieuses. Cela se montra dans la manière dont il annonça sa démission à lady Morus. C'était un samedi que l'ex-chancelier avait été reçu par le roi. Le lendemain, qui était un dimanche et un jour de fête, peu de personnes sachant encore ce qui s'était passé, il alla entendre la messe dans l'église de Chelsea avec sa femme, ses gendres et ses enfans. C'était l'usage, la messe finie, qu'un des gentilshommes de milord chancelier alla trouver lady Morus à son prie-dieu et la prévînt que le chancelier était sorti. Cette fois, ce fut Morus lui-même qui vint en personne au prie-dieu de sa femme, et qui lui dit, en faisant une profonde révérence et tenant son bonnet à la main : « S'il plaît à votre seigneurie, milady, de vous en venir, milord chancelier n'est plus ici. » Celle-ci ne comprit rien à ces paroles, et crut que c'était quelqu'une de ses plaisanteries accoutumées; mais Morus, prenant un ton triste, lui dit qu'il n'était que trop vrai qu'il venait de quitter sa charge, et que le roi avait bien voulu accepter sa démission. Après un moment de douloureux silence, le caractère l'emportant : « Chansons, chansons, que tout cela! s'écria-t-elle. Et que comptez-vous donc faire, monsieur Morus? Voulez-vous donc rester au coin de votre feu à

tracer des figures dans la cendre? Croyez-moi, il vaut mieux gouverner qu'être gouverné. »

Il y eut une conversation sur ce ton aigre jusqu'à la maison de Chelsea, que Morus croyait posséder pour la première fois. Lady Morus était une femme mondaine, et pour qui descendre du rang de femme du chancelier d'Angleterre au triste rôle de mère de famille dans la maison d'un homme disgracié, était un coup mortel. Elle blâmait donc avec amertume la conduite de son mari, qui n'avait jamais songé, disait-elle, étant chancelier, à pourvoir ses enfans, et qui quittait sa charge sans se soucier de leur avenir, préférant son loisir à sa famille. Morus, pour rompre ce sujet, se mit à critiquer sa toilette et à railler la pauvre femme du peu de soin qu'elle prenait de sa personne. Cela arrêta court lady Morus, qui, oubliant la démission pour ne penser qu'à ce nouveau grief, se tourna vers ses filles, et leur renvoyant le reproche, se plaignit qu'elles n'eussent pas remarqué ce qui manquait à sa toilette. Les filles répondirent qu'elles n'y voyaient rien à reprendre. « Eh quoi! dit Morus en riant, ne voyez-vous pas que le nez de votre mère est un peu de travers? » Lady Morus ne tint pas à ces derniers mots, et, quittant brusquement son mari et ses filles, elle rentra seule à la maison (1).

Dans toute cette raillerie, qu'on ne trouvera peut-être pas de très bon goût, parce que c'est par l'imagination, cette faculté de l'esprit humain qui varie sans cesse dans ses délicatesses et ses répugnances, que nous en pouvons apprécier la convenance, dans ce long jeu de mots, il semble que Morus n'élude la douleur que par l'ironie. Le rire qui blesse les autres ne vient jamais d'un cœur gai.

Bientôt il rassembla tous les officiers de sa maison, dont plusieurs étaient de bonne famille et gens de mérite, et il leur dit qu'il ne pouvait plus les garder, quelque désir qu'il en eût; mais que, s'ils voulaient bien lui faire savoir quelle carrière ils se proposaient de suivre, ou si leur dessein était de s'attacher à quelque noble personnage, il ferait tous ses efforts pour les placer à leur contentement. Ceux-ci, les yeux en larmes, répondirent qu'ils aimaient mieux le servir pour rien que d'autres pour les plus beaux traitemens. Morus les consola, et après quelques jours, il les plaça tous très convenablement, les uns chez des évêques, les autres chez des lords.

(1) Life of sir Th. Morus, by his grandson, p. 186.

Il donna sa barge à milord Audeley, qui lui succéda aux sceaux, et avec sa barge les huit rameurs. Il fit présent de son fou Patenson au lord-maire de Londres, à condition qu'il serait le fou de la maison et non de l'homme, et que chaque année il appartiendrait au nouveau lord-maire : disposition singulière qui prouve que les fous étaient des objets de luxe plutôt que de goût, puisqu'ils pouvaient ainsi appartenir successivement à plusieurs maîtres. Or, il n'y a pas apparence que plusieurs maîtres s'accommodassent des folies du même fou.

Sa maison licenciée, il s'occupa de faire descendre le train de sa vie au niveau de ses ressources. Il appela devant lui tous ses enfans et leur demanda leurs conseils, et s'ils pensaient qu'avec le peu qui lui restait de bien il pouvait continuer de les garder avec lui, comme c'était son plus cher désir. Les voyant tous silencieux et aucun ne donnant un avis : « C'est donc moi, leur dit-il, qui vous ouvrirai mon cœur là-dessus. J'ai passé tour à tour par le régime d'Oxford, par celui de l'école de la chancellerie, puis par Lincolns' Inn, puis par la cour du roi, depuis la condition la plus humble jusqu'aux plus hautes dignités de l'état. De tout cela, il ne m'est resté guère plus de cent livres sterling de revenu annuel. Si donc nous voulons rester ensemble, il faut que chacun y mette un peu du sien. Mais voici mon conseil : ne nous laissons pas tomber tout d'abord au régime d'Oxford, ni à celui de l'école de la chancellerie. Commençons par la diète de Lincolns' Inn, dont s'accommodent très bien des personnes de grand mérite, distinguées et d'un âge avancé. Si nos ressources n'y suffisent pas, l'année suivante nous nous rabattrons jusqu'au régime d'Oxford, dont se trouvent à merveille certains pères et docteurs très âgés et très doctes, qui y vivent dans des entretiens continuels. Si cela même est encore trop pour nos bourses, eh bien! nous irons la besace au dos, tendant la main ensemble, avec l'espoir que quelque ame charitable nous fera l'aumône, et nous chanterons devant la porte de chacun un *Salve Regina!* De cette sorte nous ne nous séparerons point et nous nous consolerons mutuellement. »

La première chose que fit Thomas Morus, rentré dans la vie privée, fut de se préparer un tombeau. Il y fit transporter les cendres de sa première femme et attacher sur la muraille, au-dessus, une feuille de marbre noir sur laquelle on grava cette singulière

épitaphe, composée par lui, en manière de brève histoire de sa vie.

« Thomas Morus, de la ville de Londres, né d'une famille qui n'était pas noble, mais honorable, quelque peu versé dans les lettres, ayant plaidé pendant une partie de sa jeunesse, et rendu la justice dans sa ville en qualité de sheriff, fut appelé à la cour par l'invincible roi Henry VIII, — le seul de tous les rois qui ait eu la gloire, jusqu'alors inouie, d'être appelé à juste titre le défenseur de la foi, rôle qu'il remplit doublement avec l'épée et avec la plume; — admis dans son conseil, créé chevalier, trésorier et bientôt après chancelier de Lancastre, enfin, par une étonnante faveur de ce prince, chancelier d'Angleterre. Dans l'intervalle, il fut choisi par le sénat du royaume (la chambre des communes), pour être orateur du peuple (assez hardie explication du titre de *Speaker*), ambassadeur du roi en différens pays, et, en dernier lieu, adjoint en qualité de collègue, dans l'ambassade de Cambray, au chef de la légation Cuthbert Tunstall, alors évêque de Londres et bientôt après de Durham; le monde n'a pas aujourd'hui un homme plus savant, plus sage, ni meilleur (1). — Il (Morus) vit avec joie un résultat où il contribua, comme ambassadeur, les traités refaits entre les plus puissans monarques du monde, et la paix, si long-temps désirée, rendue à l'univers; puissent les dieux l'affermir et la rendre éternelle!

« Quam superi pacem firmant, faxintque perennem!

« Durant cette carrière d'emplois et d'honneurs, où il se conduisit de telle sorte que son excellent roi voulut bien ne pas être mécontent de ses services, et qu'il ne fut ni odieux à la noblesse, ni désagréable au peuple, mais *fâcheux* aux voleurs, aux homicides et aux *hérétiques*, son père, Jean Morus, chevalier, l'un des juges du banc du roi, homme civil, agréable, inoffensif, doux, miséricordieux, juste et intègre, alors accablé d'années, mais d'un corps merveilleusement alerte pour son âge, voyant qu'il avait eu assez de jours pour être témoin de l'élévation de son fils au poste de

(1) Tunstall, quoique ayant reçu plusieurs faveurs de Henry VIII, eut le courage de protester contre la prétention du roi au titre de chef spirituel de l'église catholique d'Angleterre. — Lingard, Henry VIII, 258.

chancelier, et pensant qu'il était resté assez long-temps sur cette terre, s'envola plein de joie dans le ciel. Le vieillard mort, son fils, qui, comparé à lui encore vivant, était qualifié de jeune homme, et croyait l'être à ses propres yeux, cherchant ce père qu'il avait perdu, et regardant ses quatre enfans et ses onze petits-enfans, commença à se trouver vieux. Cette disposition fut augmentée par une souffrance de poitrine qui suivit cette perte et qui fut comme un signe des approches de la vieillesse. C'est pourquoi, rassasié de toutes les choses mortelles, il demanda une faveur qu'il avait toujours souhaitée depuis son enfance, celle d'avoir sur la fin de sa vie quelques années libres, pendant lesquelles s'arrachant insensiblement aux affaires de la vie présente, il pût méditer sur l'éternité de la vie future; il l'obtint enfin, — si Dieu seconde ses vœux, — de l'incomparable bonté du plus bienveillant des princes aux mains duquel il résigna tous ses honneurs. Et il s'est fait élever ce tombeau près des cendres de sa première femme, afin de se souvenir de la mort qui fait tous les jours quelques pas vers lui. Et maintenant, pour que ce tombeau n'ait pas été préparé en vain, pour que celui qui doit y reposer ne s'effraie pas de la mort prête à fondre sur lui, mais bien plutôt pour qu'il la recoive avec plaisir de la volonté de Jésus-Christ, et qu'il trouve moins une mort que la porte d'une vie plus heureuse; excellent lecteur, dites une pieuse prière pour lui vivant et pour lui mort (1). »

Il ne faudrait pas conclure du rapprochement de ces deux dates, celle de la sortie de charge de Morus et celle de son épitaphe, qu'il se considérât dès-lors comme un homme mort. Il y aurait de la recherche à le dire. L'historien et le biographe doivent savoir se priver de l'effet fastueux d'un synchronisme pour rester fidèles à la vérité. Beaucoup de chrétiens, à cette époque, faisaient construire leur tombeau de leur vivant, et n'attendaient pas l'approche des catastrophes pour s'occuper de leur mort, dans un temps où la mort effrayait peu, « n'étant que la porte d'une vie plus heureuse. » Mais si ces apprêts funéraires ne prouvent pas nécessairement que Morus se crût menacé, dans un temps prochain, de mourir de mort violente, on ne le voit pas sans un serrement de cœur y préparer à

(1) Il envoya cette épitaphe à Erasme, en lui annonçant sa démission. — Corresp. d'Erasme, 1441-1442.

son insu sa pensée, et, des deux dates fatales, la dernière, 14 juin 1532, être si près de celle de sa mort, 6 juillet 1535!

VIII.

Réhabilitation

On vient de lire, dans l'épitaphe de Morus, cette phrase si expressive : « Il fut *fâcheux* aux voleurs, aux homicides et aux *hérétiques.* » Dans quel sens faut-il entendre le mot *fâcheux?* Est-ce la froide confession d'un catholique austère qui croit n'avoir été qu'un *fâcheux* pour les gens qu'il a fait mourir? ou bien n'est-ce que l'expression exacte et littérale de la conduite de Morus envers les hérétiques? Allons-nous voir un magistrat exagérant par ses passions d'homme privé les lois qu'il est chargé d'exécuter, ou un homme refusant à ces lois toute la rigueur qu'elles demandent au magistrat? C'est là le point le plus délicat de l'histoire de sir Thomas Morus. J'ai fait pressentir suffisamment mon opinion sur ce point par le titre même de ce chapitre. Qu'on me permette d'exposer naïvement par quelles réflexions j'ai été conduit à désirer cette réhabilitation, et par quelle série de preuves je crois pouvoir l'établir. On me pardonnera peut-être ce petit mouvement d'orgueil, orgueil de cœur plutôt que de tête, car j'ai été bien moins heureux de pouvoir contredire avec succès une opinion qui a force de chose jugée que de laver cette noble vie de Morus du crime d'avoir versé le sang.

Morus est un de ces hommes plus solides que brillans, qui frappent l'imagination par une grande unité de caractère. Ils sont faciles à comprendre et à embrasser, parce qu'ils ne varient point, ne flottent point au gré des évènemens, et qu'ils ne se laissent disperser ni par les hommes, ni par les choses. Ils ont plus de force que d'étendue, plus d'esprit que de génie, plus d'opiniâtreté que d'habileté. Leur vie est toute d'une pièce; ils se répandent peu au dehors, mais se tiennent ramassés en eux-mêmes, afin d'offrir moins de prise aux incertitudes; et, soit que leur caractère contienne leur esprit, soit que leur esprit se contente d'un mouvement médiocre et d'une activité ordinaire, ils échappent à ces contradictions où tombent les esprits plus étendus que forts, lesquels donnent au contraire beaucoup au hasard, et, dans les différentes

actions de leur vie, ne sont tout au plus présens qu'aux principales. Comme ils se renouvellent sans cesse, il leur arrive souvent de se contredire, si un tel mot n'est pas trop dur, appliqué à l'homme dont la nature n'est que contradiction et mystère. Tel était Érasme; mais tel n'est point Morus. Sauf dans les dix années données aux lettres et au soin de la fortune, où cet esprit si concentré est un moment mêlé à tout le monde, et plie sous ce vent de réforme et de doute qui soufflait sur toute l'Europe, Morus représente le catholique immuable, restant debout au milieu de la chute de l'église universelle, comme Caton sur les ruines de la vieille république. Plus il avance dans la vie, plus il se retire en lui et se simplifie, plus il enlève de ses actions et de ses pensées aux influences extérieures, plus il se concentre dans sa foi, plus il présente d'unité.

Outre l'ardeur catholique, une autre chose distingue Morus et rend aimable l'austère polémiste de l'église de Rome, c'est la bonté, aussi constante que la foi, et qui devait empêcher la foi de devenir cruelle; une bonté encore plus de réflexion que d'abandon naturel, une sorte d'équité bienveillante, appliquée à toutes les choses de la vie. Dans l'histoire de Morus, l'homme bon et le catholique fervent marchent du même pas, l'homme bon pour tempérer le catholique fervent, celui-ci pour préserver celui-là des faiblesses et des chutes.

C'est sous ce double aspect que Morus m'était apparu tout d'abord, dès mes premières recherches, et c'est encore le catholique inflexible et l'homme bon que je retrouve après toutes mes lectures achevées, dans ce travail si plein de charme où ces mille notes confuses prennent un corps, un visage et une ame que j'aime comme s'ils étaient d'un ami. Plein de mon idée, j'éprouvai au début une de ces angoisses que connaissent, pour avoir passé par là, ceux qui poursuivent dans des recherches historiques la découverte d'une vérité, d'une convenance entre les actions d'un personnage et son caractère, d'une de ces harmonies éternelles de la nature humaine qui se dérobent souvent à une première vue sous les ténèbres des témoignages contradictoires. Où trouver la part de l'homme bon dans ces supplices reprochés à Morus par Burnet, par Voltaire, par Hume, par le grave Mackintosh, si judicieux et si calme, qui explique le reproche, mais qui l'admet? Je relus des choses déjà lues, je repassai par les mêmes traces, sans succès d'abord pour mon idée de prédilection, sinon pour quelques parties acces-

soires de ce travail. J'avais beau tenir compte du préjugé philosophique dans Voltaire et Hume, d'un peu d'incurie et de facilité à s'en rapporter à l'opinion commune dans Mackintosh, de la partialité protestante dans Burnet; les exagérations de chaque commentaire détruisaient-elles nécessairemen le fait qui y donnait lieu? Sans être « plus zélé pour l'église romaine, et plus persécuteur qu'aucun inquisiteur du saint office, » comme le peint l'historien Hume, ni « un barbare qui méritait le dernier supplice pour les cruautés qu'il avait commises étant chancelier, et non pas pour avoir nié la suprématie de Henry VIII, » comme le représente Voltaire, ni « superstitieusement dévoué aux passions et aux intérêts des gens d'église, jusqu'à faire torturer et battre de verges, dans sa propre maison, les hérétiques, avant de les envoyer au bûcher, » comme l'en accuse à regret l'évêque Burnet, copié par tous les historiens postérieurs, Morus ne pouvait-il pas avoir succombé à la tentation de frapper? Le fait lui-même, séparé des commentaires, ne restait-il pas dans sa triste nudité, pour la honte éternelle de l'homme et de la religion qui l'avait perverti jusqu'à en faire un meurtrier?

Dans l'humble vie de l'écrivain, ce sont là des peines d'esprit qui l'attristent, qui le poursuivent jusqu'au milieu des siens, comme s'il s'agissait de quelque proche parent souillé d'une grande faute, et qu'il y eût plus qu'une solidarité morale entre le biographe et son héros. Je portai plusieurs jours le poids de cette incertitude, ne pouvant pas me résoudre à adhérer, même sous la caution d'historiens illustres, à l'opinion qui faisait de mon image aimée un de ces hommes violens et communs dont les révolutions abondent, et du chancelier Morus le sanglant contradicteur de l'utopiste Morus. Enfin, las d'un doute qui devenait presque une souffrance, je commençai à incliner vers une sorte de transaction. Je me dis que, puisque le fait n'était que trop vrai, il ne me restait plus qu'à le dégager de toutes les interprétations passionnées des historiens, et qu'à réhabiliter Morus, non de sa faute, mais des aggravations de leur point de vue personnel, et de la morale particulière au nom de laquelle ils l'accusaient. Déjà je ne fouillais plus dans les vieux livres que d'une main découragée, lorsque je tombai sur le passage suivant de la correspondance d'Érasme :

« Ce fut pourtant une assez grande preuve d'une clémence singu-

lière que, sous sa chancellerie, personne ne perdit la vie pour les nouvelles croyances, quoiqu'il y eût, dans les deux Germanies et en France, de nombreux exemples de gens punis pour ce fait du dernier supplice (1). »

Cette affirmation si positive me rendit toute mon ardeur. J'avais à opposer à Burnet, prélat protestant, écrivain sage, mais intéressé à charger les portraits des persécuteurs de l'église naissante d'Angleterre, le témoignage d'Érasme, mi-catholique, mi-protestant, peut-être d'une parole moins vérace et moins sûre que celle de Morus, mais généralement plus porté à atténuer qu'à mentir, à expliquer qu'à nier, et qui pouvait si bien trouver dans l'entraînement de l'époque, dans les violences matérielles des protestans, dans leur double caractère de rebelles et de novateurs, de quoi pallier les rigueurs de son illustre ami. Érasme était tout près de l'évènement; il avait un commerce suivi de lettres avec Morus et ses amis. Il savait, il devait savoir tout : quel intérêt avait-il à nier un fait de notoriété universelle, lui surtout qui ne nie rien et qui n'affirme pas grand'chose? Burnet, à plus d'un siècle de là, allègue le fait contraire. Où a-t-il pris ses preuves? Il n'en cite aucune. Certes, si ce n'était pas assez des paroles graves d'Érasme pour m'inscrire en faux contre l'opinion commune, c'était assez pour la suspecter. Je recommençai donc mes recherches, je me plongeai de nouveau dans l'in-folio de théologie écrite en anglais qu'a laissé Morus, et que Burnet n'a certainement lu qu'avec distraction, et j'y trouvai sur le fait en litige, et en général sur la nature des croyances religieuses de Morus, les élémens de l'opinion qu'on va lire.

Si l'historien avait le droit de conclure des opinions aux actions, et de ce qu'un homme approuve à ce qu'il a dû faire, certes Morus pourrait avoir commis tous les meurtres judiciaires que lui impute Burnet, et bien d'autres encore. Mais entre la parole et le fait, entre le jugement intérieur de l'homme et l'arrêt exécutoire du magistrat, entre la main qui écrit et la main qui frappe, il y a une distance énorme que l'historien doit voir et apprécier; car ce peut être la distance d'une erreur d'esprit à un crime, d'un abus de logique à un abus de pouvoir, d'une faiblesse à une cruauté. Dans cet in-

(1) P. 1811, AB.

tervalle, qui se dérobe aux mesures ordinaires, il y a la place d'une des plus belles gloires et des plus rares qu'il ait été donné à l'homme d'acquérir, celle d'un logicien qui recule devant sa propre logique, quand cette logique lui dit de verser du sang, et qui préfère son innocence à sa foi.

Les opinions de Thomas Morus touchant l'église catholique devaient l'amener à haïr les dissidens, et cette haine à faire tomber leurs têtes. On va voir par sa profession de foi quel effort dut faire l'homme bon pour triompher du catholique dogmatique, et quelle douloureuse et noble lutte s'engageá en lui, au moment suprême, entre la nature et la loi.

Morus est le catholique de la tradition des conciles, le catholique selon le cœur de saint Thomas, qu'il appelle « la fleur de la théologie (1). » Pour lui, l'église représentée par le pape et les conciles est infaillible; elle ne peut se tromper, ni se méprendre sur le sens des Écritures; elle ne peut perdre la vérité ni faillir dans la connaissance des lois de Dieu; elle connaît tout ce qui est écrit et tout ce qui n'est pas écrit; elle est éternelle, elle durera toujours. Tout ce qui est émané de ses organes légitimes, le pape et les conciles, est venu directement de Dieu. Morus ne fait aucune concession aux catholiques avec amendement, tel qu'était Érasme. Il n'abandonne aucun point de la croyance, parce qu'il sait que c'est rompre la chaîne que d'en détacher un seul anneau. Il défend tout, baptême, communion, vœux, confession, adoration des saints, culte de la Vierge, tous les sacremens, tout, jusqu'à l'eau bénite, jusqu'aux cérémonies qui touchent à la superstition, et sur lesquelles tant de prêtres d'alors croyaient de bon goût et de bonne politique de transiger avec les incrédules. Il défend le purgatoire; il explique la transubstantiation dans le sens rigoureux et traditionnel : « C'est le corps et le sang de Jésus-Christ que nous mangeons et buvons dans l'eucharistie. » Selon lui, la confession est indispensable pour le salut; elle a été instituée par Dieu (2); Dieu est spécialement présent dans la confession. La foi, une foi ardente, exclusive, étendue à tout, surveillant la raison, la traitant en ennemie, anathématisant la curiosité comme une tentation du diable, disant : « Prenez garde

(1) English Works, 679 G.

(2) Ibid., 250 A.

au mot *comment?* ne demandez pas le *comment* dans les œuvres de Dieu; la raison doit s'abdiquer devant la foi (1). » Voilà le catholicisme de Morus. Pensez ce que doit être pour lui un hérétique. On tremble que la puissance de vie et de mort ne tombe aux mains d'un chrétien si absolu! Ajoutez à cette ardeur de croyance la conscience la plus pure qui fut jamais, rien d'humain, rien d'intéressé, rien d'équivoque dans le cœur; la pureté qui fait accomplir froidement à l'ange des œuvres de colère et de destruction; un juge intérieur qui absout d'avance et qui rend toute responsabilité facile et sainte, même celle de tuer son semblable! On frémit à l'idée qu'une sorte d'ivresse de conscience et de vertu ne s'empare du chancelier de l'Angleterre, l'homme le plus puissant après le roi!

En théorie nul n'était allé plus loin que Morus. L'hérésie est le plus grand des crimes (2). L'hérésie, au double point de vue des lois spirituelles et des lois temporelles, est justement assimilée au crime de haute trahison. Dans l'un comme dans l'autre crime, comme en matière de meurtres et de félonie, l'audition des témoins est légale (3). Ainsi, on peut être dénoncé pour crime d'hérésie, et les délits latens d'opinion sont soumis à la même procédure que les crimes matériels. Les hérétiques sont pires que les Turcs, les Juifs et les Sarrazins (4). Le brûlement des hérétiques est légal, nécessaire, juste (5). Le clergé n'a pas tort de livrer les hérétiques au bras séculier, lors même que mort s'ensuit. Les princes sont tenus de châtier les hérétiques, et de même qu'ils ne doivent pas souffrir que leurs peuples soient envahis par les infidèles, de même ils doivent empêcher que ces peuples soient séduits et corrompus par les hérétiques. « Car il y aura, en peu de temps, un double danger; d'abord, que les ames ne soient enlevées à Dieu; ensuite, que les corps ne soient perdus et les biens détruits par la sédition, l'insurrection, les guerres ouvertes, dans le cœur même de leur royaume (6). »

(1) English Works, 1052 G.

(2) Ibid., 866 D.

(3) Ibid., ch. XII de l'Apologie, p. 910 D.

(4) Ibid., 382 GH.

(5) A Dialogue concernynge heresyes, 274 H.

(6) Id., 279 D.

Dans cet épouvantable corps de doctrine sur les hérétiques, il faut discerner deux préoccupations, celle du catholique inquiété dans sa foi et celle de l'officier du pouvoir temporel. Or, on faisait alors dans toute l'Europe une confusion que font et feront toujours toutes les sociétés attaquées par des opinions nouvelles, entre la liberté de conscience et la révolte matérielle. Cette confusion n'était que trop justifiée par les troubles et les malheurs de l'Allemagne, la jacquerie des paysans de la Souabe, les excès des briseurs d'images, et par tant de séditions civiles, suites ordinaires des querelles religieuses. Morus ne separait pas l'idée d'hérétique de l'idée de rebelle; tant d'exemples avaient appris que là où la liberté de conscience était tolérée, on l'avait vu dégénérer bientôt en sédition! Soit que les hommes ne vaillent jamais la cause qu'ils défendent, soit que les plus nobles idées, condamnées à se faire aider par les passions, sans condition et sans choix, aient, pendant la lutte, l'air de crimes, il est certain que, sauf les intéressés, tous les hommes raisonnables du XVIe siècle jugeaient les réformés comme Morus, et que les désordres civils leur dérobaient la moralité et la portée de la cause religieuse. Érasme exprimait la pensée de tous quand il disait que c'était sous des noms religieux la grande querelle de tous les temps, de ceux qui ont contre ceux qui n'ont pas, et qu'approuvant Morus d'avoir fait emprisonner quelques dogmatistes séditieux, il ajoutait ces paroles sévères : « Si on n'eût pas pris ces mesures depuis long-temps, les faux évangélistes se fussent rués sur les coffres et les trésors des riches, et quiconque aurait possédé quelque chose eût été papiste (1). » Les révolutions trompent les esprits les plus justes et les plus sincères, parce que les passions y paraissent au premier rang, et que les idées n'y viennent qu'à la suite de ces ardens auxiliaires. Celui qui les juge le mieux n'est pas toujours celui qui a le meilleur coup-d'œil, mais celui qui en espère le plus. Au XVIe siècle, on n'aperçut pas dans la bataille la profondeur des rangs, mais seulement la première ligne, qui était composée d'aventuriers, d'intrigans et de brouillons, et les adversaires de la reforme ne s'imaginèrent pas que la liberté de conscience vînt derrière la liberté du pillage. Ils firent de la logique qui n'était que de la police.

(1) Corresp., p. 1811 BC.

Outre cette première confusion, Morus en faisait une autre encore avec toute son époque, entre le mal fait aux corps et le mal fait aux ames. Il donnait à ces paroles de l'Écriture : *Dieu a confié à chacun le soin de son prochain*, un sens spirituel, entendant ce soin non du corps, mais de l'ame. Dès-lors les dommages faits à l'ame étaient assimilés à ceux faits au corps, le mal de la contagion religieuse au mal d'une invasion étrangère à main armée, le crime de l'occupation au crime du prosélytisme, enfin, par une extension épouvantable, le droit d'attaquer l'ennemi envahissant le territoire au droit d'attaquer l'hérétique envahissant la conscience (1). Morus chancelier punissait dans un juge le simple soupçon d'hérésie comme un manquement à son devoir, et sur de simples informations secrètes, qu'il regardait comme des preuves suffisantes en cette matière, il lui ôtait sa charge (2). Il voulait bien qu'on avertît les hérétiques, qu'on les réprimandât, mais non qu'on disputât avec eux (3). Comparant l'hérésie à un chancre qui gagne la main qui le touche, il disait qu'aucun homme ne devait avoir le fatal courage de parler souvent à un hérétique, ni de se rencontrer souvent avec lui, « de peur que, comme la peste s'empare de la main du médecin qui veut la guérir, les hommes d'une foi faible ne fussent empoisonnés par l'hérésie à laquelle ils auraient touché (4). »

Telle était sur l'hérésie et sur les hérétiques l'opinion de tous les chrétiens attachés à l'église romaine, de tous les catholiques spéculatifs, comme de tous ceux qui avaient de grands emplois dans les gouvernemens, et, sauf quelques amendemens, de tous les hommes graves qui, comme Érasme et ses nombreux partisans, n'acceptaient pas tout le détail de la pratique imposée ou non désavouée par Rome. Cinq ans après les premières attaques de Luther, tous les hommes de sens étaient bien moins frappés du droit que de l'abus du droit, et de la liberté de conscience que de ses désordres. Ceux qui différaient de l'opinion commune, sur la cause des excès des réformés, s'y rattachaient complétement quant à la gravité de ces excès et à la nécessité de les réprimer. Luther même, par un de

(1) English Works, 277 BBC.

(2) Apologie, 909 D.

(3) Refutation of the frere Barn's Church, 831 G.

(4) Preface of the Answer to the first part of the Lord's supper, 1036 AB.

ces retours qu'il fit si souvent contre sa propre logique, autorisait, en attaquant les briseurs d'images et les nouveaux Jacques de la Basse-Allemagne, la confusion qu'on tendait à faire généralement entre un hérétique et un rebelle, entre la liberté de conscience et l'esprit de sédition. Morus, dans ses opinions si dures sur les protestans, ne faisait donc que donner à la réprobation générale l'exagération et la couleur de son austérité personnelle. L'opinion et la légalité étaient pour lui. Il ne faut pas oublier qu'il y avait des lois et des juridictions établies dans toute l'Europe catholique pour le châtiment régulier de l'hérésie. En Angleterre, où ces lois avaient été de tout temps sévèrement appliquées, et toujours soutenues par l'opinion, à cause de l'ardeur particulière du peuple anglais pour les choses de religion, les premières accusations soumises au jury dans chaque session de la justice de paix, dans chaque session pour les affaires criminelles et d'emprisonnemens, dans chaque session d'appel, étaient les accusations d'hérésie (1).

Outre la justice temporelle, il y avait tout un ordre de lois spirituelles, dont l'application avait été déférée par les conciles aux évêques, et qui attribuait à ceux-ci le droit de connaître des délits de religion, de prononcer des jugemens en forme de bulles, et de livrer les coupables au bras séculier. Quelquefois ces deux justices étaient indépendantes l'une de l'autre, sauf pour les exécutions capitales, où la justice ecclésiastique empruntait toujours la main de la justice civile; le plus souvent la première n'était en quelque sorte qu'un premier degré de juridiction avant d'arriver à la seconde. La justice ecclésiastique paraissait humaine, raisonnable, miséricordieuse, en ce que, jusqu'à la fin, elle permettait au coupable de sauver sa vie en se rétractant. On croyait faire beaucoup en laissant aux dissidens cette chance de salut, parce qu'on n'avait qu'une idée très confuse de la liberté de conscience, et qu'on ne croyait pas qu'un homme pût aimer mieux mourir que se rétracter d'une damnable erreur, à moins de *malice,* nom dont on qualifiait, entre autres crimes, celui de haute trahison. Morus, qui défendit cette justice, ne voyait pas, dans le courage de l'homme mourant pour sa croyance, le noble et sublime entêtement pour une idée, c'est-à-dire le plus haut point de perfection morale de l'homme; il

(1) Apologie, 909 G.

ne comprenait pas dans les autres une vertu pour laquelle il devait lui-même rendre témoignage par sa mort.

Le plus grand nombre des accusations pour crime d'hérésie était porté par les évêques, lesquels rendaient le jugement que la justice civile exécutait. A la première faute, le coupable comparaissait devant l'évêque, qui lui imposait une certaine punition. S'il se rétractait, il était reçu de nouveau dans la faveur et les suffrages de l'église chrétienne. Mais si, après sa rétractation, il retombait dans le même crime, un jugement solennel de l'évêque le rejetait hors de la chrétienté par l'excommunication; et, parce qu'étant excommunié, son commerce pouvait être dangereux dans une société de chrétiens, l'évêque en donnait connaissance au pouvoir temporel, *mais sans exhorter le prince ni aucun autre homme à le frapper de mort.* L'officier de la justice temporelle venait demander le coupable au pouvoir spirituel, *qui ne le livrait pas, mais le laissait prendre par le bras séculier.* » Toutefois, au moment de la mort, s'il demandait à rentrer dans le sein du troupeau, et qu'il donnât des gages certains de repentir, il était absous et réintégré parmi ses frères (1). Malgré l'hypocrisie honnête de ces formules de la justice ecclésiastique, et quoique le bras qui *laissait prendre* essayât de se cacher du bras qui prenait, on voit que ces deux bras appartiennent réellement à la même personne, c'est-à-dire à l'église, et qu'il ne mourait que ceux que l'église avait condamnés.

C'est par cette juridiction particulière des évêques que furent livrés au bras séculier quelques malheureux reformés, environ vers le temps où Thomas Morus fut nommé chancelier d'Angleterre. Cette sévérité était-elle soufflée aux evêques par Henry VIII, lequel avait alors besoin du pape, et cherchait à gagner le Saint-Siége à son divorce par des cadeaux d'argent et par des cadeaux de sang? ou bien n'était-elle que le résultat d'une réaction d'ardeur catholique, causée par les progrès de la réforme en Allemage et les livres brûlans des réfugiés anglais de la Belgique? Quoi qu'il en soit, il est très vrai que quelques victimes furent immolées à l'idole de Rome, dans le même pays où plus tard, au nom du même roi, on devait voir tomber des têtes pour crime de fidélité à Rome; et il n'est pas moins vrai que ces exécutions eurent lieu partie avant,

(1) A Dialogue concernynge heresyes, 276 GH 277 A.

partie après la chancellerie de Morus. Mais c'est par des confusions déplorables de toutes choses, confusion de deux ordres de justices, confusion des époques, confusion des noms, confusion des dates, qu'on a pu charger sa mémoire de supplices où il n'avait pris part, ni dans l'ordre spirituel, ni dans l'ordre temporel, ni de son chef, ni comme exécuteur des jugemens de la justice ecclésiastique. Non, le chancelier Morus n'a pas tué! Non, celui à qui l'opinion, les lois, les exemples plus forts que les lois, la foi la plus ardente et la plus pure d'arrière-pensées humaines, une conscience de saint, auraient pu rendre si facile et si légère la responsabilité d'un meurtre juridique, non, celui-là n'a pas commis de meurtre! Thomas Morus n'a pas tiré l'épée dont il devait être frappé!

Écoutez-le se justifier lui-même dans ce singulier récit, où il se montre dans tout son caractère, noble, ironique, bouffon même, avouant ses duretés comme un homme bon que les opinions, les temps, les circonstances ont endurci, mais qui sent bien qu'il a moins fait que ce qu'il lui était permis et légitime de faire, se livrant naïvement sur plusieurs points, s'accusant là où il croit s'absoudre, se confessant gaiement de choses que la moralité plus douce ou plus relâchée des temps modernes nous a fait trouver cruelles, et, jusque dans le désaveu qui doit réhabiliter sa mémoire, montrant l'imprudence naïve d'un homme dont le sens moral s'appuyait sur la conscience universelle de son époque, qui ne voyait pas de crime à mettre à mort des hérétiques, mais qui ne voulait pas qu'on le chargeât de ce qu'il n'avait pas fait, et se disculpait de rigueurs qu'il avait approuvées dans d'autres, simplement pour rendre hommage à la vérité, non pour se mettre en règle avec le point de vue de Voltaire, de Hume et Mackintosh. L'histoire du XVIe siècle n'a pas de pièce plus curieuse que le fragment qu'on va lire, et si je dis que la découverte de ce fragment m'a pendant quelques jours rendu heureux comme d'un bonheur de famille, on me comprendra et on m'enviera ma chance. Il est tiré de l'*Apologie de Morus,* ouvrage que personne n'avait fouillé jusqu'au bout, parce que le titre trompe, et qu'on n'y rencontre que des choses qu'on n'y voulait point voir, c'est-à-dire d'insipides récapitulations des opinions religieuses de Morus (1). C'est au dernier quart des deux cents colonnes in-folio de l'*Apologie* qu'on lit ce qui suit :

(1) Le temps que j'aurais mis à rendre agréable ce récit, à la fois si triste et si

« Moi-même j'ai beaucoup d'expérience des réformateurs, et les mensonges que plusieurs membres de cette sainte confrérie ont fait et font journellement sur mon compte, ne sont ni petits, ni en petite quantité. Plusieurs ont dit que pendant que j'étais lord chancelier, je faisais, dans ma propre maison, appliquer la torture aux hérétiques que j'interrogeais, et que quelques-uns avaient été attachés à un arbre dans mon jardin et fouettés sans pitié (1). Que ne pourraient dire après cela ces confrères, puisqu'ils ont perdu la honte jusqu'à mentir ainsi? Car, en toute vérité, quoique pour un vol considérable, pour un assassinat, pour un sacrilége dans une église, accompagné de vol des vases sacrés, ou pour le crime d'avoir jeté ces vases avec mépris, j'aie pu faire fouetter certains criminels par les officiers de la prison; quoique en agissant ainsi, et par des peines si méritées, dont aucune d'ailleurs ne leur faisait assez de mal pour laisser de traces, j'aie pu découvrir et réprimer plusieurs de ces *désespérés malheureux* (*desperate wretches*) qui autrement se seraient répandus dans le monde, et y auraient fait beaucoup plus de mal aux honnêtes gens que je ne leur en ai fait à eux; quoique encore une fois j'aie traité de cette sorte des assassins et des voleurs sacriléges, *et quoique les hérétiques soient pires que tous ces gens-là, je n'ai jamais fait subir aucun traitement de ce genre à aucun d'eux, dans toute ma vie, excepté de les tenir bien enfermés;* — sauf à deux pourtant, dont l'un était un enfant, et l'un de mes domestiques, attaché à ma propre maison, et que son père, avant de le mettre chez moi, avait nourri dans les nouvelles doctrines, et fait entrer au service de George Jaye, prêtre, qui, malgré ce caractère, s'est marié à Anvers, et a reçu chez lui les deux religieuses enlevées à leur couvent par John Byrt, dit Adrien, lequel en fit des filles de plaisir.

« Ce George Jaye apprit à l'enfant sa détestable hérésie contre le saint sacrement de l'autel, hérésie que l'enfant, étant entré à mon service, transmit à un autre enfant qui dénonça la chose. Quand

piquant, soit en coupant les phrases, soit en les variant, sans toutefois sortir du sens, j'ai cru devoir l'employer plus utilement à en reproduire, avec toute la clarté possible, les longueurs, les accumulations et les embarras. C'est que ce morceau, écrit par Morus deux ans avant sa mort, a en quelque sorte l'autorité d'un testament. Je devais en garder religieusement la forme, d'ailleurs si semblable, sauf la différence des deux langues, à celle de nos écrivains du XVIe siècle.

(1) Ceci détruit l'assertion de Burnet, répétée par Hume et exagérée par Voltaire.

j'eus reconnu le fait, j'ordonnai à un de mes domestiques de fouetter l'enfant en présence de toute ma maison pour sa propre correction et pour servir d'exemple aux autres.

« L'autre était un homme qui, après avoir donné dans ces doctrines insensées, tomba bientôt dans une folie parfaitement caractérisée. Quoiqu'on l'eût fait enfermer à Bedlam, et que, par le moyen de coups et de corrections, on l'eût rappelé à lui, à peine fut-il mis en liberté que ses vieilles imaginations lui revinrent à la tête. Je fus averti de divers côtés, et par des personnes sûres, qu'on le voyait toujours errer dans les églises, y faisant plusieurs mauvais tours et niches, au grand trouble du bon peuple qui assistait au service divin, et qu'il choisissait pour faire le plus de bruit le moment où le silence était le plus profond, et où le prêtre célébrait le mystère de l'élévation. Et s'il voyait une femme agenouillée devant son banc, la tête baissée dans de pieuses méditations, il se glissait tout doucement derrière elle, et, si l'on n'était pas assez prompt pour l'en empêcher, il relevait ses jupons et les retournait par-dessus sa tête. Étant prévenu de tous ces scandales, et supplié par des personnes très pieuses d'y mettre ordre, un jour qu'il passait devant ma maison, je le fis saisir par les constables qui l'attachèrent à un arbre dans la rue, et le battirent de verges jusqu'à ce qu'il en eût assez, et quelque peu au-delà. Et il paraît que sa raison n'était pas si mauvaise, sauf qu'elle s'en allait lorsque l'on ne la rappelait pas avec des coups. Alors il savait très bien avouer ses fautes, parler raisonnablement, et promettre de mieux faire à l'avenir. Et en effet, graces à Dieu, je n'ai pas entendu qu'on s'en soit plaint depuis (1).

« *Et de tous ceux qui sont jamais tombés dans mes mains pour crime d'hérésie, j'en prends Dieu à témoin, pas un n'a reçu de moi d'autre mal que d'être enfermé dans un endroit sûr, pas si sûr pourtant que George Constantin, nommément, n'ait réussi à s'en échapper*; — SAUF CELA, JE N'AI DONNÉ A AUCUN NI COUPS, NI HEURT QUELCONQUE, PAS MÊME UNE CHIQUENAUDE SUR LE FRONT (2).

(1) On retrouve dans ces paroles, si naïvement cruelles, toute l'inhumanité des idées populaires de cette époque sur les fous. Aujourd'hui, nous sommes meilleurs pour les fous; mais sommes-nous aussi bons qu'était Morus pour les gens raisonnables?

(2) Ce sont des paroles sacrées. Voici le texte anglais :... « Else had neuer any of

« A propos de George Constantin, on a prétendu que la nouvelle de son évasion m'avait jeté dans un accès de fureur épouvantable. Certainement je n'aurais pas voulu qu'il s'échappât, s'il lui eût convenu de rester dans les ceps; mais quand il montra, malgré tout ce qu'on en dit, qu'il n'etait ni assez affaibli par le manque de nourriture pour n'avoir pas la force de casser le ceps, ni si perclus de ses jambes, à force de rester couché, qu'il ne pût escalader légèrement les murs, ni si hebété et abruti par les mauvais traitemens, qu'il ne conservât assez de présence d'esprit pour savoir qu'une fois sorti, il ne lui restait tout bonnement qu'à courir droit son chemin; quand, dis-je, la chose arriva, je n'en étais pas tellement affligé que je ne sentisse qu'il me restait encore assez de jeunesse et de temps pour m'en consoler, ni si fâché contre aucun des miens que je leur disse une seule parole un peu aigre, si ce n'est que je recommandai à mon portier qu'il eût grand soin de faire raccommoder les ceps, et de les fermer à double tour, de peur que le prisonnier n'y rentrât comme il en était sorti. Quant à Constantin lui-même, je ne pouvais en vérité que le féliciter; car je n'ai jamais été déraisonnable au point de me fâcher contre qui que ce soit qui se lève quand il le peut, s'il ne se trouve pas assis commodément.

« Parmi tant de mensonges que les nouveaux frères ont répandus sur les prétendus tourmens que je faisais subir aux hérétiques, ils citent, entre autres, un certain Segar, libraire à Cambridge. Ce Segar, qui demeura quatre ou cinq ans dans ma maison, *sans y recevoir le moindre mauvais traitement, sans y entendre une seule parole dure*, osa rapporter depuis qu'il avait été attaché à un arbre dans mon jardin, et fustigé à faire pitié, et qu'en outre on lui avait serré si fort la tête avec une corde, qu'il en était tombé évanoui et comme mort.

« Tyndall, qui racontait cette histoire à un de mes amis, ajouta que pendant qu'on le fustigeait, ayant aperçu une petite bourse à son justaucorps, dans laquelle ce pauvre homme avait, selon son compte, cinq marcs, je m'en emparai et la cachai sous mes vêtemens. Segar dit qu'il n'avait jamais revu cette bourse ni les cinq

them any stripe or stroke give them, so muche as a fylippe on the forehead. » — Apologie, ch. XXXVI, p. 901-902.

marcs; il dit vrai; il ne les a pas plus vus avant qu'après, lui plus que moi.

« En vérité si je puis augmenter mon bien par des moyens si faciles, il n'est pas étonnant que je sois devenu si riche, comme disait Tyndall à ce même ami, lui affirmant que je ne possédais pas moins de vingt mille marcs, tant en argent comptant qu'en vaisselle et en meubles. J'avouerai franchement que si, en effet, j'ai amassé tant de biens, la moitié au moins n'a pas pu être acquise honnêtement. Ce qui est vrai, c'est que, de tous les voleurs, assassins, hérétiques qui ont passé par mes mains, je n'ai jamais retiré un penny, grace à Dieu, mais bien plutôt j'y ai mis du mien. J'ajoute que si ces gens ou d'autres personnes qui ont porté des causes devant moi, ou qui ont eu affaire avec moi, se trouvent tant appauvries par ce que je leur ai pris, ils ont eu au moins le temps de réclamer (1). »

Frith, que je ne sais quel historien fait brûler par le chancelier Morus, quoique nous voyions Morus, sorti de charge, entamer une longue polémique avec lui, le réfuter et en être réfuté, Frith avait rapporté une prétendue parole de Morus, par laquelle celui-ci aurait dit « qu'il suerait bientôt tout le meilleur sang de son corps. » Il y avait, dit Morus, assez de vérité dans ce propos pour bâtir un infâme mensonge. « Car un jour quelqu'un m'étant venu dire que Frith, — il était alors enfermé à la Tour, — suait sang et eau en écrivant un livre contre le sacrement de l'eucharistie, je témoignai combien j'étais fâché q e ce jeune étourdi prît tant de peine pour une œuvre si diabolique, et combien il était à désirer qu'il eût quelque bon chrétien qui l'avertît du danger que couraient son corps et son ame. J'ajoutai que je craignais bien que le Christ n'allumât pour lui un bûcher dans ce monde, et, après lui avoir fait suer tout le sang de ses veines, n'envoyât tout droit son ame dans les feux de l'enfer. Or loin que, par ces mots, j'aie voulu ou veuille dire, » — Morus n'est plus chaucelier, — « que je le désire, Dieu m'est témoin que pour beaucoup plus qu'on ne pense, je serais heureux de conquérir ce jeune homme au Christ et à la vraie foi et de le sauver de la perte de son corps et de son ame (2). »

Plus loin (3), résumant ses sentimens sur les personnes accusées

(1) Apologie, p. 901, 902, 903.
(2) Ibid., ch. XXXVII, p. 903 CH.
(3) Ibid., ch. XLIX, p. 925 H.

d'hérésie, il dit : « *En ce qui touche les hérétiques, je déteste leur hérésie et non pas leurs personnes, et je voudrais de tout mon cœur que l'une fût détruite et les autres sauvées. Et combien il est vrai que je n'ai pas d'autre sentiment envers qui que ce soit,* — quelque démenti que veuillent me donner les nouveaux frères, professeurs et prêcheurs de vérité, — vous pourriez le voir clairement et pleinement, si vous connaissiez tout ce que j'ai eu de bonté et de pitié pour eux, et tout ce que j'ai fait pour leur amendement, comme j'en pourrais produire des témoignages, si besoin était. »

Se peut-il qu'une confession si explicite, où il y a tant à apprendre sur l'homme et sur le temps, ait été ignorée, ou, si elle a été connue, n'ait pas été comptée au moins comme un témoignage à décharge? De quoi faut-il accuser Burnet, Hume, Voltaire, Mackintosh, qui d'ailleurs se montre doux pour Morus; Lingard, qui reste neutre, et qui omet ce qu'il n'a pas le temps ou le goût d'éclaircir? De mauvaise foi? d'ignorance? d'indifférence? Comment ose-t-on condamner un des plus grands personnages de l'histoire sans l'entendre? Comment charge-t-on la mémoire d'un homme de meurtres qu'il n'a pas commis? Comment dort-on tranquille quand on a jugé sans pièces ni témoignages? Et, pour ne parler que du manque de curiosité, comment passe-t-on à côté d'un caractère si intéressant sans chercher à le pénétrer, à le comprendre, à trouver le lien de ses vertus et de ses fautes? Comment ne montre-t-on de pareils hommes qu'à demi et par un côté, celui par lequel ils sont saisis et emportés par la fatalité commune, et laisse-t-on dans l'ombre d'une incertitude calomnieuse le côté par où ils ont été libres et bons, par où ils ont protesté contre cette fatalité?

Mais sur quelle preuve ai-je osé, humble biographe, casser le jugement de si graves historiens? Sur la parole écrite de Morus? Depuis quand donc la parole d'un accusé est-elle une garantie suffisante de son innocence? — Oh! si la parole d'un accusé tel que Thomas Morus n'était pas un gage de vérité, si l'homme qui va mourir pour l'honneur de sa conscience n'est pas digne de foi quand il se défend d'avoir versé le sang, rien n'est vrai, rien n'est certain, ni du monde extérieur, ni de nous, ni de Dieu, ni de la morale, ni de la conscience, et l'histoire n'est qu'un puéril exercice de bel esprit et de rhéteur. Il faudrait répondre aux sceptiques ce que répondait Morus au *Pacificateur,* espèce d'intermé-

diaire entre les catholiques exclusifs et les catholiques tolérans, auxquels il adressait son *Apologie*. L'orgueil de l'innocence éclate dans ces lignes :

« Maintenant quelle foi le *Pacificateur* va-t-il ajouter à ma parole, donnée dans ma propre cause? En vérité je ne puis le dire, et je n'en ai pas grand souci. Mais je ne doute pas assez de moi-même pour n'être pas convaincu que dans l'opinion des honnêtes gens, où j'aime à croire que je dois le compter, ma parole toute seule, même dans ma propre cause, serait plus crue que le serment de deux membres de la nouvelle confrérie, dans une affaire qui ne les concernerait point (1). »

Le *Pacificateur* répondit à l'apologie de Morus par un livre où, sous le nom de *Salem* et de *Bysance*, deux Anglais réfutaient dans un dialogue les doctrines de l'*Apologie*. Cet homme faisait dans son livre une exhortation à la conquête de la Terre-Sainte (2), par prudence, sans doute, et afin de masquer, par cette ardeur chrétienne, ses attaques quelque peu hardies contre la législation pénale appliquée aux hérétiques. C'était, j'imagine, un esprit de l'école d'Érasme, partisan d'une réforme modérée et d'une certaine tolérance, prudent comme le maître, mais de cette prudence qui pouvait bien n'être qu'un sage emploi du courage, dans un pays où un doute écrit envoyait un homme à la Tour. Le *Pacificateur* se cachait sous l'anonyme : On dit : *Some say*, ce qui lui valut le sobriquet plus burlesque que piquant que lui donnait Morus de M. *Some Say*. Du reste, dans sa réfutation de l'*Apologie*, il ne faisait aucune allusion de doute à la déclaration formelle de Morus sur sa conduite envers les hérétiques, et, ce qui le prouve, c'est que Morus, dans *la Défense de l'Apologie*, ne revient pas même indirectement sur cette déclaration. On le réfutait sur la question de doctrine; mais on ne l'eût pas démenti sur des questions de fait.

Dans cette défense, dont le titre réel est un interminable quolibet (3), dont le titre résumé est la *Débellation de Salem et de Bysance*, Morus persistait à justifier les lois pénales appliquées aux hérétiques, tantôt par des motifs tirés de la grandeur du crime, de

(1) Apologie, ch. xxxvi, p. 902 H.

(2) English Works, 1034 B.

(3) Ibid., 929 BCFG.

la modération des juges chargés d'appliquer ces lois, tantôt par des motifs généraux, par les inconvéniens qui résultaient du changement trop fréquent des lois, par l'impossibilité de faire sortir d'une assemblée de tous les sages réunis une loi pénale dont jamais un innocent n'eût à souffrir (1); principes d'un bon Anglais et peut-être d'un sage politique, mais qui démentaient certains passages de l'*Utopie*, concernant la disproportion des peines aux délits, où le *Pacificateur* avait pu prendre quelques objections contre les idées de Morus. Cet ouvrage, comme tous ceux de Morus, est plus abondant que bien construit et digéré, quelquefois éloquent, quelquefois plus subtil qu'éloquent; l'habitude de la chicane y donne à la bonne foi la plus incontestable un faux air de casuisme. Une prière le termine, prière belle et charitable, où Morus demande à Dieu de pardonner à tous, mais où le disputeur se montre jusqu'à la fin, en exhortant les lecteurs à prier pour les ames du purgatoire, « qui existe réellement, dit-il, et dont le feu brûle comme celui de l'enfer, » quoique moins fort et pendant moins de temps.

Du reste, pas un mot dans cette défense sur les accusations déjà réfutées dans l'*Apologie;* il ne s'y défend, si mes souvenirs ne me trompent, que de l'interminable longueur de ses écrits, dont le critiquaient les protestans, et avec trop de raison.

Je sais bien que toutes les doctrines de Morus menaient droit au meurtre juridique des hérétiques; qu'il n'y avait pas loin de les assimiler, pour le crime, aux assassins et aux voleurs, à les y assimiler par la peine; que l'homme qui approuvait que les évêques d'Angleterre livrassent les hérétiques au bras séculier, dût la mort s'ensuivre, s'associait moralement à ce qu'il ne blâmait pas : je sais que le moins qu'on risque en approuvant ce qu'on ne ferait pas, c'est d'être accusé de lâcheté; je sais que les paroles qui absolvent le juge et le bourreau, sont bien près, à l'apparence, des actions qui tuent;

Mais je sais que Thomas Morus n'a pas tué.

Je sais, pour parler de ce manque de logique, que si l'homme qu'on en accuse, n'a donné à personne le droit de le soupçonner de lâcheté, il ne reste plus qu'à admirer la sublime inconséquence d'un logicien qui, comme chrétien, prend sa part de toutes les respon-

(1) English Works, 1033 F.

sabilités de son église, et ne veut pas d'une innocence qui accuserait ses frères; mais qui, comme homme, s'arrête devant la conclusion de son raisonnement, et descendant en lui-même, se trouble, hésite, et ne frappe point.

Certes, les combats ne durent pas être médiocres dans cette conscience, quand poussé par son zèle austère, par sa logique, par ses apologies des rigueurs de son église, par l'opinion commune qui assimilait le crime d'hérésie au crime de sédition, par les excès des réformés, par la confusion des culpabilités morales résultant de la ressemblance matérielle des délits, par des lois qui lui paraissaient venues de Dieu, par la contagion des bûchers de l'Allemagne et de la France, que sais-je? par un caractère aigri et fatigué, tournant depuis long-temps au fanatisme, et à qui les impatiences devaient être si faciles; quand piqué par les libelles des protestans, attaqué non seulement dans sa foi, mais dans sa vie privée; calomnié, accusé de cruauté et de rapine, livré aux haines et aux risées de tous les réfugiés de Flandre; blessé dans tous ses amours-propres à la fois, dans celui de l'honnête homme, dans celui du polémiste, dans celui de l'écrivain; homme appartenant à cette nature humaine où l'on devait voir un jour des comédiens, devenus proconsuls, mitrailler les villes et décimer les populations par l'échafaud, pour se venger des sifflets d'un parterre; las de tout, malade d'esprit et de corps, tourmenté de je ne sais quel désir de mourir qui dispose mal à respecter la vie d'autrui; depuis long-temps dévoyé et aspirant à la disgrace, pour rentrer dans ses penchans et dans la vérité de sa nature; quand, pour finir, provoqué par tant d'influences à la fois, ayant dans la main de tous les pouvoirs le plus fort et le plus plein de tentations, parce que l'homme qui venge ses opinions peut ne s'y croire que le magistrat suprême qui veille à la sûreté publique; maître en plus d'une occasion de la personne de ses adversaires, il recula devant tant de passions qui donnent la bonne foi, et devant la bonne foi qui absout jusqu'au meurtre!

Il n'est jamais hors de propos d'admirer ce courage, le plus difficile et le plus héroïque de tous, parce qu'à toutes les époques, même dans la nôtre, où, s'il plaît à Dieu, la civilisation et les mœurs le doivent rendre rare, il y a des esprits honnêtes, fort imprudemment appelés logiciens, qui croient et font croire à la foule qu'il faut au besoin savoir conclure par l'échafaud. Ce sont,

sauf toute idée d'offense, des papes au petit pied qui se croient infaillibles, et qui estiment que leurs idées valent des têtes. Beaucoup de ces esprits, dans le temps passé, qui pensèrent sauver la patrie par cette logique de sang, ne sauvèrent que leur orgueil, ou ne se firent tueurs que pour n'être pas tués. Si l'un de ces théoriciens en qui le dévouement à tous, poussé jusqu'à vouloir la destruction des individus, n'est que l'ivresse d'une bonne conscience sans lumières, venait à lire ces lignes où j'exalte l'homme résistant au logicien, il rirait ou se blesserait peut-être de mes paroles. Aussi ce n'est point pour ces hommes, d'ailleurs si énergiques, et qui rendraient de si grands services aux nations s'ils avaient contre eux-mêmes et contre leur aveugle et cruelle foi un peu de ce courage qu'ils savent montrer contre l'ennemi, c'est pour la foule qui les écoute et qui pourrait être tentée de se laisser sauver par eux, que j'ai osé refuser pour Morus l'indulgence de l'historien équilibrant froidement ses prétendus crimes avec ses vertus et sa mort, pour ne demander que la stricte équité du moraliste qui ne fait point de ces compensations, et qui ne permet pas une gloire mêlée à qui peut avoir une gloire intacte. C'est pour toutes ces consciences incertaines, qui adorent la violence et qui lui rendent le culte de la peur, que j'ai osé dire qu'il y a plus de vrai courage, plus de supériorité d'esprit et de cœur, plus de gloire, à résister au droit qu'on a de frapper qu'à frapper sans pitié, à être inconséquent qu'à être logicien, et que du Morus falsifié par l'histoire au Morus de l'*Apologie,* il n'y a pas moins que la distance d'un homme vulgaire qui a un beau moment à un grand homme.

Mais la grandeur de Morus est principalement dans l'ordre moral, où les noms, moins éclatans, sont plus purs et plus aimés. Morus est un grand homme dans le rang des l'Hôpital, des François de Paule, des Boëce, des Socrate, grands esprits et grandes ames dont les titres sont moins dans les imaginations que dans les cœurs. Leur gloire est de celles qui appartiennent entièrement à l'homme, et qui ne sont que des victoires remportées intérieurement, dont le monde a eu connaissance.

Maintenant va commencer le martyre du juste. Les deux années qui lui restent encore à vivre ne sont plus qu'un long chemin au lieu du supplice, avec des stations dans un cachot. Il va passer devant nous, revêtu de sa robe blanche dont il a effacé la tache

de sang que la calomnie y avait mise; il va mourir, non de la peine du talion, car il n'a fait mourir personne, mais parce que sa vie est devenue un supplice pour toutes ces consciences de cour qui vont faire sortir une réforme et une église d'une intrigue d'alcôve : il va mourir, digne entre tous que cette croyance à une éternité de joie dans laquelle il meurt, soit non pas une espérance sortie du cœur religieux de l'homme, mais un engagement solennel de Dieu envers l'homme de bien.

NISARD.

(*La fin au prochain numéro.*)

POÈTES

ET MUSICIENS

DE L'ALLEMAGNE.

II.

M. MEYERBEER.

Lors même que Sébastien Bach ne l'aurait pas écrit dans ses admirables livres de théorie sur son art, ce n'en serait pas moins là une incontestable vérité : la mélodie est l'ame de la musique. La première, la plus haute vertu d'un musicien est donc la mélodie, c'est-à-dire la faculté si rare de se répandre en belles pensées, le don inappréciable d'émouvoir les esprits sans effort ni travail pénible, et de parler les langues sonores du rhythme. Cependant à côté de ces natures fécondes, de ces hommes harmonieux qui chantent sitôt leur venue au monde, et s'épanouissant, jettent leurs voix sans plus de peine que la fleur ses parfums, il en est d'autres qu'il faut bien se garder de traiter avec indifférence : hommes laborieux et persévérans qui demandent à l'étude ce que

l'inspiration leur refuse, au cerveau ce que le cœur ne veut pas leur donner; et, par la simple réflexion, arrivent quelquefois sur les sommets, où l'élan de la pensée paraissait seul pouvoir porter. Ils sont comme les chasseurs de chamois qui gravissent des pics sans nombre, sautent des précipices, traversent des abîmes sur des ponts faits de bois ou de glace, et grimpent, au risque de se rompre cent fois le cou, à des hauteurs où l'aigle se repose. Après tout, là n'est pas la question : le grand point, c'est d'arriver; que ce soit par les pieds ou par les ailes, qu'importe? Ces natures, moins heureusement douées peut-être, sont loin cependant d'être dépourvues de toute puissance active et spontanée, et c'est à tort qu'on les appelle ingrates; elles n'empruntent rien au soleil, rien aux brises marines, rien aux pluies de printemps; leur développement est tout intérieur. Ces diamans que les autres répandent avec tant de profusion, elles sentent bien qu'ils habitent en elles quelque part, mais enfouis et cachés à d'immenses profondeurs. Il faut creuser la mine avec ses ongles, et si les doigts saignent, ne pas se décourager pour cela. Aussi, la pierre une fois trouvée, avec quel soin on s'en empare, avec quelle inquiétude on en taille les moindres facettes, avec quel art on en ménage les reflets, en l'exposant au public qui presque toujours l'adopte, et, soit fantaisie ou justice, la proclame aussi précieuse au moins que les autres, plus transparentes et plus crystallines, mais aussi par cela même moins curieusement façonnées!

M. Meyerbeer appartient à cette classe d'artistes laborieux qui s'élèvent par degrés, et ne se laissant pas rebuter par les premières difficultés qui se rencontrent, s'y prennent à trois et quatre fois souvent pour construire l'édifice de leur renommée. Un beau jour ils font une œuvre, je ne dirai pas admirable, mais qui réussit, et le public alors seulement s'informe de leur nom et de leur personne, et s'étonne de les voir déjà si avancés dans la vie, et de trouver des hommes forts et quelquefois grisonnans à la place des blonds lauréats qu'il rêvait; car pour le public, on ne date que du jour des applaudissemens. L'artiste devrait pouvoir ne compter ses années que du jour de son succès, car c'est là le vrai moment de sa naissance. Des premières veilles, des premières luttes, des premières larmes, comme aussi des premiers chefs-d'œuvre, le public

n'en prend jamais souci. Pour lui, Mozart est venu au monde avec *Don Juan*, Gluck avec *Iphigénie en Tauride*. Avant l'époque où ces merveilles se sont révélées, les deux grands hommes n'existaient pas. On lui a dit que Minerve était sortie tout armée du cerveau de Jupiter : depuis ce temps, il pense qu'il en est ainsi pour les hommes d'imagination.

Il est impossible de jeter un moment les yeux sur l'œuvre de M. Meyerbeer, sans voir de toutes parts les traces d'une persévérance obstinée que dirige une volonté de fer. Élevé par sa fortune au-dessus de ces considérations misérables qui poussent tant d'honnêtes gens à trafiquer de l'art comme d'une chose vile, M. Meyerbeer s'est fait musicien par une sorte de vocation. Timide et enthousiaste comme il est, il aura été attiré sur le bord de la carrière par quelque belle mélodie; et peu à peu, de voluptés en voluptés, d'extase en extase, ravi par tant de voix si pures, enivré des parfums de la première fleur, qui sent toujours si bon, il se sera enfoncé plus avant qu'il ne voulait d'abord. Or, une fois en chemin, il n'est pas homme à reculer, même devant les plus ardentes épines et les graviers les plus aigus. C'est ainsi que j'expliquerai volontiers l'entrée et la course laborieuse de cet homme dans la carrière difficile de l'art. Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis le commencement M. Meyerbeer poursuit son œuvre avec une conscience rare. Qu'il ait dans sa tête un plan bien arrêté, qu'il porte avec lui, comme Mozart, un vaste système de musique dramatique, ou comme Beethoven, une réforme instrumentale; je ne le crois nullement. La preuve, c'est qu'il a rompu en visière, et de la meilleure grace du monde, avec ses premières sympathies. Il semble, avant tout, préoccupé du soin de sa renommée. Il veut de la célébrité, de la gloire; c'est dans ce but qu'il avait pris d'abord la route italienne, et l'a désertée pour une autre, voyant que désormais elle ne mène plus qu'au néant. Dans le *Crociato*, on sent qu'il abandonnera bientôt cette terre de ses études et de ses hésitations premières. *Robert-le-Diable* est un pas fait vers l'Allemagne; la partition des *Huguenots*, une rupture complète avec tout style mixte, toutes formules douteuses. M. Meyerbeer est redevenu Allemand; le maître a revêtu son ancienne nature. C'est du fond de sa patrie que ses œuvres nous arriveront désormais. Retourner de Venise à Berlin,

en passant par Florence et Paris, peut n'être pas d'un voyageur fort expérimenté; mais c'est à coup sûr d'un homme de beaucoup d'esprit.

Lorsque le *Crociato* parut pour la première fois, M. Meyerbeer était parfaitement ignoré du public, et connu seulement de quelques personnes curieuses de musique nouvelle, par des fragmens de ses nombreuses partitions italiennes; car je ne sache pas qu'aucune eût été encore exécutée avec succès. La première représentation fut l'occasion d'un beau triomphe pour le jeune musicien; l'enthousiasme fut tel, qu'il dépassa de bien loin ses espérances. On admira beaucoup le style grave et solennel de l'introduction, le chœur des hommes au second acte, l'andante de l'air de Mme Pasta, *Ah! sempre piangere*, belle et touchante phrase, qui rachète, à mon sens, l'extravagante cabalette qui suit. Dès-lors, le public adopta le nom de M. Meyerbeer. La représentation du *Crociato* fut pour lui ce qu'a depuis été pour Bellini la soirée des *Puritains*. Seulement, M. Meyerbeer a marché depuis, et Bellini s'est arrêté là. Qui sait? si la mort n'y eût mis empêchement, les deux rivaux du Théâtre-Italien se seraient rencontrés un jour sur la vaste scène de l'Opéra. Quoi qu'il en soit, la partition du *Crociato* restera comme une des plus heureuses tentatives dans le genre italien, et peut-être aussi comme la plus mélodieuse entre toutes celles que M. Meyerbeer a écrites jusqu'ici.

Cependant le nom de Weber courait dans toutes les bouches, et *Freyschütz* étonnait l'Europe par l'originalité de sa mélodie, la franchise et la hardiesse de son allure, l'indépendance de ses formes. On ne peut penser à l'explosion miraculeuse que produisit le *Freyschütz* en France, sans se rappeler l'effet des drames de Shakspeare représentés à peu près vers la même époque, par les comédiens anglais. Des deux parts l'étonnement et l'épouvante précédèrent l'admiration; on était habitué aux gracieuses cantilènes de Paisiello, et l'on entendait cette harmonie inculte et sauvage; on était habitué aux émotions si paisibles du grand art de Racine, et l'on assistait à ces passions impétueuses du More, à ces apparitions du père d'Hamlet, à ces sanglantes orgies de *Macbeth*. Je passe sur la question littéraire. On commença par se méfier de la musique de Weber, comme on le fait de toute grande chose dont l'œil ne mesure pas d'abord les profondeurs. Cependant on revint, et le

succès s'accrut d'une inconcevable façon. Plus on entendait cette œuvre, plus on était ravi : Weber fut proclamé vainqueur. M. Meyerbeer, lui aussi, admira, et certes cette musique dut produire sur son esprit un effet bien puissant, car ce fut elle, on n'en peut douter, qui décida sa vocation nouvelle et l'entraîna loin des sentiers italiens qu'il avait jusque-là suivis. Alors il lui vint à l'esprit d'écrire *Robert-le-Diable*, œuvre de transition développée outre mesure, dans laquelle le maître oublie à chaque instant ce qu'il veut être pour ce qu'il était, où la cabalette italienne et la phrase allemande se heurtent pêle-mêle, où le caractère mignard d'Isabelle touche cette admirable création d'Alice, où le chœur des moines étouffe à peine les cantilènes ornées du quatrième acte. Et qu'on ne s'y trompe pas, c'est justement cette variété de pensées assemblées avec un goût exquis, ce mélange d'élémens divers fondus avec un art incontestable, qui ont fait le succès prodigieux de *Robert*. Chacun y trouvait sa pâture, tous s'en allaient contens. Il y avait là assez de cabalettes pour transporter le dilettante le plus véhément, assez de combinaisons instrumentales pour mettre en émoi toutes les facultés sensitives de Kressler. En général, dans l'art, les termes moyens réussissent presque toujours. Ne me parlez pas de ces hommes qui s'avancent tête haute, sans autre appui que leur conviction inébranlable, et portent leur idée comme une massue pour écarter la foule et faire des trous dans les murailles.

Il faut le dire, ce qui, dans *Robert-le-Diable*, appartient en propre à M. Meyerbeer, c'est le rôle d'Alice; cette blonde et charmante figure se place, sinon tout à côté, du moins bien près de l'Agathe de Weber, type éternel de ces belles filles du Nord rêveuses et tristes, qui donnent leur ame comme une fleur des champs au plus honnête cavalier qui les accoste, pleines d'inquiétudes dans leurs amours, de pressentimens et de vagues superstitions dans les heures de bonheur; d'Agathe, qui n'a au monde qu'une sœur, la Marguerite de *Faust*. Alice peut se contenter de n'être que la cousine d'Agathe. C'est pour la création de M. Meyerbeer une parenté glorieuse, et dont beaucoup seraient jalouses. Depuis ce temps, M. Meyerbeer paraît préoccupé de l'œuvre de Weber, et semble vouloir s'arrêter à tous les endroits où l'auteur de *Freyschütz* a posé une borne. Je ne dis pas ces choses à propos seulement de *Robert-le-Diable;* il peut venir à l'esprit de

tout musicien d'écrire un opéra fantastique : ce genre d'ailleurs s'accommode à merveille avec les exigences de la musique. Au plus vague, au plus indécis de tous les arts, il ne faut pas des caractères arrêtés, des formes précises et curieusement dessinées. Les personnages surnaturels lui conviennent bien mieux, tant par l'allure libre de leur nature, que par les accidens extérieurs et pittoresques, au milieu desquels ils se meuvent. La preuve, c'est que l'esprit le plus net et le plus clair de cette époque, l'homme le plus éloigné, par son instinct et par ses goûts, de toute conception obscure ou nébuleuse, Rossini, s'est laissé ravir d'amour pour le sujet de *Faust*. Le Jupiter olympien de la musique veut prendre dans ses mains et dans son cerveau, le poème du colosse de Weimar; et ce sera curieux de voir Méphistophélès, ce diable si complet, se plonger en tant de verve et d'ironie, et sortir de la cuve tout frotté de musique, comme un serpent qui vient de faire peau nouvelle. La partition des *Huguenots*, œuvre héroïque dans laquelle se révèle à chaque instant, et d'une éclatante façon, la vive sympathie que l'auteur professe pour le système qui a créé *Euryanthe*, servira, mieux encore que *Robert-le-Diable*, à démontrer cette vérité : à savoir que désormais M. Meyerbeer, malgré lui peut-être, et sans se rendre compte, est préoccupé de l'œuvre de Weber. Voyez, à côté de *Freyschütz*, il a placé d'abord *Robert-le-Diable*, opéra fantastique; à côté d'*Euryanthe*, partition héroïque, il apporte aujourd'hui *les Huguenots*. Laissez-le suivre la pente dans laquelle il s'est engagé, et bientôt soyez sûr qu'il inventera quelque gracieuse fantaisie en l'air, *Oberon* ou *Titania*, qui sait? A de pareilles tentatives, on ne peut qu'applaudir, lors même qu'elles échouent. Ce qui, chez tout autre, passerait pour vanité frivole, n'est ici qu'une émulation louable et digne. On aime à voir un homme du talent de M. Meyerbeer se prendre à lutter avec un si redoutable athlète, et se donner pour but à lui-même de compléter ou de refaire l'œuvre de Weber, ce qui, je l'avoue, me paraissait au-dessus des forces du génie humain.

J'arrive à la partition des *Huguenots*, œuvre imposante et sévère, conçue dans des dimensions toujours élevées et quelquefois grandioses. Le style, cette belle partie du talent de M. Meyerbeer, se rapproche de celui d'*Euryanthe*, dont il a les ressources mystérieuses, les effets puissans, mais aussi la sécheresse et l'austérité rude.

Cependant, tout en faisant ces reproches à M. Meyerbeer, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il n'en a agi de la sorte que pour être plus vrai. Il y a dans le dessin général de cette œuvre quelque chose d'aride qui rappelle étrangement les peintures d'Albert Dürer et des premiers maîtres protestans. Je pense que M. Meyerbeer, en écrivant sa partition s'est un peu trop préoccupé de la question religieuse; il a voulu faire de la musique luthérienne, et ce qui a dû le confirmer surtout dans cette intention funeste, c'est cette phrase que l'on ne cessait de lui répéter aux oreilles : que dans *Robert-le-Diable* il avait fait de la musique catholique; comme s'il y avait aujourd'hui une musique catholique, une musique luthérienne. Il est vrai que ces deux musiques existaient au XVIe siècle, l'une dans les cathédrales, où elle accompagnait, sur les orgues, le psaume du peuple chantant sous la nef, l'autre dans les temples où elle donnait le ton à des bourgeois rassemblés. Alors la musique était simplement une chose du culte et point du tout un art. Au théâtre, où l'art seul domine, cette différence ne peut être admise; car ce qui constituait la différence de ces deux musiques, c'était le sentiment dans lequel on les exécutait, bien plus que l'harmonie ou la mesure. Or, il serait puéril de croire que, parce qu'on a fait un chœur accompagné par les orgues, un autre soutenu par sept harpes, il faut appeler celui-ci un psaume catholique, celui-là un motet luthérien. En général, on ne saurait trop recommander aux musiciens de se garder du caractère, et de ce qu'on appelait, il y a cinq ans, la couleur locale. Ces deux fléaux ont détruit toute poésie au théâtre et couvert la Muse de ces ignobles vêtemens qu'elle traîne aujourd'hui. Si jamais le caractère envahit vos orchestres, il en chassera, croyez-le bien, la mélodie et le vrai beau.

Ce qui frappe d'abord dans la partition de M. Meyerbeer, c'est l'ordre merveilleux avec lequel tous les élémens sont combinés; jamais ce grand talent, que M. Meyerbeer possède à un si haut degré, ne s'était manifesté d'une plus splendide façon; toutes les parties sont égalisées avec un art admirable, au point que l'unité la plus complète en résulte. Je sais que c'est là un mérite dont certains musiciens d'aujourd'hui feront bien peu de cas; quant aux directeurs de spectacles, ils ne s'en occupent guère. Mais il s'agit, à cette heure, de M. Meyerbeer, d'un artiste sérieux, qui s'est sou-

mis à toutes les conditions de l'œuvre, et pense maintenant avoir fait, non point un opéra vulgaire qui se joue et passe, comme tant d'autres, mais une œuvre qui reste.

Ici, l'auteur s'est parfaitement abstenu de toute espèce de chansons à refrains, et de ces choses frivoles dont les premiers actes de *Robert* ont le grand tort d'abonder. Et cela se conçoit aisément : lors des premières représentations de *Robert-le-Diable,* M. Meyerbeer n'avait pas encore, sur le public, cet empire qu'à tort ou à raison il a depuis acquis; il lui fallait avant tout l'assentiment de la multitude. Pour l'obtenir, il flatta ses caprices : il fit bien, cela lui réussit; mais, aujourd'hui, les rôles sont changés : le serviteur est devenu le maître; c'est à lui désormais d'imposer ses volontés, et de donner brut au public le métal de sa pensée, qu'il usait autrefois à force de le polir, pour en faire un miroir à refléter les grimaces de son parterre. Une telle conduite est élevée et digne; il n'y a rien que de louable et de généreux à profiter de sa position dans l'intérêt de l'idée à laquelle on s'est voué. D'ailleurs, il suffit de suivre un moment la carrière musicale de M. Meyerbeer pour admirer son irréprochable loyauté dans l'art. Cependant, parce qu'il faut bannir de la musique toute phrase banale, tout motif commun et vulgaire, il ne s'ensuit pas de là que l'on en doive exclure la mélodie impitoyablement; et c'est là le grand défaut de la partition nouvelle de M. Meyerbeer. La mélodie est rare dans *les Huguenots;* quelquefois elle s'élève un moment; on la voit trembler au-dessus de l'orchestre comme un point lumineux; puis tout à coup, soit caprice, soit impuissance, elle s'éteint et disparaît. M. Meyerbeer est l'homme qui connaît le mieux les ressources instrumentales; nul, mieux que lui, ne dispose des moyens nombreux que l'art met au service du musicien : il a surpris le secret des violons, les plaintes du hautbois, les gémissemens des instrumens de cuivre; nul n'est descendu plus avant dans les mystérieuses profondeurs de l'orchestre. Il gouverne ce monde, comme Prospero les élémens; et selon que c'est sa fantaisie, il y souffle le calme ou la tempête. Mais qu'il y prenne garde, c'est justement cette confiance qu'il a dans son orchestre qui lui fait négliger les mélodies, au point d'en accueillir de pâles et de faibles, pensant qu'il les rendra viables et fécondes par la seule puissance de l'art des combinaisons. Tout au rebours de M. Meyerbeer, Bellini, homme de fraîches mélodies et d'inspira-

tions faciles, ne prenait nul souci de son orchestre, se reposant tout entier sur la grace et la désinvolture efféminée de ses cantilènes : chose regrettable, et sans laquelle *Norma* serait certainement une œuvre du premier ordre. La musique de Bellini ne s'adresse qu'aux fibres sensibles de l'ame; son but est atteint, lorsqu'elle a remué les larmes dans leur source. Voilà aussi pourquoi elle plaît tant aux femmes. Les imperfections de ce musicien, qui tenait du ciel le don si rare de la mélodie, ont leur principe dans une sorte de modestie et de faiblesse naturelle, et seraient tombées tôt ou tard, s'il avait pu s'appliquer à certaines formes épiques et grandioses. Ce n'est pas avec de simples cantilènes que l'on fait la scène de la statue de *Don Juan* ou le finale de *la Vestale*. Bellini chante avec son cœur, M. Meyerbeer avec sa tête; des deux côtés le vice est le même. Nous ne sommes plus au temps des bergers d'Arcadie : une flûte qui module ne nous ravit guère. Si les montagnes et les forêts entraient en danse, ce ne serait plus aux sons de la lyre d'Orphée, mais au bruit de tous les orchestres de Beethoven. La lyre d'Orphée a perdu ses vertus, et ne ferait pas tourner la tête au moindre brin d'herbe. On conçoit la lyre d'Orphée dans le bel âge d'or de la Grèce, quand le murmure des fontaines et le bêlement des troupeaux troublaient seuls le calme inaltérable de la nature; mais aujourd'hui que la vapeur traverse en grondant les vallées sur des chemins de fer, qui l'entendrait cette lyre? La musique moderne n'existe pas plus dans une pure mélodie, comme le croyait Bellini, que dans les combinaisons instrumentales, comme se l'imaginent quelques hommes de bonne foi, que le Conservatoire a chargés de ses couronnes scolastiques, sans doute pour réparer l'erreur de la nature, qui avait oublié de les douer des premières qualités qui font les musiciens. La musique d'aujourd'hui, c'est l'inspiration ardente et spontanée, le sentiment vrai, la mélodie enfin enveloppée dans la science comme dans un manteau glorieux; c'est l'ame et le corps, l'une sonore et jetant la vie et la clarté; l'autre calme, beau de lignes comme l'Apollon antique, et toujours simple, toujours vrai, toujours harmonieux, soit qu'il se tienne immobile au repos, soit qu'il foule d'un pied léger la campagne, lançant des traits, et les cheveux dénoués aux vents. La musique de nos jours, c'est le *Don Juan* de Mozart, *le Mariage secret* de Cimarosa, la Symphonie en *la* de Beethoven. Le grand tort de Bellini, c'est de croire que l'on peut se

passer de l'instrumentation, et de tout donner à la mélodie. Le défaut éminent de M. Meyerbeer, c'est de l'oublier et d'étouffer sous des combinaisons minutieuses, et quelquefois frivoles, toute inspiration véhémente et noble. Je sais que c'est une chose fort remarquable qu'un orchestre habilement ordonné; qu'on ne peut trop admirer l'unité de tous ces instrumens, autour desquels le motif se déroule comme le fil de soie autour de la quenouille; mais cependant il faut qu'il y ait des bornes à ce culte de l'instrumentation, sans quoi l'art du musicien finirait par ressembler étrangement au métier des tisserands. Bellini chante bien plus qu'il ne compose; M. Meyerbeer compose toujours et ne chante guère. On dirait que l'auteur de *Norma* aimait la rêverie et la promenade dans les bois : il y a dans sa musique quelque chose de vague et de mélancolique, qui semble inspiré par les grandes tristesses de la nature. M. Meyerbeer, au contraire, semble ne subir aucune influence extérieure : sa lampe lui sert plus que toutes les étoiles du firmament. Ici je vois le bel oiseau mélodieux ouvrir ses grandes ailes de pourpre et disparaître presque aussitôt dans l'humide espace, car rien ne soutient son essor. Là, c'est une cage merveilleusement travaillée en imperceptibles filigranes d'argent et d'or; mais elle est vide, l'oiseau manque, le bel oiseau qui chante si bien au jardin de Cimarosa et de Mozart.

Les hautes qualités du nouvel opéra de M. Meyerbeer se rencontrent surtout dans la partie instrumentale. Là tout a sa loi d'être, se meut avec harmonie et s'ordonne avec art. Là, point d'effets vulgaires, point de formules ayant cours depuis trente ans dans les écoles. Personne plus que moi ne hait les comparaisons dans les choses de l'art; malgré cela, s'il me fallait opter entre les deux plus belles compositions de M. Meyerbeer, entre l'orchestre de *Robert-le-Diable* et l'orchestre des *Huguenots*, je n'hésiterais pas à me décider pour le dernier, produit d'une imagination plus exercée, plus sûre d'elle-même. L'instrumentation de *Robert*, généralement habile et puissante, a le tort d'être, en certains endroits, embarrassée et diffuse; on sent que c'est la première fois que l'auteur en agit de la sorte, il couvre son tissu de toutes les pierreries qu'il trouve au risque de le rendre lourd et pesant; il entasse effet sur effet, abuse de toutes ses ressources; il est dans le royaume de l'orchestre comme un écolier dans un jardin : il remue tous les trésors, secoue

tous les arbres, effraie tous les oiseaux, mord à tous les fruits; il moissonne et vendange en même temps; on dirait qu'il veut s'emparer de tout, afin de rendre après lui la moindre récolte impossible. Or aujourd'hui il n'en est plus de même. En écrivant la partition des *Huguenots*, M. Meyerbeer s'est conformé au sujet qu'il traitait, il a émondé avec prudence l'arbre touffu de ses harmonies, et rejeté comme chose luxurieuse, et venant du diable, tout développement gracieux, toute ciselure agréable; par bonheur, il s'est arrêté à temps dans ce chemin qui le menait tout droit à l'art protestant. Or, vous savez quel art pitoyable est celui-là. Il a touché, sans les franchir, les limites au-delà desquelles la tempérance devient aridité. Pourtant, si ce système d'instrumentation lui a réussi, c'est à la fécondité de sa nature qu'il en faut savoir gré, bien plus qu'à l'influence de son sujet. Il voulait faire de la musique *protestante;* il a fait une musique simple, élevée et belle, écrite dans un style plein de retenue et de mesure; il a manqué son but religieux pour en atteindre un préférable, et cela, grace à ces défauts de *Robert-le-Diable*, dont je parlais tout-à-l'heure. C'est cette exubérance de force qui l'a contraint à n'être qu'original et simple lorsqu'il voulait être aride et sec de propos délibéré; les efforts de sa volonté ont échoué devant la générosité de sa nature. Que M. Meyerbeer en remercie un peu ses défauts ordinaires; s'il ne s'était attardé jadis dans le sanctuaire catholique, il se rompait le cou cette fois parmi les ruines du protestantisme. Sans la diffusion pompeuse du style de *Robert-le-Diable*, le style des *Huguenots*, au lieu d'être simple, original et fortement trempé, serait froid et mesquin. M. Meyerbeer avait voulu faire comme les protestans, et rejeter de sa musique les ornemens extérieurs et les choses terrestres, de même que ceux-ci rejettent de leur maison les vêtemens pontificaux, les tabernacles d'or et toutes les magnificences du service divin. Heureusement, il a échoué dans son entreprise, et fait une musique imposante et solennelle, mais qui n'est pas protestante le moins du monde. Certes, je ne suis pas de ceux qui prétendent que l'art doit être exclusivement sacerdotal et catholique; l'art désormais est libre et marche dans son indépendance et sa force, dégagé de toute préoccupation religieuse. Cependant il nous est impossible à tous de ne pas reconnaître hautement son origine. L'art moderne est issu du catholicisme; comme le roi Joas, il a grandi dans le sanctuaire au milieu

des parfums de l'encensoir et des cantiques. L'adolescent, mêlé aux rumeurs des hommes, a gardé parmi ses cheveux blonds une auréole ineffaçable qui lui vient de l'attouchement sacré des papes. Aujourd'hui qu'il est libre, s'il a des hommages à rendre, c'est à l'église catholique, sa seule mère, qu'il doit les porter. Tout autre culte serait ingratitude et sacrilége. En effet, il ne peut venir à l'esprit que l'art oublie jamais celle qui l'a toujours si abondamment nourri, même aux heures de dénuement et de misère, pour l'église protestante, cette femme stérile qui, dans le temps le plus glorieux de sa vie, n'a jamais pu tirer une seule goutte de lait de ses mamelles de pierre.

Un des grands mérites de M. Meyerbeer, c'est sa manière vraiment remarquable de traiter l'instrumentation. Au moins son orchestre à lui ne s'alimente pas seulement de ressources scolastiques et de formules puériles; le tissu de son harmonie est toujours solide, ferme et étroitement serré, sans jamais manquer pour cela de souplesse ou de transparence; aussi, pour apprécier cette étoffe de luxe, les yeux de l'intelligence valent mieux que toutes les lunettes des professeurs du Conservatoire. On sent dans cet orchestre se mouvoir quelque chose de plus vivant que la science, et qui ressemble bien à de l'inspiration. La preuve, c'est que la plupart du temps on ne peut en prévoir les effets ni les analyser, ce qui se pratique à propos d'un nombre infini de compositions médiocres. La science reprendrait tous ses fils que le tissu n'en serait pas réduit à néant pour cela. Il n'est pas rare de rencontrer des gens qui professent un solennel mépris pour toutes les choses de l'instrumentation et de l'orchestre, et prétendent que ces richesses-là s'acquièrent dans les écoles à force de travail et de persévérance. Cette opinion, fausse d'ailleurs, a cependant pour elle certaines apparences de vérité; en effet, tout homme laborieux et capable doit, dans un temps donné, parvenir à traiter l'harmonie avec succès et selon toutes les règles de la scolastique. Mais, de cette tradition froide qui vous met en état de composer d'une façon irréprochable, à l'invention des formules, à l'accouplement des voix, à l'animation du grand tout, au *spiritus* enfin, il y a loin, bien loin. Il suffit de comparer le style imposant et grandiose du cinquième acte de *Robert-le-Diable*, le style serré, âpre et fort dans lequel est écrite toute la partition des *Hu-*

guenots, avec la manière terne, froide et commune, de certaines œuvres contemporaines, frappées de mort en naissant, pour voir quelle différence profonde il existe entre l'homme doué et l'homme qui sait, mais ne fait que savoir; entre le praticien et le maître, comme disent les Italiens, qui, dans cette question, en valent encore bien d'autres, quoi qu'on en dise.

Cependant l'orchestre de M. Meyerbeer, tout grandiose et fort qu'il paraît, a le défaut de recourir trop souvent à certaines ressources, sans autre raison que le succès qui les a d'abord encouragées. On ne peut reprocher au compositeur d'employer les moyens les plus vastes que l'art ait mis à sa disposition, et pourtant, lorsqu'il en agit de la sorte, on est en droit d'exiger plus de lui. L'invention et la variété des formes rendent seules excusable la hardiesse de la tentative. Quand on se sert de moyens surnaturels, il faut parvenir à des effets sans cesse renaissans; autrement pourquoi toucher à tout, accoupler les voix les plus dissemblables, remuer l'orchestre dans ses entrailles les plus profondes? Pour que toutes choses soient égales et justes, il faut que la grandeur de l'œuvre réponde à la solennité de l'enfantement. Par malheur, chez M. Meyerbeer il n'en est pas toujours ainsi, et souvent son orchestre avorte au milieu des plus bruyans travaux, et, qu'on me passe l'expression, des plus laborieuses couches. En outre, M. Meyerbeer abuse étrangement de plusieurs effets, par exemple de ceux produits par la modulation. Ainsi, la belle transition de l'air d'Isabelle au quatrième acte de *Robert-le-Diable*, qui avait eu déjà le tort de se renouveler dans le magnifique trio final, se montre à chaque instant dans la partition des *Huguenots*, sans compter qu'elle est l'ame de toutes les pièces que M. Meyerbeer a écrites pendant l'intervalle qui a séparé la représentation de ces deux opéras, de *Rachel et Nephtali*, par exemple, et du *Moine*. L'auteur de *Robert-le-Diable* et des *Huguenots* a dans sa tête assez de richesses pour ne pas craindre de les dépenser, et dans son ame une volonté assez ferme pour anéantir toute inclination vers de faciles expédiens. Un musicien comme lui invente une forme, puis l'abandonne et la laisse aux esprits vulgaires qui s'en emparent pour en trafiquer; car il est de petites gens qui se traînent à la suite des écoles et s'abattent sur tout ce qui tombe de la main du maître, comme des vautours sur leur proie. Une fois que l'homme de génie

a fondu le moule sonore de sa pensée, il le jette sur le chemin où les esclaves le ramassent pour y répandre la cire et l'eau. M. Meyerbeer abuse de la modulation, comme a fait Rossini du crescendo. A tout prendre, j'aime mieux le procédé de Rossini, si toutefois on peut appeler procédé l'inspiration pure et simple. Chez l'auteur de *Sémiramis* et de *Guillaume Tell*, la mélodie est moins visiblement fixée à l'orchestre par les clous de la science, et pourtant, chose étrange, elle vit plus de sa propre vie; elle forme avec lui un tout plus harmonieux, le double travail de la création se fait simultanément; la mélodie sort de son cerveau pourvue de son enveloppe instrumentale, et d'un seul jet, comme le bronze de la fournaise. L'auteur de *Robert-le-Diable* ne lui file sa robe que long-temps après sa venue au monde, et s'y prend à deux fois. Ce n'est pas lui qui laisserait subsister la moindre imperfection : il travaille et cisèle chaque partie avec un soin minutieux; et, si l'ensemble est moins grandiose et moins complet, les détails ont plus de délicatesse, de correction et d'élégance. L'instrumentation de Rossini est le propre corps de sa mélodie, celle de M. Meyerbeer n'en est que le vêtement.

Un des mérites des Allemands, c'est la composition des caractères dans la musique. Tous les grands maîtres de leur école semblent s'être exclusivement occupés de cette partie essentielle de l'art. Voyez Beethoven et Weber. Agathe, Max et Casper dans *Freyschütz*, Léonore et Florestan dans *Fidelio*, quelles créations, bon Dieu! Comme tout cela est arreté, net et précis! comme il est impossible que l'un chante la phrase de l'autre et se l'approprie! comme la correction des lignes empêche pour les yeux toute confusion dans ces peintures solennelles! Chacun de ces personnages s'enferme dans un sentiment à travers lequel il communique avec le monde extérieur. L'idée est simple d'abord, puis insensiblement elle se complique à mesure que d'autres idées se groupent autour d'elle et la fécondent de leurs propres rayons, mais sans rien lui faire perdre de sa nature première et inaltérable. Un caractère est dans le cerveau du musicien allemand, comme le motif dans son orchestre. Il naît isolé, puis s'aventure dans la foule des instrumens qui le presse, l'étourdit, l'emporte, et lui, au milieu de tant de voix étranges, de tant d'élémens assemblés pour l'anéantir, marche toujours, et garde jusqu'à la fin son individualité naturelle. Je cite ici Weber et Beethoven, car de Mozart il n'en faut

pas parler. Avec qui le ranger? de quelle école est-il le chef, cet homme qui se tient seul debout sur un pinacle désert, où les regards de l'intelligence peuvent seuls l'atteindre? Est-ce un Italien, celui qui a écrit *Don Juan* et *la Flûte enchantée?* Est-ce un Allemand, celui qui a fait le *Mariage de Figaro* et créé Chérubin? Quelle induction voulez-vous tirer pour l'art de l'œuvre d'un homme qui a écrit comme jamais on n'avait écrit, et chanté comme jamais on ne chantera? L'œuvre de Mozart se respire comme une fleur ou se contemple comme une étoile. Vouloir l'étudier serait folie; il n'y a là ni calcul ni science : tout y est révélation pure. C'est à la nature qu'il faut demander la clé de ces mystères. L'oiseau qui vole ne laisse point la trace de ses ailes, comme l'homme qui marche la trace de ses pas. Quand les anciens voulaient rappeler un grand exemple à leurs contemporains, ils le prenaient parmi les hommes plutôt que parmi les dieux. Et c'est pourquoi je viens de citer Beethoven et Weber, plutôt que Mozart.

Chez les grands maîtres allemands, ce qui vous frappe d'abord, c'est le soin religieux qu'ils prennent à composer leurs personnages, à les tenir, le plus possible, à distance de la foule, afin qu'ils agissent librement, et vivent de leur propre vie; à développer jusque dans ses moindres conséquences la passion dont ils ont déposé le germe dans leurs ames. Or, cette prétention de la musique aux qualités solides de la composition, chez un peuple dont la poésie est, la plupart du temps, vaporeuse et flottante, et d'habitude ne s'inquiète guère de la précision dans la forme, est, on ne peut le nier, une chose curieuse, et qui pourrait, au besoin, servir d'arme contre cette opinion émise, que dans un pays la poésie et la musique ont toutes deux mêmes vertus et mêmes défauts. En effet, rien au monde ne ressemble moins aux caractères arrêtés de Weber que les personnages indécis de Schiller. Ils sont tous les deux frères, tous les deux enfans des brouillards et des vertes campagnes du Rhin, et pourtant l'un dessine, avec l'austérité antique du vieux Albert Dürer; l'autre accuse à peine la ligne de ses figures adorables, qui se confondent presque dans l'éther lumineux qui les entoure. Schiller, homme de rêverie et d'inspiration, chante toujours comme s'il vivait sous le ciel bleu de Cimarosa. Maintenant voyez l'Italie; là au contraire, ce sont les poètes seuls qui composent, et l'on s'explique à peine comment la patrie de Dante et de

Pétrarque, ces augustes maîtres de la forme, est aussi la terre de Rossini, d'un homme qui s'en est toujours préoccupé si peu. Dernièrement, à propos du *Siége de Corinthe*, nous parlions d'un certain morceau, d'un air de Mahomet, qui pourrait tout aussi bien être chanté par le grotesque personnage de *l'Italienne à Alger;* et cette facilité que l'on a d'intervertir les parties, est la preuve la plus manifeste de cette négligence que Rossini apporte dans la composition. Essayez donc de faire chanter à Max les phrases de Gaspard, à don Juan les candides mélodies d'Octave; autant vaudrait, dans le poème d'Alighieri, mettre les paroles de Virgile dans la bouche de Beatrix.

Pour la composition générale des caractères, M. Meyerbeer appartient tout-à-fait aujourd'hui à l'école allemande. Outre qu'il est initié aux plus profonds mystères du contrepoint, l'auteur de *Robert-le-Diable* et des *Huguenots* a de la poésie un sentiment rare, qui traverse comme un rayon de lumière l'épaisseur quelquefois ténébreuse de sa science, et donne à ses plus arides combinaisons une apparence d'inspiration. C'est dans le commerce des esprits généreux et fécondans, de Shakspeare, de Goëthe, et des deux grands poètes italiens, que M. Meyerbeer a pris l'élévation de sa pensée, et avec elle ces désirs de bien faire, qui le travaillent sans relâche, ces aspirations constantes vers un but difficile, enfin ces inquiétudes qui le caractérisent souverainement. M. Meyerbeer, génie laborieux et persévérant, accomplit une œuvre louable; à part certaines concessions, un peu nombreuses peut-être, qu'il a faites au mauvais goût du public, il cherche de coutume ses succès dans des moyens que son art ne désapprouve pas. Poussé par sa nature et ses études vers le culte du vrai beau, s'il échoue quelquefois dans ses tentatives, ce n'est jamais la volonté qui lui manque; et certes c'est quelque chose de nos jours qu'un homme de bonne volonté, et la critique devrait se conformer à son égard, plus qu'elle ne le fait, à cette parole du psalmiste : *In terrâ pax hominibus bonæ voluntatis.*

Déjà dans *Robert-le-Diable* cette préoccupation de M. Meyerber se laisse voir à chaque instant. Je ne prétends pas dire qu'il ait partout réussi; mais au moins, s'il se trompe, c'est avec bonne foi. Il a, je l'avoue, étrangement exagéré la physionomie de certains personnages, et donné plus au vêtement qu'à l'ame; mais n'importe, la tentative n'en existe pas moins pour cela. Et d'ailleurs comment pouvait-il

ne pas tomber à chaque pas dans les embûches que semblaient lui tendre à plaisir les auteurs du livret. De toute façon, le caractère d'Alice appartient en propre à M. Meyerbeer; c'est là une figure qu'il a prise non pas dans l'œuvre de Weber, comme il ne faut point faire, mais sur le portail d'une église catholique, comme il en avait le droit. Transformer la nature de l'objet, c'est être poète, c'est créer. Entre la sculpture et la musique, la poésie et la peinture, toutes choses sont communes; mais le commerce s'arrête là. Le musicien ne demande rien au musicien, le peintre rien au peintre, le poète rien au poète. D'un côté, il y a transformation, de l'autre imitation. Tant que M. Meyerbeer ne prendra les motifs de sa musique que sur le portail des cathédrales, la critique n'aura pour lui que de bonnes paroles. Ce que j'aime surtout dans le caractère d'Alice, c'est que, du commencement à la fin, il ne se dément pas. Alice, même aux heures de son inspiration la plus fervente, est toujours cette blonde jeune fille, douce, résignée et soumise, que vous avez connue aux premiers actes. Toute la passion mélancolique et sereine, toute la grace mélodieuse de la partition est en elle. On sent que M. Meyerbeer a dès le premier jour affectionné ce caractère. Il a versé dans l'ame de cette naïve jeune fille, comme dans un vase de prix, la plus pure essence de sa pensée. Aussi, lorsque le temps détruira la partition de *Robert-le-Diable*, il épargnera cette création charmante, et l'emportera sous son aile comme une femme emporte de sa maison qui croule la cassette où sont renfermés ses plus rares joyaux. Il est fâcheux que l'on n'en puisse dire autant de Robert, personnage chevaleresque tout bouffi d'exagération, espèce de matamore qui semble avoir pris à cœur de réciter toutes les phrases communes de la partition, ni de Bertram, pauvre diable aux entrailles de père, bonhomme qui porte sur ses tempes, au lieu du bandeau fatal de l'ange ténébreux, la couronne de cheveux gris d'un vieux Géronte.

Tous les soins dont M. Meyerbeer avait environné le rôle d'Alice, il les a apportés autour du caractère de Marcel. Or, ce caractère lui appartient, c'est lui qui l'a conçu tout entier. Voyant que son *poète* ne lui donnait que des figures mesquines, il a pris l'argile dans ses mains, et s'est mis à s'en pétrir une qu'il pût dignement animer. Et maintenant, puisqu'il est reconnu que, toutes les fois qu'il se rencontre un musicien d'esprit et de goût, cet homme est obligé de

se suffire à lui-même et d'inventer son sujet, à qui servent donc, je vous prie, les auteurs de livrets d'opéras, sinon au compositeur impuissant qu'ils aident et dirigent? Empêcher le génie et servir la médiocrité, vraiment c'est rendre à l'art un service utile et qui mérite bien qu'on les en récompense! Le poète trace dans l'air un cercle d'or autour de la musique; son œuvre se borne là. Un livret est un espace donné aux libres ébattemens du plus capricieux et du plus insaisissable de tous les arts, une limite déterminée pour empêcher sa fantaisie d'aller se perdre dans les immensités de l'air. Or, en France, les hommes qui tracent ce cercle le font d'ordinaire si étroit, si mesquin, si tortueux, que le musicien, pour peu qu'il ait la poitrine large et veuille respirer librement, est obligé d'en sortir sur-le-champ, et d'aller s'en tracer un lui-même. C'est une chose étrange, il faut l'avouer, qu'un homme ne puisse dépenser son imagination et sa fantaisie, être poète, enfin, sans sortir du poème qu'on lui donne. Que les gens qui se sont voués dès l'enfance à l'élaboration de cette poésie y prennent garde, et méditent longtemps sur ce sujet; car, si le musicien parvient un jour à se suffire à lui-même, il n'ira plus frapper à leur porte, et alors que deviendra cet art qui leur fit tant d'honneur : *lo bello stile che gli ha fatto onore,* comme a dit Dante? Si celui qui mêle ensemble les semences divines et compose les parfums se met à cuire aussi le vase, que deviendra votre industrie, ô potiers sublimes?

Le caractère de Marcel se meut dans une sphère de mélodie austère et simple. Sitôt que le vieux serviteur entre en scène, l'orchestre se dépouille de ses graces mondaines, et prend un air de rudesse qui contraste singulièrement avec ses habitudes ordinaires; presque toujours le chant choral de Luther l'accompagne; et telle est la fécondité des ressources de M. Meyerbeer, qu'à tout moment ce chant se modifie par l'instrumentation, et, selon que les circonstances l'exigent, devient mélancolique ou solennel. Cependant, si hautes que soient les qualités instrumentales que M. Meyerbeer a déployées à propos de ce chant choral, elles ne peuvent excuser l'étrange abus qu'il en a fait durant tout le cours de son œuvre. M. Meyerbeer semble croire que pour composer un caractère selon les règles de l'art, il suffit de donner au personnage du livret un motif caractéristique qui l'accompagne et revient dans l'orchestre chaque fois que celui-ci s'empare de la scène. Or,

c'est là une grave erreur. Si les choses se passaient de la sorte, tout homme ayant trouvé un motif sur son clavecin en doterait aussitôt quelque belle imagination de Shakspeare, et moyennant cela, se croirait l'égal de Mozart ou tout au moins de Weber. Ce qui détermine un caractère, ce n'est pas une idée, mais une succession d'idées analogues; autrement, je le répète, le travail de la création deviendrait trop facile. Voyez que d'idées Mozart a jetées dans le rôle de don Juan, la création la plus complète, la plus une, qui soit au monde. Est-ce que l'introduction où don Juan tue en duel le commandeur ressemble, quant à la phrase musicale, au finale où, l'épée encore à la main, il repousse Octave et les rustres qui le menacent? Est-ce que *fin che d'al vino*, ce chant d'ivresse du libertin oublié, du ciel, apparaît dans l'orchestre durant la formidable scène de la statue, comme un souvenir du crime à l'heure solennelle de l'expiation? Et pourtant quel homme ne saisit aussitôt les rapports mystérieux qui attachent ensemble toutes ces mélodies? quel spectateur intelligent et placé assez haut pour dominer l'œuvre qu'il écoute, ne demeure stupéfait, voyant l'unité jaillir des élémens les plus divers? On sent que toutes ces pensées sortent du même cerveau, toutes ces étincelles de la même fournaise; on sent que toutes ces feuilles sonores, et dont pas une n'est égale à l'autre, se détachent du même arbre, d'un arbre que la main de Dieu secoue et va foudroyer. Ainsi de Weber. Toutes les phrases de Gaspard, dans *Freyschütz*, sont marquées d'un sombre caractère de malédiction et de fatalité, et pourtant qui pourrait dire que celle-ci ressemble à celle-là, par le rhythme ou la mélodie? A peine si dans la scène des balles, l'auteur rappelle la chanson du premier acte.

Pour apprécier dignement le travail de M. Meyerbeer, il faut que l'on réfléchisse aux difficultés qu'il avait à surmonter à propos du personnage de Marcel; l'effet solennel ou comique de ce rôle dépendait purement du style employé par le compositeur à son égard. M. Meyerbeer a compris cette vérité, et la constante élévation de sa pensée a sauvé ce personnage, dont sans cela les allures familières auraient bien pu exciter dans le public une tout autre émotion que celle des larmes. En effet, ôtez le grand style qui le caractérise, qu'est-ce que Marcel, sinon une sorte de Leporello, sentencieux et curieux comme l'autre, qui se mêle, sans le vouloir et d'une façon grotesque, à des aventures politiques et finit, dans un moment ter-

rible, par imposer ses mains, et bénir dans un carrefour deux époux moribonds? J'aurais désiré plus de franchise dans les mélodies que chante Marcel, surtout aux derniers actes. N'importe, tel qu'il est, ce rôle servira puissamment à la renommée de M. Meyerbeer. Si Scott vivait encore, il envierait à l'auteur des *Huguenots* cette pâle et triste figure de soldat puritain. Quant aux caractères de Raoul et de Valentine, M. Meyerbeer les a, dès le commencement, abandonnés tous les deux. Ses forces s'étaient épuisées à ce double travail qu'il venait d'accomplir. Voyant que de veilles pénibles et de labeur il lui faudrait encore s'il voulait réformer ces incroyables conceptions de l'auteur du livret, il a senti son courage s'abattre, et certes ce n'est pas nous qui le blâmerons. Qu'est-ce donc qu'il convient à la musique de faire quand on lui donne des sujets pareils, sinon de croiser les bras et de se soumettre? Que signifient des personnages dépourvus de toute simplicité, incapables de rêverie et d'amour, chez qui tout est geste, tout est convulsion, tout est démence? Où voulez-vous que la mélodie se pose dans ces cœurs tout consumés et qui tombent en cendres? Ce qu'elle a de mieux à faire, la vierge sereine, c'est de n'y pas venir. M. Meyerbeer a cette fois agi comme un vrai musicien français; il a écrit pour ces deux rôles des airs et des duos là où son *poète* en avait ménagé. Nous parlerons de ces duos et de ces airs. Quant à la composition générale des deux caractères de Valentine et de Raoul, elle échappe à toute discussion sérieuse.

L'opéra des *Huguenots* se divise naturellement en deux parties bien distinctes: l'une joyeuse et vive et que le plus gai rayon de soleil illumine, l'autre imposante, grandiose, morne et terrible. Comment cette partition, qui commence dans une salle de festin où sont réunis les plus nobles gentilshommes de la cour de France, se termine au milieu des hurlemens du tocsin et de toutes les horreurs de la mort; comment cette blanche Muse qui chante sous des touffes de jasmins et de roses, et baigne dans les eaux du Cher ses membres nus et délicats, en vient à mener par les carrefours la bande des soldats catholiques au meurtre des protestans, et cela sans que rien de précipité ne viole ou n'offense les lois de la gradation dramatique; c'est là un des secrets merveilleux de l'art des contrastes que possède si bien M. Meyerbeer. Le premier acte est chaudement coloré, pétulant et rapide; le

second, plein de calme, de fraîcheur et de sérénité : on y respire je ne sais quoi de voluptueux et de lascif qui vous berce en des rêves charmans; les mélodies ne s'exhalent plus de l'orchestre; on dirait qu'elles se dégagent par bouffées odorantes de ces buissons en fleurs où se dérobent les baigneuses. Ce n'est que vers la fin du second acte que l'on voit à l'horizon, jusque-là sans tache, apparaître tout à coup comme un point noir le premier nuage de cette formidable tempête qui se prépare dans le ciel. L'air, si plein de goût et de délicatesse, que chante la reine Marguerite au milieu de ses femmes, rappelle trop ouvertement la première cavatine d'*Euryanthe*. En général, il y a chez M. Meyerbeer, durant tout ce second acte, une préoccupation trop marquée, sinon de la phrase même, du moins du style et de la couleur de la partition de Weber. Ce n'est pas que M. Meyerbeer en ait dérobé la note ou la mesure; ce qu'il en a pris, c'est ce parfum matinal qui s'en exhale, cette fine fleur qui la recouvre comme un beau fruit; cette musique sent *Euryanthe* comme la robe d'une belle jeune fille qui s'est assise dans la prairie, sent les violettes et le thym. Pour la phrase principale du duo entre Marguerite et Raoul, je m'étonne qu'elle soit venue à l'esprit de M. Meyerbeer, sans qu'il l'en ait chassée honteusement. C'est là une cabalette des plus mignardes, et qui n'a d'autre vertu que celle de plaire infiniment aux gens de mauvais goût. Or, un musicien tel que M. Meyerbeer n'est pas fait pour se conformer aux volontés de la classe estimable qui se réjouit de sornettes pareilles. La strette du finale, bien qu'elle manque de développement et d'haleine, est forte et d'un effet puissant.

Il y a dans *les Huguenots* un petit page qui traverse les deux premiers actes et disparaît au troisième, sans que personne songe à s'enquérir de lui. Or, ce page fait exactement ce qu'ont fait avant lui tous les pages d'opéra; il est amoureux de sa maîtresse, il tremble et rougit chaque fois qu'il lui parle et se cache derrière les saules pour la voir se mettre au bain. Du reste, aucune mélodie, aucun trait ne le distingue de tous ceux qui l'ont précédé, et probablement de tous ceux qui lui succéderont encore. Or, quand il s'agit d'une œuvre de M. Meyerbeer, il est impossible de n'être point frappé de l'inoportunité d'un pareil caractère, qui, chez un compositeur médiocre, passerait inaperçu. Comment

M. Meyerbeer a-t-il consenti à refaire ce que tant d'autres ont fait avant lui? Comment ne s'est-il point appliqué à donner une physionomie originale à son page, cousin de tous les pages de comédie, excepté pourtant du Chérubin de Mozart?

Le troisième acte est livré tout entier aux masses chorales. Les protestans chantent et boivent; les catholiques surviennent; on se heurte, on se querelle, on se bat. Du choc des catholiques et des protestans naissent des chœurs sans nombre, conduits par le musicien avec une habileté merveilleuse. Malheureusement toutes ces choses s'accomplissent aux dépens de la mélodie, et sans le beau duo entre Valentine et Marcel, qui semble placé là tout exprès pour que l'esprit puisse se reposer un moment et prendre haleine au milieu de tant de combinaisons laborieuses; sans ce beau duo, cet acte, du commencement à la fin, ne serait qu'un vaste chœur tantôt développé avec magnificence, tantôt embrouillé d'une étrange façon, presque toujours tumultueux et bruyant. De pareils moyens peuvent obtenir un grand succès aux premiers jours; mais ils nous semblent, à nous, complètement en dehors du domaine de l'art. C'est quelque chose de fort beau sans doute que cela, mais il faut le dire aussi, ce n'est point de la musique : la musique n'a que faire de ces bruits de marchés, de ces ignobles querelles d'hommes avinés, qui se disputent des brocs à coups de poings. S'il lui arrive un moment de grouper toutes ces voix ensemble, c'est pure fantaisie de sa part. Attendez, et vous la verrez bientôt retourner dans son sanctuaire glorieux : l'ame humaine dont elle a pour but d'exprimer les émotions intimes et simples. Vouloir prolonger un chœur outre mesure, c'est manquer non-seulement de tact, mais de sens commun. Qu'est donc, s'il vous plaît, un chœur? sinon un sentiment unanime exprimé par cent voix? Or, l'expression d'un sentiment ne peut survivre au sentiment lui-même, et lorsque par hasard, il arrive à cent hommes rassemblés d'être du même avis, je vous laisse à penser si cela dure bien long-temps! Le chœur de Weber dans *Euryanthe* et *Freyschütz*, de Beethoven dans *Fidelio*, est unanime, c'est-à-dire que toutes les voix chantent les mêmes vœux, les mêmes désirs, la même volonté. Un sentiment commun à tous, retenu long-temps au fond des cœurs, se fait jour, éclate par les voix, et se répand en harmonies puissantes. Le chœur de Beethoven et de Weber est un

hymne, de joie ou de douleur, peu importe. Quant à ces chœurs de discussions et de querelles, dans l'élaboration desquels le musicien sue sang et eau, pour vaincre, par des moyens purement artificiels, la discordance morale, et qu'on me passe l'expression, faire chanter les voix juste, quand les sentimens chantent faux, ce sont là pièces curieuses qui me semblent avoir pour unique but de réjouir fort le Conservatoire. La musique vit de transparence et de clarté; il lui faut des passions élevées et simples, de grands airs où l'ame exhale ses plus nobles pensées, des chœurs mélodieux et faciles. Le chœur, après tout, c'est un air chanté par un peuple qui se lève comme un seul homme. Voyez la scène d'*Idoménée*, est-ce là une musique grandiose et d'un effet puissant? et cependant quelle simplicité, quelle modération! il n'y a rien dans tout l'art des Grecs, rien dans Homère, rien dans Sophocle ou Platon, qui soit plus pur, plus majestueux et plus beau que cette adorable musique de Mozart. Tout un peuple est absorbé dans la même pensée, il pleure et se lamente; les larmes coulent sans efforts, les plaintes montent vers le ciel sans confusion. On assiste à cette grande scène de tristesse; le roi Idoménée est debout, sur la place, et se résigne; ses compagnons l'entourent; les uns, immobiles à ses côtés, courbent la tête vers la terre et laissent pendre leurs cheveux en signe de douleur; les autres gémissent, appuyés sur un tombeau; ceux-ci, étendus sous les marbres du temple de Minerve, se tiennent dans leur affliction; ceux-là rôdent, cherchant des yeux leurs enfans qu'ils n'osent appeler. Toute cette épopée immense, c'est un chœur, un simple chœur de Mozart. Or, supposez maintenant qu'au lieu d'une pareille tragédie le musicien ait à traiter une scène d'étudians et de populace; la variété du sujet l'entraînera, malgré lui, hors des limites naturelles de son art. Entre tant de sentimens divers, qui se heurtent et se combattent, comment voulez-vous qu'il en choisisse un qu'il développe? Ne pouvant trouver les effets dans l'expression naïve et franche d'une même pensée, il cherchera dans les combinaisons de l'orchestre des ressources étrangères; il appellera à son aide les cloches et d'autres instrumens de musique, auxquels ni Mozart ni Gluck n'avaient pensé.

Ces moyens désespérés, qu'on emploie aujourd'hui à tout propos, les grands maîtres, eux aussi, les avaient sous la main; seulement ils en ont dédaigné l'usage, dont ils prévoyaient, dans leur

sagesse, les conséquences fatales. Les ressources matérielles de l'art sont complètement en dehors de toutes les lois de progrès qui peuvent régir l'humanité. Dieu les met à la disposition du premier homme de génie. Parce que Mozart n'abuse point à tout instant des instrumens de cuivre, ce n'est pas à dire pour cela qu'il en ignore la puissance formidable; de ce que Racine écrit dans une langue chaste, élevée et pure, il faut bien se garder de conclure qu'il ne connaissait pas tous les grands mots de caractère et de couleur que plusieurs hommes de ce temps pensent avoir inventés. Quand un homme de génie s'abstient de certains moyens, réhabilités plus tard et non point inventés, c'est presque toujours chez lui chose délibérée et parti pris; et qu'on n'allègue pas contre cette opinion l'ignorance dans laquelle a pu vivre son siècle de ressources pareilles. Encore une fois, l'homme fort marche en avant du siècle, et prend les instrumens de son œuvre dans l'avenir. Génie veut dire divination : or, Racine et Mozart étaient deux hommes de génie; du moins, jusqu'à présent, les poètes et les musiciens se sont assez accordés sur ce point. La grandeur dans la conception, la tempérance dans la forme, voilà, ce nous semble, le secret du grand art de Racine, et de l'art non moins grand de Mozart et de Cimarosa.

Les tentatives que vient de faire M. Meyerbeer dans le troisième acte des *Huguenots*, et que lui seul au monde pouvait faire, considérées comme cas d'exception, ne méritent que des éloges; car elles révèlent chez le maître un talent prodigieux dans l'art si difficile de traiter les masses instrumentales et vocales. Il y a dans tous ces chœurs des harmonies et des modulations que Sébastien Bach lui envierait. Cependant, si glorieuses qu'aient été pour M. Meyerbeer ces tentatives nouvelles, il serait insensé de prétendre qu'on pourra tôt ou tard les ériger en système. Une telle entreprise, en ruinant la mélodie, attaquerait l'art dans sa partie essentielle; car, on le sait, la mélodie est à la musique ce que le soleil est à la terre. Le jour où la mélodie ouvrira ses ailes d'or pour retourner au ciel, sa patrie éternelle, la musique ne sera plus qu'un immense et triste chaos, où les sons et les voix se heurteront pêle-mêle dans la discordance, les ténèbres et la confusion de toutes choses.

C'est au quatrième acte que M. Meyerbeer a rassemblé toutes ses forces, combiné tous ses moyens, et réalisé un de ces effets

gigantesques qu'il a le tort de méditer toujours. C'est là surtout qu'il a fait preuve de puissance, de hardiesse et de volonté, en soulevant dans la tempête tous les élémens sonores dont il dispose.—La Saint-Barthélemy se prépare; les chefs catholiques sont rassemblés, on leur transmet les paroles royales; ils se soumettent, tirent leurs épées, et les font bénir.—Cette scène grandiose commence par un dialogue : une voix sombre et terrible annonce les décrets souverains; d'autres voix lui répondent. La discussion s'engage; on hésite; et par moment, tandis que l'orchestre roule de sinistres pensées, une mélodie, pleine de calme et de sérénité, s'échappe des voix, et tremble à l'horizon comme une étoile de lumière et d'espérance au-dessus d'une mer orageuse. Cependant toute indécision cesse : Dieu le veut, les hérétiques mourront. Une harmonie implacable envahit l'orchestre, et devant elle s'enfuit la mélodie heureuse comme devant la tempête un dernier rayon de soleil. Entrent les moines; le tumulte cesse, le calme renaît, mais un calme religieux et terrible, un silence plein de sollicitude, de pressentimens et d'angoisses. Les cuivres, qui tonnaient tout-à-l'heure, se recueillent, et se mettent à psalmodier gravement. Les sandales de ces trois frères ascétiques remuent l'orchestre dans ses profondeurs les plus solennelles : on dirait qu'ils marchent sur la poussière des hommes, tant les voix qu'ils soulèvent en leur chemin vous parlent de mort et de jugement. Ils imposent les mains et bénissent les épées. Alors commence à gronder dans l'orchestre quelque chose qui ressemble à l'ouragan ; c'est un crescendo : je me trompe, c'est une inspiration de Meyerbeer; de pareils effets ne se formulent pas. L'orchestre tonne, le chœur gronde ; et dans cette gamme, à la fois profonde et sublime, que parcourent la voix des hommes et la voix des instrumens, on ne saurait dire si c'est l'orchestre qui porte le chœur ou le chœur qui porte l'orchestre. Quand l'Océan a gémi trois jours, las de monter et de descendre, et de s'épuiser en vaines rumeurs, il se couche, et s'endort baisant la grève qu'il a meurtrie. L'orchestre, fatigué de tant de secousses, tombe à la fin, et toutes choses étant accomplies, les moines se retirent. Devant une scène pareille la critique se tait. Ici l'homme est tout à son émotion, tout à son épouvante, tout à ce frisson qui l'ébranle de la plante des pieds à la racine des cheveux. Il sent et ne raisonne pas, de crainte qu'une froide analyse ne vienne réduire

à néant les franches émotions qui l'entraînent. Et loin de se creuser la tête pour savoir si l'art permet que l'on abuse ainsi de tous ses moyens et de toutes ses forces; loin de se demander si l'étonnement et la stupeur dans lesquels il est plongé proviennent de la vertu mélodique ou seulement d'une sonorité bien entendue, l'homme se dit dans son épouvante : Je ne sais si tout cela est mal, mais c'est beau. — Cependant Raoul a surpris le secret de la Saint-Barthélemy. Valentine, éplorée, l'adjure de ne point sortir, et comme il résiste, cette femme catholique, mariée de la veille, ne recule pas devant un adultère pour sauver un huguenot, son amant. Le duo que M. Meyerbeer a composé avec cette situation révoltante est sans contredit un des plus beaux morceaux de son œuvre et des plus dramatiques; il y a dans les premières mesures de ce duo une phrase admirable par son expression d'anxiété; cette mélodie, comme toute chose qui surprend et frappe, est imprévue et vient on ne sait d'où. Elle rayonne un moment, puis disparaît sans que le cœur qui l'affectionne songe à s'inquiéter, car il pressent qu'elle reviendra bientôt, et dans la pensée du maître, il en était ainsi. M. Meyerbeer est un lapidaire trop habile pour négliger, quand il a trouvé un joyau si précieux, d'en faire briller les moindres facettes. Par malheur, je ne sais quelles considérations de théâtre en ont autrement ordonné, de sorte qu'aujourd'hui l'inappréciable topaze ne luit plus au soleil qu'une minute. — Valentine avoue à Raoul sa passion désordonnée, et lui, ravi de volupté, s'endort sur le sein de sa maîtresse dans une mélodie enivrante. Il est inutile de dire tout ce que cette scène offre de scandaleux; on a mauvaise grace à parler de pudeur à propos de l'Opéra : c'est pourquoi si nous disons ces choses, c'est moins au nom de la morale que dans l'intérêt de cette entreprise. Jusqu'ici l'Opéra avait cru devoir s'abstenir de ces misérables scènes d'alcôve sur lesquelles tant de théâtres fondent le succès de leurs tristes spéculations. Que cela vînt, chez les directeurs, d'un simple sentiment des convenances ou d'un calcul industriel, peu importe. Le fait est que la Muse gardait à l'Opéra cette robe blanche dont elle se dépouille effrontément chaque soir sur les théâtres ordinaires du drame. Maintenant il en est autrement, et que l'Opéra y prenne garde! des succès pareils, en divisant le public qui le fréquente, le conduiraient tout droit à sa ruine. Ici la musique joue le rôle d'une entremetteuse infame. La

vierge céleste unit les deux amans dans leur étreinte adultère, inonde leurs cheveux de ses parfums, et tout occupée à cette scène de luxure, veille à la porte de l'alcôve.—Raoul se réveille enfin, il ne fallait rien moins que le hurlement des cloches de la Saint-Barthélemy pour arracher ce gentilhomme aux bras de sa dame. Il s'élance hors de la couche, et tout humide encore des baisers de sa maîtresse, marche l'épée nue au secours de ses frères et au meurtre des catholiques, parmi lesquels se trouvent le marquis de Saint-Bris et le comte de Nevers, qu'il vient d'outrager tous les deux dans l'honneur de Valentine, fille de l'un et femme de l'autre. Or, voilà ce qu'on appelle un martyr de la foi protestante. — L'adagio de ce duo est une des mélodies les plus sensuelles qui se puissent entendre. Cette phrase traînante et molle qui passe incessamment de la voix à l'orchestre et de l'orchestre à la voix, n'émeut que des sensations voluptueuses. Il semble que M. Meyerbeer aurait pu relever cette situation en la transportant, par quelque phrase mélancolique et sainte, dans la sphère de l'épopée, où rien de commun, rien d'impudique n'est possible. C'était à l'harmonie de couvrir cette nudité sous les plis de son chaste manteau. En outre, cette mélodie dont je parle a le tort de ressembler à l'air du sommeil de *la Muette*. La strette qui vient après, bien que rapide et véhémente, manque cependant de force originale et de distinction. Le cri de Raoul, lorsqu'il s'arrache aux étreintes convulsives de Valentine, est sublime et part du cœur; malheureusement, il rappelle l'exclamation douloureuse et puissante que pousse Max dans le *Freyschütz* au moment où Samiel paraît derrière l'arbre.

Le cinquième acte se compose d'un menuet et d'un trio. Cette coutume nouvelle de diviser les opéras en cinq parties, qui semble avoir pour but de faciliter les développemens lyriques, leur nuit au contraire souverainement. Peu familier avec cette forme inusitée, le musicien ne sait où placer ses finales, et, dans le doute, il s'abstient d'en écrire; ou si par hasard il en fait un, ce finale occupe à lui seul un acte tout entier. Grace à cette invention des auteurs de livret, qui ont cru devoir introduire la forme de la tragédie dans la musique, sollicités sans doute par leur nature éminemment poétique, on multiplie aujourd'hui les petits airs, les petits chœurs, les chants dialogués; mais, hélas! de ces quatuors majestueux et conduits avec lenteur et simplicité, de ces larges finales qui prenaient pour

arriver tout le temps nécessaire, de ces amples morceaux si bien à l'aise dans la vaste forme italienne, il n'en est plus question. Au lieu d'une toile immense de Michel-Ange, vous avez un de ces tableaux à compartimens comme en faisaient pour les maître-autels des cathédrales les peintres religieux du XIVe siècle. Rien ne manque à cette peinture, ni la pureté du dessin, ni la vigueur du coloris, rien, hormis l'unité. Le bel ange adorateur dont les yeux sont aussi bleus que le firmament, les cheveux aussi blonds que les blés, les mains aussi blanches que la neige, a sur son visage une expression céleste de candeur et de recueillement; mais entre lui et la patrone qu'il adore, entre sa prière et celle à qui elle s'adresse, il y a une charnière de cuivre qui détruit tout l'ensemble harmonieux de l'œuvre. Telle est la faveur dont jouit ce système à l'Opéra, que *Don Juan* même n'a pu s'y soustraire. Quand il s'est agi d'y introduire cette partition, il a fallu la tailler en pièces. Les portes de l'Opéra sont encore trop étroites pour que les colosses y passent; le temps les élargira. Des deux actes si pleins et si complets de Mozart, étrange profanation, on a fait cinq actes dépourvus d'harmonie et de liens. Pour une fantaisie du public on a coupé en cinq parts inégales ce bloc de marbre de Paros.

Le menuet que M. Meyerbeer a placé au commencement du dernier acte de sa partition est un morceau plus austère qu'il ne semble d'abord, et qui mérite bien qu'on l'étudie. Les premières mesures de cette musique gravement folâtre expriment à merveille le caractère empesé de ces divertissemens, si fort en honneur à la cour des anciens rois de France. Les notes lugubres jetées çà et là au hasard sur cette galante harmonie de fête émeuvent puissamment l'esprit et l'empêchent de se laisser distraire par les plaisirs qui l'environnent. Dès le quatrième acte, le maître a conçu dans son ame une sombre pensée, et dès-lors cette pensée il la porte en tous lieux avec lui. Chaque fois que les deux notes terribles s'élèvent au milieu des sarabandes, on est frappé de terreur; il semble qu'un vieux moine pénitent se dresse sur la porte du bal, et prononce d'une voix creuse et solennelle ces mots : Il faut mourir. Un effet pareil appartient plus au poète qu'au musicien; ce n'est pas la première fois que M. Meyerbeer a prouvé qu'il est un grand poète. On a dit, mais à tort, que ce menuet ressemblait à celui d'*Euryanthe*. Il n'en est pas d'un menuet comme d'un air ou d'un finale. Tous les menuets ont

la même forme; la mélodie seulement les distingue. Or, comme le rhythme général frappe par son allure franche et décidée en même temps que le motif particulier, il n'est pas étonnant que des gens de peu d'expérience confondent ensemble les deux choses, et disent: Tel menuet ressemble à tel autre, lorsque les deux menuets n'ont de commun entre eux que la forme qui appartient à tous. Que M. Meyerbeer ne se mette pas en peine, quand d'autres viendraient réclamer la mélodie de ce riche morceau, ce qui certes est bien loin de pouvoir advenir; il lui resterait toujours l'honneur d'en avoir inventé le caractère, et d'avoir déposé sous un tissu frivole une pensée haute et solennelle.

J'arrive au trio final. Pour quiconque a eu l'occasion d'étudier la nature inquiète de M. Meyerbeer, d'analyser les nobles ambitions qui le travaillent incessamment, il était facile de prévoir qu'il ne s'en tiendrait pas au succès du magnifique trio de *Robert-le-Diable,* et tenterait un jour le public par quelque nouvelle épreuve. Il y a chez les poètes, à côté des qualités énergiques indispensables à la création, de curieuses faiblesses, qui charment par leur naïveté. Ils ne savent pas se contenter d'un succès; il leur en faut deux et trois du même genre. C'est une sorte de défi qu'ils portent à leur vaillance; ils luttent avec eux-mêmes et cherchent à étouffer leur gloire passée sous leur gloire présente. Etrange ambition de l'homme, qui flétrit ses jouissances les plus pures en les renouvelant, et détruit l'empreinte tracée sur le sable en y voulant poser deux fois le pied! Cependant ce trio, moins riche de mélodie que celui de *Robert-le-Diable,* moins fécond en ressources instrumentales, n'en a pas moins des qualités éminentes, qui le rendent en tout point digne de son auteur. — Les calvinistes se sont réfugiés dans le prêche, Valentine et Raoul demandent à Marcel sa bénédiction; le vieux serviteur leur impose les mains, et comme les deux époux entonnent l'hymne des fiançailles, les catholiques surviennent. — Soit la faute du maître, moins bien inspiré cette fois, soit la faute de l'instrument nasillard et désagréable qu'il s'est cru obligé d'employer, sans doute par cette raison toute simple que nul avant lui ne s'en était servi, le trio commence d'une assez triste manière. Les paroles de Marcel et les réponses languissantes des deux époux jettent une monotonie insupportable sur l'introduction. La phrase que chante Marcel dans son extase apocalyptique, a plus de véhémence et d'entraînement

que de franchise et d'originalité ; ce n'est que vers la fin, lorsque les trois personnages, émus d'un même enthousiasme, entonnent à l'unisson le chant choral de Luther, que l'effet devient beau, grandiose, irrésistible. Jamais aussi M. Meyerbeer n'a été plus noblement inspiré que le jour où cette pensée lui est venue à l'esprit : que trois êtres unis par les liens sacrés de la foi et du dévouement, sans autre force que leur vertu, sans autre puissance que cette majesté dont l'homme courageux s'entoure comme d'un rempart aux approches de la mort, pouvaient, en entonnant le cantique divin, faire reculer dans les ténèbres ceux qui ont des épées et des flambeaux. Le vice capital de ce trio réside dans la multiplicité des effets que le musicien a accumulés à l'entour, et qui se disputent l'attention le plus bruyamment qu'ils le peuvent. Qu'est-ce donc qu'un trio ? il faudrait cependant s'entendre sur cette question. On a, jusqu'à présent, appelé trio un morceau de musique dans lequel trois passions amies ou rivales sont en jeu. Un trio est un drame qui commence, se développe et se conclut dans la musique : je prends à témoin le trio de *Robert-le-Diable*. Or, cette fois, les choses ne se passent point de la sorte ; les personnages, loin d'agir, sont complètement subordonnés à l'action du dehors. La musique extérieure les écrase, ce n'est pas eux qu'on écoute ; mais le chœur des protestans, mais le clairon des catholiques, mais les sept harpes qui divaguent dans l'orchestre. On dirait trois points lumineux perdus dans l'immensité de l'harmonie ; or c'est là, de la part du maître, une imprudence grave. Si vous voulez faire briller trois lampes, vous n'irez pas les poser au milieu d'une fournaise ardente.

Maintenant un mot du *poème*. On ne peut s'imaginer combien de lieux communs de toute espèce, de non-sens historiques, l'auteura, de sang-froid, entassés dans cette œuvre. Le *poète*, à qui nul point de philosophie ou d'histoire ne demeure étranger, a traité la question de la réforme comme, dans les livrets de *Robert-le-Diable* et de *la Juive*, il avait traité jadis la question catholique, c'est-à-dire en théologien consommé, en homme qui voit de haut, et dont les premiers regards découvrent les plus mystérieuses relations des choses ! Ces idées nouvelles vont bouleverser étrangement bien des théories que l'histoire s'était faites à l'égard de la Saint-Barthélemy. Jusqu'ici, on avait considéré le fait de la Saint-Barthélemy comme l'acte terrible d'une politique poussée à bout par des tracasseries

quotidiennes et des insultes, qui, dans ces temps de monarchie absolue et de convictions religieuses, frappaient l'état dans son double cœur, l'autel et le trône; une page de sang jetée au hasard parmi ces innombrables feuillets d'encre et de fiel, dont les réformés couvraient le sol de la France et de l'Europe. Or, dans le *poème*, la Saint-Barthélemy n'est pas le moins du monde un acte de politique, mais bien tout simplement un fait individuel, une querelle d'homme à homme. Le marquis de Saint-Bris offre la main de sa fille à un protestant qui la refuse; dès-lors, le noble marquis médite la ruine de tous les protestans. S'il se trouvait, parmi ses co-religionnaires, un homme assez mal avisé pour dédaigner son alliance, M. de Saint-Bris ferait égorger sur-le-champ tous les catholiques. Cet homme a la fureur de marier sa fille, il anéantirait la race humaine pour se trouver un gendre. Je vous laisse à penser si c'est là bien s'y prendre pour augmenter sa famille.

Il semble cependant qu'il serait bientôt temps d'en finir avec ces misérables profanations de deux choses sacrées : la religion et l'histoire. Voyez cette pièce des *Huguenots* : il y a là un homme infâme, qui, lorsqu'on le provoque, tend des piéges à ses adversaires, au lieu de se battre contre eux. Eh bien! de ce personnage on a fait un catholique ardent qui commet au nom du ciel des lâchetés dont le dernier bravo vénitien rougirait sous son masque; de cet être odieux, on a fait un représentant de la noblesse française au XVIe siècle. Toutes les fois qu'il se rencontre un rôle exécrable, soyez sûrs que c'est un noble ou bien un prêtre qui le joue. Le théâtre moderne le veut ainsi : il semble qu'à la place des règles d'Aristote on ait inventé des lois morales pour le drame, et que la première de ces lois s'exprime de la sorte : Désormais tout artisan de machinations sourdes et lâches sera un gentilhomme, tout suborneur un prêtre catholique. Observez que presque toujours les rôles odieux sont marqués d'une empreinte sacrée. Vraiment, à voir de quelle façon singulière le catholicisme est traité sur la scène, on ne se croirait pas en France, dans le pays de Louis XIV et de Bossuet. Au moins la royauté garde ses droits; elle a bec et ongles, et peut empêcher qu'un misérable comparse porte la main sur la couronne des Médicis, et s'en couvre insolemment le chef. Mais l'église abolie et renversée, que voulez-vous qu'elle fasse? à qui voulez-vous qu'elle demande aide et protection contre les

hommes qui ont assez peu d'entrailles pour abuser de sa faiblesse, et chercher des morceaux d'or dans les ruines de ses autels? Elle se soumet : on viole le sanctuaire; la plus grossière foule s'y rue en tumulte; l'un prend un rochet d'évêque, l'autre un chapeau de cardinal; celui-ci la double croix, celui-là le calice, et la parodie aussitôt se consomme au bruit des cloches. Heureuse encore la religion quand on ne souille que la robe de ses pontifes! Voyez ce qui arrive à propos de la pièce des *Huguenots* : l'autorité s'est opposée à ce que Charles IX et Catherine de Médicis vinssent accomplir sur la scène des actes odieux dont ils sont, après tout, seuls responsables dans l'histoire. Qu'a-t-on fait? on est allé chercher des moines pour leur faire porter tout le fardeau de crimes qui pèse sur les épaules d'une reine; on a enlevé du manteau de la royauté cette large tache de sang pour la transporter sur la chasuble blanche de l'église, et cela par la seule raison que la royauté, puissante encore, quoi qu'on dise, défend qu'on touche à ses priviléges, tandis que l'église abandonnée est humble, et ne peut opposer que résignation à l'insulte. En vérité, c'est là faire un emploi bien généreux de sa force!

La partition des *Huguenots* est un progrès éclatant dans la manière de M. Meyerbeer. Ici le musicien ordonne mieux les voix et les dirige avec plus d'art et de simplicité; moins préoccupé des détails, il donne plus à la grandeur de la composition, il est plus maître enfin de son propre style, ce qui, dans le système de M. Meyerbeer, est une qualité indispensable. Et voilà ce qui fait que les imitateurs, je ne dirai pas de son école, mais de son procédé, dépourvus de cette force de modération qu'il possède, lui, à un si haut degré, doivent infailliblement succomber, vaincus par les moyens même qu'ils mettent en jeu. Le mélodiste peut, au besoin, se laisser entraîner par son inspiration; la mélodie a des ailes qui vous portent dans le ciel; l'instrumentiste, au contraire, exerce sur ses élémens une puissance d'autant plus absolue, que le monde qu'il gouverne est plus matériel. On peut être esclave de la pensée, mais non pas de la forme. Je le répète, c'est justement cette qualité de modération qui fait de M. Meyerbeer un homme à part. Tout dans son orchestre s'accomplit exactement selon sa volonté, il ne laisse rien au hasard, rien à la fantaisie. Par quelle succession de veilles, par quel enchaînement de travaux il en est venu là? c'est

ce que lui seul peut dire. Rien n'échappe à son enthousiasme, que le plus sévère examen ne puisse justifier. La plus simple combinaison a son but, la plus petite note sa destination; là, tout est travail et ciselure. L'œuvre de M. Meyerbeer n'est pas un océan qui roule avec indifférence des myriades de perles dans ses profondeurs, mais une couronne merveilleuse où chaque perle choisie est enchassée avec un art exquis dans des cercles d'argent. Rien ne se perd, rien ne s'égare dans ce cercle parfait. Si vous interrogez les moindres notes oubliées dans un coin de l'orchestre, elles vous répondront qu'elles sont venues là par la volonté du maître plutôt que de leur propre mouvement. Il semble que l'intelligence de M. Meyerbeer ait, pour saisir les moindres notes, de petits doigts semblables à ces pinces dont les joailliers se servent pour examiner les plus imperceptibles diamans.

M. Meyerbeer se rend compte de tout, même de la mélodie; il domine son inspiration, il en a conscience en quelque sorte. Aussi l'œuvre qu'il vient de produire, ce pas immense qu'il vient de faire dans la carrière n'a rien qui nous étonne. Les hommes d'un génie laborieux et patient ont une marche égale et directe; partis d'un point, il est facile de prévoir en quel endroit ils s'arrêteront pour prendre haleine, et sur quels sommets ils élèveront leur tente pour se reposer. Or, c'est parce que M. Meyerbeer est arrivé sur une de ces hauteurs que les hommes éminens peuvent seuls atteindre; c'est parce que nous avons la conviction profonde qu'il s'y maintiendra désormais, que nous avons essayé de l'apprécier. Ce n'est pas ainsi que procèdent les hommes de mélodie et d'inspiration; rien dans leur course ne peut se calculer : c'est la fantaisie qui les dirige, ils ont à tout moment des divagations sublimes. Chez eux, comme l'œuvre présente n'est point une conséquence immédiate de l'œuvre passée, mais un jet franc, libre, spontané, ce qu'ils ont pu faire n'indique nullement ce qu'ils feront. La nature de leur création dépend d'un rayon de soleil, d'une disposition de l'ame, d'une influence du printemps ou de l'automne. Qui donnera la mesure des choses qui sortiront encore du cerveau de Rossini? Qui sait si l'œuvre qu'il médite sera la lumière ou le chaos? Quoi qu'il en soit, il ne faut jamais désespérer des hommes de mélodie et d'inspiration; ils tiennent souvent au-delà de leurs promesses. Je prends à témoin l'exemple tout récent que vient de donner

M. de Lamartine : on disait de toutes parts que le chantre des *Méditations* et des *Harmonies* s'était jeté dans la politique, afin d'oublier la Muse qui l'abandonnait, lorsque tout à coup l'inspiration est revenue au sanctuaire accoutumé, et frappant l'ame du poète comme Moïse la pierre du rocher, des eaux vives et fécondes ont coulé abondamment de cette source que l'on croyait tarie, et le fleuve qui s'en échappe ne ressemble à celui qui s'en est échappé jadis que par sa transparence et sa beauté. Tous les deux s'épanchent sans se confondre à travers les campagnes de la terre; l'un roule dans ses flots les nuages du firmament et les étoiles; l'autre réfléchit l'humanité et va se grossissant de ses larmes.

La puissance de M. Meyerbeer éclate surtout dans sa manière de traiter les grandes masses d'harmonie; il est plus que tout autre doué du sentiment de la sonorité. Il a trouvé dans l'orchestre des combinaisons inouies, dans les voix des effets auxquels nul avant lui n'avait pensé. S'il emploie, pour produire de grands effets, tous les moyens dont il croit pouvoir disposer, ce n'est jamais aux dépens de la correction du style. Enfin, on peut bien ne point approuver ses tendances, mais il est impossible d'en méconnaître la générosité. Que M. Meyerbeer continue, qu'il invente dans l'instrumentation et s'abandonne à sa nature, sans prendre nul souci des choses banales qu'on lui répète chaque jour : à savoir qu'en abusant de certains moyens, il rend après lui toute musique impossible, comme s'il dépendait d'un homme qui passe d'absorber en lui les ressources éternelles de l'art; comme si, lorsque M. Meyerbeer aura remué l'orchestre dans ses profondeurs souterraines, épuisé les voix, abusé des instrumens, il ne restera pas toujours sur la terre un clavecin où quelque jeune homme de la famille de Cimarosa ou de Paisiello pourra venir s'asseoir et chanter ses tendres sensations en belles mélodies. L'art est infini comme la nature: l'homme peut bien épuiser ses propres ressources, celles de l'art sont inépuisables; car il les renouvelle chaque jour, comme la terre ses moissons et ses fruits.

HENRI BLAZE.

CHANTS DANOIS.

Le pays connu sous le nom de Scandinavie se composait autrefois des trois royaumes de Danemarck, de Suède et de Norvège, auxquels il faut joindre plus tard l'Islande, découverte au IXe siècle, et peuplée par une colonie de Norvégiens. Les habitans de ces trois royaumes provenaient d'une même souche, parlaient une même langue, adoraient un même dieu. C'était là cette terre des hyperboréens, sur laquelle les anciens avaient de merveilleuses idées. C'était cette romantique Thulé que le moyen-âge a entourée de ses fictions, et que Goethe a chantée dans une de ses plus belles ballades (1). Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte, pour comprendre tout ce que l'imagination des voyageurs a pu rêver d'étrange à l'aspect de cette contrée. Voyez comme elle est là, isolée des autres, resserrée par la mer Baltique, entourée par la mer du Nord, et touchant à la mer Glaciale. De grandes chaînes de montagne la traversent; des landes sauvages et des marais occupent la moitié de son sol, et les frimas la voilent pendant la plus grande partie de l'année. Rétrogradez avec moi de quelques siècles; figurez-vous que nous sommes encore au temps où toute cette terre était livrée au paganisme, et que nous venons de France ou d'Italie; écoutez quelles

(1) Es war ein Kœnig in Thule.

traditions étranges, quelle mythologie mêlée de vagues souvenirs d'Orient et de conceptions barbares. Les deux premiers êtres de la création sont le géant Ymer et la vache Authumbla. Ymer, dans son sommeil, enfante sous son bras gauche un homme, sous ses pieds une femme, qui forment la race des géans. La vache Authumbla lèche les rochers couverts de givre. Le premier jour, des cheveux poussent sur ces rochers, le second jour il en sort une tête, le troisième un homme tout entier. C'est Buri, l'aïeul d'Odin; Odin a deux frères : Vili et Ve. Tous trois se réunissent pour combattre Ymer. Ils le tuent, et les torrens de sang qui s'échappent de son corps inondent la terre et noient les hommes de sa race, à l'exception de Bergelmer, qui se sauva avec sa famille dans un bateau.

Les petits-fils de Buri s'emparent du corps d'Ymer. Avec son cadavre, ils forment le monde; avec son sang la mer, avec ses os les rochers, avec ses dents les pierres, avec son cerveau la voûte du ciel, qui repose sur quatre piliers ; avec sa cervelle les nuages ; avec ses sourcils la forteresse Midgard, qui environne l'univers et protége les hommes contre les attaques des géans. La terre est ronde comme une bague, et tout entourée d'eau. La Nuit parcourt le ciel avec un char, et l'écume de son cheval produit la rosée du matin ; le Jour vient ensuite, et le mors de son coursier éclaire le monde. L'homme et la femme sont nés de deux arbres : le frêne et l'aulne. Les dieux leur donnèrent le mouvement, l'esprit, la beauté. L'homme s'appelle Aske, la femme Embla.

L'arc-en-ciel est un pont bâti par les dieux pour rejoindre la terre au ciel. Il est de trois couleurs, mais la couleur rouge qu'on aperçoit au milieu est un sentier de feu qui empêche les géans de monter. La demeure favorite des dieux est près du frêne Ygdrasill. C'est l'arbre le plus beau, le plus vigoureux qui existe. Il a trois racines qui s'étendent à une immense distance l'une de l'autre. La première touche à la demeure des Ases, et se baigne dans la source du passé; le seconde repose dans la source de la sagesse. Le maître de cette source est Mimir ; il est le sage par excellence, parce que chaque matin il vient boire à cette source. Odin a voulu y boire une fois, mais il n'a pu obtenir cette faveur qu'en y laissant un œil. La troisième racine tombe dans la source des serpens. Le frêne Ygdrasill est l'arbre du monde, l'arbre immense dont les rameaux s'étendent sur la terre et montent jusqu'au ciel. Là les dieux tiennent leur assemblée; là les trois Nornes (1) président au destin des hommes; là est l'aigle qui sait tout, mais là aussi sont les mauvais génies : l'écureuil qui court de branche en branche pour animer l'un contre l'autre le serpent et l'aigle ;

(1) Edda de Saemund, Volu-Spa.

le serpent qui ronge les racines de l'arbre, et les quatre cerfs qui viennent en manger les feuilles et les bourgeons.

Un jour, la haine qui existe entre les dieux et les mauvais génies éclatera, et le monde sera abîmé dans cette lutte des deux puissances. Il y a pour ce temps de calamité des pronostics annoncés par les poètes: trois longues années d'un continuel hiver, puis trois années de combats sanglans. L'égoïsme et l'avarice s'emparent de l'esprit des hommes; les amis se trompent; les frères égorgent les frères; il n'y a plus de lien de famille, plus de dévouement, plus de vérité. La terre est livrée aux passions les plus effrénées, à la haine, à l'anarchie. Alors arrivent les ennemis des dieux: Loki, l'esprit du mal; et le serpent né de Loki, qui de son corps monstrueux entoure la terre comme un anneau; et Surtur, l'irréconciliable antagoniste des Ases; et le loup Fenris, dont les mâchoires en s'ouvrant touchent à la terre et au ciel. Le Naglfar flotte sur les eaux (1). La terre tremble, les rochers se fendent, les arbres tombent, les hommes meurent, la mer rompt ses digues, se répand à travers l'espace, et le ciel se déchire. Les dieux s'avancent contre les ennemis. Chacun choisit son adversaire; chacun emploie dans ce combat effroyable tout ce qu'il a de force, de prévoyance et de fermeté. Thor écrase de son marteau la tête de la vipère; mais il s'abîme dans le venin qu'elle a répandu. Tyr s'attaque au chien Garnir, et tous deux succombent après une lutte acharnée. Le loup Fenris engloutit Odin dans ses entrailles. Vithus tue le loup; mais Surtur embrase le monde. Le soleil devient noir; la terre s'abîme dans la mer, la flamme, la fumée de l'incendie s'élèvent jusqu'au ciel; les étoiles se détachent de leur place, et le ciel tombe (2).

Le monde est détruit: le monde renaît. Du milieu des flots surgit une création toute jeune, une terre couverte de fleurs et de verdure. Les jours sont beaux comme à l'âge d'or. L'homme n'a plus besoin d'arroser

(1) Le Naglfar est un vaisseau construit tout entier avec les ongles des morts. La mythologie allemande voulait sans doute exprimer par là la longue durée du monde. Que de siècles il fallait pour construire un tel vaisseau!

(2) Edda de Saemund, Volu-Spa.

La même image se trouve dans un poème de Gonzalo de Bercea (XIII siècle):

Non sera el docena quien lo ose catar
Ca veran por el cielo grandes flamas volar;
Veras a las estrellas caer de su logar
Como caen las fojas quant caen del figar.

(Viardot, *Études sur l'Espagne*, p. 121.)

le sol de ses sueurs; la terre se couvre elle-même de fruits. Les vices d'autrefois ont disparu, les douleurs d'un autre temps sont oubliées. Le bon Balder (1) revient. Les Ases trouvent les tables d'or d'Odin, et se souviennent de ses prédictions. Tout se ranime, tout prend une nouvelle vie, et un palais d'or s'élève, un palais plus brillant que le soleil, où les justes iront jouir d'une félicité éternelle.

Si des hauteurs fabuleuses où nous transporte cette mythologie, nous redescendons aux réalités de la vie, quel tableau présentent ces hommes du Nord! Ce ne sont pas des pâtres à la houlette paisible qui habitent sur la lisière de ces forêts; ce ne sont pas des marchands laborieux et habiles qui campent le long des côtes de la mer Baltique. Ce sont des hommes d'armes, intrépides et farouches, qui ne respirent que la guerre, qui courent après les aventures périlleuses, et se font gloire de ne pas dormir sous un toit, de ne pas vider une coupe d'hydromel auprès du foyer. Pour vêtement, ils ont un lambeau de laine; pour demeure, le pont d'un navire, ou une chaumière dans les bois. Ils se fabriquent des armes avec du fer et des cailloux aiguisés, et boivent dans des cornes de

(1) Balder est le Dieu de l'éloquence, le plus doux et le meilleur des dieux; il est fils d'Odin et de Frigga. Depuis long-temps, des rêves sinistres lui annonçaient qu'il devait mourir bientôt. Il communiqua ses craintes aux Ases, qui, pour prévenir un tel malheur, firent jurer à toutes les choses existantes, aux élémens, aux métaux, aux arbres, aux pierres, aux maladies, de ne point attenter à la vie de Balder. Mais par malheur les Ases oublièrent une plante, et Loki, l'esprit du mal, alla cueillir cette plante et la remit entre les mains de l'aveugle Hoder qui vint en frapper le corps de Balder, et le dieu mourut. Son frère alla le chercher dans l'empire des morts, la déesse Héla promit de laisser revenir Balder sur terre, si tous les êtres, morts ou inanimés, le pleuraient. Les Ases convoquèrent tous les objets de la création, et chacun d'eux versa des larmes sur la mort du dieu bien-aimé. Mais une vieille femme resta l'œil sec, et nulle prière, nulle plainte, ne purent l'émouvoir. Elle refusa de pleurer, et Balder fut condamné à rester dans son ténébreux séjour. On présume que cette vieille femme était Loki. Pour le punir de ses méfaits, les dieux l'enchaînèrent sur un rocher, avec les boyaux de son fils Ils placèrent sur sa tête un serpent destiné à lui jeter son venin sur le visage; mais sa femme est là qui tient entre lui et le serpent une coupe pour recevoir le venin; quand la coupe est pleine et qu'il faut la verser, le poison tombe sur la figure de Loki et lui cause de telles souffrances qu'en s'agitant il produit un tremblement de terre.

Dans son livre intitulé: Littérature et Voyages, M. J.-J. Ampère a donné une analyse intéressante du mythe de Balder et du poème d'Ohlenschlager, écrit sur ce sujet.

bœuf. Dans le cours de leurs expéditions, ils mangent la chair crue des troupeaux; sur le champ de bataille, ils se désaltèrent avec du sang. Quand ils font un sacrifice à leurs idoles, ils prennent le sang des victimes et en colorent la statue de la divinité et les murailles du temple. Leur dieu suprême, Odin, est un dieu de guerre et de sang. Il fit toutes ses conquêtes l'épée à la main, et lorsqu'il se sentit affaibli par l'âge, il assembla ses amis, se creusa neuf blessures en cercle avec le fer de sa lance, et mourut en annonçant qu'il allait en Scythie prendre place auprès des dieux, à ces festins éternels où sont appelés tous ceux qui se distinguent par leur valeur dans les combats (1).

Ainsi il avait divinisé l'héroïsme guerrier, et les Scandinaves n'avaient garde de repousser un tel dogme. Aussi s'élancent-ils avec joie au combat. Les Walkyries (2) planent sur eux et les guident dans la mêlée. S'ils reviennent victorieux, ils racontent avec orgueil combien d'ennemis ils ont tués, combien de sang ils ont répandu! S'ils succombent, la mort leur sourit comme une fiancée, et on les enterre avec leurs armes, leurs chevaux; car dans le Valhalla, leur bonheur sera de combattre éternellement sans se faire de blessures, de puiser l'hydromel à une tonne inépuisable, et de partager la chair d'un sanglier que chaque jour on distribue aux convives, et qui chaque jour reparaît intact.

Ce qui contribuait encore à entretenir parmi eux ce culte des combats, cette soif des aventures, c'est que dans chaque famille, le fils aîné héritait seul du patrimoine de ses pères. Il ne restait à ses frères qu'une voile de pêcheur, ou une lance. Ainsi les uns se faisaient soldats pour gagner l'épée à la main un coin de terre, ou une part de pillage. Les autres s'en allaient sur leur frêle embarcation attaquer les navires marchands, ravager les habitations situées sur la côte. Ces pirates se nommaient les rois de la mer. Ils montaient sur leurs bâtimens, qu'ils appelaient leurs chevaux à voiles, et les faisaient bondir sur les flots. Ni la distance ni la saison ne les arrêtaient. Quelquefois ils se mettaient en route, sous le poids d'un orage, sans savoir où ils iraient aborder. La

(1) Mallet. Histoire de Danemark, t. I.

(2) Leur nom vient de *küren* (choisir). Elles planaient au-dessus des champs de bataille, et choisissaient ceux qui devaient vaincre et ceux qui devaient périr. C'était aussi les Walkyries qui versaient, dans le Valhalla, l'hydromel aux héros. Les Walkyries n'étaient pas toutes des vierges célestes; il y en avait qui habitaient la terre. Brinnhild, l'une des héroïnes des Niebelungen, était une Walkyrie, et les trois jeunes filles que Wieland-le-forgeron rencontra avec ses deux frères, étaient aussi des Walkyries. *V.* la Wilkina-Saga.

mer les entraînait sur ses hautes vagues, et le vent de la tempête les poussait comme des vautours vers leur proie. Ils s'en allaient ainsi jusque sur les côtes de la Finlande, jusque sur les côtes d'Angleterre et de Normandie, ici rançonnant une peuplade, là pillant une ville, ailleurs moissonnant la campagne. Les princes leur payaient tribut; les ducs de Normandie leur cédaient leur duché; les rois d'Angleterre leur couronne, et Charlemagne baissa la tête et pleura en les voyant.

Pour eux la force physique est la force par excellence, et toute leur imagination est employée à grossir les proportions ordinaires de l'homme. Ils ont des géans qui feraient honte au Gargantua de Rabelais et de Fischart, ou à l'*Ougra* des Indiens. Il y en a qui ont six bras, d'autres six têtes (1). La Wilkina-Saga en dépeint un ainsi : « Il était effroyablement large; ses jambes étaient d'une longueur et d'une force démesurée. Son corps était épais, robuste, puissant. Il y avait une distance d'une aune entre ses deux yeux, et tous ses membres étaient construits dans cette proportion. » L'Edda raconte que le dieu Thor passa la nuit dans le petit doigt du gant d'un géant. Le dieu se leva quand il crut le monstre bien endormi, et lui asséna de toutes ses forces un coup de marteau sur la tête. Le géant se réveille, passe la main sur son front, et dit : Je crois qu'il m'est tombé une feuille d'arbre dans les cheveux. Les femmes de géans ont la même force, la même structure colossale. C'est avec l'une d'elles que Loki enfante cet horrible serpent qui fait le tour du monde. Une petite-fille de géant élève une montagne en laissant tomber la terre qu'elle a mise dans son tablier; une autre s'en va se promener dans la campagne, elle aperçoit un laboureur avec ses deux chevaux et sa charrue, prend l'homme et l'attelage dans le creux de la main et rapporte cela à sa mère comme un jouet d'enfant.

Au milieu de leur vie errante, les hommes du Nord trouvent cependant une place pour la poésie. Ils l'aiment et la cultivent. L'hiver, quand ils reviennent de leurs expéditions lointaines, ils se plaisent à raconter leurs périls, leurs succès. Il y a des actes de courage dont ils s'enorgueillissent, des hommes d'action dont ils célèbrent les hauts faits, et leurs récits se traduisent en vers, en ballades. Si comme l'a dit un critique anglais, la ballade naïve et conteuse est la première poésie des peuples, c'est surtout aux hommes d'armes de la Scandinavie qu'il faudrait appliquer cet axiome, à ces hommes qui ne songeaient certes guère ni à ré-

(1) Il y a encore de l'analogie entre cette croyance fabuleuse et la mythologie indienne. Brama a quatre têtes; Siva en a cinq; Sonbramahnya a six têtes et douze bras. (Symbolique de Creuzer, traduite par M. Guigniaut.)

fléchir un sentiment intérieur, ni à formuler des principes d'art, mais qui se hâtaient de chanter le héros qui leur inspirait le plus d'enthousiasme, le fait qui les avait le plus émus.

Il y avait pourtant parmi eux une classe de poètes, les scaldes, que les chefs d'armée conduisaient avec eux sur le champ de bataille, que les rois, les princes, les *jarls* de chaque contrée accueillaient avec distinction. Ces scaldes étaient les historiens de leur tribu, les pontifes poétiques chargés de consacrer par leurs vers l'éclat d'une victoire, la renommée d'un héros; mais la poésie n'était point exclusivement confiée à leur génie. Elle appartenait au peuple, elle voguait avec le pirate sur le bateau, elle s'arrêtait avec le chasseur au milieu de la forêt, elle animait chaque tente de soldats, elle avait sa place réservée à chaque veillée d'hiver. Tout homme qui avait un récit intéressant à faire appelait cette poésie à son secours, et elle venait simple et confiante, lui prêter sa voix un peu rude, mais mâle et énergique. La Saga d'Eigil raconte que lorsqu'il eut perdu son fils, il résolut de se laisser mourir de faim. Mais sa fille vint l'arracher à sa douleur, et le pria de chanter, et le père, attendri par ses larmes, fit un effort, recueillit ses idées, les revêtit d'images, les exprima en vers, et à mesure qu'il chantait, ses regrets s'adoucissaient, et à la fin, il se trouva l'ame si calme, qu'il fut encore heureux de vivre. Le roi Éric le condamne à mort, et il chante pour obtenir sa grace. Le thing ou assemblée populaire condamne à mort Rollon, et sa mère se présente devant le roi et improvise des vers pour l'attendrir.

Ainsi par le peuple même, et par les scaldes, il se forma une suite de chants nationaux qui embrassaient à la fois le cycle des dieux, des héros fabuleux et des hommes. Ainsi se forma le recueil célèbre connu sous le nom de Kampe-Viser. Les chants du Kampe-Viser ont été rassemblés en Danemark et écrits en danois, mais ils appartiennent à toute la Scandinavie. W. Grimm, qui nous semble avoir bien approfondi cette question, pense qu'ils furent primitivement composés vers le ve ou le vi^e^ siècle, c'est-à-dire à une époque où dans les trois royaumes de Suède, de Danemark, de Norvège, la langue était encore à peu près la même. Le fait est que l'on retrouve souvent dans ces chants des noms norvégiens et suédois, des traditions suédoises, des ballades dont l'idée primitive est attribuée à l'Allemagne ou à l'Irlande, des récits des Niebelungen ou de l'Edda. Les critiques anglais ont fait ausssi divers rapprochemens entre leurs chants populaires et ceux du Danemark. Ces rapprochemens ne sont pas difficiles à justifier. Les Danois ont été pendant assez longtemps en relation immédiate avec l'Angleterre pour y répandre, ou y puiser des faits héroïques, des légendes d'amour et de religion. Il est une époque où les peuples, encore enfans, avides de merveilleux et privés des

grandes ressources de la science, recherchent avec ardeur tout ce qui peut entretenir leurs rêves favoris, tout ce qui peut donner un aliment à leur imagination crédule. Alors l'épopée chevaleresque, le conte superstitieux, la tradition sainte, ne peuvent être contenus dans les limites du pays où l'imagination du poète, la foi du religieux les a fait apparaître. Les autres peuples les réclament. Tout ce qui entre dans le domaine de la pensée appartient à tous. Il n'y a plus ici de barrières territoriales. Les peuples se battront à outrance pour un coin de royaume, pour un privilége, mais ils iront tous boire comme des frères à cette source vivifiante de poésie qui désaltère leur ame. Ainsi l'idée poétique s'en va de contrée en contrée par les récits du marchand, par la chanson du soldat, par la complainte du pélerin. Chacun l'accueille, l'adopte, la pare et la modifie, selon ses habitudes et son caractère. Elle ne change pas de nature, mais elle prend une autre forme, et devient tour à tour française, anglaise, allemande, sans perdre sa saveur primitive. C'est une fleur exotique dont les couleurs varient légèrement quand on la transporte hors de son sol natal. C'est un hôte étranger que l'on appelle à prendre place au foyer de famille après lui avoir donné d'autres vêtemens. C'est ainsi qu'au moyen-âge les poèmes du cycle carlovingien, du cycle d'Arthus et du Saint-Graal, ont fait le tour de l'Europe. C'est ainsi que telle ballade célèbre a été tant de fois recopiée par tant de pays, qu'à peine distingue-t-on son origine première (1).

Les chants danois tels que nous les possédons aujourd'hui ont été soumis à une nouvelle rédaction que Grimm fait remonter au XIVe siècle. Ces questions de date pour des monumens littéraires dont l'histoire n'a pas pris soin de constater l'existence sont souvent assez douteuses, car l'examen le plus minutieux du caractère de la langue dans lequel ils sont écrits, ne conduit pas toujours à une solution précise. Mais dans le cas dont il s'agit, si la date est encore problématique, on peut s'assurer du moins en les lisant que ces chants n'ont été composés qu'après que le christianisme eut pris racine dans le nord, c'est-à-dire après le XIe siècle. Vers la fin du XVIe siècle, Sofrenson Wedel, l'ami de Tycho-Brahe, le traducteur de Saxo Grammaticus, les avait rassemblés pour servir à son histoire de Danemark. La reine Sophie entendit parler de son recueil et l'engagea à le publier. Après plusieurs instances, il s'y décida enfin, et en 1591, il fit paraître cent chants danois. En 1695, Pierre Syv en réunit encore cent autres par la tradition orale, par des manuscrits, et les publia avec ceux de Wedel, sous le titre de Kampe-

(1) Je citerai, entre autres, la ballade mystique de la Fille du Sultan, qui se retrouve en Danemark, en Suède, en Allemagne, en Hollande et en Irlande.

Viser (1). Un autre recueil avait paru en 1657, renfermant trente chants d'amour et d'aventures tragiques. Il a pour titre *Elskovs Viser*. W. Grimm, que nous avons déjà cité plusieurs fois, a publié en allemand un choix fort étendu des diverses pièces contenues dans ces trois recueils (2), et M. Jamieson en a traduit plusieurs en anglais (3).

Comme on peut se le figurer d'avance, il ne faut pas chercher beaucoup d'art dans ces chants populaires du Nord. C'est une poésie âpre et sauvage comme les mœurs qu'elle représente et les hommes auxquels elle s'adresse. Un rhythme monotone et facile; des strophes de deux longs vers qui tombent l'une après l'autre comme deux coups de marteau; point de recherche dans les détails; point de nuance dans les couleurs; une poésie enfin qui s'ignore elle-même et raconte naïvement, grossièrement, les choses qu'elle a apprises. Le caractère sombre du Nord la domine du reste complètement; les images riantes y sont rares; les images de deuil y reviennent sans cesse.

On ferait un singulier contraste en mettant à côté de ces chants danois quelque suave poème de l'Orient, un chant d'amour comme *Gul et Bubul*, un drame comme *Sacountala*. Ici, le ciel étoilé, les rayons de soleil, la terre chargée de fleurs, les jours livrés aux molles rêveries, les nuits pleines de parfum et de douces clartés; là, le sol aride, le vent qui gronde sous un ciel nébuleux, la mer qui frappe avec des gémissemens de douleur son lit de roc, ses flancs de sable; ici, le monde des génies gracieux et les enchantemens de la vie; là, les créations bizarres et la lutte pénible de l'homme avec le sort ou avec les élémens.

Mais ce qu'il y a de beau dans ces chants du Danemark, si grossiers qu'ils puissent être, c'est leur langue naïve et leur mâle énergie; c'est la peinture si rude et si vraie des peuples du Nord. Il y a là des tableaux de mœurs et des tableaux de guerre, où vous chercheriez en vain la touche délicate de l'art; mais toutes les personnes qui y ont pris place sont comme des figures monumentales taillées à grands coups de ciseau, dans un rocher de granit. Leurs récits de combats ressemblent à des épopées, et leurs guerriers sont hauts de dix coudées.

(1) Voici la traduction du titre entier : Recueil de cent chants danois, sur les guerres et autres singulières aventures arrivées dans le royaume aux vieux champions et aux rois illustres, depuis le temps d'Arild jusqu'à présent, auxquels ont été ajoutés cent autres chants sur les rois, les guerriers danois et autres, avec des notes amusantes et instructives. Copenhague, 1695.

(2) Altdanische Helden lieder, Balladen und Marchen. Heidelberg, 1811.

(3) Popular, heroic and romantic Ballads. Illustrations of northern antiquities, by H. Weber. Édimbourg, 1814.

Quand le valeureux Hagen est attaqué à l'improviste, et qu'il glisse sur les peaux humides que Grimild a posées là exprès pour le faire tomber.—Souviens-toi, lui dit-elle, de ta promesse; tu as juré que si jamais tu tombais devant un ennemi, tu ne te relèverais pas pour le combattre. — C'est vrai, s'écrie-t-il, et il combat à genoux et tue encore trois de ses adversaires.

Quand Dietrich (1) attaque Ogier-le-Danois, le sang coule dans la plaine par torrens. Dietrich est parti avec huit mille hommes; il n'en ramène que cinquante.

Quand Sivard se met en route, il monte un cheval qui galope sans s'arrêter pendant quinze jours et quinze nuits. Arrivé au pied d'une forteresse fermée, il ne se donne pas la peine d'attendre qu'on lui en ouvre les portes, il fait sauter son cheval à quinze pieds au-dessus des murailles.

Un combat mémorable est celui d'Orm, le jeune chevalier, et du géant de Berne. Orm s'en va frapper à la porte du tombeau de son père, qui est enterré dans une montagne. Il frappe si fort, qu'il brise le rocher, et le père se réveille.

— Quel est le téméraire qui vient ainsi me troubler dans mon repos?

— C'est moi, Orm ton fils.

— Que veux-tu? Je t'ai donné l'année dernière des monceaux d'or et d'argent.

— C'est vrai, tu m'as donné, l'année dernière, des monceaux d'or et d'argent, mais aujourd'hui je veux ton épée.

— Tu n'auras pas Birting, ma redoutable épée, avant que tu sois allé en Irlande venger ma mort.

— Si tu me la refuses, je brise la montagne qui te sert de tombe, en cinq mille morceaux.

Le vieux guerrieur lui donne son épée. Orm tue le géant, et s'en va ensuite en Irlande tuer les meurtriers de son père.

Un autre combat plus merveilleux encore est celui de Dietrich avec le dragon. Dietrich, en courant les aventures, rencontre un lion et un dragon qui se battent avec fureur. Le lion est vaincu et prie le héros de venir à son secours. Dietrich marche contre le dragon, mais sa lance se brise sur ses rudes écailles, et le monstre l'emporte dans sa caverne, auprès de ses onze petits, puis il s'endort. Pendant la nuit, Dietrich

(1) Il y a ici un de ces anachronismes qui se présentent plus d'une fois dans les épopées du moyen-âge. Dietrich, que les critiques s'accordent à regarder comme Theodoric, est mort en 527. Ogier-le-Danois vivait trois cents ans après, car il était contemporain de Charlemagne.

cherche à sortir de la caverne et trouve l'épée du roi Siegfried. Alors il s'élance bravement contre les petits du dragon, et les massacre l'un après l'autre. Au bruit de leurs gémissemens, le serpent s'éveille, et en apercevant entre les mains de son ennemi le glaive enchanté, il a peur, et le conjure de lui laisser la vie. Mais Dietrich, après lui avoir fait avouer où sont ses trésors, lui plonge son épée dans le flanc, puis il sort et monte en triomphe sur le dos du lion qui l'attendait à la porte (1).

Ce qui reparaît à tout instant dans ces traditions du Nord, c'est un esprit de vengeance farouche, impitoyable, qui tourmente éternellement le cœur et ne s'apaise qu'avec du sang. Une jeune fille vient poignarder au milieu de la nuit l'amant qui l'a trompée; une reine empoisonne la femme qui la rend jalouse; deux sœurs empruntent des vêtemens de chevalier, une armure, et s'en vont venger la mort de leur père. Elles tuent l'homme qui l'a tué et le coupent en morceaux. La ballade ajoute qu'elles pleurèrent beaucoup lorsqu'il fallut ensuite aller se confesser. L'exemple le plus terrible de cette colère implacable se trouve dans la ballade de Vonved. C'est là un autre Hamlet, mais un Hamlet cent fois plus irrité, plus mécontent de lui, plus malheureux que celui que nous connaissons. Sa mère l'engage à s'en aller venger la mort de son père. Il part, et tue tout ce qu'il rencontre, les pères avec leurs fils, les chevaliers avec leurs compagnons d'élite. Quand il ne voit plus personne à tuer, il donne un anneau d'or à un berger, afin de lui indiquer la forteresse, où il trouverait des hommes d'armes dignes de lui. Il entre de vive force dans le château, et tue ceux qui voudraient l'arrêter. Puis il revient chez lui, et dans la rage qui le possède, il tue sa propre mère et brise son luth, afin de n'avoir plus rien qui puisse adoucir ses accès de fureur.

Toutes les pièces du recueil ne présentent cependant pas ce triste dénouement. Il y en a de tendres et de gracieuses comme celle-ci.

« La mère de la petite Christel est occupée à coudre, mais des larmes coulent sur le visage de sa fille.

— Ma petite Christel, mon enfant chéri, dis-moi, pourquoi ton visage est-il défait? pourquoi ta joue est-elle pâle?

— Il n'est pas étonnant que je sois pâle et défaite, j'ai tant à couper et à coudre.

— Il y a pourtant dans la ville, de jeunes filles plus belles que toi, et qui travaillent mieux que toi.

(1) Il y a dans le poème de Ferdussi, dans le Sha-nameh, un combat de Rustan avec un dragon, qui a beaucoup d'analogie avec celui-ci.

— Eh bien! à quoi sert de te le cacher plus long-temps? Notre jeune roi m'a séduite.

— Si notre jeune roi t'a séduite, que t'a-t-il donné?

— Il m'a donné une jolie petite chemise en soie, que j'ai portée avec douleur.

Il m'a donné des souliers à boucles d'argent, que j'ai portés avec angoisse.

Il m'a donné une harpe d'or, pour m'en servir quand je serais trop triste.

La petite Christel touche la première corde, le roi l'écoute résonner dans son lit.

Elle touche une seconde corde, le roi ne repose pas plus long-temps.

Il appelle deux de ses serviteurs : — Faites venir, dit-il, la petite Christel devant moi.

Elle arrive et se tient debout devant la table. — O roi, dit-elle, vous m'avez envoyé chercher, que voulez-vous?

Le jeune roi montre les coussins bleus. — Viens t'asseoir, ma petite Christel, et repose-toi.

— Je ne suis pas lasse, je peux rester debout. Dites-moi ce que vous voulez, et laissez-moi partir.

Le jeune roi attire la petite Christel à lui, il lui donne la couronne d'or et le nom de reine. »

D'autres ballades, comme celle d'Axel et Waldborg, ont tout le caractère galant des poèmes de chevalerie du moyen-âge. Axel le preux guerrier, et Waldborg la jolie jeune fille, s'aiment dès leur enfance. Ils se rendent ensemble à la chapelle, ils vont se fiancer; mais Hagen, le fils du roi, est amoureux de Waldborg; il empêche le mariage, car il veut lui-même épouser la jeune fille. C'est un horrible moment pour les deux pauvres fiancés qui ne cessent pas de s'aimer, et qui n'entrevoient aucun remède à leur douleur. Tout à coup la guerre éclate. Hagen se met à la tête de ses troupes, et le valeureux Axel, oubliant son ressentiment, marche sous sa bannière. Sur le champ de bataille, Hagen reçoit une blessure mortelle; il appelle son rival, lui tend une main de frère, et lui dit : Venge ma mort, tu épouseras Waldborg, et je te donne mon royaume. Axel s'élance au milieu des ennemis, combat comme un lion, et meurt couvert de blessures. A cette nouvelle, la malheureuse Waldborg distribue son bien aux pauvres et se retire dans un couvent (1).

(1) Oehlenschlager a fait sur cette tradition d'Axel et Waldborg une tragédie fort estimée.

Quelques pièces toutes pleines de merveilleux semblent renfermer un sens symbolique.

Une jeune fille pleure d'être séparée de son amant, un corbeau s'approche d'elle, et s'offre à la conduire auprès de lui, à condition qu'il s'emparera du premier enfant auquel elle donnera le jour. La jeune fille accepte. Elle devient mère, le corbeau accourt et réclame sa proie. En vain la malheureuse se jette à genoux, pleure, prie, se désole, et offre, pour rompre son affreux contrat, toutes ses terres et tout l'or qu'elle possède. Le corbeau est inflexible. Il s'empare du nouveau-né, lui crève les yeux, boit son sang, et à l'instant, de corbeau qu'il était, il devient un beau jeune homme, et l'enfant ressuscite.

Un paysan va bâtir une maison auprès de la demeure d'un nain des montagnes. Celui-ci s'irrite, assemble ses compagnons, et tourmente le paysan jusqu'à ce que le pauvre homme, réduit à la dernière extrémité, lui cède sa femme. Le nain l'embrasse, et soudain sa taille s'élève, son visage devient beau. C'est un chevalier que l'amour anoblit. C'est un fils de roi disgracié, auquel un baiser de femme rend une nouvelle vie.

Quelquefois aussi on trouve dans le Kampe-Viser certaines pièces, comme celle du Moine, qui ressemblent singulièrement à une satire religieuse.

Douze hommes à cheval s'en viennent attaquer le couvent; le moine marche à leur rencontre avec sa massue et les écrase l'un après l'autre. Il s'égare dans la campagne, rencontre un magicien, le force à lui montrer ses trésors, et le tue. Puis il revient au couvent et massacre quinze pauvres moines, parce que la soupe n'était pas prête, et quinze autres parce que le poisson n'était pas frit. Après cela, il crève un œil à l'abbé parce qu'il retient trop long-temps la communauté à l'église. L'intrépide moine ne veut plus entendre parler de prières, de lecture ni de chants au lutrin, et les religieux, ravis d'une telle vertu, le choisissent d'une voix unanime pour leur supérieur. Il se met à la tête de l'abbaye et la gouverne pendant trente ans.

Quelques pièces ressemblent, comme nous l'avons dit, aux chants de l'Edda; nous en citerons une, entre autres, qui se rapproche beaucoup de ce chant original de Sœmund, connu sous le nom de Marteau de Thor (1).

Tord de Meeresburg court à cheval à travers la plaine. Il perd son

(1) Dans l'Edda le récit est plus développé et présente des détails plus piquans encore. Là, c'est le dieu lui-même qui est mis en scène; c'est le dieu Thor qui revêt les habits de fiancée. Dans le chant danois, tout a été réduit à des proportions plus humbles. La fable mythologique est devenue une fable humaine.

marteau d'or et ne le retrouve pas de long-temps. Tord appelle son frère : « Il faut que tu t'en ailles, dit-il, dans les montagnes du Nord, chercher mon marteau. » Locke son frère prend un vêtement de plumes, et vole par-dessus les larges flots de la mer du côté des montagnes du Nord. Il arrive dans une forteresse, entre dans la grande salle et se présente devant le hideux Tolpel.

« — Sois le bien-venu, Locke, sois le bien-venu! Comment va-t-on à Meeresburg? Comment va-t-on dans le pays là-bas?

— Bien, répond Locke. Tord a perdu son marteau, voilà pourquoi je suis venu.

— Dis-lui qu'il est enfoui à cinquante-cinq brasses sous terre. Il ne le reverra jamais, qu'il ne me donne pour épouse la jeune Feidlefsborg et tout ce que vous possédez.

« Locke reprend son vêtement ailé et traverse les flots salés de la mer : Tu ne recouvreras pas ton marteau, dit-il à son frère, à moins que tu ne sacrifies la jeune Feidlefsborg et tout ce que tu possèdes.

« Mais sur le banc où elle était assise, la fière jeune fille s'écrie : J'aime mieux un chrétien que ce monstre hideux. Prenons notre vieux père, arrangeons-lui les cheveux, et conduisez-le comme fiancée, à ma place, dans les montagnes du nord.

« Ils donnent au vieillard des vêtemens de jeune fiancée, sur ces vêtemens ils n'épargnent pas l'or, puis ils se mettent en route. Ils arrivent et s'asseoient sur le banc des fiançailles. Le comte Tolpel entre pour présenter la coupe nuptiale à la jeune fille. Mais avant de boire, le vieillard mange quinze bœufs, trente cochons, sept pains. Puis, pour apaiser sa soif, il boit douze mesures de bière dans un grand seau à anses et manque d'avaler le seau. Tolpel se promène dans la salle, joint les mains et s'écrie : D'où vient donc cette fiancée qui dévore autant de choses? Puis il dit au sommelier : Prends garde aux tonneaux, nous avons à traiter une femme qui aime terriblement à boire. Pendant ce temps Locke rit sous ses vêtemens, et dit : Elle n'a pas mangé depuis huit jours, tant elle était occupée de l'idée de venir ici.

« Tolpel appelle ses écuyers : Apportez-moi, s'écrie-t-il, le marteau d'or; je l'abandonne volontiers, pourvu que je sois séparé d'une telle fiancée, à ma honte, ou à mon honneur. Huit guerriers apportent sur un arbre le marteau, et le posent en travers sur les genoux du vieillard. Celui-ci le prend, le manie comme une verge, et frappe le monstrueux Tolpel, puis ses compagnons. Tous les hôtes réunis, tous les hommes du Nord en pâlissent d'effroi, et reçoivent des coups de marteau et de mortelles blessures.

« Retournons maintenant, dit Locke au vieillard, retournons dans notre pays, car vous voilà devenus veuve. »

Un grand nombre de pièces du recueil que nous analysons sont consacrées aux croyances superstitieuses et aux idées de sorcellerie des hommes du Nord. Ici, des rossignols annoncent à un amant la mort de sa maîtresse; là, une jeune fille tombe au pouvoir de l'homme de mer, qui l'emmène au fond des eaux, dans sa grotte de cristal. Tantôt c'est l'histoire d'un jeune homme qui s'égare pendant la nuit, et arrive sur une montagne où dansent les elfes : un de ces êtres fantastiques l'invite à danser, il s'y refuse, et tombe mort en arrivant chez lui ; tantôt celle d'une femme dont l'amant a été égorgé et coupé en morceaux : elle recueille avec soin toutes les parcelles de son corps, les trempe la nuit dans la source de Mariboe, et son amant revient à la vie; tantôt celle de douze magiciens qui tous ont de merveilleux secrets. L'un peut conduire l'orage avec sa main; un autre dompte les dragons; un troisième sait tout ce qui se passe en pays étranger; un quatrième se promène sous l'eau; un cinquième possède une harpe que personne ne peut entendre sans se mettre aussitôt à danser.

A travers ces idées superstitieuses, pour la plupart assez bizarres ou copiées d'après de vieilles traditions, il en est une vraiment fort belle; c'est celle qui attribue aux morts la faculté de se réveiller dans leur cercueil, et de revenir sur terre pour consoler un parent, ou répondre aux vœux d'un ami. Cette idée me semble exprimée d'une manière touchante dans cette pièce, qui a pour titre : *La mère dans le tombeau* :

« Dyring s'en va dans une île lointaine, et épouse une jolie jeune fille. Ils vécurent sept ans ensemble, et sa femme lui donna sept enfans. Alors la mort entre dans la contrée et enlève la femme, si belle et si rose. Dyring s'en va dans une île lointaine, épouse une autre jeune fille, et la ramène chez lui. Mais celle-ci était dure et méchante. Quand elle entra dans la maison de son mari, les sept petits enfans pleuraient; ils pleuraient, ils étaient inquiets, elle les repoussa du pied. Elle ne leur donna ni bière, ni pain, et leur dit : Vous aurez faim et vous aurez soif. Elle leur retira les coussins bleus, et leur dit : Vous coucherez sur la paille toute nue. Elle éteignit les grands flambeaux, et leur dit : Vous resterez dans l'obscurité. Les enfans pleuraient le soir très tard, leur mère les entendit sous la terre, sous la terre où elle était couchée. « Oh! que ne puis-je, s'écria-t-elle, m'en aller voir mes petits enfans! » Elle se présenta devant Dieu, et lui demanda la permission d'aller voir ses petits enfans. Elle pria tant que Dieu se rendit à sa demande. « Mais quand le coq chanterá, lui dit-il, tu ne resteras pas plus long-temps. »

Alors la pauvre mère se lève sur ses jambes fatiguées et franchit le mur de pierre. Elle traverse le village, et les chiens hurlent en l'entendant passer. Elle arrive à la porte de sa demeure; sa fille aînée était là debout. « Que fais-tu là, mon enfant? dit-elle. Comment vont tes frères et sœurs?

— Vous êtes une belle grande dame, mais vous n'êtes pas ma mère chérie. Ma mère avait les joues blanches et roses, et vous êtes pâle comme la mort.

— Et comment pourrais-je être blanche et rose? J'ai reposé dans le cercueil si long-temps!

«Elle entre dans la chambre; ses petits enfans étaient là avec des larmes sur les joues. Elle en prend un et le peigne, puis tresse les cheveux à un autre, et en caresse un troisième et un quatrième; le cinquième, elle le met sur ses bras, et lui ouvre son sein. Puis, appelant sa fille aînée: « Va t'en prier Dyring, dit-elle, de venir ici. » Et quand Dyring parut, elle lui cria avec colère : « Je t'ai laissé de la bière et du pain, et mes enfans ont faim et soif. Je t'ai laissé des coussins bleus, et mes enfans couchent sur la paille nue. Je t'ai laissé de grands flambeaux, et mes enfans sont dans l'obscurité. S'il faut que je revienne ainsi souvent le soir, il t'en arrivera malheur. » Alors la belle-mère s'écria : « Je veux désormais être bonne pour tes enfans. » Et depuis ce jour, dès que le mari et la femme entendaient gronder le chien, ils donnaient de la bière et du pain aux enfans, et dès qu'ils l'entendaient aboyer, ils se sauvaient, de peur de voir apparaître la morte.»

Qu'on me permette, avant de finir, de m'arrêter un instant sur cette tradition qui a laissé des traces nombreuses, non-seulement dans les poésies populaires de Danemark, mais dans celles d'Allemagne, d'Angleterre, d'Écosse, et de plusieurs autres contrées.

Nous avons déjà vu qu'au moment d'entrer en lutte avec le géant, Orm s'en va frapper à la porte du tombeau de son père, et lui demande son épée. Dans un autre chant danois, un jeune homme réveille sa mère dans son sépulcre, pour obtenir d'elle un conseil. Dans un autre encore, c'est un amant que les regrets de sa bien-aimée troublent dans la fosse où il est enseveli. Il se lève avec son cercueil et vient, au milieu de la nuit, frapper à la porte de la jeune fille. « Chaque fois, lui dit-il, que ton front s'éclaircit, que ton cœur est gai, mon cercueil est rempli de feuilles de roses; chaque fois que tu as l'ame lourde et inquiète, mon cercueil est inondé de sang. »

La même croyance se trouve dans plusieurs sagas irlandaises, et dans l'Edda de Saemund. La prophétesse à laquelle Odin va demander une

prédiction, s'écrie : « Qui donc trouble le repos de mon ame? J'étais couverte de neige, mouillée par la rosée, trempée par la pluie. J'ai été long-temps morte. »

Une ballade écossaise raconte l'histoire d'un pauvre jeune homme mort de par-delà les mers, et qui s'en vient, pendant une nuit d'hiver, prier sa maîtresse de l'affranchir des sermens qu'il lui a faits (1); car, selon cette pieuse croyance, l'amour est plus puissant que la mort. L'ame de celui qu'une promesse d'amour enchaîne dans ce monde est inquiète et mal à l'aise dans le tombeau, jusqu'à ce que sa maîtresse le dégage de ses sermens ou le rejoigne dans le cimetière.

Dans une ballade magyare, une jeune fiancée, que son amour tourmente jusque dans le cercueil, vient enlever à son amant l'anneau qu'elle lui a donné (2). Dans le Décaméron de Boccace, Lisabetta attend son amant, mais ses frères l'ont égorgé; elle l'attend chaque jour, et le pleure chaque nuit. A la fin il apparaît lui-même le visage pâle et décomposé, lui annonce qu'il est mort, et lui montre l'endroit où il a été enterré (3). Dans une ballade allemande, un amant vient lui-même annoncer sa mort à sa maîtresse. Il lui demande sa main; mais au moment où elle la touche, elle meurt, et monte avec une couronne éternelle au ciel. Une autre ballade allemande, d'un caractère plus naïf encore et plus touchant, représente un pauvre petit enfant que sa mère pleure sans cesse, et qui se lève et vient lui dire : « Oh! ma mère, ne pleure pas tant, car ma petite chemise est toute mouillée des larmes que tu verses, et je ne peux pas dormir dans mon tombeau. » Il faut citer encore cette tradition grecque de Protésilas, qui mourut au commencement de la guerre de Troie. Il soupirait tellement après sa femme Laodamia, que Pluton lui permit d'aller la revoir, et quand il la quitta, elle mourut. Sur le tombeau de Protésilas, on montrait encore, du temps de Pline, des peupliers qui, lorsqu'ils s'élevaient à la hauteur de Troie, dépérissaient tout à coup, et puis après commençaient à reverdir (4).

(1) Percy. T. III, p. 126.

(2) Wackernagel. Altdeutsche Blatter.

(3) Il Decamerone. Giorn. V, Novel. 4.

(4) Wackernagel. Altdeutsche Blatter.

On pourrait multiplier à l'infini les exemples poétiques de cette croyance superstitieuse. Elle est répandue en Orient. Dans un conte arabe, une jeune fille quitte chaque nuit son cimetière et vient voir son amant. Les *Études* de M. Émile Souvestre sur la Bretagne nous ont appris qu'elle existe aussi dans cette province. On a pu lire dans ces *Études* une ballade d'un pauvre homme qui revient, après sa mort, travailler sur terre, pour acquitter une dette qu'il a contractée.

A la même tradition se rattache celle du chasseur qui revient toutes les nuits poursuivre le sanglier dans les bois, celle du tambour qui, à l'approche de l'ennemi, se réveille du sommeil de la mort pour battre encore la générale, et la chanson populaire d'après laquelle Bürger a fait sa Lénore.

A la même tradition, il faut joindre aussi celle d'Arthur, de Charlemagne, de Frédéric Barberousse, de Guillaume Tell, qui veillent encore dans les flancs des montagnes, laissant pousser leur barbe blanche, et attendant le jour où ils doivent reparaître pour secourir leur pays (1). Le peuple est comme les individus attachés au souvenir de l'être qu'ils ont aimé : il ne veut pas laisser mourir entièrement ses bienfaiteurs et ses héros. Il les endort non loin de lui, il les berce au bruit de leurs louanges. Il espère qu'un jour, quand il les appellera, ils reviendront. Quel que soit le mérite littéraire des œuvres produites par ces traditions populaires, nous croyons que le sentiment religieux qui les a inspirées, le sentiment d'amour et de confiance sur lequel elles reposent, les rend dignes d'être recherchées et étudiées.

X. MARMIER.

(1) Frédéric Barberousse est enfermé dans une montagne du pays de Salzbourg; avant qu'il reparaisse, sa barbe blanche doit faire trois fois le tour de la table devant laquelle il est assis. Un jour un berger s'égara autour de cette montagne, et fut conduit par un nain dans la grotte habitée par le vieil empereur.

— Les corbeaux volent-ils encore au-dessus de la montagne? lui dit Frédéric.

— Oui, répondit le berger.

— C'est bien; j'ai encore cent ans à dormir.

Quand Frédéric reparaîtra, il suspendra son bouclier à un arbre desséché. On verra l'arbre reverdir, et ce sera le signe d'une nouvelle ère, d'une époque de vertus et de félicité.

Charlemagne est dans le Wunderberg, la couronne d'or sur la tête, le sceptre à la main; sa longue barbe lui couvre toute la poitrine; autour de lui sont rangés ses principaux seigneurs. Ce qu'il attend là, on ne sait; la tradition dit que c'est le secret de Dieu.

Cette tradition n'existe pas seulement pour Charlemagne, Arthur et les autres héros populaires du moyen-âge, elle remonte beaucoup plus haut. Saint Augustin dit qu'à Ephèse où saint Jean était enterré, on ne croyait pas que ce saint fût mort; on le regardait comme endormi dans le tombeau qu'il s'était lui-même préparé, et attendant la seconde apparition du Seigneur. La preuve qu'il n'était pas mort, c'est que l'on voyait la terre qui couvrait sa tombe remuer de temps à autre, et suivre le mouvement de sa respiration.

L'ESPAGNE

EN 1835.

I.

ALBOROTO DE VALENCE.

— Frappez! frappez! — C'est un factieux! — Tuez-le! tuez-le! — Et en fulminant ces violens anathèmes, une troupe d'*urbanos* en uniforme bleu, revers jaunes, traînaient, par le collet, un homme d'assez mauvaise mine, qu'ils accablaient de coups.

Cette scène se passait à la porte de Valence au milieu d'un combat de taureaux; c'était un dimanche, le 2 août de l'année dernière, en pleine canicule, et malgré une effroyable chaleur de trente-trois degrés, le cirque était comble. Mais la fête avait mal répondu à tant d'empressement; la *corrida* était détestable; les taureaux n'étaient que des novices, de véritables *novillos*; les toréadors et les *picadores* avaient mal travaillé, et le *matador* porté si gauchement ses coups, que la foule indignée avait crié à l'assassinat. C'est au milieu de cette confusion, de ces murmures, que les cris de *Mort aux factieux!* avaient tout à coup retenti; l'attention populaire avait changé d'objet : au lieu d'un taureau, on vit un

homme au milieu de l'arène, au lieu de toréadors des *urbanos*, et un grand drôle à moustaches était tout prêt à jouer sur la victime humaine le rôle de *matador*. Il agitait d'une main son sabre et de l'autre un ruban rouge, qu'il disait avoir trouvé sur l'accusé ; c'étaient la pièce de conviction et l'instrument du crime, car le rouge est la couleur des absolutistes, comme le vert est celle des constitutionnels; et les cris : — Tuez ! tuez ! mort au factieux ! — continuaient à gronder dans l'amphithéâtre.

Toutefois, le peuple était fort tiède et paraissait, à vrai dire, moins sympathique aux sacrificateurs qu'à la victime ; or, la victime était un boulanger, un ancien royaliste, à ce que je compris, dont on voulait faire justice. Les *urbanos* l'avaient traîné jusque sous la loge de l'*ayuntamiento* (municipalité), et ils demandaient à grands cris sa tête au *corrégidor* qui présidait la cérémonie. C'était de leur part une singulière condescendance; la vie d'un homme est tenue pour si peu de chose de l'autre côté des Pyrénées, qu'aujourd'hui même encore, je m'étonne qu'on n'en ait pas fini du premier coup avec le patient. Le *corrégidor* refusait par signes, car sa voix était couverte par les clameurs; mais son refus, qui l'honore, avait peu de force, n'ayant pour auxiliaires qu'une poignée d'*escopeteros* drapés silencieusement dans leurs manteaux bruns et rouges, et une vingtaine de dragons tout au plus, cloués sur leur selle, à la porte du cirque.

Cette porte, et il n'y en avait pas d'autres, était assiégée par le torrent des fuyards; les femmes et toute la partie neutre de l'assemblée s'y ruaient pour gagner le large. Plus d'un banc déjà avait cédé sous le poids, l'édifice craquait de toutes parts, et le désastre de Fidènes était imminent, car ce cirque n'était qu'un échafaudage de planches grossièrement improvisé; mais le bataillon des fuyards fonçait toujours : les cris d'effroi sortis de ses rangs ajoutaient au tumulte de l'arène.

Cependant la scène de l'intérieur avait changé brusquement. L'affiche du jour avait promis une vache au peuple pour couronner la fête; ce barbare usage est stupide encore plus qu'atroce : on livre en effet une vache au peuple, et le peuple alors se fait toréador en masse, il prend possession du cirque et se met à torturer la malheureuse bête, jusqu'à ce qu'elle tombe épuisée. Alors la joie est au comble; elle monte au ciel en hurlemens d'allégresse. Soit

hasard, soit préméditation, le pauvre animal dévoué à l'ignoble sacrifice s'était élancé tout d'un coup dans l'arène et l'avait balayée. Les *urbanos* surpris avaient lâché prise, et cette diversion inespérée avait délivré le prisonnier, il s'était perdu dans la foule; mais son arrêt de mort était prononcé, l'exécution n'était qu'ajournée. Ce jour-là du moins, et c'est rare en Espagne, le sang humain ne coula pas, et cette scène qui menaçait d'un dénouement tragique, eut une issue grotesque.

Avant de passer outre, je dois déclarer ici que je n'invente pas; je raconte ce que j'ai vu, je répète ce que j'ai entendu. Aussi bien n'est-ce que par la véracité, et une véracité scrupuleuse, que ce simple récit peut offrir de l'intérêt et quelques enseignemens utiles. Je montre l'Espagne comme elle est, sans flatterie, sans aigreur; et j'ai mis mon devoir de chroniqueur à me renfermer dans les limites d'une fidélité rigoureuse. Le charlatanisme du pittoresque, le puéril amour de l'effet, ne m'ont fait broder ni fleurs étrangères ni ornemens factices sur le canevas sévère de la vérité.

Ce petit épisode de la place des Taureaux n'était rien en soi, mais la circonstance lui donnait de la gravité; c'était un commencement d'émeute, ou, comme disent les Espagnols, d'*alboroto*. La veille, on avait appris à Valence le massacre des moines de Catalogne, et le jour même l'incendie de quatre ou cinq couvens de Murcie. C'est moi-même qui avais apporté cette dernière nouvelle. Or, le massacre de Barcelone avait eu lieu à la suite d'un combat de taureaux, et les turbulens de Valence en avaient, sans doute, voulu faire autant.

Le parti *exaltado* était fort échauffé, et l'irritation n'était malheureusement que trop justifiée par l'audace des bandes carlistes dispersées autour de la ville, et par un récent désastre de la milice urbaine envoyée contre elles. Engagé dans les gorges de la Yesa et attiré par l'ennemi dans une embuscade, un détachement de trente urbains avait été pris et massacré de sang-froid, jusqu'au dernier. Un capitaine, surpris isolément, venait encore d'être martyrisé par les *facciosos;* il était mort au milieu des tourmens. La férocité est le caractère de toute guerre civile, mais en Espagne elle a passé toute borne, non pas seulement d'un côté, mais dans les deux camps. Les vengeances sont implacables; de part et d'autre, on invente des supplices dont les siècles de barbarie ne se

seraient pas avisés; la civilisation ne sert qu'à raffiner la mort. Aujourd'hui même encore, n'apprenons-nous pas que la vieille mère de Cabrera vient d'être fusillée à Saragosse, en expiation des victoires de son fils? Déjà emprisonnées, les trois sœurs du partisan sont menacées du même sort. Quelles affreuses représailles ne préparent pas de pareilles vengeances!

Ce Cabrera est un chef carliste dont la bande est, en ce moment, la terreur de l'Aragon; il était alors dans le royaume de Valence, presque à la porte de la ville, dans les environs de Chelva, et coupait la route de Cuença. Quilez, un autre chef de guerilla, occupait les frontières du Bas-Aragon et coupait toute communication avec la province de Teruel. Retranché dans les inexpugnables gorges du Maestrazgo, déserts inaccessibles et tourmentés, il était insaisissable, et faisait de là des descentes jusque sur la route de Barcelone. Il avait, quelques jours auparavant, volé les chevaux de la diligence, et la veille brûlé les dépêches du courrier. Les routes du midi, vers Alicante et Murcie, n'étaient guère plus sûres, et sans être entièrement fermées, elles étaient inquiétées par Cuesta et d'autres factieux du même ordre. Ainsi Valence se trouvait bloquée de tous les côtés à la fois, excepté vers la Manche; encore apprit-on un jour que la diligence de Madrid venait d'y être dévalisée. Etait-ce par les voleurs? était-ce par les factieux? c'est ce qu'il fut impossible de savoir. En Espagne la distinction n'est pas toujours facile à établir.

J'étais bien informé, car je tenais ces détails du capitaine-général; c'est lui-même qui me mit au fait de la position. Je voulais aller à Ségorbe, il m'en dissuada, car je risquais de tomber aux mains des bandes carlistes; or je m'en souciais peu. Deux voyageurs anglais qui avaient affronté la rencontre n'avaient pas eu lieu de s'en féliciter; arrêtés sur la route de Castellon de la Plana, on leur avait pris la bourse et arraché la barbe, poil à poil. Le procédé était peu fait pour me tenter, je me rendis aux raisons du capitaine-général; et comme je lui demandais s'il n'envoyait pas de troupes contre ces furieux: — Quelles troupes? me répondit-il, elles sont toutes en Navarre; je n'ai pas trois cents hommes sous la main. Ce sont les urbains qui font le service. — Je compris alors que la milice urbaine était maîtresse de la ville et que l'autorité était à sa merci.

En quittant le palais, je passai par la rue de Saragosse, la plus

animée et la plus brillante de Valence; c'est là qu'est le café du Soleil, rendez-vous ordinaire des *exaltados*. Il y avait un nombreux rassemblement; on y parlait avec véhémence.

— Est-ce un état social cela? s'écriait un des orateurs les plus ardens. On nous ramène à l'état sauvage; usons donc du droit de nature. Puisque le gouvernement ne peut ou ne veut pas nous faire justice de ces bandits, c'est à nous de nous la faire de nos propres mains. Les prisons en sont pleines, c'est à ceux que nous tenons, n'est-ce pas? de payer pour les autres. Au lieu de cela, on n'a pas même songé à leur faire leur procès. Si on m'en croyait !... — Un geste significatif et le jurement classique des Espagnols achevèrent la phrase de l'orateur.

Il ne poussa pas plus loin son argumentation, et je vis bien, au murmure approbateur qui accueillit sa harangue, que la logique des auditeurs n'allait pas au-delà. OEil pour œil, dent pour dent, les partis en Espagne ne comprennent pas d'autre loi que la loi du talion. Ce soir-là cependant elle ne fut pas appliquée, et la nuit se passa sans évènement. L'*alboroto* de la place des Taureaux manqué, il s'agissait d'en organiser un autre, et c'est à quoi on travaillait presque publiquement. Qui aurait pu l'empêcher? Trois jours entiers se passèrent en préparatifs. Les moines y assistaient, comme le condamné qui voit dresser son échafaud; frappés de terreur, il y avait bien des nuits qu'ils ne dormaient pas dans leurs couvens et qu'ils se tenaient cachés dans des maisons amies. Toutefois l'événement ne justifia pas leur épouvante : la foudre, long-temps balancée sur eux, alla tomber sur d'autres têtes.

Pendant que ce drame se préparait dans la coulisse, rien n'était changé sur la scène : on était alors dans la saison des bains de mer, et des nuées de tartanes (voitures du pays) ne cessaient de se croiser de la ville au Grao, du Grao à la ville. Le Grao est le port ou plutôt l'abordage de Valence, qui est à une demi-lieue dans les terres; c'est là qu'on va prendre les bains. L'appareil est fort simple et quelque peu grossier, car l'Espagnol ne tient point aux aises de la vie. Une mauvaise barraque de bois, bâtie sur la grève, sert de cabinet de toilette aux baigneuses; elles se revêtent là d'un long sac de toile qui les couvre des épaules aux pieds, et c'est dans cette ingrate parure que les femmes les plus élégantes, les plus délicates, vont se jeter à la mer pêle-mêle et aux yeux de tout le monde.

Elles sortent des eaux comme Vénus; la toile mouillée et collante accuse des formes que rien ne voile plus. Don Francisco de Paula, le seul des trois infans qui soit resté fidèle à la reine Isabelle, partageait alors avec sa famille ces innocens plaisirs; mais là, comme à Madrid, il restait en dehors de toutes préoccupations politiques, car c'est un homme éminemment pacifique; les affaires lui font peur, il n'a qu'une ambition, celle du repos.

Cependant l'*alboroto* mûrissait tout à son aise. Tandis que la passion des bains absorbait une partie de la population, l'autre conspirait, ou plutôt les deux choses allaient de front; car les conjurés ne se gênaient guère : ils allaient au Grao comme les autres; on conspirait tout en lorgnant les baigneuses. Un des meneurs du complot, auquel j'étais adressé, et qui était officier dans la milice urbaine, me fit tranquillement les honneurs de la ville tout le jour qui précéda l'explosion. Le soir, il me conduisit au théâtre; il y avait une représentation extraordinaire, mais la véritable représentation pour moi n'était pas sur la scène, elle était au parterre et dans les loges : c'est là que se jouait le drame. On parlait de l'*alboroto* qui allait éclater, comme on aurait parlé d'une pièce en répétition; et en me quittant pour aller au rendez-vous, mon ami l'officier me serra la main comme un homme qui part pour le bal; il me recommanda la prudence, comme on dit à un danseur : Ne vous fatiguez pas trop. A peine étais-je rentré, que j'entendis battre la générale. A minuit, la milice urbaine était rendue à ses places d'armes; car le coup avait été concerté et préparé par elle : c'est par elle seule qu'il fut exécuté. Le peu de troupes qui formaient la garnison ne parut pas; la ville était au pouvoir de la milice; sa victoire ne lui avait pas coûté cher.

Quel usage en allait-elle faire? Allait-elle massacrer les moines, comme à Barcelone, ou seulement incendier les couvens, comme à Murcie? allait-elle prononcer la chute du ministère Toreno et celle de la reine régente? proclamer la constitution de 1812? rompre avec Madrid, et rendre le royaume de Valence à son antique indépendance? Telles sont les questions que je m'adressais à moi-même; pour la république, je savais bien que son nom ne serait pas même prononcé. La notion de république n'existe pas en Espagne; on y peut rêver une nouvelle régence, une constitution plus démocratique, de larges libertés municipales; mais on accepte

encore le lien monarchique comme une nécessité et une garantie de l'unité politique. C'est là du moins le point où en était la Péninsule de 1835. Celle de 1836 n'est guère, que je sache, plus avancée. Comme je m'adressais ces questions diverses, un mot de l'orateur de la rue de Saragosse me revint en mémoire : — Si l'on m'en croyait!... — avait-il dit en parlant des carlistes enfermés dans les prisons; et l'idée d'un 2 septembre me traversa l'esprit comme une flèche ardente. J'avais deviné juste : on marcha sur les prisons.

Un certain ordre régnait dans cette marche nocturne, et je remarquai là moins d'exaspération qu'au café du Soleil; mais ce calme était effrayant : il annonçait un parti pris, et faisait présager l'effroyable spectacle d'un carnage à froid. C'était déjà quelque chose de lugubre que ces flots d'hommes inondant, à la clarté des torches, les mille sinuosités, les mille dédales des rues sombres et silencieuses, véritables rues du moyen-âge. Fort peu de curieux paraissaient aux balcons; les lampes des madones projetaient sur les murailles des ombres sépulcrales, et les lames nues de sinistres reflets.

La première prison assiégée fut la Tour du Quarte. On somma le gouverneur d'ouvrir les portes; elles le furent, et le registre des écrous fut remis aux assiégeans. L'appel nominal commença. Je ne respirais plus; mon sang était glacé; l'heure du massacre approchait. Le prisonnier qu'on amena le premier était un vieillard à cheveux blancs, que la terreur avait jeté presque en démence; il vint l'œil hagard et fixe, la bouche entr'ouverte, les bras raides : tout son corps semblait paralysé. Pendant ce temps, le nom des autres retentissait dans les longs corridors, et roulait d'échos en échos comme une voix du jugement dernier. Vingt-cinq à trente prisonniers furent amenés ainsi l'un après l'autre au pied du terrible aréopage. Ma poitrine se dilata, lorsqu'au lieu de les voir égorger sur place, je les vis pacifiquement conduire au quartier-général de la milice urbaine. Les captifs, et non-seulement ceux-là, mais tous ceux qu'on avait enlevés successivement de la citadelle, de la tour des Serranos et des autres prisons de la ville, furent enfermés dans une chambre commune, sous la garde des urbains. C'est ainsi que se passa la nuit du 5, et ce fut pour moi une heureuse surprise que tant de modération où tant de rigueur était si facile. Il n'y eut

pas d'excès privés; à peine parla-t-on de deux ou trois personnes tuées par erreur ou par imprudence.

Mon premier soin, le matin, fut d'entrer chez une modiste pour me faire faire une cocarde tricolore. C'est un passeport que j'avais jugé nécessaire à mes excursions de la journée, et l'expérience me démontra l'efficacité de ce talisman magique. Il m'ouvrit tous les rangs, toutes les portes, et m'investit, en ces jours de convulsions et d'orages, d'un caractère inviolable et presque sacré. La ville, du reste, était calme; elle avait à peu près son allure ordinaire; seulement les portes étaient fermées et restèrent ainsi tout le jour. Le gros de la population semblait s'intéresser assez peu à ce qui s'était passé, à ce qui allait se passer encore. L'indifférence me parut régner au cœur du peuple.

Le *Principal*, c'est le nom qu'on donne au quartier-général de la milice urbaine, est situé sur la grande place du marché; cette place était donc devenue le centre de l'*alboroto*, elle était occupée militairement par les urbains; quelques compagnies campaient en d'autres lieux; il pouvait y avoir sous les armes deux mille hommes, et ces deux mille hommes étaient maîtres absolus d'une ville qui ne compte guère moins de cent vingt mille ames. Mais en Espagne, et c'est une remarque que les évènemens m'ont permis de faire bien des fois, les urbains ne savent point user de la victoire; cela vient de ce qu'ils vivent au jour le jour, sans plan fixe, sans système arrêté; cela vient surtout de ce qu'il n'y a pas d'opinion publique; ou du moins s'il en existe une, elle est encore aux langes. Je passai toute cette matinée dans les rangs, allant d'un groupe à l'autre, me mêlant à tous, assistant aux délibérations; et je ne trouvai là ni ordre, ni accord, ni pensée d'avenir. Un uniforme commun rapprochait les corps, pas une idée commune n'unissait les ames; c'était un labyrinthe sans issue et sans fil.

Comment en aurait-il été autrement? Toute cette milice bourgeoise, de quoi se compose-t-elle? de marchands, de procureurs, de propriétaires, de ce qu'il y a de moins intelligent et de moins dévoué; à défaut des grandes vertus et des hautes lumières que donne une longue éducation politique, on ne retrouve pas même là ces instincts populaires qui sont quelquefois rudes, violens, mais toujours nobles et forts. La loi du talion était le seul point sur lequel on s'entendît, et certes, il n'y a pas besoin, pour cela, d'un

grand effort de compréhension, car cette notion barbare est ce qu'il y a de plus rudimentaire dans l'humanité; elle préexiste à l'état social, et ce n'est que par abus qu'elle lui survit. Mais l'idée politique était absente, et, quant à un système de gouvernement, on n'en formulait aucun; à peine quelques voix timides osaient-elles balbutier le nom de la constitution de 1812. On criait dans tous les rangs : *Vive la reine! vive la liberté!* Mais le moyen de mettre d'accord l'une et l'autre? c'est à quoi personne ne songeait; on ne se posait pas même le problème.

Tout ce qu'on reprochait alors au pouvoir central, c'était sa tolérance pour les carlistes, et si l'on s'était emparé des prisonniers, c'était pour mettre un terme aux lenteurs, aux ajournemens intéressés des procédures, pour que la justice eût enfin son cours; bref, on exigeait l'exécution immédiate de six ou sept *cabecillas* convaincus; les *cabecillas* sont les chefs de bande, et l'irritation publique en désignait plusieurs au glaive. A cette condition, on promettait de déposer les armes; autrement, on ne répondait de rien.

Vain simulacre d'autorité, le capitaine-général ne pouvait ni accorder, ni refuser. Il convoqua dans son palais une junte extraordinaire, composée des hauts fonctionnaires politiques et judiciaires, tous gens fort peu rassurés; et lui-même, travaillé par la goutte et la peur, il remit ses pouvoirs au comte d'Almodovar, homme à antécédens peu patriotiques, et peu fait, par conséquent, pour inspirer de la confiance dans un pareil moment. Ses précédens, du reste, ne l'empêchent pas d'être aujourd'hui ministre de la guerre. Toute la matinée se passa en pourparlers et en échange de parlementaires.

Mais que devenaient les prisonniers, tandis que leurs noms étaient ainsi agités dans l'urne de la mort? Je les trouvai réunis au nombre d'environ quatre-vingts dans la salle du Principal. Grace à ma cocarde tricolore et aussi à la protection de mon ami l'officier, qui était ce jour-là un personnage, il me fut permis de pénétrer jusqu'à eux et de contempler à mon aise ce tableau de misère. La chambre était petite, et les quatre-vingts condamnés se pressaient les uns contre les autres sur de longs bancs de corps-de-garde : ils pouvaient voir de la fenêtre les baïonnettes menaçantes dont la place était hérissée. Mon apparition fit sensation : on me prit

sans doute pour quelque messager de paix et de pardon; car j'étais inconnu, et, au milieu de cette foule en uniforme et en armes, je portais seul l'habit civil, et seul j'étais désarmé. Je vis bien des regards d'espérance se tourner vers moi; je ne pouvais répondre à ces espoirs muets que par de banales consolations.

Un des prisonniers me prit à part; il était séparé des autres, et occupait un petit cabinet à côté de la salle commune. C'était un nommé Grao, un homme considérable de la ville: il avait été premier régidor de l'ayuntamiento, et, arrêté comme carliste, il attendait son sort en tremblant. Il me dit, avec une hypocrisie mal jouée par la peur, que personne plus que lui n'était dévoué à la cause de la liberté, et il me supplia de le recommander à la clémence du capitaine-général. « Ce n'est pas de lui que dépend votre arrêt, lui répondis-je; car il n'est pas lui-même beaucoup plus en sûreté que vous. Vos juges, les voilà! » Et je lui montrai du doigt la foule armée qui couvrait la place. Il tressaillit; son visage devint cadavéreux. Toutefois, je pus le calmer, et je l'assurai qu'il n'avait pas à craindre pour sa vie. En effet, je n'avais point entendu son nom parmi ceux que la colère publique dévouait à la mort.

Mais celui de tous les détenus dont la vue m'inspira le plus de compassion, c'était un jeune homme de dix-huit ans tout au plus, qu'une passion d'amour avait jeté étourdiment dans le carlisme. Il appartenait à une famille noble, et me parut remarquablement beau, malgré le désordre de ses traits; sa longue barbe et ses cheveux touffus encadraient d'une sombre auréole sa physionomie renversée, et en faisaient ressortir la pâleur; ses grands yeux étaient empreints d'une mélancolie résignée. Il était vêtu de noir de la tête aux pieds: c'était porter bien tôt le deuil de ses beaux jours. Ce douloureux jeune homme me rappela un de nos amis de Paris, une ame tendre et noble que nous aimons tous; il lui ressemblait de visage, et ce souvenir affectueux me rendit plus intéressante encore l'infortune du prisonnier adolescent. Je ne craignais pas que son nom sortît de l'urne fatale, il n'était pas assez compromis; mais je craignais toujours un massacre, et c'était bien là aussi la pensée qui dominait l'assemblée.

Il se fit tout à coup sur la place un grand bruit. Je crus que c'était fini, que les négociations étaient rompues, et que le carnage com-

mençait. Les détenus le crurent comme moi; il y eut un long frémissement d'horreur et d'effroi; les bancs gémirent sous les muettes convulsions des condamnés; quelques-uns se levèrent en sursaut; d'autres cachèrent leur tête dans leurs mains pour ne pas voir le coup qui allait les frapper. Un silence morne et profond régnait dans la salle. C'était une fausse alarme. La rumeur qu'on avait entendue annonçait l'arrivée d'un nouveau prisonnier : c'était un malade qu'on avait été chercher à l'hôpital, et qu'on amenait couché sur un chariot. Il avait l'air d'un mort, tant il était déjà décomposé; il fallut le porter dans la salle; on l'y coucha sur un manteau. Il faut dire que ce malheureux fut traité, par les urbains qui l'escortaient, avec humanité, et qu'il fut, de leur part, l'objet de soins empressés et d'attentions presque délicates. Du reste, je ne vis maltraiter aucun détenu ni en action ni en paroles.

Quand le calme fut rétabli, je vis un moine qui jetait sur ma cocarde un œil féroce. La vue des trois couleurs ranimait en lui les sanglantes passions de 1808; et si cet homme m'eût tenu en son pouvoir, je crois qu'il m'aurait déchiré : c'est là du moins ce que son regard me disait avec sa flamboyante éloquence. Ce moine était le père Lopez, fougueux minime, dont les prédications furibondes avaient agité long-temps la province. Son procès, à lui, était fait par l'opinion, et il l'aurait été de même par les tribunaux, s'il n'eût, à force d'argent, acheté des escribanos délais sur délais. Son sort maintenant était fixé : il ne pouvait plus échapper; son nom sortait de toutes les bouches avec l'accent de la haine; il ne pouvait manquer de sortir de l'urne le premier. On venait de saisir sur lui un livre qu'il cachait dans les plis de sa robe : c'était le second volume d'un pamphlet monacal, tout-à-fait digne, par ses exagérations, des beaux jours de l'inquisition; l'auteur, un certain père Vidal, en ressuscitait du moins les doctrines les plus extrêmes; l'ouvrage avait pour titre : *Causes des erreurs révolutionnaires, et de leurs remèdes;* remèdes de moine, et de moine vindicatif! C'était là le bréviaire où s'inspirait le père Lopez, et l'on comprend que la cocarde française ne fût pas du goût d'un tel homme.

Je le vis se pencher vers un prisonnier assis près de lui : il lui dit quelques mots à l'oreille en me désignant de l'œil. L'autre ne répondit pas; mais il me regarda, et il me donna ainsi l'occasion de

le remarquer, ce que je n'avais pu faire jusque-là, car il était placé sur un des derniers rangs. Il me frappa. C'était une figure maigre et basanée, douée d'une expression énergique et fière : il était calme, ou du moins il le paraissait, et ses yeux n'avaient pas ces éclairs fauves et dévorans dont le père Lopez semblait vouloir me consumer. On me dit que cet homme, dont le nom de guerre était Portambou, — et on ne lui en donnait pas d'autre, — était né à Murviedro, l'ancienne Sagonte, et il ne démentit pas en cette occasion l'indomptable énergie de ses ancêtres. C'est à lui, comme on le verra plus tard, qu'appartiennent les honneurs de la journée : né du peuple, il avait commencé par être muletier; il avait, en 1821, déclaré la guerre à la constitution et aux constitutionnels; et, gagnant les montagnes, il s'était bientôt trouvé à la tête d'une bande redoutable. La liberté étouffée, il entra dans l'armée royale : il plia sa sauvage indépendance à la discipline des casernes, et monta en grade. A l'avénement de la reine, et lorsque don Carlos eut déployé le drapeau de l'insurrection, Portambou fut l'un des premiers sur pied, et recommença, à la tête d'une nouvelle bande, dans les mêmes lieux, sa campagne de 1821. Fait prisonnier dans une rencontre, il avait été conduit à Valence comme un captif d'importance, et maintenant il attendait sa dernière heure. Cette heure avait en effet sonné, il ne pouvait pas y avoir de quartier pour lui : il n'en espérait point.

Ce ne sont pas là les seuls portraits de cette longue galerie de douleur qui mériteraient un rayon de lumière : il y en avait de tout âge, de tout état. Prêtres, militaires, paysans, nobles, bourgeois, tous étaient confondus dans la triste fraternité d'un délit commun et d'une commune expiation; mais on ne saurait ici tous les peindre; d'ailleurs je fus interrompu. Il était onze heures; il y en avait six que les prisonniers étaient suspendus entre l'espérance et le désespoir. Ce supplice préliminaire, en se prolongeant, devenait le pire de tous les supplices; l'inquisition n'avait pas dans ses arsenaux de si cruelle torture. Enfin le doute cessa; un officier entra tout essoufflé : il venait de chez le capitaine-général, et apportait des nouvelles. La junte avait pris son parti.

Quatre heures sonnaient à tous les clochers de Valence; une grande foule était rassemblée, non plus sur la place du marché,

mais sur la place de Saint-Dominique. Les évènemens de la journée n'avaient pas empêché la population de faire la sieste à l'heure accoutumée. Les urbains, chose qu'on aura peine à croire, mais que j'ai vue, les urbains eux-mêmes avaient quitté leurs places d'armes, pour aller dormir. Une faible garde était restée au Principal, et la ville était demeurée déserte pendant plusieurs heures. Telle est la force des habitudes sur cette terre opiniâtre, qu'il faut des miracles pour empêcher l'Espagnol de faire aujourd'hui ce qu'il a fait hier. L'ennemi serait à la porte d'une ville pendant la sieste, que la ville, je crois, se laisserait prendre plutôt que de combattre à l'heure où elle reposait la veille. De là vient que le temps le plus sûr pour voyager dans ce pays est le milieu du jour, car alors les voleurs dorment comme tout le monde. Mais la sieste était finie, la milice avait repris possession de sa facile conquête; la place de Saint-Dominique étincelait de baïonnettes; le flot populaire s'y précipitait de toutes les rues; il allait s'y passer quelque chose d'extraordinaire.

— Les voici! les voici!

Ce cri, parti de la foule, apaisa le mugissement de cette mer humaine, et l'on vit arriver, du côté de la Glorieta, un groupe d'hommes enchaînés. Ils étaient sept, et marchaient d'un pas lent, mais assez ferme, au milieu d'un fort détachement d'urbains.

— Voilà le père Lopez, dit une voix; il était bien temps que son tour vînt. Mais il n'a pas l'air d'avoir trop peur; il marche droit, ma foi!

— La mortalité pleut sur la tonsure, dit une autre voix; voici à côté de Lopez le curé d'Alcuas et Ostolaza, ce mauvais chanoine de Murcie qui faillit déjà être fusillé du temps de Ferdinand. Quel est ce bel homme qui vient après?

— Tu ne reconnais donc pas l'ancien carabinier Palmarola?

— Et ces deux paysans à côté de lui?

— Ce sont les assassins de l'officier payeur Peniagua.

— Chut! chut! voilà Portambou qui parle. Ecoutez, écoutez! —

Il se fit alors un profond silence, car Portambou parlait en effet; la foule se dressa sur la pointe des pieds pour mieux entendre.

— Voilà donc votre peuple souverain! disait-il en ricanant aux urbains qui l'entouraient, et il jetait sur la multitude un regard de mépris. Vous avez beau dire, ajouta-il après une pause, vous m'as-

sassinez; vous ne m'avez pas jugé; vous faites comme les sauvages, qui égorgent les prisonniers de guerre. —

Cependant le cortége avait dépassé la douane, dont les fenêtres étaient garnies de femmes. Arrivé devant le mur du jardin, il s'arrêta; on fit agenouiller les sept condamnés, le visage tourné vers la muraille, et une compagnie d'artilleurs de la ligne, commandée pour l'exécution, se rangea en bataille à quelques pas. Portambou se retourna pour voir les préparatifs, et les suivit de l'œil avec sang-froid. Quand il vit les fusils couchés en joue, l'énergique enfant de Sagonte posa une main sur son cœur, éleva l'autre vers le ciel, et cria d'une voix forte :

— Vive la Vierge! vive Charles V!

— Vive Charles V! répéta le père Lopez.

— Vive Charles V! répétèrent les autres condamnés.

Une détonation terrible couvrit toutes les voix, et le cri de : Vive la liberté! répondit au cri de : Vive Charles V! Il est à regretter que ce Portambou, homme de caractère, eût forfait à l'idée de son temps, et qu'une si belle mort ne scellât qu'une erreur fanatique.

Le sang appelle le sang; loin d'être satisfaite pas cette terrible expiation, une partie des urbains murmuraient et demandaient la mort des autres prisonniers. — Tous! tous! — craient les insatiables; mais la masse ne répondit pas, et l'implacable cri mourut sans écho. Ils avaient pour se distraire le spectacle des cadavres qui gisaient là au pied de la muraille dans des flots de sang. Un des suppliciés remuait encore; un urbain s'approcha tranquillement et lui plongea, pour l'achever, sa baïonnette dans la poitrine.

Je fais grace au lecteur des autres quolibets provoqués par la vue de ces tristes dépouilles. Il y a d'étranges instincts dans l'ame humaine. Je me rappelle une femme qui riait aux éclats en foulant du pied la robe du père Lopez. Une autre, et celle-ci était belle et n'avait pas dix-huit ans, s'acharnait de l'œil sur cette proie sanglante. Ses yeux étincelaient d'une rage muette; un sourire féroce contractait ses lèvres; son sein battait convulsivement sous son corset de soie; on eût dit une des bacchantes de Thrace acharnées sur le corps d'Orphée; et si un reste de pudeur ne l'avait retenue, nul doute qu'elle n'eût avec joie trépigné sur ces cadavres. J'aime à croire, pour l'honneur de cette pauvre insensée, qu'elle avait perdu

son amant ou son frère dans le récent désastre de la Yesa. Mais n'admirez-vous pas combien la peine de mort, infligée comme exemple, est efficace et salutaire; n'admirez-vous pas surtout quelles hautes leçons de moralité elle donne au peuple! C'est une école de vengeance et de meurtre, et l'adage a raison : *Barbaræ leges, barbari mores.*

En ce moment, mon ami l'officier passa près de moi à la tête de sa compagnie; il me salua gracieusement de son épée; il avait l'air d'un triomphateur; il commandait sur le lieu du supplice, et une nouvelle mission allait lui être confiée. C'est lui qui fut chargé d'escorter le reste des prisonniers jusqu'au Grao d'où ils devaient être déportés à Ceuta. Ils partirent deux heures après l'exécution, mais ils ne purent être embarqués que le lendemain.

Le fait qui me frappa et me préoccupa le plus fortement durant cette longue journée d'alarmes, ce fut l'indifférence du peuple et son inertie. Tout fut l'œuvre de la milice urbaine; or, j'ai dit plus haut ce qu'elle représente; le peuple, le vrai peuple, celui qui soutint si glorieusement la croisade de 1808, n'intervint point dans l'action; excepté à la place de Saint-Dominique, où la solennité du spectacle l'avait attiré, il ne joua pas même le rôle de spectateur; mais il en était de lui comme des images absentes de Brutus et Cassius, il était d'autant plus présent à ma pensée que mes yeux le cherchaient en vain.

Sur le soir, quand, lasse et affamée, la milice rentrait déjà dans ses foyers, une troupe d'hommes sans uniforme parut sur la place du marché, et se glissa mystérieusement le long des portiques; des chapeaux à larges bords couvraient la moitié de leur visage, et ils cachaient de longues escopettes sous les couvertures de laines qui leur servaient de manteaux. Ces apparitions suspectes, et il y avait là des physionomies horriblement sinistres, jetèrent la terreur dans le camp. Les urbains restés sous les armes pour veiller à la sûreté des rues prirent peur tout les premiers; ils dispersèrent ces auxiliaires de mauvais augure; et, refoulées violemment dans les ténèbres d'où elles sortaient, ces légions de l'ombre s'évanouirent dans l'espace comme des fantômes.

Mais la peur ne s'évanouit pas avec elles. Les imaginations étaient frappées; les bourgeois commencèrent à craindre pour la nuit un soulèvement du peuple, et l'intervention subite de ce nouvel

acteur frappait d'épouvante les héros de la journée. Rues et places furent en un instant désertes; chacun regagnait son gîte, et l'on se barricadait dans les maisons. On n'entendait que portes qui se fermaient, verroux qui se tiraient; on eût dit une ville assiégée au moment d'être prise d'assaut.

Quand je rentrai, je trouvai mon hôte et ses deux fils, tous urbains, occupés à charger leurs armes.

— Caballero, me dirent-ils, il y aura du nouveau cette nuit; il faut être sur ses gardes; si le peuple se soulève, c'est à nous autres qu'il s'attaquera, mais les munitions ne manquent pas, et la porte de la rue n'est pas facile à enfoncer. — Tout était prêt en effet pour soutenir un siége; ce qui se passait dans cette maison-là se passait dans toutes les autres.

Un voisin entra; il était fort troublé :

— Caballeros, s'écria-t-il d'une voix altérée, la Huerta se soulève, on a entendu le *caracol* dans la soirée.

Ceci exige quelques explications. *Huerta* veut dire jardin; mais à Valence on donne ce nom aux campagnes qui entourent la ville dans un rayon de trois à quatre lieues. C'est un véritable jardin; l'Espagne n'a pas de terre plus riche ni mieux cultivée; l'irrigation surtout y est merveilleusement entendue. La fertilité de ce paradis terrestre remonte aux Arabes; les chrétiens après leur conquête n'ont eu qu'à conserver l'ouvrage des vaincus; ils n'y ont rien changé. Il y a même à Valence un tribunal spécial pour tous les cas relatifs à la distribution des eaux de la Huerta. Il se tient tous les jeudis sur la place de la cathédrale; il siége en plein air et prononce sans appel. Toutes les causes se traitent verbalement; les écritures ne sont pas admises. Or, c'est là évidemment une institution arabe; c'est ainsi que le cadi maure rend la justice.

La Huerta de Valence est très peuplée; on y compte jusqu'à trois mille habitans par lieue carrée. C'est un peuple inculte et sauvage, et il porte à la ville une haine invétérée; ce sont d'ailleurs deux races bien tranchées, et cette diversité d'origine explique l'antipathie héréditaire que les deux populations ont l'une pour l'autre. Le royaume de Valence fut maure jusqu'au XIIIe siècle. Jacques d'Aragon, celui que les Espagnols appellent Don Jayme Ier, en fit la conquête sur le roi musulman Zaen l'an 1238, et l'on garde soigneusement son héroïque épée dans le palais de l'ayuntamiento; la

plupart de ses compagnons étaient Limousins; ils s'établirent dans la ville et lui imposèrent à la longue leur physionomie. Sans parler des noms de famille dont beaucoup appartiennent à la France, et des formes françaises dont l'idiome populaire est tout marqueté, les descendans des conquérans ont conservé le type physique de leurs ancêtres; il est sensible surtout chez les femmes; les Valenciennes ne ressemblent point aux autres Espagnoles. D'abord elles sont plus grandes; ensuite elles ont le visage plutôt rond, et la peau remarquablement blanche; beaucoup sont blondes, et les yeux bleus sont aussi communs que les yeux noirs.

La Huerta, au contraire, est restée maure, et j'affirme, après examen, qu'elle est plus maure que les fameuses Alpujarras du royaume de Grenade. Rien ne rappelle plus un paysan de Fez ou de Tétuan qu'un paysan valencien; la ressemblance est frappante; c'est à s'y méprendre; et certes, le Maure d'outre-mer ne hait pas plus son voisin d'Europe que le Maure de la Huerta ne hait son voisin de Valence. Il y a toujours guerre entre eux, et les escarmouches sont fréquentes; quand les habitans de la Huerta préméditent un coup contre la ville, ils se convoquent au son d'une conque marine qui est la terreur du citadin, c'est ce qu'on appelle le *caracol*, et il est tellement redouté, qu'il y a peine de mort pour quiconque est surpris donnant de ce cor de malédiction. C'est, comme on le voit, une espèce de *landsturm*, et c'est au son du caracol que les Français de 1808 furent massacrés par milliers.

Qu'on juge de l'effroi de l'assistance quand le voisin vint annoncer que la Huerta se levait, et que le caracol avait sonné.

— Le caracol! fit le père en pâlissant.

— Le caracol! dit la mère en se signant.

— Le caracol! répéta chacun des fils en étreignant son fusil. Je ne vis jamais une pareille épouvante.

Le caracol, c'était le pillage, c'était l'incendie, c'était la mort. On annonçait en même temps qu'une tentative avait été faite pour enlever les déportés du Grao, qu'on entendait encore les coups de fusil, et pour combler la mesure des terreurs publiques, on ajoutait que la bande de Cabrera, forte de plus de six cents hommes, six cents forcenés, avait quitté la montagne et marchait sur la ville. Elle n'en était plus, disait-on, qu'à quatre lieues. Ainsi la place se trouvait assiégée de tous les côtés à la fois : dangers au dedans,

dangers au dehors, dangers partout. J'avoue que je n'étais pas moi-même très rassuré; traqué dans cette ville étrangère, perdu seul et si loin des miens, au milieu de ces tempêtes civiles, je me sentais déplacé dans ces luttes, et puis cette cocarde tricolore, qui m'avait tant servi dans la journée, pouvait se tourner maintenant contre moi, car il s'en faut que les souvenirs et les passions de 1808 soient éteintes dans le peuple.

J'étais là en plein moyen-âge, car, la ville livrée à elle-même, chaque individu était rentré dans son droit de défense naturelle, chaque maison était une forteresse. Aussi bien, Valence est tout-à-fait une ville du moyen-âge; les maisons sont hautes et irrégulières; beaucoup ont conservé, celle-ci une corniche gothique, celle-là une ogive à colonette. Les rues, étroites, tortueuses, ne sont pas encore pavées, et ne sont éclairées la nuit que par les lampes des madones; il est vrai qu'elles sont innombrables, mais moins nombreuses pourtant que les *milagros*. Les *milagros* (miracles) sont les croix de bois qui marquent et recommandent aux prières des passans le lieu où quelque homme a péri, et je ne sais pourquoi on appelle cela un miracle, car il n'y a rien de plus commun en Espagne, surtout à Valence, la ville d'Europe peut-être où il se commet le plus d'homicides. Le meurtre coule dans ce sang africain. Quelques-uns des *milagros* valenciens sont entourés d'une couronne de lauriers flétris; ceux-là remontent à la guerre de l'indépendance, et furent décernés alors aux victimes de l'étranger.

La nuit, qui grandit tous les périls, s'écoula lentement dans la stupeur et dans l'attente. Je la passai en partie sur mon balcon; le silence était lugubre; on n'entendait pas une voix, pas un souffle dans cette ville en proie à la terreur, et où veillaient alors tant de passions violentes; de loin en loin seulement, une patrouille d'urbains passait sous ma fenêtre; les baïonnettes reluisaient à la clarté des lampes des madones; le cri de : *Quien vive?* réveillait tout à coup l'écho des carrefours; puis tout se taisait, la patrouille se perdait dans l'ombre des rues, et la voix sépulcrale du *Sereno*, resté maître de la place, criait tranquillement les heures et annonçait (d'où lui est venu son nom) que le temps était serein. Le guet disait vrai, car le ciel était d'une sérénité parfaite; il rayonnait d'étoiles, et la fraîcheur des brises nocturnes éteignait les feux dévorans de ces ardentes journées caniculaires.

L'évènement ne justifia ni les terreurs, ni les nouvelles de la soirée, la tranquillité de la nuit ne fut pas troublée; mais au jour, on annonça que la Huerta était aux portes de la ville et demandait à entrer : soit que le caracol eût ou non sonné, il y avait en effet à la porte cinq à six cents paysans armés de sabres et d'escopettes. C'était une véritable troupe de Bédouins, et à leur aspect, je compris l'effroi qu'ils inspirent. Qu'on se figure de larges figures basanées avec des dents blanches et des yeux fauves, de longs cheveux pendans sur les épaules à la manière des guerriers goths, des jambes nues et brûlées du soleil, et l'on aura peine à reconnaître des Européens à ce portrait. Le costume répond à l'homme; il est fort simple : un chapeau bas de forme et large d'ailes, un caleçon de toile, une ceinture bleue et une chemise en font tous les frais. Quelques-uns y ajoutent un gilet de velours noir ou cramoisi orné de boutons d'argent; c'est la pièce de luxe de la toilette rustique, et les riches seuls peuvent se la donner; mais riches ou pauvres, tous portent sur l'épaule, comme leurs voisins les Catalans, une grosse couverture de laine qui leur sert à la fois de lit et de manteau. Quant à la chaussure, ils n'en connaissent pas d'autres que les *alpargatas* indigènes, sorte de sandales de corde qui s'attachent au pied comme la calandrelle calabraise. Ils aiment de passion les chevaux, sont bons cavaliers, et comme les Maures, ils montent fort court. Quant à leurs femmes, elles sont ardentes et belles; mais leur costume n'a de remarquable qu'un élégant corset de soie qui serre de fort près la taille, et une grosse épingle d'argent à tête sculptée qu'elles passent dans leurs cheveux, ainsi que les paysannes d'Albano.

Cette tribu est la plus sauvage de toute la Péninsule, et nulle part les meurtres ne sont plus communs, surtout quand souffle un certain vent d'Afrique, qui exerce un tel empire sur ces organisations indomptées, que les tribunaux ont dû l'admettre comme circonstance atténuante. Ici ce n'est pas l'oisiveté qui conseille le crime, car nul homme n'est plus laborieux, nul plus dur à la peine que le paysan valencien. Il passe ses journées dans l'eau des rizières, et la nuit, au lieu de se reposer, il prend son escopette et s'en va, quoique dévot, explorer les grands chemins. Sa rencontre est funeste, car il commence presque toujours par tuer. L'Andalou est plus humain, il se contente de la bourse; il est bien rare qu'il prenne aussi la vie.

Tels étaient les hommes qui assiégeaient, à l'aurore, les portes de Valence. Les sabres et les escopettes dont ils étaient armés leur donnaient une physionomie encore plus farouche. Mais la politique n'entrait pour rien dans leur expédition : ils ne venaient ni venger les suppliciés de la veille, ni prêter main-forte aux constitutionnels; ils ne songeaient ni à piller la ville ni à tuer les bourgeois; leurs prétentions étaient plus modestes : ils demandaient la suppression des droits d'octroi. On parlementa quelques instans; mais les bourgeois étaient trop heureux de s'en tirer à si bon marché pour ne pas capituler. Les droits furent supprimés, et, après trente-six heures de clôture, les portes furent rouvertes à neuf heures du matin. Il en était temps, car on commençait à manquer de vivres, et la disette approchait.

A peine les portes furent-elles ouvertes, qu'une nuée de maraîchers s'élança dans la ville au grand galop; on eût dit qu'ils voulaient la *courir*, ainsi que cela se pratiquait au moyen-âge : ils avaient des vues moins belliqueuses, ils allaient tout simplement au marché, et se pressaient pour avoir les bonnes places. Un spectacle que personne n'avait vu auparavant, que personne ne reverra sans doute de long-temps, et qui était piquant par sa nouveauté même, c'était l'oisiveté inusitée des gabeleurs; ils se promenaient les bras croisés, et s'étonnaient de leur propre inaction. Ce n'est pas que la besogne eût manqué, car on usait largement de la licence; chacun voulait introduire quelque chose, ne fût-ce qu'une outre de vin, et c'était un concours incroyable. Les gros négocians, suivant l'usage, exploitèrent la circonstance à leur profit : ils introduisirent tout ce qu'ils purent de marchandises; et le trésor fut, dit-on, frustré, dans cette seule journée, de onze mille piastres. Le lendemain, cependant, on recommença de payer les droits, mais suivant le tarif de 1808.

Les jours suivans furent tranquilles, quoique inquiets; on ferma les couvens, ou plutôt ils se fermèrent d'eux-mêmes. Les moines effrayés s'étaient sécularisés de leur propre mouvement : ils avaient déserté le cloître et revêtu l'habit laïque; on les reconnaissait à leur gaucherie et à leur embarras. Ils regrettaient leurs grandes robes, et se familiarisaient mal avec le frac et la cravate.

La victoire étant restée aux urbains, il était douteux qu'ils s'en tinssent là, car un premier succès est une amorce; on y prend

goût, on en veut d'autres. Il s'agit, en effet, d'une nouvelle expédition, non plus contre les prisons, puisqu'elles étaient vidées, mais contre les maisons des *facciosos*. On en avait déjà arrêté plusieurs dans la journée du 6, et ils avaient été déportés à Ceuta avec les prisonniers. La terreur régnait sous le toit des carlistes.

Mais cette fois, ils en furent quittes pour la peur; la vengeance n'envahit pas leurs foyers : on se contenta de demander, et l'on avait raison, la destitution de tous les employés placés par Calomarde; le nombre à Valence en était grand, à commencer par le régent de l'audience, carliste affiché, qui fut le premier suspendu de ses fonctions. Malheureusement, les exigences des bourgeois étaient peu désintéressées; le soir même, plus de cinq cents demandes de places avaient été déposées, par les urbains eux-mêmes, au palais du capitaine-général : j'ai vu les pétitions.

Les choses continuèrent à traîner ainsi pendant plusieurs jours, sans qu'une pareille anarchie étonnât personne : le désordre est l'élément naturel du peuple espagnol; c'est son milieu. Les nouvelles de Barcelone venaient seules de temps en temps imprimer une secousse à ce char embourbé. On apprit successivement l'expulsion de Llauder, le massacre de Basa et l'installation de la junte. C'est alors seulement que s'associant à la grande campagne entreprise par Saragosse et poursuivie par les Catalans, Valence déclara la guerre au ministère Toreno. L'*alboroto* se résuma en une junte qui fut une des plus pâles et des moins explicites. Il suffit de dire qu'elle se mit sous la tutelle de ce même comte Almodovar, qui avait inspiré si peu de confiance dans la journée du 6; et il y a lieu de croire qu'elle n'a même jamais entièrement rompu avec le gouvernement central. Mais je n'ai pas à m'occuper ici de la junte qui ne s'organisa que plus tard, je n'ai voulu que raconter l'*alboroto* qui en fut le prélude, et dont je fus le témoin. Cette page d'histoire contemporaine m'apparaît comme une espèce de tragi-comédie, dans la manière de Caldéron; la chute du comte de Toreno en forme le dénouement, et l'*alboroto* la première journée; mais le rideau n'est pas encore tombé sur cette première journée, elle se terminera par une scène de meurtre.

Le dimanche suivant, 9 août, comme je revenais de Murviédro, où j'avais été saluer les intrépides mânes de ces Sagontins morts sur le bûcher de la liberté, je vis un rassemblement devant l'église

de la Vierge-des-Abandonnés, *la Virgen de los Desamparados*, patrone de Valence; un cadavre sanglant était exposé devant la porte, à côté était un plat d'argent où les fidèles venaient déposer leur obole, afin de faire dire des messes pour l'ame du trépassé. Le pauvre homme venait d'être tué à l'improviste; il avait passé dans l'autre monde sans prêtre, sans confession, et son salut paraissait fort compromis. Je crus reconnaître dans le mort ce boulanger, ancien royaliste, qui, le dimanche précédent, avait failli périr au combat de taureaux, sous les coups des urbains. C'était lui en effet, et cette fois la mort ne l'avait pas manqué; un urbain, le rencontrant dans la rue, lui avait ouvert le ventre d'un coup de sabre, puis était allé tranquillement à ses affaires. Le peuple se souciait peu que le défunt eût été constitutionnel ou carliste; il ne s'agissait plus de son corps, mais de son ame; le peuple espagnol prend à cœur la vie éternelle. Les *quartos* pleuvaient dans le plat d'argent; la sympathie populaire éclatait en prières, en exclamations de pitié, et je crois que, si le meurtrier eût paru là, la multitude l'aurait lapidé, non point pour avoir retranché la partie temporelle du factieux, mais pour avoir exposé sa partie spirituelle aux flammes du purgatoire, en ne lui donnant pas le temps de se préparer au voyage de l'éternité.

La cathédrale touche à la chapelle des Desamparados; la haute tour octogone qui lui sert de clocher étant ouverte, j'y montai. J'avais besoin d'air, de solitude; j'avais besoin de m'arracher à ces scènes de violence. Assez long-temps, passager surpris par la tempête, j'avais été ballotté sur les flots de cette ville orageuse; il me plaisait de gagner un instant le port, de dominer la tourmente et de juger la manœuvre de l'équipage.

De la plateforme du clocher on domine toute la ville, toute la campagne. Valence n'a pas l'aspect nu et désolé de ces cités de l'Aragon et des Castilles, qu'on dirait bâties au désert par les génies de la solitude. Mollement assise au sein de sa Huerta riante, elle ressemble plutôt à une ville de Lombardie ou de Romagne. C'est la même richesse de verdure, la même végétation forte et puissante, mais aussi, et c'est l'inconvénient des cultures trop soignées, la même monotonie; le doigt de l'homme s'y voit trop, il a trop plié la nature à la règle. La nature est plus séduisante, plus belle dans ses caprices; sa fantasque liberté lui sied mieux, au point

de vue pittoresque, que ces attitudes savantes et toujours un peu raides que lui impose la main du maître. Mais à Valence, du moins, l'uniformité du paysage est coupée par la variété des fabriques. Les villages se touchent et sont bien groupés; les couvens et les villas s'élèvent côte à côte et jettent leurs masses blanches au sein de la verdure; d'innombrables clochers, les uns taillés en aiguilles, les autres équarris à angles droits, percent les épais massifs de feuillage qui les environnent, comme des bois sacrés; çà et là quelques palmiers s'épanouissent en éventail. La plaine est fermée, à l'orient, par la mer, et de tous les autres côtés, par une chaîne de collines vertes et gracieuses qui l'enlacent avec amour.

Ramené des champs à la ville, l'œil se perd dans un inextricable dédale de rues étroites, tortueuses, flanquées de maisons de toutes formes, de toutes dimensions, de toutes couleurs, jetées pêle-mêle les unes par-dessus les autres comme des rochers tombés d'une montagne écroulée. Ce que l'on peut compter de monastères et d'églises est incroyable; tous les saints du calendrier ont leur temple, tous les ordres de la chrétienté leur palais. Il y en a d'humbles, il y en a d'immenses. Chacun est surmonté de son campanile; chaque campanile a plus d'une cloche, et quand toutes ces voix d'airain sont lancées dans l'air, c'est une harmonie à mettre en fuite tous les dieux de l'Olympe espagnol. En cela du moins, l'Espagne n'est pas restée maure, et cet amour des fanfares semble bien plutôt une réaction contre le silence des minarets, contre la voix grave et mélancolique du *mouden* qui appelle les fidèles à la prière. Mais alors les cloches se taisaient, et toutes les voix, tous les bruits de la ville, se confondaient pour moi dans un bourdonnement sourd et vague, pareil aux derniers murmures d'une mer irritée qui s'apaise.

A la vue de ces hommes que l'œil nu distinguait à peine, de ces places où le sang avait coulé et coulait encore, je me mis à récapituler les évènemens de cette longue semaine de tumulte et d'angoisses, et je fus pris d'une grande tristesse. Non, ce n'était pas là l'Espagne que j'avais rêvée, l'Espagne de Pélage et du Cid, l'Espagne du *Romancero;* ce n'était pas davantage l'Espagne de Charles-Quint, ce n'est même plus celle de 1808. Et quant à l'avenir de ce pays déchiré, je venais de passer en revue tous les partis, de sonder tous les rangs; nobles, bourgeois, peuple, j'avais

vu se produire, s'entrechoquer, tous les élémens du corps social, et m'efforçant de tirer des augures de tous ces faits, j'arrivais à des conclusions vagues et contradictoires. L'avenir de l'Espagne est un grand mystère; lancée dans une révolution qui a toutes nos sympathies et nos vœux, puisqu'elle dégage peu à peu le sol des ronces stériles du passé, elle y marche sans enthousiasme; on la dirait esclave d'instincts supérieurs qui la poussent malgré elle à l'accomplissement de ses destinées. Mais ces destinées, quelles sont-elles? Elle les ignore elle-même et va droit devant elle, vivant au jour le jour, sans savoir où elle arrivera.

Il ne s'agit pas ici de jeter des phrases sur la réalité : il faut dire ce qui est; et si crue que soit la vérité, il faut que les peuples s'accoutument à l'entendre. Remarquons d'abord que la lutte est mal engagée; au nom de qui l'est-elle? en vertu de quoi? Au nom d'une reine au maillot, en vertu du testament d'un mauvais prince. Certes, la question ne pouvait être plus mal posée, et il est heureux que l'insurrection de don Carlos soit venue aider la démocratie espagnole à sortir de ce défilé, et à se dégager des ambages dont la royauté l'avait chargée. La robe constitutionnelle dont on l'a lourdement affublée est de fabrique anglaise; elle n'est point un produit du sol. Le peuple ne fait que rire de cette mascarade, et il comprendra toujours mieux une unité, quelle qu'elle soit, que cette nouvelle trinité politique; il n'a pas encore pris de rôle dans la pièce, parce qu'on n'a pas su l'y intéresser, et tant qu'il ne descendra pas enfin de la galerie sur la scène, l'action tournera sur elle-même, et ne fera pas un pas décisif.

La noblesse espagnole est morte, et quand on voit par quels hommes sont portés aujourd'hui tous ces grands noms du moyen-âge, on se prend à rougir pour leurs ancêtres. La race même est dégradée, et les corps sont aussi impotens que les ames. Quant au bourgeois, il ne paraît pas servir d'autre Dieu que Mammon, tant il est âpre au gain. L'avarice est le péché originel des Espagnols; elle le fut de tout temps, témoin les guerres de Flandre, d'Italie et la conquête de l'Amérique; on voit qu'il y a du sang maure et du sang juif dans ces veines-là. Mais la passion de l'argent est plus effrénée dans ceux qui font métier d'en gagner, et dont la vie n'a pas d'autre intérêt ni d'autre but; or, c'est le cas du bourgeois espagnol comme de tous les bourgeois du monde. Il

joint à cela une indifférence profonde pour tout ce qui ne touche pas à son négoce; et quant à la bravoure, il est permis de dire, sans le blesser, qu'il n'est pas dans sa vocation d'en avoir une bien trempée. Le portrait n'est pas flatté, mais il n'est pas non plus chargé; et que de traits encore n'y faudrait-il pas ajouter, si l'on prétendait à un tableau tant soit peu complet de cette monarchie infirme et caduque! Voilà pourtant ce que le despotisme fait des nations les plus glorieuses : il les énerve, il les corrompt, et quand enfin son heure sonne, il les jette ainsi dégradées aux mains bienfaisantes de la Liberté.

Certes, si c'était là toute la Péninsule, la Péninsule serait désespérée; mais, grâce à Dieu, il n'en est pas ainsi. Au-dessous de cette Espagne égoïste, peureuse, épuisée, il y a une Espagne forte, courageuse, dévouée; cette Espagne-là, c'est le peuple. Le peuple espagnol a de grands défauts; je ne les ai ni dissimulés, ni atténués. Il est plus prompt au meurtre que nul autre peuple en Europe, et en beaucoup de lieux, l'amour de l'indépendance, la haine du travail, ont faussé chez lui toutes les notions de propriété; en un mot, il est *Hobbiste*, mais *Hobbiste* conséquent, c'est-à-dire que, considérant la société comme un état de guerre, il poursuit le principe jusque dans ses dernières applications. Ceci est le trait distinctif de sa physionomie morale; c'est la clé du caractère national. Mais descendons au fond des choses, et remarquons d'abord que l'idée d'homicide n'excite pas au-delà des Pyrénées l'horreur qu'elle inspire ailleurs; ensuite, la constitution politique de la Péninsule étant donnée, il serait impossible que le peuple ne fût pas ce qu'il est; s'il faut s'étonner de quelque chose, c'est qu'il ne soit pas pire. Pressuré par un fisc insatiable, qui absorbe ses pauvres sueurs au profit de l'oisiveté opulente; livré sans garanties à une justice vénale, à des tribunaux où le riche ne saurait perdre sa cause, où le droit c'est l'argent; en proie à des administrations cupides jusqu'au scandale, cavernes impures d'où l'on ne sort jamais la bourse intacte, le peuple espagnol est toujours sur la défensive, et ses agressions ne sont que des représailles. Et puis, le dirai-je? ses vices ont de la grandeur : il tue, mais c'est par jalousie, par haine; et quand l'indigence, le désespoir, le poussent hors des voies légitimes, il ne va pas, larron tremblant, glisser une main furtive dans la poche du passant : il monte à cheval, prend son escopette et gagne

la montagne. C'est une déclaration de guerre en règle; il y a des périls, des combats, et, chose qu'il ne faut pas oublier, l'amour de la gloire n'est pas étranger à ces aventureuses résolutions. Et d'ailleurs, le gouvernement lui-même prend soin de réhabiliter ces professions indisciplinées, en traitant avec elles de puissance à puissance. Ce sont là sans doute des instincts barbares, antisociaux; mais ce ne sont pas des instincts bas. Ils accusent de l'énergie, de la vitalité, de l'audace: et, pour ma part, je préfère ces hardis coupables au juge qui puise ses arrêts dans la bourse du plaideur.

Ces vices sont nés d'un état social mauvais; un état social meilleur doit les corriger, et tourner au bénéfice de l'ordre et du droit ces instrumens de désordre et de violence. Mais la part faite au mal, celle du bien est belle encore. Comme toutes les organisations fortes, le peuple espagnol à de grands défauts unit de grandes vertus. Il est brave, patient, fidèle, sobre comme Cincinnatus, doué d'une indomptable ténacité. Sa fierté a passé en proverbe, et sa délicatesse sur le point d'honneur a trouvé un beau mot (*pundonoroso*), qui nous manque, et qui exprime brièvement cette chevaleresque idée. La chevalerie est descendue dans le peuple; elle n'est plus que là. Ne sont-ce pas là les élémens d'une grande nation? Or, ces élémens existant, il n'y a pas à désespérer de la vieille Espagne; il y a pour elle encore, dans l'avenir, des jours de gloire et de puissance.

Pour cela, il est nécessaire que l'idée sociale pénètre ces masses inertes et les électrise; ce miracle ne saurait s'accomplir par les moyens dits parlementaires. Il faut aller au cœur du peuple, lui parler un langage qu'il entende. L'agio, grace au ciel, le touche peu; l'argot des banquiers n'a pas cours chez lui. Il faudrait, pour l'émouvoir, pour l'entraîner, une espèce de guerrier sacerdotal, un homme moitié soldat, moitié prêtre, qui le menât à la bataille en lui parlant de Dieu, à la liberté par la gloire. Que cet homme-là se présente, il est le dictateur de l'Espagne; l'Espagne est à lui. Quand le nom de Napoléon eut passé les Pyrénées, les imaginations populaires fermentèrent; le Corse était leur homme. On l'attendait comme le régénérateur, c'était le grand Veltro de Dante, un nouveau rédempteur. Ici Napoléon manqua d'intelligence; il ne comprit pas la nation espagnole; ou s'il la comprit, ce fut trop tard, et quand il n'était plus temps. Du reste, il l'a durement expié, et la

France aussi. Mais cette adoration spontanée dont il fut d'abord l'objet est un fait immense, un éclair lumineux qui sillonne les ténèbres encore si épaisses de l'avenir péninsulaire. C'est une leçon donnée par le passé; hommes du présent, méditez-la.

La révolution espagnole n'a fait jusqu'ici que tourbillonner aux surfaces, et bâtir sur le sable, parce que jusqu'ici on s'est obstiné à lui refuser sa base naturelle et sa véritable assiette. La démocratie est le port des nations. Quand les dynasties ont fini leur œuvre, quand les aristocraties s'éteignent, et que le corps social paraît menacé de dissolution, alors la force de l'état se concentre tout entière au sein du peuple, comme le sang reflue au cœur dans les crises du corps humain; traditions, vertus, honneur, tous les trésors de la pensée nationale, tous les dogmes sacrés du pays se réfugient à la fois dans ce sanctuaire inviolable. Or, l'Espagne en est aujourd'hui à cette époque de décomposition; qu'elle obéisse donc, si elle veut renaître, aux lois providentielles; qu'elle aille puiser la vie où Dieu l'a mise, et retremper sa vieillesse à ces sources viriles; c'est là qu'elle lavera ses souillures; c'est là qu'elle peut retrouver encore la vaillante épée de Rodrigue, et quelques débris peut-être du sceptre de Charles-Quint.

CHARLES DIDIER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 mars 1836.

Il s'est présenté peu d'époques dans notre histoire où les affaires extérieures de la France aient offert un aspect aussi compliqué qu'aujourd'hui. Jamais plus de suite, plus de décision, plus de hautes et nobles pensées n'ont été nécessaires pour régler les rapports du pays avec les puissances étrangères, pour lui assurer une situation indépendante et respectée, pour lui conserver son rang, pour lui faire reprendre celui qu'il doit avoir chaque fois que de grandes rivalités éclatent en Europe, et rompent les coalitions contre lesquelles il a eu à lutter à diverses reprises, et qui seules peuvent le dominer ou le réduire. Jamais, peut-être, la France n'eut une occasion aussi belle d'accomplir la pensée de Frédéric-le-Grand, qui nous accordait la puissance d'empêcher qu'un coup de canon ne fût tiré en Europe sans notre permission; jamais elle n'eut autant besoin de placer, en face de la diplomatie étrangère, un homme honoré à cause de son caractère et de la fixité de ses principes, un homme tout dévoué à la patrie, ne rêvant que sa prospérité et sa grandeur, sûr et désintéressé, vigilant, actif, préoccupé des grandes choses, étranger aux combinaisons mesquines, et marchant droit à son but, avec la dignité et la hardiesse que donne la confiance du pays, On nous permettra de douter que la France ait trouvé toutes ces choses dans la personne de M. Thiers.

Tous les états de l'Europe s'étaient émus en apprenant la révolution de juillet, les uns par sympathie, le plus grand nombre par terreur. Bientôt, quand les plus fâcheux résultats de cette révolution éclatèrent, quand on vit la France livrée à l'anarchie et à la guerre civile, l'Europe prit une nouvelle attitude; la sainte-alliance, un moment indécise, se rassura et se prépara à profiter de nos désordres. Cette situation dura plusieurs années, et alors la direction de la diplomatie française nécessita une certaine unité, qui la rendait en quelque sorte facile. On n'avait pas à négocier, car les négociations, du moins les négociations usitées dans la diplomatie étaient devenues inutiles; partout on repoussait nos ouvertures. Nos ambassadeurs et nos chargés d'affaires, quand ils étaient admis, étaient éloignés avec affectation des cours où ils étaient censés représenter la France. Peu importait le choix des agens, tous étaient mal venus, tous

étaient dédaignés. La diplomatie se fit alors de souverain à souverain; nous ne savons de quelle nature furent ces négociations toutes autographes, quelles garanties on promit, quelles séductions on employa; nous voulons seulement constater que ce fut la seconde période de notre diplomatie depuis le mois de juillet 1830. A la juger sous le point de vue constitutionnel, elle n'était pas régulière; et c'était pour nous, non pas seulement un droit, c'était un devoir de la blâmer; mais où était alors la régularité dans les affaires? En un mot, c'est vers le commencement du premier passage de M. de Broglie par le ministère des affaires étrangères, que finit cette période, et que commence l'époque des relations plus régulières entre la France et les autres états; relations où le ministère des affaires étrangères reprit une influence et une action, que le rétablissement des rapports de puissance à puissance rendait nécessaires et assez faciles à exercer, il faut en convenir.

M. de Broglie trouva l'alliance anglaise déjà consolidée; les gouvernemens constitutionnels du midi s'établirent pendant son premier ministère, et vinrent se grouper autour des deux puissances protectrices unies. La Russie, encore fort altière, un pied sur la Pologne et l'autre sur la Turquie, s'apercevait cependant que le temps de nier la France et de la menacer était déjà passé pour elle. On avait renoncé à interdire la France, à l'isoler en Europe; on sentait l'impossibilité de l'entourer d'un cercle de baïonnettes, et on rendait hommage à sa prépondérance et à sa force, en cherchant à l'affaiblir et à la ruiner par d'autres moyens. M. de Broglie, qui avait tant étudié les ressorts de la grande famille des états européens et les forces politiques de la France, semblait convenir admirablement à cette situation. La tâche du ministre des affaires étrangères s'était bien simplifiée. La main irresponsable qui s'était, en quelque sorte, emparée de ce département depuis la révolution de juillet, s'était retirée volontairement avec sa prudence ordinaire, après avoir ouvert à nos agens diplomatiques toutes les routes des capitales de l'Europe, que nous avions vues se fermer devant eux depuis 1830. Tout le personnel de l'ancienne diplomatie, où l'on trouvait des hommes capables et disposés à servir le gouvernement nouveau, était à la disposition du ministre. Le caractère de la royauté de juillet lui permettait de chercher de nouveaux agens en dehors des familles aristocratiques, à qui semblait dévolu le monopole des missions politiques et des ambassades. On pouvait recruter, pour ce corps diplomatique appauvri, dans les rangs élevés de la magistrature et du barreau, de l'administration de la guerre et de la marine, où l'on trouve tant de mérite, de dignité et de savoir. Ce n'était même pas déroger aux usages de notre monarchie, et Louis-Philippe pouvait bien prendre ses ambassadeurs dans les rangs où Louis XIV, Henri IV, et tant d'autres rois, étaient allés chercher les leurs. Avait-on oublié que Pierre Jeannin, ambassadeur et ministre d'état pendant plus de cinquante ans consécutifs, et sous sept rois de France, était le fils d'un obscur échevin de la ville d'Autun? Le plus illustre de nos négociateurs, Armand d'Ossat, ambassadeur dans presque toutes les cours de l'Europe, était le fils d'un maréchal-ferrant;

ce qui ne l'empêche pas de partager avec Sully une partie de la gloire du règne de Henri IV. Louis XIV choisissait le plus grand nombre de ses agens diplomatiques dans le tiers-état, et la diplomatie de la France, à cette époque, fut admirable. Dubois, dont nous devons reconnaître la capacité et toutes les hautes qualités, si nous voulons être conséquens avec l'esprit de notre époque, Dubois était un homme plus qu'obscur quand on le nomma ambassadeur à Londres. Sous Louis XV et sous Louis XVI, la classe moyenne prit une part active à toutes les grandes transactions diplomatiques, et, sous l'empire, les diplomates les plus distingués étaient issus de la bourgeoisie.

Il est vrai que les ministres de la restauration, et M. de Polignac surtout, avaient suivi un tout autre système dans le choix des agens diplomatiques, grands et petits. M. de Polignac, entre autres, avait formé autour de lui une pépinière aristocratique de secrétaires d'ambassade et d'*attachés*, variété inutile de l'espèce, qui pullula de son temps. Dans son ambassade à Londres, M. de Polignac avait été frappé, en travaillant au *Foreign-Office*, de la qualité des commis que le ministre anglais faisait accourir au bruit de sa sonnette. Ces élèves diplomates appartenaient aux plus nobles et aux plus opulentes familles de l'Angleterre. M. de Polignac n'oublia pas ce qu'il avait vu, et quand il fut nommé président du conseil et ministre des affaires étrangères, son premier soin fut de créer une semblable institution. Il forma dans son ministère un bureau qu'il remplit de jeunes gens destinés à monter rapidement, et à fonder une nouvelle noblesse diplomatique. Ce bureau se composait de M. le marquis de Gabriac, de M. le baron de Bois-le-Comte, du vicomte de Flavigny, de M. de Viel-Castel, du chevalier de Tamisier, de comte G. de Caraman, du vicomte de Marcellus, et quelques autres, arrêtés dans leur carrière par la révolution de juillet.

M. de Broglie trouva ce petit troupeau dispersé, mais très disposé à rentrer dans la bergerie d'où les loups de juillet l'avaient expulsé. Il trouva en outre, dans son ministère et dans les postes diplomatiques, une foule d'hommes distingués qui ne s'étaient pas compromis sous la restauration, et qui ne s'étaient jamais identifiés avec le principe qui perdit la branche aînée. Les uns appartenaient à la bourgeoisie, les autres à la noblesse, et les prédilections du ministre ne tardèrent pas à se manifester d'une manière fâcheuse. Dès-lors, les actes et les choix de M. de Broglie eurent une tendance pareille.

C'est avec franchise que nous allons nous expliquer. Nous n'avons jamais laissé passer l'occasion de vanter la loyauté et la haute probité politique de M. de Broglie; mais comme si le ciel voulait déconcerter notre philosophie, il arrive souvent que la droiture et l'honnêteté perdent les meilleures causes, sauvées quelquefois par des qualités opposées. Il se peut donc que les fautes de M. de Broglie soient réparées par son successeur, et nous le désirons; mais ces fautes sont réelles, nombreuses, et les partisans de M. de Broglie eux-mêmes ne sauraient se les dissimuler. M. de Broglie a trouvé la France effacée du ban diplomatique et admise à faire valoir ses droits en Europe, par les négociations, sans être forcé de recourir à son épée. Dès ce moment, la Prusse commença à étendre

son système de douanes vers les états du Rhin. Les agens de la France ne laissèrent pas ignorer au ministre des affaires étrangères les démarches de la Prusse, la suite admirable, la persévérance qu'elle mettait à ses négociations. Les hommes les plus nouveaux dans la diplomatie jetèrent l'alarme dans leurs dépêches; M. de Vaudreuil, M. de Mornay, implorèrent en vain l'attention et l'appui du ministre; M. de Broglie ne s'émut pas, et tour à tour la Bavière, la Hesse, Bade, et tous les états du Rhin, accédèrent au système de douanes de la Prusse, qui vient de se faire ouvrir les portes de Francfort-sur-le-Mein et de Berne, et qui frappe maintenant aux portes de la Belgique qu'on lui ouvrira. Si la guerre éclate un jour entre la France et le Nord, elle sera provoquée par l'extension de ce système de douanes, qui fait de la Prusse le siége du crédit de l'Allemagne, et qui nous cerne plus étroitement que ne pourraient le faire des armées.

M. de Broglie avait trouvé des négociations ouvertes avec les États-Unis au sujet des vingt-cinq millions, et deux fois M. de Broglie a occupé le ministère sans mener à fin cette négociation qui se complique tous les jours. L'affaire de Bâle-Campagne, née d'un mal-entendu et d'une distraction de M. de Broglie, qui avait mal interprété nos conventions avec les cantons helvétiques, s'est envenimée par l'inflexibilité du ministre, et quelque jour, au moment le plus inattendu, une rupture avec les treize cantons sera le résultat de cet abus de pouvoir et de cette triste obstination.

L'occupation de Cracovie avait été annoncée à M. de Broglie, et Cracovie a été occupée sans que nous eussions envoyé un agent diplomatique pour protester contre cette nouvelle infraction à des traités dont il nous importe de constater l'anéantissement par les puissances intéressées à les maintenir.

Voilà quelques-unes des nombreuses fautes du dernier ministre des affaires étrangères, que nous n'avons mission ni de grossir ni de dissimuler. Puisque nous accomplissons cette pénible tâche, nous ajouterons que la probité cassante de M. de Broglie nous eût successivement brouillés avec les puissances des deux continens. Un trait distinctif du caractère de M. de Broglie, c'est le goût des exclusions. Il aime à borner le plus étroitement son estime et ses affections; dans les chambres, il s'adressait toujours au plus petit nombre; dans son salon, et dans ses réunions intimes, il se plaît à n'être compris que de quelques adeptes, les seuls à qui il accorde quelques explications. Trois auditeurs suffisent à M. de Broglie, et il en préférerait deux ou même un seul à ces trois. De là le peu d'influence qu'exerce l'incontestable, mais ténébreuse supériorité de son esprit; de là aussi le nombre si minime de ses partisans. M. de Broglie avait ainsi élu quelques états de l'Europe, qu'il avait admis dans le cercle étroit de ses relations. Quant aux autres nations, il les traitait comme il traite les hommes qui ne sont pas de sa coterie; il ne les reconnaissait pas, et prenait à peine note de leur existence sociale. Or, les nations, pas plus que les hommes, n'aiment à être dédaignées, et le canton de Bâle-Campagne s'était insurgé contre M. de Broglie en même temps que le tiers-parti.

Ces vues, M. de Broglie les a également appliquées au personnel des

affaires étrangères, où les hommes portant un nom de quelque ancienneté, obtenaient immanquablement la préférence du ministre. Dans les derniers temps de l'administration de M. le duc de Broglie, les journaux français de l'opposition ont loué à juste titre lord Palmerston, au sujet de la nomination de M. Urquhart, plébéien distingué, au poste important de premier secrétaire d'ambassade à Constantinople. Lord Palmerston avait établi un heureux *précédent*, disait-on, en élevant rapidement ce jeune homme, inconnu dans les salons de l'aristocratie, et que recommandaient seulement son instruction et son talent. Rien de mieux; mais la presse eût rempli plus complètement sa mission, si, en se montrant aussi éveillée sur les tendances honorables d'un gouvernement étranger, elle eût examiné en même temps la conduite bien différente de notre gouvernement. Eh bien! il suffit de jeter un coup-d'œil sur la liste des nominations faites depuis cinq ans, pour s'assurer qu'un grand nombre d'hommes, tous semblables à M. Urquhart, ont été sacrifiés, comme par le passé, à de puériles considérations, bonnes tout au plus à Saint-Pétersbourg, où la diplomatie extérieure a cependant été dirigée bien long-temps par un homme sans naissance, M. Pozzo di Borgo. Dans les promotions qui ont eu lieu depuis 1830, et particulièrement sous les deux ministères de M. le duc de Broglie, quand des hommes appartenant à la classe de la bourgeoisie et parvenus par leur mérite, obtiennent la grace de sortir de l'inaction, et sont nommés à un poste diplomatique, c'est toujours dans les contrées les plus éloignées et sous les climats les plus pernicieux qu'on les envoie représenter la France. Leurs épreuves sont toujours incomparablement plus longues et plus pénibles que celles de leurs nobles compétiteurs, et l'on voit toujours ceux-ci parvenir aux postes les plus agréables, les plus élevés et les mieux rétribués de la diplomatie, tandis que les premiers sont relégués dans des villes obscures et sans autre importance que celle qu'un homme de talent confère toujours au poste qu'il occupe. Nous excepterons de cette catégorie M. Bresson, élevé au rang d'ambassadeur à Berlin par des circonstances particulières et fort heureuses, puisqu'elles ont mis en relief un homme de mérite, menacé comme tant d'autres de végéter inconnu.

Ici nous devons combattre un vieux principe qui semble avoir trouvé quelque crédit auprès de M. de Broglie, et dont les plus gothiques diplomates eux-mêmes reconnaissent aujourd'hui la fausseté. Il semble que l'aristocratie seule puisse représenter dignement la France auprès des cours étrangères. On fait peu de cas de la noblesse pour soi-même, dit-on: on sait aussi bien que personne qu'elle ne remplace ni le talent, ni l'expérience, ni l'instruction; mais on ajoute que les souverains étrangers, les ambassadeurs qui résident près de leurs cours, et leurs ministres, n'ont d'égards et de condescendance que pour les hommes d'une haute naissance. C'est ainsi qu'on se justifie de préférer, en maintes circonstances, l'ignorance titrée au mérite bourgeois qu'on écarte avec une douleur réelle, et qu'on relègue dans des postes où il ne saurait se produire. Cette erreur est grande, et il est temps d'achever de la détruire. En France, comme ailleurs, on ne reconnaît, dans la diplomatie, que les services et l'ancienneté du rang. Dès qu'un de nos ambassadeurs

arrive en terre étrangère, on ne s'informe pas de sa famille, mais des postes qu'il a occupés, des négociations où il a figuré, et de l'époque où il a commencé de prendre part aux affaires. A Madrid, sous Ferdinand VII, M. de Rayneval, simple bourgeois, trouva un crédit et une influence que le descendant des ducs d'Harcourt n'eût obtenus en aucun temps. On rapporte même que la naissance illustre de M. le comte Eugène d'Harcourt, qui remplit quelque temps les fonctions d'ambassadeur du gouvernement de juillet à Madrid, nuisit singulièrement à ses négociations. M. Salmon était ministre des affaires étrangères. C'était un bourgeois de Madrid, un vieux commis, parvenu à force de capacité et de service; et dans les conférences, chaque fois que l'ambassadeur élevait la voix ou insistait avec vivacité sur un point en litige, le ministre levait la séance, en disant que la hauteur aristocratique du grand seigneur français rendait impossible toute discussion. M. d'Harcourt quitta Madrid, d'où l'éloignèrent ces fâcheuses et injustes préventions, et un premier secrétaire d'ambassade termina toutes les affaires sans trouver les mêmes difficultés. Il est vrai que ce premier secrétaire d'ambassade était un bourgeois, non pas arrivé inopinément à son poste, par la seule recommandation du nom de ses ancêtres, mais parvenu de grade en grade, après dix ans de services et une vie entière consacrée à l'étude de la diplomatie.

Nous sommes loin d'espérer que M. Thiers mettra un terme aux intrigues et aux manœuvres de son nouveau département. Nous ne pensons pas, nous l'avouons, que là plus qu'ailleurs il ait la pensée de faire naître l'ordre, la bonne foi et la moralité, ni qu'il lui plaise de reconstituer la carrière diplomatique, en donnant l'essor au talent, et en reléguant dans une sphère secondaire les prétentions aristocratiques, quand elles ne sont fondées que sur un nom. M. Thiers n'a, pour opérer une telle réforme, ni la volonté, ni la liberté, ni la puissance qu'il faudrait. Dans la situation que lui a faite son impatiente ambition, M. Thiers ne saurait faire un pas vers le bien; il restera, comme par le passé, l'agent d'une intrigue de théâtre, comme le lui disait spirituellement un journal où il compte des amis cependant. Dans la crainte qu'on ne l'accuse de dévier vers la gauche, dans la sainte terreur que lui inspire encore l'influence des doctrinaires, il flottera indécis entre les idées les plus opposées; il cherchera à donner le change à tous les partis, à tromper tout le monde, faute de pouvoir dominer personne, et il continuera, aux affaires étrangères, l'administration de M. de Broglie, moins l'attachement aux principes et le respect pour les engagemens, qui faisaient quelquefois oublier la rudesse et la fausseté des vues du dernier ministre.

Jamais, en effet, situation ne fut plus équivoque que celle de M. Thiers, placé entre le parti doctrinaire et le tiers-parti, entre la Russie et l'Angleterre, traitant aujourd'hui avec M. Guizot et demain avec M. Barrot, l'allié de lord Granville et l'ami de M. de Pahlen; situation où l'activité et le talent sont dépensés en misérables subterfuges, qui épuiseraient l'intelligence la plus noble et la plus haute! Quel rôle jouerait cependant aujourd'hui un ministre des affaires étrangères qui apporterait avec lui une pensée politique, et qui entendrait réellement la dignité de son pays! Quelle puissance la France exercerait par ses agens diplomatiques à

Londres, à Saint-Pétersbourg et à Constantinople, si les plus hautes capacités dont elle dispose figuraient dans ces trois résidences, où va se régler tout le mouvement européen ! Non pas que nous élevions des doutes sur le talent de M. de Barante, notre ambassadeur à Saint-Pétersbourg, et sur le caractère de l'amiral Roussin, notre envoyé à Constantinople; mais l'amiral est parfaitement inconnu comme diplomate, et M. de Barante n'a d'autres titres que son ambassade de Turin, au poste si important qu'il occupe. Pour M. Sébastiani, s'il représente quelque chose à Londres, c'est l'administration de M. Thiers, sans doute, ombre d'administration, fantôme impotent, qui n'a que le souffle, comme l'ombre qui figure à Londres, sous le nom dérisoire d'ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire du roi des Français.

Les hommes capables et rompus aux affaires sont, toutefois, en grand nombre dans notre diplomatie. La supériorité de M. de Rayneval est reconnue dans toute l'Europe, et elle est telle que son aversion notoire pour les gouvernemens représentatifs ne l'empêche pas de rendre les plus grands services dans la position qu'il occupe, moins toutefois qu'au temps où le régime absolu florissait en Espagne. A Vienne, M. de Saint-Aulaire montre tout l'esprit et toute la grâce qu'il eût fallu pour tenir le premier rang en Russie, au temps de la czarine; mais ces qualités brillantes n'excluent pas la solidité et l'expérience que lui donnent de vieux services. A Turin, M. de Rumigny a fait preuve d'activité et de zèle; sa vigilance et son travail assidu l'ont aidé à surmonter les difficultés fréquentes qui s'élèvent dans ce poste difficile et ingrat; et à Rome, M. de Latour-Maubourg sait concilier sa pieuse adoration pour le pape avec son dévouement pour la France.

Dans les postes inférieurs, on distingue des hommes adroits et intelligens, appelés à figurer un jour sur de plus vastes scènes, pour peu que les principes de M. de Polignac, remis en honneur par M. de Broglie, fléchissent en leur faveur. On peut diviser les agens inférieurs en trois classes : 1° ceux qui ont servi la restauration, sans partager les principes qui ont amené sa chute; 2° ceux qui sont entrés dans la diplomatie depuis la révolution de juillet; 3° ceux que cette révolution a déplacés, ou que leurs principes politiques ont décidés à donner leur démission. Quant à ces derniers, leur situation devient fort critique, et la plupart d'entre eux se pressent pour obtenir leur réintégration, les réglemens fixant à cinq ans la durée de la disponibilité. Parmi eux figurent M. le marquis de Gabriac, quasi-gendre de M. Sébastiani, et traité, à ce titre sans doute, avec des égards inouis, car son traitement de disponibilité lui est continué au-delà du terme fixé par le réglement, au moyen de petits arrangemens bien connus dans les bureaux.

Dans la seconde catégorie figurent : M. le comte Charles de Mornay, homme d'esprit et de cœur, qui a occupé quatre ans le poste de ministre à Carlsruhe, où il a lutté avec ténacité contre l'introduction du système de douanes prussien. Cet honorable apprentissage lui a valu récemment le titre de ministre à Stockholm.

M. de Saint-Priest, ministre à Lisbonne, homme spirituel, plus occupé

de poésie et de littérature légère que de diplomatie, et qui doit à son nom un rapide avancement.

M. de Talleyrand, ministre à Copenhague, homme parfaitement nul, dont la nomination prouverait, s'il était encore nécessaire, la vaste capacité de son illustre parent, M. le prince de Talleyrand-Périgord.

M. Humann, secrétaire à Berlin, dont M. de Broglie trouvait le nom trop peu sonore, et qui n'a cependant que ce nom pour toute recommandation.

M. Casimir Périer, secrétaire à la Haye. M. Casimir Périer a une immense fortune. Il ne faut pas le confondre avec son père, Casimir Périer, qui est mort, comme chacun sait.

M. Drouyn, premier secrétaire à Madrid, homme instruit et distingué.

M. Ternaux, que des dégoûts de tout genre ont forcé d'abandonner la carrière diplomatique.

La première classe est la plus nombreuse. Comme l'ancienneté est un titre dans la diplomatie, nous suivrons l'ordre des dates, en désignant ceux qui figurent dans cette série. M. Desages, M. Dubouzet, M. Cintral, chefs de division des affaires étrangères, sont des hommes versés dans tous les secrets de la science, indispensables et propres à seconder toutes les vues d'un ministre qui aurait des vues. M. Belloc, à Florence, est un homme de mérite, fait pour un poste important. Si M. Belloc, qui a vingt ans de service, se nommait Gabriac ou Talleyrand, il serait aujourd'hui ambassadeur à Saint-Pétersbourg ou à Londres. M. de Bourgoin, à Munich, est un homme d'esprit; et comme M. Pontois, à Rio-Janeiro, n'est qu'un homme de mérite et de distinction réelle, après quatre ans de séjour, on vient de le renvoyer au Brésil, de peur que ses talens ne déplaçent un homme médiocre en Europe. Les services de M. de Bourqueney, premier secrétaire d'ambassade à Londres, datent de 1816; une longue interruption que lui fit subir la restauration, fut remplie par des travaux politiques au *Journal des Débats*. A Londres, M. de Bourqueney exerce réellement le métier d'ambassadeur, dont M. Sébastiani a le titre. M. Billing est à la fois l'un des plus anciens et l'un des plus jeunes agens diplomatiques de la France. Il a laissé d'honorables souvenirs à Madrid, où il a rempli les fonctions de chargé d'affaires; M. de Broglie avait réduit M. Billing à l'inactivité, malgré le talent reconnu de ce jeune diplomate. M. de Bacourt, qui a remplacé à Carlsruhe M. de Mornay, est un homme fin et distingué, qui ne languira jamais ni dans l'inactivité, ni dans la retraite.

M. de Talleyrand protége efficacement M. de Bacourt, qui mérite d'ailleurs d'être protégé. M. Billecoq, secrétaire à Stockholm, joue, dit-on, fort bien la comédie. En général, la cour de Suède veut que les secrétaires d'ambassade chantent passablement l'opéra-comique. Notre ministre à Dresde est M. Edmond de Bussière, qui jouit d'une protection plus haute encore que celle de M. de Talleyrand; M. de Bussière, qui figure dans la diplomatie depuis 1825, est cependant une des conséquences les plus *immédiates* de la révolution de juillet. M. de Grouchy, secrétaire à Turin, est un homme laborieux et intelligent. Nous ne

nommerons pas les autres; disons toutefois, sans désigner personne, que si l'esprit et le tact distinguent nos agens diplomatiques, la science et l'instruction sont une chose bien rare parmi eux. Si l'on excepte M. de Carné, publiciste distingué, que la révolution de juillet a écarté du ministère des affaires étrangères, MM. Bois-le-Comte, Cintral, Billing et Viel-Castel, on ne trouverait peut-être pas deux de nos agens diplomatiques qui aient lu la correspondance de Lyonne, les lettres du cardinal d'Ossat, les négociations du président Jeannin, ou qui aient songé à remonter, au-delà de 1814, dans l'histoire des transactions diplomatiques qui ont marqué les trois derniers siècles. Il est vrai que les jeunes gens versés dans ces matières n'ont pas eu à se plaindre de leur destinée. Sous le ministère de M. de Broglie, M. Guizot les employait à collationner et à étiqueter de vieux parchemins à la Bibliothèque, et leur donnait *un sou* par manuscrit! Il leur manquait un nom *historique* pour faire valoir leur connaissance de la politique de l'histoire.

Nous parlerons prochainement de la diplomatie étrangère et des agens politiques qui résident à Paris.

— Un ouvrage important, *les Archives curieuses de l'Histoire de France, depuis Louis XI jusqu'à Louis XVIII*, par MM. Cimber et d'Anjou (1), déjà parvenu au septième volume, se compose d'un grand nombre de pièces, mémoires, chroniques, etc., ou entièrement inédits, ou inexactement connus et devenus fort rares. Par leur position au sein de la Bibliothèque royale, les auteurs de cette collection ont pu choisir parmi tant de pamphlets, de récits particuliers, de procès-verbaux, etc., imprimés au seizième siècle, et de plus en plus rares, ceux qui par leur intérêt historique méritaient d'être sauvés de l'oubli et d'être remis dans la circulation, à l'usage des personnes instruites et curieuses que ces études occupent : ils ont en même temps puisé aux manuscrits de cette Bibliothèque et aux Archives du Royaume, pour beaucoup de pièces non encore publiées. C'est ainsi qu'on doit leur savoir gré d'avoir reproduit dans leur collection, avec une fidélité qui dispense des originaux, *le Cabinet du roi Louis XI, le Vergier d'honneur, la Vie de Bayard* par Symphorien Champier. Sans donner en entier le journal de Burchard, qui au reste n'a jamais été publié totalement, ils ont extrait et choisi toute la portion relative à l'entrée et au séjour de Charles VIII dans Rome, et tout le monde peut apprécier directement les confidences naïves, souvent citées sur parole, de ce Dangeau de la cour des Borgia. En commençant à partir de Louis XI, c'est-à-dire à partir du moment de l'invention de l'imprimerie, l'intention des éditeurs des *Archives curieuses* est de ne laisser échapper aucune de ces feuilles légères, intéressantes pour l'histoire politique ou pour celle des mœurs et des arts, qui ont dû échapper à ceux qui ne recueillaient que les mémoires plus considérables et volumineux; c'est de glaner après eux, après les Guizot, les Petitot, etc., toutes les particularités plus fugitives et plus détournées qui étaient restées de côté et derrière; c'est enfin de former un appendice et un supplément indispensable à ces

(1) Chez Beauvais, rue Saint-Thomas-du-Louvre, 26.

grandes collections. Des dépenses de festins royaux, de simples quittances données par des artistes, sont, entre leurs mains, des renseignemens précieux qu'ils offrent à l'interprétation des lecteurs. Mais ils trouvent abondamment, sur leur chemin, de plus amples sujets; toute une moitié du cinquième volume est consacrée à Calvin, dont ils reproduisent la vie par Théodore de Bèze et une autre vie par Bolzec. Ces morceaux essentiels pourraient fournir matière à une intéressante étude sur Calvin, qu'on comparerait utilement avec Luther, tel que le dernier livre de M. Michelet nous l'a montré. Le septième volume en entier est relatif à la Saint-Barthélemy, et apporte à la connaissance du lecteur toutes les pièces de cet affreux et sanglant problème historique. Une dissertation sur cette journée, par l'abbé de Caveirac, tend à en diminuer, sinon l'horreur, du moins la préméditation ancienne, et le caractère religieux. Mais les écrits du temps, qui précèdent sa dissertation, témoignent tous combien l'impression des contemporains fut autre. MM. Cimber et d'Anjou n'ajoutent aux pièces qu'ils publient que de courtes préfaces et des notes indispensables; ils sentent, et remplissent dans son étendue, leur rôle d'éditeurs consciencieux et impartiaux. Nous n'avons voulu aujourd'hui qu'appeler l'attention sur leur publication, déjà si avancée et d'un intérêt soutenu. Elle pourra un jour nous fournir matière, par plus d'une de ses parties, à quelque article développé de biographie ou d'histoire. Le principal avantage de ces travaux recommandables, c'est de divulguer de plus en plus, non pas les résultats, mais les élémens de la science historique, c'est de les mettre à portée de toutes les mains, et d'affranchir les personnes studieuses qui vivent en province, ou qui n'ont pas tout loisir, de tant de conditions pénibles, de tant d'obstacles que leur opposent la distance des lieux, la rareté des documens, le haut prix des originaux; grace à ces collections bien faites, les moindres documens vont, pour ainsi dire, au-devant de l'homme studieux, et lui abrégent d'autant ces recherches matérielles, qui dérobent toujours à l'esprit bien des heures.

— Deux compositions dramatiques dignes d'intérêt ont fait récemment leur apparition à la rue Richelieu et au boulevart Saint-Martin. *Lord Novart* de M. Empis est une comédie politique, de facture assez habile, mais sans élévation et sans portée; c'est une satire d'Horace dans une époque à la Juvenal. Ce n'est ni la hardiesse dans les idées, ni l'intempérance de style qui manquent au drame de M. Mallefille : *Les Sept infans de Lara*. Malheureusement, il n'a pu traduire toutes ses intentions dans un langage clair et transparant; c'est une œuvre longuement méditée, péniblement élaborée, mais M. Mallefille a emprunté une forme déjà vieillie; néanmoins ce drame, fort bien joué par Bocage, mérite d'être signalé à l'attention publique.

F. BULOZ.

TABLE

DES MATIÈRES DU CINQUIÈME VOLUME.

—

(QUATRIÈME SÉRIE.)

CHATEAUBRIAND. — Shakespeare. 5
J. J. AMPÈRE. — Histoire littéraire de la France avant le XIIe siècle. 24
EDGAR QUINET. — De la Poésie épique. 39
SAINTE-BEUVE. — Écrivains critiques et historiens littéraires de la France. — II. — M. Villemain. 56
**** — Revue littéraire de l'Allemagne, III. 81
H. W. — Revue Musicale. 105
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 115

GEORGE SAND. — Simon, Ire partie. 129
X. MARMIER. — Chants populaires de la Suisse. 196
E. LITTRÉ. — Des grandes Épidémies. 220
L'AUTEUR DE MARIE. — La Nuit de Noël. 248
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 243

GEORGE SAND. — Simon, IIe partie. 257
CH. DIDIER. — L'Espagne depuis 1830, IIe partie. 294
LERMINIER. — Études de l'antiquité. — Hérodote. — V. 327
SAINTE-BEUVE. — Le *poème de Napoléon*, de M. Edgar Quinet. 343

ROULIN.— Du Système électoral anglais. 355
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 373

GEORGE SAND.— Simon III· partie. 385
PIERRE LEROUX. — Philosophie. — Du Bonheur. 421
SAINTE-BEUVE. — *La Confession d'un Enfant du siècle*, de M. Alfred de Musset. 483
THÉODORE DE BUSSIÈRE. — Lettres sur la Sicile. — II. — Sélinonte. 494

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 501

ALEX. DUMAS.—Guelfes et Gibelins. 513
NISARD.—Hommes illustres de la Renaissance.—Thomas Morus, Ire partie. 545
ALFRED DE MUSSET.—Lettre à M. de Lamartine. 594
SAINTE-Beuve.— *Jocelyn*, poème de M. de Lamartine. 603

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 630

NISARD.— Hommes illustres de la Renaissance.—Thomas Morus, IIe partie. 641
HENRI BLAZE. — Poètes et Musiciens de l'Allemagne. — M. Meyerbeer. 678
X. MARMIER.—Les Chants Danois. 712
CH. DIDIER.— L'Espagne en 1835.—I.—Alboroto de Valence. 730
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 757

FIN DE LA TABLE.

TUFTS UNIVERSITY LIBRARIES
3 9090 007 508 332